LA REVUE DE PARIS

AVEC NAPOLÉON III A VICHY

— 1864 —

Alfred Maury fut mis en rapport avec Napoléon III par madame Cornu. L'Empereur songeait alors à écrire une vie de Jules César. Alfred Maury fut nommé, sur la recommandation de M. Duruy, secrétaire de la Commission chargée de dresser une carte de l'ancienne Gaule. C'est là que, pour la première fois, il fut présenté à l'Empereur et une lettre du 13 mai 1860 à son frère, relate ses impressions. « Il y a un mois environ l'Empereur a fait demander la Commission de la carte des Gaules et nous nous sommes rendus aux Tuileries. S. M. nous a reçus dans la salle du Conseil des ministres et s'est longuement entretenue avec nous de l'histoire de César et des institutions romaines. Dans un entretien tout familier, l'Empereur a maintenu son point de vue que César était le représentant de la démocratie, que la république avait toujours duré pendant les premiers temps de l'Empire et que les institutions de l'ancienne Rome avaient peu changé. Enfin, il a un peu réhabilité Catilina, ajoutant en souriant, que les gouvernements en place noircissent toujours beaucoup les conspirateurs... »

M. Maury, dans ses *Mémoires*, complète ses impressions en ces termes :

« Dans cette entrevue, j'admirai chez Napoléon III la douceur de commerce et la facilité de rapports, qui faisaient aimer l'homme, même à ceux qui comme moi n'approuvaient pas le souverain. Elle me révéla, en revanche, une disposition d'esprit fâcheuse; c'était de se faire d'avance des idées arrêtées sur des sujets qu'il n'avait pas encore approfondis. Napoléon cherchait dans l'histoire, non la connaissance des faits, mais la démonstration d'une thèse qu'il avait conçue, avec la confiance que lui donnait la mission napoléonienne.

Il est manifeste qu'il avait pour Jules César une faiblesse qui tenait à l'origine même de l'élévation de sa propre famille. César était son héros favori, parce que ce grand homme semblait avoir joué à Rome un rôle, analogue à celui qu'a joué de notre temps Napoléon Ier. »

Napoléon III demanda ensuite à Alfred Maury un travail sur un point particulier des institutions romaines, et, après l'avoir examiné, lui adressa, de Fontainebleau, à la fin de juin 1860, une lettre autographe pour l'en remercier. Le 22 octobre de la même année, M. Maury fut informé, par M. Fould, ministre d'État, de la marque de faveur dont il était l'objet : « Vous êtes nommé bibliothécaire des Tuileries, lui dit-il; il n'y a pas de bibliothèque; vous serez attaché à la personne de l'Empereur. » Alfred Maury accepta : dès lors il eut à remplir son office, qui était en réalité celui de collaborateur de Napoléon III, pour sa *Vie de César*, à Saint-Cloud, à Compiègne, à Fontainebleau et à Vichy. On jugera des relations de confiance affectueuses qui s'étaient établies entre l'Empereur et M. Maury, par les lettres suivantes datées de Vichy et adressées à Madame Maury.

GASTON BONET-MAURY

I

Vichy, 20 juillet 1864.

Ma chère Anna,

... A la gare, j'ai pris une voiture ouverte, le temps étant magnifique, et j'ai dit au cocher : « Menez-moi du côté de l'habitation de l'Empereur. » Au bout d'un quart d'heure j'étais devant deux charmants chalets à la suisse. Ma voiture s'arrêta et du plus petit de ces chalets, sortit un domestique de l'Empereur, qui me connaît et me dit : « M. Maury, c'est ici qu'il y a une chambre pour vous. » Je descendis de voiture, payai mon cocher et l'on me porta mes bagages au deuxième étage. Ma chambre donne sur la promenade; c'est celle qu'habite d'ordinaire l'auditeur au Conseil d'État, qui vient chaque semaine apporter de Paris le portefeuille des papiers à signer à Sa Majesté! Cette fois il logera ailleurs.

A peine établi dans ma petite chambre, je vis arriver un maître d'hôtel, qui m'apporta à dîner, puis cet excellent Oppermann. Ce dernier m'apprit que l'Empereur, à Vichy, déjeune à dix heures du matin et dîne à cinq heures et qu'il était en

promenade. Après dîner, nous sortîmes ensemble et allâmes promener dans le petit parc, que S. M. a fait établir derrière les chalets. Nous y rencontrâmes M. de Clermont-Tonnerre qui se promenait avec M. Drouyn de Lhuys, le ministre des Affaires étrangères. Puis, nous allâmes sur le long du beau quai, que l'Empereur a fait établir sur l'Allier et nous rentrâmes dans la ville, qui est fort animée et me rappelle Aix-les-Bains, bien que moins jolie. On n'y voyait que promeneurs.

A neuf heures environ, nous revînmes au châlet impérial ; l'Empereur était rentré. Il n'y a là aucune étiquette. Oppermann me dit de mettre seulement ma redingote, car, ajouta-t-il, on n'est presque jamais en habit à queue. Je trouvai S. M. dans un petit salon, causant librement avec M. Drouyn de Lhuys, le général Fleury, le général de Béville, Stoffel et M. de Clermont-Tonnerre, L'Empereur me reçut très gracieusement, me demanda si j'étais fatigué? si cela ne m'avait pas beaucoup dérangé de venir à Vichy? si je connaissais déjà ce lieu? si j'avais dîné? etc. Puis, on parla de la forme des galères des anciens, de sujets d'archéologie, etc., tout cela dans la plus grande intimité. A dix heures moins le quart, l'Empereur se retira, Stoffel m'offrit à boire, sur un buffet qui est dans le salon même, et Oppermann me ramena à ma chambre.

Voilà comment, d'après ce dernier, le temps se passe ici : l'Empereur se lève à sept heures, va prendre son bain, puis se promène à pied; à huit heures et demie, il va boire un verre de l'eau des Célestins, puis retourne, dans son cabinet, travailler jusqu'au déjeuner. C'est là que je vais le voir. Après le déjeuner, courte promenade. L'Empereur rentre travailler vers midi et continue jusqu'à cinq heures. Il dîne et tout le service dîne avec lui, puis le soir on se promène et on se couche de bonne heure. Ce régime sied à S. M., qui se porte à merveille et paraît fort gaie.

Outre les personnes citées, il y a encore le colonel Toulongeon, aide de camp, et M. Davilliers, écuyer, le colonel Lepic, malade d'un rhumatisme articulaire. Dans le chalet où je suis et qui n'est distant de celui de l'Empereur que de 30 à 40 mètres, logent le général Fleury, Stoffel, Oppermann et quelques personnes du service. Celui-ci m'a dit que l'Empereur attendait mon arrivée avec impatience et qu'au déjeuner,

il avait plusieurs fois parlé de moi. Il a beaucoup embelli Vichy: le parc, dans lequel donnent les quatre châlets, dont celui que j'habite, n'était, il y a deux ans, qu'une fondrière, un marécage. Maintenant, il y a de l'eau, des fleurs, des arbres. Le quai de l'Allier est fort beau; hier, on y rencontrait force baigneurs; j'ai remarqué une dame qui fumait un gros cigare....

II

Vichy, 22 juillet 1864.

Ma chère Anna,

Il était huit heures du matin, l'Empereur me fit demander; j'y courus. S. M. se promenait dans le parc avec MM. Fleury, de Béville et Clermont-Tonnerre. L'Empereur m'a ramené dans son cabinet et fait visiter le délicieux chalet qu'il habite. C'est simple, mais d'un goût ravissant. Il m'a donné des feuillets du « César » à revoir; je suis retourné chez moi par le parc : mon pavillon est à une minute du sien. A dix heures, je suis revenu pour le déjeuner. J'ai jeté les yeux sur le *Moniteur* et, après dix minutes, on a passé au salon. Il y avait à déjeuner M. Fould, le ministre des Finances, qui a un châlet à lui, tout près de celui que j'habite, M. Drouyn de Lhuys, un capitaine de voltigeurs, le curé de Vichy et l'ingénieur de Moulins.

Après le déjeuner, j'ai causé poésie latine et histoire de la révolution avec M. Drouyn de Lhuys, tandis que S. M. s'entretenait avec M. Fould, puis je suis retourné travailler dans ma chambrette, après avoir pris les ordres de l'Empereur....

Le dîner a été fort gai. L'Empereur m'a fait asseoir à sa gauche; M. Drouyn de Lhuys était à sa droite. En face, était le général Fleury, ayant à côté de lui M. Mocquard et le général de Béville; les autres convives étaient Stoffel, Davilliers, Oppermann, Piétri, Clermont-Tonnerre, qui était à ma gauche. On a parlé science, étymologie. L'Empereur a fait des questions sur les « bourgs pourris », et sur divers points d'histoire et, comme j'ai répondu à tout, S. M. a dit en riant : « C'est incroyable, vous savez tout. Allons, ajouta-il, en se tournant vers M. Drouyn de Lhuys, demandez à M. Maury

quelque chose qu'il ne sache pas. » Sur quoi, le ministre m'a demandé l'étymologie de cordonnier, qu'il ne m'a pas été difficile de montrer. Au reste, il faut se tenir sur ses gardes, avec M. Drouyn de Lhuys, il a une mémoire prodigieuse et a fait de très brillantes études. Il remporta dans son temps le prix d'honneur au Concours général et M. Desaugiers, qu'il remplaça en 1841 au ministère des Affaires étrangères comme directeur de la partie commerciale, m'avait jadis parlé de sa mémoire avec admiration. Aussi ai-je rappelé ce trait au ministre des Affaires étrangères, qui en fut flatté.

Le dîner était bon, mais simple pour celui d'un Empereur : potage au pain, truite saumonnée, poulet gras à la Marengo, gigot et haricots fricandeau, plum-pudding et dessert de fruits, fromage et compotes. On s'est fort amusé à chercher un nom spécial, qui pût plaire à Sa Majesté pour désigner la rotonde vitrée, qui termine la salle à manger et d'où l'on découvre la campagne ; chacun s'est mis la tête à la torture pour trouver ce nom, mais l'Empereur n'en a accepté aucun, riant beaucoup de certains termes proposés.

Ce qui montre que l'Empereur a emmené peu de domestiques, c'est que l'huissier du cabinet faisait fonction de maître d'hôtel. Après le dîner, on a pris le café et les liqueurs dans le petit salon et Sa Majesté a raconté des faits curieux sur les intrigues dirigées contre lui par MM. Thiers et Molé, au moment où il venait d'être élu président de la République ; puis le général de Béville m'a emmené dans sa chambre, pour me montrer de curieux insectes, qu'on lui a envoyés du Mexique et me lire un petit travail de lui.

Quand je suis redescendu, l'Empereur s'apprêtait à monter en voiture ; le général Fleury l'a accompagné. Sa Majesté conduisait elle-même un joli attelage de chevaux américains qu'il avait fait venir de New-York. L'Empereur est rentré vers neuf heures moins un quart, et a passé dans son cabinet, avec Piétri, pour ouvrir des dépêches qu'il attendait. Il a causé de ce que lui avait écrit l'Impératrice, qui avait présidé le Conseil, composé seulement de trois ministres. Il a ajouté que celle-ci voulait qu'on communiquât au Conseil le nouveau projet sur l'Algérie ; mais Sa Majesté a remarqué qu'il serait impossible en ce moment de réunir les

ministres, que chacun courait de son côté, sur quoi M. Drouyn de Lhuys a donné son assentissement. L'Empereur s'est mis ensuite à parler de ses projets sur l'Algérie, sur les colonies militaires d'Arabes à créer, sur l'antagonisme fâcheux du gouvernement civil et militaire dans la colonie, antagonisme dont le général Fleury et M. de Clermont-Tonnerre ont signalé les inconvénients. L'Empereur a dit qu'il fallait remettre les choses dans l'état où elles étaient du temps du duc d'Aumale : les Arabes, sous le régime militaire, les colons, sous le régime civil, mais que la division par zones civiles et militaires, contenant chacune des Européens et des Arabes, était mauvaise. L'Empereur a été ensuite se coucher, il était dix heures moins le quart. Voilà pour la journée du mercredi.

Jeudi. On attendait l'arrivée du roi des Belges; l'Empereur a envoyé au-devant de lui le général de Béville. M. de Clermont-Tonnerre est fort instruit et j'ai grand plaisir à causer avec lui; nous sommes allés ensemble à la gare pour attendre le roi. J'étais dans la troisième voiture de la suite, avec Clermont-Tonnerre, Davilliers et Stoffel. Arrivés à la gare, nous avons suivi Sa Majesté sur le quai. Le train spécial arrivait. L'Empereur s'est approché de la portière, par laquelle est descendue Sa Majesté Léopold, et lui a dit : « Mon frère, je suis charmé de vous voir; avez-vous été bien fatigué par le voyage? » Le roi des Belges a répondu : « Il y a bien longtemps que je ne vous ai vu. » Sa Majesté m'a paru avoir une mine excellente et être encore bien portante. Suivant leurs Majestés, nous sommes remontés dans les voitures, au milieu d'une haie de peuple, qui s'étendait de la gare à Vichy, et avons suivi le roi Léopold jusqu'à son hôtel. Alors l'Empereur a pris congé de lui.

Après quoi, toujours accompagnant l'Empereur, nous avons fait, en voiture, une promenade à Bourbon-Busset, par les jolis bords du Sichon et les vallées formées par les contreforts des montagnes du Forez. Il y a là un point de vue, d'où l'on aperçoit le Puy-de-Dôme; mais il était déjà trop tard quand nous sommes arrivés au sommet de la montagne. L'Empereur, pendant une descente rapide, a mis pied à terre et nous avons marché un quart d'heure. Il fallait voir les paysans qui, en reconnaissant l'équipage impérial, se mettaient à courir! Une

femme, avec son enfant, nous demanda : « Est-ce que ce n'est pas l'Empereur? » et elle parvint à l'atteindre, bien que les chevaux fussent au grand trot.

A neuf heures et demie, nous étions de retour au chalet impérial. L'Empereur alla expédier des dépêches pressées. Je restai à causer sciences avec M. Drouyn de Lhuys, qui me demanda de lui faire la faveur de venir le voir dans ses petites causeries du soir aux Affaires étrangères. Nous avons dîné, comme d'ordinaire à cinq heures un quart, moi à la gauche de l'Empereur. Le dîner fut rapide. Auparavant, j'avais travaillé pendant deux heures avec Sa Majesté qui, me montrant du balcon de son cabinet la magnifique vue dont il jouissait, me dit : « Je me plais ici plus que nulle part ailleurs ; car tout cela est ma création ! » A dîner, Sa Majesté me dit : « Cela vous contrarie-t-il de rester encore quelque temps ici? avez-vous absolument affaire à Paris? » Je répondis, que j'étais à la disposition de l'Empereur, trop heureux d'être auprès de sa personne... Je vois, par là, que Sa Majesté aime à travailler avec moi, et M. Mocquard, ayant l'air ennuyé du « César », m'a laissé seul avec l'Empereur, qui fut d'une bonne humeur et d'une simplicité charmantes. Il est impossible d'être plus aimable et les conversations sont on ne peut plus gaies et variées.

Oh! que j'ai eu raison d'emporter mes livres! Surtout parce qu'on m'a fait ici une réputation de savoir universel et qu'à tout instant l'Empereur dit : « Il faut demander cela à M. Maury. » Hier, à la promenade de Bourbon-Busset, nous n'avons fait que parler sciences et voyages avec Stoffel et Clermont-Tonnerre. Donc, on me confisque et, si l'Empereur ne m'a pas, je tombe aux mains de quelque autre. De plus Sa Majesté nous dit une foule de choses d'un haut intérêt; c'est une intimité, dont les séjours à Compiègne et Fontainebleau ne peuvent donner l'idée.

P.-S. — Je revois les épreuves du livre de l'Empereur sur Jules César, où je relève certaines fautes de style, qui ont échappé à M. Mocquard, ce qui fait dire à Sa Majesté : « Mocquard! comment avez-vous laissé passer cela? » A dîner, l'Empereur a dit : « C'est incroyable! j'ai revu mes épreuves vingt fois et M. Maury y a encore trouvé des fautes de style,

qui m'avaient échappé! » Sa Majesté est enchantée de mes observations; mais M. Mocquard fait la grimace et ne se rend qu'à l'évidence. Cependant, hier, il a soutenu une de mes phrases contre l'Empereur.

III

Vichy, 23 juillet 1864.

Ma chère Anna.

Le vendredi matin, j'allai parcourir les rues de Vichy, si animées dès le matin, si pleines d'élégants et d'élégantes, à la figure jaune, de marchands et de saltimbanques de toute sorte, car la ville est bien plus vivante qu'Aix-les-Bains.

A neuf heures et demie, l'Empereur me fit mander et je me rendis de suite dans son cabinet. Nous travaillâmes une heure. M. Mocquard se fit un peu attendre : il a dû accepter mes observations. L'Empereur était triste : il se plaignait d'avoir mal dormi; mais, quand vint le déjeuner, il reprit toute sa gaîté. Il y avait, comme invités, un diplomate, le colonel Friand et le sous-préfet de la Palisse, qui était près de moi et que je pris, à sa moustache et à son air, pour un jeune et bel officier de hussards. Il commit à mon égard une singulière méprise pour un fonctionnaire de l'Allier : « Il me paraît, me dit-il, que vous avez de grands projets pour Montluçon — Moi! Monsieur, mais je n'ai absolument aucun projet. — Oh! si, vous voulez fonder une compagnie pour agrandir la ville. — Ma foi, Monsieur, je ne m'en doutais pas! — Mais vous êtes un grand industriel? — Oh! Monsieur, vous vous méprenez, je suis le bibliothécaire de l'Empereur. » Et l'on rit beaucoup.

Le colonel Favé était arrivé pour traiter une affaire avec Sa Majesté; il s'est assis près de moi à déjeuner et m'a demandé de tes nouvelles. L'Empereur causa du procédé pour casser de la ficelle tendue, ce qui fournit à Stoffel l'occasion de montrer sa force herculéenne : il cassa à table une cordelette, que Sa Majesté avait fait apporter, comme si cela avait été du fil. Puis on fit des expériences, quant à la méthode, avec les queues des magnifiques cerises que nous mangeons.

Après déjeuner, l'Empereur s'est promené dans le parc

avec M. de Beyens, l'ambassadeur belge. Pour moi, j'ai été voir le colonel Lepic, toujours au lit, mais qui va mieux. Puis, je suis resté une heure à causer sur un banc ou dans les allées, avec M. de Clermont-Tonnerre, qui a vraiment une instruction remarquable. Nous avons parlé affaires étrangères et de M. Leverrier, qu'il juge comme moi. C'est un homme jeune, d'une tournure aristocratique, comme le comporte son nom, mais avec du bon sens, du savoir et de la tenue.

L'Empereur n'a pas oublié que j'avais une parenté lointaine avec le lieutenant Maury (des États-Unis)[1] et jeudi à dîner, il m'a demandé, si j'avais de ses nouvelles. Le lendemain, à déjeuner, M. de Toulongeon parla d'une madame de Laprade, qui prend les eaux ; Sa Majesté demanda si elle était parente de l'académicien : « Il faut s'enquérir de cela près de M. Maury, s'écria le ministre des Affaires étrangères, qui dîne et déjeune chaque jour, avec Sa Majesté. — Je me le suis demandé hier, en l'entendant nommer, répondis-je. — Comment, vous ne savez pas cela, dit Sa Majesté en riant, voilà qui est bien extraordinaire ! »

Le dîner, où nous n'étions que onze, a été des plus gais. L'Empereur a commencé par dire : « Allons Mocquard ! racontez-nous une histoire qui nous amuse. » Chacun a parlé de son côté ; on coupait même parfois la parole à Sa Majesté ; la familiarité était complète. On a parlé de la musique des anciens et une discussion s'est élevée à ce sujet entre le général de Béville et moi. M. Drouyn de Lhuys a cité force vers latins à ce sujet... Après le dîner, nous avons encore causé trois quarts d'heure des nouvelles d'Amérique, des langues, d'étymologie. Tantôt, je causais avec M. de Clermont-Tonnerre et le général de Béville ; tantôt l'Empereur, assis dans le salon grand ouvert sur le balcon, près de M. Drouyn de Lhuys m'appelait comme il le fit quand il était question d'un sujet scientifique ; il nous raconta des histoires sur Victor Hugo.

1. Le commodore Maury, directeur de l'Observatoire de Charlestown, s'est rendu célèbre par ses travaux d'hydrographie et de météorologie marine.

IV

Vichy, 25 juillet 1864.

Ma chère Anna,

L'Empereur est parti pour Thiers et, comme il a dû emmener le préfet et le député et n'a pris que deux voitures, je suis resté avec MM. Mocquard, Piétri, Stoffel, Clermont-Tonnerre et Oppermann. Il a pris pour officier d'ordonance M. d'Espeuilles qui vient d'arriver hier au soir pour faire le service.

Le lendemain, à huit heures, comme je revenais de me faire raser, je rencontrai un maréchal des logis, qui m'aborda le chapeau à la main et me demanda si je n'étais pas M. Maury. Sur ma réponse, il me dit que Sa Majesté me demandait. Je me hâtai d'aller prendre mes papiers et j'entrai chez l'Empereur qui m'attendait. Je travaillai avec lui une heure. Sa Majesté envoya quérir M. Mooquard, qui arriva tout épouffé, en disant : « Mais, Sire, je croyais que c'était pour huit heures et demie. » L'Empereur était plus en train que la veille ; car samedi, tandis que M. Mocquard et moi nous nous escrimions contre des phrases, Sa Majesté, qui était étendue sur un divan, s'endormit. Il se réveilla au bout de dix minutes, en disant : « Je me sens bien fatigué! — C'est un effet des bains », dit M. Mocquard, qui riait et qui, dès qu'il avait vu l'Empereur endormi, s'était mis à écrire pour son propre compte.

Je venais d'achever mon travail avec Sa Majesté, qu'arriva, devant le chalet impérial, une bande de musiciens ambulants, venus tout exprès de Dijon et qui exécuta de fort beaux morceaux. L'Empereur parut, fut accueilli par des vivats et descendit parler à la troupe, qui avait bannière en tête. Il donna quelque argent, ce qui fut salué par de nouveaux vivats. Après quoi, il partit pour la messe. Nous le suivîmes et nous rendîmes ainsi à pied, à la suite de Sa Majesté, à l'église, distante d'un quart d'heure de marche, entre deux haies de curieux, de populaire et de baigneurs. M. Mocquard s'appuyait sur mon bras ; tout le monde saluait ; on ne criait pas. L'église était comble, ce qui n'était pas fort difficile, car elle est assez petite. Sa Majesté, reçue par le curé, se plaça sur un prie-dieu en face et à deux mètres de l'autel. Derrière, nous étions sur

une ligne de chaises; j'étais au coin près de M. Mocquard. Nous revînmes, dans le même cortège. La foule était moins compacte : cela me parut assez bizarre de me trouver ainsi dans la suite immédiate de l'Empereur et figurer comme officier de sa maison.

Au retour, déjeuner. M. Mocquard présenta à Sa Majesté son fils Ernest, jeune et magnifique cavalier de trente à trente-cinq ans, chef d'escadron de chasseurs. Sa Majesté s'entretint beaucoup avec lui, parla du Japon, de la Cochinchine, l'appelant par son petit nom d'Ernest. Le jeune officier a un air martial et franc, qui plaît infiniment; aussi voit-on que son père l'adore. Il a fait les campagnes de Crimée, de Chine, du Japon, de Cochinchine et arrive d'Afrique. Après le déjeuner, Sa Majesté est partie pour Thiers; je suis resté à causer avec le jeune Mocquard, qui a vu une foule de choses et est des plus intéressants. Il raffole du Japon qu'il tient, comme le baron Gros, pour le plus beau pays du monde. Il nous a dit que, de toutes ses campagnes, aucune n'a été plus fatigante et plus terrible que celle qu'il vient de faire en Algérie : les troupes manquèrent de pain, d'eau, de tout; en plein mois de juin, on s'est avancé jusqu'à 125 lieues au sud d'Oran, par une chaleur ardente. Il se plaignit à son père et à moi qu'on eût laissé l'Algérie sans défense, envoyant tout au Mexique. Il nous a montré qu'il n'a tenu qu'à un fil que nous n'eussions en Algérie ce que les Anglais ont eu dans l'Inde. Et il croit que cela n'est pas fini. Il tient le général Martimprey pour incapable, comme général en chef, et assure qu'on a caché beaucoup de choses à l'Empereur. C'était une guerre sainte et le mouvement musulman est général dans toute l'Afrique jusqu'en Syrie. Un cheikh, qui est venu à Compiègne et a été parfaitement reçu par Sa Majesté, lui avouait qu'il était pour les Arabes avant tout. Sans l'énergie du général de Ligny, toutes les troupes françaises eussent été massacrées. Il paraît qu'il avait avisé à l'avance son père du plan d'insurrection; il l'avait appris par des spahis, qui ont été avec lui en Cochinchine et lui sont très dévoués; mais on ne l'a pas cru. Maintenant sa prédiction se vérifie... Ernest Mocquard n'est nullement flatteur. Il m'a dit : « Je me f... pas mal d'avancer; je suis toujours sûr d'arriver; mais je dis la vérité

à l'Empereur sur le Mexique et sur l'Algérie. » Il demande qu'on récompense de malheureux soldats qui ont eu des souffrances inouïes à endurer et qui ont été sacrifiés à ceux qui avaient fait campagne au Mexique. Il nous a rapporté que cinq cents cavaliers français ont dû charger cinq mille Arabes et se frayer un passage à travers leurs rangs, sous un feu de mitraille lancée par des tromblons. Il réclame, à cor et à cri, des colonies militaires sur la frontière, pour protéger les colons civils. C'est ce que n'a cessé de demander le général Bugeaud.

Jeudi matin. — Ce matin, à cinq heures, il y avait un peu de brouillard venant des montagnes du Forez : je l'ai senti dans les membres. La journée d'hier a été bien pleine... Sa Majesté est rentrée de Thiers à six heures moins le quart. Une haie de peuple venu des environs l'attendait, dans la longue avenue, sur laquelle donnent les trois chalets de l'Empereur et celui de M. Fould. Sa Majesté est revenue fatiguée, mais contente; elle avait fait huit lieues pour aller et autant pour revenir. M. Andrieux, le député de Thiers, a dîné à la droite de l'Empereur; j'étais à sa gauche. On a beaucoup causé de l'industrie et de la coutellerie renommée de Thiers, et de la réception enthousiaste, faite à Sa Majesté.

Après le dîner, l'Empereur est descendu au jardin par l'escalier du balcon, qui va du rez-de-chaussée élevé dans le parc. J'hésitais à le suivre; il m'a dit : « Venez avec moi. » Alors il a causé de César et a pris le chemin qui mène à la porte du jardin, puis s'est dirigé par le jardin public, attenant à son parc, vers ce qu'on appelle « le pré Catelan », à vingt ou vingt-cinq minutes, où il y avait grand bal et banquet donné par les voltigeurs aux habitants de Vichy. Une haie compacte se forma sur notre passage et tout le monde saluait. Sa Majesté touchait à chaque minute son chapeau. Quand il fut près de ce pré Catelan, l'Empereur a pris le bras du prince Murat; je me suis mis derrière, avec les officiers de service et nous sommes entrés dans la clôture; on payait soixante centimes d'entrée. Tu ne peux te faire une idée de la cohue. Le jour tombait et bien des gens, ne voyant pas l'Empereur, le bousculaient. Le colonel et le lieutenant-colonel des voltigeurs, qui étaient venus recevoir Sa Majesté à la porte du pré, avaient peine, avec quelques gendarmes, à faire place. On criait « Vive

l'Empereur! Vive la France! Vive le prince Eugène! (*sic*) ». Le pré Catelan est fort grand ; tout était comble. Sa Majesté en fut réduite à monter avec nous sur l'estrade des musiciens, où nous avions à peine place et où l'on nous soufflait du trombone et du cornet à piston dans les oreilles. L'Empereur revint à pied et, rencontrant, au sortir du pré, M. de Germiny, ancien gouverneur de la Banque de France, l'invita pour le lendemain à déjeuner.

... Ce matin, devant travailler de bonne heure avec Sa Majesté, j'étais levé à cinq heures pour préparer le travail : j'ai travaillé deux heures dans son cabinet. Aujourd'hui, au déjeuner, les convives étaient de gros bonnets de la finance : M. de Germiny à droite de Sa Majesté, M. Barbier, directeur général des Douanes, à sa gauche, moi près de lui. A une place moins élevée, le fameux E. Pereire, un petit homme qui gasconne terriblement. On n'a parlé que billets de banque, chemins de fer. Néanmoins la conversation fut des plus instructives pour moi. M. de Germiny nous apprit qu'il y a, à la Banque de France, des personnes chargées d'étudier tous les moyens de contrefaire les billets de diverses banques. Ces gens sont si habiles qu'un jour M. de Germiny, ayant reçu un billet de la nouvelle banque de Russie, le remit à l'un de ces employés, qui, le lendemain à midi, lui en remit un pareil, admirablement contrefait. L'Empereur, aussi, a été très intéressant sur ces matières...

P.-S. — L'Empereur souffrait de l'estomac, sans doute par suite des eaux. Il s'est encore endormi pendant que nous travaillions. Il est vrai que la chaleur était accablante.

V

Vichy, 26 juillet 1864.

Ma chère Anna,

...Après avoir mis ma lettre d'avant-hier à la boîte, je revins au chalet impérial et passai dans le salon d'attente de l'Empereur où je lus les journaux et causai avec l'officier de voltigeurs de service ; car j'ai oublié de te dire que cet officier, soit capitaine, soit lieutenant, dîne toujours avec l'Empereur qui lui adresse une ou deux paroles. Puis vint le général de Béville, qui me

dit : « Maury, vous avez parlé de votre opinion sur Home[1] à Stoffel, c'est exactement la mienne ; l'Empereur en a été averti et veut en causer avec vous. » En effet, au dîner, dès le potage, la conversation commença sur ce sujet. Il n'y avait aucun invité. Je racontai alors les faits, qui se sont passés à la séance chez M. Komov[2]. L'Empereur répondit : « Moi, j'affirme avoir vu bien autre chose. Ainsi, en plein jour, on fit apporter le clairon du voltigeur du poste de service ; Home le plaça sur la table et j'ai vu ce clairon glisser seul sur la table et se mouvoir. Une autre fois, j'ai vu une lourde table se lever. Une autre fois, je vis une main apparaître au bord de la table ; elle disparaissait dès qu'on l'approchait ; c'était dans l'obscurité. Puis cette main écrivit sur du papier par terre. Les tables paraissaient tour à tour lourdes et légères. » Puis Sa Majesté raconta qu'étant à Plombières, elle fit visite à Madame de Calonne et qu'ils firent souvent élever la table, puis qu'elle s'inclina visiblement sans laisser tomber le thé qui était dessus. Je repartis que je ne pouvais parler que de ce que j'avais vu. Le général de Béville soutint mon opinion. M. Mocquard dit : « Je ne crois rien de tout cela. » Davilliers raconta qu'étant à une séance, près de madame de Labédoyère, il passa sa main sur la table, la toucha, ce qui fit pousser un cri à sa voisine et que Home déclara que c'était un fait rare, mais que les esprits touchaient avec leur main. D'où il concluait que Home était un imposteur. Stoffel, incrédule, n'osait trop contredire Sa Majesté.

« Mais, dit l'Empereur, j'ai senti des mains froides, qui donnaient tour à tour la sensation de mains d'enfant, d'homme et de vieillard. Je reproche aux savants une incrédulité systématique. Par exemple, le docteur Rayer a vu, il a été épouffé, il en suait et le lendemain, tout effrayé qu'il eût été, il affirmait que c'étaient des bêtises. Je reproche aussi cela à mon cousin Napoléon. — Sire ! répondis-je, vous reprochez aux savants de manquer de courage et de n'oser avouer ce qu'ils ont vu ! — Oh ! je ne vous accuse pas, dit Sa Majesté ; vous dites que vous cherchez simplement la vérité ; mais il y a des savants qui nient tout de même ce qu'ils voient ! — Sire,

1. Célèbre magnétiseur et spirite américain.

2. Célèbre spirite américain.

répondis-je, ne faut-il pas quelque courage de ma part pour vous contredire aussi vivement? » Je dois dire que le général de Béville était aussi carré, et même plus négatif que moi. J'ajoutai que je croyais que c'étaient des illusions. Alors Sa Majesté cria de nouveau contre le parti pris des savants : « Sire! je crains que vous ne jugiez injustement les savants; ils ont besoin de votre protection et je serais désolé que vous les prissiez en grippe. Je ne parle pas de moi. Votre Majesté m'a donné tant de marques de bienveillance et de bonté, que je me permets pas de ne pas douter de ses sentiments à mon égard; mais je me fais l'avocat de mes confrères. »

La conversation dura tout le dîner et se prolongea après l'entrée au salon. L'Empereur dit : « Le malheur, c'est qu'on ne peut discuter ces questions avec sang-froid et que cela devient ainsi une question de religion. — Oui, repartit Clermont-Tonnerre, la preuve en est dans M. Maury, qui est la conscience froide en personne. — Oh! oui », dit Sa Majesté et elle me serra affectueusement par le corps. Je fus sensible à ce mouvement, qui me fit penser que Sa Majesté me jugeait bien, et cela d'autant plus que, quelques heures avant, j'avais combattu avec énergie l'avis de Sa Majesté à propos de phrases de son livre sur César, qui ne me semblaient pas françaises. « Je vous dis la vérité, Sire, autrement, je manquerais à la confiance que vous voulez bien me témoigner! — Eh bien, continua Clermont-Tonnerre, voyez comme Maury s'est animé! — Sire, je fais des excuses à Votre Majesté si j'ai parlé trop vivement; en m'interrogeant sur ces faits, vous me marquez votre confiance; je vous dis ce que je pense. »

L'Empereur prit son chapeau et nous le suivîmes dans le jardin; j'étais près de lui; nous continuâmes le sujet. Sa Majesté me répéta que Home, ne demandant pas d'argent, ne pouvait être un charlatan; qu'il n'avait ni objet, ni table préparée et que souvent il ne pouvait rien faire, que c'était un don. Il me dit qu'il n'était pas impossible que les âmes, répandues dans l'air, cherchassent des moyens de communiquer avec les vivants et ne trouvassent que celui-là.

J'oublie de te dire que Sa Majesté avait été témoin de ce fait. Home s'était écrié : « Oh! je vois un colonel, qui est blessé et qui tombe assis sur ce fauteuil! » en montrant un meuble de

ce genre qui s'agitait de lui-même. C'était pendant le siège de Sébastopol; plus tard, on apprit la mort du dit colonel en Crimée. Sa Majesté affirma qu'elle avait vu un fauteuil se remuer seul, loin de Home et un accordeur jouer hors de sa portée. Je soutins que c'étaient des hallucinations, ce que Béville n'admettait même pas.

Je reprends le récit de notre promenade : nous sortîmes du parc avec l'Empereur; les promeneurs saluaient, en se levant de leurs bancs. Une dame remit une pétition, que Sa Majesté prit; un pauvre chanta une chanson, Sa Majesté lui donna une pièce de monnaie. Nous causâmes alors de Vichy, de ses antiquités, de César. Je dis qu'il faudrait bientôt transférer la sous-préfecture de La Palisse, qui était un trou, à Vichy. « Oh! dit l'Empereur, c'est toujours grave de déposséder les villes. » Je donnai mes raisons; je citai aussi l'utilité qu'il y aurait à transférer à Saint-Nazaire la sous-préfecture de Savenay. Nous nous approchions du pré Catelan. Nous entrâmes dans ce pré, sorte de café-concert ou de jardin Mabille, plein de soldats et de populaire. On cria beaucoup : « Vive l'Empereur. » Sa Majesté était serrée dans la foule; aussi aperçus-je M. Hirvoix, le commissaire de police spécial, qui surveillait, en nous suivant. L'Empereur traversa des flots de soldats, de paysans, de garçons de café, d'ouvriers et de femmes du peuple et s'arrêta à voir danser. On était si serré, que les danseurs le frôlaient; en face de lui, je vis danser des femmes en cornette. Peu après, la présence de Sa Majesté attira quelques femmes un peu mieux habillées. Une ouvrière ou petite bonne espagnole vint danser avec un sergent des voltigeurs, qui nous fit l'effet d'un Basque et dansait avec une dextérité et une pétulance par lesquelles il espérait attirer l'attention de Sa Majesté. Il fit si bien qu'il précipita la petite Espagnole sur Sa Majesté. La pauvre fille rougit et se sauva, en balbutiant des excuses en espagnol. Revenue à sa place, la petite bonne, que le général de Béville avait reconnue pour Aragonaise et qui lui avait répondu qu'elle était de Saragosse, me dit en espagnol qu'elle était désolée d'être tombée sur Sa Majesté. L'Empereur resta ainsi à voir danser trois contre-danses, puis il sortit. Le colonel reconduisit l'Empereur jusqu'à la porte. Sa Majesté avait payé l'entrée à tous les voltigeurs...

Ce matin mardi, je n'ai rien à faire pour Sa Majesté qui me mandera, je crois, à neuf heures; j'en profite pour aller me faire raser et coudre une cravate. Hier, je me suis coupé à l'index de la main droite, en coupant les cordes qui entouraient le « Strabon » : j'ai perdu beaucoup de sang, ce qui m'a éclairci la vue. Comme Félix[1] m'arrangeait mon doigt, Sa Majesté est entrée dans le vestibule. Elle voulait faire chercher le chirurgien; j'eus grand'peine à l'en empêcher. Enfin le tout fut bien bandé, étanché et, ce matin, je puis écrire.

Mais la coupure pansée, je dus prier Mocquard de faire les corrections pour moi; c'est pendant ce temps-là que Sa Majesté s'est endormie un quart d'heure...

Il est midi. L'Empereur était un peu triste, quand je suis entré dans son cabinet; il se plaignait d'avoir souffert toute la nuit de douleurs dans les membres et il souffrait encore. Cependant nous nous mîmes à travailler; Mocquard arriva et, comme d'habitude, avec un air ennuyé, il ne prêta que peu d'attention à la lecture que je fis des épreuves du César. Cela nous conduisit jusqu'à dix heures et quart. Félix vint dire que le déjeuner était servi. Nous y trouvons M. Fould, le préfet de l'Allier, M. Lemasson, M. Desmarais, député de l'Allier, M. Radon de Lafosse, ingénieur des Ponts et Chaussées à Moulins, auquel on doit tous les embellissements de Vichy : conversation sur les chemins de fer, sur le système Girard. Je n'ai pris la parole que pour demander à Sa Majesté de faire faire un pareil chemin de fer sur la rive de la Seine, entre Auteuil et le Pont-Royal. J'étais assis près M. Desmarais, ayant Piétri à ma gauche. Après le déjeuner, l'Empereur traita de questions d'administration avec ces Messieurs. Les officiers de service vont au jardin. Je reste à corriger deux dernières épreuves, et j'entends la conversation qui roule sur un point des Ponts et Chaussées, qui m'intéresse. Il s'agit de remettre aux départements l'entretien des routes impériales, qui appartient aujourd'hui à l'État. M. Fould combat cette opinion; Clermont-Tonnerre, quoique étranger à l'affaire, donne son avis avec un peu de suffisance.

L'Empereur, après cette conversation, est remonté dans sa

1. Nom du valet de chambre de Napoléon III.

chambre ; Félix m'apprend qu'il est couché et repose. Alors, en faisant le moins de bruit possible, je remets les épreuves dans son cabinet... Je suis ici encore pour une semaine au moins, peut-être reviendrai-je avec l'Empereur; mais je n'en puis rien savoir.

J'ajoute à ce que j'ai raconté sur Home que Sa Majesté dit à dîner : « Nul n'est plus positif que moi et je ne suis pas homme à me monter l'imagination. Si j'ai vu, c'est que cela était bien réel. Il en fut de même d'Espinasse. — Et cependant, Sire, répartit de Béville, c'est un homme d'imagination. Il nous a raconté, un jour à Fleury et à moi, comment il avait combattu à la bataille de l'Alma et ce qu'il avait fait. Or il s'est trouvé qu'il n'y a point été et qu'il était déjà rentré en France. » Cela surprit désagréablement Sa Majesté. « Le fait est vrai, dit Piétri, demandez au général Fleury. » Béville ajouta : « Sire! et vous ne connaissez pas tous les compères! »

P.-S. — Il y a ici une foule de visiteurs, qui viennent non pour les eaux, mais pour voir l'Empereur. Sa Majesté est obligée de refuser nombre d'audiences. Il y a tant d'étrangers qu'il y a jusqu'à des Turcs et des Arabes.

VI

Vichy, 28 juillet 1864.

Ma chère Anna,

Hier, après t'avoir écrit et avoir été porter la lettre à la poste qui est à deux pas, je me suis étendu sur mon lit, pour faire un somme, car la chaleur était accablante. A trois heures et quart, entre dans mon cabinet le piqueur des écuries, qui me dit : « Il y a plus d'une heure que l'Empereur vous fait chercher! » Je lui répondis que je n'étais sorti qu'une minute et étais rentré aussitôt et qu'au lieu d'envoyer en ville le gendarme qui m'y cherchait encore, il eût été plus simple de venir dans ma chambre. Enfin j'y cours, fais des excuses à Sa Majesté, qui prit la chose fort bien. Nous entrons, avec Mocquard, dans le cabinet de Sa Majesté et nous mettons à « césariser » jusqu'à quatre heures et demie. Mocquard fit observer à l'Empereur que son gilet était mal boutonné, en

ajoutant : « Il faut penser que vous avez le roi des Belges à dîner! » Nous terminâmes à la hâte le travail commencé. J'allai chez moi m'habiller; quand je revins, Sa Majesté, en habit noir et avec sa plaque de la Légion d'honneur, se promenait dans le jardin devant les fenêtres du salon, attendant le roi Léopold...

Arrive d'abord la suite du roi : M. de Beyens, le major Prisse, son aide de camp, le docteur Wilmen, son médecin; enfin le Roi paraît. Nous nous tenions en haie dans le salon. L'Empereur me présente : « M. Maury, un savant très distingué, membre de l'Institut » et ajoute quelques mots qui m'échappèrent parce que Sa Majesté parlait bas. Je m'inclinai. L'Empereur présenta seulement ses officiers que le Roi ne connaissait pas et l'on se mit à table. Léopold, suivant l'étiquette, avait la place du maître de la maison; à sa droite était l'Empereur; à sa gauche, Toulongeon; près de l'Empereur M. de Beyens; j'étais à la droite de Toulengeon. La conversation roula sur des choses assez indifférentes, les fruits, Vichy, la santé du roi, la chasse, les vins. L'Empereur dit en riant, car il était fort gai et aimable : « Voyez ce que c'est que la tradition! Il ne paraissait sur la table de Napoléon Ier que du vin de Bourgogne et cela par politique. A la Restauration, on fit l'inverse : on prit le vin de Bordeaux et, depuis, l'usage s'est tellement établi que, lorsque j'ai demandé qu'on bût du Bourgogne, on m'a répondu que cela n'était pas possible et j'ai dû subir le Bordeaux. » Cette conversation avait été amenée par le vin de Château-Margaux, que l'on offrait suivant l'habitude. Sa Majesté m'avait dit qu'Aguado [1], propriétaire du dit crû, l'avait vendu pour dix ans à un Anglais, en sorte que les Français se trouvaient obligés d'aller acheter en Angleterre un des meilleures vins de France. Le dîner était plus beau et servi avec plus de recherche qu'à l'ordinaire. On y voyait figurer un ananas exquis et les fameuses cerises de Nathe, château de M. de Morny, à douze heures d'ici et que le jardinier du duc avait envoyées le matin. Les cerises, à petit noyau, sont grosses comme des prunes. Léopold, qui a l'air d'un vieux lord anglais, parlait très bas et toussait souvent.

1. Célèbre banquier espagnol, fixé à Paris.

Il a l'air d'un froid glacial. Bien entendu, en pareil dîner, je me tins silencieux, comme d'autres personnes de la suite. Les deux souverains, M. de Beyens, le général de Béville, M. Mocquard et le major Prisse firent seuls les frais de la conversation. L'Empereur parla aussi de son voyage à Thiers, dit que la ville était charmante, pittoresque, vanta sa coutellerie et ajouta : « Est-ce pour faire honneur à ses couteaux que M. Maury s'est coupé le doigt? » Ce qui fit rire.

On sortit de table. Nous nous tînmes sur le balcon. L'Empereur montra au Roi des vues photographiques, puis les deux souverains allèrent se promener seuls dans le jardin. Nous nous assîmes près du châlet, sous des arbres, et la conversation s'établit entre le général de Béville, le major Prisse, le médecin de Léopold, MM. de Beyens, Clermont-Tonnerre, Pietri, Stoffel et moi. M. Mocquard avait déjà filé... On causa de la beauté des Anciens, de Cléopâtre, des six femmes de Henri VIII, de ce roi, du marquis de Sade, des chasses du roi Léopold : il était sept heures, le Roi se retira avec sa suite; il allait se préparer pour le théâtre.

L'Empereur revint alors nous trouver. Oppermann lui parla de tableaux fort beaux à vendre chez une pauvre marchande, qui s'était établie à Vichy et se désolait de ne rien vendre. « Allons les voir », dit Sa Majesté. Nous partîmes à pied et parcourûmes le vieux Vichy, sans être aucunement suivis. On saluait seulement. On avait demandé la permission d'aller en avant prévenir la pauvre femme, afin qu'elle ne fût pas trop intimidée. Tu penses quelle fut sa joie de voir arriver Sa Majesté dans sa modeste boutique! elle avait les larmes aux yeux. L'Empereur acheta deux tableaux.

Puis Sa Majesté revint par un autre chemin et entra au bureau des postes et télégraphes; elle parla avec bonté aux employés. Ayant rencontré près de là une petite mendiante qui jouait des castagnettes, Toulongeon voulut l'écarter. « Non », dit Sa Majesté, et elle lui fit chanter un chant et lui donna, puis reprit le chemin du chalet. Il faisait déjà fort sombre; on reconnut cependant Sa Majesté, surtout lorsqu'elle s'arrêta dans le jardin entouré d'une barrière qui fait face à ses chalets et lui appartient également, où il cueillit des abricots. Nous montâmes au salon, prîmes nos paletots et allâmes

au théâtre. La haie s'était formée sur le passage de l'Empereur.

Le théâtre n'est qu'un long salon, au bas duquel est une petite scène, bref un vrai théâtre de société. Tout était plein. L'Empereur s'assit sur les chaises de devant, avec le roi Léopold, qui l'avait joint au chalet; nous nous mîmes derrière. On finissait la première pièce. On nous donna ensuite une chanson farce, dite par un acteur du Palais-Royal, un morceau de piano, un de violon, un chant par mademoiselle Ugalde (de l'Opéra), puis encore un morceau de piano et enfin une pièce à deux acteurs, *Luischen et Fritzchen*, jolie bleuette, où se trouvent les jolis couplets; « Je suis Alsacien, je suis Alsacienne ».

... Hier, à cinq heures exactes, l'Empereur parut pour le dîner : il me dit qu'il ne m'avait vu l'après-midi et me demande si j'avais été me promener; je lui répondis que j'avais travaillé toute la journée. Sa Majesté est de très bonne humeur; jamais on ne se douterait qu'on est à la table d'un empereur; la conversation a presqu'exclusivement roulé sur les animaux.

A propos de la guerre d'Amérique, Sa Majesté m'a demandé, si je crois que les nègres ont la même origine que les blancs. Comme je répondais affirmativement, on parla des singes, de leur instinct et de leur intelligence, des abeilles, des fourmis. Clermont-Tonnerre, qui est fort instruit en tout, prit une grande part à la conversation.

... On passa dans le salon et l'Empereur parla du lieu où vont se cacher l'hiver les hirondelles et dit qu'il avait lu dans Buffon qu'elles se cachent dans l'eau, ce qui lui avait paru bizarre. Il avait consulté sur ce point des naturalistes, qui avaient traité Buffon de radoteur. Cependant, le maréchal Niel lui avait dit tenir de deux prisonniers, en Russie, que les oiseaux en Pologne s'enfonçaient l'hiver sous l'eau.

Il n'y avait pas cinq minutes que nous étions hors de table que Sa Majesté, voyant M. Mocquard partir, lui dit : « Mais Mocquard, vous partez toujours. Restez donc au moins pour écouter mon histoire. — Oui, sire », répondit M., et deux minutes après il n'en avait pas moins filé. On continua sur ce sujet, on parla de l'hibernation des animaux : je racontai l'histoire des fakirs de l'Inde, qu'on enterre vivants. Puis, on parla du

déclassement à propos de la transmission héréditaire des instincts, car j'avais parlé des aptitudes héréditaires, ce qui avait amené le nom de Vernet. Comme je racontais l'histoire de madame Paul Delaroche, qui avait failli être enterrée vivante, l'Empereur dit qu'il l'avait vue à Rome alors qu'elle était mademoiselle Vernet et que, comme tous, il avait beaucoup admiré sa beauté.

On parla du déclassement, de l'École Polytechnique, des caissiers de l'École, des bourses. Sa Majesté dit qu'on ne devait donner de bourses qu'à cause des services du père de l'élève et qu'il était déplorable d'en voir octroyer par pure faveur. Il rappela ce qu'il m'avait dit l'an dernier, dans le jardin de Saint-Cloud, que deux fils de tenancières de maisons de tolérance avaient, il y trois ans, obtenu des bourses à l'École Polytechnique. « Eh bien! dit Béville, c'était pour les services de la mère! » ce qui fit rire. Je dis alors que les petits séminaires étaient une grande cause de déclassement et j'expliquai; Stoffel développa l'idée... Au dîner, on avait aussi parlé de Lamartine : Sa Majesté raconta qu'en 1854, au moment où il publia ses *Entretiens sur la littérature*, il avait déclaré qu'il ne recevrait aucune souscription du Gouvernement. Napoléon III envoya porter chez lui vingt-cinq mille francs. « Est-ce le Gouvernement qui m'envoie cela? » demanda Lamartine à l'aide de camp. « C'est l'Empereur, repartit celui-ci. — Oh! alors, c'est bien différent, observa le poète, je puis les accepter. » Sa Majesté trouvait la distinction risible....

ALFRED MAURY

(La fin prochainement.)

L'OCCUPATION DU OUADAÏ

Depuis le 2 juin 1909, le drapeau français flotte sur Abéché, capitale du « Dar Ouadaï ». Aucune offensive n'a été préméditée contre le potentat d'Abéché ; mais il n'y avait pas d'entente possible entre cet État guerrier, fondé sur la rapine, et l'autorité française, établie au Baghirmi : anciennement vassal du Ouadaï, mais abandonné par son suzerain aux pillages de Rabah, le sultan du Baghirmi, Gaourang, s'était volontairement placé en 1897 sous le protectorat de la France ; le seul moyen de nous accorder avec nos voisins du Ouadaï eût été de rendre le Baghirmi à leurs exactions et à leurs violences.

Le Baghirmi et le Ouadaï, sur la lisière du Sahara et du Soudan, occupent la région au nord-est du lac Tchad. Sur ce rivage méridional de la mer saharienne, qui traverse toute l'Afrique du Nord, par 15° environ de latitude, se sont établies des métropoles commerciales, qui ont de toute antiquité monopolisé les échanges de la zone équatoriale avec la Méditerranée : Abéché jouait le même rôle que Saint-Louis, Tombouctou, Zinder, Kouka ou El Facher, à l'égard des pays noirs dont ils constituaient la tête de pont sur la mer saharienne ; là, contre les étoffes, le sucre, le thé, les armes, les tapis, etc., venus de la Méditerranée, s'échangeait tout ce que les terres tropicales à population dense pouvaient produire de plumes d'autruche, d'ivoire, et principalement d'esclaves ou d'eunuques.

La dynastie conquérante du Ouadaï avait eu la tentation,

puis l'obligation d'augmenter sa clientèle armée, pour se procurer, par la chasse et la razzia, le complément de marchandises et de personnel de traite nécessaires à l'existence du sultan et de ses créatures. C'est ainsi que le mot Ouadaï, peu à peu, était devenu une expression géographique désignant, autour du centre d'exploitation d'Abéché, tous les pays qui l'alimentaient : le Dar Mahamid et le Mortcha, le Dar Tama, le Dar Massalit et les terres vassales du Fitri, du Kanem, du Baghirmi, du Sila, du Rounga, du Kouti, etc. Leurs expéditions en grandes bandes conduisaient les pillards d'Abéché non seulement au Bornou, au Tchad ou au Selamat, mais encore sur la rive gauche du Chari, jusque dans les pays païens au nord du Congo; ainsi furent introduits dans le « Dar Ouadaï » les éléments de populations qui lui faisaient défaut : tisseurs, puisatiers, teinturiers, bijoutiers, constructeurs, vanniers, éleveurs et bergers ou guerriers féroces, mais disciplinables; en 1908, sur les six grands dignitaires d'Abéché, deux seulement étaient de noble souche ouadaïenne et le même mélange de toutes les races noires ou métissées existait parmi les dignitaires de second ordre et les soldats.

Protecteurs du Baghirmi depuis 1897, nous ne pouvions songer à aller devant Abéché imposer notre médiation aux factions qui s'y combattaient : le Baghirmi était sans ressources; les efforts militaires récemment accomplis avaient vidé les magasins; l'effectif de bataillon était tombé à 450 hommes; l'escadron de spahis avait perdu la plus grande partie de ses chevaux; la batterie d'artillerie n'existait que sur le papier; l'incertitude des communications, les difficultés du ravitaillement, les efforts du senoussisme pour nous arracher le Kanem compliquaient encore la situation. Enfin, au milieu de tous ces embarras, survinrent les affaires de Tiouna et de Bir Alali (2-4 décembre 1902) contre les fanatiques venus de Koufra : 38 soldats indigènes blessés, 19 tués; le capitaine Fouque, grièvement atteint de plusieurs coups de sabre à la tête. Cette affaire achevait de nous enlever la sécurité indispensable pour une action politique au Ouadaï; plus que jamais il convenait de nous fortifier au Baghirmi, d'en reconnaître et d'en occuper les confins, comme aussi d'éviter une coalition effective des Senoussistes et des Ouadaïens.

Au Baghirmi, le sultan Gaourang était plein de respect et d'admiration pour notre force militaire. Paresseux, tolérant et bon vivant, il ne demandait qu'à suivre nos avis et à s'en prévaloir même bruyamment, en affectant d'y voir des ordres, contre les exigences et les récriminations de ses dignitaires. Malheureusement presque tous les cantons du Baghirmi n'offraient que solitude et ruines; seul le Dékakiré, grâce à ses refuges et à sa situation un peu excentrique, présentait encore des ressources appréciables; mais on ne put d'abord recenser que 18 000 habitants, soit 0,6 par kmq., au Baghirmi proprement dit; 7 000 au Debaba, soit 1,8 par kmq.; 2 000 au Khozzam, c'est-à-dire 0,3 par kmq., etc.; au total environ 80 000 âmes réparties sur 85 000 kmq.. sur une superficie égale au sixième de la France. Plus au nord-est, vers le Fitri, certaines populations avaient renoncé à construire et à cultiver; les gens se nourrissaient de graines enlevées aux fourmis ou récoltées dans la brousse, de baies, de racines, d'insectes, de reptiles et d'un maigre gibier. Pillées et décimées tour à tour par les aguids d'Abéché, de Rabah ou du Baghirmi, elles avaient pris le parti de vivre comme les hyènes et les chacals, s'abritant dans les buissons, nuit et jour en alerte, ne songeant qu'à fuir au plus vite le contact de tout homme armé : Gaourang racontait avec amertume comment en 1894, il avait dû parcourir, en compagnie des bandes ouadaïennes, son malheureux pays déjà si éprouvé; on était allé du Chari au Bahr el Ghazal, puis du Bahr el Ghazal au Dékakiré, procédant à des fouilles méthodiques pour rafler les dernières ressources des habitants échappés au massacre ou à la captivité; lorsqu'il n'était plus resté que les chiens errants autour des cases abandonnées, les gens du Ouadaï étaient rentrés à Abéché, emmenant les derniers chevaux, un joli lot de concubines, jusqu'aux fusils de Gaourang.

Ainsi, selon les hasards de la guerre, les Ouadaïens fustigeaient les récalcitrants et les mettaient nus; les Bandas anthropophages de Rabah faisaient rôtir des hommes pour terrifier les survivants; les Baghirmiens prenaient les petits enfants par un pied pour leur briser la tête contre les rochers et éventraient les femmes.

En 1902, un aguid du Ouadaï, Acyl, vint solliciter notre

appui pour rentrer dans Abéché; il dut se réfugier dans les montagnes du Guerré, puis, ce nouveau pays « mangé », il voulut s'établir dans le Baghirmi avec 3 ou 4 000 bouches à nourrir: il entra effectivement à la fin de mai dans le Dotié-Tania (Bokoro) après avoir saccagé toute la partie orientale du Fitri, le pays de Boulong et le nord du Dékakiré. Alors, tout bien pesé, et sous peine d'engager dangereusement l'avenir, la capture d'Acyl et la dispersion de ses bandes parurent absolument s'imposer à nous.

Son installation au Baghirmi, à la tête de 4 ou 500 fusils, constituait un gros danger, puisque notre force effective dans ce pays ne dépassait guère 300 combattants, dispersés sur plusieurs centaines de kilomètres; tolérer en outre l'établissement des Ouadaïens sur les confins du territoire, c'était, au moment des premières pluies, rendre les semailles impossibles; car tous ces gens assoiffés de mérissa (bière de mil) réquisitionnaient les grains de semence réservés par les habitants; c'était nous mettre nous-mêmes, par l'accroissement d'une misère déjà intolérable, dans l'impossibilité d'établir les postes indispensables pour garder la frontière; c'était encore accepter, entre Abéché et nos territoires, un intermédiaire violent, fantasque, ayant tout intérêt à provoquer des hostilités; enfin, après avoir promis par traité de sauvegarder l'intégrité du Baghirmi, c'était sinon en autoriser le démembrement, du moins en permettre la mise en coupe réglée de la partie la plus éprouvée et la plus digne de ménagements.

Prévenant donc une concentration d'Acyl à Bokoro, l'au torité française fit converger sur ce point cinq petits détachements, au total 200 combattants, et, le 4 juin 1902, sans bruit, Acyl était arrêté par le capitaine de spahis Durand. Des bandes ouadaïennes, une partie accepta la domination française et s'établit dans le pays pour y vivre en travaillant; une autre se mit en route pour aller faire sa soumission au nouveau sultan d'Abéché; Acyl fut envoyé au Congo. Le terrain déblayé, les indigènes furent invités à faire des semailles; on distribua des secours en bétail et en chevaux; les campements militaires furent améliorés ou agrandis si bien que, dès la fin de l'année, le lieutenant de spahis Lebas put procéder à l'occupation des confins baghirmiens.

Peu de temps après, en faisant occuper Yao par de l'infanterie, les Français marquaient leur volonté de ne plus abandonner cette clef du Baghirmi; ils y précédèrent de quelques heures seulement un parti ouadaïen qui rôdait dans le pays et dont le chef sembla prendre son parti de l'occupation française. Mais le sultan du Ouadaï, Doudmourrah, sans répondre aux ouvertures amicales qui lui furent faites, se borna, dans une lettre pleine de hauteur, à proclamer son mépris des Chrétiens : « Dieu nous préserve, écrivait-il au sultan Gaourang, de prêter l'oreille à leurs propos! Quiconque est avec eux sera considéré comme eux. »

Pourtant notre attitude envers les Musulmans dissipait les méfiances, du moins ne ravivait pas les haines; on se renfermait systématiquement dans des opérations de police à court rayon. Tandis que la section méhariste du lieutenant Poupart assurait l'ordre dans les campements du nord, l'escadron de spahis amenait d'abord la soumission des Krédas du Bahr el Ghazal, puis, le 19 juin 1904, atteignait à Koal les dissidents, auxquels elle tuait 20 hommes et capturait plus de 1 000 chameaux.

Ainsi, en juin 1904, le contact était pris avec nos voisins sur toute la périphérie du territoire, et nul ne pouvait calomnier nos intentions; nos opérations au Bahr el Ghazal n'avaient eu pour objet que de mettre fin aux brigandages des nomades; sur toute la frontière du Baghirmi, nous étions restés depuis six mois dans une complète immobilité; dès ce moment, cependant, il nous était possible de reconnaître qu'une lutte serait inévitable contre les Ouadaïens, sinon contre leurs amis les Senoussistes.

Établis dans leurs *zaouias* (établissements religieux) de la Cyrénaïque, du désert de Lybie ou du Borkou, les « frères » senoussistes se livrent principalement au commerce et à la culture; ils nomadisent pour faire pâturer leurs chameaux, et, nomades, ils razzient. Or, tout rezzou senoussiste doit accomplir, pour atteindre nos nomades, un parcours considérable — 500 kilomètres au moins — dans un pays mal pourvu d'eau, désertique, sans ressources alimentaires; notre occupation de Kanem arrêta le senoussisme, sinon au terme de son expansion, du moins à une distance déjà excessive de son principal centre

d'action; elle n'a pas lésé chez lui des intérêts vitaux ni même essentiels. La secte ne possédait des intérêts de cet ordre que dans ses anciennes zaouïas ou dans la capitale du Ouadaï dont elle avait monopolisé les échanges avec la Méditerranée. Il n'était pour elle, ni nécessaire ni même facile de nous combattre; le fond de sa doctrine la détache de tous les biens terrestres, et l'impossibilité d'établir une théocratie pure la rend indifférente, sinon hostile à toute forme de gouvernement; le bey de Tunis, le sultan de Stamboul, le khédive d'Égypte ne trouvent pas grâce à ses yeux; si le Ouadaï avait paru l'intéresser, c'est parce que la nécessité de vivre avait voulu qu'elle en canalisât le commerce et parce que la lutte contre les Chrétiens exigeait, malgré tout, qu'on lui prêtât un appui matériel et surtout moral.

Envers le Ouadaï, la France, par la simple occupation du Baghirmi, s'était mise en état d'hostilité : elle le coupait des terres à esclaves. Les gens d'Abéché pouvaient hésiter quelque temps à venir heurter de front les vainqueurs de Rabah; mais il était fatal que notre inaction et nos protestations d'amitié fussent interprétées par eux comme des signes de faiblesse, puis, qu'une période de rezzous et de pillages s'ouvrît à bref délai contre nos administrés et qu'enfin, à ces entreprises d'essai, succédât bientôt une offensive ayant pour objet le renversement de notre domination.



Dès le mois d'avril 1904, quelques mois à peine après nos pacifiques ouvertures, le pays Sara est ravagé jusqu'à 30 kilomètres à peine de Fort-Archambault; en juillet 1904, c'est le pays de Boulong mis à feu et à sang; en janvier 1905, les bandes descendent le Batha et poussent sur le Fitri. En mai 1906, nouvelle alerte au Selamat; en octobre de la même année, razzia du Bahr el Ghazal; au même moment, du Médogo, une troupe nombreuse guette l'occasion favorable. Ainsi apparaissait l'insuffisance de notre cordon de postes.

Le Ouadaï est vulnérable sur trois directions : le Selamat, le Batha, la route de Koufra. La route du Selamat, excentrique et mal connue, ne se prête qu'à des opérations secondaires :

le lieutenant Brûlé, à la tête d'un détachement de 100 fsils, reconnut le pays. Le Batha relie le Bas-Chari avec Abéché; c'est la route séculaire des invasions. Deux affaires heureuses nous procurèrent des renseignements et nous donnèrent de l'air de ce côté.

Le 24 octobre 1908, partit du Bahr el Ghazal, sous les ordres du capitaine Bordeaux, une colonne légère qui parvint jusqu'à 70 kilomètres d'Abéché, après avoir châtié tous les chefs coupables d'incursions chez nos administrés : une vaste région entièrement neuve avait été levée et reconnue. Pendant ce temps, une petite troupe française dispersait un parti ouadaïen après une lutte courte, mais vive ; le vaincu laissait sur le terrain 62 morts dont son chef lui-même, des chevaux, des armes, etc. A la suite de ces deux affaires et en vue d'exploiter politiquement nos succès, Acyl fut rappelé du Congo sur le Chari et installé à Boulong, avec un groupe de partisans, que soutenait un peloton de spahis. Dans la pensée du commandement, ce point de Boulong allait devenir un centre d'informations et d'action extérieure où devait se préparer l'occupation du Médogo : le sultan de ce pays, Abd er Rahman, réclamait depuis 1902 la protection française.

Restait la troisième direction, la route de Koufra, où le Ouadaï peut être frappé dans ses communications avec la Méditerranée, dans son ravitaillement en armes et en munitions.

Il devenait urgent d'agir de ce côté tant pour rétablir notre prestige envers les pillards du nord que pour confirmer notre ascendant sur nos adversaires de l'est. Le capitaine Bordeaux reçut pour objectif les puits de Ouoï-Oueyta : le 22 mars, il s'enfonçait dans le nord-est à la tête de 237 hommes armés de fusils, parmi lesquels 84 réguliers. Après avoir capturé à Oueyta-Ouoï une caravane d'esclaves et un convoi de sel et de cartouches, la colonne se porte sur le Borkou et trouve Faya abandonné ; mais la zaouïa d'Aïn Galakka est entourée d'une bonne enceinte et défendue par des « frères » bien armés : son chef, Sidi Barrani, notre vieil adversaire du Kanem, succombe dans une lutte extérieure où son cadavre, son fusil, modèle 86, et son étendard restent entre nos mains. Mais la petite troupe d'attaque se heurte à une violente résis-

tance et reste tout le jour, clouée à terre, sur un mamelon d'où elle domine le poste à courte distance; heureusement le moral des défenseurs faiblit; leurs munitions s'épuisent; ils prennent brusquement la fuite pendant la nuit; dans la journée du 21 avril, après une poursuite rapide. ils sont sabrés et dispersés.

Revenant au Batha, le commandement s'occupait d'y réunir les moyens d'action nécessaires pour une offensive ultérieure. A cette époque de l'année. les Ouadaïens n'entretenaient sur le Batha qu'un faible rideau de cavaliers sous le commandement de Badiouri : le capitaine Jérusalémy, secondé par le sultan Acyl, put exécuter, à la tête de 200 hommes montés, deux randonnées rapides (juillet-août). Alors se soumirent des tribus dissidentes, possédant au moins, lors d'un premier recensement sommaire, 8 000 chameaux, autant de bœufs et 125 000 moutons.

En même temps, développant notre politique d'accord avec le Baghirmi, nous montrions à l'islam l'exemple d'un royaume jadis esclavagiste, évoluant et prospérant sans contrainte au contact immédiat des chrétiens; cette politique a été depuis 1902 et ne doit pas cesser d'être la règle de notre action en Afrique centrale; les moyens moraux étant les seuls véritablement efficaces, une œuvre politique, pour n'être pas toujours remise en question, doit user surtout de persuasion. Aussi certains cantons détachés du Baghirmi lui furent-ils restitués, à charge par le sultan d'y lever des contributions raisonnables sur lesquelles l'administration française devait recevoir une part discutée et consentie; les anciens vassaux du royaume furent rappelés au paiement de leurs coutumes sous notre garantie; toutes les affaires d'ordre civil furent remises au grand Cadi nommé, avec notre approbation, par le sultan lui-même; l'indemnité annuelle accordée au Baghirmi contre l'abandon de ses terres de Laï et Fort-Archambault fut relevée à un chiffre équitable.

Le moment semblait opportun pour faire de nouvelles ouvertures au sultan du Ouadaï, Doudmourrah; en septembre 1907, une lettre lui fut adressée. Le commandant du territoire lui rappellait la modération de la France qui n'avait pas voulu profiter des discordes du Ouadaï pour l'envahir

en 1903 : il lui représentait que les Chrétiens avaient respecté au Baghirmi les coutumes et les croyances des populations, que la paix et le commerce relevaient rapidement ce pays de ses ruines, que le Ouadaï, en répondant par des agressions à nos ouvertures pacifiques, s'était déjà ménagé de cruels déboires et voyait tous les jours se rétrécir le cercle ouvert à ses pillages, qu'Acyl s'agrandissait de tout le terrain gagné sur le Batha, enfin que le moment paraissait venu de conclure un accord équitable.

La réponse ne se fit pas attendre : vers la mi-octobre, Hisseïn ould am Talhaïd, chef ouadaïen, réputé pour la hardiesse de ses pillages, envahissait brusquement le Fitri oriental, saccageait les villages de Malabesse et disparaissait dans le Medogo avec 70 femmes destinées aux marchés d'Abéché ; c'est en vain que, pour le rejoindre, le détachement à pied du lieutenant Legrand parcourut 100 kilomètres en vingt-six heures.

Dès les premiers jours de janvier, l'aguid Gamboro reparaissait pour la troisième fois sur le Salamat qu'il savait dégarni et y razziait, en moins de quarante-huit heures (21-22 janvier), 60 femmes et un millier de bœufs : le 15 février, à huit heures du matin, il est atteint, battu et tué à Amm Timane par le lieutenant Toureng ; sa troupe rejetée dans le nord-est laisse en arrière 70 morts et un gros butin.

Ces incursions des Ouadaïens, la vente sur la place publique d'Abéché des 70 femmes capturées au Fitri, l'inutilité manifeste de toutes nos ouvertures amicales au sultan Doudmourrah, la nécessité de donner de l'air à nos confins encombrés de réfugiés, toutes ces raisons d'ordre politique et économique nécessitaient une modification dans l'organisation de notre frontière. Il fut décidé de construire à Ati, sur le Batha, un grand poste fortifié, le sultan Acyl s'installant de son côté à Barouella (Médogo) ; les Arabes O. Rachid et Missyriès, ralliés en août, fournirent tous les moyens de transport nécessaires. Ainsi se trouvait reporté de 110 kilomètres dans le nord-est le système de couverture de notre territoire. L'occupation d'Ati-Barouella maîtrisait toutes les routes conduisant du Ouadaï au Baghirmi et obligeait l'ennemi, s'il voulait renouveler ses entreprises, à se présenter en groupes plus nom-

breux, plus vulnérables. Le poste d'Ati, avec une garnison de 120 hommes et une pièce de 37 millimètres, devait garder la route principale et détacher en hivernage des méharistes pour protéger les nomades qui allaient faire paître leurs troupeaux dans le nord. A Barouella, l'officier résident commandait une escorte auprès du sultan Acyl. Gagner la confiance du sultan, le conseiller et avant tout fermer aux Ouadaïens le Médogo qui, jusqu'alors, avait été leur centre le plus actif de transactions en ivoire, bétail et plumes d'autruche, telle était la mission de cet officier; puis cette tâche principale assurée, il y avait lieu d'interdire les Houdjar (on désigne sous ce nom toute la région montagneuse au sud du Batha) à nos adversaires, et d'effectuer des reconnaissances militaires et économiques dans tout le vaste voisinage.

Campés comme à l'ordinaire chaque année vers Birket Fatmé pour y passer la saison sèche en pillages, les Ouadaïens se rapprochèrent d'Ati en mars. A la date du 20 mars, de nombreuses bandes, placées sous les ordres du vieil aguid Mahamid et comprenant environ 2 800 fusils dont 1 280 à tir rapide, s'établirent à Bédiné (12 à 15 kilomètres d'El Krenek). Suivant la coutume ouadaïenne, un grand nombre de femmes et d'enfants marchaient avec les soldats; on voyait aussi dans les rangs ennemis des Arabes blancs, venus du nord; une horde de 4 à 5 000 pillards armés de sagaies se tenaient dans un rayon rapproché; les soldats ouadaïens, revêtus d'un uniforme, étaient pourvus de soixante à quatre-vingts cartouches par homme; un approvisionnement de réserve et un matériel de réfection des munitions suivaient à dos de chameaux.

Une avant-garde de 6 à 700 fusils occupait le point d'El Krenek : le 22 mars, les cavaliers d'Acyl se replient, tandis que le détachement mobile de Barouella rallie le poste d'Ati; il s'y réunit au gros déjà renforcé en hommes, canons et chevaux envoyés de l'arrière. Le 27 mars, un détachement de toutes armes pouvait se mettre en marche à destination d'El Krenek; il comprenait, sous les ordres du capitaine Jérusalémy, un total de 285 combattants de toutes armes, dont 205 réguliers. Le 29 mars au matin, les éclaireurs du détachement français et ceux de l'aguid Mahamid se heurtèrent aux abords de la mare de Sadet. L'aguid Mahamid, bien renseigné sur notre

mouvement, avait formé sa colonne de combat et rejeté les chevaux, les femmes, le convoi à plusieurs kilomètres en arrière; il se flattait d'anéantir la petite troupe française, de brûler le poste d'Ati et d'abreuver ses chevaux dans le Chari.

Le capitaine Jérusalémy connaissait la grosse supériorité numérique de son adversaire : préoccupé de lui enlever l'initiative des mouvements, il résolut d'occuper un front aussi étendu que possible sur les deux rives du Batha (à sec) et de marcher ainsi par échelons sur les puits de Dogotchi en attaquant l'ennemi pour prévenir ses manœuvres d'enveloppement. Le terrain était couvert d'une brousse qui masquait les vues et gênait la marche. L'engagement commencé à huit heures trente du matin se termina vers une heure trente après-midi. Ce fut une marche pied à pied, sur une distance de 3 kilomètres, conquise en cinq heures par une série de charges à la baïonnette, toutes précédées d'une longue préparation par le feu. A droite, au moment le plus critique, l'ennemi, serré autour d'un étendard de l'aguid Rachid que brandit un chef inconnu, s'était précipité sur notre ligne; le capitaine Jérusalémy avait commandé de mettre la baïonnette au canon, et, après une rafale à bout portant, toute la ligne avait chargé au son du clairon. L'ennemi est refoulé et dispersé; son étendard reste entre les mains du spahi Boubou Soumaré. Mais les Ouadaïens reportent leur effort principal sur notre gauche, laissant en face de la droite des essaims de tirailleurs. Bientôt il est urgent que la gauche puisse se dégager pour aider de son feu la droite, en cours de conversion; les Ouadaïens, sentant qu'ils seront écrasés sous des feux convergents, refusent désespérément de se laisser acculer. Enfin, après une violente rafale, le sergent sénégalais Boubou Diallo dénoue la crise en chargeant à la tête de ses hommes; l'ennemi recule en grand désordre; au milieu d'un groupe compact, se fait tuer l'Arabe blanc Mohammed Fizzan, homme de confiance de l'aguid Mahamid; l'aguid Rachid lui-même s'éloigne; on entend ses gens qui lui crient : « Aguid Rachid! si tu te sauves toi-même, que veux-tu que nous fassions? » L'ennemi tourbillonne et se disperse sous des feux concentriques; on entend à grande distance un tam-tam, des sons de tambours

et de clairons, des clameurs confuses, des cris d'appel, puis le silence se fait. Il est deux heures trente après-midi.

La petite troupe française compte 32 tués et blessés; mais les Ouadaïens perdent 400 tués et plus de 600 d'entre eux mourront des suites de leurs blessures, de misère et de manque de soins. Il leur est pris deux étendards, de nombreux fusils à tir rapide, des munitions. Ainsi était venu se briser contre une poignée de braves bien commandés, le premier gros effort militaire du sultan Doudmourrah contre les Français.

Dans le nord, cependant, l'activité de nos détachements n'avait en rien diminué depuis l'affaire d'Aïn-Galakka; les méharistes, vigoureusement conduits par le lieutenant Ferrandi, atteignirent les puits d'Arada (120 kilomètres au nord d'Abéché) où ils tuèrent une centaine d'hommes à l'ennemi (16-17 mars 1908). Cette diversion contribua sans doute à nous assurer quelque répit sur le Batha; mais surtout le vieil aguid Mahamid restait sous le coup de la journée de Dogotchi. N'osant avouer la vérité, il écrivait au Sultan que ses troupes étaient fatiguées d'avoir vaillamment combattu, et il proposait qu'on les ramenât en arrière pour les faire subsister et reposer.

Le Sultan, dans sa réponse, envoyait ses bénédictions et ses félicitations aux soldats : « Les Musulmans, écrivait-il, ne doivent pas se dérober devant les Infidèles, ceux-ci fussent-ils deux fois plus nombreux qu'eux... Apprenez que le Paradis est à l'ombre des sabres et que ceux qui meurent ont le Paradis pour récompense, tandis que la fuite devant les Infidèles est parmi les péchés les plus grands. » Mais, dans une lettre à l'aguid Rachid, le Sultan manifeste des soupçons et s'étonne des projets de retraite dont on l'entretient toujours.

L'aguid Mahamid ne retrouvait pas sa confiance perdue et il constatait avec désespoir que la route d'Abéché lui restait fermée. A des ordres verbaux que lui envoie le Sultan, il oppose de nouvelles représentations sur l'étendue des sacrifices auxquels il faut s'attendre. Mais Doudmourrah s'obstine : « Lorsque nous vous avons mis en route, nous vous avons ordonné de prendre position à Birket-Fatmé, mais vous avez dépassé ce lieu et vous avez fait le bien en tuant les Chrétiens; en cela vous avez réjoui tout croyant. Puis, après, vous êtes

revenu à Birket-Fatmé : du moment que les Chrétiens restent encore à Ati, je ne puis vous dire de revenir en arrière ou de rester à Birket-Fatmé, mais bien d'aller soit à El Krenek, soit à Dogotchi à la poursuite de votre ennemi. »

Il devenait difficile de rester plus longtemps immobile : l'aguid Mahamid appuya enfin à l'ouest pour s'installer, le 3 mai, à Birket-Sadet. Mais là il tergiverse encore, si bien que le Sultan, à bout de patience, annonce officiellement sa sortie d'Abéché pour le jour de la pleine lune ; le 14 juin, il vient camper à 25 kilomètres de sa capitale, le jour même où l'aguid Mahamid se décide brusquement à venir de sa personne occuper le camp de Djoua, à 32 kilomètres seulement d'Ati.

Du côté français, aussitôt après l'affaire de Dogotchi, le commandement avait pris des mesures pour réunir tous les combattants disponibles des trois armes, soit environ 400 réguliers, auxquels devaient se joindre les 200 ou 250 auxiliaires d'Acyl dont une centaine armés de fusils à tir rapide. L'aguid Mahamid avait pu réunir des forces aussi nombreuses qu'en mars, environ 2 500 fusils dont 1 400 à tir rapide avec 90 000 coups dont 50 000 cartouches : 8 ou 10 000 pillards suivaient encore ce fort noyau de combattants. Si l'on ajoute environ 1 500 chevaux et autant de bêtes de somme, on se fera une idée des difficultés qu'éprouvait l'aguid pour nourrir et surtout pour abreuver son armée. L'épuisement successif des points d'eau devait fatalement l'amener sous nos coups.

Le 12 juin, il commença ses mouvements dans la direction d'Ati ; le 15 au matin, il n'y a plus de doute sur la réunion du toutes les forces ouadaïennes à proximité. A sept heures du soir, la colonne française s'ébranlait, sous les ordres du chef de bataillon Julien, forte de 16 Européens et 493 indigènes des trois armes. Au point d'eau d'Ambadaye, à minuit et demi, on abreuve et on fait manger les animaux ; les hommes renouvellent leur provision d'eau ; il souffle un vent frais et humide, très favorable. Vers deux heures du matin, on commence à percevoir dans le lointain le bruit des danses et des chants. A ce moment, la colonne quitte la piste et se dirige à travers la brousse vers le nord-est. A quatre heures quarante du matin, les guides, allongeant la main vers

le sud-ouest et se parlant à voix basse, déclarent qu'on est arrivé près du camp ennemi et qu'il faut prendre des précautions; aussitôt, aux premières lueurs du jour, la colonne est rassemblée pour les dernières dispositions.

La colonne se forme sur deux lignes. La première, sous les ordres du capitaine Jérusalémy, doit prendre pour objectif les cases de l'aguid Mahamid, qui sont à l'extrémité est du camp ouadaïen; elle comprend la première compagnie, renforcée à gauche par le peloton de spahis du lieutenant Deschamps, et le contingent d'Acyl. La deuxième ligne, sous le commandement direct du chef de bataillon Julien, comprend la troisième compagnie sous les ordres du lieutenant de Jonquières, et la section d'artillerie couverte à droite par un soutien de tirailleurs (lieutenant de Villeneuve-Bargemon). Enfin, suivent à une cinquantaine de mètres l'ambulance et le convoi avec sa garde. Des femmes ouadaïennes, qui se rejettent dans le Batha en poussant des you-you stridents, donnent l'éveil à cinq heures dix; aussitôt des silhouettes se dessinent à travers les arbres et la compagnie Jérusalémy échange les premiers coups de fusil avec l'ennemi qui, dès le début, la prenant légèrement d'enfilade, ouvre sur elle un feu violent. Subissant l'attraction de ce feu, la première compagnie fait un oblique à gauche qui l'amène hors de l'axe de marche; l'artillerie découverte, met en batterie et tire. Au même moment, la gauche est arrivée sur la berge du Batha sans tirer un coup de fusil; les spahis ont dû mettre pied à terre dans ces fourrés.

Notre gauche est d'abord tenue en échec par une bande de 300 fusils sortie de Djoua (rive sud). Mais un autre groupe de 150 Ouadiens se glisse sur notre flanc du même côté et, à la faveur d'épais fourrés, assaille brusquement les gens d'Acyl; ceux-ci tourbillonnent et, se rabattant sur les spahis, jettent parmi eux le désordre tandis que la fusillade redouble sur le front. Le lieutenant Deschamps peut heureusement rétablir face à gauche le peloton bousculé qui ouvre aussitôt le feu rapide, tandis que notre centre, enlevé par le lieutenant Legrand, envahit le camp ouadaïen; les tirailleurs abordent les cases et en chassent l'ennemi à coups de fusil et de baïonnette; vers six heures, le camp se trouve envahi sur 6 ou 700 mètres par le contingent d'Acyl, les spahis et une demi-

compagnie de tirailleurs. Continuant son mouvement, le lieutenant Legrand déloge ses adversaires de leur dernière ligne de défense.

Mais le lieutenant Deschamps rencontrait à la tête de ses spahis une résistance désespérée dont le récit du spahi Kantara Demba donne l'explication : « Pendant le combat dans le Batha, je vis à un moment près de moi le nommé Ziber, frère d'Acyl, Daoud et Delil, soldat du sultan ; la résistance avait été particulièrement acharnée en cet endroit. Sous un large hangar attenant à une grande case, étaient étendus une dizaine de cadavres ; ayant jeté un coup d'œil dans la case, nous y vîmes deux cadavres de jeunes gens et, assis entre eux, sur une peau de mouton, un vieillard de forte corpulence, à barbe blanche, qui nous mit en joue avec un fusil 74. Les hommes du sultan Acyl qui étaient devant moi reculent, puis crient au vieillard de sortir ; aucune réponse ne leur est faite. A ce moment l'aguid Djado arrive et, ayant lui aussi regardé dans l'intérieur de la case, s'écrie : « Mais c'est l'aguid Mahamid ! » Quand j'entendis cela, je me précipitai vers le vieillard qui me tira un coup de son fusil 74 et me manqua. Je l'ajustai alors et l'étendis mort. »

On sut, depuis, que les deux jeunes gens étendus près de l'aguid Mahamid étaient ses propres fils. Autour du vieillard les douze aguids subordonnés furent surpris par l'impétueuse attaque du lieutenant Deschamps, au moment où ils venaient prendre les ordres de leur chef : sept furent tués et trois blessés.

Cependant notre droite avait encore reçu, vers six heures quinze, le furieux assaut de groupes ennemis qui, ne pouvant plus fuir sur la rive gauche, supposaient la droite dégarnie ; ces désespérés sortent du Batha par les ravinements qui y aboutissent et donnent d'abord contre la section d'artillerie ; surpris, ils se terrent et ouvrent un feu rapide ; les pièces, faisant aussitôt face à l'attaque, ne peuvent tirer par-dessus leur soutien qui s'est couché pour riposter ; le lieutenant Blard se porte sur la ligne d'infanterie, et, dans ce mouvement hardi, perd 5 servants sur 7 (1 tué, 4 blessés) ; mais les pièces couvrent le terrain de mitraille et le feu de l'ennemi se ralentit. Vers six heures trente, toute résistance était brisée : fusillés de trois côtés, les derniers Ouadaïens tournoient sous une grêle

de balles dans le lit du Batha et les survivants affolés se dispersent dans toutes lès directions.

A sept heures, les clairons français sonnent le rassemblement. Cette rude affaire nous coûtait 55 tués ou blessés dont 2 Européens; il faut évaluer à 2 000 au moins le nombre des Ouadaïens qui périrent sur place ou moururent dans la brousse des suites de leurs blessures. L'ennemi laissait entre nos mains 24 étendards, 271 fusils, 200 sabres, 152 chevaux, du bétail. Le 19, à Himmémé, le sultan Doudmourrah apprenant ce grand désastre voulait venir à son tour tenter la fortune; mais il en fut détourné par les « Fekkara » et il se soumit à leurs représentations en jurant de prendre sa revanche l'année suivante. Le 20 juin, il rentrait dans sa capitale en deuil. Le 26, le sultan Acyl regagnait Barouella et les vainqueurs de Djoua s'occupaient hâtivement, en raison de la proximité des pluies, de mettre la dernière main à leurs paillottes d'hivernage.

La victoire de Djoua nous donnait en Afrique centrale une situation désormais assurée; le protectorat d'Acyl se développait rapidement et solidement sous notre contrôle : c'est ainsi que le Moubi et l'Abou Telfane lui payaient tribut; le Sila, qui déjà en 1903 nous avait fait des ouvertures, s'était hâté de les renouveler après le combat d'Am Timane. Pratiquement, la ligne brisée Arada-Birket-Fatmé, Moubi-Sila (ces deux pays exclus) limitait dès ce moment la zone de subsistance du sultan Doudmourrah et de ses bandes décapitées de tous leurs chefs.

Pendant ce temps notre territoire se relevait lentement, et le nombre des populations recensées s'était déjà augmenté, non pas seulement à cause d'une connaissance plus exacte du pays, mais aussi par accroissement réel, immigration, rentrée des fugitifs, augmentation des familles. Le Baghirmi proprement dit comptait 25 000 habitants recensés au lieu de 18 000 en 1903 : le cercle de Melfi, 42 000 au lieu de 23 500; le cercle du Fitri, 45 000 au lieu de 21 000; le cercle de Fort-Lamy, 32 500 au lieu de 23 000. Le seul poste de Fort-Lamy avait vu passer, pendant l'année 1907, pour 70 000 francs d'exportation et plus de 140 000 francs d'importation; les droits sur le colportage avaient rapporté 27 000 francs au lieu de 10 000 prévus, la taxe personnelle 264 000 francs au lieu de 200 000, les droits de place sur les marchés 4 200 francs au

lieu de 2 000 francs espérés. Après la saison des pluies 1908, le système de forces établi sur le front Ati-Barouella peut donner son plein rendement, tandis que nos détachements étendent jusqu'aux portes d'Abéché la zone d'insécurité qui encercle le Ouadaï. Acyl reporte à Birket-Fatmé le centre de son pouvoir.

Les incursions poussées jusqu'aux portes de sa capitale firent perdre patience au sultan Doudmourrah qui vint attaquer son rival dans son campement de Birket-Fatmé. Battus par le capitaine Fiegenschuh qui est blessé dans la lutte, les Ouadaïens s'enfuient avec les Français sur leurs talons. Le 2 juin 1909, le lieutenant Bourreau remplaçant son capitaine blessé, put enfin arborer sur Abéché le pavillon français.

L'effort principal est achevé, mais une tâche complexe et délicate s'ouvre encore à notre activité ; il faut maintenant nous débarrasser du senoussisme, pacifier, reconnaître, mettre en valeur le Ouadaï, obtenir du sultan Acyl qu'il gouverne selon nos vues et administre selon nos méthodes. Nul doute que ces résultats ne soient réalisés prochainement et que nous n'ayons un jour entre le désert de Lybie, le Darfour et le Bornou une vaste possession aussi prospère que notre Afrique occidentale.

LIEUTENANT-COLONEL LARGEAU

LES DAMES DU PALAIS[1]

XI

Madame Martinal travaillait dans son cabinet. De l'étroit quatrième qu'elle habitait, quai de la Mégisserie, c'était la plus belle pièce, meublée à grands frais d'un bureau, d'un cartonnier, d'un tapis et de trois fauteuils, pour éblouir les clients. Le bureau se carrait devant une fenêtre : quand la jeune femme recevait, elle retournait son siège et considérait la figure, exposée en pleine lumière, de la visiteuse. Pendant les heures de tâche, elle voyait en face, de l'autre côté de l'eau, les poivrières et l'épi des grosses tours du Palais. Parfois elle levait la tête, faisait une pause et rêvait en les regardant. C'était à son labeur un décor amical et réconfortant. Dans sa débilité de pauvre petite femme, perdue au cœur de Paris, elle se savait de cette noble maison de Justice, elle y tenait un rôle. C'était l'asile.

Cependant, en cette soirée de juin, ce n'était pas un dossier qu'examinait Jeanne Martinal. Son bureau s'étendait sous ses coudes, trop net, trop ordonné, trop vide pour une avocate, et c'était son livre de comptes qui s'ouvrait à la page du jour, sous ses yeux. A côté, plusieurs factures s'éparpillaient; des feuilles volantes se couvraient de chiffres, et près de l'encrier bâillait, vide, la petite boîte destinée à contenir les économies.

1. Voir la *Revue* des 15 novembre, 1er et 15 décembre 1909.

Elle l'avait bien prévu : la déveine était venue cet hiver, où elle n'avait pas gagné mille francs. Insensiblement les consultations s'étaient faites plus rares. Des procès qu'elle escomptait lui avaient échappé. Oh! elle le savait bien, elle payait la chance de madame Vélines. Elle en avait le cœur un peu gros, car Henriette était riche et n'avait pas besoin de causes. Souvent, quand elle sortait du Palais et qu'elle voyait, place Dauphine, une file de trois ou quatre voitures arrêtées devant la maison de sa jeune confrère, des larmes lui montaient aux yeux. Maintenant que tant de femmes du monde se passaient le caprice d'avoir une avocate, laquelle serait allée quai de la Mégisserie quand, à deux pas de là, on trouvait la jeune célébrité du barreau? Seulement, comme disait madame Martinal, Henriette était une si gentille amie qu'on ne pouvait lui en vouloir. Et elle étouffait tout mauvais sentiment, s'efforçant à reconnaître la supériorité de l'autre.

Mais elle avait beau se montrer au Palais, promener de chambre en chambre, tant que duraient les audiences, sa robe judiciaire vieille de six ans, qui commençait à s'élimer, personne ne semblait la voir; ou si, par hasard, des curieux, l'apercevant, demandaient :

— Est-ce elle?

— Non, — répondaient les initiés, — ce n'est pas elle.

Une fois, ce bout de dialogue qu'elle surprit lui produisit l'effet d'un soufflet cruel.

Elle tenait bon, pourtant, jamais découragée, employant ses heures inactives à confectionner elle-même ses costumes, pendant que les petits griffonnaient leurs devoirs. Elle en vint même à s'installer à coudre dans son cabinet, tant elle redoutait peu l'arrivée inopinée des clientes.

Peu à peu les ressources s'épuisèrent. La vieille parente geignait : elle voyait bien qu'on n'allait pas nouer les deux bouts. Madame Martinal acheta au rabais, chez le bouquiniste d'en bas, *les Cent manières d'accommoder les restes*, et se mit à cuisiner elle-même de petits repas peu coûteux. Les mois de lycée de Pierre, les notes du boucher la tourmentaient affreusement. Mais elle faisait la fière. Elle retourna, en les rallongeant, les trois costumes de ses fils, et, le soir, quand ceux-ci étaient couchés, repassait sur la table de la salle à manger les

petits cols empesés qu'elle mettait, au Palais, avec le rabat. Mais, le dimanche, on prenait le « métro »; tous quatre s'entassaient dans les secondes bondées de peuple : on s'en allait ainsi au bois de Boulogne, et les gens qui considéraient cette jeune mère, couvant des yeux ses trois petits hommes, l'enviaient, tant elle paraissait crâne, allègre et heureuse. Elle n'avait jamais perdu confiance, et même, ce soir, devant l'évidence navrante des chiffres, ce pli du front qui donnait à sa physionomie suave quelque chose de militant, d'intrépide, se creusait davantage. Elle narguait le livre de comptes, la malchance, la misère, sentant bien qu'elle n'était point femme, avec tout le bagage de droit qu'elle avait en tête, son titre et sa force d'âme, à laisser péricliter le foyer et pâtir ses enfants.

Un pas résonna dans l'escalier, un pas qui montait à vives enjambées légères. C'était son aîné, Pierre, revenant de Charlemagne. Il entra en coup de vent, un peu frêle, la taille souple, son étroit visage mangé par des yeux pleins de rêve, — les yeux de son père. — Et, avec des gestes mâles déjà, il saisit le cou de sa mère et le fit ployer pour la baiser à la tempe.

— Ma jolie maman, avez-vous eu des consultations aujourd'hui?

— Non, Pierre, je n'ai vu personne.

— Vous êtes allée au Palais, et on ne vous a pas confié de procès?

— J'y suis allée, mon pauvre chéri, mais inutilement...

Il s'assit sur le bureau; ses minces jambes nues et rouges d'écolier en battaient les tiroirs. Il ne parlait plus. Ses épaules s'étaient affaissées, et il laissait tomber sur ses genoux ses mains molles, aux doigts effilés, signes dénonciateurs de son manque d'énergie.

— Eh bien, — qu'y a-t-il? — demanda madame Martinal.

— Qu'est-ce que nous allons devenir! — soupira l'enfant, repris de ses inquiétudes précoces.

— Ah! mon pauvre mioche, — repartit en riant la jeune femme, — toi, tu seras de ceux qui passent leur vie à se lamenter en attendant que les perdrix leur tombent du ciel toutes rôties... Allons, oust! va travailler, mon grand Pierre : je n'aime pas les pleurnicheurs, mais les laborieux. Quand ton

petit papa est mort, si je n'avais fait que pleurer, moi, où seriez-vous aujourd'hui?... Non, non, il faut se redresser toujours, être conscient de ce qu'on peut et l'accomplir avec un peu de nerf... Quant à notre dèche actuelle, cela ne te regarde pas, mon chou : fiez-vous à votre maman pour arranger les choses, et soyez des gamins heureux!

Et, offrant malgré sa douceur une perpétuelle leçon de fermeté, elle le poussait vers la salle à manger, où l'on faisait les devoirs, quand la sonnette retentit, lui causant au cœur ce petit choc agréable bien connu de ceux qui espèrent sans cesse une volte de la destinée. Des paroles furent échangées dans l'antichambre, puis la vieille parente qui faisait fonction de domestique introduisit madame Faustin.

Les deux jeunes femmes s'embrassèrent. Elles s'étaient liées depuis que Fabrezan, se complaisant à pareille antithèse, les avait rapprochées. Madame Faustin avait changé. La pauvreté l'avait marquée peu à peu. Elle portait, en plein mois de juin, un lourd chapeau d'hiver délavé par les pluies, et sa robe noire, raccourcie de saison en saison, découvrait la cheville emprisonnée dans un gros bas de coton à côtes qui en dissimulait la délicatesse. Mais toute sa détresse éclatait dans ses chaussures, — des souliers élargis, devenus informes, où le pied devait se blesser à chaque pas. — Ses yeux étaient brûlés.

— Vous avez du chagrin? — dit Jeanne Martinal en indiquant ses paupières rougies.

— Du chagrin? je n'ai plus le temps... mais du travail, oui, la nuit. J'ai acheté une machine à coudre payable à la semaine, et je gagne dix-sept sous par jour en piquant des chemises, à condition de me coucher à une heure du matin.

Elle expliqua même que, pour assourdir le bruit de la mécanique, elle glissait des tampons de flanelle sous les pieds du meuble. Puis sur une question de l'avocate, elle avoua que M. Faustin s'était contenté de solder les premiers mois de pension alimentaire et que depuis elle n'avait pas entendu parler de lui.

— Mais il faut l'assigner! — s'écria Jeanne Martinal. — nous irons en référé, nous obtiendrons un jugement.

Près de l'autre, elle paraissait une princesse. L'aspect soigné de sa personne, l'élégance de sa robe unie, l'ambiance sugges-

tive de ce cabinet où elle régnait, son titre, et surtout cette assurance que confère aux femmes une longue habitude d'exister par elles-mêmes, contribuaient à lui donner un air de domination. Elle était le conseil, l'esprit directeur, l'organisatrice. A ses côtés, celle que le mari ne régentait ni n'entretenait plus semblait une pauvre chose désemparée, livrée à tous les hasards.

— Ah! je me laisse conduire par vous! Faites de moi ce que vous voudrez... Et si je vous concède cela, c'est pour ma fille. Avec les deux cents francs de pension mensuelle du père, je pourrais la bien nourrir et lui procurer de l'instruction. S'il ne s'agissait que de moi!... Il faut que je vous dise : j'ai écrit à monsieur Faustin; il m'a répondu sur un ton si offensant!...

— Montrez-moi la lettre de votre mari, — fit madame Martinal.

— La lettre? je l'ai brûlée : elle m'insultait presque... Il y disait ouvertement qu'un homme ne peut matériellement pas faire vivre toutes les femmes qu'il a aimées... Ah! oui, je l'ai jetée au feu, pleurant toutes les larmes de mon corps, malade de honte et d'humiliation pour avoir réclamé de l'argent à un tel être.

— Malheureuse! — s'écria l'avocate; — nous l'aurions produite en justice, cette lettre!...

— Est-ce que je savais!...

Et, avec son intelligence, sa santé, sa jeunesse, son éducation, la force de ses trente ans, elle se sentait si incapable, si étrangère au grand mouvement d'activité sociale où grouillent, peinent et jouissent aujourd'hui, pêle-mêle, hommes et femmes, qu'elle envia son amie.

— Ah! que vous avez de la chance, vous, d'avoir un métier dans les mains!

— Oui, — reprit Jeanne, songeuse, — on connaît tout de même de mauvais pas, mais au moins on s'en tire.

Puis, le sens professionnel la ressaisissant, elle indiqua vite à l'abandonnée la méthode qu'elle allait suivre. Ces deux cents francs de pension mensuelle, maigrement alloués par le tribunal, elle les aurait! Et elle citait des textes, des articles, prenait en témoignage des jugements, des arrêts. Elle était vraiment, avec son petit talent honnête, sa science solide, sa

volonté, la Défense en qui l'on se confie, et l'autre, en son for intérieur, l'admirait...

A peine sa cliente partie, madame Martinal s'enveloppa d'un ample tablier; et, pendant que les plumes des trois enfants grinçaient sur le papier, on l'entendit, une heure durant, fourrager dans la cuisine minuscule, parmi le cliquetis des casseroles et l'odorant gazouillis des fritures savoureuses. Puis, les trois garçons libérés, le couvert fut dressé avec une jolie nappe de fantaisie, deux sous de myosotis dans un vase de cristal, et des friandises sucrées, fabriquées par l'avocate à ses moments perdus. Les trois mioches, joueurs, bruyants et lutins, se tenaient bien à table. Ils avaient de beaux appétits qui ravissaient la maman. Celle-ci causait puérilement avec eux, et leur promettait un voyage à la mer pour l'été. La vieille tante se laissait aller au bien-être. On n'avait même pas de femme de ménage. Les deux maîtresses de maison alternativement servaient. Mais ce dîner fin, joyeux, tranquille, qu'ornaient l'argenterie et la porcelaine du foyer détruit, disait l'aristocratie modeste et profonde du foyer rebâti par cette vaillante veuve.

Le repas achevé, on s'étonna de lui voir mettre son chapeau, se préparer à sortir sans les enfants.

— Menez-nous au square Saint-Jacques! — suppliaient-ils.

Mais elle prétexta un rendez-vous d'affaires et partit mystérieusement, sans que son allure déterminée surprît personne. Il faisait jour encore; elle s'en fut à pied, par le Pont-Neuf jusqu'à la place Dauphine. Elle monta chez Henriette. Le valet de chambre lui dit que monsieur et madame n'avaient pas fini de dîner, et proposa de l'introduire dans la salle à manger. Mais elle déclara que c'était à madame Vélines seule qu'elle voulait parler, et elle l'attendit dans le petit salon blanc...



Depuis ce brusque retour à la maison, où il avait trouvé Henriette mère, en pleines délices, à ces premières heures où une femme peut se dire : « J'ai un fils... J'ai une fille »,

André Vélines, froidement, douloureusement, tâchait de se composer une âme nouvelle.

D'abord, à la vue de ce tout petit bébé, il s'inquiéta de sa laideur. Puis il s'attendrit et connut des tressaillements de fierté. Ensuite ce furent, près du lit d'Henriette, des méditations muettes où tous deux s'unissaient, prêtant à leur mariage une signification plus profonde, plus intime, depuis qu'un être en était né : ils offraient alors l'image d'un parfait bonheur. En somme, ce fut un grand bouleversement momentané que cette naissance. Les soins religieux du corps d'Henriette, les silences que l'on gardait autour de son repos, l'énigme de cette vie débile inerte au fond d'un berceau, la sensation d'être trois soudain dans l'existence, les veillées dans la chambre, où l'on baissait l'abat-jour, tout contribuait à envelopper André d'une atmosphère mystique. Il faisait une espèce de rêve. Beaucoup de choses s'effacèrent en son esprit.

Dès les relevailles de sa femme, la réalité reparut. Henriette se retrouvait forte. La nuit, elle nourrissait l'enfant, de ce lait rare et léger des blondes dont on prétend qu'il est insuffisant, et, le jour, s'adjoignait le biberon. Une jeune Bretonne sûre était chargée du bébé. L'avocate reprit la route du Palais.

Alors Vélines, aujourd'hui lucide, l'y suivit, résolu à contempler héroïquement l'apothéose de cette jeune compagne près de laquelle s'éteignait son propre éclat. Il se dit qu'il se renoncerait, et que de la gloire il se souciait désormais comme d'une guigne!... En effet, il se désintéressa de tout, négligea les plaidoiries, ne désira plus de causes. Personne ne perçut le le découragement qui l'accablait; sa correction extérieure, presque flegmatique, ne s'en altéra point, mais, tout stimulant lui faisant défaut, il éprouva le dégoût de l'effort. Il lut les philosophes chrétiens; mais il les lut à la manière des grands orgueilleux et le sens ne l'en pénétra pas.

Cependant sa femme, à ses côtés, grandissait. D'abord, pour porter bonheur à sa fille, elle voulut plaider en premier lieu pour un enfant. Mademoiselle Angély lui confia un de ses pupilles échappé d'Ablon, qui avait copieusement fourragé aux devantures des grands magasins. On revit l'avocate au petit parquet durant l'instruction. La maternité avait élargi son

cœur. L'apparition du petit coupable entre deux municipaux, au fond de ce sombre couloir en sous-sol où vous arrivent des relents du corps de garde voisin, lui causa une émotion neuve. Une éducation de tendresse envers l'enfance se faisait lentement en elle, chaque jour, près de son bébé. Tout en interrogeant le gamin sur le banc banal, elle prenait instinctivement sa main, — cette main spatulée de garçon promis au vice, — et lui tenait des discours où passait la belle chaleur de sa nature enflammée pour le bien.

Sa rentrée au Palais fut illustrée par la défense de ce mineur, un lundi, à la huitième chambre. Sa longue pratique du cabinet lui avait acquis cette assurance qui aide tant au génie. Et, quoiqu'Henriette restât impersonnelle, avec un bon goût irréprochable, il fallut bien reconnaître en cette plaidoirie d'une femme pour un enfant toutes les ressources que peut suggérer le sentiment maternel. L'accent d'une jeune mère s'y décelait. Ses amies, nombreuses à l'audience, en reçurent l'impression. Ce furent de seconds débuts magnifiques. Il y avait là comme une victoire pour les sentiments de mademoiselle Angély et les idées de madame Surgères. Vélines se dit :

« Je n'ai plus d'ambition que pour ma femme. »

Il eut l'illusion de se griser à l'ovation que l'on faisait à Henriette dans le grand escalier blanc de la correctionnelle.

Henriette, elle, rayonnait. Sa vie de travailleuse n'était qu'une fête. Elle ne rencontrait que des sourires. Véritablement sa maternité l'avait embellie. Un peu plus pâle, un peu plus grave, sans avoir rien perdu de sa grâce, même au Palais elle se préoccupait de sa fille, s'en glorifiait, dans l'éternelle fierté de l'enfantement et l'étonnement de sa dignité nouvelle. Les confrères, à leur insu, en l'abordant, prenaient une autre attitude : ils voyaient en elle la mère dont l'action créatrice se prolongeait physiologiquement, puisqu'elle nourrissait, et c'était à son front encore une auréole. Beaucoup de ses clientes avaient attendu son rétablissement pour entamer des procès. Dès la fin de mai, elle se mit ardemment à la besogne, et, si chacune de ses causes ne comporta pas un triomphe, si, par leur nature même, la plupart de ses plaidoiries au civil firent peu de bruit, il y eut toujours autour

de sa personne une curiosité qui remplissait d'avocats les chambres d'audience, quand l'un d'eux avait dit :

— C'est la petite Vélines qui « cause » là.

Parfois, dans la salle des Pas-Perdus, elle était assaillie à ce point que, presque toujours pressée, elle évitait de la traverser quand elle n'avait rien à faire au tribunal. Mais Vélines, presque toujours oisif, s'y promenait beaucoup; et il lui arrivait d'apercevoir au loin sa femme arrêtée dans un groupe de dames qui s'accrochaient à elle, ne la quittaient plus, l'escortaient jusqu'au vestiaire. Un jour, même, il ne put s'empêcher de sourire, à suivre le jeu de madame Clémentin. Celle-ci, debout à la porte des référés, adossée à l'un des candélabres de bronze, accompagnait du regard la course lente d'Henriette, affairée, entourée, relancée à chaque pas, d'un bout à l'autre de l'immense vestibule. Et la bilieuse femme, rongée d'envie, incapable de se composer un visage, fixait sur la chanceuse confrère des yeux de convoitise qui trahissaient son supplice.

Souvent Vélines restait à la maison. « A quoi bon retourner là-bas? — songeait-il, — ma carrière est finie... » A la vérité, la peur du ridicule qui le guettait, près de cette épouse en vedette, le retenait. Et il s'efforçait au stoïcisme, se comparant à ces hommes qui ont laissé aux mains de femmes aimées leur patrimoine, leur santé, leur honneur, et dressent encore la tête, ne regrettant rien de leurs libéralités ou de leur faiblesse, si ces maîtresses en valaient vraiment la peine. Lui, on l'avait dépouillé de tous ses rêves d'avenir, et il se retrouvait, à trente-cinq ans, sans but, sans nom, vaincu avant la lutte. Quelquefois, devant Henriette, il pensait : « Je l'adore! » Mais, quand il l'entendait prononcer : « mon cabinet..., mon succès..., ma clientèle... », quand il la voyait triompher avec tant d'inconscience, s'épanouir béatement dans une de ces apothéoses démesurées que Paris sait faire aux femmes, et posséder enfin ce Palais qu'il avait prétendu conquérir jadis, une hostilité sourdait du fond de son âme, et c'étaient en lui des montées de colère brutale. Alors il s'enfermait seul dans son cabinet, où il endurait de tels soubresauts du cœur, et si répétés, qu'il put les attribuer à une affection cardiaque. Mais il était si las de tout qu'il dédaigna de consulter.

Les tendresses qu'Henriette lui témoignait l'apaisaient :

« Qu'elle ne sache rien, mon Dieu ! — soupirait-il, — qu'elle soit heureuse ! » et ses impérissables appétits de grandeur se satisfaisaient d'une telle abnégation. Ils avaient encore des heures douces, au demeurant : elle n'était point de celles qu'on cesse de chérir en un jour. Son esprit le ravissait encore, et, ce soir-là, tout le long du dîner, elle l'avait déridé en contrefaisant Érambourg, devant qui elle avait plaidé, l'après-midi.

— Que peut me vouloir cette pauvre Martinal à une heure pareille ! — disait-elle en pliant sa serviette ; — peut-être est-ce un avis qu'elle vient me demander.

— Oh ! — ne put retenir André, — madame Martinal est plus vieille procédurière que toi...

Quand elle se vit seule avec son amie, dans ce petit salon du dix-huitième siècle, si propre aux confidences, Jeanne Martinal se troubla un peu. La délicate Henriette s'en aperçut, et, lui serrant la main gentiment :

— Qu'est-ce qu'il y a, madame Martinal ?

Des larmes perlèrent aux yeux de la veuve, mais elle se domina, et, souriant :

— Ah ! mon Dieu, je ne croyais pas ce que j'avais à vous dire, ce soir, si difficile, et c'est très bête d'être secouée à ce point.

— Est-ce que je ne suis pas votre amie ?... — fit Henriette, qui supposait un besoin d'argent, et cherchait à prévenir la demande.

— Ah ! si vous n'étiez pas mon amie, et celle que j'estime le plus, non, bien sûr, je ne serais pas ici, décidée à être si franche avec vous... Écoutez, ma petite Vélines, il faut que vous me preniez pour secrétaire.

Henriette éclata de rire :

— Pour secrétaire... vous ! mais... mais... je suis votre cadette, vous êtes autrement forte que moi, autrement expérimentée : vous prendre comme secrétaire... jamais je n'oserai !...

— Vous savez bien que vous avez dix fois plus de talent que moi. Là n'est pas la question... Il faut que je sois votre secrétaire : vous me devez ça... Je vous étonne ? Apprenez alors, ma petite, que je suis dans une dèche noire, que je suis à

la veille de faire des dettes, que je ne vois pas même où aller chercher le trimestre du lycée de Pierre... tout cela... grâce à vous!

Elle détourna, un instant, les yeux, fit mine d'arranger les plis de sa jupe et continua :

— Ma sincérité ne vous fâche pas, hein? Eh bien! oui, au moment où ma situation se consolidait, où un peu de notoriété commençait à m'encourager, où je me tirais d'affaire avec mes trois gosses, votre étoile s'est levée, ma chère. On ne parle plus que de vous; vous êtes l'avocate à la mode, l'avocate chic : on va chez vous comme on va chez la grande doctoresse, et j'ai pu suivre en même temps votre veine et ma disgrâce. Ma petite Vélines, si je vous disais que ça m'a fait plaisir, je mentirais. La gloire, je vous confesse que je m'en fiche; mais les provisions... c'est si utile dans un ménage où règnent de beaux appétits! Vous êtes une femme trop avertie pour me croire si je déclarais que je n'ai pas été du tout jalouse. Jalouse, oui, je l'ai été un peu, parce que, tout de même, vous n'aviez pas besoin de cela. Vous étiez heureuse, riche, sous la protection d'un homme qui vous adore, et ma pauvre clientèle, si péniblement acquise, vous veniez me l'ôter... Mais ce sentiment-là, je vous le jure, c'est bien fini : j'avais trop d'amitié pour vous! Peut-on, d'ailleurs, conserver de la rancune envers une confrère de votre sorte?... Seulement, il faut maintenant que vous me preniez pour secrétaire.

C'était la première ombre à la joie insouciante d'Henriette. Comment! ce tourbillon brillant qui l'entraînait avait fait des victimes? D'autres avaient pleuré pendant qu'elle se grisait légèrement à ces plaisirs vaniteux de célébrité adulée, de domination discrète? Elle s'assombrit tout à coup.

— J'ai du chagrin, — murmura-t-elle, très humiliée soudain de se découvrir en cette posture du mauvais riche devant le pauvre qu'il a lésé; — j'ai du chagrin de ce que vous me dites là, chère amie. Combien je m'en voudrais, si j'étais convaincue d'avoir été la cause de vos peines!...

— Me prenez-vous pour secrétaire? — répéta Jeanne Martinal, souriant de sa propre insistance.

— Je ferais tout au monde pour vous : je voudrais de toutes les manières vous dédommager... Et je songe aussi aux autres

qui, moins bonnes que vous, m'en veulent sûrement. J'ai beaucoup d'ennemies, n'est-ce pas?

— Non, vous n'avez pas d'ennemies... Madame Clémentin, peut-être... Pourtant, vous n'avez guère mordu dans sa clientèle de mauvais aloi. Ses plaidoiries à cent sous, pour ceux qui ne réclament pas l'assistance judiciaire, n'ont rien de commun avec votre marchandise. Quant à Louise Pernette, c'est une gamine qui n'a pas dit son dernier mot... à peine son premier... Pour les autres, celles qui plaident avec leur physique ou celles qui ne plaident pas du tout, vous n'avez pu leur porter ombrage. Non, non, ma chère! j'étais seule en situation de devenir votre ennemie. Or, avec vos dix ans de moins que moi, je vous ai toujours considérée comme une petite confrère délicieuse et supérieure de laquelle on raffole malgré tout. Et je vous propose ceci qui me tire d'embarras et vous rendra service, car vous êtes surmenée : nous lions nos destinées et nos cabinets; je viens ici quotidiennement jouer mon rôle de modeste collaboratrice; je débrouille les affaires, j'établis les dossiers, je fournis les notes de jurisprudence, je reçois les clients à votre place, j'écris vos lettres, et, à l'occasion, je vous broche une plaidoirie, s'il s'agit d'une cause sans importance. Résultat : vous vous reposez, vous avez le loisir d'aller à votre gré bécoter bébé dans son berceau; avec les appointements que vous m'allouerez pour ma tâche, j'élève ma nichée... Et encore je ne compte pas l'aubaine d'un procès glané de temps en temps parmi les femmes de chambre de vos clientes, qui ne pourraient pas se payer madame Vélines... Ça va, dites?

Henriette, séduite, réfléchit. Un instant, la pensée lui vint de consulter André avant l'arrangement définitif. Puis cette concession aux principes de servage conjugal lui parut au-dessous d'elle. Pourquoi recourir aux lumières de son mari, elle près de qui, de tous les points de la grande ville, on venait chercher des avis? Avoir un secrétaire! Cette imagination la charma puérilement. Avoir un secrétaire, comme Fabrezan!...

Et l'on choisit le jour où s'inaugurerait cette collaboration. L'enivrement où vivait Henriette, et que chaque hommage accroissait, l'aveuglait parfois. Elle ne vit pas, sous l'en-

jouement de la courageuse Martinal, l'effondrement définitif de tout amour-propre, la résolution de s'en tenir à un emploi inférieur, la résignation d'une jeune créature valable par elle-même à disparaître sous le nom d'une autre. Elle ne songeait plus à la plaindre.

A la vérité, forte de l'instrument qu'était entre ses mains la profession, madame Martinal faisait bon marché de sa vanité, n'envisageant que son œuvre : la protection de ses petits. Elle usait de son titre comme elle pouvait, le réduisant à n'être plus, dans le renoncement à tout orgueil, qu'un bon gagne-pain obscur de veuve chargée d'enfants.

Et elle rentra chez elle, ce soir-là, radieuse, rêvant de ce voyage à la mer qu'elle ferait faire en août à ses trois chéris, ni plus ni moins que si le père était encore là.

XII

Par une bizarrerie de sa nature ombrageuse, Vélines enregistra comme une injure suprême cette décision qu'avait prise Henriette de s'adjoindre un secrétaire, et il en souffrit d'autant plus qu'il ne proféra aucun reproche.

— Tu ne te refuses rien ! — dit-il seulement.

— Pouvais-je repousser la prière de cette pauvre amie?

— Il y avait d'autres combinaisons : par exemple, l'aider avec délicatesse en lui passant quelques causes... Mais tout est bien ainsi, puisque la chose te plaît.

C'est qu'aux yeux du monde, et surtout aux yeux de ses confrères, il se trouvait dans une étrange situation par le fait de vaquer seul aux soins de sa clientèle, alors que sa femme devait se faire aider. Il est, dans le milieu judiciaire, de ces détails minimes qui vous classent un avocat. Vélines éprouva comme une insidieuse déconsidération et se terra plus que jamais. On raconta qu'il avait par trois fois renoncé à plaider dans de grosses affaires.

Souvent il renvoyait la bonne et restait seul dans la chambre près du berceau de sa petite fille. La fenêtre à encorbellement, ouverte, laissait voir, de l'autre côté de la cour, au fond de l'antichambre qui précédait les salons, madame Martinal allant et

venant, rangeant des dossiers dans un cartonnier de débarras. Et Vélines se faisait dédaigneux : il lui semblait qu'Henriette tenait un gros commerce, qu'elle vendait son talent un peu en vrac à des chalands toujours plus nombreux, et que tout un mouvement d'employés tourbillonnait dans le « magasin » là-bas. Alors il écartait les rideaux du berceau, contemplait le bébé dont les traits mous et mignons composaient maintenant un fin visage. Il aurait désiré un fils qu'il eût élevé lui-même : cette enfant n'appartiendrait-elle pas à la mère?

— Elle me prendra même ça! — prononçait-il en soupirant.

Et il imaginait l'avenir, prévoyait l'intimité de ces deux êtres un peu semblables, dont les vies se mêleraient. La fillette, à peine en âge de comprendre, se flatterait d'avoir une maman d'exception, une maman dont les photographies sont partout, une maman qu'on nomme en se retournant dans la rue... Quant à son père, quel personnage ordinaire, et comme il compterait peu!

Mais, à ce moment, les yeux noirs se bridaient, la bouche minuscule faisait un pli baroque, tirait le menton : le bébé avait reconnu le papa et, pendant que les petons trépignaient de plaisir sous l'édredon, s'épanouissait dans un rire de béatitude infinie; des cris de petite bête heureuse éclataient et le corps menu s'agitait tout entier avec des frémissements qui se communiquaient au père. Alors une crise de sa sentimentalité trop longtemps réprimée éclatait dans l'âme du pauvre homme : il se promettait de conquérir sa fille; il se réjouissait de la trouver jolie, et se découvrait un droit personnel et particulier sur elle en constatant qu'elle ressemblait à la grand'mère Mansart.

Madame Martinal lui enfonça en plein cœur une épine cruelle, le jour qu'elle s'écria :

— Oh! c'est tout le portrait du président Marcadieu...

Quand le travail abondait, Henriette se rendait seule au Palais; la veuve restait pour recevoir les gens et expédier la correspondance. Une après-midi, qu'elle s'était dépêchée et qu'à trois heures elle se trouvait libre, elle alla frapper à la porte de Vélines.

— Cher confrère, — dit-elle avec sa bonne humeur charmante, — puis-je vous aider un peu, à votre tour?... Ma

patronne est absente et je chôme; j'ai pensé que vous auriez peut-être quelque besogne pour moi.

En voyant pénétrer chez lui, en chemisette de soie noire, nu-tête et la plume à la main. cette fière jeune femme dont le cabinet avait existé sérieusement naguère, Vélines éprouva une gêne.

— Ah! non, — fit-il en souriant, — nous ne vous mettons pas à toutes sauces!... Vous êtes ici chez vous : reposez-vous un peu, prenez quelque loisir, mais n'attendez pas que je vous dicte mes lettres! Il a fallu toute la désinvolture de ma petite Henriette pour assujettir une femme comme vous au métier que vous condescendez à exercer ici. Je ne vais pas renchérir en faisant recopier mes notes de plaidoirie par un confrère de votre valeur.

— Ah! ma valeur! si vous saviez comme je m'en soucie peu, comme toute vanité m'a quittée!... Au fond, voyez-vous, cette obsession de la gloriole n'est nullement inhérente à la nature féminine : nous sommes faites pour autre chose. Je vous assure que je n'ambitionne plus rien que gagner le plus largement possible ma vie et celle de mes enfants. Mon rôle près de votre femme est d'ailleurs des plus agréables. Qu'importe que je m'efface derrière elle? Je reconnais bien que je ne la vaux pas, allez! et je suis là fort à ma place.

— Je pense, — murmura Vélines, — je pense que vous êtes une créature admirable et que...

— Alors, — dit-elle gaiement, — confiez-moi un dossier de quelque importance!

— Non, et pour deux motifs : le second, c'est que je ne le voudrais pas!... Le premier, c'est que présentement je n'ai pas sur le chantier une seule affaire importante.

Elle ne pouvait croire pareil aveu. Elle demeurait interdite, car Vélines avait toujours passé pour un avocat occupé.

— Sincèrement, — reprit-il, — je ne fais rien, en ce moment; je suis très fatigué...

Avec un geste de lassitude. il ajouta :

— Et puis!...

Il cédait doucement au besoin de s'épancher à demi-mot près de cette femme, qui représentait pour lui une loyale camarade, sereine et sûre. Elle hasarda cette remarque :

— Vous avez l'air découragé.

— Non; mais, après avoir été ambitieux éperdument, j'en suis venu peu à peu à cette tranquille indifférence.

— Ma philosophie des ailes coupées, mon cher, ne vaut rien aux hommes. Parbleu, quand on est pauvre, avec un tout petit talent et trois gosses à élever, et qu'on s'appelle madame Martinal, il faut être sage et ne pas laisser son imagination voler trop haut... Mais si l'on est André Vélines, c'est autre chose. La gloire, c'est le fait des hommes; je veux dire : de ceux qui la méritent. Vous un modeste, un humble? allons donc! vous n'êtes pas de bonne foi par-devant vous-même... Ignorez-vous ce qu'on pense de vous au Palais, et que tout le barreau s'attend à vous élire bâtonnier avant dix ans d'ici?

— Le bâtonnat! — ricana Vélines, — chère madame Martinal, je n'y songe pas. Pourquoi tant s'agiter, pourquoi se dépenser, pourquoi ne pas se cloîtrer dans sa solitude intérieure?

— Mais, le voudriez-vous, mon cher, qu'on ne vous y laisserait pas, dans votre solitude intérieure! Vous êtes pris déjà dans l'engrenage de la célébrité, vous êtes un des quatre ou cinq dont on parle le plus, à cette heure. Vous appartenez au public, vous êtes sa proie, et, quand il entend jouir d'un homme, de son esprit, de son génie, de sa plume ou de son éloquence, vous savez qu'il n'y a pas à le frustrer. Il vous aura, coûte que coûte : vous êtes annoncé.

L'humeur de Vélines se transformait à l'écouter. De telles paroles le stimulaient singulièrement. Par pudeur, il tut la vérité, ne fit nulle allusion à cette concurrence qu'il rencontrait dans sa compagne même. Madame Martinal continua :

— Tenez, il n'est bruit que de vous à propos du divorce Mauvert. Entre nous, n'est-ce pas vous qui l'aurez, ce procès-là? On vous dit l'ami intime de l'amant.

— Je connais Georges Sylvère, mais j'ignore quel est l'avocat de sa maîtresse, chère madame.

Alors, poussée par cet instinct de babillage que n'avait pas détruit en elle l'habitude de la réflexion, elle reprit, au profit de Vélines, qui en vivait éloigné, les potins du Palais. Les choses avaient marché depuis ce jour de l'été passé où elle avait désigné à Henriette madame Mauvert montant, avec

le portraitiste en vogue, l'escalier de la galerie carrée. M. Mauvert, le mari, l'honorable négociant du Marais, avait engagé l'action en divorce. Son défenseur était choisi, on le citait même : c'était Lecellier, le « bâtonnable ». Quant à celui de sa femme, on n'aurait pu jusqu'à présent le nommer. Outre Vélines, on signalait plusieurs favoris : le petit-neveu de Chaix d'Est-Ange, avocat de mérite, mais écrasé sous le lourd héritage patronymique ; Thaddée-Mira, le bel israélite au cabinet achalandé ; un député de Paris, et Lamblin, l'astucieux... La jeune femme s'égayait même à raconter que ces quatre-là, tous amis de Sylvère, quand il leur arrivait de se rencontrer dans les couloirs, avaient « de singulières mines ». En somme, une affaire pas bien noble, le divorce de cette mère de famille abandonnant son mari et quatre enfants pour suivre l'artiste ; mais une affaire qui révolutionnait le Palais, comme une proie tombée dans un grand vivier, et autour de laquelle, longtemps, les bêtes tournent, béantes.

Elle en était là lorsque Henriette, le chapeau sur la tête encore, arriva rayonnante, tenant sa fille.

— Elle vient de dire *maman*! Je vous jure qu'elle a dit *maman*... Je rentrais, encombrée de ma serviette, je m'approche du berceau, et, très nettement, elle a articulé : « ma-ma ».

Et elle la couvrait de baisers, l'excitait à sourire, et même, en l'honneur de ce premier mot, elle s'assit près du bureau de son mari, dégrafa sa robe, souleva son petit sein par-dessus les dentelles de la chemise et l'offrit à l'enfant, qui téta.

— Prends, mon amour ; prends, mon trésor ! — disait-elle.

Puis, se tournant vers madame Martinal :

— A propos, j'ai vu la dame de Puteaux, cette veuve dont le mari a laissé une succession si embrouillée ! Je n'ai pas hésité à lui conseiller de renoncer à la communauté. Ma chère, on va vendre l'usine pour un morceau de pain, et il y aura un passif énorme : il n'y a que ce parti de raisonnable.

Madame Martinal riposta vivement :

— Vous savez que la femme qui accepte la communauté n'est tenue du passif que jusqu'à concurrence de son émolument.

— C'est vrai, — dit Henriette, — mais la femme renonçante n'est aucunement tenue du passif. Au contraire, elle a le

droit d'exercer ses reprises sur les biens de communauté, concurremment avec les créanciers du mari.

— Mais, ma petite Vélines, — fit l'autre, — vous oubliez l'article 1456 : « La femme survivante qui veut conserver la faculté de renoncer à la communauté, doit, dans les trois mois du jour du décès du mari, faire faire un inventaire, etc. » Or cette dame est veuve depuis quatre mois, et elle ne nous a pas dit qu'il y ait eu inventaire.

— En effet, — répliquait Henriette; — seulement, chère amie, nous avons l'article 1458 : « La veuve peut, suivant les circonstances, demander au tribunal une prorogation du délai prescrit pour sa renonciation. » J'ai dicté la démarche, l'an dernier, à une cliente.

Et, caressant d'un doigt le duvet blond qui formait un rudiment de mèche sur le front de sa fille :

— Bois, mon bijou; bois, ma poupée adorée...

Vélines, distraitement, taillait un crayon. Parfois l'enfant, renversant la tête, le considérait sérieusement; et alors il la saluait à légers coups, claquant de la langue, agitant ses mains à la façon « des petites marionnettes », répétant cette éternelle mimique risible et charmante, qui reste le premier langage entre jeunes pères et petits bébés.

— Dans quels termes est votre cliente avec les héritiers de son mari? — demanda madame Martinal.

— Oh! les plus mauvais, et l'inventaire devra être fait contradictoirement. Cette dame viendra me voir demain matin, et je lui tracerai un plan de conduite... C'est bizarre qu'il n'y ait pas eu de contrat... André, mon chéri, tu ne m'as pas embrassée.

Il s'avança, les lèvres tendues : Henriette, de son bras libre, allait l'enlacer. Madame Martinal dit :

— Je vais chercher votre serviette. Vous y aviez emporté une lettre dont j'ai besoin...

Et elle s'éloigna, les yeux humides. Henriette riche, élégante, goûtant à tous les luxes, Henriette gâtée par le public, fameuse dans tout Paris, rassasiée de succès et de gloire, c'était très bien; et la veuve, dédaigneuse de la fortune et de la renommée, applaudissait sans une ombre d'envie. Mais quand elle imaginait son amie aux bras du mari qui la chérissait

tant, c'était plus fort qu'elle, une affreuse tristesse l'envahissait : « Moi aussi, on m'a aimée, — pensait-elle ; — moi aussi. j'ai eu des bras amoureux noués autour de mon çou ; moi aussi, j'ai dormi sur le cœur d'un homme tendre... » Et un sanglot profond montait de ce coin d'âme où elle avait impérieusement refoulé sa sensibilité d'épouse, ne se permettant plus que les élans maternels.

« Comme il l'aime, — se disait-elle, — quelle union!... quelles ententes!... Ah! c'est beaucoup pour une seule femme, tant de bien-être, tant de gloire et tant d'amour à la fois!... »



Le lendemain, dès midi, Vélines était au Palais. Ce jour-là, il se montra partout : au tribunal, à la cour, aux assises. Il allait par les couloirs, les galeries, les vestibules ; son pas ferme sonnait sur les dalles, sa taille dépassait de beaucoup celle des autres avocats, et, toutes les puissances de son activité — si longtemps oisives! — le travaillant secrètement, il donnait l'idée d'un fier animal inquiet, cherchant quelque autre bête pour se battre.

— Sapristi, mon cher, — lui dit Fabrezan qui le rencontra entre deux audiences, — vous avez l'œil d'un homme auquel il ne faudrait pas marcher sur le pied!...

La remarque dérida Vélines, qui expliqua :

— J'ai fait une retraite chez moi : j'étais très fatigué ; mais aujourd'hui je reprends mon poste.

Et il ajouta, d'un air déterminé :

— Ça va beaucoup mieux.

Avant de rentrer chez lui, il flâna par les rues. Comme il passait devant les magasins d'un grand céramiste des boulevards il se souvint qu'une collection des portraits de Georges Sylvère y était exposée, sollicitant la visite saisonnière des riches amateurs étrangers. Il entra, parcourut rapidement la galerie où une quinzaine de toiles un peu blafardes, — visages de femmes interprétés à la mode du jour, — voisinaient avec des grès et des faïences de haut goût. Puis, devant le premier bureau de poste, il s'arrêta pour y jeter sur un « petit bleu », —

deux lignes dithyrambiques à l'adresse du peintre. — Et ce qu'il eût accompli jadis négligemment, avec cette belle confiance en lui-même qui le faisait traiter de haut les menues roublardises du métier, il y mettait aujourd'hui une passion fiévreuse, le souhait anxieux de la réussite.

L'ennui le prit. Ce Paris de juillet était triste. Déjà sur le boulevard, les arbres se dépouillaient et formaient au-dessus du trottoir un buisson aérien et jauni. L'odeur de l'absinthe l'écœurait et le passage des courtisanes les plus empanachées lui inspirait une répulsion, car il n'avait jamais conçu que l'amour d'une femme unique, et le parfum de celle qu'il avait aimée l'imprégnait encore à son insu. Cependant ni sa maison ni « la fête » ne l'attiraient et le travail manquait à son esprit.

« Je plaiderai ce procès Mauvert, — se disait-il, — je le veux ; mais que faire en l'attendant?... »

Une idée le frappa, éveillée par sa plus récente blessure d'orgueil : « Mais ne pourrait-on pas rouvrir l'affaire Marty?... » Et il en repassait en pensée toute la procédure. Il examinait la conduite des parents depuis l'arrêt de la cour, en quête du fait nouveau qui permettrait une nouvelle action en justice. Mais non : tout s'était passé avec la plus complète correction. L'enfant avait été remis au père, boulevard de la Madeleine ; on disait que cet événement avait déterminé, chez l'ingénieur, un renouveau de jeunesse. Comme autrefois, il s'était lancé éperdument dans la vie intellectuelle. La mère avait voyagé pendant quelques semaines, et, depuis son retour, le bruit s'était répandu que sa santé s'altérait. A en croire le monde, les médecins lui auraient ordonné la Suisse, mais elle ne voulait plus quitter Paris, craignant de perdre ses fugitives joies hebdomadaires.

« Le fait nouveau, on le provoque ! — pensait Vélines. — Si j'allais la voir dès maintenant?... »

Il regarda l'heure : l'après-midi était avancée. Rechercher un taxi-auto lui fut à charge ; il prit le parti de renoncer à la visite de Passy. Ah ! c'eût été différent s'il avait eu à lui une machine docile à ses moindres désirs ! Une fois de plus, le besoin se faisait sentir de cet instrument professionnel si longtemps souhaité : l'automobile. Et pourquoi s'en trouvait-il

dépourvu? Alors, le souvenir d'avoir cédé jadis à la mesquinerie de sa femme, de celle qui jugeait toujours excessives ses ambitions personnelles, l'irrita. Dans leur ménage, n'avait-elle pas incessamment dominé? Est-ce que, par condescendance, par tendresse, par une sorte de galanterie protectrice envers cet être faible et gracieux, il ne s'en était pas remis à la fine intelligence d'Henriette du soin de conduire leur barque? Et il décréta tout à coup qu'elle avait gravement abusé de son privilège. N'était-il pas temps de se reprendre enfin? N'avait-il pas droit, à son tour, à quelque fantaisie?...

Ce soir-là, il arriva fort en retard au dîner. Henriette, si accoutumée à sa ponctualité ordinaire, se tourmentait. Quand elle lui adressa, dans une caresse, un semblant de reproche, il répondit avec un peu d'humeur :

— J'ai fait des courses urgentes, voilà tout!

Le jour suivant, ses préoccupations l'empêchèrent encore d'aller à Passy. Des clients le retardèrent à la salle des Pas-Perdus; puis il voulut voir Lecellier qui venait, apprit-il, de renvoyer pour une vétille un excellent chauffeur. Quand il eut les renseignements qu'il désirait sur ce garçon, il aborda l'affaire Mauvert.

— Mes compliments, — dit-il, — vous allez nous donner là une plaidoirie superbe... Un joli procès! un très joli procès!...

— Eh bien! — fit Lecellier en hochant sa grosse tête rose où frisaient de rares cheveux blonds, — est-ce que vous n'êtes pas mon adversaire?

Flatté, et prenant le mot en bon augure, Vélines esquissa un sourire mystérieux :

— Mais non, mais non, je vous jure!

Comme il sortait par la cour de Mai pour se rendre à un garage où il avait rendez-vous, il aperçut de dos, sur le boulevard du Palais, maître Thaddée-Mira, en compagnie d'un jeune homme atteint d'obésité précoce : il reconnut Georges Sylvère. C'était donc fait : l'israélite avait la cause.

Et il frémit d'une telle colère que des passants regardèrent avec étonnement cet homme pâle et crispé, aux yeux durs, au pas saccadé.

En rentrant, il trouva Henriette très agitée :

— Ils déshonorent l'Ordre, — disait-elle, — ils le discréditent! Parce qu'un artiste en renom a enlevé une mère de famille, les voilà haletants, desséchés de convoitise, aspirant tous à l'honneur d'étaler devant le tribunal l'apologie de cette femme. On ne parle que d'elle là-bas. On louche sur le beau Thaddée-Mira parce qu'il est, dit-on, nanti de sa cause. Mon ami, je t'assure que j'en ai la nausée...

— Mais alors on louche aussi sur moi, — interrompit tranquillement Vélines, — car mon nom a été mis en avant...

— Oh! toi, j'espère bien que tu refuserais de réhabiliter une femme qui abandonne son mari et quatre enfants pour prendre un amant.

— Ma pauvre petite!... Tu en es là encore, après cinq ans de Palais! Tu m'as vu pourtant, et avec plaisir, innocenter cette canaille d'Abel Lacroix.

— En correctionnelle, — déclara sérieusement Henriette, — ce n'est pas la même chose qu'au civil. Un escroc qui a contre lui toute la société n'est plus qu'une victime, il devient intéressant.

— O subtilité du cœur féminin! — chuchota Vélines.

Au dessert, il dit à sa femme, négligemment :

— J'ai fait, cette après-midi, une petite acquisition.

Et comme elle demandait ce que c'était :

— J'ai acheté une auto. J'ai aussi trouvé un très bon mécanicien ; c'était celui de Lecellier...

— Une auto? — répétait-elle, suffoquée, — une auto?... Tu avais besoin d'une auto?

— Il y a longtemps que j'en avais besoin, — dit Vélines âprement.

— Sans m'en parler, tu as fait cela? — murmura-t-elle avec chagrin.

— Ma chère, — déclara le mari très froid, — je t'ai passé le secrétaire : je compte que tu me passeras la voiture.



Dès lors, André Vélines se livra au travail avec une sorte d'exaspération. On eut une fin de juillet ardente et sèche. Il

régnait dans les couloirs du Palais, peu à peu désertés, une fraîcheur agréable. Aux audiences, le public s'assoupissait doucement pendant les plaidoiries; les juges bâillaient; les substituts, renversés dans leurs stalles, le cou tendu, étouffaient sous leur robe légère. L'huissier ouvrait les fenêtres. On apercevait les oriflammes des grands magasins claquant au vent d'orage, de l'autre côté de la Seine.

Vélines était surmené. Il acceptait les plus petites causes, par principe; il défendit des gens de peu, céda même à madame Gévigne, la plaideuse misérable de Vaugirard, qui lui apporta, en lui offrant cinq louis, un procès intenté à son concierge, à propos de lettres anonymes. Un peu plus, et il aurait plaidé d'office. Il aurait voulu parler dans toutes les chambres à la fois, tenir toutes les barres, sauver toutes les situations désespérées, et qu'on n'entendît que sa voix dans le Palais. Et il dépensait autant de talent pour défendre une marque d'épingle à cheveux que pour disputer cinq cent mille francs à une grande compagnie financière. Il passait des nuits à ciseler des phrases, à disséquer un texte du code, à découvrir le nœud subtil d'une complication. Le jour, il courait Paris dans son auto. Sur les chaussées libérées par l'été parisien, sa machine filait avec une trépidation douce, et il semblait à son corps lassé qu'elle participait de sa fièvre, de sa fougue, de son furieux élan vers la gloire.

Il allait à Passy. Les racontars n'avaient pas menti : madame Marty était fort souffrante. Elle avait eu des hémoptysies au printemps, et s'obstinait à ne pas quitter la ville où demeurait son fils. Elle froissait Vélines par une rancune inexprimée qui perçait en elle depuis l'arrêt de la cour, mais elle l'apitoyait par sa dignité douloureuse et par le chagrin qui la minait. Puis il étudiait froidement sa douleur, l'analysait, y cherchait, en simple avocat, un motif de reprendre l'affaire sur d'autres bases. La belle Suzanne était plus mince que jamais, désemparée comme une âme errante, et les bouffants de ses cheveux commençaient de s'argenter aux tempes.

Cependant les vacances judiciaires approchaient et l'on n'apprit rien sur le procès Mauvert, sinon que Thaddée-Mira ne défendrait point, comme on l'avait cru, la maîtresse de Sylvère. Un regain d'espoir vint à André. Il s'exténua davan-

tage. En plaidant, il écrasait invariablement ses obscurs adversaires sous la riche littérature de sa parole. Peu lui importait, d'ailleurs, d'obtenir gain de cause, pourvu qu'il semât à tous les échos la musique de son éloquence.

Il se couchait harassé. La petite fille faisait alors ses dents ; ses nuits étaient mauvaises : il prétexta cette circonstance pour s'établir dans une chambre voisine, dont il ferma la porte, — de peur d'entendre les cris de l'enfant, disait-il. — Henriette éprouvait depuis quelque temps une vague tristesse dont elle ne démêlait pas les raisons : ce soir-là, elle la sentit plus précise. La solitude, en sa grande chambre; lui parut affreuse; une fois couchée, elle pleura longtemps.

« Les hommes ne savent rien endurer, — songeait-elle ; — moi, j'aurais supporté toutes les gènes, accepté toutes les incommodités, renoncé même au sommeil, pourvu que je pusse me reposer une heure en serrant sa chère main... Mais il ne souffre donc pas comme moi de dormir seul !... »

Et, tous les soirs, quand le bébé s'était assoupi, que la veilleuse vacillante balançait de grandes ombres sur les lambris blancs, Henriette pensait :

« Aujourd'hui, j'en suis sûre, il reviendra... »

Au moindre bruit, elle tressaillait, son cœur battait et elle s'accoudait sur l'oreiller, le souffle. Parfois le bruit s'éteignait. Parfois elle l'entendait se continuer dans la pièce contiguë : André allait au lit, et elle reconnaissait toutes ses manies d'homme soigneux qui range, en se déshabillant, jusqu'aux boutons de ses manchettes. Puis tout rentrait dans le silence. Alors son insomnie se prolongeait.

Toute son expérience de femme de loi l'avertissait. Elle avait reçu tant de confidences, entrevu l'intimité de tant de foyers, la caducité des choses de l'amour lui était si familière, qu'elle n'aurait pas dû s'étonner de cette évidente accalmie après dix-huit mois de passion. Mais André ne ressemblait point aux autres hommes. On retrouvait dans son affection la solidité normande et robuste de sa carrure. Henriette s'était appuyée sur ce sentiment comme sur un roc.

« D'ailleurs, — pensait-elle très simplement, — pourquoi m'aimerait-il moins ?... »

Elle aussi, en cette fin d'année judiciaire, touchait au terme

de ses forces. La nuit, son enfant la fatiguait. Le jour, les consultations ne lui laissaient aucun repos d'esprit: les longues stations debout, au Palais, l'anémiaient. Elle plaidait encore, de-ci, de-là, et, par-dessus tout, sans cesse, l'obsédait une mortelle inquiétude. Elle aspirait aux mois des vacations.



Pour la clôture des conférences, le bâtonnier fit aux stagiaires un petit discours d'adieu qui fut une merveille. Il leur parla de la justice des causes. Dans la salle de la bibliothèque, dégarnie de ses tables pour cette réunion du samedi matin, il les exhorta, avec une ardeur mitigée d'élégance, à ne jamais accepter de plaider contre leur conscience. Et il citait les grands panégyristes de l'Ordre, Loysel, La Roche-Flavin, d'Aguesseau, et il y avait en lui une conviction inexprimable quand il s'écriait en agitant ses vastes manches :

— Mes chers confrères, lorsque vous serez à la barre, parlez toujours comme si votre plaidoirie devait être érigée en exemple de courage, d'honnêteté humaine...

Il eut un très beau succès.

Les « colonnes » étaient là au complet. La conférence finie, vers onze heures, toute cette jeunesse se répandit en bourdonnant par les couloirs sonores et vides. On discutait le talent de l'ancien, on se livrait au jeu des conjectures sur le nom du prochain bâtonnier : ce serait Lecellier, vraisemblablement. Tout en causant, les stagiaires arrivaient au vestiaire, où ils déposaient leur robe. Et tous se heurtaient en entrant à un monsieur décoré, fort poli, qui se faisait rabrouer vertement par la préposée pour s'obstiner à attendre en ce lieu maître Lecellier, son avocat. Il était triste et comme intimidé, avec quelque chose de négligé dans son vêtement qui lui donnait l'air d'un veuf. Ce n'était pas un veuf, cependant : c'était monsieur Mauvert. Il avait naguère épousé par amour une belle femme inconstante, il la pleurait toujours, malgré le persiflage parisien dont elle l'avait rendu l'objet, et il élevait, du mieux qu'il pouvait, ses quatre petites filles dont la dernière venait d'être sevrée...

Les Vélines devaient passer les vacances en Normandie. Henriette s'affairait aux préparatifs de départ, dirigeait les trois domestiques, se chargeait des courses. André retournait seul au Palais. Le dernier jour, dans la salle des Pas-Perdus, il vit ensemble le neveu de Chaix d'Est-Ange, Thaddée-Mira et Lamblin. Cette association lui parut étrange : il s'approcha. On parlait de Sylvère et de sa maîtresse : il demanda ce qu'il y avait.

— Il y a, — s'écrièrent ces messieurs. — il y a que le divorce viendra, dit-on, dès le mois d'octobre devant la première chambre.

— Qui défend la femme ?

— Mais vous ne savez donc rien, mon cher ? — fit Thaddée-Mira, sans pouvoir dissimuler une persistante mélancolie. — Ce pauvre Cyrille se ruine en l'honneur de la dame ! Il sera forcé de tomber dans la peinture médiocre, dans le bas talent, pour satisfaire les goûts princiers de cette belle personne. Il lui a donné le choix entre une aigrette en diamants et le bâtonnier comme défenseur : bien entendu, elle a choisi le plus cher... et il lui paye Fabrezan !



Vélines fut terriblement affecté. Il pensait que sans le voisinage préjudiciable d'Henriette, dont l'astre avait éclipsé le sien, il aurait eu cette affaire. D'ailleurs, sa femme n'avait-elle pas été cause de ce marasme passager où il avait oublié momentanément tous ses intérêts ? Il éprouvait une sorte de rage puérile et secrète, et, après le dîner, où il n'avait pas desserré les lèvres, il s'enferma dans son cabinet, mais fut incapable d'y travailler. A dix heures, il mit de l'ordre dans ses papiers et gagna sa chambre. Il commençait à se dévêtir avec les gestes brusques d'un homme hors de lui-même, quand la porte s'ouvrit doucement : il se retourna et vit Henriette.

Le temps était orageux ; par les fenêtres ouvertes, le platane de la petite cour apparaissait immobile et noir, sans une palpitation de ses feuilles, et Henriette venait, déshabillée à demi, couverte d'un peignoir d'ancien linon à ramages d'où sortaient

ses jolis bras nus. Elle venait d'un air pressé, tenant sur son poignet quelques pièces de linge d'homme.

— André, — dit-elle, — avant de faire ta malle, j'ai voulu te consulter sur ce que tu désires emporter.

Il ne remarqua pas ses yeux gonflés ni quelques marbrures rouges sur la pâleur de ses joues. Elle se baissa, étendit le linge sur son genou ployé. Son corps gracieux se mouvait avec harmonie sous les plis sans poids de l'étoffe. A la lampe, la soie de ses cheveux dorés brilla. Vélines répondit :

— Emporte ce que tu voudras, chère amie : tu sais ce qu'il me faut.

— Mais, — insista-t-elle, — peut-être serons-nous surpris par le froid : au mois de septembre, il ne fait guère chaud en Normandie : faut-il ajouter quelques lainages?

— A ton gré, je te dis, — répéta Vélines, patiemment. — Tu arrangeras tout, avec l'aide de Narcisse, et ce sera très bien.

Elle se débarrassa les mains. Il y eut un silence; puis elle alla s'accouder à la croisée. Quelques fenêtres illuminées, du haut en bas de la maison, mettaient une vague clarté dans la cour, et l'on entendait parler des gens invisibles.

— Comme il fait lourd, ce soir! — prononça Henriette, — on ne respire un peu que dehors.

André s'occupait à reviser un carnet de notes et, distraitement, répondit :

— En effet!... il est temps de quitter Paris.

Elle ne s'en allait pas. Dans cette chambre d'homme, où un parfum léger était entré avec elle, sa mince forme blanche répandait comme une lumière. Vélines prit un crayon et s'assit pour inscrire un nom sur l'agenda.

— Quand j'étais petite, — raconta la jeune femme à voix basse, — ces soirées d'août me montaient l'imagination. J'ambitionnais alors un grand avenir politique : Je me sentait une vocation de suffragette... Plus tard, vers dix-sept ans, pendant ces soirs d'été, je rêvais d'être aimée par un jeune homme pauvre qui n'oserait me déclarer sa passion : alors, en pensée, j'allais à lui, je le baisais au front, et je lui promettais le bonheur...

— Voilà bien les songeries des femmes orgueilleuses! — interrompit Vélines, en faisant crier sous son ongle la tranche

dorée de l'agenda. — Elles souhaitent l'amant timide, l'amant humble, l'amant asservi, l'amant à genoux.

— Oh!... — reprit douloureusement Henriette, — je ne suis pas une femme orgueilleuse, moi.

— Tu crois? — riposta Vélines, ironique.

Ils restèrent encore longtemps sans parler. Henriette s'était assise en amazone sur l'appui de la fenêtre; l'angle délicat de sa jambe relevait le linon du peignoir. Elle était très mystérieuse. André ne la regardait pas. Elle dit encore :

— Quand je fus une grande jeune fille, docteur en droit, d'autres rêves me venaient, en ces nuits-là. Je savais que les intellectuelles sont souvent peu appréciées des hommes : je redoutais la solitude, et de mourir sans être aimée. J'ai pris conscience alors de mon besoin d'être aimée.

Elle finit sa phrase très sourdement, comme pour elle-même. André se releva. Henriette eut le même mouvement vif et fut debout. Ils demeurèrent l'un devant l'autre. Henriette hasarda cette phrase :

— La petite s'est bien endormie ce soir, si tu savais!... Elle a sucé son pouce, ses yeux se sont fermés et je n'ai plus rien entendu.

— Bonsoir, ma chérie. — dit André en se penchant vers elle.

— Bonsoir, André.

Il la saisit aux épaules, et, en l'embrassant, s'aperçut qu'elle tremblait.

— J'ai gagné froid, à cette fenêtre, — expliqua-t-elle.

Elle fit un pas vers sa chambre, hésita, un moment, puis, se retournant vers son mari :

— Tu n'es pas triste ici... tout seul?

— Je suis fatigué et je dors lourdement, — répondit-il.

Elle se retirait comme à regret. Dans l'embrasure de la porte, elle avança son visage tout blanc où les yeux brillaient plus vifs. Elle allait dire quelque chose.

Elle ne dit rien et disparut.

XIII

Marcel Alembert l'occupait maintenant, cette chambre où le père, en son isolement, avait cherché naguère un dérivatif à

sa peine. Il y régnait, pareil à un petit roi enfant, mélancolique, pour qui des adulations prématurées et froides, l'ambiance luxueuse, ne remplacent pas la bonne et simple atmosphère familiale.

Depuis cette rentrée d'octobre, il faisait à Condorcet sa quatrième. L'ingénieur se complaisait avec délices à sa tâche paternelle, venait, chaque matin, le réveiller à sept heures, écartait lui-même ses rideaux, l'embrassait au lit et le pressait avec sévérité de se lever : pensant effacer l'empreinte féminine laissée par la mère dans l'esprit de leur fils, il s'efforçait à dissimuler sa tendresse sous des dehors secs. Mais il mettait encore à cela une maladresse à laquelle Marcel ne se trompait pas.

Pendant que celui-ci passait au cabinet de toilette pour la douche, et tout le temps que l'eau ruisselait sur ses membres grêles de gamin de treize ans, le père ouvrait les livres à la page marquée. En s'habillant, Marcel devait réciter ses leçons. Et l'on apportait le chocolat dans cette pièce pour que, jusqu'au dernier instant, pas une seconde ne fût perdue.

Quels que fussent ses travaux, l'ingénieur ne manquait jamais l'heure des repas ; et il s'efforçait d'offrir à l'enfant une conversation propre à son âge. Il s'évertuait à mélanger savamment les plaisirs avec l'étude. Chaque dimanche, c'était quelque distraction nouvelle. Il surveillait les devoirs de Marcel comme un répétiteur. Et, bien qu'une vieille amie le tourmentât depuis peu à propos d'une très belle jeune fille qu'elle voulait lui faire épouser et dont la vision hantait ses sommeils de veuf, il s'obstinait à repousser l'idée d'une compagne, dans la crainte que son enfant ne souffrît de ce second mariage ; — et il voyait en cela, par une coquetterie d'âme qui lui seyait, la rançon de sa faute.

Entouré de tant de soins, Marcel demeurait énigmatique, sans abandon. Il était trop fin pour ne pas deviner la muette adoration que son père lui marquait en vain, et il en recevait l'hommage sans qu'on sût même s'il l'agréait.

Il était si grave, si réfléchi pour son âge, qu'Alembert négligeait de le faire conduire au lycée, dont ils étaient proches voisins. D'ailleurs il entendait laisser à son fils une liberté très large. Présumant que Marcel désirait avoir des nouvelles de sa mère, en dehors des entrevues du jeudi, il lui déclara :

— Mon enfant, tu pourrais écrire à ta maman et recevoir ses lettres sans même m'en informer.

Mais il observa que, malgré cette permission, le petit garçon n'avait nulle correspondance. Et il en fut blessé comme d'une preuve de méfiance que lui eût donnée sa femme. Cependant l'extrême déférence de son fils le peinait bien autrement. Alors qu'il avait rêvé d'une intimité amicale, où il eût forgé à son gré cette âme enfantine, il se heurtait à une politesse tranquille et résignée qui le glaçait. Il aurait préféré des manquements graves, des révoltes. des emportements dans lesquels un cœur adolescent se met à nu. Mais que Marcel se soumît à un désir de son père, qu'il l'accompagnât à la promenade, qu'il lui tendît son front à baiser, il semblait toujours soupirer : « Il le faut, tu vois, j'obéis. » Et cet homme sentimental se disait, chaque jour, amèrement :

« Mon enfant n'est plus à moi !... »

Aux premières brumes, l'ingénieur eut un refroidissement auquel succéda une légère grippe. Ce mal sans gravité, qui porte à la tristesse, contribua à l'affecter davantage. Avec une parfaite ponctualité, Marcel, aussitôt rentré du lycée, venait s'informer de lui. Un matin, dans une crise d'idées noires, Alembert s'écria :

— Ah ! tiens, si je pouvais faire une bonne fièvre et que tu fusses débarrassé de moi, voilà qui arrangerait les choses !

Marcel se retira, très pâle et sans répondre ; et il avait l'air si chagriné que le père regretta sa boutade. Le soir, sous l'oreiller, il trouva une enveloppe à son adresse, que son fils y avait glissée timidement. C'était une vraie lettre. Le papier tremblait dans sa main quand il lut :

Pourquoi m'as-tu tant froissé ce matin? et quel tort ai-je envers toi? Comment peux-tu supposer que je ne t'aime pas? Si tu crois que je ne remarque pas ta bonté, tu te trompes. Tu es un père très bon, je n'ai plus sept ans et je le sais bien. J'ai cependant le droit d'avoir du chagrin quelquefois, mais, si tu ne veux pas qu'il redouble, ne me dis plus des choses si pénibles.

Ces phrases mesurées, pesées par l'enfant prématurément délicat qui les avait écrites, touchèrent le papa mais lui

révélèrent aussi dans l'âme de son fils des profondeurs insoupçonnées. D'ailleurs, comment sa femme avait-elle façonné cette âme-là pour l'amour filial? Que pensait au juste de son père ce gamin aux airs implacables? Néanmoins, quand le petit, au moment de se coucher, revint près du chevet, Alembert le saisit passionnément, l'étouffa dans ses bras, et Marcel — enfin! — eut une minute d'abandon, avec de grosses larmes puériles qu'il cherchait inutilement à retenir....

A quelques jours de là, l'ingénieur, guéri, passait rue Caumartin à l'heure de la sortie du lycée. En cette fraîche matinée où l'été de la Saint-Martin répandait sa mélancolie, il faisait un temps de pastel avec un ciel d'une nuance éteinte et un soleil voilé, qui prédisposait aux émotions discrètes. Alembert décida de guetter son fils et de l'emmener au hasard, dans une de ces rapides promenades à deux qui le ravissaient. Les plus jeunes s'échappaient déjà de l'établissement dans une galopade, une bousculade de troupeau fou; et il aperçut aussitôt sur des cheveux châtains qui couronnaient un front très haut, la petite casquette anglaise de Marcel. Mais il resta, une seconde, interdit devant la précipitation de cet enfant tranquille qui se perçait violemment une trouée dans la masse des autres pour les dépasser; et quand le père essaya de se faire voir, de l'appeler, le petit filait à toute vitesse, le long des maisons, loin de lui.

Alembert hâta le pas pour le suivre. Au coin du boulevard Haussmann, Marcel s'arrêta : le père remarqua cette pause, qu'il fit en tournant la tête de droite et de gauche. Qui cherchait-il? Ce fut rapide; il reprit sa course dans la direction de l'Opéra. A quelque distance, un coupé stationnait près du trottoir : l'enfant cogna d'un coup léger à la vitre, la portière s'ouvrit. D'un bond, il fut dans la voiture; la portière se referma.

Alembert demeurait immobile; les choses viraient autour de lui et l'asphalte même sous ses bottines. Il avait un étourdissement comme une femme qui assiste à la trahison de l'homme qu'elle aime. Il avait reconnu le coupé de Suzanne. Ainsi tous deux, la mère et le fils, s'entendaient pour le tromper! Ils avaient leurs rendez-vous là, sur ce boulevard, à quelques pas de chez lui. Et il avait envie d'être brutal, d'aller forcer cette portière, de surprendre cette mauvaise femme qui, par ses caresses, savait si bien détacher de lui leur enfant. Car, il le

devinait bien, ce lycéen flegmatique, qui s'observait devant lui au point de ne jamais se permettre un mot tendre, un sourire d'amitié, ou un geste spontané, — sur les coussins de cette voiture, à cette minute, se blottissait avec des câlineries de bébé dans les bras de sa mère. Elle le plaignait, tous deux s'encourageaient au martyre, et lui, le père, l'ennemi, devait se cacher, à cinquante mètres de là, pour favoriser leurs effusions.

Des gens affairés le bousculaient. Sur le bord de la chaussée, roulaient en cahotant, dans leurs voiturettes, des édifices branlants de roses et de violettes. Le boulevard charriait avec fracas une vie abondante. Quelques arbres reverdissaient comme au printemps. Le divorcé jeta les yeux autour de lui et pensa :

« Comme je suis seul ! »

Cependant l'idée d'une autre union ne lui venait pas. Il était trop cruellement blessé pour que rien lui parût enviable. Il n'avait donc pas su conquérir son fils ?... Le coupé revint lentement jusqu'au coin de la rue Caumartin. Sans réfléchir, par pudeur, le père s'esquiva pour n'être pas vu et regagna sa maison par une rue adjacente. Il se trouva en même temps que Marcel devant la porte de l'ascenseur. Le petit s'était composé sa mine ordinaire ; l'ingénieur n'avait pu encore se reprendre. Dans l'étroite cage de verre, en montant, il suffoquait. Son fils l'entendait respirer fortement. Ah ! on le jouait ! Ah ! on se pliait de cette façon à la loi ! On se voyait tous les jours, clandestinement, dans une voiture, et l'on affectait, après, une sérénité résignée ! Mais il ne souffrirait pas plus longtemps de tenir ce rôle ridicule. Et il cherchait, avec une froide colère, comment apostropher Marcel pour lui faire comprendre qu'il savait tout. Puis il s'accorda délai sur délai et le déjeuner se passa dans un absolu silence. A deux heures, le petit était reparti. Toute l'après-midi, le père rumina sa peine.

Peu à peu une compassion lui venait pour le malheureux enfant écartelé entre les deux affections supérieures qui se partageaient son âme. De quoi pouvait se plaindre le père ? Marcel chérissait Suzanne ? Alembert ne concevait que trop bien cette galanterie filiale, d'un gamin qui grandit et qui pense, pour une jeune mère solitaire et offensée : — car l'offense mystérieuse, Marcel devait maintenant s'en enquérir, l'ima-

giner vaguement. — Et n'était-il pas ici, au contraire, d'une réserve et d'une discrétion admirables, dissimulant tous ses regrets, ne manifestant que des sentiments de respect, se retenant peut-être même d'en exprimer de plus tendres? Son crime était-il impardonnable d'avoir appelé, de l'autre bout de Paris, pour un baiser furtif dans une voiture, cette mère dont il ne s'était séparé qu'au prix d'un affreux chagrin? Aussi bien, ces tristes rencontres, hâtives et peureuses, avaient quelque chose de navrant qui apitoyait le père...

Au repas du soir, il n'interrogea pas Marcel comme il l'avait projeté; la conversation fut amicale; même il s'émut à deviner l'effort que, visiblement, faisait son fils, pour rester dans un juste milieu entre une familiarité confiante et une ingrate froideur.

Décidément, il fermerait les yeux...

Cependant l'image de ces rendez-vous continuait à l'obséder. Lui qui souffrait déjà, chaque jeudi, de savoir l'enfant possédé par Suzanne, son esprit, dont il convoitait le gouvernement total, sous l'influence de cette inflexible épouse, son cœur entre les mains d'une femme orgueilleuse, endurait un bien autre tourment, tous les matins, à l'heure de la sortie du lycée. Deux fois, n'y tenant plus, il s'en alla les espionner et fut témoin du même manège; et ce furent, chaque fois, pour lui, de terribles transports d'indignation. Lors des visites du jeudi, sa sentimentalité souffrait seule; mais, à ces subterfuges qui bravaient la loi et ses droits paternels, sa dignité criait. C'étaient son amour-propre, sa fierté, qui étaient en jeu et qui se révoltaient. Parfois il avait un désir cruel de frapper son fils; l'instant d'après, il aurait voulu l'emmener dans de grands voyages. Un jour enfin, le cerveau en désarroi, il alla trouver Fabrezan et lui conta tout.

Le bâtonnier fit d'énormes gestes, passa par toutes les émotions, depuis la surprise jusqu'à l'attendrissement, et les exprima tour à tour en jeux de physionomie.

— C'est délicat, — avoua-t-il, — c'est très délicat. Est-ce qu'on peut fourrer le nez des juges dans des affaires pareilles! Il y a là des choses respectables et que vous ne pouvez pourtant pas tolérer. Je vous approuve beaucoup, cher ami, d'avoir feint d'ignorer tout... Du reste, un garçon de quatorze ans bientôt

n'est pas un petit animal qui change de maître en même temps que de maison. Il y a la personnalité de l'enfant, que diable! dont vous devez tenir compte... N'empêche que tout ceci est déplorable pour son éducation et qu'il faut aviser. A votre place, je le mettrais en demi-pension à Condorcet. Vous pourriez, pour ménager sa sensibilité, lui fournir cette explication, que vos besognes vont dorénavant vous retenir loin de la maison à midi. Vous l'enverriez désormais chercher, à la sortie de 6 heures 25, par un domestique sûr, et vous invoqueriez ce prétexte, assurément plausible. de l'heure tardive, de la nuit close, prétexte qui ne saurait blesser l'enfant.

— J'irai le chercher moi-même! — dit Alembert.

— A merveille! Et, de cette façon, vous aurez agi sans brutalité envers madame Marty, qui a droit à toutes les indulgences... Que voulez-vous, mon cher, votre divorce est une impasse... comme bien d'autres!... Ah! deux beaux êtres, de votre carrure morale, qui s'entre-déchirent toute une vie, alors que...

— Alors que quoi? — fit Alembert.

— Rien, mon ami, je pensais tout haut...

XIV

La semaine qui suivit la rentrée des tribunaux, les Vélines, après deux mois de villégiature, s'étaient réinstallés place Dauphine.

On les avait vus arriver dans leur auto, un soir d'octobre, où déjà l'hiver planait sur un Paris illuminé par les feux de ses cafés et de ses grands magasins. La concierge trouva la petite fille transformée et madame un peu pâlie dans son long fourreau de peau de bête. Quant à « monsieur », il avait bruni de teint, et l'on n'avait pas besoin de demander s'il s'était promené du matin au soir, là-bas.

Ils reprirent, dès le lendemain, la vie qu'ils menaient auparavant. Ils allèrent au Palais, le plus souvent ensemble, parfois l'un après l'autre. Chacun dans son cabinet reçut de nouveau ses clients. Madame Martinal avait repris son poste et Narcisse disait d'elle : « En voilà une à qui les vacances ont pro-

fité!... » A la vérité, elle se délectait à reparler de ce mois passé à la mer avec ses trois garçons, et de la joie qu'elle avait alors à penser : « C'est moi qui offre à mes chéris, non seulement « la matérielle », mais encore tout le bien-être et les plaisirs des enfants riches... » Souvent, assise au bureau d'Henriette, et le code à la main, quand toutes deux discutaient sur un point de procédure, elle s'interrompait pour rappeler un souvenir de cette époque, un mot de son grand Pierre, une radieuse journée de septembre.

— Vous êtes une femme heureuse, madame Martinal! — soupirait Henriette.

Un jour, la veuve répliqua :

— Tout de même, ma petite Vélines, il ne faudrait pas vous donner des airs d'envier mon sort!

— Oui, je sais, vous pensez à mes succès... Vous figurez-vous que les succès comblent une âme?

— Ah mais! la vôtre connaît tant de faveurs, outre celles de la gloire, qu'elle doit quelquefois déborder.

— Oui, elle déborde quelquefois, mon âme, — dit Henriette, songeuse.

« Qu'a-t-elle? » — se demandait à part soi la secrétaire; et, dès lors, elle pressentit que sous une telle félicité se cachait un drame.

Et c'était étrange, ces deux femmes si étroitement liées par le devoir professionnel, qui mettaient en commun leur intelligence, pénétraient de concert l'existence intime de leurs clientes, fouillaient en collaboration les adultères, les trahisons, les mensonges de tant de cœurs, tandis qu'un mystère voilait pour l'une l'âme de l'autre.

« Devient-elle romanesque? — se demandait madame Martinal; — le vin de la célébrité l'a-t-il grisée comme certaines femmes, qui se trouvent ensuite à l'étroit dans le cadre exigu de la famille?... Rêve-t-elle d'aventures?... Le raisonnable Vélines ne suffit-il plus à son imagination? aime-t-elle ailleurs?... »

Madame Martinal éprouvait de la sympathie pour cet homme à l'esprit droit qu'était Vélines. Elle appréciait sa puissance intellectuelle, sa simplicité, sa correction. Vélines, de son côté, l'estimait. Il la constatait judicieuse, clairvoyante et bonne, et se plaisait à sa société. Le mari qui ne peut plus

satisfaire près de sa compagne son besoin d'abandon moral ressemble au célibataire et au veuf : tous trois se rapprochent, sans aucune sensualité, de la femme jeune ou vieille capable de les comprendre. Lorsque Henriette était retenue par une instruction, André ouvrait la porte du cabinet voisin ; il apercevait la secrétaire :

— Ah ! vous êtes seule ici ?

Et l'on causait de mille choses, de la réforme du code, des nouveaux chapeaux d'hiver ; surtout du Palais, de l'Ordre, des magistrats. Vélines, même, poussait maintenant l'amitié jusqu'à réclamer de madame Martinal un peu d'aide. Plusieurs fois, elle alla pour lui en auto jusqu'au domicile lointain et misérable de madame Gévigne. Tous deux s'intéressaient à la bizarre histoire de ces lettres anonymes, dont la plaideuse accusait son concierge. Vélines se déridait aux accès de gaîté qui secouaient la secrétaire quand elle feuilletait cette correspondance injurieuse et comique, ou bien le rapport entortillé de l'expert en écriture, un vieux à l'air doctoral qui la prenait pour madame Vélines et voulait faire avec elle de la graphologie.

L'amusant fut que le concierge incriminé choisit comme défenseur Maurice Servais : André l'eut ainsi pour adversaire. Servais avait réclamé, place Dauphine, une entrevue pour une communication de pièces. Il s'agissait précisément de ces rapports d'expert. Il arriva, une après-midi, à l'heure dite : ses yeux de braise dans son teint mat, sa main fiévreuse glissant parmi la brosse drue de ses cheveux foncés, tout son être trépidant disait la fougue, la véhémence qu'on lui reprochait tant à la barre, où il ne semblait jamais se posséder entièrement. Vélines augurait cependant beaucoup d'un tempérament pareil et il avait pour ce jeune confrère une profonde considération. Madame Martinal fut conviée au colloque. Pendant que les deux avocats fouillaient chacun son dossier, elle observait ce Maurice Servais dont l'aventure romanesque avait tant fait jaser, depuis un an, le monde judiciaire. L'été passé, il avait disparu. La vérité, c'était que Fabrezan, avec discrétion, l'avait adjoint à ses secrétaires lorsqu'il était allé à Marseille plaider dans un procès retentissant. On ignorait le reste. Seulement, Louise Pernette ne parlait plus de renoncer au barreau,

et l'on ne voyait plus guère au Palais la superbe Géronce. L'idylle néanmoins, si elle s'était renouée après le douloureux orage, ne s'était plus montré au grand jour : la galerie Saint-Louis ne s'animait plus aux rencontres amoureuses des deux fiancés, et Louise, qui défendait tous les lundis les mineurs de mademoiselle Angély, n'avait pas retrouvé le sourire de sa grande bouche tendre.

Servais, avec sa conviction ardente de grand adolescent, soutenait l'innocence du concierge. Il avait fait faire une contre-expertise des lettres et il venait comparer les deux rapports. On les lut à haute voix. En des termes solennels, dogmatiques et définitifs, l'un et l'autre concluaient inversement : selon l'expert de madame Gévigne, le concierge avait écrit les lettres; selon l'expert de la partie adverse, il ne les avait pas écrites. Les deux augures s'entre-regardèrent en riant. Madame Martinal s'égayait de son vieux calligraphe.

Pendant ce temps, quatre ou cinq personnes attendaient Henriette au salon. Sa vie était austère, encombrée de graves soucis. Elle eut, à ce moment, un important procès de divorce mondain qui la mit de nouveau en évidence. Des journaux étrangers réclamaient sa photographie. Une zélée journaliste vint de Londres pour l'interviewer. Une curiosité toujours plus vive rôdait autour de sa personne. Des hommes graves la consultèrent, et, au milieu de toutes ces jouissances de vanité, elle avait des yeux rougis, son teint rose pâlissait, — et madame Martinal la surprenait couvrant sa fille de baisers fous, comme une femme sevrée d'amour.

« Vélines est cependant un charmant homme! » pensait la veuve.

Quand il connut mieux cette femme, créée uniquement pour la maternité et qui ne voyait au monde, comme elle disait, que « ses trois gosses ». André peu à peu se livra davantage: leur amitié se resserra. Elle n'eut plus d'âge, plus de séduction, elle n'éveillait plus en lui qu'une sorte de sentiment filial, portant aux épanchements. Il se plaignait à elle de ses migraines, des incommodités de sa maison, des petits ennuis journaliers qui meurtrissent un délicat. Elle savait quand il était mal en train, déprimé ou mécontent de lui-même, quand il désirait une cause, quand il avait perdu un procès. Elle le

pénétra bientôt profondément et découvrit dans ce mortel heureux une constante amertume.

Elle lui disait parfois, avec sa bonne humeur de travailleuse vaillante :

— Eh bien, mon pauvre Vélines, ça ne va donc pas?

— Ah! — murmurait-il, avec un geste découragé, — la vie est abominable!

— La vie abominable! — répétait madame Martinal indignée, — la vie?

Elle en aurait inspiré le culte, la religion, rien que par la ferveur qu'elle mettait à vivre la sienne.

— Eh! oui, — continuait Vélines, — on l'a conçue belle, on la voudrait pleine, entière, grande comme ses rêves, et ce n'est autre chose que le petit chemin maussade et épineux du cimetière.

— Ah! malheureux, malheureux! — soupirait la veuve en s'attristant, — pouvez-vous murmurer!... Vous êtes deux, vous vous aimez!...

A ce mot-là, Vélines détourna la tête sans répondre; sa lèvre rasée eut un léger tremblement. De ce jour, madame Martinal comprit qu'une invisible brisure avait ruiné cette union amoureuse : elle en eut beaucoup de peine. C'était comme si une chose très précieuse avait été détruite sous ses yeux.

« Mais qu'est-il arrivé? » — se demandait-elle.

Car les jeunes époux dissimulaient leur douleur avec une dignité fière, une pudeur ombrageuse qui se gardait d'en rien trahir. Vélines n'avait jamais négligé de prodiguer à sa femme toutes les marques superficielles de l'affection. Elle était simplement devenue pour lui, dans l'existence, le compagnon banal qu'une rencontre vous donne, près duquel on marche, sans nulle antipathie, mais qu'une ligne infranchissable sépare de vous. Son chemin est parallèle au vôtre : il ne le rejoindra jamais. Ils avaient conservé de l'amour les courtoisies raffinées; ils échangeaient des baisers de convenance et discutaient sans aigreur leurs intérêts communs. Vélines, qui se débattait alors, semblable à un coureur entravé, dans le fouillis des procès insignifiants, tandis que sa femme plaidait des causes célèbres, taisait sa détresse comme une honte. Il n'ai-

mait pas ailleurs, quoiqu'en pût redouter la triste Henriette. Il n'aimait plus, tout simplement, et sa jeunesse paraissait morte. Les griefs qu'il avait, il voulait que sa femme les ignorât jusqu'à la fin. Un jour, comme elle tenait sur ses genoux sa petite fille et susurrait :

— Et toi, chérie, seras-tu avocate?...

— Oh! non, non, jamais! — s'était écrié le père.

Elle crut avoir une révélation : c'était d'être trop absorbée en sa profession qu'André lui gardait rancune. Les hommes sont exclusifs : il l'aurait souhaitée perpétuellement présente à la maison, selon la mode du vieux temps. Peut-être même souffrait-il de la voir tous les jours offerte en pâture à la curiosité du public, comme une femme de théâtre. Elle avait rencontré tant de maris qui n'eussent point voulu d'une compagne occupée au dehors!

— Est-ce que tu me reproches mon métier? — lui demanda-t-elle, toute frémissante.

Mais il répondit doucement :

— Je ne te reproche rien, chère amie.

Et, désespérée, elle sentait, à son tour, la tendresse s'éteindre en elle.



Un soir de décembre, le dîner fini, Henriette et André se rendaient à leurs cabinets respectifs quand un coup de sonnette prolongé, vibrant comme un appel d'alarme, les surprit. Intrigués, ils s'avancèrent ensemble vers l'antichambre, tant ce bruit leur avait paru singulier, angoissant.

Et ils virent accourir à eux madame Marty, une simple mantille jetée sur ses cheveux, boutonnée à la hâte dans une fourrure lâche, toute blanche sous la lumière crue de la lanterne.

— Ah! mes amis, mes amis! donnez-moi un conseil bien vite!

Même lorsque son fils lui avait été enlevé, elle avait montré plus de réserve, de sang-froid, de possession de soi-même. On la fit entrer dans le petit salon, et, dès que la porte fut refermée :

— Il est revenu! — dit-elle.

Et l'on croyait, à son émoi, qu'il s'agissait d'Alembert. Mais, à mots entrecoupés, elle se fit bientôt comprendre. C'était Marcel qui était arrivé chez elle à l'improviste, il y avait deux heures de cela. Elle racontait ce qu'elle avait ressenti quand la porte s'était ouverte et qu'elle l'avait aperçu, tout frissonnant de ce qu'il avait osé, tendant les bras et criant : « Me voilà, me voilà! je me moque des tribunaux et de toutes les cours du monde. Est-ce l'affaire de tous ces gens-là si moi, je veux rester près de toi, et si toi, tu veux me garder!... Quelle faute as-tu commise pour qu'on te retire le seul être qui t'aime? Prends-moi, maman, prends-moi! Je ne reconnais à personne le droit de nous séparer... » La cause de tout cela était l'arbitraire innovation d'Alembert qui l'avait mis demi-pensionnaire au lycée. Le pauvre petit avait souffert plus qu'on ne pouvait le savoir... Et elle omettait soigneusement d'avouer les rendez-vous dont cette mesure l'avait frustrée : elle comptait bien n'en jamais parler à personne, en vraie femme, qui sait ce qu'elle doit cacher pour n'être pas répréhensible.

— Il avait trop de chagrin, — ajoutait-elle en dissimulant mal son admiration : — il a résolu de venir me rejoindre. N'est-ce pas extraordinaire, cet esprit de décision, chez un garçon si jeune? En sortant du lycée, ce soir, comme monsieur Alembert l'attendait, suivant l'habitude, à la porte de la rue Caumartin, il a filé par celle de la rue du Havre et il a sauté dans un fiacre qui l'a conduit à Passy, tout simplement... Et, vous savez, je ne l'ai pas laissé à la maison : j'avais trop peur qu'on vienne me l'y reprendre; il est en bas, dans la voiture... Il est fier, il rayonne : on dirait un petit conquérant... Mais que va-t-on faire maintenant, mes pauvres amis!

Henriette s'était assombrie : elle estimait que cette escapade était une mauvaise carte dans leur jeu.

— Il faudra bien le rendre! — avoua-t-elle.

— Pardon! — fit son mari, qui exultait au contraire, — le voilà, le fait nouveau que je souhaitais, que je cherchais, et il est inespéré!... C'est une matière magnifique pour un nouveau procès... Non, vous ne le rendez pas, vous le gardez, vous refusez énergiquement de le renvoyer à monsieur Alembert, et nous

portons, une fois de plus, le débat devant les tribunaux. Comment! cet enfant de quatorze ans, dont les maîtres nous attestent l'intelligence précoce, après avoir passé, d'après les divers jugements, des mains de sa mère à celles du père, fait un éclat, brise tout obstacle, foule les arrêts et, délibérément, par un choix raisonné, une détermination réfléchie, retourne à sa mère; et il n'y aurait pas là, pour la justice, qui joue toujours ce rôle d'arbitre à l'aveuglette, une indication précise, indiscutable? Allons donc!

— N'est-ce pas? n'est-ce pas? — disait Suzanne, illuminée.

Et Henriette reprenait :

— Évidemment, il y a là une plaidoirie toute faite sur le respect des droits de l'enfant. Sans compter que la fugue de votre fils en dit plus long que toutes les enquêtes sur l'habileté pédagogique de monsieur Alembert... Marcel s'est-il plaint?

— Se plaindre!... mais ma pauvre amie, il adore son père!... En dînant, tout à l'heure, je l'ai vu essuyer furtivement ses larmes. Je l'ai interrogé pour savoir à quoi il pensait. Il m'a répondu : « Je pense à ce pauvre papa qui aura tant de peine!... » Et comme je lui demandais, un peu vexée, je l'avoue : « Mais si tu aimais si fort ton père, pourquoi n'être pas resté avec lui? » il m'a fait cette réponse : « Puisque je suis condamné à vous faire éternellement souffrir, toi ou bien l'autre, il est plus juste que ce soit lui que toi qui ait du chagrin!... » Marcel possède l'inflexible équité de l'enfance, voyez-vous; seulement, en passant devant la poste, il m'a suppliée de faire arrêter et de déposer un télégramme pour monsieur Alembert. J'ai consenti. D'abord je savais bien que les premières recherches seraient faites chez moi, et puis je n'avais aucun intérêt à torturer inutilement ce malheureux qui devait être dans une telle angoisse!

— En quels termes était rédigée la dépêche? — questionna l'avocate, dont l'esprit travaillait déjà.

— « Rassure-toi, papa : je suis chez maman. — Marcel. »

Henriette approuva ce laconisme qui rassurait l'ingénieur sans un seul mot compromettant.

— Cette dépêche est très importante, — expliquait-elle, — ce sera la première pièce du dossier de l'adversaire.

Puis elle parla de la procédure à suivre. Il fallait, à son avis,

entamer sur-le-champ l'action judiciaire. Madame Marty devrait dès demain voir son avoué.

— Mon Dieu! — soupirait la divorcée, — encore, encore!

Elle semblait très lasse : son orgueil avait fléchi; elle ne portait plus comme autrefois, avec une noble coquetterie, sa liberté reconquise sur l'homme. Pourtant, lorsque Henriette l'observait en se rappelant ce qu'avait accompli cette femme afin de sauvegarder son idéal très pur du mariage, elle la vénérait secrètement, lui vouait un culte; et c'était pour elle une allégresse intérieure que de reprendre en main, désormais, la direction de ses affaires.

— Voyons, ma chère Suzanne, vous si courageuse, si forte, vous hésitez pour quelques démarches?

— Oh! je ne suis plus forte, ma petite amie, je suis brisée. Ce que je rêve, c'est de m'enfuir avec mon enfant et de vivre en paix, près de lui.

— Je suis là pour vous soutenir. — reprit Henriette, non sans quelque vanité. — Confiez-vous en mon affection. Ce n'est pas pour rien qu'on appelle son avocat « son défenseur »!

A ce moment, Vélines se leva; il était blême. Il considérait alternativement Henriette et madame Marty, puis il demanda :

— Voyons... ma chère, il faudrait nous entendre... Lequel de nous deux madame Marty charge-t-elle de ses intérêts?

— Mais... moi, j'imagine! — dit l'avocate, sans nulle arrière-pensée.

Madame Marty rougit beaucoup. Elle se souvenait des visites multiples que lui avaient faites Vélines, et de la tâche qu'il avait obstinément poursuivie : l'invention d'un nouveau motif de plaider. Il l'avait questionnée, des heures entières, il avait ressuscité jusqu'à son procès de divorce pour y trouver des éléments de discussion; il avait patiemment reconstitué un dossier où il pourrait puiser, le cas échéant. Cependant, aujourd'hui, c'était bien à madame Vélines qu'elle entendait confier sa défense, — quoique ce fût encore le mari qui, tout à l'heure, en avait suggéré tout le plan.

— La première fois qu'après la mort de maître Bertigny j'ai dû choisir un avocat, — dit-elle, — j'ai voulu que ce fût une femme, et, entre toutes, mademoiselle Marcadieu. Depuis

lors, chers amis, je n'ai pas eu de raison pour changer d'avis. La grossesse d'Henriette l'a empêchée de plaider devant la cour; mais, maintenant qu'il n'existe plus d'obstacle, c'est sur elle que je compte, je ne dis point de par mon affection et ma confiance, car ma confiance et mon affection, vous vous les partagez tous les deux également, je dis : par opinion et par principe. Vous me comprenez, maître Vélines?

— Je vous comprends absolument, chère madame, — répondit André qui, subitement, sans qu'une fibre de sa face bougeât, s'était reconquis.

Et lorsque Henriette entraîna madame Marty dans son cabinet, pour prendre aussitôt quelques notes et dates, sous la dictée de sa cliente, celle-ci tendit, en souriant cordialement, sa main nue que Vélines baisa, comme d'habitude, avec cette aisance des jeunes hommes qu'une femme a élevés...

Il resta seul dans le petit salon aux draperies claires.

Un silence complet planait sur la Cité. La place Dauphine était si archaïque, avec ses réverbères clignotants, son pavé irrégulier et désert, son dessin fantaisiste aux lignes obliques et inégales, qu'on n'eût pas été surpris d'y voir passer, à cette heure, les soldats du guet... Vélines souleva le rideau de la fenêtre, et vint machinalement regarder dans le noir. Sa paume brûlante s'appuyait à la vitre froide. Des frémissements l'agitaient. A droite, il devina peu à peu le coin de la corniche du Palais, des entablements en retour sur le quai de l'Horloge. Alors il se rappela le long procès d'Abel Lacroix qui lui avait prêté une renommée fugitive, et cette audience du jugement où il avait régné véritablement sur la foule. Les bourdonnements de son sang mettaient, ce jour-là, sous son crâne comme un murmure immense et doux d'océan, et il revoyait aujourd'hui la curiosité des visages en quête de sa personne. Il lui avait semblé alors parvenir à un niveau supérieur de la vie, d'où l'on domine le reste du monde : il avait été passagèrement une puissance, un oracle, un maître... Déjà son individualité n'était plus la même aux yeux des autres, un encens flottait autour de lui; déjà il comptait parmi les grandes voix du Palais...

Et maintenant... maintenant... Ah! misère!... Ses poings se serraient. Il se voyait, enlizé dans la cendre grise de la

médiocrité, retourner lentement à l'obscurité du débutant. On disait de lui : « le mari de madame Vélines, l'avocate », comme on disait de son ancien condisciple : « le mari de madame Duzy, la romancière ». Il était victime d'une illusion d'optique commune à tous les publics : un point de mire trop voisin de lui attirait les yeux; les vraies gloires font le vide autour d'elles. Les petites causes ternes le tuaient insidieusement : il était devenu l'avocat moyen, celui du procès banal. Madame Gévigne donnerait désormais le diapason de sa clientèle. Et quand il pensait à cette affaire Marty qu'il avait depuis tant de mois chauffée, soignée, caressée, à cette affaire convoitée comme le tremplin qui devait le lancer de nouveau, superbement, dans la carrière, et que sa femme, avec désinvolture, lui arrachait, sa rancune prenait une forme précise...

A ce moment, Henriette reparut, seule, très enfiévrée par le drame où elle se replongeait. Elle commença :

— Il y aura, je présume, signification jeudi; l'avoué...

Mais son mari lui coupa la parole, debout devant elle, les bras croisés :

— Eh bien! tu es contente?... Ma chère, je te félicite, tu as une élégance incomparable pour enlever les procès au nez et à la barbe de tes confrères. Tu réussiras!

— Quoi? — demanda-t-elle ingénument : — tu désirais plaider, cette fois-ci?

— Je croyais avoir acquis, par bien des raisons, le droit de conduire cette affaire. Je m'étais trompé, probablement. Tu m'excuseras de m'en être mêlé presque jusqu'à la fin...

Elle s'affligea, lui voyant les traits si altérés :

— Ah! tu m'en veux, — fit-elle tristement.

Alors il éclata : ce fut une de ces effroyables colères des hommes pondérés, qui lâchent tout d'un coup les violences maîtrisées par de continuels efforts au cours de l'existence. Il avait la pâleur d'un mort; sa face glabre était crispée comme un masque de théâtre : la force de son corps, de ses muscles bandés, de ses membres tremblants semblait menacer la jeune femme, inquiète, et il criait, à faire courir des frissons sonores dans les pendeloques du petit lustre en verre de Venise :

— Oui, je t'en veux! oui, je t'en veux! parce que tu fus

une mauvaise épouse. Jamais tu ne m'as aimé ; tu n'as été qu'une orgueilleuse ; une orgueilleuse, tu entends!.., Dis le contraire!... Quand je t'ai confessé mon amour, n'as-tu pas hésité à te donner à moi, parce qu'il te fallait perdre ton nom, ce nom d'Henriette Marcadieu que l'on commençait à citer dans le monde judiciaire?... Et, à peine promise à moi, est-ce que, tout de suite, tu ne te retirais pas un peu en me dérobant la partie intellectuelle de ta vie, en me défendant de partager tes travaux?... Ce que tu entendais, ah! je le sais maintenant, c'était séparer ta gloire de la mienne, c'était qu'on ne pût pas les confondre, c'était ne rien me devoir. L'aide affectueuse, et si naturelle, d'un mari pour sa femme, tu en aurais eu honte ; tu prétendais prendre ton essor seule, sans que je pusse me flatter de t'avoir soutenue... Est-ce vrai? est-ce vrai?

Et ses sourcils, contractés par un spasme de son visage, le défiguraient.

— J'en avais le droit, — répondait Henriette avec un air de défi. — Pourquoi me serais-je noyée en toi? pourquoi me serais-je renoncée? J'étais un être pensant, ton égale.

— Voilà quel fut le sujet de tes méditations, à une heure où les autres jeunes filles, les simples, les aimantes, sont ivres de tendresse, se promettent sans calculer jusqu'à quel point elles se donneront, et sans régler ce que d'elles il faudra réserver.

— Tu es injuste! Tout mon cœur, je te l'avais donné.

— C'était ta personne et l'entier abandon de ta personne que je souhaitais. Mais, une fois mariée, est-ce que tu ne t'es pas mise à m'observer froidement, à surveiller mes succès, avec les regards méfiants du concurrent qui redoute d'être dépassé?... Et tu te multipliais, et tu t'exténuais à te créer un grand cabinet, et tu marquais en regard tes consultations et les miennes, afin d'établir péremptoirement qu'avec tes vingt-six ans, ta grâce et ta gentillesse, tu menais comme un troupeau, dans le champ des procédures, une clientèle supérieure à la mienne... Est-ce encore vrai, dis? dis?

— Et quand même!... — prononça-t-elle, à la fin, lasse de cet affreux réquisitoire brutalement vomi devant elle par l'homme dont elle n'avait connu, même après l'amour, que la courtoisie délicate et la correction souveraine.

Et, prenant une chaise, car elle n'en pouvait plus :

— Quand même, alors que la réussite était si facile pour toi, homme, je me serais un peu réjouie d'avoir vaincu tous les obstacles qui arrêtent une femme dans la carrière, où serait la faute?... Avais-je fait vœu de disparaître de ta route?... Tu m'aimais alors, tu étais fier de mes triomphes : est-ce que je savais qu'il fallait m'éteindre pour te plaire?

Il se tut, et, renversant à terre les sièges qui le gênaient, fit quelques pas à travers le petit salon. Puis il revint à Henriette, la considéra, et il se repaissait voluptueusement de la débilité de ce corps, de ces épaules étroites, de cette tête fine. Il semblait se dire dans un sentiment de revanche virile : « J'ai possédé tout cela. J'en fus longtemps le maître. » Et la faiblesse physique de cette rivale, dans la crise bestiale qu'il traversait, l'enchantait secrètement.

— Jamais je ne t'ai demandé de disparaître de ma route, de t'éteindre! — gronda-t-il d'une voix sourde. — Tu dois reconnaître que j'ai toujours scrupuleusement respecté ton métier. Mais toi, avec la duplicité des femmes, tu m'assassinais doucement, tu attirais à toi les proies de luxe, tu te contentais de me laisser le fretin dont je végète.

— Moi? — fit-elle, indignée, — moi? Quand ai-je fait cela?

— Est-ce que tu ne viens pas de le faire, à la minute même?

— André, — murmura-t-elle, désespérée, — André, tu es jaloux de moi!

Le mot acheva de l'exaspérer :

— De toi, ma pauvre enfant!...

Et il eut un geste de dédain. En se redressant, il put apercevoir son image que reflétait au trumeau la vieille glace ternie où le tain affleurait par endroits, et il s'effraya lui-même. Dès lors, il fit effort pour se reprendre et se serait calmé, si les secousses de son cœur n'eussent continué d'ébranler sa poitrine. Il dut se reposer un peu et tomba dans un fauteuil où il resta longtemps silencieux.

— Je t'ai tant aimé, cependant! — murmurait Henriette, rassemblant ses souvenirs. — Sans doute, je ne te l'ai pas fait comprendre. Jamais une jeune épouse n'a connu les émotions de tendresse que j'avais en te contemplant. Tu étais froid et concentré : inconsciemment, je réglais mon attitude sur la tienne... Mais je t'ai bien aimé! Quand je t'ai vu si malade,

j'ai désiré de mourir avec toi... Oui, par amour et pour t'inspirer de l'espoir, je baisais tes lèvres de diphtérique...

Et elle sourit avec amertume, en ajoutant :

— Voici où nous en sommes aujourd'hui!...

La vérité de sa situation ne lui apparaissait que peu à peu, mais bientôt elle l'envisagea toute entière. Dans leur ménage, ce n'était plus, comme elle l'avait cru, la simple lassitude indifférente, mais une guerre sournoise mettant aux prises le plus vif de leurs êtres, leurs ambitions. Quelle chaîne douloureuse la liait à cet homme dont elle ne connaissait plus que l'hostilité! Quelle triste union désormais!... Et elle envia soudain l'indépendance magnifique de Suzanne, Suzanne libérée, Suzanne indomptable, Suzanne endurant les pires chagrins pour jeter plus haut le cri de la fierté féminine.

La voix de son mari la fit tressaillir quand il reprit :

— Je t'apportais un cœur neuf, un cœur d'une jeunesse rare à trente ans, un cœur dévoué. Ah! si tu l'avais voulu!...

— Oui! — s'écria-t-elle, sur un ton où vibrait tout l'orgueil agressif prêché par madame Surgères, — tu sous-entends : « Comme j'aurais été heureux si tu fusses demeurée l'épouse esclave, la sujette, l'obscure compagne qu'on protège, la petite lumière sous le boisseau!... » Quel tort ai-je eu, sinon celui d'avoir du talent?... Dépenser mon activité, jouir intensivement de mon intelligence, remporter des succès, respirer un grain d'encens, j'ai adoré cela, c'est vrai : où était le mal?... J'ai exercé ma profession auprès de toi, en toute loyauté. N'avais-je pas droit aussi bien que toi à la gloire? Si nous nous gênions et que l'un de nous dût s'effacer, au nom de quoi prétends-tu que ce devait être moi?

— Au nom du bon sens, du sens commun contre lequel on ne discute pas sans tomber dans l'absurde, qui défend à la femme de dominer dans le ménage sous peine de couvrir de ridicule l'homme, le chef, le mâle, le pourvoyeur de la famille. Quand on abolira la loi naturelle qui attribue à celui-ci la force et l'autorité, alors les dames énergiques pourront prendre sa place. Jusque-là, il doit la garder, et ceux que leurs compagnes, en attendant, surpassent aux yeux du monde, on les tourne en dérision, on les méprise, et ils souffrent, Henriette, tu entends, ils souffrent!

Il s'abattait lentement, et un apaisement le gagnait après le terrible accès de tout à l'heure. Son visage, encore tout blanc, avait revêtu le calme ordinaire. Il rappelait, avec ses lèvres rasées, son front haut, la ligne impérieuse du nez et du menton, ces bustes d'empereurs, datant de la décadence latine, qu'on voit au musée des antiques. Il en avait la rigidité, le dédain suprême et la morne contenance.

Ironiquement, celle qu'il avait offensée d'une façon si cruelle prononça :

— Je vois où tu veux en venir. Mes plaidoiries te portent ombrage, ma notoriété te déplaît, mon rôle au Palais est trop large : tu désirerais que je m'évanouisse, que je n'existe plus, que je te cède le pas définitivement...

— Je ne te demande rien, ma pauvre amie : va, poursuis ta carrière!

Henriette se redressa :

— Certes oui, je la poursuivrai, comme c'est mon devoir de dignité, comme le veut ma conscience; j'irai jusqu'au bout de ma petite mission sociale, et je serai moi-même, sans défaillir. Mais, sois tranquille, mon ami, je n'embarrasserai plus longtemps ta route.

Elle pensait à Suzanne Marty, à la liberté, à ce nom d'Henriette Marcadieu qui avait représenté sa personnalité naissante et dont elle pourrait se parer encore, signe de sa virginité cérébrale dont aucun mariage ne saurait jamais violer l'orgueil.

Ils se séparèrent en silence, lui brisé, elle emportée par la griserie de son nouveau rêve.

COLETTE YVER

(La fin au prochain numéro.)

LA

MUTATION DES ONAGRES

C'est à Hugo De Vries que revient l'honneur d'avoir donné la démonstration expérimentale de l'évolution des espèces. Le savant professeur hollandais cultive au Jardin botanique d'Amsterdam une plante d'origine américaine, l'Onagre de Lamarck (*Œnothera Lamarckiana* ou *O. grandiflora* Lam.) dont quelques descendants présentent des caractères qui ne sont pas visibles sur les parents : ces individus sont l'origine d'espèces nouvelles dont on n'a trouvé jusqu'ici aucun représentant à l'état sauvage. De Vries fait plus : il permet à tous les curieux de la nature de répéter ses expériences en leur offrant des graines. Quiconque dispose d'un petit jardin et d'assez de patience pour élever et trier les jeunes plantules durant quelques années, peut assister à la naissance de nouvelles espèces.

La culture des Onagres ne présente aucune difficulté : tous les sols leur conviennent; elles se propagent surtout dans les terrains sablonneux où elles luttent avec la plupart des mauvaises herbes. Dans les environs de Paris, les Onagres envahissent les jardins qui bordent les forêts de Saint-Germain, de Fontainebleau et de Rambouillet; elles couvrent les talus des voies ferrées. Il suffit de semer les graines, à l'automne ou au printemps, pour trouver l'année suivante de belles rosettes de feuilles vertes étalées sur le sol où elles sont fixées par

une racine charnue, pivotante, ressemblant à celle d'une petite betterave. Bien que ces racines, sucrées et résistant à l'hiver, puissent être utilisées pour la nourriture des herbivores, c'est surtout pour la beauté de leurs fleurs que les Onagres ont été introduites en Europe. Au mois de mai, on voit s'élever, du centre des rosettes, de fortes tiges couvertes de feuilles ovales, puis de rameaux terminés par des grappes de boutons serrés. Les fleurs de la base des grappes s'épanouissent pendant que la tige continue à s'allonger; la plante a l'aspect d'un buisson vert conique, orné de quelques fleurs jaune d'or; plus tard, les fleurs forment de larges couronnes qui surmontent les feuilles et les rameaux, dont le rougissement précoce annonce la prochaine dessiccation. La floraison dure de la fin de juin au début d'octobre.

Les bourgeons, gonflés pendant le jour, s'ouvrent le soir lorsque, la lumière solaire diminuant, la transpiration est fortement réduite; les sépales turgescentes s'écartent et, en quelques minutes, la fleur sort étincelante de son étui vert. Les quatre pétales emboîtés comme des cornets s'étalent en une belle croix, dont le centre est occupé par les huit étamines et par le style allongé en battant de cloche; le pollen agglutiné reste attaché sur les bords des stigmates à peine déployés, circonstance qui assure l'autofécondation, sans toutefois empêcher la fécondation croisée par l'intermédiaire des papillons nocturnes. La fleur n'a qu'une faible durée : épanouie le soir, elle se fane le lendemain dès que l'éclat du soleil n'est plus atténué par la brume. Mais les stigmates peuvent encore recevoir du pollen étranger apporté par les insectes. Aussi De Vries a-t-il eu soin d'enfermer dans des sacs de papier parcheminé toutes les fleurs dont il voulait obtenir des graines: cette précaution, qui permet de s'assurer de la pureté de la lignée, doit être prise pendant plusieurs générations pour éliminer toutes chances d'hybridation.

Les fruits des Onagres renferment, chacun, plusieurs centaines de petites graines : il suffit de faire un petit nombre d'autofécondations pour obtenir un matériel abondant de plantes dont les parents soient connus. Les graines de chaque plante, ou même de chaque fruit, sont récoltées à part et conservées pendant l'automne et l'hiver dans des boîtes bien

sèches. Il faut éviter de les semer dès leur récolte, car la germination n'a lieu qu'après un repos de quelques mois. Les semis, faits au début du printemps et en pleine terre, donnent presque toujours des plantes bisannuelles; mais faits en janvier, dans des terrines maintenues en serre humide à une température de dix-huit à vingt degrés, ils donnent de jeunes plantules à croissance rapide, fournissent en mai des rosettes assez robustes et fleurissent à la fin d'août. Les plantes, repiquées dans un terrain bien exposé au soleil et couvert de panneaux vitrés, ne souffrent pas des premiers froids et leurs graines mûrissent à la fin d'octobre.

Cette méthode de culture, adoptée par De Vries après de nombreux essais, réduit de moitié la durée des expériences; surtout, elle permet le contrôle minutieux de toutes les manipulations : il est très difficile de se procurer, dans un jardin où l'on a cultivé des Onagres, de la terre qui ne renferme pas quelques graines égarées pendant les récoltes des années précédentes; le compost des cuvettes à semis doit être stérilisé dans une étuve humide à température élevée; on sème ensuite dans chaque cuvette un petit nombre de graines de façon que les jeunes plantules puissent développer leur troisième ou leur quatrième feuille sans se toucher; avec de petites pelles, on enlève comme à l'emporte-pièce les mottes portant une seule plantule, que l'on place dans des pots de taille plus considérable; après deux repiquages, les plantes sont distribuées dans les plates-bandes sous panneaux vitrés ou seulement sous treillages en fil de fer qui en écartent les oiseaux très friands de leurs graines.

Le nombre des plantules examinées chaque année par De Vries dépasse 20 000. Il est évident que toutes ne peuvent être élevées jusqu'à l'âge adulte. Le succès des expériences dépend strictement de la découverte de caractères corrélatifs entre la forme ou la disposition des premières feuilles et les caractères des plantes adultes. Celles-ci ont été désignées, après leur isolement, par des noms d'espèces, qui traduisent les caractères les plus saillants : *Œnothera gigas* ou Onagre géante, *O. albida*, forme grêle aux couleurs pâles, *O. oblonga* à feuilles étroites et planes, *O. rubrinervis* à nervures rougeâtres très accusées. *O. nanella* ou Onagre naine, *O. lata* à feuilles très larges,

ondulées, et aussi l'*O. scintillans* dont les feuilles petites et serrées d'un vert clair brillent au soleil. Toutes se distinguent de la plante initiale, l'Onagre de Lamarck, par l'ensemble de leurs caractères : les tiges, les feuilles, les fleurs, les fruits et même les graines présentent des différences héréditaires. Sans doute. il faut quelque habitude pour séparer au premier coup d'œil ces nombreuses « espèces élémentaires » ; mais les caractères sont assez tranchés pour qu'il soit souvent possible après un examen attentif de rapporter chaque plantule à son espèce.

Des perfectionnements successifs furent apportés par De Vries dans sa méthode d'analyse. Les trois premières générations de l'Onagre étaient bisannuelles ; elles montraient une disjonction de l'espèce initiale en deux ou trois types nouveaux, dont la proportion par rapport à l'ensemble ne dépassait guère 0,06 pour 100. Dans les générations suivantes, les plantes à caractères nouveaux atteignent une proportion de 2 à 3 pour 100 et se répartissent entre des espèces plus nombreuses. On pourrait donc croire que la « mutation » s'est accentuée avec le perfectionnement de la méthode de culture. Il n'en est rien, et De Vries s'en est assuré par la culture de graines récoltées sur des Onagres de Lamarck à l'état sauvage. La discordance apparente des résultats s'explique en tenant uniquement compte du perfectionnement de la méthode d'observation. Après avoir appris à distinguer d'entre les *Lamarckiana* les jeunes *nanella* et *lata* dont les caractères sont très saillants, De Vries a reconnu la nécessité d'isoler toutes les plantules qui présentaient des traits particuliers, même peu apparents. Souvent elles ont donné des *O. Lamarckiana* type, parfois aussi, des espèces nouvelles.

Pour mettre en évidence les principaux traits de la mutation des Onagres, il me suffira d'exposer la généalogie d'une famille, prise au hasard parmi les lignées analogues qu'a étudiées De Vries[1].

1 D'après H. De Vries, *Die Mutationstheorie*, I, p. 157. Leipzig, 1903.

Dates	Générations	*O. gigas.*	*Albida.*	*Oblonga.*	*Rubrinervis.*	*Lamarckiana.*	*Nanella.*	*Lata.*	*Scintillans.*
1886-87	I					9 rosettes			
1888-89	II					15 000	5	5	
1890-91	III				1	10 000	3	3	
1895	IV	1	15	176	8	14 000	60	73	1
1896	V		25	135	20	8 000	49	142	6
1897	VI		11	29	3	1 800	9	5	1
1898	VII			9	0	3 000	11		
1899	VIII		5	1	0	1 700	21	1	

La lecture de ce tableau doit être faite ainsi : les graines récoltées sur les 9 rosettes d'*O. Lamarckiana* autofécondées [1re génération] ont donné [2e génération] 5 plantes d'*O. nanella*, 5 plantes d'*O. lata* et 15 000 plantules d'*O. Lamarckiana*, dont quelques-unes (une centaine environ) ont été cultivées pour fournir les graines qui ont donné naissance à la troisième génération ; la dernière issue d'*O. Lamarckiana* autofécondées renferme 3 *nanella*, 3 *lata*, 1 *rubrinervis* et 10 000 plantules *Lamarckiana*, dont quelques-unes servent à leur tour comme porte-graines de la quatrième génération, — et ainsi de suite.

Il fallut à De Vries quatre années, de 1891 à 1895, pour trouver la technique qui lui a fourni, depuis, des générations annuelles, et le nombre des plantules examinées a pu être réduit de 14 000 à 1 700 sans que les résultats fussent modifiés dans l'ensemble.

*
* *

La réapparition constante, en proportions faibles, mais bien définies, des mêmes formes nouvelles constitue le trait le plus caractéristique de la mutation des Onagres. De Vries a réussi à isoler un assez grand nombre de types distincts, qui serait certainement plus élevé s'il était possible de cultiver une quantité beaucoup plus considérable d'Onagres dans un jardin

expérimental de dimensions restreintes; mais les résultats de ses essais paraissent démontrer que le nombre des espèces nouvelles est très limité. On n'éprouve aucune difficulté sérieuse à les classer, dès le plus jeune âge, dans les catégories *nanella, lata, rubrinervis, oblonga*, et ces catégories restent les mêmes quel que soit le nombre des autofécondations subies par les ascendants.

La variation est brusque. Il est impossible de reconnaître sur la plante mère les fruits ou les portions de fruits qui donneront les graines mutantes. Les graines elles-mêmes ne sont pas distinctes; elles renferment cependant les jeunes plantules qui, quelques jours plus tard, se différencieront de leurs sœurs par des caractères tranchés et définitifs. S'il était possible d'examiner l'intérieur des graines sans les détruire, on pourrait séparer sur la plante mère les espèces nouvelles et peut-être, par ce seul progrès, enlever au phénomène de la mutation ce qui le rend inattendu et presque mystérieux. Il ne semble pas pourtant que la répartition sur les porte-graines des semences qui donnent les diverses espèces nouvelles suive une loi simple : les fruits des extrémités des grappes ne donnent pas plus de plantules mutantes que les fruits plus précoces, développés à l'aisselle des feuilles encore larges; la taille des graines, légèrement variable pour un même fruit, ne paraît pas non plus jouer un rôle quelconque.

On serait tenté d'attribuer à de simples différences de nutrition les changements qui donnent tantôt une graine de l'Onagre géante, tantôt une graine de l'Onagre naine. Il n'en est rien, et d'ailleurs les types nouveaux n'apparaissent pas régulièrement dans les semis, ou plutôt, ils sont si rares que la règle qui régit leur distribution ne semble dépendre d'aucun facteur immédiat. Provisoirement, cette déviation spontanée, c'est-à-dire sans cause apparente, de quelques descendants d'une plante saine, non hybridée, doit être rapprochée de ces anomalies, si nombreuses et si mal connues, dont l'étude constitue une branche de la botanique : la tératologie végétale.

Les anomalies et les monstruosités sont parfois dues à des maladies, mais on en connaît beaucoup qui ne peuvent être ainsi expliquées. Ainsi, les Rosiers à fleurs doubles ne sont

pas des Églantiers malades : ils présentent des modifications brusques et extraordinaires dans le développement des étamines qui se transforment en pétales. Les roses diffèrent notablement des églantines par leur taille et par le nombre plus élevé de leurs pétales et aussi par le temps plus considérable qu'elles mettent à se flétrir. C'est d'ailleurs à cause de cette dernière qualité que les Rosiers ont été choisis pour l'ornement des jardins de préférence aux Églantiers dont ils ne sont que des bourgeons anormaux. Ce serait une bien étrange extension du mot « malade » que de donner ce qualificatif à un bourgeon dont la durée d'épanouissement est augmentée d'environ dix fois la durée normale. Le Rosier est un être différent de l'Églantier; il montre une autre distribution des organes et, bien que ses particularités morphologiques, autres que la métamorphose plus ou moins complète des étamines en pétales, soient à peine sensibles pour des personnes non prévenues, les rosiéristes n'ont pas d'hésitations; sans efforts, ils distinguent dès le printemps, aux bourgeons, aux feuilles, aux épines, les multiples formes de roses qui s'épanouiront pendant l'été.

Dans le cas de l'Onagre, étudiée par De Vries, le changement brusque est particulièrement remarquable en ce sens que les caractères se transmettent complètement, sans atténuation ni accroissement, lorsqu'on sème les graines des formes nouvelles. Les Onagres naines, que l'on a observées pour la première fois en 1889, sont identiques à celles qui apparaissent dans les semis des années suivantes; de plus, leurs descendants n'en diffèrent en aucun point. Au point de vue de la transmission héréditaire des caractères, on peut classer les formes nouvelles reconnues par De Vries en deux groupes.

Le premier renferme les Onagres géantes, naines, à nervures rouges, à feuilles oblongues, et aussi les Onagres pâles, qui sont complètement stables, ou du moins sont aussi stables que l'Onagre de Lamarck qui leur a donné naissance. Toutefois quelques variations montrent que la mutabilité de l'*O. Lamarckiana* s'étend également aux formes nouvelles et ces exceptions, par leur rareté, donnent plus de force à la démonstration que De Vries a fournie de la constance de ces nouvelles espèces.

Ainsi l'Onagre géante (*O. gigas*) n'est apparue qu'une fois,

en 1895, dans le semis le plus considérable qui ait été fait. En 1897, les 450 descendants de cette plante unique cultivés jusqu'à la floraison possédaient tous les caractères de l'Onagre géante; un seul présentait les feuilles, les fleurs et les fruits du *gigas* associés à la taille du *nanella*: il est le point de départ d'une nouvelle espèce, l'*O. gigas nanella*, stable elle aussi; tous les autres semis de *gigas* répétés depuis n'ont plus fourni la moindre déviation à la forme géante; comme cette espèce est nettement bisannuelle, on peut prétendre que les essais n'ont pas été assez multipliés. Les résultats fournis par l'*O. nanella* sont plus concluants : cette espèce donne généralement ses fleurs dès la première année de culture, quoiqu'on puisse en obtenir des individus bisannuels; en 1893, De Vries en a cultivé 440, en 1895, 2 463; toutes furent *nanella* purs; en 1900, sur 18 000 plantules issues de *nanella* autofécondées, 3 ont présenté des caractères d'*oblonga* associés à certains caractères de *nanella*. La forme *O. nanella oblonga* est aussi fixée que l'*O. nanella* elle-même.

Dans le second groupe, rentrent les Onagres à feuilles larges et les Onagres scintillantes.

L'*O. lata*, par suite de l'avortement complet de son pollen, ne peut être autofécondée; pour en suivre la descendance, on peut la croiser avec l'*O. Lamarckiana* et elle donne ainsi, comme on pouvait s'y attendre, des plantules *lata* et *Lamarckiana*. L'*O. scintillans* est une exception à la règle générale; bien qu'autofécondée depuis 1895, elle fournit toujours des proportions fixées d'*O. lata*, d'*O. Lamarckiana* et d'*O. scintillans*. Elle est le type des espèces instables, dont on connaît quelques exemples tant parmi les espèces sauvages que dans les variétés de plantes cultivées.

Puisque les caractères des lignées nouvelles fournies par l'Onagre de Lamarck sont bien délimités, qu'ils se transmettent sans atténuation aux descendants, ce sont là de véritables « espèces élémentaires », ou tout au moins des variétés bien tranchées. Elles sont comparables par tous leurs caractères aux nombreuses formes de l'Erophile printanière que Jordan a isolées parmi les plantes sauvages des environs de Lyon. Comme celles-ci, elles peuvent se grouper dans une même espèce systématique, l'*Œnothera Lamarckiana*, au sens

large des classificateurs, car elles ont entre elles des affinités apparentes plus étroites que les liens qu'on peut trouver entre l'Onagre bisannuelle, l'Onagre pourpre et d'autres du même genre. Mais la constance des caractères est le seul critérium qui doit être invoqué pour définir l'espèce, et le groupe *O. nanella* a des limites plus nettes, plus précises que le groupe *O. biennis*, reconnu par tous les botanistes comme une bonne espèce.

Pourtant l'homogénéité des espèces nouvelles n'est point telle qu'il y ait une identité absolue entre toutes les plantes d'une même lignée. Dans l'espèce naine, comme dans l'espèce géante, il y a des individus de petite taille et d'autres de grande taille. On pourrait même, par un excès de fumure apporté à la forme naine et en affamant la forme géante, obtenir des individus extrêmes de volumes ou de poids comparables. Aussi n'est-ce point par les caractères de taille et de volume que l'on distingue les deux espèces. L'*O. gigas* porte durant toute sa vie des feuilles larges, pourvues de pétioles allongés, des rameaux épais et courts, des fleurs grandes, des boutons et des fruits trapus : la mauvaise nutrition peut en réduire la taille, diminuer le nombre des feuilles, des fleurs et des fruits ; mais elle n'en altère pas la forme ; elle accentue même la lenteur de la végétation. Par contre, l'*O. nanella*, même soumise à un excès de fumure, porte toujours des feuilles courtes, presque sessiles, des rameaux très nombreux, couverts de petites fleurs et de fruits courts et grêles : ses graines atteignent un volume qui n'est pas la moitié de celui des graines des *gigas* affamés. En un mot, il y a entre ces espèces les différences multiples qui permettent à quiconque de distinguer les Haricots de Soissons à rames du Haricot nain.

Ce qu'il faut retenir de l'expérience faite par De Vries sur l'Onagre de Lamarck, c'est que des caractères nouveaux apparaissent tout à coup et sans transition, cette acquisition se transmettant aux descendants sans retour, ni atténuation, ni augmentation. Il se produit une métamorphose dans la lignée, une « transmutation » au sens qu'adoptait il y a une trentaine d'années le célèbre anthropologiste de Quatrefages dans ses polémiques contre le darwinisme. Cette transmutation se complique d'une façon inattendue : le type Onagre de Lamarck

se métamorphose, non pas en un seul type nouveau, mais en un essaim de formes distinctes ayant chacune leurs caractères propres et bien définis. Il y a pulvérisation de l'espèce, sans que l'espèce elle-même, du moins en apparence, ait à en souffrir beaucoup; sur 100 plantes nées d'une *O. Lamarckiana*, plus de 97 ont les caractères de l'espèce, et 3 seulement doivent être classées parmi les types nouveaux. N'oublions pas que parmi les milliers de graines portées par une Onagre, une ou deux seulement ont des chances de se substituer à la plante qui les a formées : il faut donc un concours de circonstances très favorables pour que, dans la nature, une mutation donne lieu à une substitution d'espèce par concurrence vitale ou par tout autre moyen, tel qu'une migration ou un transport des graines par l'homme ou les animaux. En fait, les Onagres, originaires d'Amérique, se multiplient très rapidement dans nos terrains incultes en raison de leur rusticité et surtout parce que les oiseaux, pinsons et moineaux, transportent les graines et les éparpillent un peu partout.

Il était d'autant plus difficile de constater la mutabilité de l'*Œnothera Lamarckiana* que les caractères qui séparent les espèces nouvelles semblent tout d'abord soumis à de nombreuses fluctuations; la variation des caractères nouveaux, que De Vries appelle *mutation*, ne se distingue pas sans difficultés des variations de taille, de volume, de poids dues à des différences de nutrition. Celles-ci oscillent autour d'une valeur moyenne et leur intensité se traduit par les mots « plus » et « moins »; les mutations correspondent non pas à des intensités de caractères, mais à des caractères différents. Les mots dont nous disposons sont trop peu nombreux pour traduire les divergences qui apparaissent avec netteté lorsqu'on compare les objets ou leurs images photographiées; De Vries est obligé de dire que l'*O. gigas* est plus trapue, plus vigoureuse que l'*O. Lamarckiana*, bien qu'elle ait souvent une taille moins élevée. Les différences sont comparables à celles qui existent entre les Choux pommés des jardins et les Choux cavaliers de haute taille, cultivés dans les champs pour nourrir le bétail durant l'hiver. De même les caractères : plante forte (*gigas*) ou faible (*albida*), fleurs grosses (*lata*) ou petites (*scintillans*, *nanella*), de couleur

sombre (*rubrinervis*) ou pâle (*albida*), limbe des feuilles bosselé (*lata*) ou lisse et brillant (*scintillans*), ne sont pas des atténuations ou des accentuations des traits caractéristiques de *Lamarckiana*; ils correspondent à des modifications complètes, totales et si bien indépendantes de l'abondance ou de la pénurie de nourriture qu'elles se reconnaissent depuis le plus jeune âge jusqu'à la dessiccation.

Nous avons vu que la progéniture des *gigas* renfermait, comme exception à la règle de la transmission intégrale des caractères, une forme stable, l'*O. gigas nanella oblonga*. De Vries a isolé aussi plusieurs plantes *O. nanella*. Ces espèces élémentaires qui, pour le botaniste descripteur, seraient intermédiaires entre les espèces *gigas* et *nanella*, ou *nanella* et *oblonga*, ne doivent pas être considérées comme telles; elles offrent certains caractères de l'une et certains caractères de l'autre espèce. L'*O. gigas nanella* possède le nanisme du *nanella* et les fleurs larges, les boutons épais, les feuilles étalées du *gigas*; mais le botaniste pourrait dire que sa taille moyenne forme un terme de passage entre les deux formes nouvelles. De Vries, en associant ces noms pour désigner les nouvelles mutations, a donné prise à la critique de ceux qui ne trouvent point très sensibles les différences signalées entre ces types. En réalité ce qui domine tout l'exposé de De Vries, c'est l'indépendance complète des caractères : De Vries montre comment une seule lignée fournit à la fois des descendants à caractères différents et stables et comment des mutations successives peuvent mettre en évidence des caractères analogues ou identiques.

On peut se représenter l'espèce en mutation comme un dé roulant sur la table du joueur. Des métamorphoses graves correspondent aux oscillations qui font reposer le dé sur une face différente de celle qui représente la figure des parents; les faces nouvelles peuvent être nombreuses, mais leur nombre est limité et si de nouvelles oscillations ou mutations se produisent, les changements de caractères sont comparables à ceux résultant de la première oscillation. La répétition constante des mêmes mutations, soit dans les lignées de l'Onagre de Lamarck type, soit dans les lignées mutantes elles-mêmes, peut avoir lieu durant des dizaines et même des centaines de générations;

d'après des observations faites récemment par De Vries, il semble que la mutabilité de l'Onagre de Lamarck en Europe remonte au delà de quarante années. Il peut se présenter des circonstances favorables au développement de la forme *nanella*, par exemple une période assez longue de saisons sèches, avantageuses pour le développement complet des plantes précoces : alors le *nanella* peut, malgré sa vigueur moindre, se substituer localement à l'espèce souche, puis lutter avec chances de succès contre elle sur les limites de son domaine. Parmi les nombreuses formes, qui naissent à chaque période de mutation, le plus souvent aucune ne subsistera : parfois une espèce se substituera à la forme souche ou coexistera avec celle-ci; parfois de nombreuses formes, un essaim, comme dit De Vries, pourront naître en très peu de temps et se propager.



Mais quelles sont les causes de ces changements brusques de caractères? De Vries ne répond pas à cette question, ou plutôt, les faits qu'il a observés ne lui permettent point de donner une solution vraisemblable; il suppose simplement que les espèces ont, comme les individus, leurs crises propres, leurs périodes de métamorphose, que ces crises peuvent être surmontées sans changements, mais qu'elles peuvent aussi amener une pulvérisation du type, ou même sa disparition. Rien de plus troublant que cet aveu d'ignorance. Darwin nous avait fait concevoir la probabilité de changements parallèles dans le monde inorganique et dans le monde organisé : la répartition nouvelle des mers et des continents, les soulèvements de montagnes, les dénivellations lentes comme les cataclysmes changent les conditions de vie et la sélection conserve, de la multiplicité des formes, celles qui sont le mieux adaptées. De là, à trouver dans la sélection la cause des changements de faunes et de flores à la surface du globe, il n'y avait qu'un pas et ce pas, presque tous les transformistes l'ont fait. Depuis, on s'est demandé si la sélection pouvait créer quelque chose; son rôle n'est-il point limité? Elle favorise dans la lutte pour la vie les organismes possédant des caractères particu-

liers, mais elle ne peut leur donner ces caractères. Comme le dit si bien De Vries, la sélection est un crible, qui élimine ce qui n'est point adapté; mais ce n'est qu'un crible et les formes conservées par son action sont nées avant la séparation et le choix.

Puisque la mutation des Onagres est l'exemple le plus net et le mieux étudié de variation créatrice d'espèces, c'est en analysant avec soin les particularités de ce phénomène qu'on a les meilleures chances de découvrir, sinon les causes de la mutabilité, du moins les phénomènes qui l'accompagnent.

Ce n'est point absolument par hasard que De Vries a découvert l'Onagre mutante de Lamarck. Je conterai quelque jour les étapes si curieuses de Hugo De Vries, s'occupant d'abord de questions agricoles, puis de problèmes physico-chimiques, devenant enfin le chef d'école d'une importante fraction des transformistes. A chaque période de sa vie correspond un perfectionnement de la théorie darwinienne. C'est pour en analyser les conséquences qu'il a fait ses longues recherches sur les Trèfles, plantes vivaces se reproduisant par graines, puis sur les Pommes de terre, qui se multiplient par fragments de tubercules, c'est-à-dire par boutures. Plus tard, il a cherché à modifier la croissance et l'évolution des cellules en les plongeant dans des solutions sucrées ou salées de concentrations diverses; en cherchant à isoler des éléments qui coexistent dans les cellules et à montrer leur indépendance relative, il découvre et met au point les belles lois de l'Osmose qui forment un des chapitres les mieux connus de la physique moderne; ces travaux n'ayant point donné les résultats qu'il en attendait, pour expliquer l'évolution, il étudie les anomalies végétales.

Pendant dix années, De Vries a récolté avec soin plantes et variétés monstrueuses, soit dans les champs, dans les bois, soit dans les jardins et les pépinières, tant sur les plantes sauvages que sur les plantes cultivées; bientôt, il put dresser un catalogue assez complet des espèces offrant de temps à autre des rameaux aplatis, étalés en raquettes qu'on désigne en tératologie sous le nom de *fascies*; il reconnut que certaines espèces comme les Amaranthes, les Chicorées, les Betteraves avaient une tendance à se fascier, alors que d'autres espèces

comme les Chèvrefeuilles, les Cardères, les Valérianes présentaient plus souvent des rameaux et des tiges tordues. Fascies et torsions ont d'ailleurs plusieurs caractères communs; les feuilles des tiges fasciées et des tiges tordues présentent de nombreuses analogies, tant par l'irrégularité de leur distribution sur les rameaux, que par leurs soudures ou dédoublements; il arrive aussi très souvent qu'une fascie s'étale. se ramifie et que ses extrémités se tordent en une lame spiralée.

Le résultat le plus remarquable de cette étude fut la démonstration de l'hérédité partielle des anomalies de croissance, qu'avaient signalée plusieurs botanistes du XVIIIe siècle; au début du XIXe, la transmission héréditaire des fascies avait été fréquemment niée, parce qu'elle est très irrégulière. On peut semer dix, vingt graines récoltées sur une fascie très large, sans obtenir aucune plante fasciée et la plupart des essais limités à un petit nombre de graines avaient eu ce résultat. De Vries fit remarquer que le problème se posait d'une toute autre façon. L'hérédité peut exister sans être complète, et il faut chercher dans quelles proportions se fait la transmission des caractères anormaux. Sur cent descendants et même mille descendants d'une plante normale, on n'a qu'un très petit nombre de chances de trouver des individus à tige aplatie ; mais si les cent plantules proviennent de graines récoltées sur un rameau aplati, il y a fréquemment un petit nombre de plantes qui présentent le même caractère. Par comparaison avec les témoins, on peut dire que la *tendance* à porter des rameaux aplatis se transmet par graines. Les tendances sont d'ailleurs plus ou moins accusées suivant les familles.

Les nombreuses cultures d'anomalies mirent en évidence d'autres faits. Les tiges aplaties portent des feuilles irrégulièrement disposées; les fascies portent des feuilles éparses; il y a corrélation entre les deux anomalies, les unes entraînant les autres. De Vries s'est efforcé d'établir quelques exemples précis de ces corrélations et il a réussi à montrer que les jeunes plantes, qui plus tard porteront des tiges fasciées ou tordues, présentent souvent, non pas deux cotylédons comme d'ordinaire, mais trois, parfois quatre cotylédons, parfois aussi des cotylédons à deux pointes ou même un seul cotylédon résultant de la soudure des deux organes qui sont libres sur

l'espèce normale. Dès lors, la recherche des plantes fasciées dans une lignée se ramenait à l'observation et à la culture des plantules à cotylédons surnuméraires ou soudés. En quelques années, grâce à cette méthode, De Vries s'est procuré une importante collection de plantes monstrueuses dont les caractères anormaux se transmettent plus ou moins complètement aux descendants. On pouvait admirer cette collection en 1905 dans les plates-bandes du Jardin botanique d'Amsterdam : les Cardères tordues dont les tiges fuselées sont ornées d'une collerette spiralée de rameaux et de feuilles étaient très remarquées parmi leurs sœurs normales à feuilles opposées et soudées deux par deux pour former des petites aiguières où s'accumule l'eau des pluies ; on y trouvait aussi le célèbre Trèfle à cinq feuilles.

Il existe une variété de Trèfle, le *Trifolium pratense quinquefolium*, qui porte des feuilles à trois, quatre ou cinq, parfois même à six ou à sept folioles. Les feuilles à cinq folioles sont les plus nombreuses ; mais une plante peut en une année fournir quelques centaines de feuilles à quatre folioles, les *porte-bonheur* aussi célèbres que les Édelweiss suisses. De Vries a comparé en semis les graines de la variété et de l'espèce et il reconnut de très bonne heure des différences de développement très curieuses. Dans chaque lot, les graines sortent de terre portées par une courte radicule ; les cotylédons s'étalent après avoir déchiré l'enveloppe brune ou pâle qui les comprimait et bientôt, entre les cotylédons arrondis et sessiles, apparaissent de petites feuilles portées par de longs pétioles qui ne ressemblent en rien à des feuilles de Trèfle. Leur limbe, en forme de cœur, ne porte que de petites échancrures qui correspondent à autant de dents, mais il est simple ; c'est du moins ce qui arrive dans l'espèce ordinaire qui ne porte à l'état adulte que des feuilles à trois folioles. La variété à cinq folioles au contraire donne une très grande quantité de plantules dont la première feuille possède un limbe découpé en deux ou trois lobes ; les plantes présentent ainsi, dès l'enfance, la tendance à posséder un limbe foliaire fragmenté. Cette corrélation entre les caractères des jeunes plantules et les plantes adultes est bien analogue à celle qui a permis la découverte des nouvelles formes obtenues par la mutation de l'Onagre de Lamarck.

La lignée ou plutôt la famille *Lamarckiana* qu'il étudia en 1886 s'était développée sur le bord de la forêt d'Hilversum, à trente kilomètres d'Amsterdam, et avait envahi un champ de pommes de terre abandonné. L'attention de De Vries fut attirée sur les plantes de cette station par la fréquence des tiges aplaties ou tordues et aussi des feuilles en cornets ; plus tard, à l'automne, il remarqua que certaines plantes portaient seulement des fruits stériles et vides, plus petits que les fruits de l'Onagre de Lamarck. La floraison des Onagres a une longue durée ; aux fruits avortés correspondaient des fleurs en apparence dépourvues de styles. En fait, le style de ces plantes était si court qu'il fallait en disséquer les fleurs, les déchirer jusqu'à la gorge, pour en apercevoir les stigmates. Cette forme qu'on a désignée depuis sous le nom d'Onagre à styles courts, *Œnothera brevistylis*, est la première mutante observée par De Vries. Elle n'a été rencontrée qu'au champ d'Hilversum où elle se propage encore avec beaucoup de peine. De Vries a pu avec de la patience en obtenir des graines après autofécondation ; elle est stable et se comporte comme une bonne espèce, mais sa fertilité restreinte l'empêche de se propager. L'année suivante, en 1887, De Vries découvrait une forme nouvelle à feuilles lisses, brillantes, dont les fleurs petites sont ornées de pétales ovales, arrondis, de beaucoup plus étroits que ceux de l'Onagre de Lamarck ; l'*Œnothera lævifolia* fut l'objet de cultures immédiates et dès le début donna à De Vries la conviction qu'il y avait dans le champ d'Hilversum un mélange d'espèces différentes d'Onagres.

Cette colonie d'Hilversum était très limitée et, par les plantes plus ou moins disséminées, il était possible de reconstituer les traces de sa migration : elle provenait d'une propriété voisine, où l'Onagre de Lamarck avait été introduite vers 1875. Depuis dix ans environ, cette lignée, échappée des jardins, se multipliait sans culture au milieu des plantes sauvages. Une étude très approfondie des espèces signalées en Hollande, puis en Europe et en Amérique, permit à De Vries de s'assurer qu'on n'avait point encore décrit les formes *brevistylis* et *lævifolia*. L'hypothèse que ces espèces avaient dû naître par variation locale était hardie, mais seule vraisemblable. Nous

avons vu comment De Vries a cherché à la vérifier : en réalité, dans ses cultures, l'*Œnothera Lamarckiana* d'Hilversum n'a donné ni l'*O. lævifolia* ni l'*O. brevistylis*, mais toute la série des *nanella*, *rubrinervis*, *gigas*, *albida*, *oblonga*, etc. On ne peut admettre un autre mode d'origine pour les deux formes nouvelles trouvées à l'état sauvage ; toutes sont nées par mutation.

Depuis ces découvertes si importantes, De Vries et ses élèves ont cherché si les Onagres de Lamarck autofécondées donnent ailleurs des mutantes. Bien que les proportions soient moins fortes que pour la famille *Lamarckiana* d'Hilversum, on a trouvé partout, parmi les descendants, des *nanella* et des *oblonga*, c'est-à-dire les mutantes les plus fréquentes. Malheureusement les origines de l'Onagre de Lamarck, introduite à plusieurs reprises en Europe, sont mal connues ; elle vient de l'Amérique du Nord, mais, malgré de nombreuses et pénibles recherches, on ne l'y a point retrouvée à l'état sauvage.

Quoi qu'il en soit, le milieu particulier d'Hilversum ne paraît pas avoir eu d'action sur le développement des caractères nouveaux. L'Onagre de Lamarck donne à Paris, comme à Berlin et à New-York, des mutantes identiques à celles qui ont été isolées dans le Jardin botanique d'Amsterdam. Le phénomène de la mutation doit être lié à des causes plus profondes et celles-ci sont sans doute de la même nature que celles qui provoquent la naissance des monstruosités, des anomalies de végétation. Nous les examinerons bientôt.

LOUIS BLARINGHEM

L'ŒUVRE

DE

SELMA LAGERLÖF

A l'époque où parut en Suède le premier ouvrage de Selma Lagerlöf, le roman suédois subissait l'influence de l'école naturaliste française. Voici, à ce propos, le témoignage d'un rival éminent, Verner de Heidenstam :

Une conception pessimiste de la vie était à la mode. Mais une chose dont on dit qu'elle est à la mode est un fruit trop mûr qui commence à se pourrir. Chaque fois qu'un livre étranger où il y a du talent pénètre dans notre pays écarté, les imitations surgissent en grand nombre : quelques œuvres de valeur avaient infligé à notre littérature un réalisme très sombre, malgré que les Suédois aiment par-dessus tout le riant et le fabuleux.

Il convient d'ajouter que ces mêmes Suédois ont un penchant marqué pour le mysticisme religieux : témoins Swedenborg, l'illuminé, et Auguste Strindberg. Or un mysticisme ardent, joint à beaucoup de fantaisie, caractérise le talent de mademoiselle Lagerlöf. En elle s'incarne avec une rare puissance le génie national, et cela suffirait à expliquer le prodigieux succès de ses débuts. Dix-huit ans après, l'Académie suédoise vient de lui décerner, aux applaudissements de tout le public, le prix Nobel de littérature.



Selma Lagerlöf est née en 1858, dans la province de Varmland, où son père exploitait une petite propriété.

De santé délicate, elle eut une enfance rêveuse ; elle préférait la lecture au jeu et se passionnait pour les récits d'aventures lointaines et dramatiques. Une vieille femme avait prédit, à sa naissance, « qu'elle s'occuperait surtout de livres et d'écriture ». Avant l'âge de dix ans, elle sentait déjà sa vocation littéraire ; elle composait en cachette des poésies et des pièces de théâtre. A vingt ans, elle envoya des vers à une revue, qui les lui retourna. Elle comprit alors que, pour devenir écrivain, il fallait d'abord acquérir quelque expérience de la vie et travailler. Les revers de fortune que subit sa famille l'obligèrent de se présenter à l'École normale de Stockholm. Elle attendit avec une anxiété extrême le résultat des examens : elle savait que, refusée, elle n'aurait aucun moyen de voir le monde et de multiplier ses connaissances ; elle devrait rentrer chez ses parents et s'occuper du ménage. Elle fut reçue et, à sa sortie de l'école, fut nommée professeur dans un lycée de jeunes filles. Son existence matérielle étant assurée, elle étudia les traditions populaires de son pays : à trente-deux ans, elle publiait *la Légende de Gösta Berling* qui la plaça, d'emblée, au premier rang des auteurs suédois.

Un roman? Non, mais plutôt une suite de récits, légèrement reliés l'un à l'autre par les aventures amoureuses du personnage principal : cela tient du conte et de l'épopée. Gösta Berling, jeune, beau comme un dieu, contraint de résigner les fonctions de prêtre parce qu'il s'est montré aux fidèles en état d'ivresse, est recueilli par la châtelaine d'Ekeby, une maîtresse femme, connue sous le nom de « la commandante ». Elle possède d'importantes mines de fer, donne du travail à des centaines d'ouvriers et entretient une bande d'aventuriers dont les cheveux grisonnent ou blanchissent, anciens soldats, gentilshommes sans sou ni maille, qu'on appelle « les cavaliers d'Ekeby » : après les guerres de l'Empire, comme des « demi-soldes » septentrionaux, en dépit de leur âge avancé, ils animent toute la région par l'éclat divers de leurs exploits. Enlèvements, fêtes nocturnes, bals, chasses tapageuses, promenades en bateau sur un lac fériquement éclairé par la lune, forment une succession de tableaux poétiques et brillants empruntés à la réalité, — car la contrée, dit-

on, fut vraiment, vers 1830, le théâtre de faits analogues, autour desquels, dans la suite, une légende s'est créée.

Un excès de romantisme et certains procédés de style gâtent par endroits la narration. Mais le plus souvent le lecteur est ébloui, conquis par l'abondante facilité de l'écrivain et par la variété des images, neuves et délicates. Écoutez Selma Lagerlöf célébrer le charme de sa province natale :

Beau pays! tu es un vieil ermite qui songe, les jambes croisées, les mains sur ses genoux. Un capuchon pointu est rabattu sur tes yeux. Ta robe est faite de forêts, rayée de rivières bleues, brodée de montagnes. Tu es un saint qui rêve. Tu es pauvre comme veulent l'être les pieux : et tu es si simple que les étrangers ne s'aperçoivent pas de ta beauté. Les eaux du lac Venern baignent tes pieds. A gauche, sont des mines : c'est ton cœur palpitant ; au nord, la solitude et le mystère : là est ta tête songeuse... Mais les enfants du sévère et noble Varmland ne désirent que la joie. Leur pays est la terre symbolique du rêve et ils veulent être sans pensée!

En effet les hôtes d'Ekeby ne pensent qu'au plaisir. Un seul d'entre eux, le mélancolique Lilliecrona, voudrait s'arracher à cette existence frivole. Moins pauvre que les autres, il est propriétaire d'un joli manoir où vivent sa femme et son enfant. Un jour, il y revient et prend la bonne résolution de ne plus quitter la maison familiale, de ne plus trahir l'affection des siens. Mais, au bout d'une semaine, il repart pour Ekeby :

Il y avait autour de lui trop de bonheur paisible. Comment vivre loin des hauts faits des cavaliers, loin du lac sauvage sur les bords duquel passait, comme un ouragan, le cortège des aventures? Ici tout suivait sa marche tranquille, uniforme, sous la direction de la douce maîtresse du logis. Le maître préférait Ekeby et le tourbillon des événements, mais que faire à cela? Sert-il de gémir parce que le soleil disparaît, le soir, à l'occident, laissant la terre plongée dans l'obscurité?

Gösta Berling est l'âme des plus retentissantes équipées. Il est charmant, ce Gösta. On ose à peine lui reprocher d'avoir trop aimé la boisson durant son saint ministère : le moyen de supporter l'existence dans un presbytère perdu au fond du Varmland, d'endurer la pauvreté, la solitude, la lutte contre les éléments, sans le réconfort que prête l'eau-de-vie?... Devenu un des cavaliers d'Ekeby, il se fait adorer de ses compagnons, qui se prêtent à toutes ses fantaisies.

Mademoiselle Lagerlöf ne se lasse pas de louer son héros :

Je sais pourquoi ces vieux le chérissent. Les soirées d'hiver sont longues, quand la mélancolie se glisse dans l'âme de ceux qui habitent un château isolé. Je comprends ce que dut être pour eux l'arrivée de Gösta.

C'était par une après-midi de dimanche. Le travail suspendu laissait la pensée errer, désemparée. Le vent du nord chassait dans la pièce un froid glacial contre lequel un énorme feu de bois luttait en vain. Sans cesse il fallait moucher les chandelles. A la cuisine, une voix monotone et traînante chantait des cantiques.

Soudain, un bruit de grelots; puis, dans le vestibule, des pieds qui secouaient la neige. Gösta entra dans la salle. Il riait et plaisantait : il était la vie, la chaleur. Il ouvrit le piano et joua : toutes les chansons, toutes les mélodies, il les savait. Grâce à lui, tout le monde se sentit heureux au château. Il n'avait jamais froid, n'était jamais fatigué... Rien qu'à le voir, chacun oublie ses propres peines. Et quel bon cœur il a! Comme il est charitable envers les pauvres!

Audacieux et fou, « seigneur de cent mille baisers et de treize mille lettres d'amour », Gösta sème autour de lui la joie et le désespoir. Pour ce don Juan, rien n'est trop élevé, rien n'est trop bas : aujourd'hui une comtesse, demain une mendiante. Ses victimes ne le maudissent point, car il en est de lui comme du soleil : tous deux ressemblent à l'amour, dont nul n'ignore les méfaits et à qui tout est pardonné. Le soleil implacable brûle la terre dans les périodes de sécheresse; en d'autres moments, il réjouit tout le monde, et l'on oublie aussitôt le mal qu'il a fait...

La commandante a le mérite de nourrir une petite armée de travailleurs; elle vient en aide aux indigents. Pourtant les paysans la soupçonnent d'avoir conclu un pacte avec le diable. Des bruits fâcheux courent sur son compte : — mariée très jeune à un homme qu'elle n'aimait pas, elle a commis le crime d'adultère; sa fortune, elle la tient de son amant; elle mène une vie scandaleuse, s'entourant de femmes « capricieuses comme la guerre, énervantes comme le danger ». — Cette pécheresse fut autrefois une créature très bonne et très pure. Elle le dit à Gösta, avec un accent déchirant :

— Sais-tu que j'ai été la gentille Marguerite Celsing? Cela ne date pas d'hier, mais aujourd'hui encore il m'arrive de pleurer jus-

qu'à ce que mes vieux yeux soient tout rouges, au souvenir de cette Marguerite Celsing. Dis, pourquoi est-elle morte, et pourquoi la commandante d'Ekeby vit-elle?... Sais-tu comment était Marguerite? Petite, menue, fraîche, innocente... une de celles dont la tombe, lorsqu'elles meurent, est mouillée par les larmes des anges. Elle ignorait le mal, personne ne lui avait fait de peine, et elle voulait du bien à tout le monde... Il y avait un jeune homme très beau, nommé Altringer; il aimait Marguerite Celsing et elle l'aimait; seulement, il était pauvre. Un autre prétendant, très laid et qu'on disait fort riche, se présenta. Les parents de Marguerite la forcèrent à l'accepter. C'est ce jour-là qu'elle mourut...

La commandante sera pardonnée parce qu'elle a aimé et secouru les malheureux; et Gösta se convertira et se consacrera aux pauvres

Un curieux mélange de lyrisme et de symbolisme, une extraordinaire richesse d'imagination, une fantaisie délicieuse dans l'interprétation des anciennes légendes, — « auxquelles il faut toucher avec précaution, car elles sont comme des roses à demi fanées qui s'effeuillent lorsqu'on y porte une main trop lourde », — soulevèrent, dès l'apparition de ce livre, une admiration enthousiaste. L'œuvre, en somme, a « du panache », et dans certaines pages une grâce légère s'allie à une sensibilité profonde. Citons, par exemple, l'épisode de « dame Musique ».

Gösta Berling, ayant facilité la fuite de la comtesse Dohna, qu'il aime, se laisse aller à une noire tristesse. Inquiets de son abattement, les autres cavaliers cherchent un moyen de le distraire. Ils ont recours à la bonne dame Musique, « fée puissante qui vient en aide à maints affligés » :

Pour celui qui souffre et se lamente, il n'est pas de meilleure société; elle est tour à tour gaie, folâtre comme une enfant, ensorcelante comme une jeune femme, bonne et sage comme les vieillards qui ont bien vécu...

Donc, une après-midi de juillet, les cavaliers d'Ekeby font ouvrir les fenêtres du grand salon afin que le soleil rouge et la brise embaumée puissent pénétrer dans la vaste pièce : on retire les housses des meubles et des lustres vénitiens :

Les pieds dorés de la table de marbre étincelèrent; au-dessus d'une glace, sur le fond noir d'un trumeau, on vit danser de blan-

ches déesses. Les fleurs des lourds brocarts s'animèrent dans la clarté du jour déclinant. Et l'on mit partout des roses. Le salon s'emplit de leur parfum. C'étaient de merveilleuses roses, sans nom connu, transportées de pays lointains à Ekeby, pour réjouir les yeux des jolies femmes. Il y en avait de jaunes, aux veines teintées de pourpre, comme des veines humaines; d'autres, d'un blanc grisâtre, avaient des pétales déchiquetés; les plus grandes, rouge foncé, s'ombraient de noir.

Voici maintenant des pupitres, des instruments de cuivre, des violons et des archets. Guidés par la bonne dame Musique, les cavaliers ont choisi une symphonie de l'aimable père Haydn et l'ont répétée avec soin.

Quand tout est prêt, on fait venir Gösta. Pâle et languissant, il entre dans le salon où dame Musique va tenter de le consoler :

Les cavaliers commencent à jouer très doucement.

Le petit Ruster est plein de sérieux. Il a mis des lunettes pour lire sa partie; des notes suaves s'échappent de sa flûte. L'oncle Eberhard se penche sur son violoncelle, sa perruque est de travers, ses lèvres tremblent d'émotion. Berg a l'air très fier de jouer du basson ; par moments, il s'oublie, il y va de toute la force de ses poumons : aussitôt, par un petit coup de son bâton de chef, appliqué sur le crâne chauve du délinquant, M. Julius le rappelle à l'ordre.

Cela marche à merveille. Dame Musique est accourue, docile à l'appel des instruments. — Use de ton sortilège, chère bonne dame, conduis Gösta Berling au pays de la joie : il est fait pour y vivre...

Mais Gösta reste sombre et muet, et tous ces vieux messieurs s'efforcent en vain de l'amuser comme un enfant. Si cela continue, il n'y aura plus de gaieté au Varmland!

Cependant, parmi ces compagnons, il en est un, le doux et candide Löwenborg, qu'une peine de cœur a rendu un peu fou. Jadis sa fiancée s'est noyée dans la rivière : il a demandé à la musique de secourir sa douleur.

Une bizarre illusion charme l'existence de Löwenborg. Dans l'aile du château réservée aux cavaliers, il possède une table de bois sur laquelle il a peint un clavier : durant des heures, il s'amuse à faire courir ses doigts sur les touches noires et blanches. Il fait d'abord avec ardeur des gammes et des exercices; ensuite il joue Beethoven, rien que Beethoven, car Beethoven est son dieu :

Dame Musique lui est bonne et l'aide à exécuter par cœur, sur son instrument, la plus grande partie des trente-huit sonates.

Par contre, le piano lui inspire un respect craintif. Il le considère comme un objet sacré, comme un autel élevé au culte du génie. Ces cordes qui vibrent pour rendre vivantes les œuvres sublimes du Maître!... il lui suffit d'appuyer son oreille contre la boîte qui les renferme pour entendre aussitôt des *andante* et des *scherzo*. Jamais il n'a joué sur un vrai piano : la commandante ne lui a pas permis d'essayer celui d'Ekeby et il n'est pas assez riche pour s'en acheter un.

Certes il a entendu les polkas et les valses que jouaient, les soirs de bal, les hôtes du château. Mais cette musique tapageuse ne pouvait que faire grincer et crier le noble instrument. Que Beethoven y soit exécuté, et il rendra des sons purs et divins.

Accablé de tristesse, Gösta vient de fondre en larmes; les cavaliers, consternés, interrompent la symphonie. Sans rien dire, Lœwenborg se lève :

L'heure est venue pour Beethoven et pour lui de réjouir le pauvre jeune seigneur Gösta. Il ouvre le piano avec précaution. Ses doigts effleurent les touches d'ivoire; timidement, il plaque des accords, s'efforce d'obtenir les sonorités désirées, tâtonne, s'arrête, et, le front plissé, recommence. Puis, brusquement, il se couvre la figure de ses mains et pleure.

Sa déception est amère : de cette chose qui lui fut sacrée ne jaillissent pas les harmonies suaves ou puissantes qu'il a rêvées; il en tire des sons fêlés, car ce n'est qu'un mauvais piano aux cordes rouillées...

Heureusement, dame Musique est encore là, — cette magicienne pour qui mademoiselle Lagerlöf semble avoir une grande vénération. — Sur un signe que leur adresse la bienfaisante fée, deux des cavaliers sortent de la pièce; un instant après, ils apportent la table de Löwenborg, qui s'assied devant son instrument et se met à jouer :

Dans la tête du pauvre vieux, c'est un concert de mélodies. Il ne doute pas que Gösta ne l'entende et ne soit sous le charme de son jeu, plus sûr, plus magistral que jamais. Les difficultés n'existent pas pour lui : il enlève les arpèges et les trilles avec un brio incomparable. Il souhaiterait que le Maître fût là, pour l'entendre.

A mesure qu'il joue, sa virtuosité grandit : on dirait qu'une force surnaturelle lui est communiquée.

« Douleur, — clame son instrument, — pourquoi ne t'aimerais-je

pas?... Peut-être parce que tes lèvres sont froides, tes joues flétries, parce que ton étreinte glace le sang et que ton regard pétrifie?

» Douleur, douleur, tu es une de ces femmes orgueilleuses et belles de qui l'amour, difficile à conquérir, est plus violent que celui des autres femmes. Je t'ai couchée contre mon cœur, et je t'ai aimée. J'ai senti le froid de ta chair et tes baisers m'ont enivré.

» Oh! combien j'ai souffert, depuis que j'ai perdu celle qui fut mon premier amour! La nuit s'était faite en moi et autour de moi. En vain j'implorais le ciel inexorable. Du firmament étincelant aucun ange consolateur ne descendait pour venir jusqu'à moi.

» Cependant ma plainte fut entendue de la chère morte. Tu vins, ô ma bien-aimée, sur un rayon de lune, le sourire aux lèvres. D'aimables génies t'escortaient. Ils avaient le front ceint de roses, et jouaient de la cithare et de la flûte. Je te comtemplais avec ravissement.

» Mais tu disparus et je ne trouvai pas de rayon de lune pour me porter vers toi. Étendu sur le sol, sans ailes pour te rejoindre, je rugissais comme un animal sauvage. J'aurais voulu saisir la foudre pour m'en faire une messagère que je t'aurais envoyée. Je maudissais la terre verdoyante. « Puissent, me disais-je, le feu du ciel détruire les plantes et la peste exterminer les hommes! » J'appelais la mort; les peines de l'enfer devaient être légères auprès de la torture que j'endurais.

» Douleur, c'est alors que tu devins mon amie. Pourquoi ne t'aimerais-je pas comme l'on aime ces créatures orgueilleuses et sévères dont l'amour, difficile à conquérir, est plus violent que celui des autres femmes? »

Voilà ce que l'étrange instrument chantait sous les doigts de ce doux mystique. Le visage resplendissant d'enthousiasme, il entendait de merveilleux sons et avait la conviction que son jeu consolait Gösta.

Celui-ci le regardait. D'abord irrité de cette comédie, il se radoucit peu à peu. C'est qu'il était irrésistible, le bon vieillard, quand il se délectait de son Beethoven...

L'exemple de ce pauvre maniaque, en extase devant sa table de bois, sera pour le jeune désespéré une belle leçon d'optimisme. Il rentre en lui-même et se reproche sa faiblesse :

« Eh quoi! Gösta, — se disait-il, — n'es-tu plus capable de rien supporter? Toi qui as connu la pauvreté, qui as grandi dans un pays où l'hiver est dur et l'été aride, où chaque arbre dans la forêt, chaque brin d'herbe dans les prés, parlent du renoncement et de patience, as-tu désappris la résignation?

» Il faut accepter vaillamment, et le rire aux lèvres, les coups que nous porte la vie. Gémis en ton cœur d'avoir perdu ta maîtresse, laisse le remords te ronger l'âme, mais montre-toi un homme, un digne fils du Varmland!

» La vie est sévère comme la nature. Cependant l'une et l'autre nous enseignent la joie et le courage, sans lesquels il serait impossible d'endurer leur rigueur.

» Courage et joie! il semble que ce soient nos plus grands devoirs en ce monde. Jusqu'à présent, tu leur avais toujours été fidèle; tu le seras encore aujourd'hui.

» Es-tu plus à plaindre que Löwenborg, assis à son piano imaginaire, ou que les autres cavaliers, tous gais, vaillants, restés jeunes sous leurs cheveux blancs? Tu n'ignores pas qu'aucun d'eux n'a pu éviter la souffrance. Vois comme ils sont résignés, comme ils écoutent gravement une musique que personne n'entend... »

Tout à coup Löwenborg est arraché à ses rêves par un joyeux éclat de rire. Il lève les mains, rayonnant : il a reconnu le rire franc et communicatif de Gösta Berling.

— Je savais bien, Gösta, — s'écrie-t-il, — que Beethoven te guérirait!



Le second roman de Selma Lagerlöf, son chef-d'œuvre peut-être, *les Miracles de l'Antechrist*, est de construction plus solide que *la Légende de Gösta Berling*; on y reconnaît une idée directrice.

Une croyance répandue en Sicile a inspiré ce beau livre : « Quand l'Antechrist viendra, il sera semblable au Christ. La misère sera grande partout. L'Antechrist ira de pays en pays et donnera du pain aux malheureux; et il réunira beaucoup de partisans. »

De pieux moines romains vivent dans la terreur de cette prophétie qui est venue jusqu'à eux; ils craignent d'adorer, un jour, à leur insu, le faux Christ. Dans leur chapelle est une miraculeuse statuette d'Enfant Jésus qu'ils tiennent pour leur meilleure sauvegarde. Une riche Anglaise, une vieille fille, qui visite le couvent, voudrait la posséder : elle en fait exécuter une copie qu'elle substitue à la sainte image. Pour calmer sa conscience, elle a remplacé l'inscription : « Mon royaume n'est pas de ce monde », par cette variante : « Mon royaume n'est que de ce monde ».

Le roman raconte les aventures de la fausse statuette. Retombée entre les mains de l'Anglaise, car les moines ont reconnu la supercherie, elle est promenée par sa propriétaire de pays en pays et finalement transportée en Sicile, où la misère est affreuse. Des miracles lui sont attribués par l'ignorante et crédule population. Quant à la singulière inscription, elle passe inaperçue.

Mademoiselle Lagerlöf a vécu au milieu de ce peuple, elle connaît ses particularités, ses mœurs et ses superstitions. Elle sait, d'ailleurs, amplifier les événements et, du moindre fait, tirer quelque chose de grand. Avec quel art elle peint l'émerveillement des Siciliens à la vue du premier train qui grimpe aux flancs de l'Etna, — un miracle du pseudo-Jésus!

Parmi les plus jolies pages du livre, il faut signaler le chapitre intitulé *Panem et circenses*.

La riche Anglaise, miss Tottenham, fait un séjour dans la ville de Diamante, où elle s'évertue à soulager les infortunes. Elle achète des champs et des bois d'amandiers, fait dessécher des marécages, entreprend la construction de deux palais. Aussi devient-elle dans le pays un personnage considérable. En son honneur, le maire donne l'ordre de balayer les rues. De jeunes ouvriers quittent leur travail pour lui servir de guides dans ses excursions. Les enfants apprennent à mendier en anglais et, pour lui plaire, de vieilles femmes sordides mettent une coiffe propre. De tous côtés, on fouille le sol pour découvrir des monnaies anciennes, des poteries ou des débris de mosaïques, qu'elle achète au poids de l'or. La vie, à Diamante, est bouleversée par sa présence.

Un beau jour, elle s'avise d'offrir à la populace un banquet suivi d'une représentation dans un antique théâtre grec :

Elle invita les infirmes et les estropiés : — les deux aveugles qui se tenaient habituellement à l'entrée du Grand Hôtel et la vieille Assunta qui mendiait devant la cathédrale; l'homme que l'on voyait dans la cour du bureau de poste, le menton enveloppé d'un mouchoir rouge parce qu'il avait un cancer au visage, et l'idiot qui gardait la porte du théâtre grec; les deux frères à qui, dans leur enfance, l'explosion d'une bombe avait enlevé les mains, l'invalide à la jambe de bois et le vieux rempailleur de chaises, trop décrépit pour travailler.

Ce fut une étrange chose de voir tous les miséreux de Diamante sortir de leurs taudis : des pauvresses, qui du matin au soir filaient au rouet dans les sombres ruelles, des âniers, un joueur d'orgue de Barbarie, et un jeune mandoliniste napolitain, musicien ambulant, aimant les farces joyeuses ; de pauvres diables souffrant d'ophtalmie, des vieillards tombés en enfance, des vagabonds qui dînaient d'un peu d'oseille cueillie au bord des fossés, le casseur de pierres qui gagnait une lire par jour et avait six enfants à nourrir, — tous étaient conviés au festin.

La misère menait ses troupes contre la *signorina* anglaise. Qui donc dispose de légions innombrables comme celles de la misère? Mais la *signorina* s'était armée pour la lutte et pour la victoire. Par ses soins, la grande place de la ville était pleine de tables chargées de victuailles, des fûts de vin s'alignaient contre une balustrade, le long de la cathédrale. Dans un ancien couvent de religieuses, miss Tottenham avait installé une cuisine et un garde-manger. Des touristes étrangers, en tablier blanc, se chargeaient du service ; et la « société » de Diamante, qui avait coutume de manger à sa faim, était venue pour jouir du spectacle.

Il y avait encore d'autres spectateurs : l'Etna immense et le soleil étincelant, les montagnes rougissantes et le vieux temple de Vulcain, présentement dédié à saint Pascal. Aucun d'eux n'avait encore vu une populace rassasiée.

Pour la *signorina*, c'était sans contredit une femme remarquable, mais il lui manquait d'être jolie, aimable et séduisante. Elle ne savait ni plaisanter agréablement ni sourire avec grâce. Son esprit était lourd comme son corps.

Debout sur une des marches qui mènent à l'hôtel de ville, miss Tottenham contemple les lignes des dîneurs. — L'auteur marque ici avec malice la « noblesse de caractère du peuple sicilien » : ces gens sans feu ni lieu se comportent avec leur hôtesse comme s'ils étaient ses égaux ; ils n'ont pas le mauvais goût de lui faire sentir qu'elle accomplit une œuvre charitable !

Le rempailleur de chaises, placé au haut bout d'une table, se lève le premier pour boire à la santé de la *signorina*. Tous les hommes, la main sur le cœur, suivent son exemple. L'émotion de la vieille Anglaise, sa naïve satisfaction sont narrées avec beaucoup d'humour :

Pourquoi n'avait-elle pas rencontré plus tôt pareil hommage? Pourquoi les hommes de son pays natal lui avaient-ils permis d'oublier que les femmes sont faites pour être adorées?

Ici tous avaient l'air de lui vouer un culte fervent. Les Siciliens savent comment il faut traiter les femmes! Que ne donnèrent-ils pas à miss Tottenham en échange de la bonne chère et du bon vin dont elle les régalait? Ils lui rendirent la jeunesse et lui communiquèrent la gaieté et cette assurance que l'on gagne à être adulé. Ils lui adressèrent des discours :

— Noble *signorina*, vous qui avez traversé la mer pour venir vers nous, vous qui aimez la Sicile..., etc., etc.

Elle rougissait, elle souriait; les coins de sa bouche tremblèrent : elle se crut plus jeune de vingt ans. Car c'est de tout cela qu'elle avait besoin.

Un ânier, qui servait souvent de guide à de jeunes Anglaises et qui ne manquait jamais de tomber amoureux d'elles, s'éprit soudain de la grande bienfaitrice. Il n'y a pas que les tailles fines et les joues roses pour inspirer l'amour : la vigueur et l'énergie les valent bien! L'ânier posa son couteau et sa fourchette, appuya ses coudes sur la table et regarda fixement miss Tottenham. Ses camarades firent comme lui. Le feu de tous ces yeux rendait l'atmosphère brûlante autour de la *signorina*.

Les indigents ne furent pas seuls à la courtiser. L'avocat Favara, son homme d'affaires, s'approcha d'elle et lui dit à voix basse qu'elle était la Providence du pays et son bon ange, à lui.

— Ah! si j'avais connu plus tôt une femme comme vous! — murmura-t-il.

Qu'on se représente un vieil oiseau enfermé pendant de longues années dans une cage où ses plumes se sont fripées, et qui brusquement se trouve revêtu d'un brillant plumage!

Tout à coup ce farceur de Napolitain prit sa mandoline et se mit à chanter. C'était son habitude de grimacer horriblement pour dire de vilaines chansons. Pourtant on lui découvrait, par moments, au fond des yeux, l'extase d'un ange rêvant aux choses célestes. Ce jour-là, il fut tout ange. Fièrement redressé, la tête rejetée en arrière, les joues colorées, il lançait des notes claires, triomphantes.

La nuit venue, tout le monde se dirige vers le théâtre grec, où les loqueteux, « fiers comme des Grecs d'autrefois, protecteurs des arts et de la civilisation », se répandent sur les gradins de pierre, parmi les colonnes tronquées, et jouissent du merveilleux panorama qui baigne dans la douce clarté lunaire.

Ici encore, l'Anglaise a fait les choses grandement. Elle a engagé une cantatrice russe, un gymnasiarque allemand, des boxeurs anglais, un prestidigitateur américain. Tous ces artistes récoltent des bravos frénétiques.

Oh! le bon public! On n'en vit jamais de plus reconnaissant... La joie est à son comble lorsque, dans la foule, quelqu'un prie la *signorina* de monter sur la scène et d'ajouter elle-même au programme un numéro improvisé :

La proposition lui plut. Dans sa jeunesse elle avait chanté. En d'autres circonstances, elle n'eût pas consenti à se faire entendre; mais elle était surexcitée, joyeuse, et se savait aimée de cette horde en guenilles. Et puis, les Anglaises n'ont jamais peur de chanter.

Elle arrivait dernière. Cette vieille fille anguleuse espérait un succès sur une scène où s'étaient déroulés le tragique destin d'Antigone, condamnée à être enterrée vivante, et celui d'Iphigénie, immolée aux dieux.

Dès qu'elle parut, des cris enthousiastes, des trépignements l'accueillirent. Minute d'orgueilleuse joie! Derrière elle, l'Etna; alentour, les flots de la Méditerranée; — et devant elle, sur les gradins verdis par l'herbe, la misère vaincue.

Par une attention délicate, elle choisit un air de Bellini... leur Bellini, originaire de Sicile et qu'ils savaient par cœur!

Il va sans dire qu'elle ignorait l'art du chant. Elle s'exhibait pour être l'objet d'ovations sans fin et permettre que l'amour d'un peuple se manifestât d'une manière éclatante.

Hélas! elle n'avait guère de voix, elle chantait faux; et ses auditeurs connaissaient chaque note de l'air qu'elle avait choisi.

Ce mauvais plaisant de Napolitain fit une affreuse grimace et tira de son gosier un son imitant le fausset de la *signorina* anglaise. L'homme au cancer facial fut secoué d'un rire qui lui arracha son bandeau rouge. Et l'ânier applaudit.

Le signal était donné. C'était fou, ce qu'ils firent, mais ils ne s'en rendirent pas compte. Sur le sol sacré où s'épanouit jadis le génie de l'Hellade, on ne tolère pas les Barbares qui chantent faux. Les vieilles femmes se tordaient :

— Pas une note juste! Par la madone et saint Pascal, pas une!

Pour la première fois de leur vie, ces misérables avaient mangé à leur faim : quoi d'étonnant s'ils étaient hors d'eux-mêmes? Et pourquoi n'auraient-ils pas ri? On ne les avait pas gavés pour se donner le droit de leur écorcher les oreilles. Il leur était bien permis de riposter par des éclats de rire qui les renversaient sur les bancs : car enfin ils n'étaient pas les esclaves de la *signorina* anglaise.

D'abord elle ne comprit pas. Sifflait-on? Quelque chose devait se passer qu'elle ne pouvait voir. Elle chanta l'air entier, persuadée que cette hilarité ne la concernait pas. Quand elle eut fini, une tempête se déchaîna, de telle nature qu'il lui fut impossible de s'abuser plus longtemps. La lumière des torches et le clair de lune

lui montraient des faces convulsées par le rire, elle entendait les railleries impitoyables : l'insulte s'adressait à elle. Affolée, elle s'enfuit et disparut derrière la scène; il lui parut alors que l'Etna tremblait de rire et que la mer scintillait de gaieté immodérée.

Mais ce fut pis encore; la canaille s'était trop bien divertie pour en rester là : on rappela la *signorina*.

— *Brava ! Da capo !* — criait-on.

Elle fut sur le point de perdre connaissance. Des hurlements, des bras levés et menaçants voulaient la contraindre à reparaître. Le théâtre devenait un cirque antique; il fallait que l'infortunée entrât dans l'arène pour être jetée en pâture aux bêtes féroces.

Éperdue, elle se traîne devant ses bourreaux. Parmi des cris sauvages et des coups de sifflet, elle chante encore, persuadée qu'on la tuera si elle désobéit. Personne n'a pitié de la pauvre femme... Le lendemain, elle se résout à quitter Diamante.

Une agitation socialiste et les amours de la pieuse et charmante donna Micaela et du jeune ouvrier révolutionnaire Gaetano Alagona forment le double lien qui rattache les unes aux autres les scènes épisodiques du livre. Gaetano, qui déjà sculptait de délicates figures de madones et de saints, a été envoyé par miss Tottenham en Angleterre pour s'y perfectionner dans son art. Il revient converti à la religion du socialisme, et pousse les Siciliens à l'émeute. Sur la grande place de Diamante, il harangue les miséreux :

Il les trouve bien naïfs de croire que leur situation ne peut s'améliorer. Ignorent-ils que les montagnes, la mer et les champs recèlent des trésors? Hélas! ils ne savent rien. Ils ne connaissent pas leur mère, la terre... Quand donc a-t-elle ordonné à quelques-uns d'endurer la faim, à d'autres de se gorger de nourriture? Pourquoi ne prêtent-ils pas l'oreille aux doctrines nouvelles qui circulent dans le monde entier? Ne souhaitent-ils pas d'être moins malheureux? Aiment-ils leurs haillons? Sont-ils contents de faire leurs repas d'un peu d'oseille et de cresson, de dormir à la belle étoile?...

A mesure qu'il parle, sa voix gagne en vigueur, des éclairs s'allument dans ses yeux. Le peuple le voit beau comme un jeune prince; l'enthousiasme de l'orateur se communique à la multitude :

Cette nuit-là, il n'y eut pas un pauvre diable de Diamante qui n'espérât fermement une ère de prospérité ouverte par Gaetano. Cette nuit-là, tous ceux qui habitaient des masures et couchaient sur des grabats invoquèrent en sa faveur les bénédictions du ciel. Les affamés s'endormirent convaincus de trouver à leur réveil un plantureux repas servi à leur intention.

Donna Micaela, qui aimait Gaetano avant son départ pour l'étranger, le rencontre dans un vieux jardin aux allées étroites, disposé en terrasses et envahi par des palmiers nains, des cactus et des rhododendrons.

Avant de le revoir, elle avait su ce qu'elle lui dirait : elle voulait le ramener à la foi de son enfance et lui montrer combien sont fausses, impies, les nouvelles théories. Mais elle avait compté sans l'amour, qui la troublait et la rendait muette.

Tout de suite Gaetano lui parle avec abondance du socialisme et de ses bienfaits.

Pourquoi penser au socialisme pendant qu'ils étaient seuls dans le vieux jardin? Donna Micaela regardait droit devant elle, le long d'une allée qui, de chaque côté, s'ornait de légers arceaux où couraient des guirlandes de petites roses. Lorsqu'on descendait l'allée, on se demandait où elle aboutissait; et l'on trouvait, à l'extrémité, un Amour qui portait des marques de vieillesse...

Le soleil se couchait et l'Etna se teintait de rose : on eût dit que la montagne rougissait d'indignation à la vue de ce qui se passait dans ce jardin. Justement à l'heure où l'Etna s'empourprait, donna Micaela pensait toujours à Gaetano. Toutes deux, la montagne et la jeune femme, semblaient alors attendre l'absent et se représenter l'entrevue qui suivrait son retour.

Mais lui ne s'inquiétait que des affreux socialistes! Il parla longtemps. L'Etna passa du rouge au brun, puis la nuit vint. Donna Micaela savait qu'il ferait clair de lune : elle espéra que la douce clarté arrangerait les choses. Mais la lune se leva et Gaetano continua de parler des capitalistes et des travailleurs...

— Donna Micaela, — disait-il, — pourquoi le socialisme est-il si vivace? Pourquoi n'en vient-on pas à bout? Parce qu'il apporte un nouveau mot d'ordre : « Pensez à la terre!... » qui triomphera du précepte chrétien : « Pensez au ciel!... » La terre n'est-elle pas tout ce que nous possédons? Efforçons-nous d'y vivre heureux. Cessons de rêver à un au-delà... Nous autres socialistes, nous adorons la terre; nous aimons en elle une mère très sainte, injustement dédaignée et qui s'afflige lorsque ses enfants aspirent à monter au ciel...

La voix de Gaetano tremblait, des larmes brillaient dans ses yeux. Il s'avança jusqu'au bord de la terrasse et ouvrit les bras comme pour étreindre la terre blanchie par les rayons de la lune :

— Que tu es belle, — dit-il, — splendidement belle!...

Une émeute éclate, vite réprimée : Gaetano est arrêté, jugé, condamné à la prison perpétuelle. Il va subir sa peine à Côme. Vainement donna Micaela se rend à Rome pour implorer sa grâce. Quelque temps après, cependant, par suite d'un changement de ministère, le jeune meneur est gracié. De nouveau il revient dans cette Sicile misérable dont, au loin, il a maudit la pauvreté.

Bientôt il aperçoit la petite ville, perchée sur la montagne, innocemment souriante. Il suit un chemin en lacets; un olivier lui envoie son ombre mince : — est-ce une caresse de l'arbre au voyageur? — Une peur lui vient : il craint, à présent, que tout ne soit plus comme autrefois; il sent qu'il ne pourrait s'empêcher de pleurer s'il apprenait la mort d'une seule des pauvresses de Diamante...

Gaetano retrouve la fidèle Micaela et tous deux se disent enfin leur amour. La jeune fille deviendra la femme du révolutionnaire. Elle perd ses croyances superstitieuses parce qu'un vieux moine appelé Gondo découvre la fausseté de la fameuse statuette, et elle distingue une beauté, une grandeur dans les rêves de Gaetano.

Et voici la conclusion du livre : le socialisme, c'est l'Antechrist; comme ce dernier, il va de pays en pays afin de donner du pain aux malheureux; comme lui, il veut que les hommes oublient le ciel pour uniquement chercher l'amélioration de leur condition terrestre, car son royaume n'est que de ce monde. Un jour, les hommes s'apercevront qu'ils ont adoré un faux dieu. Toutefois l'auteur ne condamne pas entièrement l'Antechrist. Il met des paroles de mansuétude dans la bouche du pape, — Léon XIII, — qui, pour calmer l'indignation du Père Gondo devant les manœuvres du socialisme, conte une parabole sicilienne :

— Au temps où le Seigneur était occupé de créer le monde, il voulut savoir s'il lui restait encore beaucoup à faire avant de pouvoir se reposer. Il ordonna à saint Pierre d'aller voir où en était l'humanité.

» Saint Pierre parcourut la terre et revint près du Seigneur pour raconter ce qu'il avait vu.

» — Tous pleurent, sanglotent ou gémissent, — dit-il.

» — Le monde n'est pas terminé, — dit le Seigneur.

» Et il se remit à l'œuvre.

» Trois jours après, il envoya de nouveau saint Pierre sur la terre.

» — Tous rient et chantent d'allégresse, — dit le saint à son retour.

» — C'est que le monde n'est pas encore achevé, — fit le Seigneur en reprenant son travail.

» Pour la troisième fois, saint Pierre dut faire le voyage. Quand il fut de retour, il dit :

» — Les uns pleurent, les autres rient.

» — Le monde est terminé! — déclara le Seigneur.

» Et le monde sera toujours ainsi... Nul n'a le pouvoir de supprimer la souffrance, mais il sera beaucoup pardonné à celui qui s'efforcera de l'adoucir. »



On retrouve dans ce roman, administrés avec plus de mesure que dans *la Légende de Gösta Berling* et joints à l'observation précise de la réalité, les dons brillants, le goût du merveilleux et l'esprit mystique chers aux compatriotes de la reine Christine et de Charles XII.

Le penchant au mysticisme existe même dans l'âme du paysan suédois. En quel autre pays verrait-on de modestes cultivateurs vendre leurs fermes et s'expatrier par obéissance à la voix de Dieu, qui leur commande de partir pour la Palestine, le pays où Jésus a souffert? Le phénomène s'est produit dans la province suédoise de Dalécarlie et a fourni à mademoiselle Lagerlöf le sujet de son roman : *Jérusalem*.

Cette anecdote vraie, contée avec un art très captivant et de plus en plus sobre, eut pour cause occasionnelle le mouvement religieux provoqué vers 1850 par le philosophe danois Kirkegaard et par un pasteur poète, danois également, nommé Grundtvig, — mouvement qui se propagea de Danemark en Suède et en Norvège, suscita des thaumaturges, des saints, ecclésiastiques ou laïques, des prédicateurs de tous genres, —

pasteurs, instituteurs, hommes du peuple, — des sectes diverses, et inspira d'ailleurs à Björnstjerne Björnson la première partie de son drame, *Au-dessus des forces humaines*, à Henrik Ibsen, le scénario de *Brand*.

Selma Lagerlöf reste fidèle dans *Jérusalem — En Dalécarlie*[1] — à son procédé de composition : le roman se divise en chapitres dont chacun forme un tableau distinct et concourt cependant à l'unité de l'ouvrage. Mais le fil qui relie le tout est ici plus mince que dans les *Miracles de l'Antechrist*.

L'intérêt principal réside dans la peinture des types rustiques. Au premier plan, figurent les Ingmarsson. Leur famille, très ancienne, est hautement estimée dans la région à cause de sa richesse et de son attachement aux traditions. Les Ingmarsson ont les cheveux roux, les sourcils blancs, la lèvre inférieure épaisse ; de taille élevée, un peu courbée, ils sont lents, lourds, prudents et pieux, naïfs et taciturnes. La commune où est située leur ferme reste d'abord étrangère au réveil religieux qui agite les environs. Les habitants ne sont pas sans entendre parler des prédicateurs ambulants, des sectes qui se déclarent, mais ils n'en ont cure. La vieille église, où le pasteur explique avec simplicité l'Évangile, se remplit de fidèles, tous les dimanches, même au cœur de l'hiver ; — et c'est heureux, car on n'y pourrait tenir, sans feu et par 40 degrés de froid, si elle n'était bondée.

Ils vivent, ces paroissiens, presque sans idéal, préoccupés surtout de labours et de semailles. Ils vont à l'église par habitude et pour honorer le Seigneur ; rentrés chez eux, ils n'ont guère de pensée pour le ciel, les peines de l'enfer et la vie éternelle.

Cependant le maître d'école remarque l'insuffisance oratoire du pasteur et s'en émeut. Les progrès des sectes dissidentes dans les communes voisines lui font craindre que l'esprit nouveau ne pénètre dans la paroisse : il persuade à quelques gros fermiers de lui avancer des fonds pour bâtir une chapelle où il prêchera la doctrine de l'Église officielle et s'efforcera de retenir les gens dans l'ancien culte. Malencontreuse idée, car cette concurrence faite à la prédication du pasteur inspire aux

1. M. André Bellessort a traduit en français ce roman.

paysans l'ambition d'annoncer, eux aussi, la parole de Dieu. En plusieurs séances, le maître d'école a commenté la Bible, selon les dogmes de l'orthodoxie, sans que l'ordre ait été troublé dans la chapelle ; mais, un jour, un cultivateur se lève de son banc et demande à parler devant l'assemblée :

— Dimanche dernier, comme j'étais assis dans ma maison, au milieu de mes gens, l'Esprit descendit en moi et je me mis à prêcher. Les miens m'ont dit que je devais me faire entendre du peuple à cette place.

Le maître d'école l'arrête en lui faisant observer que l'on doit apporter ici la parole de Dieu, non des méditations personnelles. Des protestations s'élèvent : pourquoi les paysans ne seraient-ils pas capables de prêcher? En donnant leur argent pour la construction de la chapelle, ils ont voulu que ce fût un temple libre où chacun parlerait selon sa conscience.

La discussion est déchaînée. Incapable de contenir la révolte, le maître d'école ferme la chapelle et renonce à toute prédication. Mais voici qu'un mystérieux personnage apparaît dans le bourg, s'adresse aux uns et aux autres, arrête les gens sur les routes, les interrompt dans leur travail pour leur poser des questions inquiétantes : « Pensent-ils aux choses de l'âme? s'efforcent-ils de vivre en chrétiens? »

C'est un homme de haute taille, mis comme un ouvrier ; il a les cheveux frisés, la barbe noire, les yeux perçants. Il a nom Helgum. Né dans la commune, il a passé quelques années en Amérique, y a fondé une pieuse confrérie et revient en Suède pour convertir ses compatriotes. Il entre dans les fermes et engage les paysans à former une communauté, « seul moyen de vivre chrétiennement ». Beaucoup se laissent subjuguer par sa parole et l'estiment capable d'opérer des miracles. La secte des Helgumiens naît, d'une sévérité puritaine. Les Ingmarsson, qu'a touchés l'esprit nouveau, en sont les premiers adhérents ; c'est chez eux que se réunissent les partisans de Helgum pour prier en commun et chanter des cantiques.

Bientôt Helgum, en butte aux menaces de paysans qui l'accusent d'avoir, par sa prédication, rendu fou quelqu'un des leurs, repart pour l'Amérique. De loin il envoie des conseils à la communauté. Une lettre, dans laquelle il invite ses frères à

délaisser leurs champs et à partir pour Jérusalem, où ils trouveront d'autres Helgumiens, les consterne d'abord. Ils tiennent un conciliabule dans la maison des Ingmarsson. Soudain une femme agenouillée s'écrie, le visage illuminé :

— J'entends la voix de Dieu, qui m'appelle.

Les uns après les autres, ils entendirent l'appel et sentirent s'évanouir les regrets et les angoisses. Une immense allégresse emplissait leurs cœurs. Ils n'avaient plus de pensée ni pour leurs fermes ni pour leurs proches, et voyaient déjà refleurir leur communauté dans la sainte cité de Dieu.

Le départ pour Jérusalem étant décidé, la ferme d'Ingmarsgard est vendue. L'admirable tableau que celui de cette vente! A Ingmarsgard, l'habitation des maîtres est précédée d'un perron qu'abrite un auvent sculpté et dont plusieurs générations d'Ingmarsson ont usé les marches de leurs pas pesants. Devant ce perron, dans la cour dallée, se rassemblent alors instruments de labour, — la plupart de forme ancienne et désuète, — vieux cabriolets, traîneaux peints en rouge et en vert, avec des harnais ornés de pompons et incrustés de coquillages blancs. Les valets apportent quantité d'autres objets qui depuis plus d'un siècle se couvraient de poussière dans les chambres de débarras : — coffres décorés de tulipes peintes, canettes et gobelets d'argent, antiques casseroles de cuivre, rouets et métiers, et deux énormes bibles, reliées en cuir.

A bien des gens venus pour assister à la vente la dispersion de ces choses vénérables semble une calamité publique. Mais les Ingmarsson restent impassibles :

— Ne faut-il pas faire à Dieu le sacrifice de ce qu'on a de plus cher au monde?

La ferme est adjugée à un riche paysan, qui l'offre en dot à sa fille, et celle-ci deviendra la femme d'un Ingmarsson qui, lui, n'est pas Helgumien : trop pauvre pour racheter la terre de ses pères, il ne peut se résoudre à la voir sortir de la famille, et, pour la conserver, il renonce à sa fiancée, la jolie Gertrude, fille du maître d'école.

Enfants, elle et lui ont joué ensemble; puis l'amour, « plus doux que le miel », leur a délié la langue et ils ont échangé des serments. Ils ont ensuite travaillé courageusement, chacun de

son côté, amassé quelques économies pour se mettre en ménage; la main dans la main, troublés d'une émotion grave et délicieuse, ils ont contemplé un grand arbre abattu par le jeune Ingmarsson et qui devait servir à la construction de leur future maison... Mais, dans l'âme du paysan, l'amour du bien familial est plus fort que le reste.

— Va, — dit-il à la femme du maître d'école, présente aux enchères, — va dire à Gertrude que je me suis vendu pour la ferme.

La tendre Gertrude, trahie par son fiancé, quitte son père et sa mère, et se joint aux Helgumiens, certaine de ne trouver de consolation qu'en Jésus, l'ami des humbles.

Enfin, c'est le départ des émigrants. Ils sont nombreux : des vieillards, des jeunes gens, des enfants, cheminant à pied ou en voiture. Une foule compacte de parents et d'amis est là : on tend les mains, on dit des paroles d'adieu. Tout le long de la route, des curieux regardent passer le convoi, grossi de gens qui veulent accompagner les Helgumiens jusqu'à la gare. Pas une âme aux champs, ce jour-là : le travail est arrêté.

Oh! les cruelles étapes de ce commençant exil! L'église, la maison d'école, le presbytère, la rivière au creux de la vallée, et les maisonnettes rouges et blanches entourées de bouquets d'arbres, et la terre bien cultivée : — songeant qu'ils ne reverront plus ces choses aimées, quelques émigrants éclatent en sanglots. Pour se remonter le cœur, ils entonnent un chant religieux.

Dernier incident. Installés dans les wagons, les enfants se mettent à pleurer :

— Ça nous est égal qu'on aille à Jérusalem, — disent les pauvres petits, — nous voulons retourner à la maison.



L'exode s'accomplit, malgré les pleurs des enfants. Mademoiselle Lagerlöf a pris à toute cette aventure un intérêt si vif qu'elle a fait le voyage de Jérusalem pour étudier la vie de cette colonie nouvelle, de ces Suédois mêlés à des Américains qui partagent leur foi. Elle a constaté que ces émigrés sont

doux, probes, travailleurs, et satisfaits de leur destinée. Organisés en communauté, ils fabriquent eux-mêmes les objets usuels, meubles, outils, voitures. Mademoiselle Lagerlöf a décrit leurs mœurs et leurs rites dans un volume intitulé *En Terre Sainte*, qui fait suite à *Jérusalem — En Dalécarlie*, — mais dont le succès n'a pas égalé celui de ses autres ouvrages. Sous une forme romanesque, c'est plutôt un livre d'édification religieuse.

En revanche, le talent se manifeste à plein dans les *Légendes chrétiennes et païennes*. L'auteur de *Gösta Berling* avait comparé les légendes à de gigantesques abeilles qui s'arrangent comme elles peuvent pour entrer dans la ruche de la réalité, laquelle est de dimension moyenne. Avec une merveilleuse adresse elle démêle le sens profond des vieux mythes sans rien leur ôter de leur grâce archaïque et de leur charme naïf. Ses personnages ont un saisissant caractère de vérité, ils sont humains, vivants.

Comment ne pas plaindre la ravissante princesse fiancée, depuis sa naissance, à un fils de roi qu'elle attend, enfermée au château de Ragnhildsholm? Le prince hérite de la couronne et se met en route pour chercher sa fiancée; mais, chemin faisant, une crainte lui vient : il se représente celle-ci laide et difforme. Apercevant les tours du château, il s'arrête, indécis; et, tout à coup, il tourne bride en murmurant :

— Puisque je suis roi, je veux au moins aimer à ma fantaisie!

Et la princesse demeure enfermée dans le château où elle se consumera d'ennui, où s'étiolera son inutile beauté.

Plus heureuse est Astrid, l'héroïne du conte qui porte son nom. Saint Olaf, roi de Norvège, après une grande défaite infligée au roi de Suède, lequel est resté païen, exige du vaincu, comme prix de la paix, qu'il lui donne en mariage sa fille Ingegerd, réputée pour sa beauté radieuse et pour sa haute vertu. Ingénieux à se dérober, voire à se venger, le roi de Suède envoie au vainqueur une serve, la belle Astrid, qui se fait passer pour la princesse Ingegerd et devient la femme d'Olaf. Un jour, touchée par les exemples de magnanimité que prodigue à son entourage le pieux roi, elle se jette

à ses genoux en avouant la supercherie. Olaf entre en fureur; le païen se réveille en lui : l'affront que lui a fait cette serve ne peut être puni que par la mort. Mais, au même instant, une vision lui révèle que Dieu le compte parmi ses saints. Dès lors, que lui importe un déshonneur décrété par les hommes? La divine loi du christianisme l'emporte dans son cœur : il pardonne à la serve et lui laisse son titre et son rang de reine.

Il y a bien de l'esprit dans ce petit conte : *la Cassette de l'Impératrice.* Traversant les Flandres occidentales, l'impératrice Marie-Thérèse a laissé à d'humbles et très pauvres habitants de ces contrées une cassette remplie d'or et leur a fait jurer de ne l'ouvrir qu'à la dernière extrémité, si leur misère devient telle qu'apparemment elle ne puisse plus empirer. Jusque-là ils devront la transmettre intacte aux générations suivantes.

L'idée de ce trésor a stimulé le zèle et le courage des populations; elle les a aidées dans l'accomplissement de grandes choses. Des villes ont été construites, des ports creusés, des phares élevés. Toujours cette pensée a soutenu les travailleurs : « Quand nous serons à bout de ressources, l'impératrice nous secourra ». — La cassette de Marie-Thérèse n'est-elle pas le symbole de la Providence?

Dans la légende intitulée *Notre-Seigneur et saint Pierre*, la fable s'élève au pathétique.

Après bien des tribulations, bien des maux endurés sur la terre, Notre-Seigneur et son compagnon saint Pierre remontent ensemble au Paradis. Saint Pierre est franchement satisfait. Il était las de courir le monde, de mendier aux portes des maisons et de subir les intempéries. Il lui a été impossible de comprendre pourquoi le divin Maître s'imposait un voyage si pénible. Mais tout est bien qui finit bien : saint Pierre pourra désormais se reposer dans la béatitude céleste.

Or, à peine quinze jours se sont-ils écoulés, un ange vient se prosterner sept fois devant Notre-Seigneur et lui apprendre que saint Pierre est la proie d'un noir chagrin : étendu sur le sol, il refuse toute nourriture.

Inquiet, Notre-Seigneur se met à la recherche du saint :

Il le trouva dans un coin désert du Paradis, couché sur l'herbe, les vêtements déchirés, les cheveux couverts de cendres.

Notre-Seigneur s'assit à côté de lui et demanda :

— Qu'est-ce qui t'afflige, saint Pierre ?

Mais saint Pierre ne répondit pas.

— Quelle est la cause de ton chagrin ? — dit encore Notre-Seigneur.

Alors saint Pierre retira sa couronne d'or et la jeta aux pieds de Notre-Seigneur, comme pour lui signifier qu'il ne voulait plus participer à sa gloire.

Voyant que saint Pierre ne savait plus ce qu'il faisait, Notre-Seigneur reprit avec la même douceur :

— Il faut me dire ce qui te fait de la peine.

Cette fois, saint Pierre se redresse, hors de lui, les poings serrés, les yeux étincelants. Il ne veut plus servir Notre-Seigneur parce que, du Paradis, il a vu sa mère, morte récemment, descendre en enfer. Pourquoi Notre-Seigneur l'a-t-il condamnée aux peines éternelles ?

Notre-Seigneur laisse la question sans réponse. Mais il conduit saint Pierre au bord d'un gouffre et lui fait voir les damnés, tout au fond ; en même temps, il charge un ange d'amener au Paradis la mère de saint Pierre. Et saint Pierre, plongeant ses regards dans l'abîme, aperçoit sa mère, qui fut une femme au cœur dur, inaccessible à la pitié. L'ange la soulève et monte avec elle vers les pures régions habitées par les bienheureux. Cependant d'autres damnés se sont accrochés à elle : « Sauve-nous ! » lui crient-ils. Hélas ! indifférente à leurs supplications, elle les repousse énergiquement : un à un, ils retombent au séjour infernal. L'ange, qui avait soutenu facilement cette grappe de réprouvés, ralentit son vol comme si le poids de la méchante femme excédait ses forces. Ouvrant les bras, il la laisse choir et revient seul au royaume des élus.

Notre Seigneur alors demande à saint Pierre :.

— Trouverais-tu juste que ta mère fût admise au Paradis ?

Saint-Pierre de fondre en larmes et de s'écrier :

— Qu'est-ce que ce Paradis où il faut encore souffrir ?

Et Notre-Seigneur de répliquer avec tristesse :

— N'as-tu donc pas compris que, si j'ai vécu longtemps parmi les hommes, c'était pour leur enseigner la charité et l'amour du prochain ? car, tant qu'ils n'en seront pas tous pénétrés, il n'y aura pas d'endroit sur la terre ni au ciel où ils puissent être à l'abri de la douleur.

On voudrait citer toutes ces légendes. La fiction est le vrai domaine de Selma Lagerlöf. On peut dire qu'elle y a créé un genre. Sous sa plume, la fable s'orne d'inventions qui s'enroulent comme de gracieuses arabesques autour du motif principal. Ce don de fantaisie apparaît de manière particulièrement heureuse dans l'histoire du *Rouge-gorge*.

Le Seigneur, après avoir créé le ciel et la terre, crée pendant toute une journée les plantes et les animaux, et donne à chacune d'elles, à chacun d'eux, un nom. Vers le soir, ayant créé un petit oiseau de teinte uniformément grise, il le lâche en lui disant :

— Ton nom est rouge-gorge.

Le petit oiseau vole de côté et d'autre, admirant le vaste monde. La curiosité lui vient de contempler sa propre image : il se mire dans un ruisseau et, à sa grande surprise, il ne se découvre pas une seule plume rouge.

Il retourne auprès du Seigneur, assis, magnifique et bon, sur son trône, d'où il sème sur la terre des roses et d'autres fleurs. Le cœur tremblant, il s'approche et demande pour quelle raison il a reçu le nom de rouge-gorge : tout son plumage, hélas! est d'un gris très terne.

Il s'imagine que le Tout-Puissant va lui teindre la poitrine en rouge. Mais le Tout-Puissant lui répond :

— Je t'ai appelé rouge-gorge; tu garderas ce nom. A toi de le mériter.

L'oiseau s'envola, songeur. Que pourrait-il bien faire pour se procurer des plumes rouges?

Tout ce qu'il trouva fut de construire son nid dans un buisson de roses. Sans doute espérait-il qu'une feuille de rose se poserait sur sa gorge et lui prêterait sa couleur.

Un nombre immense d'années s'écoule pendant lesquelles les hommes se répandent sur la terre et bâtissent des villes. Un jour, sur une montagne peu élevée, proche de Jérusalem, un rouge-gorge chante pour ses petits et leur raconte les tentatives infructueuses faites par leurs aïeux pour mériter la riche couleur, objet de leur envie :

— Le premier de notre espèce rencontra un autre oiseau fait à son image. Il l'aima si ardemment qu'il en eut la poitrine enflammée.

« Ah! — se dit-il, — je devine maintenant la volonté du Seigneur : je devais aimer avec cette violence afin que l'amour dont mon cœur est embrasé colorât en rouge les plumes de ma gorge... » Il fut déçu, comme l'ont été après lui tous ses descendants.

Le premier rouge-gorge espéra ensuite que son talent de chanteur, provoquant chez lui des transports, lui vaudrait la teinte flamboyante. Et, plus tard, ayant combattu bravement contre d'autres animaux, il se figura que son ardeur guerrière serait ainsi récompensée. Chaque fois, il fut déçu.

— Les mêmes désillusions vous sont réservées, — conclut le père des petits rouges-gorges.

Ceux-ci se mirent à jacasser d'un air important et dirent qu'ils voulaient tenter quelque chose pour obtenir la couleur convoitée. Mais leur père, hochant la tête, leur représenta l'inutilité d'un nouvel effort. Alors que tant de rouges-gorges pleins de mérites avaient échoué, devaient-ils se flatter de réussir? Que pourraient-ils faire de plus qu'aimer, chanter et se battre?

A ce moment, une multitude humaine sort par une des portes de Jérusalem : cavaliers, soldats, prêtres et juges, bourreaux, femmes en larmes et toute une foule hurlante se hâtent vers le sommet de la montagne.

Le petit oiseau gris eut peur au bord de son nid. Il trembla que le buisson de roses ne fût piétiné, la couvée détruite.

— Attention! — cria-t-il à ses enfants. — Tenez-vous bien tranquilles! Voici un cheval qui vient de notre côté... voici toute la troupe sauvage...

Soudain l'oiseau se tait. Lui et ses petits entendent des coups de marteau, des cris de douleur et les vociférations de la foule : on crucifie trois malfaiteurs. Les yeux agrandis par l'épouvante, le rouge-gorge voit se dérouler une scène atroce.

— Oh! que les hommes sont cruels! — dit-il. — Non contents d'avoir cloué sur la croix ces infortunés, ils viennent de mettre une couronne d'épines au front de l'un d'eux. Les épines l'ont blessé : je vois jaillir du sang... Cet homme est si beau, son œil est si doux que chacun devrait l'aimer. C'est comme une flèche qui me transperce le cœur, à le voir souffrir!

« J'ai beau être petit et faible, — songe-t-il, — je peux faire quelque chose pour alléger cette souffrance ».

Et il vole jusqu'au lieu du supplice, décrit de grands cercles autour de la croix : — « il était de nature craintive et avait toujours fui les hommes », nous dit mademoiselle Lagerlöf, émue, comme le bon La Fontaine, d'une affectueuse sympathie pour les bêtes. — Cependant il s'enhardit et vient plus près ; du bout de son bec, il retire une épine qui piquait le crucifié au front.

Une goutte de sang tomba sur la poitrine de l'oiseau, elle s'étendit, empourprant le fin duvet.

Le crucifié entr'ouvrit les lèvres et murmura :

— Tu viens de mériter par ta charitable pensée ce que ceux de ton espèce convoitaient depuis la création du monde.

Charité, compassion, voilà le sentiment essentiel, l'idée maîtresse qui anime toute l'œuvre de la romancière suédoise, apôtre du christianisme en même temps qu'attrayant écrivain. Elle n'admet pas qu'un acte d'amour chrétien puisse rester sans récompense ; l'humble petit oiseau qui a eu pitié du Christ agoinsant est l'objet d'une faveur divine dont bénéficie toute sa descendance :

Quand l'oiseau revint au nid, ses petits lui crièrent :

— Les plumes de ta gorge sont rouges !

Il répondit :

— Une goutte du sang de ce pauvre homme les a mouillées : la tache disparaîtra au premier bain que je prendrai dans un ruisseau ou dans l'eau d'une source.

Mais ni l'eau des ruisseaux ni celle des sources ne lui enlevèrent la belle nuance rouge. Ses petits en eurent la poitrine ornée dès qu'ils purent voler de leurs propres ailes, et, depuis ce temps, tous les rouges-gorges en sont parés.



Le Voyage merveilleux de Nils Holgersson, écrit pour les enfants, adopté dans les écoles populaires suédoises, promène les jeunes lecteurs à travers les provinces de la Suède : il en dépeint les paysages, les fleurs et les animaux, il en raconte les traditions particulières.

Nils Holgersson, écolier de quatorze ans, long et maigre, aimant mieux flâner aux champs que travailler, est métamor-

phosé en Petit Poucet; sous le nom de *Tummetot* (Tom Pouce), il se mêle à une bande d'oies sauvages et l'une d'elles, complaisante et docile, l'emporte sur les plumes de son dos. Les enfants ne sont pas seuls à le suivre avec plaisir dans ses pérégrinations : le récit est d'une parfaite gentillesse et la philosophie qui s'en dégage n'est pas sans valeur.

Voyons, par exemple, Tummetot lors de son arrivée en Dalécarlie, un dimanche de mai, par une abondante tombée de neige. L'air est criblé de gros flocons blancs; la terre est uniformément blanche.

Les oies sauvages, la tête sous leur aile, se sont dit que, par un temps pareil, dormir est ce qu'il y a de mieux à faire: tel a été aussi l'avis de Tummetot.

Les cloches de Rœttvik, annonçant l'office divin, le réveillèrent. Il ne neigeait plus, mais le vent du nord soufflait avec violence et sur l'eau il faisait très froid : Tummetot fut heureux de voir les oies secouer la neige qui alourdissait leurs ailes et voler jusqu'à terre pour se procurer de la nourriture.

Il y avait, ce dimanche-là, première communion en l'église de Rœttvik; communiants et communiantes, arrivés avant l'heure, formaient des groupes et causaient à l'entrée de l'église. Tous avaient revêtu leurs habits de fête, clairs et bariolés.

— Chère mère Akka, voudrais-tu voler plus lentement afin que je puisse voir ces enfants? — cria Tummetot à l'oiseau qui le portait.

Et mère Akka, sans doute, jugea ce désir légitime, car elle se rapprocha du sol et fit trois fois le tour de l'église. J'ignore ce qu'étaient ces enfants vus de près : à la hauteur où planait Tummetot, celui-ci pensa que jamais il n'avait vu plus charmante troupe enfantine. « Je ne puis croire — pensa-t-il — qu'il y ait de plus jolis princes et princesses dans le palais du roi ! »

Reprenant son vol, mère Akka parvient au village de Leksand :

Selon la coutume, la jeunesse avait quitté le pays dès les premiers jours du printemps pour se louer dans les environs. Il ne restait plus guère que des vieillards dans la paroisse. Justement, une procession de vieilles femmes cheminait le long d'une allée de bouleaux qui menait à l'église. Sur la terre poudrée de blanc, parmi les troncs pâles des arbres, en manteau de peau d'agneau blanche, la tête enveloppée d'un blanc capuchon, le devant de leur robe couvert d'un

tablier jaune bordé de blanc ou de noir, elles s'avançaient, les bonnes vieilles.

— Chère mère Akka, permets que je contemple ces vieilles femmes! — dit Tummetot.

Mère Akka approuva ce désir : par trois fois elle vola le long de l'allée. Je ne sais trop quel était l'aspect de ces matrones vues à proximité : aux yeux de Tummetot elles avaient un air de dignité et de sagesse incomparable. « On dirait — pensa-t-il — qu'elles ont des rois pour fils et des reines pour filles! »

A Leksand comme à Rœttvik, l'épaisseur de la neige empêche mère Akka de trouver sa nourriture : elle poursuit sa route vers le sud et arrive à Gagnef, où l'on vient d'enterrer un mort.

Plusieurs femmes étaient encore au cimetière; elles circulaient parmi les tombes, dans leur costume composé d'une robe verte à manches rouges et d'une coiffe qui avait pour garniture des franges de toutes couleurs.

— Mère Akka, fais en sorte que je puisse regarder à mon aise ces paysannes! — supplia Tummetot.

Mère Akka voulut bien se prêter à ce désir et parcourut trois fois l'étendue du cimetière. Il est malaisé de dire quelle pouvait être la physionomie de ces femmes lorsqu'on les approchait : Tummetot les voyait à une distance où elles apparaissaient comme de superbes fleurs. « C'est à croire — se dit-il — qu'elles ont poussé dans les jardins du roi! »

Plus loin, la même illusion d'optique fait que le petit voyageur continue de tout voir en beau :

A Flodo, une noce attendait, à la porte de l'église, la fin du service dominical. La mariée avait posé une couronne dorée sur ses cheveux flottants et son costume s'ornait de bijoux, de fleurs et de rubans multicolores. Le marié était en habit bleu, culotte, casquette rouge, les demoiselles d'honneur avaient des robes brodées de roses et de tulipes aux tons éclatants. Parents et amis exhibaient leurs vêtements du dimanche.

— Chère mère Akka, laisse-moi admirer la belle jeunesse! — cria Tummetot.

L'oie fit trois fois le tour de la place où s'élevait l'église. Je ne puis dire exactement la mine qu'avaient ces villageois lorsqu'on les regardait de près : de son poste d'observation, Tummetot estima qu'on ne pouvait voir en ce monde plus joli couple ni cortège plus brillant. « Je doute — pensa-t-il — que le roi et la reine soient mieux habillés! »

La troupe d'oies sauvages trouva enfin un endroit sec à Flodo, où elle s'arrêta pour manger...

Redevenu le grand garçon efflanqué qu'il était au début du livre, Nils Holgersson pourra tirer de son équipée maint enseignement; — et, sans doute, il regrettera de ne plus voler avec des oies sauvages, bien haut, bien loin, et de ne plus voir les choses dans le mirage de l'éloignement.



Selma Lagerlof nous confie, vers la fin de cette fantastique histoire, qu'après avoir entrepris à Stockholm d'écrire un livre pour les enfants : elle fut sur le point d'abandonner ce projet : l'inspiration ne lui venait pas devant cet horizon restreint par des maisons à plusieurs étages. Elle partit alors pour la campagne et, dans cette solitude, le travail lui devint facile. C'est qu'elle aime passionnément la nature et la vie rustique. Elle est aujourd'hui l'écrivain le plus en vogue de toute la Scandinavie. Ses livres atteignent à un nombre d'éditions bien rare dans les trois pays du Nord. Après avoir beaucoup voyagé, « pour voir le monde et s'instruire », elle habite maintenant de préférence la maison paternelle, *Möbacka*, devenue sienne. Elle passe une grande partie de l'année dans son cher Varmland, terre de légendes et de rêves, et s'occupe toujours « de livres et d'écriture », comme on l'avait prédit. Elle est, paraît-il, d'humeur taciturne et méditative.

Sur le lac qu'elle a célébré dans son ouvrage le plus populaire, le lac Fryken, un service régulier est assuré maintenant par deux bateaux à vapeur : l'un a reçu le nom de *Selma Lagerlöf*, l'autre celui de *Gösta Berling*.

Mystique, au demeurant, comme l'est sa race, elle croit volontiers aux prophéties. En voici une d'Auguste Strindberg qui semble vraiment avoir annoncé l'œuvre si originale de la célèbre romancière :

Le naturalisme fut puissant et fécond, mais il est épuisé... Ce n'est pas une période réactionnaire qui se prépare, un retour vers ce qui a fait son temps : nous constatons un mouvement vers quelque chose de nouveau.

MARTINE RÉMUSAT

MADAME DE TENCIN

ET

LA FRESNAYE

Madame de Tencin a laissé une réputation de femme galante et d'auteur délicat. Ses œuvres littéraires paraissent fades aujourd'hui : l'invention romanesque y est gâtée par une sentimentalité un peu trop affectée. Ses propres aventures, d'ailleurs, sont plus intéressantes et plus extraordinaires que celles qu'elle a imaginées. Il ne faudrait pourtant pas lui attribuer, comme on l'a presque toujours fait jusqu'ici, une vie plus scandaleuse que celle de beaucoup de ses contemporaines, les dames de la Régence.

Lorsqu'en 1712, Alexandrine Tencin sortit du couvent après l'annulation régulière de ses vœux, elle vint à Paris où elle vécut d'abord chez sa sœur, madame de Ferriol. Elle y rencontra nombre d'hommes aimables, entreprenants et sensibles à sa beauté. Bientôt elle habita seule, rue Saint-Honoré[1], un petit hôtel dont les habitants s'appelaient : le chevalier Destouches, qui fut le père de d'Alembert, Fontenelle, Bolingbroke, le comte Hoym. Elle reçut les hommages de beaucoup d'autres encore ; puis, elle fréquenta le Palais Royal. La chronique voudrait faire croire qu'elle fut la maîtresse du

1. Son hôtel était situé dans une partie de l'espace compris aujourd'hui entre la rue Duphot et la rue Richepanse.

Régent ; en réalité elle se contenta de Dubois, qui lui rendit de grands services et prépara la fortune de son frère l'abbé de Tencin, le futur archevêque d'Embrun, cardinal et ministre d'État. Aussi, lorsque Dubois mourut en 1723, le coup fut rude pour les Tencin. Un tel protecteur ne pouvait être remplacé, mais l'amant était remplaçable. Madame de Tencin élut un conseiller au Grand Conseil, nommé La Fresnaye, un « homme de six pieds et plus de haut et qui pouvait servir les dames [1] ».

La Fresnaye, fils d'un subdélégué d'intendant, avait été, avant d'entrer au Grand Conseil, capitaine de patache à l'île de Ré et banquier expéditionnaire en cour de Rome. C'est en cette dernière qualité qu'il s'était mis en relations avec l'abbé de Tencin et avec sa sœur.

Il avait épousé Aimée Masseau, fille d'un marchand enrichi qui avait acheté la baronnie de l'île de Ré. Mais au bout de dix-huit mois, paraît-il, madame de La Fresnaye, excédée des infidélités de son mari, était rentrée chez ses parents avec son enfant et elle était morte de chagrin à vingt et un ans, tandis que son mari se lançait dans l'agio, courait les ruelles et achetait enfin une charge de conseiller au Grand Conseil. Madame de Tencin aima en lui le beau gaillard, et aussi l'homme d'affaires ; car en cela semblable à beaucoup de belles dames de son temps elle agiotait elle-même. La Fresnaye habitait rue Saint-Honoré, près de la porte du même nom, dans un appartement de l'hôtel du marquis de Mancini [2], et visitait chaque jour chez sa maîtresse. Il faisait ses commissions, et s'occupait des affaires de la famille, comme l'atteste cette lettre de la dame à son frère.

J'ai reçu, mon cher frère, votre lettre où vous me mandez les propositions que M. de Barral [3] nous fait pour Villeplate [4]. Je crois qu'il les faut accepter. On se libérera de tout ce que l'on doit et l'on s'assurera par là la possession tranquille des autres biens. Je compte aussi que vous finirez l'affaire de M. Duport. Il vaut mieux avoir 16 300 livres que 400 livres de rente.

Quand vous aurez payé toutes les dettes foncières, vous m'enverrez

1. Math. Marais, t. III p. 410.

2. Arch. Nat., Y. 11.656.

3. Son oncle.

4. Terre de famille.

le surplus de l'argent et le plus promptement que vous pourrez. Je compte que vous recevrez 136 000 livres. Je ne sais pas au juste ce qui est dû mais il me semble que cela ne passe pas 80 000 livres.

On voit par les lettres de madame de Tencin que La Fresnaye correspondait « régulièrement » avec le frère, et qu'il avançait de l'argent à la famille : continuant ainsi, malgré sa qualité de conseiller au Grand Conseil, son métier de banquier. Or, il advint, à l'heureux amant, une aventure que la dame raconte à son frère, le 11 octobre 1724 :

Il est arrivé un malheur à La Fresnaye[1]. On lui a volé 80 actions chez un agent de change et dix mille francs d'argent. Celui qu'on soupçonne d'être le voleur vient d'être arrêté. Nous avons d'ailleurs quelque espérance de les retrouver. Ce qu'il y a de plus cruel pour moi c'est que je suis la cause innocente de ce vol. J'étais à Ablon[2] où il (La Fresnaye) vint me trouver pour me donner avis qu'un de mes laquais était en prison, que j'avais chargé en partant de retirer des lettres de change dont il était porteur. Ce fut justement le jour qu'il vint à Ablon que ses actions furent volées. Et il devait les retirer le même jour, l'engagement qu'il avait pris pour les laisser chez l'agent de change étant fini.

Voici l'explication de cette affaire, épisode intéressant les mœurs du temps[3]. « Au mois de septembre (1724), M. de La Fresnaye avait consenti à fournir à un certain comte de Flohr un fonds de cent actions de la Compagnie des Indes[4] pour un mois seulement et aux conditions suivantes : Pendant tout ce temps le sieur comte de Flohr serait le maître d'en ordonner telles négociations que bon lui semblerait. Au dernier jour du mois et non plus tôt le sieur de La Fresnaye pourrait retirer ses fonds et il lui serait fourni par le sieur comte de Flohr un compte de toutes les opérations ».

Le tiers choisi fut un « jeune homme de famille » nommé La Grye qui loua sous son nom un bureau meublé où le

1. Lettre inédite, Collection du Marquis de Monteynard.

2. Madame de Ferriol avait une maison de campagne en cet endroit, situé sur la rive gauche de la Seine, entre Paris et Corbeil, près de Villeneuve-Saint-Georges.

3. Les détails sur cette affaire sont tirés de : Mémoire pour le sieur Jacques de la Grye. Bibl. Nat., Mss. Clairambault, 1089.

4. L'action valait alors environ 1300 livres.

comte de Flohr et La Fresnaye se retrouvaient chaque jour avec des amis. Mais au lieu de s'occuper d'affaires de bourse, ces messieurs se mettaient à jouer de fortes sommes, tandis que leurs employés, chargés de surveiller la « place du Commerce [1] », venaient de temps à autre les tenir au courant.

Le comte de Flohr commença par perdre dans ses opérations la valeur de trois actions. Le lendemain de cette mésaventure, La Fresnaye arriva le premier au bureau et reprit ses quatre-vingt-dix-sept actions en disant : « Le coup est manqué ; il n'y a plus rien à faire d'avantageux. » Mais quand le comte de Flohr connut cette reprise, il se fâcha, rappela les termes du traité, et La Fresnaye désireux sans doute de ne point se brouiller avec cet utile collaborateur, rapporta cent actions, qu'il promit de laisser jusqu'au 4 octobre, limite du contrat.

Ici intervient un certain marquis, ami du comte de Flohr, mais dont le nom est resté inconnu. Le 30 septembre Flohr est à Fontainebleau, et à cause de son absence, La Grye n'a pas apporté les fonds au bureau ; le marquis arrive et déclare qu'il faut aller sur-le-champ chercher les actions, car il attend, assure-t-il, les ordres du comte de Flohr par un courrier extraordinaire pour faire une grande opération. La Grye exécute l'ordre, mais la journée se passe sans qu'aucun courrier ne paraisse. Seulement, dans la journée, La Fresnaye passe au bureau, se fait ouvrir le tiroir de la commode où l'on renfermait les fonds de la société et détache lui-même ses coupons de dividende. Pendant quatre jours La Grye garde les actions chez lui, car Flohr est toujours absent. Enfin celui-ci revient le 4 octobre ; c'est précisément ce jour-là que doivent avoir lieu la remise des fonds prêtés par La Fresnaye et la liquidation. La Grye arrive au bureau à neuf heures et demie du matin, puis vers midi s'en va déjeuner, laissant à sa place un employé de garde, nommé Le Brun.

Pendant son absence, le marquis arrive et ordonne à Le Brun d'aller à la porte de la rue guetter le passage d'un valet du comte de Flohr, car il doit faire porter un message à ce dernier. Quelques instants après, le marquis descend et fait

1. La Bourse de Paris était établie depuis quelques mois, mais l'habitude la faisait encore appeler : Place du Commerce, du nom que ce lieu portait depuis 1722.

remonter Le Brun en disant qu'il ira lui-même à la recherche du comte. Le coup était fait, les actions avaient disparu.

Lorsque La Grye apprit ce malheur, il courut chez La Fresnaye, parti le matin pour Ablon, l'attendit et à dix heures du soir, tous deux se rendirent chez le lieutenant criminel.

La Fresnaye fit rédiger la plainte à la requête de La Grye, qui dans son inexpérience devient ainsi « partie » dans l'affaire. Le marquis fut arrêté et les preuves de sa culpabilité abondèrent. Pourtant La Fresnaye, calmé subitement à son égard, le fit mettre en liberté provisoire, puis se retourna contre La Grye, prétendant qu'il était responsable des actions confiées à sa garde. Mais dans le procès qui suivit, M^tre Pichon, avocat du jeune homme, n'eut pas de peine à démontrer que les prétentions de La Fresnaye étaient mal fondées. Il offrit de faire la preuve que le lendemain même du vol La Fresnaye s'était entendu secrètement avec le comte de Flohr, qu'il avait reçu de celui-ci des diamants et des billets pour une valeur égale aux titres volés et qu'en réalité cette affaire semblait avoir été montée pour faire payer à La Grye le prix de quatre-vingts actions pour lesquelles on avait déjà reçu d'autre part une indemnité suffisante.

On ne voit pas que madame de Tencin ait cru son amant capable d'avoir joué ce tour de Scapin, mais elle ne tarda pas à être éclairée sur la situation et le caractère du personnage. La Fresnaye, qui empruntait tant qu'il pouvait, lui avait emprunté à elle-même cent mille livres, en lui donnant en gage un domaine qu'il avait acheté dans l'île de Ré, et qui était le seul bien qui lui restât. Harcelé par ses créanciers, il essaya de se faire rendre l'acte d'engagement. Il supplia, menaça, joua le désespoir. Mais sa maîtresse, qui s'était déjà montrée généreuse [1] à son égard, ne voulut pas aller jusqu'à se ruiner pour lui. D'ailleurs ses sentiments pour le Bel-Ami s'étaient refroidis, comme on le voit par une lettre écrite par elle le 2 octobre 1725 au banquier Cottin qui s'était entremis auprès d'elle en faveur de La Fresnaye [2].

1. Le banquier Jean Cottin a déposé qu'il avait toujours reconnu dans la conduite de madame de Tencin envers La Fresnaye « beaucoup de bonté et de générosité ». (Arch. Nat. Y. 11655).

2. Bibl. Nat. M. Clairambault 1089, f° 151.

Je suis bien touchée, Monsieur, de vos bontés et des marques d'amitié que je reçois de vous dans cette malheureuse occasion. Quoiqu'il puisse m'en coûter, je suivrai le parti que j'ai pris, j'en ai trop senti la nécessité. Votre ami et moi ne pouvons plus penser l'un pour l'autre comme nous avons pensé : quand la tendresse a été altérée jusqu'à un certain point, elle ne peut pas revenir comme elle a été, d'ailleurs je me dois à moi-même de finir un commerce où je n'ai trouvé depuis plusieurs mois que des amertumes et des sujets de désespoir. Votre ami n'est pas aussi touché que vous le croyez; je vous ferai voir les lettres qu'il m'a écrites et vous jugerez par ce qu'elles contiennent qu'il n'est pas un moment dans ses sentiments dont je puisse être contente. En un mot son caractère, d'ailleurs plein de probité [1], n'est pas propre pour un commerce tel que le nôtre. Je serai toute ma vie de ses amies et je voudrais pouvoir lui en donner des marques réelles; mais c'est tout ce que je puis pour lui présentement ; il m'a mise dans la nécessité de faire effort pour m'arracher des sentiments qui faisaient le malheur de ma vie et qui en devaient faire le bonheur. Je ne puis oublier que ses emportements m'ont exposée à ce qu'il y a de plus terrible et qu'il a eu des soupçons dont ma conduite et mon caractère devaient m'épargner la honte. Adieu, monsieur et mon cher, je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous prie de dire à votre ami qu'il ne doit plus songer à me voir.

C'était la rupture.

Alors La Fresnaye en arriva aux grands expédients. Il vendit ses chevaux et son carrosse, congédia son cocher, sans lui régler la totalité de ses gages, renvoya ses autres domestiques et ne garda qu'un unique serviteur. Il cessa de payer son frotteur de parquets, son perruquier, son marchand de vins, et le débitant de tabac auquel il finit par devoir cent vingt-neuf livres, ce qui était considérable même pour un gros priseur.

Il prit des airs de désespoir. Madame de Tencin avait consenti à le revoir encore de temps à autre. Au mois de janvier de l'année 1726, un jour qu'il se trouvait rue Saint-Honoré, assis au coin du feu, entre elle et une de ses amies [2], madame d'Augny, il se lamenta : « Le sort m'accable, dit-il, et je vois ma fortune ruinée, juste au moment où j'allais être nommé maître des Requêtes. La perte de mes actions a mis le comble à mes

1. Mme de Tencin n'avait pas encore à ce moment la preuve des friponneries de son amant.

2. La femme d'un financier de Grenoble et grande amie de madame de Tencin.

malheurs. Ah! combien j'admire le courage des Anglais qui se tuent lorsqu'ils ont de grands chagrins! » Madame d'Augny répliqua qu'il y avait à se tuer autant de faiblesse que de courage. « Mais vous avez de la religion, ajouta-t-elle, et vous ne vous tuerez point à moins que vous ne soyez devenu tout à fait fou. — Pourtant, objecta La Fresnaye, les Romains qui étaient de grands hommes se tuaient bien. — Allons! dit madame d'Augny en se levant pour partir, il vaut encore mieux être conseiller au Grand Conseil[1]. »

Ces propos de suicide se renouvelaient jusqu'à excéder madame de Tencin qui fut sur le point d'interdire sa porte à La Fresnaye. Mais elle pensa que la « douceur serait plus propre à ramener cet esprit » et elle continua à le recevoir. Il l'avait si souvent menacée de se tuer qu'elle s'y était accoutumée. Seulement elle recommanda à ses domestiques de ne jamais la laisser seule avec lui[2].

Cependant, La Fresnaye faisait charger tous les matins son pistolet de poche par son domestique et le faisait décharger tous les soirs[3]. Le 5 avril il se présente chez M. de Sancy, avocat au Grand Conseil, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. M. de Sacy fut frappé de l'altération de ses traits, et lui demanda s'il était malade; La Fresnaye répondit : « En effet, je suis tourmenté par une fistule qui me jette dans de grands chagrins ».

Puis il tendit à M. de Sacy deux enveloppes : sur l'une était écrit : à M. de La Fresnaye 5 avril 1726. Sur l'autre : ceci est mon testament. « En cas de mort, ajouta-t-il, je vous demande de déposer ces plis chez un notaire pour qu'ils soient ouverts par lui en présence de mes créanciers. » M. de Sacy essaya de le réconforter en s'étonnant que pour un mal si peu dangereux il prît de semblables précautions. « On ne sait jamais qui vit ou qui meurt » répondit La Fresnaye en prenant congé[4].

Le 6 avril, il arrivait chez madame de Tencin vers dix heures du matin. Celle-ci, souffrante depuis trois mois, se tenait la plupart du temps dans sa chambre. Ce fut là que La Fresnaye la

1. Déposition exacte de madame d'Augny, Arch. Nationales, Y, 11656.
2. Arch. Nat. Y. 11656.
3. Biblioth. de Lyon, Fonds Morin, Pons.
4. Dépositions des témoins. Arch. Nat., Y. 11.656.

trouva entourée de parents et d'amis : sa sœur madame de Groslée, le jeune chevalier de Tencin, l'abbé de Gayrande, docteur en Sorbonne et l'abbé Veyret[1], aumônier de M. l'archevêque d'Embrun, qui se trouvait pour le moment à Paris. La Fresnaye s'assit sur le canapé à côté de la cheminée et ne prit guère part à la conversation.

Vers onze heures et demie, l'abbé de Gayrande se leva pour prendre congé et les personnes présentes l'accompagnèrent jusqu'à l'escalier. A ce moment Le Fresnaye s'approcha de madame de Tencin et lui « demanda la permission d'aller dans son cabinet pour écrire une lettre ». Elle permit d'un signe de tête et demeura à causer sur le palier. Tout à coup on entendit une détonation. L'abbé Veyret courut à la porte du boudoir, l'ouvrit et aperçut La Fresnaye assis sur un canapé, la tête, penchée contre la muraille, et sur le plancher le pistolet de poche dont il venait de se servir. « Il est mort! s'écria l'abbé, il s'est tué! » A ces mots madame de Tencin et sa sœur s'enfuirent dans le salon, suivies du chevalier de Tencin.

Cependant l'abbé Veyret constatait que le coup avait porté dans la région du cœur, éteignait le feu qui avait pris aux vêtements, fermait la porte du cabinet et courait avertir l'archevêque d'Embrun.

Le prélat, arrivé en hâte, prit la grosse clef de la porte cochère afin d'empêcher les domestiques d'aller clabauder dans le voisinage, et il envoya l'abbé Veyret chercher M. Chevalier, avocat, homme de bon conseil. Un neveu de madame de Tencin, M. d'Argental, conseiller au parlement, se présenta, fort à propos. Après avoir délibéré, on résolut de prévenir M. le Procureur Général du Grand Conseil. Ce magistrat arriva bientôt avec son substitut et son greffier, procéda à une instruction sommaire, puis il déclara qu'il fallait prier M. le Premier Président et les plus anciens officiers du Grand Conseil de bien vouloir se réunir dans la demeure même de madame de Tencin. Cette assemblée, après avoir reconnu à première vue qu'il s'agissait bien d'un suicide, décida pourtant de faire procéder à l'autopsie du cadavre. On envoya quérir Jean Gautier, le vieux chirurgien attitré pour ces sortes d'opérations. Il était

1. L'abbé Veyret, avait été procureur pour madame de Tencin dans son procès en sécularisation.

cinq heures du soir et aucun des magistrats présents n'avait encore dîné. Messieurs du Grand Conseil avaient faim. Ne voulant rien accepter de madame de Tencin, qui pouvait devenir leur justiciable, ils firent acheter des bouteilles de vin, du pain et du fromage.

Cependant Jean Gautier arriva. Assisté d'un confrère qu'il manda, il fit transporter le cadavre dans la salle de bains et cette déclaration fut rédigée : « On trouva que la cause de la mort ne provenait que d'un coup d'une arme à feu qui était sous la mamelle gauche, dans la quatrième des vraies côtes, trouvée brisée et fracassée, et le cœur criblé de cinq ou six coups [1], ce qui a causé la mort dans le moment. » Pendant ces allées et venues, c'était toujours l'archevêque d'Embrun qui, gardien de la grosse clef, allait ouvrir et refermer la porte cochère [2].

Après l'autopsie, la Cour délibéra et décida « que l'on enverrait quérir M. le Curé de Saint-Roch pour trouver bon que l'on inhumât pendant la nuit suivante le défunt comme étant de la paroisse ». Le curé objecta qu'il ne pouvait point procéder à la sépulture d'un suicidé sans s'exposer à une mercuriale du cardinal archevêque de Paris.

— Eh! bien, lui répliqua le Président du Grand Conseil, quand vous le ferez en vertu d'un arrêt qui vous l'ordonne, vous n'aurez rien à dire ». Le Grand Conseil prononça un arrêt « avec injonction à M. le Curé de Saint-Roch d'enterrer le défunt » [3]. L'arrêt fut signifié sur le champ par un huissier au curé, qui envoya chercher les fossoyeurs. A cause de l' « extrême grandeur du corps, il fallut faire une bière exprès. » Ce fut seulement vers deux heures du matin que l'on put transporter le suicidé à Saint-Roch, dans la chapelle de la Sainte-Vierge où il fut inhumé. Le guet avait arrêté le cortège, mais les porteurs ayant déclaré qu'ils agissaient par ordre de justice, on les avait laissés passer.

Pendant ce temps, messieurs du Grand Conseil continuaient la rédaction de leur procès-verbal. A quatre heures du matin, ils

1. Probablement La Fresnaye avait mis plusieurs balles dans son pistolet, ou bien les morceaux de la côte auraient causé ce ravage.

2. Biblioth. de Grenoble M. 1356-1590, f°. 59.

3. Bibl. de Grenoble M. 1356-1590, f°. 59.

allèrent se reposer « une couple d'heures » ; à six heures et demie, il se relevèrent, car le Grand Conseil tout entier, quoique ce fût un dimanche, était convoqué pour entendre le rapport du Procureur Général. Mais voici que l'affaire se compliqua d'un conflit de juridiction.

Le Grand Conseil avait agi en vertu du privilège qu'il avait de juger ses propres membres. Mais le tribunal du Châtelet qui était en possession de la juridiction ordinaire, prétendit attirer l'affaire à lui. Le même dimanche, à cinq heures du soir, le lieutenant criminel, son greffier et l'huissier de service, accompagnés d'une troupe d'archers, se rendirent dans la demeure de La Fresnaye pour apposer les scellés, et mirent en croix leurs rubans par-dessus ceux que le Grand Conseil avait déjà placés. Sur quoi, le Grand Conseil ordonna que les cires du Châtelet seraient brisées, ce qui fut fait, le mardi 8 avril. Or, le lendemain mercredi, le lieutenant criminel, agissant pour le Châtelet, arrivait chez madame de Tencin, et après lui avoir fait subir une série d'interrogatoires, la mit en état d'arrestation et la fit conduire dans les prisons du Châtelet.

C'est qu'un grand coup de théâtre s'était produit.

M. de Sacy, était allé dans la journée du 8 mai, selon les instructions reçues, remettre le testament de la Fresnaye chez un notaire. Quant à la seconde enveloppe, dont le nom de M. de Fresnaye était la seule suscription, il l'avait portée aux commissaires du Grand Conseil. Informé, le Lieutenant civil envoya chercher le notaire, ouvrit le testament[1] :

Sur l'avis et les menaces que m'a faits depuis longtemps madame de Tencin de m'assassiner et que je crois même qu'elle exécuterait il y a quelques jours, sur ce qu'elle m'emprunta un de mes pistolets de poche que j'ai eu le courage de lui donner, et comme de ma connaissance particulière elle a fait ce qu'elle a pu pour faire assassiner M. de Nocé, et que son caractère la rend capable des plus grands crimes, j'ai cru que la précaution de faire mon testament, ainsi qu'il en suit, était très convenable.

Je déclare que je veux vivre et mourir dans la foi catholique, apostolique et romaine dans laquelle je persévère jusqu'au dernier moment de ma vie.

1. Archives Nat., Dossier de l'enquête du Châtelet. Y. 11.656.

J'ai le cœur pénétré de la plus vive douleur en voyant que mon bien suffit à peine pour payer mes dettes...

Madame de Tencin a à moi présentement entre ses mains le certificat de dix actions prises par sieur Chabert pour mon compte ainsi qu'il le déclarera. Outre cela elle a un transport d'un contrat de 50 000 francs que j'ai acquis sur l'isle de Ré du sieur Poncet et mis sous son nom. Sieur Jourdain, qui a passé le contrat a fait passer la contre lettre à mon profit; elle a encore un contrat de 45 000 francs, ou du moins une obligation passée par sieur Masseau à mon profit dont je lui ai fait un transport simulé sur l'heure.

M. Chèvre qui a passé le transport, a fait passer la contre lettre; l'un et l'autre le déclareront...

Je joins au testament une lettre qu'elle écrivait au sieur Cottin dans une querelle que j'ai eue avec elle, qui prouve ledit commerce que j'ai eu avec elle. Quand j'ai voulu retirer mes effets, j'ai trouvé une scélérate qui m'a dit qu'elle ne me rendrait rien que je ne lui payasse un billet de 40 000 francs, que c'était le moindre paiement qu'elle pût recevoir pour avoir couché avec moi. Cette misérable est si monstrueuse que le souvenir m'en fait frémir. Mépris publics, noirceurs, cruautés, tout cela est trop faible pour exprimer la moitié de ce que j'ai essuyé, mais la grande haine est venue de ce que je l'ai prise, il y a un an, me faisant infidélité avec Fontenelle, son vieil amant, et de ce que j'ai découvert depuis qu'elle avait commerce avec son neveu d'Argental, comme avec moi. Cette infâme a couché avec moi pendant quatre ans au vu et au su de tous ses domestiques, d'une partie de ses parents et de ses amis et après cela, n'a pas eu honte de me traiter publiquement comme un valet, et par ses friponneries m'a mis hors d'état de payer mes dettes, sans jamais s'être souvenue un instant qu'elle seule avait causé ma ruine pour m'avoir lié malgré moi avec des fripons avec lesquels pourtant elle ne s'est jamais entendue comme on l'en a soupçonnée. Je finis en réclamant la justice de Monseigneur Le Duc (le duc de Bourbon), celle de M. le Garde des Sceaux. Ils ne doivent pas souffrir que cette malheureuse continue davantage sa vie infâme. Elle est entrée religieuse au couvent de Montfleury, près Grenoble. Ils doivent l'obliger d'y retourner pour y faire pénitence de ses péchés.

Les déclarations que j'ai faites par le présent testament m'ont paru nécessaires pour l'intérêt de mes créanciers. Je prends Dieu à témoin qu'elles sont dans l'exacte vérité et que la passion ne m'a rien fait changer ni ajouter.'

Fait à Paris le 18 février 1726.

Signé,

DE LA FRESNAYE

De vagues échos de ce testament coururent en même temps que la nouvelle de l'arrestation de madame de Tencin. Ce fut un beau tapage. L'affaire La Fresnaye devint l'objet principal de toutes les conversations, de toutes les correspondances. Beaucoup crurent que madame de Tencin avait, en effet, assassiné son amant; mais d'autres tinrent pour certain qu'elle avait été calomniée.

Rien n'est plus extraordinaire, monsieur, écrit le 15 avril, le président Bouhier[1] à Mathieu Marais, que ce que vous me marquez de la mort de M. de la Fresnaye.

Paris est le théâtre de singularités de toutes espèces et l'on ne voit rien de pareil dans nos provinces. Il est fâcheux pour madame de Tencin qu'elle se trouve mêlée en cette tragique aventure, mais je crois que tout son crime est de s'être trouvée en liaison avec un fou.

Car il s'est déclaré tel par son beau testament. C'est tout ce qu'on peut conclure de cette pièce sur laquelle je ne crois pas la dame plus coupable de sa mort que de galanterie corporelle avec Fontenelle[2]. Pour ce qui est du neveu, c'est une autre affaire, et il n'y aurait rien de si surprenant dans un siècle comme celui-ci. J'ai grande impatience de connaître ce que contiendra le second papier cacheté du défunt et je m'étonne qu'on ne l'ait pas ouvert tout de suite.

On l'avait ouvert; seulement le Grand Conseil avait été plus discret que le Châtelet. On finit pourtant par apprendre ce que contenait la mystérieuse enveloppe. C'était une lettre adressée par La Fresnaye à l'archevêque d'Embrun.

Monsieur,

Je suis bien fâché de mourir sans avoir été en état de vous payer ce que je vous dois; j'ai fait les derniers efforts pour vous payer ce que je vous ai payé; mon impuissance vient de votre sœur. Après avoir été en commerce d'amour pendant trois ans aux yeux de ses domestiques et des vôtres, elle s'est emparée de tout mon bien. Abusant de la facilité que j'ai eue de le mettre en son nom, elle m'a mis dans la cruelle nécessité de périr. Si vous voulez éviter la punition de Dieu, renvoyez-la dans son couvent d'où elle n'est pas assurément sortie canoniquement. Je suis, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

DE LA FRESNAYE

1. 15 Avril 1726. Bibl. Nat., Fonds Fr. 25541. t. 1. f° 101.

2. La Fresnaye ne connaissait madame de Tencin que depuis 1722, ce serait deux ans après qu'il l'aurait surprise avec Fontenelle. Celui-ci avait soixante-sept ans!.....

Cette lettre était bien d'un homme qui avait décidé d'en finir avec la vie. Elle ôtait toute autorité à un testament, par lui-même bien invraisemblable. Comment admettre, en effet, qu'un homme, qui craint d'être assassiné par une personne, lui prête son pistolet? Mais Le Châtelet ne voulut rien entendre ; il était engagé d'amour-propre à ne pas céder devant le Grand Conseil, qui avait décidé d' « accuser la mémoire » du défunt, estimant que ses procédés posthumes étaient une infamie. Madame de Tencin, qui avait obtenu d'être transférée à la Bastille, dut subir de la part du lieutenant criminel, des interrogatoires de six à sept heures, où elle eut à répondre à des questions touchant les plus petits détails de sa vie privée. On lui imposa une confrontation avec le cadavre de son amant que le Châtelet avait fait exhumer, et qu'elle vit, couché sur une paillasse, à côté du cercueil ouvert. Ce qui fit dire à Mathieu Marais, écrivant au président Bouhier : « Ils s'étaient vus bien autrement que sur cette paillasse, et cela me fait souvenir du mot de La Fontaine, qui dit qu'on avait mis M. de Biron et mademoiselle de La Force dos à dos,

Après que la chose a longtemps
Eté tout d'un contraire sens.

A la fin, le Châtelet dut lâcher prise. Le Roi, qui avait d'abord ordonné que l'instruction lui fût laissée, renvoya définitivement l'affaire devant le Grand Conseil. Là, madame de Tencin, protesta par « mémoire » contre les « procédures étranges », dont elle avait été la victime :

Depuis le commencement de l'accusation, la voix publique a prévenu le jugement, mais des calomnies si noires et si affreuses, des vexations si outrées laissent toujours une affliction que rien ne saurait guérir. Les juges peuvent prononcer une justification authentique et témoigner toute sorte d'indignation contre cette procédure, mais leur arrêt ne peut empêcher que la suppliante n'ait été accusée, n'ait été outragée.

Elle reprochait au Châtelet d'avoir voulu la punir de ce que sa famille et elle s'étaient adressées d'abord au Grand Conseil : « Le lieutenant criminel a voulu qu'elle fût victime pour cette juridiction ». L'issue ne pouvait être douteuse. La con-

viction que tous les esprits non prévenus s'étaient faite de l'innocence de madame de Tencin après la lecture du testament et de la lettre à l'archevêque, fut fortifiée par l'examen des papiers du suicidé, où l'on trouva différents états et comptes écrits de sa main : il n'y en avait aucun où madame de Tencin parût comme débitrice. De plus, dans un relevé des comptes de La Fresnaye, fait par lui-même en *mars*, un mois après le testament, il reconnaît lui devoir 48 000 francs. Cependant madame de Tencin dut attendre trois mois entiers à la Bastille[1] l'arrêt du Grand Conseil, qui fut rendu le 3 juillet. La mémoire du défunt était condamnée, son nom rayé des registres du Grand Conseil, ses biens confisqués et son prétendu testament devait être lacéré par les huissiers. Madame de Tencin était déchargée de l'accusation. L'arrêt fut, le lendemain, affiché dans toutes les rues de Paris.

Madame de Tencin avait été la victime d'un forban, qui avait fini par devenir un détraqué, car l'incohérence des derniers actes de La Fresnaye est évidente. Elle sortit malade de la Bastille et Mathieu Marais s'écriait : « La voilà innocente et elle va mourir ! » A quoi le Président Bouhier répondait : « Il est difficile que la lessive du Grand Conseil n'ait laissé quelque tache à la dame de Tencin, que toutes les eaux de Passy n'effaceront point. » C'est qu'en effet elle avait été amoureuse de cet homme ; elle l'avait lié à sa vie et pour ce fait le monde persistait férocement à la charger. Bref, ce qui aurait dû être un triomphe ne fut que la piteuse délivrance d'une malheureuse femme, épuisée, qui se retira aussitôt à Passy pour y prendre les eaux. Là, entourée de ses grands intimes dont la fidélité fut sa meilleure défense, elle retrouva peu à peu dans le calme la vie même qui lui échappait.

CHARLES DE COYNART

1. Elle y était en bonne compagnie. Voltaire, encore appelé Arouet, venait d'être enfermé dans cette prison pour une pièce de vers intitulée : *Puero regnante* qui est bien de lui, et aussi pour les fameux : *J'ai vu*, dont il se défend d'être l'auteur dans ses Lettres sur Œdipe. Plus tard Voltaire écrivait à madame de Ferriol en lui parlant du voisinage de sa sœur : « Nous étions comme Pyrame et Thisbé, mais nous ne nous baisions point par la fente de la cloison. » (6 mai 1726. Allusion à une scène de l'opéra de Pyrame et Thisbé, de Francœur et Rebel.)

LA LÉGISLATION DES ALCOOLS

L'agriculture et l'industrie françaises ont un intérêt également grand à voir se développer les emplois de l'alcool dénaturé. Telle est la conclusion de nos deux précédentes études[1]. Il faut donc encourager les utilisations industrielles de l'alcool; mais le producteur ne peut intéresser ses capitaux et ses efforts à l'alcool qu'à la condition d'être assuré de vendre la matière première et le produit achevé à des prix suffisamment rémunérateurs; et le consommateur ne peut s'intéresser aux divers emplois de l'alcool dénaturé qu'à la condition de l'obtenir à des prix particulièrement avantageux. Cet antagonisme, qui est dans la nature même des choses, comporte des accommodements. Malheureusement, il se double d'autres rivalités et d'autres prétentions. Le consommateur et le producteur ne restent pas seuls face à face. Comme dans ces duels des anciens temps, où les principaux combattants amenaient, avec eux, des seconds, dont l'humeur batailleuse faisait dégénérer une querelle particulière en une mêlée générale, les producteurs ne s'entendent pas entre eux, et seraient-ils prêts à s'entendre que d'autres susceptibilités interviendraient pour les séparer. Il y a d'abord le grand conflit d'intérêts entre l'agriculture du nord et la viticulture du midi. La sucrerie, de son côté, n'est pas sans avoir quelques griefs contre la distillerie, qui, comme elle, travaille la betterave. La distillerie, à son tour, est

1. Voir la *Revue de Paris*, 15 mai et 15 juin 1909.

partagée en deux clans : la distillerie industrielle, qui achète la matière première, et la distillerie agricole qui transforme ses propres produits. Les fabricants d'alcool de bois qui fournissent le dénaturant de l'alcool ne restent pas en arrière : toute amélioration technique qui aurait pour résultat la diminution des doses de dénaturant les a pour adversaires. Et derrière eux, voici que se dresse le Fisc.



Tout au long de l'Enquête parlementaire, cette idée revient : il faut assurer la stabilité des prix de l'alcool; faute de cette stabilité, le développement des emplois industriels et domestiques de l'alcool est entravé. Et l'on invoque l'exemple du pétrole dont les cours à peu près fixes contrastent fort avec les irrégularités des prix de l'alcool. Il est vrai que cette fixité n'est que le résultat artificiel de la volonté du syndicat des importateurs et des raffineurs de pétrole, alors que les prix de l'alcool sont soumis à des nécessités très spéciales. Les quantités produites dépendent des surfaces cultivées et des conditions atmosphériques que l'on ne peut prévoir : d'une année à l'autre. dans les quantités produites, de grandes variations favorisent la spéculation. Puis le pétrole n'a qu'une valeur industrielle, alors que l'alcool, avec un seul marché, pourvoit à deux usages dont la consommation de bouche est le principal : dix ou douze francs de hausse ou de baisse à l'hectolitre n'influent que médiocrement sur la consommation de l'alcool de bouche, qui supporte 220 à 250 francs de droits (droits d'entrée et de consommation réunis[1]); il en va tout autrement dans la consommation industrielle, exempte d'impôts.

On a beaucoup parlé, au cours de l'enquête, des méfaits de la spéculation que l'étroitesse de notre marché, à peu près fermé par un droit de douane de 70 francs à l'hectolitre, favorise encore. On a cité des faits précis et récents qui ont fortement impressionné la commission[2]. Il y a cependant

1. Le projet de budget de l'année 1910 remplace ces droits par un droit unique de 260 francs.

2. C'est ainsi que sur le marché de Paris, au printemps et dans l'été de 1907, les manœuvres d'un spéculateur ont fait monter les cours de

quelque injustice à mettre la responsabilité de toutes les variations dans les cours de l'alcool au compte d'une spéculation qui ne peut se produire que pour un temps très court, parce que, dès que la nouvelle production arrive, le spéculateur ne peut pas accaparer le marché[1].

A l'heure actuelle, d'ailleurs, les oscillations des cours de l'alcool sont beaucoup moins grandes qu'autrefois : de 1858 à 1861 : 70 francs, 69 francs, 32 francs. et 100 francs l'hectolitre ; dans ces dernières années, 42 fr. 50 (1903), 43 fr. 60 (1904), 45 fr. (1905), 42 fr. 10 (1906). Comme a pu le dire le président de la Chambre syndicale du commerce des alcools à Paris, la spéculation est le bouc émissaire : « Quand le marché est en hausse, la distillerie se réjouit, mais le commerce se plaint de nous ; quand il y a baisse, la distillerie dit que c'est nous qui la faisons[2]. » Néanmoins le rôle de la spéculation sert à la circulation de l'alcool, comme à celle de tout produit de large consommation.

Contre les agissements de spéculateurs audacieux et sans scrupules, il convient, cependant, de prendre des précautions. Il y avait naguère dans le Règlement de la Bourse du Commerce de Paris un article 26 qui permettait en fin de mois à celui qui ne pouvait livrer de marchandise de se libérer moyennant une amende de 3 francs. On supprima cet article en 1906, parce qu'il favorisait la baisse et que les baissiers n'ont pas pour eux l'opinion publique. En réalité, cette disposition rendait de réels services, car elle empêchait les enlèvements spéculatifs sur un mois déterminé et les étranglements en fin de mois : on ne pouvait coter sur le mois courant un prix supérieur de plus de 3 francs à celui du mois suivant. Il serait utile de rétablir l'article 26 en portant même l'amende de 3 francs à 5 ou 6 francs[3].

En définitive, la stabilisation des prix de l'alcool dénaturé,

35 fr. 75, le 30 avril, à 48 fr. 75, le 31 juillet et même à 59 francs, fin août, quoique les disponibilités fussent restées les mêmes pendant toute cette période. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool*. Auditions de M. Sératzky, p. 96, de M. Boverat, pp. 128, 129.)

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool*. Audition de M. Leprêtre, p. 88.

2. *Enquête*. Audition de M. Boverat, p. 127.

3. *Enquête*. Audition de M. Delaune, pp. 146, 147.

stabilisation relative, il va sans dire, ne pourra réellement être obtenue qu'à la condition de créer deux marchés séparés, pour l'alcool de bouche et pour l'alcool industriel.

L'Allemagne y a réussi depuis dix ans, et elle a assuré en même temps l'abaissement des prix de l'alcool dénaturé, d'une part, au moyen d'une loi de contingent qui fixait la production maxima de chaque distillerie, en élevant artificiellement le prix de l'alcool de bouche, et d'autre part, au moyen d'un grand organe, constitué par les distillateurs eux-mêmes, la *Centrale für Spiritus Ververtung*, qui réunit dans une seule main la vente de tous les alcools.

La « Centrale » n'a laissé à la consommation alimentaire qu'une quantité inférieure à la demande; au contraire, elle a offert à la consommation industrielle une quantité supérieure aux besoins du moment, qu'elle s'est efforcée de faire absorber par une active propagande. A ses débuts, en 1900, la « Centrale » avait trouvé l'alcool à 30 marks; pour augmenter la consommation industrielle, elle décida de vendre l'alcool dénaturé à 21 marks en hiver et 22 marks en été; l'excédent qu'elle offrait ainsi à l'industrie fut rapidement absorbé, tandis que la consommation alimentaire manquait d'alcool. Les prix de l'alcool de bouche s'élevèrent de plus en plus. Entre les deux extrêmes, il s'établit une sorte de moyenne, suffisamment rémunératrice, les distillateurs rattrapant d'un côté ce qu'ils perdaient de l'autre [1].

Des arrangements analogues sont-ils possibles en France? On a beaucoup parlé de la « Centrale » allemande devant la commission parlementaire d'enquête. On a fait l'éloge de son organisation savante et des résultats auxquels elle est parvenue. Mais on a admiré de loin, avec la conviction qu'un consortium de ce genre était impossible chez nous.

Une pareille organisation suppose, en effet, une source à peu près unique de l'alcool. En Allemagne, les trois quarts de l'alcool sont produits par la distillation de la pomme de terre, et le reste est fourni par la distillation des grains. En France,

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool*. Audition de M. Léon Martin, distillateur, ancien député, p. 177.

la betterave, les mélasses, les grains, les vins, les fruits participent dans des proportions inégales, mais considérables, à la production de l'alcool. Or les distillateurs de mélasses n'ont pas les mêmes intérêts que les distillateurs de betteraves et de grains. Lorsque l'on pousse à la production des flegmes de betteraves, le distillateur de mélasses n'est pas satisfait parce que l'on diminue la sucrerie et par conséquent la quantité de matières premières qu'il peut acheter à des prix rémunérateurs[1]. Le distillateur de vins, qui se souvient des temps où il faisait la loi sur le marché de l'alcool, se soucie fort peu de voir la distillation des betteraves consolider sa situation et l'étendre. D'un côté, la loi s'oppose en France à la création de cartels; d'un autre côté, l'échec de plusieurs tentatives d'entente entre producteurs d'alcool, dans ces dernières années, montre combien le défiant tempérament français répugne à l'association. « Chacun veut être maître chez soi et aucun distillateur ne tient à dire exactement sa quantité, son contingent, son bénéfice[2] ». Chacun préfère égoïstement le *statu quo*[3].

Mais, prétendent quelques-uns, ce que l'initiative privée est impuissante à établir, la loi peut être assez forte pour l'imposer. Si nos industriels prolongent des rivalités malencontreuses et rendent impossible une solution que commande l'intérêt général, l'État peut intervenir, et même il le doit.

Les partisans du système, que l'on appelle le « contingentement » ou la dénaturation obligatoire d'une partie des alcools dénaturés, font observer que les alcools de tête et de queue produisent déjà 25 p. 100 de la distillation totale, soit 600 000 hectolitres, chiffre de la consommation actuelle de l'alcool dénaturé. Si on limitait, pour commencer, à 75 p. 100 la proportion d'alcool brut qui devrait aller à la consommation

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool*. Audition de M. Viger, p. 217.

2. *Enquête*. Audition de M. Dechavanne, membre de la chambre syndicale du commerce des alcools à Paris. Observations de M. Boverat, p. 134. Audition de M. Barbier, p. 46.

3. *Enquête*. Audition de M. Merchier, pp. 189 et suivantes, de M. Savary, pp. 135 et suivantes.

de bouche, on serait déjà certain d'absorber toute la production des alcools destinés à la consommation industrielle[1].

Il reste à savoir si les prix auxquels on pourrait vendre l'alcool seraient suffisamment rémunérateurs. Aujourd'hui, à ne prendre que les moyennes établies devant la commission parlementaire, le cultivateur doit pouvoir vendre sa betterave entre 18 et 20 francs, avec les frais de fabrication, de rectification et de transport[2]. Or, le pétrole coûtant 36 francs l'hectolitre hors Paris (tel était du moins le prix au début de l'année 1908), pour lutter victorieusement, il faudrait avoir l'alcool dénaturé à 30 francs. Serait-ce possible?

Faisons le calcul. Admettons que le prix de l'alcool dénaturé soit fixé à 30 francs l'hectolitre et que celui de l'alcool de bouche ne dépasse pas 42 fr. 81, moyenne des prix de l'année 1907. Le distillateur va recevoir pour un hectolitre d'alcool, avec 25 p. 100 allant à la dénaturation :

75 litres × 0 fr. 42 81 = 32 fr. 10 + 25 litres × 0 fr. 30 = 7.50.

Total 39 fr. 60. Le prix serait un peu juste. Mais, disent les partisans du système, la proportion d'alcool à dénaturer ne resterait pas à 25 p. 100, avec les emplois de plus en plus nombreux de l'alcool dans l'industrie; bientôt on dénaturerait 30, même 35 p. 100 de la production totale et, avec la restriction des quantités réservées à l'alcool de bouche, les prix de cet alcool ne tarderaient pas à monter à 45 francs, à 50 francs l'hectolitre et même au delà. A 50 francs l'hectolitre, avec un contingent de 35 p. 100 allant à la dénaturation, le distillateur recevrait 43 francs. Le buveur d'alcool paierait peut-être son petit verre d'alcool un peu plus cher, encore qu'une hausse de 10 ou 15 francs dans le prix d'un produit qui paie plusieurs centaines de francs de droits soit relativement peu de chose. Et puis ce consommateur n'est pas intéressant. Quant à la production de l'alcool, sollicitée par la consommation industrielle, elle augmenterait rapidement de 2 500 000 ou 4 millions d'hectolitres. Ainsi les questions dont

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Auditions de M. Sidersky, p. 177, de M. Savary, pp. 141 et 142, de M. Léon Martin, p. 176.

2. *Enquête.* Auditions de M. Montmirel, p. 149, de M. Remy, p. 181, de M. Merchier, p. 192.

la solution dépend du développement des emplois industriels de l'alcool se trouveraient heureusement résolues et tous ceux qu'elles intéressent auraient lieu d'être satisfaits : hygiénistes, cultivateurs, distillateurs et consommateurs [1].

Ce système est fort séduisant. Il a le mérite de la simplicité; il y a tout lieu de croire qu'il réussirait. Malheureusement la dénaturation obligatoire a le grave défaut de sacrifier une partie importante de la distillerie agricole.

On dit bien que la véritable distillerie agricole, annexe de la ferme, n'existe pour ainsi dire pas en France et que nombre de distilleries dites agricoles travaillent, non pas seulement leurs propres betteraves, mais les betteraves de toute une région. Il n'en est pas moins vrai que 6 ou 700 000 hectolitres sur 2 500 000 sont produits par des distilleries proprement agricoles, au nombre de 350 environ, ce qui donne une proportion de 2 000 hectolitres par établissement : aujourd'hui, la moitié environ de ces distilleries, qui naguère ne produisaient que des flegmes de 70 à 80°, qu'elles étaient obligées d'envoyer aux distillateurs rectificateurs, est munie d'appareils dits « à colonne » avec lesquels ces distilleries peuvent faire des flegmes à 90° allant directement à la dénaturation [2]. On a même pu constater que les flegmes produits à haut degré sont plus appropriés que les alcools résiduaires de la rectification à l'usage industriel de l'alcool dénaturé [3].

Quel intérêt les distillateurs agricoles ont-ils à produire des flegmes à haut degré? Un des leurs va nous le dire :

> ... Le distillateur agricole vend au comptant ses flegmes au rectificateur, à 3 francs en moyenne au-dessus de la cote de la Bourse et il livre 100° au lieu de 90°, ce qui revient, au cours de 40 francs l'hectolitre, à vendre 7 francs au-dessous de la cote au comptant.
>
> Tandis que le rectificateur vend ses moyens goûts à 90°, 1 franc au-dessous de la cote payable à 30 jours sous 2 p. 100 d'escompte, ce qui revient, en tenant compte de l'échéance et de l'escompte, au cours de 40 francs l'hectolitre, à vendre 2 francs au-dessous de la cote et au comptant.

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool*. Audition de M. Léon Martin, p. 176.
2. *Enquête*. Auditions de M. Remy, p. 148, de M. Montmirel, p. 179.
3. *Enquête*. Audition de M. Barbier, p. 46.

De sorte que le distillateur agricole vend ses flegmes au rectificateur 5 francs de moins que celui-ci ne vend ses moyens goûts au dénaturateur. En admettant que cette différence soit partagée entre le producteur et le consommateur, il y a donc bénéfice pour tous à envoyer les flegmes à la dénaturation, bien qu'ils contiennent la plus grande partie de bon goût[1].

Dans ces conditions comment les distillateurs agricoles pourraient-ils accepter de n'envoyer qu'une partie déterminée, et la plus petite de leur production, à la dénaturation? Ils n'ont pas de place dans le système de la dénaturation obligatoire (ses partisans le reconnaissent en toute franchise[2]) à moins qu'ils ne s'organisent en corporative de rectification. Mais c'est toute une organisation à créer et ils craignent, en attendant, de favoriser le monopole des rectificateurs :

Supposons, en effet, cette dénaturation obligatoire établie. Nous avons d'un côté le rectificateur, producteur obligatoire de l'alcool dénaturé et d'alcools fins, allant à la consommation de bouche; de l'autre, le distillateur agricole faisant des flegmes à haut degré qu'il pourrait également dénaturer.

Mais si les cours de cet alcool dénaturé s'abaissent, le rectificateur, qui pourra retrouver sur ces alcools fins une compensation, pourra continuer l'opération de la dénaturation, tandis que le distillateur agricole devra cesser de dénaturer et n'aura plus que deux solutions : ou faire la rectification, chose impossible à la plupart d'entre nous, ou tomber à la discrétion des grandes usines de rectification.

Les distillateurs agricoles ne veulent pas être conduits à cette alternative : *disparaître* ou *rectifier*[3].

Aussi, le *Congrès des études économiques pour les emplois industriels de l'alcool*, de 1905, repoussa-t-il la dénaturation obligatoire, et le *Deuxième Congrès des emplois industriels de l'alcool*, en 1907, ne s'y arrêta pas. La résistance de la distillerie agricole et de ses défenseurs parlementaires ne fut pas moins grande devant la *Commission d'Enquête*[4]. Cette résistance rend fort improbable l'adoption par le Parlement d'une

1. *Congrès des études économiques pour les emplois industriels de l'alcool.* Rapport de M. Montmirel, p. 168.

2. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Martin, p. 178.

3. *Enquête.* Audition de M. Remy, p. 179.

4. *Enquête.* Audition de M. Viger, pp. 217, 218.

pareille mesure, à laquelle on fait encore cette objection qu'elle donnerait un avantage aux distilleries moins bien montées, travaillant mal et produisant une grande proportion d'alcool de mauvais goût. Au contraire, les distilleries ayant un matériel perfectionné et une bonne fabrication seraient désavantagées puisqu'on les forcerait à dénaturer la même proportion de produit que les précédentes, alors que leur production d'alcool bon goût serait beaucoup plus grande[1].

Ainsi la distillerie agricole ne veut pas entendre parler de la dénaturation obligatoire; mais pour abaisser et stabiliser le prix de l'alcool, elle se montre favorable à un système d'allocations que l'on peut concevoir de diverses manières. M. Gobron, sénateur des Ardennes, est l'auteur d'un projet dont le principe a été adopté par le *Deuxième Congrès des emplois dénaturés de l'alcool*, en novembre 1907. M. Gobron ne suggère pas un bouleversement ni même une innovation profonde dans notre législation des alcools. Il propose simplement d'utiliser l'article 59 de la loi de finances de 1901, qui rembourse au dénaturateur, par une allocation de 9 francs à l'hectolitre, le coût de la dénaturation, imposée dans l'intérêt exclusif du Trésor, pour éviter les fraudes. Cette allocation est fournie par une taxe de fabrication qui porte sur tous les alcools autres que ceux de vins, fruits et marcs.

M. Gobron propose de doubler l'allocation, de la porter à 18 francs; la taxe de fabrication subirait naturellement un accroissement proportionnel. Sur les 18 francs que recevrait le dénaturateur par hectolitre d'alcool à 100°, il resterait, une fois les frais de dénaturation remboursés, une certaine somme qui viendrait en déduction du coût de revient de l'alcool et qui par conséquent abaisserait le prix de vente[2].

Devant la *Commission d'Enquête*, les défenseurs du projet Gobron sont les distillateurs agricoles et les agriculteurs, les chefs des grandes associations agricoles, la *Société des Agriculteurs de France*, la *Société nationale d'Agriculture*. Malheu-

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool*. Audition de M. Egrot, p. 155.

2. *Deuxième Congrès des emplois industriels de l'alcool*. Rapport de M. Gobron, p. 208.

reusement les adversaires de ce projet leur font précisément grief de leurs arguments mêmes. La distillerie agricole n'a pas voulu de la dénaturation obligatoire ; la distillerie industrielle n'accepte pas le projet d'allocations.

Ce projet, disent les distillateurs industriels, « aurait pour inconvénient, de grever lourdement l'alcool de bouche sans grand profit pour l'alcool industriel ». Que la consommation actuelle d'alcool dénaturé arrive à doubler et l'allocation doublée exigera le quadruplement de la taxe actuelle de fabrication, aujourd'hui fixée à 2 fr. 50. Elle sera de 10 francs ; il restera donc au dénaturateur : 18 fr. — 10 = 8 fr. Or le dénaturateur reçoit à présent : 9 fr. — 2 fr. 50 = 6 fr. 50. « Le bénéfice du doublement de l'allocation se résoudra donc pour lui en une somme supérieure, seulement de 1 fr. 50, à celle qui lui reste actuellement[1] ! »

Et c'est pour cette somme misérable, s'écrient les gros distillateurs, que l'on veut nous engager dans une voie au bout de laquelle le Midi nous attend pour demander, au profit des alcools de vin, une taxe différentielle de 20 ou de 30 francs !

Pour éviter ces critiques, un amendement voté par le *Congrès des emplois industriels de l'alcool* a limité à 5 francs le montant de la taxe de fabrication. Mais sous cette seconde forme, le projet Gobron ne paraît pas plus acceptable aux distillateurs industriels. Avec une taxe de 5 francs portant sur 2 500 000 hectolitres, on ne recueillera que 11 millions de francs. Imaginez la consommation d'alcool dénaturé doublée et portée à 1 200 000 hectolitres ; le remboursement du dénaturant coûtera 9 600 000 francs, lesquels, déduits de 11 millions, ne laisseront qu'un surplus de 1 400 000 francs à partager entre les producteurs de 1 200 000 hectolitres d'alcool, soit 1 fr 15 par hectolitre. Évidemment, doubler la prime pour ne diminuer l'alcool que d'1 fr. 15 par hectolitre paraît dérisoire[2].

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Delaune, p. 144.

2. *Enquête.* Audition de M. Savary, p. 137.

M. Cazeaux-Cazalet est l'auteur d'un projet de loi, déposé au nom de la Commission d'enquête viticole (Annexe 1906, séance du 25 juin 1907) qui propose de remédier à l'insuffisance de la taxe de fabrication limitée à 5 francs, par une taxe très légère sur l'essence de pétrole.

Théoriquement, ces critiques sont justes. Mais elles ont le tort de supposer, par hypothèse, une consommation doublée de l'alcool dénaturé sans prévoir l'augmentation de la production totale. Il est certain, qu'il y aura, au contraire, une augmentation considérable dans cette production (c'est même en raison de cette augmentation présumée que les agriculteurs s'intéressent à la question) et que la taxe de fabrication portera sur une quantité d'hectolitres beaucoup plus considérable, 3 500 000 hectolitres ou 4 millions au lieu de 2 500 000[1]. Ce n'est plus alors 11 millions que produiraient les 5 francs de la taxe de fabrication, mais 18 ou 20 millions, et la dénaturation ne coûtant que 9 ou 10 millions, la prime supplémentaire ne serait plus 1 400 000 francs, mais quatre ou cinq fois cette somme, et par conséquent plus que suffisante pour réaliser un abaissement sérieux dans le prix de revient de l'alcool. A ce moment, la consommation de l'alcool aurait pris une grande extension et serait entrée dans les habitudes. On pourrait alors diminuer progressivement l'allocation et laisser l'alcool à lui-même, surtout si l'on était parvenu avec les progrès de la science à diminuer les frais de la dénaturation[2].

— Soit, répondent les distillateurs hostiles. Il n'en est pas moins vrai que nous perdrions, vis-à-vis du Midi, le droit de dire que nous ne sommes pas primés. Sans doute, l'allocation supplémentaire n'est-elle pas une prime au sens réel du mot, pas plus que le remboursement des frais de la dénaturation, puisque cette allocation est fournie, non par le budget, mais par une taxe établie sur le produit. On l'a dit avec raison : c'est le Nord qui se subventionne lui-même, et par cette opération qui ne coûte rien aux contribuables il rend un double service à l'alcool de vin : il augmente le prix de l'alcool de bouche et débarrasse le marché d'une partie des alcools de bouche du Nord. Tout est donc profit pour le Midi, et le doublement de l'allocation ne fera qu'accentuer ce bénéfice au profit de l'alcool de vin[3]. Mais croyez-vous le Midi assez raisonnable pour s'en contenter? Ne voyez-vous pas qu'il n'attend

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Petit. Remarque de M. Montmirel, p. 152.

2. *Enquête.* Audition de M. Petit, p. 152.

3. *Enquête.* Audition de M. Méline, p. 205.

que l'établissement de ce système dans le Nord pour réclamer un régime analogue pour lui-même. Il ne demandera ni prime, ni taxe différentielle. Il demandera seulement à se subventionner au moyen d'une taxe établie sur les vins, comme le Nord se subventionne au moyen d'une taxe établie sur tous les alcools d'industrie, et de cette manière, sans coûter un centime au Trésor, le Midi aura trouvé le moyen de cumuler le bénéfice d'une prime et d'une taxe différentielle [1].

M. Augé, député de l'Hérault, est l'auteur d'un projet qui propose de donner aux viticulteurs un encouragement à distiller leurs vins sous la forme d'une modeste allocation de 0 fr. 50 par degré-hectolitre d'alcool, qui serait fournie par une surtaxe de 1 franc par hectolitre, ajoutée à la taxe principale de circulation. Mais alors que les quantités d'alcool sur lesquelles porterait la taxe de 9 francs sont relativement minimes, les quantités de vins sur lesquelles porterait la surtaxe de 1 franc sont énormes (la moyenne de la récolte des cinq dernières années a été de 55 millions d'hectolitres). M. Augé prévoit une grosse augmentation de la production des alcools : il parle d'une distillation annuelle de 10 millions d'hectolitres de vin. Or la production actuelle des alcools de vins n'a pas dépassé 240 000 hectolitres en 1907. Il est aisé de voir que cette production subite et considérable d'alcools de vins aurait pour effet d'avilir le prix de l'alcool, tout en le laissant rémunérateur pour le viticulteur méridional, qui serait toujours certain de toucher une allocation de 4 ou 5 francs par hectolitre. L'agriculteur du Nord verrait son alcool chassé de la consommation de bouche et tombé à des prix ruineux pour lui. Or, comme de longtemps l'industrie ne pourra pas absorber toute sa production, il lui faut garder sur le marché des alcools de bouche la place qu'il occupe. Il ne comprend donc un arrangement de ce genre avec le Midi qu'à la condition de ne pas en payer les frais, c'est-à-dire à la condition seulement que *tous* les alcools paient la taxe de fabrication doublée, ou triplée, du projet Gobron, ou que *tous* les alcools soient admis à bénéficier des allocations du projet Augé. « Si nous entrons dans la voie

1. M. Michel Gaubil a exposé, dans une thèse intéressante : *La Fabrication des vins et la crise viticole méridionale*, les doléances et les desiderata du Midi.

des allocations et des primes. — disent en substance les gens du Nord, — les producteurs du Midi paieront la taxe de fabrication que nous acquittons, ou nous partagerons avec eux les profits de leur cagnotte[1]. »

D'autre part, il est douteux que les viticulteurs des autres parties de la France veuillent consentir un sacrifice même minime d'une taxe de tant par degré-hectolitre pour permettre au Midi de se débarrasser de ses produits inférieurs[2].

Frappées de ces inconvénients et du fait que ces projets (surtout le projet Gobron) n'assurent pas la stabilité des prix de l'alcool, certaines personnes proposent un système d'allocations proportionnelles, véritable échelle mobile, suivant laquelle on compenserait la différence entre le prix fixé de l'alcool et les cours de ce produit :

Il suffirait pour cela que les Chambres, dans la loi de finances, fixassent en même temps la taxe de fabrication et le prix de l'alcool allant à la dénaturation, que nous estimons ne pas devoir être inférieur à celui reconnu, comme strictement rémunérateur aux distillateurs : soit le prix de 35 francs l'hectolitre à 100 degrés.

Les intérêts du Trésor ne seront lésés en aucune façon par les modifications ci-dessus; la somme nécessaire à assurer la fixité du prix sera limitée à la quotité indispensable; plus élevée quand les cours de l'alcool seront élevés, pouvant devenir nulle lorsque le prix de l'alcool en Bourse arrivera au prix fixé[3].

Mieux encore, on pourrait créer, dès l'origine, deux marchés séparés et empêcher l'alcool dénaturé de venir sur le marché de l'alcool de bouche en donnant aux distillateurs une allocation variable suivant les quantités d'alcool que l'on voudrait dénaturer.

On pourrait admettre, par exemple, que l'allocation varierait du

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool*. Audition de M. Dechavanne, p. 14.

2. C'est pour donner satisfaction à ces diverses exigences que s'est fondé un groupement l'*Alliance de la viticulture et du Commerce en gros des vins et spiritueux* sous la présidence de M. Jules Develle. Ce groupement a élaboré un projet d'entente intéressant, qui s'applique à la fois aux sucres, aux vins, à l'alcool, et que complète une réglementation nouvelle du privilège des bouilleurs de crû et de la répression des fraudes. *Enquête*. Auditions de M. Develle et de M. Liouville, p. 200.

3. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool*. Audition de M. Barbier, p. 46. — Voir également l'audition de M. Barbet et de M. Douge, pp. 35 et 38.

simple au double, de 4 francs à 8 francs, quand cette proportion varierait elle-même de 25 à 30 p. 100. On pourrait admettre encore que les quantités dénaturées en sus du contingent *librement consenti* bénéficieraient de la même allocation que les quantités comprises dans le même contingent [1].

Quelle que puisse être l'efficacité des divers systèmes imaginés, il est certain que l'un des moyens les plus efficaces d'abaisser le prix de l'alcool dénaturé serait de réduire le droit de douane prohibitif à l'abri duquel l'alcool français reste soumis à toutes les variations de la production nationale et aux manœuvres des spéculateurs. Cet abaissement du droit de douane serait d'ailleurs indispensable avec un régime de primes pour que leur produit n'allât pas à d'autres qu'aux intéressés. Il faudrait tout au moins abaisser temporairement le droit de douane lorsque les cours de l'alcool monteraient d'une manière excessive [2]. Mais l'opposition systématique des protectionnistes ne se relâche pas plus sur ce point que sur les autres; ils craignent que cet abaissement du prix de l'alcool ne retombe finalement sur l'agriculteur [3]. On peut leur objecter, cependant, l'exemple de la Belgique où l'alcool ne vaut guère plus de 25 à 30 francs l'hectolitre, et où la distillerie, avec une frontière ouverte, trouve le moyen de gagner de l'argent. Il est vrai que la législation belge des alcools n'est pas conçue, comme la nôtre, dans un esprit de fiscalité étroite; elle perçoit l'impôt sur l'alcool, comme nous le percevions naguère sur les sucres : elle laisse une marge au distillateur en vue des quantités d'alcool sujettes à l'impôt. Dans ces conditions, la réduction des droits de douane restera la solution la plus simple du problème de l'alcool à bon marché et la seule que des intérêts égoïstes et mal compris empêcheront toujours.



Ainsi arrivons-nous à cette conclusion qu'un accord des producteurs entre eux semble improbable et qu'une action

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Masson, secrétaire général de la Fédération des sociétés agricoles du Pas-de-Calais, pp. 186 et 187.

2. *Enquête.* Audition de M. Douge, p. 55.

3. *Enquête.* Audition de M. Méline, p. 210.

législative paraît fort risquée. Il faudrait à coup sûr, pour faire une bonne loi sur la matière, plus de désintéressement que n'en apportent d'ordinaire les partis économiques. C'est décidément une chose redoutable qu'une loi économique, si redoutable, que la meilleure recommandation que l'on puisse faire à nos députés est, sans doute, d'en voter le moins possible.

La *Commission d'enquête* parlementaire a eu clairement conscience de ces difficultés[1]. Aucune des solutions que nous venons d'examiner ne l'a trouvée favorable. Cependant, elle était hantée par le désir de « faire quelque chose ». Étant donné, d'une part, que la fixité basse du prix de l'alcool est désirable, et que cette fixité a été assurée en Allemagne par une « Centrale » ; étant donné, d'autre part, que l'organisation de cette « Centrale » est impossible, en France, est-il désirable que l'État intervienne pour organiser, lui-même, une *Centrale* et sous quelle forme ?

Telle est la question que la *Commission d'enquête* s'est posée et c'est ainsi qu'elle a été amenée à l'idée d'un monopole de vente de l'alcool dénaturé aux mains de l'État. Nous ne nous attarderons pas à examiner les objections très sérieuses que l'on peut faire à une pareille conception : le projet de la *Commission* est encore dans les limbes. On l'a soumis à l'administration des Finances qui prend son temps pour l'examiner. La *Commission* prendra également le sien pour le discuter. La solution à intervenir est donc à longue échéance.

Pour le moment, on pourrait aider indirectement au développement de l'alcool par des réformes de détail : l'industrie et l'agriculture s'en trouveraient bien, sans qu'il en coûtât quelque chose à une catégorie de producteurs ni au Trésor. A quoi bon ces vastes projets qui jonglent avec les millions d'hectolitres d'alcool, comme avec les millions de francs, alors que les emplois industriels de l'alcool progressent d'une façon constante ? Depuis 1900, les quantités employées ont plus que quadruplé. Si dans l'espace de huit ou dix ans les quantités actuelles doublaient ou triplaient, nous trouverions ce résultat très satisfaisant. Or, avec les progrès récents, il n'y

1. M. Ribot, devenu sénateur, a été remplacé à la présidence de la Commission par M. L.-L. Klotz, député de la Somme.

a pas de raison pour qu'il n'en soit pas ainsi, pourvu que le législateur réforme simplement, dans les lois et les règlements, les dispositions qui sont encore un obstacle aux utilisations en grand de l'alcool.

Nul doute que l'établissement d'usines *cadenassées*, pour nos industries chimiques qui emploient l'alcool comme matière première et dans lesquelles on pourrait l'utiliser en franchise de tout droit, serait une bienfaisante innovation. De même, il y aurait grande utilité pour ces industries à assimiler au point de vue fiscal l'alcool dont elles font usage, à l'alcool dénaturé pour le chauffage, l'éclairage et la force motrice. Tous les emplois industriels de l'alcool doivent être également favorisés par le législateur. Mais l'alcool dénaturé, que l'on emploie dans les moteurs, les lampes et les fourneaux, fournit prétexte à des doléances auxquelles il est nécessaire de faire droit.

Au premier rang des réformes qu'il demande se place l'amélioration de la dénaturation. Pour dénaturer 100 litres d'alcool pur on prend 10 litres de méthylène auxquels on ajoute 1/2 litre de benzine lourde. Cette proportion, imposée par une circulaire ministérielle du 2 septembre 1897, est beaucoup trop forte. Si le méthylène ne diminue pas le rendement de l'alcool, comme on l'a affirmé (des preuves formelles du contraire ont été données)[1], c'est à lui, néanmoins, que l'on doit la présence d'aldéhydes formiques qui se forment dans les moteurs lorsque la combustion se fait mal[2]. Et non seulement les acétates de méthyle attaquent les métaux des lampes et des moteurs, mais ils oxydent les métaux des bidons, en formant des acétates métalliques, véritables activants de la rouille, acétates de zinc, quand on emploie le fer-blanc, et acétates d'étain, quand on emploie du fer galvanisé[3]. Quant à la benzine, son emploi paraît pernicieux; elle est très impure, elle laisse sur les mèches des lampes et sur les balais des réchauds des dépôts résineux qui en obstruent à bref délai la porosité et la capillarité; elle ne distille qu'entre 180° et 250°, alors que la température des brûleurs ne dépasse pas 150° à 180°. Elle

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Auditions de M. Perissé, p. 42 et de M. Gobron, p. 66.

2. *Enquête.* Audition de M. Violle, pp. 7 et 9.

3. *Enquête.* Audition de M. Lindet, p. 123.

est, en somme, le grand obstacle au développement de l'éclairage et du chauffage à l'alcool[1].

Une circulaire ministérielle du 6 janvier 1908 supprime pour l'alcool carburé destiné aux moteurs la benzine lourde, en la remplaçant par une certaine quantité de benzol, mais avec un luxe de précautions qui représente plutôt une gêne qu'un progrès. Il faut obtenir la suppression de la benzine lourde pour l'alcool dénaturé destiné aux lampes et aux appareils de chauffage[2]. Quels obstacles s'opposent à l'adoption de ces nouvelles dénaturations de l'alcool? La dose de méthylène et de benzine lourde, employée par l'administration française, est-elle scientifiquement nécessaire pour empêcher la fraude? Assurément non, puisque cette dose de méthylène était de 15 p. 100 avant 1897, et qu'en Allemagne sont employés 2 p. 100 de méthylène seulement auxquels on ajoute 1/2 litre de pyridine. En Autriche, on se sert, depuis le 10 novembre 1907, d'un nouveau dénaturant, dans lequel il n'entre que 1 litre 90 de méthylène, 1/4 de litre de pyridine, 1/4 de litre de benzol, avec 100 centimètres cubes d'une composition restée secrète. Croit-on que les fraudes soient plus fréquentes dans ces deux pays qu'en France? Assurément non[3]. Deux chimistes éminents, MM. Trillat et Lindet, sont venus affirmer devant la Commission d'enquête, que depuis longtemps la dose de méthylène aurait pu être abaissée sans inconvénients pour le Trésor. Le dénaturant ou l'agent indicateur pourrait être un des dérivés du méthylène lui-même, l'aldéhyde formique[4]; ou bien encore on pourrait compenser la diminution de méthylène par une petite quantité de pyridine[5].

Les fabricants d'alcool de bois « congrégation très fermée », comme le dit M. Viger, interviennent alors pour prétendre qu'il faut actuellement 30 hectolitres d'alcool pour renaturer

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Auditions de M. Périssé, p. 42, de M. Barbier, p. 44, de M. Duchemin, p. 118, de M. Viger, p. 216.

2. *Enquête.* Audition de M. Viger, p. 24.

3. *Enquête.* Audition de Sidersky, p. 70, 74, 76.

4. *Enquête.* Auditions de M. Trillat, chef de laboratoire de l'Institut Pasteur, p. 112 et de M. Lindet, professeur à l'Institut national agronomique, p. 121.

5. *Enquête.* Auditions de M. Périssé, p. 42; de M. Sidersky, p. 75 *in fine.*

1 hectolitre d'alcool dénaturé et masquer le témoin de la dénaturation, l'alcool méthylique, ce qui rend l'opération assez difficile et onéreuse ; toute diminution dans la dose de 10 p. 100 serait donc une diminution correspondante dans les difficultés qu'éprouvent actuellement les fraudeurs. Quant aux différents corps proposés pour dénaturer l'alcool, la pyridine ou le formol, ils seraient facilement séparables de l'alcool, et ne constitueraient pas un bon dénaturant[1].

Mais le grand, le plus redoutable obstacle à un abaissement de la dose de méthylène est l'Administration elle-même. C'est en vain que MM. Millot et Lindet ont fait, de 1902 à 1904 une étude générale sur les dénaturations d'où il est résulté qu'une dose de 2 1/2 p. 100 de méthylène dans l'alcool serait tout à fait suffisante pour le dénaturer : la sous-commission

1. Sans discuter ces assertions[1], toutes naturelles dans la bouche des représentants d'une industrie qui se sent menacée, mais que démentent formellement les résultats acquis à l'étranger, il faut remarquer que cette industrie, elle-même, est loin de fournir à la consommation complète du méthylène en France : la consommation française du méthylène pour la dénaturation de l'alcool est de 40 à 50 000 hectolitres annuellement, que nos usines n'arrivent pas à produire, même de loin, car en 1907 nous avons importé d'Amérique du Nord 36 000 hectolitres de méthylène[2]. L'argument de protection d'une industrie nationale que l'on met en avant n'a donc qu'une médiocre valeur.

Actuellement l'importation de 36 000 hectolitres de méthylène à 75 ou 80 francs l'hectolitre représente 2 800 000 environ que nous payons inutilement à l'Amérique du Nord. Parmi les moyens recherchés pour abaisser le prix de l'alcool, la diminution de la dose de méthylène n'est pas sans avoir qnelque valeur; même réduite encore à 5 p. 100, en maintenant le taux actuel du remboursement du dénaturant, d'après les dispositions de la loi de finances de 1901, le prix de la dénaturation baisserait de telle manière que l'alcool dénaturé bénéficierait d'une prime de 4 francs par hectolitre (*Enquête*. Auditions de M. Méline, p. 207 et de M. Vigier, p. 214).

Le *Congrès des emplois industriels de l'alcool* de novembre 1907 a adopté sur cette question le vœu suivant (p. 258) :

Que l'État, qui doit d'après la loi fournir le dénaturant, s'engage à acheter à un prix fixe la quantité nécessaire à la dénaturation aux carbonisateurs de bois de France et à n'acheter de méthylène étranger qu'au cas où la quantité produite par les carbonisateurs de bois de France serait insuffisante.

Que l'État étudie les procédés permettant de diminuer la dose de méthylène dans le dénaturant en s'appuyant sur les différents travaux qui ont été faits dans cette direction.

Que dans le cas où la dose de méthylène serait diminuée, l'État maintienne l'article 59 de la loi du 29 février 1901.

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool*. Audition de M. Duchemin, pp. 116, 117.

2. *Enquête*. Audition de M. Viger, pp. 213, 214.

parlementaire, qui était alors réunie, a repoussé leurs conclusions, malgré la valeur de leurs études et l'autorité qui s'attache à leur nom. M. Viger avait dû emporter de haute lutte en 1897 l'abaissement du méthylène à 10 p. 100 et il semble que ce chiffre soit la dernière concession de l'Administration[1]. Comme il le dit, avec une bonne humeur, non exempte d'impatience, à propos de « la lutte homérique » que soutinrent MM. Millot et Lindet, « on paraissait presque nous considérer comme les complices des fraudeurs parce que nous demandions la diminution de la dose de méthylène ».

La Régie serait plus traitable, sans doute, et la réduction de méthylène ne présenterait pas plus de dangers en France qu'ailleurs, si l'on savait être aussi impitoyable aux fraudeurs que dans les autres pays : il n'y a pas de transaction, en Allemagne, en matière de fraudes; il n'y a rien de comparable à ces amnisties périodiques et à cette constante immixtion des politiciens dans les affaires administratives ou judiciaires qui transforment, depuis quelque années, chez nous, nombre de délinquants en transgresseurs impunis des lois. Les amendes sont très fortes en Allemagne et les sentences toujours appliquées : on va même jusqu'à la mort commerciale pour les récidivistes. Ce système rigoureux est infiniment préférable aux règlements compliqués et vexatoires, d'un caractère préventif, avec lesquels tout progrès est paralysé chez nous[2].

Autres améliorations, dont les vœux adoptés au *Deuxième Congrès des emplois industriels de l'alcool* nous ont apporté l'écho, et que les auteurs de ces vœux sont venus rappeler et expliquer devant la *Commission d'enquête*. Il y a d'abord les formalités de circulation, beaucoup plus difficiles pour l'alcool dénaturé que pour l'essence, et pour l'alcool qui va à la dénaturation que pour le pétrole brut qui va à la raffinerie :

1. « (En 1897) l'Administration des Contributions indirectes, par l'organe de ses savants les plus autorisés, criait à l'abomination de la désolation ; elle nous accusait de favoriser la fraude, si on supprimait le vert malachite qu'on mettait jusque-là dans l'alcool dénaturé. Elle prétendait qu'on ne pouvait pas s'en passer, cependant on a supprimé le vert malachite et la fraude n'a pas augmenté. » *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool*. Audition de M. Viger, p. 212.

2. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool*. Auditions de M. Haller, p. 16, de M. Delaune, p. 147.

elles mettent l'alcool dans une véritable infériorité vis-à-vis du pétrole, alors que les deux produits se trouvent dans la même situation par rapport au prix. On demande : que l'alcool dénaturé puisse librement circuler sous un congé ou laissez-passer. en quantités supérieures à 100 litres. sans formalité de la décharge[1]; que les alcools carbonés contenant au moins 25 p. 100 de benzine soient déchargés du compte du dénaturateur et puissent circuler sans aucune pièce de régie au même titre que les essences et les pétroles[2]. On voudrait que les autorisations renouvelables et toujours révocables, ainsi que les formalités sans nombre, auxquelles restent soumis les dénaturateurs d'alcool, les commerçants qui vendent l'alcool dénaturé et les personnes qui veulent en faire usage pour l'éclairage, le chauffage et la force motrice, ne concernassent plus que les seuls dénaturateurs[3]. Enfin, ces derniers réclament contre les difficultés que leur crée la Régie soit pour la dénaturation. soit pour l'analyse : ils veulent obtenir les mêmes facilités que les rectificateurs, chez lesquels la dénaturation se fait sous les yeux d'employés présents jour et nuit[4]. « Il vaudrait beaucoup mieux que l'État, suivant la loi elle-même, livre le dénaturant et prenne la responsabilité du mélange fait ainsi sous sa surveillance[5]. »

Autre amélioration encore : la réduction des taxes imposées à l'alcool, telles la taxe de 0 fr. 80 (timbre de lettre de voiture et enregistrement), qui grève toute expédition quelle que soit son importance[6], et la taxe de fabrication, qui frappe les alcools de mauvais goût, allant à la rectification, alors qu'ils ne devraient être frappés qu'à la sortie :

Il est souverainement injuste pour le second rectificateur qui achète des mauvais goûts d'avoir cette taxe de 2 fr. 07 à payer à

1. Vœu du Congrès précit. Rapport de M. Leprêtre, p. 260 et 159. — *Enquête* précit. Auditions de MM. Leprêtre et Thibault-Leroux, p. 91 et 101.

2. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Hanicotte, p. 153.

3. Vœu du *Congrès* précit, pp. 260, 261.

4. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Léon Martin, p. 179.

5. *Enquête.* Audition de M. Remy, p. 179.

6. Le *Congrès* a demandé la réduction de cette taxe à 10 centimes pour les expéditions inférieures à 500 kilogrammes.

l'entrée quand sur 100 litres il ne retire que 90 litres. Il est injuste d'avoir payé 2 fr. 07 de taxe sur ces 90 litres alors qu'ils ne doiven être payés qu'à la sortie de l'usine sur 100 litres livrés à la consommation ou à la dénaturation[1].

Il y a enfin la question des tarifs de transport et l'inégalité de traitement que les Compagnies de chemins de fer font subir à l'alcool. Il coûte moins cher de faire venir de l'alcool d'Autriche en France que d'un bout de la France à l'autre[2]! Une revision générale des tarifs s'impose en présence des faits paradoxaux que le *Congrès des emplois industriels de l'alcool* a mis en lumière. Ainsi il coûte plus cher de transporter l'alcool dénaturé sur le P.-L.-M., l'État, l'Orléans que sur les autres réseaux. D'autre part, le transport du pétrole et des essences est beaucoup moins onéreux que celui de l'alcool. Le pétrole brut bénéficie de prix réduits sur la plupart de nos réseaux. Pourquoi l'alcool allant à la dénaturation n'est-il pas traité sur le pied d'égalité avec le pétrole brut, alors que les deux produits sont de densité et de valeur identiques et les récipients qui les transportent de même capacité? Ces réclamations sont déjà anciennes. Au *Congrès des études économiques* de 1903, M. Rémy disait en manière de conclusion : « Il faut arriver à l'assimilation complète de l'alcool dénaturé et des essences, non seulement pour les alcools proprement dits, mais aussi pour les dénaturants. Il est à souhaiter que les tarifs soient identiques sur tous les réseaux. » Qu'a-t-on fait dans cette voie depuis lors? Les Compagnies du Nord, de l'Est, de l'Ouest et du P.-L.-M. ont adopté récemment pour les emballages de pétrole, qui retournent à l'usine de rectification ou aux entrepôts, un tarif spécial dit tarif 26; elles continuent à exiger la justification de ce retour pour l'alcool dénaturé et, en cas de non justification, refusent le tarif dont bénéficie le pétrole[3].

Ces diverses réformes sont peu de chose en elles-mêmes. Elles représentent, cependant, de grands efforts et beaucoup

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Hanicotte, p. 154.

2. *Enquête.* Audition de M. Besson, p. 100.

3. *Enquête.* Auditions de M. Leprêtre, p. 91, de M. Lavalard, p. 171, de M. Remy, p. 180.

de temps : il ne faut pas penser les obtenir du jour au lendemain. Pour le moment même, l'obstination de l'administration des finances dans la question de la réduction de la dose de méthylène paraît invincible, et l'on n'ose espérer qu'elle vienne rapidement à résipiscence.

Seule, une action persévérante de la part du ministère de l'Agriculture, qui a déjà fait beaucoup pour le développement de l'alcool, permettra d'emporter les obstacles qu'accumulent la routine des administrations et l'encombrement des ordres du jour parlementaires. Le jour où l'alcool dénaturé se verrait débarrassé des inégalités de traitement dans les transports, comme dans les taxes qui gênent sa circulation et son emploi. il trouverait dans les utilisations industrielles déjà existantes de nouvelles facilités de développement. Nous avons importé. en 1907. 153 000 hectolitres d'alcool pur que nous pourrions facilement produire. Dans les cinq dernières années, la consommation de l'alcool dénaturé, malgré les lois, règlements, taxes et tarifs, a augmenté d'une manière constante et presque régulière de 53 000 hectolitres, en moyenne, par an.

D'ici à quelques années, par le seul effet du développement économique, sans intervention législative, la consommation de l'alcool dénaturé, en France, peut atteindre 1 million d'hectolitres. Le jour où elle atteindrait ce chiffre. elle serait proportionnellement aussi forte qu'actuellement en Allemagne, et ce résultat, obtenu par le seul libre jeu des forces industrielles de la France, serait déjà fort appréciable [1].

Sans doute, on a escompté un essor formidable de l'alcool dénaturé du fait de la consommation automobile. Rien ne paraît s'opposer scientifiquement à l'usage de l'alcool carburé dans les moteurs existants et de l'alcool pur dans des moteurs spéciaux à forte compression. Mais, comme on l'a dit avec juste raison devant la Commission d'enquête parlementaire : « il faudrait pouvoir trouver partout de l'alcool dénaturé ou carburé comme l'on trouve de l'essence ». Il y a là une orga-

1. Actuellement avec 62 millions d'habitants la consommation de l'alcool dénaturé est de 2 l. 4 par tête en Allemagne; elle est de 1 l. 5 par tête en France avec nos 39 millions d'habitants. Comme il n'y a pas malheureusement à supposer que nos 39 millions d'habitants se multiplient beaucoup en huit ou dix ans, on peut calculer qu'un million d'hectolitres d'alcool dénaturé représenterait, en France, par tête 2 l. 5.

nisation à créer qui exige beaucoup de temps et des capitaux considérables, et que les pétroliers ont pu réaliser parce que leur puissance est en raison directe de leur petit nombre. Les distillateurs sont loin d'avoir les mêmes ressources[1].

On a proposé d'intéresser les raffineries de pétrole au développement de l'alcool. Les représentants de l'industrie des pétroles, entendus par la *Commission d'enquête* parlementaire, ont laissé entrevoir, malgré la prudence extrême dont ils firent preuve dans leurs réponses, qu'une entente pour le transport et la distribution de l'alcool ne serait pas impossible entre les raffineries de pétrole et l'industrie de l'alcool, tout au moins qu'il y aurait lieu d'étudier la question sans parti pris[2]. Ils avaient montré quelque bonne volonté, dans un moment où (début de 1907) ils craignaient de ne pas suffire à la consommation d'essence, par suite de la raréfaction des gisements de Pensylvanie. Provisoirement tirés d'inquiétude par les pétroles de Sumatra, il est possible, les Américains raffinant de plus en plus, que les pétroliers soient amenés à entrer en composittion avec les producteurs d'alcool, et à les faire bénéficier de l'admirable appareil de circulation et de vente qu'ils ont créé[3], — d'autant plus que la raffinerie traverse une crise, que ces industriels se savent menacés par les doctrines courantes de socialisation, de rachat et de monopole, et que l'on propose déjà de les intéresser par des mesures législatives à entrer en combinaison avec l'industrie de l'alcool[4].



Les rêves grandioses de quelques économistes, qui voient dans l'alcool une richesse inépuisable qu'il est au pouvoir de

1. Le deuxième Congrès des emplois industriels de l'alcool a adopté le vœu suivant : « que les dénaturateurs et les associations pour la vente de l'alcool dénaturé puissent utiliser pour le dépôt et la vente de l'alcool dénaturé en bidons les débris de tabac moyennant rémunération et suivant un tarif approuvé par le ministre des finances. »

2. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. E. Lévy, pp. 162 et 167.

3. *Enquête.* Audition de M. Merchier, p. 187.

4. *Enquête* Audition de M. Delaune, p. 147 — V. *Congrès.* Rapport de M. Dulac, pp. 193 et suivantes.

l'État de capter par quelques lois bien faites et de déverser en pluie d'or sur notre agriculture et sur notre industrie, paraissent-ils aussi faciles à réaliser qu'ils le laissent entendre? Théoriquement toutes les solutions aussi bien techniques qu'économiques sont prêtes. Nous avons suivi l'alcool industriel sous toutes ses formes et dans toutes ses utilisations. Nous avons vu les lois qui seraient nécessaires, et les règlements qu'il faudrait réformer. Mais en procédant à cet examen nous avons pu nous rendre compte des obstacles que les intérêts privés, la routine, les habitudes prises et les droits acquis accumulent : le temps est nécessaire pour en venir à bout et même un temps assez long.

Nous ne croyons point qu'il soit possible de créer du jour au lendemain les besoins considérables auxquels devrait répondre une augmentation double ou triple de la consommation actuelle de l'alcool dénaturé ; il faut surtout se garder de penser qu'il soit au pouvoir des lois de le faire. Nous avons seulement le droit d'exiger que la loi ne contrarie pas le progrès industriel, et pour cela nous devons obtenir la réforme de la dénaturation, l'amélioration des méthodes administratives des règlements.

La bataille sera déjà assez rude à livrer sur ce terrain sans compliquer la situation d'interventions législatives dont l'impartialité, eu égard aux intérêts en cause, est douteuse. Dans quelques années d'ici, il est possible que ces intérêts s'entendent mieux et que la nécessité d'un accord s'impose. Il sera temps d'agir alors et d'offrir aux intéressés une médiation ou un concours des pouvoirs publics, qui aura plus de chances d'être mieux accueilli ou d'être plus facilement imposé qu'à l'heure actuelle.

H.-R. SAVARY

LE VOYAGE D'HÉLÈNE[1]

VI

Après cette imprévue et troublante visite, vers la dixième heure de ce même jour, Hélène, espérant assoupir le tumulte de ses pensées, fit ordonner à ses porteurs de la conduire au delà du fleuve. Assise sur un palanquin découvert, habillée à la manière des princesses égyptiennes, ses seins nus soulevant un large gorgerin de pierreries. d'émail et d'or, ses cheveux blonds coiffés d'un autour azuré dont les ailes se repliaient contre ses tempes, elle s'efforçait de conserver une attitude royale et dédaigneuse. Mais elle était gênée par la curiosité railleuse de la foule et ses paupières battaient plus fréquemment qu'il n'aurait convenu...

Elle traversa le Nil encombré de navires et de chalands. Comme les esclaves avançaient péniblement sur les berges sablonneuses de l'autre rive, elle aperçut au loin, devant elle. un interminable cortège qui gravissait les premières pentes de la montagne. Le vent amenait jusqu'à ses oreilles l'écho de cris aigus, de lamentations prolongées. Elle interrogea le serviteur qui, de son grand éventail de plumes, chassait les mouches autour de la litière.

— Ce sont les parents du riche Imhotep qui l'accompagnent jusqu'à sa demeure éternelle, — dit-il.

— Qu'on aille plus vite! — commanda Hélène, — je veux voir!

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre 1909.

La litière s'engagea parmi la cité populeuse et bigarrée qui se pressait à la lisière de la nécropole, autour des grands temples funéraires. Nulle part Hélène n'avait remarqué tant de vie et d'insouciance qu'auprès de cet immense domaine de la mort. De jeunes étudiants passaient en troupes joyeuses, secouant avec des gestes désordonnés les larges manches de leurs robes. Trois d'entre eux harcelaient une jeune femme, à peine vêtue d'un pagne brodé de perles et qui riait aux éclats, en agitant un sistre strident. Des soldats, fantassins ou conducteurs de chars, encombraient la rue, brandissant la lance ou le fouet. Des prêtres, tondus et glabres, portaient des corbeilles de fruits, des oies criardes, des quartiers de viande. Une file de courtisanes les suivaient, hautaines, compassées, les joues éclatantes de fard. Les venelles étroites où travaillaient les artisans étaient pleines de cris, de chants et du bruit des outils. Les laveurs de cadavres, les embaumeurs, les fabricants de cercueils s'empressaient allègrement à leur œuvre lugubre. Une vieille femme tendit vers Hélène une petite fille entièrement nue qui souriait de tout son visage encore mouillé de larmes.

— Vois, — disait l'aïeule, — vois l'amie du Pharaon! Puisses-tu, un jour, être aussi belle!

Lorsque la litière s'arrêta enfin devant le tombeau d'Imhotep, les cérémonies funèbres venaient d'être achevées. Contre le mur occidental de la chapelle, le mort, debout dans sa gaine peinte, présidait au dernier repas que l'on donnait en son honneur. Et les almées, haussant leurs pieds d'ivoire, faisant saillir leurs seins aigus, secouant des castagnettes au bout de leurs bras raidis, dansaient éperdument autour des convives, et leur jetaient au passage de brèves sentences :

— Vous n'avez qu'un jour à vivre sur la terre. — Vivez-le donc heureusement! — Chassez de votre cœur la crainte, le remords et la tristesse! — Rassasiez-vous de joie; fatiguez-vous de plaisir! — Quand vous serez entrés au fond de vos sépulcres, vous vous y reposerez éternellement.

Une à une, elles tombaient sur le sol étourdies, brisées de lassitude, souriant encore. Alors le harpiste sacré se leva, pinça les cordes vibrantes et chanta :

Le passage de l'homme sur la terre, qu'est-ce? — Un éclair dans la nuit; un éclair pâle ou lumineux. Fais en sorte que ta vie soit un éclair fulgurant sur le sombre horizon!

Au moment de l'inquiétude, songe à ton lit funèbre et que la paix rayonne autour de tes lèvres!

Les êtres ne naissent que pour se dissoudre : mieux vaut qu'ils se dissolvent dans la joie que dans la tristesse!

Qu'il y ait toujours des vins exquis et des fruits savoureux pour ta bouche, des essences parfumées pour tes narines, de beaux corps suaves pour la caresse de tes doigts!

Qu'il y ait des colliers d'ambre et des guirlandes de lotus pour la gorge de ta maîtresse bien-aimée! qu'il y ait des chants et de la musique pour vos oreilles et des danses tour à tour fougueuses et languissantes pour vous inviter à l'amour!

Chasse de ton esprit les lourds nuages du malheur et ne songe qu'au plaisir radieux jusqu'au jour où, pareil au défunt Imhotep, tu devras aborder la terre de Mantsakri, la déesse silencieuse. Alors il sera temps pour toi de penser à la tristesse.

Le harpiste se tut et les convives aussitôt se levèrent. Ils vinrent saluer, chacun à son tour, le cadavre que les prêtres allaient coucher au fond du puits désormais inaccessible. Puis ils se dispersèrent par groupes sur la pente de la colline et descendirent vers la ville, en devisant bruyamment.

Comme elle s'en retournait à travers la plaine que doraient les flammes magnifiques du couchant, Hélène méditait :

« Voilà ce que j'ai vu de plus étrange. Ce peuple est dominé par des dieux terribles, par un tyran mélancolique, par des prêtres aux sinistres visages. Le spectacle de la mort l'environne de toutes parts. Ses nécropoles sont plus vastes encore que ses grandes cités. Et cependant il me paraît plus insouciant et plus heureux que les Danaëns acharnés aux combats ou que les Phrygiens fanatiques. Ce peuple a raison; il possède la suprême sagesse. Puisque la mort est proche, pourquoi vouloir dès aujourd'hui ensevelir son âme, la comprimer sous la peur et le remords, l'enserrer dans les liens d'une sotte pitié, pourquoi vouloir l'envelopper d'un linceul d'ennui? N'est-il pas plus beau, n'est-il pas plus héroïque d'ouvrir sa demeure toute grande à la vie, à la joie? »

Brusquement la litière s'arrêta.

— Maîtresse, — dit l'esclave qui portait l'éventail de plumes, — voici une jeune femme qui veut te faire un présent.

L'Égyptienne s'approchait en souriant. Belle comme une tige de lis dont les corolles viennent de s'épanouir sous les regards de l'aube, elle était vêtue avec modestie d'une longue tunique de toile verte à peine échancrée autour de sa gorge blanche. Elle n'avait point de bijou; une simple bandelette, du même vert que sa robe, couronnait ses cheveux noirs et son front pur. Elle tendit à Hélène un petit fuseau d'or fixé à une quenouille d'ébène que garnissait une grosse touffe de laine violette.

— Pourquoi me fais-tu ce présent? — dit Hélène, surprise.

— Pour que l'amie de mon roi soit heureuse. L'aurore chasse la nuit et un front heureux dissipe la mélancolie de celui qui le contemple.

— Et tu veux que je file cette quenouille pour être heureuse?

— Il suffit d'un peu d'eau pour apaiser une grande soif; souvent un peu de travail rafraîchit le cœur.

Mais, en cette minute, le cœur d'Hélène, palpitant de son nouveau désir, assoiffé comme la terre à la fin des journées brûlantes de l'été, dédaignait l'humble et douce rosée du travail. Le chant des almées et du harpiste avait exalté sa passion jusqu'alors indécise, et toute sa chair tressaillait au souvenir de l'étreinte de Si-Ptah.

— Reprends ta quenouille, — dit-elle à la jeune fille. — J'ai d'autres breuvages qui désaltèrent mieux. Les heures sont trop brèves pour qu'on les regarde tourner au bout d'un fil.

— Prends garde! — riposta l'Égyptienne d'un air un peu dépité. — Il est des breuvages qui dessèchent le cœur en un instant. Et les heures doivent paraître bien longues, lorsqu'on n'a plus, sous sa mamelle, qu'une pauvre loque flétrie.

Mais Hélène n'entendit point ces dernières paroles. Elle avait déjà ordonné à ses porteurs de poursuivre leur chemin.



Cette nuit-là, vers la cinquième heure, une grande rumeur emplit tout à coup le vaste palais de Sitoui.

Par la porte qu'elle avait laissée ouverte, au lieu de l'amant

furtif qu'elle attendait en frissonnant, Hélène vit entrer un guerrier résolu, les yeux luisants et terribles, armé d'un large poignard. Une troupe de conjurés le suivaient et leurs visages farouches se pressèrent derrière leur chef.

A demi nue, toute parée et parfumée pour la volupté prochaine, Hélène se dressa, haletante, sur sa couche; ses yeux s'agrandirent démesurément, ses joues pâlirent sous le fard. Elle étendit les bras; un cri rauque jaillit de sa gorge et se brisa soudain. Si-Ptah bondit vers elle, et, lui broyant le poignet entre ses doigts fiévreux :

— Tais-toi, — dit-il d'une voix âpre, — je t'ai dit que je voulais être roi. L'heure est venue!

A ce moment, la porte qui menait à la chambre du Pharaon vira lentement sur ses gonds et Sitoui parut. Tous les yeux se fixèrent sur lui. A la vue des poignards, sa face hautaine sourit un peu. Puis il considéra Hélène doucement. Elle cacha sa figure dans les coussins et sanglota. Et lui se tourna vers Si-Ptah et le salua d'un geste grave :

— Béni soit celui qui me délivre! — dit-il. — Mais si tu savais le poids de la double couronne, tu n'échangerais point contre elle ta jeunesse.

Il fit un pas en avant. Dix lames brillèrent autour de son torse nu, plongèrent dans sa chair. Sur son regard dédaigneux et lointain on vit se fermer, ses larges paupières... Ses mains se crispèrent; il recula en chancelant et vint s'abattre en travers du lit de sa maîtresse. Un des poignards se détacha de sa poitrine, un jet de sang inonda la couche, éclaboussa les flancs d'Hélène...

VII

Si-Ptah, frère bâtard de Sitoui, était le fils du Pharaon Meren-Ptah et d'une concubine obscure. Les grands prêtres d'Ammon l'avaient secrètement poussé vers le trône. Mais leur politique constante était, à cette époque, de ruiner l'autorité royale par des usurpations successives, afin de demeurer les seuls maîtres de l'empire. Aussi, dès qu'ils eurent proclamé Si-Ptah souverain légitime du Nord et du Sud, dès qu'ils eurent affirmé devant le peuple que sa mère l'avait conçu des

embrassements d'Ammon, ils s'inquiétèrent de lui trouver un rival. Ils choisirent Ramessé, fils aîné de Sitoui, l'héritier légitime de la couronne, âgé de dix-huit ans à peine...

On avait annoncé au vulgaire que la commune mort avait frappé le Pharaon défunt. Pour achever d'égarer les soupçons, Si-Ptah faisait ordonner pour sa victime de somptueuses funérailles, et les embaumeurs, contraints au silence par d'atroces menaces, disposaient, avec minutie, pour la paix éternelle, ce grand corps lacéré.

Cependant Hélène s'abandonnait au caprice impérieux de son nouveau maître. Mais l'image de ce flot de sang, qui avait teint leur première nuit de sa rougeur sinistre, semblait se glisser toujours entre les deux amants. Elle, qui avait si follement désiré son étreinte, ne pouvait maintenant le voir approcher sans frémir. Et lui-même, depuis qu'il s'était assis sur le trône solitaire des rois de Kimît, paraissait avoir perdu l'ardeur triomphante de sa jeunesse. On eût dit que la grande âme désespérée de Sitoui hantait les profondeurs de ses yeux sombres et s'exhalait sur ses lèvres, désormais impuissantes à sourire...

Le trentième jour après le meurtre, tout était prêt pour l'ensevelissement du Pharaon. Son cadavre indestructible reposait, les mains allongées sur les cuisses, dans ses huit linceuls de fin lin, à côté des trois cercueils de cèdre, pieusement ornés d'innombrables figures, que l'on devait, l'un après l'autre, refermer sur lui. Dans la mystérieuse vallée où gisaient déjà ses ancêtres, au fond d'un long et tortueux hypogée, un énorme sarcophage de granit rose, dernière et formidable couche, était ouvert à demi pour le recevoir...

— Femme ! — dit Si-Ptah d'un ton rude en s'adressant à Hélène qui rêvait, taciturne à ses côtés, — il me tarde que cette momie encombrante aille se dessécher tout à son aise au creux de la montagne. Tant qu'elle demeurera dans le palais, avec son affreuse odeur de cinnamome, elle empoisonnera le plaisir que je goûte auprès de toi.

Comme il finissait de parler, la porte de la chambre royale fut poussée violemment et les deux battants s'écartèrent avec fracas.

— Qui ose entrer de la sorte? — cria l'usurpateur en se levant, pourpre de colère.

Mais aussitôt il se rassit et sa face devint livide.

Vers lui s'avançait un adolescent de haute taille, grave et beau. Six prêtres le suivaient et se rangèrent en cercle autour de lui. Hélène, effrayée de leur mine hostile, se blottit contre la poitrine de Si-Ptah. Celui-ci s'efforça de montrer un visage impassible.

— Que veux-tu donc Ramessé? — demanda-t-il.

Le jeune homme fit un pas encore et fixa sur son rival ses grands yeux sévères et purs :

— O Si-Ptah, — dit-il, — pensais-tu pouvoir fonder ta race sur le meurtre? Pensais-tu que mon père irait sans être vengé se reposer dans sa demeure éternelle?

Le Pharaon se pencha sur son siège, les poings crispés, et jeta un ricanement de défi :

— Et que feras-tu de moi, Ramessé?

Le jeune homme haussa les épaules :

— Ne crois pas qu'à mon tour je souille mes mains dans le sang, — dit-il.

Et, désignant les prêtres :

— Je te livre à ceux-ci, toi et celle que mon père aimait, celle qui a préféré à son amour les caresses d'un assassin. Ils vous ont jugés l'un et l'autre : qu'ils fassent de vous selon leur justice!



Le lendemain, dès la première heure du jour. deux gardes firent sortir Hélène de sa prison et la conduisirent près de l'autel de granit qui se dressait au milieu de la cour du palais, sous le vaste dôme du ciel.

Elle était nue et parée comme une victime pour le sacrifice. Des chaînes serraient l'un contre l'autre ses poignets délicats. Des bracelets luisaient sur la blancheur de ses bras et de ses chevilles; un large gorgerin s'étalait contre sa poitrine. Des gerbes de lotus, attachées sur sa tête, retombaient autour d'une bandelette de pourpre et se mêlaient à l'or de ses cheveux.

Au-dessus d'elle, l'azur était léger et doux. La fraîcheur du matin faisait trembler son corps, que la peur secouait parfois de grands frissons. Elle vit des soldats, des courtisans, des

prêtres debout contre les colonnes de la cour. Les femmes du harem, curieuses et bavardes, se penchaient aux fenêtres.

Hélène, qui se rappelait les coutumes des Grecs, croyait qu'on allait l'immoler pour apaiser les mânes de Sitoui. Et, tâchant de surmonter l'épouvante qui broyait son cœur, elle exaltait toute sa fierté, afin de bien mourir.

Huit prêtres descendirent les marches du palais, portant sur leurs épaules le triple cercueil du Pharaon. Ils posèrent leur fardeau sur l'autel de granit. Et, tout autour, les spectateurs se prosternèrent en gémissant... Puis six nègres de taille colossale apparurent, soutenant une sorte d'auge rectangulaire, noire et fumante, qu'ils laissèrent tomber au pied de l'autel, sous les yeux hagards d'Hélène. Elle vit que cette auge était pleine à demi de bitume fondu et bouillonnant encore. Elle recula... Une rumeur féroce courut à travers la foule.

Mais tous les regards se dirigèrent soudain sur le haut du perron. Entre les deux sphinx d'albâtre qui le dominaient de leur masque indifférent, deux Éthiopiens maîtrisaient de toute la force de leurs bras bosselés un corps brun et vigoureux, qui se débattait furieusement. La tête, courbée en arrière, se rejeta en avant, d'une brusque secousse : on aperçut la bouche écumante, les yeux dilatés et sanglants, et tous reconnurent la face de Si-Ptah, tourmentée de rage impuissante.

Quand il distingua cette assemblée, cette femme nue, et l'autel, et les prêtres, il poussa du fond de sa large poitrine un rugissement horrible et tordit tous ses muscles par un effort suprême. Mais les poings noirs le serraient, pareils à quatre étaux de bronze. Et comme, après cette lutte désespérée, il s'abandonnait, un moment, ses bourreaux l'enlevèrent, coururent et, en un clin d'œil, le plongèrent dans la cuve.

Le liquide épais déborda et des gouttes brûlantes jaillirent sur les pieds d'Hélène. De grands soubresauts agitèrent, quelques instants, la nappe lourde et sombre. Une tête se dressa, noire, hurlante, tuméfiée, dégouttant une rosée hideuse; puis elle retomba. Rien ne parut plus bouger... Seule, la poitrine, bombée par une convulsion dernière, émergeait lentement, puis flottait immobile.

Alors le silence de cette foule fascinée par l'affreux spec-

tacle, se rompit. De toutes parts, on considérait l'étrangère, et les yeux s'emplissaient d'une luxure sauvage.

Le regard d'Hélène demeurait attaché sur la place où se raidissait, dans son linceul de bitume, le corps désormais insensible de Si-Ptah. Elle était plus pâle que les fleurs de lotus ombrageant son visage. Il lui semblait qu'un diadème de fer comprimait ses tempes et, au dedans, parmi le vide de son âme, une pensée incessante tournoyait comme un frelon furieux :

« C'est mon tour! pourquoi ne se hâte-t-on pas davantage? »

Les six esclaves se penchèrent et, contractant leurs muscles prodigieux, emportèrent la cuve ruisselante.

« Ils vont revenir! » se dit Hélène. Et, des talons au crâne, elle crut sentir la morsure de cette boue enflammée, pénétrant sa chair, fondant ses prunelles, emplissant sa bouche...

Mais, de longs cris aigus lui firent lever les yeux. C'était, debout aux fenêtres et tordant leurs bras étendus, toutes les femmes du harem qui lançaient vers le ciel des lamentations déchirantes. Car le maître qui les avait choisies, puis dédaignées, allait maintenant les abandonner pour toujours.

Dans la cour, un remous se faisait parmi la foule: des groupes se formaient. Les prêtres, s'approchant de l'autel, courbèrent ensemble leurs épaules, soulevèrent le cercueil du Pharaon et marchèrent vers le porche extérieur du palais. Les gardes poussèrent Hélène à leur suite.

Le cortège funèbre descendit vers le fleuve, traversa l'onde sur un pont de bateaux, et s'engagea dans la cité occidentale.

Épuisée de fatigue, d'angoisse et de honte, toute sa chair brûlée par l'ardeur du soleil, Hélène allait devant elle d'un pas traînant et machinal. Elle ne voyait que des formes et des couleurs diffuses tourbillonnant à travers une poussière de feu. Elle entendait à peine les clameurs outrageantes que la populace, pressée contre les murailles, lui jetait au passage. Cependant l'éclat d'une robe verte attira son regard. Elle vit deux yeux étonnés et douloureux posés sur elle, et, comme dans un songe indécis, elle reconnut la jeune fille dont elle avait refusé naguère le naïf présent. Alors, parce qu'elle avait deviné un peu de pitié sur ce visage, et, parce que le regret amer brisait sa poitrine, elle pleura... Et, dans la foule, les femmes, apercevant ses larmes, l'insultèrent avec plus de rage.

Les prêtres avaient franchi les pylônes du temple funéraire que Sitoui avait fait élever de son vivant. Ce temple, bâti auprès de la ville populeuse, était l'antichambre solennelle d'un tombeau lointain, interdit aux profanes et qui, après le jour de l'ensevelissement, devait demeurer à jamais inaccessible, perdu dans les replis du désert immense, derrière la montagne aride qui dominait la plaine. Les prêtres placèrent le cercueil dans la cour de ce temple, sur un grand cube d'albâtre. Des serviteurs disposèrent tout autour d'innombrables présents : des sièges et des lits d'or, des tables d'ivoire, des coffres enduits de résine peinte, des armes, des harnais, un char étincelant. Puis les assistants se rangèrent contre les piliers où s'appuyaient, énormes et rigides, tous semblables, des Osiris de pierre. Les valets du temple distribuèrent des pains de lis, des viandes et des fruits; les cris des pleureuses s'apaisèrent; chacun se rassasia et but la bière dorée dans les larges gobelets que l'on se passait de main en main.

Brisée de lassitude, Hélène s'était laissé choir sur les dalles brûlantes et restait étendue, comme une chose inerte, parmi l'entassement des offrandes. Quelqu'un des convives songeait-il encore qu'elle était là? Elle se souleva un peu... Tout à coup elle entendit le bruit rapide et frémissant des sistres et des crotales : c'étaient les almées, les plus belles et les plus expertes du royaume, qui préludaient à la danse.

Et la malheureuse se rappela les funérailles d'Imhotep. C'étaient aujourd'hui encore les mêmes exclamations d'insoucieuse folie; ce fut ensuite, mêlé aux accords de la harpe, le même chant de sagesse frivole. Elle se souvint qu'alors tout son être était transporté par les bonds fougueux de ces femmes, alangui par la plainte voluptueuse de la musique.

« Aphrodite! — pensait-elle, — ô mauvaise et perfide! je te reconnais, à présent, tout entière. Tu te ris de la Mort, mais tu n'es que l'esclave de cette insatiable vieille. Tu danses devant sa porte, inviteuse et câline, tu tends aux passants tes beaux seins gonflés de promesses et tu leur chantes des chansons qui dissolvent leur cœur. Mais, derrière le seuil, la vieille les guette et, s'ils entrent avec toi, ils ne ressortent point, ou, quand elle leur laisse la vie, elle les dépouille de leur jeunesse et de leur bonheur. O prostituée, ô infâme! ô maudite!... »

Cependant la foule s'écoulait lentement entre les hauts pylônes. Longtemps, au dehors, sonnèrent des voix et des rires. Puis un vaste silence emplit la cour. C'était la dixième heure du jour et l'ombre, s'étant répandue sur les dalles, gagnait peu à peu les genoux puissants des Osiris. Hélène, se croyant abandonnée, se redressa sans bruit. Mais elle vit deux prêtres qui marchaient, pieds nus, autour des piliers.

Une heure passa. La face douce et triste des dieux funèbres était seule baignée d'une blonde lumière. Le voile blanc du ciel se dissipa et, de l'azur plus profond, un peu de fraîcheur descendit. Hélène sentit la faim tordre ses entrailles. Elle gémit faiblement. Un prêtre lui donna une petite jatte d'eau, des fruits et quelques lambeaux de viande.

Elle avait à peine cessé de manger quand une litière fermée, portée par des serviteurs du temple, s'arrêta auprès d'elle. Le prêtre lui fit signe d'y monter.

— Où va-t-on me conduire? — demanda-t-elle d'une voix timide.

— Vers la demeure de ton maître, — répondit-il sèchement.

Elle ne comprit pas. Lorsqu'elle fut assise, les rideaux retombèrent. Pendant de longues, d'incalculables heures, Hélène se sentit emportée vers un but qu'elle s'efforçait en vain de deviner. D'abord, elle entendit autour d'elle les mille bruits de la populace, les bavardages des femmes, les pleurs des enfants, les chansons des ouvriers. Puis la rumeur s'atténua, devint confuse, imperceptible. Il y eut dans l'invisible espace le plus formidable silence qui pût oppresser une âme mortelle.

Toute la vie d'Hélène se tendait douloureusement vers le moindre bruit. Mais elle ne percevait que le battement de ses artères et le froissement de l'étoffe sous ses doigts contractés. Les pas de ses porteurs étaient lents et amortis, comme s'ils marchaient sur du sable. Il était déjà tard, et pourtant une chaleur suffocante pénétrait sous les rideaux. Hélène essaya vainement de les soulever : ils étaient clos de toutes parts. Elle appliqua ses yeux contre une fente et s'effraya de ne distinguer ni le ciel ni la plaine, rien qu'un mur abrupte et rougeâtre qui devait être brûlant comme les parois d'une fournaise...

Et cet étrange, ce terrible voyage ne s'achevait pas. Elle se demandait s'il s'achèverait jamais. Et elle redoutait aussi de

le voir brusquement finir. Elle tremblait d'affronter quelque abomination pire que tout ce qu'elle avait subi jusque-là.

Bientôt, néanmoins, l'air lui parut moins étouffant, le silence moins implacable. Elle entendit le cri grinçant des éperviers, puis le monotone ululement d'une chouette, puis une sorte d'aboiement prolongé, lointain et sinistre. Elle essaya encore de couler un regard au dehors; mais la nuit maintenant était proche : elle ne découvrit que des dunes arides baignées dans une ombre violette.

Subitement la litière s'arrêta. Il y eut un peu de bruit, de brèves paroles échangées à voix basse, des soupirs rudes, comme si tous ces hommes s'efforçaient ensemble à déplacer un obstacle pesant. De nouveau, Hélène se sentit emportée, puis déposée un peu plus loin...

Une torche qu'on venait d'enflammer crépita et sa lueur teignit les rideaux d'une pourpre sanglante. Mais, des pas étonnamment sonores s'éloignèrent et la nuit retomba.

Au bout d'un moment, les mêmes pas revinrent et la lumière rouge apparut encore. Quelqu'un détacha les rideaux de la litière, les écarta violemment.

— Viens! — dit une voix impérieuse.

Hélène ouvrit des yeux suppliants et voulut parler. Mais le visage qui était devant elle était si dur qu'elle quitta son siège, sans murmurer une plainte. Elle aperçut autour d'elle des murailles décorées et peintes, à peu près semblables à celles qu'elle avait vues dans le tombeau d'Imhotep. Mais la chambre ici était plus vaste, les figures plus abondantes et plus singulières. Le prêtre qui l'avait appelée était seul en face d'elle. Il considéra longtemps sa nudité, et ses larges narines frémirent de convoitise. D'un geste brutal, il lui saisit le poignet entre ses doigts osseux :

— Viens! — répéta-t-il.

Elle se laissa conduire, à demi morte de peur et de lassitude. Il lui fit parcourir de longs couloirs inclinés, franchir des portes successives, traverser des salles de grandeurs et de formes diverses, descendre et remonter des marches abruptes. Parfois, il semblait revenir sur ses pas, parfois il interrompait brusquement son chemin pour s'engager sous une voûte plus étroite. A mesure qu'ils avançaient, l'air était plus chaud et plus

lourd. Et, dans tous les méandres de ce labyrinthe, à la brève et fumeuse lumière de la torche, Hélène voyait d'horribles et menaçantes images courir autour d'elle. C'étaient des dragons, des crocodiles, des pygmées aux jambes cagneuses, des géants à la tête flambante, d'immenses serpents, des démons furieux, des harpies soufflant sur de misérables humains leur haleine dévorante, des serpents encore, traînant sur toutes les murailles leurs corps flasques et tortueux. Jamais, dans ses cauchemars les plus horribles, elle n'avait aperçu un tel grouillement de monstres. Elle n'avait pas le courage de crier, elle n'avait plus même la force de fermer les yeux. Elle se disait, vaguement, que toutes ces salles étaient des prisons et qu'elle était condamnée à vivre dans la plus profonde et la plus noire.

Tout à coup son guide s'arrêta devant un énorme sarcophage de granit. Hélène reconnut, disposées à l'entour, les mêmes offrandes que l'on avait amoncelées, ce soir même, dans le temple funèbre. Une idée atroce crispa toutes les fibres de sa chair; elle comprenait maintenant : « La demeure de ton maître... » C'était donc ici, au fond d'un sépulcre !...

Le prêtre allumait, de chaque côté du sarcophage, deux lampes de bronze. Elle remarqua que ses mains tremblaient...

Soudain il jeta sa torche et s'élança vers elle, les lèvres tendues, les yeux brûlants. Mais, avec tout ce qui lui restait de force, elle bondit en arrière. Le dégoût et la colère exaltaient sa vigueur. Et, saisissant parmi les offrandes une hachette d'airain, elle la brandit au-dessus de sa tête.

Le prêtre resta ainsi, le dos arqué, frémissant, comme un tigre devant la pointe d'une javeline.

— Écoute! — dit-il d'une voix sifflante et rapide. — Sais-tu où je t'ai conduite? Dans la vallée, inaccessible au commun des humains, où vont dormir, pour l'éternité, tous les rois de Kimît. Sais-tu où tu es maintenant? Dans les entrailles de la terre; dans la chambre la plus souterraine du tombeau désormais impénétrable de Sitoui, à côté de son cadavre. Il est là, couché dans son dernier cercueil. Sais-tu ce que je vais faire? Je vais refermer sur toi une porte de pierre épaisse d'une coudée.

— Va-t'en! — cria Hélène.

— A chaque salle que nous avons traversée, au bout de chaque couloir, je refermerai une porte semblable. A l'entrée

du tombeau, je roulerai un rocher lourd comme une montagne. Personne ne saura même qu'il y a là l'entrée d'un tombeau; personne ne pourra le découvrir. Vivrais-tu plus de mille années, plus de cent mille années, jamais personne ne pourra parvenir jusqu'à toi.

Il se tut, un instant, puis ricana :

— Mais il est temps encore : je pourrai peut-être te sauver. Jette cette hache!

— Va-t'en! — répéta Hélène. — Je préfère mourir!

— Tu mourras de faim, de soif et d'épouvante. Les vivres qui sont là s'épuiseront. Les lampes que j'ai allumées pâliront peu à peu. Tu demeureras dans la nuit insondable. Ne crains-tu pas que celui qui t'a aimée, celui que tu as trahi, ne soulève, avec la force qu'ont les morts, ce couvercle de granit? Ne crains-tu pas qu'il ne sorte de son cercueil et n'arrive vers toi au milieu des ténèbres? Ne crains-tu pas que les monstres qui sont sur toutes ces murailles ne descendent ramper et bondir autour de toi?

— Va-t'en! — gémit Hélène, d'une voix éteinte, mais résolue encore. — Va-t'en!

— Es-tu donc si vaine de ton corps? Je suis le grand prêtre de Sitoui, le chef de sa maison funèbre. Ne t'es-tu pas prostituée à son assassin?

— Va-t'en! proféra-t-elle en s'avançant, la hache haute. Qui t'a dit que je pourrais me vendre, même au prix de ma vie?

— La vie! la volupté! la douce lumière! Es-tu lasse de toutes ces choses?

— Je suis lasse de moi-même jusqu'à la mort. Va-t'en!

— Je t'aurai malgré toi! — rugit-il.

Et, courbant l'échine, il bondit. La hache légère s'abattit, déchira la chair de l'épaule. Il jeta un hurlement de douleur et de rage vaincue, recula en tâtonnant et disparut dans le vide noir de la porte. Et aussitôt Hélène vit une cloison de pierre glisser derrière cette porte et la masquer tout entière. Elle se précipita, les deux bras étendus. Mais les paumes de ses mains se meurtrirent et pas un atome ne bougea. Au loin elle entendit d'autres portes se fermer avec un sourd grondement...

Et la torture indicible commença. Les nuits s'écoulèrent et les jours semblables aux nuits. L'eau et les vivres manquèrent. L'air s'épaissit peu à peu et les lampes s'éteignirent.

Hélène se traînait parfois dans la poussière, collant à la muraille ses lèvres desséchées, cherchant une fissure dans le roc, une goutte d'eau, un peu d'air, un peu de fraîcheur. Puis elle s'affaissait épuisée, délirante.

Elle voyait alors, en un mirage tout proche, les collines de Lacédémone où soufflait un vent rude, et les prairies humides de l'Eurotas, et, devant sa maison, la douce fontaine qui coulait toujours, claire et murmurante, malgré l'ardeur de l'été. Et le soleil dansait dans la vasque, à travers l'eau limpide. Une jeune fille, vêtue de blanc, au visage frais et rose comme une pêche mûrissante, se penchait et buvait dans le creux de sa main : c'était Hermione, son enfant, qu'elle ne reverrait jamais plus...

Peu à peu, les paupières de la malheureuse se fermaient. Le lourd sommeil enchaînait ses membres. Mais bientôt les monstres grimaçants se détachaient des parois, s'agenouillaient sur sa poitrine, lui serraient le cou ; de lourds serpents s'enroulaient autour de son corps. Elle voyait le grand sarcophage silencieux remuer lentement ; elle faisait alors un effort désespéré et s'éveillait inondée de sueur... Et de nouveau la faim creusait ses entrailles, la soif tordait ses lèvres amères, brûlait sa langue et sa gorge.

Elle voulut enfin terminer son supplice : elle s'étendit à plat ventre, la bouche pressée contre la poussière, et ses pauvres mains se crispèrent dans l'attente de la mort.



LE LIVRE DE LA SAGESSE

> Un jour, comme Zarathoustra racontait ceci à ses disciples, ceux-ci lui demandèrent : « Et quelle est la morale de ton histoire, ô Zarathoustra ? » Zarathoustra leur répondit : « Les bons et les justes m'appellent le destructeur de la morale : mon histoire est immorale. »
>
> NIETZSCHE. — *Ainsi parlait Zarathoustra*

I

C'était à Sparte, au premier éveil du printemps.

Dans une chambre blanche et claire d'un gynécée, trois

femmes devisaient doucement. L'une d'elles, qui travaillait à une haute tapisserie, était cachée par le canevas duquel on voyait l'envers à demi bariolé de couleurs vives. Les deux autres, celle-ci encore adolescente, celle-là d'une beauté mûrie, dévidaient les écheveaux de laine.

— Voici le moment de l'année que je préfère, — dit la plus jeune d'une voix un peu mélancolique, en levant vers la fenêtre ses yeux bruns et profonds. — L'azur du ciel est voilé d'une brume ténue. Le soleil est tiède à peine. Les bourgeons ne sont pas encore entr'ouverts, mais toute la nature semble tressaillir d'espoirs infinis. C'est comme un grand bonheur que l'on n'a pas encore, mais que l'on pressent. Au contraire, lorsque le printemps resplendit dans toute sa gloire, lorsque les feuilles ont fini de s'épanouir, on tremble déjà qu'elles ne se fanent; on songe avec inquiétude à l'été farouche et au noir hiver.

— O Hermione! — dit celle des femmes qui brodait, invisible, la trame éclatante, — les feuilles ne sont pas encore tout à fait fanées quand de nouveaux bourgeons, emplis de promesses, déjà se forment au milieu d'elles. Qu'importe si la splendeur de l'été consume ces pauvres feuilles! Qu'importe si le vent de l'hiver les secoue sur le sol glacé. En mourant, elles réchauffent et nourrissent la terre féconde. Et, là-haut, l'espoir du prochain renouveau sourit au ciel attristé.

Elle parla ainsi et inclina vers la jeune fille sa belle figure affectueuse et pensive.

— O ma mère, — fit Hermione, — tu es la plus noble, la plus sage de toutes les femmes. Que ne t'ai-je connue plus tôt, dès que mon cœur aurait pu t'aimer, dès que mon esprit aurait pu se modeler à l'image du tien! Depuis que tu es revenue du royaume d'Égypte, je ne me suis pas consolée encore d'avoir été si longtemps privée de toi.

— O ma fille, — répondit Hélène en abritant, derrière le métier, la confusion de son visage, — il ne nous faut point regretter le passé. Les dieux ont voulu qu'il fût ainsi, et non pas sans raison.

— Non! les dieux ont été pour toi injustement cruels.

— Si j'étais morte là-bas, avant de revoir la lumière d'Hélios, peut-être auraient-ils été, sinon injustes, du moins nutilement cruels. Et même!... savons-nous toutes les raisons

de leurs desseins? Mais, puisqu'ils m'ont permis de revoir ma patrie, ma maison et toi, mon Hermione, qui m'es plus chère que la vie, ne faut-il pas dire plutôt qu'ils ont eu pour moi une bonté imméritée, eux qui ont transformé mon âme par la souffrance?

— O ma mère! je crois que tu n'as pas encore raconté à notre amie comment tu étais sortie de cet horrible tombeau.

— Je le lui ai déjà raconté, ô ma fille, et je l'ai raconté à toi-même bien souvent. Mais tu brûles, je pense, de l'entendre une fois de plus.

— Il me semble, quand je l'entends, que mon bonheur est plus grand de te sentir auprès de moi et de pouvoir te serrer entre mes bras. On chérit plus tendrement ceux que l'on aime lorsqu'on a ressenti l'angoisse d'avoir pu les perdre pour toujours.

— Il s'en est fallu de bien peu que je ne périsse, — commença Hélène, tout en continuant de piquer çà et là et de tirer son aiguille. — Déjà les battements de mon cœur paraissaient se ralentir, je sentais mes membres se glacer; un grand soleil rouge étincelait devant mes yeux, et mes oreilles s'emplissaient de murmures. A travers mon agonie, je perçus des bruits sourds et répétés qui s'enflaient peu à peu. Il ne me restait plus assez de vie pour y prendre garde. Mais, soudain, un quartier de roche se détacha de la voûte et vint s'émietter autour de mes tempes. La faible lumière d'une lampe jaillit, éblouissant mes yeux depuis si longtemps habités par les ténèbres. La terreur, l'espoir m'arrachèrent à la mort qui allait m'étreindre. Je bondis en arrière, je criai. Un homme tomba devant moi, sans souffle, les yeux affreusement dilatés, anéanti par l'épouvante. J'essayai de parler, mais un air nouveau inondait ma poitrine; je crus que mon cœur, que toutes mes veines allaient se rompre; je glissai à terre, inanimée...

» Cet homme était un pilleur de sépulcres. L'Égypte abondait alors de gens incrédules et hardis qui dépouillaient les cadavres sans remords. Celui-ci avait creusé patiemment la montagne pour arriver jusqu'au sarcophage de Sitoui et voler ses richesses. Je ne sais encore pourquoi il m'emporta, s'il eut pitié de moi ou s'il espérait me vendre comme esclave. Je me souviens seulement que je fus hissée avec des cordes, tirée le

long d'une galerie étroite où mes épaules se meurtrirent, que j'ouvris un moment les yeux et que je vis le ciel noir fourmillant d'étoiles.

» Puis je me réveillai dans une humble maison de la Thèbes occidentale. Une jeune femme, vêtue d'une robe verte, me tendit à manger et à boire. Je la reconnus : c'était celle à qui j'avais refusé une fois d'accepter cette belle quenouille d'or qui pend là-bas, chargée d'une laine violette. C'était la fille du voleur; sa demeure était pleine de richesses enfouies dont elle avait honte, car son cœur était simple et pur. Elle obtint de son père qu'il m'aidât à regagner ma patrie. Il sut que des Grecs partis d'Ilion et, comme moi, chassés par la tempête avaient remonté le Nil et s'étaient établis dans la cité. Il les amena auprès de moi. Ils m'apprirent que Ménélas était aussi sur la terre d'Égypte, attendant, pour repartir, les vents favorables. Je le revis... et nous nous attendrîmes en nous faisant l'un à l'autre le récit de nos infortunes.

» Un jour, enfin, nous pûmes nous enfuir de Thèbes, redescendre le grand fleuve. Je longeai de nouveau ces rivages, parés cette fois de leurs feuillages reverdis et de leurs moissons mûrissantes. Mais la terreur ne se dissipa tout à fait de mon âme que sur la vaste mer, quand les côtes d'Égypte s'évanouirent à l'horizon. Il me sembla que je m'éveillais d'un long cauchemar. Puis, un matin, j'entrai dans ma pauvre et chère Sparte et je répandis des larmes de joie...

— Et maintenant, — poursuivit Hermione, — votre peuple, connaissant vos prodigieuses aventures, sachant que vous avez foulé le sol de l'antique sagesse, pénétré le secret de ses sanctuaires et de ses hypogées, vous vénère comme une créature surhumaine. Il croit que votre front serein abrite tout le mystère du Destin. Il croit que vous possédez des formules magiques et des philtres merveilleux. Les Lacédémoniens parlent surtout d'un baume qu'ils nomment « népenthès » et qui, versé par vous, fait oublier à celui qui le boit ses douleurs les plus déchirantes, et la perte même d'un être aimé.

— O Hermione! — dit Hélène en levant les yeux vers la troisième femme, qui n'avait point parlé encore et dont le visage, pâli et modelé par la douleur, était empreint d'une sublime beauté, — demande à notre amie si elle consentirait

à délaisser, fût-ce un seul jour, le souvenir du valeureux Hector et du doux Astyanax !

Andromaque sourit tristement et secoua la tête :

— Ce serait les perdre tout entiers... Alors, mieux vaudrait mourir, car de quoi désormais me servirait la vie ?

— Tu vois, Hermione ! — reprit Hélène, — les grandes douleurs, les douleurs irréparables ne veulent point qu'on les oublie, car elles sont la raison d'être et la noblesse de l'existence, comme les grands cèdres tragiques sont l'orgueil de la forêt. Quant aux chagrins vulgaires des hommes, chacun en possède le remède en soi-même ; mais la plupart ne savent pas en faire usage. De la terre étrange de Kimît, de ce pays à la fois anxieux et frivole, je n'ai rapporté aucun secret. Là-bas, ceux qu'on appelle les puissants et les sages se heurtent sans cesse aux murailles ténébreuses du mystère, peintes de tous les fantômes qu'inventent leurs esprits tourmentés. Mais ils ne parviennent jamais à les franchir ; elles se dressent impitoyablement devant eux jusqu'au jour où ils abandonnent la lumière pour se plonger dans la mort impénétrable aux vivants... Les autres, ceux qui ne sont ni puissants ni sages, s'approchent à peine du seuil des tombeaux et des temples formidables. Quelques-uns ne paraissent soucieux que de cueillir la volupté des heures fugitives. Quelques-uns, pacifiques et souriants, s'acquittent humblement de leur labeur de chaque jour et vivent avec tranquillité, comme s'ils ne devaient jamais mourir ou comme si la mort n'était que le dernier geste de leur rôle, à peine un peu plus important que les autres. Ceux-là seuls, peut-être, ont raison. A quoi bon s'inquiéter d'un avenir que nous ne pourrons jamais connaître ? Et celui qui, pour chasser de son âme l'idée de la mort, s'enivre de volupté, creuse en lui d'insatiables abîmes d'amertume.

— O ma mère ! — supplia Hermione, — je ne crains point de mourir ; je mourrais volontiers tout à l'heure, si telle était la volonté des Dieux. Mais j'ai peur de perdre le peu de joie que le Destin semble me promettre. Tu vois ! la beauté fragile du printemps m'attriste. J'ai peur de sentir mon cœur desséché par la souffrance et puis de vieillir lentement et sans joie. Si tu possèdes le baume qui guérit cette angoisse, je t'en conjure, donne-le-moi !

Hélène allait répondre, mais, au même instant, la bonne nourrice Euphorie se précipita dans la chambre.

— O mon enfant! — dit-elle à Hermione, — voici qu'un char rapide apparaît à l'horizon, du côté de la sablonneuse Pylos. La poussière brillante s'élève jusqu'au ciel.

— C'est lui! — s'écria la jeune fille en se levant aussitôt. — Je vais l'attendre au seuil de la maison.

Et elle sortit précipitamment, suivie à distance par la prudente Euphorie.

— Adieu les soucis! — dit Hélène en s'adressant à Andromaque dont le visage s'éclaira d'un pâle sourire. — Quand le fiancé accourt vers la jeune fille, toute sa vie s'illumine comme un beau ciel sans nuages aux premiers feux de l'aurore.

— Qui sait? — répondit la veuve d'Hector en hochant gravement la tête. — Hermione aime Pyrrhus aussi passionnément qu'une femme peut aimer. Lorsqu'on porte en soi un si grand bonheur, il n'est pas un moment où l'on ne tremble de le voir se faner ou périr.

Il y eut un long silence, et les yeux d'Hélène, si sereins naguère, s'assombrirent. Enfin elle reprit, avec un enjouement un peu forcé :

— Oui, elle aime de toute son âme. Je crois même qu'elle est jalouse de vous, Andromaque.

— Par Athénè! quelle folie! Pyrrhus ne m'a jamais témoigné d'autres sentiments que ceux d'un généreux ennemi. Si, au lieu de me traiter en esclave, il a voulu m'affranchir, c'est sans doute qu'il vénérait en moi le souvenir d'Hector.

Il y eut encore un silence. Puis Hélène murmura :

— Je me souviens, moi aussi, d'Hector. Comme vous vous aimiez! O Andromaque! — ajouta-t-elle après un moment, — si je n'avais honte de me comparer à vous, moi si méprisable, je vous envierais. Votre destinée, bien que douloureuse, est la plus noble qu'une femme puisse accomplir. Vous n'avez eu qu'un grand amour et vous lui demeurez fidèle. Moi, je n'ai acquis un peu de repos qu'après d'innombrables folies. Le souvenir de mon passé m'emplit de dégoût. J'ai traîné ma jeunesse de voluptés en voluptés; je l'ai usée, lambeau par lambeau, misérablement. Et voici maintenant que je vais

vieillir avant d'avoir éprouvé combien il peut être grand et beau d'aimer.

— O Hélène, — répondit Andromaque, — il ne convient pas que tu t'abaisses ainsi au-dessous de moi. Ce sont les Dieux invisibles qui tissent la trame de notre vie. Va, ne crois point qu'ils te considèrent avec mépris, eux qui, après de longs et aventureux détours, t'ont menée doucement vers la sagesse. Ils savent mieux que nous, pauvres aveugles tâtonnants, le chemin que nous devons suivre et ce qui est bien et ce qui est mal pour chacun de nous. Que le remords ne trouble point ta sérénité : il serait une insulte à leur main généreuse. Ta destinée aussi a sa noblesse. Tu as subi de fulgurantes joies et d'épouvantables tortures. Heureuse celle dont l'âme est, ainsi que la tienne, profonde, et calme comme la vaste mer après la tempête, comme le ciel après l'orage.

Mais voici qu'Hermione avança dans le cadre de la porte son visage déçu.

— O ma mère! — dit-elle, — si tu savais!... ce n'est point Pyrrhus! C'est le jeune Télémaque, fils d'Ulysse. Il vient d'Ithaque pour s'informer de son père qui n'a pas encore goûté la joie du retour. au milieu des siens. Pisistrate, le fils de Nestor, l'accompagne. Les serviteurs ont dételé leurs chevaux couverts d'écume. Je me suis retirée, car il n'est point décent que des étrangers m'aperçoivent, moi qui suis vierge et promise au glorieux Pyrrhus.

— Je vais veiller à ce qu'ils soient dignement accueillis, — dit Hélène.



Elle descendit dans la salle où ses hôtes, assis en face de Ménélas, venaient d'achever le repas qui leur avait été servi.

Lorsqu'elle apparut sur le seuil, elle vit d'abord Télémaque, le front couvert du bord de son manteau pourpré, pleurer silencieusement. Elle fit signe de ne point le troubler. Sans bruit les servantes approchèrent un siège de leur maîtresse, lui tendirent une quenouille et posèrent un escabeau sous ses pieds. Elle se mit à filer pendant que tous demeuraient immobiles, écoutant avec pitié les sanglots étouffés du fils d'Ulysse qui versait des larmes à cause de son père.

Après un moment, comme la douleur du jeune homme paraissait un peu se calmer, elle dit, s'adressant à Ménélas.

— O Ménélas! même si je ne savais pas le nom de notre hôte, je n'hésiterais point à le reconnaître, bien qu'il cache l'éclat de ses yeux sous les plis de son manteau pourpré. Car jamais je n'ai vu, entre un fils et un père, une telle ressemblance. Je crois apercevoir les hautes épaules, le beau front et les cheveux du magnanime Ulysse, bouclés et pareils aux fleurs d'hyacinthe.

Elle dit et Télémaque découvrit ses yeux brillants, tout humides de pleurs. Hélène le considérait avec une douce compassion. Avant de la connaître, comme il avait détesté cette femme qui, par un amour et par une fuite impies, avait privé son enfance de la virile affection d'Ulysse! Mais, aussitôt qu'il l'aperçut, il se prosterna, saisi de crainte et de respect comme devant une déesse. Du bout de ses mains blanches, elle effleura les lèvres du jeune homme.

— Relève-toi, mon cher hôte, — dit-elle, — et n'aie point de honte de pleurer devant moi l'absence de ton père bien-aimé. Car les larmes nous ont été données pour dissoudre l'amertume de nos souffrances. Mais n'abandonne point cependant tout espoir. Les dieux t'accorderont, sans doute, de le revoir bientôt. Peut-être, retenu, contre son gré, par leurs desseins impénétrables, verse-t-il, de son côté, des larmes abondantes en songeant à la tendre Pénélope et à son fils chéri qui a grandi loin de ses yeux.

Elle parla ainsi et les franges d'or de ses paupières se mouillèrent de pleurs. Et le doux désir de pleurer saisit tous les cœurs, chacun se souvenant de ses chagrins passés. Ménélas, le premier, s'essuya les yeux de son poing robuste.

— Il est absurde de pleurer ainsi après le repas, — dit-il. — Asphalion! apporte-nous encore des gâteaux et du vin!

Hélène prit l'aiguière d'argent que lui tendait le serviteur et versa elle-même le vin ambré dans les larges coupes. Puis elle s'assit et, tout en filant, elle racontait les exploits d'Ulysse, et ses ruses et sa bravoure. Et tous les yeux s'étaient séchés, et Télémaque écoutait, le regard avide, son visage adolescent illuminé par une impétueuse fierté.

Quand elle eut fini de parler, il se tourna vers Ménélas et, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre plus mâle :

— Divin Ménélas! — dit-il, — qu'il me soit permis maintenant de goûter le doux sommeil qui repose le courage. Car demain je retournerai auprès de mes compagnons qui m'attendent au port de la noble Pylos. Je ne puis laisser plus longtemps les prétendants orgueilleux piller impunément ma maison.

Il dit et aussitôt Hélène ordonna aux servantes de préparer les lits dans les chambres parfumées. Et un héraut conduisit les hôtes...

— Ce népenthès est vraiment un baume merveilleux — dit Ménélas à Hélène, lorsqu'ils furent seuls. — Tu l'as versé si adroitement dans les coupes, avec le vin, que je ne m'en suis pas moi-même aperçu. Mais j'ai bien remarqué que le fils d'Ulysse était tout transformé. As-tu vu comme ses yeux étincelaient? Certes, après avoir bu, il songeait beaucoup moins à pleurer qu'à imiter l'audace de son père.

Hélène ne répondit pas et sourit...

Cette nuit-là, le sommeil tarda longtemps à clore ses paupières. Elle se rappelait ces dernières années si vite écoulées dans l'insensible monotonie des jours, dans la paix profonde et le repos laborieux de sa maison. Un peu de tristesse la pénétrait d'avoir si longtemps vécu sans qu'un événement se dressât parmi cet uniforme passé. Elle oubliait la joie douce qui l'avait pourtant toujours soutenue. Elle voyait la vieillesse toute proche et sa destinée de plus en plus grise, vide de peines et d'espérances. Elle s'endormit enfin en songeant à la figure juvénile du fils d'Ulysse, à l'éclat de ses grands yeux purs... Au milieu de la nuit, elle le vit en rêve qui posait sur son épaule les boucles courtes et luisantes de sa chevelure, et qui la regardait avec une tendresse timide. Et elle sentit tout son être défaillir d'un bonheur ineffable ; et de tièdes larmes inondèrent son visage...

II

Ce matin-là, comme elle se penchait à la fenêtre, elle aperçut, devant le portique, un char que l'on attelait de deux chevaux impatients. La journée était radieuse; une brume transparente flottait sur les prairies; à l'horizon, les collines étaient baignées

d'azur. Quelqu'un entra lourdement dans la chambre. C'était Ménélas.

— Femme, — dit-il, — voici que le fils d'Ulysse s'apprête à partir. Ne lui feras-tu pas un présent, de tes mains, afin qu'il garde le souvenir de notre hospitalité?

Hélène ouvrit un coffre de cèdre empli des vêtements qu'elle avait tissés elle-même depuis son retour. Elle en retira un péplos, le plus large de tous et le plus beau; il brillait doucement, comme une poussière d'étoiles. Puis elle suivit son époux et descendit auprès de Télémaque.

— O mon cher hôte, — dit-elle, — reçois ce présent de mes mains. Tu le donneras à la vierge heureuse que tu épouseras bientôt. Jusque-là confie-le à ta mère bien-aimée. Quand tu seras dans ta chère patrie, souviens-toi quelquefois de nous, qui nous sommes réjouis de t'accueillir sous notre toit.

Le visage de Télémaque rayonnait de plaisir. Il se rappelait Melanthô, la fille du roi de Zacynthos, sa jeune fiancée, sauvage et câline. Il songeait au frais sourire qui écarterait ses lèvres vermeilles lorsqu'elle tiendrait entre ses petites mains brunes la charge légère et étincelante de ce beau péplos. Il s'agenouilla devant Hélène et lui baisa les mains.

— Puisse Zeus répandre le bonheur dans ta maison! — dit-il.

Elle monta sur la terrasse du palais. Elle vit les chevaux frémissants se cabrer sous la pression du mors, puis bondir et fouler la route poudreuse. Un nuage argenté montait derrière le char. Le bruit sonore et cadencé des sabots et des roues s'atténua, se fondit dans les mille rumeurs de la plaine. Le char s'éloignait rapidement vers l'horizon. Un instant, il se détacha sur le bord du ciel, puis disparut derrière la colline...

Longtemps encore Hélène demeura immobile, accoudée aux balustres. Un sourire douloureux flottait sur son visage. Une exaltation sublime agrandissait ses yeux. Jamais elle n'avait été aussi belle. Parmi ce clair matin, parmi ce printemps juvénile, elle était belle comme un crépuscule d'automne somptueux, mélancolique et triomphant. Elle était heureuse, — heureuse jusqu'aux larmes, car quelque chose s'était épanoui en son cœur, quelque chose qu'elle n'avait encore jamais éprouvé, quelque chose de plus violent que le désir, de plus tendre que

la pitié, quelque chose en regard de quoi la volupté la plus ardente n'était qu'un mensonge triste. Et ce pauvre rêve d'amour qu'elle enfermerait au fond de son âme, ce rêve inconnu de tous, à jamais irréalisable, devait, elle le sentait bien, étendre jusqu'au bout sa douce et tiède lumière sur le sentier déclinant de sa vie.



Lorsqu'elle rentra dans le gynécée, elle trouva Hermione qui filait, impatiente et distraite.

— O ma mère, — sanglota la jeune fille, en l'embrassant de toutes ses forces, — je suis la plus malheureuse des femmes : il ne reviendra plus!

— Qui donc? — demanda Hélène.

— Mais Pyrrhus, sans doute! De quel autre pourrais-je parler? J'en suis sûre maintenant, il aime Andromaque... et il me fuit... Il ne m'épousera point... Oh! comme je déteste cette femme avec son voile toujours baissé et son air hypocrite et ses yeux langoureux!

Hélène fit asseoir Hermione auprès d'elle et, lui prenant la tête entre ses mains, lui caressa doucement les cheveux. Bientôt de grosses larmes montèrent du cœur de la jeune fille, inondèrent son visage.

— O ma mère, — dit-elle d'une voix brisée, — donne-moi le remède qui console des plus noirs chagrins.

— Mon enfant, — dit Hélène en continuant de caresser les boucles soyeuses, — les Dieux ne nous ont point mis sur la terre pour être heureuses, ni, peut-être, pour être justes, mais pour vivre notre destinée. Nul d'entre nous ne peut s'y soustraire; mais c'est l'embellir que de l'accepter dignement. Garde toujours ton âme haute et fière afin que les viles inquiétudes ne l'atteignent point. Quant aux souffrances qui sont assez nobles pour que tu puisses les accueillir, il n'est qu'un remède...

— Et c'est?...

— C'est de les aimer. Il faut aimer à souffrir. Il faut aimer ses plus nobles souffrances, afin de se grandir encore au-dessus d'elles.

LÉON BARRY

UNE SATIRE DE L'ANGLETERRE[1]

Par-dessus les formes pétrifiées d'une Angleterre à demi féodale encore, voici donc, échappant à ces formes, à toute forme, la vaste, fiévreuse et pullulante Angleterre moderne, celle des multitudes citadines, celle du commerce mondial et du paupérisme, celle des affaires et du laisser faire, dont le développement désordonné semble à M. Wells une maladie. Le solennel et somnolent manoir de Bladesover, sa vie de routines et de conventions nous fut le symbole de la première. Plus singulière et non moins ironique est la figure qui va nous rendre sensible le principe du monde nouveau.

Pour en saisir toute la signification et ne point s'étonner du rôle que joue la pharmacie dans le roman de M. Wells, il faut se rappeler que l'Angleterre est le pays de la grande charlatanerie médicale, que la vogue et l'importance commerciale des panacées et des remèdes tout faits — élixirs, pastilles, embrocations, — y sont énormes. Là-dessus quiconque a passé la Manche n'a qu'à rappeler ses souvenirs. Au premier plan surgissent les puissantes annonces de pilules pour le foie dont l'obsédante présence, des deux côtés de la voie ferrée, de Douvres à Inverness, persécute le voyageur.

Le Tono-Bungay est une de ces drogues, lancée par un petit apothicaire qui deviendra l'un des rois de la finance britannique. Édouard Ponderevo, oncle de George Ponderevo, Anglais du type le plus récent, sans racines, sans dessous, on

1. Voir la *Revue* du 15 décembre.

dirait sans atavisme, n'appartient pas plus au système que s'il était né à Chicago. Petit, vif, bavard, gesticulant, il déborde d'idées : idées de commerce, de spéculation, de réclame. Aux États-Unis, dans un territoire neuf, du côté des Montagnes Rocheuses, il aurait fait fortune à trente-cinq ans. Il est justement ce que les journaux de cette région appellent avec orgueil : *the pushing, brainy, breezy, business man of the West*. Mais au début du roman il végète, seul de son espèce, au fond de la province anglaise, dans la plus torpide petite ville de comté. La routine, la monotonie, la résignation des vies autour de lui, leur obéissance à la coutume, leur docilité aux prestiges et pouvoirs du manoir voisin, leur foi béate dans son patronage, l'exaspèrent. Mais rien du Homais philosophe et républicain chez ce pharmacien incompris. De libre pensée, de politique, il n'a cure. C'est un Anglo-Saxon tout pratique, né pour l'entreprise et la conquête, et son génie inemployé le tourmente. « C'est mort ici ! répète-t-il en cachetant ses fioles, c'est figé comme du gras de mouton froid ! » Il rêve des jeunes villes américaines, des Gould et des Vanderbilt, des grands procédés du commerce yankee ; il s'imagine accaparant la quinine du monde au début d'une bonne guerre coloniale, quand la fièvre va sévir sur l'armée britannique. La quinine atteindrait de beaux cours ! En attendant il suit ceux du *Union Pacific* à la Bourse : il invente une méthode scientifique, avec tracé de courbes, qui lui permet de les prévoir ; il spécule et il se ruine.

Il rebondit tout de suite, comme un *business man* américain. A Londres, où nous le retrouvons, il s'est placé dans une compagnie de produits pharmaceutiques. Dans la vaste ville il a trouvé son élément naturel, avec un champ d'activité digne de ses ambitions. La grandeur des foules en mouvement, leur pas rapide, l'atmosphère humaine et fumeuse, la sensation de l'effort et du travail universels, les durs contrastes de luxe et de misère, tout l'excite et l'inspire. A ce milieu, dont souffrirent tant de ses compatriotes, qui portaient en eux la nostalgie des modes anciens de vie[1], il est d'avance adapté. Il n'a rien fait encore, il ne possède rien ; mais il n'a pas un doute : son optimisme et son enthousiasme sont invincibles. « La plus

1. Voir, par exemple, *The Autobiography* et *The Deliverance of Mark Rutherford*, et *The Private Papers of Henry Ryecroft*, par Georges Gissing.

grande ville du monde! crie-t-il à son neveu, en lui montrant la rue fourmillante; le plus grand centre d'industrie, le plus grand port du globe, la cité impériale, le cœur du monde et de la civilisation! Tiens! regarde-moi ces hommes-affiches qui marchent l'un derrière l'autre... Le chapeau du troisième!... Tant pis pour lui! A chacun les mêmes chances! On ne voit pas de pauvreté comparable à celle-là en province. Et, tu sais, beaucoup d'entre eux sont des bacheliers d'Oxford. L'ivrognerie probablement... Ah George! c'est un riche monde! Un tourbillon, un maelstrom! On y est roulé, lancé en haut, en bas! »

Dans cette mer et dans cette mêlée il respire à l'aise. C'est un animal de proie dont les pinces se développent vite. Sûrement, patiemment, il arrête sa tactique et tend ses pièges. « Tout doucement, sans en avoir l'air, je calcule mon coup. Ce que je gagne dans ma compagnie, ça ne compte pas, mais quelle position stratégique! » Et comme George, qu'il a volé, va lui demander des comptes de tutelle, il l'arrête par ce mot, mystérieusement prononcé, avec un clignement de l'œil : *Tono-Bungay.* — « Qu'est-ce que c'est ça, dit le neveu? — Qu'est-ce que c'est? Demande plutôt ce que ça n'est pas! Attends un peu! Tu vas voir ce qui va suivre! »

Trois mois plus tard, sur les hautes palissades qui, à Londres, portent les affiches, George Ponderevo qui n'a pas revu son oncle, lit pour la première fois ces mots destinés à s'enfoncer, à se clicher, d'un bout à l'autre de l'Empire, dans soixante millions de cerveaux humains : *le Secret de la Vigueur, Tono-Bungay*. Le même jour un télégramme l'appelle : *Besoin de toi viens immédiatement auras huit mille par an assurés tono-bungay.* Il trouve son oncle dans un magasin dont le mur est couvert des mêmes affiches rouges qu'il a lues sur les palissades. Par terre, des caisses, où trois jeunes gens de mine louche, en casquettes, en cache-nez, empilent des bouteilles dans de la paille. Sur le comptoir, des rangées de ces mêmes bouteilles « aujourd'hui familières à tout œil anglais », enveloppées de papier bleu où se détache, fulgurante d'étincelles électriques, une figure athlétique de joyeux géant. Au-dessus d'une porte, les mots : *Laboratoire Provisoire.* Sur une autre : *Bureau.* L'oncle Teddy est en bras de chemise, un

chapeau haut de forme sur la tête. « Entre, lui crie-t-il, avec un éclat inusité de ses yeux ronds inexpressifs ; entre tout droit dans le sanctuaire! Eh bien, mon petit, ça y est! Qu'est-ce que je t'avais dit? Pas la peine de parler à voix basse à présent. Crions-le, — à tue-tête! Sonnons-le à toutes les oreilles! Trompettons-le dans la rue! Tono — Tono, — TONO — BUNGAY!! »

Là-dessus, il enfile sa redingote, où le neveu remarque des revers de soie, signe, avec le chapeau haut de forme, d'un rang supérieur dans le monde commercial de la Cité : et il l'emmène déjeuner dans un restaurant célèbre : portiers magnifiques, en galons d'or, qui saluent très bas, garçons rasés, stylés, fleurs sur les tables, fumoir arabe, profonds et monumentaux fauteuils.

« Eh bien! » répéta-t-il devant sa tasse de café, en allumant un havane, « nous y sommes! » Ça se vend comme des gaufres chaudes! Ça roule, ça roule! Je les ai joués l'un contre l'autre, mon imprimeur, mon fabricant de produits pharmaceutiques, mon directeur de journal. J'ai fait croire à chacun d'eux que les autres marchaient : ils me font crédit ; je leur laisse des parts de bénéfice. Et je me suis lancé avec ton petit capital, tes dix mille francs que j'avais sous la main. 'Ben oui! c'était peut-être pas très correct… »

Et, quittant soudain le point de vue de l'honnêteté pour celui du courage : « Enfin! ça a été hardi! » Puis avec onction : « Louons Dieu! les choses ont tourné pour nous… »

Et il propose à George dont il sait et admire l'énergie tenace, la méthode et la lucidité, la direction de l'affaire. Celui-ci, élève ingénieur, de vraie vocation scientifique, mais amoureux et sans argent, commence par hésiter. D'abord « c'est trop bête de passer sa jeunesse à boucher des bouteilles qui reviennent à soixante-quinze centimes, et que l'on vend trois francs cinquante. Et puis, cet élixir où entrent deux toniques dont l'un n'est pas sans danger pour les gens qui ont le rein malade, et un vin aromatisé dont l'habitude peut mener à l'alcoolisme, c'est un produit malfaisant et frauduleux. Il y a de l'escroquerie dans l'affaire ».

— « De l'escroquerie? » — dit mon oncle. — « C'est du bon commerce. »

— « Alors tant pis pour le commerce. »

— « Mais c'est ce que tout le monde fait. Si ça ne fortifie pas directement, ça peut suggérer de la force, donner du courage à des malades. Où diable vois-tu l'escroquerie? »

« Hum! » — fis-je, — « ça se voit ou ça ne se voit pas ».

— « Alors je voudrais bien savoir quelle sorte de commerce n'est pas, plus ou moins, de l'escroquerie. Tous ceux qui font de la grande réclame vendent comme très rare quelque chose de très commun. Regarde Chickson dont on a fait un baronnet. Regarde Lord Radmore, tous les mensonges de ses annonces sur l'alcali de son savon. Épatantes, ces annonces-là! Nous aussi, nous exagérons un peu... mais c'est la méthode moderne. Il s'agit de suggérer de la foi, comme les gens du *Christian Science*. Ça ne vaut peut-être pas la découverte de la quinine. Mais l'essentiel, George, c'est que *ça crée du commerce*. Et le commerce, aujourd'hui, c'est la vie du monde. Oui, il y a du roman, de l'imagination dans le commerce! Mais il faut voir l'ensemble. Tu sais, comme on dit : regarder la forêt et oublier les arbres. Et puis nous n'avons pas le choix : c'est la seule méthode aujourd'hui. »

— « On peut vivre sans frauder ni mentir. Il y a des affaires tranquilles et nettes. On peut vendre un produit qui corresponde vraiment à un besoin, et qui se passe d'une réclame de mensonge... »

— « Non, George, tu retardes. En Angleterre le dernier de ces produits-là a été écoulé il y a cinq ou six ans. »

— « Je peux faire du travail de laboratoire, enseigner... »

— « Dis voir, George, combien par an? Regarde un peu ce que la société paye ses inventeurs et ses professeurs, et ce qu'elle paye ses hommes d'affaires. Ça montre ce qu'il lui faut, ce qu'elle demande. Il y a une justice dans ces grandes choses-là, par-dessous l'injustice apparente. Ce qu'il lui faut, à la société, je te le répète, c'est du commerce. C'est le commerce qui fait tout marcher. Des paquebots, des flottes, Venise, un Empire!... Allons, réfléchis-y : ce n'est pas moi qui te demande ton concours : c'est ta tante, c'est ton pays, c'est l'humanité... On a besoin de toi. Tu nous apporteras ta précision, ta méthode, ta volonté, ton talent pour organiser, accumuler les moyens, tenir le coup,... et puis, *v'lan*! ça y est. Je sais ce qui me manque, à moi : je suis bon pour inventer et créer une affaire, — pas pour la mener jusqu'au bout. Allons! viens avec nous, sois un homme! Pense un peu au plaisir d'avoir dans la main une chose qui rend, une vraie chose que l'on sent vivre, — et *v'lan*! de la faire tourner et ronfler comme une toupie. Hein? je te vois à la besogne, avec ton air froid, un peu sec, rechigné... »

Il eut un sourire engageant.

Puis, tout d'un coup : « J'ai une lettre à dicter au dactylo... » Et, prestement, il passa dans le magasin.

L'ingénieur George Ponderevo, avec son air froid, un peu sec, c'est un logicien comme M. Wells, un raisonneur habitué aux procédés et vues systématiques de la science, et qui ne conçoit la société que comme « une organisation réfléchie de justice et d'hygiène ». C'est un rêveur aussi, qui, de temps en temps, voit soudain la vie et les hommes reculer devant lui, et qui les regarde alors de haut et de loin, avec un sourire silencieux de tristesse et d'ironie. Une femme le tient, mais il subit comme de la maladie les accès de son amour sans illusion. Sa première sensation, à Londres, a été que la ville monstrueuse, ses foules, son mouvement, tout cela est inorganique et sans objet, dénué d'idée directrice, qu'il n'y a là que des individus ignorants de l'ensemble, affairés, chacun de son côté, à leurs besognes d'individus. « Tout est bête », semble-t-il songer. L'effort est inutile, la pensée impuissante contre la routine et l'instinct. *Life is a muddle.* La nature et l'humanité se développent aveuglément, sans marcher vers un but. Par pessimisme il se résigne à ce qu'il méprise.

Mon oncle avait réussi à me démontrer, non sa valeur et son honorabilité, mais la sottise du monde. Ce qu'il disait me semblait stupide et fou, mais de la bêtise et de la folie de l'univers. « J'y penserai », lui dis-je.

Comme je marchais sur les quais, ma première impression lui fut tout à fait défavorable. Je le voyais diminuer, diminuer au fond d'une longue perspective. Il n'était plus qu'un pauvre petit bonhomme au fond d'une petite rue noire, expédiant quelques centaines de bouteilles d'un liquide quelconque à des acheteurs imbéciles. Les vastes édifices à ma droite, le Palais de Justice, le bâtiment du *School Board*, Somerset House, les grands hôtels, les puissants ponts, les silhouettes de Westminster, tout cela produisait un effet d'immensité grise qui le réduisait aux proportions d'un cri-cri qui s'affaire dans une fente de plancher.

Et puis, sur la rive sud, j'aperçus de grandes annonces : la *Farine de Sorber*, le *Vin Ferrugineux de Cracknell*, qui s'allumaient haut dans la nuit. Et je compris combien elles semblaient là justement à leur place, combien évidemment elles s'harmonisaient à l'ensemble.

Ce qu'il entrevoit ainsi, dans l'éclair d'une sensation intuitive, c'est ce que M. Wells dénonce au début du xxe siècle aussi passionnément que les grands réformateurs idéalistes de 1830 et de 1850 : c'est l'essence de l'Angleterre

moderne; société énorme, incohérente, chaotiquement constituée par les seules activités égoïstes et concurrentes de ses individus. Son oncle a raison : dans un pays qui ne conçoit d'objet aux ambitions humaines que le succès d'argent, où l'idéal se réduit pour chacun à inventer ce qu'il pourra vendre cher en le fabriquant à bon marché, chez un peuple qui professe depuis cent ans le dogme du *laisser faire*, et subordonne la chose publique à la chose privée, l'affaire du Tono Bungay, « c'est ce que tout le monde fait » : elle est plus que naturelle et permise; elle procède d'un principe officiellement reconnu, respecté, consacré.

Je vis un homme qui sortait à pas pressés de la cour de Westminster, et le policeman toucha son casque. Le chapeau, la démarche, la silhouette de l'homme rappelaient étonnamment mon oncle. Après tout, est-ce que Cracknell, le Craknell du *Vin Ferrugineux* ne siégeait pas à la Chambre des Lords?

Et l'ingénieur qui ne respecte rien que la rigueur et la véracité de la Science, consacre huit années de sa vie au « développement » du Tono Bungay.

Romantique histoire, comme celle des grandes fortunes américaines, et dont les audacieux héros se donnent les sensations du risque, du jeu, de la lutte, du triomphe et de la domination. Impossible ici de suivre leur progrès, à mesure qu'ils conquièrent, section à section, province à province, les Iles britanniques, et passent du commerce proprement dit à la grande flibusterie financière. C'est, après le succès du Tono-Bungay, le lancement de toutes ses variétés, avec réclame appropriée au tempérament de chaque région, — plus pieuse dans le pays de Galles : c'est le Tono-Bungay à la marque du Chardon d'Écosse, pour l'Écosse, avec onze degrés d'alcool absolu, le Tono-Bungay pour les yeux, la lotion au Tono-Bungay pour les cheveux. C'est le petit catéchisme médical publié par les grands journaux : *Pourquoi les cheveux tombent-ils? Parce que les glandes capillaires sont fatiguées. Qu'entendez-vous par une glande capillaire?* etc. C'est l'invention des grandes affiches humoristiques et pittoresques dont l'Angleterre a gardé la mémoire. C'est l'acquisition de plusieurs journaux, d'un périodique médical, voire même d'une importante revue — si académique et

surannée! — de la *gentry* conservatrice et dont les respectables sommaires : *Une Histoire catholique de l'Angleterre; Le Génie de Shakspere; La Grand'tante maternelle de Charlotte Brontë; L'Infinitif anglais; L'Hypothèse de Mendeleef; La Dignité des Lettres* (on devine ce que pense de cette littérature l'auteur de l'*Avenir en Amérique*) s'entourent d'indiscrètes et flamboyantes annonces de pilules. C'est l'organisation d'une grande société par actions, au capital fortement « baptisé »: c'est la fusion avec le Tono-Bungay de dix affaires toutes faites, le *Savon de Moggs*, les *Terrains de Riffleshaw*, les *Cristaux de Bath*, que les Ponderevos « développent » suivant les méthodes nouvelles. C'est l'annexion de dix autres auxquelles ils prêtent leur publicité, en payant pendant deux ans huit pour cent de dividende, pour les revendre alors avec cinquante pour cent de bénéfice. En six ans le petit pharmacien de Wimblehurst est devenu l'un des rois de la Cité. Le chiffre des affaires qu'il contrôle monte à soixante millions; sa fortune personnelle est de trente millions, — et qu'a-t-il inventé, apporté en échange à l'humanité de son pays, que la drogue du Tono Bungay, son bluff et ses combinaisons de joueur? Il a traversé tous les étages de la société anglaise. De sa boutique de *Farringdon Street* il a passé dans une villa de la banlieue de Londres, puis dans une grande maison de campagne, puis, achetant tout d'un coup un large morceau de paysage, dans un *country seat* historique où il joue au squire traditionnel, au magnifique patron local. A la fin, le manoir anglais lui paraissant « vieillot, ennuyeux, mort », il mobilise une armée d'ingénieurs, architectes, entrepreneurs, ouvriers, nivelle une colline, et construit un stupéfiant palais de type « mammouth » comme on dit à Chicago. On l'a vu apprendre le golf, se vêtir en Esquimau pour conduire des automobiles, acheter des mobiliers, d'abord de style nouveau, et puis du XVIIIe siècle. Il n'est pas *snob*, mais il a compris que pour aller jusqu'au bout de sa conquête, il lui fallait apprendre les rites de la société anglaise. Il s'habille chez Pool, orne sa boutonnière d'une orchidée; il sait les vins et les cigares; il chasse. Ses réceptions de *week end* à la campagne sont célèbres. Il va dans le monde. Des artistes, des philanthropes, des évêques anglicans, des hommes d'État se font présenter à lui, l'entourent, polis, attentifs, chacun dési-

reux de l'intéresser et de l'utiliser. Tous les matins, un peuple d'inventeurs, hommes d'affaires, aventuriers, gens à idées assiègent son bureau. Il répond d'un *oui* ou d'un *non*, décidant d'un geste autocratique leur fortune ou les laissant à leur néant. Des milliers de capitalistes suivent son étoile, les journaux publient son portrait. Énergique, précis, bedonnant et court, il imite Napoléon, s'immobilise en des poses d'assurance et d'importance, les jambes écartées, la tête en arrière, plus souvent baissée dans la méditation, deux doigts passés dans son gilet. Le voici, avant la catastrophe, au sommet de sa fortune. Du haut de ses trente millions, il regarde les hommes, l'avenir humain, l'histoire dont il fait partie, les grands courants des trafics sur la planète. Comme un Cecil Rhodes ou un Rockefeller, il parle de son œuvre, de sa mission, de ses devoirs, de sa responsabilité, du rôle mondial de la race dont il est maintenant l'un des chefs! Il pense, il pense « impérialement », pour parler comme M. Chamberlain, et dans l'argot cockney de son monologue, dont nulle traduction ne peut rendre la puissante vulgarité, ce sont bien les phrases de l'impérialisme du *Stock Exchange* et de *Wall Street* que nous retrouvons, la philosophie et les clichés de la *yellow press* de Londres et de New-York, au moment de la guerre du Transvaal et de l'expédition des Philippines...

C'est un calme soir d'été, plein d'étoiles, à la campagne; il est seul avec son neveu; il fume et boit son whisky au soda, en se balançant dans son fauteuil, les yeux perdus sur l'étendue obscure de son nouveau domaine.

— Eh bien George; nous y sommes! qu'est-ce que je t'avais dit? Ça été une bonne bataille carrée, et ça y est, maintenant!... Ah George! c'est un vaste monde que celui d'aujourd'hui! — Avec une chance de succès pour tous ceux qui savent mettre la main sur les choses. La carrière ouverte aux talents, comme dit l'autre. — Eh? le Tono-Bungay! qu'en dis-tu?... Un vaste monde, et qui marche, et nous avons de la veine d'en faire partie, et d'être de ceux qui le mènent! Nous voilà des légumes, George! les choses viennent à nous... Hein? Cette affaire de Palestine...

Il médita en sifflotant doucement. Puis il se tut... Un grillon fit sonner son cri-cri dans le silence. Lui aussi semblait se dire avec satisfaction qu'il était arrivé à quelque chose. *Cri-cri... cri-cri...*

» Tout est en mouvement, » reprit mon oncle. « C'est une fameuse

époque que la nôtre, une grande époque roulante de progrès impérial. Cette affaire de Palestine : rudement audacieux!... C'est... comment disent-ils? C'est une évolution, George. Et nous la dirigeons! Nous sommes là, ce soir, bien tranquilles, et le monde est comme sous nos doigts... Un grand rôle!... C'est nous qui sommes responsables... Comme la nuit est tranquille! mais si nous pouvions voir, entendre!

Avec son cigare il fit signe dans la direction de Londres.

Ils sont des millions, là-bas, George. Pense un peu à tout ce qu'ils ont fait, rien qu'aujourd'hui, ces dix millions d'hommes, chacun à sa besogne!... Ça ne se conçoit pas. C'est comme ce que dit le vieux Walt Whitman. Qu'est-ce qu'il dit donc, le vieux Whitman? un rude bonhomme. Whitman!... Et ces millions-là, ça n'est rien; il y a tous les millions, les centaines de millions d'hommes du globe... la Chine, le Maroc, l'Afrique, l'Amérique. Et nous voici, avec du pouvoir, du loisir, arrivés, élus, parce que nous avons fait preuve d'énergie, parce que nous avons saisi les occasions, parce que nous avons fait tourner et bourdonner les choses, quand les autres se croisaient les bras... Hein? Oui, nous voilà : des Messieurs, des personnages; et nous grandissons toujours... comme qui dirait des Puissances, des Forces... C'est merveilleux, George...

— L'énergie anglo-saxonne, murmurai-je tout bas.

— C'est ça, George... L'énergie!... C'est ça qui nous a mis dans la main des fils qui s'en vont de notre petit bureau dans l'Afrique occidentale, en Égypte, dans l'Inde. Et nous menons le monde, de plus en plus vite; nous créons... Si nous réussissons à faire couler la Méditerranée dans la mer Morte! Tout le désert fleurissant comme une rose!... Les lieux saints noyés. Ça porterait un coup au Christianisme!...

Il rêva quelques instants.

» Des canaux, des tunnels, de nouveaux pays, de nouveaux centres... L'entreprise, la finance... Je me demande où nous nous arrêterons. Nous avons tant de choses en train. Et le public, tous ceux qui ont de l'argent sont avec nous. Je ne vois pas pourquoi nous ne finirions pas par quelque chose de *très* grand... Et puis nous avons notre place à prendre dans le vieil ordre anglais... Tu te rappelles le poème de Kipling, celui où il y a la comparaison avec une roue de moulin! Ce qu'il a fait de plus épatant! — C'est ça qui m'a fait acheter le manoir... Nous aurons à conduire le pays; il est à nous... L'organiser, en faire quelque chose de scientifique, de moderne... Les affaires, l'initiative, la méthode... Y mettre des idées, comme qui dirait l'électricité dans un vieux chemin de fer... toutes sortes de développements. J'ai causé l'autre jour à Lord Boom... Le monde organisé comme une affaire! Nous ne sommes qu'au commencement...

Il tomba dans une méditation profonde.

» Il y a Lord Boom, » dit-il, du fond de sa rêverie.

Puis, après un silence : « C'est admirable, George, le vieux système anglais! C'est stable, c'est rassis; et les hommes nouveaux peuvent y trouver leur place. Oui, nous montons, et nous prenons notre place. C'est une chose naturelle, presque attendue. C'est ça, la différence de notre démocratie avec les États-Unis. En Amérique un homme réussit : tout ce qu'il gagne, c'est de l'argent. Mais ici, il y a un système, et qui dans la pratique est ouvert à tout le monde... Des types comme Boom, qui ne sont sortis de rien... »

Sa voix se tut. Je cherchais à quoi il voulait en venir. Tout d'un coup, je jetai mes jambes en l'air, je roulai sur le côté dans ma chaise longue, et me redressant, je restai assis devant lui, les mains sur les deux genoux.

— Vous n'y pensez pas! lui dis-je.

— A quoi, George!

— Souscription au fond de campagne du parti au pouvoir... Échange de bons procédés, *et cetera*. Est-ce que nous en arrivons là? »

— Que diable veux-tu dire, George?

— Vous savez bien. Allons, voyons! Je vous dis, moi, qu'ils ne le feraient jamais.

— Qu'est-ce qu'ils ne feraient jamais, répondit-il, faiblement. — Puis, « Et pourquoi pas? »

— Ils n'iraient même pas jusqu'à la baronnie. Mais jamais de la vie! Et pourtant, c'est vrai il y a Lord Boom, et Collinghead, et Gorver. Ils ont fabriqué de la bière[1]; ils ont fait des biscuits... Après tout, le Tono-Bungay, ce n'est pas comme une affaire d'agence de courses; ce n'est pas à comparer. Bien sûr il y a des agents de paris mutuels très honorables... Ça n'est pas comme un imbécile d'homme de science qui n'est pas capable de faire de l'argent... »

Mon oncle grogna; nous avions déjà eu cette discussion-là...

Une fantaisie méchante me poussait. « Quel nom de terre vous donnerait-on? » J'eus l'air de chercher. « Le recteur d'ici aimerait bien le nom du village : Duffield. Ça ressemble trop à Duffer[2]! question difficile, le titre. » J'envisageai plusieurs possibilités : « Pourquoi ne pas emprunter une idée à un pamphlet socialiste que je lisais hier? Le type disait que nous sommes en train de nous *délocaliser*. Le mot n'est pas mal — délocalisé! Pourquoi ne seriez-vous pas le premier pair délocalisé du royaume? Ça nous donnerait... Tono-

1. On sait que la Chambre des Lords actuelle compte un certain nombre de grands brasseurs anoblis, et qu'elle défend en général les intérêts des brasseurs. Les journaux radicaux s'amusent à écrire quelquefois *the Beerage* au lieu de *the Peerage*.

2. Jeu de mots intraduisibles. *Duffer*, imbécile.

Bungay. Vous savez qu'il y a un Bungay quelque part. Lord Tono de-Bungay,... en bouteilles partout... Hein?

Arrêtons-nous sur cette éloquente image. M. Edouard Ponderevo en hermine et couronne héraldique; l'homme du *bluff*, de l'agiotage et de la grande réclame sans scrupule, le *business-man* de type américain, créateur de *trusts* et syndicats, lanceur et brasseur de vingt affaires, et d'autre part la pairie héréditaire, la Chambre Haute, ses blasons, ses rites, son cérémonial, tous les souvenirs du Moyen Age : le paradoxe d'une telle association, c'est pour M. Wells le paradoxe de l'Angleterre, et c'est tout le sujet de son livre.

III

Dans ce méchant rire de George Ponderevo apparaît tout l'acharnement de cette satire. Je crois qu'il faut remonter à Swift pour rencontrer une caricature aussi haineuse et totale d'une société. Certes, Carlyle et Ruskin ont poursuivi de leurs anathèmes et de leurs ironies les hommes et les idées de leur pays et de leur temps [1]. Mais, au fond, Carlyle ne respectait que des vertus qu'il jugeait proprement anglaises. Flatterie subtile, il reprochait aux Anglais de n'être pas suffisamment anglais. Dédaigneux du Celte et du Latin, il a loué la race qui ne parle pas et qui agit. Son imagination la voyait toute entière issue des Berserkers, chargée comme ces légendaires héros, d'énergie profonde et sauvage, religieuse et encore hantée de rêves de l'au-delà; en même temps pratique et tenace, obstinément et silencieusement appliquée à ses œuvres, capable, parce qu'elle a le sens du réel et le mépris des phrases, de créer, à force de vouloir et de travail, le fait qui modifie le réel : race impériale, — le mot n'existait pas encore, mais toute cette vision de Carlyle, si semblable à celle de Kipling, le suggère — parce qu'elle impose, entre toutes, sa marque sur la terre. Il a bafoué les doctrines régnantes de son époque, les dogmes de l'économie politique orthodoxe, le « culte de Mammon », la foi au progrès matériel par le déve-

1. Carlyle disait : Torpid, gluttonous, sooty, swollen and squalid England.

loppement de la science et de ses applications. Mais il sentait une poésie, et plus profonde que celle des lacs anglais, dans la vue des mille usines de Manchester, mêlant les vacarmes et les fumées du travail qui se met en branle, à l'heure grise où recommence encore une fois le jour.

Ruskin avait horreur d'une Manchester. Pendant cinquante ans, avec une continuité et une intempérance que l'on a pu prendre pour de la monomanie, il a maudit le commerce, la banque et les machines de l'Angleterre contemporaine. Dans le commerce il a dénoncé un principe de vol, dans la banque un principe d'usure, dans les machines un principe de dégradation humaine. Il a montré la multitude hébétée par le travail mécanique et spécialisé, ses chefs naturels devenus ses exploiteurs. Il a dit « la rapacité, la lâcheté », le crime d'une nation dévote du veau d'or, et qui lui sacrifie ses énergies humaines. Mais la réforme qu'il a prêchée n'était que le retour à d'anciennes formes anglaises. Il croyait à la fonction sociale du *gentleman*, aux vertus de la vieille hiérarchie; tout son socialisme, il le construisait sur un fond d'idées aristocratiques et puritaines dont la combinaison, au milieu du XIXe siècle, fut une des fortes caractéristiques de son pays. On a vu l'aversion de M. Wells pour ces survivances féodales. Il les accuse de paralyser les âmes et les esprits en leur imposant un idéal factice, et de faire obstacle à l'organisation réfléchie d'un peuple moderne.

Au total sa critique continue celle des grands réformateurs idéalistes de l'époque victorienne, et l'aggrave. Elle est la plus violente expression, au début du XXe siècle, de la réaction interventionniste dont Carlyle donna vers 1830 le signal. Dans un pays où le commerce et l'industrie sont le champ naturel de toutes les activités, l'espace est plus librement ouvert aux ambitions d'argent, l'aiguillon aux inventions et à l'audace de l'entreprise privée plus actif que chez un peuple comme le nôtre, à la fois très centralisé, très administré, à demi agricole encore, et qui compte tant de fonctionnaires et de paysans qui possèdent. C'est pourquoi, malgré tous les efforts d'une législation de contrôle, dont les commencements remontent au milieu du siècle dernier, ce que M. Wells appelle le « désordre individualiste » y reste plus sensible. Contre ce désordre si

divers — compétitions sans loi, tumultes de la réclame, avènement d'une ploutocratie sans responsabilités ni devoirs, luxe extravagant de ces parvenus, contraste de l'énorme puissance qu'ils détiennent et du douteux service social rendu par leurs combinaisons de financiers et de joueurs, pauvreté de la multitude, scandales et catastrophes de la Bourse, périodes de surproduction, et puis chômages, processions lamentables de *sans travail* dans les rues, aspects même de ces rues, monotonie, tristesse, laideur de ces modernes villes anglaises, si pauvres en architecture civique, où nul plan d'ensemble n'indique une conscience ou une volonté collective, la présence dirigeante d'un pouvoir public, — contre tant de causes et de symptômes d'anarchie, M. Wells mène aujourd'hui l'attaque avec la même âpreté qu'autrefois Ruskin. Seulement, tandis que Ruskin parlait en prédicateur qui tâche à réformer, à mesure que M. Wells a combattu, sa passion a pris peu à peu le ton de la désespérance. A cet égard, d'*Anticipations* à *Kipps*, et de *Kipps* à *Tono Bungay* et *Ann Veronica*, le changement d'humeur est évident.

C'est que l'auteur des *Pierres de Venise* comparait le présent au passé, aux harmonies, à la foi, aux modes naturels et traditionnels de vie et de travail d'un monde qu'il regrettait. Ce passé vivait encore à demi : des hommes de bonne volonté pouvaient entreprendre d'en ranimer les idées essentielles, pour tenter de les faire servir à l'organisation de ce monde moderne en train de naître alors, — si vaste, confus, incohérent, et qui cherchait en tâtonnant sa forme, à travers tant de fièvres et de souffrances. M. Wells ne compare pas le présent au passé, dont son âme est toute indépendante, et dont il méprise les vestiges, mais aux pures constructions de son esprit. Or aucune société d'Occident ne doit moins que celle d'Angleterre aux combinaisons de la pensée raisonnante. Aucune n'a tant procédé par compromis et ajustements partiels, en corrigeant ses maux un à un, au jour le jour, à mesure qu'ils se révélaient. Nulle part les forces d'inertie, la tendance à persister dans les formes et directions données n'ont opposé de si décourageants obstacles aux efforts de reconstruction. Nulle part la réalité ne semble si puissante et l'idée si chimérique. M. Wells lui-même nous décrivait jadis ce contraste, quand il

nous montrait son voyageur au pays d'Utopie retombant un soir du haut de son aventure au milieu de *Trafalgar-Square*. Les énormes édifices sont là, couronnés des feux intermittents et familiers, du *Bovril* et du *Kodak*; Nelson en bicorne fond là-haut dans la brume; les vieux lions britanniques n'ont pas cessé de somnoler. Voici les statues couleur de suie de généraux et d'hommes d'État; voici la longue, hideuse et noire façade, le dôme comique de la Galerie Nationale. Voici les vastes et calmes policemen. Voici le Strand, où gronde et coule à pleins bords la rapide marée humaine qui reflue de l'Est, du quartier des affaires, comme tous les jours à six heures du soir. On entend le tonnerre d'un train qui s'engouffre dans le terminus de Charing Cross. Alentour, dans la nuit qui tombe, dans la brume qui s'illumine, s'espacent les puissants clubs, les énormes hôtels. Là-bas sont les docks, les wharves, l'immense pêle-mêle du commerce et de la marine, tous les instruments et tous les monuments de la richesse et de la force anglaise. L'homme qui s'est enchanté de la brillante cité des nuages reconnaît alors un monde matériel et dense, où les choses tiennent à la terre par des racines trop anciennes et trop fortes pour qu'il espère jamais les remuer. Voilà le sentiment qui fait l'amertume de ce qu'écrit aujourd'hui M. Wells, toute la noire outrance de sa vision.

Car elle est outrée; un parti pris la fausse, sa volonté presque maladive de ne considérer dans le réel que les cas extrêmes de perversion, de laideur et de grotesque, ceux qui s'opposent le plus violemment à son rêve de justice et de raison. L'affaire du Tono-Bungay ne représente pas les méthodes ni les œuvres principales de l'industrie et du commerce anglais. La vieille dame à chaîne d'or de Bladesover n'est pas un spécimen complet et moyen de la haute gentry anglaise. M. Wells s'arrête à l'officine où un charlatan fabrique son élixir: il aurait pu regarder les chantiers de la Clyde, bruyants du travail des forges et des marteaux, où des ingénieurs et des ouvriers qui sont ses compatriotes construisent des vaisseaux pour les nations. Il nous a dit — avec quelle insistance! — les routines du manoir. Toute tradition tient de la routine, et la routine est un des procédés les plus efficaces de l'activité

humaine, justement parce que fixée, définitive, automatique, et le plus souvent commune à des collections d'individus, elle ignore les tâtonnements, les efforts de mise en train de la volonté personnelle et réfléchie. Et les routines et traditions de cette aristocratie-là produisent encore des hommes de cœur et d'activité comme lord Roseberry, lord Fitz Maurice, comme sir Edward Grey, comme M. Winston Churchill, lord Crewe et lord Loreburn [1], des chefs véritables, selon le cœur de Ruskin, qui préfèrent l'intérêt du peuple à celui de leur classe et s'y dévouent. Si l'opposition de la Chambre Haute à tous les récents projets de réformes [2], et notamment au *Licensing Bill*, semble indiquer que l'intérêt de classe et le parti pris de caste dominent tout chez les Lords [3], de la gentry sortent toujours, non seulement presque tous les administrateurs des colonies, les officiers de la marine et de l'armée, non seulement la plupart des hommes de science et d'érudition, mais les principaux champions des idées libérales, des apôtres d'œuvres sociales, des éducateurs qui tâchent à dresser le peuple aux disciplines de leur propre caste, à lui communiquer le rêve de vie confortable et pourtant énergique, de vigueur physique et de tenue morale qu'eux-mêmes conçoivent comme l'idéal. Il ne faut pas dire que l'Église établie soit une forme vide : les congrès pan-anglicans, où certains de ses évêques ont attesté leurs sympathies socialistes [4], les sermons civiques prêchés à certaines dates dans ses temples, ses missions civilisatrices dans les quartiers barbares des grandes villes, tout son effort humanitaire et social la montrent singulièrement intéressée au mouvement de l'époque et à la vie de la nation; même, c'est par là, plutôt que par son enseignement doctrinaire, qu'elle conserve son prestige et reste une autorité. — On

1. Ces quatre derniers, membres du Cabinet radical de M. Asquith.

2. *Education Bill*, *Plural Voting Bill*, *Scottish Land and Valuation Bill*, *Licensing Bill*.

3. Il s'est pourtant trouvé soixante-quinze lords pour voter en faveur d'un projet d'impôts qui frappe sans merci les grandes fortunes aristocratiques et terriennes.

4. Cinq lords « spirituels », dont l'archevêque d'York, ont voté à la Chambre Haute pour le budget de M. Lloyd George. L'archevêque de Canterbury, primat d'Angleterre, s'est abstenu. Les grands dignitaires de l'Église anglicane avaient suivi le ministère radical dans la question du *Licensing Bill*.

ne trouve pas que bigotisme timoré ou blême hypocrisie chez les provinciaux dissidents. M. Lloyd George est un Gallois et un baptiste convaincu dont ni les discours, ni les actes ne manquent d'audace et de portée. Des ministres non conformistes comme les docteurs Clifford, Horton, Spurgeon, le général Booth, les Révérends Meyer, Watkinson, Jowett (de Birmingham) sont des professeurs actifs et applaudis de morale énergique, des inspirateurs d'enthousiasme qui mènent le combat contre toutes les influences de vice, de dégénérescence et de misère [1]. Si la secte est étroite [2], la vieille idée puritaine s'y entretient, avec elle la volonté rigoriste qui discipline l'homme, et le détournant du plaisir, l'astreint au devoir, l'applique sans espoir égoïste à ses tâches. De ces vertus qui constituent les forces spirituelles d'un peuple, plus précieuses en notre temps d'incertitude et d'anarchie, où fléchissent partout les axes directeurs de l'homme et de la société, le MacAndrews, le vieil ingénieur calviniste de Kipling, est un exemple vrai, que l'on peut opposer aux piètres boutiquiers dissidents de M. Wells. Pareillement il est faux de donner le snobisme comme caractéristique suffisante de la grande *middle-class*. Ces monotones rangs de villas décentes, où elle se cantonne, à la lisière des grandes villes, — chacune précédée de ses parterres et de sa pelouse de tennis, fleurie de ses chèvrefeuilles ou de ses rosiers grimpeurs, — ces verts terrains communaux de cricket, où les jeunes gens jouent le samedi, et se façonnent par milliers d'exemplaires suivant le type athlétique, ces clubs

1. De l'importance et de l'activité politique des Églises libres, de leurs sympathies pour les projets de réforme sociale on peut se rendre compte en lisant le discours du Chancelier de l'Échiquier au grand meeting de dissidents tenu le 16 décembre dernier au Queen's Hall, à Londres. Les Révérends Jowett, Forsyth, Hooper, J. B. Meyer, C. Brown, J. R. Wells, J. E. Rattenbury, siégeaient sur l'estrade autour de M. Lloyd George. Celui-ci commença son discours en disant qu'il parlait comme chrétien non conformiste, comme membre d'une Église dissidente.

2. Elle ne l'est plus que dans quelques petites villes mortes de province. Dans les grandes villes il est fréquent de voir un ministre dissident inviter des confrères de dénomination différente à prêcher dans son église. Bien mieux, M. Chesterton, pur laïque, simple moraliste, et dont les sympathies vont plutôt au catholicisme, a prêché dans l'église congrégationaliste d'Ealing, à la demande du révérend Horder. Chez les congrégationalistes la liberté d'interprétation est si grande que le révérend Campbell, au City Temple, peut enseigner avec succès, en gardant toutes les formes traditionnelles, la religion, panthéiste, au fond, du Christ immanent.

dont les membres se sont groupés pour la poursuite en commun de quelque étude ou quelque sport favori, ces *assembly-rooms* où les familles se réunissent en hiver pour des danses ou des conférences, ces gares populeuses, le matin, de la foule masculine qui part, après le *tub* et le *breakfast*, pour le quartier central des affaires, ces églises, ces chapelles baptistes wesleyennes, pleines, le dimanche, d'un public correct et serré — les hommes aussi nombreux que les femmes, — et dont la profonde musique d'orgue et de voix mariées rend plus sensible au passant la solitude brumeuse et le silence de la grise rue anglaise ce jour-là : tout cela, si nous avons eu quelque expérience de cette portion de l'humanité d'outre-Manche, nous évoque une vie de travail, de confort, de santé, une vie contente, propre, bien rythmée, dont la dignité et le degré de civilisation matérielle sont probablement plus élevés que dans la petite bourgeoisie des autres pays. Évidemment ni les idées ni les aventures n'abondent en ce milieu. Que tant d'ordre et d'obéissance à la règle impatiente M. Wells, champion de l'intelligence émancipée, de la volonté audacieuse jusqu'à la révolte, cela est affaire de tempérament. On peut se placer au point de vue de l'individu, ou bien du groupe et de l'espèce. Après Ibsen, Nietzsche, M. Wells (et cela est plus sensible encore dans *Ann Veronica* que dans *Tono-Bungay*) préfère celui de l'individu. Mais dans cette *middle-class* monochrome et respectable qu'il tourne en dérision, sont les profondes réserves de vertu et de santé de la nation. Aussi bien, s'il faut répondre directement à l'accusation de snobisme qu'il lui jette, on peut dire que le snobisme est le revers d'un sentiment de haute valeur sociale. Comme l'hypocrisie prouve l'autorité sur le groupe d'une loi morale à laquelle nul n'ose déroger ouvertement, le snobisme est un indice du prestige efficace des formes hautes de la civilisation ; il signifie l'attraction exercée par un modèle auquel vont les aspirations et les obéissances. En Angleterre, ce modèle, que la littérature populaire n'a pas cessé d'exalter, reste le *gentleman* idéal, avec sa maîtrise de soi, son dévouement au devoir, sa délicatesse et générosité de cœur, tous les raffinements spirituels et matériels de sa vie. Voilà le type sur lequel, systématiquemement, la culture anglaise travaille toujours à modeler l'humanité anglaise, et dont mille influences

entretiennent la suggestion. Rien d'étonnant si les âmes vulgaires, incapables d'en concevoir l'essence, ne copient que les aspects les plus visibles de la classe où ce type est né. Mais si maladroite que soit cette copie, elle indique un effort vers des modes supérieurs de conduite et de vie. George Ponderevo juge sa belle famille ridicule parce que, si besogneuse et sans éducation, elle pose pour de la *gentry* tranquille égarée dans un quartier populaire. Dans un pays où l'homme tombe très bas lorsqu'il s'abandonne, c'est quelque chose, cependant, pour le niveau général des mœurs et des manières, si de petites gens surveillent leurs paroles et leurs gestes, parce qu'ils nourrissent un rêve d'ordre et de respectabilité. On peut railler, comme Ruskin et M. Wells, les noms aristocratiques — *Mortimer Villa* ou *Montagne House* — de ces cubes accolés de briques, dont les rangs infinis composent autour des grandes cités le domaine de la petite bourgeoisie. Mais la même idée que traduisent ces naïves appellations a produit peu à peu dans ces logis un degré moyen de confort et d'agrément qui ne semble à leurs habitants que le nécessaire, et que la même catégorie sociale, dans un pays du continent d'Europe, regarderait comme un luxe inaccessible[1].

Pour bien comprendre le sens et la portée de ce que dit M. Wells à ses compatriotes, — son message, pour parler comme ceux-ci — il faut après *Tono-Bungay* et *Ann Veronica*, relire quelques contes de M. Kipling. Dans la sphère des idées anglaises d'aujourd'hui, leurs esprits sont aux deux pôles. Tout ce que M. Wells prend pour objet de ses satires, les survivances de l'ancienne Angleterre oligarchique, sa forte hiérarchie, les sentiments qui la maintiennent, ses traditions, rites et croyances, l'Angleterre nouvelle, ses comptoirs, ses banques, la richesse et les entreprises de ses marchands, son trafic impérial et mondial, — orgueilleusement M. Kipling l'a célébré. Surtout il a chanté les idées anglaises, les coutumes anglaises, l'école anglaise, l'église anglaise, toutes les puissances qui agissent sur les hommes de son pays pour les marquer unifor-

1. A Woodgreen, à 25 minutes du centre de Londres, pour 700 francs par an, petites maisons de deux étages avec salle de bains, eau chaude à chaque étage, jardin par devant et par derrière. En été les façades de ces maisons disparaissent sous les fleurs.

mément de l'énergique et singulière empreinte anglaise. Il a loué Westminster, centre spirituel de la race, « l'Abbaye qui fait que nous disons nous », le drapeau, surtout le concert des volontés anglaises, les hommes qui commandent et les hommes qui obéissent. Il a loué les succès de ces disciplines, le prestige de la race, la grandeur de l'Empire, la procession sur les mers du commerce national. Il n'était pas, comme M. Wells, un penseur qui construit rationnellement la société idéale et future. En artiste il regardait l'Angleterre réelle et actuelle, l'Angleterre lentement construite par la vie ; en artiste il admirait l'énergie, les tendances et les démarches propres de cette vie collective, les grandes formes politiques et morales qu'elle s'est créées au cours des siècles pour y astreindre, de génération en génération, toutes les courtes vies individuelles que la composent et qu'elle assemble. Plus ces formes lui paraissaient originales et rigoureuses, et plus il en était heureux. Il ne les concevait pas comme une invention plus ou moins parfaite de la pensée qui combine, une œuvre du raisonnement que le raisonnement peut mettre en doute et remplacer par tel autre de ses produits. Elles lui semblaient un ordre naturel qui s'impose à chaque Anglais, la réalité humaine des hommes de sa race, hors de quoi il n'est rien pour eux de viable. Il les voyait agissant sur toute la substance de ces hommes pour les façonner sur le modèle anglais, leur communiquant les traits, les saillies, tous les grands parti pris d'habitude et de certitude qui les constituent anglais en les adaptant aux besoins et au service de la ruche anglaise, — tout le caractère où l'artiste reconnaît d'abord ce qui l'enchante : un style. Elles n'agissent pas, ces formes, sur la seule portion consciente et superficielle des esprits. Institutions, croyances, disciplines héréditaires, traditions et conventions, elles modèlent le dessous obscur des âmes ; elles marquent celles-ci de plis définitifs ; elles en déterminent les volontés profondes dans le sens de la volonté de vie d'une certaine société.

Voilà l'idée maîtresse de Kipling, comme de Ruskin et de tous les tories qui pensent. Tandis que M. Wells, socialiste, considère avant tout, et c'est en général le point de vue socialiste, les droits et le bonheur des individus, M. Kipling, tory, s'intéresse d'abord à la société, à la société concrète et particulière dont il est membre, et lui subordonne les individus en ne

leur reconnaissant que des devoirs. De ceux-ci l'auteur d'*Anticipations* veut faire des hommes, frères de tous les autres hommes, chacun d'eux indépendant, façonnant sa vie à son gré, affranchi des routines d'action et de pensée, ne relevant que de sa conscience et de son intelligence d'homme. L'auteur du *Day's Work* entend qu'avant tout ils soient des Anglais, saturés d'essence anglaise, fortement intégrés dans l'ordre anglais, dévoués à la force, à la perfection de la chose anglaise, n'existant qu'en elle, que par elle et que pour elle. A cette fin l'essentiel est qu'ils ne doutent pas de leurs idées et consignes anglaises. A qui les observe du dehors, à l'étranger, à celui que son indépendance d'esprit, sa foi à la pensée pure, ont mué en un étranger, elles peuvent se révéler, ces idées et consignes, comme des illusions et conventions. Pour qui est né dans la ruche et y appartient, peu importe qu'on les proclame telles : elles sont sa vérité vitale, elles l'ont moralement nourri et construit ; il y tient comme à sa propre personne, trop fortement pour qu'il veuille et puisse les soumettre à l'analyse. La vanité des paroles religieuses peut apparaître à l'intelligence affranchie d'un Wells. Il peut la marquer d'un trait de caricature, lorsqu'il nous montre un prêtre en blanc surplis, suppliant avec les pures et belles intonations anglicanes le Seigneur de recevoir dans sa paix l'inventeur du Tono-Bungay, prononçant sur le cadavre du pauvre petit multimillionnaire, du remuant *cockney* qui n'imagina rien que ses réclames et ses affaires véreuses, l'invocation rituelle : *Reçois, ô Lord, ton enfant que voici...* Le vide de ces paroles de vie éternelle, le comique de leur contraste avec une pareille réalité ne sont visibles qu'au critique, à l'ennemi du « système ». Pour « un Anglais docile[1] » elles demeurent émouvantes, et toutes les formules de la religion chargées d'essence morale, sociale, et nationale. Souvent, s'il descendait en lui-même — mais il n'y descend pas, — s'il réfléchissait à ce qu'il peut et à ce qu'il ne peut pas croire, — mais il préfère ne pas y réfléchir — il découvrirait avec surprise qu'il n'admet plus leur vérité littérale. Mais il continue de s'appeler chrétien[2] ; il reste fidèle à

1. Expression de Ruskin.

2. Pendant la récente campagne électorale de Bermondsey, le candidat libéral, partisan du budget socialisant de M. Lloyd George et de la lutte

son église. Des vieilles cérémonies religieuses, des grands rythmes de la Bible traduite dans la langue archaïque du XVIe siècle, des psaumes qu'il entonne en chœur avec ses frères, de la « Litanie » où semble passer, verset à verset, processionnellement, toute la hiérarchie de sa nation, une influence se dégage pour lui qui a contribué à le façonner depuis l'enfance, à laquelle, périodiquement, la coutume et son instinct le ramènent. Il ne se demande pas si ce culte correspond à la vérité métaphysique. Il sait seulement et vaguement que, le dimanche, au temple, il se procure la sensation aimée du solennel et du sacré, le sentiment d'un ordre idéal et supérieur auquel se lie l'ordre institué de l'Angleterre, et que là, par la vertu de ces chants et de ces prières où des Anglais réunis, à voix haute, disent *nous* à leur Dieu, il s'assemble à tous les Anglais.

De même, pense le poète de l'Empire, pour toutes les autres coutumes et disciplines nationales. Aussitôt qu'on les examine (et c'est la vieille idée dont Burke fut le premier théoricien, le miracle de leur vertu sociale s'évanouit. Elles ne sont pas l'absolu, il ne faut pas les rapporter aux idées absolues du bien, du beau, du juste ou du vrai, — aux principes. Socialement et pratiquement rien de plus faux et dangereux que les principes[1]. Des critiques, des « intellectuels », un Matthew Arnold, un Meredith, un Wells, un Bernard Shaw ont reproché à leurs compatriotes d'avoir peur de la pensée. Cette timidité est sagesse d'instinct, soumission à un commandement tacite de la vie. Libre à un Russe ou un Français de poser toutes les questions. Un Anglais ne doit pas et ne veut pas savoir. Il respecte

contre les Lords, repoussait comme une attaque contre son bon renom (*a libel on his character*) l'épithète de libre penseur que lui jetaient ses adversaires. M. Chesterton, qui a entrepris comme M. Wells et M. Bernard Shaw de montrer à ses compatriotes ce qu'ils ne veulent pas voir, faisait remarquer (*Daily News*, 22 octobre) que la moitié des hommes cultivés en Angleterre, sont au fond, aujourd'hui, des incroyants. Seulement ils ne veulent pas le reconnaître, ni même se l'avouer. Un tel trait signale, selon lui, l'une des principales caractéristiques anglaises. C'est ce qu'il appelle *the english insincerity*.

1. Voir dans le tout récent volume de Kipling, *Actions and Reactions*, la nouvelle intitulée : *The Mother Hive, la Ruche Mère*. Des mouches d'espèce étrangère s'introduisent dans la vieille ruche et y déposent des germes qu'elles appellent leurs *principes* et dont le développement détruira la sage cité des abeilles.

les barrières établies; il refuse de regarder en face les grandes réalités du monde et de la vie. Défense au penseur d'aller jusqu'au bout de sa pensée; à l'artiste de suivre jusqu'au bout sa vision. La réalité du monde, c'est le néant, le noir abîme où les soleils sont apparus pour s'y évanouir, les silences éternels de l'espace. La réalité de la vie, c'est sa vanité, un éclair de conscience entre deux inconcevables éternités de nuit; et telle est bien la conclusion désespérée du livre de M. Wells. Son héros a désobéi à l'impératif anglais : il a levé le voile; il a vu le vide, et que tout est inutile. Dès lors il est seul; il n'appartient plus à son groupe. La conclusion pratique, celle que ne tire pas M. Wells, c'est qu'il n'est pas bon pour l'individu de sortir des formes que sa race s'est construites au cours des âges pour s'y abriter et y durer. La vérité pure n'est ni humaine, ni sociale. Celui-là vit dans le faux qui a dit *non* aux conventions pour ne vivre que dans la vérité. A cette leçon aboutit toute l'œuvre de Kipling. Il l'énonce avec d'autant plus d'autorité qu'il a vu de bonne heure, et qu'il a montré l'énormité des puissances aveugles, les dangereu es forces de chaos qui sont en l'homme et autour de lui. Il a vu la Jungle éternelle, son infini sauvage, sa nuit, ses menaces, ses terreurs, son indifférence au destin des éphémères créatures. Il a conclu que l'animal humain ne peut y vivre que dans sa bande, pour sa bande et selon la loi de sa bande.

Aussi bien cette philosophie s'accorde à la principale des caractéristiques anglaises. Chez un Anglais l'élément social prime l'individuel. Plus qu'un Français il est la chose du milieu. Sur tout son être moral, intellectuel et physique, l'empreinte des idées et coutumes nationales est d'abord évidente. Si profonde et durable, modelant jusqu'à sa physionomie et lui imposant un caractère spécifique si frappant, elle semble constituer la partie la plus notable de sa personne. Cette action plastique du groupe sur l'individu, voilà sans doute la principale des « supériorités anglo-saxonnes ». Ce qui est remarquable chez le peuple qu'a chanté Kipling, ce qui fait la valeur éminente et le succès de sa civilisation, ce n'est pas que l'individu y passe la moyenne de l'énergie et surtout de l'intelligence humaines : l'intelligence n'est pas très appréciée en Angleterre. C'est une sagesse et une force collectives, assurées

par des disciplines traditionnelles, par de grands et anciens courants d'habitude où l'action de chacun entre vite et qui la portent, l'entraînent, la dirigent. Par suite, ce qui est admirable chez ce peuple, ce n'est pas la fréquence ou l'originalité des œuvres personnelles; c'est l'œuvre collective, la résultante de toutes les activités particulières qui s'associent. La machine générale y est mieux agencée qu'ailleurs. Comme dans le steamer symbolique de Kipling[1], le frottement de ses innombrables pièces y est moindre; elle s'est montée d'elle-même, par le travail continu des générations, — on ne sait pas très bien comment, et il n'est pas nécessaire d'y réfléchir. *It works*, elle marche, et voilà l'essentiel. Aujourd'hui elle possède un puissant élan acquis; elle est huilée par l'habitude. On peut douter qu'en Angleterre les directeurs ou les hommes d'une compagnie de chemins de fer, d'une administration des postes et des téléphones, les ingénieurs et les ouvriers d'un arsenal soient plus intelligents ou compétents que leurs collègues français. Il est même probable que l'acquit scientifique des chefs est moins complet et général. Mais il est certain que les postes, téléphones, chemins de fer fonctionnent mieux et plus régulièrement, que les arsenaux produisent plus vite et à meilleur marché qu'en France. Or pour un Anglais les supériorités de cet ordre constituent toute la supériorité d'une société, et celle-ci est la fin, l'objet suprême à quoi tout se subordonne. Peu importe que l'enseignement de la Sorbonne ou de l'Université de Berlin soit plus moderne que celui d'Oxford ou de Cambridge, qu'un officier de marine française sache plus de mathématiques ou de littérature que son camarade britannique, qu'un bourgeois de Paris ait des opinions philosophiques et qu'un bourgeois de Londres n'en ait point. Peu importe même que des ingénieurs français, américains, allemands, aient construit avant leurs confrères anglais des sous-marins, des automobiles et des aéroplanes. Chose plus étrange, il ne semble pas très essentiel qu'un général en campagne ou sur le champ de bataille soit capable de combinaisons stratégiques ou tactiques très profondes : on a confiance dans la vieille maxime anglaise : « Si vous ne réussissez pas du premier coup,

1. *The Ship that found herself*, traduit en français sous le titre : *le Vaisseau qui s'y retrouve.*

recommencez. » Ce que l'on juge désirable, objet d'ambition et sujet d'orgueil, c'est la qualité sociale de la race, et d'abord son intégrité physique, la vigueur entraînée des hommes, le calme et la fermeté de leurs nerfs et de leurs cerveaux, la force de leurs certitudes simples et semblables et de leurs volontés sûrement orientées, leur résistance au découragement, leur obéissance aux consignes et aux chefs, leur promptitude à faire corps, à servir, chacun à sa place, les fins communes, leur patience à s'ajuster, au jour le jour, aux difficultés qu'ils n'ont point prévues, leur obstination à répéter leur effort à travers leurs échecs jusqu'au succès. Telles sont les vertus attribuées par le poète nationaliste à ceux qu'il appelle « les hommes du Sang », et tel est l'idéal qu'il exalte en même temps que le parti pris d'inintelligence d'un peuple organisateur et conquérant qui possède un quart de la planète, et de haut, sans jamais sortir de ses propres formes, ni même y réfléchir, sans jamais subir l'influence des races différentes ni se soucier de les comprendre, facilement, impassiblement, avec des moyens disproportionnés à son œuvre, gouverne quatre cents millions d'âmes.

Cette insuffisance des idées, voilà ce que M. Wells, plus directement et durement qu'hier Meredith, critique aujourd'hui. Meredith, artiste et philosophe, se plaçait au point de vue désintéressé de la pure culture de l'esprit. M. Wells se place au point de vue de la pratique, de *l'efficiency*. A l'inverse de Kipling, pour qui la pensée est signe et cause d'un déclin de l'énergie, il enseigne que penser est aujourd'hui pour l'Angleterre une nécessité vitale. En effet, peut-on dire, tant que l'environnement de l'être vivant qu'est un peuple reste le même, tant que de nouveaux périls et concurrences ne le menacent pas, il peut persister dans ses traditions et préjugés. Ce sont là des formes de l'automatisme, fixées à la façon de l'instinct, et comme l'instinct dont elles participent, elles indiquent un état ancien d'équilibre, l'adaptation achevée à un milieu stable. Aussitôt que ce milieu varie, cet équilibre se rompt : il faut que l'être se réajuste. C'est alors, au moment où il change, entre les routines qu'il doit quitter et les modes nouveaux de vie qui le réadapteront, que s'insère la pensée consciente. C'est alors qu'il s'inquiète, qu'il réfléchit à soi-même et à ses condi-

tions d'existence, qu'il met en question ses habitudes et certitudes, qu'il cherche, hésite, combine. Voilà la crise dont les livres de MM. Wells, Masterman, Bernard Shaw, Galsworthy, Chesterton, Belloc, Lowes Dickinson, sont l'indice, et que manifestent plus directement encore la campagne contre la Chambre des Lords, les bills et les discours de MM. Asquith et Lloyd George, leur budget dirigé contre les grands propriétaires terriens, le mouvement des écoles et des universités dans le sens démocratique et scientifique, les projets de réforme militaire qui vont chez lord Roberts jusqu'à l'idée de conscription, toute l'agitation intellectuelle et politique d'aujourd'hui. Il ne faut pas d'ailleurs exagérer la profondeur psychologique des changements qui se préparent : un radical-socialiste comme M. Masterman reconnaît, par exemple, que le peuple reste attaché à ses Lords ; si l'on veut réduire leur pouvoir, ce n'est pas au nom d'un principe général d'égalité, c'est pour une raison particulière et d'ordre pratique, afin de maîtriser un obstacle où stupidement s'aheurte chaque tentative de réforme. La monarchie demeure indiscutée, la force sociale de la religion reste la même. Si l'autorité de l'Église établie semble baisser, ce qui n'est pas sûr, l'activité et le succès des Églises dissidentes paraît plutôt grandir, et la nation n'a pas cessé de reconnaître les prêtres et les ministres de ces cultes divers pour ses professeurs de morale. Si le peuple prend de plus en plus conscience de ses intérêts économiques, il résiste encore aux propagandes révolutionnaires venues du continent[1] ; les

1. Les grands arguments des radicaux dans la discussion qui doit aboutir aux élections prochaines sont de l'ordre purement économique. Il s'agit, par des statistiques, en comparant les prix du pain, de la viande, du thé, de la chicorée, du drap, etc., en Angleterre et dans les pays protectionnistes pendant plusieurs années, de décider l'électeur à voter contre le parti du *Tariff Reform*. Le *Daily News*, par exemple, publie des images représentant un pain anglais de six sous à côté de pains français, allemands, canadiens du même prix. Il saute alors aux yeux que le pain anglais est plus gros que celui des pays protégés. D'autre part les Tories veulent prouver qu'en protégeant l'industrie anglaise on diminuera le chômage. L'élection de Bermondsey a démontré que dans les régions de chômage, cet argument porte, et que les ouvriers votent alors avec les conservateurs.

Remarquez l'élément religieux de la chanson de ralliement du parti le plus avancé : *The Land! The Land! 'tis god who made the Land!* A la fin des grands meetings populaires de protestation contre le rejet du budget par les Lords à Trafalgar Square, à l'Albert Hall, à Queen's Hall, on a religieusement chanté le *God save the king!*

théories de reconstruction sociale laissent indifférents les chefs du *Labour Party*; ils restent respectueux de la réalité, n'imaginant de réformes qu'à l'intérieur des grandes formes établies, se bornant aux questions immédiates et pratiques, à la défense des intérêts matériels de leur classe. Aussi bien le parti du passé, celui en qui s'incarnent les idées de force et d'éthique nationales, celui dont Kipling est le poète, reste puissant et fortement organisé. Son heure ne peut manquer de revenir.

A l'ardent débat d'intérêts et d'idées dont l'Angleterre nous donne aujourd'hui le spectacle, un étranger assiste en observateur. Il peut passer de l'un à l'autre camp, connaître les deux causes, et mieux que les combattants, les significations profondes du conflit. Il sait que toute vie obéit dans son développement à deux principes antagonistes : la tendance à persister dans le type dont elle ne s'écarterait par une variation trop brusque et trop grande que pour tomber dans le non-viable et le monstrueux, — la tendance à varier cependant, afin de s'ajuster aux variations du dehors. Il sait qu'en toute société l'idée de progrès et celle de tradition sont également nécessaires, afin que de leurs interférences et de leurs alternances naisse à chaque instant l'équilibre fragile de la santé. Il est heureux de comprendre et d'avoir le droit de se borner à comprendre. Et il se félicite que dans l'arène littéraire les deux causes aient pour champions un Kipling et un Wells.

ANDRÉ CHEVRILLON

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

SOUS LE CIEL VIDE

I

Comme d'habitude, le temps avait été peu favorable, le 17 mai [1], à Kristiania. Mais, malgré le vent et les giboulées, dont les tourbillons, par moments, fouettaient les maisons, les rues étaient pleines de gens joyeux, et l'on voyait partout des drapeaux claquant au vent, à tous les étages, et jusque sur les tramways qui s'avançaient prudemment et sonnaient sans trêve. Et vers la fin de la journée il y avait encore des cortèges de manifestants, qui se rendaient à quelque place, où l'on se groupait autour d'une estrade, agitant les chapeaux et criant hourra. C'était, par les rues, un fourmillement et des rires, une variété de cris, un bruit d'allégresse. Les oiseaux migrateurs dont le vol, haut dans les airs, se dirigeait vers le nord, devaient penser qu'il y avait là, dans le fond de la vallée, près du fjord, une ville qui chantait.

Mais, en même temps, un homme restait sous une porte cochère, seul, en face de la prison où sont détenues les femmes de la campagne, et semblait étranger à tout cela. Il avait relevé sur les oreilles le col de son ulster gris, et son chapeau de feutre était rabattu sur le front, comme s'il cherchait à se rendre méconnaissable. Les gens qui entraient et sortaient le supposaient malade ou ivre. Mais il ne cessa pas, absorbé dans ses pensées, de fixer les yeux sur la prison, morne bâtisse,

1. Jour de la fête nationale de la Norvège.

comme s'il se fût attendu à voir, derrière une des fenêtres barrées de fer, apparaître un visage connu.

Impossible de savoir combien de temps il était ainsi resté là.

Enfin il parut se ressaisir pour une forte résolution. Il traversa la rue, allant droit à la porte de la prison, et leva la main comme pour sonner. Mais tout à coup son bras retomba, il recula de quelques pas, se passa la main sur le front, et partit, allant au hasard, rasant les murs, comme en fuite...

Une heure plus tard, il était au second étage d'une maison, dans le voisinage de la forteresse[1], et sonnait.

— Monsieur le pasteur est-il chez lui?

— Oui, monsieur.

Mais, bien que la bonne eût ouvert la porte toute grande, il fallut un long moment avant que l'étranger pût se décider à entrer. Même dans le vestibule, quand il eut accroché son ulster et son chapeau, on aurait pu croire, un instant, qu'il allait se rhabiller et s'en aller.

Cependant le pasteur renommé arpentait à pas lents, sa salle à manger, agitant un papier qu'il tenait à la main. Il était en costume de soirée, et devait aller à un dîner de cérémonie où il avait promis de prononcer un discours. Mais il arrive que le plus zélé directeur de consciences — après avoir prêché dans l'église, visité les pauvres et les malades, assisté les mourants, et entendu toutes sortes de plaintes et d'aveux — éprouve un inconscient besoin de délasser son esprit par des idées plus agréables, et le pasteur projetait, ce jour-là, de prononcer un discours amusant. Sa démarche s'animait, ses souliers craquaient, et peu à peu il pouvait nettement percevoir les convives, la table, les fleurs, et il sentait dans sa main le verre de champagne. Soudain il entendit sa propre voix, qui disait : « Et nous autres prêtres... nous pourrions bien aussi être d'aimables cavaliers... n'est-ce pas, mesdames? » et les visages, autour de la table, commencèrent vraiment à s'éclairer. La phrase était donc bonne : le craquement des pas cessa aussitôt, le pasteur la nota sur le papier, cette phrase, et, malgré lui, son visage à la barbe grisonnante s'égaya d'un sourire, tel que celui dont il comptait accompagner son discours.

1. La forteresse d'Akershus, sur le fjord.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda-t-il, brusquement tourné vers la servante qui était là devant lui et semblait attendre quelque chose. — On demande encore à me parler! Qui est-ce?... Ah! ah!... Mais vous pouvez bien me dire si c'est l'empereur de Russie ou un assassin?... Ah! bien!

Le pasteur était très agacé qu'on le dérangeât juste à cette minute. Il regarda son papier, mais comprit qu'il n'avancerait pas dans son discours avant d'avoir expédié l'étranger. Tout en soupirant il fourra son papier dans sa poche et traversa le salon pour gagner son bureau.

Lorsque l'étranger entendit s'approcher le craquement des pas, il regarda autour de lui comme s'il eût voulu s'enfuir. « Qu'est-ce que ça signifie? — songeait-il. — Toi, chez le prêtre!... Ah çà, est-ce que tu deviens fou?... » La porte s'ouvrit de l'autre côté, et le blanc plastron de chemise du prêtre apparut. Sur son habit noir une décoration était accrochée. Il s'arrêta, un instant, et regarda l'étranger par-dessus ses lunettes; mais, ne le reconnaissant pas, il fit quelques pas vers lui, mit les mains derrière son dos, la tête renversée.

— Bonsoir, — dit-il enfin. — En quoi est-ce que je peux?... Ah! (Et il eut soudain un étrange sourire.) Non, vraiment... c'est vous!

Sans tendre la main à l'étranger, il alla au fauteuil placé devant sa table de travail, s'assit, le corps abandonné en arrière, et, d'un petit geste, invita son visiteur à s'asseoir. Son visage manifestait clairement une profonde surprise.

— Ah! vous me reconnaissez, monsieur le pasteur! — finit par dire le jeune homme, confus, qui demeurait debout et ne cessait de se passer la main sur le front.

— N'êtes-vous pas monsieur Erik Evje? Mais oui! Excusez-moi si je ne vous ai pas reconnu tout d'abord.

— Il y a plus d'un an que nous nous sommes rencontrés à l'Association des étudiants.

— Oui, oui... je me rappelle.

— Je vous ai offensé alors, monsieur le pasteur...

— Pas moi, mais tout le corps ecclésiastique! — interrompit le prêtre avec un sourire indulgent. — Si je me rappelle bien, vous nous avez rendus, nous autres prêtres,

responsables à peu près de toute la misère existant sur la terre, hé! hé!

Le visiteur murmura :

— Oui, j'ai malheureusement dit beaucoup de sottises dans ma vie... Et maintenant je viens à vous, monsieur le pasteur, justement parce que j'ai tant écrit et parlé contre vous!

Le prêtre jeta un regard scrutateur sur cet homme qui restait là debout et paraissait absolument désemparé. La visite était certes bien inattendue. Cet impertinent journaliste du *Social-Démocrate*, cet orateur enflammé de toutes les grèves et de toutes les démonstrations ouvrières, cet ennemi des prêtres, cet athée, — le voilà soudain ici, la mine si humble!... Le prêtre, sans s'en rendre compte, se penchait en avant pour mieux l'observer... Voici enfin que le jeune homme va s'asseoir de l'autre côté de la table. Il tousse... Oui, quand on est pâle à ce point... quand on essuie constamment sur son front une sueur qui n'y est pas... quand les yeux sont hagards... hum! hum!... S'il venait à résipiscence, voilà qui ferait sensation.

— Oui, monsieur le pasteur, vous êtes bien étonné que je sois tombé ainsi chez vous. Mais tous ces gens joyeux, dans la rue, faisaient un tel vacarme!... C'est que j'en ai fini avec tout cela... Et alors le hasard m'a fait passer devant chez vous. Et l'idée m'est venue de sonner...

— N'êtes-vous pas président d'une association ouvrière, monsieur Evje?

L'autre ressentit comme un choc.

— Non, non, c'est fini, ça, Dieu merci!... En ces derniers temps, j'ai erré par les rues en vrai vagabond.

— Vagabond?

— Oui... Oh! vous regardez mes vêtements... Non, ce n'est pas ça que je veux dire. Je vis toujours largement avec l'argent amassé par mon père... selon sa méthode.

— Votre père était usinier dans le Nord, je crois?

Le jeune homme eut un sourire morne.

— Oh! sans fard, son métier était fabricant d'eau-de-vie et destructeur de forêts... J'ai besoin de dire la vérité, aujourd'hui, même lorsqu'il s'agit de mon père... Il transformait en eau-de-vie le grain et les pommes de terre des paysans, et, lorsqu'ils étaient ivres, il leur achetait leur ferme

pour dévaster la forêt... Il a ruiné des districts entiers, il leur a ôté jusqu'au bois de chauffage, et l'on ne saurait dire le nombre des gens, autrefois à l'aise, qu'il a réduits à la misère. Mais il a fait fortune, et il a reçu décorations et honneurs, et, quand il est mort, vous jugez si le prêtre a ménagé les éloges dans son oraison funèbre!... Mais moi... je n'ai pas pu digérer tout cela, et voilà comment... voilà comment je suis devenu socialiste...

« Mais il est toujours le même! » songea le prêtre, les lèvres serrées, et il fit mine de se lever.

— Eh bien, monsieur Evje, — dit-il à voix haute, — en quoi puis-je...

Erik Evje, pensif, caressait sa barbe blonde.

— Oui, c'est cela, monsieur le pasteur, — dit-il lentement, les yeux fixes. — Voilà...

Le prêtre attendait impatiemment la suite. Il écoutait sa femme trottiner, de-ci, de-là, dans le salon : sûrement, il était temps de partir pour le dîner... Et, insensiblement, ses pensées revenaient au discours interrompu, et, de nouveau, il sentait la coupe de champagne dans sa main, il voyait le couvert et les convives.

— Voilà, — reprit enfin la voix de l'autre côté de la table; — y a-t-il vraiment un Dieu?

A ce mot : « Dieu », le prêtre se réveilla, eut un brusque sursaut, et dut faire un tour dans la pièce pour se recueillir. Car, au moment même où résonnait le mot, il avait souri, se répétant : « Et, nous autres prêtres, nous pourrions bien aussi être d'aimables cavaliers, n'est-ce pas, mesdames?... » Il se mit à marcher lentement, de long en large, les yeux fermés, comme pour fuir ce discours frivole, et diriger son regard vers Dieu.

— Écoutez, — dit-il enfin, et il se planta devant l'autre. — Ma réponse aura-t-elle réellement pour vous quelque portée?

L'autre sourit et secoua la tête :

— Non, à parler franc. Et pourtant... si seulement vous pouviez m'amener à croire encore à n'importe quoi?... Bienheureux celui qui croit, car il peut pécher.

— Comment?

Le prêtre l'observait fixement à travers ses lunettes.

— Et bienheureux le riche... car il peut faire des dettes!... Bienheureux celui qui a beaucoup d'amis : car, s'il a des ennemis, qu'est-ce que ça lui fait? Mais celui qui ne croit pas... et qui tout de même a péché?... Voyez-vous, avoir la foi, c'est être sur une montagne, d'où l'on aperçoit ses péchés comme de toutes petites choses là-bas, dans la vallée. Mais malheur à celui qui glisse : il devient lui-même si petit que les péchés grandissent aussitôt par delà sa taille jusqu'à l'étouffer... Voilà pourquoi, nous autres hommes, nous avons besoin d'un Dieu quelconque.

Il jeta un regard sur le prêtre, qui se tenait immobile devant lui, les mains sous les basques de son habit.

— Mais — reprit-il en souriant — j'arrive maintenant à l'objet de ma visite, monsieur le pasteur. Qu'est-ce que la conscience? Peut-on vraiment compter qu'elle donne une exacte mesure du bien et du mal? N'est-elle pas plutôt une maladie?... C'est que, voyez-vous, si la conscience est une divinité dans l'homme, c'est, en tout cas, une divinité lâche : elle ne s'attaque à nous que lorsqu'elle nous trouve désarmés. Le jour où l'homme a tout perdu, et se laisse tomber au bord du chemin comme un simple animal, il peut être certain que la conscience va lui enfoncer ses griffes dans la chair. Elle plane sur nous comme les vautours au-dessus d'une armée, attendant qu'un cheval n'en puisse plus et qu'il se couche. Alors elle arrive. Voilà la conscience. Elle n'est pas une divinité chevaleresque, monsieur le pasteur!

A ce moment, la porte du salon fut entrebâillée, et une voix chuchota :

— Je suis prête.

— Je viens, — dit le pasteur.

Et, en effet, il fit quelques pas vers le salon; mais il se retourna :

— Eh bien, monsieur Evje, — dit-il en guise d'adieu, — puisque nous sommes tellement en désaccord sur le point de départ, à savoir Dieu, nous n'avons pas grand'chose à nous dire...

Erik Evje sourit. Il était trop occupé de ce qu'il avait sur le cœur pour remarquer combien le prêtre désirait le voir s'en aller.

— On pèche seulement contre soi et son prochain, monsieur le pasteur. Mais, tant que l'on croit à une grande idée quelconque... dans les nuages... on peut fouler autant de destinées humaines que l'on voudra : la conscience n'en demande compte qu'à... l'idée dans les nuages... Mais il en va autrement lorsque la caisse est vide de tout idéal... Et c'est pourquoi je suis venu vers vous, monsieur le pasteur. Vous êtes un homme sain et heureux, dont la conscience est telle qu'il convient pour juger en ces matières. Vous allez donc me dire si vraiment je suis coupable...

— Coupable! — répéta le prêtre machinalement.

Il était debout, arpentant le plancher, et la vision lui revenait de la table servie : « Et, nous autres prêtres. nous pourrions bien aussi être d'aimables cavaliers... »

Erik Evje lui jeta un regard aigu :

— Vous savez, naturellement, de quoi l'on m'accuse.

Le prêtre posa la main sur ses yeux, et s'efforça d'évoquer le monde de l'autre.

— De quoi l'on vous accuse?... Non, ma foi, je ne le sais pas.

En même temps. le prêtre était sur le point de tirer sa montre.

— Vous êtes certainement le seul, monsieur le pasteur. Car les journaux en ont été assez remplis, il me semble... Mais supposez qu'il ait raison!... Lui et aussi... hum!...

Il se passa la main sur le front et soupira profondément.

— De qui parlez-vous?...

— De Mogstad, évidemment... ce gibier de potence, mon ami, hé! hé! celui qui a monté les ouvriers contre moi et m'a fait chasser à coups de pieds. Vous n'avez pas lu ce scandale dans les journaux? Il s'est levé dans une réunion de notre association ouvrière, il m'a montré du doigt, et a dit que c'était moi qui l'avais envoyé en prison... C'était moi... moi, qui avais fait de lui une épave... Et on l'a cru, et on a pris parti contre moi. J'étais alors bien certain que c'était un mensonge... mais... c'est depuis...

Evje se passa encore la main sur le front et ajouta, fermant les paupières :

— Il est mauvais d'errer par les rues tout seul.

Le prêtre entendit de nouveau sa femme piétiner d'impatience dans le salon, et fut de plus en plus démonté. Jamais il n'avait senti la confiance d'un autre aussi exigeante. Et, comme il essayait de concentrer sa pensée sur cet homme, un souvenir émergea...

— Toute l'histoire — continuait Evje — se résume en ceci : nous étions camarades d'études, lui et moi. Il était pauvre, mais doué...

— Evje ?... — interrompit le prêtre, s'arrêtant au milieu de la pièce, la main sur les yeux. — Il y a quelques années, j'étais aumônier à la prison des femmes. Il y avait là une jeune fille... comment donc s'appelait-elle ?...

Mais alors il arriva quelque chose de tout à fait inattendu : Erik Evje se leva soudain, fixa les yeux sur l'autre, un instant, se dirigea vers la porte et sortit.

Le prêtre était comme tombé des nues. Enfin il se hâta vers l'antichambre, où il eut le temps de voir Evje disparaître, son chapeau et son manteau à la main.

— Eh bien, Evje ! — cria le prêtre. — Qu'est-ce que ça signifie ? qu'y a-t-il ?... Non, jamais je n'ai vu...

Sur l'escalier, il cria encore une fois :

— Evje !

Mais il entendit se refermer la porte de la maison.

— As-tu fini maintenant ? — dit une voix dans le salon. — Tu n'as pas songé que nous allons être en retard !

Un moment après, quand le prêtre fut en voiture auprès de sa femme, et roula vers la fête, il sortit son papier, et voulut reprendre la suite de son discours amusant. « Et, nous autres prêtres, nous pourrions bien aussi... » Mais tout à coup il fit une grimace et jeta le papier dans la rue : l'autre avait tout de bon réussi à gâter son humeur.

« Quel fou ! — pensait-il. — Et où va-t-il donner de la tête, ce soir ?... »

II

La plupart des hommes vont chercher leur idéal comme font les bêtes blessées, inconsciemment attirées vers l'eau. C'est ainsi qu'Erik Evje était devenu étudiant en théologie, en méde-

cine, et enfin meneur ouvrier, au fur et à mesure qu'une douleur intime voulait un soulagement déterminé.

Pendant l'été où il retourna chez lui passer les vacances avant d'entrer à l'Université, il s'éprit violemment de la fille d'un journalier, qui travaillait sur la terre de son père, et, lorsque celui-ci comprit que le jeune homme songeait sérieusement à l'épouser, on imagine s'il y eut des querelles. Finalement Erik céda : il abandonna la fille, bien qu'elle fût enceinte. Mais, quand, à l'automne, il fut à Kristiania pour faire son droit, il resta étendu sur son canapé des journées entières, malade des souvenirs de chez lui. Là, dans la grande ville où tout lui était étranger, où il n'avait ni mère ni ami proche pour s'épancher, nul autre soulagement ne lui apparut que Dieu. A telle enseigne qu'enfin il voulut se faire prêtre. Et pourquoi devint-il alors si zélé dans ses nouvelles études, si robuste dans sa foi, si ardent à ses prières? C'est parce qu'il y avait — bien loin là-haut, dans le Nord — un pâle petit visage qu'il fallait tenir à distance.

Il y réussit, d'ailleurs, peu à peu. Même, quand il apprit, deux ans après, que la fille venait d'avoir un enfant avec un homme marié, et que, désespérée, elle avait tué cet enfant, il était assez fort, dans sa ferveur chrétienne, pour penser : « Ah!... elle était ainsi... comme tant d'autres!...

Par une belle journée de printemps, il rencontra sous le feuillage, dans le Square des Étudiants, la jeune Inga Rud, fille du médecin cantonal qui était celui de sa commune. Sa prière du soir fut, ce jour-là, plus radieuse que d'habitude : il semblait que l'Être suprême eût mis une robe rouge et un clair chapeau de paille. Bientôt les camarades, en le voyant passer dans la rue, dirent : « Regardez donc comme Erik Evje est bien peigné! — Et il est allé chez le tailleur », ajouta l'un d'eux. Puis il parut à la musique militaire en chapeau de soie, redingote neuve et gants paille, et alors les camarades hochèrent la tête et se demandèrent : « Pour qui? »

Ils ne se doutaient guère de la crise qu'Erik traversait à ce moment-là. Moins la jeune fille se montrait encourageante, plus il se cramponnait énergiquement à l'aide de Dieu. Vint enfin le soir où il se jeta sur son lit, après avoir reçu un refus formel. « Ta volonté soit faite! » gémit-il dans son oreiller;

mais sa prière, cette fois, fut dite les dents serrées. Quelques jours plus tard, il lut l'annonce des fiançailles d'Inga Rud avec un jeune officier, et le journal lui tomba des mains. Il avait encore espéré jusqu'alors. « Ta volonté soit faite... non, non! » Et quand, le soir, par vieille habitude, il joignit les mains, il éclata d'un rire froid... Il devait blasphémer, l'officier. Et il avait réussi! Lui, Erik, se mortifiait, priait et priait, et ne recueillait que la honte... Des pensées nouvelles, dangereuses, commencèrent à sourdre lentement, et bientôt le ciel fut d'un vide infini.

Peu après, voici Evje, par un jour d'été pluvieux, à l'enterrement de son père : il écoute l'éloge du défunt, prononcé par le prêtre.... Mais Erik, à ce moment, voyait son père, — il le voyait chassant la fille du journalier. « Veux-tu devenir un imposteur et un grotesque, comme ce prêtre? — demandait en lui une voix. — Faut-il s'étonner si les théologiens, en général, se voient refusés?... »

En ce temps-là, on appelait la science « la religion des jeunes », et lorsque Erik revint à Kristiania, il relégua au grenier ses livres d'enseignement théologique, et se mit à la médecine. Ce fut la cause de sa première brouille avec sa mère. Mais Erik fut plein d'ardeur, tel un homme qui a perdu sa terre et veut s'en défricher une autre. — Et c'était pour lui un affranchissement de se sentir jeune de nouveau, et de pouvoir, lui aussi, se plonger librement dans la joyeuse vie des étudiants. Il avait la poche bien garnie, il se lia d'amitié avec des jeunes gens bien doués, et fit partie d'un petit groupe enthousiaste de libres penseurs, qui ne juraient que par le soleil et la raison pure.

Ce furent quelques années exquises, heureuses, où lui-même, les idées et le travail semblaient ne faire qu'un. Et si son humeur paraissait souvent turbulente, s'il se répandait fréquemment en jurons, c'était par un besoin d'éliminer la vieille édition de lui-même, le théologien en prière, à ses yeux désormais si pitoyable.

C'est alors qu'eut lieu l'incident Mogstad. Ce jeune homme était le meilleur ami d'Erik, intelligent, mais d'une susceptibilité maladive, — peut-être parce que sa mère était blanchisseuse.

Un jour, comme approchait l'époque de leur premier examen, il arrive chez Evje, et se laisse tomber sur un siège, tout abattu.

— Qu'est-ce que tu as? — demande Erik.

— Ah! ce maudit argent! — gémit l'autre. — Ma mère est à bout de forces, et, malheureusement, je n'ai pas le temps de lui rincer son linge, en ce moment. Mon examen court grand risque de s'en aller à vau-l'eau, encore cette année : je vais être obligé de m'en aller à la campagne pour prendre encore un emploi de précepteur.

— Combien te faut-il?

— Trois cents misérables couronnes!

— Bon! il faut que je te procure ça, — dit Erik.

— Toi! (Mogstad tressaillit, saisit son ami par la cravate et le secoua.) Tu dis, toi... que tu... hein?

— Oui, mais je n'ai pas l'argent chez moi : tu peux bien attendre quelques jours?

S'il pouvait attendre quelques jours?... oui, parbleu! Chantant et ravi, Mogstad sortit comme une trombe...

Pourquoi Erik ne procura-t-il pas l'argent aussitôt? Il ne l'avait pas chez lui, — c'était vrai. — Mais pourquoi n'écrivit-il pas à sa mère? Cela l'ennuyait, parce qu'elle lui reprochait ses dépenses, depuis quelque temps... Mais pourquoi ne mit-il pas en gage sa montre d'or ou son piano?... Non : Erik était trop absorbé par la préparation de son examen pour se mettre à la place de son ami, et se bien représenter sa gêne. Mogstad revint plusieurs fois, et toujours Erik l'assura qu'il aurait l'argent, mais toujours il remettait toute démarche utile. Un beau matin, Mogstad arriva, très excité :

— Veux-tu m'aider, à la fin, oui ou non?

Evje était confus, mais ne voulait pas avouer cet enchaînement de circonstances.

— Dès que j'aurai l'argent, —dit-il, — tu l'auras aussi.

— Dès que tu l'auras! — ricana l'autre. — Mais il faudrait que ce fût avant le jugement dernier!

Erik, à son tour, s'emporta, précisément parce qu'il était confus :

— Eh! va-t-en au diable... Peux-tu l'avoir plus vite chez un autre?

Mogstad devint tout rouge :

— Ah ! c'est comme ça !... Tu es un joli coco !

Et il bondit pour s'en aller.

— Voyons, attends un peu ! — cria Evje.

Et les paroles volèrent, si bien que Mogstad appela Evje « lâche ». Et alors Evje le jeta à la porte.

Mais Erik ne pouvait prévoir les conséquences de cette scène. Le lendemain, à la première heure, il reçut une lettre, qui le fit sauter à bas de son lit. Il tourna et retourna le papier, il le relut. Il se mit à piétiner le parquet, — une vraie danse, — il s'arrêta, et relut encore la lettre, les yeux hagards. Mogstad écrivait du dépôt, Mogstad était en prison. Erik ayant tardé si longtemps à remplir sa promesse, le pauvre garçon avait pris le parti de signer une fausse traite. Affolé, en quittant Evje, il était allé tout droit se livrer à la police.

Erik se représenta l'étendue de ce malheur, et il en fut ému comme s'il avait commis un meurtre par accident. Il observa bientôt que ses camarades connaissaient toute l'histoire et qu'ils auraient eu plaisir à lui administrer une raclée. Un jour, il rencontra aussi la mère de Mogstad : la vieille blanchisseuse avait l'air de vouloir pénétrer dans le mur ; toutefois elle lui asséna un regard qui lui donna la chair de poule.

Enfin il s'arma de tout son courage et se rendit à la prison, — mais Mogstad refusa de le recevoir. Quand il rentra chez lui, tête basse, il avait presque envie d'aller se noyer. Et quand il essaya de s'absorber dans ses livres pour oublier tout le reste, ce fut encore comme s'il buttait contre une porte fermée. Ces livres, lus en commun avec Mogstad, lui disaient : « Qu'as-tu fait de ton ami ? Peux-tu vraiment passer cet examen au moment même où Mogstad sera condamné aux travaux forcés ?... »

Erik Evje s'enferma et perdit le sommeil. Le fâcheux souvenir de la fille du journalier reparut comme une maladie qu'il aurait cru guérie. Ce furent des méditations à perte de vue sur le péché et la responsabilité ; mais il en alla pour lui comme pour le cheval qui s'est avancé dans un marais : plus il se démenait, et plus il s'enfonçait, et d'un regard de plus en plus désespéré il cherchait un secours pour se relever. Dieu n'existait plus, sa mère ne le comprenait plus, ses amis lui tour-

naient le dos. Et, de même qu'à la fin le cheval pousse un cri déchirant, de même parfois, dans le calme de la nuit, un soupir sortait de l'oreiller d'Erik Evje, soupir de douloureuse lassitude, qui semblait demander : « N'y a-t-il donc au ciel ni sur la terre aucune puissance capable de soulager un malheureux?... »

Or, un soir, errant au hasard, il entra dans une réunion d'ouvriers, ou un *leader* socialiste connu faisait une conférence. Et, cette nuit-là, rentré chez lui, il arpenta longtemps sa chambre en tous sens. Il éprouvait un sentiment singulier. C'était comme si l'orateur lui avait dit : « Tu es innocent. La pauvreté a tout fait... » Evje sentait un soulagement infini, mais n'osait y croire complètement. « Mais, au fait, — se dit-il, en se passant la main sur le front, — pourquoi mon père a-t-il chassé Olina?... pourquoi était-elle indigne de m'aimer? La pauvreté... Oui, là, c'est clair!... Mais Mogstad?... Pourquoi a-t-il été incité à faire un faux?... S'il avait été riche?... Non... Encore la pauvreté! » Plus il y pensait et réfléchissait. plus clairement il voyait qu'au fond, c'était la société qui était coupable, et à propos d'Olina et à propos de Mogstad. Et enfin il put respirer librement : un poids écrasant lui était enlevé. Et puisque ce n'était plus sa faute, sa compassion pouvait s'exercer tout à l'aise : « Les pauvres gens, — pensait-il, — combien ils ont dû souffrir! »

Il fallut qu'il allât à d'autres réunions d'ouvriers, il fallut qu'il prît part aux discussions, et, comme il était encore tout frissonnant du souvenir de Mogstad, ses paroles eurent une chaleur qui fit sensation. Bientôt il lui fallut laisser ses livres de médecine pour lire d'abord Karl Marx et Lassalle. Désertant les cours, il fréquenta une association ouvrière, où il faisait des conférences. Alors que ses camarades passaient leurs examens, il restait chez lui à écrire un article pour le *Social-Démocrate*. Toute accusation qu'il pouvait formuler contre le capital était comme un emplâtre qu'il se posait sur une plaie cuisante. Toute parole sympathique aux pauvres était comme un salut adressé à ceux qu'il craignait d'avoir brisés. Il ne s'en rendit pas compte, mais plus d'une fois, sur l'estrade, il avait stimulé sa propre indignation contre le capital en se figurant Olina chassée de la ferme. Et personne, en lisant ses phrases

ailées dans le *Social-Démocrate*, ne pouvait se douter qu'elles étaient inspirées par le faux de Mogstad, et qu'elles présentaient sa propre défense.

A son ancien groupe de libres penseurs, il écrivit, dans une lettre d'adieu : « Quel besoin les hommes ont-ils de vérité, tant qu'ils n'ont pas de pain ? » Et à sa mère, qui commençait à menacer : « S'il faut choisir entre la pension mensuelle et ma conscience, je choisis celle-ci. » — L'argent continua d'ailleurs à venir, mais il lui brûlait les doigts. Erik donna congé de son confortable appartement, loua une mansarde, prépara lui-même ses repas, et consacra ses économies à l'achat de livres pour les ouvriers.

Le patient prend en affection le médecin qui réussit à le rétablir : Erik Evje aima cette vie nouvelle parce qu'elle avait guéri sa conscience malade. Il fut envoyé deux fois en prison, une fois pour injures à un patron, puis parce qu'il refusa de répondre à son dernier appel militaire. Chaque fois qu'il fut remis en liberté, ses yeux eurent un éclat nouveau et singulier.

Mais Erik Evje ressentait aussi la douceur de servir une grande cause : — le pauvre diable, dans son galetas, sent son âme élargie jusqu'à embrasser pays, villes, époques. Les millions d'habitants de la terre et lui se confondent. La pensée de la mort n'est plus angoissante, car il a un autre « moi », l'idée, qui vivra. — Comme conférencier, il éprouvait un bonheur plus ample et plus riche que ne peuvent le procurer succès et flatterie : celui de transformer son intime douleur en une cause que les autres adoptaient pour leur cause, de voir son deuil ou sa joie, sa colère ou son espoir s'emparer de centaines d'hommes, les amener à ne faire qu'un avec lui-même. C'est alors qu'il était heureux. Depuis ce moment, il prit l'habitude de toujours dire « nous », au lieu de « je » : car il se sentait toujours entouré d'une foule. « Voilà comment nous sommes ! » disait-il, dans les moments où il était mécontent de lui. Et quand, le soir, il se disposait à dormir, cela lui tenait lieu de prière, et c'était un réconfort de se confier à la nuit avec cette pensée : « Jamais plus tu ne seras tout à fait seul. »

Il apprit que Mogstad, après sa peine subie, était parti pour

l'Amérique. Et ce fut encore un poids de moins : car il pouvait bien avoir pitié de son ancien camarade, mais il n'avait aucun désir de le revoir...

Des années se passèrent. Un soir, Evje présidait son association ouvrière, et un homme barbu se leva, et parla contre lui. Evje tressaillit à cette voix. Soudain leurs regards se croisèrent : c'était Mogstad.

Ce fut pour Evje une minute singulière. Il eut envie de fuir, ou de faire mettre l'autre à la porte. Après la réunion, il vit son ancien ami debout au fond de la salle, qui lui adressait un sourire incertain. Erik sentit sa gorge se serrer ; mais il sortit sans saluer le revenant.

A la réunion suivante, Mogstad fut encore là, et, cette fois, Erik ne le regarda même pas. Car il avait la sensation que l'autre le menaçait d'un revolver. Mogstad devint bientôt un membre assidu de l'association, et dans toutes les discussions il soutenait une opinion opposée à celle du président. Chaque fois que leurs regards se croisaient, Evje croyait voir, sur la figure de Mogstad, s'esquisser un sourire qui ne présageait rien de bon. Le sentiment gagnait Evje qu'il était de plus en plus acculé par l'autre dans un coin. Et tous étaient attentifs. Et enfin le moment vint où il ne put plus se maîtriser, et tonna :

— Je me demande si ce monsieur-là est bien qualifié pour toujours déblatérer contre ce que font les autres !

Mogstad sentit que beaucoup d'yeux se fixaient sur lui, et, subitement, sautant sur une chaise, il domina la salle.

— Oui, chers amis, — dit-il, — c'est vrai : j'ai été aux travaux forcés. Mais vous voyez ici mon ami, qui en a été cause. Ne le croyez pas, quand il dit de belles paroles sur les pauvres... Je le connais : c'est un sale type !

Il y eut d'abord un silence général. Personne ne regardait plus Mogstad, mais Evje, siégeant sur l'estrade, pâle comme un mort. On était habitué à entendre de lui des répliques mordantes, et il se taisait. Il voyait la salle danser devant lui. Ce revolver, qu'il redoutait... il avait enfin été braqué sur lui, et le coup tiré !

Avant qu'il pût se rendre compte de ce qu'il faisait, il s'était levé, et il avait fait quelques pas vers Mogstad. Tout le monde

montait sur les bancs et les tables pour mieux voir. Mogstad, toujours debout sur sa chaise, attendait Evje. Il souriait, mais serrait les poings. Puis on les vit se menacer, et on les entendit, ripostant du tac au tac :

— Tu mens!

— J'ai dit la vérité.

— Répète un peu!... C'est moi qui... qui t'ai envoyé en prison?

— Je le répète!

— Alors, prouve-le!

Mogstad ricana :

— Non, ça, le prouver, je ne le peux pas... Tu peux me faire mettre à l'ombre une seconde fois, si tu veux!

Lorsque enfin Evje fut maître de lui et remonta sur l'estrade, il comprit que son influence, sa situation de président dépendaient de ce qu'il allait faire. La voix tremblante, il proposa que Mogstad fût exclu de l'association, et, cette proposition ayant été rejetée à une grosse majorité, il frappa sur la table un grand coup avec son bâton de président et se dirigea vers la porte.

Le lendemain, nombreux furent ceux qui vinrent sonner chez lui, mais il ne leur fut pas ouvert, et l'on pouvait remarquer, intacts, les journaux du matin déposés sur le palier, devant sa porte. Où était-il?

Les gens n'apercevaient pas dans la chambre un homme assis à la table de travail, le menton appuyé sur ses mains, le regard fixe. Chaque fois qu'on sonnait, il sursautait, mais il restait sur sa chaise.

Il était harassé de fatigue, tant il avait arpenté sa mansarde, furieux contre cette association d'ouvriers qui l'avait trahi, et contre Mogstad, qui ne l'avait pas encore, paraît-il, assez torturé. Enfin il s'était assis, et ses yeux fixes reconnaissaient qu'il lui était arrivé la veille quelque chose de bien plus grave. Car l'assaut n'était pas venu seulement des siens, ses camarades, qui l'avaient saisi par derrière : il était venu de lui-même. Voilà justement ce qu'il avait senti se préparer en lui et guetter l'occasion, dès le premier instant où il avait revu Mogstad.

Pourquoi restait-il là, en proie à une telle honte? C'était comme s'il avait été pris en flagrant délit de faux, comme si

Mogstad avait dévoilé à tous les yeux une blessure qu'il dissimulait. Et tous la voyaient, et tous voulaient cracher sur cette blessure.

Il se leva brusquement, — il voulait secouer tout cela, — et il se jeta sur son lit, épuisé d'insomnie, mais il ne tarda pas à se relever, et mit son manteau. A la porte, il s'arrêta : où pourrait-il bien aller? Depuis longtemps il n'avait plus que des camarades de parti, et ceux-là... maintenant... Il retira son manteau. Dans sa boîte aux lettres, il y avait une invitation de son journal à présenter un exposé de l'affaire : « Ah bah! vraiment!... » Les journaux du matin avaient donc fait des tartines avec le scandale de la veille, et ses ennemis devaient se réjouir. Bon! il était habitué à se défendre, mais... cette fois!... Il se passa la main sur le front... Fouiller dans cette vieille blessure. Se défendre contre un homme perdu! Il ouvrit la porte, et, au lieu de ramasser les journaux pour les lire, il les lança d'un coup de pied dans l'escalier. Puis il referma sa porte, reprit sa posture à la table de travail, rêvant.

Et une heure se passa, puis une autre.

— Des bêtises! — dit-il tout à coup, et il se dressa brusquement. — Cette racaille peut bien choisir comme *leader* l'homme des travaux forcés. C'est mieux comme ça!

Il écrivit pour se démettre des fonctions de président : puis, la lettre envoyée, ce fut comme s'il avait déménagé dans la rue sans savoir où il emménagerait : où irait-il?

« La cause et les idées n'ont pas changé, que diable! » se dit-il pour se raidir. Mais il dut bientôt faire une autre constatation : lorsqu'il eut enfin rassemblé toutes ses forces pour se remettre à écrire un article, il ne put l'achever, et comprit que se dévouer à la cause des ouvriers — pour lui, désormais — ce n'était plus que voir encore Mogstad, être encore trahi, rouvrir encore une blessure secrète.

Il soupira, et, après un moment, il se leva, et il regarda malgré lui ses livres de médecine, abandonnés à la poussière. Et il hocha la tête : pour cela, il était trop tard. Les années avaient passé; il était trop tard.

Et le voilà encore sur sa chaise, immobile, les yeux vagues. Ensuite il se passa la main sur le front et murmura :

— Non, non... il n'est pas possible que tout cela soit vrai!

Le soir, enfin, l'obscurité venue, il descendit, se glissa dehors, et s'acheta du pain et du beurre pour plusieurs jours : avant qu'il sortît de nouveau, il lui fallait d'abord approfondir certaines choses...

Et c'est une nouvelle journée.

Erik est assis devant sa table et il lit, mais sa pensée est ailleurs. Il a une pipe à la bouche, et ne s'aperçoit pas qu'elle est depuis longtemps éteinte.

S'en aller... revenir au pays? Céder au désir de sa mère et diriger les travaux de la terre et de l'usine? — C'est cela! Devenir capitaliste et patron, lui!... Et continuer l'œuvre de son père, lui!... Abjurer ses « erreurs », et rentrer comme l'enfant prodigue!... Impossible!...

Mais alors, quoi?... Voyons, il faudrait lire ce livre. Erik rallume sa pipe.

Brusque passage d'une vie très active à cette vie oisive, étrangère à tout... Un espace vide se creuse entre lui et le monde extérieur. Il aperçoit un homme, sur un rivage, qui laisse partir un bateau chargé de toutes ses richesses. Elles lui sont désormais inutiles. Elles s'éloignent, s'éloignent, et son regard fixe les suit comme un paradis perdu...

De longs jours s'écoulèrent : Erik Evje, sur sa chaise, les laissait s'écouler. Prendre une résolution, c'était pour lui regarder en face un désastre dont il voulait le plus longtemps possible distraire sa vue.

Mais il lui arrive maintenant ceci : comme il n'a plus à s'occuper des intérêts et des torts des autres, ses pensées se mettent à tourner et tourner autour de lui-même. Devant le beau paysage, — ces idées et ces hommes, là, dehors, qui ne faisaient qu'un avec lui, — le store est tout à coup tombé. Et il voit combien il s'est ratatiné; il se voit devenu si infiniment petit qu'il est inconsciemment en quête de quelque autre idéal, et plus vaste, où s'oublier... Mais lequel?

C'était déjà pénible pour Evje de s'éveiller à l'aube d'un jour nouveau, dont il n'avait que faire. Mais plus pénible encore, le soir, d'éteindre la lumière et d'affronter une nouvelle nuit. Des pensées que jusqu'alors, dans le bruit du jour,

il avait réussi à écarter, revenaient dans le silence de la nuit, et il n'avait plus contre elles aucune défense.

Il se promenait avec une jeune fille, la main dans la main... c'était un crépuscule d'été, au bord d'un fjord bleu... Qu'est-ce qu'il a promis? Où est-elle maintenant?...

Il se retourne dans son lit, essaye de dormir. Mais, l'instant d'après, il revoit les années où lui et Mogstad étaient bons amis... Et voici une blanchisseuse, courbée, usée par le travail, qui frotte, frotte jusqu'au sang ses doigts sur le linge des gens, et, le samedi, elle prend un lourd panier de linge propre et va recueillir les pièces de menue mennaie. Car elle a un fils, qu'il faut pousser. Tard dans la nuit, elle reste penchée sur le fer qui fume : elle tousse un peu et son visage se flétrit. Car le fils a besoin de nouveaux livres, et il faut bien aussi qu'il soit vêtu convenablement. Et une heure vient, où elle ne peut plus. Elle reste couchée comme une bête de somme qui s'est abattue, elle a la fièvre, et regarde son fils, lui demandant pardon de ce qu'elle ne peut plus. « Va, — dit le fils, — reste couchée et repose-toi, mère : j'ai un ami qui a des parents riches... »

Erik Evje se dresse tout à coup dans son lit et se frotte les yeux : « Allons, bon! je ne pourrai encore pas dormir! »

Mais quand, une fois de plus, il est resté un moment étendu, la tête enfouie dans l'oreiller, et que sa respiration fait se soulever et s'abaisser la couverture, — voilà que sa pensée, par des voies compliquées, a pénétré dans la prison.

Un jour entier, si l'on y pense, doit être insupportablement long pour qui se sait enfermé, et n'a pas les clefs. Savoir que l'on ne sera pas élargi le lendemain... Ni le surlendemain... Pas même au bout d'une semaine... Un mois, c'est une éternité. Mais toute une année!... Pensez ce que ça doit être, si l'on est condamné à sept ans, — comme la jeune paysanne.

Pauvre fille, si fluette! elle y est, sans doute, encore. A-t-elle vu le ciel bleu, depuis tant d'années?... et un brin d'herbe verte?... Peut-être elle n'a pas su, pendant sept ans, si l'on était au printemps ou en hiver.

Est-elle au nombre des prisonnières à qui l'on fait nettoyer des plumes?... Être assise là, jour après jour, et respirer cette

saleté!... la poitrine!... Elle n'a peut-être pas pu le supporter, mais... Il se tord dans son lit...

Cela fait du bien de se rendre par la pensée à un meeting pour protester contre les traitements barbares dans les prisons. Mais, au milieu du discours indigné d'Erik, Mogstad soudain, monté sur une chaise, l'interrompt : « Vas-tu cesser, à la fin, de nous rabâcher les torts de la société?... Tu sais bien que c'est ta faute, si elle est en prison! »

« Comment! voilà qu'il affirme, bon Dieu! que, là aussi, c'est encore moi!... Est-ce que je lui ai dit, à elle, de tuer cet enfant? » Mais Mogstad répond : « Voyons, sincèrement, réfléchis un peu. Qui l'a trompée le premier, et l'a fait glisser sur la pente? Qui l'a séduite? Qui lui a solennellement promis le mariage? Qui l'a plantée là, quand elle fut enceinte pour la première fois! Va lui demander, entre ses quatre murs, qui, d'après elle, fut son vrai bourreau!... »

Erik Evje s'assied dans son lit et veut allumer, mais il ne trouve pas d'allumettes. Il finit par se renfoncer dans ses couvertures. Et il se retourne de tous les côtés; rien n'y fait : voici la détenue, de plus en plus distincte, qui lui apparaît dans sa cellule. L'exquise chevelure blonde est rasée. Les joues sont caves, le visage ravagé. Et elle lève les yeux vers lui, sourit un peu tristement, et dit : « Toutes les autres détenues, ici, ont reçu des visites. Moi, je ne connais personne dans la ville... que toi. Je savais que tu étais ici... et plusieurs fois, au cours de ces années, j'ai cru entendre ta voix résonner dans le corridor. » — « Il avait la meilleure excuse, — dit Mogstad; — il était tellement occupé à rendre les autres meilleurs! »

Erik Evje se tord de nouveau, et son lit craque. Il a beau tirer les draps et s'en couvrir la tête, il n'en demeure pas moins là, impuissant, et tous les corbeaux de la nuit peuvent accourir comme ils veulent pour lui fouiller le foie de leurs becs. Et là-haut, au-dessus de lui, ne s'étend que l'indifférent et vide espace...

Mais, le lendemain soir, Erik rapportait chez lui une bouteille : un grog pourrait l'aider à s'endormir. Quelques jours plus tard, il jugea que le mieux était de placer la bouteille sur la table de nuit, près du lit.

Quand, par hasard, d'anciens camarades apercevaient, un

instant, Erik Evje, il était à peine reconnaissable dans l'être dégradé que l'on voyait disparaître furtivement. Que faisait-il, personne ne pouvait bien s'en rendre compte ; mais qu'il se fût mis à boire, il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Bref, tout le monde sut que de l'ancien coq de combat il ne restait plus rien, et les gens avaient trop à faire pour s'en occuper davantage.

Quelquefois, il lui arrivait de se glisser par les rues — en se cachant le plus possible — jusqu'à la prison où sont détenues les femmes de la campagne. Et lorsqu'il était resté là, un peu de temps, à regarder le morne bâtiment, il lui arrivait d'aller jusqu'à la porte pour sonner. Mais, au dernier moment, le courage lui manquait, — et, tout vacillant, frôlant les murs, il s'éloignait, comme en fuite.

C'est ainsi qu'il s'était trouvé devant la prison, ce 17 mai ; d'où, chancelant, il était allé chez le pasteur pour avoir du moins quelqu'un à qui parler. Et il s'épancha et en éprouva un soulagement, — jusqu'à ce que le pasteur vînt à raconter qu'il avait connu à la prison une fille... Le prêtre touchait là une blessure trop intime pour qu'Erik voulût l'exposer à nu. Alors, bouleversé comme il était déjà, il s'enfuit sans savoir ce qu'il faisait, descendit l'escalier et se sauva par les rues...

Tard dans la soirée, il se tenait à l'écart dans le Square des Étudiants, et considérait la foule animée qui remontait et descendait le boulevard Karl-Johan. Tourbillon de visages qui riaient et criaient, trépignements, joie brutale. « Et ces gens s'imaginent qu'ils célèbrent une fête commune ! — songeait-il. — Mais, en réalité, chacune de ces âmes ne pense qu'à elle-même. Voilà comment nous sommes ! » Mais une nouvelle crise de rire de la foule sembla lui répondre : « Oui, tu es ainsi peut-être, toi. Mais non pas nous... »

Vers minuit, il marchait à l'aventure, les mains englouties dans les poches de son manteau, gravissant la rue d'Ekeberg, au bout de la ville. Lorsqu'il se trouva devant la sombre colline boisée, il s'arrêta, regarda autour de lui, étonné d'être là, et s'assit sur un tronc, au bord du chemin. Déjà la nuit blanchissait. En bas, dans la vallée, la cité bruyante était à demi voilée d'une brume légère. Entre les îles on voyait

encore, çà et là, quelques voiliers de plaisance, blancs sur le fjord bleu.

Au bout de quelques minutes, Erik Evje se pencha en avant et cacha sa tête dans ses mains : « Pourquoi suis-je ici — tandis que tous les autres là-bas...? Pourquoi suis-je devenu étranger à tout? »

Et, comme il lui arrivait si souvent depuis quelque temps, sa pensée, sans le vouloir, chercha sa mère. Veuve, âgée, elle était seule à la maison, tout reposait sur elle. Et son fils unique... vaguait et baguenaudait ici, à l'aventure, avec des idées qui le rendaient malheureux...

Peu à peu, il se voit lui-même revenant à la terre d'Evje [1], là-haut, entre les hauteurs couvertes de sapins et le fjord. Sa mère — malgré tout — l'attendait : elle lui fait bon accueil et le soigne de son mieux. Les domestiques et les paysans sont les mêmes qu'autrefois. Comme ces gens comprennent toutes choses sainement et raisonnablement! Voyez!... le vieux premier valet, respecté de toute la commune, est à la porte de l'écurie, la pipe à la bouche, et il dit son avis sur l'histoire de Mogstad : « Hé! hé!... S'il fallait que tous ceux qui ne trouvent pas d'argent à emprunter fassent des faux!... Ah ben!... » Et le vieux ne peut s'empêcher de rire d'une pareille idée. Et, à propos de la fille en prison, cet homme simple et droit est tout aussi net : « Je te dis que tu es fou! Si encore tu étais le père de l'enfant qu'elle a tué!... Mais celui qu'elle t'attribuait, tu as payé pour lui, payé ponctuellement, comme un honnête garçon. Si seulement tous les pères étaient comme toi!... »

Et Erik, assis sur son tronc d'arbre, pense et repense à la terre d'Evje, et cela lui fait du bien de voir tous les gens de chez lui, et d'entendre distinctement les paroles du premier valet.

Alors il se dit à lui-même : « Si tu rentrais au pays, Erik, non seulement tu trouverais des gens qui ont pour toi autant d'estime que jadis, mais tu pourrais aussi faire quelque chose pour les ouvriers, chez toi... Est-ce que le premier valet n'a pas été fiancé, je ne sais combien d'années, sans jamais avoir les moyens de se marier?... Il y a beaucoup de terres en friche à Evje : si tu te mettais?... »

1. Les noms de famille, en Norvège, sont fréquemment des noms de terres.

Erik regarda bien loin, au delà des sombres collines boisées à l'ouest, où se dorait le ciel nocturne. Mais ce qu'il vit, à ce moment-là, ce fut la première lueur d'une nouvelle idée. Il se sentit comme un naufragé qui s'imagine enfin apercevoir un navire.

Il s'éveilla de sa rêverie, parce que le froid le saisissait. En bas, la ville s'était assombrie. Claquant des dents, les pieds gelés, Erik se hâta de rentrer.

Mais, à peine revenu dans sa mansarde, où l'accueillent une foule de pensées moroses, il reconnaît que ce qu'il avait aperçu n'est pas un navire. Rentrer au pays? faire amende honorable ?... non, trop tard!

Et, quand la femme qui faisait sa chambre entra chez lui, le lendemain, elle trouva Evje au lit, qui toussait et avait une forte fièvre. Elle proposa d'aller chercher le médecin, mais lui se retourna brusquement contre le mur, et grogna :

— Non!

Il pensait : « Qu'est-ce que ça peut bien faire, que je me porte bien ou mal?... »

III

Le domaine d'Evje est un des plus grands de ces régions. Il est situé sur de verts coteaux; ses bâtiments d'exploitation montent jusqu'à la forêt de sapins; la maison blanche est à demi cachée par des arbres aux larges cimes, et le jardin descend jusqu'au fjord. Un sourd grondement continu semble sortir de partout, de la terre, de la forêt, des constructions. Il vient de la cascade d'Evje, tout près de là, qui fournit la force motrice à la scierie, à l'atelier de rabotage au moulin.

A l'une des fenêtres de la maison, madame Asta Evje, debout, la main au-dessus des yeux, regardait attentivement vers la route. Cette main, et la figure rouge, anguleuse, étaient flétries, et, dans son ensemble, l'aspect était lourd et puissant. Mais, sous le bonnet de soie noire, les cheveux jaunis étaient coiffés avec soin, le col de toile était blanc et bien repassé. On devinait que cette femme savait commander, mais aussi lancer une plaisanterie.

Que fait donc Lars Brovold avec sa voiture à lait et le courrier? La lettre n'était pas venue, au commencement du mois, contenant les quelques mots qu'Erik avait coutume d'adresser à sa mère, en guise de reçu pour sa pension. Et madame Evje avait bien dû s'habituer, en ces dernières années, à considérer son fils comme perdu pour elle; mais, maintenant, que même cette simple lettre d'affaires manquât, c'était trop!... Qu'est-ce qui avait pu se passer? Chaque jour, avec une inquiétude croissante, elle vivait dans l'attente du prochain courrier.

Qu'est-ce qui a pu retarder Lars Brovold aujourd'hui?...

Asta Evje s'était donné beaucoup de mal, avec son mari, pour élever leur situation à force de travail, et « Notre-Seigneur — comme elle disait — leur avait accordé sa bénédiction ». Devenir veuve avait déjà été bien pénible; mais, l'année dernière, un malheur l'avait frappée qui faillit la tuer : son fils aîné, qui était sur le point de prendre la direction des affaires, déclina tout à coup et mourut, et il ne laissait pas d'enfant. Il semblait que la famille dût disparaître.

Car, désormais, Erik était son unique enfant ; et celui-là, on pouvait le considérer comme mort, lui aussi... Elle s'était bien de nouveau attelée au travail, après le malheur de l'année précédente, et elle était la première levée et la dernière au lit. Mais elle avait soixante-dix ans : bientôt elle ne pourrait plus. Et si depuis quelque temps elle avait tant d'insomnies, c'était parce que bientôt elle devrait envisager cette nécessité : vendre! Introduire des étrangers dans le vieux bien de famille.

Et pourtant, à ce moment-là même, où la lettre d'Erik manquait, elle découvrit ce qui — malgré tout — avait été l'espoir où elle se cramponnait comme à une dernière chance : — qu'Erik, — tout de même, — un beau jour, retrouverait sa raison et reviendrait...

Enfin! voici Lars Brovold avec la voiture à lait... Madame Evje sortit dans le grand vestibule, qui était presque une salle spacieuse, prit le petit sac de cuir du blondin qui montait le perron, et se mit aussitôt à fouiller dans lepaquet de lettres. Non, il n'y avait rien de l'écriture d'Erik. Mais un télégramme!... Qu'est-ce que c'est? Elle n'osa pas l'ouvrir aussitôt, car elle pressentait que c'était de lui, et ce fut seulement dans son bureau

que de ses doigts secs elle déchira la partie collée. Elle sentait son cœur battre, battre. Erik était-il mort? Non! il y avait... il y avait : « J'arrive demain. — Erik. »

Asta Evje tomba sur un divan de cuir, et resta là, les mains sur ses genoux. Enfin, elle leva les yeux vers le plafond, comme pour dire : « As-tu tout de même entendu ma prière? » — Un peu après, elle fut debout, offrant l'aspect qui lui était habituel quand elle donnait des ordres. Car la cour n'avait pas été nettoyée, on n'y avait pas encore répandu de sable, cette année, la plus belle calèche n'était pas lavée et astiquée, et il fallait aussi mettre en état l'ancienne chambre d'Erik... Mais, arrivée à la porte du bureau, elle se retourna et soupira longuement : « S'il allait ne revenir... que pour repartir!... »

« Demain!... » Asta Evje dut retourner au divan, où elle s'affaissa. Demain, donc, tout serait décidé. La vieille femme croisa les mains, un moment, puis, tout à coup se mit à sangloter.

On était vers le milieu de juin, et l'été avait finit par atteindre même ce pays du Nord. Le lendemain, le petit vapeur qui dessert les environs de la ville [1] circulait dans un fjord tout uni, — un pur miroir. — Les montagnes, qui des deux parts s'étendent comme une longue suite de bateaux pontés, sont alors bleuies au soleil. Du côté de la mer, elles se soulèvent comme des baleines immenses qui surveilleraient les orages afin que les paroisses de l'intérieur se sentissent à l'abri. Mais jusque de l'autre côté des îles, au bord de la mer libre, parvient le parfum du jeune feuillage de la forêt qui longe la côte continentale, et la chaleur est si récente que l'on croit respirer un mélange de soleil et de neige.

Un monsieur et deux dames se tenaient à l'écart, sur l'arrière-pont, formant un groupe, et discutaient vivement, à voix étouffées. C'était M. Rein, ingénieur du département, sa jeune et blonde femme, et leur amie, mademoiselle Inga Rud. Ils venaient de la ville et rentraient chez eux.

— Soit, mais c'est lui tout de même! — affirmait passion-

1. La ville la plus proche du lieu où va se dérouler l'action, — « là-haut, dans le Nord », — n'est pas nommée dans le roman. C'est évidemment Trondhjem.

nément madame Rein. — Tenez, voilà qu'il tourne la tête : vous n'avez qu'à voir !

Tous trois jetaient des regards furtifs vers la poupe du navire, où un homme leur tournait le dos, enfoncé dans un profond fauteuil à bascule. Malgré la température, il se pelotonnait dans un épais ulster, et, de temps à autre, il jetait des miettes de pain par-dessus le bord à deux goëlands qui suivaient le sillage du navire.

— Mais oui, parbleu!... eh bien, c'est lui, voilà tout! — concéda l'ingénieur. — Mais pourquoi ne veut-il pas nous voir?... Est-ce que c'est vous, mademoiselle?...

La jeune fille rougit, mais s'efforça de rire. Ce n'était pas sa faute si les gens connaissaient la demande en mariage d'Erik Evje, qu'elle avait repoussée. Mais l'ingénieur continua, tout en réglant sa lorgnette :

— Il paraît, d'ailleurs, qu'en ces derniers temps il s'est beaucoup délabré. C'est peut-être le retour de l'enfant prodigue...

— La mère est bien à plaindre! — dit madame Rein. — En voilà encore une qui n'a guère eu de bonheur avec ses fils!...

— Et quelle mine il a! On dirait un Anglais poitrinaire, qui tient absolument à venir mourir en Norvège.

Mais Inga Rud quitta vivement les deux époux, comme si elle n'eût pas voulu entendre un mot de plus. Et, tête basse, elle se mit à marcher de long en large à travers le pont. Parfois elle jetait un regard rapide vers l'ingénieur et sa femme. comme si elle redoutait qu'ils ne pussent deviner ses pensées.

Et vraiment elle était fort émue d'avoir ainsi tout à coup retrouvé Erik Evje. Cela lui rappelait une époque où elle était fêtée, autant et plus que les autres, — où des jeunes gens tourbillonnaient autour d'elle, où le monde entier lui apparaissait comme une salle de bal, pleine de musique et d'yeux amoureux.

Tout avait bien changé depuis lors. Le lieutenant qu'elle avait choisi, et avec qui elle fut fiancée plusieurs années, rompit brusquement pour se marier avec une autre qui était riche. Pendant des semaines, les parents craignirent même pour sa raison ; peu à peu elle s'était calmée, mais elle comprenait très nettement que sa vie en somme était finie.

« Oh! ce temps! » — songeait-elle, et elle s'arrêta pour

observer Erik Evje. Il évoquait en elle ses plus brillantes années : aussi lui avait-il été désagréable qu'on parlât mal de lui.

« Mais pourquoi ne regarde-t-il pas de ce côté ? M'en veut-il... ou bien ?... »

Elle ne voulut pas se formuler à elle-même son idée.

Erik Evje avait, en effet, parfaitement aperçu ses compagnons de route, mais il éprouvait la plus vive répugnance à causer avec eux. Il était épuisé par la maladie et les émotions, et il avait le sentiment que le chemin de fer et le bateau le ramenaient chez lui sans qu'il l'eût précisément voulu, mais, en même temps, il était trop las pour vouloir autre chose. De son fauteuil, il avait tant regardé les deux goëlands qu'à la longue il les voyait prendre une affreuse ressemblance avec Mogstad et avec la détenue. Il changeait de place : ces spectres le suivaient. Et, s'il jetait sans cesse son pain par-dessus le bord, c'était pour les éloigner, un instant, et se ménager un répit.

Mais voici qu'ils reviennent, les ailes largement éployées!... Il n'a plus de pain à jeter, et il ferme les yeux, et s'absorbe dans cette idée qui l'a, depuis des semaines, attiré avec une force croissante vers le domaine d'Evje : si maintenant il cédait à sa mère, s'il assumait la direction des travaux ?... L'affaire prendrait une autre tournure, s'il donnait de la terre à cultiver, par exemple, au vieux premier valet. Quelque chose serait sauvé de ce qui, jusqu'alors, avait été l'objet de sa vie. Assis dans son fauteuil, — les yeux fermés, — il entendait, par moments, les cris des deux oiseaux se rapprocher, et se réfugiait de plus en plus dans cet excellent projet ; il l'augmentait, pour y trouver plus sûrement un abri et une défense. Il donnait de la terre à d'autres qu'au premier valet. Cela devenait peu à peu une colonie agricole, là-haut, le long de la rivière, un petit monde d'heureuses maisonnées, créées par lui. Était-ce trahir son passé, cela ? Oui, Mogstad pourrait monter sur sa chaise et lui jeter l'outrage ; les gens sensés...

— Bonjour, monsieur Evje, — dit une voix derrière lui.

Il tressaillit et se retourna : c'était Inga Rud.

Il fallut un moment à Erik pour revenir à la réalité. Il se leva, mais le navire dansait devant ses yeux.

— Bonjour, — bégaya-t-il enfin.

Et il saisit le dossier de son fauteuil afin de pouvoir se tenir debout.

— Vous ne voulez donc pas reconnaître les gens de votre paroisse ? — dit-elle, mutine.

Mais il y eut ensuite une courte pause, car chacun d'eux voyait que l'autre avait rougi, et chacun avait subi comme un léger choc à entendre de nouveau la voix de l'autre.

Enfin ce fut elle qui reprit :

— Vous allez chez vous, sans doute, faire un séjour d'été ?

— Oui... C'est-à-dire...

Il se passa la main sur le front. Avouer à cette femme dans quel état misérable il était maintenant!... Involontairement, il regarda ses doigts, noirs de tabac; naturellement, il pensa à ses cheveux et à sa barbe en désordre, et il se souhaita à mille lieues de là.

Peu à peu, toutefois, une conversation s'établit. Tous deux demeuraient debout contre le plat-bord, et peut-être ne savaient-ils au juste, ni l'un ni l'autre, de quoi ils parlaient...

Le vapeur accoste un môle qui avance dans la mer, construit sur pilotis : des gens descendent à terre, d'autres s'embarquent. Puis, sans perdre de temps, le bateau repart, traverse le fjord obliquement, laissant derrière lui une sombre rainure au miroir de l'eau, pour accoster un môle semblable sur la rive opposée...

La conversation entre les deux jeunes gens allait de mieux en mieux, bien qu'un sentiment de défi commençât à percer en lui. — « Évidemment, elle est venue à moi par pure compassion! — pensait-il. — Elle sait le désastre auquel j'ai abouti à Kristiania, elle sait que je bois, et que je rentre maintenant au pays, à la dérive, comme une épave. Ça l'amuse, peut-être, que tout ait si mal tourné pour moi. Elle trouve, sans doute, qu'elle ne m'a pas encore assez torturé. »

— Votre mère va être enchantée de vous avoir chez elle! — fit-elle en souriant.

— Oui, — bégaya-t-il. — Ma mère commence à vieillir...

Mais, orgueilleux, il fut sur le point de déclarer qu'il trahirait son passé, s'il se terrait... Et il resta, un moment, à regarder la mer, désespéré, cherchant ce qui pourrait le

défendre, le relever à ses propres yeux, le venger de cette compassion.

Et cette idée de lotissement agricole, qui tout à l'heure était flottante dans ses pensées, se précisa : cette femme l'excitait à s'en emparer et à s'en servir.

— D'ailleurs, — continua-t-il, et subitement le courage lui vint de la regarder dans les yeux, — je serais revenu au pays depuis longtemps. Jusqu'ici, j'ai seulement écrit et prêché sur ce que les autres doivent faire en ce monde. Mais je n'ai jamais vraiment montré si je peux faire moi-même quelque chose.

— Oh! oh!... voilà qui est intéressant.

Elle le regarda, toute attentive.

Erik Evje ne devait jamais oublier les minutes qui suivirent. C'était comme une violence exercée sur lui-même, cet acte, de dévoiler l'idée, informe et à peine éclose, qui n'avait encore été pour lui qu'un doux rêve lointain. Il lui semblait tenir devant Inga un petit oisillon sans plumes, qu'elle pouvait tuer par la seule ironie d'un sourire. Erik débuta d'une voix presque suppliante, comme pour invoquer son indulgence. Les menues remarques dont elle se hasardait à l'interrompre l'aidaient, lui donnaient de plus en plus confiance en lui-même, si bien que ce projet de lotissement croissait à sa vue, jusqu'à devenir une chose toute simple et importante. Et bientôt ce fut un triomphe pour lui de montrer à Inga combien elle s'était méprise, et qu'elle pouvait garder sa compassion. Il n'avait pas encore trahi ses idées et n'était pas tout à fait une épave à la dérive.

— Mais c'est admirable, Evje! — s'écria-t-elle, enthousiasmée. — Je vous félicite.

Ce triomphe douloureux se transforma peu à peu en une joie d'avoir grandi aux yeux d'Inga. — Inconsciemment. Erick chercha du regard les deux oiseaux gris d'acier, mais ils étaient loin en arrière. — Bon Dieu, que c'était charmant de la part d'Inga, d'être venue lui parler! C'était comme si elle eût donné de l'air à sa pensée, enfermée dans un caveau humide. Vraiment, elle trouvait que c'était admirable? Parbleu, il n'y avait alors qu'à mettre l'affaire en train. Il s'anima de plus en plus, fut tout surpris de s'entendre rire, et soudain ouvrit les yeux, la contempla, puis la mer, et s'écria :

— Mais c'est l'été, ici !

Elle rit :

— Mais oui, c'est l'été! Vous ne vous en étiez pas encore aperçu ?

Inga Rud était très contente de s'être finalement risquée à l'aborder. Elle le regardait et l'écoutait, et il était pour elle à la fois un homme, et un souvenir de toutes sortes de choses. Elle le trouvait tout à fait le même qu'autrefois : aussi gauche, aussi absorbé par ses projets, aussi insoucieux de son extérieur. Tout cela, précisément, la ramenait encore plus à ces années de lumière, inoubliables...

Et de nouveaux sites défilent sans cesse, avec des fermes grises ou peintes, taches brillantes sur les deux rives, aux pieds des montagnes, jusqu'à ce qu'elles s'éteignent dans la bleuâtre brume solaire. Les collines couvertes de sapins paraissent aussi calmes que si jamais un coup de fusil n'y avait été tiré. Le vapeur est étrangement solitaire, à cet endroit, sur le large fjord inanimé. Les hommes ont ici défriché, bâti, pendant des milliers d'années, et l'on ne voit ici aucune ruine, aucun monument. Sans laisser d'autre trace que, çà et là, quelques bandes de terre cultivée, tous ont disparu dans l'abîme des temps.

« Elle est telle qu'autrefois », pensait Erik, et il avait l'impression d'être redevenu jeune et de la rencontrer pour la première fois. Elle avait toujours les fraîches couleurs de son visage, les magnifiques sourcils foncés, les mêmes cheveux noirs, d'une souplesse de soie. Seulement, autour des yeux, il y avait les marques légères d'abondantes larmes. Eh! oui, il connaissait son histoire, et savait ce que c'était que de souffrir...

L'ingénieur et sa femme jugèrent qu'il était temps de déranger ces deux jeunes gens qui restaient là et semblaient si bien ensemble. Ils les rejoignirent donc, saluèrent, et aussitôt l'ingénieur annonça l'agréable nouvelle qu'il avait reçue : une bourse de l'État lui était accordée, et bientôt il s'en irait à l'étranger pour un an.

— Et j'en serai, croyez-vous ! — ajouta sa femme, ravie.

Très agréable perspective pour eux. Mais Erik et Inga Rud échangèrent un regard rapide, comme si on les arrachait à une joie commune...

Cependant une voiture de gala descendait l'avenue du domaine d'Evje. Lars Brovold occupait le siège, et madame Asta était dans la voiture, la figure inquiète et fatiguée d'avoir veillé. Par moments, elle regardait la baie où elle voyait s'avancer le vapeur, avec un bouillonnement d'écume à la proue. Et lorsque la voiture arriva au garage des marchandises, le navire venait d'accoster le môle.

Mais Asta Evje n'avait pas la force de quitter la voiture. Elle dévisageait les passagers qui traversaient le pont pour venir à terre : n'était-il pas parmi eux? Son cœur se mit à battre très fort. Cet homme pâle, barbu, dans son ulster... est-ce que?... non...

— Bonjour, mère, — dit-il, en s'approchant d'elle.



L'ingénieur avait offert une place dans son phaéton à Inga Rud, dont la voiture n'était pas arrivée à temps. Elle devait, plus tard, avoir bien souvent l'occasion de regretter qu'elle n'eût pas refusé, même au risque d'aller à pied.

Le phaéton montait lentement une côte, lorsque madame Rein demanda :

— Eh bien, Inga!... que vous a-t-il raconté de bon, Erik Evje?

M. Rein aussi guettait mademoiselle Rud avec curiosité. La jeune fille savait qu'elle était la seule à qui Erik eût encore confié ses plans, et elle aurait eu plaisir à les garder comme un secret. Mais le regard ironique de l'ingénieur l'irrita. Erik Evje, certes, valait bien Rein, tout de même, et, pour le lui prouver, elle lui narra le projet de colonie agricole. Après quoi, elle fut un peu anxieuse : quelle impression cela faisait-il sur l'ingénieur? que disait-il de cela?

Madame Rein se tourna vers lui et le questionna :

— Qu'est-ce que tu en dis, Ingvald?

L'ingénieur regarda, un moment, droit devant lui et fit claquer son fouet deux ou trois fois.

— Les terres en friche d'Evje? — dit-il enfin. — Ça doit être ce qui est le long de la rivière, dans le haut, sans doute?

— Oui, — dit Inga. — C'est justement par là qu'il disait...

— Hum!... vilaine affaire.

— Vilaine? — interrogèrent les deux femmes.

— Oui, c'est dommage, mais cet endroit est absolument inhabitable.

— Comment? pourquoi ça?

— Je ne peux guère me tromper en l'affirmant... Nous devions essayer, l'année dernière, de faire passer la nouvelle ligne de chemin de fer par là, mais il nous a fallu y renoncer, car il y a des courants souterrains. Toute la région est comme sur un volcan. Si vous abattez la forêt, qui jusqu'ici a maintenu les coteaux, si vous creusez des fossés, et si vous diminuez la mince couche de terre, il suffira de grandes pluies en automne ou au printemps pour que toute la colonie agricole d'Evje soit précipitée dans le fjord. On serait donc tout à fait inexcusable d'établir là des habitants, fût-ce quelques misérables journaliers.

Les deux femmes se turent, un moment. Elles savaient ce que c'était que ces courants. Cette masse d'argile fluide, capricieuse, qui se dissimule parfois sous le plus beau sol, avait jeté au fjord bien des fermes, souvent des domaines entiers de ces parages, ou bien les avait fait disparaître à l'intérieur de la terre, engloutis dans un abîme.

— O mon Dieu! — soupira enfin Inga.

— Mais je crois qu'à ton avis, on est toujours inexcusable de faire quelque chose de bien, Ingvald! — dit madame Rein, non sans amertume.

— Allons, allons! ce n'est d'ailleurs pas mon affaire, — dit l'ingénieur avec un petit rire. — Nous allons partir, en sorte que je n'aurai pas à gêner monsieur Evje dans sa philanthropie.

Inga Rud restait silencieuse et regardait de côté. Ses souvenirs les plus brillants, qui lui avaient été si présents, ce jour-là, en étaient assombris. Et il lui semblait qu'Erik Evje allait au-devant de quelque grand danger.

Mais l'avertir? Oh! non, ce serait sans pitié.

JOHAN BOJER

(Traduit du norvégien par P.-G. LA CHESNAIS.)

(A suivre.)

IMPERSONNALITÉ JAPONAISE

I

La vertu qui fait la force du peuple japonais, est d'exceller à mourir. Les plus braves de chez nous ne courent pas ce risque sans nécessité. Au Japon, mourir les armes à la main est souhaité déterminément. Leur aisance à se défaire de soi est égale à l'attache que nous avons à nous-mêmes : nous rêvons de ne jamais disparaître : eux rêvent de s'anéantir à jamais ; il y a chez nous émulation du salut personnel, chez eux, émulation du néant [1].

C'est leur ostentation à tomber sur un geste héroïque qui leur conquit la victoire. Les Russes disaient : « Plutôt vivre comme une tuile que d'être brisé comme un bijou », et ils battaient en retraite. L'idéal des Japonais fut : « Plutôt mourir bellement que de vivre ignominieux [2] », et ils avançaient.

1. « Ce qui m'a le plus frappé, déclarait l'amiral japonais Kamimura, en août 1904, après que son escadre eût rencontré les croiseurs de Vladivostock, c'est que les Russes, comme les autres peuples d'Europe, ne sacrifient pas leur vie sans nécessité. Quand le *Rurick* allait sombrer, les marins blessés lièrent des pièces de bois autour de leurs corps pour flotter. Alors, j'ordonnai à mes hommes de sauver les Russes. Des oiseaux et d'autres bêtes furent tirées de l'eau... N'importe lequel de mes officiers ou de mes hommes dans une telle situation se serait tué. » (*Japan Times.*)

2. *Human Bullets.* Sous ce titre a paru une traduction anglaise d'un livre écrit, en 1906, pour les Japonais, par le lieutenant Sakurai : c'est l'attaque de Port-Arthur vue du rang. Le succès de l'ouvrage au Japon fut énorme. M. le général de Grandprey en a donné une fidèle analyse dans la *Revue de Paris* du 15 février 1909. D'autre part, dès 1905, avant la fin de la guerre, on a réuni en un petit volume *Seirogunjin gineishû,* quelques *hokku* (poésies

Ils mouraient par loyalisme au Mikado, par tendresse pour leurs paysages. Les îles et l'Empereur sont d'origine divine : en elles et en lui, s'adore cette race d'insulaires qui se croit autochtone, qui se vante que son sol n'ait jamais été envahi, que sa dynastie soit la plus vieille du monde.

« Bras et jambes de Sa Majesté », les soldats en évoquaient sans cesse l'image : « Le matin du départ..., quand je fis mes dernières prières devant l'autel de mes ancêtres, je tressaillis comme s'ils me dictaient une solennelle injonction : « Tu ne t'appartiens pas. Pour Sa Majesté, sauve la nation du malheur, sois prêt à supporter l'écrasement de ta chair. » A Port-Arthur, avant l'attaque de Taipo-Shan, l'hymne national, le *Kimi ga yo*, ayant retenti, « il nous sembla que Sa Majesté en personne nous commandait : « En avant[1] ! » Si bien mourir que les circonstances de sa mort méritassent d'être contées à l'Empereur, tel était l'idéal de chacun de ces soldats.

L'image de leur terre japonaise ne les quittait pas non plus. Dans l'imagination de ces visuels, flotte le souvenir de leurs chers paysages : « Contre notre attente, le pays du Liao-toung où nous débarquions n'avait pas l'air d'une terre que nos frères avaient achetée de leur sang, il y a dix ans. C'était une désolation sauvage, une plaine sablonneuse et déserte, une fuite sans fin de collines, un sol monotone, rouge, sombre ou gris clair. Comparé au pittoresque si varié et tout en détails du Japon à quoi nous étions accoutumés, quelle impression de nature fruste, inachevée, négligée[2]... ! »

de 17 syllabes) et quelques *tanka* (poésies de 31 syllabes) écrits pendant la campagne, par le Mikado, des princes, des généraux, des officiers, des sous-officiers et des soldats. Beaucoup de ces minuscules poésies ont été retrouvées sur des cadavres. M. Noël Péri les a traduites et admirablement commentées dans la *Revue de Paris* du 1er septembre 1905.

1. *Human Bullets*, pp. 15 et 145. C'est le loyalisme anglais qui, aujourd'hui, en Occident, rappelle le mieux, mais avec beaucoup moins d'exaltation, la dévotion des Japonais pour leur Souverain. Pendant la guerre sud-africaine, un soldat anglais terminait ainsi une lettre où il décrivait un terrible massacre : « Nous aurions été parfaitement heureux si Sa Majesté (la reine Victoria) avait été là pour nous voir, assise dans sa petite voiture à âne. » A. Chevrillon : *L'Opinion anglaise et la guerre*, *Revue de Paris*, 15 août 1900. Pour les deux peuples insulaires, le Souverain est plus qu'une abstraction : il est le vivant symbole de l'unité nationale et chacun sent qu'il lui est lié personnellement.

2. *Human Bullets*. A propos de ce patriotisme de visuels, cf. *Sur le Paysage Japonais*, *Revue de Paris*, 15 septembre 1905.

« Le devoir a plus de poids qu'une montagne et la mort est plus légère qu'une plume » : si le gros de la nation a suivi sans défaillance cette maxime, c'est que depuis sept ou huit siècles, le *Bushidô*, le code de chevalerie des samuraï, a proposé à l'admiration des vilains d'innombrables exemples de morts héroïques. Discipline inflexible; sacrifice des sentiments personnels aux ordres des supérieurs; entraînement à endurer et à oser, dès l'enfance, par des marches pieds nus dans la neige, par la contemplation des cadavres, par la lecture de traits célèbres d'impassibilité et de liberté d'esprit devant la mort; contrôle de soi, énergie à souffrir sans fracas [1], — tout cet ascétisme ne s'est pas improvisé au moment de mobiliser. Évoquons, pour le comprendre, des siècles de guet-apens, de vengeances, de harakiri. Quel honneur pour les paysans ou les artisans, à qui le service universel permet maintenant de porter des armes, d'être enfin admis à mourir comme un samuraï!

Échauffourées de clan à clan, de guerrier à guerrier, suicides les ont, d'ailleurs, habitués à ne pas surestimer la vie humaine en leur pays surpeuplé et prolifique, où l'individu n'a jamais eu de droits à faire valoir ni de destinée personnelle à remplir. Ces hommes qui ne tuaient ni buffles, ni chevaux, ni oiseaux, pour apaiser leur faim, massacraient sans barguigner un adversaire par vengeance, par gloriole, pour qu'on le sût. Et ces guerriers jubilent dans la mêlée. Par les rues, ils s'injurient peu, mais se battent pour des riens; la marmaille s'y gourme au milieu des passants. En Extrême-Orient, ils ont de longue date la réputation de batailleurs.

Ce sont des raisonneurs qui aiment à bâtir des scénarios détaillés dont leur mort sera le dénouement. Ils se plaisent à se donner en représentation, dans un rôle avantageux, dût-il les mener au suicide ou au meurtre. L'histoire du Japon est pleine de ces beaux rôles que les pièces de théâtre, les romans, les récits des conteurs, les sermons des prêcheurs, les récitations musicales popularisent : exploits de Momotaro, Yoshitsuné, Nobunaga, Hideyoshi, vendetta des quarante-sept Rônins... Le moment venu pour un Japonais de mourir, il est hanté par ces belles morts, qu'il sait par cœur; il choisit

1. Cf. *Bushido, the Soul of Japan*, by Inazo Nitobé, 1907.

dans ce répertoire le geste, la réplique, qui soulèvera l'enthousiasme du public.

Le courage à supprimer une vie, la sienne ou une autre, par point d'honneur ou pour une cause impersonnelle, rencontre toujours l'estime du peuple qui révère les tombes d'assassins notoires. Qu'on se tire un coup de pistolet sur un tombeau célèbre, qu'on se jette sous un train, qu'on se précipite d'une falaise ou du haut d'une cascade, le suicide à programme est toujours populaire : on a soin de glisser dans son habit un papier qui expose comment on entend se survivre. Parfois, pour plus de sûreté, on envoie, au moment de mourir, une lettre aux journaux. Chaque suicide un peu réussi attire des imitateurs. Des citoyens se tuent pour attirer l'attention du public ou du Gouvernement sur un péril national qu'ils estiment méconnu. Avant la guerre, des patriotes s'immolèrent pour dénoncer l'ambition des Russes.

Vienne la guerre et ce courage hérité d'une féodalité batailleuse, et qui languit la paix durant, a beau jeu pour s'exalter. C'est alors que l'exceptionnel attrait de la mort fait embrasser allègrement les pires souffrances. La race entière — vivants et morts — guette les combattants, les excite, et, eussent-ils quelque velléité de reculer, leur coupe la retraite. « Votre père est tout à fait préparé à votre mort », déclare le père du lieutenant Sakurai, et c'est sa mère qui lui offre la coupe mortuaire d'eau pure. Depuis des siècles, la morale confucianiste a dressé les femmes à sacrifier maris et fils au service du seigneur. Pères, mères, épouses, enfants, au moment que le soldat quitte son foyer, se raidissent pour qu'aucun attendrissement ne l'y retienne; tous conspirent à le délier du souci de son domestique : ils vivront bien sans lui; l'assistance entre voisins est illimitée; le Mikado veillera sur eux. Aux gares, pendant la guerre, j'ai toujours remarqué chez les foules qui accompagnaient les soldats, une parfaite maîtrise de soi, une grande politesse, de l'enthousiasme et point de larmes. Un soldat, refusé pour faiblesse, supplie ses chefs : « Je suis venu ici, décidé à ne pas retourner à la maison. Comment supporterais-je l'affront de revenir chez mes voisins, en malingre qui n'est bon à rien ! » Tel autre commet harakiri parce qu'ayant promis à ses parents et amis d'être parmi les

premiers à vaincre, il ne peut supporter la honte d'être laissé en réserve. Au Liao-toung et en Corée, les acclamations de la nation surgissent derrière les combattants et les poussent : « Les *banzaï* enthousiastes, le bruit des rosaires que frottaient les mains des vieilles, les chants de guerre entonnés par les lèvres innocentes des enfants, atteignaient nos oreilles, portés par la douce brise. » Pour ne pas déchoir, il ne leur reste qu'à vaincre ou qu'à mourir.

D'homme à homme, dans le rang, on se sent épié ; il y a contagion d'héroïsme, volonté de se surpasser l'un l'autre, hantise d'étonner : le désir de mourir s'anime par la publicité de l'attaque. La mort réussie d'un chef, d'un camarade de combat fait honte aux survivants : ils s'excusent de n'avoir pas fait aussi bien ; ce n'est pas leur faute, qu'on le croie. A l'obligation de prouver par une mort volontaire que ce n'est pas par lâcheté qu'on survit, s'ajoute le devoir féodal de venger les morts.

Car les âmes des patriotes dont les os blanchissent depuis dix ans dans les déserts du Liao-toung surveillent les vivants. Il faut venger ces esprits irrités. « Les hommes meurent, dit un chef à ses soldats, mais leurs âmes ne périssent pas. Vos camarades de l'autre monde combattent avec vous dans cette grande lutte. » Enveloppées de fumée, les âmes s'élèvent des bûchers où brûlent les corps, et l'on dresse les stèles mortuaires qui portent leur nom posthume face à Port-Arthur pour qu'elles en voient la chute. Survivants sous forme de souvenir atténués, telles les ombres qui rôdent autour du sacrifice que leur offre Ulysse et qui reprennent conscience après s'être abreuvées de sang noir, ces esprits des morts s'apaisent et se réjouissent quand le sang des ennemis s'épanche.

Forcer l'étonnement du monde, quelle revanche pour le Japon qui s'en croit méprisé ! En vue de Port-Arthur, les soldats s'écrient : « C'est la scène où se réglera le conflit et sur quoi les yeux du monde sont fixés. » Ce leur est une consolation après les hétacombes des assauts de se dire : « La ville fut ouverte enfin par des boulets de chair humaine. Le monde témoin fut étonné par l'admirable puissance d'une telle méthode de combat. » Par delà leur mort exemplaire, c'est à ennoblir les âmes un peu serves d'Occident que prétendent ces héros japonais.

Ainsi observé par les vivants et les morts de sa race, le soldat marche à la mort, comme s'il combattait isolé; il ne fait pas seulement la guerre, mais sa guerre; moins occupé du danger immédiat que de sa réputation posthume, en pleine action il pense à préparer le geste héroïque dont le souvenir lui survivra : il prend la bataille historiquement. Mourir n'est rien, mourir ignoré est cruel : « Les noms des vaincus sont ensevelis dans une éternelle obscurité ». Ceux qui tombèrent en reconnaissance d'avant-postes « regrettèrent naturellement de ne pas mourir sur un champ de bataille plus glorieux ». Une belle mort ne s'improvise pas : avant l'assaut, les futurs héros se lavent avec soin, mettent leurs vêtements les plus propres, arrangent la boîte où envoyer leurs restes au Japon : « J'y plaçai une boucle de mes cheveux et aussi des feuilles de papier pour envelopper mes cendres; sur le couvercle de la boîte, j'écrivis mon nom et aussi mon nom bouddhique posthume. » Puis ce sont les adieux à la vie et la prière aux camarades d'être témoins du harakiri : « Je n'espère pas revenir vivant. Je n'ai d'autre désir que d'aller retrouver mes camarades qui moururent il y a dix ans et leur dire que la vengeance est complète, mais j'ai un frère aîné qui est pauvre. Après ma mort, faites-lui savoir, je vous prie, la brillante floraison de ma fleur mortuaire[1] ».

Car ils emportent en mourant cette ferme créance que si la vie de l'individu est brève, la mémoire de la race est éternelle. Être immortel, c'est survivre dans le souvenir de ses parents, de ses concitoyens, en une noble attitude. Leurs familles placeront sur l'autel domestique, au milieu des tablettes des ancêtres, leur nom posthume et offriront à leur esprit de l'encens et des fleurs. Mais l'immortalité souhaitée, c'est l'immortalité que l'État consacre et recommande au souvenir des futures générations :

Comme la pluie ou la grêle
Tombe l'averse des balles,
Mais qu'importe?
Du Yasukini je dois être
L'un des esprits, sachez-le[2].

1. *Human Bullets*, p. 122.

2. Fleurs de cerisier, *Revue de Paris*, 15 septembre 1905. Dans le

Une telle notion de l'immortalité se développa au XIVe et au XVe siècle dans l'Italie de la Renaissance. Comme au vieux Japon, c'était même conception de l'honneur individuel, de la vengeance considérée comme un devoir et comme un droit, même raffinement à en dissimuler les préparatifs, même goût à la mettre en scène. On avait le culte des héros de l'antiquité, on révérait leurs tombes, on savait par cœur leurs vies. Un idéal de grandeur historique avait supplanté l'idéal de la vie chrétienne. Les dogmes traditionnels sur l'au-delà n'inspiraient plus de foi, mais l'idée de gloire individuelle exigeait une manière de survie. Pour le *virtuose* italien, c'était la survie de toute son harmonieuse personnalité telle qu'il l'avait voulu composer et exalter sa vie durant; pour le guerrier japonais, c'est seulement la survie de son dernier geste.



Et pourtant ces forcenés ne sont pas des indifférents. L'idée de la mort les émeut : s'ils ne la craignent point, ce n'est pas qu'ils n'y songent jamais. Ils n'auraient pas une telle confiance que morts on pensera à eux, s'ils n'avaient accoutumé de vivre beaucoup avec leurs morts, de s'assembler devant l'autel domestique pour honorer les esprits des ancêtres, d'en perpétuer le culte par mariage et adoption, d'observer strictement les jours de deuil où l'on se vêt de blanc, où l'on se prive de viande, les dates où l'on doit visiter les tombes. Avec l'amour des paysages, le respect des ancêtres est le sentiment le plus populaire en ce pays : souvent les cimetières y dominent les villes; la volonté des morts y pèse toujours sur les

temple national de Tôkyô, le Shôkonsha, on révère, depuis le Meiji, les esprits des soldats qui sont morts en jurant qu'ils garderaient fidélité à leur empereur pendant sept vies. Ces esprits sont déifiés. Cette habitude de déifier les héros remonte loin au Japon. Déjà à la fin du XVIe siècle Hideyoshi expliquait à un Espagnol qu'il avait été obligé d'expulser les missionnaires européens parce que la loi qu'ils prêchaient était hostile aux *Kami* et *Hotoke* du Japon. « Les *Kami* et les *Hotoke*, ajoutait-il, nos dieux, ne sont que les héros du Japon, qui par leurs victoires et leurs exploits ont mérité d'être adorés comme des divinités par le peuple. Tout héros japonais peut aspirer à cette gloire, pourvu qu'il finisse sa vie sur quelque acte illustre, capable d'enflammer les esprits de ses concitoyens... »

vivants. Envieillies de cryptomerias, de cèdres, de pins géants, les nécropoles du Koya-San, de Nikkô, de Shiba, de Ueno sont parmi les décors les plus émouvants du monde. Autant que les promenades aux sites célèbres, la visite aux cimetières est l'excursion favorite de ce peuple, que m'a souvent rappelé le peuple de Paris, si respectueux de ses morts malgré son scepticisme, et qui charge de couronnes la colonne brisée, symbole du souvenir.

Ce n'est pas par insensibilité qu'ils sont courageux, c'est plutôt l'excès de leur sensibilité[1] qui, de longue date, leur a commandé cette maîtrise de soi. Beaucoup ont pleuré à la pensée qu'ils ne reviendraient pas goûter la fraîcheur des soirs aux seuils de leurs maisons, qu'ils ne reverraient plus les figures aimées ni les montagnes du pays natal; ils ont comparé leur mort à la chute des fleurs de cerisiers et dans les vers qu'ils adressaient à leurs parents ou qu'on a retrouvés sur leurs cadavres, les cœurs de ces guerriers s'alanguissent au parfum des pruniers en fleurs sur les plaines mandchouriennes, à la grâce fuyante des saisons, à la douceur des nuits lunaires. Devant le bûcher où brûlent les cadavres de leurs compagnons, ils associent la nature à leur douleur : « La lumière blafarde des chandelles augmentait la tristesse de la cérémonie; les bruissements des insectes disaient l'inconstance de toutes choses ; une averse sur les saules courbés par le vent était comme les larmes du ciel. » Et quelle pitié devant les blessés qui gisent, sans nourriture, sans eau, les membres brisés, les lèvres tremblantes, le regard déjà lointain ! quelle pitié même devant les chevaux éventrés[2] ! quelle pitié enfin pour l'ennemi à qui ils disent : « Si nous mourons, nous nous en irons ensemble, sans haine mutuelle, compagnons de voyage, voir les fleurs au pays sombre. »

Leur parti de mourir ne vient pas de leur angoisse de vivre : toutes les manières de quitter la vie ne se valent pas; l'essentiel n'est point de disparaître n'importe comment, même sans gloire; épidémies, famines, tremblements de terre, raz de marée leur font peur; le suicide n'est pas plus fréquent

1. *Bushi no nasaki*, la tendresse du guerrier.

2. Un bonze collectionne des fragments d'obus pour ériger une image de Bato-Kwannon qui réconfortera les esprits des chevaux morts à la guerre.

au Japon qu'en France; ces foudres de guerre craignent les microbes, croient aux médecins, se soignent docilement, douillettement : ils veulent bien tomber sur le champ de bataille, mais non pas s'éteindre à l'hôpital; la mort aux colonies, la mort à Formose par exemple, ils ne la souhaitent point : la fièvre les y guette, et même y mourraient-ils en colonne, que l'éloignement des spectateurs et la médiocrité de l'enjeu les priveraient d'un public; mais que l'occasion se présente, lors d'une guerre nationale, de mourir les armes à la main devant la race entière, les voilà qui s'exaltent à l'idée de leur transfiguration posthume : « Fils d'un fermier, je serai néanmoins chanté comme une fleur de cerisier si je combats bravement et si je meurs sur le champ de bataille, au lieu de mourir de mort naturelle, mais ignoble, dans une chaumière, sur une natte. »

Ces gueux, qui dans les courants d'air de leurs maisons de papier s'accroupissent et couchent à la dure et qui réparent, avec une bolée de riz, les fatigues de leurs transports à dos, quelle raison auraient-ils de tenir à l'existence? A l'étranger, pourtant, dans le luxe occidental, le Japonais regrette le style de sa maison et son régime, et ce peuple à qui tout nous paraît manquer pour avoir une vie sortable prend la sienne gaiement. Sa frugalité, sa pauvreté, en fait une nation de soldats énergiques, patients, résolus à mourir, non pas qu'elles les dégoûtent de vivre, mais parce sans cesse elles amenuisent le lien qui les attache à la vie. Si les Japonais aiment leurs maisons de bois et de papier, frêles, transparentes et nues, c'est qu'un abri provisoire suffit, quand on est toujours prêt à reprendre la route. Point de goûts, point d'habitudes qui les fixent; un luxe tout mobilier de menus bibelots que l'on peut emporter dans des boîtes. Même citadins, ils vivent près de la nature: à la campagne, comme à la ville, la maison est sans importance, sans prétention. Quand on veut s'amuser, on fréquente telle auberge joliment nichée dans un site célèbre d'où guetter l'éclosion des premières fleurs; quand les maisons flambent, on se console vite, à voir les flammes se dresser comme des fleurs, éblouissantes sur le ciel, et à recevoir cadeaux et visites de ses parents et voisins. Notre attachement

aux vieilles pierres, notre respect des façades monumentales et pesantes, bâties pour des générations, notre goût des biens immobiliers qui nous semblent de sûres garanties contre l'incertain avenir, autant de surprises pour un Japonais.

Pauvres ou riches ont à peu près mêmes vêtements, de coupe simple, de couleur sombre, et dont la qualité du tissu seule diffère ; même régime peu varié, de riz, de poissons, de végétaux ; même habitude de goûter en plein air des plaisirs simples : point de luxe provocant, accablant et qui contraigne les pauvres à se mépriser. Le luxe qui alourdit, la jouissance qui amollit, voilà ce qui en nos pays à civilisation confortable épaissit notre désir de vivre, enforcit notre peur de mourir.

La préoccupation de l'avenir aussi : « Nous ne tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir.., si imprudents que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres. et ne pensons point au seul qui nous appartient... Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et nous disposant toujours à être heureux. il est inévitable que nous ne le soyons jamais [1]. » Pour capitaliser plus de joies, des joies à terme, des joies à très longue échéance, nous négligeons les plaisirs qui se présentent, bien heureux encore si, rêvant d'avenir supra-terrestre, nous ne nous retirons pas tout à fait de la vie, pour nous assurer, par delà la mort, une vie éternelle. Comment la mort ne nous révolterait-elle pas, alors qu'elle nous surprend oublieux d'avoir vécu ?

Pesée à son poids léger, aunée à sa courte mesure, les Japonais goûtent la vie au comptant et ne la méprisent pas : ils lui font trop peu crédit pour que jamais elle leur paraisse en débet. Il faut arriver d'Amérique, des villes de pierres pesantes, ridiculement échafaudées, qui vous emmurent loin des horizons libres et vous ressassent tristement la mélopée du confort, il faut garder encore la fièvre de cette vie de jeu et de spéculation, tendue vers les combinaisons d'avenir, pour goûter vraiment le laisser-aller insouciant de la vie japonaise, la gaieté de ses foules flâneuses, en leurs frêles villes de papier transpercées de lumières, égayées d'arbres, grandes ouvertes

1. Pascal, *Pensées*, Art. III, 5. Éd. Havet.

sur le ciel, les forêts, les rizières, les golfes et sur la joie de l'heure.

L'extrême sensibilité aux apparences de ces tendres, de ces esthètes, de ces curieux, et en même temps l'extrême détachement des apparences de ces chevaliers de la mort, ils les doivent au Bouddhisme qui a toujours allégé leur univers. La méditation bouddhique couronnait l'ascétisme du Bushidô, en leur dénonçant l'illusion du sentiment de la personnalité que la morale confucianiste et le code des samuraï les avaient déjà dressés à faire fléchir devant les disciplines sociales et l'honneur militaire.

Calme confiance dans le destin, tranquille soumission à l'inévitable, camaraderie de plain-pied avec la mort... Mourir, c'est retourner à sa demeure : brise du printemps qui passe et se hâte vers l'inconnu, vague blanchissante qui se brise sur les roches, averse qui tombe, neige qui fond, vapeurs qui s'élèvent du cône du Fuji puis se dispersent : la vie, comme un songe insensible, s'évanouit...

La mort est un des thèmes principaux de la poésie japonaise comme de la nôtre ; mais c'est toujours le terme naturel, attendu : ce n'est jamais le « je ne veux pas mourir encore » des révoltés de nos races. Innombrables sont les *hŏkku*, les *uta* d'adieux à la vie, chez ce peuple où tout le monde est poète. Mais l'au-delà bouddhique n'est pas terrible : tout le monde y aura le repos, même les méchants, au prix seulement de nombreuses transmigrations, tandis que chez nous le christianisme avec le risque de la damnation finale, sans appel pour les réprouvés, n'a jamais rassuré que les imaginations des saints martyrs. Quelle terreur de la mort à l'idée du Jugement dernier dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, dans les *Pensées* de Pascal, quelle évocation de la scène dans l'*Office des Morts ! Dies iræ, dies illa solvet saeclum in favilla*.. : l'éclat soudain des trompettes sur la poudreuse région des sépulcres et, au milieu du bruit, le réveil et la comparution en personne devant le Juge, la mise en demeure de lui rendre un compte exact de sa vie passée, *cuncta stricte discussurus*, — et la faible et tremblante voix du pécheur qui l'implore *ne perenni cremer igne*... Tel Pascal, tout chrétien a besoin d'entendre Jésus lui dire : « Je pensais à toi dans mon agonie ; j'ai versé telles gouttes de sang pour toi. »

Jamais les Japonais, en tombant, n'ont invoqué leur dieu ou leur belle : le plus personnel des sentiments, le désir de vivre, c'est à une impersonnelle dévotion pour leur race qu'ils le sacrifient. Il est vrai qu'au Japonais la mort ne paraît pas avoir le caractère ascétique, douloureux, exceptionnel qu'elle a toujours chez nous, en Europe : on dirait que pour se renoncer il n'a pas même résistance à surmonter, comme si la personne humaine n'était pas sa propre fin et que le respect de la destinée pesât peu en balance avec le respect du devoir social.

A telle personnalité, tel univers : le nôtre bien ordonné, bien éclairé, bien solide, tout en résistances et en prises à l'entour de nous qui sommes au centre; le leur, un monde léger, épars, qui s'effiloche, et défaille. Ils croient que l'illusion de la personnalité n'est qu'un épisode éphémère dans le passage d'une vaste impersonnalité à une autre impersonnalité, du néant au néant. Cette croyance est matérialiste chez nous parce qu'elle applique à la nature des esprits les lois sur la matière, et c'est une croyance pessimiste parce qu'elle détruit notre foi tenace à une éternelle destinée personnelle; mais elle n'est ni matérialiste ni pessimiste chez les Japonais : fleur de leur idéalisme bouddhique, cette croyance, après avoir embaumé leur vie, les en délivre sans regrets.

Mais n'est-ce pas pour laisser un souvenir personnel qu'ils sacrifient leur personne? Pendant l'assaut les voilà qui s'exaltent et qui osent sortir du rang, eux les disciplinés; à chaque numéro matricule, la consigne rend sa liberté de mourir en héros. Il est vrai qu'à l'article de la mort, le Japonais, tel le chrétien, décide par son attitude si sa destinée faillira ou non avec lui, mais quel écart entre leurs exigences! D'un côté, éternelle et réelle survie de toute la personne : âme et os; de l'autre, survie dans la mémoire collective d'un nom, d'un geste, — fleur de cerisier sur la fosse commune.

II

Derrière le Japon joli, le Japon mièvre, le Japon flâneur, le Japon esthète qui goûte voluptueusement les choses, jouit beaucoup de ses sens et laisse aller sa vie, est le Japon tendu

et réfléchi du guerrier né, héroïque devant la mort, et de l'étudiant en sciences occidentales qui en cinquante ans a méthodiquement régénéré son pays : ce Japon là est l'œuvre d'individus qui, de la naissance à la mort, ont accoutumé de s'effacer devant les intérêts de la communauté[1] et d'y tout sacrifier.

On compte que l'enfant a un an quand il naît, deux ans avec la nouvelle année, puisqu'il a vécu une part de deux années. Point d'anniversaire personnel : son anniversaire, c'est le premier jour du calendrier qui pour tout le monde marque une année de plus ; le troisième jour de la troisième lune, le 3 mars, on célèbre en bloc la fête de toutes les filles ; le cinquième jour de la cinquième lune, le 5 mai, la fête de tous les garçons : au reste, le Japonais est plus attentif aux anniversaires de l'éclosion des pruniers, des cerisiers, des glycines et des chrysanthèmes qu'aux anniversaires des hommes.

Dès l'enfance, il s'habitue à recouvrir d'un glacis de politesse les nuances de ses sentiments personnels. Pas de poignées de main, point d'embrassades ni d'explosions de caresses : il s'entraîne à la simulation, au secret, à l'impassibilité. La possession de soi étant la principale vertu, le mensonge le choque moins que la colère. Les souffrances, les douleurs personnelles, on les voile d'un sourire, on les berce de maximes résignées, on les étouffe sous les injonctions de la famille, de l'État. Le peuple entier sait marcher dans le rang, concourir à des effets de masse : au Japon, l'armée n'a pas de grands

1. Il y a dans le livre, *the Soul of the Far East*, que M. Percival Lowell a publié en 1888, de curieux détails sur l'impersonnalité des Japonais, mais aussi de l'outrance et des préjugés. La thèse de cet Américain, disciple de Spencer, c'est que la différenciation de l'individu a autant d'importance dans l'évolution de la vie spirituelle, que la différenciation de l'espèce en a dans l'évolution de la vie organique. C'est le degré d'individualité de ses citoyens qui fixe à un peuple son rang dans l'histoire de la civilisation : une race d'esprits impersonnels, c'est une race qui est restée dans l'enfance. Et il conclut ainsi : « La civilisation des Japonais est comme les fleurs de leurs arbres, elles sont belles, mais ne sont pas destinées à donner des fruits. » Conclusion que ces vingt dernières années n'ont guère justifiée. Il est téméraire d'affirmer *a priori* que la civilisation japonaise représente la forme élémentaire d'une évolution dont la civilisation américaine est la forme achevée. Comme peuple, sinon comme individu, le Japonais a autant de personnalité, un caractère aussi tranché que l'Américain. La gloire mondiale que l'individualisme de chacun de ses citoyens a valu aux États-Unis, la discipline de tous ses citoyens l'a assurée au Japon.

chefs, mais elle vaut par la discipline; l'industrie et le commerce manquent encore de grands capitaines, mais pullulent de marchands, d'artisans qui manœuvrent au commandement de l'État; l'art n'a jamais connu de grands génies plastiques, mais quelle moyenne d'habileté et de goût! Grâce à leur obéissance scrupuleuse et à leur art d'imiter, — vertus qu'ils ont toujours plus prisées que l'effort personnel de recherche et d'invention, — les individus sont interchangeables, et tous servent.

Quand vient l'âge de son établissement, le fils prend le métier de son père qui lui transmet ses recettes et secrets. On commet à un intermédiaire le soin de marier fils et filles, sans les consulter. Comme il s'agit moins de leur bonheur que de la perpétuité de la famille, les jeunes gens vont très rarement à l'encontre des plans familiaux; le fils et la belle-fille vivent avec les parents du mari et sous leur coupe. La cause la plus fréquente de divorce est l'amour qu'un mari et une femme ont l'un pour l'autre : ce sentiment, les parents ne peuvent le tolérer. Il paraît naturel que les jeunes se sacrifient pour les vieux. Les « Vingt-quatre parangons de piété filiale » sont célèbres : l'un d'eux, qui était très pauvre, se décida à enterrer vivant son enfant pour que sa mère âgée eût plus de nourriture de reste. Les parents préfèrent un enfant mâle : i perpétuera la famille, l'honorera peut-être, car la réputation ne va pas tant à un homme qui a eu un illustre grand-père, qu'elle ne va au grand-père. qui a un illustre petit-fils. Si l'on n'a qu'une fille, on adopte pour fils son mari ou tout autre parent ou étranger.

L'adopté accepte très aisément de prendre le nom de la famille où il entre. Au reste, c'est une habitude au Japon de dissimuler son vrai nom ou de l'altérer ou de le changer, de multiplier les surnoms, les sobriquets, les pseudonymes et noms posthumes. La coutume subsiste encore, vers la quarantaine, de se retirer du monde, de devenir *inkyo*, d'effacer les dernières traces de son activité sur les choses temporelles. On prête peut-être plus d'importance à l'individualité des morts qu'à celle des vivants; leurs noms posthumes sont inscrits sur des tablettes, leurs anniversaires strictement fêtés... Dévotion à la famille, à l'État, aux ancêtres, imperturbable politesse,

douceur aux animaux, adoration de la nature : l'homme au Japon est dressé à s'oublier; envers lui-même il agit, autant que possible, comme s'il était un autre; envers les autres, comme s'ils étaient lui-même.

Chez nous, anniversaire et fête personnels, nom propre immuable, et qui paraît lié intimement à la personnalité de celui qui le porte, choix libre d'une carrière, crise de l'amour et choix libre d'une femme ou d'un mari, crise d'affranchissement de l'emprise familiale, crise de foi ou d'agnosticisme : autant de repères où l'être le plus flou accroche le sentiment de sa personnalité et qui manquent aux Japonais. Notre âge calculé au plus juste, à un jour près; notre fête, fêtée tel jour, à telle date; notre nom, qui contient quelque chose de notre âme et le sentiment pénible de mutilation, de diminution de nous-même que nous éprouvons à le voir oublié ou mal orthographié; notre répugnance à l'abandonner par adoption, comme à adopter; le lustre que nous tirons d'une vocation qui nous fait choisir une profession à l'encontre des plans familiaux; le respect du « sois ce que tu voudras, mais avant tout sois quelqu'un »; le mépris pour l'imitation, la répétition, l'obéissance et la résignation; la brusquerie, la franchise, l'indiscrétion plus estimées que l'étiquette et la politesse et surtout que la simulation ou le mensonge; nos grandes démonstrations de joie et de tristesse, notre admiration des grandes douleurs en certaines circonstances; le besoin ingénu de savoir quel effet nous produisons sur les autres; la fierté à choisir la compagne de son goût, à croire en soi parce qu'elle croit en nous, et tout le lyrisme qui s'ensuit; l'affirmation du droit à vivre sa vie, et s'il y a conflit de droits, le sacrifice qui nous paraît le plus naturel, des parents pour les enfants, des morts en faveur des vivants, bref la « course du flambeau » descendant les générations au lieu de les remonter, — sent-on par l'opposition de ces détails de tous les jours les exigences de notre agressive personnalité, en contraste avec la fuyante impersonnalité d'un Japonais?

Un Japonais a toujours peur que sa phrase ne paraisse trop rude, trop familière et ne témoigne pas une déférence proportionnée au rang social de la personne à qui ou dont il parle.

Il s'efface, il se déprécie, lui et tout ce qui se rattache à lui, tandis qu'il donne de l' « honorable », de l' « auguste », à la personne, aux biens, aux actes de son interlocuteur. Son langage est chargé de formules et de formes telles que *o* « honorable », *go* « auguste » : *O Kuni* (lit. honorable pays) signifie « votre ou son pays », tandis que *Kuni* (pays) tout sec signifie « mon pays ». Souvent les animaux eux-mêmes sont traités « honorablement ».

Il est d'autres témoins linguistiques que de longue date le Japonais ne s'est jamais pris comme centre de l'univers et qu'il ne personnifie pas les choses inanimées qui l'entourent : les noms japonais n'ont pas de genres, les verbes n'ont pas de personnes, et sa grammaire est extrêmement sobre de ces mots qui en leur langue répondent à nos pronoms personnels. Excepté dans des cas où l'interlocuteur désire insister et dans les antithèses, c'est par le contexte qu'il faut deviner quelle personne parle. Le « je », le « me », le « moi », le « vous » semblent absurdes et tautologiques aux oreilles d'un Japonais, il discourera souvent pendant une demi-heure sans employer un seul pronom personnel. Le perpétuel retour de *watakushi* (lit. égoïsme, équivalent de je, moi) et de *anata* (équiv. de vous) est l'un des signes les plus sûrs de la gaucherie d'un étranger qui traduit sa langue en japonais au lieu de penser impersonnellement comme ils le font [1]. Dans la syntaxe japonaise la plupart des phrases sont sans sujet. Il n'en est pas, même sous-entendu, il n'existe pas du tout dans l'esprit du Japonais qui parle [2].

Pour nous, le fait de penser et de nous exprimer sous une forme personnelle; tout au moins la possibilité que nous sentons toujours de transformer une tournure impersonnelle en un tour personnel paraît tellement naturelle que Kant, faisant la critique de l'Entendement humain, affirme que le *Je* accompagne nécessairement tous nos jugements.

1. B.-H. Chamberlain. *Handbook of colloquial japanese*, p. 50. Pour tout ce qui suit sur le langage. Cf. pp. 266, 279.

2. En français, nous disons avec une tournure passive : « Une maison a été récemment construite à ma porte ». Par qui? On ne le dit point; l'action est affirmée, sans mentionner l'agent. En japonais, c'est analogue, mais avec cette grosse différence que le verbe employé est un actif non un passif et l'on a : « (?) a construit une maison ». Cf. Chamberlain, *op. laud.*

Le langage japonais évite de personnifier les objets inanimés ou les qualités abstraites : il ignore nos expressions anthropomorphiques telle que « l'horreur de la Nature pour le Vide ». Il défend qu'on emploie un nom de chose inanimée comme sujet d'un verbe transitif. Un Japonais ne dira pas : « La pluie m'a retardé », paraissant ainsi prêter une action aux gouttes de pluie ; il dira : « A cause de la pluie grandement en retard avoir été ». Aucun langage se prête moins à la création de mythes, d'allégories, de métaphores. « Quand un Européen parle du conflit entre la Religion et la Science, il écrit ces deux noms avec des majuscules et inconsciemment incline à les regarder comme des êtres, capables d'enseigner et de soutenir leurs dévots, de se venger de ceux qui les traitent légèrement, etc... Une telle mythologie est tout à fait étrangère à l'esprit positif de l'Extrême Oriental [1]. »

Leur univers ressemble à leurs phrases sans sujet. Les choses ne leur paraissent pas causées par une ou par des volontés supérieures ; ils croient plus aux oscillations du destin qu'à leur action raisonnée.

N'ayant que peu de goût à diviniser l'homme, ils n'ont jamais nettement humanisé leurs dieux. Ils furent animistes, mais sans imagination anthropomorphique. Leur mot de *kami*, qui signifie littéralement « sommet », « au-dessus », s'applique aux supérieurs en général et spécialement à ces supérieurs qu'en Occident nous appelons des dieux : « Un Japonais, à qui l'origine du mot est évidente et qui l'emploie chaque jour dans une acception non divine, ne reçoit pas de ce mot *kami* la même impression de respect que produisent sur l'esprit d'un Européen les mots « divinité », « dieu [2] »... Non seulement les êtres humains, mais le tonnerre, les tigres, les loups, les pêches, les rocs, les arbres, les mers et les montagnes et toutes choses quelles qu'elles soient qui possèdent des pouvoirs extraordinaires ou qui méritent d'être révérées ou craintes sont appelées *kami*. Ces *kami* ressemblent

1. Chamberlain, *op. laud.*

2. Introduction de M. B.-H. Chamberlain, à *Ko-ji-ki. Transactions of the Asiatic Society of Japan*, supplement to vol. X, 1882, p. XVIII. Cf. aussi *The Revival of pure Shin-tau*, par M. E.-M. Satow, *Transactions*, appendix, vol. III, 1883, p. 42.

aux *numina* du vieux Latium, avant que le panthéon grec les eût supplantés ou anthropomorphisés.

Les dieux, ancêtres du Mikado, ce sont des puissances naturelles qui résident dans une haute plaine au-dessus du Japon, où l'on accède par un pont et une échelle. Un principe mâle et un principe femelle engendrent et enfantent des îles. Les divinités ensuite créées correspondent « à ce que nous appellerions des pouvoirs de la nature, quoique personnification est un mot qui dans son acception légitime soit étranger à l'esprit japonais[1]. » Cette théologie Shinto, dont les histoires et les généalogies témoignent de si peu d'imagination, n'a jamais inspiré d'art Shinto qui prêtât forme humaine aux puissances divines; elle fut aisément supplantée par le bouddhisme, et malgré les efforts des commentateurs et leurs éditions des livres où elle est exposée, *Ko-ji-ki*, *Nihon-gi*, aujourd'hui bien peu de Japonais y croient, y songent même. Pas même en poésie, le soleil n'évoque pour un Japonais l'image de la déesse Amaterasu, tandis que notre poésie et notre art vivent encore des personnifications de la mythologie grecque.

Des dieux, d'Amaterasu en particulier, on n'a l'occasion de parler que comme ancêtre du premier empereur du Japon, le mythique Jimmu. C'est à peine d'ailleurs si les Japonais personnifient leur Mikado, qui pourtant est un homme qu'ils peuvent voir. Par ses origines, par son caractère divin de roi-prêtre[2], il inspire un respect distant. Sans doute, il n'est plus le divin empereur de Kyôto, qui de 1190 à 1867, vivant dans la retraite, céda le gouvernement à un Shôgun. Depuis qu'il a restauré son autorité temporelle et multiplié les rapports du Japon avec l'Europe, il est moins mystérieux, moins lointain; mais il y a encore du divin en lui. Autrefois quiconque aurait vu le Mikado, eût été frappé de cécité. Sa « face de dragon » était cachée par un voile ou une natte. Devant son portrait

1. Chamberlain, introd. au *Ko-ji-ki*.

2. Satow, *The Revival of Pure Shin-tau*, p. 171. « L'art du gouvernement est appelé Matsuri-goto, qui signifie littéralement adoration... Les souverains primitifs adoraient les dieux et les priaient pour que leur peuple eût une nourriture suffisante, des vêtements et un abri contre les éléments, et deux fois l'an, dans le 6e et le 12e mois, ils célébraient le festival de la Purification générale (le *oho-bari*, encore observé aujourd'hui) qui purifiait la nation de calamités, d'offenses, de souillures. »

qui, depuis une vingtaine d'années seulement, orne les salles d'école, aux jours de fête nationale, entre la lecture du *Rescrit sur l'Éducation* et le chant de l'hymne national, les élèves sont tenus de s'incliner. Son nom, *Matsu hito*, n'est presque jamais mentionné et probablement n'est même pas connu de la grande majorité de la nation. « Au Japon, l'Empereur est simplement l'Empereur, non une personnalité, une individualité familière comme le roi Édouard ou l'empereur Guillaume le sont pour les Anglais et les Allemands... Les générations futures du Japon connaîtront probablement l'Empereur actuel comme Meiji Tennô « l'Empereur céleste du Meiji [1] ».

L'idée chrétienne d'un dieu-personne, créateur du monde, dont l'action a été et demeure objet de révélation, les Japonais d'autrefois comme ceux d'aujourd'hui ne l'ont jamais bien comprise, non pas seulement que l'idée du Christ, fils de Dieu, leur parût menacer le dogme du Mikado, fils du ciel, ou que l'observation des commandements de Jésus leur semblât restrictive de l'observance des commandements de l'Empereur; mais, comme le remarquait, au XVIe siècle, François-Xavier, bien avant les missionnaires actuels, ils posèrent maintes questions sur cette première cause : « Était-elle bonne ou mauvaise, et la première cause du bien et du mal était-elle la même [2] ? » Un siècle plus tard, l'érudit en chinois, Araï Hakouseki, parlant de la prédication d'un certain père Sidotti remarquait : « Le mot étranger *Dieu* que l'Occidental employait dans son discours est l'équivalent de créateur et indique simplement un être qui, au commencement, fit le ciel et la terre et les dix mille choses; mais, s'il en était ainsi, qui donc alors aurait fait Dieu? Et si Dieu pouvait de lui-même venir à l'existence, pourquoi le ciel et la terre n'en auraient-ils fait autant? [3] »

De même l'idée de la distinction de l'âme et du corps, l'idée de l'immortalité de l'âme [4], l'idée d'une survie de notre per-

1. Chamberlain, *Things japanese.*

2. Cité par Murdoch and Yamagata. *A history of Japan during the century of early foreign intercourse*, 1542-1651, p. 64.

3. Cité par Aston, *Littérature Japonaise*, p. 245.

4. Mais leur culte des ancêtres n'implique-t-il pas la croyance à l'immor-

sonne entière après la mort, idée spiritualiste, idée chrétienne, idée fondamentale de notre civilisation d'Occident, puisque définie en Grèce, reprise par le christianisme, elle a été adoptée, approfondie et transposée par des métaphysiciens comme Platon, Spinoza, Leibnitz, Kant, qui ont parlé tour à tour d'une Idée, d'une Essence individuelle, d'un Caractère intelligible, qui dans l'absolu serait le prototype éternel de notre personne mortelle — idée qui exprime si bien de quelle force nous nous cabrons devant la pensée que notre être se peut dissoudre totalement, cette idée parut fort étrange aux Japonais, dès leurs premiers entretiens avec les Jésuites.

En 1556, le père Nuguez Barretto, avoue que ce qui a surtout empêché le « roi de Bungo » de se convertir c'est « l'hérésie que l'âme périt avec le corps, qu'il n'y a pas d'esprit, et rien au delà de ce que nous perçevons par les sens [1] ». Les espérances, les craintes surtout qu'éveille en nous l'idée de vie future n'avaient point de prise sur les Japonais. Le Père Froez dit qu'ils considéraient « la vie future comme une simple fiction, et par conséquent les lois qui la concernent, simplement comme les décrets des hommes institués par le gouvernement des royaumes, afin que par la crainte des punitions de l'autre vie le peuple fût bridé... [2] » Bien plus, la doctrine que quiconque n'avait pas révéré le vrai Dieu, sa vie terrestre durant, serait sûrement brûlé en Enfer éternellement, heurtait les Japonais habitués à révérer, sinon à adorer leurs ancêtres. Toujours leur morale de soumission à la famille, au souverain, s'est opposée au christianisme qui enseigne à l'homme qu'il relève de sa seule conscience, et qu'il a sur terre et au delà sa destinée personnelle à remplir.

talité de l'âme? « Si les morts ont cessé d'être, dit Hirata, écrivain shintoïste, du début du XIXe siècle, que signifie le culte des ancêtres, et comment expliquerons-nous ce fait indubitable que les morts envoient des malédictions à ceux qui les ont lésés de leur vivant? » Hirata tire cette conséquence extrême du culte des ancêtres parce qu'il connaît déjà le dogme occidental de l'immortalité. Leur culte des ancêtres suppose une certaine survie dans le souvenir, et non pas une destinée personnelle, éternelle.

1. Murdoch, *op. laud*, p. 73.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 280.

Mœurs d'aujourd'hui, langage d'autrefois, croyances d'avenir, autant de témoins de l'impersonnalité japonaise[1]. Quand la mort se présente à eux, elle ne bouscule pas tout leur système d'idées : en supprimant leur personne elle ne nie pas brutalement une idée qui leur soit familière et nécessaire pour penser. Nous, au contraire, c'est la divine forme humaine que nous peignons au centre de nos toiles et ce nous est un scandale de penser que la pièce centrale de notre système de représentations court risque de s'écrouler à jamais.

Opposition fondamentale entre l'esprit des Japonais et le nôtre : les trois grandes crises de leur histoire correspondent aux intrusions dans leur vie close d'insulaires, de cette idée occidentale de personnalité. La première fois, vers le VIe siècle de notre ère, le bouddhisme, lorsqu'au travers de l'Asie et de la Chine il eût gagné le Japon, leur apporta un art hellénisé dont l'homme était le modèle unique. Il fallut que cette foi perdît son ascendant pour qu'après plus de sept siècles, pendant lesquels cet anthropomorphisme d'Occident s'était imposé, les artistes japonais revinssent librement à leurs caricatures, à leurs jardins, à leurs branches de pins, à leurs fleurs de pruniers et à leurs oiseaux. La deuxième fois, au XVIe siècle, lors de la prédication des Jésuites, les Japonais entendirent exalter la destinée humaine et les devoirs personnels du chrétien, prêcher l'immortalité de l'âme et la toute-puissance d'un Dieu-personne. Sous une autre forme, c'était encore l'humanisme d'Occident qui, par mer, cette fois, venait les attaquer. Ils firent mine de l'accepter quelque temps parce qu'ils pensaient qu'au christianisme était jointe une civilisation forte et somptueuse — comme jadis, ils avaient accepté en bloc la foi, l'art et la civilisation bouddhiques.

Lors de la révolution du Meiji et depuis, ni notre religion ni notre art n'ont beaucoup influé sur l'âme japonaise; mais les Américains représentants, de notre civilisation d'Occident,

1. J'ai étudié dans deux articles de la *Revue de Paris*, des 1er et 15 juin 1909 : *L'art japonais et la figure humaine* comment cet art, après avoir subi du VIIe au XIVe siècle l'influence de l'art gréco-bouddhique, s'affranchit peu à peu de cette tradition anthropomorphique dont il s'était servi d'ailleurs pour exprimer l'impersonnalité du sentiment bouddhique. Dès lors, ne voyant plus dans la figure humaine que prétexte à caricature ou à décor, il s'intéresse surtout aux fleurs, aux bêtes et aux paysages.

ont commencé de leur imposer notre anthropocentrisme social. Il ne s'agit plus d'une propagande d'idées morales ou de formes plastiques ; en les contraignant à adopter notre civilisation matérielle, nous leur insinuons peu à peu ce qui en fait l'âme : nos appétits, le sentiment de nos droits, notre désir de bien-être et de bien jouir qui éloigne de la nature, qui alourdit et attriste la vie. Peut-être cette fois réussirons-nous à leur donner notre peur des coups, notre crainte de souffrir, notre angoisse de mourir. Où notre art et notre religion n'ont point eu de prise durable, il se peut que morde profondément notre ambition de dominer et de jouir.

Humanisme et individualisme d'Occident, naturalisme et impersonnalité d'Extrême-Orient, se comprendront-ils, se mèleront-ils? C'est, au dire des Japonais et des Américains, riverains et voisins sur les deux façades du Pacifique nord, le grand problème du xx[e] siècle. Lors du conflit récent sur l'immigration, les Américains ont signifié au Japon qu'ils n'autoriseraient sur leur territoire la libre fréquentation des deux peuples que si les Japonais exaltaient assez leurs besoins matériels pour se hausser aux exigences de vie qu'eux Américains jugent seules dignes d'un homme libre. Mais si les Japonais acceptent ce défi économique, l'individualisme que suppose et développe la civilisation industrielle ne supplantera-t-il pas leurs habitudes d'impersonnalité?

III

Contre le Russe, sous l'armure du Japon moderne, l'âme du vieux Japon fit merveille[1]. Les héros de Port-Arthur, armés de fusils à répétition, méprisèrent autant la mort que les Samuraï à deux sabres. Ce n'est pas au lendemain de leur première victoire sur un peuple de race blanche que les Japonais vont renier leur dévotion au Mikado et aux îles japonaises, non plus que le Bushidô.

De Simonoseki à Moukden par Fusan, Tsou-shima, Fusan, Séoul, le Yalou, Liao-yang et le Chaho, au long de cette voie

1. Beaucoup d'officiers, pendant la guerre, portaient, montées en sabres, des lames qui avaient appartenu à des ancêtres samuraï.

triomphale du Japon moderne, qui prolonge le Tòkaidò, route glorieuse du vieux Japon, les milliers d'émigrants qui s'abattent sur la Corée et la Mandchourie exaltent leur orgueil. En route, piquant leurs cartes de petits drapeaux, ils repèrent les victoires de leurs flottes et de leurs armées, les commentent et les miment. Et, sur ces champs de bataille, fréquentent aussi les écoliers, transportés, hébergés, guidés gratuitement par les soins du gouvernement : pèlerins patriotes, au récit des morts de leurs héros, ils se convainquent que le temple de la morale est au Japon et que leur mission est de régénérer le monde.

Le Japon est encore un vaste camp : le peuple vit dans des maisons qui sont des manières de tentes fixes, ouvertes à tout contrôle, fait ses transports à bras ou à dos, se chauffe mal, ne mange pas à sa faim, dort à la dure, se lève et se couche avec le jour, et tout cela disciplinairement. Les recrues, soigneusement choisies dans le trop large contingent que 46 millions d'habitants fournissent à 19 divisions, ont tôt fait de s'encadrer dans le rang, d'accepter tous les préjugés et traditions du samuraï, d'apprendre par cœur, sans preuve ni discussion, les cinq articles du *Rescrit impérial à l'Armée et à la Marine* qui prescrivent le loyalisme envers le Souverain, l'union des inférieurs et des supérieurs par le respect et la bonté, la bravoure sans férocité, le sentiment du devoir et de la fidélité, la simplicité et la frugalité. Avec tous ses défauts, l'esprit du Bushidô inspire toujours les officiers : attitude composée, figure de circonstance, langage farci de moralistes chinois du temps passé ; dissimulation ; extrême vanité ; mépris de l'industrie, du commerce, des gagne-petit et des économes; conviction que hors du Japon rien ne vaut, que la morale militaire est la seule morale ; — avec toutes ses qualités aussi : respect des chefs et, au sommet de la hiérarchie, loyalisme envers le Mikado, impassibilité, dévouement et calme dans leurs rapports avec leurs inférieurs; extrême résistance et extrême patience de tous à supporter des manœuvres que notre goût du confort jugerait criminelles et qu'ils prennent comme une école de privations et de misères. L'armée est toujours au pinacle, on l'entretient, on la renforce, on la perfectionne. Grâce à elle le Japon peut parler haut; son armée et sa bra-

voure, c'est de tous les produits nationaux ceux dont la réputation par le monde est la mieux établie.

La guerre durant, le Bushidô eut beau jeu de survivre aux clans dont il était naguère le code et d'enflammer la nation ; mais, désormais, à moins que tous les dix ans il n'impose une guerre étrangère, trouvera-t-il à s'entretenir dans le Japon unifié ? En paix, dans la lutte pour supplanter les importations étrangères, et conquérir, sur les Européens et les Américains, les marchés d'Extrême-Orient, ce sont des appétits nouveaux, les appétits d'Europe et d'Amérique qui seront à l'œuvre : comment s'accommoderont-ils des maximes du samuraï ?

Sans doute, depuis cinquante ans, le Japon industriel et commercial, aussi bien que le Japon guerrier, est l'œuvre du Bushidô : c'est la pensée insupportable à des patriotes, que le Japon était une puissance tout juste bonne à consommer la camelote d'Europe et à plier devant ses caprices, qui a inspiré les hommes du Meiji : s'ils ont réussi en moins d'un demi-siècle à équiper leur pays, c'est que cette lutte économique, au même titre que la guerre, ils l'ont présentée comme une revanche de l'amour-propre national ; ce sont les mêmes vertus du temps de guerre que le Mikado recommande à son peuple pour grandir la paix durant : « Nous désirons que notre peuple dans toutes les classes travaille en bon accord, soit loyal dans ses métiers, frugal dans sa vie domestique, obéissant aux conseils de sa conscience et aux appels du devoir, franc et sincère dans ses manières, qu'il reste simple, évite l'ostentation, s'habitue aux durs travaux, qu'il soit sans indulgence pour lui-même[1]... » Mais ces vertus de pays pauvre et militaire seront-elles faciles à préserver dans un pays qui s'industrialise et s'enrichit ? C'est par esprit du Bushidô que l'on travaille à reprendre aux étrangers les affaires qu'ils ont accaparées au Japon, que l'on s'est hâté de convertir les emprunts étrangers qui avaient pour clause humiliante la garantie des droits de douanes, que l'on est si pressé de faire pencher la balance du commerce en faveur du Japon : le Bushidô ne pourra se revancher des Blancs, payer la grande armée et la grosse flotte qu'il exige, mener sa politique impérialiste et le

1. Octobre 1908. Ce sont, reprises, les recommandations du fameux *Rescrit sur l'Éducation* (23e année du Meiji).

cas échéant mater la Chine ou combattre une grande puissance, que si le pays s'enrichit. Mais après s'être enrichi par patriotisme, ne s'enrichira-t-on pas pour s'enrichir?

Au vieux Japon, pour décrire la décadence d'une époque, on disait : « Les civils aiment l'argent et les soldats craignent la mort ». Au Japon d'aujourd'hui, les soldats continuent à ne pas craindre la mort et à mépriser les gens d'affaires ; mais ils se mettent à aimer l'argent des autres : le mot économie *sekken*, étant pour eux synonyme de vice, ils signifient leur mépris des biens de fortune en les gaspillant ; ils font des dettes et s'en flattent ; les officiers sont plus coquets de leur tenue qu'avant la guerre ; on ne s'était jamais tant amusé depuis le début du XVIIIe siècle, depuis le *Genroku* ; dans chaque régiment on cite les plus célèbres buveurs de saké[1] !

Les civils aiment l'argent plus qu'ils l'ont jamais aimé : ils prennent leur revanche sur le dédain des samuraï. Le renom d'immoralité en affaires, qui pèse encore à l'étranger sur le commerce japonais, vient de l'incapacité de ces guerriers émérites, marchands improvisés. Cette belle morale militaire, si méprisante des intérêts matériels, ne sut pas, après la révolution du Meiji, pourvoir aux règles élémentaires de la moralité commerciale. Pressés pendant la guerre de subvenir aux besoins de l'armée, commerçants, industriels, financiers sont maintenant des personnalités de premier plan, alors qu'il s'agit, pour bien servir le pays, de négocier des emprunts, de monter des usines, de former des sociétés, d'organiser le commerce d'exportation. Le Japon commence de faire connaissance avec le héros de finance.

1. Voici l'article V de la *Proclamation à l'Armée et à la Marine* publiée naguère par le Mikado : « Si vous n'observez pas la simplicité et la frugalité, vous deviendrez faibles avec un cœur faux, vous vous accoutumerez à des habitudes de luxe qui mènent à la cupidité... C'est une des plus grandes sources de misère humaine et si on laisse le mal s'emparer de l'armée, il se propagera comme une épidémie et l'esprit de corps et la discipline seront brisés... Nous publions des règlements disciplinaires pour prévenir le luxe. » En août 1906, le ministre de la Guerre rappelait à l'armée ces principes : « Il est essentiel pour des hommes de guerre de mener une vie simple et d'éviter le luxe et l'extravagance... Pendant cette longue guerre où les hommes ont été constamment entre la vie et la mort, il y a eu une tension nerveuse qui est suivie maintenant d'une réaction et ce n'est pas sans raison que l'on peut craindre qu'ils ne négligent leurs devoirs et ne perdent l'empire sur eux-mêmes ».

A côté de l'austérité, de l'ascétisme, de l'amour du panache, s'installe le goût du bien-être, la passion des affaires, le désir de paix. L'âme nationale est un peu surmenée de la passion de mourir à la guerre. Les souffrances de la campagne, le désir de vaquer paisiblement à ses affaires et aussi d'être au courant des idées les plus neuves d'Europe donnent, chez eux, quelque lustre au pacifisme de nos Congrès de la Paix. La jeunesse japonaise n'est plus élevée dans les mêmes principes d'ascétisme que les jeunes samuraï de naguère : l'éducation qui s'adresse à la masse est désormais d'esprit plus séculier : les écoles techniques et industrielles prospèrent, maintenant qu'il y a un motif patriotique à brasser des affaires. L'enthousiasme à devenir soldat faiblit un peu : on signale des tentatives pour se soustraire à la conscription. et dans les régiments de Tôkyô et d'Osaka, les deux grandes villes industrielles de l'Empire, des actes d'indiscipline et même de désertion. Le civil commence de ressentir la morgue du militaire.

La morale militaire peut-elle survivre encore longtemps au vieux Japon? L'ancienne division de la société en quatre classes hiérarchisées: noblesse militaire. paysans, artisans, commerçants, est bouleversée par la formation d'une classe moyenne de capitalistes engagés dans les tissages et filatures de coton, dans les mines, dans les services de navigation. La plupart de ces hommes ont vécu à l'étranger : à fréquenter des banquiers anglais ou américains, des présidents de trusts, de gros spéculateurs[1], en même temps qu'ils ont gagné pour leurs titres de nouveaux riches un certain prestige, ils ont pris l'habitude du marché à terme, de la combinaison à lointaine échéance. Eux aussi, et non plus seulement le guerrier, donnent le ton. A leur exemple, on ne se contente plus comme aux temps du Japon fermé aux étrangers, de jouir du présent : on joue, on parie, on spécule ; on pense à l'avenir ; on le mêle à l'estimation que l'on fait de son bonheur. Le désir de jouir des biens de fortune grandit, le luxe individuel n'est plus dans la tradition japonaise de simplicité et d'égalité dans les manières, dans les conditions et les joies. Les nouveaux riches

1. Une commission de Japonais, présidée par le baron Eiichi Shibusawa, le plus grand « capitaine d'industrie » du Japon, est actuellement aux États-Unis pour y étudier les méthodes industrielles et commerciales.

empruntent à l'Europe, et à l'Amérique son luxe pesant : maisons de pierres, alourdies de tentures, encombrées de meubles, tapissées de nos tableaux à l'huile; les gens de petite aisance, suivant la mode, abandonnent leurs frêles maisons de papier pour se loger dans des cubes de briques.

Complémentaire de cette classe d'argent, grossit la classe des ouvriers : en quittant leurs rizières et leurs petits éventaires de détail pour la vie collective de l'usine et sa production intense et régulière, ces errants ont changé d'âme : regret de la vie d'autrefois et cependant conscience de la fatalité qui les pousse vers cette industrie nouvelle; haine de classe à travailler si durement pour le bénéfice apparent de quelques-uns et désir de partager leurs jouissances. Au malaise des ouvriers comme aux appétits des patrons, le vieux Japon n'offre pas de remède : c'est de l'étranger, depuis longtemps industrialisé, que l'on importe le socialisme comme le luxe : les sans-travail s'accumulent dans les grandes villes, à Osaka, à Tôkyô; les grèves violentes d'Ashio et de Besshi en 1907, si elles n'ont pas été fomentées par les socialistes, prouvent au moins que les ouvriers sont tout prêts à les entendre.

L'émigration est au bout du chemin que suivent les gens des rizières pour gagner les usines des villes : la grande industrie donne aux ouvriers les premières notions d'un apprentissage technique, d'un salaire plus élevé, de la puissance du capital : plus de 100 000 Japonais sont allés aux États-Unis depuis 1902. C'est la civilisation d'Amérique qui, présentement, s'implante au Japon : tissages, usines, chantiers de construction y préparent les voies aux idées, aux coutumes que les émigrants rapportent dans leurs bagages [1]. Appétits et droits nouveaux

1. Extrait d'un article sur le *Présent et l'avenir de nos entreprises d'émigration*, par Iwamoto Zenji : « Lorsque je rencontre des gens huppés et qui aux courses ont des allures de riches et que je leur demande d'où ils sont, ils me répondent en riant : « Nous avons peiné à l'étranger; nous y avons acquis une grosse fortune et nous sommes revenus au Japon. » En causant quelques instants avec eux, je suis étonné par la hauteur de leur caractère et la largeur de leurs vues. Ce sont des citoyens d'un grand pays continental, non plus des citoyens de petites îles. Rentrés au Japon, ils installent chez eux des poêles, des lits. Ayant rassemblé leurs amis du voisinage, ils leur font sentir que leurs demeures évoquent l'image des richesses et de la civilisation étrangères et leur font comprendre qu'ils viennent de remporter une grande victoire à l'étranger... »

commencent de lester l'impalpable monde bouddhique dont on vivait si détaché, que l'on quittait si aisément. De massives usines fument dans les sites où l'on venait rêver à l'évanescence des phénomènes.

C'est par patriotisme encore que les fondateurs du Japon du Meiji, de même qu'ils empruntèrent à l'Europe son industrie, pensèrent à lui prendre, sinon sa foi chrétienne, au moins quelque chose de son esprit chrétien. Les premières églises protestantes au Japon furent des chapelles de samuraï qui justifiaient leur conversion comme le fit un des plus notoires convertis, M. Utchimura : « Rendre ma patrie aussi forte que l'Europe ou l'Amérique, c'était avant tout le but de ma vie ; et la foi nouvelle n'était qu'un puissant instrument, pour la réalisation de mon idée[1] ». La force des Américains, il était apparu au Japonais qu'elle tenait à leur esprit fortement individualiste, produit du christianisme, et à la valeur sociale qu'ils reconnaissaient aux fortes personnalités.

Depuis un demi-siècle, les défenseurs du passé dénoncent les dangers de cet esprit chrétien : par l'importance qu'il attribue aux devoirs envers soi-même et au salut personnel, il développe chez l'individu un sentiment de sa valeur et de son indépendance qui menace de l'emporter sur le loyalisme envers le Mikado et la piété filiale. Prêché surtout par des protestants venus des pays les plus libres de critique et d'examen, l'Évangile, par son enseignement que tous les hommes sont égaux, paraît à beaucoup de Japonais menacer l'esprit de hiérarchie et de subordination et mener directement aux idées démocratiques, au socialisme, à l'antipatriotisme et à l'anarchie.

Mais, non plus que de notre industrie, les Japonais aujourd'hui ne peuvent se passer de cet esprit du christianisme. Pour que le Japon vainqueur à la guerre, passe pour civilisé aux yeux des Occidentaux, il faut qu'il ajuste sa morale à sa nouvelle organisation économique et sociale, qu'il adopte les règles de la morale industrielle que Spencer opposait à la morale militaire. Mais cette morale occidentale est en ses origines aussi chrétienne qu'industrielle : elle a pour principe le

1. Cité par Raoul Allier. *Le Protestantisme au Japon.*

culte de l'individu, pour idéal la plus grande liberté compatible avec l'égalité de tous, pour condition le respect scrupuleux des contrats. Cette morale émancipatrice de l'individu, comment va-t-elle s'accorder avec la vieille morale japonaise qui enserre l'individu dans les cinq types de relations confucianistes[1] : rapports de gouvernant à gouverné, de père à fils, de mari à femme, de frère aîné à frère puîné et d'ami à ami?

Une morale militaire qui a fait ses preuves, mais qui apparaît un peu courte et surannée; des restes de religion, bouddhisme ou shintoïsme, sans grande prise sur les âmes; une opposition croissante entre les classes et un progrès du luxe et du socialisme; beaucoup de scepticisme développé par une éducation trop intellectuelle importée pêle-mêle, de l'étranger : chez les primaires un nationalisme étroit et fanatique; une anarchie assez provocante et débraillée chez les élèves de l'enseignement secondaire; un mécontentement critique, un sentiment de vide, une ambition matérielle et insatiable, un goût affecté pour les idées subversives chez beaucoup d'étudiants[2] : le remède à ces maux venus d'Occident, les Japonais le cherchent en Occident.

Il n'y a aucune chance pour que le Japon devienne jamais pays chrétien, mais le gouvernement est assez disposé à accepter l'assistance de l'esprit chrétien pour parler morale

1. Chaque année au Seido, on célèbre une fête en l'honneur de Confucius. Cette année, M. Nakajima, dans le *Rikuzo zasshi*, a critiqué ce culte : Confucius est trop grand admirateur du passé; ses tendances beaucoup trop conservatrices ne sauraient s'accorder avec celles du Japon moderne; il vise à créer une sorte d'aristocratie intellectuelle, à détruire plutôt qu'à encourager l'esprit de recherche; il pèche enfin par excès d'altruisme, en soumettant toujours l'individu aux intérêts, aux volontés ou à l'autorité d'autrui. Il n'y a pas unanimité à critiquer ainsi le Maître, mais le temps n'est plus où sa parole s'imposait sans discussion. *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* (Juillet-septembre 1909).

2. M. Makino, ministre de l'Instruction publique, le 9 juin 1906, lançait cette circulaire : « ... En voyant, parmi la jeunesse des deux sexes, se manifester, depuis quelques temps, l'affaissement des caractères et le relâchement dans les mœurs, le ministre ne peut se défendre de gémir de cet état de choses. Il y a parmi les étudiants une tendance à s'adonner au luxe, à se laisser tourmenter par des idées creuses et des rêves pessimistes et à négliger leurs devoirs d'état; il en est même qui ne rougissent pas de mener une vie licencieuse. Si la vigilance des familles et la discipline des écoles continuent d'être relâchées, on ne peut prévoir jusqu'à quel point le mal menace de s'étendre. »

à la jeunesse. L'opposition au christianisme d'Occident et à ses dogmes de créateur-personne, d'immortalité de l'âme, de destinée personnelle, est tombée. Il y a trois siècles, dans leur nouveauté, ils choquaient les Japonais qui, au surplus, derrière les missionaires catholiques entrevoyaient l'ambitieuse silhouette de Sa Majesté très catholique. Maintenant que le Japon se sent de taille à nationaliser les religions qu'on lui importe, à faire, lui, tête de l'Asie, la synthèse des grandes religions du monde, asiatiques d'origine; maintenant que ses progrès industriels lui créent des problèmes sociaux, analogues à ceux que connaît l'Europe, il n'est pas ennemi de l'appui que le christianisme pourra lui prêter dans sa lutte contre le pessimisme, la misère, l'égoïsme et le scepticisme [1].

Après les sacrifices de sang et d'argent qu'elle a consentis, la volonté populaire qui observe que l'accroissement de la puissance du peuple est par le monde un signe de civilisation, tolérera-t-elle longtemps les privilèges sociaux des riches, la souveraineté divine du Mikado et la seule responsabilité devant lui des gouvernants? Elle mène campagne pour obtenir le suffrage universel, et, à son défaut, pour qu'on diminue le cens électoral. Le peuple témoigne de son inquiétude par des émeutes [2], à intentions mal définies et à développement mal réglé. Il n'a guère à espérer de conquête rapide de ses droits, tant que le présent Mikado et les *genro* vivront, tant que le parlement n'aura pas plus d'éducation et d'indépendance. Le premier ministre actuel, le comte Katsura, a lié partie avec les hommes de clan; son ministère marque un recul sur le ministère Saïonji, qui avait des apparences plus parlementaires. Qu'arrivera-t-il à la mort du Mikado et de ses vieux conseillers,

1. Le jour où s'est ouverte la Conférence œcuménique de la Fédération universelle des Étudiants chrétiens, le 3 avril 1907, le *Japan Times*, journal de Tôkyô, rédigé en anglais par des Japonais, disait : « Nous avons tristement conscience de la décadence générale de l'esprit religieux dans ce pays, et nous donnons joyeusement notre appui à toute entreprise, dans l'ordre spirituel, qui aura pour résultats la réforme et la purification sociales. » La réception enthousiaste qu'a reçue au Japon le général Booth de l'Armée du salut, prouve que la religion chrétienne y est plus populaire par ses œuvres que par ses dogmes.

2. Émeutes de Tôkyô, après la paix de Portsmouth, 1905, contre le ministère Katsura; émeutes contre la Compagnie des tramways, 1906; émeutes aux mines d'Asshio et de Besshi, 1907.

le marquis Inouyé et le prince Yamagata, qui survivent au prince Ito? On leur reconnaît un droit sur le régime qui est leur œuvre personnelle, mais, eux disparus, la population égalitaire de Tôkyô et d'Osaka, continuera-t-elle à reconnaître aux hommes de clans, le droit d'échapper à son contrôle? On respecte infiniment l'Empereur : l'origine divine et l'antiquité de sa famille symbolisent la dignité incomparable du Japon dans le monde. Son règne n'évoque que progrès matériels, expéditions glorieuses, devant lesquels s'ébahit le monde civilisé. Tout de même on croit moins à son origine divine.

Le respect des morts baisse, à mesure que l'on vit plus vite et plus penché sur l'avenir; les jeunes s'émancipent des conseils des vieux *inkyo*; ils rêvent de bonheur, de vie personnels. La femme n'est plus l'esclave aussi docile de ses parents, de ses beaux parents, de son mari : elle fréquente les écoles, les universités; elle préfère gagner son indépendance à l'usine, dans les bureaux, en travaillant; ce n'est plus la dupe à l'expression douloureuse et résignée qu'ont fixée les masques classiques des *Nô*. Elle qui, des siècles durant, représenta une des plus grandes forces de la tradition, en dressant les enfants aux sentiments d'abnégation, de loyalisme et d'orgueil national, la voilà qui s'émancipe. Japonais et Japonaises, de retour des pays anglo-saxons, parlent de mariages d'amour.

A lire nos philosophes occidentaux, Montesquieu ou Rousseau, Schopenhauer, Spencer ou Nietszche, — que les étudiants pratiquent si avidement et que l'on traduit à l'usage des Chinois pour les émanciper, — les Japonais substituent peu à peu notre conception abstraite et égalitaire des droits à leur respect traditionnel des hiérarchies sociales. A Paris, on peut rencontrer de jeunes Japonais ayant pour tâche d'enquêter sur les morales, stoïcienne et chrétienne qui ont élevé notre monde antique et moderne : notre morale attire ces extrême-orientaux par sa nouveauté; elle répond au sentiment d'orgueilleuse indépendance et d'optimisme que leur a donné la victoire.

Notre civilisation occidentale, les Japonais s'avisent qu'ils ne peuvent plus désormais la détailler : ils y sont entrés trop

avant, pour continuer à en détacher les matériaux et à en répudier l'esprit.

A force de nous imiter de l'extérieur, en ceci puis en cela, tout en réservant leur *Kokoro*, leur cœur, voilà qu'ils sont pris sournoisement dans l'engrenage, et qu'un conflit s'installe dans leur esprit entre deux philosophies, deux jugements sur la place de l'homme dans la nature et dans la société : d'une part, la croyance millénaire que la personne humaine n'est qu'une illusion dans un monde de phénomènes dont le centre n'est nulle part et qu'elle doit s'effacer devant toutes les hiérarchies sociales ; d'autre part, l'homme, centre du monde, qu'il domine par sa volonté et sa science, et qui prétend à l'égalité des droits et des chances.

Si les officiers étaient les maîtres, peut-être fermeraient-ils brusquement le Japon, comme le fit Ieyasu au XVIIe siècle. Ordre féodal, dont la règle vivait de l'impersonnalité héroïque et disciplinée du Vieux Japon, contre l'industrialisme et ses appétits de jouissance et d'émancipation, ils ont un peu la défiance des ordres catholiques, maîtres des îles Philippines, quand les idées libérales s'y infiltrèrent. A syndicats de financiers, syndicat et demi de militaires. Ils profitent du passage des citoyens au régiment pour pousser leur propagande bushidô : il faut que ces soldats quittent la caserne, marqués pour la vie, le cerveau farci de maximes qui, automatiquement, se mueront en réflexes guerriers.

Mais les affaires resaisissent ces soldats : apothéose du guerrier, la victoire, en faisant aussi du financier l'homme du jour, a précipité le conflit entre les deux morales. Qu'arrivera-t-il, dans les grèves ou les émeutes, quand l'armée aux traditions samuraï sera chargée de faire rentrer dans le rang les victimes de l'industrie, que la misère et les idées d'Occident en auront fait sortir? Émancipé de l'autorité familiale, fier de ses droits devant l'État, chez le Japonais se forme présentement un individualisme raisonneur et jouisseur, à l'américaine, qui, attendant beaucoup plus de la vie, craindra la mort davantage.

LOUIS AUBERT

MINES SOUS-MARINES

ET

DÉFENSE NATIONALE

Le 13 avril 1904, l'escadre russe était sortie de Port-Arthur : un chef illustre et plein d'activité, l'amiral Makharof, arrivé depuis quelques jours, avait entrepris de transformer en une force navale agissante cet amas de navires sans cohésion ni entraînement. Après quelques évolutions d'ensemble, puis un échange de coups de canon à toute portée avec les cuirassés japonais aperçus à l'horizon, l'escadre avait repris la route du mouillage. Le *Petropavlosk* qui la conduisait, battant pavillon d'amiral, n'était plus qu'à deux milles de l'entrée du port, quand tout à coup un nuage de vapeur et de fumée enveloppa le cuirassé ; sous les yeux terrifiés des Russes, ses mâts s'abattirent, son arrière se dressa presque verticalement, les hélices tournèrent affolées dans l'air et quatre-vingt-dix secondes après l'explosion de cette masse de 12 000 tonnes qui avait coûté 40 millions et portait 800 hommes, il ne restait que 80 naufragés s'accrochant à quelques épaves. La coque avait rencontré entre deux eaux une mine sous-marine.

Une demi-heure après, le cuirassé *Pobieda* à son tour heurtait une autre mine : mais, plus heureux, il en était quitte pour une voie d'eau que l'arsenal de Port-Arthur put réparer en quelques semaines.

Les Russes n'attendirent qu'un mois leur revanche. Le 15 mai, l'escadre japonaise, étant venue faire une démonstration devant Port-Arthur, passa dans une zone minée par la défense : le *Hatsusé*, cuirassé de 15 000 tonneaux, heurta une torpille et sauta avec son équipage : avant que les embarcations de l'escadre eussent fini d'explorer le lieu du sinistre pour rechercher les survivants, le cuirassé *Yashima* de 12 000 tonneaux touchait une autre mine et coulait.

Les mines sous-marines firent d'autres dégâts pendant la guerre : du côté russe, le cuirassé *Sébastopol*, avarié gravement à deux reprises et immobilisé chaque fois deux mois ; le croiseur cuirassé *Bayan*, rendu indisponible pour trois mois ; le croiseur *Boyarin*, coulé en quelques minutes avec tout son équipage ; chez les Japonais, le cuirassé *Asahi* et le croiseur *Chiyoda*, avariés plus ou moins sérieusement ; les garde-côtes *Heï-Yen* et *Saï-Yen*, les croiseurs *Akashi* et *Takasago*, coulés. Jusqu'à la bataille de Tsoushima, ce sont les mines qui de beaucoup ont produit les plus grands effets matériels ; on trouve seulement trois bâtiments russes (*Retvisan*, *Tsarewitch*, *Pallada*) avariés par des torpilles automobiles dans la surprise du 8 février, et, coulés par le canon, les croiseurs *Varyag* à Chemulpo, *Nowik* et *Rurik* après le combat du 10 août 1904. Encore n'avons-nous compté à l'actif des mines que les grands bâtiments, négligeant les nombreux torpilleurs, contre-torpilleurs et canonnières dont elles causèrent la perte : dans la canonnade du 10 août, aucun navire n'a été détruit ni même n'a eu d'avarie majeure, et les pertes n'ont pas dépassé 720 hommes (150 tués et 570 blessés) entre les deux partis. Pourtant elle a amené la dispersion, la disparition complète, pour mieux dire, de la flotte russe d'Extrême-Orient. Mais, après les torpilles automobiles, les mines sous-marines avaient préparé l'action de l'artillerie, décapité l'escadre russe, retardé le moment de la lutte et modifié l'équilibre des forces en présence. Le canon restera le roi des batailles navales ; mais la dernière guerre a montré l'importance des mines.

C'est au siège d'Anvers, en 1585, que les Hollandais employèrent pour la première fois des engins méritant le nom de mines automatiques. Ils laissaient aller à la dérive des

récipients lestés de poudre et contenant un mécanisme d'horlogerie qui commandait une platine à mèche. Au bout d'un temps déterminé, l'explosion se produisait et causait des avaries aux barques qui se trouvaient à proximité. Cette invention coûta, dit-on, la vie à plus de 800 Espagnols.

Les Anglais paraissent avoir essayé, quarante ans, plus tard, au siège de La Rochelle, l'emploi d'appareils analogues, mais sans en obtenir de grands résultats. Un siècle et demi plus tard, Bushnell en Amérique lors de la guerre de l'Indépendance, Fulton en France, puis en Angleterre, pendant les guerres de l'Empire, combinèrent des « machines infernales » plus perfectionnées ; ils suspendaient à une bouée une boîte remplie de poudre et munie d'un mécanisme d'explosion fonctionnant au choc ; le courant l'amenait doucement vers les vaisseaux ennemis : malgré quelques expériences assez probantes, l'usage de ces engins ne se généralisa pas. Les Anglais y avaient moins de confiance que dans leurs canons, et les Français répugnaient à se servir d'armes aussi peu chevaleresques.

Pendant la guerre de Sécession, aux États-Unis, apparut la première mine moderne, la mine Singer. C'était une carcasse métallique à demi remplie de poudre et retenue entre deux eaux par un câble qui la réunissait à des blocs de fonte posés au fond de la mer ; un boulet placé en équilibre sur le couvercle de la carcasse tombait au choc d'une carène, arrachait une étoupille et mettait le feu à la charge. Au siège de Mobile, en 1864, l'amiral Farragut, s'approchant des ouvrages pour les bombarder avec son escadre, perdit sur des lignes de mines Singer le monitor *Tucumah* et plusieurs petits bâtiments. D'autres torpilles analogues étaient mises en feu électriquement, leurs fils conducteurs aboutissant à une pile installée à terre : la défense pouvait ainsi les faire exploser au moment opportun. Électriques ou automatiques, les mines sous-marines détruisirent pendant cette guerre 7 monitors et 11 vaisseaux en bois, alors que le canon, malgré de nombreuses atteintes, ne coula pas un seul navire.

Depuis cette époque, toutes les marines ont adopté des torpilles électriques dites « vigilantes », qu'elles mouillent aux approches de leurs ports, en lignes repérées à l'avance. Ces torpilles sont particulièrement commodes pour la défense :

leur explosion est commandée d'un observatoire à terre; elles peuvent donc laisser passer sans dommage les navires amis. Mais ce ne sont que des sentinelles de défense fixe, utilisables seulement aux abords immédiats des côtes. L'idée devait venir de chercher des engins indépendants de toute installation extérieure et que l'on pût poser le long des côtes de l'adversaire.

C'est à ces engins qu'on réserve habituellement les noms de mines sous-marines et de torpilles automatiques.

Leur conception date de 1880; il en existe aujourd'hui un nombre infini de modèles, qui diffèrent par le poids et la nature de leur charge, et par leurs mécanismes intérieurs. Toutes comportent, comme la mine Singer de 1840, une carcasse en métal renfermant l'explosif, et un poids-ancre auquel la carcasse est réunie par un câble d'acier. Mais il y a en outre — et c'est une condition essentielle pour l'emploi offensif des mines — un appareil régulateur de l'immersion, grâce auquel la carcasse se place automatiquement à la profondeur que l'on désire, quelle que soit la hauteur du fond.

Cet appareil est le même, aux détails près, sur presque toutes les mines en service. Le câble d'acier qui joint la carcasse au poids-ancre est enroulé sur un treuil à l'intérieur de ce dernier. La mine étant jetée à la mer, la carcasse reste à la surface en vertu de sa flottabilité, tandis que l'ancre, qui est très lourde, tend à descendre; un petit poids auxiliaire, pendu au bout d'une ligne au-dessous de l'ancre, tire sur un verrou qui, en se dégageant, libère le treuil : l'ancre peut alors descendre en déroulant le câble. Quand le poids auxiliaire touche le fond, il cesse d'agir sur le verrou, le treuil est immobilisé et le déroulement du câble s'arrête. L'ancre va cependant jusqu'au fond, mais en tirant cette fois sur le câble et en faisant descendre la carcasse; cette dernière se trouve finalement immergée à la longueur que l'on avait donnée d'avance à la ligne de suspension du poids auxiliaire. Cet ingénieux appareil, imaginé par un officier de la marine française en 1882 et copié depuis dans tous les pays, permet de mouiller les mines très rapidement sans connaître la profondeur de l'endroit. Il fonctionne très bien avec des profondeurs d'une centaine de mètres.

Dans les mers à niveau constant comme la Méditerranée, on

règle habituellement l'appareil automatique de manière que la partie supérieure de la mine soit à 3 mètres au-dessous de la surface. Dans les mers à marée, on mouille les mines de manière qu'elles soient à une très faible immersion (50 centimètres ou 1 mètre), à mer basse, afin qu'elles ne redescendent pas trop profondément à mer haute. On a du reste cherché le moyen de conserver à la torpille une immersion constante quelle que soit la hauteur de marée, mais sans y réussir jusqu'à présent : l'emploi des mines est donc moins commode dans les mers à marées.

La charge (coton-poudre ou mélinite fondue) est contenue dans une boite étanche, à l'intérieur de la carcasse, et renferme une ou plusieurs amorces. Son poids varie entre 30 et 100 kilogrammes suivant le modèle de la mine. Une grande charge est plus puissante ; mais, l'engin étant plus lourd et plus encombrant, on ne peut en mettre qu'un moindre nombre à bord du navire mouilleur. Du reste, les résultats d'une explosion sous-marine sont bien difficiles à déterminer à l'avance. On a été fort surpris de constater, pendant la guerre russo-japonaise, que les torpilles automobiles avaient causé des avaries sans très grande importance, tandis que des mines sous-marines à moins forte charge avaient coulé des cuirassés. On a depuis peu l'explication, grâce à des expériences faites en Italie, aux États-Unis et en France : la charge de la mine automatique explose dans une chambre à air (la carcasse, qui lui donne la flottabilité nécessaire à son maintien entre deux eaux), et le coton-poudre a le temps de brûler complètement avant de défoncer l'enveloppe extérieure et d'agir sur l'obstacle ; l'utilisation de l'explosif est ainsi meilleure que dans la torpille automobile où la pointe est bourrée de coton-poudre dont la détonation est souvent incomplète. Aussi, tandis qu'on augmente sans cesse la charge des torpilles automobiles (elle atteint 120 kilogrammes pour les modèles les plus récents), celle des mines reste à peu près la même : 50 ou 60 kilogrammes.

L'inflammation des amorces se produit au choc d'un navire, mais par l'intermédiaire de mécanismes très différents.

Il y a des mises de feu électriques : une carène heurtant la mine brise un tube de verre plein d'acide sulfurique, et cet acide tombe sur deux électrodes, zinc et charbon, qui forment

une pile dont le circuit comprend les amorces. C'est un système de ce genre que les Russes employaient à Port-Arthur. Dans d'autres modèles, la pile placée à l'intérieur de la carcasse est constamment prête à fonctionner : un choc au dehors permet au courant électrique d'arriver aux amorces, telle la pression sur le bouton qui actionne une sonnerie. Plus fréquemment, la mise de feu est purement mécanique. La secousse, donnée à la mine par un navire qui la touche, détermine la chute d'un poids ou l'oscillation d'un pendule, dont le mouvement se transmet à un percuteur qui frappe l'amorce; ou bien ce percuteur est directement commandé par des leviers qui font saillie à l'extérieur de la torpille et rentrent sous l'effet du choc. Les mines japonaises étaient, pour la plupart, de ce dernier type. On abandonne les mises de feu électriques parce qu'elles sont d'un fonctionnement capricieux, les appareils à leviers parce que les herbes et les coquillages les paralysent au bout d'un certain temps. Les mises de feu mécaniques à pendule ou à poids intérieur sont de beaucoup les plus répandues.

L'appareil de mise de feu doit être insensible aux agitations des vagues, comme à l'inclinaison de la mine sous l'effet des courants, et ne fonctionner que par choc. C'est une question de sensibilité à régler d'une manière assez précise et, si le résultat est généralement obtenu, ce n'est pas sans difficultés. D'autre part, il est indispensable que l'explosion ne puisse en aucun cas se produire avant que la mine soit immergée : on y arrive en verrouillant l'appareil de mise de feu au moyen d'un morceau de sel ou de sucre qui fond en quelques minutes dès que la torpille est à l'eau; si simple que soit ce procédé, il est très efficace et universellement employé. Dans la dernière guerre, on n'a signalé qu'un seul accident causé par une mine non encore mouillée, qui explosa, pendant qu'on la chargeait, sur le pont du bateau japonais *Chydra Maru*. Les mines sous-marines sont nécessairement des engins compliqués, d'un maniement assez délicat; on ne doit les confier qu'à un personnel soigneusement choisi et entraîné; presque partout, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, aux États-Unis, ce personnel est rigoureusement spécialisé.

La carcasse qui contient la charge doit être très robuste, afin

de supporter sans dommage les manipulations du chargement et du mouillage et de résister aux effets de l'explosion d'une autre mine éclatant dans le voisinage. Il faut aussi qu'elle ait une grande flottabilité pour se tenir toujours à l'immersion désirée, malgré l'influence des courants qui tendraient à la coucher sur le fond. Ces qualités ne peuvent être obtenues que par l'augmentation du poids et des dimensions de la carcasse. Comme d'autre part, on a intérêt à employer des mines légères pour pouvoir en mouiller un grand nombre, on est obligé d'admettre un compromis entre des conditions contradictoires. En moyenne, une mine portant 50 kilogrammes d'explosif pèse en tout de 300 à 400 kilogrammes.

Les mines sont ordinairement mouillées en lignes. Dans chaque ligne, la distance entre les torpilles est fixée par la limite de leur résistance aux explosions voisines : c'est le plus souvent 25 ou 30 mètres. La largeur des bâtiments modernes dépassant 20 mètres, un navire qui traverse une ligne de mines a les plus grandes chances d'être atteint; s'il coupe successivement deux lignes parallèles, il y a pour lui presque certitude d'avarie. Mais plus souvent sans doute, en temps de guerre, les mines seront semées au hasard, sans ordre aucun, surtout dans les parages ennemis où l'opération ne sera pas facile et où on aura hâte de l'avoir terminée. Les mines peuvent être posées par des bâtiments de toutes classes. Il suffit d'embarcations quand on opère chez soi et que, par exemple, une escadre au mouillage dans une rade non protégée veut s'entourer d'une ceinture d'explosifs. Des croiseurs, des transports ou même des bâtiments de commerce peuvent être employés pour aller jeter sur les côtes de l'ennemi des mines qui l'empêcheront de sortir de ses ports. En 1904-1905, les Japonais se servirent beaucoup de leurs torpilleurs pour cet usage; mais les torpilleurs sont trop petits pour porter plus d'une dizaine de mines et trop encombrés pour les mouiller commodément, surtout si la mer n'est pas calme : or, c'est évidemment par mauvais temps qu'une opération de ce genre peut le mieux réussir, la surveillance étant plus difficile. Les Russes, eux, avait fait construire avant la guerre deux bâtiments spéciaux, l'*Amour* et l'*Iénisséi*, sortes de transports à grande vitesse, presque démunis d'artil-

lerie, mais pourvus des installations nécessaires pour porter chacun 400 mines. Les Russes n'osèrent pas confier à ces navires les missions qu'ils eussent été aptes à remplir : infester de torpilles les abords des îles Elliot, dont les Japonais avaient fait leur base navale contre Port-Arthur, ou les environs mêmes des ports du Japon. Ces opérations n'étaient pas sans présenter des dangers sérieux, mais pouvaient valoir des résultats importants : la perte de l'*Iénisséi* qui, devant Dalny, coula sur une des torpilles qu'il venait de poser, montre bien que les opérations défensives sont parfois dangereuses, elles aussi, quoique moins profitables.

A l'exemple des Japonais, c'est à un emploi offensif des mines que se préparent toutes les nations maritimes. Les unes ont fait construire des navires spéciaux pour transporter et mouiller les torpilles : l'Allemagne en particulier en a trois tout neufs, de 2 000 tonneaux environ de déplacement. Les autres, par économie, transforment des bâtiments anciens, de faible valeur militaire, mais encore rapides : l'Angleterre a ainsi modifié sept croiseurs, les États-Unis six, l'Italie trois.

Les qualités nécessaires à un transport de mines sont : une grande vitesse pour pouvoir agir par surprise, un pont bien dégagé pour qu'un grand nombre de torpilles y tiennent à l'aise, et un tonnage peu élevé, pour que le navire passe inaperçu, et aussi pour que sa perte, si elle se produit, ne soit pas trop sensible. Il semble préférable d'avoir des transports faits exprès, avec un déplacement d'un millier de tonneaux. Mais une autre solution, qui est peut-être celle de l'avenir, consisterait à employer des sous-marins conçus spécialement dans ce but : ils feraient à la surface leur traversée d'aller, jusqu'aux abords du port ennemi, plongeant, bien entendu, en cas d'alerte; ils s'immergeraient pour procéder à la pose des mines, qu'ils pourraient, complètement invisibles, mener jusque dans les passes les mieux défendues. Ils courraient, sans doute, le risque d'être coulés sur quelques torpilles de la défense; mais ils auraient de grandes chances de réussir.



La mine sous-marine est un engin aveugle. Une fois posée rien ne décèle sa présence, et elle est offensive pour quiconque

la rencontre. On ne saura jamais d'une façon certaine si les mines qui ont avarié les bâtiments russes et japonais avaient été mouillées par des ennemis ou par des amis. Il est vrai que les lignes de torpilles des deux nations s'enchevêtraient au large de Port-Arthur : chacun savait bien, au moment où il venait de les poser, leur situation à peu près exacte : mais quelques semaines suffisaient aux courants de la mer Jaune pour les déplacer malgré la résistance de leur ancre sans doute trop faible ; lorsqu'on vint pour les relever à la fin de la guerre, beaucoup avaient été entraînées fort loin de la forteresse qu'elles devaient défendre ou bloquer. On en trouvait encore, l'an dernier, jusqu'aux environs de Tchéfou, et, sans compter les avaries graves, elles coulèrent en trois ans plus de vingt navires de commerce de toutes nationalités. Cela prouve, évidemment, que ces mines étaient bien construites, avec des carcasses étanches et robustes. Mais ni Russes ni Japonais ne voulaient avouer que leurs torpilles eussent une efficacité si prolongée, et les compagnies de navigation lésées ne savaient à qui s'en prendre. Il semble difficile d'admettre, à notre époque, qu'après une guerre navale les mers puissent rester infestées d'engins anarchiques dont personne ne serait responsable.

Aussi la deuxième Conférence de la Paix, réunie à La Haye en 1907, s'est-elle occupée très longuement de la question des mines. L'Angleterre, plus intéressée que quiconque au maintien de la liberté des mers et hostile en principe à toute innovation qui pourrait diminuer la valeur des escadres cuirassées, avait apporté un programme de prohibitions variées. D'abord elle voulait interdire absolument les mines non amarrées, — les torpilles du siège d'Anvers modernisées. Les Japonais en avaient employé à la bataille du 10 août, où leurs torpilleurs en lançaient sur la route de l'escadre russe, l'obligeant ainsi à changer continuellement sa direction ; ils n'en avaient tiré aucun bénéfice certain ; mais croyant à l'utilisation possible de ces engins, ils s'opposèrent à la proposition anglaise. La Conférence se rallia à un texte autorisant l'emploi des mines non amarrées « pourvu qu'elles soient construites de manière à devenir inoffensives une heure au maximum après que celui qui les a placées en a perdu le contrôle ». Comme il est très difficile, sinon impossible, de combiner un engin dont la durée

d'offensivité soit fixée d'une façon aussi précise, la condition posée par la Conférence n'est guère que théorique; les nations qui utiliseront des mines non amarrées pourront toujours affirmer leur bonne foi.

Quant aux mines amarrées, l'Angleterre aurait voulu que l'usage en fût limité aux eaux territoriales (celles de la nation qui les mouille et, bien entendu, celles de l'adversaire). « Sans cela, disaient les diplomates anglais, on pourrait, au moyen d'un cordon de mines disposé autour d'un port ou d'une île, en faire le blocus; et cela serait contraire au principe posé par le traité de Paris de 1856, d'après lequel le blocus, pour être légitime, doit être effectif, c'est-à-dire tenu par des navires. » Ils ajoutaient que, dans une guerre européenne, si aucune restriction n'était imposée aux belligérants, une mer étroite comme la Manche pourrait être minée sur toute sa largeur et pratiquement interdite à la navigation des neutres.

L'Allemagne, qui compte beaucoup sur les mines et s'est outillée tout particulièrement, se refusa à cette limitation. Elle fit observer que la zone des eaux territoriales, comprenant seulement l'étendue d'eau située à trois milles (5 500 mètres) des côtes, a été fixée à une époque où les canons ne portaient pas plus loin. Mais l'artillerie moderne atteint son but à une distance au moins double, et il paraîtrait inadmissible qu'on ne pût pas mouiller des mines sous-marines là où l'on peut recevoir les projectiles des batteries côtières. Malgré une concession de l'Angleterre qui acceptait la limite à dix milles (18 500 mètres) autour des ports de guerre fortifiés, la majorité de la Conférence refusa d'interdire la pose des mines dans quelque région que ce fût. Mais l'Angleterre fit admettre l'article suivant : « Il est interdit de placer des mines automatiques de contact devant les côtes et les ports de l'adversaire dans le seul but d'intercepter la navigation de commerce ». Deux nations seulement firent des réserves : l'Allemagne, décidée à à n'admettre aucune entrave à l'emploi des mines sous-marines, et la France qui, patrie des hardis corsaires de jadis, ne manque jamais de protester — théoriquement du moins — contre l'abolition de la guerre au commerce.

Certaines mines russes ou japonaises, ayant rompu le câble qui les réunissait à leur ancre, étaient parties à la dérive et

avaient été rencontrées en pleine mer par des neutres. Pour éviter les accidents de cette nature, l'Espagne proposa qu'il fût interdit dorénavant « de placer des mines ne devenant pas inoffensives dès qu'elles auraient rompu leurs amarres ». Il est très difficile de garantir qu'un système de mise de feu, si bien combiné qu'il soit, se désarmera automatiquement par le seul retour de la torpille à la surface. Beaucoup de procédés ont été essayés, dont aucun ne mérite une confiance absolue. Cependant les puissances acceptèrent la proposition espagnole.

Elles furent plus prudentes lors qu'elle s'engagèrent « à pourvoir *dans la mesure du possible*, à ce que les mines mouillées deviennent inoffensives après un laps de temps limité ». Il s'agissait par là d'éviter que, deux ou trois ans après la guerre, des torpilles oubliées ou parties en dérive pussent encore causer des désastres. Le moyen est de disposer la torpille de manière qu'elle coule au bout d'un temps fixé : on fait commander une soupape de noyage par un mécanisme d'horlogerie capable de marcher plusieurs mois sans être remonté ; ou bien dans la carcasse, on met une pastille d'un métal, comme le zinc, qui, rongé peu à peu par l'eau de mer, crée lentement une voie d'eau. Mais, on ne saurait affirmer que la mine ne disparaîtra pas au bout d'un mois ou qu'elle ne restera pas, au contraire, offensive pendant des années. Les recherches continuent partout sans que personne ait une solution sûre.

Aussi l'obligation étroite de toute nation, qui aura fait usage de mines au cours d'une guerre, sera de les faire disparaître le plus tôt possible après la fin des hostilités. La Conférence a adopté l'article suivant :

A la fin de la guerre, les puissances contractantes s'engagent à faire tout ce qui dépend d'elles pour enlever, chacune de son côté, les mines qu'elles auront placées. Quant aux mines de contact amarrées, que l'un des belligérants aurait posées le long des côtes de l'autre, l'emplacement en sera notifié à l'autre partie par la puissance qui les a posées, et chaque puissance devra procéder dans le plus bref délai à l'enlèvement des mines qui se trouvent dans ses eaux.

En somme, la Conférence de La Haye a voté des résolutions qui, si elles sont suivies d'effet, pourront mener au perfectionnement des mines sous-marines, et en faire des armes

moins brutales, plus intelligentes. Mais elle n'en a pratiquement pas restreint l'usage. On doit s'attendre à ce que leurs effets se fassent sentir dès la première sortie des escadres, et la nation qui en aura le mieux usé en retirera peut-être des avantages capables de modifier profondément les proportions des forces en présence.



Cependant, si puissantes que soient les mines sous-marines, on n'est pas tout à fait désarmé contre elles.

D'abord on peut chercher à perfectionner le cloisonnement des grands bâtiments de manière à localiser les dégâts produits par l'explosion. Ce cloisonnement est déjà très développé sur les navires modernes ; on fait jusqu'à trois coques s'enveloppant l'une l'autre, avec division cellulaire des intervalles compris entre elles. Cette disposition limite la zone ravagée et empêche l'envahissement par l'eau des grands compartiments intérieurs, contenant les organes vitaux (machines, chaudières, etc.). Cependant ni le *Petropavlosk*, ni le *Hatsuse*, ni le *Yashima* n'ont été sauvés par leur cloisonnement.

Cuirasser toute la coque immergée serait le seul remède, malheureusement inapplicable à cause du poids formidable qu'il entraînerait. Des ingénieurs de tous les pays ont proposé d'autres dispositions. Les uns renforcent la coque intérieure qui, recevant un choc déjà amorti par les deux coques du dehors, pourrait résister plus facilement : c'est la conception réalisée sur les cuirassés français type *Danton*, mais dont l'efficacité est plus que douteuse ; une expérience récente l'a prouvé. Les autres préconisent l'installation de cheminées de dégagement qui feraient communiquer avec l'air extérieur, au-dessus du pont, les alvéoles du compartimentage ; les gaz dégagés par l'explosion pourraient se détendre au dehors avant d'enfoncer la coque intérieure. Aucun essai n'a été fait dans ce sens ; mais il est bien peu probable que les choses se passent ainsi : quand il s'agit de chocs, la soudaineté des effets est telle, que les lois ordinaires de la physique ne sont plus applicables. De plus, tous ces moyens conduisent à un

alourdissement considérable de la coque, c'est-à-dire à une grande augmentation de déplacement, et la progression des cuirassés est déjà assez inquiétante pour qu'on ne l'accentue pas encore en vue d'un résultat aussi incertain.

Mieux vaut, dans bien des cas, chercher à détruire les mines de l'ennemi. Toutes les marines possèdent, des « contre-mines » : ce sont de grosses torpilles, contenant de 100 à 300 kilogrammes de fulmi-coton, que l'on fait exploser dans la région où l'on suppose que des mines ont été mouillées. La déflagration de cette charge produit dans un rayon plus ou moins étendu un ébranlement capable de défoncer les carcasses des mines immergées, ou de les faire exploser par la secousse communiquée à leur appareil de mise de feu. Une contre-mine de 200 kilogrammes peut agir ainsi dans un rayon d'une centaine de mètres. On conçoit qu'une escadre, voulant sortir d'un port dont les environs ont été minés, soit précédée d'un navire qui fait exploser des contre-mines de deux en deux cents mètres : elle trouvera devant elle un chenal déblayé, large de deux cents mètres et dont la longueur dépendra du nombre des contre-mines employées.

Ce moyen a l'avantage d'être rapide; mais il coûte fort cher et conduit à des dépenses d'explosif qui peuvent être gênantes, car en temps de guerre le renouvellement des stocks n'irait pas sans difficultés. De plus, on peut faire des mines très résistantes, dont la carcasse soit assez épaisse pour que les contre-mines n'aient d'effet sur elles qu'à très petite distance : la largeur du chenal réellement déblayé devient alors trop faible.

Le dragage des mines est plus lent, mais plus sûr. Pour y procéder, deux petits bâtiments (contre-torpilleurs, remorqueurs ou grosses chaloupes) marchent parallèlement dans la direction à déblayer : ils portent chacun une extrémité d'un câble alourdi de distance en distance par des poids. Ce câble ainsi traîné à immersion à peu près constante rencontre, soit les mines, soit les fils d'acier qui les réunissent à leur ancre : on en est averti à bord des bâtiments par la résistance rencontrée, et l'on peut soit détruire la mine en faisant descendre sur elle un pétard que l'on fait exploser électriquement, soit la séparer de son ancre pour la faire remonter à la surface. Dans ce dernier cas elle doit, d'après la convention interna-

tionale, devenir inoffensive; mais il est prudent, et d'ailleurs facile, de s'en débarrasser en la coulant au moyen d'un obus de petit calibre. La seule condition à remplir pour les navires dragueurs, c'est d'avoir un faible tirant d'eau, afin de passer au-dessus des mines sans les heurter.

Les Russes, à Port-Arthur, avaient organisé en équipes de dragage les remorqueurs du port; ces équipes sortaient toujours devant l'escadre pour lui déblayer un passage. Ce service paraît avoir été assuré d'une manière très satisfaisante. Mais une escadre ne saurait marcher longtemps derrière des dragueurs qui ne peuvent opérer qu'à très petite vitesse et s'arrêtent fréquemment. Les cuirassés dépassaient donc l'équipe de dragage, et c'est alors que se produisaient les accidents.

Un petit navire peut, à lui seul, draguer les mines en remorquant un de ces filets de pêche connus sous le nom de chaluts; mais la largueur du chenal ainsi déblayé est naturellement moindre qu'avec la drague; elle ne dépasse pas celle du chalut, et ces opérations sont toujours dangereuses. On n'accroche pas des engins chargés et munis d'un mécanisme d'inflammation sensible, sans en faire exploser. Le déblayage des mines qui encerclaient Port-Arthur a coûté aux Japonais, après la guerre, nombre de petits bâtiments et plusieurs centaines de vies humaines. Pour le relevage des mines qu'on a soi-même posées, il y a intérêt à les munir d'un système de désarmement à volonté. Beaucoup de modèles en possèdent, mais il est évidemment essentiel que le procédé reste secret, et, comme il ne peut être que simple et d'emploi facile, il y a à craindre que l'ennemi n'apprenne vite à s'en servir. Aussi n'en met-on généralement que sur les mines que l'on pose dans ses propres eaux comme engins de défense.

La lutte contre les mines préoccupe toutes les marines. L'Angleterre, après avoir spécialisé dans le service du dragage six petits croiseurs anciens, de 700 à 800 tonneaux, s'est avisée que les chalutiers à vapeur dont le nombre augmente tous les jours dans ses ports de commerce conviendraient parfaitement à ce rôle. En 1908-1909, l'Amirauté n'en a pas acheté moins de cent qu'elle entraîne méthodiquement, se réservant d'ailleurs de mobiliser les autres en cas de besoin. En Allemagne où l'on a le souci de la spécialisation poussé très loin, deux

divisions, de douze contre-torpilleurs chacune, sont exclusivement affectées à ce service, l'une à Kiel, l'autre à Wilhelmshafen : ces divisions font des exercices continuels. En Russie, depuis la guerre, il en est à peu près de même : on a compris la nécessité d'un entraînement sérieux, et l'expérience des officiers qui étaient à Port-Arthur a permis d'arriver, paraît-il, à des résultats très remarquables.

Dans une guerre européenne, le rôle des mines sera certainement très important. Elles cerneront dès la déclaration de guerre — ou peut-être même avant — l'entrée des ports et des rades. Une escadre ne pourra pas passer dans un détroit sans courir le risque de traverser des lignes offensives et d'y laisser une ou plusieurs unités. Si l'Allemagne ou l'Angleterre sont engagées dans la lutte, la mer du Nord sera minée tout entière comme l'a été la mer Jaune en 1904 : par la régularité de ses fonds, elle se prête presque aussi bien que cette dernière à l'emploi des torpilles automatiques. On a dit que dans la guerre russo-japonaise les belligérants avaient abusé des mines : il y en avait environ 5 000 posées aux environs de Port-Arthur; le chiffre est élevé, mais la Baltique, la Manche, la mer du Nord, les estuaires allemands, anglais et français, en recevraient bien davantage en cas de conflit : en Méditerranée, on en verrait dans toute l'Adriatique et le long de la côte ouest d'Italie; les petits États comptent sur elles pour sauvegarder leur territoire et garantir leur neutralité : le Danemark minerait tous ses détroits; la Belgique, la Hollande, la Roumanie, la Bulgarie, la Grèce, sont abondamment pourvues de mines très modernes. Enfin, la mine sous-marine est jusqu'ici le seul ennemi dangereux du sous-marin, et, bien que le choc de ces deux aveugles ait toujours peu de chance de se produire, ses conséquences probables justifieraient à elles seules l'emploi de torpilles nombreuses, tant pour la défense que pour l'attaque. Aussi toutes les marines, en multipliant ces engins, en armant des bateaux pour les poser, en leur affectant un personnel spécial, marquent-elles l'intérêt qu'elles y attachent. Une seule semble rester indifférente : c'est la nôtre.

Nous avons été des premiers, il y a une trentaine d'années, à créer des mines fort bien combinées pour l'époque. Il nous en est resté, autour de nos ports militaires, des cordons

défensifs dont l'efficacité n'a guère diminué. Mais nous sommes beaucoup moins bien pourvus en engins offensifs. Il n'y a là de secret pour personne, surtout depuis les divulgations de la commission d'enquête de 1909.

D'abord, nous n'avons pas le matériel de mines que nous devrions avoir. De vieux modèles, à trop faible charge, sont encore en service. Pour en étudier un nouveau, notre marine n'a voulu recourir à personne, pas même aux spécialistes, et elle a tâtonné, pendant des années, faisant écoles sur écoles.

Nous n'avons pas de bateaux pour poser les mines. Nos petits croiseurs de deuxième et de troisième classe étaient munis des installations nécessaires, mais ils vieillissent, on les condamne un à un, et il n'en restera plus dans trois ans. Les croiseurs cuirassés sont trop gros; les contre-torpilleurs, sauf circonstances particulières, trop petits. Il y faudrait des navires spéciaux, et c'est ce qu'ont compris les marines étrangères. Or, on a seulement, jusqu'ici, entrepris de transformer en mouilleur de mines la *Foudre*, bâtiment de 6 000 tonnes capable de filer au plus dix-huit nœuds, et qui, construit en 1895 comme transport de torpilleurs, a été modifié depuis pour servir de bateau-atelier accompagnant une escadre : insuffisamment rapide et en même temps de trop fort tonnage, ce navire à tout faire ne réussira pas mieux dans son nouvel avatar que dans les précédents.

Nous n'avons pas de personnel réellement spécialisé dans le service des mines. Nos marins-torpilleurs ont à s'occuper, non seulement des torpilles de tous les genres, mais aussi des installations électriques du bord. Ce n'est pas le moyen d'être excellents torpilleurs ni parfaits électriciens. Ce cumul d'attributions a pu être conçu quand les services des torpilles et de l'électricité étaient peu importants; il est devenu inadmissible aujourd'hui.

Enfin, nous ne sommes pas préparés à nous débarrasser des mines que nos adversaires sèmeront par milliers sur nos côtes. Comme matériel de dragage, nous n'avons que les chaloupes et remorqueurs de nos ports de guerre, peu ou point entraînés, sans méthode ni vues d'ensemble.

Il est extraordinaire que, seuls entre tous, nous nous soyons à ce point désintéressés d'un sujet de recherches doublement

indiqué pourtant par la dernière guerre et par les progrès des autres puissances maritimes. C'est une des nombreuses conséquences de ce manque de direction militaire dont notre marine souffre depuis plus de dix ans. Cela tient, en particulier, à la suppression du Service central des Torpilles qui, du ministère de la Marine, dirigeait les études relatives aux engins sous-marins. Cet organisme a disparu en 1905, sous prétexte d'économie, et ses attributions ont été partagées entre les deux grands services des Constructions navales (pour les torpilles automobiles) et de l'Artillerie (pour toutes les autres torpilles et les questions d'explosifs). Il est évident que les directeurs de l'Artillerie et des Constructions navales, et les officiers placés sous leurs ordres, s'intéressent beaucoup plus aux canons, aux coques et aux machines des navires qu'aux torpilles; et les mines sont oubliées.

On semble cependant comprendre depuis peu l'importance de notre retard. Des études de bateau mouilleur de mines sont entreprises, et le ministre compte demander au Parlement les crédits pour la construction d'un ou deux navires de ce type. Les ports ont reçu l'ordre de faire des exercices de dragages, et les escadres y procèdent de leur côté. On prépare, à l'exemple de l'Angleterre, l'utilisation des chalutiers à vapeur. Enfin, pour la fourniture de mines, on a pris le parti — auquel on aurait dû s'arrêter depuis longtemps — de les commander à une des maisons françaises qui s'en sont fait une spécialité. Car, tandis que notre administration navale restait inactive, des industriels de notre pays travaillaient les questions de mines, et créaient des modèles dont le succès à l'étranger est tel, que la France a presque conquis pour les torpilles automatiques un monopole semblable à celui de l'Autriche pour les torpilles automobiles. Ces modèles nous reviennent avec la sanction de l'expérience. Il faut espérer que, grâce au concours de l'industrie nationale, des efforts bien dirigés vont bientôt nous faire sortir d'une situation quelque peu humiliante, et assurément dangereuse.

LIEUTENANT * * *

POÉSIES[1]

I

ANTOINE ET CLÉOPATRE

Ce soir, j'ai vu mourir Cléopâtre! J'ai vu
L'aspic du Nil mordre son sein et son bras nu
Et se dresser, sifflant, parmi les figues vertes.
Le lourd sceptre est tombé de ses mains entr'ouvertes,
Mais la couronne encor cercle son front étroit...
Celle de qui l'amour faisait plus grand qu'un roi
Le mortel fortuné choisi pour son étreinte
Semble dormir. La mort baisa sa lèvre peinte
Très doucement, et lorsque César est entré,
C'est en vain qu'il chercha sur le sol empourpré
Quelque tache de sang, goutte à goutte, élargie.
Et cependant tu vas pleurer, Alexandrie,
Quand on emportera vers leur lit souterrain
Et ta reine amoureuse et son amant romain!

Car bientôt vont venir, avec leurs aromates,
Les embaumeurs, portant en des fioles plates,
La résine durable et les sombres onguents;
Et les bandes de lin en funèbres serpents
S'enrouleront au corps de la belle Lagide
Qui, désormais, léger, incorruptible et vide.

Sous ces liens que nul ne pourra délier,
En son cercueil de cèdre et peint d'un épervier,
Ne sera plus dans l'ombre, hélas! où tout s'oublie,
Que sa froide, immobile et royale momie!

Mais quelqu'un a gardé la clé de ton caveau,
Reine! Réveille-toi. Voici que, de nouveau,
Un jeune sang frémit dans tes veines et chante
Ardemment en ta chair glorieuse et vivante!
De nouveau le vieux Nil se déroule à tes yeux,
Tu revois ton Égypte et retrouves tes Dieux,
Et voici que ta vie éclatante et divine
Recommence. Le monde en t'adorant s'incline.
Une aurore rayonne autour de ta beauté;
Un seul de tes regards vaut une éternité;
Les rois à tes genoux prosternent leurs couronnes.
Si tu poses le pied aux marches de leurs trônes,
Le marbre le plus pur ensuite y garde empreint
En son contour brûlant ton talon souverain.
C'est pour avoir goûté l'ivresse de ta bouche
Qu'Antoine n'a pas su s'arracher à ta couche;
La sueur de l'amour, sur son torse puissant,
Avec l'eau du Cydnus s'est mêlée à son sang.
O charmeuse, il suffit d'un geste de ta grâce
Pour que rampe la louve et que l'aigle vorace,
Hier encor volant farouche en l'air latin,
Te caresse de l'aile et mange dans ta main.
Mais prends garde : aux plus grands la Fortune est contraire
Soudain! Parfois au port se brise la galère!
Tu tombes, Marc-Antoine, et, demain, c'est César
Qui montrera dans Rome, attachée à son char,
A moins que d'un tel sort l'aspic ne la délivre,
Cléopâtre vaincue et honteuse de vivre!

C'est ainsi chaque soir que tu meurs et renais,
Cléopâtre, immortelle et vivante à jamais,
Parce qu'un autre soir, dans un bouge de Londre,
A l'heure où la chandelle achève de se fondre,

Quelqu'un, assis au coin d'une table, devant
Un pot d'ale, tantôt rêvant, tantôt buvant,
Tandis qu'autour de lui l'on jure et fait tapage,
Vit, du fond du passé, se dresser ton image
Et te prit par la main, au seuil de ton tombeau,
Pour te faire monter aux planches du tréteau
D'où ta voix amoureuse aux siècles fait redire
Le nom de Marc-Antoine et le nom de Shakspeare.

II

LE BONHEUR

Nul n'est venu, pourtant, m'apporter la couronne
Que chacun, une fois, pose en rêve à son front;
Je ne suis point, non plus, celui pour qui résonne
Le pas du messager qu'on vit à l'horizon.

On n'a pas, au réveil, déroulé sous ma tente
Les tapis somptueux dont les tissus persans,
Par la rose et l'œillet, en leur laine éclatante,
Rappellent aux regards le jardin du printemps;

En de lourds sacs de cuir noués par des lanières,
Mes mains avidement n'ont pas plongé leurs doigts
Pour y tâter un or aux empreintes grossières
Et pour y caresser des figures de rois.

Le coureur haletant ni l'espion servile
N'a paru devant moi, poussiéreux ou courbé,
M'apprenant que demain on aura pris la ville
Et que mon ennemi dans mon piège est tombé...

Et cependant je sens comme un bonheur étrange,
Si profond et si fort qu'il en semble éternel;
La fleur que je respire et le fruit que je mange
Ont comme un goût d'azur, comme une odeur de ciel :

C'est que, plus fortuné que les Dieux qui t'ont faite,
J'ai dormi, cette nuit, près de ton corps divin,
Et que j'ai vu, pareille à ta beauté parfaite,
S'éveiller dans tes yeux la fraîcheur du matin!

III

LE BOUQUET

J'ai, tendue à mon mur, une toile persane
Où des œillets en fleurs et des cyprès sont peints
Et d'où secrètement et doucement émane
Le parfum vagabond des Orients lointains.

Il me semble parfois, lorsque mes yeux moroses
Regardent ce décor odorant et fleuri,
Qu'une Ispahan pâmée en ses jardins de roses
A travers le tissu se réveille et sourit.

Alors le blond tabac qui fume par ma bouche,
Dans la chambre, répand un arome nouveau;
Tout pas, dans la maison, est un pas de babouche;
J'écoute un rossignol, si chante un humble oiseau!

La fontaine qui coule en sa cuve de pierre
Murmure avec la voix qu'ont ses sœurs de là-bas
Où leur flot transparent mouille pour la prière
Quelque beau front pieux que coiffe un turban bas;

Si le carré de ciel qu'encadre ma fenêtre
Est d'un bleu dont l'azur se fonce au soir plus frais,
Je crois que, tout à coup, j'y vais voir apparaître
Un dôme de faïence entre ses minarets;

Et lorsque vous venez, par la porte entr'ouverte.
Vous asseoir au divan où longtemps j'ai rêvé,
J'admire à votre pied la mule souple et verte
Dont le cuir fin imite un croissant incurvé :

Et ma pensée, au mur, sur la toile persane
Où des œillets en fleurs et des cyprès sont peints
Cueille, afin de l'offrir aux doigts de la sultane,
Le fidèle bouquet de mes songes lointains.

IV

RENCONTRE STENDHALIENNE

L'ombre qui m'accompagne et que suivent mes yeux
N'est point votre ombre, à vous, Madone du Corrège,
A qui l'ascension des anges fait cortège
Dans la coupole haute, où vous êtes aux cieux.

C'est une autre et qui rit d'un air mystérieux;
Sa grâce lui compose un tendre sortilège :
Elle semble mener vos pas vers quelque piège
Que saura déjouer son pied malicieux.

Elle est belle, amoureuse et duchesse. Fabrice
L'aime. Ranuce-Ernest s'incline à son caprice,
Sachant quel ongle aigu sa main délicate a...

Et j'écris ce sonnet dont la rime me charme,
A l'heure où l'angelus sonne à la Steccata,
Dans les jardins Farnèse, un soir d'automne, à Parme.

V

LA CAPTIVE

Je vous ai si souvent regardée au visage
Que j'en ai désiré votre corps tout entier,
Et maintenant mes yeux conservent une image
Que mon cœur désormais ne peut plus oublier.

Que m'importe, à présent, si vos mains trop rapides
Couvrent votre beauté de longs voiles jaloux!
C'est en vain qu'à vos pieds tombent leurs plis rigides,
Puisqu'ils ne sont plus là lorsque je pense à vous.

Le jour peut s'achever et la nuit ténébreuse
Peut vous confondre toute à son obscurité :
N'êtes-vous pas debout dans son ombre amoureuse
En un rêve pareil à votre nudité?

Et si vous détournez du mien votre visage,
Si loin de moi s'en va votre pas orgueilleux,
Est-il rien qui pourra dénouer l'esclavage
Qui vous fait ma captive et vous lie à mes yeux?

VI

LE DON

Je ne chanterai plus, mon cœur, tes noirs secrets,
Mais je leur sculpterai, tels que, d'or et d'ébène,
En porte la Tristesse entre ses mains de reine,
Un de ces lourds, profonds et singuliers coffrets.

Je ne livrerai plus aux passants du chemin
La clé des beaux palais de ma mélancolie
Et ne permettrai plus qu'on cueille en son jardin
Les fruits de ma mémoire et les fleurs de ma vie.

Ne vient-il pas un temps où, sans de vains aveux,
La bouche doit se clore et la voix doit se taire,
Si même on laisse encor deviner en ses yeux
Quelque muet tourment à jamais solitaire?

Aussi, pour les garder des regards indiscrets,
Je remets en vos mains, Silence, et vous, Tristesse,
Avec tout son amour et toute sa détresse,
Mon taciturne cœur et ses sombres secrets.

VII

L'ARÈNE

L'arène est vaste, nue, ardente, circulaire,
Et le soleil couchant, de ses rayons, éclaire
Les gradins; déjà l'ombre en gravit la moitié.
Le bloc soutient le bloc à sa masse appuyé
Et tout le large cirque, en sa rondeur immense,
Semble une cuve creuse et pleine de silence,
Tandis que sur le ciel se dresse un pan de mur
Debout et fruste, avec trois arcades d'azur.
Et l'on songe, devant ces débris, taciturne,
Comme on respire un vin à l'argile de l'urne,
Que peut-être, jadis, coula du sang chrétien
Sur ce sable... Et déjà le crépuscule vient
Avec, à l'occident, des lueurs empourprées;
Et l'on pense à des bonds de bêtes éventrées,
Et dans l'air rôde encor une odeur de martyr...
Mais l'ombre est plus épaisse et dit qu'il faut partir :
Les derniers visiteurs s'en vont vers la sortie;
D'un campanile sonne une cloche amortie.
Il ne reste à présent dans l'arène que nous
Et, là-haut, dans l'arcade claire du mur roux
Qui semble fauve encor de torches et de flammes,
Un gros prêtre qui rit, très fort, entre deux dames.

VIII

LE PRINCE CAPTIF

Je suis prince persan et n'ai pour tout royaume
Que ce feuillet où je suis peint
Et qui n'est pas beaucoup plus large que la paume
D'une autre main et de ma main.

Moi qui pouvais jadis voir se lever l'aurore
Des terrasses de cent palais
Et qui traînais le pan d'une foule sonore
Sur mes pas, partout où j'allais,

Me voici désormais prisonnier de la page
Où quelque peintre de l'Iran
A, fraîche des pinceaux, enfermé mon image
Dans la marge et l'encadrement.

Mais qu'importe à mon cœur de prince magnanime
Qui sait les pièges du Destin
Et qu'au regard d'Allah tout mortel est infime,
Cet exil en pays lointain,

Puisque dans la prison de papier qui m'enserre
Je suis toujours noble à vos yeux
Et que mon gros rubis, de son feu solitaire,
Empourpre mon turban soyeux ;

Puisque je monte encor mon bel étalon rose,
Que mon faucon, comme autrefois,
Peut, du haut de mon poing, où sa patte se pose,
Becqueter l'œillet à mes doigts ;

Puisque mon sabre courbe, au velours qui l'engaine,
Pend toujours de mon ceinturon
Et que je porte encore, à ma selle indienne
Accroché, mon bouclier rond ;

Puisque, comme jadis, devant vous, je traverse
Un paysage calme et frais
Où monte, dans le ciel où son arc se renverse,
La lune entre deux longs cyprès ;

Puisque à côté de moi ma princesse fidèle,
Réglant son cheval sur le mien,
Écoute s'exalter dans la nuit triste et belle
Le rossignol qui se souvient,

Tandis que, par respect pour l'amour, à l'oreille,
Et tout bas, elle me redit
Quelque tendre pensée, à la sienne pareille,
D'Omar Khayam ou de Sâdi!

IX

DON JUAN AU TOMBEAU

La flamme a jusqu'au bout fondu la cire ardente
Des cierges consumés au ras du chandelier,
Et voici que s'éteint la mèche grésillante.

Les deux moines en froc qui sont là pour prier,
Et qui, toute la nuit, à genoux sur la dalle,
Ont suivi l'oraison aux pages du psautier,

Soudain lèvent les yeux vers la lumière pâle
Qui glisse lentement, avec l'aube qui vient,
De la haute fenêtre, au pavé de la salle;

Puis un verset final penche leur front chrétien
Et, debout, côte à côte, ils regardent en bière
Ce mort inquiétant dont l'aspect les retient :

Car, pour eux, cette nuit de veille et de prière
Fut longue de frissons, d'angoisses et d'effrois,
A s'en ressouvenir jusqu'à l'heure dernière,

Et, malgré l'eau bénite et les signes de croix,
Malgré les chapelets et malgré les reliques,
Dans l'ombre il leur parut ouïr, plus d'une fois,

Des rires infernaux et des bruits sataniques
Pendant que s'agitaient les cierges effleurés
De quelque aile griffue à leurs flammes obliques...

Oui, malgré les répons repris et murmurés,
Ils ont senti, courbés, sous un souffle qui brûle,
S'inonder de sueur leurs crânes tonsurés,

Et, prodige qui fait que le plus saint recule,
Ils ont même cru voir le cadavre roidi
Soulever du cercueil son corps de jeune Hercule

Dont la chair — s'il en est ce que tout bas l'on dit —
Porte marquée encor l'étreinte impitoyable
D'une main vengeresse à son poignet maudit :

Car celui dont voici la dépouille coupable
Ne s'est pas endormi dans le pardon de Dieu,
Mais il a succombé dans le piège du Diable.

Sa scandaleuse vie, en tout temps, en tout lieu,
Fut vouée au péché avec sollicitude ;
Il eût souillé la neige et corrompu le feu !

Luxurieux, impie, orgueilleux, hardi, rude,
Il fut subtil aussi comme l'est le serpent,
Et sa damnation est une certitude.

Fut-il jamais de ceux dont le cœur se repent ?
Fils irrespectueux, il n'eut pour son vieux père,
En réponse à des pleurs, qu'un rire impénitent !

Et cependant il fut heureux, riche et prospère
Jusqu'à ce que sa voix invitât au festin,
Par un défi nouveau, le Convive de pierre,

Et que, s'étant assis à la table, hautain,
Et calme et souriant d'un sarcasme suprême,
Il entendît sans peur venir ce pas lointain...

Et ce fut là qu'à l'aube on le retrouva blême,
Sans chaleur, sans regard, sans souffle, toujours beau,
Et la lèvre crispée en un dernier blasphème.

Aussi, depuis hier creuse-t-on son tombeau,
Alors que, devant son cadavre on prie encore
Dans la salle funèbre où fume le flambeau !

Mais la nuit est passée et fait place à l'aurore :
Bientôt les pénitents et les meneurs de deuil
Vont venir le chercher par le couloir sonore ;

Ils franchiront la porte ou, groupés sur le seuil,
S'arrêteront, pendant qu'à grands coups dans le chêne
Le marteau pour jamais fermera le cercueil ;

Puis quatre compagnons, l'empoignant avec peine,
Porteront le défunt dans la cour où l'attend
Toute la parenté jusqu'à la plus lointaine,

Et qui va, puisqu'il est malgré tout de leur sang,
Le conduire avec ordre, en la pompe prescrite,
A l'église où se dresse un catafalque ardent.

Et ce sera, derrière lui, toute une suite
D'hommes en manteaux noirs et la golille au cou
Et qui feront la rue étroite et trop petite,

Et le piétinement dans Séville debout,
D'un cortège, mêlant la toque à la cagoule,
Autour de la bannière où l'hérétique bout ;

Au parvis que le peuple encombre de sa houle,
Le convoi déploiera sa parade de mort
Et passera le porche, aux regards de la foule ;

Puis, dans la cathédrale, au branle sourd et fort
Des cloches, — tandis que la Giralda vermeille
Dressera vers l'azur son ange aux ailes d'or, —

Les prêtres, tour à tour, dont le rite appareille
Les voix, psalmodieront, en un chant alterné,
Le psaume à qui le Christ parfois prête l'oreille,

Car on a vu parfois le méchant pardonné ;
— Mais celui-là qui fut foudroyé dans sa faute,
Seigneur, n'est-il donc pas certainement damné?...

Et les deux moines, les mains jointes, côte à côte,
Se sentent tout honteux d'avoir prié pour lui,
Pour lui, de qui le cœur eut le Malin pour hôte!

Et pourquoi donc aussi ne pas avoir conduit
Sa dépouille maudite à quelque fosse immonde,
Comme on fait des sorciers, qu'on enterre la nuit?

C'est que ce vil pécheur en qui le vice abonde
Et que Satan, au bras, a marqué de son sceau,
Infime aux yeux de Dieu, fut grand aux yeux du monde :

D'une race fameuse il est le noir rameau
Et sa racine plonge au plus vieux sol d'Espagne;
D'un illustre blason s'ornera son tombeau.

Le renom des aïeux dans la mort l'accompagne :
Nul plus que lui n'aurait été l'un de ceux-là
Qui sont dignes d'avoir la gloire pour compagne.

La Nature l'avait paré du riche éclat
De ses dons les plus beaux et les plus magnifiques
Et Séville admirait ce fils des Maraña.

Qui savait, comme lui, dans les joutes publiques,
Courir la bague, souple et prompt, et, gracieux,
Parader au galop d'un étalon d'Afrique,

Ou, dans le cirque rond, pour le régal des yeux,
D'un seul coup, au garrot, de son épée agile
Agenouiller l'élan du taureau furieux,

Ou lire, mieux qu'un clerc, Théocrite ou Virgile
Et recueillir le miel aux lèvres de Platon,
Ou transcrire un sonnet sur un vélin fragile?

Mais de cet or, hélas! qu'en a-t-il fait? Du plomb!
Le mensonge habitait sa parole incertaine
Et le sang a rougi sa main et son talon.

Brave comme le Cid, il eût trompé Chimène!
Mais combien cependant tombèrent en ses lacs!
Et, d'un geste, il brisait la coupe encore pleine.

Et toujours il allait insatiable et las;
Le désir l'attirait vers des lèvres nouvelles :
Les mères avaient peur en le nommant tout bas.

O douleur! les plus amoureuses, les plus belles
Ne furent qu'un jouet pour sa méchanceté
Et, sans qu'il les aimât, il était aimé d'elles...

Et les moines, le cœur sourdement irrité,
Songeaient avec envie à toutes ces amantes
Qui prosternaient, en vain, à ses pieds, leur beauté :

« N'est-il pas juste qu'à présent tu te lamentes,
Funeste séducteur? Et le spectre a bien fait
D'entr'ouvrir sous tes pas les géhennes fumantes!

Le Convive de pierre a puni ton forfait,
Et, si tu le frappas au défaut de l'armure,
Il t'a rendu tes coups, et l'ordre est satisfait.

Maintenant tu n'es plus qu'une dépouille impure
Que les feux de l'enfer vont éternellement
Brûler et qui n'est plus déjà que pourriture :

Le crime, grâce au ciel, reçoit son châtiment! »
Et les moines soudain se courbent avec rage
Pour contempler ce mort coupable, au jugement :

Les vers ont dû, déjà, baver sur son visage
Et, déjà le souillant de leurs anneaux visqueux,
Commencer en sa chair leur sinistre ravage...

Mais, moines, quel spectacle apparaît à vos yeux!
L'aurore, en éclairant cette face damnée,
Sur elle fait errer un fard mystérieux;

La jeunesse fleurit sur sa peau satinée,
Sa lèvre est toujours rouge et sa joue est encor
Fraîche comme au matin de la vingtième année;

Un rayon de soleil allonge son trait d'or
Sur ce front radieux que le printemps couronne
Et qui demeure pur, au souffle de la mort.

Alors!... il est donc vain que Dieu condamne et tonne!...
Et comment ce pécheur que Satan vint saisir
Garde-t-il cet orgueil dont le regard s'étonne?

C'est que rien ne le put, ô moines, assouvir,
Et qu'il fut, par son âme anxieuse et mouvante,
Une incarnation de l'Éternel Désir.

C'est que, malgré la nuit de foudre et d'épouvante
Où le sombre invité du suprême festin
Fit sous un doigt de feu crier la chair vivante,

Dans le sépulcre clos que scellera l'airain,
Lorsque l'on étendra, moines, malgré vos blâmes,
Au son de l'orgue grave et du psaume latin,

Ce doux corps caressé par tant de mains de femmes,
S'il est toujours ainsi voluptueux et beau,
C'est qu'il fut plus brûlant, encore, que les flammes

Et que c'est toi, Don Juan, que l'on met au tombeau!



On dit que, vers le soir de la même journée,
A l'heure où le vent frais, né du Guadalquivir,
Effeuille aux chignons bruns la rose safranée,

Dans l'église où la nef commence à s'assombrir,
Trois femmes, toutes trois en longs voiles, et belles,
Se retrouvèrent là dans un commun désir;

Et, le chœur étant vide, et vides les chapelles,
Toutes trois s'avançaient silencieusement;
Et l'histoire rapporte aussi que l'une d'elles

Était Doña Elvire en deuil de son amant,
La seconde, Doña Anna, et la troisième,
La plus jeune, très pâle, encor presque une enfant.

Et toutes trois, sans se parler, cherchaient de même,
De pilier en pilier, un sépulcre récent
Afin de dire au mort aimé l'adieu suprême,

Et, l'ayant reconnu pour son marbre plus blanc
Entouré d'une grille et dans une encoignure,
Elles se dirigeaient par là, d'un pas tremblant;

Mais, comme elles allaient pour ouvrir la serrure,
Il leur sembla soudain, à travers les barreaux,
Apercevoir quelqu'un derrière la clôture,

Qui, courbé vers le sol et leur tournant le dos,
A deux mains soulevait la pierre sépulcrale,
En l'ayant prise et la tirant par les anneaux,

Et toutes trois, Anna, Elvire et l'enfant pâle,
Virent qu'ayant enfin descellé le bloc lourd,
Debout, leur souriait, et le pied sur la dalle,

Un Ange aux ailes d'or et pareil à l'Amour!

HENRI DE RÉGNIER

LE ROMAN DE « SÉRÉNISSIMUS »

Sérénissimus est un des types favoris de la satire et de la caricature allemandes ; l'esprit populaire a symbolisé en ce fantoche poudré et chamarré les principicules qui pullulaient jadis dans le Saint Empire germanique. Maître, par droit divin, d'un lambeau de royaume, Sérénissimus affecte les airs de grandeur d'un Roi Soleil. Solennel et satisfait, il se pavane tout le jour au milieu de sujets narquois. Un chambellan niais accompagne en tous lieux Son Altesse Sérénissime ; c'est Son maître de cérémonies ou encore Son ministre à tout faire ; il chante Ses louanges, admire Ses mots d'esprit et lui souffle les harangues qu'Elle débite complaisamment à Son peuple, en y mêlant d'ailleurs les coq-à-l'âne les plus extravagants.

Le thème est inépuisable. Mais il faut bien avouer qu'il a quelque chose de suranné. Il y a longtemps que les potentats de clocher ont perdu leurs pouvoirs, leurs titres et jusqu'à leurs terres. L'Allemagne a sans doute gardé une ou deux douzaines de maisons régnantes. Mais depuis que les princes ont dû accorder des constitutions à leurs peuples, leurs fonctions se sont peu à peu réduites aux devoirs de représentation : royaumes, grands-duchés, principautés de toute sorte ne subsistent plus guère que comme les divisions administratives d'un grand organisme politique, l'Empire allemand, et c'est à grand'peine que les souverains de ces États secondaires sauvegardent la fiction de leur indépendance. Sérénissimus, si l'on veut encore donner ce nom au petit prince admis à se faire

représenter au Conseil fédéral, n'est plus qu'un noble figurant, dépouillé de la plupart de ses prérogatives. La destinée de ce pauvre diable de souverain, muré dans une existence factice et vide, est encore plus mélancolique que risible. Sérénissimus n'est pas heureux; il faut le plaindre.



Telle est du moins la conclusion d'un spirituel roman, paru récemment sous le titre de *Kœnigliche Hoheit* (Son Altesse Royale). L'auteur de ce roman, Thomas Mann, est l'un des plus jeunes écrivains de l'Allemagne contemporaine; mais son nom est déjà justement célèbre. Il n'y a pas plus d'une dizaine d'années qu'il a commencé à écrire et le nombre de ses ouvrages n'est pas grand : deux romans, deux minces recueils de nouvelles et un drame. Mais toutes ces productions sont d'une qualité si rare qu'on a le droit de considérer leur auteur comme un maître des lettres allemandes.

Le premier de ses romans, les *Buddenbrooks*, paru en 1902, lui valut une notoriété subite et bien plus grande sans doute qu'il ne l'eût jamais osé prévoir. Il ne recherchait la gloire qu'avec une certaine nonchalance; il vivait assez retiré, en Italie ou à Munich, et n'avait souci que de créer, pour les connaisseurs et pour lui-même, de sobres et fortes œuvres d'art. Il avait consacré aux *Buddenbrooks* un labeur scrupuleux et lent de trois années. Le livre ne contenait rien de ce qui séduit la moyenne des lecteurs : ni péripéties romanesques, ni grands déchaînements de passion, ni personnalités exceptionnelles. C'était le déroulement, à travers quatre générations d'une même famille, des faits médiocres, courants, ordinaires et pourtant tragiques dans leur platitude même, qui forment partout la trame de la vie : naissances, mariages, morts; partages de successions et discussions d'intérêts; embarras financiers et soucis commerciaux. Néanmoins, le grand public lui-même fut sensible à l'accent de vérité et à la simplicité classique de l'œuvre. Toute la bourgeoisie commerçante y reconnut sa propre histoire.

Patriciens de Lubeck, gros négociants en grains, les Budden-

brooks se sont transmis, de père en fils, pendant un siècle, un patrimoine lentement accru ; leur fortune semble inébranlablement assise ; on cite en exemple leur habileté et leur loyauté commerciales; ils comptent parmi les citoyens les plus respectés de la petite république. En politique, leur parole pèse d'un grand poids sur les destinées du pays ; des fonctions officielles leur sont confiées à plusieurs reprises. Leur autorité n'est pas moins grande dans les cercles mondains qu'à la Bourse ou au Sénat; un siècle de richesse et de discipline morale a affiné les représentants de la famille. Mais, en s'affinant, les Buddenbrooks semblent avoir perdu l'énergie nécessaire pour développer ou même pour maintenir la prospérité de leur maison. A côté d'eux, des entreprises nouvelles grandissent, dirigées par des hommes plus frustes, mais plus entreprenants, plus opiniâtres, ancêtres de futurs patriciens aux mœurs affinées et aux goûts délicats. La maison Buddenbrook cesse de grandir ; la concurrence l'enserre et lentement l'étouffe ; les besoins de luxe et d'art de son dernier chef lui retirent les capitaux nécessaires. Les hommes enfin lui manquent : le dernier-né des Buddenbrooks est un enfant frêle, dégoûté et détourné de la vie trop rude, maladivement amoureux de la musique, nature d'artiste sans force créatrice, être de jouissances et de souffrances aiguës, qui mourra sans avoir l'âge d'homme. Conscient de la décadence fatale, le dernier directeur de l'entreprise en décrète, avant de mourir, la dissolution ; et tout s'évanouit ; le nom même des Buddenbrooks disparaît.

Dans cette sorte d'ample chronique, Thomas Mann a utilisé ses souvenirs d'enfance et de jeunesse. Il est lui-même le descendant d'une ancienne famille patricienne de Lubeck. Ses propres ancêtres, et ceux qui furent leurs amis ou leurs rivaux, lui ont fourni les prototypes de ses personnages. Il a pu faire revivre ainsi avec précision les générations, tour à tour voltairiennes et piétistes, qui se sont transmis, au XIXe siècle, les traditions commerciales sur lesquelles reposent la force et la prospérité des ports de l'Allemagne du Nord. Les *Buddenbrooks* sont un roman historique au même titre que les romans de Balzac ; ils évoquent d'une façon saisissante toute une période du passé.

Mais il y a, dans ce livre, autre chose que le tableau d'une société disparue. Il est sensible que, sous le couvert d'une fiction impersonnelle, Thomas Mann s'est plu à se conter à lui-même l'histoire de sa propre formation intellectuelle et sentimentale. Ce sont les mémoires intimes d'un poète. Il y a une analogie certaine entre le chroniqueur des Buddenbrooks et le dernier de ses héros, l'enfant précocement artiste et prématurément las de l'action. Les biographes de Thomas Mann iront un jour puiser dans le roman des renseignements sur son enfance; ils y trouveront une assez douloureuse confession : le raffinement de l'esprit et de la sensibilité n'apparaît à cet écrivain si subtilement doué que comme une faiblesse et presque comme une malédiction.

Le dernier des Buddenbrooks meurt sans avoir accompli sa destinée d'artiste. Mais Thomas Mann l'a ressuscité dans une nouvelle qui forme comme l'épilogue du roman et qui ressemble fort à une autobiographie. L'artiste porte ici le nom de Tonio Kröger; ses ancêtres étaient des commerçants prudents et laborieux; mais lui-même n'a pas osé se vouer, comme eux, aux affaires; il n'avait ni l'esprit de décision ni la rudesse nécessaire aux hommes d'action. Ce renoncement lui a été pénible; il n'a aucun orgueil d'intellectuel; bien loin de se prévaloir des dons naturels de son esprit, il porte envie aux individus dont une vie médiocre satisfait les goûts simples et violents. Il sent plus vivement, il aime plus jalousement, il désire plus ardemment que le commun des hommes; mais son originalité lui ravit les joies de l'action; elle l'écarte de la vie. L'art, auquel il se consacre, n'est à ses yeux qu'un pis-aller, une image insuffisante de la vie qui se dérobe.

Pour Tonio Kröger, sosie de Thomas Mann, la création d'art n'est pas une source de jouissance. Plus d'un poète se vante de créer dans l'ivresse et le ravissement de l'inspiration. Avec plus de simplicité, Tonio Kröger avoue que l'art exige de lui un constant effort de réflexion et de volonté. Il y renoncerait, s'il pouvait faire autre chose; mais le signe de la destinée est visible sur son front; la nature l'a créé différent des autres hommes, et il faut qu'il expie son originalité :

Ne me parlez pas de vocation, dit-il à une de ses amies qui l'encourage dans une heure d'abattement. La littérature n'est pas une

vocation, sachez-le bien ; c'est une malédiction. Et quand commence-t-elle à se faire sentir, cette malédiction? Très tôt, terriblement tôt; dans un temps où l'on devrait pouvoir vivre encore en paix et en accord avec Dieu et l'univers. Vous vous sentez marqué; vous sentez un contraste inexplicable entre vous et tous les autres, les gens ordinaires et anonymes; l'abîme d'ironie, d'incroyance, d'intuition, de sentiment, qui vous sépare des hommes, va se creusant chaque jour; vous voilà isolé, et désormais plus d'entente possible. Quel destin! Je suppose bien entendu que votre cœur sera resté assez vivant, assez rempli d'amour pour en sentir toute l'horreur... Un artiste, j'entends un véritable et non un de ceux qui font de l'art un métier bourgeois, un artiste prédestiné et réprouvé, vous le distinguerez toujours du premier coup d'œil parmi les hommes. On lit sur son visage le sentiment d'être séparé et isolé, reconnu et observé, quelque chose de royal et d'embarrassé tout à la fois. Dans les traits d'un prince qui circule en civil à travers une foule, on peut observer quelque chose d'analogue...

Il y a dans une confession de cette sorte un orgueil évident; mais on peut permettre l'orgueil à qui se sent malheureux. Il nous faut retenir l'idée exprimée avec tant d'insistance par Tonio Kröger; elle nous explique la sympathie témoignée par Thomas Mann à Sérénissimus.

Comme les poètes, les princes sont des étrangers parmi les hommes. L'éducation factice et guindée qu'on leur impose, le loyalisme anxieux que leur manifeste leur entourage, l'idée qu'ils prennent de leur dignité, tout contribue à éloigner d'eux les joies les plus simples et les plus profondes de l'humanité, l'amour, l'amitié, l'effusion spontanée de sentiments sincères. En Allemagne, l'écart est plus grand qu'ailleurs entre le peuple et ses maîtres; le respect y affecte des formes superstitieuses :

Deux officiers, un général et un lieutenant, les mains enfoncées dans les poches obliques de leurs manteaux gris, s'avancent l'un vers l'autre. Le général semble venir du château, le lieutenant de la caserne. Le lieutenant est un gamin, un blanc-bec, presque un enfant. Il a des épaules étroites, des cheveux noirs, des pommettes larges, des yeux bleus au regard un peu las et un visage enfantin dont l'expression est à la fois aimable et fermée. Le général est blanc comme neige, haut, large et bien rembourré; son aspect est extrêmement imposant, ses sourcils sont d'ouate blanche et sa moustache

recouvre comme une broussaille la bouche et le menton. Il va d'un pas lent et assuré; son sabre sonne sur l'asphalte; son plumet flotte au vent, et le large revers rouge de son manteau ballotte mollement à chaque pas...

Le général, à la vue du jeune lieutenant, se redresse et semble néanmoins devenir plus petit. Il amortit en quelque sorte d'une façon subite le faste de sa tenue; il fait cesser le bruit de son sabre; son visage prend une expression bourrue et gênée et il est visible qu'il se demande où diriger ses regards; il cherche à dissimuler cet embarras en baissant ses sourcils d'ouate blanche et en fixant l'asphalte à quelques pas devant lui. Le lieutenant, de son côté, trahit également, à l'observer de près, quelque perplexité; mais il est singulier de constater qu'il parvient, grâce à une certaine maîtrise de soi, à dominer sa gêne bien mieux que le vieux soldat. Sa bouche se contracte en un sourire à la fois modeste et bienveillant, et ses yeux regardent pour l'instant avec un calme voulu, mais que l'on dirait parfaitement naturel, au delà du général, dans le lointain. Les voici à trois pas l'un de l'autre. Et au lieu d'exécuter le salut réglementaire, le lieutenant, ce gamin, rejette un peu la tête en arrière, sort en même temps la main droite de la poche de son manteau et esquisse avec cette main, gantée de blanc, un petit mouvement protecteur et amical, un simple geste, la paume de la main tournée vers le haut et les doigts ouverts. Cependant le général, qui, les bras pendants, attendait ce signe, porte vivement la main au casque, s'efface, semble laisser tout le trottoir libre tout en s'inclinant à demi et salue très humblement le lieutenant; sa face est empourprée et ses bons gros yeux, tout humides. Le lieutenant alors, portant la main à la casquette, rend le salut et passe... On le regarde, mais il ne regarde personne; il regarde droit devant lui, à travers les passants, un peu à la façon d'une dame qui se sait observée...

A la plupart des témoins, ce lieutenant, ce fils de souverain, devant qui s'inclinent les vieilles gloires du pays, apparaît comme un être privilégié. Thomas Mann, qui a fait de lui le héros de son dernier roman, en juge différemment. C'est pour son malheur que le sort a fait de cet enfant, au cœur simple et droit, le fils d'un grand-duc. Sa vie ne serait que privation et renoncement, si le romancier, qui aime les natures franches, généreuses et saines, ne se plaisait à corriger le destin.

Dans une contrée montagneuse et boisée, Johann-Albrecht III a règné sur quelques millions d'hommes. Le pays n'est pas riche; les paysans ne vivent qu'à grand'peine sur une terre peu fertile; les forêts, exploitées avec trop d'âpreté, s'épuisent;

l'industrie végète ; la petite Université ou les sources thermales de la capitale ont un renom trop médiocre pour attirer beaucoup d'étrangers. Enfin, la maison princière est lourdement endettée ; maîtres et sujets se lamentent, et personne n'aperçoit la fin des maux communs. Johann-Albrecht cependant a gardé, dans la gêne croissante de son existence, une imperturbable dignité ; il croyait au caractère divin de sa fonction. Ses châteaux tombent en ruine ; pourtant il a trouvé encore de l'argent pour jouer au Mécène, pour faire des commandes aux artistes officiels et pour donner dans le cadre fané, mais encore noble, du palais grand-ducal, les bals traditionnels de la cour. Il a présidé avec majesté aux fêtes militaires, aux comices et à l'ouverture du Landtag ; et le peuple était fier d'un monarque qui remplissait avec tant de conscience les devoirs de sa charge.

Son successeur, Albrecht II, ne lui ressemble pas ; c'est un homme maladif et précocement vieux, incapable d'enthousiasme et d'aveuglement, vite las de toutes les vaines cérémonies du pouvoir. Il souffre d'être condamné à accomplir les rites d'une religion à laquelle il ne croit pas. Il est l'esclave du passé ; ses gestes sont réglés, ses paroles prescrites par une autorité impersonnelle et traditionnelle. Il porte le titre de maître et ne possède aucun droit d'initiative. Il n'a aucune liberté ; les longs voyages lui sont interdits par le respect de la coutume ; du vivant de son père, il allait passer l'hiver dans le Midi, pour ménager sa frêle santé ; maintenant, souverain à son tour, il frissonne tout le jour dans son palais délabré, où sa pauvreté ne lui permet pas de faire installer un calorifère. Ce n'est pas sans amertume qu'il constate son servage et son inutilité :

Il est clair qu'on ne peut pas se passer de moi. Nous savons tous que je dois gouverner le pays ; je suis là pour cela. Aujourd'hui j'ai bien voulu condescendre à autoriser un citoyen de cet État — j'ai oublié son nom ; c'est dommage — à accepter et à porter un ordre étranger. En outre j'ai fait adresser à l'assemblée annuelle de la Société des horticulteurs un télégramme, dans lequel j'accepte la présidence d'honneur de ladite Société et où je m'engage à la favoriser de toutes les façons ; je ne sais pas à vrai dire ce que je pourrai faire pour elle en dehors de l'envoi de ce télégramme, car ces messieurs font très bien leurs affaires tout seuls. Ce n'est pas tout : j'ai daigné approuver l'élection de je ne sais quel brave homme au poste de bourgmestre de ma bonne ville de Siebenberge,

mais on peut se demander si ce loyal sujet deviendra par la grâce de mon approbation un meilleur bourgmestre que s'il avait dû s'en passer...

— Eh! sans doute, Albrecht; mais ce sont là de petites choses, dit Dietlinde, sa sœur. Je suis convaincue que l'on t'a soumis des affaires plus importantes.

— Oh assurément. J'ai reçu mon ministre des finances et de l'agriculture. Il était grand temps. Le docteur Krippenreuther m'en aurait amèrement voulu, si je ne l'avais, une fois de plus, mandé auprès de moi. Il a procédé sommairement et m'a donné une orientation générale sur un certain nombre de questions qui se tiennent entre elles, sur les récoltes, sur les nouveaux principes qui présideront à l'établissement du budget, sur la réforme des impôts qui l'occupe actuellement. Il paraît que les récoltes ont été mauvaises. Les paysans ont été éprouvés par la malchance et par le mauvais temps, et cela fait d'abord leur malheur et ensuite celui de Krippenreuther, car les ressources imposables du pays, à ce qu'il dit, sont une fois de plus mises en péril. En outre, il s'est malheureusement produit des catastrophes dans deux ou trois de nos mines d'argent. L'exploitation est stationnaire, dit Krippenreuther, elle ne rapporte rien, et les travaux de mise en état absorberaient de grosses sommes. J'ai écouté tout cela avec la mine qui convenait et j'ai fait tout ce que je pouvais faire : j'ai exprimé les regrets que m'inspirent tous ces contretemps. Ensuite j'ai entendu discuter la question de savoir si les frais des constructions nouvelles que l'on sera forcé d'élever pour les bureaux des finances et pour l'administration supérieure des forêts, des domaines et des impôts, devront être inscrits au budget ordinaire ou au budget extraordinaire. J'ai saisi au vol un certain nombre de choses relatives à l'échelle de progression, à l'impôt sur la rente, à l'impôt sur le colportage, à la nécessité de dégrever l'agriculture souffrante et d'imposer davantage les villes, et j'ai eu au total l'impression que Krippenreuther entendait bien son affaire. Pour mon compte, naturellement, je n'y comprends à peu près rien, et Krippenreuther, qui le sait fort bien, trouve cela dans l'ordre; j'ai donc dit « oui, non », et « cela va de soi », et « je vous remercie », et j'ai tout laissé aller aussi bien que tout peut aller.

— Comme tu es amer, Albrecht!

— Non, il faut que je vous dise une idée qui m'est venue à l'esprit aujourd'hui, pendant que Krippenreuther parlait. Il y a dans cette ville un individu, un petit rentier, au nez couvert de verrues. Tous les enfants le connaissent; ils poussent des cris de joie quand ils le voient; on l'appelle Fimmelgottlieb; comme il n'a pas toute sa raison, il y a longtemps qu'on ne lui connaît plus de nom de

famille. On le voit partout où il se passe quelque chose, quoique son extravagance le tienne à l'écart de toutes relations ; il a toujours une rose à la boutonnière et se promène avec son chapeau sur la pointe de sa canne. Plusieurs fois par jour, aux heures de départ des trains, il va à la gare, frappe sur les roues, inspecte les bagages et fait l'important. Lorsqu'enfin l'homme à la casquette rouge donne le signal, Fimmelgottlieb fait signe de la main au mécanicien, et le train part. Voilà : c'est moi. Je fais signe et le train part. Mais il partirait tout aussi bien sans moi...

A côté de ce prince perspicace et désenchanté, vit un frère, Klaus Heinrich, plus jeune, plus simple et moins porté à se torturer lui-même : c'est ce lieutenant imberbe devant qui se courbent les vieux généraux. Rien d'exceptionnel en lui ; c'est un adolescent aux yeux francs, aux traits un peu plébéiens, à l'intelligence moyenne et claire, en qui le peuple a du premier coup reconnu l'un des siens. Klaus Heinrich ne rêve pas d'une destinée glorieuse et rare ; il souhaite seulement obtenir de la vie les satisfactions fortes et parfois vulgaires qu'elle accorde à la plupart des hommes. Il les obtiendra. Allégrement et bravement, il accomplit les devoirs que le sort lui a assignés et ne s'embarrasse pas de scrupules ou de regrets. Il est de ceux qui peuvent atteindre au bonheur parce qu'ils ne le placent pas trop haut dans leurs rêves et parce qu'ils ne sont pas très exigeants. Heureux les hommes dont la nature ne sort point de l'ordinaire ! « Mon amour le plus profond et le plus secret, écrivait un jour Tonio Kröger à une amie, va aux hommes dont les cheveux sont blonds et les yeux bleus et qui vivent dans la clarté, aux gens heureux, aimables, moyens. » Klaus Heinrich est un de ceux-là et Mann a conté sa vie avec une sympathie tendre.

Ce n'est pas sans peine toutefois que Klaus Heinrich s'affranchit de toutes les contraintes dans lesquelles l'enserrent son rang et son éducation. Tout le distingue de la foule, même sa constitution physique. Une circonstance particulière a contribué à augmenter autour de lui, dès sa naissance, la solitude où vivent fatalement les enfants des princes : son bras et sa main gauche sont légèrement atrophiés. Le cas n'est pas rare. Mais il a pour un grand de cette terre quelque chose d'humiliant. On organise d'abord autour de l'enfant une conspiration du silence ; on le tient jalousement reclus. Lorsque plus tard il

devient nécessaire de le produire en public, on lui enseigne à dissimuler adroitement son infirmité ; le peuple le voit toujours dressé dans la même attitude, le côté gauche un peu effacé et le poing gauche planté sur la hanche.

Son enfance est triste ; hors sa petite sœur, Dietlinde, personne ne paraît l'aimer. Johann-Albrecht III, digne et compassé, n'avait jamais un moment d'abandon ; les entretiens du père et du fils sont réglés par l'étiquette et s'écoulent dans une pénible uniformité. Albrecht, le frère aîné de Klaus Heinrich, maladif, silencieux et dès l'enfance aristocrate, méprise toutes les effusions. La belle princesse, sa mère, soucieuse de l'effet à produire, ne lui témoigne qu'en public une tendresse exubérante et froide :

Aux concerts qui avaient lieu tous les quinze jours, le jeudi, sous le nom de « jeudis de la princesse », dans la salle des Marbres, et auxquels le personnel de la cour venait régulièrement s'asseoir autour de petites tables aux pieds dorés et aux tapis de velours rouge, tandis que le ténor Schramm, du théâtre de la cour, chantait — et si fort qu'on voyait les veines se gonfler sur son front chauve, — aux concerts donc Klaus Heinrich et Dietlinde étaient admis à séjourner dans la salle durant un numéro du programme et l'entr'acte suivant ; et alors leur maman faisait bien voir qu'elle les aimait ; elle le leur faisait voir à eux-mêmes et à tous les assistants d'une façon si tendre et si expressive, qu'aucun doute ne subsistait. Elle les faisait venir à la table qu'elle présidait, et leur commandait avec un sourire de bonheur de s'asseoir à ses côtés, attirait leur visage contre ses épaules et son sein, plongeait dans leurs yeux un regard alangui et inspiré, et les embrassait tous deux sur le front et sur les lèvres. Les dames cependant penchaient la tête de côté, échangeaient de vifs clins d'œil d'un air extasié, et les messieurs hochaient la tête et mordaient leur moustache pour maîtriser virilement leur émotion...

De bonne heure, cet enfant, né expansif, apprend à réprimer ses effusions. Tout le monde autour de lui prêche la contrainte. La gouvernante française, honorable veuve d'un pasteur suisse, joint les mains d'épouvante et lève les yeux au ciel dès que « Son Altesse Grand-Ducale » se tient mal, emploie une expression vulgaire ou s'abandonne au fou rire de son âge. Monsieur l'inspecteur Droege, qui lui enseigne à lire, le rappelle à l'attention par des allusions perpétuelles à la « haute mission » qui l'attend. Les laquais même ne répondent à ses

questions familières qu'en termes mesurés et pleins de réserve. Parfois, en contemplant l'arrangement noble, froid, inhospitalier du palais, en observant l'expression pénible et tendue du visage de ses parents, Klaus Heinrich prend à demi conscience du caractère artificiel et inhumain de son existence ; l'angoisse étreint son âme d'enfant; sa « haute mission » lui apparaît comme une sorte de fatalité impitoyable.

L'éducation que lui fait donner son père, ou plutôt le ministre sceptique et fin qui suggère au prince toutes ses décisions en se donnant l'air d'y souscrire, le maintient encore pendant de longues années dans une demi-réclusion, loin des hommes et de la vie. On organise dans un château des environs une pension où Klaus Heinrich est élevé en compagnie de cinq jeunes nobles. Cinq, pas plus ; une sélection sévère préside ainsi au choix des relations du jeune prince. Dans cette institution, d'ailleurs, les caractères ne sont pas beaucoup plus affranchis qu'à la cour. Les camarades d'études de Klaus Heinrich ne peuvent pas devenir ses amis : ils ne sont là, et ils le sentent bien, qu'en service commandé. Les maîtres, soucieux de ne pas ruiner le prestige nécessaire de l'Altesse, s'efforcent de ne jamais mettre leur élève en fâcheuse posture : dès le premier jour, le professeur Kürtchen, directeur de l'établissement, règle avec Klaus Heinrich le petit manège qui lui permettra de n'interroger qu'à coup sûr son noble élève.

Pour la première fois pourtant, Klaus Heinrich rencontre un homme libre : c'est le docteur Uerberbein, l'un de ses maîtres. Uerberbein, enfant abandonné, a su vaincre, à force de labeur et de ténacité, la mauvaise destinée. Il est devenu instituteur, puis professeur de gymnase, et le voilà précepteur d'un prince. Les épreuves l'ont trempé et endurci ; trop endurci peut-être, car la vie ne lui apparaît plus que comme une continuelle exaltation de la volonté : il ne croit guère au bonheur, qu'il n'a jamais eu le temps de cueillir en route. Il est le premier qui essaie avec sincérité de faire comprendre à Klaus Heinrich le caractère de ce que l'inspecteur Droege appelait sa « haute mission ». Il ne l'accable pas de préceptes ni de sermons : il cause avec lui simplement et familièrement ; il ne lui donne pas même son titre d'Altesse ; il devient son ami. Mais il n'use de son autorité sur Klaus Heinrich que pour

développer en lui le respect de sa dignité future. Ce professeur à la parole indépendante et aux manières un peu vulgaires est, comme l'Élysée Miraut des *Rois en exil,* un rude apôtre de l'inégalité humaine. Il y a toutefois entre ces deux précepteurs de rois une différence essentielle : Élysée Miraut invoquait le droit divin ; Ueberbein appartient à une génération qui n'a d'autre croyance que celle du surhomme ; il souhaite que son petit prince ait le vouloir et la conscience de dominer l'humanité.

Sa doctrine est simple ; on pourrait la définir : l'ascétisme du pouvoir. Le prince doit sacrifier à sa fonction ses sentiments d'homme. Klaus Heinrich ne demande qu'à renverser les barrières qui l'isolent de ses sujets ; il voudrait se faire des amis, connaître la douceur des confidences. L'instinct est naturel et généreux ; Ueberbein le loue, mais le combat. Il sait que les sujets n'apporteront pas à un échange de sentiments la même spontanéité et la même sincérité que le prince. En s'abandonnant à l'intimité, le prince se livrera aux mauvais instincts du peuple. Il croira se mettre au niveau de l'humanité moyenne ; en réalité, ses faux amis le rabaisseront au-dessous d'eux-mêmes. L'intérêt même du peuple exige que le prince s'isole dans sa grandeur ; pour tous les sujets, la présence du maître est une excitation à penser et à agir noblement ; il faut donc qu'il apparaisse constamment semblable à la noble image que le peuple se fait de lui. Il est emprisonné dans l'estime publique ; il faut que, personnifiant la dignité, l'élévation morale, la haute tenue, il incite toujours, par son exemple, ses sujets à s'élever au-dessus de la médiocrité ordinaire de leur vie et de leurs sentiments.

Les idées d'Ueberbein sont celles d'un démocrate loyaliste ; il veut sauvegarder à la fois la dignité morale du souverain et la puissance du peuple. Sa doctrine est aujourd'hui celle de beaucoup d'Allemands. L'Allemagne est encore monarchiste, mais elle considère moins ses monarques comme des maîtres que comme d'illustres représentants héréditaires du peuple. C'est à ceux qui savent le mieux se renfermer dans leurs fonctions de figuration qu'elle est plus attachée ; au contraire, elle souffre malaisément qu'il prétendent exercer le pouvoir personnel. L'empereur actuel s'est attiré quelques graves décon-

venues pour n'avoir pas aperçu le caractère de cette évolution du loyalisme ; ses allures autocratiques compromettent souvent la popularité que lui vaut par ailleurs sa mystique application à symboliser en sa personne les orgueils, les préjugés, les aspirations de l'Allemagne contemporaine.

L'élève du docteur Ueberbein accepte allégrement sa rude destinée. Le grand-duc régnant, chaque jour plus débile, se renferme dans son palais et confie à Klaus Heinrich le soin de le représenter en public. On lui donne le grade de commandant, le titre d'Altesse Royale ; on le couvre de décorations ; on l'accable de corvées honorifiques : il lui faut tenir le rôle de premier figurant dans toutes les cérémonies par lesquelles un gouvernement prétend demeurer en contact avec le peuple, poser la première pierre des hôtels de ville, présider à l'inauguration des statues, assister à des réunions d'anciens combattants, visiter des comices agricoles et louer, avec la même gravité émue, les grands noms du passé, la bravoure patriotique ou la race bovine du pays.

Son existence n'avait rien de tout à fait banal et rien de tout à fait réel ; elle n'était composée que d'une suite de moments d'exaltation. Où qu'il allât, c'était jour de fête et de solennité ; le peuple, dans ces cérémonies, se glorifiait lui-même ; la vie terne s'illuminait et devenait toute poésie. Les gueux se muaient en de braves hommes du peuple, les bouges en de paisibles chaumières ; les gamins crasseux de la rue devenaient de sages petites filles et de sages petits garçons endimanchés, aux cheveux bien mouillés et lissés, et s'alignaient, une poésie aux lèvres ; les lourds bourgeois, en redingote et en chapeau haut-de-forme, prenaient avec émotion conscience de leur propre valeur. Et non seulement Klaus Heinrich voyait le monde sous ce jour, mais le monde lui-même se voyait tel, tant que durait le séjour du prince. Un étrange souci du faux-semblant et de l'apparence faisait loi dans tous les endroits où il exerçait ses fonctions ; on y improvisait, pour la durée d'une heure, qui devait n'être que beauté, une décoration uniforme et éphémère, un déguisement insincère et imposant de la réalité, à renfort de carton et de bois doré, de guirlandes, de lampions, de draperies et d'oriflammes ; et lui se tenait debout au milieu de ce déploiement théâtral, sur un tapis qui couvrait le sol nu, entre des mâts peints aux deux couleurs du pays ; il se tenait là debout, les talons joints, dans une odeur de vernis et de sapin, et plantait en souriant sa main gauche sur sa hanche.

Après les derniers discours, les derniers toasts, les derniers hourrahs, Klaus Heinrich rentre, exténué, dans le petit château, médiocre et pauvrement meublé, où il vit solitairement avec son officier d'ordonnance. Point de foyer; point d'intimité; jamais un moment d'affectueuse détente. La popularité dont il jouit ne suffit pas à remplir son âme. Il envie parfois le bonheur paisible de sa sœur : Dietlinde s'est évadée du cercle glacial de la cour; sa naissance semblait la condamner à épouser un prince de maison régnante ou à rester fille; sans trembler devant les préjugés, elle a accordé sa main à un homme excellent dont la noblesse est fort inférieure à la sienne. Le scandale a été grand à la cour quand on a vu le mari d'une grande-duchesse se faire industriel, pour augmenter ses revenus, bâtir sur ses terres et administrer en personne trois ou quatre fabriques, exploiter des gisements de tourbe et gagner beaucoup d'argent, comme un roturier. Les bonnes langues parlent de mésalliance et de déchéance. Klaus Heinrich au contraire approuve sa sœur; il sent qu'elle a choisi la bonne part : pourtant lui-même s'enfonce chaque jour plus avant dans le renoncement et dans l'ascétisme.

C'est alors que se produit le miracle qu'a bien voulu inventer la fantaisie un peu ironique, un peu attendrie du romancier, pour récompenser la vertu du sage petit prince. Un des rois de l'industrie américaine, Samuel N. Spœlmann, petit-fils d'un émigrant allemand et actuellement milliardaire, membre de plusieurs grands trusts d'outre-mer, vient prendre les eaux dans la résidence où Klaus Heinrich joue au souverain. Malade et las de l'Amérique, Spœlmann prend goût à cette calme petite ville d'Allemagne. Il achète un des châteaux délabrés que le grand-duc a mis en vente, le rebâtit, le meuble avec un luxe dont on se conte merveilles à la cour, et s'y installe, Altesse du dollar, en face de l'Altesse Royale. Le peuple révère avec la même crainte superstitieuse sa fabuleuse richesse et la puissance traditionnelle de Johann-Albrecht II. Les deux Altesses d'ailleurs, souffrantes et hypocondriaques, demeurent également cachées au fond de leurs palais, comme d'immuables et maussades idoles. Mais elles ont, l'une et l'autre, leur délégué aux fonctions extérieures : le grand-duc se fait suppléer par Klaus Heinrich et le milliardaire par sa fille Imma. La

jeune Américaine est étrange et séduisante; elle est frêle, nerveuse, volontaire; elle a le teint mat et de lourds cheveux noirs aux reflets bleus. Son air exotique n'étonne pas ceux qui connaissent son origine : elle n'est pas tout à fait de pure race blanche; elle a dans les veines du sang indien. Mais au bon peuple allemand elle apparaît comme une énigmatique princesse.

Spœlmann et sa fille ne sont pas beaucoup plus heureux que les petits princes enclos dans les préjugés séculaires. L'envie et la haine les assiègent; aussi ne vivent-ils que dans une continuelle méfiance et pour ainsi dire sur le pied de guerre. Spœlmann est renfermé, monosyllabique, coléreux et parfaitement insoucieux des formes mondaines. Il est le premier qui ne manifeste pour la « haute mission » de Klaus Heinrich aucune vénération. Klaus Heinrich est allé le voir :

... Klaus Heinrich reprit la parole : « Je suis vraiment impatient de voir votre collection, monsieur Spœlmann.

— C'est vrai, répondit Spœlmann. Vous voulez voir mes verreries. Vous êtes amateur? Collectionneur peut-être?

— Non, ce n'est pas le goût, mais le temps qui m'a manqué jusqu'ici pour collectionner.

— Le temps? Est-ce que votre service d'officier absorbe ainsi tout votre temps?

Klaus Heinrich répondit : — Je ne suis plus en service actif, monsieur Spœlmann. On m'a mis à la suite de mon régiment. Je porte l'uniforme, voilà tout.

— Ah bon ! c'est seulement pour la forme, dit Spœlmann de son ton grinçant. Que faites-vous donc toute la journée?

Klaus Heinrich avait cessé de boire son thé; il avait tout repoussé loin de lui, cette conversation exigeant toute son attention. Il s'était redressé sur sa chaise, et tout en justifiant son genre d'existence, il sentait le regard insistant, noir et pénétrant d'Imma Spœlmann peser sur lui.

— J'ai des devoirs à remplir à la cour, dans les fêtes, dans les cérémonies. Il faut aussi que je figure dans les solennités militaires, à la prestation de serment des recrues ou à la bénédiction des drapeaux. Puis il me faut donner des audiences en remplacement de mon frère, le grand-duc. En outre, j'ai à faire de petits voyages officiels, pour assister à des inaugurations et à toutes sortes de solennités publiques.

— Bien, bien, dit Spœlmann, des cérémonies, des solennités.

Tout cela pour les badauds. Oui, eh bien! tout cela ne me dit rien. Je vous dis, *once for all*, que je ne fais aucun cas de votre métier. *That's my standpoint, sir.*

— Je vous comprends parfaitement, dit Klaus Heinrich qui se redressait dans son uniforme et se forçait, non sans amertume, à sourire.

— Après tout, c'est une chose qui exige sûrement de l'application, continua Spœlmann d'un ton radouci, de l'application et, à ce qu'il semble, du travail. Pour mon compte, je ne cesserai jamais de rager toutes les fois qu'il me faudra jouer les phénomènes...

— J'espère, dit Klaus Heinrich, que notre population ne manque à aucun des égards...

— Merci, ça va, répondit Spœlmann. En tout cas, les habitants d'ici ne sont pas de trop mauvaises gens; lorsqu'ils écarquillent les yeux, on n'y lit pas le désir de vous étrangler.

— J'aurais plaisir à apprendre, monsieur Spœlmann, — et Klaus Heinrich se sentait moins gêné depuis que la conversation avait tourné et que c'était son tour d'interroger, — que vous vous plaisez parmi nous, malgré le grand changement que cela cause dans votre vie, et que vous demeurerez ici.

— Merci, dit Spœlmann, je suis *at ease*. D'ailleurs, c'est bien simple : les eaux d'ici sont les seules qui me fassent quelque bien.

Spœlmann finira par donner sa fille à Klaus Heinrich; mais il ne prendra pas pour cela en plus haute estime le métier de prince. Sa parole rude intimide le jeune prince, mais elle a, en même temps, un accent d'indépendance et de sincérité qui le réconforte. Les boutades du milliardaire ne sont pas celles d'un homme qui cherche malignement à rabaisser un supérieur. Spœlmann et Klaus Heinrich sont, dans leur isolement, des égaux, et le jeune homme trouve naturel de recevoir les conseils ou de supporter les bizarreries du vieillard.

Bien avant que Klaus Heinrich songeât à épouser Imma Spœlmann, le peuple s'était plu à associer leurs deux noms; c'était un dénouement de conte de fées, le mariage du prince Charmant avec la princesse lointaine. Le ministre de l'Intérieur, qui prévoit une bonne affaire, travaille habilement à rendre cette union possible. Cependant Klaus Heinrich, qui ignore les racontars du peuple ou les subtiles menées de la politique, se laisse prendre tout naïvement au charme d'Imma et ne le lui cache pas. Il éprouve une résistance inattendue. Comme son père, Imma traite les princes d'égal à égal; elle

reçoit avec une ironie clairvoyante et acérée les avances de Klaus Heinrich. Le pauvre garçon se désole de ne pouvoir gagner même la confiance d'Imma. Il ne soupçonne pas qu'elle lui fait un grief de la trop consciencieuse raideur avec laquelle il fait figure d'Altesse. A la longue pourtant, Imma en vient à lui parler à cœur ouvert :

... Vous m'empêchez, moi comme les autres, de me laisser aller; vous me glacez, constamment, de toutes les façons, par votre parole, votre regard, votre façon de vous asseoir et de vous tenir debout, et il m'est tout à fait impossible d'avoir confiance en vous. J'ai eu l'occasion de vous observer dans vos rapports avec d'autres personnes : mais que ce fût le docteur Sammet à l'hôpital Dorothée ou l'aubergiste Stavenüeter dans le jardin de la Faisanderie, c'était toujours la même chose, et toujours j'ai éprouvé un sentiment de froid et d'angoisse. Vous vous tenez là bien droit et vous posez des questions quelconques; mais ce n'est pas par intérêt, car vous ne vous souciez pas du contenu de la question; non, vous ne vous souciez de rien du tout; vous ne prenez rien à cœur. J'ai vu cela souvent : vous parlez, vous exprimez une opinion, mais vous pourriez tout aussi bien en exprimer une autre, car en réalité vous n'avez ni opinion ni croyance, et rien ne vous importe que vos attitudes princières. Vous dites quelquefois que votre métier n'est pas commode; mais puisque vous avez voulu que je parle, je me permettrai de remarquer que vous le trouveriez plus facile, si vous aviez une opinion et une croyance, prince : voilà mon opinion à moi, et ma croyance...

L'influence d'Imma contre-balance bientôt celle d'Ueberbein : à une doctrine de contrainte et de renoncement, la jeune fille substitue la pitié et l'amour. Klaus Heinrich ne sera pas un surhomme; mais il apprendra à développer en lui-même les instincts les plus généreux de l'humanité. Il travaillera à son bonheur propre en faisant celui des autres; un ministre lui ayant opportunément fait connaître l'état de profonde misère du pays, il se plonge avec une ardeur juvénile dans l'étude des sciences sociales; il forme les plus nobles projets; et le destin veut qu'il puisse les réaliser; car Imma, touchée de sa bonne volonté, consent enfin à l'épouser. La solide fortune du Yankee servira à rétablir le crédit chancelant du petit État. Et le peuple acclame la riche quarteronne, qui sera un jour grande-duchesse et Altesse Royale, puisque Klaus Heinrich est l'héritier du trône.



Thomas Mann a décrit ce dénouement romanesque avec la gravité la plus divertissante. Sous le ton mesuré, sérieux, délicatement nuancé du récit, on sent partout frémir l'ironie latente. Depuis la mort de Gottfried Keller, personne en Allemagne n'a manié l'humour aussi légèrement que l'auteur de *Kœnigliche Hoheit*. Ici pourtant les plus loyalistes de ses lecteurs ne pourraient pas l'accuser d'irrespect ; le livre contient sans doute des allusions malicieuses à quelques puissants du jour ; mais ce n'est ni un roman à clef ni une satire. Quoi qu'il puisse penser des institutions et des hommes, Thomas Mann a voulu seulement illustrer cette idée, qu'il n'y a pas de bonheur pour les êtres exceptionnels.

On n'a pas encore vu, en Allemagne du moins, des princes du sang rechercher la main de riches Américaines. Mais on peut croire que l'envie ne leur en manque pas. Ce n'est pas assez d'avoir perdu l'autorité politique. Voici que la bourgeoisie dispute aux princes le prestige du luxe et de la richesse. Il faut, bon gré mal gré, se moderniser et épouser de riches héritières, comme Klaus Heinrich, ou devenir industriel, comme le mari de la princesse Dietlinde. Sérénissimus ne peut plus vivre qu'à condition de vivre en tranquille bourgeois.

ERNEST TONNELAT

AVEC NAPOLÉON III A VICHY[1]

VII

Vichy, 29 juillet 1864.

Ma chère Anna,

... Je suis resté hier de onze heures et demie à quatre heures et quart dans ma chambre, à travailler. Il faisait une chaleur accablante. Après avoir fait un tour de jardin, je suis rentré. A cinq heures, Sa Majesté a paru et m'a dit être fort souffrante. L'Empereur se plaignait d'un violent rhumatisme dans le genou et, durant le dîner, poussait des « Aye! Aye! » J'étais assis à sa gauche, Toulongeon à sa droite. Sa Majesté a dit à Davilliers : « Dites-nous quelque chose pour nous faire rire! » On a fait des pointes; j'ai fait un calembour sur les réactionnaires. Sa Majesté a parlé de ce qu'elle avait fait, en vain, pour se guérir de la crise douloureuse qu'elle avait eue à Baden. Elle a dit : « Je vais essayer de boire du vin de Champagne ou du Madère. » Oppermann et moi avons combattu ce remède; Sa Majesté l'a employé malgré nous.

Au sortir de table, l'Empereur s'est assis dans le salon, Béville, Clermont-Tonnerre et moi avons pris place près de lui. Béville, à propos du mot « idiosyncrasie » que j'avais employé à dîner et qui avait fait rire, a parlé du langage des savants, qui est souvent inintelligible. « Mais, chaque état a le sien, repartis-je; vous, officier du génie, n'avez-vous pas

1. Voir la *Revue* du 1er janvier.

vos « ouvrages à corne », vos « dames », vos « plains cotés »? Qui comprend ces termes? » Les plains cotés nous ont amené à parler de géométrie descriptive.

Puis, on a passé aux Écoles spéciales, c'est-à-dire à Saint-Cyr. Béville s'est plaint de la façon dont se faisait l'admission. Sa Majesté a dit qu'elle regrettait de n'avoir pas déclaré, au début de son règne, que les officiers devraient tous avoir servi comme simples soldats, et de plus, pour prévenir l'encombrement des fonctions, que nul n'obtiendrait d'emploi public, sans avoir servi dans l'armée pendant huit ans. Chacun présenta son idée. Sa Majesté dit que les miennes étaient bonnes pour l'avenir, non pour le présent.

On en était là, lorsque Stoffel vint dire que M. Fould venait rendre visite à Sa Majesté. Le ministre entra par le jardin, sans cérémonie. Toute étiquette était mise de côté. Nous voulions nous retirer ; Sa Majesté nous pria de rester. M. Fould causa avec nous. On parla de la santé de Sa Majesté, de la fête de Cusset, puis Fould nous dit qu'on avait dansé jusqu'à l'aube; de mademoiselle Manès, beauté des eaux, que j'ai aperçue au spectacle et qui, de l'aveu de Sa Majesté n'a que de jolis yeux, mais a un nez retroussé. On voyait clairement que le ministre était fort amateur de jolies femmes.

Puis, on a parlé de l'Orient, de Constantinople, du Caire, des danses espagnoles et algériennes. Sa Majesté s'est fait expliquer la danse appelée *cancan*, que quelques belles dames avaient dansée à Cusset et, une fois informé, les a blâmées. M. Fould était fort au courant et m'apprit que le mot *chahut* était passé de mode. Sa Majesté parla de la danse mauresque, qu'elle avait vu danser à Alger et qu'elle trouvait ridicule.

Cela nous amena à parler de l'Algérie. Sa Majesté blâma ce qu'on y avait fait, dit qu'il fallait organiser les Arabes, sous le gouvernement français; mais que c'était une grave erreur d'appeler l'Algérie une colonie; que le prince Napoléon avait fait du mal à ce sujet; qu'il fallait que les Arabes se gouvernassent eux-mêmes sous la surveillance de l'autorité française. M. Fould dit que les colons en étaient réduits à faire cultiver par des Arabes. Le général de Béville en donna la preuve. Puis, on parla des bureaux arabes : Béville en fit la critique et dit que les chefs des bureaux arabes devenaient forcément des

voleurs. Sa Majesté en convint et expliqua les difficultés de la chose. L'Empereur dit qu'il fallait absolument leur faire une plus haute situation. Il cita ce que les Anglais faisaient dans l'Inde. « Il n'y a, dit-il, que les hautes positions, qui puissent retenir là-bas des gens distingués. » Cela conduisit à parler des gouverneurs de colonies, dont Sa Majesté dit qu'il fallait les laisser plus longtemps à leur poste et les mieux payer. Je me plaignis qu'on y nommât souvent des marins tout à fait impropres à administrer, et M. Fould dit que j'avais raison.

L'Empereur proposa alors de faire un tour de jardin et prit le bras de M. Fould. J'allai alors promener avec Béville dans un autre coin du jardin : il tomba sur le dos du maréchal Vaillant qu'il n'aime pas. Il se moqua de ses prétentions de savant et me cita un trait d'ignorance du maréchal en agriculture. Au bout de trois quarts d'heure, nous retrouvâmes Sa Majesté. Elle paraissait fort souffrante et marchait seule, s'appuyant sur sa canne; elle n'échangeait que quelques paroles. Le vin de Madère ne lui avait pas réussi, comme remède à ses rhumatismes. La théorie médicale de l'Empereur me paraît douteuse. Peu avant, à propos de la géométrie descriptive et de la mécanique dont le général de Béville avait critiqué la tendance trop théorique, citant à l'appui ce qu'avait fait Vauban, Sa Majesté défendit ces sciences, en disant : « Il faut en toute science une théorie, sauf à ne pas toujours la suivre, parce que cela ramène aux principes et donne des idées d'applications nouvelles. C'est comme la morale, en fait de vertus : il en faut une; libre à chacun dans la pratique, de ne pas s'y conformer ». Puis, il cita la manière dont il avait procédé avec Minié, pour obtenir la meilleure balle, pour la carabine, dont était pourvue l'armée, au moment de l'expédition de Crimée. Il ne lui avait pas dit : « Donnez-moi la théorie des balles » ; mais : « Indiquez-moi les meilleures pour tel fusil donné » et ces balles Minié sont encore usitées.

Cela amena l'Empereur à parler de l'enseignement des sciences. Béville avait donné contre le mode actuel, contre la manie des spécialités. Sa Majesté et moi étions d'accord avec lui. Sa Majesté disait qu'il fallait d'abord enseigner les choses générales, afin que chaque élève pût choisir ensuite ce qui lui convenait, lorsqu'il serait plus avancé en âge. Sa Majesté parla

aussi d'un professeur de géométrie descriptive, qu'il avait eu à Rome, et dit qu'il y avait en Italie des hommes du premier mérite, mais qui ne prenaient pas, comme le fit Arago, le soin de populariser la science.

Je reviens à la promenade du soir; il faisait nuit; comme je rentrais au châlet impérial, l'huissier me dit que l'Empereur était couché. Comme la chaleur était encore accablante, j'allai sur les bords de l'Allier faire un tour avec Oppermann. Celui-ci me dit que la situation politique était horriblement tendue, qu'il voyait avec inquiétude Sa Majesté souvent souffrante depuis deux ans, qu'il serait bien difficile d'éviter la guerre. « L'affaire de Pologne a tout gâté, me dit-il : la Russie, la Prusse et l'Autriche sont unies contre nous et il ne faut pas compter sur la contre-action des petits princes allemands, qui n'ont aucun crédit sur leurs sujets et, même si le peuple anglais nous est assez favorable, il ne faut pas compter sur lui. » Oppermann était de l'avis que j'avais entendu émettre à Clermont-Tonnerre, que nous détestions les Anglais plus qu'ils ne nous détestaient; que si leur gouvernement gardait encore de la jalousie à notre égard, le peuple devenait chaque jour davantage notre ami. D'autre part, lui semi-allemand (il est de Strasbourg), savait que l'Allemagne nous détestait. Il parla aussi de l'Italie, du Mexique, etc. Bref, il voyait tout en noir et pensait que l'Empereur avait la pensée de faire la guerre, à cause des affaires d'Allemagne, dans quelques années, mais qu'alors il serait trop souffrant, peut-être. Il m'assura que Drouyn de Lhuis avait positivement dit que nous avions toutes les puissances contre nous. Il parla de la volonté inflexible, de l'indomptable énergie de Sa Majesté en fait de politique et m'en fournit la preuve. « Ils n'ont pas voulu de mon congrès; eh bien! ils auront la guerre! » Voilà la pensée qu'il prête à Sa Majesté. Mais ce ne sont là que des conjectures : l'Empereur parle peu des affaires étrangères et est impénétrable sur ce point. Cependant, à dîner, il nous dit en riant : « Lord John Russell a prononcé un discours, où il dit que l'attitude de l'Angleterre n'a jamais été plus digne et plus ferme... »

Oppermann m'a affirmé que le nouvel empereur du Mexique tait fort capable et avait l'air de se faire aimer; ce qui donne

quelque espérance pour ce pays... Béville est d'un avis fort opposé à celui d'Ernest Mocquard, au sujet de l'insurrection arabe, et soutient qu'elle a été soufflée par l'armée, pour avoir une expédition à faire. Il est vrai, comme le lui disait hier Sa Majesté que Béville est toujours au delà de la vérité...

VIII

Vichy, 31 juillet 1864.

... Au sortir de table, Sa Majesté s'assit dans le grand salon et l'on causa quelque temps. Sa Majesté nous pria de chercher sur la carte de l'Allier la place de Montluçon, Néris, Commentry, La Palisse, afin de savoir leur distance de Vichy. Elle médite de revenir par Montluçon, puis Bourges et Orléans. Comme elle prend le grand tour, je reviendrai directement, un peu auparavant.

L'Empereur demande la petite voiture qu'il conduit lui-même et sort avec Toulongeon. Je prends le bras d'Oppermann et nous allons nous promener. En revenant par le quai de l'Allier, qui longe le bout du jardin des Chalets, nous apercevons Sa Majesté déjà de retour et qui marchait péniblement. L'Empereur est souffrant et a l'air abattu. Sa Majesté devrait faire comme Mocquard et moi, qui ne prenons ni vin, ni café. Oppermann m'a fait le portrait de tous les gens de la cour, m'a dit du bien de presque tous, sauf du maréchal Vaillant. Il m'a vanté l'énergie et la sévérité du général Rollin, qu'il déclare être nécessaire pour mener tout cela. Comme moi, il n'aime pas W. le chambellan, avec lequel j'ai eu une discussion à propos de Duruy. Il joue deux rôles : il fait le légitimiste au faubourg Saint-Germain et le bonapartiste ici. Il était venu ici, mais Sa Majesté ne l'a invité qu'à un seul déjeuner.

L'Empereur était dans le petit salon des aides de camp ; à huit heures et demie, il a lu une dépêche, a parlé de la laideur de mademoiselle Ugalde, qu'il a rencontrée. A huit heures trois quarts, l'Empereur, toujours souffrant, je crois, a été se coucher. Je suis resté encore une demi-heure avec le général de Béville qui m'a expliqué la théorie des engrais et des amendements et je me retirai... La dépêche que Sa Majesté a lue

hier au soir était de la main de l'Impératrice; elle avait elle-même mis l'adresse; elle a une bonne écriture... A dîner, l'Empereur demande souvent ce qu'on a lu dans les journaux, qui arrivent chaque jour, et il interroge chacun. L'officier de garde, qui déjeune et dîne, est en général un personnage muet et qui disparaît après le repas.

L'Empereur m'a envoyé chercher à neuf heures du matin; il est mieux et beaucoup plus gai. Il m'a remis de nouvelles épreuves, envoyées de Paris et qu'il me faudra corriger après déjeuner. Sa Majesté reçut en notre présence une longue dépêche du général Bazaine, venue du Mexique, et la lut tout haut à M. Mocquard et à moi. On descendit ensuite déjeuner. Il y avait trois convives : le docteur Alquier, médecin inspecteur des eaux de Vichy, était à droite de Sa Majesté, le colonel Roselly, des cuirassiers de la garde, à gauche; j'étais à côté de Clermont-Tonnerre, avec qui je parlai de la langue grecque, tandis que Sa Majesté s'entretenait des eaux avec le docteur Alquier. L'Empereur se plaignit qu'on envoyât à Vichy des phtisiques, comme la princesse Czartoryska, l'an dernier, et, cette année, mademoiselle Manès : les eaux leur font beaucoup de mal. Le docteur Alquier répondit qu'il ne pouvait pas refuser ceux que lui envoient les médecins de Paris, mais que, dans ces cas, il ne permet que quelques bains. Sa Majesté parla ensuite sculpture avec un artiste de talent, M. Carrier, qui a fait le buste du colonel Lepic, buste que l'Empereur avait justement admiré. Le jeune artiste avait été invité à déjeuner par Sa Majesté et paraissait aux anges. On parla de Rome. Sa Majesté fit appel à nos souvenirs, pour savoir où se trouve le Moïse de Michel-Ange; je répondis; puis Sa Majesté raconta qu'étant le prince Louis, comme elle allait visiter Saint-Pierre in Vincoli, un petit garçon s'offrit à la conduire. Le prince le refusa, en lui disant : « Tu es trop sale! » : il était horriblement barbouillé. Le prince entra donc seul. Peu de minutes après reparut le petit gamin, qui lui montra qu'il était propre et pouvait, dès lors, le conduire. « Mais, où t'es-tu blanchi si vite? — Dans le bénitier », répondit l'enfant.

M. Fould, qui part dans la journée, vint faire ses adieux à Sa Majesté et nous honora tous d'une poignée de main. Il paraît qu'il a prolongé son séjour ici, pour combattre

l'influence d'E. Pereire, dans l'affaire de la banque de Savoie. Pereire, en finaud, était arrivé le jour fixé pour le départ du ministre ; mais M. Fould, plus finaud, a donné contre-ordre et est resté, jusqu'à ce que Pereire fût parti. Je retournai chez moi traduire un passage latin. Quand je revins, je trouvai Sa Majesté, assise sur le canapé du salon, qui posait pour son buste, devant M. Carrier. M. Mocquard, qui n'a fait que dire des gaudrioles, venait de partir. Piétri se promène. Le docteur Alquier a été un peu estomaqué contre Béville, qui lui a dit que son métier était de tuer les hommes.

... Hier, Sa Majesté nous dit : « Il paraît que c'est maintenant la mode en Angleterre de mêler le vin de Champagne avec du Bordeaux. — C'est le moyen de mieux se griser », repartit le colonel Lepic. Sa Majesté essaya du mélange et en parut peu satisfaite. Pendant le diner, l'orphéon de Vichy était venu nous jouer des airs et chanter à la porte de la balustrade du chalet. Sa Majesté s'est levée au milieu du dîner, pour aller les remercier. Les orphéonistes ont remis une pétition pour obtenir un drapeau. Sa Majesté parla à d'Espeuille, qui est arrivé dans la journée de Tunis, des affaires de la Régence. L'Empereur est visiblement mieux, plus gai.

On vint ensuite à parler des musulmans, de l'islamisme, de l'intolérance des prédicateurs américains. Sa Majesté parla de la tendance au mysticisme de certaines personnes et cita l'exemple d'un colonel suisse, qu'il avait connu. Celui-ci lui avait donné trois mots à lire chaque matin, et qui devaient lui donner une inspiration céleste... Sa Majesté nous dit qu'elle avait fait l'expérience, mais en vain! Le général de Béville déclara que toutes les religions avaient été intolérantes et que les protestants l'avaient été autant que les catholiques; que, dans la pratique, les sectes protestantes n'admettaient pas le libre-examen et imposaient des confessions de foi; il cita l'exemple d'Athanase Coquerel (fils). Béville fit cette observation, parce que Sa Majesté avait parlé des distributions de livres saints par les sociétés bibliques. L'officier de voltigeurs avait dit qu'en Italie, on leur avait distribué des Bibles. Je lui fis observer que cela devait être des Nouveau Testament. Clermont-Tonnerre dit que, dans le Schleswig-Holstein les pasteurs interdisaient les mariages mixtes, comme le font les prêtres

catholiques. Béville fit observer que, dans leur intolérance, les catholiques étaient conséquents, tandis que les protestants ne l'étaient pas. L'Empereur dit qu'il était de cet avis. Béville rappela que les épiscopaux anglais avaient persécuté les puritains et, qu'une fois réfugiés en Amérique, ces derniers, à leur tour, s'étaient montrés intolérants pour les quakers. Sa Majesté observa que les puritains avaient été persécutés par des rois d'Angleterre catholiques ; il avança que Charles Ier était catholique. Béville affirma que Charles Ier était épiscopalien. Sa Majesté dit en se tournant vers moi : « C'est la science qui décidera ! » Je donnai raison au général de Béville et l'Empereur dit, qu'après tout, il était de l'essence d'une religion d'être intolérante, puisqu'elle croit être la vérité et que, si lui-même avait une foi profonde, il serait intolérant ; mais qu'il fallait distinguer entre la théorie et la pratique et qu'en pratique l'intolérance était dangereuse et funeste. Il rapporta alors ce que lui avait dit monseigneur Pie, évêque de Poitiers, « qui m'est, ajouta-t-il, fort hostile[1]. Vous savez que la Restauration avait proclamé la religion catholique religion de l'État, mais avait admis l'exercice du culte des communions protestantes. Monseigneur Pie, qui est un homme d'esprit, alla trouver le comte de Chambord, qui lui parlait du sort de la dynastie. « Dieu vous a traité, lui dit l'évêque, comme vous avez agi à l'égard de son Église. Vous autres Bourbons, vous avez dans la Charte proclamé la religion catholique, apostolique et romaine seule vraie ; mais vous avez dit que d'autres religions pouvaient être reconnues et pratiquées. Eh bien ! vous êtes la seule vraie dynastie, mais Dieu a permis que d'autres dynasties pussent aussi s'établir à côté de la vôtre. » Là-dessus, Sa Majesté rit beaucoup et se leva de table.

Au salon, la conversation continua sur la religion entre Sa Majesté, Stoffel, Clermont-Tonnerre et moi. L'Empereur soutint qu'une religion, qui ne dit pas : « Hors de mon Église, il n'y a point de salut », n'en est pas une. Nous combattîmes tous trois son idée et je citai des textes des Évangiles. Clermont-Tonnerre dit qu'on pouvait être sauvé, même hors de l'Église, si l'on est de bonne foi : Auguste Comte était dans ce

1. L'évêque de Poitiers avait pris violemment parti pour le maintien du pouvoir temporel du Pape et avait, un jour, comparé l'Empereur à Pilate.

cas. Je dis qu'il fallait distinguer entre « être sauvé, et, ne pas aller en enfer », mais que l'Église catholique n'admettait le salut que pour les seuls orthodoxes. L'Empereur avait du mal à repousser nos arguments à tous trois. Quand je lui citais les Conciles, il me répondait que les Conciles étaient l'ouvrage des hommes et non de Dieu. Stoffel fit observer que. si l'on repoussait les Conciles, alors il n'y avait plus de fondement pour le dogme catholique. Bref, Sa Majesté me parut n'avoir pas suffisamment réfléchi sur ce sujet. L'Empereur ajouta : « Quand j'exprime l'idée qu'un catholique doit être intolérant, je me donne un démenti par mes propres actes, car je suis pour la tolérance », et il repoussa ce que disait Béville à ce sujet, « que les ministres protestants étaient mieux traités que les curés catholiques ». « Mais, continua l'Empereur, il faut bien distinguer la pratique de la théorie. En pratique, je crois que tout le monde peut être sauvé, s'il est trouvé homme de bien, quelle que soit sa foi; mais en théorie. j'admets qu'on doit être intolérant. » Je fis, appuyé par Clermont-Tonnerre, remarquer à Sa Majesté qu'il faut distinguer le côté pratique du côté politique et j'expliquai à Sa Majesté l'opinion de certains docteurs à cet égard.

L'Empereur se leva pour aller faire une promenade avec Béville. Je sortis de mon côté, avec Oppermann et Stoffel, pour aller voir des antiquités chez M. Charleuf, antiquaire de la Nièvre, qui prend ici les eaux et nous revînmes, en faisant un grand tour par l'Allier, causant d'Alise, de la carte des Gaules et de ce que Sa Majesté avait dit sur la religion. Stoffel fit observer que l'Empereur connaissait mal cette question. Lorsque nous revînmes au chalet impérial, il était neuf heures et demie; Sa Majesté nous aperçut de son cabinet et nous dit d'appeler Pietri, que Stoffel alla quérir. Puis vint Béville, qui nous pria de ne pas nous éloigner. On se réunit dans le petit salon et bientôt Pietri vint nous dire que Sa Majesté allait nous emmener voir l'homme aux singes. On partit à pied et nous allâmes, en suivant Sa Majesté, à un petit théâtre, où un Italien faisait voir des animaux savants : singes, chiens et jusqu'à une chèvre qui faisait des tours. Ces animaux sont les plus curieux que j'aie vus. Il y avait aussi une jeune orang-outang, mais encore peu dressée. Le spectacle finit par

l'exhibition de spectres, qu'on fait apparaître à l'instar de Robert Houdin. Le théâtre forain était fort petit et si simple avec ses bancs de bois! j'étais assis avec Sa Majesté sur le banc de devant; l'Italien n'avait, certes, jamais eu un Empereur parmi ses spectateurs! Nous revînmes à pied. Il était nuit close et vraiment je songeais que, partout ailleurs, il eût été imprudent pour Sa Majesté de marcher ainsi, sans autre escorte que nous, par un chemin solitaire. A dix heures et demie, Sa Majesté rentra dans son chalet et nous souhaita le bonsoir. Aujourd'hui, nous allons nous rendre à l'église. L'Empereur quittera Vichy le 7 août. Sa Majesté était hier visiblement mieux...

Jeudi, il y aura grande revue : il viendra, je crois, un régiment de Moulins. Je rentre de l'église; la musique était magnifique pour une messe basse, que le prêtre a vite expédiée; il ne s'est appesanti que sur le *Domine salvam fac imperatorem* et sur la prière, qui est dite à la fin pour l'Empereur. L'église était comble : il y avait foule pour nous voir passer et revenir; j'ai remarqué M. Hirvoix qui donnait des ordres à la brigade d'agents de sûreté... Au retour, il y a grand déjeuner; les convives sont : le curé de Cusset, vieillard courbé, qui est à la gauche de Sa Majesté; le colonel des voltigeurs et six officiers du même corps; M. d'Andlau, ancien officier d'ordonnance, attaché d'ambassade; M. de Morny; un auditeur au Conseil d'État et le chirurgien-major des voltigeurs. Comme nous sommes vingt-trois à table, chacun cause de son côté; par les fenêtres de la salle à manger qui sont ouvertes, on a un coup d'œil charmant. Sa Majesté parle avec d'Andlau, avec M. d'Espeuilles qui revient de Tunis; on cause de l'emplacement de Carthage; on prononce le nom de Beulé. L'Empereur me demande s'il a fait la carte de Carthage. Puis on se lève. Sa Majesté passe dans le petit salon, où il reçoit une députation, qui lui lit une adresse, puis les sœurs de charité de Vichy. Dans le salon est la maquette du buste de l'Empereur par M. Carrier; elle est déjà d'une ressemblance frappante. Ce Carrier travaille avec une incroyable prestesse; nous le regardons monter sa terre avec une aisance extraordinaire. Avant-hier, il a fait le buste de M. Fould; la fortune de cet artiste est faite. M. Mocquard cause avec Stoffel,

qui part ce soir pour aller explorer une localité ancienne à 48 kilomètres d'ici; Clermont-Tonnerre cause avec le curé et Lepic cherche à enganter l'Empereur d'un soi-disant Corrège; on consulte M. Carrier, qui a bien envie de dire qu'il est faux, mais qui n'ose se prononcer et se borne à dire que le cadre est magnifique. Sa Majesté ne se soucie pas de cette nouvelle acquisition. Après le dîner, la conversation se continue peu de temps dans le salon, où était exposé le buste de Sa Majesté. L'Empereur parla à l'officier de service des soldats, de la difficulté de trouver un uniforme approprié à tous les climats...

Sa Majesté m'appelle. M. Mocquard est là, nous discutons les observations de M. Petetin; mais, à peine étions-nous en train, que Félix annonce le déjeuner. En descendant, nous trouvons de nombreux convives : le général Menabrea, ministre des Travaux publics d'Italie, qui s'assied à la droite de Sa Majesté; le général de division Vergé, à sa gauche; le général de cavalerie Montfort, etc. Le général de Fleury est aussi présent. On parle, au déjeuner, du Mexique, de l'impératrice Charlotte, dont Sa Majesté fait un grand éloge. L'Empereur paraît satisfait de la tournure que prennent les affaires du Mexique... On parle d'une nouvelle source qui vient de jaillir à Vichy, source froide qui rend la jeunesse... A propos, j'ai omis de te dire un propos tenu à dîner par l'Empereur. Se tournant vers moi, il me dit : « On m'accuse de trop accélérer les travaux à Paris. Eh bien! cette fois-ci, je viens d'écrire au maréchal Vaillant de ralentir ceux de l'Opéra; je ne veux pas que ce dernier s'achève avant qu'on ait reconstruit l'Hôtel-Dieu! Approuvez-vous cela? » Naturellement je dis oui et, comme cela était sincère, j'appuyai.

On a beaucoup parlé du Mexique. Le général Montfort chercha à se mettre en avant, en rappelant que son fils y avait vu ceci et cela... Après le déjeuner, Sa Majesté est allé causer, sans doute politique, avec le général Menabrea, une célébrité italienne. M. Hirvoix était pour la première fois du déjeuner : il vient d'être promu inspecteur général de la police de Sa Majesté. C'est le fils d'un fournisseur aux armées, tourangeau, qui était un fort honnête homme; il a trente agents sous ses ordres, les uns patents, les autres latents. Il paraît que l'Empereur n'aime pas avoir près de lui

cette police, toujours aux aguets pour le suivre, et qu'il aime à la dépister. Ainsi, un jour à Paris, il feignit de se diriger vers le Bois de Boulogne, M. Hirvoix s'y porta avec son escouade; cependant Sa Majesté avait tourné court et était allé aux Halles centrales; le commissaire de police revint bientôt aux Tuileries, où on lui apprit que Sa Majesté était partie sans dire où elle allait. Il finit par la retrouver, entourée des forts de la Halle... Pendant que l'Empereur cause avec M. Menabrea, M. Carrier, le sculpteur, cherche à saisir sa physionomie, par la croisée, tout en modelant sa terre; cette fois-ci, il a pris le costume de son état.

Sa Majesté a parlé au général Fleury des leçons de natation que prend le prince impérial et demanda comment tout allait à Saint-Cloud. Il était assis, au déjeuner, près du colonel de gendarmerie, assis lui aussi près du général Vergé, qui commande à Clermont-Ferrand... A une heure et demie, comme je retournais prendre un livre dans le cabinet de Sa Majesté, je trouvai l'Empereur rentré et qui me pria de travailler avec lui. Mocquard arriva au bout d'une demi-heure, lorsque déjà Sa Majesté se plaignait de malaise. Je l'engageai à se reposer et lui dit que je me tiendrais dans le cabinet de Mocquard qui est contigu, prêt à répondre à son appel; que, cependant, je chercherais la citation de Villemain[1], dont il a besoin. Il accepta et se coucha sur le divan. Je me retire avec Mocquard, près de Pietri, qui dépouille les pétitions; il y en a de grotesques : par exemple, quelqu'un propose à Sa Majesté de faire abattre les noyers voisins du chalet, parce que leur ombrage est funeste. La chaleur est accablante : M. Mocquard finit par s'endormir dans son fauteuil; Pietri et moi nous travaillons. Vers quatre heures, Sa Majesté entre dans notre cabinet. Elle est un peu mieux et cause avec Pietri. Cependant Mocquard prend son portefeuille et se lève. « Si Sa Majesté me demande, me dit-il, vous direz que j'ai f.... le camp. Ce pauvre Empereur est bien souffrant! »

1. Dans son *Histoire de Cromwell*

IX

Vichy, 2 août 1864.

Ma chère Anna,

... Je n'arriverai à Paris qu'avec le train impérial et peut-être serai-je obligé d'aller à Saint-Cloud. J'avais pris le parti, au déjeuner, de demander à Sa Majesté quand je partirais. Elle m'a dit avec une extrême bonté : « Si cela ne vous contrarie peu, vous partirez avec moi. de la sorte je vous verrai plus longtemps ». J'ai appris par les journaux la mort de ce pauvre M. Hachette... L'Empereur était mieux ce matin. Il a causé au déjeuner des eaux de Vichy et du grand nombre des médecins qu'il y a ici : quatorze. Sa Majesté a parlé d'un des principaux, M. Barthez, qui profite de ce qu'on le confond avec le médecin du prince impérial pour se faire une belle clientèle. L'Empereur a invité le préfet de l'Allier à dîner; mais il a réfléchi. « Il a peut-être sa femme ici, a-t-il dit au général Fleury, cela le gênerait, il vaut mieux l'inviter à déjeuner. » On a causé de la pêche des truites et des braconniers. Cela amena à parler de l'attribution que Sa Majesté a faite, sur les rapports de M. Coste, de la surveillance de la pêche aux Ponts et Chaussées : l'administration des Forêts, qui en avait été chargée jusque-là, fit une vive opposition à la mesure. De là on passa à la question des chemins vicinaux ; une discussion s'éleva à ce sujet entre le général de Béville. soutenu par Clermont-Tonnerre et moi, qui soutenais qu'il fallait en confier l'entretien aux Ponts et Chaussées, et Toulongeon et Lepic, qui s'y opposaient. Je remarquai qu'on avait desservi M. Carrier, dans l'esprit de Sa Majesté. « Votre sculpteur m'ennuie un peu, dit-il à Lepic ; vous m'aviez assuré que je n'avais pas besoin de poser ; cet artiste se plaint de ne pas me voir assez. — Mais, repartit le colonel, il ne demande pas que vous posiez immobile ; il a seulement besoin d'être dans la chambre, où vous vous tenez, Sire ; je n'ai pas posé davantage. — Oh ! cela vous était facile, reprit Sa Majesté, vous étiez dans votre lit. » Clermont-Tonnerre nous apprit au déjeuner que le roi Léopold partait le 4 ou le 5 août et qu'il ne prenait pas de bains, ce qui ferait croire qu'il n'est venu ici que pour causer d'affaires avec

Sa Majesté. Le général Fleury nous dit qu'hier il l'a vu entrer dans un café et qu'il y avait une foule nombreuse à l'entour de la table pour le regarder boire.

Ce matin, dans le cabinet de Sa Majesté, Pietri, y ayant été appelé, voulait aider M. Mocquard à corriger les phrases qui n'allaient pas, ce qui me fit sourire et me montra bien qu'il visait à le remplacer. Quant à moi, moins que jamais je n'ambitionne de telles fonctions. A déjeuner, Sa Majesté me demande si j'avais lu sa lettre dans le *Moniteur* : je lui répondis que je n'avais pas encore vu le journal. Là-dessus l'un des maîtres d'hôtel courut me le chercher. Je demandai à Sa Majesté la permission de lire sa lettre et je vis qu'elle était relative à la pensée qu'elle avait exprimée peu avant au sujet de l'achèvement de l'Opéra et celui de l'Hôtel-Dieu. J'en fis mon compliment à l'Empereur.

X

Vichy, 3 août 1864.

Ma chère Anna,

... Après t'avoir écrit — je l'avais fait du cabinet de MM. Mocquard et Pietri — voyant que l'Empereur était rentré dans son cabinet, je descendis au petit salon ou j'achevai la lecture des journaux. Le général Fleury, qui était de service comme aide de camp, allait et venait. Je passai là trois quarts d'heure environ, puis remontai au cabinet des secrétaires de Sa Majesté. Quand j'entrai, je trouvai Pietri, dépouillant les pétitions et M. Mocquard étendu dans un fauteuil et qui me dit : « Ah! M. Maury, vous entrez dans un mauvais moment, car vous me tirez d'un petit somme, qui ne manquait pas d'agrément! » Je m'excusai de l'avoir réveillé; il se mit à rire et s'étendit de nouveau.

Je pris le *Cromwell* de Villemain, pour finir une recherche que je savais d'avance être vaine; puis M. Mocquard se réveilla. Il commença à nous conter une foule de détails de sa vie, des plus curieux; d'abord quelques particularités du coup d'État du 2 décembre, dont il fut un des instruments. C'est lui qui a fourni la relation de ce mémorable événement à Véron, pour

ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, qui sont très exacts. Il parla de la manière dont le prince Louis-Napoléon avait laissé croire à Molé, Thiers, Odilon Barrot qu'il était un imbécile, de la proclamation qu'il avait faite comme Président de la République, du dépit éprouvé par Thiers parce que le Prince n'avait pas accepté la sienne; de la façon dont il vivait à l'hôtel du Rhin, avec le Président, écrivant et signant jusqu'à 1 800 lettres, pour préparer son élection ou répondre à celles qu'on adressait au futur Empereur, du mot d'un de ses amis, à la suite du discours que le Prince avait fait à l'Assemblée nationale et où il avait montré quelque embarras et assez mal parlé. Un quidam vint dire à cet ami : « Avez-vous lu le discours? Ma foi! le Prince se coule. — Monsieur, reprit l'ami de M. Mocquard, en lui montrant des fenêtres de l'hôtel du Rhin la colonne Vendôme, quand les Napoléon se coulent, ils se coulent en bronze! » Mocquard rappelle le mot du prétendant, de sa chambre de l'hôtel du Rhin, montrant du doigt la statue de Napoléon Ier : « Voilà le grand électeur ».

» La première personne, que je rencontrai le jour du Coup d'État, nous dit-il, ce fut M. Vieillard, qui lisait les proclamations sur un des murs de la rue Saint-Honoré : « Eh bien! me dit-il, vous faites-là de belles choses! — C'est ce que nous verrons », repartit M. Mocquard. Aussi M. Vieillard, même sénateur, refusa-t-il longtemps de donner à l'Empereur le titre de « Majesté » et ne l'appelait-il que « Prince ». — « Je le connaissais, depuis longtemps, continue M. Mocquard; c'est moi qui le donnai pour précepteur au prince Napoléon, frère de l'Empereur, et, après que, pour incompatibilité d'humeur, Vieillard eût dû quitter le roi Louis, son père, au prince Léon. Le frère de Napoléon III était un beau et charmant jeune homme, qui n'avait d'abord rien fait, mais qui prit le goût de l'étude, après que, sur mon conseil, il eût lu et relu l'ouvrage de Montesquieu sur la *Grandeur et décadence des Romains*. Quant au prince Léon, c'est un homme détestable et ayant les plus mauvais instincts. Il vit encore je ne sais où. Le prince Léon était un fils naturel de Napoléon Ier. L'Empereur se proposait de demander la main de l'archiduchesse Marie-Louise; mais, auparavant, il voulut savoir s'il était en état d'avoir des enfants et, ayant vu entrer chez madame Campan

une dame dont la beauté le frappa, il eut avec elle des relations d'essai, d'où naquit le prince Léon. Il donna à la mère une pension de 30 000 francs de rente, que Menneval fut chargé de payer. Plus tard, M. eut la tutelle du petit prince qui était l'image de l'Empereur, et c'est lui qui, vers 1823 à 1824, m'ayant demandé un précepteur pour son pupille, j'indiquai Vieillard. Au retour de la campagne de 1814, lorsque Napoléon Ier allait quitter la France pour l'île d'Elbe, il eut, chez la reine Hortense, l'occasion de voir le petit prince Léon qu'on lui avait amené. La reine lui dit : « C'est votre portrait! — Que fais-tu à la pension? demanda l'Empereur à l'enfant. — Nous nous battons, répondit le petit Léon. Les uns sont les royalistes et les autres sont les bonapartistes. — Et toi, demanda Napoléon, de quel parti es-tu? — Je suis dans les royalistes », dit l'enfant. Alors, se tournant vers la reine Hortense, l'Empereur dit : « Il ne saurait être de mon sang, sinon le sien devrait autrement parler ».

» Voilà comment Vieillard connut les Bonapartes, et moi, je les ai connus par un hasard singulier... C'est pour avoir fait ma barbe que je suis ce que je suis aujourd'hui. Voici comment. J'étais avocat à Paris et remportais quelques succès. J'étais épris d'une personne qui vint à mourir et je tombai dans une tristesse profonde. Mon frère, qui était commis-voyageur et qui résidait alors à Leipzig, me dit de venir le trouver et de faire diversion à ma douleur par un voyage. Quand j'eus passé quelque temps à Leipzig, je revins par Munich. En route, j'avais négligé de faire ma barbe et la portais longue, ce qui était alors tout à fait insolite. Un officier allemand, avec qui j'avais fait connaissance dans la malle-poste de Munich à Ulm, m'engagea à m'arrêter à Augsbourg, parce que la voiture était si dure que le seul trajet de Munich à cette dernière ville nous avait horriblement fatigués. J'acceptai et, me promenant dans les rues d'Augsbourg, je rencontre mademoiselle Cochelet, dont j'avais beaucoup connu la famille et qui était femme de chambre de la reine Hortense. Elle est enchantée de me rencontrer, m'engage à venir la voir et à faire visite à la reine. Je n'étais en aucune façon bonapartiste; j'avais été élevé dans un milieu peu favorable à l'Empire : Tracy, Laromiguière... Il me fallait faire ma barbe et cela m'ennuyait. J'hési-

tais, enfin je m'y résolus. Mademoiselle Cochelet me dit : « J'ai souvent parlé de vous à la reine, lorsque je voyais votre nom figurer dans les comptes rendus des procès politiques. Vous êtes dans le parti libéral : vous ne pouvez refuser de voir des exilées ! » Je cédai et me fis raser. Le lendemain, je fus présenté à la reine Hortense. J'avais parlé à mademoiselle Cochelet, du motif de mon voyage en Allemagne. Lorsque j'entrai dans le salon, je fus frappé de la beauté des deux dames que la reine avait près d'elle : mademoiselle Courtin et madame X., et comme je paraissais impressionné, la reine me dit : « Vous paraissez embarrassé, monsieur, peut-être me trouvez-vous quelque ressemblance avec une personne qui vous est chère et que vous avez perdue? » Alors la reine fut pleine de prévenance pour moi et me dit que je ne pouvais partir comme cela, que si je partais il fallait revenir. Ma destinée était fixée : je restai attaché à la reine Hortense. » M. Mocquard nous parla encore de l'article qu'il avait fait sur la reine Hortense, inséré dans la *Biographie des contemporains* de Gay, Jouy et Norvins et qui fut attribué à ce dernier. Quand on apprit plus tard qu'il était de M. Mocquard, le prince Eugène lui en marqua sa reconnaissance en lui donnant la montre que l'impératrice Joséphine portait au cou, à sa mort.

Comme M. Mocquard était en train de nous raconter ses histoires, Sa Majesté entra dans notre cabinet et dit à Pietri de venir. M. sortit pour aller se promener et je restai à mettre en ordre des notes que l'Empereur m'avait remises. A table, Sa Majesté me fit diverses questions sur l'histoire ancienne de l'Afrique ; il parla ensuite du Japon et me demanda comment je pouvais expliquer la prospérité dont jouit ce pays, sans commerce extérieur. Je dis quelques mots. Béville prit alors la parole et, soutenu par le général Fleury, expliqua que le commerce intérieur enrichit beaucoup plus un pays que le commerce extérieur. Sa Majesté soutenait les avantages de celui-ci ; Béville parlait avec force et je remarquai le sans-façon avec lequel le général Fleury coupait parfois la parole à l'Empereur. La discussion se prolongea bien après le dîner. Béville m'entraîna sur le balcon afin d'essayer de me convaincre. Fleury, présent, lui dit : « Par extraordinaire, je suis aujourd'hui tout à fait de votre avis. » Je remarquai, dans cette

discussion, combien l'Empereur est réfléchi et va au fond des choses ; il cherche à s'éclairer...

L'Empereur mange peu, surtout du poisson de mer, qui ne lui va pas ; en fait de dessert, je ne lui ai guère vu prendre que des abricots de son jardin.

J'ai remarqué qu'on parle ici fort peu de l'Impératrice...

P. S. — On annonce l'arrivée du prince de La Tour d'Auvergne, ambassadeur de France en Angleterre ; on a aussi parlé de lord Clarendon. A propos de chloroforme, Sa Majesté nous raconta qu'on avait voulu l'employer pour l'accouchement de la reine Victoria, mais que l'archevêque de Cantorbéry avait fait l'objection qu'il est dit d'Ève, dans la Bible : « Tu enfanteras avec douleur ! » A quoi le prince Albert répondit : « Cela est vrai, mylord, mais la Bible dit aussi : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ! » Or, il me semble qu'en cela vous-même ne suivez pas la Parole de Dieu ». Et l'archevêque eut le bec clos.

XI

Vichy, 5 août 1864.

Ma chère Anna,

Le roi des Belges s'est fait beaucoup attendre hier pour le dîner : il avait, je crois, compris six heures au lieu de cinq heures et demie. L'Empereur attendait avec nous. Le préfet de police était à la gauche du Roi et l'Empereur à sa droite. Le dîner fut moins somptueux que le premier. Le Roi parlait si bas que, même lorsqu'il parlait au Préfet de police qui était à ma droite, je l'entendais à peine. Après avoir roulé sur des lieux communs, la conversation est tombée sur les nègres. Alors l'Empereur a dit : « M. Maury, qui est un savant, soutient que les nègres ont la même origine que les blancs et c'est aujourd'hui, dit-on, l'opinion qui prévaut. — Cela peut être », répondit le roi Léopold et j'expliquai les raisons.

Peu après le dîner, l'Empereur et le Roi se dirigèrent vers les promenades. J'étais frappé de la haute taille du roi des Belges, ce qui faisait paraître l'Empereur très petit. Nous arrivâmes à la place qui sépare la promenade aux grands

arbres de l'Établissement thermal. Une grosse corde était tendue du toit des Bains à l'entrée des arbres, corde inclinée, sur laquelle devait monter un acrobate, la tête dans un sac. Une foule très dense bordait de chaque côté. Les deux souverains s'assirent dans l'espace que traversait en biais la corde périlleuse. Alors la cérémonie commença. C'était un spectacle curieux et inoubliable que celui de ces deux souverains, assis à contempler un funambule, peut-être moins habile qu'eux à marcher sur la corde roide, et de toute cette foule, formant carré autour d'eux et avide de les voir. Quand le malheureux acrobate fût monté sur le toit des Bains, à 30 mètres de hauteur au moins, puis redescendu par le même chemin au milieu des bravos, les souverains se levèrent et reprirent la route des chalets. On se promena encore dans le jardin : je causai avec le major Prisse, aide de camp du roi des Belges, des élections qui vont avoir lieu en Belgique; il croit que le parti catholique l'emportera de quatre à cinq voix... Le Roi doit partir aujourd'hui, il n'a bu qu'un peu d'eau de la source des Célestins : évidemment sa santé n'était pas le principal motif de son voyage à Vichy. Nous rentrâmes au petit salon et au bout d'une heure à peine, lorsqu'on vint nous dire que Sa Majesté était couchée, tout le monde s'envola comme une compagnie de perdrix...

Midi. — L'Empereur m'a mandé à neuf heures; il avait l'air assez préoccupé; il m'a dit qu'il allait bien. A dix heures un quart, nous sommes descendu déjeuner. Les invités étaient nombreux : le prince de la Tour d'Auvergne, gros et bel homme, qui a l'air plus fin que distingué; le vice-amiral Tréhouard, sénateur, vieillard à cheveux blancs, belle tête, que j'avais remarqué à l'ouverture de la session; M. Barbier, directeur général des Douanes; M. Lemasson, préfet, et Radon La Fosse, l'ingénieur en chef du département. Je cause avec le préfet de la centralisation, à propos des plaintes fort originales, que l'amiral Tréhouard adresse à Sa Majesté de ce qu'on payait quatre sous les chaises à la promenade et que les cochers n'aient pas de tarif. L'amiral a un ton brusque et résolu, auquel on n'est pas habitué; mais il plaît par sa franchise. Il se plaint aussi des petites filles qui vous poursuivent avec leurs bouquets. L'Empereur se tourne alors vers

le préfet et lui dit qu'il faudrait aviser à cela. Celui-ci répond qu'on ne peut empêcher cela et qu'il faut laisser à chacun la liberté des chaises et des bouquets.

L'Empereur causa beaucoup avec le prince de La Tour d'Auvergne qui était à sa droite, mais je n'entendais rien. Sa Majesté déclare s'être pesée et avoir diminué de 2 kilogrammes. Ce serait l'effet de l'abstinence de pain; M. Barbier, paraît-il, prétend avoir diminué de 10 kilogrammes en en mangeant. Après le déjeuner, on passa au salon où nous trouvâmes M. Carrier, qui se mit à reluquer l'Empereur. Puis M. de Clermont-Tonnerre, à la demande de Sa Majesté, lut des vers d'un M. Vignon, intitulés : « C'est la ronde de Vichy ». Tout le monde s'accorda à les trouver jolis et Sa Majesté dit qu'il fallait les publier dans le *Moniteur*. Pendant que Sa Majesté traite d'affaires d'État avec les personnages auprès de lui, je cause avec M. d'Espeuille, qui ne me paraît pas grand admirateur de l'Empire; il est facile de reconnaître en lui un légitimiste. Cet officier d'ordonnance, qui est d'ailleurs fort bien, n'est attaché à l'Empereur que depuis un an. J'ai appris que Sa Majesté avait envoyé cent francs à l'acrobate que nous avons vu hier.

Quatre heures. — J'ai travaillé avec l'Empereur de deux heures et demie à trois heures et quart; alors, on est venu l'informer que Sa Majesté le roi des Belges allait partir et nous avons été faire haie à son chalet, pour le saluer à son départ. Sa Majesté l'a accompagné en voiture jusqu'à la gare, avec ses aides de camp.

Vendredi. — Nous nous sommes retrouvés à cinq heures et quart réunis autour de la table réfectoriale : j'étais, comme toujours quand il n'y a pas d'invités, à la gauche de Sa Majesté. Après avoir parlé de la chaleur et du plaisir de boire, on a parlé du roi Léopold, dont Sa Majesté a vanté l'amabilité. Il a parlé ensuite de la reine Louise, a demandé comment elle était, si quelqu'un l'avait vue. J'étais le seul présent, qui l'eût vue, à Bruxelles en 1848; je dis qu'elle était fort bien. On parla ensuite de l'impératrice Charlotte et du Mexique. Sa Majesté s'adressa alors surtout au général Fleury et se plaignit que les dispositions de la population civile nous fussent hostiles dans ce pays. Ils vanta le dévouement de plusieurs personnes de notre armée et surtout du corps des infirmiers militaires. « Ce qui est admi-

rable, dit Sa Majesté, c'est que lorsque la fièvre jaune sévissait là-bas avec le plus de force, les infirmiers de l'armée, qui sont ici, sollicitaient la faveur de partir quoiqu'il n'y eût aucun avancement à attendre. » Le général Fleury qualifia de mysticisme ce qui n'est que le dévouement chrétien. A propos du Mexique, Sa Majesté parla de la langue des anciens Mexicains et m'interrogea à ce sujet. L'écriture mexicaine, qui est hiéroglyphique, nous amena à parler de l'alphabet puis de l'origine des lettres. On parla ensuite de l'écriture et de la poésie des Arabes, des Persans, des Turcs...

Ensuite, je pris Oppermann et j'allai à l'hôtel Richelieu voir les dessins d'un M. Rogier, directeur des postes à Beyrouth, que M. de Saulcy m'avait adressé : il désirait avoir une audience de Sa Majesté, qui ne la lui accorda pas. Ces dessins qui représentent des rues de Nazareth, de Rhodes, de Damas sont délicieux; mais, ce qu'il y a de plus curieux, ce sont les figures de Druses, de Metoualis, de Grecs, de Juifs, d'Arabes. M. Rogier nous entretint de Daoud Pacha, le gouverneur du Liban, dont il est l'ami et dont il nous a lu une lettre écrite en excellent français et fort spirituelle. Parmi les jolies figures de femmes, avec le costume oriental, nous en remarquâmes une surtout. Le dessinateur nous dit que c'était celle de la fille d'un prêtre grec; ce dernier n'avait pas remarqué la beauté de sa fille et parut fort étonné de l'admiration de M. Rogier : « Puisque tu l'admires tant, lui dit-il, je te la donne! — Comment? dit l'autre. — Oui, tu peux la prendre. » Cela se fait comme cela en Orient : on donne ou l'on vend sa fille et cela, à très bon marché, deux à trois cents francs. M. Rogier, voyant que la proposition était sérieuse, l'accepta d'abord; mais, ayant réfléchi, il renvoya la fille au pauvre pope. Nous rapportâmes ce fait à notre retour au chalet impérial. Le général de Béville nous dit avoir connu un Lazariste, qui, en Orient, avait acheté une très petite fille au poids, soit 24 fr. 50. Nous ne vîmes Sa Majesté qu'un instant. Elle avait des lettres à écrire, et nous souhaita le bonsoir. Elle avait l'air un peu soucieuse. L'Empereur s'était plaint de la chaleur et, dès le début du dîner, avait dit : « Cela doit être, en ce moment, un triste métier d'être cuisinier! » Il a demandé alors au maître d'hôtel des détails sur la disposition des cuisines qui sont souterraines. Sa Majesté

parle toujours avec bonté aux domestiques et son ton n'est pas impératif. Au reste j'ai remarqué que les généraux de Béville et de Fleury agissent de même. Sa Majesté interroge parfois ceux qui servent sur la provenance des comestibles. J'ai terminé à peu près ce que j'avais à faire avec l'Empereur; mais je crois qu'il m'appellera pour contrôler certaines pages... A propos de boutons de chemise, M. Rogier en portait qui surpassent en beauté ceux même que Sa Majesté peut avoir. Ce sont deux monnaies d'or d'Alexandre, magnifiques et à fleur de coin. Monter de pareils antiques, c'est à mes yeux un vandalisme, car le revers est alors sacrifié! M. Mocquard m'a parlé l'autre jour de madame Cornu et du mauvais caractère qu'elle avait étant enfant, lorsqu'il lui donnait des leçons à Arenenberg [1]; il m'a aussi parlé de son écriture. « Comme elle n'a pas une grande taille, m'a-t-il dit, elle a du moins voulu en donner une à son écriture. » Nous partons définitivement dimanche.

ALFRED MAURY

1. Château habité par la reine Hortense, près du lac de Constance.

LES DAMES DU PALAIS[1]

XV

— Non, monsieur, — disait Narcisse avec sa naïve obséquiosité paysanne, — madame n'est pas ici : je suis bien fâché pour monsieur qui s'est dérangé... Madame n'est plus ici depuis le jour de l'an... Monsieur Vélines est parti, le matin, pour Rouen, et, le soir, madame s'est rendue chez ses parents, rue de Grenelle, avec mademoiselle et la bonne d'enfant : histoire de ne pas être toute seule... Monsieur Vélines ne doit rester qu'une semaine là-bas, mais madame n'a point parlé de son retour...

Sur le palier de pierre du vieil hôtel où courait, pareille à une haie de fer forgé, une rampe semée de fleurs à l'or terni, Fabrezan-Castagnac, venu pour voir Henriette, eut un mouvement de recul; toujours un peu théâtral, il ouvrit grands ses bras, puis de sa voix forte :

— Madame Vélines ne vient même pas le soir à son cabinet, pour ses consultations?

— Non, monsieur, non : les personnes pressées on les prie d'aller voir madame chez monsieur Marcadieu, tout simplement.

Mais, derrière le valet de chambre, arrivait sa femme, la cuisinière, une fine mouche, qui avait flairé un intime de la maison et jugeait bon d'intervenir. Elle s'avançait avec une mine de circonstance, avec cet air endeuillé qu'ont les domestiques

1. Voir la *Revue* des 15 novembre, 1er et 15 décembre 1909 et 1er janvier 1910.

lorsque le malheur a fondu sur leurs maîtres, cette physionomie fermée, secrète, mystérieuse, qui en dit plus long que beaucoup de paroles sur les désastres cachés des familles.

— Si monsieur Fabrezan veut aller chez les parents de madame, il la trouvera. La secrétaire de madame travaille aussi là-bas, maintenant... Son cabinet est, autant dire, transféré.

Puis, baissant les yeux, tristement :

— Monsieur comprend tout?...

Fabrezan était anéanti. Plusieurs fois il répéta :

— C'est bien, c'est bien, je vous remercie.

Et il ne s'en allait pas.

— C'est après-demain que monsieur Vélines revient? — questionna-t-il.

La cuisinière soupira, fit un geste de résignation et dit :

— Hélas! oui, monsieur...

Et, comme elle connaissait de longue date le vieil ami de son maître, elle ajouta confidentiellement, les paupières baissées :

— Nous sommes bien éprouvés, monsieur Fabrezan.

L'ancien bâtonnier leva sa main gauche gantée d'une moufle de laine : il avait, en dépit de sa pétulance méridionale, des gestes professionnels, onctueux, presque ecclésiastiques :

— Allons, allons, courage!

Et il se hâta enfin de descendre pour donner à son chauffeur l'adresse des Marcadieu.

Rue de Grenelle, on l'introduisit dans une pièce, où il reconnut l'ancien bureau d'Henriette jeune fille. Les plus jolis meubles en avaient été enlevés pour être transportés place Dauphine, mais il y retrouvait les petits bustes dont, avec les enthousiasmes de l'adolescence, elle aimait alors à s'entourer en travaillant : ses grands poètes, ses grands musiciens, ses grands peintres étaient tous là, — et Fabrezan s'attendrissait au souvenir de l'enfant charmante et fervente que jadis il avait vue là, quand la porte s'ouvrit. Henriette parut, illisible, gardant aux lèvres son sourire habituel, un peu moins fraîche que de coutume peut-être, mais très pimpante dans une chemisette de soie blanche et une jupe de drap vert.

Il bondit au-devant d'elle :

— Eh bien! allez-vous me dire ce qu'il y a?.. J'ai une communication à vous faire, je monte chez vous en sortant du

Palais, et vos domestiques me laissent entendre, dans leur consternation, que vous avez quitté le domicile conjugal!... A-t-on idée de cela?

— C'est vrai, monsieur le bâtonnier, je suis revenue chez mes parents.

Henriette avait pris place à sa table et, un peu nerveuse, malgré son beau sourire paisible, jouait avec son coupe-papier qu'elle contemplait attentivement.

— Vélines a eu des torts envers vous? — interrogea vivement Fabrezan.

— Surtout, j'ai voulu reconquérir ma liberté, — répondit Henriette qu'une pudeur empêchait encore d'accuser son mari. — Nous nous gênions... Des femmes comme moi ne devraient jamais se marier. Alors j'ai pris ma fille, et me voilà indépendante, les coudées franches, ne relevant que de moi-même. Je suis tranquille : le tribunal me laissera mon enfant, que j'allaite... il ne la confiera pas au père, n'est-ce pas? (elle s'égayait d'une gaîté factice) et je vivrai de ces deux affections : ma profession et mon bébé.

Fabrezan croisa lentement ses gros bras et, branlant la tête :

— Eh bien! ma petite madame, vous avez fait de la jolie besogne!

— Comment! — dit-elle, — vous aussi, vous m'accusez? C'est à moi que vous adressez les reproches?...

— Des enfants qui s'adoraient!... — marmottait le vieillard, comme pour lui seul.

— Parce que j'ai accompli un acte de bravoure et de dignité personnelle, on me jette la pierre, sans savoir...

— Un couple si beau!...

— J'ai donné un exemple, comme Suzanne Marty; d'autres femmes bénéficieront plus tard de notre attitude.

— Aboutir à cette catastrophe qu'est le divorce!...

— D'ailleurs, chacun a le devoir de sauvegarder sa personnalité.

— ... Après que je vous ai vue guérir ce mari miraculeusement, par quelque chose d'héroïque, de surnaturel, qui était dans votre amour d'épouse!...

Il y eut un silence. La nuit tombait : Henriette sonna pour les lampes. Elle ne souriait plus. Ce crépuscule lui rappelait

sa récente arrivée à la maison paternelle. C'était le soir du 1er janvier : le salon était rempli de visites officielles, mais elle avait pu voir son père cinq minutes, seul, dans son cabinet. Elle avait renvoyé la bonne d'enfant à l'office, tenait son bébé dans ses bras, et, déterminée, hardie, manifestant une allégresse mensongère, elle avait dit :

— Père, voulez-vous nous recevoir, ma fille et moi? Je reviens chez vous.

Le président Marcadieu croyait à une plaisanterie; mais elle avait en deux mots expliqué sa conduite : « Son mari ne l'aimait plus, jalousait ses succès, leur vie était un enfer... Elle suppliait ses parents de lui donner asile... » Et le président, sans répondre, accablé, s'était écroulé dans un fauteuil, ses deux belles mains longues cachant son visage. Jamais elle n'aurait pensé consterner à ce point ce pauvre père. Jamais, non plus, elle ne put faire comprendre à sa mère que c'était d'un mari parfaitement fidèle qu'elle s'était ainsi détachée.

— S'il n'aimait pas une autre femme, tu ne l'aurais pas quitté, — répétait obstinément madame Marcadieu.

Vainement sa fille affirmait :

— Ah! comme il eût mieux valu que ce fût cela!

On ne la croyait pas. Et elle avait dû supporter blâme sur blâme. Le président, sa mère, jusqu'à madame Martinal, ne cessaient de la chapitrer; mais on l'exaspérait bien plus qu'on ne l'apaisait à lui dire :

— Puisqu'il ne t'a pas trompée!...

Ainsi elle devait lutter contre tous. Même en ce moment, elle sentait, chez Fabrezan, une désapprobation muette. Quand le valet de chambre eut allumé, on entendit un bruit sec : c'était, entre les doigts de la jeune femme, le coupe-papier qui se brisait net.

— Écoutez, monsieur le bâtonnier, — fit-elle bravement, — je ne veux pas que vous me jugiez mal, je veux être sincère avec vous... Du reste, à mon procès de divorce, je compte bien être défendue par vous, et autant vous avouer la vérité : André ne m'a pas trahie.

— Je sais, — dit Fabrezan, impénétrable, les yeux clos, comme un confesseur recueilli.

— Il a toujours été parfait avec moi.

— Je sais...

— Nous aurions pu être suprêmement heureux, si un affreux sentiment ne s'était glissé dans son cœur.

Fabrezan l'arrêta d'un geste :

— Je savais tout cela bien avant vous, ma pauvre petite madame! Je vous ai vue devenir tout d'un coup célèbre et remplir de votre nom, de votre charmant visage, les gazettes les plus illustrées. J'ai suivi l'expansion de votre talent, j'en ai même éprouvé les effets et la force, et j'ai observé parallèlement Vélines qui était alors à la veille de monter à l'une des premières places dans l'Ordre.... Eh oui, cher confrère! Les dames méconnaissent parfois le génie de leur mari : Vélines avait du génie et l'on commençait à s'en apercevoir, et il serait aujourd'hui l'un des avocats les plus en vogue de Paris, s'il n'avait eu auprès de lui... comment dirai-je?... tenez, tout à l'heure, par un carreau de votre fenêtre, j'admirais au zénith une charmante petite étoile frileuse, une de ces étoiles de janvier qui s'allument tôt et qui tirent les yeux de tout Paris. Dès que votre domestique eut déposé près de moi cette puissante « duplex » qui m'éblouit un peu, j'ai cessé de regarder la petite étoile : elle est devenue à peu près invisible. La lampe, avec son beau foyer lumineux, a nui à l'astre... Ainsi ai-je vu s'éteindre cet éclat qui rayonnait de votre mari. Je l'ai plaint : une femme peut se contenter très honorablement d'une modeste réputation ; un homme exige plus.

Et il fit une courte pause, pour ajouter aussitôt, — innocent effet oratoire :

— Votre mari a cruellement souffert, ma petite madame!

— Soit! — reprit Henriette, — mais il m'a fait souffrir, moi aussi... Vous ne pouvez pas comprendre, monsieur le bâtonnier : je l'aimais encore, et déjà il ne m'aimait plus. Il me haïssait. Si vous croyez que ce n'est pas cruel, cela!...

— Vélines ignore votre fuite?

— Oui. Nous nous étions séparés le matin, froidement, mais sans explication. Sa grand'mère l'avait appelé à Rouen : il s'était empressé de partir.

— Il doit revenir après-demain?

— Après-demain.

— Il trouvera la maison vide?

— C'est ce que j'ai voulu. Plutôt que de le menacer à l'avance, vainement, j'ai préféré attendre une circonstance favorable et le mettre en présence du fait accompli.

Henriette redoutait l'indignation de son vieil ami, mais il ne critiqua nullement ce procédé de vengeance. Ils restèrent encore une fois silencieux; le bonhomme pinçait à pleins doigts ses joues molles. Tous deux, sans se l'avouer, songeaient ensemble à ce retour du mari dans la maison déserte. Les nerfs d'Henriette, démesurément tendus, cédèrent enfin : un flot de larmes lui monta au bord des paupières, qu'elle refoula de son mieux. Elle eût éte incapable d'en dire la cause. Elle s'en excusa, honteuse de cette faiblesse.

— Je suis lasse, lasse de tenir tête à tout le monde : c'est un phénomène physique, bien naturel.... On dirait que vous vous entendez tous pour me pousser à bout!...

— Mais, cher confrère, — dit Fabrezan, — je ne vous ai point persécutée. Vous êtes parfaitement libre et je n'ai pas montré autre chose que du chagrin devant la destruction de votre foyer. Laissons, si vous voulez, ce grand deuil de famille, et parlons de ce qui m'amène.

Son regard pétillait de malice et de satisfaction quand il ajouta qu'il venait, en simple avocat, traiter avec elle d'une question délicate. Il se carrait dans le fauteuil, s'enveloppait de son ample redingote, et, tout en mêlant quelques fioritures à son langage, — car l'indélébile cachet professionnel était marqué dans ses moindres discours, il observait la jeune femme, l'étudiait, l'analysait, jouissait de travailler, à son gré, cette âme féminine en désarroi.

— Il faut que vous m'aidiez dans une bonne œuvre, ma petite confrère : vous me serez une auxiliaire indispensable dans la tâche que j'entreprends.... Nous autres avocats, on peut bien nous blaguer pour notre désinvolture à l'égard de la vérité. Hélas! notre métier n'est pas de la proclamer toujours témérairement. Mais, s'il entraîne à certaines défaillances, il possède aussi de magnifiques privilèges moraux. On vante le médecin pour le pouvoir qu'il exerce sur le malade. Sacrebleu! nous en avons un autre, et diantrement plus efficace, sur le client. Et je suis sûr que vous, avec votre cœur et votre sensibilité, vous avez conçu cela bien mieux encore que moi-même.

— C'est pour cela que j'adore ma fonction. — repartit Henriette. — Lorsque, dans une journée, quatre ou cinq malheureuses sont venues déballer leur sac de misères, de fautes, de soupçons, me confiant tout, leur conscience, leur conduite, leur existence, j'ai le sentiment d'avoir atteint à un rôle supérieur : un rôle où l'on tient entre ses mains les ficelles qui feront mouvoir ces pauvres marionnettes. Véritablement l'avocat règne sur elles.

— Vous avez bien dit, — reprit Fabrezan, — nous tenons les ficelles mystérieuses et notre très relative sagesse a de grosses responsabilités. Nous sommes alors capables de beaucoup de bien ou de beaucoup de mal. Tâchons, ma petite madame, de faire tous deux, sûrement, délibérément, beaucoup de bien aujourd'hui... Voulez-vous?

— Certes oui, monsieur le bâtonnier!

— Même s'il vous en coûte un peu de gloire, un peu de réputation, une belle occasion de briller?

Elle le regardait, légèrement anxieuse.

— Ah! — continua-t-il, se plaisant à l'intriguer, — c'est que le bien nous revient cher quelquefois!... Aussi le pratiquons-nous rarement... Un médecin a tout bénéfice à guérir son malade en le soignant: un avocat se ruinerait à répandre la paix dans sa clientèle... Tenez, quelqu'un l'a bien compris, c'est Lamblin, sur le compte duquel hier, salle des Pas-Perdus, courait une histoire fort amusante. Lamblin recevait, il y a quelque temps, une lettre de madame Leroy-Mathalin, la plaideuse que nous connaissons tous. Elle était en litige avec un fournisseur encore anonyme et consultait le cher maître sur ce point : peut-on refuser livraison d'une marchandise dont le prix a été soldé? « Gagnerai-je mon procès? » interrogeait-elle en terminant. Lamblin, pour qui toute cause est juste, dès qu'il espère la défendre, examina longuement le cas et s'empressa de répondre à sa future cliente par l'affirmative, sans oublier de citer un peu de jurisprudence à l'appui... A quelques jours de là, on introduisait dans le cabinet de Lamblin un gentleman qui se nomma. C'était Zuyn, le grand marchand de fourrures. Ayant vendu à une dame une pelisse de zibeline, que celle-ci, changeante de goûts, ne trouvait plus à son gré et prétendait lui rendre, il

désirait savoir s'il pouvait plaider avec chance de succès. « La dame a payé? » demande Lamblin. — « Elle a payé », dit Zuyn. — « Comment! elle a payé, et elle refuse de prendre livraison du manteau? Mais, cher monsieur, envoyez-lui du papier timbré!... » Et même, écrivant au fourreur le lendemain, Lamblin rehaussa la consultation de quelques textes... Un beau matin, qui fut étonné? ce fut notre ami, en décachetant coup sur coup deux lettres : madame Leroy-Mathalin le chargeait de ses intérêts contre Zuyn, et Zuyn lui confiait sa défense contre madame Leroy-Mathalin... Voilà Lamblin dans un joli embarras, bien marri d'en être acculé à une conciliation, là où il avait flairé deux excellentes affaires. Il la négocie en ce moment, à ce qu'on raconte.

Et Fabrezan riait, se frottait les mains, ramenait sur ses jambes les pans de sa redingote, pendant qu'Henriette se récriait :

— Oh! ce Lamblin! ce Lamblin!...

Fabrezan, qui l'examinait à la dérobée et qui la voyait mûre pour subir sa pression, continua :

— Revenons au motif de ma visite, ma chère petite confrère. Seriez-vous disposée à ne point prononcer devant la première chambre, en faveur de madame Marty, la plaidoirie que vous avez certainement un peu préparée déjà.

— Comment! monsieur le bâtonnier?...

Fabrezan devint grave soudain :

— Décidément, il ne faut pas que ce procès nouveau ait lieu. Parbleu! je sais trop bien que je le gagnerais : j'ai trop d'expérience pour penser qu'un tribunal remette à une mère l'enfant qui, confié au père, s'est échappé de chez lui pour la rejoindre. Ce serait la justification de toutes les escapades de galopins. Mais le sort de cette femme est lamentable, et, surtout, que dirons-nous de celui du malheureux gamin! Il n'a été ni adultère ni orgueilleux, lui... Voilà trois êtres dont l'un est innocent, l'autre abusé par des doctrines outrancières; le troisième, si peu coupable au sens profond, terrible du mot... Tous les trois se martyrisent, se tuent. La faute la plus grave, savez-vous qui l'a commise? c'est madame Marty en divorçant. Oui, oui, je dis bien : en divorçant. Combien cette femme eût été plus grande dans le pardon!... De l'intransigeance dans le mariage?

allons donc! quelle erreur! L'homme a sa fougue, son tempérament inquiet, sa sensualité impérieuse; la femme a son humeur, une certaine inconstance mentale qui la fait aimer avec des fluctuations; elle est inégale, soumise à ses nerfs, quelquefois incapable de comprendre le mari. Mais que diable! malgré tout, on s'arrange : on ferme les yeux, on se fait de mutuelles concessions, et l'épouse, indulgente à une trahison passagère, peut encore demeurer en reste envers celui qui s'accommode patiemment de son caractère, qui ne cesse de la considérer comme sa vraie compagne, la reine du foyer... Et même, admettons que la générosité soit toute du côté de cette épouse, qui la blâmera si elle sait ainsi reconstituer le bonheur de sa maison? Madame Marty ne l'a pas su. Elle a été l'ouvrière de cette ruine... Chère enfant, faites ce que je vous demande. Alembert est vaincu. J'ai la conviction qu'il a toujours continué de chérir cette belle Suzanne Marty; il a mené, depuis son divorce, une vie de dignité, de deuil, irréprochable. Voyez votre cliente, sondez son cœur : il ne se peut pas qu'un sentiment de compassion ne s'y allume devant le chagrin de celui à qui elle a si longtemps appartenu. Je vous le jure, ce sont deux nobles êtres, deux êtres d'élite. ils se font pitié l'un à l'autre, et, de plus, une même tendresse douloureuse les dévore : elle et lui aiment également ce pauvre enfant né d'eux. Combien la conciliation serait facile! Des forces toutes-puissantes les tirent l'un vers l'autre, la plus faible impulsion suffirait pour jeter cette femme dans les bras de son mari... Hein? qu'en dites-vous, petite madame? est-ce que le geste ne vous tente pas?

L'avocate avait pâli et ne répondait aucunement. Les objections lui venaient en foule, mais elle n'osait pas les formuler, sentant bien que la principale était sa répugnance devant ce désastre : la faillite de sa plaidoirie... Quoi! le plus retentissant de ses procès, le plus mondain, le plus poignant, celui qui devait consacrer définitivement sa réputation et inaugurer son existence de femme libérée, elle y renoncerait bénévolement?... Et, dans cette douce et sensible Henriette qui s'émouvait à toutes les souffrances, l'intérêt personnel gronda une minute si furieusement qu'elle ne pouvait plus lire en elle-même. Elle eut une vision de l'audience : tout passa devant

elle, — la planchette cirée de la barre, le tapis bleu du prétoire, les trois juges, et, derrière eux, les boiseries du fond ressemblant à un long confessionnal déplié et plaqué contre la muraille; elle perçut autour d'elle la chaleur du public, cette atmosphère de foule attentive qui excite singulièrement les orateurs, et des lambeaux de phrase déjà inventés lui venaient aux lèvres. Ah! comme elle aurait eu du talent, ce jour-là!

Fabrezan-Castagnac, en brave homme pour qui l'âme humaine n'a plus de secret, laissa se dissiper cet orage intérieur comme sans y prendre garde. Il poursuivit même :

— Nous avons, nous, tous les atouts dans notre jeu. Ainsi, les rendez-vous en voiture, nous ne les ignorions pas, nous en avons été plusieurs fois le témoin.

— Quels rendez-vous? — questionna la jeune femme.

Et, s'étonnant qu'elle ignorât ces imprudences risquées par la mère, il lui conta l'histoire des petites visites matinales dans le coupé, sur le boulevard Haussmann.

— Suzanne a fait cela ! — s'écria l'avocate.

— Elle l'a fait quotidiennement. N'y avait-il pas là de quoi nous exaspérer? Eh bien! nous nous sommes laissé toucher, nous avons dédaigné de faire un éclat; bien plus, nous avons feint de ne rien savoir, tant ces précaires entrevues nous semblaient émouvantes dans leur mélancolie. Quand la raison et le bon sens nous ont commandé d'y mettre fin, n'avons-nous pas recouru à la demi-pension, comme au stratagème qui devait blesser le moins ces deux cœurs?... Et vous estimerez, après cela, que nous n'avons plus nulle affection pour notre femme? Si! si! nous sommes prêt à lui ouvrir nos bras, nous la désirons inconsciemment, nous l'attendons, à cette place où nous avons toujours refusé d'introduire aucune autre femme. Elle est demeurée véritablement, mystiquement, notre épouse, et nous pourrons nous refaire avec elle un avenir plein de félicité, pour peu que vous nous aidiez.

Henriette s'était lentement ressaisie. Elle répliqua :

— C'est bien. Je verrai Suzanne, j'essayerai d'obtenir qu'elle renonce à l'action judiciaire.

— Brusquons, brusquons! — ordonna Fabrezan. — Je vous conjure d'agir dès ce soir, ma petite madame. Mon auto va, si vous le voulez bien, vous transporter illico à Passy : vous

persuaderez madame Marty de ramener elle-même, avec simplicité, avec loyauté, son fils à l'ingénieur, pour qu'enfin ces parents se concertent sur les intérêts véritables et l'éducation de leur enfant... Tâchez, s'il vous plaît, que ce soit demain, vers cinq heures. D'ailleurs vous me fixerez dès aujourd'hui par un « petit bleu »... Je serai à l'heure dite boulevard de la Madeleine. Vous accompagnerez votre amie, cela va sans dire, de façon que ce colloque ait l'apparence d'une discussion d'avocats, et que la réconciliation, si nous avons le bonheur de la provoquer, demeure imprévue et toute spontanée... Cela va-t-il?

Henriette sourit :

— Cela me semble supérieurement machiné, monsieur le bâtonnier.

— « Machiné »? oui, oui... Voilà que je fais du théâtre, de la fantaisie, à présent!...

Puis, ingénument, le bonhomme qui incarnait si parfaitement l'Ordre, avec sa grandeur et ses petitesses, son intransigence et ses compromis, ajouta :

— Et pourtant, je suis débordé! Je plaide lundi pour cette petite canaille de madame Mauvert, et je n'ai pas encore jeté les yeux sur le dossier!



Quand l'automobile de Fabrezan la déposa rue des Belles-Feuilles, devant la maison de la divorcée, Henriette n'avait pas d'autre idée que celle de sa grande mission. Elle connut vraiment alors la gloire toute spirituelle de sa profession, même dans le renoncement, l'effacement qu'elle venait de consentir. La lune blanchissait un joli jardin bordé de massifs verts, au fond duquel se reculait le rez-de-chaussée de madame Marty. L'avocate aperçut le salon éclairé, derrière ses rideaux aux transparences roses. Suzanne lisait près de la lampe quand elle entra, et ne fut pas étonnée de cette visite. Toutes deux s'assirent auprès de la cheminée qui demeurait dans la pénombre. Le feu seul dardait ses reflets rouges sur le drap de leurs robes. Madame Marty se décida la première :

— Eh bien ! ma pauvre chérie, vous aussi, vous en êtes venue là ?

Car, chez leurs amis communs, on commentait déjà, confidentiellement, la séparation des Vélines.

— Ah ! vous savez ?...

— Je sais depuis une heure... A-t-il fallu que vous souffriez, ma petite Henriette si douce, si soumise, pour prendre ce parti !... Oh ! que j'ai pleuré en apprenant cela !... Moi qui vous croyais si heureuse !... Jamais jamais, je n'aurais soupçonné maître Vélines de vous faire de la peine. Comment ! lui non plus ne diffère pas des autres ?

— Si... J'aurais préféré qu'il me trompât, mais qu'il m'aimât encore... Il ne m'a pas trompée, mais il ne m'aimait plus : il n'aimait que le succès. C'était une âme sèche, un ambitieux, rien que cela ; l'ambition le brûlait, le dévorait : il me haïssait parce que j'avais du talent... Vivre aux côtés de cet homme était indigne de moi : j'ai repris ma liberté.

Madame Marty ne put retenir la phrase obsédante :

— Pourtant, puisqu'il ne vous a pas trompée...

Alors Henriette, la regardant fixement, se mit à lui dire, d'une voix bizarre l'évangile de l'indulgence :

— Vous ne savez pas ce que c'est, vous, d'être offensée : une femme n'est pas offensée pour avoir été trahie, mais pour n'être plus aimée. Votre mari ne vous a pas offensée, il vous chérit encore... Si André, même, avait donné passagèrement son cœur à une autre, et qu'il me fût revenu désolé de son péché, attendri par le remords, comprenant mieux l'union absolue pour y avoir manqué, aspirant à cette grâce conjugale qui entretient la vie intérieure, si suave, des époux, oh ! Suzanne, comme j'aurais pardonné !... Oui, j'imaginais parfois cette faute et la joie de ce premier baiser que la femme accorde ensuite. Quel élément nouveau entre alors dans l'amour avec cette absolution ! Quelle réjouissance intime ! Quelle convalescence d'âme pour le coupable qu'il faut conduire, comme un malade à peine guéri, sur la route déjà parcourue de la confiance et de la tendresse ! Quelle puissance nous survient ! Quel pacte mystérieux nous attache le pauvre pécheur ! S'il pleure, comme on l'aime pour ses larmes ! S'il sourit, comme on s'applaudit du bonheur qu'on lui a donné !... Et l'on tire un

grand rideau noir sur le passé qu'on ne veut plus connaître, et c'est ce rideau qui protégera votre vie.

Elle parlait très bas, mais avec feu, et comme pour elle-même.

La divorcée n'objectait rien. Sa longue nuque se ployait vers le feu. Henriette vit ainsi que ses cheveux étaient poudrés : Suzanne avait tant de mèches grises maintenant qu'elle en dissimulait la couleur ambiguë sous un frimas blanc. Ses beaux yeux fiers, fatigués, n'exprimaient plus qu'une immense tendresse mélancolique. Elle n'avait pas trente-cinq ans !

— Suzanne, — commença enfin Henriette, — il me faut vous dire toute la vérité au sujet de notre procès. Je ne me fais pas d'illusions : vous serez condamnée à rendre Marcel.

La triste mère se redressa, effrayée. L'avocate reprit, avec une autorité soudaine qui la métamorphosa :

— Votre cause est mauvaise, ma pauvre amie ! Je l'ai étudiée à fond ; j'ai compulsé des masses de jugements et d'arrêts touchant des gardes d'enfants. Toute cette jurisprudence m'a convaincue de ceci : la fugue de Marcel incitera le tribunal à une décision plus sévère encore pour vous que ne l'était l'arrêt de la cour... Monsieur Vélines s'était emballé un peu trop vite sur ce fait nouveau, et il nous avait emballées toutes les deux. A y réfléchir froidement, j'ai bien compris que des juges ne pouvaient prendre en considération un coup de tête de petit garçon dont vous paraîtrez toujours l'instigatrice... Car vous ne m'avez pas tout dit. Il paraît que vous revoyiez votre fils clandestinement, tous les matins, dans votre coupé, sur le boulevard Haussmann : monsieur Alembert s'en est aperçu... Il a toléré quelque temps vos entrevues, puis, à la fin, sourdement irrité, il a songé au régime de la demi-pension qui l'aiderait à tenir strictement le petit dans l'obédience. On vous accusera toujours d'avoir, au cours de ces entretiens, travaillé l'esprit de l'enfant et provoqué sa fuite... Vous avez été imprudente.

Des larmes montèrent aux yeux de madame Marty.

— C'est Marcel qui avait eu cette idée, — balbutia-t-elle, — il m'avait écrit, un jour : « Sois demain au coin de la rue Caumartin et du boulevard ; on se parlera cinq minutes ». J'ai eu la faiblesse de céder. Ensuite, nous avons recommencé quoti-

diennement. Lui trouvait cela romanesque, périlleux, enchanteur.

— Oui... — réfléchit tout haut l'avocate, dont la pensée vigoureuse élargissait la question, — le pauvre enfant s'élève comme il peut, dans des conditions déplorables, presque malsaines pour sa formation morale... Écoutez, chère amie, suivez mon conseil, renonçons à retourner devant le tribunal.

Par un effort où se révélait toute sa lassitude, la divorcée se redressa :

— Je ferai ce que vous me direz; je n'ai plus de volonté, plus d'énergie, je suis à bout...

— Monsieur Alembert est prêt, paraît-il, aux plus larges concessions en votre faveur. Peut-être y aurait-il lieu de prendre des arrangements concernant votre fils, et ne vaudrait-il pas mieux, alors, les déterminer à l'amiable, que de traîner encore votre misère devant des juges? Allez, votre mari conçoit trop bien ce que vous endurez. Au fond, votre peine lui fait mal, car il n'a jamais cessé de vous porter une affection qu'il ne cache pas. Depuis plus de trois ans vous vivez séparés : le temps a usé l'acuité de certains sentiments; vous pourriez désormais vous revoir sans émotions violentes, comme des parents loyaux qui s'oublient pour leur enfant. Fabrezan m'a confié ce que son client désire. Ce serait que nous lui ramenions Marcel nous-mêmes, vous et moi, et que vous lui procuriez ainsi l'entrevue souhaitée. Après ce qui s'est passé entre vous, votre démarche signifierait une cordialité, une estime que vous ne pouvez refuser à monsieur Alembert. Elle indiquerait le ton de votre entente mutuelle, qui sera celle de deux honnêtes gens, nullement ennemis. Est-il votre ennemi, Suzanne, le père de votre enfant?

— Je crois qu'il ne m'est plus rien, — dit Suzanne en rougissant un peu.

— Alors vous m'accompagneriez volontiers demain chez lui? Son avocat pourrait se trouver là, et nous tâcherions que la vie vous soit désormais moins cruelle, à l'un comme à l'autre.

— Mais — objecta madame Marty — n'aurai-je pas l'air de capituler? Il me semble que je m'abaisserai devant monsieur Alembert...

— La présence de vos deux conseils, chère amie, ôtera tout caractère intime à votre conciliabule. Quant à votre fierté, souvenez-vous qu'elle n'est pas en jeu, mais seulement l'avenir et l'intérêt de Marcel. D'ailleurs, le divorce ayant été prononcé à votre profit, vous tenez le beau rôle, et la délicatesse veut que cette démarche, ce soit vous qui la fassiez.

Elles restèrent, un moment, silencieuses. Sur la cheminée, un buste de Marcel, à quatre ans, en cheveux longs, mettait comme une lumière dans la demi-obscurité de la pièce. Sur le piano recouvert d'une soie sombre, une jardinière de bronze enserrait un buisson de houx luisant et métallique. Une tapisserie flamande, verte et indigo, enténébrait encore le fond du salon, où la rareté des sièges disait la solitude presque absolue de la jeune femme qui régnait ici. Seulement, sur un guéridon, — geste d'une piété involontaire envers l'intégrité du mariage, envers sa continuité mystérieuse, geste presque nécessaire de la constance chez une telle créature, — la divorcée avait placé une photographie de l'ingénieur.

— Eh bien? — demanda Henriette.

Madame Marty répondit résolument :

— J'irai.



— Mon cher, — disait Fabrezan en prenant le bras d'Alembert, — faites-moi donc admirer votre nouvelle emplette : elle m'a intrigué dès mon entrée dans votre salon ; ça doit être un bibelot d'une sacrée valeur!

Le brave homme, apitoyé par la nervosité de son client, cherchait à lui occuper l'esprit par tous les artifices possibles : il l'entraîna vers une gravure au trait si léger qu'elle ne faisait sur la muraille qu'une tache pâle. Alembert expliqua :

— J'ai déniché ça rue Bonaparte, pour cinquante-huit sous ; ce n'est pas signé, mais c'est anglais, vraisemblablement... On dirait un dessin féminin, tant c'est mou et gracieux, n'est-ce pas?

Fabrezan se planta sur le nez un fort binocle de myope et vint heurter le verre de la gravure pour la mieux voir, tout en

pliant l'échine. Sa redingote se tendait sur ses larges reins et retombait en plis amples. Il aperçut alors le profil d'un beau corps de femme, mince, grand et harmonieux, habillé d'un fichu, d'une robe traînante à taille haute. Les bras tenaient par les deux brides un chapeau de paille qui flottait au niveau du genou. La tête nue, altière et pure, rappelait la beauté de madame Marty. Fabrezan allait constater tout haut cette ressemblance, mais il se mordit les lèvres à temps.

— C'est joli, — conclut-il, — très distingué... très distingué...

— Il y a beaucoup de choses dans cette femme! — murmura l'ingénieur.

Cinq heures sonnèrent. Alembert ne put s'empêcher de dire tout haut :

— Voilà cinq heures...

Fabrezan déclara :

— Ça vaudrait aussi bien quinze ou vingt louis.

— Paris vous offre de ces occasions.

Et la conversation languissait ainsi, sans intérêt, sans lien : simple dérivatif à l'idée fixe. L'avocat revint s'asseoir. Alembert jeta un coup d'œil circulaire autour de la pièce. Il l'avait ornée de fleurs comme il faisait naguère, les jeudis de Marcel, mais aujourd'hui les fleurs étaient d'une essence plus rare, plus capiteuse, décelant une sélection plus attentive. Il lui avait paru que c'était là une courtoisie discrète envers la visiteuse attendue, avec laquelle il ne lui serait permis d'échanger que des propos d'affaires.

Enfin la porte s'ouvrit et trois personnages guindés, gênés comme les acteurs d'un drame difficile, s'avancèrent. Il y avait d'abord le pauvre gamin, dont la petite mine ravagée faisait pitié et que poussait doucement par l'épaule madame Marty tout en noir, des pieds à la tête, le visage étrange, si jeune sous le blanc léger de sa chevelure; puis l'avocate, qui s'écartait un peu, moins à l'aise pour se taire, dans ce salon, que pour parler, à la barre, devant cinq cents personnes.

Alembert salua Henriette, puis vint à sa femme, qui lui tendait la main. Et il dit d'une voix étranglée :

— Bonjour, Suzanne.

Elle, toute défaite, fut incapable de desserrer les lèvres. Il

n'abandonna pas sa main et la conduisit ainsi à un siège proche du sien. Il la contemplait toujours, stupéfait devant ces cheveux blancs et cette grâce douloureuse qu'elle avait acquise en souffrant. Ils ne se disaient rien. Fabrezan, au contraire, déployait toute sa faconde méridionale; il emplissait la pièce de sa voix de théâtre; debout près d'Henriette, il avait accaparé l'enfant et s'écriait :

— Et il n'a pas encore quatorze ans, ce petit Marcel?... On mettrait ça en rhétorique, sur sa taille! Que voudrez-vous être un jour, dites, mon ami, un pauvre avocat comme moi, ou un savant ingénieur comme votre papa?... C'est qu'il vous ressemble singulièrement, Alembert. Mais, sacrebleu! faites-lui faire de la gymnastique pour m'élargir ces épaules-là!

— Nous avons un peu chaud, — disait Henriette en ouvrant sa fourrure : Suzanne a eu le caprice de venir à pied, tant il faisait beau...

Et Suzanne réussissait enfin à prononcer tout bas :

— J'espère que vous me croirez : je ne suis pour rien dans l'acte de Marcel; c'est de son chef qu'il a quitté le lycée pour me rejoindre. J'ai eu un instant d'affolement, je l'ai gardé. Aujourd'hui je vous le ramène... Cet enfant nous aime également, je vous le jure : mais il me savait souffrante, très peinée par son éloignement; il a pensé devoir, en dépit de tout tribunal, se rapprocher de moi. Ne lui en tenez pas rigueur, n'est-ce pas?

L'ingénieur eut un sourire de tristesse :

— Suzanne, vous oubliez que c'est mon fils, à moi aussi... Lui tenir rigueur!... Sachez bien, au contraire, que je ne veux me souvenir de rien. Non, rien ne s'est passé; Marcel ne m'a pas quitté, je n'ai même pas la moindre chose à pardonner... Etes-vous satisfaite?

— Oui, et je vous remercie. Mais ce n'est pas tout... Je reconnais que depuis la rentrée je m'étais rendue coupable de légères incorrections... Il vaut mieux, n'est-ce pas? que nous parlions avec une entière liberté, une entière franchise... J'ai revu Marcel journellement, quelques minutes, dehors. J'ai eu tort, je le confesse... même, je m'excuse... et je m'engage à respecter rigoureusement l'arrêt de la cour, désormais...

Elle avait reconquis son énergie tranquille. Ses beaux yeux

gris s'ouvraient tout grands, avec une limpidité froide, sur celui dont pendant douze années elle avait été la femme. Mais lui, en retrouvant, après tant de mois, et sous un aspect nouveau de mélancolie, de passivité douce, cette compagne chérie qui avait eu la prime jeunesse de son cœur, sentait un bouleversement s'opérer en lui. C'était comme le retour d'un long voyage au cours duquel il n'aurait cesser d'aspirer à Suzanne. C'était aussi comme la fin miraculeuse d'un veuvage affreux : l'épouse pleurée lui était rendue. Toute rancune s'évanouissait. La délicatesse de cette joue toute proche éveillait en lui l'idée du baiser. Tenir sa main, tout à l'heure, lui avait paru délicieux; et quand il considérait le grisonnement de cette chevelure dont il avait tant aimé naguère le poids, la fraîcheur, l'éclat soyeux, le parfum, et qu'il devinait quelle longue, indicible souffrance avait pu modifier ainsi, physiologiquement, cette belle et saine créature, une infinie pitié le gagnait : ses bras se soulevaient d'eux-mêmes pour l'étreindre, il aurait voulu être seul avec elle et sangloter, la tête enfouie dans sa robe.

Il ne répondait pas. Suzanne poursuivit :

— Madame Vélines, mon avocat, a bien voulu m'accompagner aujourd'hui... Nous venons vous présenter une requête.

Henriette, qui était restée silencieuse, se rapprocha de sa cliente; de son côté, Fabrezan reprit sa place auprès d'Alembert, pendant que Marcel, loin de là, se tenait debout contre une fenêtre, l'air farouche, tout frémissant de la honte d'être ainsi disputé comme un butin, lui qui se sentait déjà, dans sa précocité, l'âme d'un homme.

Fabrezan, jouant la sévérité, déclara :

— L'arrêt de la cour a été formel : la garde de l'enfant confiée à monsieur Alembert, avec faculté pour madame Alembert de le recevoir tous les jeudis, ou de le voir une fois par semaine dans l'établissement où il pourrait être interné. Mon honorable adversaire, madame Vélines, a-t-elle à objecter quelque chose?

— Monsieur le bâtonnier, — dit Henriette, — ma cliente est dans un état de santé qui donnait, il y a quelques semaines encore, de graves inquiétudes. Le chagrin qu'elle a eu d'être séparée de son fils, les émotions de ces procès successifs l'ont brisée. Elle a droit à des égards particuliers. Ces parents, que

voient leur enfant pâtir si cruellement, ne pourraient-ils, à l'amiable, s'entendre pour atténuer la rigueur de la situation?

— Ma requête est celle-ci, — reprit madame Marty, — je demande simplement pour Marcel le régime de l'externat.

Henriette et Fabrezan regardèrent Alembert. Il était devenu livide et continuait à ne pas répondre. Peut-être cette prière, dans la bouche de l'orgueilleuse épouse dont il avait si durement éprouvé l'inflexibilité, l'ébranla-t-elle plus que tout. Sa main nerveuse glissa sur son front, releva la touffe de cheveux qu'il portait sur la tempe. Lui aussi avait changé : le stigmate des douleurs morales, la patte d'oie insidieuse, bridait ses yeux trop jolis autrefois, ennoblissait ce visage d'intellectuel en lui prêtant un surcroît d'âge factice, et sa figure était marquée par toutes les fatigues de la vie. A cette heure, le souvenir lui revenait de ces luttes, de cet acharnement qu'il avait mis à ravir l'enfant de cette pauvre femme. L'avait-il assez abreuvée de chagrin après l'avoir trahie!... Et il se revit dans la chambre de l'actrice, parmi les corbeilles d'orchidées où elle trempait son petit nez d'animal voluptueux. Alors, il voila de ses mains ses paupières closes.

— Vous refusez? — demanda Suzanne.

— Mon cher... — commença Fabrezan.

Mais Alembert, se redressant, appela :

— Marcel!

Le petit garçon vint lentement, rigide, impénétrable. Ses lèvres féminines, leur tendresse, faisaient contraste avec la virilité du regard. Il était à la fois méfiant, craintif et intrépide.

— Que veux-tu, papa?

— Tu désirerais rentrer ce soir à Passy, n'est-ce pas, au lieu de rester ici?

Le malheureux gamin hésita une minute. Ce qu'il allait répondre le déchirait d'avance. Henriette vit là un jeu cruel du père.

— Je n'ai pas le droit de dire ce que je préfère, — avoua enfin Marcel; — d'ailleurs, je l'ignore moi-même... Je t'aime autant que maman; mais, si j'étais libre, je sais pourtant que c'est avec maman que j'irais.

— Eh bien! — fit Alembert simplement, — tu t'en retourneras avec ta mère, mon enfant.

Un éclair brilla dans les yeux de Suzanne, et, tout aussitôt, ses prunelles, divinement adoucies, se fixèrent sur son ancien mari :

— Comment!... vous renoncez à vos droits?... vous me l'abandonnez? et définitivement?

— Je vous ai fait assez de mal comme cela, Suzanne : je vous promets de souffrir seul... désormais.

Il entendit à peine le merci qu'elle balbutia; mais il sentit la pression de ses doigts gantés, qu'il garda dans les siens avec ravissement. Un sanglot étouffé retentit; puis Marcel s'en fut derrière le rideau de la fenêtre cacher ses larmes. Alembert serrait plus fort la main de madame Marty.

Henriette échangea un signe discret avec le bâtonnier : tous deux se levèrent et prirent congé. L'avocate, sans autre phrase, constata que leur tâche était terminée. Fabrezan, sans rien dire contemplait avec émotion ce beau couple invisiblement désuni, et il secouait sa grosse tête tandis que ses yeux se mouillaient.

Et Alembert, qui ne lâchait pas les doigts tremblants de Suzanne, et que la puissance des souvenirs reprenait impérieusement, à toucher un peu de ce corps délicat qui avait été sien si longtemps, saisit les poignets, puis les coudes. et il s'exaltait, il suppliait, il commandait :

— Reste! reste!

Les deux avocats disparurent. Quelque chose mourait dans ce salon : l'orgueil d'une femme.

On entendait toujours l'enfant en pleurs derrière le rideau. Suzanne, à bout de forces, posa son front lassé sur l'épaule d'Alembert.

XVI

Cependant madame Martinal. était surmenée. S'il lui était commode naguère d'avoir une patronne place Dauphine, courir maintenant rue de Grenelle, chaque après-midi, compliquait fâcheusement sa vie, d'autant que son dernier fils faisait une grippe qui l'inquiétait. Et, comme madame Vélines. la cervelle à l'envers bien qu'elle affectât un grand calme, n'était plus capable d'établir un dossier, la veuve rentrait, le soir, avec cinq ou six affaires dans sa serviette, dont elle étalait jusqu'à minuit

les pièces sur l'édredon du petit malade. Elle plaida une fois à la place d'Henriette, et voici qu'au Palais Louise Pernette s'avisait encore de la retarder, en l'entretenant du ménage Vélines, dont le cas passionnait étrangement cette discrète et charmante fille.

— Vous qui êtes entrée dans leur intimité, — lui disait-elle, — vous devez bien savoir la cause de leur désaccord.

— Je vous jure que j'ignore tout.

— Il n'y a pas de mal à en parler, puisque la rupture est publique. Ne s'aimaient-ils plus?

— C'est une chose qu'eux-mêmes ignorent peut-être. — répondait la spirituelle femme, énigmatique.

Louise, depuis quelques mois, devenait tout autre, prenait de l'aplomb, avait un air nouveau pour promener par les couloirs sa serviette légèrement gonflée. Maurice Servais, demeuré secrétaire de Fabrezan, et qui avait aujourd'hui passablement à faire, n'était pas néanmoins si occupé qu'il n'eût, parfois, le loisir de s'arrêter dans la gothique et mystérieuse galerie Saint-Louis : on l'y revoyait avec son amie. C'est à cette époque, d'ailleurs, qu'il fit acquitter aux assises, où sa fougue le servit plutôt qu'elle n'amoindrit son talent, l'infirmière empoisonneuse. Marie Jemps. Dès lors il put être, à son aise, nerveux et trépidant : il était sacré l'émule de Ternisien, et il commença de connaître cet honneur particulièrement grisant qui réside, pour un avocat, dans la faveur des grands criminels. Il éleva ses prix, se mit sur le pied de gagner dix mille francs par an, et, du fait qu'il pouvait dorénavant épouser Louise quand elle le voudrait bien, s'aperçut qu'il l'aimait furieusement.

La date de leur mariage revenait en discussion. Mais Louise, par dignité, prétendait apporter au ménage sa quote-part de gain et s'obstinait à prolonger encore les fiançailles jusqu'au jour où elle aurait, elle aussi, décroché son petit succès. Les Vélines, Henriette surtout, l'hypnotisaient. Pour le moment, si d'aventure, en plaidant, elle levait d'un geste joli et gracieux la main gauche à la barre, on voyait au mince annulaire étinceler les feux d'un rubis et d'un diamant. C'était la bague au doigt que, soit fierté, soit modestie, elle ajournait le don de sa personne, auquel un appoint pécuniaire lui semblait indis-

pensable. Or le coup de théâtre de la place Dauphine avait éclaté, qui la troublait singulièrement. Comment! cet hymen d'avocats, idéal du sien, faisait si tôt banqueroute! Elle s'agriffait à madame Martinal pour obtenir quelques détails. Et elle souriait, en disant :

— Je vous assure, Servais et moi nous avons besoin de savoir...

Mais la secrétaire d'Henriette coupait court aux questions.

Au fond, la divulgation de ce drame conjugal dont tout le Palais s'entretenait, alors que le mari ne le connaissait pas encore, lui était trop pénible pour qu'elle y concourût par quelque indiscrétion. Elle aurait voulu étouffer tous les bavardages, ne pouvait croire d'ailleurs que cette brisure fût définitive. Elle n'épargnait point ses semonces à Henriette et ne cessait de la travailler en vue d'une réconciliation. Mille projets lui venaient en tête. La pensée que Vélines rentrerait pour trouver sa maison désertée, la hantait, lui était intolérable. Mais rien ne semblait devoir faire revenir Henriette sur sa décision.

Elle arriva, ce soir-là, rue de Grenelle, juste comme celle-ci, au retour de chez Alembert, descendait de voiture aidée de Fabrezan : et elle s'étonna de la voir très pâle. Elle se dit :

« Fabrezan l'aura chapitrée vertement. »

Ce qui était parfaitement inexact, car, de tout le trajet, depuis le boulevard de la Madeleine jusqu'à la maison des Marcadieu, le vieillard n'avait pas échangé trois paroles avec la jeune femme. Il salua les deux avocates, et repartit. Henriette pria madame Martinal de l'attendre dans son cabinet, alléguant que c'était l'heure de la tétée de sa fille : en effet, elle s'en fut ôter son chapeau dans sa chambre, où dormait le bébé, et demanda qu'on la laissât seule.

Elle était si agitée qu'elle ne prêta nulle attention aux cris de joie poussés par l'enfant : elle ouvrit son corsage, et, pendant que la petite buvait gloutonnement, elle songea.

Ce fut un grand conflit entre son orgueil et sa raison. Sa raison lui débitait un chapelet de vérités sévères, sur la condition des époux divorcés. Fallait-il qu'elle ait aidé à dénouer la douloureuse situation des Alembert, pour s'engager résolument, à son tour, sur l'horrible route qu'ils avaient suivie, trois années durant! Elle avait emporté sa fille comme son

bien, avec le sentiment de cette propriété que les parents se croient sur leur progéniture. Sa fille lui appartenait, à son sens, plus que sa fortune, plus que son vêtement, plus que le pain qu'elle mangeait. Mais André ne sentirait-il pas d'une façon identique? Et de quels subterfuges n'userait-il pas, un jour, pour reconquérir moralement son enfant, si la loi lui en refusait la présence effective! Et puis, le mystère d'un lien persistant, entre deux époux qui se sont véritablement et intimement épousés, lui était apparu tout à l'heure si évident, chez Alembert, qu'elle en frémissait encore. Ah! comme, au premier contact, on les avait vus se reprendre! Et, s'interrogeant pour savoir si elle pourrait jamais se remarier, elle eut un tel sursaut que le bout de son sein échappa, du coup, à la petite bouche vorace. Le bébé ouvrit de grands yeux étonnés : la mère se mit à l'embrasser passionnément. Soudain cette phrase lui sortit des lèvres, tout haut :

— J'ai plaidé trop de divorces !...

Et pourtant retourner à Vélines, maintenant que l'effort de la libération était accompli, accepter de nouveau la chaîne, alors qu'il n'y avait plus rien entre eux?... Et elle considérait la penderie où, huit jours auparavant, ses robes avaient été rangées, la commode où l'on avait serré la layette; et elle se considérait surtout elle-même, un peu vaniteusement, dans sa dignité de petite femme émancipée. Une lampe unique éclairait la pièce. La glace lui renvoya son image : une Henriette au visage nacré, seule dans une chambre d'emprunt avec son enfant, et cela lui rappela une allégorie du veuvage qu'elle avait trouvée jadis d'une tristesse navrante. Non, elle ne représentait là rien de bien triomphal. Et, quand elle réfléchit qu'elle ne pourrait plus dire : « Ma maison... mon foyer », qu'elle ne faisait plus, avec cette enfant, qu'une famille tronquée, infirme, incomplète, anormale, arrêtée dans son développement, la beauté de son acte s'altéra singulièrement. Est-ce qu'il n'y aurait pas encore plus de bonheur là-bas, dans cette sorte d'amitié courtoise qu'ils avaient inaugurée, Vélines et elle, depuis leur désaccord? Elle y avait vu comme une mutuelle condescendance humiliante, un manque de sincérité, — ce qu'elle avait nommé « le bourgeois mensonge conjugal ». Mais, n'était-ce pas encore un pis-aller très raisonnable, et

pouvait-on appeler mensonge cette convention tacite de deux êtres qui mangent à la même table, dorment sous le même toit, avec les mêmes rêves, les mêmes préoccupations, les mêmes intérêts, la même bourse, *et le même enfant!* N'étaient-ils pas toujours deux amis indissolublement attachés et pour qui la société de l'un est encore à l'autre le meilleur agrément?

Elle était devenue lucide; elle recouvrait le sens précis du devoir. Le devoir! elle l'envisageait froidement, avec une force morne... Et il se passa encore de longues minutes avant qu'elle refermât son corsage...

Une demi-heure avant le dîner, elle parut dans le cabinet où madame Martinal travaillait seule. Elle semblait un peu confuse, gênée. Elles parlèrent d'une résiliation de bail, d'une mitoyenneté, d'une créance et d'un vol de dentelles au Louvre. Puis Henriette, enfin, se décida :

— Chère amie, ne me prenez pas pour une girouette. Je reviens de chez les Alembert, que, tout à l'heure, en collaboration avec Fabrezan, j'ai, tant bien que mal, réconciliés. J'ai été bien secouée et cette scène m'a fait changer d'avis. Pouvez-vous me prêter main-forte, demain matin, à la première heure? Mon mari (elle disait : mon mari) arrive demain pour déjeuner : je veux être avant lui place Dauphine.



On avait affecté, devant les domestiques, une grande bonhomie en se réinstallant entre neuf et onze heures du matin, tant dans la chambre que dans le cabinet de travail. Un peu nerveuse, madame Martinal, la hanche ployant sous un faix de paperasses qu'elle restituait au cartonnier de l'antichambre, lança au nez de Narcisse, dont l'ébahissement l'agaçait :

— Eh bien! quoi, mon garçon? Vous croyiez-vous au Kamtchatka?

Henriette, pendant que la femme de chambre disposait de son mieux, dans les tiroirs de la commode, le trousseau du bébé, nouait tranquillement à la flèche du berceau le traditionnel nœud de faille blanche, couronnement de l'ordre rétabli,

quand le timbre retentit sous le doigt de Vélines. Tout était prêt : des bûches flambaient dans la cheminée; dans la salle à manger, le couvert était mis; une odeur de croquettes rissolées s'exhalait de la cuisine; les pièces des procès pendants traînaient sur le bureau d'Henriette... Vélines arrivait avec un air de contentement qui frappa tout le monde. Sa femme et lui s'embrassèrent comme deux bons époux qui se retrouvent, et il manifesta surtout sa joie à revoir sa petite fille, qui se tenait debout sur ses pieds en boule, quand on lui prêtait l'appui de deux doigts : c'était un plaisir pour le père de suivre alors ses trémoussements d'oisillon au bord du nid. Puis Vélines exprima naïvement cette satisfaction de l'homme qui jouit d'être enfin chez lui :

— Ma chère, j'ai faim!

Et, quand ils furent à table, madame Martinal qui mangeait à peine et l'observait, s'indignait, malgré soi, de son appétit, de sa gaîté, de sa béatitude d'heureux mari reprenant goût au bien-être de sa maison. En face de lui, Henriette, toute pâlie et ravagée par l'affreuse lutte endurée depuis huit jours, affectait un calme, une sérénité où la veuve discernait la contrainte héroïque. Positivement, madame Martinal admirait la force de cette délicate jeune femme qui, ayant entrevu la bonne voie, y cheminait et y cheminerait désormais sans que l'on pût craindre d'elle le moindre écart. Mais Vélines l'exaspérait par cette belle inconscience, par cet épanouissement qui devait intimement blesser Henriette.

— Ta grand'mère va-t-elle bien? — demanda celle-ci.

Vélines donna sans entrain des nouvelles de madame Mansart. La vérité, c'est qu'il s'était terriblement ennuyé à Rouen. Cette semaine d'hiver passée dans ce quartier des jardins où soufflait une aigre bise, à une époque où il venait de dégorger sa rancune et sa bile, et où il se sentait soulagé comme un homme dont l'apostume a crevé, n'avait ressemblé en rien à ces vacances d'avril savourées dans la fièvre de sa crise. Il n'avait retrouvé ni les vergers de rêve, blancs, parfumés et poétiques, ni les sonneries de cloches de la ville bourdonnante, ni la résurrection de son enfance, ni l'amer divertissement de comparer l'une à l'autre les deux femmes qui s'étaient partagé sa vie : l'épouse et l'aïeule. Une pluie froide

avait rendu pour lui la rue exécrable; il gardait une rancune vague à madame Mansart, qui avait déterminé tout le mal en diagnostiquant si cruellement cette diathèse conjugale où Henriette et lui auraient pu végéter encore longtemps dans un demi-bonheur. L'accoutumance lui créait de sa femme un impérieux besoin. Toute passion éteinte, tout désir aboli, l'habitude implantée en lui réclamait la présence d'Henriette. Cette habitude réclamait encore le confortable de l'appartement parisien, la commodité d'une existence matérielle qu'une femme — la sienne — conduisait à son goût. Le moins noble de lui-même conservait, après l'amour, un attachement égoïste à la ménagère supérieure qu'était Henriette... Et c'était tout cela que madame Martinal devinait maintenant sous ce masque d'homme froid, plus réjoui de l'atmosphère du *home* que de la compagne retrouvée, et elle était trop fine pour douter qu'Henriette ne le comprît pareillement.

Après le dessert, tout en trempant ses lèvres à petits coups dans le verre de chartreuse, Vélines demanda sa fille. Il l'assit sur un de ses genoux et la fit jouer au cheval, au chemin de fer. L'enfant suffoquait dans un rire éperdu, perlé, flûté, ininterrompu. Henriette, qui avait à peine parlé, restait d'une tristesse mortelle. Le père, au contraire, exultait largement, presque insolemment. Cette sécurité acheva d'exaspérer madame Martinal.

— M'accompagnes-tu au Palais? — demanda Henriette quand elle fut allée mettre son chapeau.

Elle avait d'excellentes raisons pour souhaiter d'être vue auprès de son mari, et par le plus nombreux public, afin de faire tomber d'eux-mêmes les bruits qui pourraient persister à courir. Mais lui, qui entendait bien s'écarter le plus possible de cette rivale encombrante, et tenter vers la gloire l'élan suprême en toute liberté, se récusa : « Non, non, pas aujourd'hui!... Il était trop content de se sentir chez lui : qu'on ne lui parlât pas du Palais! »

Henriette rougit. Elle partit sans rien dire.

— Je vous rejoindrai plus tard, — lui avait expliqué madame Martinal; — j'ai à prendre une copie d'acte, et puis je veux passer chez moi : j'ai promis à mon petit chéri de courir l'embrasser avant ce soir.

Mais, dès le départ d'Henriette, elle alla droit au cabinet de Vélines, qui flânait, en fumant, à sa table de travail, et, sans pouvoir se taire plus longtemps, elle éclata :

— Mon cher, vous savez que je vous aime bien ; il faut que je vous aime beaucoup pour vous parler comme je vais le faire. Eh bien, Vélines ! vous êtes odieux !

Il la regardait, ébahi :

— Je vous ai chagrinée, moi ?

— Eh ! c'est bien pire !... Vous avez la chance de posséder la plus délicieuse femme de Paris, la plus spirituelle, la plus gracieuse, la meilleure, et vous jouez votre bonheur au jeu le plus périlleux, en vous riant des risques, comme un millionnaire qui mettrait un louis sur le tapis.

Il s'était rembruni, peu satisfait d'être sermonné. L'avocate s'assit auprès de lui :

— Moi, je crois impossible que vous n'aimiez plus Henriette ; mais, vraiment, mon cher, vous paraissez trop bien disposé à la considérer comme une valeur de tout repos dont on jouit en sûreté, dont on se soucie d'autant moins qu'on est certain qu'elle rapportera toujours... Ah ! si vous pouviez soupçonner la fragilité de votre bonheur, et à quel cheveu il est suspendu !

Vélines, ne voyant pas où elle voulait en venir, cherchait à comprendre.

— Ai-je mal agi envers Henriette ? — demanda-t-il.

— Quand on a une femme comme la vôtre, Vélines, on ne la traite pas en quantité négligeable. Elle a droit à l'amour, aux petits soins, à la tendresse, à l'adoration, à tout ce dont vous l'avez privée. Votre indifférence l'a excédée.

— Elle vous l'a dit ?

— Mieux que cela !...

Elle s'arrêta, hésitant une seconde si elle irait jusqu'au bout. N'était-ce point violer le secret d'Henriette ? La tranquille assurance de Vélines, cette confiance presque naïve dans son sort de privilégié, la décida soudain.

— Et puis, tenez, tant pis : je lâche le paquet !... Votre femme ? elle avait quitté votre domicile, tout simplement. Seriez-vous arrivé cette nuit, seriez-vous arrivé trois heures plus tôt, vous auriez trouvé la maison vide, mon ami, ni

plus ni moins! Le soir du jour de l'an, elle avait pris bébé et la bonne, ses vêtements, son linge, ses paperasses, et s'en était retournée chez les Marcadieu. Elle en avait assez... Eh oui! Vélines, on peut perdre gros à ce jeu dont je vous parle. De ce que cette délicate Henriette ne vous a point fait de scènes vulgaires, vous avez cru pouvoir conclure que tout allait pour le mieux. Cependant elle a bien souffert; tant souffert, même, qu'elle s'est enfuie. Si elle est revenue, — elle n'est revenue que tout à l'heure, notez-le! — c'est pour obéir à un strict devoir, c'est pour vous conserver votre enfant et votre foyer... Vous êtes abasourdi? C'est bon : voilà qui est fait! vous n'aurez plus l'excuse de n'être pas averti. Si c'est une preuve d'amitié que je vous ai donnée là, reconnaissez-la en paraissant toujours tout ignorer, car je viens de trahir votre femme.

Vélines, en effet, paraissait atterré. Il demanda :

— C'est vous qui l'avez déterminée à revenir?

— Non, Vélines, non, ce n'est pas moi. Elle n'a obéi qu'à des voix intérieures. A mon sens, elle est revenue si spontanément, que c'est véritablement un nouveau don d'elle-même qu'elle vous a fait aujourd'hui; et c'est de vous voir dédaigner cette offrande qui m'a révoltée et rendue indiscrète... Maintenant, à vous d'aviser. Adieu.

— Et, à votre sens encore, que dois-je faire?

— Ah! mon cher, ceci outrepasse ma compétence. J'ai déjà trop parlé. Mon petit malade m'attend : ce n'est pas ici que je devrais être. Je file.

Elle lui tendit la main.

— Ah! — dit-il, — vous vous entendez aux coups de massue, vous!

Et elle partit, toute mince dans sa chemisette de soie noire, de son allure brave et droite de personne énergique à qui nul devoir ne fait peur.

Ce fut une profonde colère que Vélines ressentit tout d'abord, et le besoin de s'expliquer sur-le-champ avec Henriette. Cependant elle était revenue, et il était censé tout ignorer : alors, de quoi l'accuserait-il? Ensuite, il se mit à imaginer ce qu'il aurait éprouvé à ne voir, en rentrant chez lui, ni son enfant, ni sa compagne.

« Eh! après tout, — songea-t-il avec un geste d'humeur, — pourquoi n'est-elle pas restée là-bas! »

Et il se représentait une vie de célibataire, indépendante, large, glorieuse, avec son seul mérite pour toute joie.

Mais, l'instant d'après, il avait pris son pardessus, son chapeau, sa serviette et s'acheminait vers le Palais, poussé par une irrésistible envie de contempler sa femme, de s'assurer en quelque sorte de sa présence réelle, de constater qu'elle était toujours à lui, — car la pensée qu'une semaine durant il l'avait, sans le soupçonner, réellement perdue, lui causait rétrospectivement une angoisse. Elle pourrait encore se soustraire à lui. Et, à mesurer cette crainte, il retrouvait l'instinct marital toujours vivace en lui : il avait une satisfaction confuse à savoir qu'en pareil cas la loi lui octroierait des gendarmes pour rattrapper son bien...

Comme il arrivait à la salle des Pas-Perdus, les physionomies qu'il rencontra l'étonnèrent un peu. Les gens avaient une contenance réservée, apitoyée, et il sentit deux ou trois pressements de main significatifs, tels qu'on en reçoit dans un deuil cruel. Ternisien, l'ourlet d'hermine à l'épitoge, venait même à lui avec la sympathie d'un grand aîné. Et il alla jusqu'à dire en quittant Vélines :

— Au revoir, mon pauvre vieux!

Au vestiaire, la préposée fut plus consternée que tout le monde. Elle eut pour Vélines des attentions maternelles, le dévêtit elle-même de son veston, lui offrit le carton à la toque; elle lançait de furtifs regards vers la porte, tremblant que l'épouse fugitive n'arrivât. Et son silence comportait une écrasante compassion. A la fin, désignant le carton voisin qui portait le nom de madame Vélines, ainsi que l'armoire, elle s'enquit avec tact :

— Si maître Vélines désire changer de place, désormais...

— Changer de place! — fit Vélines.

Et, sans rien ajouter, il partit, haussant les épaules.

A la vérité, tout le Palais était informé : on ne sut jamais si la paternité de l'information devait être imputée à cet illustre bavard de Fabrezan, qui ne pouvait jamais garder pour lui ses tumultueuses indignations, — ou, plus simplement, à la préposée, qui se rencontrait, chaque matin, au marché Saint-

Gervais, avec la femme de Narcisse. — Quoiqu'il en fût, Vélines avait eu moins de stupeur à entendre la révélation de madame Martinal qu'à éprouver que le Palais entier connaissait son infortune passagère. Elle se présentait à son esprit en images nettes; elle s'aggravait; elle le torturait après coup. A l'idée que ce malheur pourrait être vrai, il frissonnait. Cependant il affectait beaucoup de naturel et arrêta Louise Pernette pour lui demander si elle n'avait pas vu sa femme. Louise devint très rouge en répondant que madame Vélines était à la onzième chambre, où l'on jugeait des vols aux grands magasins.

C'est là, en effet, qu'il devait la retrouver. Le public était compact : il fut obligé de jouer des coudes pour traverser la salle. Quand le chignon blond d'Henriette lui apparut, au banc des stagiaires, son cœur eut un soubresaut. Et avec une ostentation orgueilleuse, il lui mit aux épaules ses deux paumes. Un visage se retourna, surpris, dont la surprise se fondit instantanément en un sourire non voulu. Ce sourire procura au mari un petit frémissement. Il s'assit près de sa femme et lui dit à l'oreille, avec une galanterie très marquée :

— J'ai cru t'avoir fait de la peine, tout à l'heure, en refusant de t'accompagner. Pardonne-moi, me voici.

Cette attitude, banalement courtoise, affectée en pleine audience pendant qu'un stagiaire à cheveux bouclés ébranlait la barre en implorant l'indulgence du tribunal, réparait, à la face du monde judiciaire, la prétendue rupture de monsieur et madame Vélines.

XVII

— Comme c'est joli chez vous, Louise! — dit Henriette en se penchant à la balustrade du balcon.

La grande bouche de Louise Pernette eut son rire délicieux et elle répondit :

— N'est-ce pas?

Les deux jeunes femmes, par cette après-midi de février, s'étaient rencontrées au Palais; elles y avaient entamé une causerie si passionnante qu'une fois dehors elles l'avaient continuée, en marchant, jusqu'à la rue du Cloître-Notre-Dame.

« Voulez-vous monter chez-moi? » avait alors demandé Louise. Henriette avait consenti, un peu curieuse peut-être de cet intérieur de garçon où la stagiaire menait courageusement son existence d'étudiante pauvre et isolée.

C'était une maison haute et neuve. Louise en occupait, au dernier étage, trois petites pièces aux tapisseries bon marché, gentiment meublées : — la chambre, d'un lit étroit en pitchpin, avec l'armoire à glace assortie et deux chaises; la salle à manger, d'une bibliothèque et d'un bureau en bois clair, qu'entouraient des sièges dépareillés; la cuisine, d'un petit fourneau à gaz pour les œufs à la coque du soir. — Une femme de ménage venait chaque matin balayer et servir le repas qu'envoyait un traiteur voisin. C'était simple, dépourvu de toute coquetterie, sans un bibelot, austère comme Louise. Henriette sentait un peu d'émotion à voir comment cette jeune fille de bonne bourgeoisie française s'était résignée à vivre pour conquérir cette profession qui avait été si accessible à la fille du président Marcadieu.

Louise souriait toujours. Elle disait :

— Oh! ce n'est guère riche; ma petite pension est maigre. Ça n'a pas été une fantaisie pour moi de me faire inscrire au barreau : je voulais parvenir à gagner mon pain toute seule. Et, même dans le mariage, il me semblerait bien plus élégant, bien plus digne, de ne devoir qu'à moi-même ma subsistance; j'y étais décidée, quand Servais m'a fait cette prière que je vous répétais tout à l'heure. Si je l'écoutais, nous nous marierions au printemps, et je jetterais ma toque aux orties. Eh bien! chère amie, vous ne saurez jamais ce que cela me coûte. Avoir tant peiné, avoir tant combattu pour posséder un métier, avoir attendu opiniâtrément les causes pendant trois ans, m'être astreinte à plaider d'office sans répit, — mademoiselle Angély n'avait pas pour ses pupilles de défenseur qu'on entendît plus souvent que moi, — constater un beau jour que les affaires commencent à m'arriver, et tout abandonner en fin de compte!... Je gagne maintenant de quoi me payer au moins des chapeaux et des robes; je me suis fait une petite clientèle de domestiques en défendant, l'année dernière, au civil, la tenancière d'un bureau de placement. Depuis lors, des bonnes me confient leurs procès correctionnels ou leurs divorces;

elles viennent me demander conseil à propos d'un amant qui les abandonne avec un enfant, d'un patron qui les a séduites, d'une rupture en promesse de mariage. Ces pauvres filles payent peu, mais consciencieusement.... Parfois il me semble que ça sent un peu l'oignon dans ma petite salle à manger convertie en cabinet de consultations, ou, du moins, pas la peau d'Espagne ou l'iris comme chez vous, ma grande confrère. Peu importe! j'ai ma spécialité; certains bâtonniers ne l'ont pas encore... et je suis très fière.

— Vous avez le droit de l'être, ma petite amie.

— Vous comprenez que le vœu de Servais me bouleverse. Moi je vous admire beaucoup, ma chère Henriette; je ne voudrais qu'une chose : vous ressembler. Je nous voyais très bien, Maurice et moi, copiant un peu, de loin, votre illustre ménage : aussi, quand tout à l'heure, dans le désarroi où je suis, je vous ai aperçue, j'ai pensé aussitôt : « Je vais me confier à elle. L'avis de celle-là, il faut le suivre... » N'est-ce pas que, lorsqu'on est quelqu'un, il faut le rester, même dans l'amour, même dans le ménage ? N'est-ce pas que ce serait mal d'abdiquer ?

Henriette était devenue très grave. Elle dit :

— J'ai pensé cela exactement, autrefois.

Puis les deux avocates se turent. Devant elles s'épandait une énorme cité gothique, un fouillis d'habitacles délicats avec des galeries coulant sous d'immenses arcs-boutants, comme une rivière sous des ponts. C'était Notre-Dame étageant pêle-mêle ses contre-forts, ses pinacles, ses gargouilles, ses fleurons, ses statues, ses balustrades, ses clochetons, ses lucarnes, jusqu'au motif de ferronnerie qui hérissait la ligne du faîte. On aurait dit toute une ville aérienne, ajourée, fantastique et folle, bâtie pour des chimères. La pierre grise absorbait déjà les teintes du crépuscule, et les murailles apparaissaient fragiles et irisées, faites de vitraux. Et Louise, dont les rêves, depuis tant d'années, s'étaient posés sur chacun des ressauts de ces dentelles durcies, les y recueillait, un à un, tandis qu'Henriette méditait ardemment.

— Quelles raisons vous donne Servais pour exiger un tel sacrifice ? — demanda-t-elle enfin.

— Il me dit que continuer à plaider serait pour moi une grande fatigue, qu'il réussit assez bien à présent pour subvenir

seul aux frais de notre maison pendant que je la dirigerai, que j'aurai là suffisamment à faire... Savez-vous, ma chère Vélines? Je le soupçonne un peu d'un inconscient orgueil de mâle, mettant sa gloire à demeurer la colonne unique du temple familial.

Henriette sourit, à son tour :

— Vous ne vous trompez pas. Il y a aussi dans son cas l'exclusivisme de la passion, et puis le sens atavique de l'unité conjugale. Entre les époux, tout devient commun, surtout s'ils sont, en même temps que mari et femme, amis et amants. Dormir côte à côte, rompre ensemble le pain, dépendre des mêmes accidents de la fortune, cela vous mêle singulièrement l'un à l'autre, à la longue. Si le présent est indivis entre vous, pour employer notre jargon juridique, l'avenir l'est bien davantage encore dans son imprécision. On a un but unique, on caresse ensemble les mêmes projets, on partage l'ambition... Je dis généralement, parce que, jusqu'à notre époque, ç'a été la règle. Enfant, jeune fille, j'ai toujours vu dans le ménage de mes parents l'esprit de ma mère, comme celui de mon père, tendus vers l'avancement de celui-ci dans la magistrature. Ma mère a eu un salon pour cela; elle a donné des dîners pour cela : ce semblait être sa fonction de hâter, par ses vœux et par son adresse de mondaine, l'avènement de son mari aux honneurs. Ils échangeaient souvent leurs espérances, leurs craintes, leurs désirs.

Louise reprit :

— Chez nous, c'était de même. Je revois encore mon père sous-lieutenant, et je me rappelle maman toute jeune, cherchant, le soir, à la lampe, sur la carte militaire, les garnisons convoitées. Combien de fois fut agité entre eux le projet de « demander les colonies », où se fût améliorée pécuniairement la position !... Et quel rayonnement sur le visage de ma mère, à chaque nouveau galon venant s'ajouter à la manche de papa !... Pauvres chers parents ! ils n'avaient qu'une seule âme pour aspirer aux grades supérieurs ; ils communiaient innocemment dans l'arrivisme !

Elles s'égayèrent, toutes deux, à ce mot qu'Henriette trouva charmant.

— C'est cela, — dit-elle, — c'est bien cela !... Communier

dans l'arrivisme : il y avait là, pour les époux, une cause incomparable de fusion. Maintenant que l'homme et la femme ont chacun sa profession et chacun son objectif, c'est tout le contraire : le terrain de perpétuelle entente leur manque. Ils ressemblent un peu à deux chevaux attelés au même timon, dont l'un tire à hue et l'autre à dia.

Louise soupira longuement. Cette grande fille timide pensait beaucoup et bien. C'était une intelligence profonde et cachée. Elle finit par dire :

— L'homme a perdu là une situation singulièrement avantageuse : il était vraiment le dieu à qui tout revient de droit. Estimez-vous que c'était juste ?

Henriette ne répondit pas. Louise ne pouvait savoir sur quelle plaie vive elle venait de mettre le doigt, ni à quelle crise morale était en proie la célèbre confrère, ni quels examens de conscience, quels retours sur soi-même, on faisait, place Dauphine, depuis qu'André Vélines souffrait de n'être plus aimé. Il montrait cette contention un peu gauche des hommes supérieurs qui s'humilient devant une femme. L'inquiétude éveillée en lui par madame Martinal portait ses fruits. Il était harcelé par la peur de perdre Henriette, et l'amadouait maladroitement par de petites attentions bénignes, un peu honteuses d'elles-mêmes. Elle, qui s'en apercevait, n'en éprouvait qu'un trouble plus vif : car elle ne voyait plus clair dans son propre cœur, bien qu'elle passât ses journées à s'analyser. Était-il vrai qu'elle se laissât toucher ? Est-ce que le bouquet de violettes attaché à sa jaquette par André, quand ils sortaient ensemble, l'attendrissait ? Est-ce que le compliment très galant qu'il lui adressait sur une plaidoirie la laissait indifférente ? Y avait-il autre chose qu'une froide condescendance dans leur baiser du matin et du soir ? Elle eût été incapable de le dire. Mais avec sa loyauté foncière, elle allait chercher ses torts dans le passé, et, chemin faisant, trouvait des excuses à la défaillance de son mari. Et, dans un tel désarroi, Louise venait lui demander ses lumières ! C'était l'obligation de couper court à ses tergiversations, d'aboutir net à la conclusion de ses raisonnements branlants. Elle hésita longtemps, puis, tout à coup :

— Ma petite Pernette, écoutez-moi. Aimez-vous Servais ?

Les beaux grands yeux de Louise s'enflammèrent; une expression passionnée transfigura cette calme stagiaire qui rougissait encore si une jeune cuisinière lui avouait crûment : « Voilà, madame; je me suis laissé faire un gosse... » Entre les deux amies. la vision de l'ardent Maurice passa. Louise dit seulement :

— Oui, je l'aime.

— L'adorez-vous, Louise?

— Assez pour avoir oublié le chagrin qu'il m'a fait subir. Assez pour n'avoir pas voulu le peiner naguère en lui montrant que je savais tout.

— Et le chérissez-vous assez pour faire davantage encore, assez pour qu'il soit tout votre bonheur, assez pour que votre plus haute fierté soit sa gloire, et votre unique gloire son amour? Votre amour est-il assez fervent pour que tout votre orgueil soit satisfait si votre ami vous aime? Votre ambition réclame-t-elle plus que sa tendresse, ou s'en contentera-t-elle? Aurez-vous de l'allégresse à vous renoncer entièrement pour sa seule joie, et une douceur à ne tenir que de lui votre subsistance? Êtes-vous une vraie amoureuse, enfin, Louise?

Il faisait nuit maintenant. Louise était rentrée dans la pièce. Henriette ne la voyait plus, même en se retournant vers le fond de la salle à manger. Soudain, avec le grattement d'une allumette, une lueur éclata : des prunelles humides brillèrent avec le long éclair d'une rangée de dents entre deux lèvres tremblantes. Une lampe était posée sur la table : Louise l'alluma. L'abat-jour décrivait un cercle étroit de clarté. Mince et grande, la jeune fille restait debout dans la pénombre, souriant toujours.

— On gelait, à cette fenêtre, — dit-elle enfin; — permettez que j'aille prendre un châle et attendez-moi près du feu...

« L'étrange fille! » pensa Henriette.

Dans la chambre voisine, l'armoire en pitchpin grinça. Henriette perçut le bruit de gouttelettes d'eau tombant dans une cuvette : puis Louise reparut, pimpante, les paupières fraîchement lavées, n'ayant oublié que le châle. Elle saisit la main d'Henriette, l'écrasa dans la sienne et murmura :

— Merci! grâce à vous, je me connais mieux moi-même. Ce que vous disiez tout à l'heure, oui. je crois que je le suis vrai-

ment, car je sens tout facile, tout, tout, tout... Et savez-vous comme les choses vont s'arranger? Maurice aura besoin bientôt d'un secrétaire : je serai ce secrétaire-là, tout simplement. Adieu ma petite vanité!

Elle fit un geste menu de sa main : sa bague de fiancée étincela dans la clarté de la lampe, lança deux feux brefs, l'un rouge et l'autre blanc, et tout s'éteignit. Henriette regardait Louise, qui lui parut belle. Et elle l'était presque, en effet, à force de tendresse, de dévouement ingénu, de naturel dans le sacrifice. Maintenant elle envisageait avec beaucoup de tranquillité cette façon de se vouer à la réussite de Maurice. Certes, ce ne serait guère brillant pour elle, mais elle s'en souciait bien! Au fond, c'était bien plus gentil de revenir à l'ancienne mode, tous les souhaits de fortune, de succès, concentrés sur le chef de famille : « La communion dans l'arrivisme! »

— Et encore, — ajoutait-elle, — avec cette supériorité sur le vieux temps qu'au lieu de travailler stérilement de mes vœux à la réputation, au triomphe de mon mari, j'y coopérerai utilement. Tout ce que je sais je le lui offrirai pour l'aider. Nous collaborerons; je joindrai mes efforts aux siens : tant pis si tout le mérite lui en est attribué! Nous aurons été vraiment époux, comme vous dites...

Henriette ne quitta pas sans émotion cette jeune amie si simple, si vibrante, qui venait en quelques mots de composer un magnifique programme de vie conjugale. Et ce qui la frappait le plus, c'est que Louise n'y apparaissait ni diminuée, ni abaissée, — bien au contraire...

« Est-ce donc vrai, — se disait Henriette en longeant l'étroite rue qu'étouffait la cathédrale, — est-ce donc vrai que la plus grande gloire pour nous sera toujours d'être aimées? »

Et, à penser que son mari n'avait plus de tendresse pour elle, elle éprouva soudain l'infériorité de son état, qui la confondit secrètement comme le pire opprobre.

Elle s'en allait tristement par la rue d'Arcole, quand déboucha de la rue Chanoinesse un pompier dont le manteau bleu, largement écarté, attira son attention : sous le manteau, une jupe dépassait avec l'ourlet d'un tablier blanc, et deux vastes pieds dans des bottines éculées. Quand le couple se trouva au large, sur le trottoir peu fréquenté, la cape bleue

s'ouvrit, et Henriette en vit sortir la grosse tête ébouriffée de Palmyre, la petite servante de mademoiselle Angély, l'un des meilleurs échantillons de la colonie d'Ablon. Henriette soupira :

— Retournée à la rue, celle-là aussi! Quel chagrin pour la pauvre Angély, quand elle apprendra ce dévergondage!

Mais Henriette se désolait à tort : les apôtres ont plus de résistance. Mademoiselle Angély n'ignorait peut-être rien, et poursuivait tout de même son entreprise colossale d'épurer le pavé de Paris en prêchant la vertu aux enfants vicieux. Sa maison d'Ablon était un ample crible : sur les centaines de mineurs qui passaient là, quelques dizaines demeuraient victorieux de l'épreuve, assainis, acquis à l'honnêteté, — des garçons, pour la plupart, — sauvés par le travail et par le sourire de cette singulière vieille fille. Et, à cause de ces dizaines-là, la colonie d'Ablon était une grande œuvre, et mademoiselle Angély un peu plus qu'une femme...

Henriette, qui ne connaissait pas cette sérénité géniale, dédaigneuse des échecs, des difficultés, des impossibilités même, était fort affligée. Tant d'avocates pour l'enfance criminelle et tant d'opiniâtreté dans le mal! Tant de dévouements et tant de Palmyres! Et elle voyait se dandiner lentement devant elle, sur le trottoir, son vrai domaine, la mineure que Louise avait jadis, à la huitième chambre, défendue avec tant de chaleur après l'avoir évangélisée dans les couloirs du petit parquet ou dans le parloir de Saint-Lazare. Était-ce donc là qu'aboutissait la théorie fameuse de la régénération des coupables par la femme, — le cheval de bataille de mademoiselle Angély? — Un stagiaire incapable, benêt, et dépourvu d'idéal, eût, à en juger par ce résultat, autant réussi que la suave et zélée Pernette. « Alors, alors, — se demandait Henriette, — si la carrière d'avocat n'offre à la femme mariée qu'une gloire dangereuse, et si la célibataire n'y trouve qu'un apostolat superflu, qu'en reste-t-il quand on ne la considère plus comme un gagne-pain? »

— A quoi penses-tu, ma chère? — interrogea Vélines lorsqu'elle rentra; — on dirait que tu broies du noir.

Elle se garda de dévoiler la nature de ses préoccupations, mais il lui sembla que cette phrase avait été prononcée sur un

autre ton que celui de la politesse banale : une note affectueuse y résonnait. D'instinct, elle se raidit contre toute faiblesse, et, sans parler de Louise, narra la rencontre de Palmyre...

Après le dîner, ce jour-là, longtemps absorbée, à son bureau, devant un papier timbré qu'elle n'avait même pas lu, elle se leva et gagna le cabinet de son mari. Vélines, surpris, lui demanda ce qu'elle voulait.

— Rien, — fit-elle innocemment, — je ne suis pas en train de travailler ce soir, je flâne.

Et, du petit doigt, elle nettoyait la cheminée que son mari salissait toujours avec ses bouts de cigarettes.

— Je te mettrai des cendriers sur tous les meubles, ici, — dit-elle avec beaucoup de gravité.

Les dentelles de son peignoir accrochèrent des brins de tabac; son bras nu se glissait parmi des statuettes. Vélines avait interrompu sa besogne. Ils semblaient aussi mystérieux, l'un pour l'autre, que s'ils ne s'étaient jamais appartenu. Pas une seule fois Vélines n'avait fait allusion à la fugue d'Henriette; pas une seule fois Henriette n'avait pu supposer qu'il fût instruit de son acte : là était pourtant la base de toutes leurs pensées, de tous leurs sentiments. Lui en demeurait intimement épouvanté; elle y songeait toujours avec l'orgueil d'une femme consciente de s'être une fois reprise, et qui n'est encore au foyer conjugal que parce qu'elle le veut bien.

Enfin elle questionna André :

— Tu ne lis pas un peu, le soir? Tu ne te reposes jamais.

— Jamais.

— Il me semble que tu ne te distrais guère.

— Dieu m'en garde! — reprit gaiement cet homme sévère.

Henriette parut contente en découvrant sur le marbre d'une console des cendres nouvelles qui servirent de prétexte à un nouveau nettoyage. Elle prit un air détaché :

— Que fais-tu, ces jours-ci? quelque chose d'intéressant?

Vélines ne cacha pas son étonnement :

— D'intéressant pour toi? Je ne crois pas, — fit-il tristement.

Et Henriette se souvint, à ce mot, qu'elle avait résolument, au début de leur union, élevé un mur entre les soucis professionnels de son mari et les siens.

— C'est que — répliqua-t-elle, — j'ai croisé, l'autre jour, sortant de chez toi, un vieux monsieur décoré, à l'air considérable. J'avais flairé un procès retentissant... J'en étais heureuse...

Il répondit amèrement :

— Tu t'étais trompée. Je n'ai pas de procès retentissant : je plaide, à la cour, demain, contre un concierge ; après-demain, contre la régie, pour une barrique de vin volée au quai de Bercy, et mon affaire la plus importante se réduit à une résiliation de bail refusée par la Ville de Paris.

Il y eut un silence, puis Henriette reprit :

— Tout cela n'a pas beaucoup d'attrait, mon pauvre ami! La vie que tu mènes est bien austère pour tes trente-six ans. Pourquoi ne recevrais-tu pas quelques-uns de nos confrères? Tu en avais manifesté le désir autrefois : maintenant que notre situation s'affermit, je ne vois pas ce qui nous en empêcherait.

— Oh! — dit Vélines âprement, — le petit avocat que je suis n'a point de réceptions!

Ce fut pour tous les deux une minute pénible. Henriette, très troublée, hasarda :

— Tu es toujours un avocat fort occupé.

— C'est-à-dire que je suis le tâcheron du barreau : je casse des pierres... D'autres taillent dans le marbre.

Henriette fit un pas vers le bureau où s'étalait le fouillis des paperasses. Son regard atteignit la main d'André posée à plat sur la bordure d'acajou du meuble : cette main nerveuse, intelligente, cette main de penseur qu'elle avait tant chérie, l'attirait comme une chose indépendante de la personne d'André... Elle se recula un peu, détourna les yeux et dit :

— Tu aurais besoin d'être aidé, toi aussi.

Il riposta :

— Tais-toi donc! Un secrétaire? Je me couvrirais de ridicule.

Elle se tut. Mais, dès lors, une idée qu'elle aurait, la veille, jugée absurde, germa dans son esprit et elle l'y entretint complaisamment. Dans l'abaissement de son mari, où il y avait une ostentation douloureuse, systématique, la supériorité de Vélines s'affirmait. Ce soir-là, cet homme lui parut subir une formidable injustice de la destinée : elle possédait un cœur trop naturellement sensible pour ne pas s'en émouvoir. L'image de

cette charmante Pernette, dévouée assez à celui qu'elle aimait pour consentir à n'être plus que la servante de sa pensée, pour lui assujettir même son propre talent, l'obsédait. Elle croyait voir ces deux beaux amants travaillant à la même table, s'adorant jusque dans le labeur, poursuivant l'unique gloire : celle qui rejaillit de l'époux sur l'épouse. Et elle les envia. Si elle l'avait voulu, pourtant, qui l'eût empêchée, elle-même?...

Sa main s'avança lentement sur le bureau, rejoignit presque l'autre. Puis le souvenir lui revint d'un soir d'été où elle aussi avait assez aimé Vélines pour venir quêter, jusque dans sa chambre, un peu de cette tendresse dont elle avait faim. Il la lui avait refusée. Cette réminiscence la glaça. Elle lui dit froidement adieu et s'en fut.



Le lendemain, comme elle avait dit étourdiment, au déjeuner : « Ah! les bonnes fraises que nous mangions, l'été dernier, en Normandie! » le soir, elle en vit servir, au dessert, de rouges et de frileuses, telles qu'on les vend à Paris en février, dans de petites capelines d'ouate. Elle qualifia cette dépense de folie, en femme sérieuse qui ne permet aucun gaspillage chez elle.

Quand, un autre jour, elle aperçut sa chambre pleine de roses, non point de celles qui courent les rues, mais de ces fleurs aristocratiques et féeriques qui, derrière les vitrines, ont l'air d'avoir été cueillies dans une planète de rêve, elle se fâcha doucement :

— Pourquoi? — disait-elle, — pourquoi?...

— Il y a aujourd'hui deux ans que, dans cette même chambre, je prenais le lit, — expliqua-t-il ; — rappelle-toi...

Elle se rappela, en effet. Elle fut profondément remuée et pensa :

« Il me traite en maîtresse inaccessible dont on n'achète la faveur qu'en se ruinant. Je vaux moins et plus... »

Cependant la vogue d'Henriette persistait. Elle fut demandée à Lyon pour un divorce : elle ne se décida pas à ce voyage. C'était pourtant une magnifique affaire. Soupçonnant qu'on

recherchait sa singularité d'avocate, encore plus que sa valeur, elle manœuvra assez adroitement pour faire accepter à sa place madame Martinal, qui présentait une singularité identique, et conçut de l'aubaine une joie d'enfant. Henriette raconta l'histoire à son mari, qui s'étonna de lui entendre dire :

— Cette clientèle finit par m'excéder!

Il la considéra étrangement.

— Tu as des ennuis, Henriette? — demanda-t-il.

Sa réponse fut évasive :

— Non, non, pas d'ennuis; mais je suis parfois un peu fatiguée.

Il s'approcha d'elle et dit tout bas :

— Si tu as des ennuis, confie-les moi... Après tout, je suis encore ton meilleur ami, ma pauvre petite!

Elle ne répliqua rien, mais leurs yeux s'emplirent de larmes, et ils durent se séparer pour se cacher l'un à l'autre leur émoi.

En avril, on célébra le mariage de Louise et de Maurice. Ce jour-là, tout le Palais passa dans Notre-Dame. Il y eut foule. Au fond du long vaisseau sombre de la cathédrale, dans le chœur où voltigeait la flamme mystique des cierges, l'assistance, en se penchant, apercevait la longue silhouette blanche et flexible de l'avocate. Fabrezan-Castagnac, aussi à l'aise chez Dieu que devant les magistrats de la cour, était fort agité : de temps à autre, il tirait son mouchoir et deux ou trois notes claironnantes disaient alors son émotion. Il n'attendit même pas le défilé à la sacristie pour glisser à l'oreille de Blondel, son voisin, qu'on ne verrait plus désormais dans les couloirs cette exquise Pernette. Elle renonçait à tout pour n'être plus que l'humble compagne de Servais.

— Ah! les femmes! — soupirait-il puissamment.

Et, son imagination méridionale l'emportant, les regards fixés sur le maître autel, comme s'il eût adressé un reproche au Seigneur lui-même, il murmurait :

— Elle avait un talent énorme!

A vrai dire, il ne l'avait sans doute jamais entendue plaider; mais il était dans une disposition d'esprit à lui attribuer jusqu'à du génie, tant il trouvait touchante la preuve d'amour donnée par cette jeune fille à l'homme élu.

Cependant Blondel n'avait pu garder pour lui la confidence du confrère : elle courait maintenant les rangs des invités. Lorsque les groupes s'ébranlèrent et s'amincirent en un long serpent qui se coulait entre les chaises, vers la cérémonie des congratulations, la nouvelle, transmise de bouche en bouche, arriva jusqu'aux Vélines.

— Vous savez, — leur dit quelqu'un, — elle servira de secrétaire à ce veinard de Servais.

André fit un « ah! » d'étonnement. Henriette déclara :

— Je le savais.

Et, à son mari :

— C'est même sur mon conseil qu'elle a pris cette décision.

Vélines se demanda comment interpréter cette phrase; elle devait longtemps encore alimenter ses méditations. Que pensait donc, réellement, cette indéchiffrable Henriette?



A cette époque, les journaux commencèrent à parler, en ne citant que les initiales, d'un effrayant scandale mondain. Une dame veuve venait de se remarier, quand on conçut des soupçons touchant la mort de son premier mari, arrivée dix mois auparavant. Il fut d'abord établi que le second mari était depuis de longues années son amant. On apprit bientôt le nom de l'inculpée : c'était madame Dalton-Fallay, la femme du malheureux peintre Max Artevelle, celle qui avait été longtemps la belle madame Artevelle, célèbre par sa chevelure excentrique et son teint de lait.

L'exhumation eut lieu. Des traces de poison furent aisément découvertes dans les restes funèbres. Madame Dalton-Fallay fut arrêtée.

Dès le début de l'instruction, elle manifesta le désir d'être assistée par madame Vélines. Henriette qui, à cette époque, se disait fatiguée et venait précisément de refuser plusieurs affaires intéressantes, connut de longs atermoiements. Cependant, si elle avait eu jusqu'ici des procès aussi graves, on ne lui en avait jamais confié d'aussi fameux, d'aussi tapageurs, ni qui pussent mieux consacrer sa gloire. Défendre en assises cette

jeune beauté parisienne, issue du meilleur monde et appartenant à la société dont s'occupe le plus l'opinion, c'était se classer parmi les premiers noms du barreau. La tentation fut la plus forte. La griserie que lui avait apportée la lettre de madame Dalton-Fallay ne put être dissipée par des sursauts de conscience, par des appels aux résolutions secrètes prises depuis quelques semaines. Elle accepta et se rendit, sur-le-champ, à la prison.

Bien qu'elle n'eût point coutume de communiquer à son mari ses affaires courantes, le soir, au dîner, fiévreuse encore de cette première rencontre avec l'énigmatique et perverse créature, elle lança la nouvelle :

— Tu sais que madame Dalton-Fallay est ma cliente? Elle m'a fait demander aujourd'hui à Saint-Lazare.

Vélines pâlit. Ses pupilles eurent une vibration singulière; son effort pour conserver son flegme était visible. Il essaya de sourire.

— Peste! ma chère, tu as de la chance!

Il n'était bruit alors dans la presse que de l'empoisonnement du peintre. Chaque matin, les feuilles avides de tels faits divers répandaient sur Paris et la France, avec de nouveaux détails, les portraits des personnages du drame, jusqu'à ceux de leurs domestiques. Les imaginations étaient portées à cette surexcitation légère qui met superficiellement en communion tous les lecteurs d'un même journal. Vélines, de même que vingt ou trente de ses confrères, n'avait pas cru impossible que cette cause lui échût. Ce fut du moins la révélation qu'eut Henriette, à cette minute-là, en regardant son mari. A la déception inavouée s'ajoutait cette épine que la cause exceptionnelle, — cette cause telle qu'un avocat n'en rencontre pas deux semblables dans sa carrière, — c'était elle, l'épouse, la compagne inférieure, la rivale domestique, qui la plaiderait.

Elle allait dire l'extraordinaire impression ressentie près de cette mondaine qui, dans ce triste parloir, lui avait paru d'une royale distinction : elle se trouva si gênée par l'excès même de sa chance, qu'elle se tut. Même, avec le besoin de se diminuer un peu, elle ajouta, après un silence :

— C'est bien lourd pour moi : je ne sais si...

Elle ne finit pas sa phrase. Elle savait trop bien, au con-

traire, que les difficultés, l'importance de l'affaire, exalteraient son talent, la soulèveraient au-dessus d'elle-même. La perspective des assises, où elle n'avait encore jamais plaidé qu'une fois, achevait de l'enivrer. Et elle se repaissait de son succès, elle s'y délectait en face de son mari qui, ne disant rien, avait, en prenant son verre, un petit tremblement...

Le lendemain, au réveil, cette chaleur de vanité, analogue à une poussée de température chez un nerveux, était tombée. La sereine Henriette, si maîtresse d'elle-même, s'était ressaisie. Elle analysa, cette fois, non point son propre cas, mais celui d'André, — cet ambitieux passionné qui, dans le demi-oubli où le public laissait sa valeur, voyait se préparer lentement l'apothéose de sa femme.

« Mais, — pensa-t-elle soudain, dans un éclair de lucidité, — c'est un supplice atroce pour un homme orgueilleux!... »

Elle ne lui tint pas rancune pour ce qu'elle lui prêtait d'irritation secrète. Elle se souvenait de sa visite chez Louise et de ce qu'elle avait dit là. Cependant, à huit heures, la femme de chambre lui apporta, en même temps que le thé, un amas de journaux.

— Monsieur envoie cela à madame.

Elle déplia les journaux : tous racontaient sa visite à Saint-Lazare. Elle avait même été photographiée par un reporter, à son entrée dans la prison, Plusieurs feuilles reproduisaient le même cliché. L'attention qu'avait eue son mari de faire acheter ces numéros l'émut beaucoup. Au déjeuner, elle le remercia. Il sourit. Ni l'un ni l'autre n'en dit plus...

Le même jour, Henriette vit longuement sa nouvelle cliente au parquet. Cette élégante personne, qui la complimenta hyperboliquement sur son talent, la dérouta un peu. Elles parlèrent d'art, de littérature, échangèrent des propos de salon. Henriette éprouva quelque timidité au moment d'aborder la question du crime.

— Je pense, — dit légèrement madame Dalton-Fallay, — que vous allez me faire crédit et ne pas donner, vous aussi, dans cette abominable histoire. Entre nous, je crois inutile de protester avec solennité de mon innocence.

— Écoutez, — fit l'avocate, — je ne vous cache point que je vous croyais coupable. Vous ne l'êtes pas, soit; mais alors

tout change. Plaider l'innocence en faveur d'un coupable dont on n'ignore pas le crime, cela s'est vu; mais la plaider pour un innocent que l'on croit coupable, cela devient impossible.

— Aussi j'espère bien vous convaincre, chère madame!

— Hélas! — reprit Henriette, en souriant, — je trouve plus sage de ne pas attendre pour décliner l'honneur de vous défendre.

— C'est que je tiens essentiellement à vous.

— Une de mes confrères...

— Vous seule... ou bien un homme.

Henriette eut une inspiration :

— Connaissez-vous mon mari?

— Maître Vélines?... un pâle... type de médaille... Oui, je l'ai entendu; il me plaît. Néanmoins je vous préfère.

— Vous savez, — poursuivit Henriette, — je ne suis que son secrétaire... Sincèrement, je sens que je vous ferais condamner. Lui est plus fort que moi : il n'est point femme, d'abord, il est au-dessus des impressions; puis il a le je ne sais quoi, « la patte », comme on dit... Voulez-vous que nous collaborions à votre défense? Lui seul la prononcerait.

Dans son costume judiciaire si grave, Henriette pâlissait, auprès de cette superbe Parisienne au chapeau extravagant. Celle-ci se pencha :

— Dites donc, c'est gentil, votre ménage d'avocats : on se passe les causes, ça ne sort pas de la famille.

Henriette riposta sérieusement :

— J'aime mon mari, je lui sais du génie : j'ai le droit de le vanter. Notez cependant que je vous proposais, à l'instant, une de mes confrères.

— C'est juste; mais, à tout prendre, je choisis maître Vélines... à condition que vous l'assistiez, naturellement!... Voulez-vous lui dire que je le recevrai volontiers demain matin?... Vous êtes une délicieuse avocate, chère madame; pourtant je commence à croire qu'avec un homme on s'entend toujours mieux. Si vous ne me gardez pas rancune, montrez-le-moi en accompagnant demain votre mari.

Lorsque Henriette se retrouva seule, dans les couloirs du Palais, elle frémit comme un être qui vient d'engager imprudemment sa destinée. C'était fini : il lui semblait que sa robe,

sa chère et glorieuse robe d'avocate, lui glissait des épaules et que le sentiment incomparable du succès l'abandonnait pour toujours. Elle s'était dite la secrétaire de son mari : c'était infirmer jusqu'à ses triomphes passés. Elle s'était récusée devant cette affaire qui l'eût illustrée d'un éclat incomparable. Cependant, à l'idée de celui à qui, en pensée, elle offrait son sacrifice, son cœur bondissait dans sa poitrine, et elle se disait, attendrie :

« Le pauvre ami a tant souffert! »

Elle le chercha au tribunal civil, où il était occupé ce jour-là. Une fièvre la pressait de donner enfin à son mari une joie, une joie dont elle serait l'auteur unique. Est-ce que ce ne serait pas bien de contribuer ainsi secrètement à rehausser sa réputation, de restituer à ce grand talent le rang qui lui convenait?

Ce fut dans la salle des Pas-Perdus, au milieu du tumulte, qu'elle rencontra André.

— Comme tu es défaite! — s'écria-t-il, en l'examinant d'un regard inquiet.

Alors, avec cette souplesse du dévouement féminin, capable de prendre toutes les formes pour être bienfaisant, elle commença de jouer très simplement son admirable comédie, et feignit l'écœurement de tout.

— Ah! — dit-elle avec une moue, — j'en ai assez : encore un nouvel ennui!

Un mot câlin, presque oublié, revint aux lèvres du mari :

— Voyons, ma pauvre chérie, qu'y a-t-il?

Ils firent ensemble quelques pas vers la porte :

— André! — demanda-t-elle, — veux-tu me donner un conseil?

Cet homme d'esprit n'était pas de ceux qu'une femme est impuissante à embobeliner; bien que la prière eût de quoi l'étonner dans la bouche de sa fière Henriette, il répondit avec plus de satisfaction que de surprise :

— Mais! bien volontiers, si je puis!...

— Où irions-nous bien pour causer?

Aussitôt, par une association d'idées entre l'idylle de Louise et leur triste roman, elle songea à la silencieuse et fraîche galerie Saint-Louis, qui serait pour leur colloque un si commode asile. Elle y entraîna son mari.

C'était, dans le Palais, comme la chapelle gothique d'un

vieux château, surabondamment coloriée d'ocre jaune et bleu. Des vitraux enluminés n'y laissaient filtrer qu'un jour mystérieux à droite, tandis qu'à gauche, par d'immenses glaces sans tain, on apercevait les chamarrures éclatantes d'or de la cour de cassation. Là-haut, de fines nervures s'entrecroisaient, suspendant des clefs de voûte ouvragées, et des fleurs de lis semaient la muraille. Henriette et André prirent place sur le banc qui faisait vis-à-vis à la grande statue peinte de saint Louis, assis sous son chêne.

Henriette expliquait :

— Cette femme est positivement renversante ; je n'en ai pu rien tirer. Je recule devant une pareille affaire, André... Je ne plaisante pas, cette défense dépasse mes moyens : je me heurte à une supériorité dans la perfidie qui me confond. En vérité, je ne trouverai pas une idée intéressante en faveur de cette créature. D'ailleurs, je ne le lui ai pas envoyé dire, ce dont elle ne s'est nullement froissée. Alors elle te demande. Elle désire, à présent, que tu prennes sa cause en main. Si tu voulais, André...

Vélines ne comprenait pas bien, mais il contemplait Henriette, qui se métamorphosait à ses yeux : il crut que le changement s'opérait en lui, quand c'était elle en effet qu'illuminait une tendresse nouvelle, et il fut effrayé de la force qui l'entraînait vers cette épouse dédaignée.

— Quoi ? — demanda-t-il, tout frémissant.

— Tu m'aiderais : nous préparerions ensemble le dossier, et c'est toi qui plaiderais aux assises.

Là-bas, devant les marches qui accédaient à la galerie, un municipal bâillait. Une femme, tête nue, sortant du cabinet de conciliation, avec un enfant dans les bras, traversa la sombre galerie des Prisonniers, où son pas retentit. Un huissier audiencier, se dirigeant vers le vestibule de la cour de cassation, passa et salua. Puis un grand silence reprit.

— Henriette... — dit André, à la fin. (Et sa main chercha celle de sa femme.) — Henriette, tu renonces à cette cause pour moi.

— Certes non ! j'aurais eu, au contraire, trop de joie à m'en charger. Mais je ne puis pas, je te jure que je ne puis pas. Je ne la *sens* pas, cette défense : j'aurais été au-dessous de tout en plaidant.

— Henriette, tu m'as connu jusque dans mes pires faiblesses : peut-être est-ce une générosité de ton cœur. Tu cherches à panser les blessures de mon orgueil.

Elle répliqua, sans perdre son sang-froid :

— Refuserais-tu cette cliente que je me désintéresserais d'elle totalement.

André, les yeux fixés au dallage, murmura :

— C'est que notre situation est si étrange!... Cependant notre union n'a point subi les entailles profondes qui désagrègent à tout jamais le mariage. Je ne t'ai point trahie, Henriette; notre fidélité n'a jamais été ébranlée. Nous pouvons nous regarder sans rougir.

Henriette, resssaisie par d'affreux souvenirs, dit tristement :

— Mais pas sans pleurer.

Et elle retira sa main.

Il pensa :

« Je m'étais trompé. Elle ne souhaite pas de me reprendre. »

Puis il ne parlèrent plus que de madame Dalton-Fallay, dont, résolument, Vélines acceptait la défense.

XVIII

Beaucoup de Parisiennes, cette année-là, retardèrent leur départ pour la campagne, à cause du procès de madame Dalton-Fallay qui passionnait l'opinion publique et dont toutes les femmes auraient voulu voir se dérouler la mise en scène. Ce spectacle fut donné au commencement de juillet, dans un Palais où l'approche des vacations mettait une fièvre.

La nef de la Cité, à l'ancre sur des eaux miroitantes et tièdes, portait au centre d'un Paris orageux ses trois temples, — celui de la Foi, celui de la Douleur, celui de la Justice : — Notre-Dame dressait dans un air torride ses tours mystiques, l'Hôtel-Dieu étalait ses quadrilatères lamentables, hérissés de ventilateurs, et le Palais présentait sur ses trois façades ses trois styles disparates, tandis qu'à l'intérieur une architecture unifiée harmonisait couloirs, vestibules, galeries, chambres d'audiences, dans ce seul aspect glacial que lui a donné le second Empire.

Ce jour-là, une vie intense y fourmillait. Dès onze heures,

une cohue de journalistes se pressait aux portes de la place Dauphine et de la cour de Mai, tandis que le vestiaire était assiégé par un flot sans cesse grossi de dames du monde, qui venaient relancer jusque-là les avocats en manches de chemise, pour obtenir une introduction, — parfois sur le seul souvenir d'un dîner où l'on avait été voisins, l'autre hiver. — Lecellier, le bâtonnier, se débattait entre quatre jeunes femmes qui joignaient les mains. Parmi les parterres abondants de leurs chapeaux démesurés, son crâne rose apparaissait tout suant. Il était en gilet, sa toque d'une main, sa robe de l'autre, sans nulle majesté, sinon celle qu'un grand titre invisiblement vous confère. Le conseiller qui présidait cette session des assises montait le petit escalier de la galerie Lamoignon pour aller revêtir sa robe rouge. Il était important et soucieux; ses deux assesseurs le suivaient à peu de distance, tandis que ces messieurs du jury traversaient, un peu honteux de leurs vestons, le vestibule de Harlay bourdonnant comme une ruche.

Il occupait toute cette face ouest du Palais qui, par trois portes, s'ouvre sur la place Dauphine. Un dallage somptueux et poli contribuait, avec la blancheur des murailles, à son aspect marmoréen. La voûte était si lointaine, que le décor froid, les moulures, les grecques, les caissons s'y distinguaient à peine. Vis-à-vis de la porte centrale, un double escalier monumental se creusait et menait à la salle des assises. Sous les révolutions du degré, une sorte d'ædicule païen abritait, glaive au poing, une Thémis géante. Elle apparaissait ainsi, dès l'entrée, dans un demi-jour neigeux qui semblait animer les plis de pierre de son péplum. Elle y était hautaine et redoutable. Une foule anxieuse se bousculait sans la voir et gravissait les marches. Là-haut, on se battait aux portes de l'enceinte publique; les municipaux luttaient en vain pour défendre le tambour de cuir vert. Les belles invitées et les avocats s'engouffraient dans un petit escalier secret, en colimaçon, dit « des témoins », et la salle, pareille à l'église d'un monastère, avec son assistance, son vaste prétoire en manière de chœur, réservé à l'Ordre, et le tribunal, autel de ses pontifes rouges, commençait à grouiller.

Cependant les autres rouages de l'immense machine judiciaire, fonctionnaient toujours. Au tribunal civil, une à une, les audiences s'ouvraient. Désireux de s'avancer dans les rôles,

en vue des vacances prochaines, les juges accéléraient les débats. Les avocats, leur serviette béante, semblaient se presser, se poursuivre pour arriver plus tôt à la barre. En correctionnelle, on amenait des fournées de prévenus. Des stagiaires, l'un après l'autre, ânonnaient en leur faveur. Même à la cour, on aurait cru voir une hâte dans le prononcé des arrêts. Et d'une chambre à l'autre errait, vague troupeau somnolent, tout le peuple des habitués du Palais, individus sans métier et sans caste : vieilles fagotées, éprises de procédure ; bandes suspectes d'adolescents et de femmes en cheveux, amateurs du criminel. Se traînant de banc en banc, ils vont, selon leur goût, s'exciter au spectacle des condamnations infamantes, se délecter à l'exhibition des intimités conjugales que dévoilent les affaires de divorce, ou bien, pacifiques et aimables, ronfler doucement dans une atmosphère étouffante, aux longues plaidoiries, bourrées de jurisprudence, des interminables procès civils. On les voit peupler de silhouettes falotes les couloirs dont ils rasent les murailles, chaque fois qu'un président expéditif vient d'articuler le sacramentel : « L'audience est levée », et ils vont se heurter aux tambours fermés, parcourant la cour et le tribunal, jusqu'à l'heure où, désespérant de trouver une porte ouverte et un prétoire en activité, ils quittent à regret ce théâtre de leur prédilection, s'égrènent sur les marches de la cour de Mai, sûrs d'y revenir demain après une nuit passée nul ne sait où...

L'animation du Palais s'accroissait toujours, dans la sonorité des galeries aux voûtes doriques. Maintenant des avocats s'entrecroisaient en tous sens. Des messieurs mis négligemment, mais faisant tout de même figure, se rendaient clandestinement aux bureaux de l'Assistance judiciaire. Ils appartenaient à cette catégorie de gens aisés qui louent, pour trois mois, un logement de deux pièces au septième étage, et se font délivrer, par amitié, un certificat d'indigence, afin de recourir gracieusement aux bienfaits de la Justice. Dans le mystère de leurs cabinets, les magistrats instructeurs recevaient la visite sinistre de leurs clients, tandis que dans l'aile attenante à la Préfecture de Police, à l'administration des Délégations judiciaires, — véritable portique secret par où affluent au Palais les affaires criminelles, — s'opérait le travail colossal de les trier, de les

dégrossir, de les déterminer, de les offrir, toutes chaudes encore des manipulations policières, à la majesté des tribunaux.

Alors Vélines, l'hermine à l'épitoge, traversa le Palais, conduisant à la salle des assises madame Mansart, venue de Rouen pour la circonstance. Henriette avait déjà pris place dans le prétoire, entre madame Martinal et la jeune madame Servais. La grand'mère exultait ; mais son orgueil s'aviva quand, levant le face-à-main, elle parcourut des yeux l'assistance. Vélines lui nomma le peintre Sylvère et sa maîtresse, — l'ex-madame Mauvert, — l'ingénieur et madame Alembert, — desquels on lui avait conté la touchante réconciliation due à Henriette, — une ou deux actrices en renom et plusieurs personnages de l'aristocratie parisienne. Puis la vieille dame s'assit près de la belle-mère d'André qui, dans sa froide immobilité de blonde impassible, lui souhaita la bienvenue. Et on lui montra encore madame Surgères, la féministe, Thaddée-Mira et le petit neveu de Chaix d'Est-Ange, et le nouveau bâtonnier, Lecelllier, et Ternisien, l'avocat aux cheveux roux qui avait tant de fois triomphé à cette même place où Vélines maintenant feuilletait le dossier de madame Dalton-Fallay.

La salle était sombre. Les fenêtres, haut percées, y laissaient régner une pénombre tragique. De temps à autre, la petite porte des témoins s'ouvrait et une dame entrait. C'est par ici qu'on vit apparaître, couverte d'oripeaux surannés, la grosse madame Leroy-Mathalin qui venait là comme chez elle, connaissant son Palais comme sa propre demeure, avec tout le barreau, les procureurs, les greffiers, les huissiers et jusqu'aux gardes.

Par delà les balustres de bois qui séparent le prétoire des bancs réservés aux témoins et aux invités, madame Marcadieu lorgnait sa fille, madame Mansart son petit-fils. Toutes deux nourrissaient l'une contre l'autre une rivalité agressive et non exprimée ; chacune souffrait, en son for intérieur, de constater les succès de l'enfant de l'autre, et la mère d'Henriette trouvait indécente la jubilation vaniteuse que ne cachait pas la grand'mère d'André !... Mais ce qui les agita le plus, ce fut la manœuvre d'Henriette lorsque, quittant ses amies, et la serviette au bras, elle alla tranquillement, avec un petit air gentil et voulu de simplicité, s'installer auprès de son mari, afficher crânement

aux yeux de ce grand public son rôle minime de secrétaire. Ni la mère ni l'aïeule ne lâcha un mot; mais un sourire victorieux éclaira le visage citron aux bandeaux teints, tandis que les lèvres de madame Marcadieu s'amincirent et se rentrèrent, déclarant mieux le dépit de cette personne discrète que la plus vive parole ne l'eût fait.

On perçut un murmure venu de l'étroit corridor des témoins. Maître Blondel avait, par mégarde, laissé la porte ouverte : on put contempler dans l'entrebâillement la large carrure de Fabrezan aux prises avec la maigre et chétive dame Gévigne. Apparemment, celle-ci demandait qu'on l'introduisît. Les municipaux ayant refusé de lui livrer passage, elle suppliait le vieil avocat, qu'elle avait saisi, toute frémissante, aux plis de sa vaste manche. Toute la salle entendait son imploration dolente :

— Oh! maître! maître!

On aurait dit une néophyte ardente s'accrochant au manteau d'un prophète. Fabrezan céda, après avoir beaucoup crié, et, pendant que la plaideuse se faufilait d'un pas de souris vers l'auditoire. il s'avançait lourdement pour donner son coup d'œil à la salle. A ce moment, mademoiselle Angély apparut avec Jeanne de Louvrol et Marie Morvan. Toutes trois allèrent se joindre au groupe des avocates, installées sur les bancs des journalistes. Henriette, au premier signe de mademoiselle Angély, accourut.

— Voilà deux petites confrères qu'il faut sermonner, — commença la vieille fille. — Imaginez-vous, ma chère Vélines, que mademoiselle Morvan a débuté avant-hier à la huitième chambre et qu'elle s'en est merveilleusement tirée. Quelqu'un l'a dit à Erambourg, qui me l'a rapporté : « Elle a de l'étoffe!... » Quant à mademoiselle de Louvrol, vous l'avez entendue vous-même, plusieurs fois, cette année. On lui reproche d'imiter votre manière : le beau dommage! Qu'elle vous ressemble, tout ira bien... Et maintenant, une volte dans l'esprit de ces demoiselles : on ne veut plus plaider, on veut quitter le barreau, et savez-vous pourquoi? savez-vous les arguments qu'on me présente? « Ça ne sert à rien de faire son stage! Regardez Louise Pernette : à peine mariée, la voilà qui renonce à tout et disparaît vivante dans le cabinet de son mari. Regardez madame

Vélines : elle acquiert une réputation mondiale, elle se couvre de gloire, elle cumule avec un égal succès ses fonctions d'avocate et ses fonctions de nourrice, puis, un beau matin, crac! on apprend qu'elle refuse des causes ; elle se fait rare au Palais, et elle met de l'ostentation à aider maître Vélines dans une affaire où elle lui a, manifestement, servi de scribe, de copiste, de saute-ruisseau.

— Oh! oh! mademoiselle Angély! — s'écrièrent les jeunes filles.

— Oui, ma chère; elles ont dit cela. Et elles ont ajouté : « A quoi bon se casser la tête, si on doit tout lâcher, un jour!... » J'ai protesté. Elles ont renchéri : « Demandez-lui, demandez-lui son avis! » Alors j'obéis, et, devant elles, je viens vous poser carrément la question. Ma petite Vélines, approuvez-vous ces demoiselles, au point où elles en sont, d'abandonner la carrière?

Henriette sourit :

— Mais non, mais pas du tout! Je veux, au contraire, qu'elles piochent, qu'elles bûchent, je veux qu'elles plaident, je veux qu'elles se fassent connaître, qu'elles acquièrent une clientèle, qu'elles gagnent leur vie, enfin. Une femme doit toujours être capable de cela. Si, dans l'avenir, mariées aux hommes qu'elles auront choisis et qu'elles aimeront, elles s'effacent, à leur tour, et consentent à n'être plus que leurs auxiliaires, cette hypothèse-là concerne exclusivement l'être moral nouveau formé par le mariage. Mais si elles sont aujourd'hui libres de tout engagement, livrées à elle-mêmes, qu'elles se créent donc la vraie indépendance, celle qui rend la femme vraiment digne, en lui donnant la conscience de n'avoir besoin de personne. Elles n'en auront que plus de joie, le moment venu, à devenir l'associée de leur mari, la compagne de son esprit. Si elles désirent se refuser à l'amour, elles le peuvent, sûres d'être tout de même quelqu'un dans le monde; et si le malheur voulait qu'elles se trompassent en aimant, eh bien, elles auraient en elles-mêmes de quoi se refaire une existence.

Madame Martinal, qui avait écouté jusque-là sans rien ajouter, intervint :

— Non, non, qu'elles ne s'arrêtent pas en si bonne voie ; qu'elles plaident, qu'elles fréquentent le Palais, qu'elles gagnent

la pratique du métier. Dieu les garde des peines que j'ai eues! Mais qu'aurai-je fait si, en perdant mon mari, j'avais perdu en même temps la possibilité de nourrir et élever mes trois petits?... Puis il y a d'autres cas...

Et, désignant dans l'assistance une jeune femme pâle et délicate qu'elle avait amenée avec elle pour procurer une diversion à la sombre vie précaire de la délaissée, elle raconta l'histoire de madame Faustin, qui, grâce à la loi, végétait maintenant de la pension alimentaire arrachée à son mari.

— Jamais une jeune fille — conclut-elle — ne devrait être armée moins qu'un jeune homme en face des événements. Plus faible, n'a-t-elle pas besoin d'une plus forte défense personnelle?

— Et c'est déjà un joli résultat, — affirma Louise Servais, — que de partager avec son mari tous les soucis professionnels, d'alléger sa tâche, de s'unir intellectuellement.

Très frappées, les stagiaires ouvraient la bouche pour affirmer déjà un moindre désir de quitter leur toge, quand, au fond du prétoire une porte s'ouvrit. L'huissier annonça la cour, et, lentement, les robes rouges, défilant sans bruit, vinrent prendre place à leurs sièges. On amena, en son costume noir du meilleur goût, l'élégante accusée. L'audience était ouverte.



Elle devait se prolonger jusqu'à la nuit, tant les débats furent délicats et offrirent de difficultés. L'interrogatoire fut prolongé par la secrète astuce de madame Dalton-Fallay, dont l'habileté tint en échec l'autorité du président. Les dépositions des témoins donnèrent lieu à des élans de curiosité qui soulevaient la salle impétueuse. L'arrière-ban plébéien de l'auditoire, parqué dans l'enceinte publique, fit quelque tumulte. A mesure que l'heure avançait et que les autres audiences étaient levées dans le Palais, les avocats affluaient pour venir entendre Vélines. Les bancs de la presse étaient bondés par ses confrères. Même, des magistrats s'étaient glissés et installés derrière la cour, parmi lesquels on distinguait le président

Marcadieu. Quand Vélines commença de parler, à cinq heures du soir, on vit parmi les avocats se lever Blondel qui, petit et myope, allongeait au bout d'un cou grêle son profil chafouin, pour ne rien perdre des gestes de l'orateur.

Alors Henriette, qui demeurait en son modeste rôle assise auprès d'André, sentit aussitôt le triomphe s'apprêter. Ce n'était pas en vain que, depuis une année, Vélines avait, dans le secret des petits procès, dans l'obscurité d'une clientèle médiocre, perfectionné sa logique et son art. En reparaissant pour la première fois devant le grand public, il étalait lumineusement tout l'acquis de son sourd labeur. A penser qu'à ce même instant elle aurait pu tenir cette barre, déployer son talent, haranguer ce même jury dont l'immobilité disait l'emprise du jeune maître, Henriette eut peut-être le dernier sursaut de sa vanité vaincue, mais pas de regret. Elle aimait son mari de toute la profondeur de son sacrifice, à la façon des mères, qui est celle de tous les vrais cœurs de femme. Elle le voulait reconquérir, et elle jouissait de l'admiration qui venait à lui visiblement, comme d'un présent somptueux qu'elle lui aurait fait.

Il parla deux heures pour innocenter l'empoisonneuse et il l'innocenta, ou du moins il produisit, par la force d'une argumentation où il avait cheminé pas à pas, avec une sûreté prodigieuse, un tel doute sur la culpabilité, dans la conscience des jurés, que toute condamnation était devenue impossible. Certains anciens comme Fabrezan, Lecellier, ne retenaient pas leur enthousiasme : des monosyllabes leur échappaient qui partaient dans le prétoire ainsi que des applaudissements étouffés. Monsieur Marcadieu, qui était un esprit fin et appréciait son gendre, caressait de sa belle main son visage pâle ; il éprouvait un très vif plaisir à envelopper du regard le brillant défenseur, tout le barreau attentif et l'assemblée frémissante. Il était homme, et la gloire du mari de sa fille lui semblait d'une qualité plus haute et plus solide que la gloire même de celle-ci. Cependant il n'en allait pas de même de madame Marcadieu, et le souvenir d'une certaine audience à la première du tribunal, où Henriette avait connu un succès analogue, l'empêchait de se délecter convenablement des louanges qui se murmuraient autour d'elle.

Pendant la délibération du jury, Vélines, à bout de forces, accompagna sa cliente pour lui donner un réconfort dont la dame n'avait nul besoin, assurée qu'elle était de l'heureuse issue de cette affaire. Elle n'avait jamais avoué, à moins qu'on ne pût nommer aveu le sourire équivoque dont elle accompagnait ses dénégations quand son avocat l'interrogeait. Ce fut avec le même sourire au coin de ses lèvres voluptueuses qu'elle le remercia en faisant baiser par lui ses doigts gantés ; après quoi Vélines, oppressé de cette angoisse qui guette tout défenseur au moment du verdict, s'en fut en courant à la buvette, où il avala un sandwich avec une coupe de champagne.

Il remonta en toute hâte l'escalier casse-cou qui débouche près du bureau de poste. Galerie des Prisonniers, galerie Lamoignon, il n'y avait plus personne : le Palais semblait mort. Par contraste, la salle d'assises, à la rentrée de Vélines, lui parut assourdissante de vacarme. En l'absence des jurés, toute l'assistance était debout, chuchotait. A la vue de l'avocat, un long murmure naquit du fond de l'auditoire, s'enfla et mourut lentement, et ce murmure l'inonda d'un bien-être infini : il en concevait la signification. Des groupes de confrères l'arrêtèrent par trois fois, et il reçut en pleine face des épithètes dithyrambiques. Il ne s'y méprit pas : elles étaient sincères. Quand il se fut assis à son banc, sa femme s'approcha. Elle leva sur lui ses yeux charmants de douceur et de finesse et dit seulement :

— Mon chéri, je suis fière !

Alors il comprit soudain, avec netteté, qu'elle aurait pu savourer, à cette heure, les mêmes suavités, le même enivrement. Il la considéra longuement ; tous deux se sourirent ; mais, dans l'excitation de l'attente, Vélines atteignait aux limites extrêmes de la fatigue et de l'émotion. Une larme voila son regard. Un trouble profond le possédait.

Quelques minutes après, l'acquittement était prononcé. Ce fut une lente, une silencieuse apothéose pour celui qui venait de manifester un aspect si nouveau de son génie. On jugea indécent le petit « merci » léger que madame Dalton-Fallay lui jeta du haut de son *box* en se retirant. A ce moment la salle frissonnante se haussait pour apercevoir le défenseur.

Tout le barreau se pressait autour de lui et les exclamations de Fabrezan-Castagnac dominaient l'unisson des félicitations ferventes. Lecellier vint lui serrer la main pour consacrer officiellement cette nouvelle gloire de l'Ordre. Isabelle Géronce se fraya un passage jusqu'à lui pour lui tourner un compliment où tous ceux qui connaissaient la belle personne virent plus qu'une professionnelle congratulation. On chercha madame Surgères ; mais, dans un accès d'humeur, elle avait disparu. Les femmes du monde, qui emplissaient l'enceinte, tardaient à sortir, s'appuyant à la balustrade pour contempler encore le génial avocat. A ce moment, madame Mansart, enhardie par le départ des conseillers et n'y tenant plus, franchit la balustrade et pénétra dans le prétoire. Sous le lorgnon, ses yeux noirs étincelaient. L'orgueil la grandissait, et, toute cabrée, la tête en arrière, elle admirait le petit-fils adoré en qui se réalisaient tous ses rêves. Et elle prenait à témoin tous ceux qui l'entouraient, — madame Martinal et Lecellier, la petite madame Debreyne, dont les prunelles myopes et moqueuses clignaient malignement, Fabrezan, qui levait au ciel ses gros poings, et même madame Marcadieu, — en murmurant :

— C'est bien, mon petit... C'était très beau : désormais ta femme portera un nom illustre...

A sa suite, plusieurs amis s'étaient avancés. Il y avait là le célèbre Sylvère, avec sa maîtresse parée comme une châsse. Monsieur et madame Alembert, très effacés dans leur amoureux renouveau, et qui ne se quittaient plus. Il y avait, près de madame Martinal, la triste madame Faustin, toujours réfugiée dans les jupes de son avocate comme une plante faible s'accote à son tuteur. Il y avait encore Lamblin, Thaddée-Mira, Servais et Louise, mademoiselle Angély, les stagiaires... Et Vélines, regardant tout ce monde, posa doucement la main sur l'épaule d'Henriette, à l'endroit où saille le bouton de l'épitoge, et dit :

— C'est ma femme qui devait plaider ce procès. Elle n'en est point à son coup d'essai ; elle eût fait cela mieux que moi, avec plus de délicatesse et d'originalité, et c'est à sa seule modestie que j'ai dû cette cause.

Henriette rougit.

— Plaider ! ah ! — fit-elle gaîment, — j'en ai assez !

Fabrezan branla sa forte tête à la Largillière.

— Vélines, Vélines. — prononça-t-il d'un air entendu, — vous me semblez avoir obtenu beaucoup de gloire aujourd'hui!

La foule s'écoula lentement. Les avocats s'en furent au vestiaire. Madame Dalton-Fallay ayant fait demander le ménage Vélines, les amis disparurent à leur tour. Quand les deux jeunes gens reprirent l'étroit couloir des témoins, il n'y avait plus personne. Une flamme jaune de gaz voltigeait. Henriette descendit d'un pied hésitant le petit escalier tournant, mal éclairé : elle chercha la main d'André pour s'y appuyer. Un grand silence planait. Le Palais était vide. Deux lumières restaient allumées dans l'immense vestibule de Harlay ; il était mystérieux et grandiose. On y respirait une fraîcheur de cathédrale. Dans ces demi-ténèbres, André saisit sa femme et l'étreignit sans rien dire.

Sous la coupole de son petit ædicule païen, la Thémis géante veillait, glaive au poing. En se redressant, Henriette l'aperçut : elle eut un beau sourire dédaigneux et vainqueur de femme aimante.

COLETTE YVER

QUESTIONS EXTÉRIEURES

SOUCI NATIONAL[1]

En octobre 1908, l'annexion de la Bosnie et l'indépendance bulgare engageaient la partie dont la révolution turque n'avait été que le préambule. Jusqu'au présent mois de janvier 1910, cette partie, toujours continuée, a eu trois ou quatre manches; mais les premières, d'octobre 1908 au début d'avril 1909, furent décisives : elles donnèrent aux ennemis de la Turquie une avance impossible à regagner. La lettre flatteuse de François-Joseph à M. Fallières (3 octobre) ouvrit le jeu; la lettre menaçante de Guillaume II au Tsar le ferma (23 mars). En octobre 1908, l'Autriche s'adressait à nous pour plaider ses excuses auprès de la Triple Entente; en mars 1909, Berlin signifiait à Pétersbourg que la Triple Entente eût à tolérer toutes les exigences de M. d'Aehrenthal.

Entre ces deux dates, quel changement! En octobre 1908, la Triple Entente était maîtresse de la situation internationale : tant au Levant qu'en Occident, il semblait qu'il lui suffît d'avoir une volonté commune pour la faire prévaloir. Les entrevues de Reval (juin-juillet 1908) avaient assuré l'intimité des trois gouvernements. La révolution jeune-turque avait été le triomphe des principes et des intérêts occidentaux. Après la Douma russe, le parlement turc allait finir d'entourer de mœurs constitutionnelles les États militaristes et

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1909.

féodaux de l'Europe centrale. On pouvait escompter la régénération de l'empire turc, la réconciliation des États levantins, la diminution croissante de la Triplice, dont l'Italie semblait n'attendre qu'une échéance pour se dégager, et, quelque jour peut-être, par la collaboration de tous les peuples affranchis, un rétablissement en Europe de la paix équitable.

En mars 1909, le Turc humilié, dépouillé et presque rejeté sous le joug hamidien; le Serbe exécuté par M. d'Aehrenthal; le Bulgare remis au servage financier de Pétersbourg; le Crétois dénoncé aux rancunes de l'islam; le Grec démoralisé jusqu'au *pronunciamiento*; l'Arménien rendu au couteau d'Abd-ul-Hamid; le Persan ligoté par le Cosaque : quel spectacle au Levant! et pour l'Occident, je n'ai rien à redire au tableau dressé par les plus officieux apologistes de notre diplomatie :

Il faut enregistrer le succès de l'Autriche... Mais ce succès autrichien est aussi un succès allemand, qu'accentue la dernière démarche de la chancellerie de Berlin auprès du cabinet de Saint-Pétersbourg. Pour dicter des lois à l'Europe, pour revenir aux traditions impératives du passé, l'occasion était heureusement choisie... Le bloc austro-allemand domine pour le moment l'Europe de toute la hauteur d'un triomphe dont on lui a fourni les éléments... Et par là, la conclusion de la crise orientale est la même que celle de la crise marocaine : nous voulons dire l'apologie de la force [1].

Il est très vrai qu'en avril 1909, l'Europe était ramenée aux jours de mars 1905 : la lettre de Guillaume II à Pétersbourg était la réplique du discours à Tanger. Mais — grave différence — en 1905, la force était d'un côté, et nous étions de l'autre, avec le droit des gens et l'estime du monde entier; en 1909-1910, comment sommes-nous du côté de la force, contre les nationalités que l'on sacrifie, contre l'intégrité ottomane qui devrait être le premier de nos soucis?

Il nous faudra bientôt « payer la douloureuse »; du train dont vont les choses à Constantinople, Athènes, Sofia, Belgrade et Vienne; après l'emprunt de cent millions concédé par Vienne aux Bulgares; après les visites réitérées de M. Milovanovitch à M. d'Aehrenthal et l'arrivée à Belgrade de M. Bienerth, « l'homme de confiance » de l'archiduc-héritier;

1. *Le Temps*, *Bulletin de l'Étranger*, 29 mars 1909.

après les négociations anglo-allemandes touchant le *Bagdad* et la concession par Berlin d'une « sphère » anglaise aux approches du Golfe; en pleine crise grecque et crétoise; en pleine liquéfaction du gouvernement jeune-turc; notre diplomatie tournée vers le Maroc; l'Angleterre tout entière tournée vers les élections et sa diplomatie captive de l'Égypte et de l'Inde; la Russie se disant menacée d'une nouvelle guerre japonaise; Pest nous demandant un emprunt de cinq cents millions qu'un de nos ministres eut la faiblesse de promettre et que nos financiers sont tout prêts à accorder : nous reste-t-il une chance de retarder le grand jour, le jour néfaste du dernier jugement balkanique?... Pour bien savoir du moins à quel point nous en sommes, tâchons de refaire le chemin qui nous y a menés, et, dans une heure aussi grave, que mes lecteurs me pardonnent un appel à leur patience, à leur indulgente attention : c'est la grâce que je leur demande pour cette centième de mes *Questions extérieures*.



Dès le début, nous ne pouvions méconnaître que le salut de la Turquie, l'équilibre méditerranéen était en cause : d'un côté, le Turc; de l'autre, les puissances partageantes, représentées par M. d'Aehrenthal et prenant pour servants volontaires ou involontaires les peuples chrétiens du Levant.

En octobre 1906, M. d'Aehrenthal, succédant au comte de Goluchowski, avait trouvé « l'entente austro-russe », « le *statu quo* » et « la paix générale » installés depuis dix ans (1896-1906) comme programme de la politique viennoise dans les Balkans. Programme d'attente : *statu quo* signifiait maintien en Macédoine du régime turc et du massacre hamidien, rébellions albanaises et insurrections chrétiennes, épuisement de l'islam et des chrétientés; quand tous les sujets d'Abd-ul-Hamid seraient harassés de cette « paix générale », qui n'était faite que de combats quotidiens, alors viendrait l'heure du Habsbourg.

En octobre 1906, ceux qui appelaient M. d'Aehrenthal au ministère, les « jeunes gens » et l'archiduc-héritier François-

Ferdinand, pensaient que l'heure du Habsbourg était venue. Depuis 1902, l'entente austro-russe avait grand'peine à lutter contre l'entente franco-anglaise qui voulait régler autrement l'avenir de la Balkanie. « Paix générale et *statu quo* », disait Vienne afin d'aboutir à quelque crise et à une descente autrichienne; « paix locale et réformes », disaient Paris et Londres afin de sauvegarder l'intégrité ottomane : tels avaient été de 1902 à 1906 les deux systèmes en présence; en 1906, la lutte diplomatique tournait décidément au profit de l'entente franco-anglaise, que l'adhésion de Pétersbourg menaçait de transformer en Triple Entente, après la réunion de la Douma, grâce à l'influence de l'impératrice douairière et du « parti danois », qui faisaient appeler au ministère M. Isvolski (mai 1906). Le problème capital s'offrait donc aux méditations de Vienne : fallait-il permettre que l'amélioration durable du régime turc, la suppression du régime hamidien amenât en Macédoine une paix civile qui fermerait au *Drang* la route de Salonique?

Le discours de Tanger et la crise d'Algésiras (mars 1905-avril 1906) étaient venus juste à temps pour embarrasser les puissances occidentales et retarder le progrès de leurs réformes. La solution d'Algésiras pouvait fournir aux gens de Vienne la réponse à leur problème. Puisque, du droit de « voisinage », le syndicat franco-espagnol tirait le droit de « pénétration pacifique » et puisque l'Europe réservait le quasi-monopole de l'intervention aux deux voisins de terre et de mer, — surtout au voisin terrestre, — pourquoi Vienne ne réclamerait-elle pas au sud du Danube et de la Save de pareils droits? Son voisinage était aussi proche : frontière oranaise et frontière bosniaque; route de Tlemcen à Fez et route de Serajevo à Uskub; quel autre voisin terrestre serait mieux fondé à revendiquer la pénétration? et le canal d'Otrante n'étant dans l'espèce qu'un autre détroit de Gibraltar, l'Albanie, un autre Riff toujours rebelle, pourquoi un syndicat austro-italien ne rencontrerait-il pas les mêmes tolérances que le syndicat franco-espagnol? Un autre voisin maritime pouvait réclamer sa part : Pétersbourg se considère comme le seul propriétaire de la mer Noire, le seul voisin, par là, de l'islam ottoman; pourquoi ne pas lui offrir la participation aux mêmes droits?...

En fin d'opération, un syndicat austro-italo-russe réglerait à sa convenance toutes les questions balkaniques.

Il semble que l'archiduc-héritier François-Ferdinand ait été l'âme de cette politique et que la nomination de M. d'Aehrenthal ait été de son choix : sept années d'ambassade à Pétersbourg avaient fait de ce dernier l'homme de l'entente austro-russe ; le spectacle quotidien de la guerre russo-japonaise et de la révolution pétersbourgeoise lui avait donné la mesure de ce que l'on pourrait craindre de la Russie, au cas où les bonnes paroles ne suffiraient pas à la convertir.

Dès novembre 1906, M. d'Aehrenthal semble avoir conquis l'adhésion de M. Isvolski ; le 19 décembre 1906, un discours de M. Tittoni à la Chambre italienne annonce la formation du syndicat austro-italien.

Durant l'année 1907, M. d'Aehrenthal et les « jeunes gens » préparent à l'intérieur de l'empire tout ce qui est nécessaire à cette politique : avec les Hongrois, Vienne signe le renouvellement du Compromis, qui, depuis onze ans (1896-1907), — les onze années de l'Entente austro-russe, — n'avait pas été réglé constitutionnellement. Mais ce nouveau pacte de dix années (1907-1917), partisans et adversaires l'appellent déjà le « Compromis de la Séparation », *Trennungs-Ausgleich* : il commence, en effet, à dénouer tous les liens internes de la double monarchie, en concédant à chacun des États une indépendance diplomatique et douanière qui, restreinte jusqu'en 1917, deviendra ensuite presque absolue. Après quarante ans d'existence (1866-1907), c'est pour le dualisme le commencement de la fin : en 1917, entre Vienne et Pest, il ne subsistera qu'une union personnelle et la crise suédo-norvégienne vient de montrer ce que valent ces sortes d'unions.

M. d'Aehrenthal espère, néanmoins, que cette « crise ne sera pas la dernière », pourvu que « l'intérêt commun des deux États soit plus fort que les désirs de séparation... : dans dix ans, de nouveaux hommes trouveront de nouveau qu'un intérêt supérieur exige que les deux États s'entendent, car la séparation serait la fin de leur puissance[1] ». Reste à créer ou à mettre en

1. Discours du 29 janvier 1908.

bonne lumière cet intérêt commun, cet intérêt supérieur. La politique des « vieilles gens » offre une recette, imaginée par Andrassy : l'occupation de la Bosnie-Herzégovine a créé une propriété indivise, qui oblige les deux monarchies à une intime collaboration. Mais il faut rendre définitif ce qui n'est encore, malgré trente années d'existence, que provisoire, et il faut développer la valeur pour les deux conjoints de cette propriété indivise. Annexion de la Bosnie; prolongation des routes bosniaques et de l'influence austro-hongroise vers les terres nouvelles : deux moyens excellents dont M. d'Aehrenthal, en janvier 1908, annonce la mise en œuvre par la « politique de chemins de fer ». Le chemin de fer du Sandjak, réunissant les rails bosniaques aux rails macédoniens, préparera jusqu'à Salonique la pénétration ; au delà de Salonique, jusqu'au Pirée, vers l'Égypte et les Indes, le raccordement des rails grecs et macédoniens donnera aux conjoints de Vienne et de Pest une sorte de condominium commercial sur la péninsule balkanique, sur le bassin levantin de la Méditerranée[1], — « une mission de civilisation, une mission économique », dit M. d'Aehrenthal.

Mais là n'est pas encore la grande pensée du futur règne : les « jeunes gens » ont un autre projet pour unir de gré ou de force les Etats de l'empire.

Au dualisme défunt, ils comptent substituer en 1917 un trialisme qui les délivrera des perpétuelles rébellions hongroises, en démembrant le royaume de Saint-Étienne et en créant à ses dépens un État yougo-slave, dont Agram sera la tête, dont tous les pays serbes seront les membres, si bien que Vienne aura l'arbitrage permanent entre ses deux nouveaux conjoints de Pest et d'Agram. Royaume germano-slave autour de Vienne; royaume hongro-valaque autour de Pest; royaume serbo-croate autour d'Agram : sur les peuples ainsi réunis et toujours en querelle, les rivalités nationales assoieront la paternelle tyrannie du Habsbourg, et le salut de l'Autriche sera dans cette Plus Grosse Autriche, dans cet État danubien, que Bismarck préparait au congrès de Berlin.

De ce futur royaume serbo-croate, le Habsbourg ne possède encore légalement qu'un tiers, son royaume actuel de Croatie-

1. Discours de M. d'Aehrenthal aux Délégations le 27 janvier 1908.

Slavonie; il en occupe un autre tiers, ses provinces de Bosnie-Herzégovine; le reste est à conquérir. Mais il suffirait de forcer un peu les résistances de Belgrade et de supprimer les dynasties, garantes de l'indépendance serbo-monténégrine, pour faire, malgré eux, l'union et le bonheur de tous les Serbes, premier pas vers l'union jougo-slave qui fondrait en un troupeau toutes les communautés parlant des dialectes serbes entre le Balkan et l'Adriatique, le Danube et la mer Égée.

C'est par la ténacité et la menace, plutôt par l'étalage que par l'emploi de la force, que les « jeunes gens » espèrent aboutir sans trop de frais : à Belgrade, la dynastie des Karageorgevitch est aussi mal assise sur le trône que naguère celle des Obrénovitch; les intérêts commerciaux de la nation et des particuliers, les dévoûments spontanés ou acquis, le rêve d'une Grande Serbie, constituée au seul prix du drapeau et de l'indépendance actuels, surtout les discussions des partis politiques et leur incapacité de discipline nationale ouvriront les frontières du royaume; après quelques mois de blocus économique ou militaire, l'apparition d'une armée abattra les derniers sursauts...

Dès 1905, les états-majors de Vienne et de Pest ont dressé le plan, que l'officieuse *Danzers Armee Zeitung* expose à ses lecteurs[1]. L'auteur n'aperçoit que deux solutions au problème macédonien : soit l'autonomie à la façon de l'ancienne Roumélie orientale, soit « une autre forme juridique, dont on trouve au moins deux exemples dans l'empire turc d'aujourd'hui, l'Égypte et la Bosnie-Herzégovine ». Entre les deux, la forme juridique est préférable :

Mais tôt ou tard il faudra que l'état des choses soit changé radicalement. Cette besogne ne pourrait être confiée ni au gouvernement de Constantinople ni à l'un des petits États de la péninsule à cause de l'enchevêtrement des races. La combinaison, qui confierait la tâche à un seul grand État européen, soit qu'il en prît l'initiative, soit qu'il sollicitât le mandat des puissances, devient de plus en plus probable; mais l'hypothèse d'une entreprise collective de plusieurs grandes puissances ne doit pas être exclue.

1. J'en ai donné le résumé dans la *Revue* du 15 décembre 1908 : *Autriche et Serbie*, p. 883.

L'entreprise collective à trois serait la plus rationnelle. La péninsule se prête à un partage en trois : pays bulgare à l'est, pays serbe au nord-ouest, pays gréco-albanais à l'ouest et au sud; et chacune de ces régions peut être dotée d'une autonomie effective ou nominale que protégeraient les trois voisins, Rome, Vienne et Pétersbourg : autonomie serbe sous le drapeau autrichien, autonomie ou indépendance bulgare sous l'influence russe, autonomie albanaise et indépendance grecque sous la surveillance italienne.

L'Albanie indépendante, unie, et la Bulgarie agrandie d'une partie de la Macédoine seraient des créations aptes à la vie, pour le maintien de la tranquillité dans ces pays, aujourd'hui tombés si bas. Et qu'est-ce qu'on pourrait désirer de mieux qu'un État jougoslave puissant, qui embrasserait la Croatie, la Slavonie, la Dalmatie, la Bosnie-Herzégovine, le Monténégro, la Vieille Serbie et la Serbie? Ce serait un pas en avant dans le développement historique qui tend à unir les peuples de même langue. Il serait digne d'un homme d'État de travailler à la solution de ce problème, dans l'intérêt du grand État danubien. Il est possible que le dualisme de la monarchie cédât alors la place à de nouvelles formes constitutionnelles.

Ce « pas en avant » est conforme à la tradition des Habsbourg, fourriers du germanisme vers l'Orient : ce n'est qu'une nouvelle étape dans cette longue descente qui, tout au long du Danube, les amena de leur Allemagne rhénane, de leur Argovie et de leur Forêt Noire, jusqu'aux Portes de Fer où nous les trouvons aujourd'hui, jusqu'en Macédoine même où campèrent les soldats de leur prince Eugène; car ils furent douze années « grands voïvodes de Serbie » (1717-1729) et ils tinrent la forteresse d'Uskub, l'entrée du Vardar. Mais ce « pas en avant » est bien plus conforme encore aux futurs intérêts de la dynastie : dans l'Autriche-Hongrie d'aujourd'hui, on ne voit pas la place que pourront avoir la femme et les enfants de l'archiduc-héritier, épouse et enfants morganatiques en Autriche, épouse et enfants royaux en Hongrie; dans une Autriche-Hongrie-Serbie, agrandie et refondée par son habile main, François-Ferdinand pourrait régler selon ses vœux de père la transmission de la couronne.

Tous les sentiments de l'homme et du prince convergeant ainsi vers un même désir, on comprend que l'archiduc-héritier

ait imposé cette politique et que M. d'Aehrenthal, ouvrier de l'archiduc, en ait pressé le départ.

De janvier à juillet 1908, il n'a de pensée que pour le chemin de fer du Sandjak. Il faut extorquer la concession à Abd-ul-Hamid, l'imposer aux protestations des Serbes, aux répugnances feintes ou réelles de la Russie et de ses alliés... Le consentement d'Abd-ul-Hamid est acquis. Les projets de *Danube-Adriatique* endorment les défiances des rivaux (avril-juin 1908). Mais quand tout est prêt, ce chemin de fer du Sandjak, avant même d'être piqueté sur le terrain, a un résultat inattendu : les Turcs se réveillent sous la griffe; M. d'Aehrenthal est, sans le savoir, l'un des principaux auteurs de la révolution de juillet.

Par l'universelle sympathie que suscite cette brusque manifestation de la justice immanente; par la générosité de leurs premiers actes et la modération de leur triomphe, les Jeunes Turcs se gagnent les vœux de l'Occident. Vienne ne voit en leur succès qu'un motif plus pressant d'agir : dès le milieu d'août, l'annexion de la Bosnie est décidée[1] et l'on sème les fausses nouvelles qui la légitimeront[2]. Il faut un prétexte, une occasion. On pense les créer en Macédoine : la brusque suppression de la gendarmerie européenne pouvant exaspérer les haines et l'anarchie et, par suite, nécessiter une intervention. Vienne se hâte de rappeler ses officiers (21 août) et de proposer aux autres cabinets l'abandon immédiat des réformes. Mais la Macédoine reste tranquille... On cherche en Albanie; mais l'incident de Plevlié[3] tourne à la confusion des

1. *Vienne, 7 octobre 1908.* — La *Nouvelle Presse libre* dit savoir de bonne source que l'idée d'annexion a pris forme au commencement d'août et que c'est l'état-major qui souleva la question. Les généraux, après avoir examiné la valeur stratégique du Sandjak, se prononcèrent pour sa restitution et en même temps pour l'annexion des provinces occupées. Le monarque donna son assentiment à cette solution, et c'est alors que le rôle du baron d'Aehrenthal commença. Dans le milieu d'août, eurent lieu les premières conférences entre les ministres d'Aehrenthal, de Beck et Wekerlé.

2. *Vienne, 19 août 1908.* — Une nouvelle importante, venant de Paris et reproduite par plusieurs journaux, dit que le Comité Jeune-Turc de Paris voudrait qu'une des premières délibérations de la Chambre des Députés ottomane fût de demander que les provinces occupées par l'Autriche-Hongrie rentrent sous la souveraineté effective du Sultan.

3. *Vienne, le 12 septembre 1908.* — Le moutessarif (gouverneur) de la petite ville turque de Plevlié, à la frontière de Turquie et de Bosnie, Sou-

menées autrichiennes (14 septembre). Une maladresse de la Porte fait surgir l'incident turco-bulgare.

Le peuple bulgare d'ordinaire tient pour Pétersbourg. Mais le gouvernement de Sofia peut avoir le service ambidextre et, depuis trente ans, nous l'avons vu plus de quinze années dans la clientèle du Habsbourg. Pour l'heure, il va devenir l'associé de Vienne. L'indépendance proclamée couvrira devant l'opinion européenne l'annexion de la Bosnie-Herzégovine : l'Europe d'aujourd'hui admet plus facilement qu'un traité en bonne forme soit répudié par un peuple qui se libère que par un ministre qui prend une province : une fois déchiré par les Bulgares, le traité de Berlin ne sera plus qu'un instrument caduc, sur lequel chacun pourra porter la main. La Bulgarie, en outre, a la seule armée des Balkans : son artillerie toute neuve, bien munie, bien servie, peut en quelques marches tomber sur Andrinople désarmée, sur Salonique ou sur Constantinople en liesse et en désarroi révolutionnaires. Cette menace imposera aux Turcs la résignation : tranquilles en Macédoine et en Roumélie, ils garderaient le recours d'une paix armée ou d'une guerre religieuse aux lointaines frontières du Sandjak...

L'incident turco-bulgare, simple querelle de protocole au début, s'aggrave quand des grèves d'origine mystérieuse[1] sur les *Chemins de fer Orientaux* permettent au gouvernement de Sofia de confisquer la ligne ottomane qui traverse la principauté. Aussitôt on chuchote d'indépendance. Mais les Bulgares et leur prince sont gens prudents qui ne veulent rien risquer. Ils préféreraient que le conflit eût le même règlement qu'un autre incident tout pareil de 1884[2]. Malgré les incitations du

leyman-pacha, général de division commandant les garnisons turques de cette contrée, est arrivé à Agram, se disant en fuite devant une révolution militaire. Il est réparti ensuite pour Trieste. On ne sait pas s'il retournera en Turquie ou s'il veut rester, demandant asile à l'Autriche-Hongrie.

1. *Constantinople, viâ Malte*, le 18 septembre. — Le personnel des *Chemins de fer Orientaux* a déclaré la grève ce matin, la direction de Vienne ayant refusé de satisfaire aux revendications des employés.

2. *Sofia, le 14 septembre*. — Un conflit analogue s'est déjà produit, il y a vingt-sept ans, peu après la délivrance de la Bulgarie, la Porte demandant alors que l'agent bulgare eût ses rapports avec le ministère de l'Intérieur et non avec celui des Affaires étrangères. Grâce à l'attitude énergique du gouvernement du prince de Battenberg et avec l'aide de la

dehors, malgré les maladroites avances que les Turcs font aux Grecs, Sofia hésite une grande semaine (14-24 septembre). C'est alors que le prince Ferdinand de Bulgarie va rendre visite à François-Joseph : il est reçu à Buda-Pest « avec les honneurs habituels aux réceptions des souverains indépendants », et M. d'Aehrenthal est appelé de Vienne à Pest pour cette réception (24-25 septembre). En l'absence du prince, Sofia persiste encore à ne pas réclamer l'indépendance [1]. Mais, par le langage des officieux, on peut deviner les conseils et les assurances que le prince reçoit à Pest, puis à Vienne, et les ordres que, de là, il renvoie à Sofia par ceux de ses ministres qui l'ont accompagné [2].



Ayant donc l'archiduc-héritier pour patron et le prince de Bulgarie pour associé, M. d'Aehrenthal a pour complices ses deux collègues de Rome et de Pétersbourg. Complicité franchement établie, collusion ébauchée, connivence esquissée ou seulement sous-entendue : les journaux de MM. Tittoni,

Russie, l'affaire fut résolue en faveur de la Bulgarie. On pense que la Turquie ne devrait pas, au moment actuel, toucher à la question épineuse de l'indépendance de la Bulgarie, et d'aucuns voudraient même déjà saisir l'occasion de poser cette question.

1. Voir dans *le Temps* du 29 septembre : « On s'est demandé en Europe si la Bulgarie ne profiterait pas du conflit actuel pour poser la question de son indépendance. Avec sa netteté coutumière, le général Paprikof a déclaré que la Bulgarie faisait seulement de la politique réaliste et se contentait jusqu'ici d'avoir les avantages de l'indépendance, mais que l'incident Guechof n'était pas fini ni réglé... Donc la question de l'indépendance n'est pas mise sur le tapis ». — *Pierre Mille.*

2. *Vienne, le 30 septembre.* — La *Gazette générale* de Vienne annonce que la Bulgarie vient d'acheter en Hongrie des chevaux, pour 2 millions de couronnes. — *Budapest, le 1er octobre.* De bonne source, le *Budapesti Hirlap* apprend que, dans la conférence tenue le 27 septembre à Vienne par le prince Ferdinand de Bulgarie avec ses ministres Malinof et Liaptchef, en présence de M. Sarafof, agent diplomatique à Vienne, il a été décidé que le prince de Bulgarie adresserait un appel aux puissances signataires du traité de Berlin, qu'il entrerait en pourparlers avec la Turquie pour résoudre à l'amiable la question des Chemins de fer orientaux, que cependant la Bulgarie ne restituerait pas. Quant à la proclamation de l'indépendance, la Bulgarie ne pourrait maintenir sa paix intérieure que si cet acte a lieu : le prince Ferdinand aurait promis de s'abstenir pour l'instant de se faire couronner roi, à condition que l'indépendance de la principauté de Bulgarie soit formellement reconnue.

Isvolski et d'Aehrenthal discutent depuis quinze mois sur le mot qui pourrait convenir; de tous les reproches et griefs échangés, il est difficile de tirer une définition équitable. Une seule chose apparaît certaine : c'est que, depuis deux ans, à trois ou quatre reprises, les trois ministres s'étaient confié leur commune attente d'une disparition ou d'une réduction de l'empire ottoman et qu'entre eux, avait été spécifié non pas peut-être ce que chacun pourrait prendre, mais plutôt ce que chacun ne devrait pas empêcher. — « des promesses de ne pas faire », comme disait un subtil connaisseur de ces combinaisons, M. Ojetti.

On sait depuis longtemps. par les notes officieuses [1], qu'aux entrevues du Semmering et de Vienne (septembre 1907), de Salzbourg. de Buchlau et de Désio (septembre 1908), les trois ministres étaient arrivés à « une parfaite identité de vues au sujet des *intérêts spéciaux* » qu'ils s'arrogent en Turquie : « l'Italie obtenait d'être considérée comme une puissance qui. avec la Russie et l'Autriche-Hongrie, a un *droit naturel* et un *intérêt plus direct* dans la question d'Orient ».

Jamais M. Tittoni n'a essayé de se dérober aux responsabilités qu'il a encourues : il a pu dire qu'il avait été joué; il n'a jamais nié qu'il eût été mis au courant et consulté.

M. Isvolski, a tenté d'une autre méthode. En janvier 1908, après le discours où M. d'Aehrenthal annonçait sa « politique de chemins de fer », M. Isvolski avait protesté bruyamment qu'à l'entrevue de Vienne en 1907, on ne l'avait pas laissé dans l'ignorance des projets autrichiens. mais qu'il n'en avait ni mesuré l'urgence ni compris toute la portée et qu'il n'y avait jamais donné son consentement. D'octobre à décembre 1908, M. Isvolski va reprendre le même langage : il avoue avoir entendu parler à Buchlau de l'annexion bosniaque, mais déclare n'avoir pas compris que cette annexion était imminente et n'y avoir jamais consenti... Au début de 1908, il avait suffi de quinze jours pour que la comédie se terminât par la publique réconciliation des deux compères : le discours de M. d'Aehrenthal était du 22 janvier; dès le 18 fé-

1. Voir dans la *Revue de Paris* des 1er et 15 novembre 1908 et du 1er avril 1909, *L'Œuvre de M. d'Aehrenthal* et *Carte d'Europe* : le lecteur y trouvera le détail de ces entrevues.

vrier, les officieux annonçaient qu'il se produisait « entre Vienne et Pétersbourg une détente très sensible ; c'est surtout au baron d'Aehrenthal qu'on le doit ; il a fort habilement insisté aux Délégations sur l'aspect économique du projet, au moment même où il laissait entendre à Pétersbourg qu'on pourrait trouver dans les Balkans la compensation nécessaire à l'équilibre des influences ». Notons bien ces mots : « aspect économique » et « équilibre des influences » ; nous allons les retrouver dans les discussions de 1908-1909 : soyons sûrs qu'ils reparaîtront en 1910, en 1911, et plus tard, et toujours, tant que l'entente austro-russe ne sera pas arrivée à ses fins, au partage.

De février à septembre 1908, — les dernières révélations des journaux russes et viennois viennent de nous l'apprendre (novembre 1909), — non contents de paroles volantes, MM. Isvolski et d'Aehrenthal avaient échangé une correspondance à ce sujet : en ces mois de juin-juillet 1908, les entrevues d'Édouard VII, du Président de la République et de Nicolas II à Reval semblaient lier Pétersbourg à la politique anglaise de sphères d'influence en Perse, à la politique anglo-française d'intégrité et de réformes en Turquie ; à peine Édouard VII avait-il quitté Reval que des lettres de M. Isvolski rassuraient M. d'Aehrenthal sur la solidité de l'entente austro-russe pour la défense des intérêts spéciaux.

On nous dit que pareille conduite ne saurait être taxée de duplicité. Il est visible, en effet, que M. Isvolski a mené depuis trois ans, non pas un double, mais un triple, quadruple, quintuple jeu, caressant Londres, Vienne, Paris, Berlin et Rome, espérant recevoir de toutes mains et ne payer peut-être dans aucune, s'imaginant que la Triple Entente lui vaudrait de Londres « sa » Perse, de Paris « son » emprunt d'un milliard et que, de la Triplice, il tirerait « sa » liberté des Détroits, sans qu'il eût, avec Londres et Paris, à défendre le traité de Berlin, ni avec Rome et Vienne à faire triompher la politique de voisinage. Et c'est pourquoi quinze jours après son entrevue de Buchlau, où — disaient les officieux — il avait eu « l'occasion de s'entretenir avec M. d'Aehrenthal, d'une façon complète, non seulement de la situation générale en Europe, mais aussi et surtout des affaires de Turquie », cinq jours après son

entrevue de Désio avec M. Tittoni, où il avait « confirmé les résultats des rencontres récentes », M. Isvolski se crut en état de jurer que l'annexion de la Bosnie était, pour lui aussi, une surprise et presque une niche.

La vérité est qu'à Buchlau — je continue de citer les notes officieuses — on avait reconnu qu' « à l'Autriche-Hongrie et à la Russie, *toutes deux voisines* de l'empire ottoman, la logique ordonne de rester sans cesse en contact amical et de s'entendre *entre elles* pour une action commune dans toutes les questions relatives à la Turquie ». M. d'Aehrenthal avait exposé ses intentions sur la Bosnie et consenti d'avance toutes les compensations que Pétersbourg jugerait « nécessaires à l'équilibre des influences », et M. Isvolski avait si bien compris les promesses ainsi faites, si bien connu les négociations entre Vienne et Sofia (on était en plein incident turco-bulgare) qu'il avouera[1] bientôt avoir répliqué : « Si ceux-là même qui ont bénéficié du traité de Berlin, — entendez : l'Autriche et la Bulgarie, — *le remettent directement en cause*, on doit s'attendre à ce que chacune des puissances intéressées exige la revision des clauses de ce traité qui lui sont onéreuses ». Parmi ces clauses onéreuses, M. Isvolski comptait d'abord la fermeture des Détroits. Donc à Buchlau, « annexion de la Bosnie », avait dit M. d'Aehrenthal; « liberté des Détroits », avait répondu M. Isvolski; et l'on sait, d'autre part, que la liberté des Détroits fut aussi la compensation stipulée à Désio par M. Isvolski[2].

Mais ce n'était là — continuera d'avouer M. Isvolski — que « possibilités sans terme fixe de réalisation ». Il se peut en effet que M. Isvolski ait d'abord espéré un répit de quelques semaines pour négocier son emprunt d'un milliard à Paris et à Londres[3]. Mais ce répit ne lui fut jamais garanti; sans lui

1. Voir les déclarations de M. Isvolski à M. Georges Villiers dans *le Temps* du 9 octobre.

2. Voir dans *le Temps* du 10 octobre le résumé d'un article officieux de la *Nuova Antologia* du 1er octobre.

3. *Londres, le 9 octobre.* — Dans la Cité, on attribue le silence de M. Isvolski, ne prévenant pas la France et l'Angleterre des communications autrichiennes, à son désir de ne pas contrarier l'emprunt d'un milliard qui devait être lancé ici ces jours-ci. Naturellement, le lancement de cet emprunt est ajourné.

demander un consentement formel, on lui réserva seulement l'excuse de « l'assentiment ». Il escompta, sans doute, un appel aux signataires du traité de Berlin, le recours — en paroles — à un congrès qui ne se réunirait jamais sans doute, mais dont l'annonce et les préparatifs lui donneraient les quelques semaines nécessaires à dissiper l'humeur de ses partenaires occidentaux, à calmer les inquiétudes de la finance, à rapporter enfin son milliard de Paris et de Londres.

La vérité est que M. Isvolski comptait s'assurer une longue carrière de ministre, de chancelier peut-être, par cette politique tortueuse, — « hardie, bismarckienne », nous dit-on, puisque Bismarck est le modèle que nos disciples de Nietzsche en diplomatie ont, tous, devant les yeux. Ouvrant les Détroits à la flotte russe, M. Isvolski effacerait la dernière trace de la guerre de Crimée et du traité de Paris. Décidant ou forçant les puissances, toutes les puissances, à la pratique du voisinage, non seulement dans le Levant, mais dans l'islam entier, — voisinage anglo-russe en Perse, voisinage franco-espagnol au Maroc, voisinage austro-italo-russe dans les Balkans, voisinage germano-russe au long du Bagdad anatolien[1], voisinage franco-allemand au long du Bagdad syrien, voisinage anglo-germano-russe aux abords du Golfe, — M. Isvolski, arbitre de l'Europe et du monde, effacerait ou pallierait les résultats de la guerre russo-japonaise et remplacerait tout de suite Moukden par Téhéran, quelque jour peut-être Port-Arthur par Bouchir : M. de Bülow devint comte (1899) et prince (1905) et, durant dix ans, resta au ministère pour de moindres travaux; M. Isvolski espérait le même salaire.

Politique bismarckienne, — je veux bien, — mais dont un vrai Bismarck se fût d'abord demandé si elle était aussi utile à la dynastie et à l'État qu'à la grandeur du ministre et dont il eût ensuite calculé les chances de succès et d'échec.

Après l'expérience mandchourienne, que penser de ces randonnées à travers l'Asie, dont les débuts sont riants et faciles, dont les terminus, coûteux à atteindre, sont impossibles à garder? Et l'expérience chinoise montre ce que l'on risque à

1. Dès le mois de décembre 1907, les puissances occidentales avaient brusquement appris les négociations entre Pétersbourg et Berlin au sujet du *Bagdad* et de l'embranchement vers Khaniguine-Hamadan-Téhéran.

comprimer outre mesure l'une de ces vieilles grandeurs que l'on croit décrépites, rongées jusqu'au cœur, vidées de réactions et de substance : la Chine « quantité négligeable », « simple expression géographique » de 1882, la bonne « Chine qui s'ouvre » de 1896-1898, fait brusquement explosion en 1900. L'islam, comprimé en Perse, en Turquie, en Égypte, au Soudan, au Ouadaï, en Tripolitaine, aux Oasis, au Maroc, pourrait nous réserver une explosion toute pareille : la Triple Entente aurait à en supporter les plus gros dommages, l'Angleterre aux Indes, la France en Algérie et dans le Centre-Afrique, Pétersbourg dans sa propre Moscovie, sur le Volga, au Caucase, au Turkestan; et le régime tsariste pourrait en souffrir bien davantage, si, jugeant l'occasion favorable de reprendre une guerre que les Russes n'ont pas cessé de craindre, les Japonais aidaient ces insurrections musulmanes par quelque diversion sur Vladivostock.

Est-ce, d'ailleurs, aux aventures étrangères que Pétersbourg doit consacrer ses forces et son argent, quand la révolution couve encore en Pologne et en Arménie, la rébellion légale en Finlande, les aspirations démocratiques partout, quand le trésor vidé a besoin d'un milliard d'emprunt et quand, pour tout dire, la banqueroute est instante?... Même les conjonctures les plus favorables venant à s'offrir au dehors, quel bénéfice réel en escompter? La pénétration pacifique en Perse donne, sans frais, bien plus que l'on ne pourrait attendre d'une pénible et dispendieuse occupation. La liberté des Détroits est l'un de ces programmes qui, jadis, ont correspondu à un intérêt tangible — tel, chez nous, l'abaissement de la maison d'Autriche, — mais que la diplomatie continue de poursuivre quand ils ont perdu toute signification : la consigne turque n'empêche pas les Russes de sortir et de rentrer à leurs heures; elle interdit pourtant aux autres marines les eaux de Sébastopol et d'Odessa.

Même utile, la liberté des Détroits supposerait, si on la voulait effective, une opération délicate : un passage bordé de sentinelles en armes ne devient libre que par la suppression ou le désarmement de ces gardiens. Les Turcs ont bordé les Détroits de canons et d'ouvrages. Est-ce sur les Turcs eux-mêmes que comptait M. Isvolski pour désarmer ces batteries?

ou pensait-il atteler à la culasse des canons turcs ses propres chevaux, ou ceux de ses amis, ou ceux de l'Europe coalisée? Car il n'est pas inutile de se représenter les opérations matérielles qu'une politique entraînera, et c'est aux jours de Josué seulement, au temps où l'on arrêtait le soleil, que les fortifications tombaient sous le vent des trompettes. Je croirais volontiers que « liberté des Détroits » était un euphémisme à l'usage des cabinets occidentaux et signifiait, non pas la simple disparition des canons et gardiens turcs, mais leur remplacement par quelque surveillance des Russes.

Ainsi comprise, la liberté des Détroits rentrait dans le programme éternel de la politique moscovite : c'était une étape vers Sainte-Sophie; M. Isvolski prenait sur Byzance une première hypothèque, toute semblable à celle que les gens de Vienne avaient prise en 1876-1878 sur la Bosnie. Mais que penserait l'Europe de cet euphémisme?

M. Isvolski connaissait les pensées de Vienne et de Rome : la liberté autrichienne sur Belgrade et Salonique, la liberté italienne sur Avlona et Tripoli correspondraient à la liberté russe sur Byzance. M. Isvolski savait aussi la pensée de Berlin : au sortir de Buchlau, avant d'aller à Désio, il était allé à Berchtesgaden (25-26 septembre) renouveler à M. de Schœn les confidences qu'un mois plus tôt (26 août et 5 septembre), MM. Tittoni et d'Aehrenthal étaient venus faire au même endroit. La révolution jeune-turque; avait mis en tutelle le protégé de Guillaume II, Abd-ul-Hamid; elle semblait dirigée contre l'exploitation financière des Allemands : elle ne pouvait pas avoir les sympathies de Berlin. Outre que le voisinage allemand au long du *Bagdad*, sur l'Anatolie et la Mésopotamie, serait la compensation du voisinage austro-italo-russe dans les Balkans, tout montrait une parfaite entente au sein de la Triplice : ce n'est pas au Président de la République que François-Joseph enverrait le 3 octobre la première annonce de l'annexion, si, depuis un mois déjà, l'archiduc-héritier n'était allé aux manœuvres impériales d'Alsace « renseigner l'empereur sur les projets de Vienne » et demander, non pas un consentement formel, mais le même tacite assentiment que M. d'Aehrenthal obtenait ensuite de M. Isvolski [1].

1. Quand le boycottage turc menacera leurs marchandises, les Allemands

Donc, la Triplice était derrière l'Autriche et il ne restait que deux inconnues pour la solution du problème : la pensée de Paris et celle de Londres.

Du côté de Londres, MM. d'Aehrenthal et Isvolski durent se faire des illusions : Bosnie et Chypre, Serbie et Égypte, Bosphore et Golfe Persique, Belgrade et Bagdad, Salonique et Koweit, voisinage balkanique et voisinage iranien, ils eurent l'espoir que Londres admettrait l'équivalence.

Depuis quatre ou cinq ans, les visites d'Édouard VII à François-Joseph; les marques d'affectueuse condescendance que ce doyen de la Triple-Entente témoignait à ce doyen de la Triplice; certains souvenirs peut-être de 1896-1897, du temps où les ambassadeurs de l'Angleterre entretenaient les cabinets continentaux d'un partage de l'empire ottoman; certains souvenirs plus récents de l'aide que Londres avait demandée à Vienne pour le règlement de l'affaire crétoise et pour l'établissement du contrôle macédonien; enfin l'estime justifiée que M. d'Aehrenthal avait de sa séduction et de son habile audace lui donnaient la confiance que, même si des résistances anglaises se faisaient jour, il saurait bien les tourner ou les réduire.

Et M. Isvolski savait le prix qu'Édouard VII et son gouvernement attachaient à l'amitié de Pétersbourg. Il savait les difficultés et les craintes que la révolution persane causait au syndicat anglo-russe dans le *Middle-East*, juste au moment où la révolution turque menaçait de gagner l'Égypte, où la révolution arabe de l'Yémen, s'avançant vers les Villes Saintes,

essaieront de repousser toute connivence aux plans autrichiens. Mais les officieux avaient trop parlé : *Berlin, le 8 octobre.* — On a manifesté en Allemagne un certain étonnement que la démarche du comte Khevenhüller auprès du Président de la République pour lui annoncer l'annexion de la Bosnie-Herzégovine ait précédé la remise à l'empereur d'Allemagne de la lettre autographe de François-Joseph. Le *Lokal-Anzeiger* déclare aujourd'hui, dans un article d'allure officieuse, qu'il ne faut pas conclure de ce fait que le gouvernement allemand ait été mis plus tard que le gouvernement français au courant des intentions de l'Autriche : « Il n'est besoin, écrit le journal, que de se rappeler qu'au moment des manœuvres impériales d'Alsace, l'archiduc-héritier François-Ferdinand, que l'on dit avoir eu une certaine influence sur l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, a passé plusieurs jours dans l'intimité la plus étroite avec l'empereur Guillaume II et qu'il a sans doute profité de l'occasion pour renseigner l'empereur sur les projets de l'Autriche. »

pouvait, de proche en proche, monter jusqu'aux grands bazars de la Syrie et de l'Irak. La pensée la plus intime de la diplomatie russe était que ces révolutions du Levant, loin d'écarter ou d'ajourner les interventions étrangères, en rapprochaient au contraire l'inévitable échéance : suivant la parole du plus expérimenté de ces diplomates, « vingt mois de régime jeune-turc feraient plus que vingt ans de régime hamidien pour mûrir la décomposition ottomane ». Cette conviction, encouragée par les événements de Perse, M. Isvolski espérait bien la communiquer à Londres, en exposant les terribles conséquences que ces révolutions pourraient avoir sur la liberté des routes anglo-indiennes : route maritime du Canal, route terrestre de l'Iran, routes terrestre et maritime des Fleuves et du Golfe, c'est toutes ses communications avec l'Inde que Londres pouvait perdre d'un seul coup, si l'anarchie gagnait l'Égypte et l'Arabie, comme la Perse, alors que, dans l'Inde même, les attentats venaient chaque jour rappeler aux Anglais la fragilité de leur domination.

A Londres, les invites de celui qui se posait en artisan de l'entente anglo-russe — telle sera l'attitude de M. Isvolski — trouveraient sans doute l'accueil le plus favorable parmi les libéraux, parmi les partisans du gouvernement actuel, chez ceux-là même qui avaient le plus vivement critiqué l'accord anglo-russe de 1907. Le groupe d'industriels et de commerçants intéressés aux affaires du Golfe, du Kharoun et des Fleuves, le groupe Lynch, — pour le désigner de son nom le plus connu, — regrettait toujours qu'on eût abandonné à l'influence et au commerce russes les bazars de Yezdt et d'Ispahan, dont ces voituriers du Golfe et du Kharoun avaient fait les dépôts de marchandises anglaises au bout de la route des Bakhtyaris[1]. A ces intérêts lésés par la combinaison de 1907, M. Isvolski offrait pour compensation le voisinage sur Bagdad et sur la basse plaine des Fleuves, le monopole anglais sur la navigation du Tigre et de l'Euphrate. Or l'influence de ce groupe auprès de sir Edward Grey passait pour être grande.

Mais si les sourires et les bonnes paroles n'arrivaient pas à

1. Mes lecteurs connaissent cette question Lynch, que je leur ai exposée dans mes récents articles sur la *Révolution persane* et qui se discute maintenant devant le Parlement turc.

séduire les ministres anglais, si la « Mère des Parlements » gardait sa protection à la Jeune Turquie et à la Jeune Perse, dernières nées du régime parlementaire, alors on pourrait songer à des moyens plus énergiques : Berlin, depuis deux ou trois ans déjà, préparait en Perse la même intervention économique et financière qu'au Maroc; les provocations et les menaces allemandes pourraient accaparer l'attention de Londres vers Téhéran, comme celle de Paris vers Fez, tandis qu'on rendrait nécessaire à Constantinople la besogne de voisinage; et c'est encore parmi les libéraux, dans le gouvernement lui-même, que les risques de brouille avec Berlin causeraient le plus d'émoi, parmi ces radicaux baptistes, qui se font un scrupule de toute compromission avec le Tsar et mettent leur devoir religieux à maintenir, coûte que coûte, l'intimité des puissances protestantes.

Du côté de Paris, MM. d'Aehrenthal et Isvolski devaient être sans inquiétude.

M. Isvolski savait nos préoccupations marocaines — les officieux disent que l'on avait parlé du Maroc à Buchlau. « Notre » sultan Abd-el-Aziz ayant succombé; le sultan « allemand », Moulay-Hafid, triomphant à Fez (août 1908); le consul allemand, M. Vassel, recommençant ce voyage de M. de Tattenbach qui, en mars 1905, nous avait coûté si cher (septembre 1908); Berlin recommençant aussi les taquineries de 1905 et Guillaume II lui-même — après les manœuvres impériales où l'archiduc-héritier était venu l'entretenir du projet viennois — faisant mine de reprendre à Strasbourg le discours de Tanger sur « la paix assurée par les forces de terre et de mer, par les armes du peuple allemand »; la note franco-espagnole du 12 septembre pour la reconnaissance de Moulay-Hafid formulant la théorie du voisinage en termes que, mot pour mot, les notes officieuses de Buchlau et de Désio pouvaient appliquer aux Balkans; par là-dessus, l'incident des déserteurs à Casablanca (25 septembre) mettant aux prises les prétentions de l'autorité française et les réclamations de la diplomatie allemande, et les journaux pangermanistes reprenant leur musique enragée : que pourrait objecter Paris aux offres de Pétersbourg et de Vienne, même si tant d'émotions laissaient à notre ministre sa pleine liberté de jugement?

Et quand ce ministre, appuyé sur un Président du Conseil énergique, parviendrait encore à chasser le cauchemar allemand, quelle force aurait-il pour résister aux apôtres du voisinage, aux financiers, aux bâtisseurs de « plus grande » France, de l'amitié et du suffrage desquels il se réclamait devant le Parlement? Les seules questions coloniales lui ayant été révélées par l'expérience d'une carrière exotique, il gardait dans les affaires d'Europe une réserve que, d'ailleurs, son Président du Conseil lui aurait imposée. Les affaires d'Orient surtout le déroutaient par leurs insaisissables voltes, par les tours et retours des mêmes questions insolubles devant ces congrès et ces conférences qui, depuis trente ans, n'avaient servi qu'à embrouiller les mots et les choses : congrès de Berlin, conférence de Berlin, conférences de Constantinople, séances de Constantinople, liberté du Danube, liberté des Détroits, arcanes et mystères!... En ces affaires, les influences viennoises, qui avaient fait la conquête de M. Clemenceau, dominaient notre politique.

Aussi bien, mieux peut-être que M. Clemenceau lui-même, M. d'Aehrenthal savait la prise étrange que ces influences viennoises avaient sur l'esprit et sur l'entourage de notre Président du Conseil. Dans cet esprit si lucide, si critique, on ne sait quel rêve avait germé d'une conquête de Vienne par nos bons offices et nos tendres égards. Croire que Vienne la habsbourgeoise, à la lippe dédaigneuse, mettrait sa main dans notre main de démocrates! Vienne, la forteresse de la féodalité et de l'ancien régime, nous consentant le même « tour de valse » que Rome l'anticléricale nous avait accordé! En regard du régime autrichien, qui agglomère les peuples en troupeau pour les traire et les tondre, le militarisme berlinois et même la bureaucratie pétersbourgeoise sont machines toutes modernes et, quand le reste du monde cesserait d'attendre le retour des bons principes, c'est à Vienne que subsisterait le dernier espoir de la réaction. Et c'est de Vienne pourtant qu'à force de soins et de prévenances, un homme d'État radical-socialiste rêvait d'obtenir une intervention efficace, non pas seulement pour le règlement de notre aventure marocaine, mais peut-être même — l'illusion allait jusque là — pour la fondation en Europe d'une paix juridique où, le droit de

chacun étant rétabli, nos vieux comptes de Francfort seraient apurés : de la traite des Serbes et autres Slaves dont on était tout prêt à faire bon marché, on s'excusait en laissant entendre qu'après le succès final de l'Autriche, un remaniement continental vaudrait peut-être à la Lorraine son retour au foyer natal, à l'Alsace l'autonomie et presque la liberté.

Il faut rendre cette justice à notre Président du Conseil : si les exigences des coloniaux prévalaient au Quai d'Orsay, la pensée des Decaze, des Gambetta, des Goblet, de tous ceux qui, ayant connu Metz française, ne sauraient l'oublier pour Abomey ou Chantaboun, survivait place Beauvau. Mais, fascinée par le même mariage viennois où Napoléon vieillissant avait cherché l'avenir de sa dynastie, cette pensée se tenait maintenant satisfaite de notre droit reconnu et des seuls droits d'un autre peuple respectés : M. Clemenceau étant l'auteur du *Grand Pan*, et la Crète étant une autre Lorraine, et les seuls Hellènes ayant les droits d'une race « supérieure », glorieuse, classique, qu'importaient les autres peuples levantins pourvu que la Crète fût libérée?

D'autres sentiments, plus personnels ceux-ci, et dont les historiens débrouilleront plus facilement que nous l'entrecroisement, avaient eu leur part à cette conception : camaraderies de presse, espoir de trouver à Vienne, surtout à Pest, les mêmes alliés pour le gain de notre procès national que pour la révision récente d'une cause privée. Les historiens montreront aussi la part de certaines idées ambiantes : les jeunes gens de l'entourage appartenaient à une génération que la fréquentation du grand siècle — c'est le XVIII[e] pour les diplomates — a un peu éblouie de formules et de visions sommaires. Parce que cent cinquante ans après Richelieu, « l'abaissement de la maison d'Autriche » ne semblant plus qu'un programme vide de sens, la diplomatie de Louis XV a brusquement « renversé ses alliances » et lié partie avec les Habsbourg, nos néophytes de la Carrière vont répétant volontiers que cent ans après la Révolution, quarante ans après Napoléon III, la politique des nationalités est à bout de course et que, renversant toutes nos sympathies, c'est au Habsbourg, exploiteur de peuples, et non plus aux races opprimées que nous devons porter notre cœur...

Et comme les représentants d'une République sont toujours

surpris d'être traités par une Cour impériale et royale avec des égards qu'ils ne reportent qu'à leur propre personne; et comme la Cour de Vienne sait, quand il le faut, se départir de sa hauteur, même envers les plus roturiers; et comme ses ambassadeurs à Paris, de même qu'au siècle d'or — c'est toujours le XVIIIe — ils savaient flatter et couvrir de cadeaux la maîtresse du roi, savent en notre siècle d'encre ne pas dédaigner ni laisser dans l'indigence cette maîtresse des ministres qu'est aujourd'hui la presse : on comprendra, je pense, pourquoi M. d'Aehrenthal attendait, sans trop de doutes, les décisions de notre gouvernement et pourquoi, sortant de Désio, M. Isvolski ne venait pas directement à Paris, mais s'attardait dans une villégiature alpestre jusqu'au jour où une lettre autographe de François-Joseph (3 octobre) nous mettrait en face du fait accompli.



Le samedi 3 octobre, *le Temps* annonçait :

L'ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Paris doit être reçu aujourd'hui, à quatre heures un quart, en audience par le Président de la République. Le comte Khevenhüller-Metsch remettra à M. Fallières une lettre autographe de l'empereur François-Joseph. Cette lettre est une déclaration générale relative aux affaires d'Orient. L'ambassadeur d'Autriche-Hongrie a conféré ce matin avec M. Pichon, ministre des Affaires étrangères. Il est possible qu'il soit particulièrement question de la Bosnie-Herzégovine.

Le dimanche 4 octobre, *le Temps* publiait cinq dépêches qui éclairaient toute la situation :

Vienne, 4 octobre, 2 heures. — On croit imminente la proclamation de l'annexion de la Bosnie. On s'attend à la proclamation de l'indépendance bulgare.

Rome, 4 octobre, 1 heure. — On ne sait rien de précis sur les intentions de l'Autriche ni sur celles de la Bulgarie. Je crois cependant pouvoir affirmer que l'Italie est d'accord avec l'Autriche.

Saint-Pétersbourg, 4 octobre, midi. — L'arrivée de M. Isvolski à Paris coïncide avec l'initiative autrichienne. Vous pouvez considérer que la phase nouvelle de la crise orientale trouvera la Russie d'accord avec l'Autriche.

Londres, 4 octobre, 2 heures. — Il n'y a personne à Londres aujourd'hui, et le Foreign Office est vide. J'ai rencontré toutefois une haute personnalité diplomatique anglaise qui m'a paru inquiète et surprise de la tournure prise par les événements. Le gouvernement anglais n'est pas disposé à admettre sans examen international un changement quel qu'il soit du traité de Berlin.

Berlin, 4 octobre, 2 heures 30. — On garde ici une réserve absolue à l'égard des événements d'Orient.

Jamais peut-être question aussi grave ne s'était aussi clairement posée devant notre diplomatie : pour ou contre la disparition de l'empire turc, il fallait choisir. Car c'est de liquidation ottomane qu'il s'agissait : l'indépendance bulgare ayant pour corollaire l'indépendance crétoise, l'annexion bosniaque entraînant des compensations à la Russie et à l'Italie d'abord, puis à la Serbie et au Monténégro, sans parler du courtage à l'Allemagne, il fallait ne garder aucune illusion sur le résultat ultime, qu'il dût se présenter au bout de quelques semaines ou qu'on pût le retarder de quelques semestres, de quelques années. Pour ou contre le partage, l'Europe semblait divisée en deux camps fort inégaux : d'un côté, les trois voisins et, derrière eux, l'Allemagne; de l'autre, la seule Angleterre au devant de la Turquie désarmée et incapable de la moindre résistance. Sur ce dénûment turc, on ne pouvait non plus avoir d'illusion. D'une longue et minutieuse enquête à travers les armées balkaniques [1], le *Times* concluait que les Bulgares viendraient facilement à bout de la Turquie : « Si une intervention étrangère ne se produisait pas, il serait facile à l'armée bulgare de se frayer un chemin vers Constantinople ».

Que devaient, que pouvaient faire nos diplomates? Question embarrassante et qui, peut-être, eût été sans réponse, si la réalité eût entièrement correspondu aux apparences, si contre la Turquie l'accord des gouvernements et des peuples eût été aussi réel que l'accord des ministres : même assurés du plein concours de l'Angleterre, même pour sauver notre Méditerranée, il est trop évident que nous ne pouvions rien risquer contre une ligue des puissances continentales.

Mais cette ligue existait-elle réellement? Dans leurs propres

1. Voir dans *le Temps* du 30 septembre le résumé de ces articles.

pays, les trois ministres du « voisinage » rencontraient soudain des adversaires fort excités.

En Russie, à peine connus par le rapport secret de M. Isvolski, les projets viennois avaient causé dans les cercles de la Cour une vive indignation contre ce diplomate au cœur léger : dès le 3 octobre, même avant que la lettre de François-Joseph au Président de la République eût confirmé les bruits d'annexion, une dépêche à la *Gazette de Francfort* annonçait de Pétersbourg la disgrâce du ministre russe et son remplacement par son collaborateur à l'office impérial, M. Tcharikof. Au lendemain de cette lettre (4 octobre), nos officieux constataient :

Fait important : il semble qu'on se soit mépris à Vienne sur l'attitude de la Russie. Le gouvernement russe, d'après mes informations, n'a rien approuvé. L'empereur n'a pas pris de décision au sujet du rapport par lequel M. Isvolski lui a fait connaître les intentions de l'Autriche. J'ajoute que la Russie désire marcher en cette affaire d'accord avec la France et l'Angleterre.

Et à mesure que la nouvelle de l'annexion pénétrait le gros du public russe, c'était dans tout l'empire une explosion de colère contre les traîtres qui livraient au germanisme les frères slaves du Sud : cette levée de protestations slavophiles, décontenançant à la Cour les derniers partisans de M. Isvolski, le forçait lui-même aux reniements, aux apologies trop subtiles.

En Italie, pareil mécontentement du monde politique et de l'opinion. De Rome, le « correspondant particulier » du *Temps* télégraphie le 5 octobre :

La majorité du public, même dans les milieux politiques, ne sait rien au sujet de l'accord probable entre l'Italie et l'Autriche. M. Tittoni dans tous ses discours sur la politique balkanique, a affirmé que le maintien du *statu quo* était seul favorable aux intérêts de l'Italie... Dans ces conditions, la nouvelle que l'Italie serait pleinement d'accord avec la Russie et l'Autriche surprend tout le monde et répand partout un sentiment de malaise. On parle, il est vrai, de compensations offertes à l'Italie, d'un port sur l'Adriatique, de l'Albanie, et on ajoute que l'Autriche et l'Allemagne donneraient à l'Italie carte blanche à Tripoli. Pour Tripoli, c'est là une compensation toute platonique de la part de l'Autriche. Quant au port en Albanie, me disait un personnage politique, l'Autriche consentira-t-elle à le donner, livrant ainsi à l'Italie la clef de l'Adriatique?

M. d'Aehrenthal n'était pas en meilleure passe : sans trop flairer tous les pièges de la politique viennoise, sans même regarder plus loin que leur haine du Slave et leurs désirs de domination, les Hongrois apercevaient tout de même au bout du chemin le trialisme et leur propre diminution. Leurs dirigeants avaient été gagnés un instant par les moyens habituels à la politique autrichienne. Mais déjà, se reprenant, ils déclaraient que « l'annexion ne pouvait avoir lieu qu'en vertu des droits historiques des rois de Hongrie » et que Vienne, en conséquence, n'aurait rien à voir dans le gouvernement des deux provinces. Devant les commissaires aussi bien allemands que magyars ou slaves des Délégations, le plaidoyer de M. d'Aehrenthal (9 octobre) ne rencontrait que froideur : les violentes protestations du peuple serbe, les armements de Belgrade, la menace de bandes serbes et monténégrines, l'annonce d'une révolte bosniaque réveillaient le souvenir des deux années d'expédition qu'avait coûtées la première occupation des provinces. Aussi bien à Vienne qu'à Pest, M. d'Aehrenthral ne parvenait à modérer l'émotion qu'en jurant tous ses dieux du « complet accord » établi avec Pétersbourg

Mais tout aussitôt Pétersbourg niait l'accord ; et M. Isvolski jurait n'avoir jamais donné son « consentement » ; et la mobilisation de la flotille du Danube, les conciliabules entre les états-majors de Vienne et de Pest, les envois de troupes en Bosnie semblaient légitimer toutes les craintes de guerre ; et voici que la Turquie désarmée découvrait un moyen de défense, de revanche peut-être, dont tout l'empire austro-hongrois allait éprouver l'efficacité : le boycottage.

On railla d'abord le geste des Turcs renonçant au fez rouge, qui leur venait du fabricant viennois, et ne voulant plus de bonnets que blancs ou noirs, de fabrication indigène. Mais manufactures, sucres et tissus, passagers, ballots et colis de toute nature restèrent en rade de Salonique, de Cavalla, de Constantinople, sans pouvoir être débarqués ; sur les lignes mêmes des compagnies autrichiennes, les wagons, faute de *hamals* (portefaix), restèrent en souffrance; les placards et pamphlets et le mot d'ordre populaire répandirent la consigne dans tout l'islam levantin, de Trébizonde à Jaffa, et même au

delà des frontières ottomanes, jusqu'aux Indes anglaises et hollandaises; les représentations de l'ambassade autrichienne se heurtèrent à l'inertie de la Porte. Quand on annonça que les bateaux du *Lloyd*, ayant fait en vain le tour des Echelles, rapportaient à Trieste leurs cargaisons, les Bourses, les banques, les syndicats d'exportation et même le petit commerce, menacé de faillites ou de refus de crédit, commencèrent de murmurer très haut contre la grande politique de M. d'Aehrenthal et, du même coup, le boycottage enlevait au ministre son meilleur appui : l'entière adhésion de Berlin.

Ni l'annexion bosniaque ni l'indépendance bulgare n'avait « surpris » Berlin, quoiqu'en aient pu dire les officieux : M. de Schœn, dès le mois d'août, avait été mis et tenu au courant, aussi bien par MM. Tittoni et Isvolski que par M. d'Aehrenthal, et nous savons les conciliabules de Guillaume II et de l'archiduc-héritier durant les manœuvres impériales. Mais tout « en soutenant son alliée jusqu'au bout », tout en déclarant que « les droits autrichiens sur la terre qui va être annexée sont incontestables », la chancellerie allemande se disait « obligée à la plus grande réserve ». Elle voulait marquer aux Turcs « qu'elle était restée complètement étrangère à la décision de l'Autriche-Hongrie[1] ». De toutes les sphères d'influence que l'Allemagne avait jadis espérées dans les quatre parties du monde, il ne lui restait, après le réveil de la Chine et la panaméricanisation du Nouveau Continent, que « sa » Turquie d'Asie. La révolution turque lui avait enlevé son associé Abd-ul-Hamid; il lui importait grandement de ne pas s'aliéner les grâces du nouveau régime : l'influence anglo-française était si puissante déjà sur la Jeune Turquie! Berlin affectait donc de n'avoir rien su d'avance et protestait surtout n'avoir rien consenti. Avec un peu de sévérité, les officieux de Vienne traitaient de « tartuferie » ce déni d'un « consentement » qui n'avait jamais été demandé, alors que l' « assenti-

1. Déclaration écrite de l'ambassadeur allemand au grand-vizir le 10 octobre : « Je suis chargé par l'empereur allemand de protester énergiquement contre les suppositions qui ont été faites au sujet d'une entente entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ou un autre État quelconque à propos des événements de la péninsule balkanique. Ces événements se sont produits sans que l'avis de l'Allemagne ait été reçu au préalable. »

ment » complet avait été accordé, aussi bien par M. de Schœn que par MM. Isvolski et Tittoni.

Survenant dans ces querelles de mots, le boycottage imposait à Berlin plus de réserve encore, tant pour ne pas associer les marchandises allemandes au sort des marchandises autrichiennes que pour assurer à la *Deutsche Levante Linie* et aux industriels de l'empire une bonne part dans la succession du *Lloyd* et des fournisseurs autrichiens, dont les importations représentaient 20 p. 100 au moins des entrées en Turquie : les concurrents italiens, anglais et français se hâtaient de prendre cette place. Peu à peu, la réserve de Berlin fit place à un mécontentement presque avoué : les officieux estimèrent « qu'une autre manière de procéder aurait dû diminuer les difficultés qui ont résulté de l'initiative que l'Autriche a cru nécessaire de prendre »; Berlin avoua son grand embarras et bien que l'on s'engageât toujours à « témoigner à la puissance alliée, *dans des questions que ne prévoit pas le traité d'alliance,* les mêmes sentiments de bonne camaraderie qu'elle nous a témoignés de son côté » — ainsi parlait la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, — on sembla guetter dans la conduite de M. d'Aehrenthal le prétexte[1], qui permît de relâcher un peu de cette soumission aux désirs de l'allié, et dans les offres des amis de la Turquie la solution qui combinât les besoins de Vienne, les droits de Constantinople et les « intérêts de la paix », comme on dit à Berlin pour signifier les intérêts de l'Allemagne.

Tout considéré, cette formidable coalition des puissances partageantes se réduisait à un trio de ministres chancelants, que soutenait un ami douteux et qu'une poussée de Londres et de Paris eût sans difficulté jetés par terre.

Les relations entre Londres et Rome restaient toujours si intimes qu'ayant à choisir entre le maintien de M. Tittoni et l'amitié de l'Angleterre, personne dans le parlement ni dans le peuple italiens n'eût hésité. Déjà M. Tittoni n'osait

1. *Berlin, le 12 octobre.* — On est assez fâcheusement impressionné ici par ce fait que dans ses récents discours, le baron d'Aehrental n'a fait aucune allusion à l'Allemagne et à ses intérêts économiques en Orient. Cette omission est d'autant plus remarquée que le ministre austro-hongrois a parlé de toutes les autres puissances. On redoute la répercussion pour le commerce allemand du boycottage des marchandises autrichiennes.

plaider sa cause qu'au fond de la Lombardie, dans une bourgade de province, à Casate-Brianza, devant un congrès de maîtres de dessin (6 octobre). C'est inutilement qu'il faisait les plus réconfortantes prédictions, jurait que « les changements possibles dans la péninsule balkanique ne troublent pas l'équilibre des intérêts et surtout ne le troublent pas à notre détriment » et, tout en gardant son secret, son précieux secret sur les compensations promises aux intérêts italiens, promettait de le dire quand le moment serait venu, à moins que « les événements ne le disent pour moi, avant même que je parle ». L'opinion lui restait hostile, et la presse railleuse : il semblait à la veille de la chute.

La même influence anglaise subsistait, bien qu'affaiblie, à Buda-Pest : les Hongrois ont toujours le point d'honneur d'être les parlementaires, les Anglais de l'Europe centrale, les avant-courriers de l'Occident aux confins du Levant barbare ; bien qu'à l'égard des nationalités sujettes, ils prennent quelquefois modèle sur leurs cousins de Stamboul, ils tiennent à figurer parmi les défenseurs des idées libérales. Contre M. d'Achrenthal, Londres pouvait trouver à Pest d'utiles alliés...

Et l'indignation panslaviste grandissant de jour en jour dans tout l'empire russe, et les négociations de l'emprunt d'un milliard nous donnant une forte prise sur la Cour de nos alliés, il suffisait que Paris ne prît pas la défense de M. Isvolski, mais laissât faire ses rivaux.

Arrivant en Occident après la lettre de François-Joseph, M. Isvolski se présentait donc en défendeur, presque en accusé. Son allié de Paris et son ami de Londres avaient le droit de lui demander compte d'un silence qui, à tout le moins, avait été maladroit. Londres était résolue à une conversation sérieuse :

Londres, 6 octobre 1909. — L'arrivée de M. Isvolski est impatiemment attendue... On avait été très inquiété par la version autrichienne d'après laquelle la diplomatie russe était au courant de tous les événements qui se préparaient : on a lu avec le plus vif intérêt les explications de M. Isvolski ; on regrette néanmoins que l'Angleterre et la France n'aient point participé à cette demi-confidence faite à la Russie...

Avec son ordinaire perspicacité, le roi Edouard mesurait la gravité de cette rencontre :

Un rayon d'espoir est fourni par l'article du *Novoïé Vrémia* recommandant à la Russie une politique de complet désintéressement et réprouvant les marchandages louches de l'Autriche. On espère que, si l'Angleterre, la France et la Russie marchent d'accord, [on] parviendra à réfréner le déchaînement des petits appétits et à sauvegarder la paix. Par là, acquiert tant d'importance la visite imminente de M. Isvolski : on a l'impression que les destinées [des Balkans] vont se régler ces jours prochains. Le roi arrivera demain à Londres et présidera à toutes les négociations.

Le roi, en effet, interrompait son séjour à Balmoral, rentrait à Londres de ce fond de l'Écosse le jour même où M. Isvolski était attendu et, sitôt M. Isvolski arrivé, Édouard VII allait lui consacrer son dimanche 11 octobre — son dimanche anglais. — Mais avant Londres, M. Isvolski visitait Paris. Il y arrivait le dimanche 4 octobre, au lendemain de la lettre de François-Joseph. Il se présentait aussitôt au Quai d'Orsay. Il n'y était reçu que par le directeur des affaires politiques, qui le priait de repasser le lendemain : le ministre était à la chasse.

VICTOR BÉRARD

(La fin prochainement.)

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LES AÏEUX ET LES VIVANTS

— MŒURS ANNAMITES —

AVANT-PROPOS

— En l'an 1368, monsieur, les habitants du Céleste Empire songèrent à secouer le joug de la dynastie tartare; une conspiration fut ourdie, et, le 15e jour de la 8e lune, un billet, caché dans des gâteaux qu'on a l'habitude de s'envoyer à cette époque, donna le signal d'un massacre général que rien n'avait pu faire prévoir. En une nuit, l'armée tartare, disséminée sur toute l'étendue de l'empire, fut complètement anéantie; la domination mongole avait pris fin.

» Eh bien, monsieur, il faut nous souvenir de cela quand nous parlons de l'Indo-Chine.

» ... Le spectre japonais, le spectre chinois, ce n'est point la question indo-chinoise; notre péril, ce n'est pas la Chine, ce n'est pas le Japon, c'est l'Indo-Chine elle-même; le danger n'est pas extérieur, il est intérieur; le mal est en nous, il est chez nous.

» Les Annamites comme les Chinois savent admirablement garder le secret de leurs projets, et NOUS NE CONNAISSONS PAS PLUS LES POPULATIONS ANNAMITES, QUE NOUS DOMINONS, QUE LES TARTARES DU XIVe SIÈCLE NE CONNAISSAIENT LES PEUPLES QU'ILS DIRIGEAIENT...

» Le mal est profond; la révolte du Dé-Tham n'est qu'un incident; ce pirate pris, un autre surgira...

» La racine du mal, c'est la désaffection générale des mandarins et de la population...

» Gouverner les Annamites à l'aide de leur génie national, et non contre lui..., telle serait l'œuvre à accomplir. »

Ces paroles du général Famin, ancien directeur des troupes coloniales au ministère de la guerre, sont rapportées par le Journal *du samedi 8 janvier 1910.*



Certes nos lecteurs n'ont pas oublié, après dix-huit mois, le roman très simplement pittoresque et très sincèrement humain, Hièn le Maboul, *par lequel débuta dans la carrière des lettres un camarade survivant de « l'aïeul à deux galons », — demeuré au service et continuant la tâche, — son frère d'armes et son frère d'âme, Émile Nolly.*

D'aucuns s'étonneront peut-être que nous invitions déjà leur esprit à reprendre le chemin des mêmes contrées. Mais, à l'heure où l'Indo-Chine fermente et bouillonne, où quelques jets de vapeur et coulées de lave, de-ci, de-là, font redouter une immense éruption finale, où maint observateur étudie les moyens de conjurer ce désastre, où l'on se demande par quelle méthode — nouvelle, sans doute — il convient de régir ces lointaines possessions de la mère patrie, sur quelles réalités antiques et profondes doit s'appuyer, vers quel idéal doit s'efforcer la bonne volonté des gouvernants, nous considérons à la fois comme une heureuse fortune littéraire et comme un devoir national de publier, sans plus attendre, un ouvrage doublement original et singulièrement opportun, nous semble-t-il, en ce qu'il n'est pas, comme la plupart des romans coloniaux, comme Hièn le Maboul *lui-même, une histoire mi-partie d'Européens et d'exotiques, mais purement indigène quoique racontée par l'un d'entre nous, — une épopée familière et contemporaine où respire et palpite, avec ses légendes, ses traditions, ses mœurs, ses regrets, ses craintes, ses espérances, tout l'ancien peuple d'Annam, les Français restant à l'horizon, présence presque invisible ; — où l'on distingue pourtant, incarnés par différents types, tous les sentiments que nos protégés peuvent éprouver à notre égard, depuis la rancune de celui qui sera demain, s'il ne l'est déjà, le partisan le plus féroce du Dé-Tham, jusqu'au loyalisme ingénu de celui qui, libéré de nos rêts, sera pour ses frères comme un « appelant » bénévole ; — un livre enfin où l'on voit tout l'Annam, vivant de sa vie propre, et, du même coup, l'Annam en fonction de la France.*

LA REVUE DE PARIS

I

Le village dont le nom tonkinois est Hongay, et que les Français appellent Hongay-Militaire, est niché sur une étroite plage, à l'extrémité d'une presqu'île montagneuse, entre la rade de Port-Courbet et la baie d'Along. Ses trente cabanes sont alignées sur une seule file, face au sud et à la mer, et la maison du vieux Phuoc-vân-Neua termine la rangée. Derrière son toit de paille les premières roches jaillissent du sable, étagent leurs flancs bruns veinés d'écarlate et grimpent vers le ciel, enguirlandées de lianes rampantes, de ronces et d'arbustes pâles.

Tous les soirs, à l'heure où le soleil va se coucher, le vieux Phuoc-vân-Neua apparaît sous l'auvent de rotin tressé de sa case et s'avance, à travers les algues et les galets, vers la mer proche qui déferle sur le sable. Ses prunelles mornes de vieillard considèrent l'occident flamboyant, la baie d'Along violette que strient des traînées d'or et de sang, la triple haie des formidables rochers qui barrent l'horizon et qui ressemblent de loin, avec leurs parois abruptes, hérissées de brousse et de cycas, à de monstrueux cailloux tapissés de mousse. Il regarde courir sur la vaste nappe que plisse la houle les voiles marron, les coques jaunes décorées d'yeux écarlates, les hautes poupes des jonques. A petits pas, caressant de la main sa maigre barbiche blanche, le long des courbes d'écume qui pétillent à ses pieds, il marche jusqu'à la pointe de la presqu'île ; de l'autre côté du chenal étroit, où tourbillonne le courant, dans l'ombre du dernier bloc qui profile sur l'orient blême sa masse chevelue, Hongay-Mine montre les vérandas roses de ses villas, les tubes minces et noircis de ses cheminées, les toits à cornes de son village chinois.

Neua chemine à petits pas : la rade de Port-Courbet sommeille dans sa ceinture glauque de palétuviers et de montagnes boisées, coupe d'argent sertie dans le feuillage. Les vaisseaux gris et fuselés des Occidentaux sont posés sur l'eau morte que jaunit la vase venue des lointains arroyos. Neua ne les voit pas : accroupi sur ses talons selon la coutume annamite, le menton affleurant les genoux et les bras croisés, il regarde

sans se lasser les montagnes du nord qui s'obscurcissent entre la baie assombrie et muette et le ciel dont la pourpre s'éteint.

Phuoc-vân-Neua a soixante-quatre ans : c'est donc un vieillard, dans ce pays tonkinois où le soleil ardent mûrit en quelques heures les fruits de la terre et fait plus courte la vie des hommes. Comme l'aïeul du conte populaire, il a « d'argent la chevelure et d'argent le poil ». Sous le turban d'étoffe noire, son chignon dru est tout blanc ; sa longue et maigre barbiche, ses moustaches retombantes, ses sourcils rares sont blancs et font plus sombre et plus jaune son visage plissé de menues rides, plus durs ses petits yeux décolorés et fixes, plus désolées ses paupières flasques où le sang n'afflue plus. Son grand corps, dont les muscles se sont racornis et dont les articulations ont enflé, est drapé dans une longue tunique de toile teinte avec l'écorce rougeâtre du palétuvier ; son pantalon de soie élimée et qui fut blanc flotte autour de ses jambes décharnées.

Neua est un homme de la montagne : il est né dans une pauvre cabane de feuilles accrochée aux pentes raides du Bao-Daï, très loin de Hongay, dans le haut pays de Langson. Son père et sa mère repiquaient du *paddy* [1] dans une rizière tapie au creux d'une vallée étroite. Sur cette vallée les ficus et les banyans étendaient leur ombre, et, la nuit tombée, la toux rauque des tigres et les appels lamentables des cerfs s'y répercutaient longuement. Son père et sa mère moururent et Neua creusa leurs tombes dans le pré où dormaient ses aïeux et les aïeux de ses aïeux ; puis, se sentant seul, il descendit vers la plaine où, parmi les prairies inondées et bleues, les villages ceints de bambous semblaient des îlots verts.

Dans l'un de ces villages il grandit, soucieux uniquement des buffles qu'il menait à travers les marais, des contes et des caractères chinois enseignés par le maître d'école à lunettes, des filles agenouillées auprès du moulin à riz et qui lui souriaient sournoisement. Les années passèrent : il épousa une femme de la plaine qui lui donna un fils. Il vécut et, tandis qu'il vivait et que des millions et des millions d'êtres simples vivaient

1 Riz.

comme lui au ras du sol, le temps commença de la Grande Épouvante.

Les clameurs des pirates retentirent, le soir, sur les crêtes où flambaient les herbes ; les coups de fusil pétillèrent à la lisière ténébreuse des forêts, et les gens d'Occident apparurent, terribles avec leurs faces blêmes qui ricanaient, avec leurs gestes incohérents, avec leur langage heurté et rocailleux. Les roues bardées de fer de leurs canons défonçaient les talus des rizières, couchaient dans la boue jaune les tiges du paddy nouveau ; les talons de leurs bottes broyaient les figurines de plâtre peint rangées en cercle autour des pagodons rustiques ; sous les basses branches des manguiers sacrés, l'âcre et lourde fumée de leurs feux de bivouac remplaça la vapeur légère des baguettes d'encens. Peut-être n'étaient-ils point méchants, ces hommes brusques, toujours pressés, toujours criant ; mais l'âme annamite, qu'ils semblaient ne point comprendre et qui ne les comprenait pas, les irritait prodigieusement, et l'humble peuple d'Annam pâtissait de leurs colères : affolés de ne rien discerner de la pensée cachée dans les timides yeux bridés, de ne démêler dans les murmures et les génuflexions de ces êtres toujours prosternés ni haine ni sympathie, ils frappaient.

Ils accoururent du Delta en longues colonnes environnées de poussière, au chant brutal de leurs clairons : — marsouins hâlés et suants, courbés sous le sac, cavaliers juchés sur leurs chevaux de taille gigantesque, artilleurs hâtant du fouet leurs énormes mulets, tirailleurs de Cochinchine courtauds, râblés et basanés, tirailleurs algériens, légionnaires. — Ils s'en allèrent vers la montagne où claquaient les étendards des réguliers chinois, et les trompes des pirates répondaient par des mugissements aux sonneries furibondes de leurs cuivres. Il y eut une grande bataille, une effroyable bataille, et, comme Phuoc-vân-Neua et ses pareils étaient tapis sous leurs lits de bambous, les obus commencèrent de pleuvoir dans le village avec des gerbes de flammes et d'horribles détonations, auprès desquelles les fusées des jours de fête n'étaient que de simples soupirs. Les toits de paille flambaient, les murs de pisé croulaient.

Neua s'enfuit, serrant dans ses bras la tablette de teck incrustée de nacre qui symbolisait l'âme de ses ancêtres ; sa femme trébuchait devant lui, tenant par la main son fils, l'ado-

lescent Hoc, et portant sur l'épaule la caisse où précipitamment elle avait entassé les hardes de la famille et quelques ustensiles de ménage. Toute la journée, ils coururent au hasard, poursuivis par les clameurs des combattants, le crépitement de la fusillade et les sifflements aigus des balles. Le soir venu, ils se blottirent sous une touffe de bambous, au bord d'une rivière inconnue, et la femme de Neua, couchée près de sa caisse, expira sans bruit, de fatigue et de frayeur. A l'aube, le père et le fils couvrirent le pauvre corps de pierres et de feuilles sèches et reprirent leur course éperdue vers le sud, le long de l'arroyo où dérivaient des cadavres.

Ils traversèrent des villages en ruine et déserts, des rizières dévastées, des plaines où les herbes achevaient de se consumer; chaque soir, ils se terraient pour dormir sous les roseaux. Après des semaines de marche ininterrompue vers le sud, d'angoisses et de fièvre, ils virent s'ouvrir devant eux la silencieuse baie d'Along.

Des années encore ont passé : Hoc et Neua ont vécu dans ce village d'Hongaÿ, à l'ombre des collines que coiffent les villas de briques des guerriers occidentaux. Ils ont loué un *sampan* [1] et transporté pour quelques *cents* [2], d'une rive à l'autre du chenal, les conquérants et leurs *boys*. Le jour où la rame est devenue trop lourde pour les bras vieillis du père, le fils s'est marié et sa femme a remplacé, à la proue, le rameur impuissant.

Il ne reste plus maintenant au vieillard, pour occuper les longues heures des interminables journées, que l'opium et le souvenir. A remuer ainsi, dans le silence des siestes et des nuits, les cendres froides de sa vie passée, lui est venue peu à peu la nostalgie des hautes terres où son enfance, son adolescence, sa jeunesse, ses premières années d'homme ont coulé, uniformes et calmes. Il se remémore sans fin le village de pisé assis dans son enceinte de bambous, les pentes claires, semées d'herbes et de buissons, dévalant des sommets où les Génies chuchotent, cachés dans l'ombre des manguiers, la plaine aux ondulations lentes et qui jamais ne finissent. Les

1. Une barque.

2. Le « *cent* » est la centième partie de la piastre, — quelque chose comme un sou. — La valeur de la piastre oscille entre deux et trois francs.

yeux clos, il voit les buffles cheminer sur les sentiers, balançant lourdement de droite et de gauche leurs mufles luisants d'où s'exhale la buée et leurs cornes plates et fuyantes; ses oreilles, fermées au ruissellement continu du ressac sur le sable de la grève, perçoivent les chansons des petits bergers nus, posés à califourchon sur l'échine osseuse de leurs bœufs à bosse, les piaulements des crabiers planant au-dessus des rizières, les rires des moissonneurs barbotant dans l'eau fangeuse, les appels lugubres des femmes rassemblant leurs poules.

Sa nostalgie de paysan déraciné s'aggrave d'un effroi religieux : il songe aux tombes de ses ancêtres abandonnées depuis si longtemps au flanc du mamelon inculte.

Neua est bouddhiste. Tous les Annamites sont bouddhistes; du moins, les missionnaires, les explorateurs, les savants affirment que le peuple à chignon observe la doctrine de Çakya-Mouni. De fait, Neua et les pareils de Neua n'ont retenu de cette doctrine que deux ou trois douzaines de formules sanscrites dont les bonzes eux-mêmes ignorent le sens. Ils répètent dans les pagodes ces prières mystérieuses, avec des gestes et des génuflexions qu'ils ont vu exécuter par leurs pères. A quelle divinité adressent-ils leur encens, leurs grimaces rituelles, leurs invocations incompréhensibles? Ils n'en savent rien et n'en ont cure. De la Chine, de l'Inde, des dieux et des déesses sont venus encombrer leur Olympe, qu'importe!... Ils se prosternent indifféremment devant les effigies de ces êtres supérieurs, sans chercher à connaître de ces étrangers ni l'origine, ni la hiérarchie, ni les attributions spéciales...

Au fond, ce peuple ne pratique véritablement et avec foi qu'un seul culte : le culte des ancêtres. Il est convaincu que les âmes, les esprits invisibles des morts, planent sur le monde des vivants : autour de chaque toit, autour de chaque foyer, les âmes des aïeux et des proches défunts rôdent nuit et jour, veillant avec sollicitude au bonheur de la famille qui honore leur mémoire, poursuivant de leur haine le rejeton ingrat qui les néglige.

Le vieux Neua se reproche de n'avoir point rendu aux esprits de ses aïeux les honneurs qui leur étaient dus. Depuis des années la brousse rampe et les herbes pourrissent sur les

tertres parallèles où la lignée de Neua sommeille ; nul ne vient déposer sur la terre fraîchement remuée les soucoupes de riz blanc et les tasses de *choum-choum*[1] qui réjouissent les âmes des morts, la veille du *Têt*[2], nul appel ne convie les dormeurs à partager les réjouissances de leurs descendants assemblés.

Chaque soir, accroupi devant la rade de Port-Courbet. le vieux Neua imagine les hautes terres dont il s'exila, les aïeux abandonnés qui frémissent de colère dans leurs tombes. Sur le vieillard qui rumine sa nostalgie et ses craintes le crépuscule descend : les premières étoiles s'allument dans le ciel cendré, hésitantes et comme prêtes à s'éteindre de nouveau ; les montagnes ne sont plus qu'une masse indécise au-dessus de l'eau terne. Dans la nuit qui vient et qu'attristent les plaintes des mouettes accourues du large, Neua rêve de retourner vers sa terre natale et vers ses pères...

II

Sur le sampan du Chinois Van-Chéong, Hoc et Thi-Teu, femme de Hoc, ramaient. Ils ramaient debout, Thi-Teu à la proue, Hoc à la poupe, et, tandis que la femme pesait sur l'aviron de ses deux mains et de son buste incliné, l'homme ramenait vers sa poitrine le manche à béquille de sa rame et poussait de son pied nu la barre du gouvernail. Pour rythmer leur effort alterné, ils chantaient la mélopée des bateliers tonkinois :

— *Io tha*[3] *!* — disait Hoc.

— *Môt, haï, ba*[4] *!* — répondait Thi-Teu.

Le sampan dressait vers la crête lumineuse et transparente des vagues sa pointe où luisaient des yeux rouges, retombait lourdement dans les creux sombres où l'eau semblait noire, se redressait pour retomber encore, tanguant, roulant, geignant par tous les joints de sa carcasse brune. Du ciel en fusion, la

1. Alcool de riz.
2. Jour de l'An annamite.
3. Interjection intraduisible.
4. « Un, deux, trois ! »

lumière ardente ruisselait sur la baie d'Along scintillante. Sur l'azur de l'horizon les rochers lointains découpaient nettement leurs arêtes fantastiques. Des gouttes d'eau jaillissaient de la houle déchirée par l'étrave, étoilaient la paille dorée du rouf de taches grésillantes qui fumaient un instant au grand soleil et s'effaçaient.

— Quelle heure est-il, frère aîné? — demanda Thi-Teu sans se retourner.

— Dix heures, peut-être : l'ombre décroît à la base des rochers.

— Il fait chaud!...

La sueur perlait sur le torse nu, noirci et musclé de Hoc, sur le dos ferme et doré de la rameuse. Celle-ci n'était vêtue que d'un pagne et d'un léger tablier blanc que tendaient les seins rebondis et qui partait de la gorge pour finir au ventre.

Depuis l'aube, la femme et le mari ramaient ainsi. Ils avaient transporté d'un bord à l'autre du chenal des soldats occidentaux et des tirailleurs qui descendaient des casernes perchées sur les mamelons de Hongaÿ-Militaire; ils les avaient aidés, à leur retour du marché, à hisser sur le sampan les grands paniers de rotin bourrés de salades indigènes, de pastèques, de bananes, de viandes sanguinolentes, — autour desquelles bruissait le vol strident des mouches vertes, — de poissons séchés, de pots de grès d'où montait l'odeur âcre du *nuoc-mâm*[1]. Sans se lasser, ils avaient chargé et déchargé leur barque, poussé leur rame, répondu par des rires muets et craintifs aux incompréhensibles plaisanteries des gens à casques et par des quolibets aux quolibets égrillards des soldats de leur race. Maintenant, ils achevaient seuls leur dernière traversée de la matinée, dans le silence de la fatigue et de la chaleur croissantes.

Derrière eux le soleil brûlait les falaises garance de Hongaÿ-Mine, les toits d'ardoise des villas, les bras immobiles et sombres des grues, les carcasses des jonques échouées dans le sable au pied des maisons chinoises et dont le ressac venait lécher les quilles. Chaque fois que la lame soulevait le sampan, leurs yeux agrandis par la lassitude découvraient la

1. Sauce épicée, très employée dans la cuisine annamite.

plage resserrée où les cases de leur village étaient rangées sur une file unique et la montagne qui dressait au-dessus des paillotes ses pentes pourpres tapissées de broussailles. Parmi les lianes, les canons des batteries allongeaient leurs cous luisants que terminaient des bouches béantes et obscures. Un mât de télégraphie sans fil, environné de maisons roses, profilait sur l'azur incandescent sa tige mince et les câbles de son antenne oblique. Une autre colline, flanquée aussi de batteries et couronnée de maisons roses et qui plongeait à pic dans la mer, fermait à l'ouest la plage qui mourait à l'est sur le chenal. Entre les deux masses vertes s'enfonçait une vallée où continuait le village et que barrait la courbe d'un col, et derrière ce col chantaient les clairons des tirailleurs et des soldats blancs.

Comme son père Neua, Hoc était grand et maigre ; ses longs bras que finissaient des mains osseuses et fines étaient attachés à des épaules étroites et tombantes ; comme son père et comme la femme dont le cadavre était resté sous les bambous, au bord de la rivière inconnue, il avait le visage allongé, les joues creuses, le nez droit et les yeux noirs très ouverts sous les paupières à peine bombées. Sans doute, un de ses ancêtres annamites de la haute région avait-il élu pour compagne une fille de race *méo* ou *muong* ou *tho*, une fille d'une de ces étonnantes tribus montagnardes dont nul ne connaît l'origine.

De l'aïeule étrangère il avait hérité encore son sourire de bonté ingénue et placide, son absolue inaptitude à la ruse et au mensonge et son penchant au fatalisme. Impie, assurément, il ne l'était point : il rendait scrupuleusement aux esprits des morts les honneurs auxquels ceux-ci ont droit ; il entourait de vénération et de respect le vieux Neua. Mais son instinct filial le menait seul, et non la terreur, la terreur qui ploie ses compatriotes devant les tablettes de leur foyer, balbutiant de baroques formules d'incantation et convaincus d'ouïr, dans la nuit tiède et hostile, les plaintes des mauvais Génies. Il ne croyait point que ces êtres supérieurs se missent en souci de lui pour faire pleuvoir sur sa tête les félicités de toute sorte : avaient-ils jadis écarté de la rizière paternelle les bottes des conquérants, sauvé des obus la cabane de

pisé, détourné de sa mère fugitive le souffle d'épouvante qui avait balayé la pauvre âme? Impuissants au bien, Hoc ne croyait pas qu'ils fussent capables de lui faire beaucoup de mal : il ne les craignait guère, se sachant trop misérable, trop ver de terre pour attirer sur son insignifiante personne le courroux de ces importants dignitaires. Il vivait donc sa vie effacée, sans crainte et sans espoir, humble, timide et résigné, souriant sans joie débordante, mais sans amertume : il vivait, tout simplement, sans préoccupation d'avenir et sans regret du passé, entre son père qu'il vénérait et dont la volonté était sienne, et sa femme qu'il avait aimée d'un amour peu violent, mais tenace et robuste; et cet amour durait encore, la quarantaine proche. Son univers, que peuplaient ces deux créatures, était limité à la case que son père avait édifiée à l'extrémité du village et au sampan que lui louait le Chinois Van-Chéong.

Très différente était Thi-Teu, femme de Hoc : une vraie Tonkinoise du Delta, et dans les veines de qui le sang annamite coulait pur de tout mélange. Ramassée et trapue, râblée sans toutefois être massive, elle avait un visage rond et bronzé, un nez aux ailes retroussées, des lèvres épaisses, de petits yeux en vrille, à peine visibles dans la fente des paupières très charnues. Ses mains courtes et grasses étaient cependant d'une extraordinaire finesse, comme aussi ses pieds nus, que l'air et l'eau salée avaient brunis, mais n'avaient point déformés.

Les ancêtres qui lui avaient légué les signes extérieurs de leur race lui en avaient aussi transmis l'âme, l'âme hermétiquement close, défiante et rusée, âpre au gain et prodigieusement naïve, mais affolée par la superstition. L'immuable résignation de son mari ne la convainquait point et l'effrayait plutôt, comme un outrage aux morts.

Ah! ces morts, n'étaient-ils pas présents autour d'elle, à toute heure et partout, épiant son sommeil, marchant à côté d'elle sur la plage que noyait le crépuscule, embusqués dans la brousse et les rochers de la montagne, nageant entre deux eaux, dans la vague glauque que fendait sa rame?... Thi-Teu le savait bien, il ne faut pas que les infortunés vivants comptent sur la bienveillance de leurs aïeux à leur égard : elle savait que ceux-ci sont naturellement malveillants et hostiles et qu'une

erreur dans l'arrangement rituel des syllabes articulées en leur honneur, dans la disposition des bâtonnets d'encens consumés sous leurs narines invisibles, suffit à déchaîner leur fureur... Elle vivait dans la terreur de l'au-delà, comme son beau-père, comme tant et tant d'Annamites ; et, comme son beau-père, Thi-Teu frémissait en songeant aux tombes abandonnées sur les collines de la haute région et à la vengeance que ne pouvaient manquer d'en tirer quelque jour les Génies délaissés : car, une fois mariées, les femmes annamites appartiennent désormais à la famille de leur mari, au point que ses ancêtres deviennent leurs ancêtres.

Une seule pensée était capable d'abolir un instant dans son cerveau la frayeur religieuse : la crainte de vieillir. Thi-Teu avait trente-cinq ans : quelques saisons encore, et le beau fruit mûr qu'était son corps se flétrirait et sécherait ; sous la peau racornie et décolorée, sa chair fondrait lentement; ses mains agiles se tordraient et s'ankyloseraient; ses genoux gonfleraient; et, surtout, son visage ferme et si vivant, où pétillaient les yeux bridés, son visage se fanerait. Thi-Teu, que la mort n'effrayait pas, se lamentait tout bas sur la ruine prochaine de sa jeunesse...

Autour de grandes perches de bambou, les sampans des pêcheurs étaient amarrés en cercle, cognant leurs bordages et se touchant du nez. Celui de Hoc vint se loger entre ses voisins habituels, qui poussèrent à leur tour les autres barques, et, de proche en proche, toutes se mirent à se bousculer et à grincer, comme furieuses d'avoir été dérangées dans le jeu de plongeons saccadés que leur faisaient exécuter les derniers frémissements de la houle. Autour d'autres perches pareilles, d'autres sampans attachés en cercle s'adressaient aussi et sans fin de brèves révérences.

Hoc cacha sous le rouf les rames et le gouvernail; Thi-Teu prit la vieille noix de coco où luisait la recette de la matinée et le panier de provisions que les ménagères revenant du marché avaient empli pour acquitter le prix de la traversée. La femme et le mari, retroussant, qui son pagne, qui son pantalon, entrèrent jusqu'aux genoux dans l'eau tourbillonnante et scintillante, saturée de soleil.

Sur les galets polis de la plage, des gamins s'amusaient sans bruit et sans cris à poursuivre les minuscules bêtes que les Annamites appellent, pour leurs bonds désordonnés, des « puces de mer ». Derrière les cases dont les auvents étaient rabattus, à cause de la chaleur et de la lumière qui pleuvaient du ciel ardent sur la terre muette, les buissons d'hibiscus et les bambous inclinaient leurs feuilles flétries et durcies au-dessus des sentiers couleur de sang taillés dans les flancs de la montagne. Hoc et Thi-Teu se hâtaient le long de la mer, dont l'écume crépitait parmi les algues et le gravier, et leurs pieds nus faisaient craquer le sable salé et brûlant.

Assis sur la natte usée et trouée qui recouvrait les bambous entrelacés du lit de camp, Hoc et Neua faisaient leurs comptes. Ils avaient renversé entre leurs jambes la poignée de monnaie que recélait la noix de coco, et séparaient minutieusement les sapèques [1] des sous et les sous des piécettes. Ils disposaient les piécettes et les sous en petites piles régulières et enfilaient les sapèques en brochettes sur une fibre de roseau terminée par un nœud. Ayant mis de côté les vingt cents qu'ils étaient tenus de verser chaque jour au Chinois Van-Chéong, propriétaire de leur sampan, ils entreprirent de calculer leur gain total, marmottant des chiffres, comptant et recomptant les piles de monnaie.

— Père, j'ai compté soixante-six cents, — déclara Hoc.

— Tu dois avoir bien compté, mon fils : ta tête et tes yeux sont encore bons. Moi, je suis un vieillard : les chiffres s'embrouillent dans mon cerveau, et mes yeux ni mes doigts ne savent plus distinguer les sapèques des sous troués que frappent les gens d'Occident. Le jour est proche où les pièces de dix cents et les piastres pèseront du même poids dans mes paumes insensibles.

— Ce jour-là est encore loin, père!

Neua branla la tête :

— Je suis un vieillard, un vieillard inutile. A l'âge où les hommes du Delta tiennent encore d'une main solide la poignée de la rame, je suis cassé et raide et sans force... A quoi suis-je

1. La sapèque est une petite pièce de monnaie dont la valeur très variable atteint au maximum un cinquième de *cent*, — quelque chose comme un centime.

bon? A rien, qu'à ramasser au pied de la montagne les branches sèches et à souffler comme une vieille femme sur le feu du foyer, lorsque vient l'heure de votre retour... Les Génies se vengent...

Et, comme Hoc souriait avec pitié, le vieux Neua se hâta d'ajouter :

— Ne ris pas, ne ris pas des Génies invisibles... Ils sont là, qui nous écoutent, épient nos gestes, nos paroles et jusqu'au langage de nos prunelles...

Il parlait d'une voix accablée et effarée, promenant le regard inquiet de ses yeux ternis sur les cloisons de paille, à travers lesquelles le vent fredonnait son ironique et lamentable chanson.

— Les génies se vengent... Ils ont frappé de stérilité le ventre de ta femme; et notre race finira le jour de ta mort. Nous, les défunts sans descendance, serons aussi délaissés et misérables que les vivants qui n'ont pas de famille. Personne ne fera les *lay*[1] devant notre tablette; personne, aux jours de fête, ne tapera sur le gong pour nous convier au repas succulent; nos tombes s'effaceront sous les herbes folles et l'humus que personne ne viendra remuer...

Il gémissait en caressant sa barbiche blanche; en face de lui, Hoc versait doucement les sous et les sapèques dans la noix de coco et baissait le front sur sa besogne silencieuse, pour que son père ne vît pas son éternel sourire résigné.

La cabane de Neua, comme beaucoup de maisons annamites et chinoises, se composait de trois pièces : — une grande qui était la salle d'honneur, où trônaient les ancêtres, où l'on recevait les invités, et deux petites, flanquant symétriquement celle du milieu; l'une d'elles était réservée à Neua; dans l'autre, Thi-Teu faisait la cuisine, le jour, et, la nuit, dormait avec son époux.

C'était une très pauvre case, entre les pauvres cases du village. Neua l'avait bâtie autrefois, avec l'aide de quelques sampaniers, qu'avaient émus la misère de leur frère des hauts pays et le récit de sa fuite désastreuse à travers la brousse. Ils avaient ramassé sur la plage des poutres et des madriers délavés par les vagues et incrustés de coquillages, — épaves de quelque jonque

1. Saluts solennels.

surprise par un cyclone ; — ils en avaient tiré une charpente sommaire et ingénieuse dont ils avaient assemblé les morceaux avec des chevilles et des lianes; des feuilles de latanier, cousues avec des fibres de rotin, avaient constitué les murs et les cloisons; des bambous avaient servi de chevrons, sur lesquels on avait posé un toit en feuilles de palmier d'eau. En guise de portes et de fenêtres, avec la tôle de vieux bidons à pétrole artistement découpés, les artisans improvisés avaient fabriqué des auvents qui se levaient et se rabattaient sur des charnières de rotin tressé. En moins d'une semaine, Neua avait vu s'achever la demeure dont il était devenu, sans bourse délier, le légitime propriétaire.

Le mobilier n'avait pas exigé des frais plus considérables que la maison : des lames de bambou avaient été liées sur des cadres rectangulaires et rustiques, que supportaient quatre pieux fichés en terre, et l'ensemble avait formé des lits de camp assez confortables qui pouvaient indifféremment et alternativement servir au repas et au sommeil. Avec le temps, et les gains du sampan se renouvelant de jour en jour, ces meubles rudimentaires s'étaient recouverts de nattes en paille de riz bariolée. De petits cubes de toile cirée bourrés de *kapoc*[1] remplaçaient maintenant les oreillers de bois, sur lesquels Hoc et Neua avaient appuyé, durant de longues années, leurs têtes lasses de gueux : aux pitoyables loques de jadis avaient succédé les couvertures blanches garnies d'ouate que confectionnent les fileuses mans[2] et que des sampaniers courageux vont acheter aux farouches montagnardes jusque dans les cases solitaires emprisonnées par les forêts. Des moustiquaires épaisses protégaient contre les insectes et les reptiles les dormeurs, qui si longtemps avaient reposé sans autre défense contre ces ennemis d'été que leurs éventails de papier huilé.

Le chef de famille pouvait, sans rougir, accueillir désormais ses visiteurs dans la salle d'honneur ; à droite et à gauche de la baie qui remplissait l'office de porte principale, — unique,

1. Ouate provenant de l'arbre, dit « faux cotonnier ».

2. Les Mans sont des montagnards établis au Tonkin et dont l'origine est assez obscure. — Observons que les Français d'Indo-Chine ont pris l'habitude de former le pluriel des noms de peuplades au moyen de l's final. Exemples : un Man, des Mans; un Tho, des Thos.

du reste, — deux vastes lits de camp ornés de nattes attendaient les invités. Deux banquettes parallèles, en bambous, munies de dossiers et d'accoudoirs comme les banquettes en bois de teck des riches, continuaient l'allée formée par les lits de camp et que terminait une haute table. Cette table était l'autel de la demeure : sur elle trônait, depuis la construction de la maison, la tablette des ancêtres, rectangle de bois noir où des incrustations de nacre à demi disparues figuraient des arbres rabougris et des animaux démesurés, poissons, cerfs, tortues, — symboles obscurs dont les Annamites ont perdu de vue la signification, mais devant lesquels ils s'obstinent à exécuter scrupuleusement les rites du culte rendu à leurs ancêtres, tels qu'ils les ont vu exécuter par leurs pères et tels que ceux-ci les ont reçus de leurs aïeux. — Sur cette planchette, des bouquets de fleurs artificielles inclinaient leurs pétales de cire violemment enluminés ; des bâtonnets d'encens, piqués dans un vase rempli de sable, étendaient sur le paysage de nacre le voile de leur nuée odorante et ténue.

Un panneau de papier peint représentait, au-dessus de l'autel, un vieillard souriant et vénérable, qu'entourait une descendance empressée et grouillante et sur qui veillait un Génie rose et poupin. D'autres panneaux de papier, noircis par la fumée de l'âtre et rongés par l'humidité, étaient accrochés dans le feuillage des murs : des scènes et des paysages allégoriques y étaient tracés à l'encre de Chine, — luttes de bienveillants et de méchants esprits, dragons crachant du feu par les naseaux et par les prunelles, marabouts plantés sur une patte au bord d'une rizière. — Dans un angle de la salle, deux caisses en bois de camphrier recélaient entre leurs planches jaunes les habits de fête de la famille et les piastres économisées une à une depuis des mois et des mois ; ces caisses étaient fermées avec ces étranges cadenas à sonnerie que cisèlent les serruriers chinois de Cho-Len.

Thi-Teu déposa sur le lit de camp un plateau de cuivre recouvert d'un chapeau de vannerie hémisphérique et annonça :

— Le riz est cuit.

C'est la formule consacrée par laquelle le peuple à chignon s'invite à se mettre à table. Il était midi : par les fentes

des auvents et du toit pénétraient des rais de lumière et les grognements ininterrompus du ressac. Neua se dirigea vers l'autel des ancêtres, heurta avec la tête d'un marteau de bois emmailloté de chiffons le bronze d'un petit vase placé devant la tablette vénérable : — des cases voisines, des tintements pareils répondaient aux tintements espacés du bronze et faisaient connaître aux âmes invisibles des morts que les vivants les conviaient à venir goûter aux mets du déjeuner familial. — Ayant accompli ce rite indispensable, Neua regagna sa place, au milieu de la natte ; Hoc s'assit à sa droite. et Thi-Teu à sa gauche : car la tradition séculaire qui interdit aux femmes, créatures inférieures et indignes, de prendre leur repas en même temps que leurs maris et que leurs pères est tombée en désuétude et n'est plus guère observée que dans les maisons des mandarins.

Ils mangèrent avec de longues baguettes tenues d'une main : ils puisaient dans des soucoupes de faïence bleue et orange, illustrées de caractères. des morceaux de porc rissolé, des bribes de poisson séché et frit, des pousses de bambou bouillies, trempaient la bouchée, que maintenaient les baguettes, dans une petite tasse emplie de nuoc-mâm, et mâchaient lentement, de leurs dents laquées, leur nourriture épicée. Après chaque bouchée, ils avalaient un peu de riz cuit à la vapeur d'eau, déposé devant eux en pyramide fumante que soutenait un bol évasé : — ce riz rougeâtre que produisent les rares et inféconde rizières de la baie d'Along, remplaçait pour eux le riz blanc dont usent les riches et le pain qui sert d'aliment aux hommes d'Occident. — Ils mangeaient silencieusement et sans se regarder, selon les règles de la politesse annamite ; autour d'eux trottinait le chat de la maison, le chétif Thuc. au corps tigré de noir et de blanc, qui tournait vers ses maîtres ses yeux d'or implorants et cambrait son échine souple.

Après le repas. ils burent une gorgée de thé, et Thi-Teu substitua au plateau de cuivre la boîte à bétel, — la classique boîte cylindrique et écarlate, en bois laqué, garnie de feuilles fraîches de bétel, de noix d'arec, de tabac brun, de chaux rose conservée dans un flacon de verre.

— Le bétel a été cueilli ce matin, — dit Thi-Teu, qui présentait à Neua, respectueusement, les deux mains réunies, une

feuille légèrement enduite de chaux enroulée autour d'une pincée de tabac et d'une tranche de noix d'arec. — C'est Anh-Ba, le jardinier des soldats blancs, qui me l'a donné, pour payer son passage en sampan.

— Et Cô-Ba, — dit Hoc, — Cô-Ba, la *congai* du mandarin français qui commande aux canons de la montagne de tirer ou de se taire, nous a donné du kary en poudre et des racines de gingembre.

— Sao, le palefrenier du Maître de la Mine, nous a donné des jeunes pousses de bambou qu'il était allé couper dans les ravins pour ses étalons.

— Et l'argent, — demanda Neua, — qui donc vous a payé avec de l'argent?

— Les tirailleurs ont payé avec des sapèques, — répondit Hoc, — les soldats à casques avec des gros sous et leurs chefs à boutons d'or avec des piécettes.

— Les Langsa[1] sont généreux, — dit Thi-Teu.

Et elle sourit, car plus d'un de ces Langsa l'avait complimentée, avec des regards avides et des mots tendres, sur ses joues rondes, sur sa poitrine ferme qui gonflait la toile légère de sa tunique ou de son tablier, et, comme elle était reconnaissante de ces regards et de ces paroles galantes, elle n'avait point de haine contre les flatteurs.

— Je n'aime pas les barbares d'Occident, — dit Neua à voix basse; — je ne les aime pas : ils ont des yeux immenses et cruels, des yeux de tigres, leur voix est aiguë et retentissante et la colère y tremble perpétuellement. Pour moi, lorsque j'entends sonner sur la route les talons de leurs souliers et les fers de leurs cannes, je me cache dans le fossé et je frémis, accroupi dans l'herbe, en écoutant leurs voix terribles.

— Ils ne sont pas méchants, — objecta Hoc. — Parfois, seulement ils sont redoutables, quand ils ont bu l'alcool vert[2] dans la boutique de Van-Chéong, quand l'été est avancé et que les pluies tardent.

— Ce sont des impies, — chuchota le vieillard; — ma tête blanche se souvient. Leurs boulets de fonte, qui éclatent en lançant du feu, incendiaient les pagodes, trouaient les images

1. Français.

2. Absinthe.

des Génies, cassaient les branches des arbres sacrés... O pères!... J'ai vu ces choses!... Les anciens d'ici ont vu bien d'autres choses : les routes tracées à travers les forêts saintes, les tombes éventrées pour creuser les fondations des citadelles, les cadavres des cholériques brûlés et leurs cendres dispersées par le vent... O pères!... Et celui-là vient dire qu'ils ne sont pas méchants!...

Il prit la cigarette que lui tendait sa belle-fille et se mit à fumer, les paupières baissées, écoutant le grésillement continu de l'écume qui s'écrasait sur la plage; et, dans les cris des mouettes, dans les sifflements de la brise, dans le brouhaha de la baie secouée par la houle, il lui semblait distinguer les plaintes des morts abandonnés, de ceux que les flammes avaient privés de sépulture, et de ceux qui avaient eu des tombes, mais à qui leurs descendants exilés ne rendaient plus les honneurs rituels.

Silencieux, considérant de ses yeux obscurcis par l'âge et le chagrin le feuillage desséché de la cloison, il s'absorbait dans son rêve cent fois recommencé et jamais réalisé : partir! s'en aller vers les hautes terres d'où les Français l'avaient chassé, retrouver dans les herbes et les ronces les tertres sous lesquels étaient couchés ses aïeux, achever sa vie près d'eux, mourir et se coucher près d'eux!... Alors les Esprits de la famille, apaisés par son retour, heureux de ne plus sentir au-dessus de leurs restes le contact injurieux de la brousse, réjouis par l'odeur de l'alcool servi devant eux et de l'encens fumant, accorderaient à Thi-Teu et à Hoc l'héritier qu'ils leur avaient refusé dans leur colère et qui perpétuerait le culte de leur race...

Hoc et Thi-Teu soulevèrent sans bruit l'auvent de tôle et se glissèrent dehors, retournant vers leur sampan.

III

— Si, dans les premières années de ton mariage, tu avais eu un fils, — dit Neua, — il aurait maintenant près de quinze ans. Et donc nous achèterions des planches et du filin et des clous : nous façonnerions de nos mains un sampan que nous

lancerions sur la baie d'Along; et nous remonterions, à travers la baie et sur les fleuves et les rivières, vers la terre où je suis né, où tu es né... Ton fils tiendrait le court aviron de proue, tu ramerais à la poupe; sous le toit du rouf, Thi-Teu préparerait le repas; et moi, qui suis trop vieux pour la rame, je m'assoirais sur le banc d'arrière, hélant les jonques au passage et demandant notre route aux sampaniers. Lorsque soufflerait la mousson du sud, nous hisserions une voile et, réunis auprès du gouvernail dont tu manœuvrerais la barre, je vous lirais des contes d'autrefois et des poèmes... Un jour, nous arriverions dans la haute région, que nous avons quittée il y a vingt-cinq ans, nous chercherions notre village parmi les villages de la vallée, et, parmi les montagnes qui sont dressées en cercle autour de la vallée, nous chercherions la montagne où sont les tombes de nos pères. Nos mains arracheraient les ronces et les racines qui profanent le sol sacré, relèveraient les tertres écroulés, placeraient au-dessus des chères têtes des bols de riz blanc, des tasses d'alcool et des baguettes d'encens. Près de nos morts, notre vie s'écoulerait, pure de remords et d'inquiétude. Notre sampan nous servirait à transporter d'une rive à l'autre de la rivière qui coule près de mon village les montagnards allant acheter du riz dans la plaine et les hommes de la plaine allant couper dans la montagne les rotins et les bambous. Nous rebâtirions notre maison que les boulets ont détruite; nous repiquerions du paddy dans notre rizière...

Ainsi parlait Neua, allongé sur la natte du lit de camp et tournant son visage grave et décharné vers le plateau à opium, où grésillait, sous son verre ogival, la mèche d'une lampe à huile. En face de lui, de l'autre côté du plateau, Hoc était couché aussi, et la flamme pâle de la lampe trapue éclairait son sourire vague: il regardait son père, qui tenait dans ses mains osseuses la pipe de bambou à fourneau de terre rouge et l'aiguille d'acier souillée de pâte onctueuse, et il s'affligeait de n'avoir pas eu ce fils, par qui le rêve du vieillard pourrait maintenant devenir une réalité : car, s'il ne croyait point qu'il fallût se désespérer outre mesure à la pensée des tombes abandonnées sur les pentes des montagnes lointaines, il était néanmoins trop bon fils pour n'être pas ému chaque fois que son père ressassait ses regrets et ses terreurs religieuses.

Et Thi-Teu, qui était accroupie sur la terre battue au pied du lit de camp et mâchait du bétel, était triste et frémissait. Elle aussi eût volontiers quitté Hongay, la baie d'Along, les provinces du Delta, puisque les ancêtres de son mari l'exigeaient : là-haut, du moins, rassurée par l'exécution entière et parfaite des rites, contente de savoir les Esprits contents, elle ne serait plus torturée par les craintes superstitieuses qui l'assiégeaient sans trêve. Elle ne tenait à rien, du reste, à rien qu'à sa jeunesse et à sa beauté : du moment que ces deux biens allaient lui échapper, du moment que la vieillesse allait fondre sur elle, peu lui importait de vivre ici ou là, puisque vivre, c'était vieillir. Cependant elle tournait ses yeux épouvantés vers les coins ténébreux de la case où d'invisibles doigts agitaient les feuilles desséchées, secouaient les panneaux de papier, où s'agitaient et bruissaient des présences indistinctes.

Dehors, la nuit chaude propageait les mille cris assourdis de la mer et du vent, les chuchotements de la brousse aux flancs de la montagne, les heurts et des grincements des sampans dansant autour des perches, les battements rythmés des machines occupées, sur l'autre bord du chenal, à de mystérieuses besognes. Une jonque cheminait pesamment vers les passes du sud, face au vent, devinée au choc régulier des rames qui trouaient la houle, au chant guttural et perçant du pilote, au ronflement du tam-tam scandant l'effort de l'équipage.

Neua rouvrit ses yeux mornes, qu'il avait fermés pour contempler son rêve intérieur, et se remit à fumer. Il plongeait la pointe de l'aiguille dans le pot de faïence, approchait de la flamme de la lampe la larme d'opium gluant qui gonflait, crépitait, crachant de petites bouffées de fumée grise. Neua replongeait l'aiguille dans le pot : une larme nouvelle s'ajoutait à la pâte déjà durcie, et peu à peu l'aiguille s'entourait à son extrémité d'un court cylindre d'opium que le fumeur faisait tourner et retourner au-dessus de la mèche et qu'il arrondissait contre les parois lisses du fourneau. Neua enfonçait l'aiguille qu'il retirait ensuite lentement, débarrassée de sa charge; il appuyait sur ses lèvres le bout de jade de la pipe, approchait encore de la flamme le poison noir et aspirait d'une seule et profonde aspiration. Puis il lâchait la pipe et se rejetait en arrière, la tête renversée sur l'oreiller cubique, les paupières

closes, les narines et la bouche environnées de fumée lourde et neigeuse. Un grand silence se faisait, que troublaient seules les chansons discrètes des grillons tapis sous le lit de camp.

— Nous serions heureux près de nos morts apaisés, — disait Neua, — et ma vieillesse s'achèverait dans le calme.

— Qui nous empêche — fit observer Hoc — de prendre passage sur un bateau à feu? Les bateaux à feu vont prodigieusement vite et quelqu'un m'a enseigné comment il fallait faire pour voyager sur ces grands bateaux. Un « messié » à casque vous donne un papier, et, en échange, on lui verse l'argent : avec le papier, on a droit d'installer une natte sur le pont et de dormir, ou de jouer aux cartes, ou de fumer des cigarettes... On m'a même dit qu'il était permis de chiquer le bétel, mais à condition de cracher dans l'eau : tu comprends, père, il ne faut pas salir les beaux bateaux à feu.

Thi-Teu se dressa les yeux brillants, et vint se rasseoir sur le lit de camp, auprès des fumeurs, à la manière annamite, les jambes croisées et repliées sous elle.

— Oui, c'est merveilleux, — dit-elle : — on emporte du riz, du poisson séché, des gâteaux, de l'alcool; on mange dans un coin du bateau à feu, on mange et l'on boit; et l'on cause avec d'autres familles qui vont vers le nord, et l'on s'offre des cigarettes... Je suis allée déjà sur un bateau à feu, moi qui suis une fille du Delta : on est assis sur sa natte près du bordage; on se cramponne à la grille en corde et en fer et on regarde la terre et l'eau filer avec une étonnante rapidité... C'est merveilleux!

Le vieux Neua leva sa main droite, qui brandissait la pipe de bambou noirci :

— Jamais, — dit-il, — jamais je ne mettrai le pied sur un bateau à feu.

Une fois, il avait vu de près une chaloupe à vapeur qui, venue de Moncaÿ, avait stoppé en baie d'Along avant de reprendre la route de Quang-Yèn et d'Haïphong. Le sampan de son fils avait frôlé la coque goudronnée et rouillée, d'où jaillissaient, par des bouches sombres, de l'eau bouillante et de la vapeur; il avait senti peser sur lui le regard hostile des hublots; des bruits épouvantables montaient des entrailles du monstre immobile : — gargouillements de chaudières, respirations haletantes des

pistons, piaffements et sursauts du treuil, fracas de chaînes vomies par l'écubier, coups de sifflet stridents des maîtres d'équipage. — Il avait entrevu, par la coupée, les faces barbouillées de charbon et d'huile des chauffeurs et n'avait pas voulu reconnaître des compatriotes dans ces hommes hideux qui ricanaient et qui ressemblaient à des *ma-couï*[1]. A la base de la cheminée, d'où sortaient sans hâte des volutes de fumée obscure et sinistre, il avait vu les Langsa qui étaient les chefs de cette jonque infernale, et s'était étonné de leur calme et de leur gaieté, qui lui avaient paru vraiment cyniques : — comment ces gens-là, qui avaient fait, selon toute vraisemblance, un pacte avec les mauvais Génies pour conduire à leur guise le fer et le feu, pouvaient-ils encore plaisanter et rire?

Tandis qu'il se posait cette question poignante, l'hélice s'était mise à tourner, soulevant de gros bouillons d'eau limoneuse, et le monstre, après avoir poussé trois hurlements prolongés, s'était ébranlé, avait détalé, toujours grondant et fumant, à travers la baie. Neua l'avait regardé filer, cramponné au bordage du sampan que le remous ballottait furieusement, anxieux de ne plus apercevoir, derrière le panache de fumée noirâtre, le globe sanglant du soleil couchant et persuadé que la jonque langsa appartenait à l'espèce redoutable des Dragons qui poursuivent de leur haine les astres et la lumière et sont la cause des éclipses.

Et cependant les Annamites du Delta s'étaient accoutumés peu à peu à l'aspect horrible de ces navires : sur les sampans qui les portaient vers cette chose noire et tressaillante, ils riaient et bavardaient, aussi tranquilles que des pêcheurs allant jeter leurs filets sous les hauts rochers. Thi-Teu ellemême avait voyagé sur une de ces mystérieuses bêtes et parlait de son voyage sans frayeur aucune... Mais tous ces exemples et bien d'autres encore n'eussent pas guéri le vieil homme des montagnes de sa terreur superstitieuse, et la pensée seule qu'il lui faudrait tendre des piastres et demander un papier à l'un de ces Langsa ricaneurs qui avaient asservi le fer et le feu suffisait à le faire frémir et il répétait :

— Jamais, jamais je ne mettrai le pied sur un bateau à feu.

1. Diables.

Il s'étendit de nouveau sur le flanc, replaça sur l'oreiller rigide ses cheveux d'argent cerclés d'un turban bleu; il saisit dans un petit bol une éponge imbibée d'eau, la promena sur le fourneau de sa pipe qui reluisait et qui reflétait les caractères peints avec de la laque vermillon sur le verre de la lampe.

— Nous n'irons donc pas sur un bateau à feu, — conclut Hoc; — mais pourquoi ne prendrions-nous point passage sur une jonque chinoise? Il y a de ces jonques qui remontent, de temps à autre, vers le nord : ces Chinois vont acheter aux Thos et aux Mans du caoutchouc qu'ils vendent ensuite très cher sur les marchés du sud.

Neua exhala une bouffée de fumée et secoua la tête :

— Les jonques vont très lentement et les Chinois sont des voleurs. Plus durera la traversée, plus ils nous demanderont de piastres : des piastres pour nous donner le droit de nous asseoir sur les bancs de leur jonque, des piastres pour nous céder du riz et du poisson, des piastres pour les cigarettes, des piastres pour le thé, pour l'opium, pour le bétel... Nous arriverons dans le pays de nos aïeux plus pauvres que lorsque nous en sommes partis, il y a vingt-cinq ans : avec quoi nous procurerons-nous alors des outils et referons-nous les murs de pisé de notre maison?

— Et puis, — dit Thi-Teu frissonnante, — j'ai peur des Chinois : ils regardent les femmes avec des yeux fous, des yeux de chiens...

Elle imaginait des scènes atroces : Hoc et Neua lancés par-dessus bord, dans l'eau noire d'un arroyo, elle-même saisie par les hommes jaunes, obligée de subir leurs immondes caresses et précipitée finalement, toute sanglante, évanouie, dans l'eau bourbeuse où nagent les tortues à têtes de reptiles, les serpents et les sangsues. Elle savait à quoi s'en tenir sur cette race perfide, dépravée, qui masquait sous des dehors placides et affables son âme avide de viol et de meurtre. Au bord de cette baie d'Along, que l'on nommait jadis la baie des Pirates, couraient des histoires sinistres : des femmes, des fillettes enlevées par les Chinois et dont la mer rejetait les cadavres déchiquetés et mutilés. D'autres récits, plus actuels et non moins révoltants, il ressortait que maintes jonques, venues de Shanghaï pour vendre aux indigènes de la côte les jarres et les marmites

de fer du Quang-Toung, s'en retournaient vers leur port d'attache emportant dans leurs cales des chargements de malheureuses Annamites qui allaient peupler les bateaux de fleurs des rivières chinoises.

Hoc devait avoir entendu, lui aussi, parler de ces horreurs, car il cessa de sourire :

— J'étais stupide, — dit-il, — stupide comme un enfant de songer à mettre notre sort entre les mains des « Oncles[1] ». Ces gens-là sont des chiens, des chiens lubriques... Que faire, alors?

Thi-Teu ne répondit rien : elle mâchait du bétel et considérait craintivement les coins d'ombre où palpitaient les fantômes surhumains. Neua branla la tête et gémit :

— Que faire? je ne sais pas!... Pourquoi le petit-fils qui devrait, après notre mort, brûler des baguettes d'encens devant notre tablette n'est-il pas là?

Il songeait : ses prunelles à demi voilées par les paupières plissées et décolorées contemplaient cet adolescent qui leur avait été refusé, se figuraient ses mains, ses mains fines et vaillantes, serrant la poignée de l'aviron, poussant de tous leurs muscles jeunes, de tout leur sang frais, le sampan de la famille vers la terre des aïeux morts.

Hoc alluma une cigarette. Passif et paisible, il était prêt, pour complaire au vieillard, à renoncer à sa tranquille et uniforme existence de batelier; mais quant à découvrir les moyens pratiques de transformer en réalité palpable le vœu chimérique de Neua, c'était une tout autre affaire. Il fallait, pour rechercher ces moyens, un effort que le fataliste Hoc était incapable de fournir. Les événements réglaient son sort et guidaient sa vie : pourquoi eût-il tenté de renverser les rôles et d'imprimer aux événements une direction quelconque?

Neua ouvrit les yeux, se dressa sur le lit de camp et déclara en lissant sa barbiche :

— Demain j'irai demander conseil à mon ami Minh, le *huyên*[2] : c'est un vieil homme très sage.

1. Les Annamites appellent les Chinois *Cac Tiou* — « les Oncles ».

2. Chef de canton annamite.

IV

Neua chemine à pas comptés sur la grève, promenant les doigts effilés et osseux de sa main droite le long de sa barbiche et s'appuyant de la main gauche sur une tige de bambou. De temps à autre, il s'arrête pour considérer la baie d'Along étincelante dans sa ceinture de rochers, glauque et moirée par la houle, barrée de longues traînées d'or et de sang qui vont s'élargissant sur la croupe lustrée des vagues à mesure que descend dans le ciel le soleil triomphant. La mousson d'est, fraîche et chargée d'aromes salins, agite les mèches blanches échappées du turban du vieillard, secoue les pans de sa tunique flottante, plaque sur ses jarrets le pantalon de toile. Ses pieds nus dérangent, sur le sable dur et criard, des bandes de « puces de mer », écrasent les algues sèches, les feuilles pourries que les torrents et les fleuves ont poussées vers la mer et que la mer a recrachées.

Neua contourne sans hâte les blocs de granit rose que les hautes marées ont arrondis et polis et qui sont les derniers rejets visibles de la montagne; contre leurs flancs lisses, des crabes noirâtres semblent incrustés. Des fillettes et des garçonnets tout nus, qui se vautrent dans l'écume, accourent vers le vieillard, caressent contre ses jambes leur crâne rasé, que surmonte une houppe de cheveux emmêlés et huilés, et retournent à leurs jeux avec des cris perçants et des gambades.

Les cases de paille et de pisé bordent la plage, précédées de leur petite cour de terre battue ou de briques, suivant la fortune de leur propriétaire, et closes d'un léger treillage de bambou. Seules, à cette heure, les femmes sont présentes au village, occupées à faire bouillir le riz dans les marmites d'argile, à rentrer les corbeilles plates où séchaient des lanières de poisson, occupées surtout à jacasser entre voisines, à narrer avec des intonations suraiguës de perruches assemblées les minutieux détails de quelque histoire scandaleuse. Cependant les marmots ventrus et replets qui chevauchent la hanche de mainte commère se dévisagent sans mot dire, graves et dignes comme des mandarins, et continuent de téter leur pouce.

Un terre-plein rectangulaire et cimenté baigne ses assises

de pierres brutes dans le ressac : il sert de terrasse à une boutique chinoise; un toit de tuiles rouges, arc-bouté sur des poteaux de teck, l'abrite du soleil et de la pluie. Des tables rondes et des chaises encombrent cette terrasse, attendant les clients européens qui viendront déguster bientôt leur apéritif quotidien. Elle est déserte, en ce moment, et, seul, Van-Chéong l'orne de sa présence, — le majestueux Van-Chéong dont la face bouffie et reluisante de graisse et de santé, l'ample torse sanglé dans une courte veste de tussor gris-perle, la bedaine proéminente qui tend le pantalon de soie mauve. les larges pieds chaussés de bas blancs et de babouches bleues à semelles de feutre attestent l'opulence et l'astuce commerciale.

Neua constate d'un regard inquiet et timide l'absence des soudards occidentaux et gravit les degrés de brique de l'escalier; il traverse d'un pas modeste le terre-plein et salue en passant, d'une révérence profonde, le possesseur de cette magnifique demeure. Car il convient, pense-t-il, d'honorer et de vénérer les riches à l'égal des lettrés et des dignitaires : grandement coupables et insensés sont les présomptueux qui soutiennent que tous les hommes sont égaux et frères; la richesse, la science et le pouvoir sont aux mains d'une élite, et il est nécessaire à la foule asservie, ignorante et misérable, pour assurer sa tranquillité, de savoir se prosterner devant les représentants de cette élite.

Du reste, comme il convient aussi, Van-Chéong n'a répondu au salut déférent du gueux méprisable que par un rapide, imperceptible et condescendant signe de tête et continue de fumer sa longue pipe de roseau à fourneau de cuivre. Neua risque une œillade furtive et discrète vers le comptoir et les rayons de la boutique où luisent, dans la pénombre, les dorures des lanternes, les bronzes des brûle-parfums, les nacres des plateaux.

De l'autre côté du terre-plein, la plage court vers la crique minuscule où s'ancrent, pendant la sieste et pendant la nuit, les sampans des pêcheurs; mais les cases cessent d'orienter vers elle leurs auvents de paille. Elles suivent le fond de la vallée encaissée que dominent, au nord-est et au sud-ouest, les croupes abruptes de la « Montagne aux Canons » et de la

« Montagne du Grand Mât »: elles forment maintenant, avec leur double rangée, une véritable rue qui s'élève en pente douce vers l'ouest.

C'est la rue des commerçants et des industriels. Lan, le tailleur nain et boiteux, agenouillé sur une natte, découpe avec ses grands ciseaux de fer à poignée de laiton une pièce de toile kaki, sur laquelle il a dessiné à la craie les contours d'une manche; sans lever les yeux, il reconnaît, à la longueur de l'ombre qui se projette sur l'étoffe, l'homme qui passe devant sa demeure.

— Tu te promènes, vieux père?

— Je me promène : l'air frais du soir ranime mes vieux membres.

— Promène-toi et vis en bonne santé.

— Je te remercie, mon neveu. Je vois que tu travailles beaucoup.

— Il le faut, il le faut : les soldats blancs, les maîtres sergents, les mandarins à galons d'or et d'argent, et les autres, ceux qui creusent des trous dans la terre pour trouver le charbon, tous et tous entrent chez moi, disant : « Mesure mes épaules, mon ventre, mes jambes, fais-moi un veston, fais-moi un pantalon, fais-moi ceci, fais-moi cela! Ce sera prêt dans trois jours, hein? » Et moi, pauvre tailleur, je leur réponds : « Dans trois jours, pas moyen; dans huit jours, moyen. » Mais ils ne m'écoutent pas : ils s'en vont comme ils sont venus, en sifflant ou en chantant. Alors je taille, comprends-tu? je taille, et je couds...

Neua fait halte devant l'échoppe qu'a louée depuis quelques jours Buu, l'orfèvre. Buu est un artiste nomade : aujourd'hui il est à Hongaÿ, hier il était à Quang-Yèn, demain il rassemblera son petit bagage, hélera la première jonque de passage et s'en ira vers d'autres provinces, en quête de travaux à exécuter pour les riches, pour les Français surtout. Les méchantes langues insinuent que cette humeur vagabonde n'est point naturelle et qu'elle est imposée à Buu par les réclamations de ses innombrables dupes : à l'usage, les bijoux ciselés par l'industrieux artisan révéleraient une considérable proportion de métaux réputés vils. Ces propos se tiennent couramment : Buu le sait et ne fait aucun cas de ces bavardages.

Tromper un client n'est pas voler : sur ce point l'orfèvre se trouve d'accord avec tous les gens de sa race. En fait, les criailleries des acheteurs ne le troublent guère, et, s'il change volontiers de domicile, c'est uniquement par amour du changement et des voyages.

C'est un petit homme, gras et joufflu, qui rit sans relâche, qui parle chinois aux Chinois, annamite aux Annamites, avec d'autant plus d'aisance qu'il est le fils, s'il faut l'en croire, d'un Chinois et d'une Tonkinoise. En ce moment, assis sur la terre battue, serrant entre ses cuisses le billot qui lui sert d'enclume, il achève de tracer sur une plaque d'argent rectangulaire et guère plus épaisse qu'une feuille de papier la silhouette du Dragon classique : à l'aide d'un clou sur lequel il cogne à petits coups de son marteau de cuivre, il bosselle habilement la plaque d'argent; et le cercle de marmots accroupis, de pêcheurs et de vieux qui l'entoure s'émerveille de voir apparaître, sous l'instrument rudimentaire, les écailles, la crête, les griffes et la langue sinueuse de l'animal symbolique. Un garçonnet abaisse et lève alternativement les deux pistons d'un soufflet primitif qui se compose de deux bambous creux et verticaux.

Tout en poursuivant sa besogne, Buu réjouit l'assistance par sa faconde :

— De cette plaque, — dit-il, — je ferai un beau manche d'ombrelle pour une « madame » française qui demeure sur l'autre bord du chenal, dans la ville de la poussière noire. Demain, après avoir soudé et recourbé cette tige, j'allumerai dessous un morceau de soufre, et les creux deviendront couleur d'encre, tandis que le relief, astiqué convenablement, demeurera brillant et net. Et la « madame » viendra me compter des piastres.

— Et toi, Buu, — riposte un sampanier qui ricane, — et toi, tu fileras sans bruit à Moncaÿ, et tu seras bien tranquille, et tu remueras tes piastres dans ta poche, et la « madame » entrera dans une terrible colère en découvrant que tu as mélangé beaucoup d'étain à l'argent et que le manche de son ombrelle est aussi tendre et mou qu'une jeune pousse de bambou... Ah! ah! Buu, tu es malin!

L'orfèvre hausse les épaules et ses yeux obliques, ses

joues rebondies conservent leur immuable apparence de gaieté.

— Dépêche-toi, dépêche-toi, Buu, — poursuit l'impitoyable batelier, — voici que le soleil s'abaisse : tout à l'heure il fera sombre dans ta cabane et tu seras forcé de lâcher ton poinçon et ton marteau. Et la « madame » sera très mécontente et t'accablera d'injures... Dépêche-toi, paresseux!

— Je travaille comme il me plaît : je ne suis l'esclave de personne. Que m'importent les injures de la « madame »? S'il me vient l'idée de travailler, je travaille; si j'ai le désir de ne rien faire, je me promène, ou je fume des cigarettes, ou je mâche le bétel, ou bien même je m'en vais dans un autre village, sans souci des « madame » et des « messié » français : je suis libre et ne crains personne.

— Cependant l'Occidental est notre maître à tous.

— « Notre maître?... » Est-ce que je lui paye l'impôt, moi? Est-ce que tel ou tel gouverneur peut dire : « L'orfèvre Buu est un homme de ma province; je vais lui commander de me verser deux piastres par an, je vais le coiffer du *salacco* et l'enrôler dans ma milice »?

L'audace tranquille de l'orateur effare Neua.

— Comment oses-tu parler ainsi des blancs? — chuchote-t-il : — les blancs sont tout-puissants, leur savoir est sans bornes. Ils possèdent l'art de dompter le feu et l'eau : j'ai vu leurs bateaux qui n'ont ni rames ni voiles; d'autres ont vu rouler sur des rubans de fer leurs voitures sans chevaux... Et toi, insensé, tu nies leur pouvoir et leur souveraineté?

— En vérité, en vérité, l'orfèvre est insensé! — appuie le chœur des vieilles gens.

Cependant les femmes et les jeunes pêcheurs hochent la tête et sourient. Le peuple annamite tout entier, qu'il soit tonkinois ou cochinchinois, consent à la domination de l'étranger, mais ne reconnaît pas pour cela sa supériorité. Il veut bien admettre que les Occidentaux sont remarquablement habiles dans le domaine de la mécanique et de l'industrie; mais cela, estime-t-il, est un résultat de leur éducation spéciale, et si les indigènes avaient jugé bon de s'intéresser à ces questions, nul doute qu'ils n'eussent rapidement égalé, sinon surpassé, leurs conquérants. Les Annamites, constatent, mais

n'admirent pas. Ils se contentent de ricaner sournoisement : car leur ironie ne désarme jamais et leur respect est purement extérieur.

Neua poursuit sa promenade. Les derniers rayons de soleil teintent de rose le pisé craquelé des cases ; mais déjà, derrière les toits, les buissons et les arbustes qui tapissent les massifs du sud noircissent, et les souliers ferrés des soldats à casques martèlent les cailloux des sentiers. Bientôt la montagne masquera le soleil et, sous la calotte pourpre du ciel, la vallée encaissée où s'étrangle la ruelle sera plongée dans l'ombre.

Canh, le barbier, sait que la nuit est proche et racle rageusement avec son rasoir de fer le menton ridé de son patient ; celui-ci, qui chevauche un escabeau branlant, abandonne avec résignation son épiderme aux soins de son bourreau, tout en surveillant sa boutique de fruitier où s'empilent les mandarines, les oranges, les pamplemousses, et que décorent des faisceaux de cannes à sucre. Sous l'escabeau, une truie boueuse et chauve traîne son ventre tombant et balaie le sol de ses mamelles vides et plissées. Loc, le marchand de bric-à-brac, s'occupe à rentrer dans sa baraque obscure les tréteaux de son éventaire et les petites armoires vitrées où scintillent les fausses perles et les faux rubis.

La ruelle finit en cul-de-sac au pied du col qui réunit la « Montagne aux Canons » et la « Montagne du Grand Mât ». Sur l'autre versant du rempart de roches et de brousse, dans la vallée qui s'évase et s'étale jusqu'à la « Montagne aux Cerfs » et jusqu'à la baie d'Along, les notes pimpantes des clairons annoncent le repas de cinq heures.

La maison du huyên Tran-vân-Minh, l'ami de Neua, est, au regard des misérables cabanes qui l'avoisinent, un véritable palais. Sur son tertre planté d'aloès glauques, elle a fort grand air, avec sa façade de brique, avec son toit de tuiles rouges surmonté d'un dragon émaillé.

Mais cet aspect de splendeur est démenti dès l'entrée sous le porche de l'enceinte, où veille, son mousqueton entre les jambes, un *linh-queu*[1] accroupi : l'uniforme kaki, les jambières grenat du factionnaire sont usés et rapiécés ; le mirador de

1. Soldats de la milice, au service des mandarins indigènes.

madriers pourris menace ruine; les bambous de la palissade sont rongés par les vers et par l'humidité; à mesure que le visiteur avance dans l'avenue envahie par les herbes, la déchéance du dignitaire se trahit davantage.

Et le huyên, qui a fait accueil à Neua dans la salle d'honneur de sa maison, se lamente sur cette déchéance, tout en poussant devant son hôte la théière, la tasse de faïence et la pipe à eau.

— Tu as vu ma misère, frère aîné : le mirador va s'effondrer, un de ces jours, sur le crâne de mon soldat; mes vases en terre de Cây-Mây jonchent la pelouse de leurs éclats... Et le toit! regarde le toit : des tuiles manquent; l'eau du ciel, quand viendra la saison chaude, ruissellera sur mes papiers. Les termites mangent la charpente; les incrustations de mes tableaux s'envolent, une par une... Ah! comment veux-tu que mes administrés me témoignent la moindre déférence, lorsque mon dénuement saute aux yeux des plus aveugles? Autrefois un huyên était quelqu'un : il rendait la justice, il recueillait l'impôt, il établissait les plans des routes et des canaux; et, comme il était grassement payé et comme les justiciables se gardaient bien de paraître les mains vides devant son tribunal, il était riche, partant considéré... Que suis-je à cette heure? Un gueux, frère aîné, un gueux; un gueux sans prestige et sans argent... Les Français se sont installés dans le pays d'Annam, ils m'ont dit : « Garde ton titre et tes attributions. » Puis, un beau matin, j'ai reçu l'ordre de ne plus envoyer mes collecteurs percevoir les taxes; puis, on m'a signifié de n'avoir plus à poursuivre les voleurs et les assassins; et puis, je n'ai plus fait appliquer la « cadouille » aux malandrins; et puis, mon escorte a été réduite à deux linhs armés de fusils détraqués; et puis, les Français m'ont interdit de recevoir des présents, sous prétexte que le gouvernement se chargeait du soin de me payer. Mais le gouverneur me paye moins que son cuisinier chinois, et la demeure de mon père s'écroule, faute de piastres pour entretenir la charpente et la maçonnerie...

Et le vieillard lève avec désespoir ses bras décharnés vers le plafond délabré, et ses petits yeux déteints, que bordent des paupières brûlées et mortes, recensent d'un regard chagrin

les taches qui jaunissent le plâtre. Neua frémit : ces récriminations contre l'étranger souverain et redoutable l'emplissent de frayeur; sa main débile tremble davantage en replaçant sur la table qui le sépare de son interlocuteur la tasse vide.

— Alors, — bégaye-t-il, — tu juges, comme l'orfèvre, que les Occidentaux ne savent pas commander?

— J'ai entendu hier pérorer l'orfèvre : il est parfaitement fou. Il prétend ne point avoir de maîtres : je ne suis pas dénué de bon sens au point de penser comme cet être simple. Écoute-moi, frère aîné : je me plains que les Français m'aient retiré mon pouvoir et diminué mon revenu; mais qu'ils ne soient pas nos maitres, nos chefs, je ne dis pas cela. Ils sont nos maîtres, ils le sont, certes, et leur main est lourde...

La femme de Minh s'approche de la table à pas menus, soucieuse de ne pas troubler par le claquement de ses sandales le discours de son époux; elle allume la lampe de marque américaine qu'un plaideur a offerte jadis au huyên, garnit la théière d'eau chaude et de thé en fleur. Les laques des panneaux, ravagées par le temps et les pluies, s'avivent, et leurs plaies, jusqu'alors noyées dans l'ombre de la nuit naissante, certifient la décadence de l'hôte et de sa fortune. L'étui de rotin tressé qui renferme la théière laisse échapper par les trous de sa doublure des flocons d'ouate; le rideau de satin orange qui voile l'autel des ancètres révèle son usure irrémédiable et montre la trame de ses broderies.

Les deux vieillards causent à voix basse, rapprochant sous l'abat-jour de la lampe leurs chevelures de neige. Neua expose, pour la centième fois, à son ami ses projets d'exode vers les hautes terres. Les réflexions de Buu, les plaintes du huyên lui ont suggéré un argument nouveau en faveur de ce départ :

— Là-bas, — dit-il, — les bateaux et les voitures à feu n'ont pas encore pénétré : les anciens portent toujours les costumes et les mœurs de leurs pères, et leurs fils ne rèvent pas de s'engager dans les villes au service des Occidentaux, pour blanchir leurs vètements et tirer la corde de leurs pankas. Les *nha-quoué*[1] vivent comme leurs pères et comme leurs aïeux.

1. Paysans.

— Je ne puis t'approuver, — interrompt Minh. — J'ai cru longtemps, comme toi, que les coutumes traditionnelles étaient seules bonnes, et que toute science qui n'était pas léguée par les ancêtres était vaine. Illusion! Pendant que nous rabâchions nos poèmes et nos légendes, les peuples d'Occident, insatiables de nouveauté, perfectionnaient leurs armes et leurs machines; et, lorsqu'ils vinrent à nous, toute notre philosophie traditionnelle, qui nous assurait le bonheur et le calme, ne put sauvegarder notre liberté. Nous fûmes asservis parce que le temps avait marché et que nous étions restés immobiles. Et moi, je te dis : « Il est déraisonnable de vouloir ressusciter le passé, de s'obstiner dans la routine et l'ignorance. Toi et moi, qui avons vu la conquête, qui sommes près de la tombe, nous mourrons esclaves; mais il est nécessaire que nos enfants reçoivent de nos lèvres mêmes le conseil utile et l'aveu d'erreur. »

Neua n'ose en croire ses oreilles; il regarde avec consternation la bouche flétrie qui a proféré ces blasphèmes.

— Frère aîné, — s'écrie-t-il, — il faudrait donc, à ton avis, renoncer aux saintes coutumes?

— Pas à toutes, mais à beaucoup d'entre elles. Autrefois je me suis incliné devant le vainqueur, pleurant en silence quand ses canonnières emplissaient de leur fumée notre ciel pur, et pensant que nos Génies, indignés, le chasseraient de notre sol. Puis j'ai découvert que les Génies étaient impuissants, que notre défaite était la conséquence de notre orgueil et de notre routine. Alors j'ai tondu à l'européenne la chevelure de mon fils, je l'ai envoyé à Saïgon étudier les langues et la science occidentales. Beaucoup d'autres mandarins ont suivi mon exemple, d'autres encore m'imiteront demain; quelque jour, toute la race annamite aura reçu l'éducation salutaire, sera capable de construire et de diriger les navires et les voitures à feu, saura manier les fusils et les canons, toutes choses qui, si nos pères nous les avaient enseignées, nous eussent permis de lutter contre l'envahisseur. C'est parce qu'ils ont été plus sages que nous et se sont éveillés plus tôt que les *Nhut-Bon* [1] ont préservé leur île de la conquête.

1. Japonais.

— Ne parle pas si fort, frère aîné! — supplie Neua, éperdu : — les Esprits des morts, que tu renies, volent autour de ta maison et pourraient t'entendre. Redoute leur rancune.

— Les morts sont morts ; je vénère leur mémoire, mais les offenserai-je en ne suivant pas servilement la voie tracée par eux?

— Tu les offenses... Pardonne-moi, frère aîné; je ne suis qu'un humble paysan et tu es un mandarin... Tes paroles me troublent et m'effraient. Ton fils, qui aura reçu dans les écoles des Français les leçons de nos ennemis, se détournera de nos habitudes et de nos croyances : il sera un étranger parmi nous, un étranger pour toi... Qui donc, après ta mort, viendra brûler les baguettes d'encens devant l'autel de famille?

— Lui, frère : il me saura gré de l'avoir fait instruire, de lui avoir ouvert les yeux ; mon souvenir lui sera cher; il se prosternera devant la tablette du foyer comme je le faisais. Pour être savant, il ne sera pas inévitablement impie. Les Nhut-Bon sont savants, ils ont des canons et des machines, ils s'habillent de vêtements européens : cela ne les empêche pas de pratiquer leur religion.

Neua demeure silencieux. Le vieil homme traditionnaliste et obstiné qu'il est ne peut écouter sans horreur ces propos subversifs. Rompre avec le passé lui semble un sacrilège. Il oublie l'objet de sa visite et se tait, peu soucieux de rouvrir cette discussion abominable. Il se tait, et, tourné vers le rideau de soie élimée devant lequel crépitent les baguettes d'encens, il supplie dans le secret de son cœur les Esprits invisibles de pardonner à leur descendant et d'éclairer sa conscience. Les théories inouïes du huyên n'ont pas entamé sa conviction ni diminué son désir de s'éloigner.

Il prend congé de son hôte et descend parmi les aloès vers le mirador croulant où sommeille le linh-queu en guenilles. La nuit a plu à flots du ciel couleur d'encre où tremblent les étoiles, comme des flammes secouées par le vent. Le silence est absolu dans la ruelle dont les cases sont closes. Par delà leurs toits la nappe immobile de la baie d'Along reflète dans son eau sombre le fourmillement des astres et les masses formidables des rochers. Les machines de la mine halètent à

grands coups de piston, grognent et mugissent. Le cri rauque d'une sirène croît et décroît.

Et Neua s'indigne contre ces bruits étrangers, ces odieuses rumeurs de progrès et de civilisation qui proclament la présence et le triomphe des conquérants. Pourquoi faut-il que ses vieilles oreilles puissent être offensées par la respiration des machines et les hurlements des bateaux à feu?... Sur les hautes terres, où son rêve tenace le rappelle, les seules chansons des bergers résonnent, dans l'ombre de la montagne et du jour déclinant, les seuls ronflements des crapauds-buffles et les guitares des musiciens nomades.

V

Ce dimanche-là, quatrième jour du septième mois, Neua manifesta l'intention de passer l'après-midi à Hongaÿ-Mine, chez différents notables qui l'honoraient de leur amitié. En conséquence, la sieste achevée, il rabattit l'auvent de sa case et suivit jusqu'à l'embarcadère Hoc et Thi-Teu.

Réfugié sous le rouf de paille et de rotin, il écoutait la coque du sampan crisser entre les galets sous l'effort de la gaffe, lorsque des cris retentirent sur la berge, et l'embarcation, que la houle commençait déjà de ballotter, s'échoua de nouveau. Le pont de planches fléchit sous le poids de deux passagers, — des « mandarins à deux galons », — chaussés de bottes montantes et qui portaient en bandoulière des fusils à double canon.

L'un d'eux parlait la langue annamite, avec des intonations barbares :

— Conduis-nous — dit-il à Hoc — au nord de Port-Courbet, nous et nos chiens.

Il répéta plusieurs fois sa phrase, et, chaque fois que sa voix rude s'élevait, Neua se faisait plus petit sur sa natte, retenant son souffle pour ne pas troubler la harangue de l'étranger. A la fin, les deux mandarins s'assirent sur le banc qui était cloué, du côté de l'avant, à l'entrée du rouf. Ils avaient posé leurs fusils entre leurs cuisses, et tous deux, accablés par la chaleur, épongeaient, avec leurs mouchoirs, leurs fronts et leurs nuques où perlaient des gouttes de sueur. Leurs deux chiens, féroces

bêtes à robe blanche et feu, avaient sauté sur le toit du rouf.

Le sampan démarra, pulvérisant du gravier et des coquillages, raclant à grand bruit les enrochements hérissés d'huîtres et de moules. Puis il gagna l'eau profonde où les rames peinaient en cadence et que la brise faisait onduler. Neua rampa sur la natte jusqu'à l'entrée de l'arrière, devant laquelle les jambes de Hoc, tirant l'aviron et remuant la barre du gouvernail, s'agitaient comme dans un mouvement de danse.

Accoudé sur le panneau surélevé, il voyait fuir à sa gauche les cabanes de son village et il lui parut que la direction du bateau n'était point celle qui convenait et qu'il avait choisie :

— Où allons-nous, fils ? — interrogea-t-il d'une voix étouffée. — Je n'ai pas compris tout à l'heure le langage du mandarin.

— Il m'a commandé de le conduire à travers Port-Courbet jusqu'aux palétuviers du nord... Faut-il aborder à Hongaÿ-Mine pour te déposer ?

— Non ! non ! — protesta le vieillard, épouvanté. — Si tu t'attardes, si tu ne suis pas exactement la route qui t'est indiquée, l'étranger entrera dans une terrible colère. Rame, fils, mène ton sampan où cet homme t'a dit de le mener : demain, ou après-demain, ou tout autre jour, j'irai voir les notables...

Ils doublèrent la pointe de la presqu'île, pénétrèrent dans le chenal, où l'eau couleur d'azur et transparente devenait tout à coup opaque et jaune, où la courbe ondoyante et régulière des vagues se heurtait et se brouillait pour faire place au remous tumultueux. La marée descendait, emportant vers la baie d'Along des tourbillons d'argile impalpable, des troncs d'arbres, des algues, des feuilles, des herbes.

Penché sur la fange liquide et tumultueuse, Neua guettait l'apparition du serpent fantastique, dont la tête est armée d'un bec d'oiseau et surmontée d'une crête dentelée, dont le corps a cent pieds. Il repose dans les abîmes et n'émerge que rarement. Son existence n'est pas un mythe : plusieurs l'ont vu. Un marin tonkinois, qui avait servi à bord d'un vaisseau de guerre français, tenait à ce sujet des discours étonnants. Un jour que sa canonnière se faufilait entre les rochers géants, le Grand Dragon avait dressé hors de l'eau, à trois cents coudées de la proue, sa crête et son bec ruisselants d'écume, avait dardé

sur le navire le regard de ses yeux atroces ; puis il avait plongé de nouveau, et longtemps sa croupe aux écailles fascinantes s'était tordue au-dessus des vagues. Et, pendant que les chauffeurs, dans leur niche obscure, où ne parvenaient pas les épouvantes du monde extérieur, continuaient d'entretenir le feu et que le vaisseau sans rames poursuivait sa course, tous les gens que leur métier appelait sur le pont, — commandant, officiers, matelots français, auxiliaires indigènes, — avaient pu se convaincre que le Grand Dragon n'était pas seulement un monstre légendaire. Mais tous étaient demeurés semblablement paralysés, et, lorsqu'un enseigne, remis de son trouble, s'était précipité vers un canon, il était trop tard. — D'ailleurs Neua haussait les épaules : qu'auraient pu contre le dieu les fusils et les canons des Occidentaux? Leurs balles et leurs boulets auraient glissé sur sa cuirasse d'écailles ou se seraient retournés miraculeusement contre les impies...

Le chenal dépassé, la nappe foncée s'élargissait et le courant s'atténuait, heurtait avec moins d'impétuosité le gouvernail. Les deux passagers considéraient la flotille des torpilleurs gris qui étaient à l'ancre autour d'un vieux croiseur noir, et qui semblaient abandonnés dans cette rade déserte : nul casque blanc ne déambulait sur les passerelles ; nulle fumée n'empanachait les cheminées, nul refrain ne s'envolait des sabords béants. Les chiens de chasse soulevèrent languissamment leurs gueules qui bâillaient et grognèrent sourdement vers ces masses de fer où leur instinct de bête flairait les indices de vie imperceptibles pour les yeux des hommes. Ils se turent, calmés par la voix de leurs maîtres, qui se montraient à tribord les falaises couleur de brique et les collines de Nagotna. Les yeux de Neua, suivant les gestes des étrangers, découvrirent au-dessus des mamelons les traînées de vapeur qui signalaient la présence de la mine dans une vallée. Les nuages blancs qui paraissaient rouler au ras du sol s'évanouirent derrière une falaise plus haute.

Neua se mit à regarder vers le sud : la Montagne du Grand Mât, qui lui cachait la vue de son village, s'enfonçait dans l'eau à mesure que le sampan s'éloignait d'elle ; son arête nue, franchement découpée sur le ciel en fusion, s'abaissait vers un col où les toits de tôle d'une caserne flambaient ;

puis l'arête de la Montagne aux Cerfs surgissait à son tour, moins nette à cause des arbres et des lianes qui l'encombraient, s'arrondissait en dôme et s'inclinait vers les marais où s'étranglait la presqu'île. Les cimes dépouillées du Nui-Deo, pointaient à l'ouest. Fatigué par la réverbération et par la chaleur, las de cette traversée interminable. le vieillard se glissa de nouveau sous le rouf et finit par s'assoupir...

Il s'éveilla en sursaut, constata que ses enfants et les deux mandarins avaient disparu. Le sampan reposait sur un banc de sable que bordaient des palétuviers et qui s'élevait en pente douce vers la lisière d'un bois ; la poupe seule baignait encore dans le ressac, qui clapotait à petit bruit contre le gouvernail.

A l'avant de la barque, à la place où ramait Thi-Teu, un jeune garçon était accroupi, tournant le dos à Neua et chantonnant à mi-voix. Le vieillard se frotta les yeux avec ses poings et bégaya :

— Où suis-je ?

La mélopée s'interrompit : le chanteur se retourna et rejeta d'un coup de tête les cheveux emmêlés qui retombaient en mèches folles sur son visage :

— Te voilà éveillé, vieux père !

Neua répéta sa question :

— Où suis-je ?

— Sur la plage de Xieh-Tho, et Xieh-Tho est ce village que tu aperçois là-bas, sous les gommiers.

Mais Neua gémit encore :

— Où sont mon fils et la femme de mon fils ?

— L'homme et la femme qui ramaient ? Ils taillent des bambous dans la forêt... Rappelle-toi, vieux père, et ne sois plus troublé : tu es venu tout à l'heure du sud avec eux, sur ton sampan, avec eux et deux mandarins armés de fusils. Souviens-toi de ces choses qui étaient avant que le sommeil te les fît oublier.

L'inquiétude de Neua se dissipait peu à peu, à mesure qu'il retrouvait la mémoire, et il demanda :

— Et toi, qui es-tu, toi qui ris des vieilles gens engourdies par le sommeil et qui es assis dans ma barque ?

— Je suis Tao... Après le départ des autres, j'ai jeté un

coup d'œil sous le toit du rouf et je t'ai vu dormir. Et je me suis glissé ici pour attendre ton réveil et parler avec toi, parce que tu me paraissais bon... Je vais m'en aller, puisque tu es mécontent !

Il se leva lentement. C'était un beau garçon, en vérité, malgré sa chevelure embroussaillée qui semblait n'avoir jamais connu la morsure du peigne ni l'usure du turban. malgré le teint prodigieusement foncé de son visage et la couleur noirâtre de son torse nu.

— Reste, — dit Neua, — tu ne m'as pas offensé... Quel âge as-tu, enfant?

— Seize ans, dix-sept ans... Je ne sais pas au juste.

— Ne t'en va pas : j'ai du plaisir à causer avec toi. Le petit-fils que les Génies m'ont refusé aurait aujourd'hui ton âge. Peut-être serait-il de même taille que toi, élancé et souple comme une jeune tige de rotin. Il aurait peut-être ces sourcils tracés comme au pinceau et recourbés à leurs extrémités comme les cornes de la lune nouvelle, ces prunelles dont le regard est à la fois vif et tendre et qui ne demeurent jamais en repos; il aurait ce nez aux narines battantes que les artistes donnent aux adolescents des peintures sacrées. ces lèvres charnues et cette bouche si pure et si menue... Enfant, enfant, je te regarde et mon vieux cœur regrette amèrement le petit-fils qui ne me fut pas accordé.

Il sortit du rouf, enjamba le bordage et marcha lentement sur la grève, et le jeune inconnu le suivit. La langue de sable où gisait la barque était délimitée par les palétuviers dont les racines se haussaient hors d'une vase brunâtre, et les feuilles grasses de ces arbustes, gonflées de sève sous leur peau visqueuse, formaient deux murailles vertes.

Au bout de quelques pas, le garçon toucha le bras du vieillard, et, désignant la lisière de la forêt aux troncs lisses et pâles :

— Derrière ces arbres, — dit-il, — il y a d'autres arbres, puis les rizières du village, puis les marais où grognent les sangliers, puis les montagnes et les montagnes.

— Je sais, — soupira Neua; — je suis né dans les terres qui sont là-bas, au nord, très loin, plus loin que les cimes dont tu parles... Et toi, enfant, es-tu né dans les plaines ou dans la haute région?

— Comment répondrais-je? Je ne me rappelle pas avoir connu mon père ni ma mère. Et qui donc se soucie de moi et du village où je suis né?

— Oh! pauvre, pauvre enfant!

Et Neua cessa de ruminer son propre chagrin pour s'apitoyer sur cet infortuné qui n'avait point de famille et qui avouait si simplement son effroyable misère.

Ils s'accroupirent sur le gravier de la plage, face à la baie, et, devant l'eau dansante et lumineuse, sous la caresse tiède de l'air vibrant, Tao raconta son histoire à Neua.

Si loin qu'il pouvait fouiller dans ses souvenirs, il ne retrouvait pas l'image de sa première enfance ni de l'homme et de la femme qui s'étaient associés pour le jeter sur ce vaste monde.

— Je cherche à me rappeler, mais je ne trouve rien. J'ai toujours été sur la jonque...

— Quelle jonque?

— La jonque, notre jonque : la grande jonque d'A-Hia... Il n'y avait que des Chinois, là dedans : le patron A-Hia, les rameurs, l'homme qui pliait la voile et couchait le mât, celui qui faisait la cuisine. Moi seul étais Annamite.

— Que faisais-tu dans cette jonque?

— Des choses, n'importe quoi... Tout petit, je balayais l'entre-pont, je soufflais sur les braises du foyer pour l'empêcher de s'éteindre, je portais la tasse de thé à l'homme du gouvernail, qui ne pouvait lâcher sa barre : autrement, A-Hia l'aurait frappé... Et ça a duré des années et des années, et la jonque montait vers le nord, descendait vers le sud : on allait embarquer une cargaison de caoutchouc à Dông-Triêu, et A-Hia commandait de se remettre aux rames et on allait vendre le caoutchouc à Haïphong; ou bien nous chargions des billes de *lim*[1] à Tourane, et nous les vendions à Moncay et à Tonghine, qui est une ville de la Chine, tout près de Moncay... Et j'étais plein d'effroi, d'abord, quand nous quittions l'eau plate pour gagner la mer sans rives, parce que les vagues étaient très hautes; mais notre jonque grimpait sur le dos des vagues et j'ai cessé de trembler. Cependant les Chinois me battaient et je n'étais pas heureux... Et puis j'ai grandi, et toujours nous

1. Bois de construction.

allions ici et là. Comme j'étais devenu plus fort, A-Hia m'ordonnait souvent de remplacer un rameur fatigué ; mais, au lieu de m'allonger sur la natte du pont, après avoir ramé, comme les autres, il fallait travailler et travailler. Ah ! que j'étais las, vieux père !... Et je ne couchais pas avec l'équipage, sous le rouf d'arrière, mais dans un coin à moi, sur les planches... Ainsi j'ai crû en force, en adresse, mais pas en courage : je restais peureux et timide ; un regard de mes maîtres, et mon cœur s'arrêtait... A-Hia mourut et son fils devint le chef de l'équipage, et rien ne fut changé pour moi... Ah ! que j'étais las !

Neua promena ses longs doigts décharnés et tremblants sur la chevelure poussiéreuse de l'adolescent. Celui-ci répondit à la caresse du vieillard par un sourire, et Neua, bouleversé par ce sourire enfantin et ingénu, baissa le front, car des larmes de pitié brûlaient ses paupières et il avait honte de ces larmes, et il ne savait plus s'il pleurait sur la misère de cet enfant ou sur sa propre peine.

— Continue, mon fils ! — dit-il d'une voix chevrotante.

— J'étais las, terriblement las, mais je ne me révoltais pas contre mes maîtres, parce que je les craignais et parce que j'ignorais ma force. Un jour pourtant, il y a un mois, Fo-Tsi, le premier rameur de droite, renversa par hasard la marmite de riz, et aussitôt il commença de me donner des coups de pied et des coups de poing, criant que j'avais jeté dans la cendre le riz, qu'il m'avait vu, que j'avais fait exprès : il disait cela, car il redoutait d'être battu par les autres. Il mentait... Alors je me sentis soudain très brave et je me précipitai sur lui et je le frappai au visage. Le sang coula et l'homme eut peur et demanda grâce ; et les autres rameurs ne bougèrent pas pour lui porter secours, et je vis que ma vigueur les effrayait... Le lendemain soir, au moment où la jonque allait hisser la voile, je me suis caché dans les palétuviers, dans ces palétuviers qui sont ici, derrière nous. J'ai entendu le fils d'A-Hia hurler mon nom par trois fois, et m'appeler : « Reviens, Tao ; nous allons partir, reviens ! » Mais je n'ai pas bougé. Ils sont partis, et je me suis couché dans la boue et j'ai dormi, j'ai dormi... J'étais si las, si las !

Neua baissa le front davantage. Ses lèvres laissèrent échapper un cri rauque et pareil à un sanglot étouffé.

— Pourquoi pleures-tu, vieux père? — interrogea Tao.

— Je ne pleure pas, je... je tousse... Que fis-tu après avoir dormi?

— Je me suis levé, je suis allé trouver les gens du village et leur ai demandé du riz et de l'eau. Pour payer la nourriture qu'ils m'ont donnée, j'ai travaillé dans leurs rizières, j'ai promené leurs buffles, fendu leur bois, soufflé sur leurs foyers... Mais je ne suis pas un enfant de leur pays et je vois qu'ils ne m'aiment pas... Comprends-tu? je ne connais ni mon père ni ma mère, je suis un objet de mépris pour tout le monde... Qu'importe! ils ne me battent pas et je me moque de leur mépris.

Sa parole était douce et chantante. Il ne s'indignait point contre ses bourreaux et contre l'injustice du sort : la souffrance lui paraissait un mal universel.

Neua se rapprocha de lui, plaça une main sur son épaule, et tous deux regardèrent en silence tomber le crépuscule.

Le tapis de soie pourpre que le soleil couchant avait étendu sur les eaux et qui ondulait au passage de la houle pâlit et disparut. La baie, où criaient le seul ressac et les mouettes, devint couleur de plomb; les montagnes de Hongaÿ estompèrent sur le ciel de grisaille leur silhouette bossue piquée de lueurs vacillantes.

Puis, dans la nuit absolue, les étoiles ouvrirent leurs yeux innombrables. Les marais plantés de palétuviers, les berges basses que laissait à nu la marée descendante exhalaient dans l'obscurité chaude et lourde leur fade parfum de vase salée. Une voix éplorée de petite fille chanta derrière la barrière du village qu'enserraient les gommiers.

Des aboiements éclatèrent et les chiens des Français dévalèrent la pente de la plage.

Neua cessa d'enlacer l'épaule de son petit ami et lui dit à voix basse :

— Voici les mandarins et voici mes enfants.

— Ainsi, tu vas t'en aller, vieux père?

— Il le faut bien, — gémit Neua; — il le faut, mais...

— Monte vite dans le sampan, — interrompit Hoc; — les mandarins sont très pressés de rentrer. Allume le falot, pendant que j'assujettis les rames sur les tolets.

Les deux Français reprirent leur place sur le banc d'avant, et, tandis que le sampan dérapait en grinçant, Neua se tenait debout près du rouf, à l'arrière, haussant le falot pour éclairer la langue de sable où l'adolescent Tao restait accroupi. Celui-ci tendit les bras vers la barque au moment où la poupe frôlait la rive.

— Ainsi tu t'en vas? — répéta-t-il de sa voix brisée.

— Il le faut, il le faut! — dit Neua.

Cependant le bois des avirons grinçait contre le bordage et la barque fendait avec effort l'eau noire où se reflétaient les étoiles; Neua laissa retomber son bras levé et soupira.

— Qui est celui-là? — demanda Hoc.

— C'est un enfant, un enfant très malheureux.

VI

Le lendemain et les jours qui suivirent, la tristesse de Neua parut s'aggraver. Le matin, il fit sa promenade coutumière dans la ruelle, plus morne et désolé que jamais, sans répondre aux invitations du marchand d'alcool qui lui criait, selon son immuable habitude : « Viens boire une tasse de choum-choum, frère aîné : il est meilleur aujourd'hui qu'hier; ainsi nos gosiers de vieillards ne regretteront pas d'avoir vieilli d'un jour... » Les gamins demeuraient ébahis de ne recevoir point ses caresses en échange de leurs *lay*. Plusieurs fois il entra chez son ami le huyên, s'assit sans mot dire et s'en alla sans avoir desserré les dents. L'après-midi, il fumait l'opium sans relâche, sans donner un regard aux feuillets crasseux sur lesquels des scribes émérites avaient recopié les merveilleuses légendes de l'ancien Annam et les sublimes poèmes des grands philosophes. Au crépuscule, il s'attardait à contempler ses montagnes du nord et les palétuviers de Xich-Tho dont le feuillage noircissant se confondait, à mesure que croissait l'ombre, avec les eaux de la baie. Il revenait ensuite, mangeait à peine, retournait à son opium et à sa rêverie muette.

Alors Thi-Teu s'affligea et, finalement, Hoc interrogea Neua :

— Je sais, père, qu'il est malséant de troubler le silence de

ses parents. Cependant je te vois affligé et je voudrais connaître ton chagrin. Tu souffres?

— Non, — répondit Neua.

— Les voix des Esprits se sont fait entendre peut-être, t'ordonnant de monter vers les hautes terres où sont leurs tombes?... Si cela est, nous vendrons notre cabane et nos lits et nous partirons.

— Les Esprits ne m'ont rien dit. Je suis triste; mais je suis vieux, et les vieux ne savent pas toujours la cause de leur tristesse. Peut-être suis-je triste justement parce que je suis vieux.

— Tu fumes trop, père : l'opium endort, mais il faut bien s'éveiller, et la douleur, qui a dormi, elle aussi, et s'est reposée, nous mord au front et au cœur avec des forces neuves.

Il retira doucement des mains ridées la pipe de bambou, conduisit Neua jusqu'à son lit, arrangea sur sa poitrine et sur ses jambes les plis de la couverture, puis s'assit sur le rebord du cadre et demanda :

— Veux-tu que je te lise quelques pages du *Luc-Vân-Tiên* [1]?

— Lis, mon fils.

— A quelle page faut-il commencer?

— Lis la première page.

Hoc moucha soigneusement avec ses doigts la mèche de la petite lampe à huile de coco, puis déchiffra les vers mélodieux :

— « Avant que vienne l'aube, nous lisons l'histoire des Tây-Minh et nous rions, voyant comment s'enchaînent les événements. Holà! vous autres, accourez tous, et écoutez... »

— Cesse ta lecture, — interrompit Neua, — cela m'ennuie, je ne sais pourquoi.

— Veux-tu dormir, père?

— Non, pas encore : reste auprès de moi et parle.

Hoc se grattait le crâne, balançait ses jambes dans le vide et ne trouvait rien à raconter. Alors Thi-Teu vint, à son tour, s'asseoir sur le cadre gémissant, prétextant qu'elle n'avait pas sommeil, mais fuyant en réalité la solitude de sa chambrette et les bruits incertains qui la peuplaient.

Elle n'était pas embarrassée, elle, de découvrir les sujets de conversation; elle narrait tous les petits potins dont s'égayait

1. Célèbre poème annamite.

la chronique du village : — des femmes japonaises avaient débarqué, l'avant-veille, de la chaloupe à vapeur, étaient allées sur leurs sandales de camphrier et dans leurs kimonos de soie présenter leurs hommages au mandarin à quatre galons qui était le maître suprême des soldats, des tirailleurs et des canons de l'île; en compagnie de ces dames, ce haut fonctionnaire avait parcouru les massifs et les anses de la baie, en quête d'un emplacement où les belles filles nhut-bôn pourraient édifier leur hospitalière demeure.

— Et tu sais, vieux père, les hommes langsa se réjouissaient : j'entendais causer hier ceux d'entre eux qui s'étaient embarqués sur notre sampan pour se rendre au marché de Hongaÿ-Mine; ils parlaient des « madame Dja-Ponn » et se tapaient les cuisses en riant très fort.

Mais les étrangères à kimonos n'avaient fait que passer et la chaloupe les avait ramenées à Moncaÿ; les puissants chefs de Hanoï avaient, paraît-il, ordonné ce départ précipité, voyant en ces pauvres filles des espionnes fort capables de renseigner leurs compatriotes sur les défenses de Hongaÿ.

— Tu vois, père, tu vois, les Langsa ont peur des Nhut-Bôn : ceux-ci n'ont-ils pas vaincu les Occidentaux, l'année dernière?

— Mensonges, — protesta Neua, — mensonges et fables d'ignorants! Les Occidentaux sont invincibles et nous sommes sous leur main. Laisse cela, ma fille.

Sans se décourager, Thi-Teu dévidait le fil de ses nouvelles et de ses anecdotes, colportées par les tirailleurs, les pêcheurs et les commères... Un commis des douanes avait été trouvé, la gorge tranchée, dans une case de l'Ile aux Cerfs, et les gendarmes avaient saisi et enchaîné le domestique et la congaï du mort. Sans doute, on les jugerait à Haïphong et ils seraient mis en liberté, coupables ou non : car les juges français ne connaissaient jamais la vérité, depuis la suppression de la cadouille et des tribunaux indigènes... Alors le boy et la congaï pourraient se marier, et les piastres volées à leur victime leur serviraient à meubler richement leur maison...

Les paupières de Neua s'alourdissaient peu à peu, finissaient par se clore; Hoc et Thi-Teu s'éloignèrent en retenant leur respiration et en marchant sur la pointe des pieds. Neua dormait, bercé par le grognement de la mer, et rêvait qu'il reposait

sous le toit de ses aïeux, dans les hautes terres, et que le vent de Chine pleurait sur les cimes proches, entre les colonnes des banyans.

Un matin, un clair matin de ce splendide septième mois qui est le dernier et le plus lumineux de l'été tonkinois, tandis que Neua glanait parmi le varech et les herbes mouillées le bois du ménage, une ombre s'allongea sur le sable à côté de la sienne, une main timide caressa ses genoux, et le vieillard, redressant avec effort sa longue taille ployée par la besogne quotidienne, vit devant lui le jeune inconnu de Xieh-Tho. Il abandonna le fagot qu'il s'occupait à lier, et balbutia :

— Est-ce bien toi, ô enfant?

— C'est moi, vieux père, moi, qui suis venu vers toi, parce que les gens du village ne veulent plus de moi.

— Ils t'ont... ils t'ont chassé?

— Ils ne m'ont pas dit de m'en aller, mais je voyais à leur figure hargneuse, aux mines dégoûtées de leurs femmes, que décidément j'étais un étranger chez eux, un étranger encombrant... Ils ne voulaient plus que je fende leur bois et que je conduise paître leurs buffles. Les tout petits garçons couraient sur mes talons en me lançant des pierres... Alors hier j'ai prié un pêcheur de Hongaÿ, qui venait vendre son poisson aux paysans, de me prendre sur sa barque. Nous sommes partis à la nuit tombante, et me voici.

— Où as-tu dormi?

— Sur la barque du pêcheur. A l'aube, j'ai cherché ta maison et me voici.

— As-tu faim?

— Oh! père, très faim. Avant-hier le bonze de Xieh-Tho m'a donné une poignée de riz; mais hier je n'ai pas mangé, ni ce matin.

Neua leva vers le ciel ses grands bras maigres :

— Pas mangé hier, pas mangé aujourd'hui! Viens, enfant, viens chez moi, viens vite... Laisse ce fagot!.

— Il n'est pas lourd.

— C'est vrai que tes muscles sont jeunes : pour moi, vieil homme inutile, ce tas de bois est encore trop pesant... Voici ma case; entre dans cette pauvre maison qui est mienne.

En hâte, devant son hôte éperdu, le vieillard déposait une grande jatte de riz, la soucoupe de nuoc-mâm; les bols de poisson séché et de porc rôti, et il riait et ne faisait que répéter :

— Ainsi tu es venu, enfant, tu es venu... Mange, mange. As-tu soif? voici du thé, du thé en fleur de Maï-Xu... Bois, enfant, bois et mange.

Tao repoussa soudain sa tasse pleine, prit dans ses mains les mains du vieillard et dit :

— Sais-tu pourquoi j'ai quitté Xieh-Tho? Une femme de ce village m'a dit hier : « Va-t'en d'ici, ô toi qui ne connais ni ton père ni ta mère, toi qui es pareil à un chien! »

Alors Neua enlaça de son bras les épaules de l'adolescent, comme il l'avait fait sur la berge vaseuse qu'enserraient les palétuviers, et, comme ce jour-là où, pour la première fois, il avait vu l'abandonné, il sentit des larmes inonder ses paupières. Cependant il répétait :

— Malheureux, malheureux enfant!

Assis sur le lit de camp, tous deux contemplaient la baie radieuse et bleue, immaculée et sans ride dans son cirque de rochers chevelus, les sampans qui miraient dans l'eau calme les deux becs recourbés de leur poupe et de leur proue, une jonque émergeant d'une passe et dont se déployait la voile quadrangulaire. Une chanson vibrait dans l'air limpide, une chanson que lançait à pleine gorge une femme cueillant des bruyères dans la montagne et qui mêlait ses notes allègres au ronflement cadencé de la mine en travail. Le soleil baignait de sa lumière tiède la terre et la mer qui semblaient sourire au jour nouveau, le ciel léger que sillonnaient les hirondelles.

— Je pleure, — disait Neua, — je pleure avec toi, et pourtant je me sens joyeux. Tu es là, près de moi, la matinée est claire et fraîche, la lumière et la douceur de l'été finissant ragaillardissent mon vieux corps; et mon cœur, que je croyais endurci et comme mort, s'éveille et s'agite parce que tu es auprès de moi, toi si jeune, toi si vivant!... Ah! le petit-fils que j'ai tant désiré, qui serait comme toi beau et fort, qui darderait sur les hommes et les objets le regard de ses yeux vifs, de ses yeux enchantés et naïfs!... Tu vois, je rabâche les mêmes mots, je radote... Mange encore, bois.

— Je n'ai plus soif, père.

— Alors viens t'accroupir avec moi sur le sable, dans l'ombre de la maison. Je te conterai, pour te distraire, une légende des temps anciens. J'en sais des quantités...

— Dis-moi encore un conte, vieux père! Ces histoires sont merveilleuses.

— Ah! ah! tu n'es pas fatigué d'ouvrir tes oreilles?... Je ne t'ennuie pas trop?... Ce ne sont là pourtant qu'historiettes et fables, que les pauvres grands-pères logent dans les replis de leurs cervelles usées pour les narrer aux tout petits marmots... Voici maintenant qui est plus sérieux. Connais-tu l'histoire du menteur pris à son piège [1]?

» Il était une fois, dans une ville de Nam-Kỳ-Dât [2], un barbier, un fieffé coquin de menteur : il passait ses nuits à imaginer d'incroyables aventures qui auraient pu lui arriver, et ses journées à se vanter auprès de ses amis qu'elles lui étaient réellement arrivées. Il mentait pour mentir, pour le plaisir de mentir et de faire le paon devant ses auditeurs.

» — J'ai beaucoup voyagé, — dit-il, un jour, à son voisin le rotinier, — et j'ai vu maintes choses surprenantes; entre autres, une jonque prodigieuse et dont tu ne peux te faire une idée, toi qui as vécu ta vie dans ta boutique, comme un rat dans son trou... Elle était si longue qu'un homme, parti tout enfant du tillac de proue se trouvait être un vieillard au moment d'atteindre le pied du grand mât et succombait bien avant de parvenir au tillac de poupe.

» — Cette jonque était, en vérité, bien extraordinaire, — riposta le rotinier, — mais j'ai vu mieux. Je suis entré, par hasard, autrefois, en un temps où je sortais de ma boutique plus souvent qu'aujourd'hui, je suis entré dans une forêt singulière : les arbres en étaient si hauts, si hauts, qu'un corbeau tombé du nid mourait de vieillesse avant de pouvoir seulement se percher sur les premières branches!

» — Menteur! — se récria le barbier, — audacieux menteur! Il est impossible qu'il y ait de pareils arbres.

» — C'est vrai, — répliqua tranquillement le rotinier; —

1. *Nói-láo mác nói-láo* (*Chuyên doi xua*).

2. Cochinchine.

mais alors, où le constructeur de ta jonque prodigieuse a-t-il pu se procurer des mâts ?

» Ainsi le barbier hâbleur se trouva confondu.

Neua riait en caressant du pouce et de l'index les longs fils d'argent de sa barbiche, et Tao riait aussi.

— Tu es content, la gaieté est dans tes yeux, sur ta bouche, sur tout ton visage... Dis-moi, à quoi seraient bons les vieillards, s'ils ne savaient charmer par de plaisants récits les oreilles de la jeunesse ?... Et j'en sais d'autres encore, bien d'autres, et les vieux papiers que les souris grignotent sous mon lit en sont pleins, comme une jarre est pleine de nuoc-màm parfumé... Tiens, voici mon fils et ma bru.

Le sable chantait sous les talons nus de Hoc et de Thi-Teu ; ils apparurent, essoufflés et suants, et aussitôt s'ébahirent d'apercevoir la mine hilare de Neua.

— Père, — demanda Thi-Teu, — qui est celui-là qui a su t'égayer ?

— C'est l'enfant de Xieh-Tho.

Tao se leva, salua les arrivants en courbant la tête et en agitant par trois fois devant son front et devant sa poitrine ses poings réunis. Puis il déclara :

— Je... je m'en vais, maintenant.

— Reste, — protesta Neua, — reste ! Tu vas partager notre repas... Figure-toi, mon fils, que les gens de là-bas l'ont chassé et qu'il n'avait pas mangé hier. Je lui ai fait avaler une poignée de riz tout à l'heure, mais qu'est-ce qu'un peu de riz pour un jeune garçon affamé ? Ne faut-il pas qu'il partage notre repas ?

— Il le faut, certes, — dit Hoc ; — tu es le maître, d'abord, et ton hôte est le nôtre. Et puis, sa présence t'agrée et te cause de la joie : il est donc le bienvenu.

Tao salua de nouveau, et ils entrèrent dans la maison.

Pendant que Thi-Teu déballait ses provisions et vaquait à sa besogne de ménagère, Neua racontait à son fils tout ce qu'il savait de l'adolescent et finit par conclure :

— N'ai-je pas bien fait de secourir ce malheureux qui ne connaît ni son père ni sa mère ?

— Tu as bien fait, père, — approuva énergiquement l'honnête Hoc. — Oh ! malheureux, malheureux !

— Oh ! malheureux, malheureux, qui ne connaît ni son

père, ni sa mère! — gémit Thi-Teu, montrant devant la porte de sa cuisine sa figure ronde et noire où ruisselaient des larmes de pitié.

Ils s'assirent en cercle autour du plateau de cuivre. Chaque fois que Tao levait la tête, il rencontrait le regard compatissant du vieillard, le sourire attendri de Hoc; chaque fois aussi, les paupières de Thi-Teu voilaient précipitamment ses yeux obliques.

Tao mangeait goulûment et sans reprendre haleine, comme font tous les gueux de tous les pays; à mesure que les soucoupes et les tasses étaient posées devant lui, il les vidait consciencieusement, et le petit Thuc, qui avait sauté sur la natte et feignait de lustrer sa robe tigrée, examinait avec stupéfaction et désespoir cette vaisselle si parfaitement nettoyée.

Au moment où la maîtresse de maison desservait, Tao jugea que l'heure avait sonné de remercier cette famille qui lui avait fait accueil et de se retirer. Alors il poussa un profond soupir, se leva et dit au vieux Neua :

— J'ai fait un excellent repas... Tu es bon, vieux père; toi aussi, frère aîné, tu es bon, et toi...

— Bien, bien! — interrompit Hoc; — rassieds-toi et écoute-moi en fumant cette cigarette... Écoutez-moi tous, et, si vous n'êtes pas de mon avis, il sera toujours temps de renvoyer cet orphelin aux Chinois qui l'assommaient et aux gamins qui lui lançaient des pierres... Voici ce que j'ai trouvé : Tao va rester avec nous et remplacera l'enfant que nous devrions avoir...

— Tu es... tu es un bon fils, — bredouilla Neua d'une voix étranglée.

— Permets que je finisse ce que j'ai à dire, vieux père!... Tao restera parmi nous et sera de la famille. Nous sommes très pauvres, il est vrai, mais il est plus pauvre encore et misérable que nous, et nous partagerons avec lui notre riz et notre bétel. Et puis, il est jeune et musclé, et je lui enseignerai à ramer : de la sorte, il pourra remplacer ma femme à l'avant du sampan, et Thi-Teu n'aura plus à s'occuper que de la cuisine... Les jours où je n'aurai pas trop de travail, nous pêcherons et nous irons vendre notre poisson au marché de Hongaÿ. Enfin, s'il se plaît sous notre toit, nous pourrons...

— Hoc, tu es un bon fils, — répéta Neua. — Ton idée est excellente... Que dis-tu de cela, ma fille?

— Je dis, père, que mon mari est un homme très sage, et que tu as raison de l'approuver. Il n'est pas possible de laisser ce malheureux dans sa misère et sa solitude. Mon cœur se déchire à la pensée qu'il s'en irait tout seul, encore tout seul, en butte à la férocité des hommes et des bêtes. Tu l'aimes, toi, tu l'aimes déjà.

— Certes, certes... Mais lui-même acceptera-t-il?

L'inconnu se mit à sangloter :

— Ne me renvoie pas, vieux père, ne me renvoie pas! Je travaillerai, je ramerai avec ton fils, j'aiderai ta fille à fendre son bois, je... je...

— Tu vois, — reprit Hoc, — il ne demande pas mieux que de rester. Qu'il reste donc!... Alors tes nuits seront calmes, père, tes nuits ne seront plus troublées par les plaintes des Esprits, car avec lui nous allons pouvoir enfin...

Neua se dressa, la face illuminée et transfigurée par l'allégresse; il plaça sur les épaules du suppliant ses mains frémissantes :

— Tu es nôtre désormais, puisque les miens le souhaitent, puisque tu le veux aussi. Enfant, ne nous fus-tu pas envoyé par les Génies favorables?... Voilà que, par toi, va s'accomplir mon vœu de retour vers les hauts pays où reposent nos pères. Nous allons mettre en chantier le sampan qui doit nous ramener vers ces terres où je suis né. Lorsque viendra le printemps, nous partirons, le cœur léger : tu tiendras l'aviron de proue, comme l'eût tenu mon petit-fils... Nous partirons, nous partirons et les Esprits conduiront notre barque.

Alors Tao se coucha sur la terre battue de cette case qui devenait sienne, baisa les pieds du vieux Neua, de Hoc et de Thi-Teu, et se prosterna trois fois devant l'autel des ancêtres...

Toute l'après-midi, ils burent du thé, fumèrent des cigarettes et mâchèrent le bétel, — et Neua leur raconta des légendes mirifiques.

ÉMILE NOLLY

(A suivre.)

« LE POËTE DÉCHU »

PAR

ALFRED DE MUSSET

Le 15 décembre 1839, sur une feuille volante de papier bleu, la *Revue des Deux Mondes* annonçait, comme devant paraître prochainement, ce roman nouveau : *le Poëte déchu*, par Alfred de Musset.

« Le poëte déchu », hâtons-nous de le dire, c'était simplement le poète réduit, par les nécessités de la vie matérielle, à écrire en prose.

Deux ou trois mois auparavant, Alfred de Musset avait déclaré à son frère : « Vous voulez absolument de la prose? Eh bien, je vous en donnerai. » Sa table de travail était alors couverte de pages manuscrites. Et, comme la première de ces pages ne portait aucun titre et comme son frère s'en étonnait : « Tout à l'heure, — répliqua-t-il, — tu me diras comment cela s'appelle. Ce n'est ni un mémoire, puisque l'histoire n'est pas tout à fait la mienne, ni un roman, puisque je parle à la première personne. Il y a trop de choses inventées pour que ce soit une confession, et trop de choses vraies pour que ce soit un conte fait à plaisir. C'est une œuvre sans nom. Ce qu'il y a malheureusement de très réel, c'est la douleur qui me l'a dictée et les larmes que j'ai versées en l'écrivant[1]. »

Alfred de Musset lut alors à Paul « cette œuvre bizarre », ou du moins ce qu'il en avait écrit. Paul en a publié, beaucoup plus tard, en 1877, dans sa *Biographie* d'Alfred, ce qu'il appelle l' « introduction », — de ton quelque peu romantique : — « Bien que le motif qui vous pousse soit une chose assez misérable, puisque ce n'est qu'un peu de curiosité, vous saurez de moi tout ce que vous voudrez, etc... J'ai été poëte, peintre et musicien; mes misères sont celles d'un artiste, et mes malheurs sont ceux d'un homme. Lisez-les comme votre journal[2]. »

1. *Biographie d'Alfred de Musset*, par Paul de Musset, pp. 222-223 (1 vol. in-18; Paris, 1877, Charpentier, éditeur).

2. *Biographie*, pp. 223-224.

« A la suite de cette première page, — dit Paul de Musset, — venait l'histoire d'un jeune homme heureusement doué, enfant gâté d'une famille aisée, faisant des vers, de la peinture, de la musique, pour son plaisir et avec succès. Le récit était composé de quelques impressions de l'enfance et de la jeunesse de l'auteur[1]. »

Mais ce « récit », Paul de Musset ne le publie pas. Il préfère continuer l'analyse : « Avant d'arriver à son chagrin présent, et pour mieux en faire ressortir la misère et la vulgarité, Alfred commençait par l'histoire de son premier chagrin et de la première blessure qu'il avait rapportée d'Italie. » — Et cette histoire, ou plutôt son épilogue, Paul en a publié deux pages, simples et touchantes, au cours d'un chapitre précédent : « Je crus d'abord n'éprouver ni regret ni douleur de mon abandon, etc.[2]... » Plutôt que d'y revenir, il poursuit : « Un revers de fortune imprévu changeait tout à coup la position du héros. Obligé de subvenir aux besoins d'une grand'-mère et de quatre jeunes sœurs, il mettait à profit ses talents pour vivre. Il écrivait des romans. »

De ces romans, ou de ce qu'en disait leur auteur, Paul ne rapporte rien, sinon que ces « premiers ouvrages réussissaient ». Invité par le libraire à en écrire d'autres, « le malheureux jeune homme », au bout d'un an, sentait son imagination s'épuiser, il « perdait courage ». Et Paul de citer encore une page, — encore assez romantique, celle-ci : — « Une nuit, ou plutôt un matin, car j'avais écrit jusqu'au jour, j'étais assis devant une table, etc.[3]. »

Et l'analyse reprend : « Après la peinture de cette nuit d'angoisses venait une dissertation sur le poëte et le prosateur. » — Elle a paru, dans les *Œuvres posthumes* (1866)[4]. — « Le reste, ajoute Paul, n'existait encore qu'en projet... »

En attendant qu'il l'eût écrit, ce reste, Alfred se demandait s'il devait appeler l'ouvrage le *Rocher de Sisyphe* ou bien *le Poëte déchu*. « Je suppliai mon frère, dit Paul, de choisir le premier titre ; je lui représentai le plaisir qu'éprouveraient les envieux à dire que cet ouvrage était une nouvelle *Confession d'un enfant du siècle*[5]. Alfred releva la tête avec fierté, en répondant : *Ils n'oseraient !...* »

1. On sait que l'auteur avait alors vingt-neuf ans.

2. *Biographie*, pp. 133-135. — Rapprocher de ces pages une réponse faite par Alfred, en 1835, à son ami Tattet, que Paul rapporte un peu plus loin (p. 141). Il ajoute en note : « Ces lignes se retrouvèrent plus tard dans le *Poëte déchu*, à peu près dans les mêmes termes. »

3. *Ibid.*, pp. 225-226.

4. On peut d'ailleurs en rapprocher une autre page citée dans la *Biographie* (pp. 143-144) comme une « nouvelle définition » de « ce qu'on appelle un poëte » et comme empruntée au *Poëte déchu* : « N'en doutez pas, c'est une chose divine que cette étincelle fugitive, etc. »

5. La *Confession d'un Enfant du Siècle* avait paru au commencement de 1836.

Donc le 15 décembre, la *Revue des Deux Mondes* annonce *le Poëte déchu* : « On ne ferait jamais rien de hardi, riposte Alfred aux remontrances de Paul, si on pensait aux envieux et aux malveillants. » Paul, ce jour-là, propose de recourir à l'arbitrage de l'ami Tattet :

« Mon frère lui lut *le Poëte déchu.* Tattet interrompit plusieurs fois le lecteur par des cris d'admiration ; je vis des larmes dans ses yeux :

» — Depuis Jean-Jacques Rousseau, disait il, on n'a rien écrit de plus éloquent.

» Après la lecture, je le laissai seul avec son ami. Mon frère lui-même se chargea de lui soumettre mes objections. Tattet ne les trouva pas fondées ; mais le lendemain Alfred m'apprit qu'il avait brûlé plusieurs pages de ce roman. Ce n'était pas là ce que je lui demandais. Il déposa le reste dans un carton, en disant que cette prose contenait de bonnes idées à mettre en vers. Le poëme de *Sylvia*, qui parut le 1er janvier 1840, fit oublier aux lecteurs de la *Revue* les promesses de la livraison précédente. Longtemps après, quelques pages du manuscrit furent encore jetées au feu, et mon frère me fit promettre d'anéantir ce qui pourrait lui survivre de cet ouvrage, à l'exception de certains passages cités plus haut, et pour lesquels je lui demandai grâce. Aujourd'hui vingt et quelques feuilles d'écriture, dernier débris de ce précieux document, existent encore. Elles sont admirables ; je viens de les relire avec une émotion profonde, et, si je pouvais en disposer, je n'hésiterais pas à les publier, persuadé qu'elles feraient autant d'honneur au caractère de l'homme qu'au talent de l'écrivain ; mais, quelque regrettables qu'elles soient, je l'ai promis : elles seront détruites[1]. »



Paul de Musset a-t-il tenu cette malencontreuse promesse? Et quelles pages Alfred de Musset avait-il brûlées lui-même? Nous n'en savons rien. Mais en 1896, madame veuve Martellet, de son nom Adèle Colin, qui durant les dix dernières années du poète (1847-1857) l'avait servi en dévouée gouvernante, sollicita par l'entremise de François Coppée l'assistance de l'Académie française ; elle voulut témoigner sa reconnaissance à l'auteur des *Humbles* et lui porta quelques papiers qui lui venaient de son maître. Et c'est ainsi que dans les papiers mêmes à nous laissés par François Coppée nous avons trouvé une copie manuscrite du *Poëte déchu*, — de presque tout ce qui jamais en exista, sans doute, et sans doute aussi est-ce tout qui en subsiste.

1. *Biographie*, pp. 236-237.

Quant à l'authenticité, la provenance de cette copie fût-elle moins probante, il suffirait de lire ces pages inédites pour en juger : moins « éloquentes » peut-être que tel ou tel des morceaux publiés dans la *Biographie*, — que « l'introduction » ou que « la peinture de cette nuit d'angoisses », — elles ne sont pas moins « admirables », étant de la plus jolie prose, pour user d'une épithète modérée, qu'ait jamais écrite Alfred de Musset. Aussi bien font-elles « autant d'honneur au caractère de l'homme », en effet, « qu'au talent de l'écrivain ». N'ayant promis à personne de les détruire, nous croyons devoir les publier.



Dans notre copie, après l' « introduction » publiée, sauf des différences tout à fait insignifiantes, par Paul de Musset, vient immédiatement le « récit composé de quelques impressions de l'enfance et de la jeunesse de l'auteur », — récit jusqu'à présent inédit :

Je suis d'une honnête famille qui n'était ni riche ni pauvre. J'avais reçu de la nature un caractère facile, et, si vivre est un bien, j'ai été le bienvenu en ce monde. Mes inclinations ne furent pas contrariées ; mon père me laissa le choix de ma carrière. Je m'exerçai d'abord, comme je vous l'ai dit, à la peinture et à la musique [1] ; à dix-huit ans, j'hésitais encore sur l'état que j'embrasserais, lorsque le hasard me lia avec quelques jeunes gens qui s'occupaient de littérature. Ils faisaient des vers, j'en fis comme eux, et mes premiers essais réussirent. Cependant je ne songeais pas à me livrer à la Poésie, qui ne me semblait qu'un passe-tems. Ma famille demeurait à la campagne ; je venais à Paris presque tous les jours, et je m'amusais à chercher des rimes en marchant au bord de la rivière [2]. Mais le reste du tems je m'occupais d'autre chose.

Il arriva un jour que, devant une assez nombreuse assemblée, on me fit réciter un morceau de ma façon. Les louanges me furent prodiguées, et la vanité me monta au cerveau. J'étais paresseux et insouciant ; il me parut agréable d'être un génie en herbe, par boutades, à ma fantaisie, et sans avoir l'air d'y penser. Je jouais, d'un air d'indifférence, avec ma petite gloire naissante ; je me fis une muse de mon caprice, et les femmes

1. Voir la *Biographie*, pp. 71-72. — Voir aussi la *Confession d'un Enfant du Siècle*, première partie, chap, IV.

2. Voir la *Biographie*, pp. 72-73.

trouvèrent que j'avais raison. Je devins bientôt le héros d'un cercle dans lequel je brillais à mon aise ; dans ce tems-là, vous y êtes peut-être venu un jour, et vous m'avez peut-être applaudi, au lieu de me frapper sur l'épaule et de me demander à quoi je pensais.

A quoi pensais-je, en effet? je l'ignore, et il ne me serait pas facile de dire à présent ce que je pouvais avoir dans l'esprit. Rien en moi n'était développé, ni passion, ni penchant, ni même de désirs. J'avais des sensations et point d'émotions. Je cherchais le plaisir et l'imprévu ; j'étais hardi et tout me réussissait ; ma vie était une espèce de rêve insignifiant et assez doux, et je brodais cette toile d'araignée. Certes, s'il ne s'agissait que de vous faire des contes comme il s'en dit après souper, je pourrais payer mon écot : j'ai connu et même dédaigné des enivrements qui suffiraient à griser bien des têtes. Cela se conçoit aisément : ma Poésie, ou, pour mieux dire, ma versification s'adressait aux femmes ; n'aimant point, et par conséquent ne pouvant être aimé, je m'essayais à plaire ; j'ai encore quelque part, dans une vieille armoire, les manuscrits de cette comédie, qui dura deux ans [1].

C'était vers 1829. Vous savez ce qu'était et ce qu'est devenue la Poésie de ce tems-là. Je n'ai que faire de vous raconter ce qu'on nommait alors une nouvelle école, et les vieilleries qu'on inventait. Quoique le cœur me manque en y pensant, il faut cependant que je vous dise de quelles puérilités pitoyables on entretenait les esprits, et quel chemin on ouvrait à la jeunesse. Une querelle littéraire avait occupé et divisé la France entière ; les chefs-d'œuvre des écrivains étrangers, introduits chez nous par une femme [2], avaient été le sujet de cette dispute ; la lutte avait été longue, mais du moins noble et presque imposante : la France défendait sa gloire contre le reste de l'Europe, et cela en valait la peine. Mais enfin tout était conclu ; à demi éludée, à demi résolue, la question était abandonnée, et ce bavard champ de bataille avait lassé les parlementaires. Qu'arriva-t-il? L'esprit de controverse, comme Messaline, était épuisé mais non rassasié ; à une querelle de pensées succéda une querelle de paroles. On se mit à épiloguer sur des livres, puis sur des

1. Cf. tout ce passage avec la *Biographie*, pp. 71-80.

2. Madame de Staël, — est-il besoin de la nommer?

pages, puis sur des périodes, puis sur des épithètes, puis sur la virgule d'une césure. Les sophismes d'un théologien discutant un cas de conscience ne sont pas plus inutilement raffinés que les commentaires que l'on forgeait alors ; après une guerre sérieuse, c'était le semblant d'une escarmouche ; ceux mêmes qui avaient mis en question Sophocle et Shakespeare, après avoir poussé l'une contre l'autre ces deux immortelles statues, analysaient au microscope les blessures qu'elles s'étaient faites en se touchant.

J'imaginai de mordre à cette fadaise. Tel que je vous ai dit que j'étais, à dix-neuf ans, ne connaissant rien de ce monde, ni les choses, ni les êtres, ni les passions, je m'avisai de jouer avec les mots, et de me faire des hochets de ces symboles qui représentent tout, les passions, les êtres et les choses. Je les retournais au hasard comme un étudiant désœuvré remue des dominos sur la table d'un café ; je les jetais à croix ou pile pour les entendre résonner ; le plus sonore et le plus bizarre, le plus nouveau surtout, était le meilleur ; peu m'importait le reste, et quand la pensée arrivait étonnée de se trouver là, il fallait bien qu'elle eût l'air d'y être[1]. Ce métier m'amusait ; j'y montrais de l'audace : il va sans dire qu'on m'encouragea.

Parmi ceux qui m'aidaient à cette débauche se trouvait un jeune homme qui avait fait ses études avec moi. Nous avions eu tous deux, au collége, une rage de comédie, nous passions nos jours de congé à jouer les répertoires de tous les théâtres ; dans la semaine, en allant en classe, nous nous racontions l'un à l'autre les romans que nous avions lus ; cette soif étanchée au hasard avait jeté dans ma mémoire et dans mon imagination une confusion extrême ; il m'en restait pourtant cela de bon que j'avais appris à tout aimer, à choisir partout, et à tout essayer ; ce désordre même avait quelque bon sens[2].

J'étudiais toujours la peinture. Là, sans doute, dans cet art plastique, qui n'a affaire qu'aux lignes et aux couleurs, la vérité aurait dû m'apparaître ; mais que peut-on voir, quand

1. Alfred de Musset savait mieux que personne le fort et le faible de tous ses ouvrages : il souffrait de voir la critique, après la publication des *Nuits* (1835-1837), en être encore à lui reprocher les *Contes d'Espagne et d'Italie* (1830). — *l'Andalouse* et le « point sur un i » de la *Ballade à la Lune*, — et croire ou feindre de croire qu'il en était resté là.

2. Voir la *Biographie*, pp. 34-38, 45-47, 52-55.

on n'a pas d'yeux? Il n'était pas plus question alors de la nature dans les ateliers que dans les théâtres. Rubens et Raphaël avaient eu le même sort que Shakespeare et Sophocle ; il s'était élevé, en leur honneur, une discussion encore plus inutile que la querelle des classiques et des romantiques : car que pouvaient gagner des Français à opposer la Flandre à l'Italie? Mais c'était la mode de rire des maîtres parmi Messieurs les écoliers; chacun avait sa petite bannière, à l'ombre de laquelle il tranchait du grand homme, et barbouillait les yeux fermés. Les modèles, il est vrai, posaient pour la forme, mais ce n'était pas eux qu'on regardait; les muscles, les veines, les bras, les visages, n'étaient rien, il n'y avait que le coloris. Ajoutez à cela que, pour mieux faire, j'avais découvert un atelier de femmes, dans lequel, je ne sais sous quel prétexte, on m'avait admis ; en sorte que, fidèle en tout à mes habitudes, je trouvais encore moyen de trôner là parmi les cotillons.

Si j'eusse été plus savant en musique, cette belle passion m'eût fait grand bien, mais elle ne m'était pas encore venue et il ne se pouvait pas qu'elle me vînt de sitôt : la musique n'est rien pour qui n'a rien senti. A cette époque. d'ailleurs, on ne l'outrageait pas: dans le désordre universel le génie de Rossini l'avait préservée. Le tems des trompettes n'était pas encore venu.

Me voilà donc sur le pavé de Paris, donnant, comme on dit, de belles espérances, et bien convaincu que j'étais quelque chose; d'une conduite. au reste, assez dissipée, affectant des idées de rouerie qui rimaient avec ma Poésie, fier de passer quand on se retournait, n'étant jamais seul, même devant mon miroir, vanté par des écervelés de mon âge, me raillant de ceux qui me blâmaient, déraisonnant avec des grands hommes de ma taille, amoureux fou d'un vers baroque, d'une phrase gothique, d'un sonnet gaulois, criant qu'on avait péché une perle...



Ici manquent, malheureusement, plusieurs pages de copie. Paul de Musset nous a donné l'analyse de l'original : « Alfred commençait par l'histoire de son premier chagrin... » — Et peut-être les pages que l'auteur a brûlées lui-même, en deux fois, avaient-elles trait à ce voyage d'Italie et notre copie est-elle postérieure à ces premiers holocaustes. — « Un revers de fortune imprévu changeait tout à coup la

position du héros... Il écrivait des romans. » Ici reprend notre version :

Je ne me laissai point abattre; j'allai bravement chez un un libraire lui proposer de faire de la poésie; il répondit que cette sorte de marchandise était en baisse pour le moment, que le commerce n'allait pas, mais que si je voulais lui faire un roman, il me donnerait vingt sous par exemplaire.

Il se s'agissait pas de se résoudre, mais de se risquer[1], et je le fis. Plusieurs de mes amis, de ceux-là mêmes qui m'avaient encouragé à quelque autre chose, me félicitèrent du choix du sujet et de la facilité de mon style. Mon sujet était italien, ou espagnol, je ne sais plus lequel des deux; le livre se vendit passablement, et j'en recommençai immédiatement un autre. Celui-ci eut encore plus de succès que le premier; on en expédia en province cinquante volumes de plus. Les héros de mon troisième ouvrage furent des Français; la mode avait changé; les femmes commençaient à porter des manches plates et les coiffeurs à se dégoûter de l'Italie; le quatrième fut Corse, le cinquième Russe; dispensez-moi d'aller plus loin.

Comme je ne veux pas vous en faire accroire, je ne vous dirai pas que j'ai senti d'abord une grande honte. Si ce que j'écrivais ne valait rien, la pensée qui me soutenait était bonne; la nécessité est une muse à laquelle le courage donne sa poésie. D'autre part, la mort de mon père m'avait jeté pour la seconde fois dans un cruel chagrin, mais tout autre que le premier; c'était une douleur sans larmes, muette, et qui ne devint jamais douce : la mort frappe ailleurs que l'amour[2]. Tant que mon père avait vécu, nous avions occupé au premier étage un appartement assez commode; nous demeurions maintenant au quatrième, et, là, tout était deuil; lorsque j'avais passé cinq ou six heures à grossoyer seul dans ma chambre, j'allais faire une visite à ma grand'mère, me chauffer à

1. *Sic.* — Peut-être fallait-il lire : « se résigner ».

2. Paul de Musset, après avoir raconté la mort presque subite de son père, ajoute :

Bien souvent j'ai vu mon frère pleurer pour des chagrins de cœur; mais, dans cette occasion, son chagrin plus profond et plus calme restait muet. « C'était, comme il le disait, une de ces douleurs sans larmes qui ne deviennent jamais douces et dont le souvenir conserve toujours son amertume et son horreur, car la mort nous frappe autre part que l'amour. »

(*Biographie d'Alfred de Musset*, p. 106.)

son feu, embrasser les enfants, puis je revenais à ma tâche. Ce que j'écrivais importait peu, et je n'étais, en somme, ni plus gai ni plus triste qu'un honnête artisan qui fait son métier.

Peut-être me demanderez-vous pourquoi cet artisan ne s'essayait pas à mieux faire, et à tirer parti de son métier; je pourrais dès à présent vous en donner deux raisons; la première, c'est que le tems me pressait, qu'il fallait tant de pages par jour, et avoir fini au moment fixé; la seconde, je vous l'ai déjà dit, c'est que, soit par ignorance, soit par une aversion naturelle, soit par paresse d'écrire, je déteste la prose, mais je tâcherai tout à l'heure de m'expliquer mieux.

Ce ne fut guère qu'au bout d'un an que je commençai à souffrir de ce travail forcé.

Suit la page publiée, sauf quelques différences peu importantes — nous allons dire lesquelles, — par Paul de Musset :

« Une nuit, ou plutôt un matin, car j'avais écrit jusqu'au jour, j'étais assis devant ma[1] table; je venais de finir un volume... Au dernier chapitre de mon livre se trouvait racontée la mort de deux amants, ébauchée à la hâte, comme le reste, et ce chapitre était devant moi. En y jetant les yeux machinalement[2], un étrange souvenir me frappa. Je me levai, à demi assoupi, j'allai prendre le Dante[3], dans ma bibliothèque, et je me mis à lire le récit de Françoise de Rimini. Vous savez que ce passage n'a guère que vingt-cinq vers... Lorsque j'arrivai au dernier, où le Poëte tombe comme un cadavre, je me laissai aller[4] à terre en pleurant.

» Faisant d'abord un retour sur moi-même, je sentis que ma misère, mon travail et mon courage même m'avilissaient[5] ; vingt-cinq vers, me disais-je, rendent un homme immortel, pourquoi? parce que celui qui lit ces vingt-cinq vers après cinq siècles, s'il a du cœur, tombe à terre et pleure, et qu'une larme est ce qu'il y a de plus vrai, de plus impérissable au monde. Mais ces vingt-cinq vers, où sont-ils? Noyés dans trois poëmes. Ce ne sont pas les seuls beaux, il est vrai, et nul ne peut dire que ce soient les plus beaux; mais ils suffisaient[6].

» Eh bien, qui sait si ce qui les entoure, si ces trois poëmes[7], et

1. Paul de Musset — ou le typographe — a mis : « une table ».
2. Paul de Musset a corrigé : « Je me levai machinalement ».
3. Paul de Musset dit : « le poëme de Dante ».
4. Paul de Musset dit : « tomber ».
5. Paul de Musset a supprimé tout ce commencement de la phrase.
6. Paul de Musset ajoute — ou le copiste a négligé — cette fin de phrase : « à eux seuls pour préserver le poëte du néant ».
7. Paul de Musset dit : « ces trois longs poëmes ».

tant de pensées, et tant de voyages, et la muse exilée, et l'ingrate patrie, n'étaient pas nécessaires[1] pour que ces vingt-cinq vers se trouvassent dans ce livre qui, au bout du compte[2], n'est pas lu tout entier par deux cents personnes par siècle[3]? C'est donc l'habitude du chagrin et du travail, c'est donc l'infortune, sinon la misère, qui fait jaillir la source; et qu'une goutte en reste, c'est assez, n'est-ce pas? Et[4] si, au lieu de cela, travail et chagrin, misère et habitude se réunissent pour dessécher la source, pour dégrader l'homme, l'amoindrir et l'user[5], cette goutte qui fût[6] peut-être tombée, cette larme[7], que deviendra-t-elle? Elle coulera sur le carreau... »

Paul de Musset finit en ces termes : « Elle coulera sur le carreau et sera perdue. » Notre copie continue autrement :

Elle coulera sur le carreau pendant que l'homme tient sa tête entre ses mains et pleure de rage et de fatigue.

Je vous demande pardon, Messieurs, si je déclame à ma façon, d'une manière un peu décousue. J'ai oublié, avant de commencer, de faire le plan de mon autopsie : permettez-moi maintenant d'essayer de vous dire quelle est la distance qui, selon moi, sépare le poëte du prosateur.

Pour qu'il n'y ait pas ici d'équivoque, j'appelle poëte celui qui parle en rimes (car il y a aussi des poëtes en prose, à ce qu'on dit). Je vous soumets mon opinion.

Ici vient le morceau publié — sauf quelques lignes à peu près dénuées d'intérêt — dans les *Œuvres posthumes*, sous ce titre, *le Poëte et le Prosateur*, depuis la première phrase : « Le poëte n'écrit presque jamais la réflexion... », jusqu'à cette phrase éminemment finale : « Arrivé au terme de sa gloire, le dernier regard qu'il jette sur ce monde est encore celui d'un enfant. »

Après quoi le copiste écrit entre parenthèses : *La suite a été brûlée par ordre de l'auteur.*

N'empêche qu' « il y ait aussi des poëtes en prose », — n'est-ce pas l'opinion du lecteur? — et que, si Alfred de Musset, comme il le disait à son frère, a versé des larmes en écrivant ces pages de prose, elles n'ont pas « coulé sur le carreau », elles ne sont pas aujourd'hui perdues.

JEAN MONVAL

1. Paul de Musset dit : « si tout cela n'était pas nécessaire ».
2. Paul de Musset a supprimé : « au bout du compte ».
3. Paul de Musset dit : « par an ».
4. Paul de Musset dit : « Mais ».
5. Paul de Musset dit : « pour amoindrir l'homme et l'user ».
6. Paul de Musset dit : « serait ».
7. Paul de Musset ajoute — ou le copiste a négligé : — « qui aurait pu être féconde ».

LE RECRUTEMENT

DES TROUPES NOIRES

A cette même place, le 15 juillet, le colonel Mangin énumérait les raisons pour lesquelles nous serions, sous peu, contraints d' « appeler l'Afrique à notre secours », — comme disait, quelques jours plus tard, M. Messimy, — et de doubler nos régiments de France d'une puissante réserve noire.

L'idée du colonel Mangin a fait fortune : on va la mettre en pratique; un premier effectif noir — faible, il est vrai : un bataillon — doit servir prochainement de terrain d'expériences. Un petit bataillon de 600 hommes, quand il faut une armée ! En outre, créé en 1910, il fournira des résultats, d'ailleurs peu concluants, vers la fin de 1911. Aucune mesure nouvelle de quelque envergure ne viendra, par suite, au budget de 1912. Nous voici, tout doucement, parvenus à 1913. Encore un an d'études complémentaires, d'essais en grand. C'est au mieux en 1914, mais bien plus probablement en 1915 que nous nous mettrons vraiment à recruter notre armée nouvelle. Or, il dépendrait de nous de disposer alors, de 60 ou 75 000 hommes déjà dressés, tout prêts.

Un mot d'abord sur le chiffre lui-même. Des précédents historiques accumulés, tirons cet enseignement que des effectifs considérables ont été, de tout temps, rassemblés et renouvelés par les maîtres successifs de l'Afrique, malgré les organisations rudimentaires d'administration dont ils disposaient. Les plus récents parmi eux, ceux que nous avons connus, mar-

chaient à la tête de vraies armées. C'est avec des dizaines de milliers d'hommes qu'El-Hadji-Omar entreprit de barrer à Faidherbe le Sénégal, en y jetant une montagne. Samory entretenait à peu près 40 000 fantassins, cavaliers, raccoleurs, valets, palefreniers, sinon tous soldats, du moins tous *sofas*, prêts à faire le coup de feu à l'occasion : après le siège de Kong, ses campements abandonnés couvraient une trentaine de kilomètres carrés. Dans le même temps, Babemba maintenait sous les armes à Sikasso, à Kinian, environ 15 000 hommes, et nos troupes indigènes, alors plus nombreuses qu'aujourd'hui, n'allaient pas à moins de 20 000 hommes. Au total, l'ancien Soudan, bien moindre que notre Afrique Occidentale, mettait sur pied 60 000 hommes.

Le gouverneur de cette Afrique, M. Ponty, estime possible un recrutement annuel de 5 000 hommes, qui, en quatre années d'engagement, fourniraient 20 000 hommes : en quinze années, nous aurions 75 000 hommes ; pour porter l'effectif à 100 000 hommes en quinze années, 6 700 recrues suffisent par année; en 1908, nous avons sans aucun effort trouvé les 8 000 volontaires, auxquels se limitaient nos besoins; certains estiment que nous pouvons facilement demander à notre Nigritie 15 000 hommes par an. A ce taux, en 1916, nous aurions sous les armes les 100 000 noirs demandés. A l'encontre de ce chiffre de 15 000 hommes, aucun argument, tiré des faits, ne peut être invoqué. Bien au contraire : comme un crédit public solide voit couvrir plusieurs fois ses emprunts, de même nos appels d'hommes ont toujours été dépassés. Notre Afrique Occidentale compte 12 millions d'habitants au bas mot, et ce nombre officiel nous ménage des surprises. Pour peu qu'on ait pratiqué le recensement des indigènes. on sait que cette opération comporte trois phases inévitables, Une première estimation, faite *de visu*, d'après les cases, les familles ou les dimensions des villages, aboutit à des chiffres toujours exagérés, parfois doubles et triples des véritables. Par la suite, les chiffres s'abaissent fort au-dessous de la réalité : le recensé se défie et l'intérêt du recenseur, auquel, fût-il un saint, il ne fermerait pas l'oreille, est de le laisser faire. Au fond, tous deux sont d'inconscients complices, car l'effort financier à produire, partant à demander, sera propor-

tionnel au chiffre de population définitif. La presque totalité de notre Afrique Occidentale en est encore à cette phase, dont, seul, un recensement nominatif marquera la fin. J'ai pratiqué maintes fois des opérations nominatives et l'une d'elles fit ressortir à 20 000 âmes des peuplades comptées jusque-là pour 12 000. Il en sera de même un peu partout : la population réelle de l'Afrique occidentale ne doit pas être inférieure à 16 millions d'individus. Gardons pourtant le chiffre 12 millions qui, lui, n'est pas contesté.

L'âge propice au recrutement volontaire ne s'étend point au delà de la vingt-cinquième année : en revanche, la précocité des noirs en fait dès la quatorzième des hommes solides. J'admettrai comme limite inférieure seize ans; mais rien n'empêchera qu'un gars, musclé comme ils le sont là-bas, ne s'engage, s'il lui chante, à quatorze ou quinze ans, puisque lui et nous serions fort en peine de deviner son âge. De seize à vingt-cinq ans, dix années de vie masculine sur lesquelles le recrutement portera utilement. Pour une population de 12 millions d'âmes, le nombre d'hommes compris dans cette tranche de la vie est d'environ 836 000. Y prélever 100 000 hommes correspond à un pourcentage de 11.96. Or, pour entretenir à son effectif actuel de 480 000 soldats notre armée française, au moyen d'un recrutement qui porterait sur dix années consécutives, il faudrait demander à la nation 18,11 p. 100 de cette part de population masculine : c'est un tribut de 90 p. 100 que paie à la défense nationale l'ensemble des Français de vingt et un à vingt-trois ans. Le chiffre de 11,96 p. 100 n'a donc, comparativement, rien d'excessif.

Ajoutez qu'en Afrique, le nombre et l'exercice des professions sont fort limités. On n'en est pas réduit à « gagner » une vie qu'on se contente tout simplement de vivre. Chacun est assuré, dès sa naissance, de manger, boire, dormir et procréer, car il n'est pour homme ou femme de célibat, que volontaire. Il suit de là qu'aucun travail indispensable, aucun souci d'une vie à assurer, puis à parfaire, n'exige impérieusement toute l'attention de l,homme, à l'époque de l'existence qui est pour nous décisive. Dans cette heureuse vie, l'exercice de la seule profession régulière, que nous ayons importée,

celle des armes, unit les attraits de la gloire, du profit et de l'uniforme. Tout cela pousse le noir à suivre ses goûts qui sont guerriers.

Autre remarque : le taux de 11,96 p. 100 baissera rapidement. Si en Afrique occidentale les morts jadis sont allés vite, il en va de même aujourd'hui des vivants : veillons à ne pas empoisonner d'alcool allemand nos réserves de forces humaines, et nous verrons, longtemps encore, ce réconfortant spectacle : une forte femme enceinte, qu'enfourche un marmot juché sur son dos, tandis qu'un autre négrillon trottine autour d'elle. Voici dix ans qu'a disparu Samory, et vingt déjà que de certaines régions, où il erra, ses razzias ont cessé d'arracher dix mille individus chaque année, pour les jeter aux marchés du désert ou sur les autels des dieux dans la forêt mystérieuse : dix mille captifs supposaient soixante mille cadavres. Toutes ces forces fécondes, jadis perdues, se sont peu à peu reformées ; là où, voici douze ans, j'ai parcouru de Sirdardougou à Dabakala 300 kilomètres, sans rencontrer autre chose humaine que cadavres et squelettes, cent mille personnes et plus, multiplient aujourd'hui l'espèce.



Toutes les parties de notre empire noir ne sont pas aptes à fournir au recrutement. La zone forestière nous est généralement trop fermée, pour qu'on puisse faire état de son apport. Nous sommes en lutte ici avec l'ennemi, non pas des Blancs seulement, mais de l'espèce humaine tout entière, la forêt tropicale, ce cinquième élément, le plus hostile à toute pénétration animale. Sous son épais manteau, les races humaines sont encore trop retardataires pour qu'on puisse leur confier une part quelconque d'une tâche sociale. Pourtant il est des exceptions, indices d'un avenir meilleur. On sait les qualités guerrières de la race achantie : les Anglais en firent l'épreuve, lors de l'expédition de Coumassi, l'une des plus dures qu'ils aient menées, à leur avis. C'est aux mêmes Achantis, qu'en 1901-1902 nous nous heurtâmes dans l'inextricable forêt du Baoulé. De pénibles colonnes amenèrent un calme presque absolu;

mais de temps à autre, une explosion l'interrompt. Le Baoulé nous est profondément hostile. Pourtant, parmi les troupes noires qui, au Maroc, ont remplacé les bataillons européens, figurent nombre de Baoulés. Je les vis dans le temps qu'on les recrutait. Je n'aurais jamais cru possible aussi rapide transformation de voleur en gendarme. Ils se sont montrés à Casablanca dignes de leurs émules soudanais et l'un deux obtint, le premier de sa race, la médaille militaire.

Tenons toutefois en ce moment le recrutement en pays baoulé pour chose exceptionnelle, ainsi que dans toute la zone forestière, y compris le Congo, sauf bien entendu dans les steppes et sur le bord des grands fleuves. Admettons franchement que le problème concerne notre seule Afrique Occidentale et rangeons les indigènes en deux catégories : l'une à réserver, l'autre susceptible de rendre abondamment.

La religion ne fait rien à la chose : s'inquiéter du nombre plus ou moins élevé de musulmans incorporés dans nos troupes noires dénoterait une méconnaissance complète, tant du tirailleur que de l'indigène africain. On pourrait dire, sans paradoxe, que le zèle religieux décroît avec les latitudes. Il en est une où l'énervement du climat interdit toute ardeur. On trouve sur les rives du Niger, du Sénégal, des islamisants scrupuleux, mais non pas fanatiques. Dans le bas Soudan, l'islam a perdu presque entièrement son caractère religieux, pour se réduire à n'être plus qu'un simple lien d'affaires. L'inconnu qui passe, chargé d'une pacotille, s'adresse directement au musulman du village, qu'on lui a indiqué. Après les saluts d'usage, il prend place autour de la calebasse qui sert à l'alimentation commune : l' « Allah il allah » a suffi à le présenter. Quand il est rassasié, on lui demande qui il est. Ces gens, s'ils répètent de mémoire le Coran, en ignorent profondément le sens, toute leur religion consiste en quelques pratiques. Deux tiers au moins des habitants sont fétichistes et, du troisième, très peu, quelques Maures ou Touaregs seuls sont en état d'attacher un sens précis à ce mot : la guerre sainte. Au reste, fussent-ils fanatiques, l'histoire de la conquête soudanaise serait un perpétuel démenti au prétendu antagonisme entre l'islam et notre discipline.

Tous les chefs noirs ont usé du caractère sacré, que

revêt le Mahdi, envoyé de Dieu, El-Hadji-Omar, Ahmadou Cheikou, Mahmadou Lamine, Samory n'y ont pas manqué. Tous étaient saints ou thaumaturges. Jamais, néanmoins, la moindre inquiétude n'est venue à ceux d'entre nous qui menaient à leur rencontre des tirailleurs musulmans. Les exemples récents de la Mauritanie, et de l'Adar, l'expérience des colonels Montané et Gouraud sont encore plus frappants. Ici, c'était proprement la guerre sainte, prêchée par les mêmes marabouts maures, auxquels les noirs lettrés vont demander le couronnement de leurs études coraniques. Marabouts, sorciers et chérifs, y ont perdu leur arabe, nos tirailleurs nous ont partout donné la victoire.

Après la religion, la race[1]. Jusqu'en 1904, on s'est assez peu préoccupé de cette question. Les statistiques de l'autorité militaire sont des documents approchés. Il est malaisé de reconnaître, dans une recrue, à qui l'on a affaire : l'engagé lui-même souvent l'ignore, s'enrôle d'ailleurs sous un faux nom; il se donnera de bonne foi pour Bambara, parce qu'il en parle l'idiome, qu'ont appris à ses pères leurs conquérants mandés; cela ne l'empêche point d'être un pur Sénoufo ou Lobi, ou autre chose — ou bien, originaire d'un lieu inconnu, la captivité ou quelque autre accident subit, l'aura transporté avec sa mère dans un autre pays. Inscrit comme Bambara sur son livret, votre Sénoufo restera, par suite, Bambara pour la vie.

Les immenses distances de notre Afrique Occidentale partant les frais de déplacement considérables qu'elles entraînent, font tendre vers un recrutement régional. Il suit de là qu'à l'heure actuelle, pour les régiments sénégalais, le nom de soudanais serait l'appellation véritable. Les régiments même de

1. Dans l'état actuel de nos connaissances, nous pouvons grouper les populations de l'A. O. F. de la façon suivante :

1° Les populations nègres conquérantes, appartenant au groupement *mandé*, rameau de la grande race Bantou, venu de l'Afrique centrale. Les *Bambaras* et leurs cousins immédiats les *Malinkés* et les Soussous, les Sarakolets-Sonninké, les Mossis, les Bobos et Samos, les Agni, etc.;

2° Les Aborigènes noirs, restés ou refoulés sur la côte, dans la forêt ou les montagnes de la boucle nigérienne, Ouolofs et Sérères; Diolas, Sénoufos, Gouros; Habés, etc.;

3° Les envahisseurs blancs : les Arabes et les Berbères (Maures et Touaregs), les sémites du rameau lybien (Peulhs avec leurs métis les Toucouleurs et Sonrhaïs).

Saint-Louis et de Dakar ne sont point exclusivement sénégalais, tant s'en faut. Nombre de Soudanais, en quête d'engagement, descendent le fleuve, pour « faire tirailleur ». Le 2e régiment est exclusivement soudanais ; le 3e, celui de Madagascar, est surtout soudanais et quelque peu sénégalais. Les bataillons formant corps sont exclusivement soudanais. Traduisons en appellations indigènes ces désignations géographiques et administratives et nous dirons : le 1er sénégalais comprend quelques Ouolofs, des Toucouleurs du fleuve, un peu moins de Bambaras, et des divers en petit nombre ; le 2 , des Toucouleurs ou Peulhs en quantité notable, des Bambaras ou Mandés pour l'immense majorité (de 70 à 75 p. 100 environ), nombre de Sénoufos et des divers ; le 3e, des Ouolofs peu nombreux, beaucoup de Toucouleurs, plus encore de Bambaras, un certain nombre de Sénoufos et des divers. Les bataillons formant corps comprennent des Sénoufos, (celui de la Côte d'ivoire presque exclusivement) des Bambaras, des Coussous, des Baoulés, etc. Les spahis sont Ouolofs, Toucouleurs ou Peulhs.

Donc, le recrutement actuel absorbe surtout trois éléments ethniques : les Toucouleurs , les Mandés-Bambaras, les Sénoufos. A côté de ces trois races majeures, Peulhs, Ouolofs et Mossis Bobos fournissent un appoint appréciable.

Les Ouolofs composaient déjà les corps sénégalais de la Compagnie des Indes et de la monarchie. Dans la colonne de 410 combattants, qui, sous les ordres du lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes, quittait Saint-Louis en novembre 1880, pour entreprendre la conquête du Haut-Fleuve, le tiers de l'effectif était ouolof, sauf de rares exceptions. Mais, la paix et le développement économique et agricole, dont a joui le bas Sénégal, ont, depuis lors, multiplié la richesse. Leur situation intermédiaire entre le haut et le bas fleuve et la culture de l'arachide ont vite fourni aux Ouolofs de lucratives occupations : les duretés de la vie militaire ont perdu de leurs attraits pour cette race agricole et maritime.

Les Toucouleurs, qu'on trouve un peu partout, dans le Ferlo, le Fouta, le Ségou, le Sahel, etc., et jusqu'à Say, sont au contraire des guerriers par excellence. Tout homme de cette race naît soldat et nourrit, sa vie durant, le plus profond

mépris pour le travail manuel. Le Toucouleur fournit d'admirables gradés, fous d'orgueil militaire et de bravoure, gardant vis-à-vis de leurs subordonnés une dignité qui maintient les distances. C'est cette race qui nous a donné, parfois, de remarquables officiers indigènes, dont le capitaine Mahmadou Racine, officier de la Légion d'honneur, était le type accompli. Le Toucouleur a rapidement pris la place laissée vide par le Ouolof et l'a, de son mieux, défendue contre son concurrent pullulant, le Mandé-Bambara. Devant celui-ci, il a perdu, toutefois, de ses positions. Avec le Toucouleur nous avions conquis le Sénégal et les Bambaras; avec ceux-ci, nous avons conquis le reste de notre empire soudanais et Madagascar.

Saluons, dans le Bambara, la force même en son représentant le plus animalement massif. C'est, en son type pur, le porte-fusil à la disposition d'une volonté intelligente, qui en tirera, comme elle voudra, fatigue et lutte, jusqu'à l'ultime limite de la résistance humaine. A l'un des rares officiers, qui aient condensé leurs remarques prises sur le vif, M. le capitaine Obissier, j'emprunterai ce portrait du Bambara :

Au moral, le Bambara a l'esprit remarquablement obtus; son intelligence est limitée à la catégorie des idées simples et concrètes et des notions qui lui sont familières. Au delà de ce cercle, son horizon intellectuel est fermé; il cesse de percevoir la relation de cause à effet, de savoir proportionner l'effort au résultat : on ne saurait mieux le comparer qu'à un myope, dont la vue est pénétrante dans un rayon restreint. Ceci n'empêche pas que l'on trouve, parmi eux, nombre de sujets mieux doués, intelligents et il n'en faut pas conclure que le Bambara est foncièrement stupide[1]. Ce qui caractérise le tirailleur Bambara, c'est une confiance absolue, sans limites, dans ses chefs européens et un dévouement qui ne recule devant rien. Quand on donne une consigne à un Bambara, il est à peu près certain qu'il la suivra, s'il l'a comprise; c'est affaire à celui qui commande de ne lui donner que les ordres parfaitement clairs et précis.

Comme il arrive presque toujours chez les natures simples, le Bambara a le caractère droit; il est rare qu'il formule des réclamations non fondées[2].

1. Le sergent Samta Taraouré, dont l'épique retour de Zinder à Say est cité par le colonel Mangin (*Revue de Paris* du 15 juillet, *Troupes Noires*) est Bambara.

2. Capitaine Obissier, *Notice sur les Tirailleurs sénégalais* (*Revue des Troupes coloniales*).

Jusqu'à 1902, le Bambara n'a cessé de se faire une plus grande place dans le recrutement. A cette date, un autre élément est venu le concurrencer : le Sénoufo. J'entends par là, d'une manière générale, l'ensemble des peuplades parlant cette langue, d'origines peu connues, mais non Mandé, qui peuplent le Soudan et la boucle de la Volta, de Sikasso à Bouaké. Plus tard venu, le Sénoufo se mit dès les débuts de bon cœur à la besogne. En 1897, le commandant des colonnes qui opéraient sur la Volta était le chef de bataillon, aujourd'hui général, Caudrelier. Les troupes étaient insuffisantes pour faire tête de tout côté. Il envoya à ses chefs de poste l'ordre de recruter, si possible, ce qui se trouverait autour d'eux. La région était, du nord au sud sur 300 kilomètres, de l'est à l'ouest sur 150, en pleines opérations et Samory venait de massacrer la mission Braulot tout entière. Dans ce pays, grand comme un cinquième de la France, dès nos premiers pas, un an tout juste auparavant, nous avions rencontré de grandes difficultés. D'où l'embarras des chefs de poste. Il fallait pourtant aviser. En pareil cas, on se « débrouille » et voici comme se débrouilla l'un d'eux. Deux ou trois cents porteurs de vivres étant parvenus à son poste, il en fit fermer les portes et, sortant du magasin vareuses et chéchias, il en revêtit les convoyeurs; on les mena à l'exercice; deux mois après, ces conscrits improvisés allaient à l'assaut. En fin de campagne, presque tous rengagèrent et j'ai, en 1904, retrouvé quelques-uns d'entre eux en service à la Côte d'Ivoire.

Aujourd'hui, rien ne permet d'établir le pourcentage de volontaires, parmi les trois races majeures. Tout homme y était jadis guerrier et sera bien plus volontiers soldat.

Des autres races, j'ai cité les Baoulés au Maroc, les Nagos à Tananarive; ceux-ci prirent la ville malgache moins d'un an après que nous avions conquis le Dahomey, leur pays. Certains d'entre eux, versés dans le 3e sénégalais, servaient encore en 1904 à Madagascar. D'autres, libérés, s'étaient fixés dans l'île. Parmi ces races diverses, il n'en est guère qui ne soit apte à alimenter un intarissable flot de volontaires.

Tel est le mélange des sangs et la poussière des peuples que le départ entre les domaines de ces races est impossible. Ici et là, on parle côte à côte et peu ou prou le bambara, le tou-

couleur, le sénoufo, sans qu'il existe de langue générale. J'ai usé d'interprètes, qui en parlaient onze sans aucun rapport entre elles et qui étaient néanmoins insuffisants de deux ou trois. On est donc amené à opérer le recrutement un peu partout à la fois : où existent des agglomérations de Bambaras, de Toucouleurs, de Sénoufos, les centres de conscription devront être multipliés, même si ces éléments ethniques ne formaient pas la masse de la population. A ce titre, tout l'ancien Soudan rentre à divers degrés dans la catégorie utilisable; mais de cette immense région, la partie de meilleur rendement se délimite comme suit : Bakel-Timbo-Bouaké-Bobo Dioulasso-Bandiagara-Nioro. Le maximun de densité est compris dans le quadrilatère où domine le Bambara : Bafoulabé-Kouroussa-Beyla-Ségou.

POPULATIONS UTILES AU RECRUTEMENT

Sénégal.

Peulhs, Laobés	120 000	
Toucouleurs (Fouto, Bakel, Dagana, Toro, Dimar, etc.)	100 000	
Mandingues (Casamance, Gambie et Kassonkés, Niais, etc.)	70 000	
Ouolofs	440 000	
Sérères	180 000	
Diolas	80 000	
Banioukas	25 000	
Balantes	15 000	
Au total	1 030 000	
dont approximativement un tiers d'hommes, soit		343 000 h.

En Guinée le recensement, par sexes, est déjà fait et donne pour les hommes :

Soussous et Diallonkés	85 236	
Malinkés	115 388	
Foulahs	185 705	
Total	386 329 ci	386 329 h.

Côte d'Ivoire (Recensement masculin).

Dioulas	82 858	
Sénoufos	49 485	
Soudanais	2 798	
Total	135 141 ci	135 141 h.

Au Dahomey (Recensement masculin).

Haoussas ou Soudanais	3 728	
Baribas	25 008	
Peulhs	26 600	
Dendis	4 893	
Ygbas, Tamekas, etc.	8 155	
Total	68 384 ci	68 384 h.

Malgré les exemples cités plus haut, j'ai laissé de côté dans ces deux dernières colonies toutes les peuplades forestières. De même, en Mauritanie, parmi les 100 000 nomades et les 73 000 noirs sédentaires du Chama, on trouverait, dès aujourd'hui les éléments d'une garde intérieure de notre Afrique occidentale : je n'en ferai point état. Arrivons à la colonie maîtresse, hinterland de toutes les voisines, qui ne sont à proprement parler que ses ports sur la mer : le Soudan, citadelle du Mandé et du Toucouleur. Le dénombrement masculin n'en est point encore établi. Sa population, au dénombrement de 1906, était de 5 098 224 habitants, dont le tiers représente l'élément masculin au-dessus de quinze ans; soit. . . . . 1 686 014 h.

Le total général est de. . . . . 2 618 928 h.

Fixons à quarante années la moyenne de la vie des noirs; remarquons, d'autre part, que la durée du service, quinze années, porterait à trente-cinq ans l'âge moyen auquel un tirailleur s'en retirerait, qu'enfin, tout homme de seize à trente-cinq ans est susceptible de fournir, par engagement ou rengagement, un tirailleur, que le nombre de ces hommes est d'environ 1 million, sur lesquels il nous suffit d'en trouver 100 000, 1 sur 10, alors que tous voudraient être tirailleurs!



La conscription obligatoire, déjà difficile en Algérie, irait en Afrique Occidentale directement à l'encontre du but. Tenons-nous-en donc, pour le moment, à la méthode actuelle, laquelle a fait ses preuves : l'engagement volontaire. Le système repose sur le décret du 14 novembre 1904, avec renou-

vellement de l'engagement jusqu'à quinze années, par périodes de deux et mieux de quatre années. Le décret prévoit la fixation annuelle du contingent, d'après les ressources budgétaires, et la création de circonscriptions et commissions de recrutement. Les centres sont aujourd'hui multipliés dans les pays plus particulièrement bambaras (Kankan, Kissidougou, Beyla, dans la Haute-Guinée, sont voisins). Là où des îlots de population toucouleur, sénoufo, bambara, sont isolés parmi d'autres éléments ethniques moins utilisables, des centres de recrutement sont prévus; tels Bandiagara, Gaoua, Dioulasso etc. D'autres s'y ajouteront suivant les besoins. La méthode est assez souple pour être excellente. Je ne m'arrêterai qu'aux commissions de recrutement.

Fixes, elles attendent les recrues; en cas d'insuffisance constatée, elles deviennent mobiles et, d'exclusivement militaires, civiles en partie, par l'adjonction d'un quatrième membre. Celui-ci tient en Afrique une trop grande place en toute chose, pour que sa présence seule n'ajoute pas un caractère particulier à la commission ; c'est l'administrateur du cercle. L'excès des volontaires a, jusqu'ici, rendu inutile l'intervention de ces commissions mobiles. En quelques localités du Sénégal, notamment Louga et Thiès, dont les habitants, commerçants très à leur aise, sont peu portés au service militaire, elles ont fonctionné par exception et donné, dit-on, de bons résultats. Mais j'estime que le mieux est de n'en user qu'à la dernière extrémité. Elles ne sont, en somme, qu'un perfectionnement du sergent recruteur de jadis, avec cette aggravation que l'administrateur-membre détient entre ses mains un pouvoir absolu, contre lequel l'administré, qui le sait, est sans recours. De l'usage à l'abus, loin des directions supérieures, la limite pourrait facilement devenir indécise et le pire discrédit en rejaillirait sur une mesure nationale qui a pour elle toutes les chances de réussite; il vaudrait mieux, je crois, chercher le remède éventuel à un mal, qui n'existe d'ailleurs pas, dans un recensement très approché, intelligent, et dans une multiplication appropriée des centres fixes de recrutement.

Pas plus en Afrique qu'ailleurs, « on ne prend les mouches avec du vinaigre » : nous devons tenir compte des besoins du tirailleur, puisqu'il nous donne ses plus belles années. Un

des premiers de ses soucis est de mener la vie de famille, de quoi les plus dures colonnes ne l'ont pas déshabitué.

L'uniforme jouit, chez ces primitifs, d'un prestige qui a sa valeur humaine et marchande. Chez des gens, d'ordinaire mal, peu ou point vêtus, le tirailleur sénégalais portait jadis le plus beau des uniformes français. Des considérations financières, devant lesquelles il faut bien s'incliner, ont fait depuis quelques années disparaître cette tenue, heureusement combinée, discrètement enrichie, dont la parure d'arabesques jaune d'or s'enlevait sur des fonds sombres. Il est permis de le regretter, car elle fit prime. Et ce fut, pour nombre de femmes noires, une ambition de « faire femme tirailleur » qui contribua puissamment à la popularité des troupes sénégalaises en leur pays. Cette popularité leur valut d'être, non plus seulement et restrictivement indigènes, mais vraiment nationales en Afrique.

Les lecteurs de la *Revue de Paris*[1] connaissent « Madame Tirailleur ». Dès que nous traitons du mari, il faut ici parler de la femme : elle en est inséparable. C'est pour l'ordinaire, une belle fille, à la forte poitrine, aux hanches larges, apte à porter ensemble charges et enfants. Elle joue un rôle dont tout recrutement africain doit tenir le plus grand compte. Ceux qui ont, en Afrique, battu la grande brousse, connaissent l'aide des femmes tirailleurs en colonne. A condition que leur nombre soit assez restreint pour n'être pas encombrant, elles remplacent avec avantage, si j'ose ainsi dire, les voitures de compagnie, les fourgons à bagages et les cuisines de campagne. Elles se chargent de tous les *impedimenta*. Sous le faix de calebasses pleines, devant lesquelles reculeraient des coltineurs de profession et où elles empilent, hardes, provisions et ménage, elles marchent, au pas des colonnes ultra-légères, sans se plaindre, braves comme leurs maris, malgré fatigues, privations et dangers. A peine au bivouac, les voici qui s'empressent à la distribution, allument les feux, préparent et portent le repas à leurs hommes, partis en grand'gardes ; car, l'étape finie, les hommes, grâce à elles, n'ont point à s'occuper de ces mille nécessités fatigantes, où s'absorbe le soldat euro-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er avril 1906.

péen. Ils continuent à être disponibles, et le rendement en temps utile du tirailleur est, par suite, supérieur à celui de l'Européen.

« Madame Tirailleur », dans une colonne bien menée, n'est pas gênante; pour suivre inaperçue son mari, elle se plie aux pires circonstances. Elle sait attendre l'accalmie, sans trop murmurer, même quand l'aventure, trop risquée, l'a séparée de son tirailleur. Quand elle apporte quelque entrave au service, gagez que c'est une exception ou, plus souvent, défaut d'expérience chez celui qui commande. Blancs et noirs ne se commandent pas de même. Le mieux est d'ailleurs, qu'on sache tirer parti de « Madame Tirailleur », puisqu'elle est indispensable. Pour nos engagés volontaires, un des motifs les plus puissants est, autant que leurs goûts guerriers, le mariage rendu possible avec quelque belle fille. Le noir se marie très jeune; le mari paie la dot aux parents de sa femme; beaucoup d'amoureux seraient en peine de réunir la somme. Ils s'engagent donc et, neuf fois sur dix, la prime d'engagement trouve, dans le mariage, son immédiat emploi; ou bien ils s'enrôlent pour chercher femme ensuite, auquel cas la prime a le même usage. Il y aurait un fléchissement du chiffre des recrues, si le taux de la prime devenait trop inférieur aux prix moyens des dots.

Voici donc notre tirailleur complété par sa femme. Ils forment une association, qui s'accroîtra des enfants, des clients, des « petits frères » comme on dit là-bas, une coopérative au capital d'un fusil. Elle a ses intérêts qui ont, comme la société « Tirailleur » elle-même, suivi une évolution vers le progrès. Les premières compagnies sénégalaises ne faisaient pas la guerre par seul amour de l'art. Dans le temps que l'esclavage était chose normale en Afrique et que la traite s'effectuait librement, le premier souci du ménage tirailleur était de « gagner captifs ».

Les expéditions du début mirent aux mains de nos soldats d'innombrables malheureux sans feu ni lieu. Arrachés par les El-Hadj-Omar, les Samory, Tieba, Rabah et *tutti quanti*, à leurs familles détruites, à leurs foyers éteints, ces captifs n'avaient parfois plus souvenance du lieu d'où ils étaient issus; les hautes herbes, linceul chaque année plus épais, recouvraient la place

où dormaient les ancêtres inconnus. De ces déracinés, les hommes se transformaient en clients, en « petits frères »; les femmes épousaient les vainqueurs. Tout ce monde acceptait avec joie le nouveau maître : auprès de lui, chef de famille, ils trouvaient notre protection toute proche et l'égide de la discipline. Ainsi, la société « Tirailleur » augmentait ses membres actifs. Ils s'employaient, les hommes à écouler les parts de prise : chevaux, bétail, etc., les femmes, aux travaux domestiques et, fécondes, à multiplier. La paix française modifia peu à peu ces mœurs. Les conquérants n'existent plus, qui alimentaient incessamment le renouvellement des captifs : le tirailleur, de mercenaire un peu pillard qu'il était, a tendu, tout naturellement, au soldat.

Nous n'avons pas eu grand'peine à faire entendre aux soldats soudanais des générations plus récentes que la captivité du vaincu était un abus de la force, auquel il était indigne qu'un homme, vivant près de nous, s'abaissât. Les gens de parti pris ont pu craindre que ce changement nuisît au recrutement; ils sont aujourd'hui pleinement rassurés, car on n'a jamais trouvé plus de volontaires : la métropole a compensé la perte subie par les intérêts privés. Les pensions de retraite, créées par le décret du 25 septembre 1905, assurent aux soldats noirs le repos, presque l'aisance, dans leur pays de vie peu coûteuse et facile, après quinze ou vingt-cinq années de service. Elles ont fait du tirailleur un privilégié parmi ses congénères. La mesure est encore trop récente pour que beaucoup en aient compris les bienfaits; elle va aussi à l'encontre d'une coutume singulière. Le souci de ne pas divulguer sa véritable identité pousse, d'ordinaire, le noir à s'enrôler sous un nom d'emprunt, — « de guerre » est ici le mot juste : après une interruption de service, il est fréquent qu'il rengage sous un nouveau nom. Les motifs de ce changement n'ont rien de déshonorant; mais ils seraient trop longs et surtout trop indigènes à déduire, pour être exposés ici[1]. Prenez qu'ils sont et que leur conséquence est indéniable. Ils tendent toutefois à

1. Il existe aussi des motifs d'ordre budgétaire qui, il y a quelques années à peine, poussaient, afin d'éviter les hautes payes, à refuser les rengagements. Les tirailleurs rengageaient alors sous des noms d'emprunt plutôt que de quitter le service.

s'affaiblir, depuis que nombre de tirailleurs libérés ont constaté quel bénéfice ils retiraient de la simple exhibition du livret militaire, qui ouvre les portes et procure du travail. Nombre de noirs ont ainsi compris le prix de l'identité, qui est aussi la condition de la retraite[1]. Tout en reconnaissant la difficulté de fixer un chiffre, le gouvernement général de l'Afrique Occidentale n'en a pas moins admis l'accroissement rapide du nombre des tirailleurs retraités, en inscrivant, au budget de 1909, 60 000 francs à ce chapitre, contre 10 000 antérieurement payés. Il faut absolument que ce mouvement aille s'accentuant. Il serait, par suite, nécessaire de faire à la retraite une publicité plus étendue que celle des journaux officiels. A dire vrai, la caisse de l'Afrique Occidentale, s'accommodait fort de cette simple vulgarisation.

Le cas général du tirailleur est qu'il rengage ; mais il lui arrive très fréquemment aussi de rengager par intervalles. Le temps venu de son congé, il retourne chez lui. Pendant quatre, huit années, il a seulement « reçu nouvelles », portées par les passants : son père, sa mère sont morts, dont il faut commémorer le souvenir ; ou bien, une fille qu'il convoitait est devenue nubile. Bref, il a l'ardent désir d'aller faire un tour au pays. Mais les voyages sont encore si longs là-bas qu'il faut des mois pour rallier le foyer. Nos règlements ne prévoient ni de telles distances, ni de si longs congés. Pourtant, parmi ceux qui ont regagné leur village, à l'autre bout de l'Afrique Occidentale, bien peu abandonnent définitivement la partie. Au bout de quelque temps, la vie disciplinée, l'uniforme, le réveil au clairon leur manquent. Ils sont devenus « tout le monde ». Tirailleurs, ils étaient « quelqu'un ». Et les voici, pris de la nostalgie du régiment, qui reviennent demander du service. J'en ai vu rengager ainsi simples tirailleurs, qui avaient déjà porté le galon d'or, si envié, si difficilement accordé, de sergent. Les dispositions administratives sont donc, sur ce point, manifestement incomplètes. Dès lors qu'un homme a servi de longues années, il serait inhumain de ne point lui en tenir compte. Il est juste qu'on lui conserve,

1. J'ai constaté le fait sur plusieurs exemples et notamment parmi d'anciens soldats de la mission Marchand, pensionnés en bloc et antérieurement par une loi spéciale.

fût-ce sans solde, le grade acquis, qu'on lui permette de jouir, près des siens retrouvés, d'un repos transitoire. Nul doute qu'en échange du compte tenu de leurs besoins, nos soldats noirs n'acceptent le service en Algérie ou en Tunisie beaucoup plus facilement encore qu'à Madagascar ou au Congo, pour lesquels cependant les volontaires n'ont jamais fait défaut.

En outre, le tirailleur est chef d'une famille, qu'il déplace avec lui. L'administration coloniale en tient compte, puisqu'elle prévoit, pour tout tirailleur envoyé hors de l'Afrique, notamment à Madagascar, le passage gratuit d'une femme et de deux enfants. La voie est donc ouverte : suivons-la, et assurons au noir, expatrié pour notre service. la permanence de son foyer, autour duquel naîtront des fils de sa race. Il revivra ainsi, au régiment, dans sa garnison algérienne ou tunisienne, sa vie normale parmi les siens, dans des décors peu différents du sol natal. Peut-être alors, sera-t-il mieux et plus qu'un simple « produit colonial », quelque chose dont on achète le sang. comme du poivre ou de la vanille. En lui bat un cœur humain, qui souvent a battu, sinon pour nous. du moins pour notre œuvre. Puisque nous ne trouvons pas les noirs indignes de prendre leur part de notre défense, nous leur devons peut-être un peu plus, en toute équité, que la somme d'argent, dont nos aïeux payaient les corps de leurs esclaves. Pour peu que l'accession au sol, aux biens immobiliers, — je prends ce mot au sens, très différent du nôtre, qu'y attachent les noirs, — leur soit rendue possible. nombre de tirailleurs qui auront passé dans le sud de l'Algérie ou de la Tunisie les plus belles années de leur vie, y resteront et deviendront de véritables éléments de peuplement. Il y a très certainement, en Algérie-Tunisie, une zone qui, bien que saine, reste, pour le colon de race blanche, difficilement utilisable. L'Européen ne peut pas réduire ses besoins à ce minimum, à peine satisfait cependant, que comporte la vie de tente, la vie des Touaregs ou des Maures : par contre, la vie normale des noirs a des duretés de même ordre. Un habitat très fréquent, où s'épanouit sa race, c'est sur les plateaux desséchés, où l'eau est la question vitale ; l'aspect du Ferlo méridional, du Sahel et de la boucle du Niger au nord du Macina, de la région des Dallol, qui lui est coutumier, est aussi

celui des parties habitables du Sahara algéro-tunisien, où les noirs ne seraient pas dépaysés. Au surplus, l'expérience est faite; ils ont fait souche dans le sud du Maroc et souche si touffue que les tribus marocaines du sud sont presque entièrement métissées. Les contingents qu'amène aux *méhallas* de Moulaï Hafid le caïd El-Glaoui ne comprennent guère que des mulâtres et des noirs. Ce n'est plus un mystère que le sultan actuel a l'intention de reconstituer la garde noire de ses ancêtres. L'exemple est bon à méditer. Le noir sera le trait d'union, le « pont » entre nos Afriques septentrionale et occidentale, pans d'empire au bord du désert. Un temps très long ne s'écoulerait pas peut-être avant que le noir ne fournît sa part de main-d'œuvre économique aux indispensables travaux par lesquels renaîtra, ici ou là, la terre morte du Sahara.

Je résume : pour assurer à la France un rendement sûr et à deux fins, de soldats noirs, il y a peu de choses à faire : 1° constituer en Afrique Occidentale le *réservoir* de notre force noire, où nous devons puiser des bataillons instruits et non des bandes de recrues, et où les tirailleurs viendraient se retremper après un séjour d'environ quatre ans en Algérie-Tunisie; 2° populariser la connaissance, encore peu répandue, d'une retraite due au tirailleur, en échange de ses bons et loyaux services; 3° lui assurer, en Algérie-Tunisie, cette vie de famille qu'on l'a vu mener constamment, même en colonne, dans son pays; toutes ces choses admises sont déjà réglementées.



Reste à examiner la partie financière du problème. Le colonel Mangin a démontré que le tirailleur sénégalais était, de nos soldats, le plus économique. Si les effectifs sous les armes atteignent 100 000 hommes, la très faible longévité des noirs n'admet guère et proportionnellement plus de 150 000 retraités vivants. On peut prévoir que ce chiffre se répartira à peu près comme il suit : soldats 135 000; caporaux 10 000; officiers 5 000.

Il est raisonnable d'admettre que les soldats qui, après quinze années de services, n'auront obtenu aucun grade, ren-

treront dans leurs foyers; qu'une moitié des caporaux, n'ayant pas de chances d'être promus sous-officiers, suivront leur exemple; que l'autre moitié, au contraire, et tous les sous-officiers se retireront avec le *maximum* de la retraite, campagnes comprises; le tarif des pensions annexé au décret du 25 septembre 1905 fournit les chiffres suivants :

135 000 hommes	à 135	francs	coûteront.	18 225 000 fr.
5 000 caporaux	à 165	—	—	825 000
5 000 —	à 385	—	—	1 925 000
5 000 s.-officiers	à 472	fr. 50	—	2 362 500
Au total				23 337 500 fr.

D'autre part, si nous supposons d'une manière permanente 75 000 hommes stationnés en Algérie-Tunisie et 25 000 dans l'Afrique Occidentale, nous devons tenir compte des frais de relève. Les recrutements pour Madagascar et le Maroc fournissent des bases expérimentales. Le chiffre de cinquante mille voyages, femmes et enfants compris, peut être considéré comme certainement compressible. Le prix d'un passage de pont par la compagnie Fraissinet ressort à 80 francs environ entre Dakar et Oran. Mais, il est hors de doute qu'une compagnie qui serait assurée par contrat de cinquante mille passages annuels consentirait de larges diminutions. Le prix serait assurément abaissé au-dessous de 50 francs, que j'ai vu appliquer au voyage de Kayes à Bordeaux. De ce chef ressort une dépense de transit annuel de 2 500 000 francs, qui ajoutés aux 23 337 500 des retraites donnent un total de 25 837 500, en chiffres ronds 26 millions.

En vérité, ce n'est pas cher. Encore ce chiffre ne sera-t-il atteint, s'il l'est jamais, que progressivement, d'année en année, et ne figurera-t-il tout entier aux prévisions de dépenses que lorsque le système aura lui-même son plein rendement, soit quinze et même vingt-cinq années après sa mise intégrale en vigueur.

Ces dépenses ne sauraient ressortir, cela va de soi, au seul budget de la France, encore moins de l'Afrique Occidentale. Celui-ci, qui s'est réglé en 1909 à la somme de 16 677 000, subira probablement des fléchissements légers, au cours des

premières années à venir, par suite de la baisse simultanée de tous les produits coloniaux. En outre, la dette actuelle de l'Afrique Occidentale est de 160 millions ; mais la continuation du chemin de fer Thiès-Kayes la portera vraisemblablement sous peu à 174 millions. Si l'on tient compte que ses dépenses obligatoires annuelles sont, pour l'instant, de plus de 7 millions et que les plus lourdes d'entre elles ne cesseront de figurer à son budget d'ici quinze ans, il n'apparaît pas possible de lui demander, en l'état présent des choses, de contribution financière plus étendue que celle mise à sa charge par le décret du 25 septembre 1905, à savoir les retraites des hommes qu'elle emploie à sa garde propre. Les troupes noires sont, au premier chef, une dépense d'Empire, à laquelle doivent équitablement participer toutes les parties intéressées : l'Afrique Occidentale par son sang, qui est, de toutes les quote-parts, la plus lourde et par la perte de la force vive de travail ; Algérie-Tunisie, par une contribution financière, proportionnée aux frais de sa garde, à l'apport d'argent et d'immigrés sur son sol ; la France enfin, par la plus grande partie de la contribution financière, très allégée d'autre part par une diminution des effectifs français. Ainsi répartie sur plusieurs budgets, la dépense est insignifiante au prix du résultat obtenu.

CAPITAINE X. X. X.

L'UNITÉ DES LANGUES SLAVES

On entend souvent parler des nations slaves, du monde slave, des Slaves. Mais il n'est pas aisé de définir ce qu'on entend par là. A aucun moment historique connu, il n'a existé une unité politique slave. Les populations dites slaves sont aujourd'hui divisées entre plusieurs États, dont presque aucun n'est formé uniquement de Slaves. Il y a des Slaves de diverses sortes dans l'empire turc, dans l'empire autrichien, dans le royaume de Hongrie, dans le nord-est de l'Italie et dans l'Empire allemand, sans parler des nombreux émigrés qui forment en Amérique des groupes plus ou moins cohérents. Un même type de Slaves, celui des Serbes, se trouve réparti entre sept organisations politiques différentes : Turquie, Monténégro, Serbie, province austro-hongroise de Bosnie-Herzégovine, Croatie hongroise, Hongrie, Autriche. Et il n'y a guère de groupe slave important qui soit tout entier réuni en un même État : il y a des Bulgares en Turquie et en Russie, des Ruthènes, c'est-à-dire une sorte de Russes, en Autriche et quelques-uns en Hongrie, des Slovènes en Hongrie, en Autriche et en Italie. Les Russes répriment les moindres efforts des Polonais pour manifester leur esprit national ; mais il arrive aussi qu'un Ruthène exalté assassine un aristocrate polonais qui, en qualité de gouverneur autrichien, opprime sa nationalité au profit de la nationalité polonaise. Si la guerre serbo-autrichienne dont il a été question au printemps dernier avait

eu lieu, ce sont des soldats en majorité ruthènes, polonais, tchèques, slovènes, croates (c'est-à-dire serbes) qui auraient envahi la Serbie autonome. Et, quand se réunit un Congrès slave, il ne se compose pas de représentants officiels des nations slaves, mais de personnalités pour la plupart sans mandat.

Il peut bien moins encore être question d'un ensemble de caractères physiques auquel on reconnaîtrait un « Slave ». Quand, en Autriche, on essaie de dresser une statistique des nationalités, ce n'est pas à des caractères de ce genre qu'on a recours. Et rien en effet ne serait plus vain. Les peuples qui passent pour slaves ont des origines complexes : on ne peut doser chez un Russe la part de l'élément finnois ou de l'élément turc, ni déterminer l'origine d'un Bulgare. Partout les Slaves se sont assimilé d'autres populations, tandis que, ailleurs, eux-mêmes étaient souvent assimilés aux Grecs, aux Allemands, aux Hongrois, aux Roumains, aux Albanais, aux Turcs. Personne ne saurait dire quelle est la part des populations dont les ancêtres parlaient des langues non slaves dans la composition des populations qui parlent russe; cette part est certainement très grande; l'assimilation des populations de langue finnoise du bassin de la Volga et de la région de l'Oural se poursuit encore à l'heure présente. Un grand nombre des Allemands de l'Est descendent assurément de populations dont la langue était le slave; jusqu'à l'époque moderne, on parlait slave sur les bords de l'Elbe, et le polabe, dialecte slave assez proche du polonais, n'a cessé d'être employé que durant le XVIIIe siècle; les parlers dits slovinces des bords de la mer Baltique sont en train de disparaître au profit de l'allemand; les Sorabes de la Lusace, qui ne sont plus que quelques dizaines de mille, sont les derniers débris de populations slaves importantes. Les noms de lieux dont la forme est slave abondent dans l'Allemagne orientale; Leipzig même porte un nom slave : c'est la ville des tilleuls, du nom slave du tilleul, *lipa*.

A défaut d'autres traits distinctifs, la religion sert souvent à classer les nations; c'est ce qui arrive dans l'Asie antérieure, où Grecs, Arméniens, Syriens, Juifs ont autant de confessions particulières et forment autant de communautés distinctes dont les membres ne se marient pas entre eux, pas plus qu'ils

n'épousent des Musulmans. Mais les Slaves sont presque tous chrétiens, sauf un certain nombre de propriétaires serbes qui, par suite de la conquête turque sont passés à l'islamisme pour conserver leurs biens. La religion, qui ne les caractérise en rien, sert au contraire à les diviser; car les uns sont de rite grec et ont des églises nationales : c'est le cas des Bulgares, d'une partie des Serbes, des Russes; les autres sont catholiques romains : une autre partie des Serbes, les Slovènes, les Tchèques, les Polonais. La toute petite nation des Sorabes est divisée en deux groupes, l'un protestant dans la basse Lusace, l'autre catholique dans la haute Lusace. L'une des choses qui contribuent le plus à ôter aux Serbes l'influence que leur nombre relativement élevé devrait leur assurer est le fait qu'ils sont coupés en trois confessions : islamisme, catholicisme romain, orthodoxie (de rite grec); personne ne le peut ignorer depuis les derniers événements et depuis le triste procès d'Agram dont les lecteurs de cette revue savent ce qu'on peut penser.

Il ne reste donc qu'une définition possible, et l'on n'en emploie en effet qu'une : un Slave est un homme dont la langue usuelle est une langue slave. A l'intérieur de la famille slave, on appelle Bulgare, Serbe, Slovène, Polonais, etc., un homme dont la langue est le bulgare, le serbe, le slovène, le polonais. Le seul principe de classement est un principe linguistique; il n'y a pas d'autre unité slave qu'une unité linguistique.

Cette unité est, actuellement, très imparfaite. Il existe un nombre presque infini de parlers slaves assez différents les uns des autres. On compte jusqu'à huit langues littéraires qui s'écrivent plus ou moins ordinairement : grand russe, petit russe (ou ruthène), polonais, sorabe, tchèque, slovène, serbo-croate, bulgare; on note le serbo-croate de deux manières : les orthodoxes avec une forme perfectionnée du vieil alphabet cyrillique qui est aussi employé par les Bulgares et les Russes; les catholiques avec l'alphabet latin, enrichi de quelques signes particuliers, comme le slovène, le tchèque, le sorabe et le polonais. Toutes ces langues se trouvent juxtaposées dans un recueil de mémoires scientifiques publié l'an dernier en l'honneur d'un slaviste illustre, M. Jagić; chacun des auteurs qui ont collaboré à ce *zbornik* (recueil) a écrit dans la langue

littéraire de sa nation et avec son alphabet habituel, si bien que l'ouvrage fournit des exemples de toutes les langues littéraires slaves employées aujourd'hui. Il suffit de parcourir le volume pour voir que les langues slaves actuelles sont très différentes les unes des autres : on en peut lire une ou deux assez couramment sans être à même pour cela de déchiffrer les autres aisément et d'une manière immédiate. On a pu dire que la vraie langue commune de civilisation pour les Slaves était au XIXe siècle l'allemand. La principale revue de philologie slave, dirigée précisément par M. Jagic', est en effet rédigée en allemand, sauf quelques rares articles en français — au grand scandale de beaucoup de Slaves, il est vrai. Le progrès de l'esprit national tend à faire perdre à l'allemand ce rôle de langue commune de civilisation des Slaves, mais sans que l'allemand soit remplacé pour cela. Le russe, qui est à lui seul parlé par environ 75 millions des 100 millions d'individus de langue slave, pourrait peut-être occuper cette place un jour, s'il était bien établi que le gouvernement russe est disposé à respecter l'autonomie des petites nations ; mais il faudrait pour qu'il y parvienne des changements politiques considérables qui ne sont même pas amorcés, et un grand accroissement de l'importance du rôle civilisateur de la Russie en Occident.

Néanmoins, pour différents qu'ils soient, les divers parlers slaves sont beaucoup plus pareils entre eux que les langues romanes ou les langues germaniques, par exemple, ne le sont les unes aux autres. Il faut bien moins d'apprentissage pour passer d'une langue slave quelconque à une autre qu'il n'en faut pour passer du français à l'espagnol ou à l'italien, de l'allemand à l'anglais ou au danois. Les sujets qui parlent des langues slaves d'un même groupe s'entendent entre eux à la rigueur : un Serbe et un Slovène peuvent converser en se servant chacun de sa langue maternelle ; un Bulgare et un Serbe peuvent encore s'entendre avec plus de difficulté ; même un Russe ou un Polonais ou un Tchèque n'est pas tout à fait hors d'état de communiquer avec un Slave du Sud, pourvu qu'il s'agisse de choses très générales et qu'on n'ait besoin d'aucune précision. On a pu essayer récemment d'écrire une grammaire comparée des langues slaves destinée, non pas à une exposition scientifique, mais à un apprentissage parallèle et simultané des prin-

cipaux idiomes slaves, et l'auteur de ce travail, d'ailleurs médiocre, M. Hruby, dit avoir eu souvent occasion d'observer des colporteurs serbo-croates qui s'entretenaient avec des ouvriers russes, polonais ou tchèques, chacun dans sa langue; il conviendrait d'ajouter que ce qui est ainsi possible pour des gens du peuple s'entretenant de notions vulgaires et d'usage courant ne le serait pas pour des gens cultivés qui voudraient s'entendre avec quelque exactitude et aborder des sujets délicats. Un Français et un Italien n'ont plus le sentiment de parler une même langue; un Anglais et un Allemand n'ont pas davantage ce sentiment; on voit que les Slaves l'ont encore dans une certaine mesure. Mais la possibilité de s'entretenir ainsi est très limitée, et l'on est tout près du moment où ce dernier reste d'unité slave disparaîtra. Dans la mesure où elle existe, cette unité est cependant un fait remarquable, qui mérite d'attirer l'attention et dont il convient d'apprécier la portée et de rechercher les causes. Car elle rend possible un certain rapprochement des peuples de langue slave dans des conditions où l'on ne pourrait pas songer à un rapprochement de peuples de langues néo-latines, ou de peuples de langues germaniques.



Comme tous les anciens habitants de l'Europe, les Slaves ont ignoré l'écriture jusqu'au jour où la civilisation gréco-romaine la leur a apportée. Il n'y a pas trace qu'on ait écrit un seul texte slave avant la seconde moitié du IX[e] siècle après J.-C. : c'est en 863 que deux Grecs de Salonique, qui savaient le slave et l'avaient sans doute appris, dès l'enfance, des populations slaves qui entouraient déjà la ville, Constantin (nommé ensuite Cyrille, du nom monacal qu'il a pris un peu avant sa mort) et Méthode, sont allés en mission de Constantinople en Moravie et ont entrepris de traduire du grec en slave les textes nécessaires à l'exercice de la religion; Constantin (Cyrille) est mort en 869 et Méthode en 885. Ce sont les premiers textes slaves écrits non seulement qu'on connaît, mais même sur lesquels on ait un témoignage quelconque. La langue fixée par Cyrille

et Méthode a été très longtemps la seule langue slave qu'on ait écrite, et il faut attendre ensuite jusqu'au XIIe et au XIIIe siècle pour rencontrer en Bohême un commencement de littérature indépendante de la langue fixée par les deux missionnaires grecs. Quelques pages de texte, en vieux slovène, qui ont dû servir à l'évangélisation des Slovènes dans l'extrême Ouest du domaine slave et qui ont été conservées dans un couvent allemand, à Freising, ne suffisent pas à indiquer l'existence d'une littérature slovène ; elles sont complètement isolées, et l'on ne retrouve une littérature slovène ensuite qu'au XVe siècle.

On ne sait donc rien de l'histoire des Slaves avant le contact qu'ils ont pris avec les Grecs et les Romains. Ce contact a été très tardif. Tandis que les Grecs ont rencontré des Gaulois dès la fin de la grande période de colonisation vers le VIIe siècle avant J.-C., ils ont ignoré les Slaves durant toute l'antiquité. On ne sait pas exactement où habitaient avant l'époque chrétienne les populations slaves, sans doute dans la région de la Pologne et de la Petite Russie actuelle, au nord des Carpathes ; en tout cas, elles étaient séparées des Grecs par d'autres populations barbares, Thraces, Scythes, etc., et n'ont eu avec le monde hellénique aucun rapport appréciable. Les langues slaves ne semblent avoir emprunté au grec ancien aucun mot, malgré la supériorité de la civilisation hellénique que les tribus parlant ces langues n'ont évidemment pas connue.

C'est seulement à la fin du Ier siècle après J.-C. qu'apparaissent les premiers témoignages antiques sur l'existence des Slaves. La connaissance qui se traduit ainsi provient manifestement des expéditions romaines en Germanie. Dans son *Histoire naturelle* (en 79), Pline l'Ancien parle des *Venedi* (les Vendes) qui habitent les bords de la Vistule. Tacite, dans sa *Germanie* (en 98), nomme les *Veneti* (ou mieux Vendes) à côté des *Fenni* (Finnois), et les distingue très mal des Germains. Vus ainsi derrière les Germains et à travers les Germains, les Slaves ne figurent durant de longs siècles que dans le récit sommaire de leurs invasions dans l'empire romain. Dès le VIe siècle cependant, on voit les Slaves occuper les provinces romaines de Pannonie et de Dalmatie ; durant tout le VIe siècle, au moins depuis le règne de Justinien, ils envahissent la presqu'île des Balkans ; ils assiègent Salonique en 609, Constanti-

nople en 626. Ce sont des civilisés de langue latine, et non de langue grecque, que les Slaves ont rencontrés tout d'abord en Pannonie et en Dalmatie, et les premières influences linguistiques gréco-romaines subies par les Slaves sont par suite latines, on le notera en passant : la fête des calendes de janvier, les *calendæ*, a pénétré chez les Slaves : le mot *kolenda*, en russe *koliada*, en serbe *koleda*, qui la désigne, s'est perpétué jusqu'à présent dans les langues slaves, et c'est l'une des fêtes païennes que l'Église a eu le plus de peine à éliminer ou à assimiler.

On ne sait donc rien de l'histoire des Slaves avant le ve siècle. On n'a aucun moyen de déterminer si, avant cette époque, les Slaves ont formé un groupe ayant une certaine unité politique, sous quelque forme que ce soit. On n'est pas mieux renseigné sur leur langue. Avant les premiers textes slaves fixés par écrit dans la seconde moitié du IXe siècle, c'est à peine si l'on a quelques mots slaves gauchement transcrits dans des documents grecs ou latins. Il est donc impossible de dire à quel moment les langues slaves ont commencé de diverger, et quand il s'est formé des dialectes différents. On sait cependant deux choses : l'une, c'est qu'au moment où Cyrille et Méthode ont fondé la littérature slave, les dialectes étaient déjà nettement distincts ; l'autre, c'est que les différences étaient assez faibles pour ne pas empêcher une communication aisée entre les divers Slaves ; car Cyrille et Méthode, écrivant pour des Moraves, ont employé le dialecte slave qu'ils parlaient, celui de la région de Salonique. On aura une idée de ces différences et de ces ressemblances par le traitement d'un groupe tel que *gord* ; ce groupe est représenté dans tous les parlers slaves du sud par *grad* « ville » ; par exemple dans le nom serbe de *Bel-grade*, la « ville blanche » ; le tchèque a de même *hrad* (anciennement écrit *grad*) ; mais le polonais a *grod* dès les plus anciens monuments, et le russe a *gorod*, ainsi dans *Nov-gorod* « ville neuve ».

Il y a une preuve très forte du fait que jusque vers le IXe siècle les dialectes slaves ont gardé un haut degré d'unité : beaucoup de mots ont été empruntés par le slave au germanique et au latin dans les siècles qui ont immédiatement précédé le IXe ; or, ces mots empruntés se sont propagés

dans tout le domaine slave, et on les y trouve dès le début de la tradition exactement dans les mêmes conditions que les autres mots communs à tous les Slaves. Ainsi les mots qui signifient en slave « roi » ou « prince » ont été empruntés aux langues occidentales, latin et germanique. On a souvent dit que les institutions propres aux Slaves étaient anciennement très démocratiques ; le fait que tous les mots qui signifient en slave « roi » ou « prince » proviennent de langues étrangères vient en quelque mesure confirmer cette opinion. Le nom germanique du chef de tribu, du roi, *kuning*, qui est représenté en allemand par *könig*, en anglais par *king*, est dans le slave le plus anciennement connu, qui est une sorte de vieux bulgare, *k*^{u}*nendz*^{i} (en représentant par ^{u} et ^{i} des voyelles très brèves qui ont en partie disparu par la suite et ne se prononçaient plus dans ce mot dès le xe siècle, au moins dans la plupart des langues slaves) ; cette forme est devenue *kniaz* en russe, *knez* en serbe, *knez* en tchèque, et de même dans toutes les autres langues de la famille ; les représentants du germanique *kuning* en slave signifient « prince » et ont pris dans les dialectes slaves occidentaux, le tchèque et le polonais, le sens de « prêtre (catholique) ». Le nom latino-germanique de l'empereur, latin *Cæsar*, gothique *kaisar*, allemand moderne *kaiser*, a aussi passé en slave sous la forme *Cèsar'* « roi », qui est celle des plus vieux textes slaves et qui se retrouve dans le serbe *Cesar*, vieux tchèque *ciesarz*, polonais *cesarz*, ou sous la forme (non livrée par des textes, mais qu'on doit supposer) *c*^{i}*sar*^{i}, d'où sortent les mots russes *car'* et bulgare *car* (le *c* initial de tous ces mots slaves doit être prononcé *ts*, ce qui explique l'orthographe *tsar* et condamne les orthographes absurdes *tzar*, *czar* ; ce *c* est la forme que prend régulièrement un *k* slave devant un *ê*) ; le premier souverain de Bulgarie qui ait osé prendre le titre de *car* pour s'égaler à l'empereur de Constantinople qu'il avait vaincu est le tsar Syméon, en 917 ; ses prédécesseurs avaient porté le simple titre de « prince », *knez* ; on sait que le titre a été renouvelé récemment, marquant d'une manière expressive la restauration de la Bulgarie ; comme le système même du tsarisme, qui n'est pas une institution slave, et qui résulte d'influences, les unes orientales, et les autres byzantines, le nom de *tsar* est originairement un

mot étranger en slave. Il est malaisé de déterminer à quelle date, entre le IVe ou le Ve siècle et le IXe, les deux mots précédents ont été empruntés; mais il y a un troisième terme qui porte une date précise, le nom, *Karl*, de Charlemagne (empereur de 800 à 814), a été emprunté par le slave et est un mot qui est commun à tous les Slaves au sens de « roi » : serbe *kral'* (c'est le titre actuel des rois de Serbie), tchèque *král*, polonais *król* (prononcer *krul*), russe *korol'* (le traitement du groupe *or* représentant le germanique *ar* est ici le même que dans le cas de *gord*, cité ci-dessus); ainsi, encore au début du IXe siècle, un mot pouvait se répandre sur tout le domaine slave, c'est-à-dire que l'unité linguistique slave n'était pas brisée à cette date. On a, il est vrai, contesté quelquefois cette étymologie, mais sans donner de raison décisive qui contraigne à l'abandonner et sans la remplacer; il convient de s'y tenir, et de voir là un mot slave commun du début du IXe siècle. Ceci explique comment les apôtres Cyrille et Méthode ont pu employer leur parler slave du sud dans des traductions qu'ils destinaient à des Moraves. Le parler tchèque de la Moravie actuelle et le parler bulgare de la région de Salonique diffèrent profondément aujourd'hui; mais ils devaient se ressembler encore de très près en 870.

Les Slaves n'ont donc cessé que vers le Xe siècle d'avoir le sentiment de former une unité linguistique. A cette date les parlers germaniques ou les parlers romans étaient déjà bien distincts. Un Parisien et un Romain du Xe siècle parlaient des langues très différentes. Un Souabe et un Norvégien avaient aussi des langues tout à fait distinctes. Le fait que la rupture de l'unité ancienne a été sensiblement plus tardive explique déjà en partie que les langues slaves soient aujourd'hui encore moins différentes les unes des autres que les langues néolatines par exemple.

Outre cette circonstance historique, on peut discerner quelques-unes des causes proprement linguistiques par l'action desquelles les langues slaves ont gardé une unité relativement nette durant un long temps après la séparation définitive et jusqu'à présent. Depuis le IXe siècle, les langues slaves se sont beaucoup modifiées, et les modifications ont été différentes suivant les régions. Mais, de ces modifications, les unes

n'ont pas changé la structure générale des mots, et les autres ont eu lieu parallèlement dans les diverses langues, si bien que le résultat final n'a pas trop différencié les langues slaves les unes des autres. C'est ce que montreront aisément quelques exemples.

Ce sont les consonnes qui marquent les limites des syllabes dans les mots. Aussi longtemps que les consonnes sont intactes, le mot garde donc sa physionomie générale ; si au contraire les consonnes viennent à changer de prononciation ou surtout à disparaître, les mots deviennent rapidement méconnaissables. Soit, par exemple, le latin vulgaire *rota*, « roue » ; aussi longtemps que le *t* subsiste, comme dans italien *rota*, roumain *roata*, le mot est facile à reconnaître ; malgré le changement de *t* en *d*, il est encore facile pour tout le monde d'identifier *roda* du lombard, du provençal, du portugais ou *rueda* de l'espagnol au mot italien, et le français du XIe siècle *ruede* n'était pas encore défiguré non plus ; mais la chute du *t* devenu *d* qui de l'ancien *rota* a fait notre mot *roue* a définitivement séparé le mot français du mot italien, et seul le linguiste peut désormais se rendre compte qu'anciennement ces deux mots ont été identiques. Or, dans aucune langue slave, un *t* placé en de pareilles conditions n'a subi d'altération, même minime. Par exemple le mot *rota* « serment » a cette même forme avec *t* également en russe, en polonais et dans le vieux slave des monuments de Freising ; le verbe *rotiti* « jurer », qui figure dans la langue des premiers traducteurs, se retrouve en russe, *rotit'*, en serbe, *rotiti*, et en tchèque, *rotiti*.

Aucune langue slave ne présente même le passage de *t* à *d* entre voyelles qu'on observe dans tant de langues romanes, bien moins encore la chute complète de la consonne qui caractérise le français. De là vient que les mots ont souvent conservé en slave un aspect très archaïque. Par exemple, le russe et le tchèque moderne ont *peku* « je cuis », qui est encore presque exactement une forme indo-européenne ; le latin ancien, connu plus de vingt siècles auparavant, a une forme déjà plus trouble *coquo* « je cuis », qui représente un plus ancien *quoquo* (forme supposée), issu lui-même de *pequo*, et où la consonne initiale du mot a subi ainsi une grosse altération ; l'identité du russe *peku* « je cuis », *petchech* « tu

cuis », etc., avec le sanskrit *patchâmi* « je cuis », *patchasi* « tu cuis » est évidente pour tout le monde; il faut au contraire être linguiste pour apercevoir comment (*je*) *cuis* est issu du latin *coquo* et est en somme le même mot que le sanskrit *patchâmi* et le russe *peku*.

Tandis que l'accent du latin vulgaire donne à la voyelle accentuée une importance particulière et tend à réduire les autres à rien, l'accent des anciennes langues slaves ne modifie que peu à peu les voyelles, si bien que les bouleversements causés par l'accent auxquels le français doit son aspect n'ont pas d'équivalent dans les anciennes langues slaves. Un ancien slave *pétchété* « vous cuisez », accentué sur *tché*, demeure partout en slave et recouvre exactement le *patchatha* « vous cuisez » du sanskrit; un ancien *dicitis* du latin, accentué sur *di*, aboutit à *vous dites* en français, et ceci ne ressemble plus en rien à la forme ancienne. — Toutefois le russe moderne a un accent très intense qui commence à altérer d'une manière radicale l'aspect des mots et qui déjà donne au russe une physionomie toute particulière parmi les langues slaves. L'orthographe russe, qui ne laisse presque rien transparaître de ces effets destructeurs de l'accent, trompe beaucoup sur le degré d'archaïsme réel de la langue.

La structure générale des mots demeurant la même et les voyelles n'étant pas altérées par l'accent, les finales des mots sont assez exactement conservées. Or, ce sont les finales qui dans les anciennes langues indo-européennes portent les marques des formes grammaticales. Les langues slaves ont donc pu garder une flexion compliquée du type latin ou sanskrit : la déclinaison slave du IX[e] siècle et encore celle de la plupart des langues slaves actuelles a plus de cas que le grec ou le latin, et seulement un de moins que le sanskrit; le russe n'a perdu qu'un seul cas de la déclinaison slave ancienne; seul de tous les idiomes slaves, le bulgare se comporte comme le français ou l'italien et a entièrement perdu la déclinaison. Le maintien des fins de mots a donc eu pour la conservation de l'ancien type grammatical dans les diverses langues slaves une importance décisive : il a permis et facilité ce maintien.

L'une des plus graves innovations que présentent les langues slaves est qu'un très grand nombre de voyelles qu'écrivaient

encore régulièrement au IXe siècle les anciens traducteurs ont dès le Xe siècle environ cessé de se prononcer. Mais la même chute des mêmes voyelles a eu lieu sur tout le domaine, si bien que ce changement a laissé intact le parallélisme entre les langues slaves. Les premiers traducteurs écrivent encore les vieilles formes slaves s^u n^u « sommeil », d^i n^i « jour » (^{u} et ^{i} représentant des voyelles brèves de timbre mal connu), qui représentent de plus anciens *supnos* (le même mot qui se retrouve dans le grec *hupnos*) et *din* (avec le même élément radical qu'on connaît dans le nom latin du jour, *di-es*). Dans chacun de ces mots, les langues slaves tendent dès le Xe siècle à donner une prononciation nette et forte à la première des deux voyelles et laissent tomber l'autre ; la prononciation de la voyelle renforcée varie d'une langue à l'autre ; mais c'est partout la première voyelle qui est renforcée ; on a ainsi en russe *son* et *den*, en polonais *sen* et *dzien'*, en serbe *san* et *dan*. Seul, le russe a gardé jusqu'à présent l'usage d'écrire dans des mots tels que *son* et *den'* une voyelle finale qui ne se prononce plus depuis un millier d'années. Au génitif des mêmes mots, l'on avait autrefois s^u *na* « du sommeil », d^i *ne* « du jour » ; la petite voyelle finale a partout cessé de se prononcer, et le russe a *sna*, *dnia* (même dans l'ortographe), le polonais, *snu*, *dnia*, le serbe *san*, *dne*.

Le parallélisme des innovations a maintenu ainsi le parallélisme des formes. Actuellement, ce parallélisme tend à disparaître, et le serbe remplace notamment *dne* par une forme *dana*.

Il importe d'ajouter que, certainement en ce qui concerne le vocabulaire et la syntaxe, très probablement aussi pour la prononciation et les formes grammaticales, la rapidité du progrès de la civilisation contribue beaucoup à transformer les langues et les emporte dans son mouvement. Or, isolée des grandes influences civilisatrices, soumise souvent à des populations demi-barbares, la masse de la plupart des populations de langue slave est demeurée jusqu'à ces dernières années à un niveau de civilisation presque partout et presque toujours relativement bas. Elles ont ainsi échappé à bien des innovations qui n'auraient pas manqué de beaucoup différencier leurs langues les unes des autres.

Pour ces raisons et pour d'autres qu'il serait trop long d'énumérer — on ne saurait d'ailleurs prétendre les déterminer toutes —, les langues slaves ont beaucoup d'éléments qui sont identiques, ou très pareils, très faciles dès lors à identifier en tenant compte de certaines substitutions simples. Dans toutes les langues slaves, le vin s'appelle *vino*, l'eau *voda*, le pied *noga*, la chèvre *koza*, pour ne citer que quelques exemples de mots demeurés exactement identiques partout ou qui diffèrent seulement par la place de l'accent.



Toutefois, les langues slaves ont commencé à diverger dès avant l'époque où l'on a fixé par écrit les premiers textes. La langue des premiers traducteurs est assez particulière pourqu'on doive y reconnaître sans hésitation possible un parler méridional, qui n'est ni slovène ni serbe, et qui a en revanche des traits du bulgare ; si par exemple le serbe a *k'* en regard de *ts* du polonais et de *tch* du russe, la langue des premiers traducteurs a *cht*, comme le bulgare : le nom de la « nuit » qui est en russe *notch'* et en polonais *nots* (écrit *noc* dans l'orthographe polonaise) est *nocht*[1] dans la langue de Cyrille et de Méthode, *nocht* en bulgare, *nok'* en serbe (*k'* étant à peu près *qui* du français *cinquième*).

La répartition actuelle des dialectes slaves est en effet chose acquise dès le IXe siècle. Dès lors il y a un groupe occidental, comprenant le tchèque, le polonais et toutes les langues slaves, pour la plupart mortes ou sur le point de mourir, parlées dans les régions de l'Allemagne situées à l'est de l'Elbe, un groupe méridional, comprenant les langues slaves des Balkans (bulgare et serbe) et les langues slaves du Sud de l'Autriche-Hongrie (serbo-croate et slovène) et un groupe russe, comprenant, outre les parlers grands-russes et petits-russes de l'empire de Russie, les parlers petits-russes ou ruthènes de la Galicie à l'Ouest de l'Autriche. Le groupe occidental se caractérise par certains archaïsmes qu'on ne retrouve pas ailleurs ; il conserve le groupe *dl* que les autres langues slaves remplacent

par *l* et appelle la charrue du vieux nom *radlo* (ainsi en polonais, tchèque, sorabe), tandis que le slovène, le serbe, le bulgare et le russe ont *ralo*; il garde *kv* devant *e* et dit *květ* « fleur » : tchèque *kvet*, polonais *kwiat*, alors que les autres langues, slovène, serbe, bulgare, russe prononcent *tsvět*. A d'autres égards le russe marche avec les langues occidentales, tandis que les langues du Midi demeurent pareilles entre elles : en regard de *lani* signifiant « l'année dernière » en slovène, serbe, bulgare, le russe (au moins le russe provincial) a *loni*, tout comme le tchèque et le polonais. Ces groupements se manifestent encore aujourd'hui par ceci que les Polonais et les Tchèques d'une part, les Serbes et les Slovènes de l'autre ont gardé le sentiment de parler des langues particulièrement semblables, et se comprennent entre eux avec une facilité relative.

Le groupe du Sud a même tant d'unité qu'on ne sait pas au juste où il convient de marquer les limites des langues qui le composent. Serbes et Bulgares se disputent certains districts de la Macédoine; ils ont beau jeu à le faire, car la langue est le seul moyen de distinction qu'on ait en l'espèce, et la linguistique est précisément hors d'état ici de marquer des frontières. Si les parlers locaux d'une région étendue ayant au point de départ une unité absolue de langage pouvaient évoluer d'une manière rigoureusement indépendante les uns des autres, sans être aucunement influencés par le parler des localités voisines, ou par la langue d'un centre de civilisation ou de pouvoir politique, il serait impossible de déterminer jamais les limites des langues, une fois que l'évolution se serait poursuivie durant quelques siècles. Car chaque innovation subie ne s'étendrait sans doute qu'à une partie des parlers, et les limites de chaque innovation différeraient des limites de chacune des autres. Sans atteindre jamais cet idéal, un pays dénué de pouvoir politique central qui impose une langue commune et où les communications sont rares et difficiles s'en rapproche parfois beaucoup.

Les parlers français ont ainsi évolué de façon indépendante au moyen âge, et toutes les tentatives faites pour marquer des limites précises entre le français du Nord et les parlers du Sud (provençal, gascon, etc.) ont démontré l'impos-

sibilité où l'on est de tracer une pareille limite. Les parlers de la Serbie méridionale ont été étudiés par un observateur excellent, d'une impartialité certaine, M. Olaf Broch, professeur de langues slaves à l'Université de Christiania. Il y reconnaît des traits serbes, mais, à beaucoup d'égards, des traits tout pareils à ceux du bulgare. Par exemple à Vran'e, localité de la partie méridionale du royaume de Serbie, dans la haute vallée de la Morava, la voyelle du mot *dĭn* « jour », qu'on a cité plus haut, voyelle qui en serbe proprement dit est devenue un *a* — soit *dan* — est prononcée de même qu'en bulgare *den*, le *e* indiquant ici une voyelle assez particulière, un peu analogue à l'*e* muet français. Mais l'ancienne voyelle nasale *on* (le *on* français) est devenue *u* comme en serbe, et non pas *e* (cette même sorte d'*e* muet) comme en bulgare. On ne rencontre à Vran'e ni la distinction de sept cas usuelle en serbe proprement dit, ni l'absence de toute déclinaison qui caractérise si fortement le bulgare entre les langues slaves; il n'y a plus que deux ou trois cas, ce qui marque bien l'état intermédiaire entre le serbe et le bulgare; et parfois même les mots n'ont plus que deux formes, l'une pour le singulier, l'autre pour le pluriel, ce qui est déjà l'état bulgare. Comme en bulgare, l'infinitif a disparu à Vran'e. Mais la première personne du pluriel est en *-mo* comme en serbe, et non en *-m* comme en bulgare. Il ne faut donc pas être dupe des affirmations intéressées de ceux qui affirment que l'on parle en tel endroit serbe ou bulgare. Le vrai, c'est qu'il n'y a pas de limites linguistiques du serbe et du bulgare et que, dans une région étendue, les parlers locaux ont des traits serbes et des traits bulgares, parce que chacun des faits qui permettent de caractériser le serbe et le bulgare a ses limites propres et qu'il y a d'ailleurs aussi, dans ces régions frontières, des nuances qui n'appartiennent proprement aux régions centrales ni de l'un ni de l'autre dialecte.

Il n'apparaît de limites précises que là où la langue d'une province dominante se généralise dans tout un pays jusqu'à une frontière politique déterminée. De Paris à Florence, les parlers locaux passent par une série de dégradations délicates, de telle sorte que personne ne saurait dire où finit le français et où commence l'italien; et l'on sait que, par exemple, les parlers piémontais ressemblent autant à du français qu'à de l'italien,

tandis que les parlers savoyards sont franchement inintelligibles à un Parisien. Mais, le français central est aujourd'hui la langue commune de la Savoie, et l'italien central la langue commune du Piémont; les patois locaux d'une part subissent l'influence de ces langues communes et de l'autre disparaissent devant ces langues communes; on se trouve dès lors en présence d'une limite précise de deux langues, qui coïncide avec la frontière politique : on parle français aux douaniers français et italien aux douaniers italiens, tandis que, s'ils ont gardé leurs parlers particuliers, les habitants des villages qui sont des deux côtés de la frontière s'entendent sans peine et parlent la même langue, à quelques détails près; seulement, avec le temps, les habitants des villages français ne parleront plus que français, et les habitants des villages italiens qu'italien, et ils ne se comprendront plus.

Il en est de même en pays slave. Dans la localité de Vran'e, qui fait maintenant partie du royaume de Serbie, l'état décrit tout à l'heure est en train de disparaître rapidement, et les formes serbes communes remplacent les formes de transition entre le serbe et le bulgare. On remplace *den* par *dan*, qu'on sait être la forme correcte; on apprend à employer l'infinitif, et l'on restaure la déclinaison. M. Olaf Broch a déjà été témoin de cette transformation lors de son voyage d'études en 1899, et l'on peut être sûr que les traces de l'ancien parler local sont beaucoup plus rares aujourd'hui qu'elles ne l'étaient il y a dix ans.

S'il est parfois vrai que la langue décide de la nationalité, il l'est plus souvent que la nationalité décide de la langue. La constitution de nationalités distinctes tend à faire créer des langues slaves aussi radicalement distinctes et à éliminer tous les parlers de transition.

Du reste les langues slaves qui formaient au début un ensemble continu ont été disloquées par les événements politiques. Les dialectes méridionaux n'étaient pas complètement isolés du groupe occidental, et l'on observe encore dans les parlers slovènes de l'extrême Nord-Ouest des traits qui les apparentent aux parlers tchèques. Mais la pénétration des populations de langue germanique, de langue hongroise et de langue roumaine a institué une coupure absolue entre les langues

slaves méridionales : slovène, serbo-croate, bulgare, et les langues du Nord : tchèque, polonais, russe. Le groupe méridional s'est trouvé ainsi complètement coupé de tout le reste des idiomes slaves, et il n'y a plus eu dès lors de développement commun, ni, avant les dernières années où le russe a servi de modèle au bulgare, d'influence des langues du Nord ou de l'Est sur les langues du groupe slave méridional.

Dans ce groupe méridional, les circonstances ont déterminé, au cours du XIX[e] siècle, la constitution de trois langues littéraires : le slovène, employé par un nombre relativement petit d'individus et qui, ne disposant d'aucun centre politique autonome et n'ayant pour l'employer qu'une bourgeoisie très peu nombreuse, a encore peu d'importance; — le serbe, qui, malgré des différences dialectales très sensibles, existant entre le parler des diverses localités, est la langue littéraire pour toutes les populations serbo-croates d'Autriche, de Hongrie, de Russie, de Bosnie-Herzégovine, de Serbie, de Monténégro et de Turquie; — le bulgare, qui se fixe actuellement et qui est la langue officielle du royaume de Bulgarie. Le serbe s'écrit avec deux alphabets, l'un latin, l'autre cyrillique; mais, sous les deux notations, la langue est rigoureusement la même; elle a surtout été fixée par un Serbe génial de la première moitié du XIX[e] siècle nommé Vuk Karadjic', qui a en même temps fixé la manière d'écrire avec un grand sens linguistique et a fait de l'orthographe serbe la plus claire, la plus juste de l'Europe entière : infiniment divisés par ailleurs, les Serbes ont du moins grâce à ce bel effort un idiome commun, et l'Académie croate d'Agram a depuis longtemps adopté la même langue littéraire dont se sert l'Académie de Belgrade. A l'émiettement ancien en un nombre illimité de parlers divers, il tend à se substituer maintenant chez les Slaves méridionaux trois langues de civilisation, et trois seulement.

Mais ce ne sont pas les traits fondamentaux de la prononciation et de la grammaire qui décident seuls du degré de ressemblance entre deux langues de civilisation. Le vocabulaire d'une langue se compose toujours en grande partie d'emprunts à des langues voisines ou à des langues écrites, qui servent de modèles. Déjà, dans le groupe des langues slaves méri-

dionales, les différences entre le slovène et le serbe tiennent pour une part notable à ce que le slovène a échappé aux influences turques qui ont agi sur le serbe et à ce que, en revanche, il a été soumis à des influences italiennes et germaniques beaucoup plus fortes. D'un autre côté, le bulgare a été plus modifié au point de vue grammatical que les autres langues slaves; il est devenu une langue de type balkanique, sans déclinaison, avec un article placé après et non avant le nom comme en roumain et en albanais, et avec perte de l'ancien infinitif, comme en grec moderne.

Le bulgare est la seule langue slave qui ait un caractère balkanique aussi marqué.

Les langues du groupe occidental, parlées par des populations qui sont de rite catholique romain, ont subi des influences latines et germaniques; et le vocabulaire de civilisation y a un caractère tout autre que celui des langues méridionales. Ainsi une église s'appelle en tchèque *kostel*, en polonais *kos'ciol*; c'est le latin *castellum*, et c'était sans doute au début la désignation d'une église fortifiée, comme on en voit encore un assez bon nombre en France même. D'autre part le polonais a subi assez fortement au moyen âge l'influence tchèque.

Le russe serait aussi très différent des langues du Sud sans une influence littéraire très intense qu'il a subie. Mais une circonstance historique est intervenue, qui a rapproché le russe du groupe méridional. C'est, on l'a vu, dans un parler méridional que Cyrille et Méthode ont rédigé leurs traductions destinées aux églises slaves du centre de l'Europe; ces traductions ont été faites au début avec l'agrément de Rome; mais au bout de très peu de temps, les textes slaves ont cessé d'être en usage dans les églises qui dépendaient de Rome, et la langue et l'écriture fixées par Cyrille et Méthode n'ont plus été employées que dans les églises orientales rattachées à Byzance par un lien plus ou moins lâche. Seuls, les Slaves orientaux ont eu ainsi, au IXe siècle et dans les siècles qui suivaient immédiatement, une langue littéraire slave; les Slaves occidentaux se servaient du latin comme langue littéraire, ainsi que tous les autres peuples de l'Occident de l'Europe; et ils ont même commencé à écrire leur langue vulgaire plus tard que les Allemands ou les Français par exemple. Les Russes ont

accepté la langue des premiers traducteurs, sans la modifier autrement que dans le détail; comme cette langue a pris chez eux une influence qu'elle n'a eue ni chez les Serbes orthodoxes ni chez les Bulgares, il se trouve que, actuellement, le vocabulaire russe, surtout celui du russe littéraire, se compose pour une très large part d'emprunts au vocabulaire slave méridional des anciens traducteurs et des écrivains qui les ont continués en utilisant et en développant leur langue, exactement comme une grande partie du vocabulaire français, surtout du français littéraire, se compose d'emprunts faits par des savants et des lettrés au latin écrit; car, de même qu'au moyen âge on écrivait en France le latin beaucoup plus que le français, c'est une sorte de vieux slave superficiellement russifié qu'on a écrit en Russie presque jusqu'à l'époque moderne, et l'action de cette langue écrite sur le russe a été profonde. Elle ne se borne pas à des mots de la langue religieuse ou officielle, comme le nom de « citoyen », dont la forme russe, *gorojanin* (de *gorod* « ville »), est remplacée par la forme de la vieille langue écrite *grajdanin*. Elle s'étend jusqu'aux termes les plus courants, jusqu'à des adverbes : le mot pour « auparavant », *préjdé*, est un mot « savant »; le mot vraiment russe est *péréjé*, qui se rencontre en effet dans de vieux textes, mais que *préjdé* a entièrement supplanté dans l'usage littéraire. Elle a fourni au russe même des formes grammaticales, comme le participe présent. Et l'orthographe russe doit au maintien dans l'écriture — mais non dans la prononciation — de certaines formes de la vieille langue savante les bizarreries les plus singulières qu'elle présente, comme celle d'écrire *novago* ce que l'on prononce *novovo*.

Grâce à l'influence si étendue qu'a eue la langue écrite, le russe se trouve donc avoir été sensiblement rapproché des langues slaves du Sud. Mais il a été éloigné d'autant des langues slaves de l'Ouest qui sont les plus voisines géographiquement, et avec lesquelles il y a une certaine continuité à certains égards : le dialecte grand russe le plus occidental, le blanc russe, a des traits communs avec le polonais, et le petit russe a de même des traits communs avec le tchèque. Le petit russe a d'ailleurs beaucoup emprunté au polonais, par suite de la domination polonaise qui s'est exercée longtemps sur le pays où se parle ce dialecte.

Le fait que les influences de civilisation subies par des peuples slaves ont été souvent dues à d'autres peuples de langue slave a beaucoup contribué à maintenir une certaine unité entre les divers idiomes de la famille. Mais ces influences ont été diverses et n'ont pas agi également partout; ici encore, il y a eu des causes de division en même temps que de rapprochement; à aucun moment depuis le xe siècle, les Slaves n'ont eu d'unité de civilisation pas plus qu'ils n'ont eu d'unité politique et le groupe tout entier catholique et occidentalisé du Nord-Ouest est devenu très distinct du groupe du Sud et de l'Est, qui est pour la plus grande partie orthodoxe, hellénisé et orientalisé.



Assez semblables encore les unes aux autres parce qu'elles n'ont pas commencé à diverger depuis aussi longtemps que les autres groupes linguistiques de l'Europe et parce que leurs développements postérieurs à la séparation ne les ont pas autant modifiées, unies par des liens particuliers qui tiennent à l'identité d'une partie des influences subies, assez voisines géographiquement les unes des autres et n'ayant eu, du reste, qu'une évolution relativement lente parce que la civilisation n'a longtemps évolué qu'avec lenteur dans les pays où elles sont parlées, les langues slaves constituent assurément le groupe le moins différencié parmi toutes les familles de langues existant en Europe. Mais il s'est cependant constitué des idiomes centraux dès maintenant trop divers pour qu'il soit aisé de passer des uns aux autres sans un long apprentissage; ces idiomes commencent à être assez distincts pour que leur évolution doive désormais les entraîner dans des directions très diverses : malgré bien des ressemblances dans la grammaire et dans le vocabulaire, le serbe et le bulgare par exemple appartiennent désormais à des types linguistiques différents.

La civilisation, qui se répand rapidement, détermine des innovations du vocabulaire, qui varie d'une langue à l'autre; ainsi le vocabulaire savant, assez artificiel, que le tchèque s'est constitué durant le XIXe siècle, contribue beaucoup à lui donner un aspect à part entre les langues de la famille. L'unité

des langues slaves est un reste, un débris du passé plutôt qu'une promesse pour l'avenir. Il serait imprudent de compter cette unité comme une donnée ayant une importance décisive pour les destinées des peuples qui parlent les langues slaves. L'unité slave est encore réelle, mais elle l'est chaque jour moins, depuis plus de dix siècles qu'elle se désagrège sans que rien soit jamais intervenu pour la reconstituer; et elle n'est plus assez sensible pour être par elle-même une force politique importante. Elle peut tout au plus fournir des formes extérieures ou des prétextes à des groupements politiques qui reposeront sur des causes d'une autre nature. En regard de la réalité puissante qu'est l'unité allemande — unité de langue comme de culture — l'unité slave ne compte pas beaucoup.

A. MEILLET

SOUS LE CIEL VIDE[1]

IV

Rentrer chez lui fut vraiment pour Erik très différent de ce qu'il avait craint. Cette rencontre faite à bord, ses nouveaux plans ainsi vivifiés, tout cela lui rendait son assurance, sa confiance en lui-même. Ce n'était plus faire amende honorable que d'embrasser sa mère, et il put s'abandonner à la douceur de revoir les premiers coteaux d'Evje. La lointaine chanson de la cascade réveilla une foule de souvenirs d'enfance, qui furent ce jour-là aussi radieux que jamais.

Et voici la maison, toute pavoisée en son honneur.

Il parcourut les vastes salles d'Evje. C'était un peu mieux qu'une mansarde avec vue sur des toits et cheminées noircis par la fumée : que de place, que de lumière! Ces pièces étaient comme ouvertes au ciel et au fjord. « Comme tu as été longtemps absent! — lui disaient les choses, de toutes parts. — Mais tout cela peut être à toi désormais. La terre, les bois, les chevaux et les bâtiments, les meubles, l'argenterie, tout, tout!... » Était-ce possible? Et un nouveau et agréable sentiment l'envahissait : la joie de posséder. Pouvoir s'installer là comme dans une citadelle fortifiée, où nul Mogstad ne viendrait exciter les gens ni provoquer de vote contre lui.

Il allait d'une pièce à l'autre, lorsque, dans le salon d'angle, il s'arrêta court, et de la main se couvrit les yeux. Qu'y

1. Voir la *Revue* du 15 janvier.

avait-il? Là-bas, sur le sofa, près de la table ronde, il avait cru voir son père, vivant, assis à boire avec des paysans pour régler la vente de quelque ferme. « Des bêtises! » se dit-il, et il se hâta de sortir. Ce n'était pas la peine de penser à cela, pour le moment. D'ailleurs sa mère avait vendu la distillerie à une société par actions : temps nouveaux, mœurs nouvelles, à Evje, désormais.

Erik alla dans la véranda et se pencha sur la balustrade. L'herbe et les fleurettes montaient haut, entourant les troncs des pommiers aux fleurs roses, qui se détachaient sur le bleu éclatant du fjord. L'air était marin, mêlé d'effluves du jardin... Mais en bas, parmi les arbres fruitiers, un petit homme à barbe grise poussait une voiture à bras. Erik sentit de nouveau comme une piqûre : — était-ce lui?...

— Tu dois avoir faim et soif! — dit madame Asta, venant vers son fils avec un grand verre de lait sur un plateau.

Elle n'avait pas encore pu se décider à lui demander combien de temps il resterait.

— Mère, qui est cet homme, là?

— C'est Per Trœen. Tu ne reconnais plus nos journaliers?

Madame Asta n'observa pas qu'Erik se mordait les lèvres, comme atteint d'un mal de dents subit : — car Per Trœen était le père d'Olina qui était en prison, et le fils d'Erik était en pension chez lui. — Per Trœen était là, et travaillait à la ferme comme autrefois. « Comment vas-tu faire avec lui? » se demanda Erik, et il entendit confusément le rire moqueur de Mogstad.

— Resteras-tu longtemps à la maison? — hasarda la mère. Elle n'osait le regarder.

La réponse fut lente à venir. Madame Asta dut s'asseoir dans un fauteuil; elle tremblait d'inquiétude. Elle attendait la réponse comme on attend un coup sur la tête; — à moins que... Ah! voici qu'elle vient :

— Je ne sais pas trop, mère! Je pensais... (Il se mit à marcher de long en large, à grands pas.) Je pensais rester aussi longtemps que tu voudras...

— Erik! (Ce fut un gémissement, et elle n'eut pas la force de se lever et de le prendre dans ses bras.) Erik, — répéta-t-elle, toute frissonnante de joie, — c'est vrai?

— Mère... (Il était debout, tête baissée.) Dis-moi... Bertil Sveen est-il toujours garçon?

— Qu'est-ce que tu dis?

Elle ouvrit de grands yeux, étonnée : quelque chose d'aussi insignifiant que le premier valet et ses longues fiançailles pouvait-il exister en ce moment?... en ce moment!

Erik dut répéter la question. Il regardait anxieusement sa mère.

— Ah!... lui?... Bertil?... mais oui!... il n'y a rien de changé... Mais pourquoi demandes-tu?... Viens, Erik!

Elle souriait, avec des larmes dans les yeux.

Et, tout en s'approchant de sa mère et l'embrassant sur les deux joues, Erik éprouvait une joie singulière à penser que le premier valet n'eût pas encore de quoi se marier. Son projet de l'aider n'était donc pas inutile. Le début de son entreprise, au moins, était assuré.

Les jours suivants, les menues impressions pénibles ne manquèrent pas, et il n'aurait guère pu conserver sa bonne humeur, si elles n'avaient été compensées par ses projets de colonie agricole. Ils le suivaient comme un génie bienfaisant qui lui aurait pris la main, disant : « Sois tranquille, dès que tu auras mis tout cela en train, tout ira bien... »

Il apprit que sa mère avait un procès avec des pêcheurs de la côte, pour le droit de pêche au saumon, et il se représentait malgré lui ces hommes épuisés de travail, dans les petites cabanes, au pied des rochers. La pêche était la moitié de leur vie ; mais sa mère leur ôterait cela, et la loi et la société lui donneraient tout leur appui. Irait-il, lui, se charger du procès et le continuer?... ou bien laisser sa mère en plan?...

Ce fut pis encore, un jour, quand elle raconta qu'elle avait l'intention de renvoyer une des domestiques de la ferme, parce que cette fille attendait son second enfant.

— La première fois, j'ai eu pitié d'elle, et je l'ai gardée. Mais la voilà maintenant, bon Dieu! qui prétend rester encore avec un numéro deux. Non, vraiment, les domestiques d'aujourd'hui!...

« Mais c'est l'histoire d'Olina qui recommence! — pensa Erik. (Le père de l'enfant était le jeune Lars Brovold, qui était

employé à Evje). — Peut-être il lui a promis de l'épouser... comme toi, autrefois. Vas-tu permettre qu'elle soit chassée? »

Mais allait-il commencer aussitôt à se dresser contre cette mère, à qui déjà il avait causé tant de soucis? Il était trop touché, vingt fois par jour, de la voir aux petits soins pour lui : elle semblait n'être là que pour se demander quel petit plaisir elle pourrait lui procurer. Et cela faisait un tel bien, après avoir tant souffert!... Et puis elle avait pris, dans sa manière de lui parler, une si souple prudence, que cela le disposait, sans qu'il s'en rendît compte, à la ménager, à l'embrasser chaleureusement, et à lui dire qu'elle avait raison en tout.

Provisoirement, il pouvait bien se délasser, — oublier les ténèbres qu'il avait quittées, — dormir, manger, se promener paisiblement çà et là et se recueillir un peu.

« Lorsqu'un beau jour tu mettras en train... ton projet... tout ira encore bien!... »

Se coucher, le soir, dans sa chambre, où, autrefois, son frère et lui avaient couché ensemble! Ouvrir la fenêtre à la claire nuit d'été, et laisser pendant son sommeil la brise de mer agiter le store. Se réveiller tard dans la matinée, la chambre toute ensoleillée, et voir sa mère, toilette faite, souriante, lui apporter son café. Circuler toute la journée sans rencontrer d'ennemis. S'étendre au soleil sur le coteau, contempler le ciel et le fjord, et laisser le temps s'écouler... Il y a bien, au delà de ces montagnes, une ville, et il y a dans cette ville deux personnes, qui... des bêtises!... Inga lui a dit : « Je vous félicite, Evje!... » Mieux valait se demander s'il irait faire une visite aux parents de la jeune fille. « Si une fois il t'arrivait aussi d'être heureux en amour!... » Et les sauterelles jouent sur le coteau brûlant, Erik sent le soleil chauffer ses paupières fermées, la cascade et le torrent chantent leur chanson...

Lorsqu'il accompagnait sa mère par les champs et les prés, elle s'efforçait de le mettre au courant de toutes les affaires, et il avait le sentiment qu'elle exerçait de plus en plus sur ses pensées une séduction, une attraction, qui les fixait toutes à Evje. — Si seulement on pouvait ne pas se souvenir!...

Mais, à mesure que passaient les jours, il éprouvait une sécurité croissante à être tout à fait intime avec sa mère. Cela faisait du bien de voir comme elle considérait tout sainement, comme elle était forte, infatigable, toujours occupée, avec mille choses en tête : — à un moment, auprès des journaliers, des ouvriers; l'instant d'après, dans son bureau, où l'agronome et le maître-forestier recevaient ses ordres, mais aussitôt après à la cuisine ou à l'office, — toujours vive, soit qu'elle grondât, soit qu'elle rît. — Certes elle avait lutté, vaincu bien des difficultés, beaucoup travaillé, et elle avait encore une sorte de jeunesse.

Un jour, elle arriva, des ciseaux à la main, et força Erik à s'asseoir :

— Non, vraiment, je ne veux plus voir ces cheveux et cette barbe. Demain, on tond les cochons, mais aujourd'hui tu vas y passer. Un jeune homme, qui bientôt va faire sa demande... fi!

Et, tandis que les ciseaux opéraient, Erik dit :

— Voilà bien au moins vingt ans que tu ne m'as coupé les cheveux, mère.

— On croirait qu'il y en a trente!...

Il subit la contagion de sa belle humeur et de son ardeur au travail, et se mit à l'aider : assis dans le fauteuil de son père, au bureau, il rédigea la correspondance, et il alla, de-ci, de-là, trouver les ouvriers et les journaliers, et donna ses ordres. Et, à mesure qu'il reçut de sa bouche tous les renseignements sur l'exploitation, l'idée peu à peu le pénétra qu'en somme tout était ainsi pour le mieux, et qu'il devait continuer ainsi, même plus tard.

Il avait la sensation de se laisser agréablement aller à la dérive, les yeux fermés à tout ce qui était pénible. En même temps, il avait la perception confuse d'un monde souterrain de pensées qu'il aurait bien voulu étouffer. Mais parfois une voix s'échappait et le réveillait : « Où cette vie te mènera-t-elle? Pourquoi ne parles-tu pas à ta mère de tes projets? »

Eh! bon Dieu... ne pouvait-il pas vivre en paix, un moment? ...

Un jour, il accompagna sa mère en visite chez des familles de la société, dans le voisinage, et, quand ils approchèrent des

longs bâtiments peints en jaune du médecin cantonal, son cœur battit à l'idée de revoir Inga.

Elle n'était pas chez elle. Mais, lorsqu'ils furent remontés en voiture, Erik fut certain d'avoir aperçu en haut, à une lucarne, une figure qui lui ressemblait fort.

« Donc elle ne veut pas se trouver avec moi, — se dit-il. — Bon! j'aurais dû m'en douter... »

Le retour à la maison fut assez triste. C'était comme si l'idée dorée, la consolation quotidienne d'Erik, eût perdu ses délicieux sourcils noirs.

« Personne ne se soucie de toi que ta mère, — pensa-t-il. — Et tu voudrais agir contre elle?... »

C'est madame Asta qui était heureuse, à pleines journées! Qu'Erik pût se montrer si docile, si parfaitement raisonnable, voilà ce qu'elle n'avait jamais osé rêver. Mais, chaque fois qu'elle le voyait devenir silencieux et sombre, elle ressentait une terreur secrète que subitement l'idée ne lui vînt de repartir.

« Si je lui repassais toute l'exploitation? — se disait-elle. — Alors il se marierait... et il se calmerait. »

Erik pensait à peu près de même. Et, un beau jour, la voiture les conduisit chez le juge cantonal pour mettre les papiers en règle. Lorsqu'ils rentrèrent, Erik était propriétaire du domaine d'Evje, y compris les forêts et ateliers divers en dépendant. Madame Asta eut un soupir de soulagement : son unique enfant était enfin lié à elle et au domaine. C'était bien pour elle un peu étrange d'avoir laissé tout cela lui échapper, mais, présentement, tout continuait comme auparavant, et c'était l'essentiel.

Quand, le lendemain, Erik alla donner un coup d'œil aux cultures, il ressentit une impression singulière. Désormais, c'était lui le maître. Tout cela était à lui. Il entendit encore des voix d'un monde souterrain, qu'il aurait bien voulu étouffer : c'étaient des souvenirs de ses propres discours et articles contre la propriété privée du sol. « Non, vraiment, — pensait-il, (et il se frottait les yeux) — cette terre où je marche est à moi aujourd'hui. Mais elle n'était pas à moi hier. Est-ce donc toi, Erik, qui l'as défrichée et cultivée, pour que tout à coup elle t'appartienne? Et les douze chevaux qui sont à paître

là... tu peux maintenant les tuer, ou les vendre, ou les maltraiter, ou t'en servir absolument comme ça te dira... Voilà donc ce que c'est que posséder du bien... »

Il en fut de même lorsqu'il arriva à la scierie, où les roues bourdonnaient, et les hommes circulaient en tous sens parmi les bois de charpente et les planches, très occupés. Il dut se demander pourquoi désormais cette cascade mettait les roues en mouvement pour lui, et pourquoi ces ouvriers peinaient et sciaient afin d'enrichir précisément sa caisse. « Tu n'as pas toi-même travaillé ici seulement une heure, tu n'as pas posé une seule poutre pour installer l'usine, et pourtant, pourtant... qu'est-ce donc que tu écrivais... autrefois? ... »

Ainsi débuta Erik dans la vie de grand propriétaire foncier. Il lui arriva plus d'une fois de se sentir honteux, mais souvent aussi il avait envie de bannir de telles idées avec colère, — comme si c'eût été encore Mogstad qui fût apparu soudain pour lui faire perdre aussi cette situation. Parbleu! il comptait bien redresser chez lui beaucoup de choses qui allaient de travers... sans parler de la colonie agricole...!

Il avait enfin les mains libres pour réaliser bien vite cette belle idée; mais ce fut justement alors qu'il l'écarta davantage de sa pensée... Il avait été si facile de distribuer de la terre, lorsqu'il n'en avait pas! Mais maintenant?... En peu de semaines, il eut la révélation que la terre, les bois, les chantiers que l'on possède sont plus qu'une propriété morte : tout cela fait partie de la maison, du foyer, et cela finit par faire partie de l'homme lui-même. C'est ici qu'il s'était relevé, lui, après les amères défaites subies au dehors, à travers le monde; il était le maître ici, et pouvait chasser Mogstad à coups de cravache, sans vote préalable. Il pouvait demeurer ici tout le reste de la vie, comme ses ancêtres. S'il distribuait de la terre du domaine, — sa mère aurait le sentiment qu'on lui coupe des morceaux de sa propre chair... Et lui-même?...

Puis il y avait les réformes. Et il eut encore la révélation qu'il est plus facile de proposer des réformes dans un journal que de les réaliser. C'était son intention sincère d'augmenter le salaire des ouvriers; mais, quand il eut examiné la question avec le gros maître-forestier aux cheveux roux, la conclusion fut qu'il devait approuver cet homme d'expérience : le

moment n'était justement pas favorable alors. Il lui fallut même accepter ce qui, à ses yeux, avait été le plus odieux dans toutes les affaires de son père : l'achat incessant de terres paysannes, — pour saccager les forêts. — Le maître-forestier lui fit comprendre que c'était le seul moyen de fournir du bois à la scierie et au rabotage : il fallut donc laisser faire, — jusqu'à nouvel ordre.

Cette vaste exploitation était comme une énorme machine qui continuait son mouvement imperturbable. Il n'avait pas le courage d'intervenir pour modifier le moindre rouage : il avait trop peur de détraquer le tout.

Quant à se livrer à des fantaisies, pour redevenir vagabond... jamais de la vie!

« Mais... où cela te mènera-t-il, Erik?... »

Et voilà qu'un dimanche matin, comme les cloches sonnaient à l'église du bourg, il butta contre les poutres restant d'une ancienne ferme démolie.

Erik s'arrêta court et se détourna comme devant un fantôme. Il avait vu nettement devant lui ce spectacle : son père procédant à la vente forcée de cette ferme aux enchères. Il avait vu l'homme, la femme et les enfants, obligés de s'en aller, sans nulle ressource, réduits par son père au bâton du mendiant. Mais la ferme avait arrondi le domaine d'Evje, et le père d'Erik avait la conscience tellement sereine, qu'il n'avait pas même fait transporter les bois pour effacer le souvenir de son acte. « Et voilà de quoi tu as hérité, Erik! — lui disait une voix connue. — Joli héritage que tu as à recueillir!... Voyez-vous, mes amis... n'est-ce pas comme je le disais?... »

Erik rentra chez lui. Sa mère, en robe de soie noire, debout devant le miroir, dans la grande salle, mettait son chapeau.

— Tu sors, mère?

Il se laissa tomber sur un siège.

— Je vais à l'église, si tu veux le savoir.

Et il devina qu'elle était sur le point de le prier de l'accompagner, mais qu'elle se taisait par crainte de l'irriter.

Elle le regarda, toute inquiète, et dit :

— Comme tu es pâle, mon garçon!... Est-ce que tu ne dors pas bien, ici, à la campagne?

Erik essaya de sourire :

— Mais si! Je n'ai rien... Seulement, j'ai traversé, par hasard, les terrains vagues de ces voisins qui... qui ont vendu leur ferme à père. Je me souviens qu'ils avaient une petite fille... Kirsten, elle s'appelait... avec qui j'ai joué bien souvent quand j'étais petit.... Elle était gentille et jolie, elle avait toujours un ruban rouge dans les cheveux... Sais-tu ce qu'ils sont devenus?

Sa mère secoua la tête.

— C'est triste qu'ils aient été acculés à la culbute!

Erik, en laissant échapper ces mots, avait les yeux fixés sur sa mère, dans l'espoir d'une réponse rassurante.

La mère soupira devant le miroir, tout en nouant les brides de son chapeau sous le menton.

— Oh! oui, Notre-Seigneur punit quelquefois durement, — dit-elle. — On menait une vie de péché là dedans, tu peux m'en croire!

Et sa voix exprimait la conviction que Notre-Seigneur avait lui-même chassé le voisin de sa maison et de sa terre, — une si naïve conviction qu'Erik avait envie à la fois de rire et de pleurer.

— Eh bien, au revoir! — dit-elle avec un léger soupir.

Et elle sortit.

Erik, de la véranda, suivit des yeux sa mère, qui descendait l'allée dans son léger phaéton laqué.

« Voilà ce que c'est que de croire en un Dieu! — songeait-il. — On peut tout commettre alors... et dormir et conserver sa gaieté. Mais moi, mais moi... moi qui suis tout seul!... »

Un vertige étrange le saisit, et il dut s'asseoir.,.. Et de nouveau résonnent des voix d'un monde souterrain, voix qu'il ne veut pas écouter au milieu de l'activité quotidienne :

« Où cela te mènera-t-il, Erik?...

» Pourquoi évites-tu constamment le vieux Per Trœen? Pourquoi es-tu gêné, chaque fois que tu vois Petra, la domestique qui doit être renvoyée? Pourquoi n'organises-tu pas ta colonie agricole? L'idéal de ta jeunesse n'était donc que mots vides de sens!

» Que te reste-t-il? Des ouvriers qui n'ont pas reçu d'augmentation, la terre d'un voisin réduit par ton père à la mendicité, les forêts abattues, le procès contre les pêcheurs, des

actions d'une distillerie... voilà désormais les objets de ta vie? »

Il se cacha la tête dans les mains.

« Si tu te considères comme arrivé au port... si tu es fortement rivé à tout cela... tu seras bientôt ton père ressuscité... et tu vivras sa vie... Et ton âme... se pourrira, morceau par morceau... »

Quand madame Asta rentra de l'église, elle trouva Erik sous la véranda, assis dans un fauteuil d'osier, une bouteille devant lui.

A cette vue, la digne dame s'arrêta. Il était là, un bout de cigare éteint dans le coin de la bouche, et il souriait d'un air stupide : — il était ivre mort.

V

Un caboteur peint en vert, chargé de bois, s'éloigne paresseusement, comme assoupi, sur le fjord que rougit le couchant, et où de faibles coups de vent emmêlent çà et là des nuages bleuâtres. Sur les grands domaines de Hustad, de l'autre côté du fjord, on commence à sonner la fin de la journée, et la cloche d'Evje répond aussitôt. — Les paroisses d'alentour entendent longtemps résonner les coups lents, car la fille de service, à Hustad, et la cuisinière d'Evje connaissent chacune la sonnerie de l'autre, et elles s'amusent à bavarder un peu de cette manière, par-dessus le fjord. — Partout sur les terres, où déjà la fenaison est commencée, le travail cesse, les chevaux sont dételés et mis au piquet pour paître, et les filles, ayant jeté le râteau sur leur épaule, se dirigent enfin vers la ferme.

Le jeune Lars Brovold se donna tout le temps qu'il fallait pour rester le dernier de tous. Il redoutait d'aller s'asseoir à table avec les autres, car depuis quelques semaines on ne lui épargnait guère les plaisanteries au sujet de son histoire avec Petra.... Heureusement, elle n'avait plus beaucoup de jours à passer à la ferme, et c'était pour le mieux!

C'était un lourd gars d'une vingtaine d'années, aux cheveux blonds et aux épaules larges. On aimait bien ce gaillard, car il était toujours gai, qu'il s'agît de travailler dur ou de jouer du violon pour faire danser ou de chanter des chansons, une

fille sur les genoux. Parmi les domestiques d'Evje, il passait pour un vrai héros parce qu'il pouvait se permettre de plaisanter avec la patronne elle-même : les autres, en pareil cas, trouvaient que le plus sûr était de déguerpir....

Il s'arrêta sur le coteau, essuya la sueur de son front, et regarda le fjord en soupirant. Car c'était vraiment incompréhensible qu'il se fût grisé à Noël au point d'aller trousser une vieille fille comme celle-là.... Et pouvait-on être bien sûr qu'il était le père de l'enfant?... Et là-haut, dans la vallée, il y avait une fille qui s'appelait Kristine ; elle avait la plus belle voix qu'on entendît à l'église, et le corps souple comme l'osier. Mais, maintenant que lui, Lars Brovold, était devenu pour toute la paroisse un objet de moquerie..., Knut Rabben finirait tout de même par la prendre.

Lars Brovold se laissa tomber sur le coteau, et arracha une paille qu'il se mit à mâcher. S'il entrait en automne à l'école des sous-officiers... et venait, à la Noël, se montrer à l'église en uniforme?... Cela pourrait, sans doute, rétablir un peu ses affaires... Le mieux était de faire tout son possible pour arriver à quelque chose, lui aussi....

Enfin il entra dans la salle. On en était au milieu du repas, et les cuillères puisaient sans cesse dans les écuelles la bouillie de gruau, tandis que les rayons du soleil, rouges, s'allongeaient entre deux rangées de visages moites, hâlés. Le cordonnier, là-bas, près de la fenêtre, n'avait pas encore lâché sa besogne : il tapait à coups de marteau sur une semelle. Personne ne semblait avoir fait attention à Lars, — à sa grande satisfaction ; — mais on riait sous cape et l'on causait à voix basse de quelque affaire dont il ne convenait pas de parler trop haut. Quand il fut assis devant son assiette, tout au bout de la table, il comprit qu'il s'agissait des patrons : « Il devait être arrivé quelque chose... On n'avait pas vu le jeune M. Evje depuis plusieurs jours, on voyait à la figure de madame Asta qu'elle avait pleuré, mais il n'y n'avait rien à tirer des servantes de la maison... Que pouvait-il bien être arrivé? »

Le cordonnier Tœger se leva enfin, roula son tablier de cuir, sortit sa chique de sa bouche, et alla en boitant se mettre à table. A ce moment, une fille blonde sortit de la cuisine et apporta du

lait, et un petit garçon aux cheveux rouges se glissa par la porte entre-bâillée. Le cordonnier vira sur sa jambe courte et s'empara du petit, qui était encore en robe.

— Hé! petit, arrive ici, tu auras du nanan, — dit-il en le prenant sur son bras.

Il y eut des ricanements autour de la table. Le marmot, qui se démenait pour s'échapper, se mit à crier, et aussitôt une grande fille aux cheveux roux se précipita de la cuisine, enleva l'enfant, et se sauva bien vite en faisant claquer la porte derrière elle. Le cordonnier demeura bouche bée.

— Mais, bon Dieu! Petra, — cria-t-il, — quand nous te le volerions, ton petit!... tu sais bien que tu en auras bientôt un autre...

Lars Brovold avait rougi jusqu'aux oreilles, et le gruau lui restait dans la gorge. Car, sûrement, son tour allait venir.

Et, en effet, dès que le cordonnier eut avalé deux ou trois cuillerées, il lança cette phrase, comme au hasard :

— Ah! oui, elle aime bien la jeunesse, Petra!

Il y eut de petits rires et des regards du côté de Lars. Mais celui-ci voulut imposer, au moins, au vieux Per Trœen :

— Tu feras mieux de taire ton bec, toi, Per! — cria-t-il en frappant la table. — Ou bien ta fille épousera Evje, peut-être, quand elle sortira de prison?...

C'était un peu trop brutal pour les faire tous rire. Les mains du vieux à barbe grise étaient toutes tremblantes, et le lait échappait de sa cuillère. D'un geste brusque de la main il essuya le lait répandu, puis il dit :

— Oh! pas la peine de t'inquiéter de ma fille, Lars... elle aura son billet pour l'Amérique dès qu'elle en aura besoin.

La porte s'ouvrit, et il y eut un silence. C'était le premier valet, Bertil Sveen, qui entrait, un homme trapu, avec une touffe de barbe brune sous le menton. Il traversa la salle de son pas lourd, ouvrit un vieux secrétaire situé contre le mur, et serra quelque chose dans un tiroir. Mais, avant que le cylindre du secrétaire fût retombé, tous avaient aperçu une photographie prise dans une rainure, à l'intérieur, et tous savaient que c'était la femme, habitant l'autre rive du fjord, — avec qui depuis quinze ans il était fiancé. Fiançailles dont tous se moquaient! Mais Bertil avait perdu toutes ses éco-

nomies en se portant caution pour son frère, et il avait encore à payer pour cette dette : le mariage avait ainsi été ajourné, et encore ajourné, parce que le vieux garçon et la vieille fille n'avaient pas les moyens de se mettre en ménage...

— Comment va ta fiancée? — demanda Lars Brovold pour détourner de lui-même la conversation.

Mais tous autour de la table le regardèrent avec des yeux ronds, comme pour dire : « Tu ferais mieux de te regarder. »

Bertil fit semblant de n'avoir rien entendu, ferma le secrétaire à clef, et vint lentement s'asseoir à l'opposé de Lars, au haut bout de la table. Il se tourna pour atteindre, par-dessus son épaule, sa cuillère rangée dans une fente du mur, que formaient des souches superposées, il essuya la partie creuse avec sa main et se mit à manger.

Dans cette pièce basse, où les fenêtres étaient assombries par des plantes en pots, la chaleur, peu à peu, devint insupportable. Le soleil envoyait encore sur le plancher une lumière rougeâtre et, sur la table, autour de la bouillie, tourbillonnaient des essaims de mouches, qui sans cesse voulaient s'abattre sur les visages en sueur. L'une après l'autre, les femmes posaient leur cuillère, se levaient avec un soupir, et quittaient la table pour prendre leur fichu et le nouer autour de leur tête.

La porte s'ouvrit encore, et la femme de chambre de la maison montra sa tête blonde :

— Monsieur demande le premier valet! — dit-elle à la salle, sans s'adresser à personne.

Et la tête disparut aussitôt.

Mais tous autour de la table se regardèrent. Ceci présageait quelque événement exceptionnel : bientôt, sans doute, on saurait des nouvelles des patrons.

Bertil, impassible, avala, lui aussi, plusieurs cuillerées.

— Ah! — murmura-t-il enfin.

Et, après avoir mangé encore un peu, il nettoya le creux de la cuillère avec la main, et la remit à sa place dans le mur.

Mais, puisque c'était chez les maîtres qu'il avait à se rendre, il ferait bien de faire un brin de toilette. Et quand, une demi-heure plus tard, il se dirigea vers le bâtiment principal, les

pouces accrochés aux goussets de son gilet, il s'était lavé les mains et la figure, et avait changé de pantalon.

Cependant Lars Brovold avait tranquillement gagné sa chambre et faisait sa barbe, bien qu'il n'y eût pas grand'chose à gratter sur ses joues. Puis il mit ses habits du dimanche, fourra dans son gousset sa courte pipe neuve vernissée, mit son bonnet de fourrure sur sa blonde tignasse, et sortit, suivant le chemin de sable blanc qui monte vers Viken.

Il en était tout de même quitte pour ce soir-là, et il soupçonnait qu'une certaine fille pourrait bien venir à la boutique, car c'était jour de poste... Il lui communiquerait volontiers son idée d'aller à l'école des sous-officiers...

Et il eut vraiment de la chance. Il était assis depuis peu de temps sur la colline, à quelque distance de la boutique, lorsqu'il l'aperçut au haut du chemin, parmi d'autres promeneurs. Elle portait un panier au bras et elle était en robe sombre, avec un fichu noir. Elle marchait vite et, de son bras libre, faisait de grands mouvements. Si seulement elle avait su qui était assis là!...

Mais il se trouva qu'il était devant le comptoir de la boutique, parmi les acheteurs, quand elle entra. Elle rougit un peu en le voyant. Il fut très absorbé par l'achat d'un cornet de bonbons, de tabac à fumer et d'allumettes, car il ne voulait pas avoir l'air d'être venu l'attendre.

— Tu n'as pas peur que ça ne te fasse du mal! — dit-elle tout à coup, en regardant la blague à tabac.

Il était enchanté, parce qu'elle lui parlait, mais il prit un air important, et pensa qu'il y avait beau temps qu'il n'était plus un gosse. Et, comme par hasard, il avait fini et il était prêt à partir, lui aussi, lorsqu'elle s'en alla.

Il eut la permission de lui porter son panier, et les deux jeunes gens gravirent ensemble le chemin. Elle était, disait-il, la seule personne du pays qui n'eût pas le visage brûlé par le soleil. Elle avait une petite cicatrice au coin de la bouche, marque d'une chute qu'elle avait faite autrefois, quand ils allaient ensemble, en raquettes, à l'école. Chaque fois qu'il parlait, elle le regardait de côté, avec un petit rire.

— Oh! toi, — disait-elle, essayant de se donner une

mine sérieuse, — ce que tu dis là, c'est bien sûr des bêtises.

— C'est aussi vrai que me voilà ici.

Il répondait avec assurance, — bien qu'au fond il ne sût même pas de quoi il parlait, heureux, tout simplement, de pouvoir l'escorter...

Cependant qu'arriva-il au premier valet, dans la maison des maîtres?

Comme d'habitude, ayant cogné à la porte du bureau, il entra lentement. Madame Asta était assise, les mains sur les genoux, et regardait devant elle, mais elle se dressa d'un sursaut :

— Qu'est-ce qu'il y a, Bertil?

Le premier valet lui dit que M. Evje l'avait envoyé chercher. Alors madame Asta parut très surprise :

— Ah! oui... il t'a envoyé chercher!... Ah! ah!... eh bien, il faut monter chez lui et cogner à sa porte... tu verras bien s'il ouvre!...

Elle resta debout, écoutant, anxieuse, les pas lourds de Bertil dans l'escalier... Mais oui, la clef grinça là-haut; le premier valet fut reçu. Pourquoi lui? Qu'est-ce que cela signifiait?... Elle attendit, attendit que Bertil redescendît, mais le coucou sonna... et sonna une seconde fois... Qu'est-ce donc qui se passait là-haut?...

Lorsque Bertil entra chez Erik, une odeur suffocante le saisit, de tabac et de boissons diverses. Le lit était en désordre, la cuvette était pleine d'eau sale, et Erik lui-même, debout au milieu de la pièce, n'avait que son pantalon et sa chemise. Mais quel regard il jeta sur Bertil! — et il ne répondit pas au bonsoir du premier valet. Il l'examina comme pour s'assurer si c'était bien vrai que cet homme-là pouvait devenir son sauveur. Car il le fallait dorénavant. Le domaine pouvait péricliter, sa mère en perdre la raison, son père se retourner dans la tombe, mais, afin que lui-même du moins eût la force de vivre, il lui fallait recouvrer quelque estime pour lui-même.

Et, à ce moment, il ressemblait au noyé qui s'accroche à n'importe quoi pour se soutenir : — ceci sera-t-il plus sûr qu'un fétu de paille?

— Assieds-toi, Bertil! — dit-il enfin.

Puis il alla s'étendre sur le divan, les mains à la nuque.

Bertil s'assit sur une chaise, qui paraissait trop petite pour sa corpulence.

— Est-ce que la santé n'est pas bonne? — risqua le premier valet, pour dire quelque chose.

Erik, sans répondre, ferma un instant les yeux : il voulait réfléchir. Sa montre, sur la table de nuit, faisait tic tac dans le silence.

Enfin il leva les paupières :

— Combien de temps as-tu servi à la ferme, Bertil?

— Ça fera vingt-cinq ans à l'automne!

Le premier valet prit, en répondant, un air étonné : — allait-il recevoir son congé, peut-être?

— Est-ce que tu ne devrais pas bientôt penser à te marier?

Le vieux garçon eut un sourire confus, pencha la tête, puis répondit, comme s'adressant à ses doigts :

— Oh! on va être trop vieux pour ça maintenant.

Erik ne put s'empêcher de sourire à voir cette confusion. S'il y a quelque chose dont les gens comme Bertil n'aiment pas à parler, c'est leurs affaires d'amour : Erik le savait.

— Est-ce vrai, Bertil, qu'il y a cinq ans, tu avais mis de l'argent de côté pour t'établir, mais que tu as tout perdu en l'honneur de ton frère?

Bertil allongea une jambe :

— Oui, c'est comme ça malheureusement, que ça s'est passé.

— Et, avant ça, toi et ta fiancée, vous aviez attendu dix ans la mort de sa mère... parce que la vieille ne voulait pas entendre parler de votre mariage, et que ta fiancée ne voulait pas la quitter, malade comme était la pauvre femme à ne pas bouger du lit.

Le rude visage de Bertil rougit. Mais, au bout d'un moment, il reconnut que c'était bien là l'histoire.

Erik commençait à éprouver un étrange bien-être à se mêler des affaires de l'autre. Et, maintenant qu'il allait enfin sortir son gros atout, il sentait en lui-même cette chaleur que procure le bonheur personnel.

— Écoute, Bertil! (Sa voix tremblait, et, malgré lui, ses yeux

se fermèrent.) Nous te devons beaucoup, ici, à Evje. Si tu avais eu seulement cinquante couronnes[1] par an de plus, pendant vingt-cinq ans, ça ferait une jolie somme, avec les intérêts. Eh bien! je vais te demander si, à la place, tu accepterais un morceau de terre en friche... Il y a de quoi choisir au bord de la rivière, et ce n'est pas moi qui défricherai jamais par là... Naturellement, tu pourras prendre dans la forêt d'Evje bois de charpente et fagots pour tes besoins, et, si tu veux, jusqu'à nouvel ordre, habiter ici et y manger comme avant, tout en travaillant pour toi, tu le peux... D'autant plus qu'au moment des foins nous ne pouvons guère nous passer de toi... Et si ta fiancée veut venir ici sans plus tarder, vous pourrez vous marier à Evje, et, quand la fenaison sera finie, nous trouverons moyen de t'aider à construire ta cabane pour l'hiver... Qu'est-ce que tu en dis, Bertil?

Il avait parlé vite, comme si les mots lui brûlaient la bouche, mais alors il ouvrit les yeux. C'était dit. Il souffla : car c'était comme un saut audacieux qu'il avait fait, — et il avait réussi. Voilà, c'était accompli. Il n'y avait pas à y revenir. Ce n'était pas vrai qu'il fût lâche, — non, ce n'était pas vrai!...

Il y eut un assez long silence. Bertil, sur sa chaise, souriait à la façon d'un homme qui ne comprend rien du tout : — Erik était-il malade, ou ivre, ou bien plaisantait-il?

Le vieux paysan se leva, caressa ses cheveux jaunes sur le côté, et parut vouloir s'en aller — ou rester — ou se rasseoir — ou parler... Il était perplexe, et son sourire étirait de plus en plus un coin de sa bouche... Finalement, il alla vers la fenêtre, à pas lents, pour regarder — comme c'était son habitude quand il avait à réfléchir — par delà le fjord, dans la direction de la cabane où demeurait Ingeborg, sa fiancée.

Erik s'agitait. Pourquoi l'autre ne répondait-il pas?... Il ne manquerait plus que cela, qu'il refusât! Ce serait comme un coup de couteau... Tout l'effort convulsif d'Evje pour concentrer sa volonté en vue de cet acte courageux aurait alors été inutile.

Enfin Bertil toussota et se tourna vers lui :

1. 70 francs environ.

— Mais — bégaya-t-il — je ne comprends pas... combien est-ce que j'aurais à payer?

— Rien du tout, Bertil. Tu as assez payé pendant tes vingt-cinq ans, je pense!... Et peut-être auras-tu des voisins.

Mais Bertil se sentait encore inquiet. Il devait y avoir quelque chose là-dessous. Avec hésitation, il demanda :

— Alors, est-ce que je serais *husmand*?[1]

— Non, non, pas le moins du monde!

Erik s'impatientait. Il dut, à plusieurs reprises, expliquer que Bertil aurait soixante mesures[2] de terre pour longs et fidèles services.

— Mais peut-être que tu ne veux pas, Bertil?

Nouveau silence.

— Si je veux!...

Bertil ne put s'empêcher de rire. — « S'il voulait!... »

Et enfin, après une longue attente, madame Asta entendit de nouveau le pas de Bertil, qui menaçait d'effondrer l'escalier. Elle ouvrit la porte et lui fit signe, et il entra dans le bureau, de sa démarche lente, mais, bon Dieu! comme il était rayonnant!

— Eh bien, Bertil?

Elle n'eut pas besoin d'en dire davantage. Car le premier valet s'avança vers elle avec son gros poing tendu et la figure épanouie :

— Faut bien que je remercie encore, — dit-il. — Mais c'est presque trop. Allons, Dieu vous bénisse!

— Eh bien, qu'est-ce que c'était, Bertil?

Et le premier valet, un peu honteux, dit en balbutiant le cadeau qu'il avait reçu.

« Erik lui aura fait boire de l'eau-de-vie! » pensa madame Asta.

— Oui-da, Bertil! — dit-elle en le regardant droit dans les yeux; — alors tu as, comme ça, terre et bâtiments?

— Soixante mesures de terre, là-haut, près de la rivière! — continua Bertil, — et pas un *œre* à payer... A-t-on jamais vu rien de pareil?... Madame le sait bien, du reste.

1. Celui qui loue en viager une dépendance d'un domaine, moyennant un certain nombre de journées de travail.

2. Six hectares.

— Bien sûr, je le sais! — dit madame Asta, riant d'un rire étrange. (Elle avait belle envie d'octroyer au premier valet une bonne gifle.) — Mais assieds-toi, Bertil, raconte-moi la chose plus en détail...

Le premier valet partit enfin. Madame Asta eut besoin d'air, et ouvrit la fenêtre. Et elle resta de nouveau assise comme auparavant, les mains sur les genoux, les yeux désespérément fixes...

Vers minuit, Erik, toujours dans le même costume léger. arpentait encore sa chambre, tout ému de ce qui était arrivé. Oh! le vertigineux monde de brumes où il avait vécu les dernières journées!... Mais il avait peut-être un peu repris pied. « Est-ce vrai? — se demandait-il sans cesse. — Ai-je réussi, vraiment? Suis-je enfin parvenu à sauver une parcelle de moi-même? »

Il était comme un homme gelé qui a pu enfin allumer un peu de feu pour étendre au-dessus ses mains raidies. Et, plus il pouvait se représenter le bonheur de Bertil Sveen, plus haut montait ce feu, et mieux il en sentait la chaleur. « Maintenant, il doit lui écrire une lettre... quelque chose de beau!... Et, quand la vieille fille l'aura reçue, elle retroussera peut-être ses manches, et essayera d'écrire une espèce de réponse, ha! ha!... »

Il ouvrit la fenêtre et se pencha : l'air frais de la nuit l'enveloppa. Les prés non fauchés s'étaient inclinés sous la rosée. Là-bas, sur le fjord rougeâtre, le paysage de la rive opposée se reflétait, avec ses sombres bois de sapins, ses verts coteaux et les blanches maisons qui dormaient. Au delà, le ciel même s'était englouti dans un enfer, avec des nuages rouges, embrasés de soleil, qui sortaient d'un lointain abîme gris-bleu. Et, au-dessus de tout cela, seul, un oiseau de mer volait vers la terre...

Mais quoi!... n'est-ce pas Bertil qui descend la colline si tard pour gagner le fjord?... Il n'est pas possible qu'il veuille?... mais si, vraiment, il pousse de l'épaule une barque et la met à l'eau. En plein travail de fenaison, si fatigant, il va sacrifier son repos de la nuit pour porter lui-même la nouvelle à Ingeborg. Le voilà sur le rouge miroir, les rames trempent dans des nuages dorés.

« Il va dormir demain jusqu'à midi... », se dit Erik.

Et, sur le point de se coucher lui-même, il eut le sentiment d'un brusque réveil, au moment où il venait de remplir un verre de whisky. Ce fut comme si quelqu'un soudain lui avait saisi le bras, et, inconsciemment, il posa le verre et regarda autour de lui... Eh bien? peut-être réussirait-il à s'assoupir tout de même, cette fois!... Il pensa aux deux qui le béniraient, cette nuit, et il eut envie de flanquer le verre par la fenêtre. Il finit par le poser sur la table de nuit et se glisser dans son lit, et il se mit à se retourner dans tous les sens : le désir de la boisson maudite le tourmentait... Tant qu'il pouvait penser à Bertil et à Ingeborg, cela allait encore, mais... qu'arriverait-il demain?... Affronter sa mère... après cela?... Aurait-il la force de continuer à agir selon son idée?... ou bien?... Et, avant qu'il s'en soit rendu compte, le voilà levé, et il vide le verre en quelques gorgées avides.

Et bientôt il est de nouveau dans les mêmes brumes vertigineuses... Là-bas, au pied du lit, n'est-ce pas Bertil et Ingeborg qui le bénissent?... Oui, mais en outre ils disent qu'il est trop bon pour boire ainsi!...

N'est-il pas trop tard pour s'arrêter? Peut-il encore être sauvé?

« Venez à mon secours! — s'écrie-t-il. (Et il joint les mains vers ce couple, vers la bonne action qu'il vient d'accomplir.) Secourez-moi, vous, puisqu'il n'y a pas de Dieu!... »

Et minuit est passé depuis longtemps, tout est calme sur mer et sur terre, mais Lars Brovold est couché là-haut, dans le bois, sous un arbre, il regarde le ciel et siffle.

Il avait pris, pour rentrer, le sentier qui traverse la forêt, car il était trop heureux pour vouloir rencontrer personne.

Il avait pensé, en effet, aller chez ses parents, et y passer la nuit, dans la grise cabane de pêcheurs, en bas, sur la pointe. Mais l'idée lui est venue de se jeter là, sous un sapin, pour chanter une chanson et réfléchir un peu, et c'est trop agréable de rester ainsi étendu.

Les aiguilles de sapin sous lui sont si tièdes! Et tous les oiseaux se taisent dans la forêt. C'est comme autrefois, lorsqu'il était gamin et menait paître le bétail dans la montagne,

et qu'il jouait de la corne de bouc; — alors, tout ce qui dansait en son esprit, il pouvait le concentrer en une sorte de vieille chanson sans paroles qu'avec sa corne il lançait aux lointains sommets :

Oh! doudeli dou!
Oh! doudeli dou!
Oh! doudeli, doudeli dou!

Il était, pour l'instant, couché dans la forêt, et il sifflait, mais il lui semblait qu'il avait une corne de bouc à la bouche. Et il unit toutes choses, la nuit claire, le ciel aux nuages ensoleillés, le fjord rouge, et le fait que Kristine avait été, ce jour-là, aussi gentille pour lui qu'auparavant, et son projet d'aller à l'école des sous-officiers et de venir chez lui en uniforme, à Noël, ah! ah! — tout cela devint la même vieille chanson sans paroles, qu'il entonna dans la corne de bouc pour la lancer au vaste ciel et aux lointains sommets :

Oh! doudeli dou!
Oh! doudeli doü!
Oh! doudeli, doudeli dou!...

Puis il se leva. Une tache de sang enflammait l'horizon à l'occident au-dessus des bois. C'était le matin. Il était trop tard pour aller se coucher : il pouvait du moins descendre à la cabane de ses parents, prendre une faux et passer une heure à couper les foins, avant de remonter à Evje. Son père serait bien étonné; il ne saurait pas qui aurait ainsi avancé le travail pendant la nuit.

VI

Ce matin-là, le réveil fut pour Erik tout autre que les jours précédents. L'effroi de se lever et de s'absorber en des besognes odieuses ne le maintint pas au lit : non, il lui semblait aller au-devant de quelque chose d'extrêmement bon et agréable. Aussi se hâta-t-il de se lever, et il marchait et fredonnait en s'habillant. Depuis longtemps il n'avait eu cette impression : tout lui paraissait beaucoup plus facile et plus brillant, et il se sentait sûr qu'une nouvelle époque de sa vie commençait. Cet

acte, pour lequel il avait rassemblé toute son énergie, la veille, il y voyait vraiment un soutien où s'appuyer avec sécurité, et, puisqu'il avait fait le premier pas, il saurait bien poursuivre.

Dans la salle à manger, madame Asta s'était déjà mise à table. Lorsqu'il entra, elle leva des yeux effarés, puis répondit à son salut d'une voix à peine perceptible. Mais il était préoccupé de défendre la donation de la veille, et de faire enfin valoir sa volonté auprès de celle de sa mère, qu'il oublia totalement d'avoir honte de son ivresse.

« Que l'affaire éclate au plus tôt! » pensait-il, assis à sa place, quand elle lui eut servi son café. Tous deux s'évertuèrent à prononcer quelques phrases insignifiantes, mais sans aucun succès, Erik était peiné de voir qu'elle n'avait pas dormi, et qu'elle ne pouvait pas manger. Et il finit par lui prendre la main, et la baiser, disant, avec un sourire un peu contrit :

— Allons, pardonne-moi, mère!

Il n'en fallait pas plus, à ce moment, pour que madame Asta fondît en larmes. Mais, quand elle fut un peu calmée, il continua bravement :

— Pense donc, Bertil et Ingeborg vont enfin pouvoir se marier!

Elle le regarda de nouveau avec terreur. Elle avait espéré qu'il avait agi la veille dans l'ivresse, et que l'on pourrait revenir là-dessus. Elle en crut à peine ses oreilles lorsqu'elle entendit :

— Ça n'est pas juste, mère, que je possède toute cette terre en friche, moi, tandis que des gens comme Bertil n'ont pas même où construire une cabane.

Madame Asta se contenta de branler la tête, les yeux perdus. C'était de pis en pis! Elle n'osait dire un mot, car elle sentait qu'alors il y aurait un terrible orage...

Erik reprit, ce jour-là, ses occupations habituelles, et il lui semblait n'avoir jamais eu d'aussi bonne journée depuis son retour. Les travailleurs étaient pleins d'entrain et le regardaient amicalement, et il se surprit à plaisanter les jeunes filles qui râtelaient. Le foin était abondant à Evje, cette année-là, il n'y avait pas à se plaindre de la sécheresse, et le bois était en hausse. Comme Erik avait ce jour-là une sorte

de droit à se réjouir de cette prospérité, il imaginait déjà un projet d'agrandissement du moulin, qui deviendrait aussi une grosse entreprise. Par Dieu! il se sentait homme à être tout ensemble le plus gai compagnon et le plus habile de tous, si seulement il parvenait à guérir ces blessures secrètes qui ne lui laissaient jamais de repos... Ce qui s'était passé la veille lui faisait vraiment l'effet d'un emplâtre frais, mais cela ne suffisait pas.

Erik ne se rendait plus compte des raisons qui avaient rendu l'établissement d'une colonie agricole tellement important à ses yeux; il ne savait plus bien pourquoi le sort de Petra, la domestique, lui causait une si personnelle confusion : — il n'avait qu'une impression assez vague de fermer la bouche au maudit Mogstad, lorsqu'il faisait son possible pour intervenir dans cette affaire...

Après le repas du soir, il se rendit au réfectoire et demanda Lars Brovold; ayant appris qu'il était dans son galetas à rapiécer ses chaussures, il y monta aussitôt.

Lars était assis et fredonnait en clouant une semelle de soulier, et il fut tout ébahi de voir entrer M. Evje lui-même!... Erik s'assit sur une caisse, contre le mur, alluma une pipe et se mit à causer un peu de tout. Il était assez confus de sa démarche : — il lui semblait qu'il allait siéger comme juge dans sa propre cause.

— Eh bien, Lars! — commença-t-il enfin. — J'entends dire que tu réussis auprès des filles.

Le jeune garçon éclata de rire : il songeait à Kristine, qu'hier il...

— Qu'est-ce que tu comptes faire dans l'avenir?

L'autre donna quelques coups de marteau sur la semelle avant de se risquer à parler.

— Qu'est-ce que vous dites de l'école des sous-officiers? demanda-t-il.

Et il n'osait lever les yeux de son soulier.

Erik pensa : « Il veut s'éloigner d'elle en allant à la ville, lui aussi, comme j'ai fait autrefois... » Et la ville! c'était devenu pour Erik l'endroit où il avait gaspillé ses années de jeunesse, si bien qu'un beau jour il fut réduit à errer au hasard, sans autre consolation que la bouteille.

— Tu ne voudrais pas t'en aller à la ville, Lars!

Et il se mit à lui expliquer tout ce qui guette un brave garçon de la campagne dans les villes maudites. Lui-même avait passé par là. Jamais il ne voudrait plus seulement mettre le pied dans une ville.

Lars le regardait, épouvanté. Il n'avait pas réfléchi à tout cela. C'était tout de même gentil, à un personnage comme Evje, de venir s'asseoir là, et de causer avec lui en camarade.

Mais voici qu'Erik se mit à dire combien une fille comme Petra était à plaindre. Et, dès qu'il eut prononcé quelques mots, sa voix devint toute émue. Et bientôt il fut tellement repris par les douloureux souvenirs de sa propre histoire avec Olina — et si plein, cette fois, du désir de réparer — que Lars, assis là, devant lui, parut à ses yeux être lui-même, en chair et en os, à vingt ans...

Lars avait rougi jusqu'aux oreilles. Si quelqu'un d'autre était venu lui proposer d'épouser Petra, l'audacieux serait sorti par la fenêtre, la tête la première. Mais comme ça!... Nulle semonce, ni reproche, ni sermon ; rien que de la bonté... Et c'était M. Evje, lui-même, qui s'était abaissé jusqu'à venir s'asseoir là et causer bien tranquillement avec lui, — absolument comme s'il était son frère.

— Petra, d'ailleurs travaille bien, et c'est une brave fille! dit Erik en terminant.

Il lui semblait dire quelques pauvres mots d'éloge sur... une autre.

Lars fixa un clou dans la semelle. Il ne pouvait le nier : Petra était une brave fille, et travailleuse, surtout maintenant que M. Evje lui-même la louait ainsi.

— J'ai déjà vu une fois, une histoire semblable, — continua Erik (et c'était presque une douloureuse confession), — et je sais que le père de l'enfant n'a plus eu jamais une heure de bon temps.

Lars le regarda de nouveau avec épouvante. Il n'avait pas réfléchi à cela, non plus, — que peut-être il n'aurait plus jamais une heure de bon temps.

Puis Erik se mit à parler de ce qu'il ferait pour l'aider à épouser Petra. Lars, toujours assis, un soulier d'une main et l'alène de l'autre, regardait la fenêtre, les yeux vagues. —

De la terre. une maison, — comme à Bertil... Lui, fils de *husmand*, deviendrait propriétaire...

Mais... et la fille au corps souple et qui avait la plus jolie voix de l'église?... et lui-même en uniforme, à Noël... Oh! non, tout ceci ne devait être que des contes à dormir debout...

Erik fut si pressant, sa voix si cordiale, que Lars se rappela comme on l'avait supplié, un jour, pour le persuader d'aller en mer, par une nuit d'orage, au secours de gens qui, ayant chaviré, se tenaient sur la quille de leur barque retournée. Faudrait-il montrer du courage. cette fois encore?...

Lorsque enfin Erik descendit, il traversa la cuisine, où Petra lavait la vaisselle. A l'idée d'être vue par M. Evje comme elle était en ce moment, la grande fille rousse fut sur le point de s'affaler sur le parquet. Mais Erik lui tapota l'épaule et dit :

— Mes compliments, Petra!

— De quoi donc? — s'écria-t-elle en se retournant.

Car elle avait compris qu'il ne se moquait pas, ni ne plaisantait.

— Attends un peu, c'est Lars qui te dira ça!

Il riait doucement, et sortit...

Au dehors, le soir était paisible, le fjord était d'un gris uni ainsi que le ciel couvert. Erik n'avait aucune envie d'aller se coucher encore : il marcha en flânant, les mains dans les poches, jusqu'à la barrière du jardin.

Demain il se sentirait encore plus léger qu'aujourd'hui à se promener partout. Il avait comme payé une dette obsédante, il ne serait plus aussi péniblement étreint par la pensée d'Olina.

Il s'arrêta dans le bas du jardin à examiner le pavillon blanc, qui avait besoin d'être repeint : il voulait que désormais, à Evje, tout fût en bon état.

Mais là-haut, dans son grenier, Lars Brovold était debout. courbé contre le mur, les yeux fixés sur le plancher. Qu'est-ce qui était arrivé? Il avait résolu de s'en aller, le samedi suivant, le soir, à la rencontre de Kristine; mais tout à coup il réfléchit qu'il ne le pouvait plus, maintenant!... C'était fini... à jamais fini!... et, au lieu de cela, — Petra...

Tout troublé, il mit sa veste, sortit, et descendit la colline. Il voulait voir ses parents pour causer avec eux de cette affaire...

En revenant, vers minuit, il était plus tranquille. La joie des parents à la nouvelle de ce qui lui était offert l'avait gagné quelque peu. Et lui, que les gens n'avaient pas considéré jusqu'alors comme tout à fait un homme, il était subitement devenu propriétaire foncier, il se trouvait sur le même pied que Bertil, le premier valet, qui avait reçu une belle récompense pour longs et fidèles services. Lars ne put s'empêcher de penser à Knut Rabben : — si le drôle, tout de même, allait vraiment prendre Kristine?... Mais avec quoi diable pourraient-ils bien se marier tous les deux?...

Arrivé au réfectoire, il se glissa doucement dans la cuisine, où Petra seule avait son lit. Elle dormait.

Elle se réveilla et se retourna, et, quand elle vit que c'était Lars, elle voulut le chasser : car il avait été trop grossier avec elle, ces derniers temps. Que venait-il faire ici? Devrait-elle, peut-être appeler au secours?

Il finit cependant par la faire taire à peu près, et il put raconter son histoire. Il eut quelque peine à formuler une demande en mariage. Mais ils avaient reçu en commun de la terre et une maison, voilà qui devait être assez clair, lui semblait-il.

Petra restait étendue, muette, et contemplait le plafond, où reposaient les mouches, le dos en bas. Quelquefois elle se tournait vers le petit garçon aux cheveux roux, couché près d'elle, bordait mieux le lit derrière lui, — comme pour lui faire une caresse, — et de nouveau fixait les yeux au plafond. Enfin elle dit sèchement :

— Tout ça, je n'en crois rien... Quand le prêtre lui-même le dirait!...

— Attends jusqu'à demain, bécasse : tu verras bien!

Ni l'un ni l'autre n'avaient eu l'idée, jusqu'alors, qu'ils pourraient être mari et femme. Mais maintenant tous deux étaient fascinés par la fortune imprévue qui soudain les avait destinés au même coin de terre. Ils étaient ainsi tous deux élevés au-dessus de leur pauvreté commune, et leur avenir à tous deux était assuré.

Il était un peu gêné, et ne pouvait se résoudre même à lui tapoter un peu la joue. Mais, quand il se leva, elle s'écria, inquiète comme si elle allait tout à coup perdre à la fois lui et la terre :

— Tu me quittes, Lars?

Cela vint comme si déjà elle était sa femme prévenante qui — là-haut, sur leur terre — l'appelait pour le dîner.

Allons, il resterait encore un petit moment. Il se rassit sur le bois du lit, et, de la main, tâta sur la couverture jusqu'à ce qu'il eût trouvé la tête de l'enfant.

— Pauvre gosse! — dit-il. — J'ai peur de le réveiller.

Petra, émue, ne pouvait exprimer sa reconnaissance. Que Lars commençât à se montrer gentil envers son pauvre petit, elle en fut tellement touchée qu'elle se mit à pleurnicher.

Et Lars pensa qu'il n'y avait rien de mieux à faire, après tout, que de commencer à lui témoigner quelque bonté, à elle aussi. Il vit qu'elle se rencognait, comme par hasard, contre le mur... Et, puisqu'ils avaient beaucoup à se dire, il pouvait bien se glisser sous la couverture auprès d'elle...

Ce soir-là, Erik combattit encore un combat contre le malheureux verre. Par pure habitude, il l'avait encore rempli avant de se mettre au lit, et ce fut de nouveau comme si, quelqu'un l'ayant tiré par le bras, il se réveillait juste au moment de porter le verre à sa bouche.

Il se contraignit à le poser sur la table de nuit, et se mit à marcher à petits pas, pieds nus, sur le parquet froid. « Pourquoi diable irais-je me verser cette saleté dans le corps? » se demandait-il avec désespoir. C'était peut-être nécessaire autrefois, lorsqu'il avait peur de s'abandonner à la nuit, lorsqu'il éprouvait une angoisse à rester seul en face des ruines qu'il avait causées. Mais maintenant!... N'était-ce pas tout différent, maintenant?

Et, inconsciemment, sa pensée recherche les êtres qu'il a rendus heureux, et qui aujourd'hui le bénissent. Ils le suivront désormais comme une puissance bienfaisante qui aurait pris sa défense. Certes, maintenant, tout est changé...

Mais lorsqu'enfin il s'est enroulé dans ses draps, voilà que reparaît cette maudite idée fixe, dont il n'est pas encore venu à bout, — Mogstad! qui monte sur une chaise, le montre du doigt et dit : « Ce que tu fais pour Petra, ce n'est que tourner la question. Pourquoi continues-tu à éviter Per Trœen?...

Auras-tu peut-être le courage — publiquement, devant tous, que mademoiselle Rud le voie — de reconnaître ton fils et de lui donner, à lui et à sa mère, terre et maison?... tu iras peut-être au-devant d'elle sur le ponton, lorsqu'elle arrivera!... Non, je te connais, tu es et tu resteras un sale type!... »

Et l'homme, sur la chaise, parle si longtemps qu'Erik soudain se dresse, saisit le verre sur la table — et le vide d'un trait...

Inutile, inutile, ce qu'il a fait jusqu'ici!

Mais, dans une autre chambre, madame Asta était couchée, la tête enfoncée dans les oreillers, et priait. — Qu'est-ce que tout cela deviendra? Lorsqu'elle avait remercié et loué Notre-Seigneur, il n'y avait pas bien longtemps, parce que le domaine était enfin sauvé pour la famille, hélas! elle ne s'était guère doutée qu'Erik, aussitôt qu'il aurait mis la main sur la propriété, commencerait à la gaspiller. Elle avait entendu parler de la donation à Lars et à Petra dans la soirée, et elle en avait ressenti comme un coup de hache sur la tête. A quoi fallait il s'attendre, — la prochaine fois?... Au bout d'un an... Oh! non, elle n'avait pas la force d'aller jusqu'au bout de sa pensée... Il fallait prendre quelque mesure en temps utile, mais quoi? Parler raison à Erik, — elle savait par expérience ce qu'il en fallait attendre... Alors, quoi? Elle réfléchit longuement, discuta tous les moyens, et finit par n'en voir qu'un terrible : lui faire donner un conseil judiciaire!

« Au secours, mon Dieu, au nom du Christ! » s'écria-t-elle, écrasant l'une contre l'autre ses mains jointes.

Quelques jours plus tard, comme elle était assise dans le bureau et s'efforçait de concentrer son esprit sur un livre de comptes, elle tressaillit en voyant Erik entrer : qu'est-ce qu'il y avait encore?...

Il venait avec une assurance inaccoutumée, à pas légers et fermes, et s'assit de l'autre côté de la table. Il commença d'abord en la regardant, puis tourna les yeux vers la fenêtre :

— Mère, — dit-il, — pour que nous nous comprenions l'un l'autre tout à fait bien, il y a entre nous un petit compte, que, je crois, il vaut mieux régler sans plus de retard. Tu as l'air

épouvantée... mais non, va, ce n'est pas si terrible!... Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit que mon fils était mort?

Il y eut un silence. Puis madame Asta ôta ses lunettes et les posa sur le livre de comptes, et dit d'une voix tremblante :

— J'avais un peu peur de me mêler de ça... Je n'ai pas eu de mauvaise intention, Erik!

Tous deux se regardèrent avec des yeux désolés.

— Oui, — répliqua-t-il, — c'est une affaire sur laquelle nous avons des idées si différentes! Et toi et père, vous avez agi, d'après vous, pour le mieux, quand vous m'avez empêché de me marier avec Olina. Mais aujourd'hui j'estime que le temps est venu où je dois agir à mon tour, car j'ai aussi ma manière de voir, et j'ai ma conscience... Le mal que nous faisons ne peut pas toujours être complètement réparé, mais aujourd'hui j'ai essayé d'atténuer un peu une faute qui depuis des années m'a tourmenté plus qu'on ne peut l'imaginer.

Il soupira, et regarda ses mains qu'il avait croisées sur son genou. Au bout d'un moment, madame Asta lui demanda d'une voix tremblante :

— Qu'as-tu fait, Erik?

Elle se préparait à recevoir un nouveau coup sur la tête...

Et Erik raconta qu'il avait offert à Per Trœen de la terre et une maison dans le haut de la vallée, auprès de Bertil et de Lars. Olina devait bientôt sortir de prison : elle s'installerait avec son père sur cette propriété, dont elle serait l'unique héritière. Erik ferait son possible pour qu'elle redevînt une femme respectée, et, puisqu'elle aurait du bien, elle pourrait sans doute se marier comme une autre.

— J'ajouterai d'ailleurs, mère, que j'aurais autant aimé mordre dans une pomme verte. Pour la première fois, j'ai découvert que je suis... malgré tout... encore assez patron pour ne pas vouloir m'humilier devant un simple journalier comme Per Trœen. C'était pénible d'aller le trouver. Ce fut terrible de lui demander des nouvelles de... mon fils. Ce fut pire encore de lui demander des nouvelles... d'Olina. J'avais la sensation de me courber très bas devant cet homme et d'implorer sa grâce... Lorsqu'il raconta qu'Olina pensait aller en Amérique, je me retins de crier mon soulagement, mais je

compris que la laisser partir serait une lâcheté nouvelle. Non, il faut qu'elle vienne ici; que je la voie en face, qu'un jour je me rencontre avec elle et je lui demande pardon... je t'assure, mère.... Et crois-tu que ça me fasse plaisir, de donner des morceaux de la terre d'Evje? Oh! non, c'est, pour moi, chaque fois, comme si je m'amputais un doigt, mais il le faut, afin que je puisse être tout à fait heureux avec toi, et heureux de demeurer ici comme le propriétaire de ce grand domaine... Ces jours-ci ont été pour mon caractère des jours de dure épreuve, et tu ne peux savoir combien je suis heureux d'avoir supporté cette épreuve... Et maintenant, j'ai presque fini. Un seul mot, encore... Veux-tu m'accompagner dans ma chambre?

Il se leva, passa la main sur son front, et, la figure rayonnante, il regarda sa mère. Elle était assise, le visage entre les mains, et quand, d'un mouvement lent et machinal, elle se mit debout, il lui sembla que tout dansait autour d'elle.

— Pourquoi faire? — bégaya-t-elle.

Et elle saisit le dos d'un fauteuil pour s'appuyer.

Il répéta :

— Il s'agit de m'accompagner dans ma chambre, un instant.

Déjà il la précédait et elle suivait. Elle dut se tenir fortement après la porte, quelques secondes : sans quoi, elle n'aurait pas été capable d'aller plus loin.

Il était déjà dans l'escalier. Lorsque enfin elle pénétra dans sa chambre, il ouvrait une malle.

— Arrive, mère!

Madame Asta dut encore s'appuyer contre le mur en apercevant au fond de la malle toute une rangée de bouteilles.

— Quand il n'y a rien pour quoi l'on vit, mère, pas de Dieu, ni aucun idéal, on a recours à ceci. Mais maintenant je n'en ai plus besoin. Si tu veux les prendre en dépôt, mère, enferme-les, garde la clef. Car je n'en ai plus besoin!

Madame Asta demeurait immobile et regardait les bouteilles. Elle était tellement troublée, à l'idée qu'Erik avait encore gaspillé un morceau de la terre d'Evje, que son esprit ne pouvait concevoir rien autre. Elle restait là, sa respiration était courte, elle tenait son front dans la paume de sa main.

— Je ne comprends rien à tout cela, Erik, — murmura-t-elle enfin. — O Dieu bon, ô Dieu bon! Je... je...

Et soudain elle se laissa tomber sur une chaise, elle éclata en sanglots violents...

Il fallut du temps pour qu'elle revînt suffisamment au calme et pût enfin se lever. Et, tout machinalement, elle alla chercher au grenier un panier, où elle mit les bouteilles, puis elle descendit l'escalier...

Erik s'était bien douté que cette scène lui serait très sensible. Il n'y avait rien à y faire, et voilà qui était enfin mené à bon port.

Il restait à la fenêtre ouverte et respirait à pleins poumons, soulagé. Il pourrait marcher désormais la tête haute et regarder tout le monde en face. Il lui semblait qu'en ces derniers jours il avait laborieusement sauvé son âme, morceau par morceau.

JOHAN BOJER

(Traduit du norvégien par P.-G. LA CHESNAIS.)

(A suivre.)

ÉDOUARD MANET[1]

Une destinée singulière a porté en quelques années Édouard Manet du ridicule à la gloire, si bien que plus d'un d'entre nous peut se souvenir d'avoir haussé les épaules devant des œuvres qu'il admire. L'*Olympia* est au musée du Louvre, le *Déjeuner sur l'herbe* y entrera demain, et du musée du Luxembourg le *Balcon* y passera tôt ou tard. Ainsi cet artiste méconnu, bafoué de son vivant, est mis, à peine mort, au rang des maîtres, et ceux mêmes qui lui tiennent rigueur sont contraints d'avouer qu'il a exercé une influence décisive sur la peinture française. Comme le fait pathologique grossit le phénomène normal et nous en montre plus clairement la nature et la loi, n'y a-t-il pas là un phénomène de grossissement qui nous apporte son enseignement? On dit volontiers que le milieu fait l'artiste : n'est-il pas aussi vrai que l'artiste fait le public, et que le génie, dont les œuvres imprévues d'abord blessent le goût collectif, par une action progressive sur une élite qu'il persuade et qu'il entraîne, modifie le goût en faisant jaillir pour tous une source nouvelle de jouissances esthétiques?



Comme les formes vivantes, les formes d'art naissent, croissent et meurent : quand le sentiment qui les a créées

1. Extrait d'un volume qui paraîtra bientôt sous ce titre : *En Souvenir de Manet*, par G. Jeanniot, suivi d'une étude de Gabriel Séailles.

s'épuise en s'exprimant, elles se réduisent à des formules que l'on continue d'employer, mais dont le vrai sens est perdu. Au début, un grand artiste trouve dans la langue traditionnelle le style qui répond à sa manière de voir et de sentir. Il suscite des disciples, hommes d'initiative, tournés vers l'avenir, qu'a gagnés la passion contagieuse du maître. Mais peu à peu une école se forme, l'enseignement se précise, et les esprits dociles, d'imagination pauvre, de sensibilité médiocre, s'efforcent d'imiter du dehors les œuvres qu'ils ne comprennent plus. Détachée de l'émotion qui la vivifiait, la technique n'est plus qu'une routine, une sorte de psittacisme, que la pensée a désertée. Au moment même où elle cesse d'être mobile, progressive, vivante, elle apparaît comme quelque chose de sacré, comme le geste rituel, auquel se reconnaissent les initiés. Pour libérer les esprits de ce pharisaïsme, il faut qu'un artiste, d'esprit indépendant, de volonté rebelle, doué surtout d'une vision originale, se détourne des œuvres peintes, et, une fois de plus, découvre la nature, qu'il n'y retrouve point.

Un hasard me faisait tomber récemment sous les yeux l'article de Gustave Planche sur Géricault. Gustave Planche est un critique sensible et avisé, en dépit de ses allures de pédant. Il est curieux de voir que, pour expliquer et défendre Géricault, qui en avait alors besoin, il rencontre les formules mêmes que Zola emploiera pour défendre Manet et justifier ses audaces. « Il y avait chez Géricault une passion pour la réalité qui ne pouvait accepter aucune contrainte. » Il ne se lassait point d'aller au cirque Franconi étudier les chevaux, leur allure, leurs mouvements; il s'attardait aux portes des hôtels du faubourg Saint-Germain à contempler les beaux attelages mecklembourgeois, qui y stationnaient. Certes « il n'entendait pas nier dans leur ensemble toutes les traditions de la peinture, car il reconnaissait la nécessité d'interroger les maîtres sur la manière de comprendre et d'interpréter la nature... Mais, pour ramener le peintre à son but, il retournait violemment à l'origine même de l'art, c'est-à-dire à l'imitation de la nature. Il voyait l'école française s'égarer dans l'étude exclusive de la statuaire antique, combiner laborieusement des lignes et des masses empruntées aux marbres de la Grèce et de l'Italie. Convaincu, par la réflexion comme par l'histoire,

qu'un tel système, obstinément poursuivi, devait, dans un court espace de temps, priver la peinture de sève et de vie, il résolut de réagir violemment contre les traditions sculpturales de David. » On cria au profanateur, on annonça la fin du grand art; au terme, une nouvelle école se constitua, qu'un nouveau retour à la nature devait, le jour venu, rejeter dans le passé.

Dans le catalogue des œuvres qu'il exposa en 1867, Manet disait de lui-même : « C'est l'effet de la sincérité de donner aux œuvres un caractère qui les fait ressembler à une protestation, alors que le peintre n'a songé qu'à rendre son impression. M. Manet n'a jamais voulu protester... Il a toujours reconnu le talent où il se trouve et n'a prétendu ni renverser une ancienne peinture, ni en créer une nouvelle. Il a cherché simplement à être lui-même et non un autre. » Manet était un homme éclairé, il avait voyagé, « il avait étudié, copié, comparé dans les musées »; ses préférences allaient à Franz Hals et aux Vénitiens, à Velasquez et à Goya. « Il n'avait jamais connu la révolte contre les règles et les maîtres, personne n'admirait plus que lui Ingres, Delacroix, Courbet. » (Th. Duret.) Mécontent de la peinture de son temps, de ses formules banales et de ses conventions, « *il voulut prendre l'art au commencement, c'est-à-dire à l'observation exacte des objets*, voir la nature telle qu'elle est, sans la regarder dans les œuvres et dans les opinions des autres. » (Émile Zola.)

C'est le sort du novateur de se heurter aux résistances que soulèvent contre lui les convictions, les intérêts, les habitudes : il n'est pas seulement un trouble-fête, il prête à rire par le contraste inattendu de ce qu'il fait et de ce qu'on attend. C'est une chose remarquable que le public, qui de plus en plus se confond avec la foule, a un flair singulier pour découvrir l'artiste original et ne rire que de ce qui vraiment en vaut la peine. Il n'est pas aussi facile qu'on le croit d'être ridicule. Il y a, chaque année, un nombre incalculable d'œuvres médiocres, prétentieuses, dont quelques-unes voudraient être scandaleuses. Le public ne se fâche pas : il se reconnaît dans les unes, il sourit avec indulgence devant les autres. On a ri devant les œuvres d'Eugène Delacroix; j'ai vu les belles dames ne pouvoir retenir les signes de leur gaieté devant *le Bois sacré des Muses* de Puvis de Chavannes. Mais jamais peintre n'eut le don de

mettre ses contemporains en joie au même degré qu'Édouard Manet. D'où lui est donc venu ce privilège? Non pas certes de ce qu'il fut le plus grand, mais de ce que son originalité, à la lettre, sautait aux yeux.

Manet n'apporte pas un idéal nouveau, une manière nouvelle de penser ou de sentir la nature; il apporte une manière nouvelle de la regarder et de la voir. La révolution qu'il opère est une révolution technique qui a son point de départ dans l'originalité de sa vision. Il est, avant tout, un œil merveilleusement sensible. Les peintres avaient habitué le public à une certaine transposition de la couleur et de la lumière dans les tableaux; cette transposition était tenue, d'un commun accord, pour la condition même du langage artistique, de sa délicatesse et de ses harmonies : Manet n'acceptait pas cette prétendue vision artistique, il apportait des sensations nouvelles et entre ces sensations des rapports nouveaux. Il n'était pas nécessaire d'être grand clerc, il suffisait d'ouvrir les yeux pour constater que cet homme étrange avait une folie de la vision, puisqu'il ne regardait pas avec les yeux de tout le monde. Le public, qui depuis en a vu bien d'autres, ne paraît plus trouver cet abîme entre ses propres sensations et celles de Manet. J'ai vu passer au Louvre devant l'*Olympia* de braves gens, qui la regardaient du même œil indifférent que l'*Odalisque* d'Ingres et ne manifestaient ni indignation, ni gaieté, ni surprise. Le taureau répète avec une sûreté d'automate le mouvement irrésistible qui la jette sur la loque rouge qu'agite le *torero*; l'homme est un animal plastique : il ne rit pas toujours des mêmes choses, il apprend à voir, à étendre la gamme de ses sensations et à en faire naître des jouissances nouvelles.



Si l'attitude du public à l'égard de Manet nous apporte ses enseignements, l'histoire de Manet lui-même n'est pas moins instructive. Elle nous montre ce qu'il y a d'impérieux dans la vocation du véritable artiste. Son génie est une spontanéité qui se développe d'elle-même, qu'il subit avant de s'en emparer, de la discipliner: il est une tendance originelle qui, reliée à ses

sens, par eux à son imagination, se fortifie par l'exercice et s'achève dans la constance d'une volonté réfléchie. Cette tendance ne rencontre pas seulement des résistances chez les autres, elle en rencontre chez l'artiste, dans son ambition, dans son désir du succès, dans tout ce qui le porterait à satisfaire le public plutôt qu'à se satisfaire lui-même. Il passe outre, il fait son œuvre : c'est que son œuvre tient à sa vie profonde, en est comme l'acte naturel et nécessaire. Un égoïsme supérieur est au principe du désintéressement de l'artiste.

Les caricatures avaient donné de Manet une image illusoire et populaire : Manet ne pouvait être qu'un rapin chevelu et goguenard, un peintre de carnaval. Au vrai, c'était un homme très correct, d'esprit cultivé, de manières élégantes. Il appartenait à une famille de vieille bourgeoisie. Son père était un magistrat, convaincu que la robe anoblit, aussi bien que l'épée. Il accueillit la vocation artistique de son fils comme un duc la mésalliance de son héritier avec une fille de chambre. Embarqué mousse sur un navire marchand, Manet revint du Brésil sans avoir fléchi et il entra à l'atelier de Thomas Couture. Au sortir de l'atelier, il continua son éducation par des voyages, qui le conduisirent en Hollande, à Munich, à Dresde, en Italie. Il ne dédaigne pas les leçons des maîtres, il s'éprend de Frans Hals, de sa technique, dont la verve égale la justesse ; il aime Tintoret pour d'autres raisons, pour sa force un peu brutale et pour ses audaces ; il n'a pas vu l'Espagne, mais il a rencontré çà et là Velasquez, et il n'a trouvé chez aucun maître une impression aussi directe de la nature, un langage plus libre d'artifices et de conventions. Il rêve de marcher sur la trace de ces maîtres, de conquérir le public. Il n'est personne qui ait plus de dédain que lui pour le rapin bohème et cynique, dont on lui met le masque. Recherché dans le monde pour son esprit, pour sa verve, il souffre de n'y être point accueilli pour son œuvre de peintre. Homme de tradition, conservateur, il n'est pas très éloigné, sur bien des points, de l'état d'esprit des membres de l'Institut qui le condamnent au nom des grands principes de l'art. Mais, artiste, il est incapable de concessions dont le sens même lui échappe. Il se résigne à être un révolutionnaire. Avec une bonne foi charmante, il ne se lasse pas de revenir à la charge, de faire appel à ses confrères, à

ses juges, au public. Mais son effort n'est pas de s'atténuer, de s'amoindrir, de se faire pardonner : loyalement, il veut convaincre ses adversaires, en s'élevant à une intelligence et à une expression plus claires des vérités qu'il découvre dans son observation originale et sincère de la nature. Manet n'a pas la joie de lutter contre la sottise, de braver l'opinion : il y a dans l'attitude qu'on lui impose une sorte d'indécence qui blesse son goût. Sa célébrité de bête curieuse, qui fait retourner les gens sur son passage, l'impatiente et l'exaspère. Il ne cède pas. Dans cette lutte, qu'il mène jusqu'au bout sans défaillance, son vrai courage n'est pas tant d'accepter l'hostilité des autres que de refouler tout ce qui en lui-même combat avec ses adversaires, les sentiments profonds liés à ses traditions familiales, son goût de la règle et des convenances, les susceptibilités de sa nature délicate, nerveuse, singulièrement irritable. Si Manet eût assez vécu, il eût peut-être eu la bonne fortune de se retrouver, même en art, du parti des « honnêtes gens ». Mais sa vie reste un bel exemple de l'héroïsme de l'artiste qui s'accepte lui-même, et, en dépit des morales et des techniques collectives, a l'audace d'avoir, en un sens, raison contre tout le monde.



Les révolutions, en art comme en politique, ne se justifient que par le succès : le succès fait la preuve qu'elles répondent à des faits impérieux et négligés, à des vérités inconnues ou méconnues. Quelle est donc la valeur des œuvres de Manet ? quelle influence réelle ont-elles exercée sur la peinture française ?

A les regarder en elles-mêmes, les premières œuvres de Manet ne sont pas indifférentes. Elles prouvent que Manet n'est pas un ignorant, qu'il a étudié son métier et qu'il le possède. Elles ne sont pas en dehors de la tradition, et il est très facile de démêler les influences qui s'y révèlent. Comme tous les artistes à leur début, il hésite, il se cherche. Il imite les maîtres qui par leur affinité avec son propre génie l'aident à prendre conscience de lui-même. Dans le *Buveur d'absinthe* (1859), dans le *Musi-*

cien ambulant (1861), il se souvient de Frans Hals, de Tintoret peut-être, surtout des maîtres espagnols. Dans ces toiles fortement peintes, mais assombries, où dominent les tons brûlés et fauves de l'Espagne, rien ne fait prévoir le peintre qui éclaircira la palette française et substituera aux éclairages artificiels de l'atelier, qui font valoir les modelés, le plein air qui les simplifie. Et cependant le Manet qui va faire scandale est présent à ces œuvres. Dans le *Musicien ambulant*, les personnages s'enlèvent sur les fonds avec vigueur; le petit garçon vêtu de blanc contraste avec son voisin tout habillé de noir. Les têtes sont peintes largement, sans minutie. Déjà l'artiste est en révolte contre le langage atténué, qui évite les oppositions, égalise les tons en les abaissant.

A mesure qu'il se connaît mieux lui-même, qu'il a une idée plus juste de ses dons et de l'œuvre qu'ils lui assignent, Manet laisse les compositions de fantaisie, et de plus en plus va vers l'observation directe de la nature. Manet, avant tout, est un peintre, un homme qui a une vision originale, qui éprouve le besoin de rendre les choses et de les montrer comme il les voit. Il ne peut chercher ses sujets dans le passé, dans la mythologie, dans l'histoire : il lui faudrait imaginer avant de voir, aller de l'image intérieure, de la composition née du sentiment, aux formes et aux tons propres à la réaliser; l'imagination chez lui ne se distingue pas de la vision. Il ne reconnaît pas la nature telle qu'elle lui apparaît dans les tableaux, que leurs auteurs donnent pour la formule nécessaire du grand art. Il veut d'abord projeter, dans toute sa sincérité, sans concessions, sans mensonge, l'image qu'il reçoit du monde. Pour y réussir, il n'imagine pas d'abord un tableau, il n'interpose pas entre la toile et l'objet qu'il veut peindre les souvenirs et les traditions du passé : il s'attache à reproduire sans les altérer les sensations directes, immédiates, qui lui viennent de la réalité qu'il observe. Pour comprendre la technique de Manet, il faut analyser la vision qui est à son principe. Dans le spectacle qu'il a sous les yeux, ce qui le frappe, ce n'est pas la ligne, ni la forme ou le relief, ce qui répond aux expériences du toucher et aux interprétations de l'intelligence ; ce sont les impressions proprement visuelles, les plans colorés qui se juxtaposent, contrastent, et qu'aujour-

d'hui mille jugements inconscients compliquent et altèrent. Il s'attache à ces sensations originelles de la vue, il les distingue, il définit leurs rapports. Il ne cherche pas de parti pris la brutalité, la violence; il s'efforce de rendre la sensation dans son intensité, avec ses contrastes et ses surprises. Il voudrait que son tableau apparût comme une image, soudain aperçue par une fenêtre ouverte, qu'on verrait tout entière à la fois, et dont on jouirait d'ensemble, d'un regard, sans se prendre et s'attarder aux détails. Il aime de son art, avant tout, la caresse sensible, la joie physique, l'excitation dynamique, que donnent le parfum des fleurs et leur éclat dans la lumière du soleil.

Pour qui sait regarder, les premières œuvres de Manet préparent celles qui les suivent, mais son originalité est encore assez déguisée par ses souvenirs et ses emprunts pour qu'elle n'éveille ni l'étonnement ni la colère. On reconnaît qu'il a des qualités de peintre, on espère qu'il s'assagira, qu'il corrigera ce qu'il y a dans sa manière de heurté, de brutal. Mais les défauts qu'on lui reproche sont, à dire vrai, les qualités qu'il ne manifeste encore qu'avec une sorte de timidité. Il se dégage peu à peu des influences du passé, de plus en plus il ose être lui-même, et il découvre les audaces volontaires qu'on avait prises pour les défaillances d'une main encore incertaine. Il applique à la nature sa vision ingénue, dégagée de tous les éléments qui la compliquent, réduite à ses données premières. Il peint *comme on voit* par juxtaposition de plans colorés, et, chose curieuse, c'est là ce qui déconcerte et fait scandale.

Au « Salon des refusés » qui, sur l'ordre de l'Empereur, fut organisé en 1863, Manet exposa le *Déjeuner sur l'herbe*. Il était là en bonne compagnie, — Cazin, Fantin-Latour, Legros, Whistler, Cals, Chintreuil, Jongkind, Pissarro, etc., — les vrais artistes, que le jury officiel avait reconnus et triés avec une singulière perspicacité. Le *Déjeuner sur l'herbe* est peut-être le chef-d'œuvre d'Édouard Manet. La peinture, dans ce qu'elle garde parfois d'un peu sommaire, est en accord avec le sujet et l'émotion qui s'en dégage, — la simple ivresse de la chaleur et de la lumière par un beau jour d'été. — Le tableau donne une impression de plénitude par l'accord des tons colorés, dont les oppositions franches s'harmonisent et s'exaltent. A l'heure où le soleil est rayonnant encore, mais où la nature

commence à sentir l'apaisement du soir qui vient, dans un asile ombragé que la lumière frappe, pénètre, et qui s'ouvre sur les fonds bleus du fleuve et du ciel, une femme nue est assise auprès de deux jeune gens étendus sur l'herbe qui s'entretiennent paisiblement. Selon l'éclairement, les feuillages, çà et là troués de clarté, passent du vert sombre au vert clair, prennent des tons roux; le corps de la femme éclate sur les fonds, sur le vêtement sombre de l'homme placé à ses côtés, tandis que dans l'encadrement des arbres, au second plan, une admirable figure de femme penchée vers l'eau, comme une fleur lumineuse, met sur l'azur du fleuve la blancheur dorée de la chemise et des chairs. Devant ce beau morceau de peinture qui réjouit les yeux, nous avons peine à comprendre les résistances qu'il a suscitées lors de sa première apparition. Si les têtes ont pu sembler dans leur solidité d'une exécution sommaire, si la robe bleue, jetée au premier plan, avec le chapeau, la corbeille de fruits, put inquiéter par quelque âpreté l'œil habitué aux compromis de la peinture traditionnelle, le paysage est d'une harmonie puissante, tout pénétré de lumière, sans ombres froides et mortes, et les tons des fonds, des vêtements et des chairs dans leur franche opposition, s'exaltent sans brutalité.

Et cependant le tableau souleva une véritable réprobation; il commença pour l'auteur cette célébrité de carnaval, de revue de fin d'année, dont il devait si longtemps souffrir. On reprocha avec indignation au maître français une audace qu'on ne remarquait même pas dans le *Concert champêtre* de Giorgione. On supposa dans cette œuvre de pure virtuosité toutes les intentions qui permettaient d'en outrager l'auteur, de le montrer à la fois odieux et ridicule. Voulant peindre ce qu'il voyait, il était bien réduit cependant à peindre ses contemporains et il ne pouvait aller dans l'Olympe faire poser Mars et Vénus. Au vrai, ce qui excitait ces colères furieuses, ce qui unissait dans une même clameur — comme les chiens hurlent à la lune — les peintres, les critiques et le public, ce n'était ni le sujet ni son réalisme, c'était la technique nouvelle qui allait contre les habitudes consacrées, contre les préjugés et les procédés d'école. Pour rendre le relief, pour modeler les formes, — ce qui est « l'objet même et la gloire de la peinture »,

dit Léonard, — il faut combiner l'ombre et la lumière, en les reliant par des demi-tons, qui mènent l'œil de l'une à l'autre, sans heurt, sans saut brusque. L'idée de juxtaposer sans transition, sans adoucissement, deux tons francs, colorés, n'était-elle point la négation même de l'art de peindre? Un critique honnête et raisonnable déclarait que « les tableaux de Manet, dans leur bariolage rouge, bleu, jaune et noir, étaient la caricature de la couleur, et non la couleur même ». Il ne faut pas dire de mal de la tradition : elle est fondée sur l'expérience des maîtres, elle résume les découvertes du génie. Il n'en est pas moins vrai qu'en s'en affranchissant, qu'en revenant, par un don original et vraiment singulier, de la vision toute mêlée des données du toucher qu'elle s'incorpore, à la vision naïve qui perçoit les surfaces colorées, Manet allait attirer l'attention sur des éléments négligés, libérer la peinture de conventions surannées, l'enrichir d'observations intéressantes et, en un sens, la renouveler.



La bataille était engagée, elle devait se continuer sans répit jusqu'à la mort du peintre. Chaque fois qu'il a donné une œuvre plus proche de la compréhension du public, qu'il peut concevoir l'espérance de faire entendre enfin ce qu'il cherche, une œuvre nouvelle lui fait perdre tout le terrain conquis et soulève de plus violentes tempêtes. En 1864, l'*Épisode du combat de taureaux* laisse le public indifférent; mais, en 1865, avec l'*Olympia*, il revoit les attroupements de gens hilares, l'indignation des hommes graves, le succès de fou rire. En 1866, le jury refuse le *Petit Fifre*, dont la claire musique eût détonné à coup sûr parmi tant d'œuvres silencieuses et moroses. En 1868, le portrait d'Émile Zola, d'une facture un peu lourde mais forte, passe à peu près inaperçu ; mais, en 1869, le *Balcon* est une nouvelle fête, un nouveau triomphe de la gaieté gauloise. On ne s'inquiète pas de ce que le peintre a voulu et de ce qu'il a réalisé ; on ne voit même pas la tête charmante de Berthe Morizot, modelée largement dans la lumière, peinte dans une belle pâte ambrée, le vase d'hortensias d'une exécution

magistrale : on est tout au plaisir de ne pas comprendre, on ne voit que les tons verts des volets, des ferrures du balcon, de l'ombrelle, les têtes sans relief du jeune homme et de la jeune fille debout, surtout la juxtaposition des grands plans lumineux, blanc, noir, vert, qui s'enlèvent les uns sur les autres avec une franchise qui déconcerte. En 1873, *Le Bon Bock* donnait enfin à Manet un succès, un gros succès comme le personnage à mine réjouie, qu'il avait peint au retour d'un voyage à Haarlem, en souvenir de Frans Hals. Mais, en 1875, il résumait les études de plein air, auxquelles le conduisait logiquement sa technique de tons clairs juxtaposés, dans le tableau qu'il intitulait *Argenteuil* : — un canotier et une femme en bateau sous le grand soleil qui faisait l'eau de la Seine toute bleue. — Le succès fut sans pareil. On désespéra d'un homme qui s'entêtait à contrarier le public et à peindre des aspects de la nature que tous les gens raisonnables déclaraient n'avoir jamais aperçus : il devait être atteint d'une sorte de folie de la vision. Enfin, en 1881, avec le portrait de l'explorateur Pertuiset, morceau solide, un peu lourd, qui n'est certes pas son chef-d'œuvre, il obtenait une seconde médaille, et, au mois de janvier suivant, à la stupeur du président Grévy et au scandale de ses confrères, il était décoré. Sensible à ces honneurs, épris de considération bourgeoise, Manet voulait y voir l'annonce du jour où il cesserait d'apparaître comme une espèce d'émeutier, et où enfin il rentrerait, comme peintre, dans son monde, le monde des honnêtes gens. Mais, si le trouble et l'indécision commençaient à se mettre dans les rangs de ses adversaires, la bataille n'était nullement gagnée et il était à bout de forces, au terme de sa carrière.

Durant cette longue lutte, l'attitude de Manet a vraiment quelque chose d'héroïque et de charmant. Il est artiste, il fait loyalement son métier d'artiste. Pas un instant, il n'a l'idée de chercher le succès dans l'imitation des œuvres à la mode, de changer ou même d'atténuer sa manière. Les injures, les quolibets, les rires ne lui inspirent ni hésitation, ni scrupules; il a ses certitudes, dont il trouve, comme Épicure, le principe dans les données de ses sens. Il ne doute pas plus de ses œuvres bafouées, méconnues, qu'il ne doute de ses sensations, de leur accord, des jouissances qu'il leur doit. A chaque échec, ce sin-

gulier vaincu ne songe pas à se replier, à revenir en arrière : il se porte en avant. Avec une admirable candeur, il se dit, non pas qu'il se trompe, mais seulement qu'il s'est mal expliqué, qu'il n'a pas traduit assez clairement ce qu'il voit : il se remet en face de la nature et il recommence une œuvre qui sera d'autant moins comprise qu'il l'aura voulue plus convaincante. Cette prétention d'avoir raison contre tout le monde n'est pas l'insupportable orgueil du raisonneur qui ergote sur des abstractions. Manet, pour reprendre confiance en lui-même, n'a qu'à ouvrir les yeux. C'est dans ses sensations mêmes, dans sa manière de voir le spectacle de la nature et d'en être ému, qu'il trouve sa technique, et c'est en insistant sur ses sensations, en s'efforçant de les définir dans leurs rapports, qu'il cherche à dire de mieux en mieux ce qu'il veut dire, ou plutôt à rendre ce qu'il voit. Il est aussi loin que possible de l'image qu'on se fait de lui et des intentions qu'on lui prête. Il n'a rien d'un Polyeucte, d'un briseur d'idoles ; son héroïsme n'a pas son principe dans les révoltes d'un esprit inquiet, qui nie le passé, rejette la tradition, mais dans l'intransigeance presque involontaire d'un œil de peintre qui ne peut voir les choses autrement que par les impressions originales qu'il en reçoit.



L'*Olympia* est l'œuvre qu'avec une égale conviction se renvoient les ennemis et les admirateurs de Manet : pour les uns, elle n'est que la tentative puérile d'un peintre qui prétend se soustraire aux règles qui résultent des lois mêmes de la vision ; pour les autres, elle n'est pas seulement un chef-d'œuvre, elle ouvre à la peinture des voies nouvelles. Il est clair que les uns et les autres ne regardent pas dans l'*Olympia* les mêmes choses. La vérité ne serait-elle pas qu'on y trouve, dans une œuvre fortement formulée, les avantages et aussi les dangers de la technique nouvelle ? Que le morceau soit d'un peintre original, qu'il ait pour l'œil un charme sensible, que par la franchise des oppositions, et par le contraste des grands plans de lumière et d'ombre, il exalte l'effet, je n'y contredis pas. Sur les fonds sombres le corps, d'une pâte fluide et légère,

comme d'une seule coulée, marie ses clartés aux blancheurs des coussins, au ton crème du cachemire, aux tons roses du peignoir de la négresse, harmonies délicates sur lesquelles résonnent les valeurs puissantes d'un bouquet de fleurs des champs. Le plus sage n'est-il pas dès lors de s'attacher, dans l'*Olympia*, à ses qualités et d'en jouir silencieusement? Oui, si l'on prend l'*Olympia* pour une affirmation nouvelle d'une audace heureuse; non, si l'on prétend qu'elle nie le passé et le condamne. L'effet, dans ce qu'il a d'original et de nouveau, avec ses fraîcheurs et ses clartés, n'est-il pas obtenu au prix de sacrifices qui compensent et, au delà, ceux qu'impose la technique traditionnelle?

Je ne parle pas de l'enveloppe, de la perspective aérienne, puisque Manet les exclut de parti pris et trouve son effet dans leur suppression. Mais le corps ne se sépare pas par sa propre valeur de la blancheur des coussins : un contour noir que rien n'explique suit le bras droit, dessine le sein gauche, se retrouve le long de la cuisse et de la jambe. Certes les tons de la chair sont d'une rare délicatesse dans leur intensité que fait valoir le contraste des fonds, mais cette beauté sensible ne va pas sans une atténuation, sans un effacement des modelés. Le corps semble habillé d'un maillot très fin qui simplifie la forme en l'appauvrissant. Je sais gré à Olympia d'être ce qu'elle est, une frêle Parisienne, et de ne pas jouer à la déesse antique; je regrette qu'elle n'ait pas la souplesse et l'abandon d'une courtisane faite aux attitudes voluptueuses. Elle est mal à son aise, il y a dans sa grâce réelle un peu de gêne, une raideur de poupée articulée. Sa main gauche a quelque peine à rejoindre la cuisse droite sur laquelle elle s'appuie; la jambe gauche, que termine un merveilleux petit pied à la fine cheville dans une mule rose, tient mal au corps et semble posée sur la jambe droite qui la supporte.

Je ne m'exagère pas la portée de ces objections, je sais le ridicule de la critique qui demande à un artiste d'être ce qu'il n'est pas, ou lui reproche de n'avoir pas trouvé précisément le contraire de ce qu'il cherchait. J'admire volontiers Manet pour ce qu'il a voulu et pour ce qu'il a fait. J'accepte ce qu'il apporte de nouveau; je nie que cette nouveauté soit une révélation qui vieillisse toute la peinture antérieure. Je vais

plus loin : je soutiens que, si la technique de Manet a ses applications légitimes, elle entraîne, dans la définition des modelés, dans la construction des formes, des sacrifices qui montrent ses limites et son insuffisance. Manet a une vision originale, il renouvelle en un sens pour nous le spectacle des choses, en nous y faisant découvrir des nuances inaperçues. De parti pris ou par un don de nature, il s'en tient aux impressions directes qu'il reçoit des objets, il s'y attache et s'y applique, sans s'embarrasser de tous les éléments tactiles dont l'expérience et le jugement les compliquent. Il voit ingénument ce qu'on voit réellement, des taches ou des plans colorés se détachant les uns sur les autres. Il laisse le grand problème qui avait tourmenté les maîtres de la Renaissance : comment, par quelle science, par quels artifices réfléchis, la peinture peut-elle sur une surface plane donner l'illusion des trois dimensions? Il note les tons justes qu'il perçoit et il les juxtapose, sans les atténuer ni les affaiblir, sans marquer les passages qui donnent le sentiment de la continuité et de la résistance. Si sa toile ne se creuse pas, si elle trahit qu'elle n'est rien de plus qu'une surface colorée, il s'en console. Réduite à ses éléments purement visuels, la peinture n'assombrit plus la nature, elle se rapproche de la lumière vraie, elle se pénètre de l'éclat et de la gaieté des choses. Manet peint ainsi de très belles natures mortes, des fleurs et des fruits ; en plein air, de jeunes femmes qui mettent sur les fonds ensoleillés du jardin la joie d'une vision de printemps ; à ses meilleures heures (*Dans la Serre*), des œuvres, dégagées d'artifice, où les êtres baignés dans la lumière se construisent avec une merveilleuse souplesse.

C'est là un mode d'expression qui a son sens et sa valeur ; ce n'est point tout l'art de la peinture : il apporte quelque chose de nouveau, il donne d'utiles avertissements, il ne peut détruire ce qu'il ne remplace pas. « Édouard Manet, écrivait Emile Zola, se laisse guider par ses yeux, qui aperçoivent l'objet en larges teintes se commandant les unes les autres. Une tête posée contre un mur n'est plus qu'une tache plus ou moins blanche sur un fond plus ou moins gris, et le vêtement juxtaposé à la figure devient, par exemple, une tache plus ou moins bleue mise à côté de la tache plus ou moins blanche : de là une grande simplicité, presque point de détails, un ensemble de

taches justes et délicates qui, à quelques pas, donne au tableau un relief [?] saisissant... On ne doit le juger ni en moraliste, ni en littérateur, on doit le juger en peintre. Il traite les tableaux de figure, comme il est permis, dans les écoles, de traiter les tableaux de nature morte; je veux dire qu'il groupe les figures devant lui un peu au hasard, et qu'il n'a ensuite souci que de les fixer sur la toile telles qu'il les voit, avec les vives oppositions qu'elles font en se détachant les unes sur les autres. » Ces lignes nous apportent l'écho des entretiens du peintre; leur précision et leur sincérité en font mieux qu'une apologie. Elles définissent clairement la technique de Manet, les effets sensibles qu'il est permis d'en attendre; mais elles montrent aussi ce qu'elle sacrifie et, sous les réserves nécessaires. je dirais qu'elle ne sacrifie rien moins que les plus hautes parties de l'art[1]. Je n'entends pas qu'une grande machine officielle, froidement combinée selon les formules de l'école, soit nécessairement supérieure à une œuvre de Manet : en art rien ne compte que ce qui est vivant; mais il en est des formes de l'art comme des formes de la vie, qui, de l'huître à l'homme. se hiérarchisent.

Manet n'imagine pas son œuvre, il n'en trouve pas le germe dans une émotion morale qui la suscite, il ne la découvre pas en lui-même avant de la chercher dans la nature : il veut la voir, la constater de ses yeux. Son effort est de rendre la sensation visuelle dans sa pureté, dans sa vérité. Il n'enrichit pas l'âme humaine de sentiments nouveaux, il surprend et charme l'œil par la franchise de sa vision. Mais la technique qui répond à cette vision permet surtout de rendre le premier aspect des choses, ce qu'on aperçoit d'abord quand on ouvre les yeux et qu'on en reçoit l'impression sans y insister. Certes, par les rapports des tons, par la mesure délicate des valeurs, l'intelligence, avec laquelle l'art même disparaît, reste présente à la sensation; mais l'intelligence même s'y rapproche de la perception directe de l'objet. Sans contester au peintre le droit de

1. « Ceux qui, avec de brillantes couleurs, font des ombres presque insensibles et négligent le relief ressemblent à de beaux parleurs sans aucune pensée... Qui fuit les ombres, fuit la gloire de l'art auprès des nobles esprits, et l'acquiert auprès du vulgaire ignorant qui ne demande rien aux peintures que la beauté des couleurs, et dédaigne tout à fait la beauté et merveille de montrer de relief la chose plane. » (Léonard de Vinci.)

voir les choses ainsi toutes à la fois comme un bouquet de sensations qui s'équivalent, en avouant que la création d'une harmonie sensible est la condition première du langage pictural, qui donc oserait lui refuser le droit de tenir compte des valeurs morales, de reculer ce qui ne fixe pas son attention, de voir surtout ce qui mérite d'être regardé? La vérité de la sensation est une première vérité que l'esprit saisit pour s'en servir en la dépassant. Le peintre ne saurait se borner désormais à peindre les figures comme des natures mortes, une tête d'homme comme un pot, un visage de femme comme une fleur. Si elle a ses applications heureuses, la technique de Manet ne condamne nullement les procédés qui résultent de l'expérience des siècles et du génie des maîtres. Il y a des choses qui avant toutes méritent d'être dites, et que ce langage superficiel et brillant ne permet pas de dire.

Une tête humaine est autre chose et mieux qu'une surface colorée. Elle est, d'abord, du point de vue plastique, une architecture admirable, et, du point de vue moral, la forme la plus expressive de la vie intérieure. Aucune jouissance sensible ne saurait valoir le sacrifice de la beauté plastique et de l'expression morale. Les peintres n'ont pas eu tort de voir avec le toucher et avec leur intelligence autant qu'avec leurs yeux, et d'inventer toutes les ressources techniques qui répondent à cette vision. La pensée et le sentiment modèlent le visage, et c'est par le rendu des modelés que la peinture devient vraiment un langage spirituel.



Dans la préface du catalogue qu'il écrivit pour son exposition de 1867, Édouard Manet disait de lui-même : « M. Manet n'a prétendu ni renverser une ancienne peinture, ni en créer une nouvelle. » Qu'il n'ait rien renversé, rien détruit, qu'il ait laissé intactes les vérités consignées et confirmées dans les chefs-d'œuvre du passé, il faut quelque naïveté pour le contester. Mais en revanche, qu'il l'ait voulu ou non, il a agi fortement sur la peinture française, non seulement sur les artistes qui saluaient en lui un maître et un novateur, mais sur ceux mêmes

qui le poursuivaient de leurs quolibets et de leurs outrages. Il a éclairé la palette française, qui de plus en plus cherchait dans les tableaux de musée, assombris par les vernis et par le temps, ses tonalités les plus claires.

La technique qu'il inaugurait, sans autre intention que de peindre ce qu'il voyait, a été reprise, approfondie, développée dans toutes ses conséquences par des peintres dont il n'avait ni prévu ni voulu les audaces. Qu'il ait été le précurseur, l'initiateur de l'impressionnisme, tout le monde l'accorde, mais en quel sens et dans quelle mesure, c'est ce qu'il y aurait intérêt à préciser. La première exposition des impressionnistes, à laquelle il ne prit point part, est de 1874. Si l'on cherche dans les œuvres de Manet antérieures à cette date celles qui vraiment font pressentir et annoncent l'art nouveau, il faut citer *la Musique des Tuileries*, où des taches juxtaposées avec justesse reconstituent pour l'œil une foule élégante. Mais si la technique de Manet prépare la technique impressionniste, si parfois elle s'en rapproche, d'autre part elle en diffère et même elle s'y oppose. Manet est déjà un impressionniste, parce qu'il s'attache exclusivement aux sensations visuelles pures, aux taches colorées, parce qu'aussi, épris de clarté, voulant sortir la peinture de l'atelier, de ses éclairements atténués, l'installer en plein air, il ose les franches oppositions de tons vifs et saturés. Mais — et c'est ici qu'est la différence — Manet n'analyse pas, ne décompose pas la lumière, bien plutôt il peint par larges plans colorés qu'il détache l'un sur l'autre. Pour exalter la clarté, il l'étend, il en remplit le contour, simplifiant les détails et les nuances.

Les impressionnistes posent le problème dans les mêmes termes que Manet, mais ils en trouvent une solution nouvelle et, en un sens, contraire. Paysagistes, ils vivent en plein air, ils observent sans cesse les phénomènes lumineux, que leur ambition est de traduire. Claude Monet, le vrai maître de l'école, servi par un œil qui est un merveilleux instrument d'analyse, spontanément, sans théorie préconçue, rien qu'en insistant sur ses sensations, y découvre des nuances, des rapports, des contrastes jusqu'alors inaperçus. Pour transporter sur la toile la lumière dans son intensité, pour donner la vision ou tout au moins l'image approchée du soleil, de l'éclat des

choses sous son rayonnement, il ne suffit pas de juxtaposer des tons justes, il faut les analyser, les diviser, en exalter les éléments l'un par l'autre. Ainsi se complète et s'achève la technique de la peinture purement visuelle, qui a renouvelé le paysage. Le peintre s'attache moins à ce qui demeure qu'à ce qui passe, aux structures permanentes qu'aux effets mobiles qui en varient les aspects; il ne rend pas de la terre les reliefs, les fortes assises, il s'arrête à la surface brillante et colorée sous la caresse de la lumière.

Quand nous évoquons dans le recul du passé les luttes auxquelles nous n'avons pas été mêlés, presque toujours nous nous étonnons de leur acharnement. Il nous est facile aujourd'hui de porter sur Manet un jugement impartial. Nous ne sommes plus tentés de répondre aux quolibets par les louanges hyperboliques. Manet est un peintre : son œil, d'une sensibilité originale, en négligeant ce qui le laisse indifférent, met en singulier relief les éléments qu'il abstrait et concentre. Il a peint loyalement, sans exagération voulue, des œuvres « qui ne sont pas sans défauts » mais « qui sont sincères » (É. Manet), et qui n'ont en somme que les défauts de leurs qualités. Nous ne nous indignons pas des sacrifices au prix desquels il obtient les effets qu'il cherche, et nous ne crions pas au scandale. Nous ne pensons pas davantage que ce qu'il néglige cesse d'exister et que la peinture commence à l'impressionnisme : il est bien vrai que la peinture est d'abord « une délectation des yeux » (Poussin), une harmonie sensible, mais il n'est pas moins vrai que cette jouissance sensible se relève par la joie intellectuelle, qui n'en doit pas plus être séparée que la pensée du langage.

En même temps, par ses qualités comme par ses défauts, Manet secoue les inerties traditionnelles et se trouve, par surcroît, un novateur, un chef d'école. Il est dans la nature des choses que le novateur se heurte à la résistance des préjugés qu'il brave et des routines qu'il déconcerte. Le sort de l'artiste véritable, presque toujours, est d'être d'abord méconnu. Mais Manet n'est pas seulement contesté, il fait scandale. Ces violences s'expliquent par la nature même de la révolution qu'il opère. Ce qu'il apporte de nouveau, c'est une vision originale, et c'est la technique que cette vision lui impose. Il s'attaque

au langage même, à la technique traditionnelle. Il ose voir autrement que ses devanciers, ou, mieux, mettre en saillie dans notre perception des choses des éléments jusque-là subordonnés ou négligés. Chacun dès lors se croit en droit de lui objecter qu'il ne voit pas « comme ça », et l'argument semble irrésistible. Manet, à dire vrai, nous découvre certains aspects de la nature auxquels notre inattention nous faisait aveugles. Il y a bien, en fait, des ombres violettes, roses ou bleues. En art, aussi bien qu'en morale, les vérités nouvelles sont découvertes par des individus qui les imposent à l'inertie de la masse. Un grand artiste est très souvent un homme qui a raison contre tout le monde, en attendant que tout le monde ait raison avec lui.

Les sociologues veulent que l'art soit un fait purement social : le beau esthétique n'est pas le beau naturel, il n'est pas davantage l'objet transfiguré par l'émotion de l'artiste, il est l'objet imité ou créé selon les lois d'une technique préétablie. « La technique de l'art, dit l'un d'eux, est un fait collectif, qui a son histoire, qui est l'objet d'une véritable « obligation » dans l'âme de l'élite, douée d'une conscience esthétique, comme le vulgaire d'une conscience morale. Cette obligation est même sanctionnée comme les lois morales, mais d'une autre façon : par l'admiration d'un public, par le succès ou l'insuccès, par la gloire ou l'oubli. » L'histoire de l'art montre assez que succès et gloire, insuccès et oubli ne sont pas termes synonymes. Personne n'a jamais mis en doute l'inertie de la foule, l'entêtement des confréries et des instituts à maintenir et à défendre leurs préjugés et leurs rites. La question est de savoir si les progrès dans la technique s'expliquent par l'action de la collectivité ou par l'initiative des individus. Il serait curieux d'étudier de ce point de vue, en la conférant avec celle de ses prédécesseurs immédiats et de ses contemporains, l'œuvre de Léonard de Vinci. La réprobation qui accueille le plus souvent les novateurs ne prouve certes pas que la collectivité soit l'auteur des changements, qu'elle n'accepte après y avoir résisté que pour en faire de nouveaux préjugés.

L'exemple d'Édouard Manet montre que la technique consacrée apparaît aux pontifes qui vivent de l'autel comme quelque chose d'auguste : il montre aussi que l'originalité

individuelle est au principe des inventions qui modifient les goûts, comme les idées morales, de la collectivité. En tant que fait purement collectif, la technique pittoresque est esthétiquement indifférente, elle donne les œuvres neutres, les tableaux, fabriqués selon la formule, dont le seul sens peut-être est d'entretenir la tradition; elle ne s'élève à une valeur d'art que par les formes inattendues qu'elle prend en devenant le style du grand artiste, qui cherche dans le langage commun l'expression de sa sensibilité personnelle; et elle ne se modifie, ne s'étend, ne se perfectionne que par les découvertes de ceux qui naïvement se remettent en face de la nature et en renouvellent le spectacle par l'ingénuité de leur émotion.

GABRIEL SÉAILLES

AU SERVICE DE LA NATION

Alexandre Brault, né à Mayenne le 29 juillet 1771, et son frère cadet Étienne s'enrôlèrent tous deux au 4[e] bataillon des gardes nationales volontaires des réserves, constitué le 6 septembre 1792 au camp de Soissons. Étienne mourut à l'hôpital militaire de Saint-Omer le 20 mai 1793. Alexandre prit part, comme sergent de grenadiers, aux campagnes de Belgique, de Flandre et de Hollande, de 1792 à 1796, passa ensuite aux armées de Sambre-et-Meuse, du Rhin et d'Italie, et mourut à Saint-Domingue le 18 août 1804, presque au moment où il venait d'obtenir les épaulettes de capitaine. Les lettres qui suivent, adressées à ses parents, permettent de restituer la physionomie d'un de ces volontaires de la République dont la légende et le parti pris ont maintes fois altéré les traits véritables. Elles ont été aimablement communiquées aux Archives de la Guerre, en copies certifiées conformes, par un petit-neveu du sergent Brault, M. Desdevises du Dézert, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, auquel nous sommes heureux d'exprimer ici nos très vifs remerciements.

COMMANDANT ERNEST PICARD

Après Valmy, les Prussiens étaient restés jusqu'au 30 septembre dans leur camp à l'ouest de Sainte-Menehould, puis ils avaient commencé leur retraite. Dumouriez chargea Kellermann de les suivre lentement. Le sergent Brault fait partie de cette colonne.

Du 2 octobre, l'an 1er de la République (1792)[1].

Nous sommes fort inquiets de votre santé. Nous n'avons pu recevoir de vos nouvelles par personne; cela n'est pas surprenant puisque nous sommes cantonnés de village en village, et à la barbe de l'ennemi que nous voyons tous les jours. Nous l'avons déjà repoussé et nous nous emparons des villages, qu'il abandonne. Mon frère était de garde au bivouac; sur vingt hommes qu'ils étaient, il est sorti une patrouille de quatre hommes et un caporal que les ulans ont pris. C'est un bonheur que mon frère n'en était pas; ils nous en prennent quelques-uns, mais nous en prenons bien davantage; depuis que nous sommes ici, nous en avons pris une douzaine, et eux n'ont pris que cette patrouille.

Nous n'avons depuis un mois couché en aucun lit, toujours sur la paille, et un village comme Parigné [2] contient deux mille hommes. Nous avons deux régiments de troupes de ligne, le régiment de Forez et celui de la Couronne [3], et deux cents gendarmes. Nous faisons le service ensemble. Quoique nous soyons encore à quatre lieues de la grande armée, nous avons autant de mal, et j'aimerais mieux être campé tout l'hiver que d'être cantonné. J'ai vu la brigade de Mayenne à Reims; mais au moment où elle arrivait, nous partions, de sorte que pour m'être amusé un quart d'heure avec Bordeaux [4] à boire une bouteille de vin, j'ai été un jour aux arrêts. Je voudrais qu'il serait avec nous, je crois qu'il est d'un autre côté.

Auparavant que nous fussions arrivés ici l'ennemi a dénué ce pays, de sorte que nous ne trouvons rien; ils ont battu les pauvres paysans à qui ils ont vu des cocardes aux trois couleurs, arraché l'arbre de la liberté, emmené avec eux les curés constitutionnels; mais nous avons remis le calme, et tous sont très contents de nous voir chez eux.

Voilà la cinquième lettre que je vous écris; je ne m'attends de recevoir des nouvelles que quand nous serons à un endroit

1. Sans indication de localité.

2. Petit village des environs de Mayenne, cité à titre de comparaison.

3. Depuis 1791, ces régiments étaient devenus : 14e et 45e d'infanterie.

4. Augustin Bordeaux, entré le 6 février 1792 à la 7e compagnie du 1er bataillon des volontaires de la Mayenne (Archives administratives de la Guerre, contrôle du bataillon).

fixe. Mais je ne le pourrais pendant que nous serons deux jours en un endroit, deux jours en l'autre; ainsi je ne vous marque point notre adresse.

De Saint-Omer, le 21 octobre 1792,
l'an 1er de la République.

Nous vous prions, sitôt la présente reçue, de nous envoyer de vos nouvelles dont nous sommes si inquiets; nous n'avons pas encore pu en recevoir depuis que nous sommes partis. Vous devez avoir reçu cinq lettres; il faut absolument que vos lettres soient arrêtées quelque part, comme nous avons été dans les villages à la poursuite de l'ennemi, car nous sommes sûrs que vous avez écrit.

Je m'étonne qu'après le chemin que nous avons fait nous soyons tous aussi bien portants; pas un n'a eu le moindre mal et, sans mentir, mon frère et moi nous nous portons mieux qu'à Mayenne. Le zèle avec lequel nous servons la patrie nous fait tout braver, et aucun d'entre nous, à quelque prix que ce fût, ne voudrait ne pas avoir quitté ses foyers. Le citoyen Dumouriez, qui nous a choisis au camp de Soissons pour aller contre l'ennemi qui était à six lieues de Reims, nous a félicités du courage que nous avons montré dans cette petite affaire et, en récompense, nous a encore choisis pour faire la conquête du Brabant [1]. Nous ne sommes présentement qu'à trente lieues de Bruxelles et, de jour en jour, nous attendons des ordres avec impatience...

Tandis que Dumouriez, avec le gros de l'armée, entre en Belgique par Valenciennes et Mons, le général La Bourdonnaye opère une diversion au nord de Tourcoing.

Bambecque, 14 novembre 1792,
l'an 1er de la République.

... Nous ne savons aucune nouvelle des citoyens Coulon [2] et Mesnager [3] depuis que nous les avons quittés, savoir le pre-

1. Le projet d'invasion en Belgique fut sanctionné par le Conseil exécutif provisoire dans sa séance du 6 octobre 1792.

2. Benjamin Coulon, sous-lieutenant de la 1re compagnie du 4e bataillon de Volontaires nationaux des réserves, passa avec ce grade à la 60e demi-brigade le 1er germinal an IV (21 mars 1796) (Contrôle du bataillon).

3. Mesnager (plus exactement Julien Lemesnager), nommé capitaine de la 1re compagnie du 4e bataillon à l'organisation.

mier à Arras, où nous avons eu le plaisir de dîner et souper ensemble le jour de notre séjour, et nous l'avons laissé bien portant à la caserne. S'il est capitaine, ce n'est que depuis que nous l'avons laissé ; nous n'en avons rien entendu dire. Le second, nous l'avons laissé à Aire ; il a été nommé commandant en chef du bataillon des chasseurs de Soissons, mais c'est seulement par provision. Je crois que notre bataillon est encore à Arras [1] et nos chasseurs à Aire.

Nous allons vous faire le récit en gros de notre victoire remportée à Rousbrugge [2]. Nous vous dirons, avant que de commencer, qu'aucun de Mayenne n'a éprouvé le moindre malheur, quoique nous ayons été en le plus grand danger.

Nous partîmes de Bergues à trois heures du matin avec un détachement de dragons à cheval, le bataillon de Bergues, un autre bataillon qui était à Dunkerque, cinquante soldats de troupes de ligne et de la Carmagnole avec quatre pièces de canon, pour aller faire le siège de Rousbrugge, petite ville du Brabant à trois lieues de Bergues, que les Impériaux nommaient le petit Luxembourg, à cause des fortifications dont elle était entourée. Il était neuf heures du matin quand nous sommes entrés dans le faubourg ; ce qui a causé tant de lenteur dans notre marche, c'est que les Impériaux avaient fait des tranchées de vingt pas en vingt pas sur leur terrain, tout le long de la grande route, et avaient abattu tous les arbres qui la bordaient, de façon que cela nous prit beaucoup de temps à remplir et à détourner ces arbres qui barraient le chemin : chacun y travailla, et on en vint à bout plus vite qu'on ne le croyait. Jusque-là, le plus facile était fait ; nous fûmes beaucoup surpris de voir que, pour entrer dans la ville, il fallait se mettre deux fois à l'eau pour franchir deux petites rivières dont ils avaient coupé les ponts. Il n'y a que cinquante pas d'un pont à l'autre ; nous avons cependant passé le premier pont sans beaucoup de mal ; nous en avons été quittes pour dix à douze de tués ou blessés ; mais quand ce pont a été passé, c'est là qu'il a fallu se battre ; les Impériaux avaient fait de fortes tranchées au-dessus du second pont d'où ils

1. Les Brault font partie de la compagnie de grenadiers, détachée du bataillon.

2. Le 5 novembre 1792.

pouvaient avec vingt hommes tous nous tuer, sans que nous puissions seulement en voir un seul. Les tués ou blessés nous tombaient par terre comme grêle. Imaginez-vous que le pont de Mayenne[1] a l'arche du milieu coupée; qu'on a fait des retranchements à hauteur d'homme au bout du pont du côté de la ville, qui soient à l'épreuve du canon, et que deux mille hommes soient au Saint-Esprit pour assiéger la ville. Voyez si trente hommes, qui ne risquent pas d'être blessés, ne sont pas capables de les retenir et d'en détruire un grand nombre s'ils osent approcher ou pour placer des planches de bois ou pour franchir la rivière à la nage. Telle était cependant notre situation; il fallait passer ou tous périr. Nous avons tiré le canon; ensuite nous revenions à la charge avec nos fusils, cela ne leur faisait rien. Si on n'avait agi de témérité, je crois que la ville serait encore à prendre.

Notre commandant genéral nous dit qu'il n'y avait point d'autre moyen pour être vainqueurs que de tâcher de jeter quelques planches sur le pont et d'entrer d'autorité, la baïonnette au bout du canon; que si on s'amusait à tirailler, ils détruiraient tout notre monde et que nous ne leur détruirions personne; qu'ils se rendraient infailliblement, voyant que, malgré leurs coups de fusil, nous avancerions toujours sur eux. On se dépêche d'exécuter ses ordres; la première planche jetée, les soldats étaient si acharnés qu'ils n'attendent pas une seconde, et notre commandant de notre bataillon passe le premier; nous le suivîmes. Ensuite il ne fallait qu'une trentaine pour leur faire évacuer la place. Cette planche avait huit pouces de largeur et on ne pouvait passer qu'un et un; ce fut cause qu'il en périt beaucoup, mais pas tant que si nous n'avions pas entrepris une invention aussi hardie; ce fut là que nous eûmes le malheur de voir tomber à nos côtés le commandant de notre bataillon et le commandant général du détachement de l'armée, qui eut la cuisse cassée, dont il est mort. Pour le commandant de notre bataillon, il va de mieux en mieux, et je

1. La ville de Mayenne est bâtie en pentes raides sur les deux rives de la rivière de ce nom. La rue qui emprunte l'ancien pont est très difficilement carrossable, aussi bien à la descente rive gauche, qu'à la montée rive droite, sur laquelle s'étage la partie la plus importante de la ville, dominant presque à pic la rivière et couronnée par un ancien château fort, qui sert de prison.

crois qu'il nous rejoindra en peu. Nous avons cependant, comme vous voyez, emporté la ville, mais malheureusement beaucoup de nous de tués et de blessés. On évalue la perte à cinquante de tués et à quatre-vingts blessés; nous apprenons qu'il en meurt tous les jours à l'hôpital. Notre bataillon a été le plus malheureux; il y en a trente de tués et soixante de blessés. Nous sommes un corps de grenadiers, et nous étions toujours à la tête; voilà pourquoi le feu a tombé sur nous des premiers. C'est nous aussi qui avons franchi la planche des premiers, où il en a beaucoup péri. Un de nos capitaines, nommé Bonneau, est mort d'une fluxion de poitrine pour s'être jeté dans l'eau pour franchir la rivière. Plusieurs l'ont franchie à la nage; je crois qu'il n'y a eu que lui à mourir.

Il n'y avait que soixante Autrichiens dans cette ville qui était si forte par l'eau qui l'entoure d'un côté; nous en avons trouvé trois de tués, et je ne sais comment ils l'ont été; ce sera sûrement quand ils ont pris la fuite. Nous en avons fait deux prisonniers; nous les interrogeâmes pourquoi ils n'avaient point de canons; ils nous ont dit qu'on parlait très fort qu'on allait assiéger Tournay et qu'ils les y avaient envoyés, se fiant assez sur leur petit Luxembourg. Nous en avons été bien heureux: s'ils avaient eu seulement une pièce de canon à mitraille, ils nous balayaient tous. Pour la première fois, nous avons été assez échaudés, mais nous avons eu le bonheur d'en échapper sans aucune blessure. En entrant dans la ville, nous n'avons trouvé personne; tous les habitants avaient fui, et comme il était tard et que le soldat était fatigué, on a fait ouvrir les portes de quelques maisons pour la nuit seulement. Il s'en est trouvé qui ont pris quelques effets dans les maisons où il n'y avait personne. Il y en a eu quatre-vingts que notre bataillon a renvoyés comme brigands. Il avait été défendu de ne rien prendre sous peine de mort. Il se trouve toujours de mauvais sujets qui méprisent les ordres; ils en ont été la dupe, car les congés qu'on leur a donnés ne sont pas trop honorables. Notre capitaine La Rüe[1] a fait entrer sa compagnie dans la maison d'un meunier, qui nous parais-

1. Victor-Antoine-Maurice de La Rüe, né à Mayenne le 22 avril 1773, nommé capitaine de grenadiers à l'élection le 6 septembre 1792, lors de la formation du 4e bataillon des volontaires nationaux (Contrôle du bataillon).

sait fort riche. Tout y a été laissé dans le même état que nous l'avions trouvé. Nous avons des hommes dans notre compagnie qui entendent assez raison, et personne n'a été renvoyé; c'est toujours glorieux pour nous; je crois qu'il n'y a eu personne non plus de la 9e et de la 11e compagnie. Ce moulin est à un quart de lieue de Rousbrugge et nous y étions de garde; mon frère n'était pas dans le fond bien content d'aller en sentinelle perdue après une pareille attaque; cependant, il a toujours montré de la bravoure, de même que Cherbonnet[1] et notre capitaine à la tête de sa compagnie. Nous espérons tous les jours d'aller faire la conquête de la Flandre maritime : Ostende ne nous échappera pas.

Jusqu'à présent vous n'avez pas eu lieu d'être contents de nous, mais dites-moi si nous en avons déjà, nous volontaires, fait autant que ceux qui sont restés à Givet?...

De Cassel, 1793, 2e de la République, 7 avril.

Chers père et mère,

Nous voilà rentrés sur nos terres par la trahison d'un homme qu'aucun soldat français n'eût soupçonné[2]. En qui devons-nous nous fier présentement? C'est à nous à obéir en aveugles. Dumouriez voulait se faire un parti dans l'armée qu'il commandait, pour aller, à ce qu'on prétend. exterminer la Convention Nationale. On ne sait le patriotisme qu'il a affecté de montrer; nous en sommes nous-mêmes témoins, et tout cela pour réussir dans son projet. C'était un homme à tout sacrifier pour sa gloire et ses intérêts. On l'accuse d'avoir tâché de se rendre le chef des Belges, aussi dinait-il souvent avec le général prussien; il avait dîné avec lui la veille de cette fameuse bataille remportée sur nous, où l'ennemi n'attaqua que l'aile gauche de notre armée qui fut mise en déroute[3]; il disait après que c'était la faute des officiers mal expérimentés. L'argent a bien du pouvoir!

Nous avons appris par les bulletins les troubles qui ont régné dans notre département et dans plusieurs autres; ça fait voir

1. Grenadier au 4e bataillon.
2. Dumouriez avait fait défection le 5 avril 1793 au soir.
3. Bataille de Neervinden, 18 mars 1793.

que l'aristocratie n'est pas encore éteinte; le fanatisme de quelques gens les porte à agir sans savoir que c'est des despostes qui les portent à cela, en leur faisant croire qu'ils mourront martyrs s'ils prennent les armes pour la religion.

Je vous ai donné dans la dernière un assez long détail de la Hollande où nous étions, du siège de Bréda [1], de quelques périls dont nous nous étions sauvés. Grâce à Dieu, nous avons encore été assez heureux dans notre retraite; nous avons marché le jour et la nuit, et fait souvent dix à douze lieues dans une nuit; les fatigues ne nous ont point incommodés; il est un Dieu pour les soldats. Jusqu'à présent, nous n'avons jamais manqué de rien; je ne sais cependant pas si nous perdrons une partie de nos effets que nous avons laissés à Anvers. Toute l'armée y a laissé ses voitures : il était impossible qu'elles nous accompagnassent dans notre retraite; il aurait fallu plus de cinq à six jours pour passer l'Escaut, qui est très large [2]; dans notre fuite nous avons jeté la poudre, les bombes, boulets et autres munitions de guerre dans le fleuve; toutes les farines de l'armée, qui seraient tombées entre les mains de nos ennemis. Jugez après cela si les vivres doivent être chers. Nous voilà passés sur le territoire français, il nous faudra d'autres munitions; cela fera encore tout renchérir.

On va former un camp sous Cassel; on s'occupe tous les jours à fortifier cette ville, qui est une des plus voisines du Brabant. Nous ne savons pas si notre bataillon campera ou s'il restera dans une ville de guerre; nous préférerions une ville de guerre. Nous croyons que nous pourrons bien retourner en Hollande : ce qui nous le fait croire, nous avons laissé dix mille hommes à Bréda; ils ont pour neuf mois de vivres; cela une fois consommé, ils seraient obligés de se rendre si on ne leur prête du secours. Si l'on eût tout à fait voulu quitter la Hollande, on n'aurait pas laissé de troupes en ce pays-là.

Nous avons appris avec plaisir que notre 1er bataillon du département de la Mayenne s'était signalé en prenant deux

1. Bréda avait ouvert ses portes le 25 février 1793, après un court bombardement.

2. Dans le traité, il est dit que nos voitures nous parviendront; au surplus nous ne risquons pas grand chose, nous avons toujours porté dans notre sac ce que nous avions de meilleur (Note du sergent Brault).

pièces de canon à l'ennemi et lui faisant prendre la fuite; qu'il a reçu douze louis par reconnaissance; nous ne trouvons point cela étonnant; il n'a fait que son devoir.

Tout ici est de moitié au moins plus cher que dans le Brabant et la Hollande, surtout les vivres. Avec 14 et 15 sols on vivait mieux qu'ici avec trois livres; c'est en partie ce qui nous fait regretter ce beau pays-là.

... Notre commandant a été cassé à Bréda par le général pour avoir été contre ses ordres. La majeure partie en est très contente...

De l'avant-garde au camp de Gyvelde, 16 juin 1793,
l'an 2e de la République.

Si j'ai tant différé à vous écrire, c'est que je m'attendais à voir ou à recevoir en peu des nouvelles de mon frère. Je lui ai écrit une lettre, il y a déjà quelque temps; il ne m'a pas répondu. Je viens d'en envoyer une seconde à l'adresse du Directeur de l'hôpital militaire de Saint-Omer; je le prie de m'en informer et m'apprendre s'il est encore à Saint-Omer. Comme c'est une ambulance, il se pourrait bien qu'on l'eût transféré plus loin, car dans les hôpitaux qui sont proches des armées, c'est une ambulance qui va souvent fort loin, et le directeur va m'instruire où on l'aura envoyé; je sais par ceux qui étaient avec lui et qui sont revenus au bataillon, qu'il n'était pas dangereusement malade : c'est une raison de plus pour l'avoir envoyé ailleurs [1].

Vous aurez appris la chasse que nous avons donnée à l'ennemi jusqu'au-dessus de Furnes. Depuis que nous étions ici, il ne nous laissait point tranquilles, et tous les matins nous nous battions. Mais depuis que nous l'avons repoussé, nous ne le voyons plus, et nous sommes les plus tranquilles du monde. Cela n'empêche cependant pas de nous tenir sur nos gardes, et de veiller tout comme s'il était encore auprès de nous. C'est avec plaisir que je vois faire le service comme il est fait ici, et dans le temps que nous avions affaire aux Autrichiens, nos grenadiers se disputaient à qui serait de découverte.

1. Au moment où il écrivait cette lettre, Alexandre Brault ignorait que son frère Étienne était mort à l'hôpital de Saint-Omer le 20 mai précédent (Contrôle du 4e bataillon de volontaires nationaux).

L'on vient de lire aujourd'hui un code de discipline militaire que nous avons tous juré de suivre de point en point; il est un peu rigoureux, mais des gens qui sont sûrs de se conduire toujours dans le chemin de l'honneur ne craignent rien, au contraire, sont bien contents de voir punir ceux qui auraient la lâcheté de le mépriser en y contrevenant[1]. On doit penser comme cela, quand on a pour but de sauver la République et de conquérir sa liberté. Notre premier bataillon est resté caserné à Dunkerque; nous sommes des grenadiers faits pour être toujours à la tête quand il s'agit de se battre et à la queue quand on est forcé à la retraite...

De Dunkerque, 11 septembre 1793, l'an 2e de la République une et ind.
Vive la République!

Nous voilà enfin, après beaucoup de fatigues, délivrés des cruautés inouïes que nous préparait le siège de cette ville[2].

Vous avez sans doute appris la vivacité avec laquelle nous avons été obligés d'abandonner le camp de Gyvelde le 22 du mois dernier après un combat de plus de trois heures, et de nous replier le 23. Nous avons couché dans les glacis à l'air du temps; le 24 nous avons fait une sortie générale qui n'a pas été à notre avantage; le 6 de ce mois, les grenadiers composés de 24 bataillons avec deux divisions de gendarmerie, nous avons été plus heureux et détruit beaucoup d'hommes à l'ennemi. Les 6,7 et 8, nous nous sommes emparés de leurs avant-postes. Jamais je n'ai vu une fusillade pareille : l'on était disposé à vaincre ou mourir; l'ennemi n'avait pas encore tiré un coup de canon sur la ville, mais leurs retranchements étaient faits, une partie de leurs batteries placées et, dans peu de jours, Dunkerque allait être réduit en cendres. Heureusement Houchard s'est transporté du côté d'Ypres; on allait les prendre entre deux feux; l'ennemi a évacué si fort, qu'il a abandonné tous ses canons et munitions. L'on ne peut en évaluer la perte, tant elle est considérable. L'on nous assure que du côté de Bergues l'on a fait

1. Ce code de discipline militaire est celui qui fut décrété le 12 mai 1793 par la Convention.

2. Il s'agit de Dunkerque assiégé par le duc d'York depuis le 23 août et délivré par Houchard qui gagna les 6, 7 et 8 septembre la bataille d'Hondschoote.

une quantité considérable de prisonniers ; j'ai vu tailler l'arrière-garde en pièces par les cuirassiers à l'arme blanche...

Nous avons perdu 3 hommes de notre compagnie et 13 de blessés. Notre bataillon en a perdu une vingtaine ; entre autres Millère [1], Bastier [2] et un nommé Le Blanc de Mayenne [3].

Cinquante à soixante pièces de 24 ont été abandonnées, 800 bariques de poudre, du bois, des voitures, des bêches, des pioches, etc., etc. Notre lieutenant est blessé à la cuisse [4].

Dunkerque, du 18 septembre l'an 2e de la République une et ind.

Voilà enfin le beau temps qui va renaître ; cette ville, qui tout à coup vient d'être délivrée de la fureur du duc d'York, recommence à prendre son ancienne gaîté. Aussitôt que l'ennemi a plié, l'on s'est occupé à couper tous les bois, et à abattre toutes les maisons de Rosendaal qui nous étaient fort incommodes, l'ennemi s'en servant de retranchements ; toutes les voitures de la ville et de l'armée ont enlevé toutes les farines, les canons, les bombes et les boulets qu'ils ont abandonnés dans leur fuite, et depuis le 9 de ce mois, l'on ne fait que charroyer. L'armée est entrée dans la ville de Furnes, où elle a trouvé des magasins superbes et des munitions de guerre en tous genres que l'on conduit continuellement à Dunkerque ; l'on dit qu'elle va se porter dans peu de jours à Ostende. Dites-moi que penser d'une déroute pareille ?

Nous avons été leur faire la conduite ; ceux qui restaient par derrière ont été pris prisonniers au nombre de 200. Nos chasseurs à cheval et nos cuirassiers ont eu un combat à l'arme blanche avec les hussards de Cobourg ; pas un ne s'est en allé sain et sauf ; il semblait que nous étions des diables.

1. Millère (plus exactement Jean Demillière), sergent à la 1re compagnie du 4e bataillon le 6 septembre 1792, adjudant sous-officier le 6 mars 1793, mort le 8 septembre 1793 des suites des blessures qu'il reçut dans une des sorties que fit la garnison de Dunkerque (Contrôle du bataillon).

2. Bastier, volontaire à la 1re compagnie du 4e bataillon. Présumé tué ou fait prisonnier dans une des sorties de la garnison de Dunkerque (*Ibid.*).

3. Le Blanc, volontaire à la 1re compagnie du 4e bataillon, mort le 28 septembre 1793 (*Ibid.*).

4. C'était Jean Bousselaire, lieutenant à l'élection au 4e bataillon, le 6 septembre 1792 (*Ibid.*).

Nous avons occupé notre première position à Gyvelde, d'où ils nous avaient si bien chassés. Nous y sommes restés cinq jours sans tente, bivouaqués à l'air du temps. Nous avons reçu des ordres pour que chaque compagnie de grenadiers rejoigne son bataillon. Voilà trois jours que nous sommes rentrés au nôtre, qui est caserné à Dunkerque où il forme la garnison; on le demande par-dessus tous les autres, étant connu depuis plus de trois mois qu'il y est.

Après avoir couché sur la paille, l'on trouve bien doux de coucher dans un lit ; il y avait près de quatre mois que notre compagnie n'avait déshabillé; si les grenadiers sont heureux en temps de paix, ils le payent bien en temps de guerre. Les représentants du peuple ont annoncé aux citoyens de la ville que la ville n'était plus en état de siège, et par ce moyen de reprendre chacun ses fonctions ordinaires[1]. Il s'est fait des réjouissances magnifiques : chaque vaisseau avait son pavillon, les cloches ont sonné; plusieurs coups de canon se sont fait entendre aux cris plusieurs fois répétés de : Vive la République! Dans le temps du siège et dans les différentes sorties, il s'est passé plusieurs faits remarquables : de pauvres malheureux, près d'expirer, criaient : Vive la République! A la sortie du 6, notre bataillon a essuyé le plus vif feu. Nous étions à la tête dans ce moment; l'on ne se connaissait presque point; les Français étaient mêlés avec les Autrichiens ; ces derniers n'en ont pas été quittes pour 2 000 dans cette journée. C'est dans cette affaire que Millère a été tué; l'on sait présentement le nombre de nos tués et blessés ; il n'est pas si grand que je le croyais. Notre compagnie de grenadiers en a eu cinq de tués et douze de blessés; dans la 1re compagnie du bataillon quatre de tués, savoir : Bastier, Le Blanc et Belliard de Mayenne[2], et trois de blessés,

1. Les représentants du peuple présents à Dunkerque pendant le siège étaient : Collombel, Duquesnoy et Hentz, auxquels se joignirent plus tard Trullard et Berlier.

2. Brault fait erreur sur le sort de son compatriote. Julien Belliard, fils de François et de Françoise Lefort, né à Céancé, district de Mayenne, entré à la 1re compagnie du 4e bataillon des volontaires nationaux le 6 septembre 1792, à l'âge de dix-huit ans, fut « perdu » le 11 septembre 1793 (après l'affaire racontée ci-dessus) et fut rayé des contrôles le 25 pluviôse an II (13 février 1794); mais, quatre jours plus tard, il rejoignait son bataillon. Il fut versé ensuite à la 60e demi-brigade (Archives administratives de la Guerre).

et chaque compagnie plus ou moins. Dans cette affaire, ce sont les gendarmes et les grenadiers qui ont été le plus étrillés.

De Péronne, le 17 pluviôse 2e année de la République
(3 février 1794).

... Le 5 de ce mois nous avons quitté la ville de Dune-Libre, ci-devant Dunkerque, pour venir ici; nous avons été huit jours en route, pendant lesquels nous avons eu ou la pluie ou la neige sur le corps.

Je suis très content de n'être plus à Dune-Libre; nous ne pouvons pas trouver pire. J'espère que nous sommes ici pour un mois environ; il se prépare un coup de collier du côté de Valenciennes pour le mois prochain, et j'espère bien que nous aurons le plaisir d'être de la partie.

Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre; tout est fort cher dans ce pays-ci par la trop grande affluence des hommes de la première réquisition; notre bataillon a été complété de ces derniers, et la force actuelle est de 1 044 hommes. Tous les bataillons de même; jugez de la force de la République. Si cela ne suffit pas, nous avons ceux de la deuxième réquisition; jamais la République ne périra.

De Péronne, le 20 ventôse an 2e de la République
(10 mars 1794).

Nous n'avons encore point eu d'ordres de partir d'ici, et j'espère que nous resterons encore une quinzaine.

Nous sommes bien heureux d'avoir trouvé cette ville pour nous reposer un peu de nos fatigues et apprendre l'exercice à nos recrues; ils seront, par là, bien capables de se montrer au feu. Nous ne leur donnons guère de relâche pour les instruire le plus promptement; trois heures le matin et trois l'après-midi d'exercice empêchent que l'on ne s'ennuie.

De Péronne, le 7 floréal (26 avril, 1794).

J'ai vu passer par ici la réquisition du district de Lassay[1]. J'en ai reconnu quelques-uns avec qui j'avais étudié et avec

1. Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Mayenne. Il s'agit de la réquisition des 300 000 hommes (décret de la Convention, du 24 février 1793).

qui j'ai parlé. Ils me paraissent vraiment si brigands que j'avais honte de dire que ce fût mon département. Tous les jours on en reconduit de brigade en brigade à leur destination. Tous ces chiens-là que l'on conduit à coups de bâton ne sont jamais bons; la plupart d'entre eux s'étaient mariés, pensant par là rester chez eux; ils sont partis tout la même chose; quand ils seront incorporés dans un ancien bataillon, on les tiendra bien, et ils n'oseront pas bouger; pour que l'on puisse en faire quelque chose de bon il faut leur faire une unique occupation de l'école militaire. Les nôtres, qui sont sûrement de bons Normands[1] (c'est tout dire), n'en cèdent en rien aux anciens pour les manœuvres, aussi nous nous sommes donné bien des mouvements et de peine...

De Péronne, 9 prairial, 2e année de la République
(28 mai 1794).

Nous venons d'apprendre que nous partons pour aller du côté de Lille... Je suis content, nous allons encore une fois nous mesurer avec les esclaves des rois.

Armée du Nord, du camp devant Ypres, 21 prairial an II
(9 juin 1794).

... Jusqu'à présent nous n'avons fait qu'amuser ces Messieurs d'Ypres[2]; demain, ils vont voir une autre danse; nous allons cette nuit placer des batteries de 24 pour battre à boulets rouges; il faudra absolument qu'ils se rendent ou nous allons réduire cette capitale de la West-Flandre. Ce sont des émigrés qui la défendent, ils ne se rendront qu'à la mort, ils savent très bien que leur compte serait juste...

... Au moment où je vous écris, voilà cinq mortiers de placés qui travaillent en républicains; le feu est déjà dans les faubourgs. Les malheureux habitants voudraient bien se rendre, mais ces coquins d'émigrés sont les plus forts, et les forcent même de faire le service de la ville pendant qu'ils sont aux palissades; ils forcent les passants de s'enrôler pour leur

1. Le 4e bataillon fut complété avec des réquisitionnaires de l'Eure.

2. Après la victoire de Tourcoing (18 mai 1794), Moreau avait investi Ypres le 4 juin. La place se rendit le 17 juin.

parti, il n'y a point de cruautés qu'ils n'exercent dans leur désespoir; il n'y a plus que la mort qui puisse les arracher à une vie malheureuse dont personne n'a pitié; aussi se battent-ils toujours jusqu'à la mort; j'aurais bien du plaisir à en prendre un vivant pour le faire danser à mon aise.

Du camp de Bambecque, 12 thermidor, 2e année républicaine (30 juillet 1794).

... L'ennemi est toujours en pleine déroute et toujours forcé de nous abandonner des villes fortes qu'il n'a pas eu le temps d'approvisionner. Nous avons pris à Malines 200 prisonniers et poursuivi jusqu'à Anvers où ils ne se sont pas arrêtés, quoique cette ville fût bien fortifiée, mais dépourvue de toutes munitions; ils ne pensaient jamais que les Carmagnoles fussent si loin.

Sans nous arrêter, nous continuons notre marche sur Maëstricht et Bréda; les Hollandais pourront bien faire un peu de résistance, mais en se servant de notre méthode républicaine, c'est-à-dire au pas de charge, la baïonnette en avant, nous les forcerons enfin de passer le Rhin; ce sera là, je pense, où nous hivernerons. Si l'armée du Nord ne cesse de remporter des victoires, elle n'a rien pour cela à reprocher aux autres armées de la République. Toutes également, chacune de leur côté, sont victorieuses, et chassent l'ennemi avec la même intrépidité; aussi avec quelle satisfaction n'ont-elles pas vu avoir bien mérité de la Patrie. Comment ne pourrait-on pas être brave soldat d'une nation aussi généreuse et ne prendre pas plaisir de contribuer de toutes ses forces à sa défense! Le sacrifice même de sa vie, qui est ce que nous avons de plus cher dans ce monde, ne coûte rien pour une aussi belle cause. La Patrie a été en grand danger; ce n'était la faute que des traîtres et non pas de ses défenseurs; une fois que leur tête a été le prix de leur trahison, l'on s'est aperçu qu'elle en serait bientôt délivrée.

Quels riches trésors ne va-t-elle pas tirer de tous ces pays où toutes les villes sont tributaires suivant leurs moyens, sans compter les grains que nous moissonnons, les bœufs et vaches que l'on met en réquisition pour nourrir l'armée. Du temps de l'infâme Dumouriez, les subsistances en tout genre

sortaient de France ; c'était une preuve de trahison, parce qu'un pays conquis doit fournir à ses vainqueurs des vivres s'il y a possibilité, sans compter le numéraire qu'il faut qu'il verse dans ses coffres ; c'est toujours là un acompte que l'on tire sur les frais de la guerre qu'il faudra qu'ils payent.

Ces fiers Anglais, Hanovriens, ces Prussiens qui se vantent d'être les meilleurs soldats de l'Europe, et que l'on semblait même redouter l'année dernière, fuient en déroute devant ceux qu'ils appellent Carmagnoles. Ils disent, pour raison, que nous n'avons aucune tactique militaire et que ce n'est pas ainsi que l'on doit faire la guerre. Ils veulent sûrement nous reprocher que nous devrions être plus honnêtes quand nous prenons leurs villes ; c'est qu'ils veulent nous dire que nous les poursuivons trop fort et que nous ne leur donnons point de relâche ; que ce n'est pas comme cela que nous devrions agir. Lorsqu'on fait la guerre de bonne foi, l'on doit ne rien ménager et toujours chercher à se surprendre, et c'est avec cette tactique républicaine que nous avons conquis la Belgique, le Palatinat, le Piémont, délivré Landrecies, et c'est avec cette méthode que Condé, Valenciennes, seront rendus à la France, et la garnison punie de sa résistance.

Le commandant de la place de Condé, après une sommation que si la garnison ne se rendait pas sous vingt-quatre heures, on n'en épargnerait pas un seul, ne put s'empêcher de dire après s'être rendu sur-le-champ : « *En vérité, je ne peux comprendre comment on peut faire la guerre de cette façon-là* ». Il est bien dur pour des hommes si orgueilleux d'obéir aux premières sommations des Républicains ; ils ont beau dire, ce sera notre manière républicaine qui nous fera vaincre ; la seule connue des hommes libres qui ont juré de vaincre ou de mourir...

Au bivouac de Kastel, le 4e jour des sans-culottides (20 septembre 1794), an 2e de la République.

Depuis que nous sommes à l'avant-garde, nos opérations militaires sont si fréquentes que depuis près d'un mois que nous y sommes, j'ai bien de la peine à trouver ce petit moment pour vous apprendre que je continue toujours de jouir

de la meilleure santé, et d'être le plus heureux des hommes, puisque l'ennemi, ni le chagrin n'osent venir me troubler. C'est une maxime que je tiens de vous dès ma plus tendre jeunesse, d'être content de son sort, quelle que soit sa condition, et, comme je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, sans vous je consentirais volontiers à mourir les armes à la main; mais, après la Patrie, mes parents me sont les plus chers: aussitôt que je serai quitte envers elle, je m'empresserai de voler dans vos bras et de vous témoigner la reconnaissance d'un fils instruit des principes de la nation.

Depuis que nous sommes ici, nous avons eu deux affaires avec les Hollandais : la première, où notre commandant a reçu huit à dix coups de sabre[1]; il est revenu présentement au corps, parfaitement guéri; la deuxième à Rozendaël, proche Berg-op-Zoom, où 200 chasseurs ont fait brèche et pris beaucoup de prisonniers. Presque tous les jours, nous en prenons de prisonniers; ces jours derniers, du côté de Bois-le-Duc, nous avons pris 1 500 prisonniers et huit pièces de canon; dans peu j'aurai de plus grands avantages à vous apprendre. Bréda est entièrement bloqué, et vous apprendrez en peu que l'armée du Nord prendra son quartier d'hiver en la Hollande...

L'armée a appris avec indignation la faction de Robespierre et complices. Quoique ce tyran eût gagné tous les cœurs, son projet fut cependant découvert; le génie de la France sera toujours clairvoyant, et saura toujours distinguer ceux que l'intérêt particulier guide, de ceux qui ne travaillent que pour le bien général. Suivant moi, je ne crois pas que l'armée en ait souffert; il serait bien malheureux pour des hommes qui se battent pour leur liberté de se sacrifier pour quelques hommes qui voudraient gouverner et nous faire insensiblement retomber dans l'esclavage. L'on a fait des recherches pour tâcher de découvrir de leurs partisans; il s'en est trouvé peu; c'est dans les armées où l'on ne trouve point d'esprit de parti et où la concorde règne.

1. Le commandant du 4[e] bataillon fut remplacé par Martin Goult, né à Mayenne le 30 octobre 1760, soldat pendant onze ans au régiment de Bresse, élu adjudant-major du 4[e] bataillon le 6 septembre 1792, commandant en second le 6 mars 1793, commandant en chef le 1[er] octobre 1793 (Contrôle du bataillon).

Armée du Nord. Au bivouac de Kastel, le 6 brumaire,
3e année républicaine (24 octobre 1794).

... Nous sommes toujours dans la même position d'où je pressens que nous ne sortirons qu'après avoir pris Breda, ou Berg-op-Zoom, ou quelqu'autre place importante, qui nous donne de notre côté une entrée dans la Hollande. Jour et nuit le canon ne cesse sur cette frontière, et tous les jours l'on se bat avec le même succès ; j'en aurais trop de vous marquer les victoires remportées par les armées de la République. Vous devez les voir dans les Bulletins qui les détaillent mieux que je ne pourrais faire. La Patrie, en récompense, nous a envoyé une couronne de lauriers, le plus riche présent qu'elle pouvait nous faire. Nous la conservons comme un trésor ; nous ferons tous nos efforts pour la mériter en continuant de marcher à la victoire au pas de charge.

Nous allons souvent fourrager jusque sous les murs de Berg-op-Zoom où nous avons quelques prises avec l'ennemi ; dernièrement ils avaient fait une sortie et, quoiqu'en plus grand nombre, nous les avons repoussés jusque dans Berg-op-Zoom et pris des prisonniers ; il ne se passe pas de jours que l'on en prenne et en si grande quantité que l'on doit en être bien embarrassé en France. Les émigrés sont fusillés sur-le-champ ; j'en ai déjà vu fusiller plus de 400 qui avaient été pris à Bois-le-Duc sans compter ceux que l'on a pris dans les villes de la Belgique. C'est toujours un des articles de la capitulation, de ne faire jamais grâce à ces lâches qui ont abandonné leurs foyers pour se révolter contre leur patrie...

... Je vais vous parler d'une cabane que nous avons faite, la plus belle de la division ; elle a trente pieds de long sur vingt-quatre de large, plus de cent vingt chevrons de la grosseur de la jambe autour à supporter la terre ; un lit de camp où il pourrait coucher vingt personnes, une cheminée en briques qu'un maçon nous a faite avec un escalier pour y descendre. C'est une véritable maison où je voudrais passer l'hiver ; elle nous a coûté six jours de travail entre six que nous sommes à l'habiter, savoir : Coulon, Lacroix, Rabarot, Lamotte l'aîné, Couillard et moi ; une sapinière qui est proche de nous nous a fait entreprendre cet édifice. Si nous avions voulu la vendre, nous en avons refusé deux cents francs à notre cantinière...

Armée du Nord, 3e division, au bivouac de Haseldonck, sous Breda, 15 frimaire (15 décembre 1794).

Nous avons quitté notre position de Kastetouch sous Berg-op-zoom pour en occuper une autre devant Breda. Tous les matins, nous allons à la découverte jusque sous les murs de cette ville, sans que les Hollandais osent venir nous attaquer; la désertion est si grande chez eux que si on leur faisait faire des sorties, il y en aurait plus de la moitié à déserter. Sous peu de jours, le général en chef Pichegru doit venir visiter notre division; nous nous attendons qu'il va prendre ses dispositions et donner des ordres pour achever le blocus de Breda; je ne sais si la saison nous permettra d'en faire le siège; ils nous ont envoyé une si grande quantité d'eau que nous avons été forcés de quitter pour prendre une plus haute position. L'on nous assure que si l'hiver est trop rigoureux, nous aurons du cantonnement dans les villages voisins; si nous campions plus longtemps, il y aurait un tiers de l'armée à tomber malade. Tous les jours il en sort de notre bataillon; voilà plusieurs du pays, et il y a tant de malades aux hôpitaux qu'il est impossible que l'on y soit bien traité; un homme, quelque malade qu'il soit, est quelquefois évacué de cinquante lieues d'hôpitaux en hôpitaux. L'on pourra peut-être faire attention que notre bataillon a toujours été aux avant-postes et le placer cet hiver en quelque village; d'autres, qui ont toujours été à la colonne, viendront nous remplacer.

Jusqu'à présent j'ai toujours joui d'une bonne santé : le matin qu'il faut être levé à cinq heures, faire des patrouilles dans les brouillards, je fume ma pipe et bois un verre de genièvre; c'est ma ration que la Nation me donne. Notre boisson ordinaire est de l'eau et du vinaigre; l'on deviendrait hydropique si l'on buvait dans le pays de l'eau seule, car toute l'eau est marécageuse. Outre cela, je suis assez bien habillé, dernièrement j'ai acheté un pantalon; j'ai une capote d'un bon drap de Louviers qui vaudrait plus de cent cinquante francs s'il m'eusse fallu l'acheter. Nous ne manquons jamais de bon pain et bonne viande, mais il ne faut pas trop manger : une livre et demie de pain, une demi-livre de viande ne suffisent pas à beaucoup, et j'ai vu vendre un pain de trois livres jusqu'à cent sols...

Anvers le... [1] pluviôse, 3e année de la République (janvier ou février 1795).

Réjouissez-vous, mes chers parents, toute la Hollande est à nous; je m'empresse de vous apprendre cette heureuse nouvelle; l'armée hollandaise, qui naguère était de nos ennemis, fait le service avec nous [2]. Quel coup pour la République! Il faut avouer que les glaces ont secondé le courage de l'armée du Nord. Voici un couplet à ce sujet :

Le vent, la neige et les frimas
Affligent nos braves soldats,
C'est ce qui nous désole (*bis*) ;
Mais malgré le ciel en courroux
Toute la Hollande est à nous
C'est ce qui nous console (*bis*).

Ypres, 8 ventôse, 3e année de la République (26 février 1795).

... Le 18 pluviôse nous avons parti d'Anvers et le 18 mars nous sommes arrivés ici, je ne sais lorsque nous en sortirons. L'on dit ici que la division est destinée pour l'embarquement; après avoir fait la guerre sur terre, je ne serais pas fâché de la faire sur mer; il faut bien marcher où la République nous commande. mais pour rester longtemps ici, je désirerais beaucoup mieux être du côté d'Amsterdam ou autres villes remarquables de la Hollande...

Calais, 27 thermidor, 3e année de la Répulique (14 août 1795).

... La Convention, convaincue que le militaire ne pouvait plus rien se procurer avec sa paye, lui a accordé deux sols par jour en numéraire; cette modique augmentation va le rendre un peu plus à l'aise; il pourra peut-être se procurer du pain qu'il ne pouvait trouver pour des assignats; l'agiotage est tellement toléré ici que, sur plusieurs marchandises, ils ne valent pas deux liards par livre; je suis porté à croire qu'on veut en ôter la circulation.

Le télégraphe a annoncé la paix avec l'Empereur; nous

1. La date manque.

2. Les Provinces-Unies, organisées en *République batave*, venaient de signer un traité d'alliance offensive et défensive avec la France.

n'aurions donc plus que l'Anglais à réduire; oh, qu'il me tarderait d'abaisser son orgueil! Si cela est, j'ai la douce espérance de vous revoir bientôt. Quel triomphe pour les vrais défenseurs de la Patrie, d'avoir rendu la France libre! quel plaisir ils goûteront au sein de leurs parents en leur racontant ce qu'ils ont vu!... Le 21 j'ai été reçu sergent-major...

Calais, 14 pluviôse, 4e année de la République (3 février 1796).

L'organisation nouvelle des armées de laquelle on va incessamment s'occuper, a définitivement arrêté notre embrigadement qui dans quelques jours devait s'effectuer [1]; j'en suis d'autant plus content que j'ai le plaisir de rester avec ces chers amis, compagnons de la même infortune.

A la suite de cette réorganisation, Brault passe avec son grade de sergent-major au 1er bataillon de la 60e demi-brigade (compagnie de grenadiers), en garnison à Gand.

De l'hôpital de Vilvoorde, le 1er messidor an 4e de la République (19 juin 1796).

Mon cher père, ma chère mère,

Ce que je craignais tant m'est enfin arrivé, les fièvres; je suis entré à l'hôpital de Gand, d'où l'on m'envoie ici, étant trop rempli par la quantité de malades qui y abondent tous les jours. La Rüe y est entré aussi quelque temps auparavant; mais comme capitaine, il y est resté... Si cela continue, un quart de l'armée va tomber malade, nous sommes déjà plus de 600, et tous les jours il en arrive de toutes parts.

A partir de cette époque jusqu'au 1er décembre 1801, les lettres du sergent Brault sont perdues. La 60e demi-brigade, après avoir tenu garnison dans les Pays-Bas jusqu'en février 1797, est rattachée à l'armée de Sambre-et-Meuse, puis est envoyée en octobre 1798 à Rotterdam et à La Haye. Elle compte ensuite à l'armée du Rhin, prend part, en août 1799, au siège de Philippsburg et revient en Batavie. Brault, qui a été nommé sous-lieutenant le 20 mai 1799,

1. Il s'agit du décret du Directoire du 18 nivôse an IV, réduisant de 1 027 à 729 le nombre des bataillons d'infanterie et les embrigadant à nouveau.

assiste à la bataille de Marengo. La 60e demi-brigade séjourne à Livourne, puis est envoyée à l'île d'Elbe en mai 1801, fait partie du corps de siège de Porto-Ferrajo et revient hiverner à Livourne. Brault parvient au grade de lieutenant.

La 60e demi-brigade réorganisée est inspectée en mai 1802 par le général Ernouf. Le lieutenant Brault s'est-il laissé amollir par les délices de cette Capoue que dut être Livourne, après les misères de l'île d'Elbe? Les notes qui lui furent données à cette époque permettent de le croire : « Brave et passablement instruit, mais mauvaise tête et adonné au jeu, paresseux[1] ». On ne reconnaît plus l'actif, l'enthousiaste, le discipliné volontaire que nous avons admiré. Le 21 janvier 1803, le 1er bataillon de la 60e demi-brigade s'embarque à Livourne à destination de Saint-Domingue, comptant dans ses cadres le lieutenant Brault comme officier-payeur. Ces troupes séjournèrent probablement dans un port de France : Brault n'arriva dans l'île que le 28 janvier 1804.

Moins d'un mois après, le 18 août 1804, Brault mourut à l'hôpital du Môle. Son père n'apprit sa mort que trois ans plus tard, le 20 juillet 1806.

1. Carton de la 60e demi-brigade (Archives de la Guerre).

UNE SOLUTION DE CRISE COMMERCIALE

L'histoire monétaire du monde. histoire du crédit, histoire des crises, histoire des prix de marchandises, de titres et de terrains, tend à être d'abord l'histoire monétaire des États-Unis. Le centre — nous dirons — « émotif » du monde monétaire est à New-York.

Plusieurs phénomènes ont préparé cet ordre de choses relativement nouveau. Le plus connu est le développement aux États-Unis des Trusts ou vastes Sociétés englobant des moyens de production ou de transport en vue de supprimer la concurrence, de réduire les frais d'exploitation et de s'allier, au besoin, contre le consommateur. Les énormes moyens de production des États-Unis y ont fait des Trusts naturellement des agglomérations énormes de capitaux. Comme pour couronner l'édifice, des Trusts, qui représentent des branches d'activité différentes, se sont virtuellement alliés entre eux et leur groupement constitue un aréopage financier qui n'a nulle part ailleurs son équivalent et dont la possibilité même eût été reléguée par nos pères au rang des rêves fantastiques. Dès 1890 [1], le mouvement des Trusts aux États-Unis y passionnait l'opinion et attirait l'attention des pouvoirs publics. Mais c'est surtout à partir de 1899 que ce mouvement s'est accentué. Un autre

1. Noyes, *Forty Years of American Finance*, p. 118.

phénomène est la grande croissance des organes de crédit aux États-Unis. La puissance bancaire des États-Unis (ensemble de l'actif des Banques) représentait en 1890 32 p. 100 et en 1908 38 p. 100[1] de la puissance bancaire du monde. Un pays disposant de 38 p. 100 de l'organisme de crédit du monde jouerait déjà un premier rôle dans le fonctionnement de cet organisme. Le caractère yankee, entreprenant et spéculateur à l'excès, fait le reste et l'histoire monétaire du monde est bien d'abord l'histoire monétaire des États-Unis : je voudrais esquisser ci-dessous deux ans de cette histoire.

Pendant la deuxième quinzaine d'octobre 1907, une crise monétaire éclatait aux États-Unis : jusqu'en septembre 1909, la recette mensuelle des chemins de fer restait constamment inférieure à ce qu'elle était avant octobre 1907 ; on pouvait en arguer que, jusqu'en septembre 1909, la vie commerciale aux États-Unis n'avait pas repris l'activité fiévreuse de 1906 et des neuf premiers mois de 1907. La recette des chemins de fer en septembre 1909 est supérieure à celle de tous les mois de septembre antérieurs. Une raison spéciale peut être alléguée : l'attente du tarif de douanes, promulgué à Washington le 5 août, avait pu tenir certaines affaires en suspens et ces affaires s'étaient accumulées. Aux États-Unis, le tarif de douanes joue un rôle considérable ; sa réforme figure toujours plus ou moins sur les « plate-formes » des élections présidentielles ; M. Taft, élu en novembre 1908, avait, lui aussi, parlé du tarif de douanes et parlé de réformer le tarif alors en vigueur, celui de 1897 (tarif Dingley).

Le 5 août 1909, date de promulgation du tarif Payne-Aldrich, sera donc pour nous une date commode à laquelle nous considérerons comme clos le chapitre de l'histoire monétaire des États-Unis, sinistrement commencé par le krach d'octobre 1907.

Le rapport annuel du contrôleur de la circulation monétaire des États-Unis (*Report of the Comptroller of the Currency*)

1. *Report of the Comptroller of the Currency*, 1908, p. 70 Ces proportions pour cent sont calculées sur des évaluations de la puissance bancaire du monde forcément très sujettes à caution et données comme telles.

donne un bilan que l'on peut considérer comme le bilan d'ensemble de toutes les banques des États-Unis aux environs du 30 juin de chaque année. Le même contrôleur publie tous les deux ou trois mois une situation de toutes les banques nationales des États-Unis. Nous pouvons donc avoir un panorama assez complet des phénomènes monétaires d'une période 1907-1909, partant de la prospérité et y revenant. Malheureusement le bilan de l'ensemble des banques au 30 juin 1909 ne nous est pas encore parvenu. A cette lacune près, voici les chiffres désirés ; pour aider à leur lecture, nous dirons que les « dépôts » comprennent des dépôts à terme et à préavis et ce que nous appellerions plus proprement des comptes-courants créditeurs ; les « dépôts » dont il s'agit sont dits « individuels » pour les distinguer des dépôts faits par des banques.

ENSEMBLE DES BANQUES DES ÉTATS-UNIS AUX ENVIRONS DU 30 JUIN 1907[1] (EN MILLIONS DE DOLLARS)

	Banques Nationales.	Autres banques.	Ensemble.
Prêts	4 664.0	6 099.9	10 763,9
Titres autres que les obligations fédérales	774,4	2 908.8	3 683.2
Encaisse	721.9	391.8	1 113.7
Dépôts individuels	4 322.9	8 776.7	13 099.6

AUX ENVIRONS DU 30 JUIN 1908[2] (EN MILLIONS DE DOLLARS)

	Banques Nationales.	Autres banques.	Ensemble.
Prêts	4 640.4	5 797,6	10 438,0
Titres autres que les obligations fédérales	840,1	2 855,6	3 695,7
Encaisse	889,2	479,1	1 368,3
Dépôts individuels	4 374.5	8 410.0	12 784,5

1. *Report of the Comptroller of the Currency*, 1907, p. 35. — Rappelons que le poids d'or pur dans un dollar est identique au poids d'or pur dans 5 fr. 18, le franc supposé être la vingtième partie d'une pièce de 20 francs.

2. *Report of the Comptroller of the Currency*, 1908, p. 32.

BANQUES NATIONALES DES ÉTATS-UNIS
(MILLIONS DE DOLLARS)

		Prêts.	Dépôts individuels.	Encaisse.
1907.	20 mai[1] . . .	4 664.0	4 322.9	721.9
—	22 août[1] . . .	4 709.0	4 319.0	701.6
—	3 décembre[1].	4 622,8	4 176.8	660.7
1908.	14 février. . .	4 451.9	4 105.8	788.3
—	14 mai	4 551.6	4 312.6	861.3
—	15 juillet . . .	4 640.3	4 374.5	849.0
—	23 septembre.	4 781.5	4 548.1	868.4
—	27 novembre[1].	4 840	4 720	? Chiffre légèrement inférieur au précédent.
1909.	5 février[2] . .	4 840 3/4	4 700	860
—	28 avril[3]. . .	4 963	4 826	878 1/2
—	23 juin[4] . . .	5 036	4 898 1/2	886

Le chiffre des prêts, pour l'ensemble des banques, s'est contracté de 330 millions de dollars, — soit de 3 p. 100. — entre le 30 juin 1907 et le 30 juin 1908 : la contraction des prêts est le geste familier à toute époque de liquidation. Entre le 30 juin 1908 et le 30 juin 1909[5], le chiffre des prêts des seules banques nationales s'est gonflé de 400 millions de dollars. Il y a tout lieu de croire qu'à cette dernière date du 30 juin 1909[6], le chiffre des prêts de l'ensemble des banques avait très sensiblement dépassé le niveau du 30 juin 1907, qui, lui-même, était très au-dessus du niveau à la même date de toutes les années antérieures. L'impression qui se dégage est que le mal fait par la crise était réparé et au delà.

La même impression se dégage encore plus vive de l'examen des chiffres des *clearings* (on appelle ainsi les liquidations de comptes entre banquiers); ces chiffres nous sont donnés

1. *Report of the Comptroller of the Currency*, 1907, p. 35, 9 et 10.

2. Jusqu'au 23 septembre 1908 inclus, *Report of the Comptroller of the Currency*, 1908, p. 1 et 2.

3. *Commercial Chronicle*, 16 janvier 1909, p. 126.

4. *Id.*, 13 mars 1909, p. 651.

5. *Id.*, 19 juin 1909, p. 1526.

6. *Id.*, 24 juillet 1909, p. 193. — Les *overdrafts* — habituellement entre 20 et 40 millions de dollars — sont compris dans les chiffres de « prêts » que nous donnons d'après le *Report of the Comptroller of the Currency*. En pointant le chiffre de prêts au 23 septembre 1908 donné par la *Chronicle* du 7 novembre 1908, p. 1203, j'arrive à cette conclusion que les chiffres de prêts donnés par la *Chronicle* ne contiennent pas les *overdrafts*.

hebdomadairement pour toutes les villes des États-Unis; il nous est commode d'établir notre comparaison sur les mois d'avril :

CLEARINGS[1] (EN MILLIONS DE DOLLARS)

	New-York.	Hors de New-York.	Ensemble.
	—	—	—
Avril 1906. . . .	8 543	4 358	12 902
— 1907. . . .	7 667	4 969	12 636
— 1908. . . .	5 487	4 277	9 764
— 1909. . . .	8 614	5 075	13 689

VARIATIONS EN POUR CENT D'UNE ANNÉE SUR LA PRÉCÉDENTE

	P. 100.	P. 100.	P. 100.
	—	—	—
Avril 1907. . . .	— 10	+ 14	— 2.1
— 1908. . . .	— 28	— 14.4	— 22,8
— 1909. . . .	+ 57	+ 18	+ 39.8

VARIATIONS EN POUR CENT D'AVRIL 1909 PAR RAPPORT A :

	P. 100.	P. 100.	P. 100
	—	—	—
Avril 1907. . .	+ 12	+ 2.1	+ 8,3
— 1906. . .	+ 0.8	+ 16	+ 6

Cependant les brutes mensuelles (recettes brutes) des chemins de fer restaient obstinément au-dessous du niveau de 1906-1907. En même temps les indications fournies par les recettes du revenu intérieur de la Confédération concordaient avec celles des chemins de fer. Voici encore avril :

RECETTES BRUTES DES CHEMINS DE FER (RÉSEAU TOTAL)[2] (EN MILLIONS DE DOLLARS)

Avril 1907.	223
— 1908.	178
— 1909.	200 soit, par rapport à avril 1907 — 10.3 p. 100.

1. *Commercial Chronicle*, numéros divers.

2. *Commercial Chronicle* du 19 juin 1909, p. 1531 et 1532. La dépression de trafic en avril 1908 a atteint une proportion exceptionnelle par suite d'une cause spéciale à ce mois : la suspension du travail dans un très grand nombre de charbonnages en vue d'une remise au point des salaires. La comparaison entre avril 1907 et avril 1909 ne s'en trouve pas affectée.

REVENU INTÉRIEUR DE LA CONFÉDÉRATION[1]
(EN MILLE DE DOLLARS)

Avril 1907.	21 234	
— 1908.	18 585	
— 1909.	18 936	soit, par rapport à avril 1907 — 10,8 p. 100.

C'est la réédition d'un phénomème bien connu : quand on sort d'une crise commerciale, les *clearings* croissent beaucoup plus vite que les recettes brutes des chemins de fer. Ainsi aux États-Unis après la crise commerciale bénigne du second semestre 1903 :

CLEARINGS[2] EN MILLIONS DE DOLLARS ET VARIATIONS EN POUR CENT D'UNE ANNÉE SUR LA PRÉCÉDENTE

Avril.	New-York.		Hors de New-York.		Ensemble.	
1903	5 944	— 19	3 637	+ 1,8	9 581	— 12,3
1904	4 790	— 19	3 518	— 3,3	8 309	— 13,3
1905	8 680	+ 81	4 051	+ 14,7	12 732	+ 53,0
1906	8 543	— 1,5	4 358	+ 7,5	12 902	+ 1,3
1907	7 667	— 10	4 979	+ 14	12 636	— 2,1
1908	5 487	— 28	4 277	— 14,4	9 764	— 22,8
1909	8 614	+ 57	5 075	+ 18	13 689	+ 39,8

VARIATIONS[3] EN POUR CENT D'UNE ANNÉE SUR LA PRÉCÉDENTE DES RECETTES BRUTES DE QUELQUES CHEMINS DE FER — REPRÉSENTANT EN MAI 1909 ENVIRON 1/4 DE LA RECETTE BRUTE DU RÉSEAU TOTAL DES ÉTATS-UNIS — MOIS D'AVRIL ET DE MAI

	Avril. P. 100.	Mai. P. 100.
1903.	+ 13,67	+ 11,92
1904.	— 4,51	— 3,44
1905.	+ 8,70	+ 8,58
1906.	+ 1,64	+ 13,37
1907.	+ 16,12	+ 14,97
1908.	— 19,85	— 25,10
1909.	+ 13,10	+ 14,79

1. *Commercial Chronicle* du 23 mai 1908, p. 1263 et du 22 mai 1909, p. 1294. Le « Revenu intérieur » de la Confédération s'entend essentiellement par opposition au revenu des douanes.

2. *Commercial Chronicle*, numéros divers.

3. Chiffres empruntés à la *Chronicle* du 15 mai 1909, p. 1229 et du 12 juin 1909, p. 1473.

Ainsi en Angleterre après la crise d'octobre 1907, l'ébranlement s'étant propagé de New-York à Londres :

CLEARINGS ANGLAIS[1] (EN LIVRES STERLING)

			Variations en p. 100.
1er semestre au 4 juillet	1906.	6 566 888 000	
— 3 —	1907.	6 671 703 000	+ 1,59
— 1er —	1908.	6 154 842 000	— 7,74
— au 30 juin	1909.	6 704 968 000	+ 8,94

RECETTES BRUTES DES CHEMINS DE FER ANGLAIS[2] (EN LIVRES STERLING)

				Variations en p. 100.
1er semestre	1906.	38 922 872	+ 1 082 863	
—	1907.	40 106 125	+ 994 411	+ 2,5
—	1908.	41 348 133	— 1 027 733	— 2,5
—	1909.	39 790 442	— 582 627	— 1,4

Ce qui gonfle les *clearings*, c'est la multitude des échanges et le haut prix des choses échangées : il entre dans le prix des choses et dans la disposition à se les passer très vite de main en main, plus d'imagination que dans les recettes brutes des chemins de fer. Ces recettes sont donc plus lentes à se mouvoir que les *clearings*. A la suite d'une crise commerciale, il y a déplacement de forces; ce ne sont plus exactement les mêmes qui sont dans la disposition de faire des affaires. Quelques échanges, que les chiffres de *clearings* traduisent, viennent de là : mais c'est un détail. En gros, ce qu'il faut voir derrière le développement des *clearings*, c'est le développement de la spéculation qui multiplie de la manière la plus élastique les échanges et ajoute de même au prix des choses échangées. L'antécédence des *clearings* par rapport aux recettes de chemin de fer, l'antécédence de la spéculation par rapport à ce que

1. Numéros divers de *The Economist*.

2. *The Economist*, 30 juin 1906, p. 1086; 29 juin 1907, p. 1098; 4 juillet 1908, p. 13; 3 juillet 1909, p. 15. Pour 1906 et 1907, le semestre est donné moins la dernière semaine. Comme on peut s'en rendre compte en comparant les différences entre les montants, les montants ne sont pas rigoureusement comparables. J'ai calculé approximativement les variations en p. 100. Rappelons que la livre sterling est identique comme poids d'or pur à dollars 4,866 et à francs 25,22.

nous appellerons l'activité matérielle est, en somme, de tous les temps et de tous les pays, comme l'antécédence du désir par rapport à l'acte.

Nous sommes ainsi amenés à donner un aperçu de l'évolution des prix des titres des marchandises et des terrains aux États-Unis pendant la période qui nous occupe.



Commençons par les actions de chemins de fer, puisque les chemins de fer ont le pas sur tout le reste aux États-Unis.

Les dividendes ont été maintenus ou à peu près et la spéculation s'est emballée sur ce fait que les dividendes avaient pu être maintenus malgré la crise. Les tarifs antérieurement à la crise donnaient lieu à des bénéfices exorbitants qu'on ne voulait pas trop montrer, par politique : on réservait une très forte partie des bénéfices. Pendant la crise, il a suffi de distribuer tous les bénéfices, et les dividendes se sont maintenus. Quelques sociétés en moins bonne posture, sur qui pesait une dette à court terme exigible, durent être sauvées par des interventions personnelles. Dans une heure d'hésitation, de nuit, de vertige, M. Harrimann — une des figures légendaires de la finance américaine, disparu au mois de septembre 1909, — sauva ainsi la société *Érié*. Ce geste, comme celui d'un général au plus fort de la bataille, a peut-être changé toute la tournure de la crise.

Depuis 1899-1902, les valeurs industrielles ont pris à la Bourse de New-York une place importante : avec elles, nous passons à l'histoire des marchandises.

Parmi les produits de l'agriculture, le blé a fait l'objet d'un vif mouvement de spéculation pendant le deuxième trimestre 1909, à un moment de l'année où la raréfaction annuelle des stocks facilite les opérations spéculatives. Le coton, avec la raison ou le prétexte d'une récolte insuffisante, mais non sans l'intervention de l'organisation constituée vers fin 1905[1], non sans l'aide libéralement donnée par les banques

1. Noyes, *Forty years of American Finance*, p. 317.

de la zone cotonnière, a été poussé, dès la fin de septembre 1909, jusqu'à des prix inférieurs seulement de 5 à 6 p. 100 aux plus hauts prix touchés en août 1907, alors que le monde était encore en plein tourbillon de prospérité. Le caoutchouc, sujet à l'influence yankee, bien que n'étant pas produit par le sol des États-Unis, a été poussé fin septembre 1909 jusqu'à plus de trois fois le prix le plus bas de la crise, coté en février 1908, jusqu'à plus d'une fois et demie le prix le plus haut d'avant la crise, coté en mai 1905[1].

Parmi les produits du sous-sol, le cuivre, grâce à la restriction voulue du travail dans certaines mines américaines, à la fin de 1907 et pendant le premier semestre 1908, grâce, aussi bien, à une mise en scène étudiée, qui fut l'œuvre d'un groupe américain, le cuivre a eu au plus bas un prix encore supérieur d'environ 16 p. 100 à son prix le plus bas de 1902[2], sa précédente époque de marasme.

Sur le charbon et l'acier, la spéculation, qui s'était obligeamment chargée de prendre à son compte des stocks de cuivre, dans l'intérêt des producteurs américains notamment, n'a pas eu à intervenir. Malgré la violence de la crise, l'acier aux États-Unis a à peine fléchi en juin 1908 et n'a sérieusement baissé qu'en février 1909. Comment cette politique de prix, paradoxale en apparence, a-t-elle pu être suivie? Il y a à cela trois raisons.

Le trust de l'acier, qui produit à lui seul plus de moitié de l'acier des États-Unis, marchait de concert avec les autres producteurs.

Les mœurs aux États-Unis permettent encore les brutales fermetures d'usines en vue de réduire la production[3].

Enfin le gouvernement a tacitement permis, sous la condi-

1. Nous relevons en effet sur un graphique des prix du « Para » établi par la maison Lagotellerie de Paris : 5 sh. 9 d. plus haut avant la crise (mai 1905), 2 sh. 9 d. plus bas de la crise (février 1908), 9 sh. 2 d. plus haut depuis la crise (à la limite entre septembre et octobre 1909).

2. Plus exactement nous dirions : à sa moyenne mensuelle la plus basse de 1902 qui a été de liv. st. 48, 10, 10 (janvier 1902). Chiffre emprunté au rapport de la *Metallgesellschaft* et qui s'entend du cuivre *Standard* à Londres.

3. En 1908 le nombre moyen de têtes du personnel employé par le Trust de l'Acier a été de 165 211 (rapport sur l'exercice 1908 p. 23) contre 210 180 en 1907 (même source), soit une réduction de 44 969 ou 21 p. 100.

tion que le taux des salaires soit maintenu, — ce qui fut fait. Pourquoi maintenant cette politique de prix a-t-elle été suivie, de préférence, par les producteurs?

Au plus fort de la crise, les clients avaient à peine d'argent : ils ne pouvaient acheter que le nécessaire et ils devaient l'acheter de toute manière. Donc pas d'intérêt à baisser les prix de vente. Plus tard, quand le mieux commençait à se se dessiner, les producteurs, en baissant beaucoup les prix, auraient pu espérer vendre un peu plus. Mais encore ils risquaient — c'est une thèse, vraie ou fausse — de démoraliser le marché, leurs concessions étant interprétées comme une preuve de faiblesse et de manque de confiance dans l'avenir. Ils risquaient donc d'aller contre leurs fins essentielles, c'est-à-dire de retarder la convalescence. Dans l'hypothèse la plus favorable, ils auraient vendu un peu plus; lisez : ils auraient dépensé un peu plus à produire et, vendant beaucoup moins cher, ils auraient encaissé beaucoup moins. Ce qui intéresse l'industriel, c'est le bénéfice par unité multiplié par le nombre d'unités vendues. Qu'on se figure un rectangle, le nombre d'unités vendues étant la base, le bénéfice par unité la hauteur : le produit de la base par la hauteur, la surface du rectangle, voilà ce qui intéresse l'industriel. Quand la base ne peut pas augmenter en proportion, il ne faut pas diminuer la hauteur : c'est évident.

Les producteurs d'acier aux États-Unis n'ont donc baissé beaucoup les prix que quand, l'argent étant tout à fait réapparu et les risques de démoralisation du marché étant devenus nuls, ils ont eu la certitude d'augmenter beaucoup les quantités vendues. Ainsi, en poutrelles, cornières et tôles pour réservoirs — les rails se vendent un prix fixe depuis la constitution du Trust de l'acier en avril 1901 — nous relevons[1] les baisses pour cent sur les hauts prix antérieurs à la crise : juin 1908, 5,88 p. 100; février 1909, 17,64 p. 100; avril 1909, 2,95 p. 100; total 26,47 p. 100. Les prix étaient tombés, tout d'une masse, en février 1909, comme pour frapper les imaginations; avril passé, ils remontent silencieusement, par petites fractions, précisément, cette fois, pour ne pas frapper

1. D'après l'*Iron Age*.

les imaginations, pour ne pas faire peur, afin que l'impulsion donnée ne s'arrête pas. Dès le 4 août 1909, la veille de la promulgation du tarif de douanes, les poutrelles, cornières et tôles pour réservoirs étaient de 12 p. 100 au-dessus du plus bas, de 17.64 p. 100 seulement au-dessous des hauts prix antérieurs à la crise.

Les prix les plus bas ne devaient pas s'écarter beaucoup du prix de revient lui-même : cela ne faisait pas l'affaire des aciéries. Mais peu de commandes, en proportion, furent passées à ces prix les plus bas. Les aciéries purent ensuite se faire une moyenne entre les commandes passées antérieurement, qui leur restaient à exécuter, et celles, beaucoup plus nombreuses, qui affluèrent après, car, dans tous le pays, l'activité des industries qui achètent de l'acier s'était réveillée; c'était l'essentiel : l'impulsion donnée, la reprise des prix n'arrêtait plus les acheteurs. Cependant les spéculateurs à la hausse sur les actions d'aciéries triomphaient : l'industrie de l'acier, sortie sans une égratignure d'une crise pareille, était la reine de toutes les industries et nulle infortune jamais ne devait prévaloir contre sa destinée, — propos de bourse dont on sait ce qu'ils valent.

Accessoirement la politique des aciéries a réveillé la spéculation sur les terrains et immeubles urbains. La construction des immeubles urbains joue depuis quelques années un rôle énorme dans l'économie des États-Unis. Les contrats de construction passés en 1907 dans moins de cent villes principales correspondaient à un devis d'ensemble d'environ 640 millions de dollars; ceux passés en 1906 correspondaient à un devis d'ensemble d'un montant sensiblement supérieur à ce chiffre. Or, au même moment, l'industrie maîtresse des États-Unis, celle des chemins de fer, demandait aux émissions de titres nouveaux une somme annuelle d'un milliard de dollars en chiffres ronds [1]; elle consommait, en plus, les capitaux considérables qu'elle prélevait sur ses bénéfices. N'importe, comme mangeuse de capitaux, même mise en parallèle avec l'industrie des chemins de fer, l'industrie de la construction urbaine faisait bonne figure.

1. Noyes, *Forty years of American Finance*, p. 359.

On saisira facilement de quel intérêt est la construction urbaine pour l'industrie de l'acier, si l'on songe que tant de maisons aux États-Unis sont à carcasse entièrement métallique. On peut ajouter que l'industrie de l'acier étant moins intime avec les constructeurs de maisons qu'avec les compagnies de chemins de fer, doit être tentée de prendre en temps normal une marge de profit plus rémunératrice sur les commandes des constructeurs que sur celles des chemins de fer.

Il n'est pas déraisonnable de penser qu'en réduisant si fort ses prix en février 1909, l'industrie de l'acier visait spécialement les constructeurs de maisons. Le but a été atteint. Les contrats de construction d'avril et de mai 1909 ont dépassé tous les records antérieurs pour ces mois-là. La comparaison par semestre s'établit comme suit pour 82 villes principales[1] :

DEVIS CORRESPONDANTS AUX CONTRATS PASSÉS

1er semestre 1907	373 millions de dollars.	
— 1908	250	—
— 1909	415	—

Personne ne songera à s'étonner qu'un propriétaire soit plus disposé à construire quand les matériaux sont à bas prix. Mais cette réflexion ne suffit pas à expliquer l'énorme poussée des contrats de construction. Là, comme partout aux États-Unis, il y a un dessous de crédit. Les banques au début de 1909 étaient probablement dans la situation de vouloir prêter de l'argent; elles étaient un peu rassasiées de prêts à la Bourse à laquelle elles avaient déjà beaucoup prêté et désireuses de diviser leurs risques; les mille branches de l'industrie et du commerce ou n'avaient pas assez repris ou étaient restées trop prudentes, après avoir été échaudées, pour solliciter beaucoup de crédit, ou bien encore leur situation, toute de détails, était insuffisamment connue et éprouvée pour donner confiance aux prêteurs. C'est dans ces circonstances que survint la baisse des produits d'acier. Le bois et les briques, produits d'industries sans doute moins fortement organisées que celle

1. *Commercial Chronicle* du 17 juillet 1909, p. 131.

de l'acier, avaient, dès 1908, subi une baisse profonde[1]. La main-d'œuvre, payée toujours le même prix l'heure de travail, revenait cependant meilleur marché[2] si l'on réfléchit que, devant l'affluence des offres de bras et le nombre encore relativement restreint des demandes, les bons ouvriers trouvaient seuls à être employés. Résultat de ces facteurs combinés : dans les premiers mois de 1909, une maison coûtait bien moins cher à construire que la même maison n'eût coûté à construire immédiatement avant la crise; cependant la valeur locative de la maison une fois construite était pareille; la valeur d'un terrain à bâtir étant la différence entre la valeur de la maison supposée construite et le coût de construction, il s'ensuivait qu'un même terrain avait, dans les premiers mois de 1909, une valeur plus grande qu'avant la crise. Les banques prêtèrent davantage sur ce terrain[3]. Il n'y a aucun doute, la spéculation suivant toujours dans le sillage du crédit, que la spéculation ne soit devenue très vive sur les immeubles urbains : les spéculations immobilières sont parfois les plus vives, peut-être parce qu'elles ont un faux air d'être de tout repos.

Il se trouve ainsi que, pendant la période de deux ans que nous passons en revue, la spéculation aux États-Unis s'est portée sur tout, depuis les titres jusqu'aux immeubles, sans oublier les marchandises.

Revenons à notre point de départ : la situation des banques.

Le *processus* complet est le suivant : la crise éclate; on exporte tout ce qu'on peut; il vient de l'or de l'étranger; la circulation intérieure peu active en rend aux banques; les banques prêtent; on spécule; c'est la hausse. Aux États-Unis, plus qu'ailleurs peut-être, les prix — bien que ceci renverse toutes les notions reçues — sont moins encore un effet qu'une cause. En mathématiques, la méthode adoptée sous nos yeux pour la solution de cette crise s'appellerait la méthode du problème supposé résolu : « Supposons la crise solutionnée, la prospérité revenue encore plus grande, les valeurs cote-

1. *Commercial Chronicle* du 17 octobre 1908, p. 972.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, du 17 avril 1909, p. 969.

raient tels cours. Cotons toujours les cours : on verra après... » et la crise est solutionnée.

*
* *

Le commerce ayant tout à fait repris aux États-Unis a pu et pourra redemander aux banques des espèces; les prêts qui lui ont été et lui seront consentis ont pu et pourront déplacer des prêts de bourse. Serait-ce déjà à des circonstances de cette nature que doit être attribué, en partie tout au moins, une singularité apparente que l'on a constatée entre 1906 et 1907 aux États-Unis? La dernière étape de hausse du cuivre, de l'argent et du plomb en 1907 y a été presque indifférente aux cours des valeurs de cuivre, de plomb et d'argent. L'*Amalgamated* étant prise comme type de mines de cuivre, l'*American Smelting and Refining* étant prise comme type de mines de plomb et d'argent, nous avons :

AMALGAMATED

		Cours correspondant du métal (cuivre)[1].
Plus haut de 1906	118 1/4 (février)	84
— de 1907	121 7/8 (janvier)	113

AMERICAN SMELTING AND REFINING

		Cours correspondants des métaux (argent)	(plomb)
Plus haut de 1906. .	174 (janvier)	30.11	5 600
— de 1907. .	155 (janvier)	31.77	6 000

Cette anomalie apparente s'expliquait un peu par la restriction des crédits de Bourse, qui, à son tour, s'expliquait par l'augmentation des crédits accordés au commerce en un moment où l'encaisse des banques avait de bonnes raisons pour ne pas s'accroître ou ne s'accroître qu'insuffisamment; enfin cette pénurie dont souffrait l'encaisse pouvait avoir deux causes : soit des mouvements d'espèces avec le dehors, soit des mouvements d'espèces entre les banques et le public. En

1. 84 doit se lire : 84 livres sterling par tonne anglaise de cuivre Standard à Londres, cours moyen de février 1906. 113 doit se lire de même, mais cours moyen de janvier 1907. Le tout emprunté aux rapports de la *Metallgesellschaft*.

1909, le retour d'espèces à la circulation a pu être considérable; mais il ne peut être suivi au jour le jour ni même de mois en mois; aussi les yeux sont-ils fixés sur les mouvements d'espèces avec le dehors qui ont le privilège d'une publicité quotidienne. L'excédent des exportations sur les importations d'or aux États-Unis pendant les dix premiers mois de 1909 a été de 68313000 dollars[1] : ce n'est qu'un signe :

Une phase de grande spéculation intérieure, comme celle que nous avons vue se dérouler aux États-Unis, a bien des façons de réagir sur les échanges avec le dehors. L'animation des prix du caoutchouc[2], du coton[3], du blé[4], ayant son principe aux États-Unis, a pu et pourra provoquer sur différents points du monde des demandes d'or qui ont pesé ou qui pèseront sur l'approvisionnement d'or des États-Unis. La spéculation intérieure a d'ailleurs fait augmenter, avec la richesse apparente, la consommation et, avec la consommation, l'importation de marchandises étrangères; l'élévation des prix intérieurs et la reprise de la consommation intérieure ont réduit les quantités disponibles pour l'exportation ou différé le moment de leur exportation possible ou profitable. Par contre certaines quantités de marchandises ont été exportées à des prix étonnamment avantageux[5] que — vu la situation — on imposait par force à l'étranger acquéreur. Beaucoup plus obscure, est la façon dont la spéculation des États-Unis a réagi sur les échanges de titres entre les États-Unis et l'étranger. Grâce à elle, certains titres ont été vendus à l'étranger. Grâce à elle, des titres ont été achetés ou rachetés par les États-Unis, tandis que certaines ventes de titres très désirées par les États-

1. *Commercial Chronicle* du 20 novembre 1909, p. 1322.

2. Exemple : demandes d'or du Brésil — remis à flot par la hausse du caoutchouc — servies notamment par les États-Unis.

3. Il sera intéressant de voir si les hauts prix du coton doublés d'une très belle récolte aux Indes donneront lieu de la part de la Banque d'Angleterre à des transferts au crédit (earmarking) du gouvernement des Indes de montants particulièrement notables (récolte aux Indes : décembre, janvier et février).

4. Demandes d'or de la Russie servies par l'Angleterre, septembre-octobre 1909.

5. *The Economist*, du 11 décembre 1909, article sur le commerce extérieur du Royaume-Uni, rubrique coton.

Unis étaient rendues impossibles par l'élévation prohibitive de leurs cours [1].

La balance des échanges de marchandises des États-Unis avec le dehors pour les dix premiers mois de 1909 a été de 164 030 000 dollars en faveur des États-Unis [2]. Ce chiffre doit être regardé à deux fois. La douane américaine n'est pas portée, par inclination, à estimer les importations au-dessus de leur valeur [3] et, réglementairement, les importations sont comptées prix au port d'embarquement, c'est-à-dire non compris le fret et l'assurance que les États-Unis ont cependant le plus souvent à payer à d'autres nationalités. Les exportations sont comptées aux prix du marché américain, lequel est très protégé; ces prix sont inférieurs, sur certains articles, à ceux qu'on est obligé de faire à l'exportation.

Laissons les chiffres valoir ce qu'ils valent. L'excédent des exportations sur les importations de marchandises aux États-Unis, pendant les dix premiers mois de 1909, a été plus faible que pendant les dix premiers mois de toutes les années antérieures depuis 1895 [4]. Pendant les dix premiers mois de 1895, il y avait eu excédent des importations sur les exportations. Cette année 1895, sans qu'il faille pousser trop loin le parallèle, avait présenté certaines analogies avec l'année 1909. Depuis le krach Baring de 1890 et le krach des États-Unis de 1893, l'activité industrielle et commerciale n'avait pas réellement repris : 1895 fut marquée, comme 1909, par une hausse des mines d'or du Transvaal bien au-dessus des limites que le bon sens assigne à leur valeur intrinsèque, et par une énorme vague de spéculation aux États-Unis. Détail curieux : en 1895, la Russie avait à peine fini de moissonner [5] qu'elle jetait

1. Exemple : non-admission à la cote officielle de Paris de l'action ordinaire du Trust de l'Acier (vers juin, juillet 1909).

2. *Commercial Chronicle* du 20 novembre 1909, p. 1322. Nous avons négligé l'excédent des exportations sur les importations d'argent soit 10 085 000 dollars (*ibid.*).

3. *The Economist*, 4 décembre 1909, p. 1149 et aussi *New-Yord Herald* de Paris, 16 décembre 1909, p. 1 *in fine* sous le titre *Sugar importers pay heavy back duty bill*.

4. *Commercial Chronicle* du 20 novembre 1909, p. 1322.

5. Noyes, *Forty years of american Finance*, p. 246.

sur le marché international l'excédent de sa récolte à la faveur des hauts prix de Chicago; même chose en 1909.

Reste ce que nous appellerons, faute d'un terme plus précis, la balance des disponibilités et des exigibilités diverses des États-Unis en 1909.

Les États-Unis ont droit, annuellement, à de fortes rentrées sur capitaux employés par eux au Canada et au Mexique[1] et aussi à des rentrées sur capitaux dans d'autres pays. Mais les États-Unis ont, suivant certains, à payer annuellement : 300 millions de dollars, dans les bonnes années, pour les dépenses de leurs nationaux à l'étranger (une grande partie doit faire double emploi avec le chiffre des importations); 200 millions de dollars peut-être pour bénéfices et salaires rapatriés, notamment en Europe, par des immigrants; pas loin de 100 millions de dollars peut-être[2] pour capitaux placés par des capitalistes du Royaume-Uni; pas loin de 100 millions de dollars encore aux capitalistes du Continent (Allemagne, France, Hollande et Suisse).

On en voit assez pour se rendre compte que — n'était l'incertitude des achats et ventes de titres — les États-Unis en 1909 auraient pu avoir à payer à l'étranger plus qu'à en recevoir. La dette flottante de leurs banquiers en Europe permet d'ajuster temporairement et d'attendre. Ici le facteur psychologique prend une importance dominante. Les financiers américains ont assez de bons titres en portefeuille — qu'ils peuvent donner en garantie — pour pouvoir emprunter en quelque sorte indéfiniment en Europe. Mais il n'y a pas là qu'une simple question commerciale de garanties et de taux[3]. En face de la Finance américaine, la Banque européenne a ses intérêts collectifs. La Finance américaine elle-même n'est pas disposée à des sacrifices indéfinis pour conserver aux États-Unis l'intégrité de la base d'or sur laquelle repose la

1. Mexique, mines métalliques, terrains, chemins de fer, etc. Canada, notamment, mines métalliques en Colombie Britannique, croyons-nous, sous toutes réserves.

2. *The Economist*, 20 février 1909, p. 376, où l'on voit que M. Beaumont évalue à 400 millions sterling les capitaux que le Royaume Uni possède aux États-Unis; nous avons décompté le revenu au taux très hypothétique { 1/2 p. 100.

3. Cette considération limitative ne s'applique pas au transfert pur et simple de positions de la Bourse de New-York à celle de Londres.

pyramide du crédit, — base relativement étroite, vu les dimensions de la pyramide —. Parfois, dans le passé, la Finance américaine a dû laisser aller les choses, n'ayant pas d'autre moyen pour rappeler à la raison et à la mesure certaines sections du public. Beaucoup dépendra et du point de vue spécial de placements de titres de la Finance américaine et des chances entrevues par cette Finance du redressement rapide des échanges des États-Unis suivant les voies naturelles et de l'optimisme de cette Finance, grisée peut-être — on le serait à moins — par le succès de sa politique de « reprise », véritable chef-d'œuvre notamment en ce qui concerne l'acier. Mais beaucoup dépendra aussi du cours de la reprise en Europe, reprise cette fois[1] beaucoup moins avancée dans l'ensemble, commercialement et même spéculativement, qu'aux États-Unis. Encore cette reprise en Europe, si elle s'accentue un jour, est-elle une arme à deux tranchants ; elle peut à la fois causer un appel d'or et faciliter aux États-Unis l'écoulement au dehors de leurs produits restreignant d'autant le droit de l'Europe de prendre de l'or aux États-Unis. Il sera intéressant de voir dans quel ordre se produiront ces phénomènes — autant qu'on peut parler d'un ordre de succession pour des phénomènes aussi enchevêtrés.

Telles étaient les questions qu'on pouvait se poser et les aspects des choses qui revenaient naturellement en mémoire vers la fin de 1909 : certains points se précisent déjà et une impression un peu différente se dégage du panorama monétaire ; nous le dirons, si l'occasion s'en offre, quelque jour.

P.-S. — Au moment de mettre sous presse, nous recevons le rapport du *Comptroller of Currency* en date du 6 décembre 1909. Nous y lisons (p. 40) qu'aux environs du 28 avril 1909 l'ensemble des prêts de toutes les banques des États-Unis s'élevait à 11 373 millions de dollars : ce chiffre cadre avec ce que nous avons dit.

MARCEL LABORDÈRE

1. Position relative inverse au point de vue reprise industrielle entre l'Europe et les États-Unis en 1897. Noyes, *Forty years of American Finance*, p. 274. Peut-être aussi position relative inverse en 1904 (sous toutes réserves).

QUESTIONS EXTÉRIEURES

SOUCI NATIONAL[1]

La situation présente de l'Europe est sortie des négociations entre MM. Pichon et Isvolski au début d'octobre 1908 : arrivé le 4 octobre à Paris, M. Isvolski y resta jusqu'au 9; en ces cinq jours, furent presque irrémédiablement compromis nos intérêts au Levant et l'avenir de la Triple Entente.

Au sortir de ses entrevues avec MM. d'Aehrenthal, de Schœn et Tittoni (14-29 septembre), bien avant d'arriver à Paris, M. Isvolski avait exposé sa méthode pour le rétablissement de la paix balkanique. L'incident turco-bulgare et la saisie par Sofia des *Chemins de fer Orientaux* servant de prétexte, une note russe avait proposé de soumettre le litige « au concert des puissances signataires du traité de Berlin » (1er octobre). Conférences d'ambassadeurs à Constantinople; négociations de ministres entre les cabinets; congrès de plénipotentiaires à Pétersbourg : M. Isvolski n'indiquait pas ses préférences; il lui suffisait que l'on se mît à discuter ce moyen dilatoire, qui lui donnerait le temps de rallier ses slavophiles de Pétersbourg et ses partenaires d'Occident à sa politique de Buchlau, — au partage proche ou lointain de l'empire turc.

A tous ceux qui savaient le dénûment de la Jeune Turquie et la fragilité du nouveau régime, installé depuis dix semaines, le prompt règlement de cette première querelle semblait dési-

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1909 et du 15 janvier 1910.

rable, et la méthode de M. Isvolski, inutile et dangereuse : inutile, par les retards qu'elle mettait à une intervention ; dangereuse, par les appétits que la discussion généralisée pouvait éveiller de toutes parts. Les Allemands ne s'y résignaient qu'à contre-cœur[1]. Les Anglais n'y voulaient rien entendre : le traité de Berlin étant soumis à une revision et Pétersbourg[2] se montrant disposée déjà à des amputations de territoires et de droits ottomans, où s'arrêterait-on? L'Italie, la Russie, le Monténégro, le Serbie et la Grèce demandaient des compensations personnelles pour le tort que Vienne et Sofia avaient fait aux Turcs; les Arméniens s'apprêtaient à rappeler les promesses formelles de 1878; les Chypriotes et les Égyptiens, à faire valoir leurs doléances; ce n'est pas seulement la Turquie que Londres aurait à défendre ni les seuls Turcs qui seraient menacés[3].

Londres, avait l'intuition, sinon la claire vision. de la politique nécessaire : la Turquie, étant seule en cause, devait seule débattre ses droits tant avec Sofia et Vienne qu'avec Athènes, Belgrade et quiconque se présenterait; la Turquie, étant seule lésée, devait être seule à réclamer des compensations; mais, la Turquie étant désarmée, c'était le devoir et l'intérêt des puissances de lui offrir leur collaboration diplomatique, de la renseigner, de la conduire sans brusquerie à une série d'accords qui laisseraient aux adversaires ce qu'il était impossible de leur reprendre, mais ne coûteraient aux Turcs aucun sacrifice nouveau et leur vaudraient des dédommagements, sous quelque forme que ce fût[4] : « Conférence ou Congrès », demandait M. Isvolski; « Accords préalables », répondait Londres.

1. *Berlin, le 4 octobre.* — La *Gazette de Cologne,* faisant des réserves en ce qui concerne le projet du gouvernement russe, se demande si cette manière de procéder conduira aussi rapidement à un résultat que pourrait le faire l'action individuelle des puissances à Sofia. Elle rappelle que les conférences d'ambassadeurs travaillent lentement, et qu'il est nécessaire que le conflit se termine le plus tôt possible.

2. *Pétersbourg, le 4 octobre.* — La *Gazette de la Bourse* ajoute que la question [portée devant la conférence] serait d'abroger l'article 21 du traité de Berlin, en vertu duquel la Turquie est propriétaire de la ligne en litige.

3. Note officieuse dans les journaux anglais du 6 octobre.

4. *Londres, le 8 octobre.* — Le *Standard* croit que le gouvernement anglais préférerait donner à l'Autriche-Hongrie une occasion de racheter sa malheureuse action plutôt que de réunir un congrès.

A mesure que le boycottage des marchandises autrichiennes se développait dans l'empire ottoman et que les protestations des Serbes, des Bosniaques et des Monténégrins se faisaient plus vives, Berlin, Pest et Vienne[1] inclinaient à la procédure anglaise : Berlin[2] et Pest[3] voulaient en finir au plus vite et se ménager le bon vouloir des Turcs ; Vienne voulait ne pas soumettre au contrôle des puissances ses décisions passées ni ses futures relations avec Constantinople, mais, plus encore, éviter toutes compensations réclamées par les Serbes, exigées par les slavophiles de Pétersbourg et déjà promises par M. Isvolski. Car ces compensations donneraient aux Serbes le contact avec l'Adriatique, avec la mer libre, réuniraient à travers le Sandjak la principauté monténégrine et le royaume de Belgrade, par une bande de territoire ou par un rail neutralisés ; or, Vienne ne relâchait rien de l'une ni de l'autre de ses ambitions : garder la Bosnie-Herzégovine sous sa souveraineté définitive, les Serbes sous sa dépendance économique.

Rome, habituée à la déférence cordiale envers Londres, se ralliait à la procédure anglaise. On savait maintenant la valeur des compensations, annoncées par M. Tittoni. Autonomie administrative du Trentin ; rectification de la frontière vénéto-dalmate ; que n'avait-on pas attendu ? Tout ce que Vienne avait promis, c'était la renonciation à l'article 29 du traité de Berlin, à la surveillance autrichienne sur le littoral du Monténégro : M. Tittoni avait travaillé pour que la flotte monténégrine et l'arsenal d'Antivari concourussent à la liberté de l'Adriatique !

L'absence de compensations « pratiques et réelles » semblait « une grande et profonde défaite de la politique italienne[4] ». Mais ayant manqué à gagner, M. Tittoni ne voulait plus se risquer à tout perdre, l'amitié de Pétersbourg, celle de Paris, celle de Londres, et son portefeuille : les discussions d'une conférence amèneraient au jour des tractations qu'il préférait laisser dans l'ombre. Le 8 octobre, tandis que M. d'Aehrenthal se déclarait aux Délégations « fort de l'appui loyal de son collègue italien », M. Tittoni, ménageant tout le

1. Note officieuse de Vienne le 7 octobre à la *Gazette de Cologne*.
2. Note officieuse de Berlin à la *Gazette de Cologne* le 8 octobre.
3. Déclaration de Buda-Pest au *Petit Parisien* le 7 octobre.
4. Expression de la *Tribuna*. Dépêches du 7 et 8 octobre.

monde, déclarait à la *Wiener Allgemeine Zeitung* que, sans doute, « la garantie de la paix serait dans l'accord des puissances signataires du traité de Berlin (voilà pour M. Islowski), mais qu'on ne devrait recourir à une conférence que si les négociations de cabinet à cabinet n'avaient pas les résultats désirés », — voilà pour les Autrichiens et les Anglais, et voici pour les Italiens : dans ces négociations de cabinet à cabinet, M. Tittoni espérait tirer de la générosité autrichienne ce qui était nécessaire au salut de son portefeuille, ce qu'une conférence internationale ne saurait lui donner, l'établissement d'une faculté de droit italienne à Trieste.

M. Isvolski restait donc seul à désirer la conférence « pour la révision de tout le traité de Berlin »[1]. C'était « sa » conférence, son moyen de salut personnel : comment rentrer à Pétersbourg sans « sa » liberté des détroits, que, seule, une revision du traité de Berlin pouvait lui donner? comment faire taire ses ennemis de Cour et se réconcilier avec les slavophiles, sans une compensation aux Slaves du Sud, que la seule conférence pourrait obliger les Turcs à consentir encore? Mais en ces désirs du ministre russe, il ne fallait pas voir les désirs de la Russie : le *Novoïé Vrémia* répudiait cette politique de « louches marchandages » et conseillait « un complet désintéressement »; à la Cour et dans le public, la colère contre Vienne devenant plus vive, on pensait à reprendre la tradition de Nicolas Ier et d'Unkiar-Skelessi, à se mettre du côté des Turcs; nos journaux annonçaient à certaines heures « que la Russie avait promis son appui moral à la Turquie ».

Le sort de M. Isvolski était entre nos mains; accords ou conférence, tout pouvait dépendre de notre choix; non pas qu'il fût en notre pouvoir d'imposer à l'Europe une conférence dont elle ne voulait pas; mais nous seuls pouvions mener à bien la politique des accords. Comme souvent, il manquait aux intuitions anglaises la clarté et la logique. Londres, si désireuse « d'une solution rapide », n'arrivera que le 12 octobre à dresser la liste et la définition des accords :

Londres, le 13 octobre. — Les échanges de vues particuliers que l'on s'efforce de préparer à Londres seraient les suivants :

1. Note russe du 7 octobre.

1° Accord austro-turc sur l'annexion de la Bosnie-Herzégovine;
2° Accord austro-monténégrin sur l'abandon par l'Autriche de l'article 29 du traité de Berlin;
3° Accord entre la Porte et les puissances protectrices pour l'annexion de la Crète à la Grèce;
4° Accord turco-russe sur la question des Détroits;
5° Accord turco-bulgare sur la question de l'indépendance.

« L'idée directrice du Foreign-Office étant de trouver une compensation convenable pour la Turquie et de légaliser les actes de l'Autriche-Hongrie et de la Bulgarie », Londres préférait une indemnité pécuniaire. Le premier désir du Foreign-Office ayant été « de restreindre le débat aux seules questions de Bosnie-Herzégovine et de Bulgarie », on avait dû reconnaître ensuite que la situation se compliquait de l'affaire crétoise et des menaces de troubles en Serbie. On communiquait enfin à l'*Agence Havas* le résumé du programme définitif :

Le retour du sandjak de Novi-Bazar à la Turquie serait considéré comme une compensation suffisante pour l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. La Bulgarie donnerait une compensation financière : cette opération lui serait facilitée par l'aide des puissances. Les demandes des Crétois seraient soumises aux quatre puissances garantes, lesquelles seraient chargées de préparer un projet de solution équitable. Le Monténégro recevrait des satisfactions sur la mer Adriatique. Des garanties et des appuis financiers seraient fournis à la Turquie. On trouverait probablement des moyens de récompenser la Serbie si elle restait calme.

Ce programme anglais venait de France : dès le 5 octobre, le Quai d'Orsay avait été tiraillé entre deux avis. L'avis « colonial » tenait pour la politique de la conférence, parce qu'il en escomptait une curée marocaine. L'avis « national » tenait pour la politique des accords, parce qu'il mettait le salut de la Turquie au premier rang des intérêts français, bien loin devant tous les autres : les accords semblaient le seul moyen d'éviter à l'empire ottoman toute secousse nouvelle et tout sacrifice inutile; les accords donneraient à la Jeune Turquie les compensations sonnantes et les cinq ou six années de paix balkanique, dont elle avait le plus pressant besoin tant pour tenir tête à la réaction reparue que pour arrêter la dissolution de

l'État et refaire son outillage militaire[1]; et. dans l'avenir, on pouvait attendre des accords la réconciliation, peut-être la collaboration avec Constantinople des royaumes chrétiens, dont la politique austro-russe menaçait les domaines et les jours autant que ceux du Turc lui-même.

Une proposition de la Bulgarie pouvait servir de départ : dès le 5 octobre, Sofia demandait à nos bons offices un règlement turco-bulgare qui, reconnaissant l'indépendance, fixerait à cent millions les sommes à verser par la Bulgarie en solde de tout compte. Sofia voulait seulement : 1° que Paris lui facilitât un emprunt de cent millions pour ce règlement; 2° que la Jeune Turquie exécutât l'accord turco-bulgare du 26 mars 1904, qui prévoyait six arrangements spéciaux[2] :

1° Sur les mesures de sécurité à la frontière;
2° Pour le service postal et les permis de voyage;
3° Pour la remise des criminels et des déserteurs;
4° Sur les conditions d'indigénat et le service militaire;
5° Sur les attributions des agents commerciaux;
6e Pour les raccordements des voies ferrées.

Cet accord turco-bulgare de 1904 aurait dû servir de modèle pour régler toute la crise balkanique. Une émulation d'avances aux Turcs se produisant aussitôt chez les Grecs, il eût été facile de dresser un accord anglo-franco-italo-russo-turc qui laisserait aux quatre puissances protectrices la disposition des destinées crétoises, mais fixerait à la même somme de cent millions la part de l'île dans les dettes et

1. *Constantinople, le 11 octobre.* — Une préoccupation du gouvernement ottoman et des milieux dirigeants, ce sont les indices d'un réveil des Vieux-Turcs et les essais plus ou moins sérieux de mouvement en vue d'un retour à l'ancien régime. *Salonique, le 11 octobre.* — Les Bulgares n'ont que trop bien saisi le moment, étant donnée la situation de l'armée ottomane en général et du 3e corps en particulier, désorganisé par le récent mouvement politique. En Asie-Mineure, la réaction règne en maîtresse : on ne veut pas y entendre parler d'élections; Enver-bey a dû demander l'envoi de son bataillon pour essayer d'agir énergiquement. En Albanie, vers Diakova, les Albanais refusent tout impôt, toute obéissance; ils ne reconnaissent plus aucune autorité civile ni militaire; en un mot c'est l'anarchie. Avant-hier, deux bataillons de Serrès ont été dirigés vers Diakova avec ordre de réprimer énergiquement toute rébellion. En Macédoine, c'est le désaccord le plus complet dans les divers comités Union et Progrès.

2. Voir là-dessus la *Revue de Paris* du 15 octobre 1908 : *Indépendance bulgare.*

charges de l'empire; on réclamerait en outre une dizaine de millions pour dédommager les propriétaires musulmans qui voudraient abandonner l'île. Sur les douanes de l'île ou sur les finances de la Grèce, — les quatre puissances donnant leur garantie et gardant le contrôle, — il était facile de gager un emprunt de cent dix millions. Constantinople alors, par un accord turco-grec, concéderait aux Grecs comme aux Bulgares le raccordement des lignes ferrées. L'effet de ce double raccordement serait d'agglomérer à Salonique les intérêts de toute la Balkanie : le Turc tiendrait la clef de la fortune ou de la ruine, aussi bien pour le Pirée, dont le rôle européen, mondial, dépendrait du rail macédono-thessalien, que pour Sofia, dont les exportations descendraient désormais vers l'Archipel.

Prolongement de cette politique de chemins de fer agglomérante, directement opposée aux rails partageurs des voisins : un accord turco-serbe donnerait à Belgrade une compensation véritable, l'émancipation commerciale, sans qu'il en coûtât ni un sou ni un pouce de territoire à l'empire ottoman; la Porte, tout au contraire, pourrait y gagner une subvention immédiate et, dans l'avenir, quelques bénéfices considérables et certains.

Belgrade depuis un an, pour échapper aux tracasseries de Pest, détournait ses exportations vers Salonique et venait y chercher les fournitures de l'Europe, surtout les fournitures militaires : le ravitaillement de l'armée serbe en ces mois d'octobre et novembre 1908 n'était possible que par la complaisance des Turcs. Il suffisait d'établir en temps normal et de régler d'une façon définitive ce que l'on avait commencé de faire en ces jours troublés : des wagons plombés prendraient à Nisch les chargements serbes et, sans autre formalité douanière, les amèneraient directement aux quais de Salonique, puis remonteraient à Nisch les ballots européens; sur les quais de Salonique, on installerait pour une compagnie serbe ou internationale un entrepôt fermé, tout semblable, par exemple, aux magasins du *Norddeutscher Lloyd* sur les quais d'Anvers; une compagnie de navigation subventionnée par Belgrade viendrait y prendre les chargements serbes. Ces facilités ne gêneraient en rien les intérêts ni les droits ni les susceptibilités de la Porte; pourtant, sous drapeau turc, en eaux

et terres turques, elles donneraient aux Serbes le libre accès du commerce maritime. La Serbie est une ferme, qui vit surtout de son troupeau : dans la Méditerranée levantine, les habits rouges de Malte, de Chypre, de Port-Saïd et d'Alexandrie n'ont jamais assez de chair fraîche ; la compagnie égyptienne *Khédivié* relâche à Salonique ; il serait peu coûteux de l'intéresser à ce trafic anglo-serbe, dont bientôt la Macédoine turque prendrait sa juste part...

Et puisque Vienne trouvait bon que Sofia rachetât le tronçon des *Chemins de fer Orientaux* qui traverse la principauté, pourquoi refuser aux Turcs le droit de reprendre le tronçon macédonien et de le confier à une compagnie ottomane ou — la Serbie étant conviée à faire une part des fonds — serbo-ottomane? La ligne serbo-turque de Zibefché à Salonique continuerait sans interruption la ligne serbe de Belgrade à Zibefché.

Autre application de cette politique de chemins de fer : l'Albanais, que les « voisins » voulaient prendre avec eux, comme le Serbe, le Grec et le Bulgare, on pouvait l'attacher aussi à la fortune de Constantinople. Que la ligne Constantinople-Salonique fût prolongée à travers l'Albanie jusqu'à l'Adriatique ; qu'Avlona en face de Brindisi devînt le terminus de ce « Transturquien » qui, du Bosphore au canal d'Otrante, ferait vraiment l'unité de la Turquie d'Europe et permettrait, d'un rivage à l'autre, la circulation de la force ottomane : il y avait gros à parier qu'avant peu, les chefs et clans albanais dépenseraient à la mise en valeur de leur terres l'énergie qu'ils allaient vendre jusqu'ici aux recruteurs de l'étranger ; les besoins de cette mise en valeur feraient réclamer par les grands beys eux-mêmes un ordre légal, une administration centralisée, dont ils semblaient n'avoir voulu s'accommoder jamais. Et cette ligne Constantinople-Avlona, aboutissant en face de Brindisi et de sa Malle des Indes, serait la voie toujours libre entre la Jeune Turquie et ses amies, les puissances occidentales.

Port et marché de la Balkanie par ses chemins de fer ; bourse de la Balkanie par ses Juifs : bientôt Salonique sous drapeau ottoman fédérerait tous les intérêts de la péninsule et en ferait comme un rempart à la Turquie d'Europe ; loin de se prêter désormais aux combinaisons du « voisinage », Athènes, Belgrade et Sofia seraient obligées de rivaliser de dévouement

au *statu quo*, toutes trois en tirant le maximum de profits et deux étant toujours prêtes à se liguer avec les Turcs contre les empiètements de la troisième.

Un accord austro-turc eût accompagné, précédé peut-être ces divers accords balkaniques. Les pertes du boycottage et les dépenses de la mobilisation auraient fait sentir à Vienne de quelle importance pour le commerce austro-hongrois était un règlement amiable, ne laissant au cœur de l'islam aucune haine trop vive contre les possesseurs de la Bosnie. Londres aurait montré aux gens de Pest la sujétion où les menait le baron d'Aehrenthal par le chemin du trialisme. Des deux côtés de la Leitha, tous ceux qui désirent un féal maintien des deux monarchies sous le même sceptre, comme tous ceux qui, en Europe, estiment l'unité et la puissance de l'Autriche-Hongrie nécessaires à la paix continentale, auraient amené les « jeunes gens » aux compensations pécuniaires que, d'ailleurs, ils allaient bientôt offrir d'eux-mêmes. Mais, comme le chiffre de cent millions eût été fixé pour les accords turco-bulgare et turco-grec, ce même chiffre serait obtenu pour l'accord austro-turc, au lieu des soixante-deux millions que Vienne allait verser par la suite — et le bénéfice austro-hongrois eût été très grand, puisqu'on eût épargné les six mois de mobilisation et d'achats militaires qui allaient coûter plus de cinq cents millions.

Enfin, un accord austro-turco-monténégrin eût réglé les frontières maritimes et terrestres de la principauté — comme la chose s'est produite — et ouvert le port d'Antivari aux flottes de guerre : M. Tittoni eût fait valoir à Rome cette ombre de compensation.

Dans cette politique des accords, une seule chose paraissait impossible, c'est que M. Isvolski obtînt sa liberté des Détroits : jamais Constantinople ne consentirait d'elle-même à une telle stipulation ; jamais Londres ne voudrait forcer les Jeunes Turcs à un tel abandon de leurs droits. Mais donnant aux Austro-Hongrois la possession légalisée de leur Bosnie-Herzégovine, aux Bulgares leur indépendance, aux Grecs leur Crète, aux Serbes leur émancipation commerciale, aux Jeunes Turcs trois cents millions de francs sonnants, l'amitié de tous leurs voisins immédiats, quelques années de concorde balka-

nique et, à l'intérieur de l'empire, le bon vouloir plus ferme de leurs sujets albanais et macédoniens, — à tous le rétablissement de la paix : il semble que cette politique des accords devait, en outre, contenter l'Europe. Berlin pourrait reprendre son expansion économique dans une Turquie plus riche et mieux assurée du lendemain ; Pétersbourg pourrait s'attribuer à succès, puis mettre à profit contre Vienne l'indépendance de frères bulgares, l'émancipation des frères serbes et la liberté de l'orthodoxie gréco-crétoise ; Rome, dans la liberté des ports monténégrins, pourrait trouver un gage de l'équilibre adriatique. Mais Londres surtout et Paris, plus encore, auraient sujet de se féliciter du résultat, Londres et Paris, alliées traditionnelles, naturelles, obligatoires de l'empire ottoman.

Jamais peut-être politique plus droite, plus honnête, plus conforme tout à la fois à nos traditions séculaires et à nos principes nouveaux de justice internationale et de solidarité parlementaire, ne s'était offerte à nos diplomates, et il se trouvait même, au fond du sac des accords, un bénéfice pour nos nationaux qui, fermiers du port et des chemins de fer de Salonique, profiteraient directement de la paix et de la prospérité rétablies.

Comme toutes les politiques, celle-ci pouvait avoir ses risques : une intervention trop ouverte ou pressée pouvait nous attirer des colères et des rancunes, aussi bien de la part des Turcs, dont nous voulions le salut au prix de sacrifices inévitables, que de la part des grands et petits États dont nous servions les vrais intérêts, mais dont nous ne pouvions satisfaire ni tous les rêves populaires ni tous les projets ministériels. Pour sauver ou servir autrui, il ne pouvait être question de compromettre en quoi que ce fût notre tranquillité. Mais la suite allait prouver que l'Europe entière, attendant de nous ce service, s'engageait à nous le faciliter. D'octobre 1908 à mars 1909, Bulgares et Turcs, Serbes et Grecs, Vienne et même Berlin, sans parler de Rome, de Londres et de Pétersbourg, vont nous suggérer ou nous demander avec insistance de prendre en main, non pas un arbitrage entouré d'un apparat offensant, mais une discrète médiation, qui laissât le mérite apparent et la responsabilité à nos amis les Turcs.

Comme toutes les politiques, celle-ci pouvait avoir ses

chances d'insuccès, et les plus nombreuses, à Constantinople même. Malgré leur amitié, les Jeunes Turcs pouvaient être conduits à nous rebuter d'abord : leurs propres sentiments nationalistes, l'excessive confiance que leur avait donnée le succès de leur révolution sans coup férir, les doléances des musulmans crétois, en qui ils avaient toujours trouvé des adeptes fidèles, surtout les colères possibles de l'armée et de l'Église musulmanes, les intrigues d'Abd-ul-Hamid et les menées du parti réactionnaire : autant d'obstacles à nos efforts. Mais, ici encore, la suite allait prouver que ces obstacles n'étaient pas insurmontables : en ce début d'octobre 1908, les Jeunes Turcs avaient la compréhension très nette que, sans armée, sans crédit, sans approvisionnements militaires, leurs seules chances de salut étaient dans le secours de Paris et de Londres. Offerte dès le début d'octobre, quand Andrinople, Constantinople même attendaient la brusque apparition de l'artillerie bulgare, il n'est pas douteux qu'une intervention anglo-française eût été accueillie avec reconnaissance, quelques sacrifices qu'elle dût réclamer du patriotisme ottoman.

Cette intervention anglo-française, nous seuls pouvions l'introduire et l'acclimater à Constantinople. Londres était toute prête à manifester énergiquement ses sentiments turcophiles : sa flotte, massée à Malte, puis à Rhodes, menaçait de s'interposer entre la Crète et la Grèce (6 octobre). Mais Londres ne se présentait tout de même à l'islam ottoman qu'en occupante de Chypre et de l'Égypte, et la moindre rebuffade de cet islam pouvait avoir des conséquences très graves pour l'empire anglais : Londres ne pouvait pas risquer que les colères panislamiques gagnassent l'Égypte ou l'Inde, quand la rébellion hindoue continuait ses attentats, quand l'autorité anglaise reposait là-bas sur la seule fidélité des musulmans...

C'était donc à nous d'agir à Constantinople : c'était notre devoir et c'était notre intérêt. Cette politique des accords, pourquoi notre diplomatie n'a-t-elle même pas voulu l'essayer?



Par la réforme introduite au Quai d'Orsay en 1907, l'improvisation est devenue non pas seulement la règle, mais le seul

recours de notre diplomatie. Mes lecteurs[1] savent que cette réforme centralise entre les mains d'un directeur unique toutes les affaires politiques et commerciales, publiques et privées, de la France dans le monde. Imaginez le travail et la vie quotidienne d'un homme qui voit passer deux à trois cents papiers par jour — en 1908, 76 000 papiers reçus ou envoyés; en moyenne, 250 par jour ouvrable, — les uns de six lignes, les autres de dix pages, et, dans un pêle-mêle déroutant, les questions les plus graves, les plus futiles et les plus bouffonnes : dépêches et mémoires d'ambassadeurs; rapports de consuls; réclamations de Londres au sujet du Congo, de Berlin au sujet du Maroc, de Mexico au sujet des bananes, de Berne au sujet de l'importation des quenelles de veau; embarquement du fusilier Barnavaux pour la relève de Crète; arrestation arbitraire de mademoiselle Cléo de Loupille, chanteuse légère à Odessa; arbitrage suédo-norvégien pour le pacage des rennes (la protection des antilopes femelles relève, par contre, de la direction administrative); passe du frère Onésime désigné par ses supérieurs pour les écoles de Mossoul; admission en transit des oignons à fleur; plombage des wagons à pommes: palmes académiques au concierge de la légation de France à Addis-Ababa; indemnités au sieur Etchaigrefin, croupier à Lima; mérite agricole (je n'invente pas) à demoiselle Suzanne Marelle, tenancière à Montévidéo; acclimatation à Nogent-sur-Marne de la fève tanka; — toutes questions qui ont leur importance, mais dont il est puéril de surcharger un homme qui devrait chaque jour embrasser et combiner les grands intérêts de la France dans l'univers et que harassent déjà les réclamations des agents, les visites des parlementaires, les menaces des électeurs influents, les remontrances des financiers et les protestations de la *Ligue des Droits de l'Homme*.

Dans chacun des services, la réforme de 1907 a créé le même entassement et la même confusion : depuis trois ans, il n'est personne au Quai d'Orsay qui, sur les plus graves affaires, ait eu deux heures de libre réflexion. Il a fallu abattre la besogne au jour le jour pour ne pas arrêter le courant; chaque question, sitôt posée, a dû recevoir une solution immé-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 janvier 1908.

diate : le rabâchage étant la rançon ordinaire de l'improvisation, le « précédent » est devenu le remède universel.

Sitôt que la première note russe évoqua l'incident turco-bulgare devant les puissances (1[er] octobre), on improvisa un semblant d'adhésion et dès que l'indépendance bulgare et l'annexion bosniaque semblèrent entraîner la liberté des Détroits, on se jeta sur le « précédent de 1871 », afin de maintenir le principe, disait-on, « qu'un traité conclu par plusieurs puissances ne peut être déchiré par l'une d'elles sans l'assentiment des autres ». Le « congrès nécessaire » — comme en 1871 — devint en quelques heures notre mot d'ordre, duquel on n'osa ou l'on ne voulut plus se départir.

Dira-t-on — écrit *le Temps* du 6 octobre — qu'un congrès ou une conférence ne serviront à rien et que les faits accomplis subsisteront? peut-être. Il n'en restera pas moins que, suivant le mot de Pascal, n'ayant pu fortifier la justice on aura justifié la force, et tel est l'objet habituel du droit international.

Cette conception du droit international était, au vrai, dictée par quelques sentiments dont, à ne prendre que les principaux, deux au moins travaillaient pour la politique de la conférence, et deux contre la politique des accords.

Le premier était le désir de plaire à M. Isvolski : on voulait croire qu'il avait été à Buchlau une victime de la perfidie viennoise; comment imaginer, disait-on, qu'il eût été dans le secret de M. d'Aehrenthal et qu'il ne nous y eût pas mis, nous, ses alliés de Paris et ses amis de Londres, lui, le fondateur, le confesseur et presque le martyr de la Triple Entente?

Et nos journalistes de remontrer aux Anglais « que M. Isvolski, dans les circonstances actuelles, incarne un système qui a été plus critiqué encore à Pétersbourg qu'à Londres : accroître l'autorité du ministre russe en écoutant favorablement les désirs qu'il exprime, c'est fortifier le principe diplomatique qu'il représente, et ce principe, c'est celui de la Triple Entente anglo-franco-russe[1] ». Le salut de la Triple Entente exigeait « certains sacrifices » que Londres devait consentir : « puisque l'Angleterre en 1907 a cru devoir mettre un

1. *Le Temps*, *Bulletin de l'Étranger* du 12 octobre.

terme à la querelle séculaire de l'éléphant et de la baleine, il faut voir les choses telles qu'elles sont et ne pas affecter des préoccupations morales qui ne sont que le déguisement des aspirations utilitaires [1] ». Donc il fallait suivre M. Isvolski à la conférence, où l'on « sacrifierait » l'empire ottoman, sans autre préoccupation morale que de sauver M. Isvolski et de justifier la force autrichienne.

La politique de la conférence satisfaisait un second désir : on voulait contenter tout ensemble nos coloniaux et nos « Viennois », en favorisant le « voisinage » balkanique, pourvu que pleine et entière liberté fût acquise à notre « voisinage » marocain. Dès le 3 octobre, l'ambassadeur d'Autriche avait habilement lié les deux thèses. Quelques heures après avoir remis au Président de la République la lettre de son souverain, le comte Khevenhueller recevait nos journalistes pour les entretenir, non pas de cette lettre, mais de la question marocaine et de la réponse que Vienne faisait à la première note franco-espagnole :

Vous remarquerez, disait-il, que cette réponse est conçue dans des termes très généraux, ceci dans le dessein amical de témoigner notre confiance cordiale aux cabinets de Paris et de Madrid. L'affaire marocaine ne présente pour l'Autriche qu'une importance secondaire, et nous sommes des premiers à reconnaître l'intérêt spécial qu'ont la France et l'Espagne à ce que l'ordre règne dans l'empire chérifien [2].

Point par point, l'ambassadeur approuvait les demandes de la France à Moulay-Hafid ; pour conclure :

L'Autriche-Hongrie reste, ce qu'elle a toujours été, heureuse de faciliter à la France, comme une amie loyale, le règlement satisfaisant des problèmes dont votre situation spéciale au Maroc vous oblige à suivre le développement avec une attention particulière.

Bulletin de l'Étranger dans *le Temps* du 4 octobre :

En ce qui concerne l'Autriche, nous sommes, est-il besoin de le répéter, favorablement disposés?... Nous pensons que, si elle juge nécessaire d'affirmer sa position en Bosnie et en Herzégovine, elle est à même d'assurer aux Turcs une compensation, à savoir l'évacuation du Sandjak... En un mot, nous sommes disposés à obliger nos amis.

1. *Le Temps*, *Bulletin de l'Étranger* du 11 octobre.

2. Voir *le Temps* du 4 octobre.

Ainsi engagée, la conversation continua à Vienne et à Pest, où les souverains et un ministre espagnols étaient justement en visite, aussi bien qu'à Paris, où, malgré les complications survenues, on disait tout haut que « la question du Maroc n'est pas de celles qui aient besoin d'être rapidement résolues, que le temps travaille pour la France et que nous n'avons pas à nous presser », mais on ajoutait tout de suite :

Si cependant l'Autriche, profitant des circonstances, croyait pouvoir, au cours des mois qui viennent, dégager l'avenir du nuage marocain et préparer les voies, non pas à de vaines assurances, mais à une entente positive, respectueuse des intérêts de tous, il est clair que nous y trouverions une raison nouvelle de lui être agréable[1].

Un accord austro-turc, ménagé par nous, eût été sans doute la meilleure façon « d'être agréables » à Vienne. Mais nous voulions au sujet du Maroc une « entente positive », que nous ne pensions obtenir que dans les couloirs d'une conférence : l'Acte d'Algésiras ne nous suffisant plus, le souvenir même d'Algésiras — encore un précédent — nous faisait espérer une « solution juridique » par le moyen de nos « précieuses relations » avec Vienne ; et déjà l'on se félicitait que M. d'Aehrenthal dans son discours du 8 octobre fît une allusion à notre ambition marocaine et que Vienne commençât par trahir un peu son allié de Berlin : parmi les déserteurs de Casablanca, deux étaient de nationalité austro-hongroise ; l'agent autrichien avait joint ses protestations à celles de son collègue allemand ; le comte Khevenhueller retirait la réclamation autrichienne.

La politique de la conférence rencontrait parmi nos ambassadeurs une vive opposition. *Le Temps*[2] a fait allusion à des dépêches où l'un d'eux, paraît-il, déconseillait avec ardeur de mêler l'affaire balkanique et l'affaire marocaine : « La crise orientale commence, aurait-il donné pour raison ; la crise marocaine touche à sa fin ». Mais les ambassadeurs étaient loin, et les financiers étaient proches, et les financiers étaient opposés à la politique des accords.

1. *Le Temps*. *Bulletin de l'Étranger* du 9 octobre.
2. *Ibid.*, 31 octobre.

Les accords, en effet, ne pouvaient être conclus sans un double et triple emprunt, bulgare, gréco-crétois, serbe peut-être, dont nous aurions à faire les fonds. Excellents placements pour notre épargne, puisque nous pourrions exiger des garanties et même un contrôle! Mauvaise opération pour notre finance! Le fait même d'être négociés par notre diplomatie et garantis par des gages solides eût allégé ces emprunts des commissions, courtages, frais d'émissions et autres tours de bâton, de tout ce qui fait pour les boursiers la bonté d'une affaire. Trois ou quatre cent millions placés ainsi, autant de perdus dans le présent, juste à la veille du grand emprunt russe sur lequel tous comptaient se jeter! et dans l'avenir, quel fâcheux précédent, si ces États balkaniques, auxquels on ne voulait prêter qu'à 4 1/2 et à 75 francs, prenaient l'habitude d'offrir 3 1/2 et de trouver 90 francs! Au lieu de ces emprunts de paix, introduits par notre gouvernement, comme il valait mieux pousser aux emprunts de guerre, que l'échec des accords allait rendre inévitables et qui, ceux-là, forceraient Belgrade, Sofia, Vienne et Pest même à passer sous les fourches de la finance et à ne recevoir du prêt qu'une partie en argent, le reste en canons et fournitures, — nouvelle source de commissions et de courtages... Sitôt qu'il avait été question d'un emprunt bulgare pour un accord bulgaro-turc, les financiers du Parlement étaient accourus au Quai d'Orsay et ils avaient défendu que l'on offrît plus de soixante millions, — ce qui rendait l'accord impossible.

Contre les accords, un autre sentiment agit avec bien plus de force et là, je crois, fut le vice fondamental de notre politique. Si la folle bravoure d'un Plélo n'est pas une vertu théologale de la diplomatie, le courage alerte et l'audace délibérément pessimiste en sont deux conditions essentielles. La politique des accords ne pouvait être menée qu'à Constantinople. Elle réclamait la présence d'un ambassadeur de France qui eût la pleine confiance des Jeunes Turcs et qui n'eût aucun autre intérêt que le salut de l'empire ottoman. Le rappel de M. Constans s'imposait donc, ce rappel que, dans leur lettre du mois d'août, les chefs des Jeunes Turcs avaient respectueusement, mais instamment demandé... Mais M. Constans faisait peur et, jointe aux autres, cette raison fit prévaloir,

contre nos intérêts nationaux, contre les intérêts de la Triple Entente, contre les désirs de l'Europe, contre les vrais intérêts de la Russie elle-même, les demandes de M. Isvolski :

Quand la crise orientale a éclaté, — dira *le Temps* du 31 octobre, — le gouvernement français n'a eu qu'un souci : travailler à substituer un état de droit à un état de fait en sauvegardant les intérêts de la Turquie. *Pour soutenir cette politique, la France aurait pu prendre des initiatives, qui auraient eu toutes chances d'être favorablement et promptement accueillies.* Mais comme la Russie, en raison de ses *intérêts spéciaux* dans les Balkans, désirait diriger la négociation et qu'au surplus le voyage de M. Isvolski lui donnait toute facilité pour s'en charger, le gouvernement français s'effaça.

Arrivé le 4 octobre à Paris, M. Isvolski en repartait le 9 pour Londres : il croyait avoir en poche « sa » liberté des Détroits, puisque nous lui abandonnions le gouvernail de la Triple-Entente et que nos journaux lui promettaient déjà l'accueil le plus amical en Angleterre.



Du 10 au 16 octobre, M. Isvolski est à Londres, comblé d'attentions et d'honneurs par le roi Édouard et par ses ministres : on s'empresse à le recevoir, à le fêter; on l'écoute durant des heures. Mais ni les ministres ni le roi ne lui cachent que leurs préférences vont à la politique des accords et que la conférence ne devrait intervenir qu'ensuite pour enregistrer. On n'est pas moins net sur la liberté des Détroits : on veut s'en référer aux désirs de la Turquie. Deux solutions paraissent admissibles : l'ouverture complète que Londres déclare accepter immédiatement, ou le maintien de la fermeture; mais Londres veut que cette porte soit pour tous ouverte ou fermée. La Turquie propose une fermeture ouverte, qui ne changerait rien aux présentes habitudes [1]. M. Isvolski réclame une ouverture fermée : passage aux seuls navires des puissances riveraines de la mer Noire; interdiction aux autres.

1. *Constantinople, le 13 octobre.* — Le gouvernement turc serait disposé à consentir à l'ouverture des Détroits, si cette concession se limitait au passage d'un seul navire de guerre par vingt-quatre heures dans les cas où il y aurait nécessité de sortir ou d'entrer dans la mer Noire;

Personne en Europe, sauf notre gouvernement, ne veut admettre cette définition de la liberté. Rome et Berlin se hâtent d'accepter l'alternative anglaise au sujet des Détroits et la méthode anglaise des accords.

L'occasion était belle pour nous de regagner le terrain perdu. Nous avions donné à M. Isvolski des preuves de condescendance à tous ses désirs. Nous avions le droit de lui montrer maintenant l'impasse où « sa » conférence et « sa » liberté des Détroits nous engageaient, lui et nous, et la Triple Entente avec nous et les États balkaniques protégés de la Russie, et toute l'Europe. Si M. Isvolski se refusait à voir, nous avions alors le droit d'en appeler à Pétersbourg, au Tsar lui-même.

Mais on ne pensait au Quai d'Orsay qu'à la seconde note franco-espagnole, que l'on préparait pour la reconnaissance de Moulay-Hafid. On ne parlait que des bonnes nouvelles, rapportées de Vienne par M. Allende-Salazar, le ministre espagnol qui avait accompagné Alphonse XIII et qui repassait par Paris (10 octobre). On se félicitait des promesses de la *Neue Freie Presse* et des complaisances du comte Khevenhueller dans l'affaire des déserteurs de Casablanca. Laissant sir Edward Grey et M. Isvolski à leurs discussions, Paris n'intervenait que pour concilier les détails [1], et nos officieux continuaient de railler la politique des accords, « méthode imprécise, impratique, imprudente », « posture ridicule », « négociations incorrectes, inutiles et peut-être dangereuses [2] ».

Le 15 octobre, on apprenait que sir Edward Grey l'emportait : M. Isvolski renonçait pour le moment à sa liberté des Détroits et s'il obtenait sa conférence, — pour l'avenir, — il

1. *Londres, le 14 octobre.* — On a communiqué dans la soirée la note officieuse suivante aux journaux : « Il serait prématuré d'annoncer qu'un accord définitif est intervenu entre l'Angleterre, la France et la Russie, mais il est certain qu'une entente satisfaisante est à peu près complète. Le centre des négociations est actuellement à Londres, et des pourparlers y ont lieu tous les jours entre les hommes d'État anglais, français et russes Le rôle de la France, en tant qu'alliée de la Russie, consiste à donner son appui pour dissiper toute divergence de vues possible entre sir Edward Gray et M. Isvolski sur certaines questions de détail. »

2. *Le Temps*, *Bulletin de l'Étranger*, 14 et 15 octobre ; pour la thèse adverse, voir *la Revue de Paris* du 15 octobre, *Indépendance bulgare*, p. 894 : « Avant de réunir un Congrès inutile ou dangereux, les puissances devraient relire les arrangements turco-bulgares de 1904... etc. »

reconnaissait la nécessité d'accords immédiats entre la Turquie et les divers intéressés. La conférence, en effet, devait « constater » l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche : il fallait un accord préalable entre Vienne et Constantinople. La conférence devait « reconnaître » l'annexion crétoise : « cette question étant du ressort des quatre puissances protectrices, ces dernières l'examineront avec la Turquie et en référeront à la conférence ». La question des Détroits, ne figurant pas au programme de la conférence, ferait l'objet d'un accord russo-turc, précédé de pourparlers anglo-russes. Il était nécessaire, pareillement, qu'un accord préliminaire intervînt entre l'Autriche et le Monténégro pour que les restrictions limitant les droits monténégrins fussent abrogées; plus nécessaire encore qu'un accord turco-serbo-monténégrin préparât « la rectification des frontières autour du Sandjak », qui devait donner une compensation à la Serbie et au Monténégro, car on avait la maladresse de promettre aux États serbes une compensation territoriale. Bref, la pratique des accords l'emportait et nos officieux gémissaient sur cette « conférence croupion qui n'augmenterait pas le prestige de ses membres [1] ».

Dans ce programme anglo-franco-russe du 16 octobre, les concessions de fond et de forme consenties à M. Isvolski suffisaient encore à mécontenter l'Europe. Ni l'Autriche, ni l'Allemagne ne voulaient de compensations pour les Serbes. La Turquie entendait ne pas faire de nouveaux sacrifices. L'Italie, à qui M. d'Achrenthal promettait la visite à Rome de l'archiduc-héritier, déclarait adhérer au programme de ses amis occidentaux; « mais si, par hasard, l'attitude de ses alliés provoquait des dissentiments avec l'Angleterre et la Russie, elle serait obligée d'abandonner le groupe russo-anglo-français vers lequel l'entraînent ses préférences, pour se rallier au groupe austro-allemand auquel l'enchaînent ses devoirs d'alliée [2] ».

Or, l'attitude de la Triplice n'était pas douteuse : Berlin prenait ouvertement parti.

1. *Le Temps*, *Bulletin de l'Étranger* du 22 octobre.

2. Dépêche du 21 octobre.

Berlin avait jugé discourtoise et presque offensante la méthode de M. Isvolski : du 4 au 15 octobre, pourquoi ces pourparlers secrets à deux, puis à trois, dont on semblait exclure l'Allemagne? pourquoi, disaient les journaux allemands, cet « encerclement de cachoteries et de silence »? A la veille de la nouvelle note franco-espagnole, en plein incident des déserteurs, Paris ménageait de son mieux l'orgueil de Berlin : dès le 10 octobre, notre ambassadeur exposait à M. de Schœn nos raisons de complaire à M. Isvolski. Réponse malgracieuse :

L'Allemagne entend réserver son appréciation en ce qui concerne les accords positifs, actuellement négociés à Londres; elle ne voudrait pas se trouver en présence d'une solution à laquelle elle n'aurait pas collaboré et qui semblerait imposée par une décision de majorité.

On déclarait bien haut « qu'en élaborant un projet de programme pour la conférence, la France, l'Angleterre et la Russie voulaient, non pas imposer une solution aux autres puissances, mais simplement établir les bases d'un accord général ». Notre ambassadeur à Londres insistait pour que Berlin connût, avant qui que ce fût, le résultat des négociations à trois. Les trois négociateurs s'étaient promis le secret absolu; rien ne devait être communiqué à la presse, tant que l'ambassadeur allemand à Londres n'aurait pas eu le temps de prévenir son ministre. Mais à peine arrêté (matin du 15 octobre), le programme anglo-franco-russe était publié (le soir). Qui l'avait donné aux journaux? Des trois négociateurs, deux, Paris et Londres, étaient trop intéressés à ne rien faire, le premier contre Berlin, le second contre la conférence, qui, ainsi définie, lui donnait pleine satisfaction. Le seul M. Isvolski était déçu : sa liberté des Détroits ne figurait pas au programme. Or, l'indiscrétion rendait tout de suite inutile cette « décision de majorité ». L'affaire était remise en cause : M. Isvolski pouvait promettre aux slavophiles et à la Cour une solution meilleure, qu'il allait cette fois, — Paris et Londres ayant trompé ses espoirs, — chercher à Berlin.

Durant ses trois années de ministère (mai 1906-octobre 1909) pendant qu'il se posait à Paris et à Londres en fondateur, en partisan irréductible de la Triple Entente, M. Isvolski s'était

posé à Berlin en mainteneur de l'amitié traditionnelle qui, depuis un siècle, a toujours uni les Romanof et les Hohenzollern : la Pologne est un lourd boulet qu'il faut traîner de compagnie. L'ambassade russe à Berlin était la consolation que M. Isvolski se préparait pour le jour de sa chute.

Quittant Londres le 16 octobre, il comptait donc toucher seulement à Paris et courir à Berlin où il se flattait d'un accueil aussi honorable, plus intime même que chez ses partenaires occidentaux, au moment où l'Empereur mariait son quatrième fils.

En arrivant à Paris, M. Isvolski est prévenu (samedi 17 octobre) que, « par suite des fêtes données à Berlin le mardi 20 et le mercredi 21, il ne pourra causer utilement avec le prince de Bülow qu'à partir du 22 ou du 23 ». On ne voulait pas de lui à la noce! Il fallut attendre à Paris, puis à Baden-Baden, près de sept jours. Tristes jours! « Entr'acte », disaient les journalistes irrespectueux.

Il n'était plus possible de fermer les yeux : la politique de la conférence menait droit au conflit avec Berlin, à la guerre balkanique. Sitôt connu le programme anglo-franco-russe, l'ambassadeur allemand, M. de Tchirschky, allait à Pest, où se trouvaient encore François-Joseph et M. d'Aehrenthal; il leur remettait une lettre impériale : Guillaume II assurait à son allié « non seulement l'appui le plus complet de sa diplomatie, mais l'aide, si besoin, de son armée » (17 octobre). A Constantinople, l'ambassadeur allemand, M. de Marschall, garantissait de même aux Turcs les bons offices de son souverain, et tous les journaux allemands protestaient contre la conférence « qui permettrait aux autres de s'engraisser aux dépens de la Turquie ».

Amour-propre froissé par les négociations de Londres; intérêts menacés par l'extension du boycottage turc; défiance éveillée par la défection du comte Khevenhueller dans l'affaire des déserteurs et par certaines vanteries de notre ambassadeur à Vienne; désir de ramener dans le rang le brillant second, que M. d'Aehrenthal semblait tourner vers les premiers rôles : espoir de rétablir à Constantinople la domination que les événements de juillet avaient fait crouler; besoin d'un succès diplomatique pour la rentrée du Reichstag, à qui l'on

demandait un nouvel et colossal effort financier et qui, déjà, critiquait l'encerclement chaque jour plus étroit, où l'on se laissait réduire; tout portait Berlin à une décision énergique, dont nous ne pouvions pas ignorer les conséquences : « Il est dans l'intérêt des deux nations, nous disaient les diplomates allemands [1], que la question d'Orient ait une solution rapide : l'Allemagne a intérêt à ce qu'il ne se forme pas deux groupements de puissances, l'un gravitant autour de l'Autriche, l'autre travaillant à l'encontre de ce dernier ». Et pour mieux se faire entendre du Quai d'Orsay, les officieux allemands, reprenant l'affaire des déserteurs, s'étonnaient que Paris n'eût pas encore donné son adhésion à une offre d'arbitrage (16 octobre). Ce même jour, M. d'Aehrenthal recevait à Buda-Pest nos journalistes pour leur dire :

Nous souhaitons, pour le rétablissement de nos rapports amicaux avec l'empire ottoman, que la France nous prête à Constantinople l'appui des sympathies et de la confiance dont elle jouit dans la capitale ottomane. La France ne peut pas douter de nos bonnes intentions à son égard. L'Autriche-Hongrie lui a prouvé ses sentiments amicaux au cours de l'affaire marocaine : notre politique continue à s'inspirer des mêmes dispositions... La conférence n'est possible que par une entente préalable entre les puissances... En ce qui nous concerne, nous voulons nous entendre avec les Turcs et apporter devant la conférence un accord relatif aux deux provinces [2].

Constantinople et Sofia faisaient mieux encore. Brusquement, le samedi 17 octobre, on apprenait la mobilisation turque : entraînés par le sentiment populaire, excités par Abd-ul-Hamid avec lequel ils se réconciliaient [3], en qui ils voyaient le seul diplomate capable de sauver l'empire et qui leur promettait. sans doute, l'appui de Berlin, les Jeunes Turcs préféraient la guerre avec ses chances à la conférence avec ses sacrifices... Durant quelques heures, l'Europe crut la guerre imminente, et chacun de se préparer. Mais tout de suite il suffisait de notre bon vouloir pour assurer

1. Voir *le Temps* du 16 octobre.

2. *Le Temps* du 17 octobre : *l'Opinion du baron d'Aehrenthal.*

3. *Constantinople, le 17 octobre.* — Hier, vendredi, à l'issue du Selamlik, le sultan Abd-ul-Hamid a reçu *pour la première fois* Ahmed-Riza, l'un des principaux Jeunes Turcs, et a eu avec lui un long entretien.

la paix. Le roi Ferdinand de Bulgarie, s'adressant « à l'amitié désintéressée de la France », nous priait d'informer la Porte « qu'il était résolu à s'entendre avec la Turquie et à adopter le principe d'une politique de compensations ». Appelé au Quai d'Orsay, l'ambassadeur turc envoyait aussitôt à son gouvernement un télégramme qui faisait interrompre les préparatifs militaires. Ainsi, presque malgré nous, nous pratiquions, pour notre plus grand honneur et pour le bénéfice de tous, la politique des accords, tandis que nous continuions à réclamer la politique de la conférence.

Au lendemain de cet incident que nous n'avions pas fait naître; en ce dimanche 18 octobre, où nous avions sous la main le triste M. Isvolski, abattu, découragé; où le roi d'Espagne, rentrant de sa visite à François-Joseph, pouvait nous aider à convaincre le ministre russe de la parfaite intimité établie entre Vienne et Berlin; en ce dimanche où *le Temps* pouvait écrire : « La guerre a été hier soir vraisemblable entre la Turquie et la Bulgarie : elle demeure aujourd'hui possible, mais beaucoup moins probable », quel parti un homme d'État français aurait tiré des événements! De nouveau, l'occasion nous était offerte de ramener M. Isvolski à une politique de droiture et de sagesse, en lui offrant la consolation immédiate de son grand emprunt, pourvu qu'il renonçât à ses jeux pleins de risques; s'il s'obstinait, nous avions le devoir, cette fois, de prendre parti contre lui et d'en appeler à Pétersbourg : « Les troubles de Perse, annonçait le *Novoïé Vrémia*, vont nous obliger à une intervention militaire »; l'intérêt pressant de la Russie était de régler au plus vite la querelle balkanique.

Aidant nos alliés à sortir d'embarras; associant Pétersbourg et M. Isvolski lui-même au succès de notre médiation [1]; contentant nos amis, petits et grands, anciens et nouveaux; assurant la paix de l'Europe, sans trahir le droit des peuples; servant tous nos intérêts, même notre intérêt marocain, et tous nos devoirs : quel rôle honorable et profitable, patriotique et

1. Note de l'*Agence Havas* du 20 octobre : « Le deuxième séjour du ministre des affaires étrangères de Russie à Paris contribue à donner une tournure plus favorable à la situation dans les Balkans, ce séjour ayant permis à M. Isvolski de coopérer personnellement à l'action entreprise par le cabinet français à Sofia et à Constantinople, pour la solution pacifique du conflit turco-bulgare. »

humanitaire, nous pouvions tenir à peu de frais, à la seule condition d'avoir à Constantinople, — là seulement, l'œuvre pouvait être complétée, — un ambassadeur qui voulût et qui sût mener à bien la politique des accords... En ce dimanche 18 octobre[1], nous abandonnâmes M. Isvolski à ses méditations solitaires.



Le mardi 20 octobre, M. Isvolski prenait vers Berlin le chemin des écoliers : il n'y devait arriver que le matin du 23.

Paris avait tâché de savoir par son ambassadeur quel accueil Berlin lui réservait : Berlin se taisait. L' « énigme allemande[2] » devenait le souci de nos journaux. Sitôt reçue, la seconde note franco-espagnole était dénoncée comme « une marque d'opiniâtreté et un manque d'égards ». Deux incidents achevaient la mésentente. Une querelle personnelle brouillait à Pétersbourg le prince de Furstenberg, chargé d'affaires d'Autriche, et M. Tcharikof, ministre-adjoint de M. Isvolski. A Constantinople, une rivalité bien plus grave mettait aux prises les deux ambassades d'Allemagne et d'Angleterre.

Berlin avait pris, dans les Balkans, le rôle que nous n'avions pas su garder. L'énergique baron de Marschall, après avoir poussé les Turcs aux menaces de guerre, les guidait maintenant vers des accords séparés avec les Bulgares et avec les Autrichiens, et Berlin, ayant reçu M. Milovanovitch, préparait un pareil accord autro-serbe. A Sofia, des délégués jeunes turcs négocient avec le comité national bulgare (19 octobre); à Constantinople, des délégués bulgares négocient avec la Porte. La *Neue Freie Presse* annonce déjà (22 octobre) que l'Autriche et la Porte « ont trouvé une base d'accord : la Porte reconnaîtra

1. Journée du dimanche 18 octobre à Paris. Le roi d'Espagne, accompagné de son grand-écuyer, le marquis de Viana, est venu ce matin, à onze heures, rendre visite au président de la République. M. Isvolski restera à Paris deux jours encore. Il déjeunera demain à l'Élysée et dînera le soir au quai d'Orsay. Il quittera Paris mardi soir, s'arrêtera à Baden-Baden quelques heures et sera à Berlin jeudi soir. *M. Clemenceau a quitté Paris ce matin, accompagné de M. Pichon. Ils rentreront ce soir à sept heures.*

2. *Le Temps*, *Bulletin de l'Étranger* du 20 octobre.

l'annexion de la Bosnie; l'Autriche donnera sa garantie à l'intégrité de la Turquie dans les Balkans, principalement à l'intégrité du sandjak restitué; le boycottage perd de sa rigueur; des navires autrichiens ont été déchargés à Haïdar-pacha et à Smyrne; le cabinet de Berlin est exactement informé du progrès des négociations ».

Berlin, le 22 octobre. — La presse allemande manifeste ouvertement sa joie des négociations entreprises entre Constantinople, Vienne et Sofia : elles auront pour résultat de rendre inutile la conférence, où l'Allemagne aurait été placée dans la situation difficile de ne pas satisfaire son alliée l'Autriche ou de mécontenter la Turquie.

La Triplice se réjouit : « Nous avons des raisons de croire, dit la *Tribuna*, que le gouvernement italien voit d'un œil satisfait ces ententes partielles et directes. » — « Aucune des puissances, dit la *Neue Freie Presse*, n'a d'intérêt d'aller à une conférence, sauf la Serbie, et il est douteux que l'Europe se résolve pour la Serbie à une telle démarche ». (22 octobre.) Le matin du 23 octobre, juste à l'heure où M. Isvolski arrive à Berlin, l'Europe apprend que les pourparlers turco-bulgares et austro-turcs sont rompus : l'ambassadeur d'Angleterre est allé en plein conseil des ministres turcs demander cette rupture; la Porte, dans la nuit du 22 au 23, télégraphie à ses ambassadeurs qu'elle adhère au programme de Londres et consent à une conférence, « sous condition que les puissances prendront la sauvegarde de ses intérêts ». L'Angleterre a promis d'abandonner les compensations territoriales en faveur des Serbes et d'exiger des compensations pécuniaires de l'Autriche aussi bien que de la Bulgarie : il semble même que l'Angleterre ait offert aux Jeunes Turcs son appui financier et son aide navale.

Les raisons de cette démarche anglaise sont, les unes égoïstes, les autres désintéressées, sans qu'on puisse dire lesquelles furent décisives. Trois mois après la révolution jeune-turque, Londres ne veut pas que Constantinople retombe sous le protectorat allemand et que, par le nouveau régime turc, comme jadis par l'ancien, Berlin ait prise sur les intérêts, sur la sécurité même de la domination anglaise en Égypte, en Perse, dans le Golfe, dans l'islam hindou. Ayant

accordé avec M. Isvolski une politique, qui n'était qu'à demi conforme aux désirs anglais, Londres veut donner une preuve éclatante de sa bonne foi et ne pas livrer l'entente anglo-russe aux calomnies de Berlin, aux criailleries du « parti allemand », toujours puissant à Pétersbourg. Sentant surtout que la gêne financière est une cause de ruine pour la Jeune Turquie, Londres veut des compensations sonnantes que Vienne se garde d'offrir et que Sofia, à l'exemple de Vienne, refuse encore de discuter : dans les accords tels que Londres les désire, la Bosnie, la Bulgarie et la Crète devront emporter chacune sa part de la dette ottomane. Enfin les ennemis de la Triple Entente prêtent à Londres une intention machiavélique :

Budapest, le 24 octobre, 10 h. 15. — Le *Pester Lloyd* dit : « L'Angleterre, qui veut évincer définitivement l'Allemagne de Constantinople, tâche de pousser cette puissance dans ce dilemme : ou pour l'Autriche ou pour la Turquie. Dans le premier cas, ce serait la brouille de l'Allemagne avec la Turquie; dans le second, l'isolement allemand deviendrait complet. »

Pourtant l'accueil de Berlin à M. Isvolski ne le cède en rien à celui de Londres : dîners succédant aux dîners, réceptions aux réceptions, audiences chez l'Empereur, séances chez le chancelier, conférences chez le ministre, M. de Schœn, en présence des deux ambassadeurs russe à Berlin et allemand à Pétersbourg. Guillaume II consacre à M. Isvolski son dimanche 25 octobre. Résultat :

M. Isvolski a quitté Berlin, sans que, semble-t-il, il y ait obtenu le résultat définitif sur lequel on comptait. On assure que les négociations vont désormais se poursuivre à Saint-Pétersbourg. C'est tout dire. Malgré les notes officieuses, il est clair que l'essentiel reste à régler. La *Gazette de Cologne* de ce matin écrit : « L'Autriche ne veut pas qu'on discute à la conférence l'annexion : la Russie juge cette discussion nécessaire. De plus, la Serbie et le Montenegro réclament des compensations territoriales que la Russie recommande, l'Autriche s'y refuse. Il est probable que les négociations auront lieu entre Pétersbourg et Vienne. Nous ne pouvons que souhaiter qu'elles aboutissent à un compromis. Mais l'Allemagne ne se séparera pas de l'Autriche : M. Isvolski, pendant son séjour à Berlin, a pu s'éclairer pleinement à cet égard[1]. »

1. *Le Temps, Bulletin de l'Étranger* du 28 octobre.

« L'Allemagne — ajoutait *le Temps* — a voulu faire sentir à M. Isvolski, comme naguère à la France, que quand on n'a pas pris le soin de s'entendre avec Berlin, il est inutile de s'entendre avec Londres... Nous voilà donc ramenés au point de départ : la Russie va négocier avec l'Autriche; c'est en somme la conversation de Buchlau qui recommence. » Ni M. Isvolski ni M. d'Aehrenthal ne répugne à cette reprise du tête-à-tête. M. d'Aehrenthal déclare aussitôt qu'il entend user de bienveillance, même envers les Serbes, et tenir compte de leurs intérêts. M. Isvolski, lui, sent à ses trousses les slavophiles de plus en plus irrités; ses ennemis de Cour, en son absence, décident le Tsar à une démarche presque hostile à l'égard de Vienne : on appelle à Pétersbourg une mission serbe qui a pour chef le prince héritier de Serbie et pour guide M. Pachitch, juste au moment où le ministre autrichien déclare à Belgrade que « la double monarchie n'est pas belliqueuse, mais que, si les Serbes veulent la guerre, ils l'auront » (25 octobre). M. Isvolski en est réduit, pour se ménager l'accueil de son maître, à hurler avec les loups :

Pétersbourg, le 25 octobre. — M. Isvolski a reçu à Berlin le correspondant du *Novoïé Vrémia*. Il lui a déclaré catégoriquement qu'il considère la politique autrichienne comme une violation des intérêts du monde slave et a ajouté qu'il ne s'était jamais solidarisé avec M. d'Aehrenthal. Le ministre a confirmé qu'il a l'intention de prononcer, à la Douma, un discours dans lequel il fera le pays juge de la conduite qu'il a tenue.

Malgré les apparences, M. Isvolski n'a pas échoué complètement; il emporte de Berlin deux moyens de salut : une compensation pour l'amour-propre national et une menace contre ses ennemis et ses alliés. Berlin ratifie la permission donnée par Londres d'une intervention militaire des Russes en Perse [1]; Berlin s'engage à aider énergiquement M. Isvolski « pour éviter les complications sérieuses et favoriser une entente entre les puissances », — traduisez : pour réconcilier de gré ou de force Vienne et Pétersbourg et imposer à l'Europe la politique de Buchlau.

1. Pétersbourg annonce le 28 octobre la mobilisation des Cosaques à la frontière persane et leur entrée prochaine dans l'Azerbaidjan.

Le chancelier, M. de Bülow, dira au Reichstag le 8 décembre :

Je n'ai laissé aucun doute à M. Isvolski sur notre intention de ne pas nous séparer de l'Autriche-Hongrie dans la question de la conférence. Mais nous partagions la même conviction, M. Isvolski et moi, que la politique allemande n'aurait pas de pointe contre la Russie, et réciproquement, que, bien au contraire, la traditionnelle amitié entre les deux puissances devait être maintenue. M. Isvolski, à cette occasion, m'a renouvelé l'assurance qu'il n'existait pas d'entente, de quelque nature que ce fût, entre l'Angleterre et la Russie, qui pût être dirigée contre les intérêts allemands.

Le jour où le ministre russe rentre à Pétersbourg (28 octobre), la Douma, ouvrant sa session d'automne, demande à l'unanimité que le gouvernement n'interdise plus les conférences publiques sur la politique autrichienne : « L'annexion de la Bosnie est une affaire nationale ; il est inadmissible qu'on bâillonne la nation qui veut faire entendre son sentiment. » L'arrivée de la mission serbe excite encore l'ardeur des slavophiles. L'intrigue contre M. Isvolski semble triomphante : par une « volte-face », dont se plaignent vivement les journaux de M. d'Aehrenthal, Pétersbourg dit renoncer à la conférence : « une déclaration satisfera les sentiments nationaux de tous les Slaves, en protestant contre l'annexion de la Bosnie-Herzégovine et en réclamant une large autonomie pour les deux provinces ». De la Douma russe à la Skoupchtina serbe, on échange des effusions et des promesses « pour assurer l'avenir de notre cher slavisme ».

Les journaux russes annoncent que « la situation ébranlée de M. Isvolski se trouve raffermie du fait qu'il a consenti à donner à sa politique une nouvelle direction » et déjà les slavophiles, par l'organe du *Novoïé Vrémia*, invitent le ministre « à mettre de côté tout amour-propre et à travailler contre la conférence avec le même zèle qu'il avait apporté à travailler pour elle, s'il veut gagner l'estime de tout homme russe et être soutenu par l'opinion publique. » Si M. d'Aehrenthal avait le moindre doute sur les réelles intentions de M. Isvolski, il aurait un moyen facile de le renverser : il lui suffirait de divulguer les « assentiments » échangés à Vienne en 1907, ratifiés à Buchlau en 1908. Les ennemis de M. Isvolski annoncent cette divulgation. M. d'Aehrenthal s'y refuse. La

volte-face russe, disent ses officieux, n'aura qu'un effet certain : empêcher la conférence, donc faire échouer le projet anglo-russe dont Vienne n'a jamais été très enthousiaste. Un autre effet probable sera de donner aux Serbes des espoirs et de l'arrogance : Vienne n'est qu'à moitié mécontente d'avoir à montrer sa force à leurs dépens. En cas de conflit, Vienne pense avoir à ses côtés l'Italie peut-être, la France sûrement[1] et, plus sûrement encore, l'Allemagne.

Dans sa note au gouvernement autrichien (3 novembre), M. Isvolski parle tout autrement que les slavophiles : il propose de soumettre à la conférence l'annexion de la Bosnie, mais ne demande pas à la discuter; il suggère à l'Autriche de proposer une solution, mais ne parle pas de lui en imposer une. Il est visible que deux systèmes continuent de se disputer la volonté du Tsar : celui des Russes et celui de M. Isvolski. Lequel l'emportera?... Ici Berlin intervient une première fois.

L'irritation de Berlin contre les cabinets occidentaux était allée croissant. Nos « Viennois » vantaient trop haut l'influence de notre ambassadeur à Vienne[2], son intimité avec M. d'Aehrenthal et la publication que faisaient les journaux autrichiens de la réponse de M. Fallières à la notification de François-Joseph : « On avait résolu d'abord de ne publier aucune de ces réponses des chefs d'État : c'est ce qui avait été observé pour celle de Guillaume II; mais après la lettre particulièrement chaude et sympathique de M. Fallières, on est revenu sur cette décision » (29 octobre). Nos « Marocains » sollicitaient le brillant second à l'indépendance, voire à l'insubordination : nous traînions l'affaire des déserteurs, sans refuser, mais sans faciliter l'arbitrage; nous semblions attendre que Vienne imposât nos préférences et jouer avec l'impatience de Berlin,

1. *Neues Wiener Tagblatt* du 3 novembre.

2. *Vienne, le 30 octobre 1908.* — Je crois qu'il convient d'insister particulièrement sur l'audience que l'ambassadeur de France, M. Crozier, a eue mercredi chez l'Empereur. François-Joseph s'est loué avec une chaleur toute particulière des relations de la France et de l'Autriche-Hongrie et de la politique de rapports amicaux suivie par M. Pichon. L'Empereur a déclaré qu'il était profondément touché par l'attitude de la France, qui, tout en tenant compte des systèmes d'alliances européens, a su trouver le moyen de montrer envers l'Autriche-Hongrie, dans une question aussi délicate, tant de franchise impartiale et d'équité.

sans voir qu'on nous renvoyait à Tanger notre intime ennemi, M. Rosen (28 octobre).

Au Levant, Londres ruinait les espoirs de M. de Marschall : les Jeunes Turcs, revenant à leurs sympathies premières, prenaient contre Abd-ul-Hamid des précautions justifiées par une mutinerie de la garde (1er novembre); les Bulgares promettaient aux agents de la Triple Entente de discuter les demandes turques de compensations financières, et l'on renflouait un accord turco-bulgare qui rendrait les Turcs plus exigeants à l'égard de Vienne, et M. d'Aehrenthal, plus enclin à mettre en Paris son seul espoir (2 novembre).

Un incident inattendu achève de pousser M. de Bülow au courant de son humeur : le *Daily Telegraph* publie les confidences de Guillaume II sur les relations anglo-allemandes (29 octobre). Cet appel impérial aux sympathies anglaises semble, dans les circonstances présentes, une sorte d'amende honorable dont la cordiale maladresse exaspère l'orgueil allemand. Démission du chancelier; départ de M. de Schœn : on cherche le bouc émissaire que l'on abandonnera au courroux de Reischtag (30 octobre-2 novembre). On se décide enfin : c'est la France qui fera les frais de la réconciliation entre l'Empereur et son peuple : Berlin exige de nous un règlement immédiat et humiliant de l'affaire des déserteurs (3-4 novembre). Juste un mois après la visite de M. Isvolski à Paris, voilà donc où nous conduit cette politique de la conférence qui, sacrifiant nos intérêts et nos devoirs balkaniques, devait alléger nos soucis marocains!

VICTOR BÉRARD

(La fin prochainement.)

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

GEORGE MEREDITH

I

UNE VISITE A FLINT COTTAGE

— 22 SEPTEMBRE 1908 —

En arrivant chez George Meredith, à Box Hill, près de Dorking, par une pluvieuse après-midi de fin septembre, je vois un gentil chalet champêtre qui ne ressemble en rien aux luxueuses retraites où se reposent, assurés de leur gloire, nos écrivains à la mode. Dans la banlieue de Paris ou de Londres, beaucoup de boutiquiers enrichis possèdent des villas plus coquettes. Mais le charme de Flint Cottage, c'est son absolue simplicité. La maisonnette où Meredith se confine depuis vingt-cinq ou trente années s'élève à mi-côte d'un raidillon qui grimpe sans hâte vers un petit bois de sapins. Un jardinet fort bien tenu l'environne. Quand j'y pénètre, les belles-de-jour sont plus qu'à moitié closes, et les premières gouttes de l'averse tombent sans bruit sur les gazons du coteau. C'est l'automne. Il fait calme; il fait frais. Un vent léger balance à peine les érables et les ormes qui commencent de roussir. Sur les ronces, les mûres sont déjà très noires. Une odeur amère s'exhale des haies de laurier...

La dame qui m'accueille dans le vestibule est, je pense, la gouvernante de Meredith. Et, durant que je me débarrasse de mon pardessus, j'aperçois à droite, par la porte ouverte d'un étroit salon ou cabinet de travail, le poète...



Un plaid aux sombres couleurs enveloppe les genoux de Meredith qui est assis, dans son fauteuil d'invalide, en face d'une photographie : *Amour sacré et Amour profane*, du Titien. Peu d'ornements aux murs, à part cette image encadrée. Des livres et des périodiques amoncelés sur une table basse, à gauche du fauteuil. A droite, la cheminée. Par les deux fenêtres, dans une brume laiteuse, on devine des branches de hêtres enlacées de lierre, un bout de jardin et les pelouses dévalant vers la grand'route.

La tête de Meredith, éclairée à contre-jour, se détache avec vigueur sur ce fond sobre jusqu'à la sévérité. Les abondants cheveux d'argent répandent leurs boucles sur un noble visage rosé. Ni la barbe ni la moustache couleur de neige ne masquent la bouche assez large, extrêmement mobile. L'arête du nez demeure fine et fière ; les yeux gardent leur éloquence, malgré la taie qui voile par moments leur azur foncé à reflets verdâtres, et j'estime que Sargent a bien mieux rendu leur expression que Watts[1]. Un veston élégant très ample, étoffe le torse robuste. Les mains ont une agilité, un relief, un éclat étonnants pour un vieillard paralytique. Les gestes nerveux, saccadés, dont elles accompagnent ses discours dénotent un tempérament passionné, irascible peut-être. La caducité n'est pas apparente chez ce magnifique octogénaire. D'ailleurs, inconsolable de sa décadence physique, il s'évertue à la nier. Ainsi, malgré son attaque d'hémiplégie, Meredith se plaint qu'on ne le laisse plus sortir, courir à travers champs comme autrefois. Il fume beaucoup, me dit-il ; mais, en ma présence, il n'allume pas la moindre cigarette. Sa mémoire ne le trahit qu'en une seule occasion, lorsqu'il cherche avec effort le nom de Gobineau. Cette défaillance exceptée, il entraîne, il s'impose par la chaleur de son débit et par la précision de ses souvenirs. Dès les premiers mots de bienvenue, je constate qu'il parle très haut, très distinctement, et qu'il articule chaque syllabe avec une netteté extraordinaire pour un Anglais. Certes, sans cette funeste impotence, il semblerait la vive image de la santé...

1. Cf. le portrait mis en tête de l'édition de luxe.

De l'empire d'Alexandre, disait Pierre Bayle, les morceaux même étaient excellents... Pourquoi le dissimuler? Meredith, même en morceaux, m'a paru plus vivant que la plupart de nos jeunes écrivains.



Les figures nouvelles sont rares chez le poète. Ayant produit ses chefs-d'œuvre dans la solitude, sans autres applaudissements que ceux d'un cénacle très restreint d'amis, de lettrés et d'artistes, il aime mieux éconduire ses tardifs admirateurs. Sur son déclin, étant sourd, il écarte les nouveaux venus, incapables de se le représenter tel qu'il fut en ses beaux jours, actif, marcheur infatigable, brillant causeur, éblouissant, plein de feu, d'une inextinguible ardeur corporelle et cérébrale. Il se défie des enthousiasmes tumultueux. Les requêtes d'audiences, il les soumet à un examen sévère. Pour qu'elles soient accordées, il faut qu'elles annoncent une physionomie intéressante ou que l'on arrive, comme moi, en messager de France...

S'il se montre peu accueillant, ce n'est pas seulement amour-propre et coquetterie séniles : c'est encore aversion de l'*interview*. Celle-ci lui a joué de vilains tours dans les derniers temps. Par exemple, son opinion sur le mariage, mal comprise, mal rapportée, a scandalisé l'innombrable famille anglo-saxonne. Aussi se défend-il contre les curieux, sous prétexte que l'*interview* n'existait pas de son temps, alors que lui-même collaborait à des journaux. Publiciste malgré lui, il a gardé un souvenir déplorable de son service forcé dans les salles de rédaction.

Sa bête noire est le *reporter*, et l'anglais plus que tout autre, car celui-là exploite sans adresse ni audace une invention étrangère :

— Ne demandez rien d'original à mes modernes compatriotes : aujourd'hui ils choisissent leurs modèles outre-mer et copient de préférence les Français et les Américains. La France, naturellement, leur épure le goût. Mais les États-Unis, ces Hercules au berceau, nous passent leurs façons cavalières, vraiment trop brutales, de *cow-boys* ou de *rough*

riders... Ces trappeurs nous ont communiqué leur aberration : cette manie de s'attaquer aux personnages notoires pour les mettre nus comme la main... Tant de désinvolture nous abasourdit : nous prenons cela pour de la puissance. Et voilà que les journaux anglais singent à l'envi les pires insolences de leurs confrères transatlantiques !...

» A l'égard des journalistes, peuple aussi influent que susceptible, un jeune auteur a le choix entre deux partis : les fuir ou les ménager. Moi, les critiques me donnent la chair de poule : je n'ai jamais pu leur faire la cour. A la vérité, Robert Browning ne les négligeait pas dans sa vieillesse. Dickens et Thackeray les caressaient comme un cavalier flatte sa monture avant de la lancer sur un obstacle. Quant à lord Tennyson, il était passé maître dans l'art de provoquer panégyriques et dithyrambes.

» En voilà, un homme d'affaires ! La littérature lui a réussi comme à personne. Il en a tiré une fortune. Ce champ maudit, exploité par cet ingénieux cultivateur, s'est enfin changé en une mine d'or. « Il me saigne ! [1] » gémissait piteusement son éditeur ; tout de même, il payait. En somme, nos trafiquants de livres avaient beau flétrir la prétendue rapacité de Tennyson : ils capitulaient devant lui. Car la masse leur imposait, coûte que coûte, son poète bien-aimé. Que voulez-vous ? mes nationaux prennent plaisir à ces jolies historiettes élégiaques, à ces apologues édifiants, à ces crises psychiques de jeunes pasteurs discrètement tenaillés par le doute. S'ils adorent ces paisibles conflits, ces combats de tout repos, c'est qu'ils peuvent s'intéresser sans aucun risque à des épreuves où le jeune ecclésiastique, après maintes vicissitudes, ne manque pas d'affermir sa foi... De telles émotions, exemptes de fièvre, ont leur charme... *In Memoriam* fut un triomphe prodigieux... Affaire de goût !... Vous autres Français, vous n'aimez pas les tisanes... Tout au plus la tisane de Champagne... et encore !...

» Soyons justes !... Lord Tennyson a le très enviable honneur et le miraculeux privilège d'avoir fait chanter notre vilaine langue monosyllabique. Or, un musicien anglais, c'est

1. « *He bleeds me!* »

en quelque sorte l'oiseau bleu... Que diable composer avec des mots d'un seul pied, un vocabulaire qui clopine et sautille? Nous disposons d'une mauvaise flûte. Elle est grêle et aigrelette. Shakespeare en a joué comme par un tour de force; Milton, avec plus d'aisance... Enfin, plus près de nous, Tennyson et Swinburne ont modulé sur ce piètre instrument une mélodie grave, chaleureuse et de très longue haleine...

» C'est l'usage de s'extasier sur l'imagination verbale de mon vieil ami Swinburne. Bon! Mais une autre splendeur, secrète, et que l'on doit révéler au public, c'est son impétueuse facilité. Quel torrent de laves bouillantes!... Aimez-vous la traduction d'Omar Khayyâm par Fitz-Gerald?... Oui?... Eh bien, tant mieux!... La séduction plastique de cette œuvre justifie pleinement son immense succès. Je goûte infiniment les rythmes de Fitz-Gerald, ses belles harmonies en mineur, si mystérieuses! Mais comment approuver ses tendances pessimistes? Omar Khayyàm est en vogue aujourd'hui, je ne le sais que trop, mais il faut une nourriture plus tonique, plus fortifiante[1] aux enfants de la Terre!... N'importe!... En 1859, j'étais dans l'île de Wight avec des amis, et voici qu'une après-midi, en plein air, Swinburne accourt en brandissant une plaquette qui ressemblait de loin à une brochure piétiste ou méthodiste. Peut-être eussions-nous craint un prêche, si nous n'avions connu de longue date ses sentiments religieux... Quand Swinburne se fut approché, il commença de réciter à voix très haute le début de cette grandiose paraphrase. Il venait de la découvrir. Son enthousiasme nous gagna, tant et si bien que le nocturne crépuscule nous surprit sous les feuillages, déclamant ces strophes sensuelles et murmurantes. Au retour, après dîner, Swinburne s'en fut chercher de quoi écrire, et alors, sous nos yeux, il composa d'un seul jet son poème *Laus Veneris*, un des plus parfaits de notre littérature...



Meredith s'arrête brusquement. Revoit-il en esprit ses lointaines années et les jeunes visionnaires septentrionaux, ses

1. « *More bracing* ».

camarades, que les quatrains d'Omar Khayyâm enivraient de tristesse, de nostalgie et de volupté comme les roses d'Ispahan et comme le vin de Shiraz? Peut-être...

Mais non! A nos pieds, un griffon noir joue sans cesse avec une balle. Et Meredith, qui le surveille avec une bienveillante ironie, marmotte entre ses dents :

— Brave petit chien!... brave petit chien!... Cet animal s'amuse ainsi tout le long du jour. Et Madame (Meredith indique du doigt sa gouvernante) lui est dévouée jusqu'à la mort. Au plus âpre de l'hiver, par les nuits glaciales, si le chien a besoin de sortir, elle se précipite hors de son lit, le mène jusqu'à la porte et attend patiemment son retour sur le seuil du cottage... Quelle fonction attrayante, n'est-ce pas?

Ceci me rappelle un autre petit chien, héros d'un chapitre malicieux, scabreux et délectable, dans *Un de nos Conquérants*. J'en parle à Meredith, qui me remercie de ce souvenir.

Là-dessus, avec bonne humeur, il me félicite d'avoir affronté son livre le plus ardu : en effet, *Un de nos Conquérants* appartient à la catégorie des « ouvrages difficiles ». Meredith m'invite à le considérer comme une vengeance littéraire.

— J'avais pu constater, — dit-il, — dès mes premières armes, que rien ne bouleverse la critique comme ce qui sort de la banalité et demande un surcroît d'attention. Vers la soixantaine, après qu'un chétif héritage m'eut assuré l'indépendance pécuniaire, il me plut de servir à ces messieurs une forte dose de ma cuisine la plus indigeste. Je leur présentai sournoisement *Diane des Crossways* et les romans qui suivirent. Mais rien ne les affola comme *Un de nos Conquérants*. Ces pauvres diables ne surent plus à quel saint se vouer. Comment rendre compte du maudit volume? Il aurait fallu, d'abord, l'avoir compris, et ces aveugles tâtonnaient dans leurs épaisses ténèbres!

Meredith rit de bon cœur.

— Avez-vous lu — reprend-il — le livre que X... a publié sur mes poèmes? C'est une étude très perspicace et qui atteste chez son auteur un talent original. Mais je m'étonne que X... ait séparé ma poésie de ma prose. Pourquoi?...

Ma pensée s'unit spontanément à ma prose et à ma poésie comme mon corps à mon intelligence et à mon âme... Eh bien! voilà donc un homme fort intelligent, fort instruit, bon écrivain, tenant à un milieu des plus raffinés et où je compte des amis charmants et très sûrs. Mais toute critique a une tare inconsciente... X..., lui, ayant décrété que le poète, chez moi, était moins ennuyeux que le romancier, se débarrasse en bloc de ma prose. Que voulez-vous? Ce sont là jeux de princes. Les critiques en usent à notre égard comme des sultans et des tsars. Et pourtant chacun d'eux est tout au plus l'esclave placé près du triomphateur pour lui rappeler sa condition mortelle... L'objet de leurs complaisances, ils l'exaltent jusqu'aux nues. De ci, de là, ils blâment une rime faible, une image obscure; puis ils organisent des distributions de prix, énumèrent les chefs-d'œuvre, les classent, les commentent. Le reste est jeté par-dessus bord, et c'est fini! N'allez pas implorer leur clémence! Ces magistrats constituent un tribunal sans appel; ils rendent une justice expéditive et sommaire.

» La presse m'a souvent traité de pitre et d'arlequin... oui! oui!... avec d'autant moins de déférence que mes concitoyens ne m'aimaient guère... Allons, ne protestez pas!... Certes, sur le tard, on m'accorde un peu de gloire, mon nom est célèbre, mais jamais on ne me lit. Pour mes compatriotes, je les mets en fuite, parce que je les assomme. Pour les autres, les étrangers, je suis un illustre inconnu. Songez donc que tous mes poèmes furent édités à mes frais!... Parfaitement, c'est comme je vous le dis... Nul n'achetait mes livres... romans ou vers... Et maintenant, les bibliophiles s'arrachent mes premières éditions, qui se vendent vingt ou vingt-cinq guinées... C'est absurde, absurde, et cela m'indigne!... Autrefois on aurait voulu étouffer ma voix. J'étais excessivement pauvre, je besognais comme un nègre afin de gagner mon pain. Que de chroniques et de critiques bâclées pour les magazines, pour les journaux de province!... Enfin, plus tard, l'héritage dont je vous ai parlé me permit de vivre à ma guise, — bien modestement, vous le voyez! — dans ce paisible cottage. Si je continue d'écrire, malgré l'indifférence générale, c'est que certains périodiques, notamment le *Scribner's Magazine*, en Amérique,

me payent très libéralement mes envois. Mes confrères d'ici ne s'en doutent pas. Dernièrement j'ai donné à l'*Oxford and Cambridge Review* un poème...

— *L'Appel*[1] ! — interrompis-je.

— Comment! vous l'avez lu?... Vous êtes la première personne qui m'en parlez... J'espérais que mon avertissement poétique serait utile à mon pays. Eh bien! il a passé totalement inaperçu... Oh! non, mes nationaux ne m'aiment pas, croyez-moi; tout au plus m'aimeront-ils après ma mort!...

» Parfois, au coin de mon feu, je ferme les paupières, et alors défilent devant moi des chapitres entiers de romans. Mais pour qui les écrire? à quoi bon?... Des vers, voilà tout ce que je puis encore produire.,. Je suis trop vieux... Mes compatriotes ne m'encouragent pas assez.

Il ajouta, moitié sérieux, moitié plaisant :

— Oh! ce sont de très braves gens[2]!... Ils ont du cœur!... Leur histoire est vraiment instructive depuis que la lourde pâte anglo-saxonne fermente grâce au levain de Normandie. A eux seuls, jamais les Anglo-Saxons n'eussent rien construit... Excusez ma franchise. Je suis tout Celte : Gallois par mon père, Irlandais par ma mère... Le Normand n'a pas non plus un tempérament génial. Nulle générosité, nulle poésie spontanée; mais, à défaut d'imagination, beaucoup de flair, le don du commandement et de la haute politique[3].... Actuellement, l'Anglais abruti par son opulence ne se réveillera pas sans une invasion allemande, sans une bonne boucherie[4] sur la côte septentrionale.

» Il n'y a point d'armée chez nous. Celle des Indes, merveilleusement solide et aguerrie, à quoi sert-elle?... D'ailleurs, l'Inde est notre point faible[5]. Pour l'amour de ce luxuriant empire tropical, nous négligeons notre vieille maison européenne. Un jour, quand elle aura croulé, adieu les colonies, les vastes continents aux antipodes, les archipels disséminés sur les mers équatoriales! Nous n'aurons point assez de toute

1. *The Call*, septembre 1908.
2. « *The are kind-hearted people!* »
3. « *Statesman's craft* ».
4. « *Butchery* ».
5. « *India is our weak point.* »

notre brillante marine pour nous défendre. Mais, si l'Allemagne nous battait comme elle a battu la France, pourrions-nous ressusciter? J'en doute... La France dispose d'une richesse multiforme; celle de l'Angleterre est strictement commerciale. Qu'on nous extorque une écrasante indemnité de guerre, et nous voilà ruinés, anéantis!...



Meredith manifeste à tout propos sa vénération pour la France. Il l'a très souvent visitée, bien qu'il n'y soit plus retourné depuis vingt ans. Sur la voie de Dieppe à Paris, le long de la Seine glauque et sinueuse, que ne peut-il rouler en express et saluer encore une fois les grâces d'un paysage qui satisfait son cœur!... Jadis, à peine débarqué à Paris, il s'élançait avec une sorte d'enivrement vers le boulevard. Un soir, comme il sortait à pied de la gare Saint-Lazare, il rencontra une jeune fille qui se promenait en chantant. Elle était si jolie qu'un commis, sur le pas d'une boutique, lui envoya des baisers. Elle, loin de s'en effaroucher, avec insouciance, avec indifférence, elle secoua la tête et passa son chemin sans interrompre sa chanson. C'était pour elle-même qu'elle chantait, pour son propre plaisir, parce qu'il faisait beau, ce soir-là, et parce qu'elle se sentait l'âme heureuse... Charmante simplicité! adorable expansion!... Une scène pareille ne se conçoit pas en Angleterre. Les Anglais n'ont aucune aisance, pas de libres effusions : — « *No outcome!* » déclare Meredith, après s'être excusé de ce vocable « hideux ».

Tout autant que le paysage, l'art français le ravit. A propos de la collection Wallace, qui est ce qu'il aime le mieux à Londres, il me vante le XVIII[e] siècle des Watteau, des La Tour, des Chardin et des Fragonard. Mais rien n'égale à ses yeux les grands paysagistes français du XIX[e] siècle, parmi lesquels son favori est Corot. Cet homme a regardé la nature plus tendrement que tout autre. Il l'a peinte avec la rosée de l'aurore. Un frêle bouleau qui tressaille près d'un étang, il en fait un chef-d'œuvre, une chaste solitude où le chœur des Nymphes accourt aussitôt avec des hymnes... Quel contraste avec la peinture anglaise, si terne, si compassée!...

Je me risque à nommer Turner.

— L'étrange bonhomme! répond Meredith, tout pensif. Imaginez un marmouset trapu, hargneux, un gnome qui peignait les plus chatoyants paysages à Chelsea!... Vers la fin de chaque mois, ayant fourré dix livres sterling dans ses goussets, il émigrait aux bas quartiers de Londres (ici est le nom d'un quartier qui m'échappe), parmi des filles et des matelots, habitués ordinaires de ces bouges. Les dix livres mangées et bues en cette crapuleuse société, il retournait à ses pinceaux... Génial hurluberlu! Seulement, je n'aime guère ses fantasmagories vénitiennes. Qu'il nous donne plutôt des aubes, des soleils couchants, des tempêtes ou des régates sur les côtes de la Manche.



Meredith a connu personnellement les princes d'Orléans, exilés en Angleterre sous le règne de Napoléon III.

— Ces fils de Louis-Philippe, beaux, braves, polis, élégants, lettrés, — le duc de Nemours avec son grand air et le prince de Joinville si semblable à François Ier par sa lèvre inférieure pendante, sa barbe et ses longs yeux fendus en amande, — ils m'expliquaient mieux que tous les mémoires le charme de la vieille France. Nous avons eus d'excellents rapports, quand ils logeaient à Claremont. Mais l'intelligence trouble et nébuleuse du comte de Paris, je ne l'ai jamais tenue en haute estime. Un jour qu'il me promettait je ne sais plus quelle réforme pour quand il serait enfin rétabli à sa place, c'est-à-dire sur le trône, je lui souhaitais mentalement de ne jamais s'y asseoir... La France, ce « pur sang » impétueux, veut un plus crâne cavalier!...

En entrant chez Meredith, je l'ai vu feuilleter la récente livraison de la *Revue des Deux Mondes*. Notre littérature ne l'intéresse pas moins que notre politique; il tient à les suivre toutes les deux. De là sa prédilection pour les dernières œuvres d'Anatole France :

— Excellents livres que je relis sans cesse! N'approuvez-vous pas monsieur Bergeret de mêler tant d'ironie à son bon sens? Ses réflexions sur l'affaire Dreyfus me réjouissent par

leur justesse. Mais cette lamentable querelle a beaucoup nui à la France... Et pourquoi, je vous prie, un si furieux acharnement?... Parce que l'honneur de l'armée avait été mis en jeu?... Ah oui! la France écume, dès qu'on touche à son armée... Anatole France a défendu sa conviction intime avec non moins de courage que de finesse. Si j'étais plus jeune, j'aurais certainement écrit quelque chose sur ce drame.

Meredith m'examine; puis, voyant que je me tais et qu'il me serait plus agréable de revenir aux questions d'art et de littérature, il tourne bride assez brusquement et me nomme ses amis, ses visiteurs français. Il me raconte son entrevue avec Alphonse Daudet, — « un homme brillant et séduisant comme ses livres ». — Et il ajoute :

— J'ai eu plaisir à recevoir Clemenceau : j'estime ce lutteur infatigable. La France aurait-elle enfin trouvé en lui un ministre capable de la soutenir [1]? Sa conversation m'a captivé bien plus que celle d'une certaine comtesse alsacienne, très réactionnaire, qui s'est présentée chez moi avec une recommandation de l'académicien Costa de Beauregard. Est-il comte ou marquis?... Je ne sais au juste... Toujours est-il que j'ai goûté son étude sur Charles-Emmanuel de Savoie. Il y aurait une curieuse tragi-comédie à composer sur la cour de Turin au XVIII[e] siècle.

Je voudrais citer la tentative romantique de Robert Browning : *le Roi Victor et le Roi Charles*, et amener l'entretien sur ce grand et singulier poète, mais George Meredith ne m'en laisse pas le temps, car il continue :

— Est-on toujours aussi sévère pour Gobineau, à Paris? Je vous abandonne son *Histoire des Perses*, mais je m'empresse d'attirer votre attention sur ses dialogues de la Renaissance. Mettre en scène les Borgia, ce n'est pas très malin, évidemment; mais évoquer les ombres illustres de certains cardinaux ou humanistes, voilà ce qui prouve une connaissance délicate et approfondie du XVI[e] siècle... Excusez-moi! j'oublie qu'un dialogue ne plaît aux Français qu'à la condition d'être dramatique.

» Vous voyez, je pense perpétuellement à la France... Si je

1. « *To back her* ».

pouvais recommencer le voyage de Paris, je m'établirais dans un hôtel des Champs-Élysées, et c'est avec allégresse que je reverrais le musée du Louvre, les allées du Bois de Boulogne... Paris n'est-il point déshonoré par l'odeur et le vacarme des automobiles, des autobus? J'adore la vitesse en automobile, mais quelle infamie que la poussière, la fumée, les émanations nauséabondes!...

» Peut-être serais-je moins dépaysé dans le Midi. Le xxe siècle ne doit pas avoir profané Nîmes, Arles, Avignon, ces fastueuses villes mortes, où l'administration gallo-romaine contraste avec la théocratie du moyen âge... Le félibrige a toutes mes sympathies. J'ai travaillé la langue provençale de manière à connaître votre admirable Mistral. Et même j'ai traduit en vers anglais quelques stances de *Mireille*[1]. Aubanel, lui aussi, m'est familier. Mais combien le voisinage de Mistral le rapetisse!... C'est que Mistral a l'abondance et la limpidité d'une source... Je me suis trouvé une fois aux environs de Maillane et j'aurais pu approcher Mistral par l'intermédiaire de notre ami commun Bonaparte-Wyse, si je n'eusse craint de l'importuner... Quel fléau que les intrus!... Mais ce solide gaillard a certainement de la défense! A l'image qu'il vous a remise pour moi (et Meredith montrait, sur la cheminée, une carte postale illustrée d'une photographie de Mistral), je devine un poète aimé des dieux, un héros qui a su pleinement jouir de ses forces.

Meredith déplore de n'avoir consacré à la gloire de la France que le recueil intitulé *Odes en contribution à l'Épopée de l'Histoire de France*. En prévision de ma visite, il en a fait chercher un exemplaire, et, quand il me l'offre, avec une dédicace autographe, il me demande si j'ai lu l'*Ode à Napoléon*. Je lui réponds que oui, mais que je suis particulièrement ému par la pièce intitulée *France, Décembre 1870*, publiée au moment des défaites et si vibrante d'amour. Il riposte avec un soupçon d'humeur :

— Sans doute, c'est la plus réussie, peut-être la plus parfaite ; mais l'autre me touche davantage, parce que je me flatte d'avoir bien saisi[2] le caractère de Napoléon et d'avoir

1. On les trouvera à la fin du volume : *A Reading of Life* (1901).

2. « *Grasped* ».

mis en lumière que son génie fut en absolue antithèse avec le génie traditionnel de la France.

Et le voilà qui commence à me réciter les premières strophes de son *Ode à Napoléon*. Sa voix de basse, caverneuse et vibrante, s'enfle et s'échauffe à mesure; l'enthousiasme le transporte; il soulève par de furieux coups de pied le plaid qui lui couvre les jambes. Puis, subitement, le volume lui tombe des mains, et il me dit :

— Je brûle de servir la France, je vous le jure!... Malheureusement, nous autres Anglais, nous ne pouvons plus rien pour vous, parce que nous avons perdu votre confiance... « La perfide Albion ! » voilà comment vous nommez ma patrie!... C'est injuste... Je me demande parfois quelle fut l'origine de votre défiance. N'est-ce pas ce traîtreux et brutal incendie de la flotte danoise par Nelson?... »

Comment oserais-je rappeler à Meredith l'attentat de Boscawen sous Louis XV, tant d'autres incidents?...

Il ne me plairait point d'avoir meilleure mémoire que ce vieillard passionnément épris de la France.

— Toutes ces questions obsèdent ma curiosité, — conclut-il. — Vivant seul, je puis les examiner à loisir. Je ne vois guère que de très vieux amis, à part les miens, c'est-à-dire mon fils et ma fille... Justement, ma fille rentre demain de Paris !... Quant à la solitude, je m'y suis accoutumé dès ma jeunesse : c'est une vieille amie, elle aussi... Et puis, je m'intéresse tellement à tant de choses que je ne me sens jamais solitaire. Les journaux et les livres me tiennent lieu de société. Ils me laissent toutes ces précieuses et suprêmes illusions qui se dissipent au contact des hommes. Quand j'ai passé des heures à lire, tout seul, dans mon fauteuil, je me réjouis de me sentir aussi riche en curiosité intellectuelle qu'un jeune homme de votre âge...

» Mais vous, monsieur, qui me faites l'honneur de présenter mes œuvres au public français, pourquoi vous atteler à cette ingrate besogne [1]. Vous me semblez avoir de l'imagination : donnez-nous donc des œuvres originales!... Et surtout, si vous parlez de mes débuts, glissez sur mes premiers poèmes,

1. « *This barren work* ».

péchés d'adolescence qui me mettent au désespoir. N'exhumez point ces vers affreux, abominables! On les a réimprimés malgré moi dans l'édition de luxe. Ah! que ne puis-je les détruire!...



Meredith vient d'apprendre la mort de Sarasate : il en éprouve un réel chagrin. Jadis il suivait assidûment les concerts du prestigieux violoniste. Il ne manquait pas non plus les séances de Joachim, encore qu'il le jugeât un magicien moins extraordinaire. L'Espagnol avait plus de fougue; l'Allemand, plus de prudence et plus de style. Les prouesses de ces virtuoses enchantaient Meredith. Hélas! il a dû renoncer à cette jouissance depuis bon nombre d'années. La surdité qui le tourmente va toujours s'aggravant. Penché vers moi (qui suis assis à sa gauche, contre la petite table aux périodiques), il me présente son oreille droite, demeurée la plus sensible, et il m'avoue sa détresse :

— C'est un phénomène très curieux et très pénible! Je perçois toutes les sonorités dans un faux registre, dans un faux diapason [1]. Quelle douloureuse infirmité! J'en souffre beaucoup, énormément!... Elle est tellement humiliante!...

Nous touchons le point malade. Meredith n'a jamais pu se résigner à son état. Il m'a prévenu par sa lettre qu'il est à peu près exclu de toute causerie et réduit à « monologuer » en présence de ses amis : « Laissez-moi vous avertir que j'ai l'oreille dure : c'est la rançon de mes quatre-vingts années... » Tout à l'heure, dans le vestibule, sa gouvernante m'avouera que la famille elle-même se fait comprendre à grand'peine, d'autant plus que Meredith n'admet pas, comme Beethoven, qu'on lui parle par écrit. On adjure vainement le poète d'employer un cornet acoustique: son orgueil s'y oppose :

— Il est trop fier [2]! — soupire la bonne femme, un peu contrariée.

1. « *A false key* ».

2. « *He is too proud.* »



Qui ne garderait une impression poignante d'une pareille entrevue? Je me fusse attendu à une sérénité voisine de l'ataraxie chez un sage qui a lu si clairement au livre de la Terre (*A Reading of Earth*[1], 1888) et au livre de la Vie (*A Reading of Life*[2], 1901). Comment ne pas se révolter contre Meredith quand lui-même ravale son orgueil avec la plus hautaine et la plus cruelle modestie?...

— Être lu ou ne pas l'être, cela ne trouble en rien ma quiétude. A quatre-vingts ans, un écrivain a le sort qu'il mérite. Mes œuvres appartiennent à tout le monde. Jamais je ne refuse mon autorisation aux traducteurs, crainte qu'ils n'aient un pressant besoin d'argent. Et si la traduction française de l'*Égoïste* ne contente pas mes amis d'outre-Manche, je compatis à leurs doléances sans partager leurs rancunes...

Il est possible que les sages et les saints du bouddhisme s'élèvent de la sorte, par le renoncement, à la science totale. Mais ici, malgré ces dehors d'indifférence, on devine que Meredith souffre perpétuellement, profondément, d'être mal compris par ses contemporains. Et pourtant la hardiesse de ses opinions ne peut que les choquer. Sa gouvernante, par exemple, que doit-elle penser de ses critiques si âpres contre l'Angleterre? Et puis, Meredith n'est pas tendre pour le culte officiel. Il dira couramment, par dégoût de l'anglicanisme : « *That fable of Christian faith!...* » (Cette fable de la foi chrétienne!...) Tel n'est peut-être pas le fond de son humeur. Une irritation passagère la rend quelquefois plus agressive que de raison. Mais le cri de son âme reste le même qu'en 1862, lorsqu'il publiait les sonnets d'*Amour moderne*. Toujours il semble réclamer : « *More brain, o Lord, more brain!...* (Plus d'intelligence, Seigneur, plus d'intelligence!...) Hélas! après cinquante ans d'attente, sa prière n'est pas encore exaucée...

Ne jamais savoir si le maître vous a entendu; forcer la voix

1. *Une Lecture de la Terre.*
2. *Une Lecture de la Vie.*

pour les réponses les plus banales, simples formules de politesse; ânonner laborieusement ces insipides paroles, alors qu'il faut sans cesse contenir le flot d'admiration passionnée qui cherche à s'épancher tout de même; la visible déception du poète lorsqu'il ne réussit pas à pénétrer la pensée de son interlocuteur : — cela finit par créer un malaise intolérable. Au bout de quelques heures, j'ai le sentiment d'étouffer. Le plus navrant, c'est que ma fatigue n'échappe pas à Meredith. Ses yeux lucides me surveillent avec une espèce de commisération moqueuse : « Vous non plus, — me reprochent-ils, — comme les autres, vous n'y tenez pas, vous cédez à votre lassitude... Et voilà ce qu'est aujourd'hui un entretien avec George Meredith!... »

Comme je me lève pour prendre congé, Meredith, qui ne bouge qu'avec une extrême difficulté, feint de se redresser sur son fauteuil. Je m'empresse de l'en dissuader. Il ébauche alors une espèce de salut à la turque. Portant sa main droite sur son cœur, il m'interroge avec un triste sourire :

— Reviendrez-vous à Box Hill?... N'êtes-vous pas trop déçu de votre visite?... En vérité?... en vérité?...



Plus d'averse au jardin, lorsque je m'y arrête avant de redescendre à la gare. Sous le vent déchaîné, les frênes gémissent faiblement et d'étranges ondulations courent sur la pelouse. Je suis seul à écouter cette musique. Personne sur les chemins détrempés. Là-bas, à l'occident, le soleil se meurt avec magnificence. Ses longues flèches d'or se brisent contre les vitres de Flint Cottage. Une apothéose incomparable se prépare dans la solitude. Mais, entre toutes les salubres odeurs que dégage alentour la terre molle et mouillée, nulle ne passe en amertume le parfum des lauriers...

CONSTANTIN PHOTIADÈS

(A suivre.)

LES AÏEUX ET LES VIVANTS [1]

VII

Tao se campa sur les planches de l'avant, il empoigna l'aviron.

— Es-tu prêt? — criait Hoc. — Voici que le sampan flotte.

— Je suis prêt.

— Souque, alors!

Tao ramait avec la sûreté de poignet et la régularité d'un batelier consommé; ses bras nus et bronzés se tendaient et se repliaient sans à-coups; ses jambes fines, musclées et dorées se rapprochaient et s'éloignaient l'une de l'autre avec un rythme parfait. Derrière lui, Neua, qui s'était assis à la mode occidentale sur la banquette des passagers, se répandait en exclamations approbatives et en paroles d'encouragement. Thi-Teu s'était rapprochée de l'entrée du rouf et joignait ses louanges à celles de son beau-père.

Hoc, debout sur le tillac d'arrière, comme un dieu sur son piédestal, et manœuvrant le manche en forme de béquille de sa longue rame, entonna l'antique chanson :

— *Io tha!*

La voix fraîche de Tao lui répondait :

— *Môt, haï, ba!*

Et le sampan voguait sur la houle, massif et tranquille, sans bordées superflues, fendant l'eau translucide sans une embardée.

— Ça marche très bien! — cria Hoc; — notre sillage est

1. Voir la *Revue* du 1er février.

net et rectiligne comme celui d'un bateau à feu. Es-tu las, petit frère?

— Je ramerais ainsi pendant des heures! — riposta le jeune garçon.

La veille, au moment où Neua finissait sa dernière légende, Thi-Teu avait proposé cette promenade de famille à Hongaÿ-Mine, et tous avaient été d'avis que l'idée était judicieuse. Duong, le constructeur de sampans, n'habitait-il pas là, précisément? Après un tour au marché, on irait le trouver dans la tanière sordide où cet avare cachait ses piastres, et Neua débattrait avec lui le prix de la barque à construire. Les autres l'appuieraient de leur éloquence, à tour de rôle, et peut-être, à force de marchander, arriverait-on à contraindre Duong à de sérieux rabais.

A l'aube, ils avaient endossé leurs habits de fête et s'étaient mis en route. Le père et le fils avaient positivement l'allure de deux notables, avec leurs turbans bleus, leurs amples tuniques de toile, — de cette toile que savent seuls tisser et teindre en noir changeant les montagnards mans, — avec leurs pantalons de cotonnade blanche qui tombaient comme des cylindres sur leurs chevilles nues.

Thi-Teu avait fort bonne mine aussi dans son costume des grands jours, qui ne différait en rien, pour la forme, pour le tissu, la couleur, de ceux des deux hommes; elle avait roulé ses cheveux dans un magnifique turban de crépon qui cerclait sa tête ronde comme d'une auréole crème; ses pendants d'oreille en or figuraient une fleur de lotus épanouie, dont les pétales entouraient un gros brillant en verroterie taillée. Jadis, au temps où Thi-Teu était encore une très jeune fille, ces bijoux étaient le bien de sa mère, qui les avait reçus elle-même de la sienne; pour obéir à la tradition familiale, Thi-Teu s'en était parée le jour de son mariage et les avait conservés. Ce matin-là, pour la première fois depuis cette époque lointaine, elle les avait extraits de la caisse où se ternissait leur éclat, les avait fourbis minutieusement et les avait accrochés à ses oreilles, pour le plus grand enthousiasme de son mari.

Comme Tao ne pouvait continuer décemment de courir à demi nu, Hoc lui avait cédé quelques-unes de ses hardes, choisies avec soin parmi les moins usées et les moins souil-

lées de vase. L'adolescent avait peigné sa chevelure hirsute, lavé à grande eau son visage et ses mains, et Neua s'était écrié en le voyant apparaître :

— Voilà qui est bien! Quand nous aurons assoupli cette toison avec quelques gouttes d'huile, quand nous aurons fait l'emplette d'un turban neuf et d'une tunique neuve, l'enfant que voici sera pareil à un jeune lettré, à Luc-vân-Tièn, le héros de la piété filiale. Ne remarques-tu pas, ma fille, comme sa jeunesse et sa beauté éclatent sur sa figure?

Thi-Teu avait baissé les paupières et n'avait rien répondu.

Ils voguaient. Les croupes vertes et lustrées de la houle accouraient à leur rencontre, soulevaient d'un élan l'étrave de la vieille barque, fuyaient contre le bordage parmi des soupirs et des gémissements de planches froissées, s'enfuyaient pour aller mourir très loin de là, sur les récifs et les brisants de l'Ile aux Cerfs. D'autres lames leur succédaient : le sampan levait le nez, donnait de la bande à bâbord, plongeait en se redressant, se couchait sur le flanc de tribord et repartait.

Au-dessus des rochers de Hongaÿ-Mine le soleil se leva dans le ciel tendre et rose et la baie où régnait l'aube livide s'éclaira. D'un coup, l'aurore ralluma les couleurs que la nuit avait éteintes : — l'azur incertain de l'horizon, le vert cru des broussailles qui s'enchevêtraient sur les torses des rochers géants, l'ocre brûlée des collines dénudées par les averses, l'écarlate des toits coiffant les maisons blanches des conquérants au sommet des mamelons, l'acier poli des canons couchés sur les tranchées des batteries. — L'eau profonde, l'eau que l'ombre avait transformée en plomb liquide, s'éveilla, devint transparente, révéla ses abîmes glauques où s'étiraient des algues mortes, où frétillaient des essaims de minuscules poissons argentés.

Le courant de la marée descendante, qui refluait de Port-Courbet dans le chenal, prit le sampan par le travers, et les rameurs durent peser davantage sur leurs avirons. Hongaÿ-Mine était proche, avec ses falaises de calcaire garance : l'appontement trempait dans la mer ses pieds monstrueux bardés de fer et badigeonnés de goudron; sur leur socle de fonte, les grues immobiles dressaient leurs bras enguirlandés de chaînes. Une locomotive essoufflée et bruyante remorquait sur la digue des wagons de tôle peinte au coaltar.

— Nous sommes dans le pays de la pierre noire, — dit Neua.

En effet, le charbon affirmait de toutes parts sa royauté absolue : — par les pyramides alignées à la base des falaises, par les cubes de briquettes échafaudés savamment, par les volutes de fumée que vomissaient les cheminées, par la suie impalpable qui pleuvait sur toutes choses, voilait la surface de l'eau, ourlait d'un feston léger les coques brunes des jonques. — Un tuyau crachait sur la plage un torrent d'eau bouillante et sale ; des coolies chinois hissaient sur une plate-forme une traverse d'acier et scandaient leurs efforts d'un chant plaintif et lamentable que dominaient les coups de sifflet et les jurons d'un chef d'équipe européen. Sous le double hall d'un atelier, des jets de vapeur fusaient à grand bruit, des chaudières haletaient, des roues indistinctes s'affolaient.

— Ceci est l'œuvre des esprits malins ! — s'écria Neua, tremblant de frayeur.

Le sampan continua de longer la grève, filant vers le sud à travers les traînées de suie, les taches d'huile irisées, les détritus innombrables et sans forme, venus du large et de la ville et rassemblés par les courants. Une estacade de madriers rongés par les tarets et de planches branlantes abritait contre la houle l'anse vaseuse où les jonques des commerçants chinois, les barques des pêcheurs, les canots de plaisance des ingénieurs français étaient ancrés. Cette flottille commençait à s'animer, vibrait de chants, d'appels, de hurlements. Le sampan l'évita et, répondant à l'impulsion de son gouvernail, s'échoua sans heurt sur la terre ferme, au pied d'un escalier de pierres sèches par lequel on accédait à la rue principale de Hongay.

Tout était chinois dans cette rue, — les maisons de briques à toits de tuiles, tournant vers la chaussée leurs boutiques puantes, leurs étages à persiennes vertes et leurs pignons cornus ; les enseignes de bois laqué suspendues devant les éventaires et mêlant dans leurs inscriptions à lettres d'or les noms de leurs propriétaires à des souhaits de bienvenue et à des formules pieuses ; les petits autels improvisés qui envahissaient les trottoirs et que décoraient des oriflammes de papier et des chandeliers de carton enluminé : — l'odeur même de la rue était chinoise, cette odeur indéfinissable qu'exhalent les

agglomérations d'hommes à tresse et qui répugne si profondément à toutes les autres races, odeur de crasse et de sueur, d'encens, d'opium grillé et d'eucalyptus.

Neua marchait en tête, s'appuyant sur le bras de Tao ; Hoc les suivait, et, derrière lui, Thi-Teu, frémissant de sentir peser sur elle les regards de tous ces « chiens ». Neua n'était guère plus rassuré que sa bru : les allées et venues, le langage sifflant, les ricanements des passants, tout ce mouvement et tout ce bruit l'effaraient ; quant à Tao, la vue de ces gens qui étaient les compatriotes de ses bourreaux le bouleversait et ses doigts se crispaient craintivement sur le poignet de son compagnon. Seul, Hoc se promenait sans inquiétude et sans cesser de sourire.

Des commerçants fumaient leur pipe à eau sur le pas de leurs portes, avec des airs recueillis et pénétrés de mandarins ; dans leurs boutiques, leurs commis échangeaient avec les acheteurs des discours persuasifs ou des injures ; des femmes aux yeux bridés, aux pommettes fardées, au chignon traversé d'épingles en argent émaillé, faisaient irruption dans ces antres enfumés, s'égosillaient une minute en agitant les vastes manches à soutaches blanches de leurs blouses bleues, partaient en susurrant de leurs voix pointues des malédictions imagées et crues. Des marmots, gras et potelés, trottinaient, l'air grave, déjà, exhibant à tout un chacun leur crâne rasé et rose et leurs pantalons sans fond.

— Fils, — dit Neua en se retournant vers Hoc, — je suis souvent venu dans cette ville avec toi, mais je n'avais jamais vu pareille affluence : d'où sortent tous ces hommes ?

— Mais, — répondit Hoc avec calme, — ce sont les Chinois de Hongaÿ, et leurs femmes et leurs enfants.

— Je ne parle pas de ces chiens, je parle de ceux-ci, qui sont de notre peuple et qui nous bousculent.

— C'est aujourd'hui le dernier marché de l'été, — expliqua Thi-Teu ; — alors les bateliers de la baie et ceux qui font de la contrebande sont venus ici pour acheter et pour vendre. Car tout le monde sait qu'aujourd'hui il y a grand marché.

— Tout le monde, mais pas moi. Que sais-je, moi, sinon mes légendes et mes poèmes ?... Allons-nous-en, car voici les guerriers occidentaux.

Ils se rangèrent, les pieds dans le ruisseau, pour laisser la chaussée aux soldats et aux marins : ceux-ci passèrent, traînant leurs semelles à gros clous sur la terre dure, sifflant, chantant et riant. Un d'entre eux, un jeune matelot joufflu et poupin, salua Thi-Teu d'une aimable grimace. Tous les indigènes s'empressaient de faire place aux conquérants, car ils redoutaient le regard impérieux et les gestes brusques des Occidentaux ; les Chinois eux-mêmes, en dépit de leur arrogance et de leur vanité, évacuaient précipitamment les trottoirs et réintégraient leurs tanières enfumées.

Des Thos marchaient en troupe serrée derrière les marins. Ces Thos étaient venus de la province de Tiên-Yên et de Moncaÿ, où leur race est maîtresse, où les villages annamites sont très clairsemés. C'étaient de grands et robustes hommes, dont les yeux se fixaient sans trouble sur les promeneurs ; cependant ils n'étaient pas rassurés, parce que, malgré leur apparence de fierté, ce sont des gens timides et peureux et parce qu'ils se sentaient en pays ennemi. Aussi marchaient-ils en bande, et tous portaient sur les reins, sous leur blouse de cotonnade bleue, un long poignard à gaine de bois.

Le marché se trouvait à l'extrémité de la rue principale, dans un terrain vague que délimitaient des cases et des maisons d'Européens. Neua s'arrêta, confondu par la foule et le brouhaha :

— Il y a trop de monde et trop de bruit ! — s'écria-t-il ; — pourtant ceci est beau.

Mais sa bru protesta vivement :

— Ce marché est misérable, père. Vois donc : au-dessus de chaque étalage il n'y a qu'une pauvre paillote plantée sur quatre pieux. J'ai visité le marché d'Haïphong, moi, le marché que les Langsa ont édifié avec des briques et du fer : une immense et splendide maison qui recouvre de son toit les marchands et les acheteurs et qui est ouverte de tous les côtés. Tous les Annamites peuvent y pénétrer, s'y promener, s'y asseoir sur des bancs de pierre. C'est vraiment un beau marché.

— A quoi bon une grande maison de fer et de briques, lorsqu'une paillote suffit à garantir du soleil et de la pluie la tête et l'étalage des vendeuses ?

Hoc continuait de sourire. Tao n'écoutait pas les propos qu'échangeaient ses compagnons : il était tout au ravissement de se sentir libre et heureux dans la jeune lumière du jour commençant.

Dans les allées que formaient les éventaires alignés sous leurs auvents improvisés, la cohue bigarrée et grouillante se heurtait et s'entassait : les turbans azurés des Thos voisinaient avec les fronts rasés et les tresses roulées des Chinois; les chapeaux coniques des bateliers s'accrochaient aux chapeaux plats qu'affectionnent les femmes des riches Annamites et qui ressemblent singulièrement à des meules de moulin; les ridicules salaccos des tirailleurs cognaient de leurs bords laqués les casques des soldats et des matelots européens. Une rumeur incessante et confuse s'élevait de cette multitude ondoyante, — murmure des promeneurs, claquements de sabots sur la terre durcie, battements de tam-tams, vociférations de débitants, protestations indignées de commères, piaillements aigus d'enfants.

— Quelqu'un veut-il acheter des biscuits? — glapissait un Chinois à demi nu, assis entre ses deux fourneaux portatifs et tapant l'une contre l'autre ses deux baguettes de bambou.

— Qui veut acheter des crabes? — répondait l'organe nasillard d'un pêcheur accroupi derrière sa rangée de corbeilles plates.

Des débitants annamites vantaient à tue-tête les qualités exceptionnelles de leur alcool, le meilleur de tous les alcools, puisque vendu dans les bouteilles de la régie et distillé par le concessionnaire du gouvernement. De véhémentes discussions s'engageaient autour des cases où se groupaient les pêcheurs et les marchandes de poisson, — celles-ci s'efforçant d'obtenir des réductions sur les prix convenus, ceux-là dépensant toute leur diplomatie pour céder le produit de leur labeur nocturne à des tarifs exagérés.

— Chiens! — braillait une mégère dépoitraillée. — Chiens! chiens! Voyez-vous ces chiens? N'ont-ils pas glissé dans leurs nasses des bêtes immondes!

Elle brandissait à bout de bras des poulpes visqueux dont les tentacules s'agitaient désespérément, les rejetait pour ramasser un de ces bizarres « poissons-perroquets », qui ont

un véritable bec de corne et dont le corps est recouvert d'une peau épineuse. Ses compagnes épousaient sa querelle, pour la plus grande jubilation des assistants narquois et des pêcheurs imperturbables.

Un mendiant pouilleux exhibait ses cuisses enflées par l'éléphantiasis et lançait des invocations larmoyantes à la commisération publique :

— Donne-moi une sapèque, père!... Donne-moi une sapèque, frère!... Vois mes pieds, vois mes genoux!

Un guérisseur chinois, agenouillé sur une natte que parsemaient des fioles et des soucoupes, psalmodiait un boniment cocasse et réaliste, mêlé d'invocations en *pali*[1] et de recommandations pratiques à ses clients.

Neua et sa suite, jouant des coudes, bousculés, tiraillés en tous sens, tantôt repoussés en arrière et tantôt jetés en avant par les remous de la populace, se laissaient porter, assourdis et désemparés. Ils finirent par atteindre une baraque où des consommateurs annamites vidaient paisiblement des tasses de thé et fumaient des cigarettes en échangeant les saluts profonds et les formules cérémonieuses d'usage. Ils s'assirent et burent sans parler, car ils étaient étourdis par la cohue et parce qu'ils ne se lassaient point de contempler, devant les baies de la cabane, le marché grouillant. Par les fissures du toit, les rais de soleil s'infiltraient jusque sur leur banc, sur leurs habits, sur leurs visages, sur leurs tasses, dont les personnages et les feuillages, peints en indigo sur la porcelaine laiteuse, s'animaient et reluisaient.

Hoc n'étaient plus seul à sourire : les yeux clignotants de Neua rayonnaient entre ses paupières flasques; la gaieté resplendissait dans les prunelles, sur les joues fraîches de l'adolescent. Thi-Teu demeurait songeuse et semblait ne point prendre part à la joie que le spectacle de la foule tourbillonnante, la magnificence du jour épanoui, la perspective de l'exode futur communiquaient à ses compagnons. Sa figure ronde et pleine, où les petits yeux percés comme par des vrilles restaient figés, paraissait grave et soucieuse.

Des jeunes gens firent leur entrée dans la baraque, en proces-

1. Langue sacrée de Ceylan, dérivée du sanscrit.

sion, et, sans daigner saluer les vieilles gens de l'assistance, s'affalèrent sur des escabeaux. Ils exhibaient des vestons de toile kaki à cols très hauts, coupés à l'européenne, des pantalons étroits, empesés comme ceux des barbares occidentaux, appuyaient leurs deux mains réunies sur le pommeau de leur canne, comme ils l'avaient vu faire aux mandarins de la mine, et jacassaient sur un ton insolent et prétentieux. Et Neua s'indigna :

— Le temps est venu de construire notre sampan et de quitter cette région, enfants! Voyez combien les habitants de cette ville s'éloignent des coutumes anciennes et laissent tomber en désuétude les habitudes respectables que nous ont léguées nos aïeux. Considérez ceux-ci : ont-ils, en passant auprès de notre table, incliné leurs jeunes fronts devant mes cheveux d'argent? Ont-ils observé les règles immuables de la politesse en s'adressant au commerçant âgé qui tient cette maison de thé?... Et ces costumes?... O mes pères!... Les mœurs de l'Occident ont corrompu ce pays, et il est temps que nous repartions vers les terres du Nord où rien n'a dû changer des us antiques... Et puis, écoutez-les discourir : tout en copiant les allures des Langsa, nos maîtres, voici qu'ils les tournent en dérision!... Allons-nous-en d'ici!...

Il se leva, tira de sa ceinture une poignée de sapèques, les compta, les déposa sur le bord de la table et sortit avec dignité, suivi des siens, et sans s'émouvoir des ricanements dont la bande des jeunes malappris accompagnait son départ solennel.

Dehors ils retrouvèrent la mêlée hurlante; ils furent de nouveau ballottés et tiraillés en tous sens, jusqu'à l'extrémité de l'allée où ils marchaient. Là s'amorçait une rue où les cases annamites en paille et en pisé alternaient avec les maisons chinoises à murailles de briques et à toits de tuiles bombées. Cette rue courait entre le rivage et les falaises, vers la mine de Ha-Tou : la poussière de charbon et la suie l'enveloppaient de leur suaire lugubre qui noyait la chaussée, les caniveaux, les arbres même et les vêtements des passants.

Neua fit volte-face précipitamment, et revint vers le marché, entraînant dans sa fuite ses enfants et Tao. Ils enfilèrent une autre allée, réservée aux maraîchers et aux artisans. Des femmes mans, assises sur des carrés de sparterie et croisant

leurs mollets entortillés de bandes azurées, levaient vers les promeneurs leurs museaux plats de bouledogues et bavardaient. Elles avaient apporté de leurs forêts des jarres de riz à grains pourpres, des mangues sauvages à demi mûres et jaunissantes, des lambeaux d'écorces arrachés à des arbres dont nul ne savait le nom et qui servaient à teindre les tissus, à guérir les fièvres palustres, à cicatriser les plaies.

Leurs maris, calmes athlètes à mines patibulaires, désignaient du doigt à l'attention du client des figurines grossièrement façonnées dans l'argile et cuites au four, des couteaux de fer enjolivés de bronze martelé, des plats de cuivre décorés au poinçon de dessins géométriques et rudimentaires, des « coupe-coupe » emmanchés de teck, des coffres en bois de camphrier garnis aux angles de laiton découpé.

Un fripier extirpait d'un sac des loques ignobles, qu'il déployait et présentait sur chacune de leurs faces à l'assistance. Ce faisant, il pérorait avec conviction et astuce :

— Les mois de brouillard et de froid sont proches. Hâtez-vous, mes tantes, de choisir parmi ces vêtements les bonnes vestes ouatées et les chauds pantalons pour vos si mignons enfants !... Voyez cette superbe tunique ! Elle est pour ainsi dire neuve, elle a des reflets de soie et le plus moelleux *kapoc* la garnit du haut en bas...

Les ménagères se passaient de main en main les guenilles sordides, les palpaient, en supputaient à haute voix la valeur exacte, se signalaient charitablement les trous de mites et les déchirures habilement dissimulées par le peu scrupuleux commerçant.

On s'entassait pour écouter le boniment d'un brocanteur qui cédait à vil prix, — à perte, prétendait-il, — de vieux meubles, des ferrailles et tout un lot d'antiques papiers. Il y avait dans son étalage des choses extraordinaires : un fauteuil de mandarin laqué de vermillon et dont les filets dorés luisaient encore par places, des hallebardes et des lances de bois argenté, — objets employés dans le culte bouddhique et qu'un bonze affamé avait sans doute abandonnés pour une poignée de riz à ce trafiquant, — des boîtes à bétel dont le vernis se fendillait, des colliers d'ambre, des bracelets figurant une tige de lotus que terminaient deux fleurs en boutons. Toutes ces épaves,

récoltées dans le pays d'Annam par les usuriers chinois et confiées par eux à ce revendeur, attestaient la grandeur passée et la décadence présente de maintes familles ruinées par la conquête, de maints dignitaires réduits par les Français à la portion congrue... Les badauds accroupis s'extasiaient sur les dessins à l'encre de Chine qui jonchaient le sol; d'aucuns feuilletaient les almanachs imprimés avec des caractères de bois sur du papier de riz.

Neua fit emplette d'un recueil de contes cochinchinois, les *Chuyên doi xua*[1], qui manquait à sa collection. Tandis qu'il s'absorbait dans la lecture des premières pages, Hoc et Thi-Teu conduisaient Tao vers l'éventaire d'un montagnard tho : celui-ci avait fabriqué avec du carton et du fer-blanc toute une armée de bonshommes et toute une ménagerie d'animaux. Les bambins demeuraient ébahis devant cette exposition qu'ils trouvaient merveilleuse, tendaient vers les chevaux, les mandarins, les buffles, des menottes impatientes.

— A quoi servent toutes ces images d'êtres vivants? — demanda Tao.

— A distraire les tout petits, — répondit Hoc.

L'adolescent n'insista pas : il songeait que maintenant il était trop tard pour qu'il pût encore s'amuser de ces babioles, et que lui, à l'âge où les autres jouaient, avait connu déjà les soucis et le labeur et crispé ses poings débiles sur l'aviron, — et la tristesse l'envahit. Mais la lumière baignait le sol écarlate, la paille des abris, les turbans azurés des Mans, les chapeaux pointus des sampaniers, les chignons huilés des femmes, et sa peine fut emportée dans le flot de joie qui émanait de la foule en liesse.

Neua les rejoignit en trottinant et en marmottant des fragments de phrases qu'il venait de déchiffrer dans son bouquin dépareillé. Alors ils reprirent la rue chinoise qu'ils avaient suivie pour venir et longèrent la plage en descendant vers le sud.

La cabane de Duong, — le constructeur de sampans, — adossait son toit de feuilles à la base d'un formidable rocher

1. Contes d'autrefois.

dont les flancs habillés de mousse et de verdure s'élevaient d'un jet à plus de trois cents pieds de haut.

Duong était assis sur le pas de sa porte. Il se leva pour faire accueil à ses visiteurs. C'était un petit vieux, bossu et recroquevillé, ridé comme une coque sèche de letchi, mais qui avait un œil vif et méfiant de souris. Des outils et des copeaux encombraient le lit de camp sur lequel il fit asseoir Neua et sa famille. Des troncs d'arbres à peine équarris, des madriers, des planches gisaient sur le sable de la grève autour d'une carcasse qui était l'ébauche d'une barque.

— Ne crains-tu pas, Duong, — dit Neua, pour engager la conversation, — ne crains-tu pas que cette roche immense ne s'effondre un jour sur ta maison et ne t'écrase, toi et ton atelier? Car le Dragon de la baie, dont la colère a créé cette barrière de blocs, peut en un instant détruire son ouvrage.

Le petit vieux eut un ricanement de mépris et haussa les épaules :

— Tu crois encore, frère aîné, à ces sornettes d'un autre temps? Ces pierres énormes ne furent point semées là par un Dragon. Ce ne sont que des montagnes éboulées que le soleil et la pluie ont rongées et dont il ne subsiste que des tronçons. Les singes qui bondissent sur leurs cimes sont mieux renseignés là-dessus que nous autres, abreuvés de légendes enfantines. Leurs pères n'ont pas franchi à la nage les chenaux et les passes de Ha-Long et de Fai-Tsi-Long[1], mais ont été surpris dans les buissons par l'écroulement des terres, et la mer leur a fermé la route du continent. Alors ils sont restés là et leurs petits leur ont succédé... Fantaisies et songes creux!... Le peuple d'Annam se complaît dans ces histoires de Dragons et de Génies, et, tandis qu'il rêvasse, les nations d'Occident, cupides et pratiques, s'installent sur son territoire et le dépouillent.

— Il me semble que tu n'es pas trop à plaindre! On dit que tu es fort riche.

— Qui dit cela ment effrontément. Je suis un très pauvre charpentier. Peut-être, si les Occidentaux n'étaient point accourus de leur maudit pays froid, serais-je possesseur d'une

1. Noms annamites des deux baies qui forment la baie d'Along.

maison en pierres et en briques. Mais ils sont venus : leurs bateaux à feu sillonnent la mer, les fleuves et les arroyos les plus cachés. Personne ne me demande plus de lancer de grosses jonques : à quoi bon? Ces hideuses chaloupes charrient dans leurs coques de fer le chargement de dix jonques et parcourent en une journée le trajet que nos bateliers accomplissaient jadis en une semaine. Alors Duong habite une bicoque, et, de ses fils, l'un est *doï*[1] de tirailleurs à Quang-Yên et l'autre fait fonction d'interprète dans un tribunal de Hanoï. Le rabot et la hache qui m'ont nourri n'eussent pas assuré à mes fils leur jatte quotidienne de riz et leur soucoupe de nuoc-màm.

— Pourtant le travail ne te fait point défaut. Ce tas de copeaux, sur le lit, et, sur le sable, cette barque...

— Peuh! un vieux sabot de sampan qui faisait eau de toutes parts et que je tâche de radouber tant bien que mal. Quand la première moitié du mois prochain sera écoulée, j'en aurai fini avec cette mauvaise guimbarde et je n'aurai plus qu'à me croiser les bras et à regarder la rouille mordre l'acier de ma varlope... Bois, frère aîné!

Neua vida sa tasse de thé, alluma une cigarette, tira quelques bouffées, puis, s'étant gratté le crâne à plusieurs reprises et ayant consulté de l'œil son fils et sa bru, exposa les motifs qui l'avaient amené dans la maison de Duong.

— Il nous faudrait un sampan, une barque neuve, solide, munie d'un rouf, d'un màt, d'un gouvernail et de deux rames. Mais nous n'avons guère d'argent, et une toute petite barque, pas bien chère. nous suffirait; nous ne voulons pas une de ces belles jonques qui tiennent la mer, mais un humble bateau de rivière...

Duong l'interrompit :

— Je ne suis pas un fou langsa pour façonner des sampans d'une forme et d'une autre. Mes sampans, taillés selon les règles que m'enseigna mon père et que son père lui avait enseignées, affrontent aussi bien les vagues du large, si chétifs soient-ils, que les rapides des torrents. Et cela démontre que nos aïeux étaient sages... Quelles dimensions veux-tu donner à ton sampan?

1 Sergent.

Hoc prit la parole, à son tour, car il était seul capable de traiter ce sujet spécial.

— Il nous faut — dit-il — une barque de vingt pieds[1] de long, sur quatre pieds et demi de large et deux pieds un quart de profondeur. Mon père t'a dit ce qu'il convenait de dire en ce qui concerne le mât, les rames et le gouvernail. Tu feras la charpente du rouf; je me charge d'en tresser le toit et de fabriquer une voile.

— Quel bois veux-tu?

— Du bois de *lim* pour la coque et les rames; du bois de faux cotonnier pour les bancs, le mât et le gouvernail... Bien entendu, il n'est pas question de bois vert, mais de bois sec et durci dans l'eau de mer.

— Je connais mon métier! dit sèchement le petit vieux. Du reste, si nous tombons d'accord, j'installerai mon chantier devant la case de Neua et tu pourras voir de tes propres yeux chaque planche et chaque cheville.

— Je n'ai pas dit cela pour te faire injure, — protesta tranquillement Hoc, — mais parce qu'il est raisonnable, lorsqu'on est sur le point de conclure un marché, d'en régler sérieusement les termes, sans omettre les détails les plus infimes... Dis-moi ton prix, maintenant.

Duong parut s'absorber dans des calculs compliqués et mystérieux, marmottant des syllabes inintelligibles, levant ses doigts en l'air, l'un après l'autre, clignant de l'œil et grimaçant. De son côté, Hoc méditait laborieusement; Neua mâchait sans bruit une feuille de bétel; Thi-Teu regardait à la dérobée l'adolescent Tao et celui-ci considérait la baie d'Along.

Le soleil allumait d'innombrables petites flammes sur l'écume bouillonnante, sur les crêtes des volutes qui se dressaient, s'inclinaient pour se briser avec des frémissements, sur les dos arrondis des lames dont les longues masses roulaient pesamment vers la grève. Dans l'eau violette qui baignait leurs assises, les rochers, maintenant distincts et formidables, reflétaient leurs flancs monstrueux où pendaient des grappes de fucus, leurs crevasses béantes où des arbustes s'étaient accrochés, leurs murailles veinées d'ocre et de brun, leurs arêtes

1. Le pied annamite (*thuoc*) équivaut à 0 m. 40.

dentelées, si hautes que les pins plantés sur leurs têtes ressemblaient à de simples buissons. Ils s'en allaient en procession désordonnée vers l'ouest, jusqu'à l'horizon que fermaient les monts de Quang-Yên. Leur rangée, qui de loin semblait régulière et close hermétiquement, s'ouvrait en des passes multiples et sombres où s'engouffraient le courant et les voiles des barques.

A la fin, Douong se décida :

— Je ne pourrai faire ce sampan à moins de deux cents piastres.

— Hein? — se récria Neua.

— Tu as voulu plaisanter, — dit Hoc en souriant; — dis-nous maintenant le vrai prix.

Alors le petit vieux commença de se répandre en lamentations :

— Je n'ai pas plaisanté. Mais tout est si coûteux depuis que les diables d'Occident étendent leur main sur les forêts, sur les marchés, sur tout! Les bûcherons mans ne peuvent plus abattre un banian sans que le garde-milice soit venu, sa canne au poing, et leur ait donné un papier. Ce papier, il faut le payer. Et, quand les jonques débarquent devant ma case une cargaison de billes, il faut aussi que j'achète aux Langsa le droit de débiter ce bois qui est pourtant ma propriété. Et je paye patente parce que je fais du commerce, et j'acquitte aussi la taxe de capitation. Toutes choses ont renchéri, et je suis bien forcé de vendre plus cher qu'autrefois mes embarcations : sinon, je serais ruiné. Et, malgré cela, je suis déjà bien pauvre.

— Tu n'as pas dit cependant ton dernier mot?

La mine affligée de Duong devint tout à fait navrante. Il hésita, puis avoua, d'un ton piteux :

— Non, évidemment... Seulement, je voudrais savoir la somme que tu proposes, de ton côté.

Il y eut un colloque à voix basse entre les membres de la famille; l'adolescent, qui avait des données sur la matière, puisque sa vie s'était écoulée sur la mer et les fleuves, fut appelé à émettre un avis. Le vieux Duong feignait, pour se donner une contenance, de continuer ses calculs et s'évertuait à remuer ses doigts desséchés.

Hoc dit un chiffre : « cent vingt piastres », et les plaintes du constructeur éclatèrent, plus désolées et plus déchirantes. Visiblement, il était indigné, mais s'efforçait, en bon Asiatique, de dissimuler sa colère.

— Cent vingt piastres! cent vingt piastres! gémissait-il. Tu veux donc, frère cadet, que je te cède ce sampan au prix que me coûteront les planches et les chevilles?... Et les les ferrures, que j'oubliais dans mon compte!... et l'étoupe de coco!... la résine pour calfater les joints!... Parce que Neua est mon ami, parce que tu es son fils, je consentirai peut-être à un rabais : voyons, que penserais-tu de cent quatre-vingt-dix piastres?

Alors ce fut le tour de Neua et de ses enfants de protester que Duong voulait les dépouiller.

La femme de Duong remplit d'eau chaude et de feuilles la théière vide, déposa sur la table un plateau garni de cigarettes et de bétel, et la discussion se poursuivit, véritable joute oratoire, où les deux parties, tout en observant strictement les règles de la courtoisie, firent également preuve d'astuce et de ténacité.

De concession en concession, de discours en discours, on finit par tomber d'accord sur le prix de cent cinquante piastres, et Neua demanda un pinceau, un bâton d'encre et une feuille de papier pour rédiger incontinent un contrat en bonne et due forme. Cette pièce importante était ainsi conçue :

Aujourd'hui, septième jour du huitième mois, troisième année du règne de Than-Thaï, moi, Tran-vân-Duong, constructeur de barques, domicilié à Hongaÿ, canton de Hongaÿ, arrondissement de Ha-Long, province de Quang-Yén, m'engage à livrer, le quinzième jour du troisième mois de l'an qui vient, au nommé Phuoc-vân-Neua, du hameau de Hongaÿ, même canton, même arrondissement, même province, un sampan en bois de lim, mesurant vingt pieds de long, quatre pieds et demi de large, deux pieds un quart de profondeur, pour le prix de cent cinquante piastres.

Cette barque sera entièrement construite en bois sec, coupé depuis cinq années au moins et conservé dans l'eau de mer; elle sera munie d'un mât en faux cotonnier, de deux rames en bois de fer, d'un gouvernail, d'un plancher et de deux bancs en bois de faux cotonnier.

Je n'aurai à m'occuper ni du toit du rouf, ni de la voile, que Phuoc-vân-Hoc, fils de Phuoc-vân-Neua, fabriquera lui-même.

La somme de cinquante piastres me sera versée le quinzième jour du mois prochain; les cent autres piastres me seront remises par Neua, lorsque sera complètement achevé le sampan.

Conformément à l'usage, le présent acte a été établi pour faire foi... Neua a rédigé cet acte... Tran-vân-Duong a signé avec son index.

Alors ils burent des tasses de thé et fumèrent des cigarettes jusqu'à l'heure du repas, en contemplant la baie ensoleillée et en échangeant des paroles de congratulation.

VIII

Trois semaines passèrent, dans l'attente du jour où Duong viendrait, armé de sa hache et de son rabot, tailler la membrure du sampan sur la plage. Pendant ces trois semaines, les hôtes de la cabane apprirent à connaître mieux le caractère de l'étranger que le hasard avait conduit sous leur toit.

C'était un garçon doux et timide, humble et réservé, à qui les longues années vécues sur la jonque du Chinois, les coups toujours près de pleuvoir sur son dos, les nuits de solitude dans le coin où ses maîtres le parquaient comme un vil animal, avaient donné l'habitude du mutisme et de la rêverie. Certes il ne devint pas exubérant, car il était Annamite et les Annamites ne sont guère exubérants; mais, peu à peu, la bonté paternelle et attendrie de Neua, l'affection souriante et sûre de Hoc, les attentions discrètes de Thi-Teu ouvrirent sa jeune âme et il se prit à aimer ces braves gens dont il se sentait aimé. Son cœur d'adolescent se dilata parce que la joie de chérir ses semblables et d'en être chéri lui était révélée.

Tout au fond de lui-même et sans en avoir nettement conscience, Tao conservait pourtant l'horreur secrète et la peur de son prochain. Misanthrope qui s'ignorait, il redoutait d'instinct les hommes parce qu'il en avait longtemps souffert, et seuls lui inspiraient confiance le vieillard à moustaches et à barbiche d'argent, le sampanier paisible et désabusé, la

femme maternelle, — les trois êtres enfin qui l'avaient accueilli et réchauffé de leur tendresse. Ainsi la crainte des hommes lui conseillait le rêve et le détournait à son insu de se passionner pour la vie positive, matérielle et présente, qui lui imposait le contact quotidien de ses pareils. Peut-être, livré à lui-même, eût-il été guéri de cette frayeur et de cette tendance à la méditation. Mais l'influence de Neua, qu'il vénérait à l'égal d'un dieu, dont il adoptait aveuglément les sympathies et les terreurs, acheva l'œuvre qu'avait ébauchée l'expérience précoce. Lui qui n'avait aucune notion religieuse fit siennes les croyances de son maître, s'enthousiasma pour les fictions poétiques qui ravissaient Neua.

Comme il vivait dans l'abstrait, ses oreilles ne perçurent point l'appel vibrant que la vie lance aux adolescents : il ignora les désirs fiévreux, les attentes anxieuses qui sont l'apanage de la jeunesse. Ce fut un imaginatif et un chimérique. Au temps glorieux des Grands Empereurs, il serait devenu un de ces lettrés que glorifient les poèmes philosophiques et qui négligeaient le vulgaire souci du boire et du manger pour s'absorber dans l'étude d'une maxime ou d'un proverbe. Mais ce temps n'était plus, et Tao ne devait être, au jugement simpliste des conquérants occidentaux, — comme Neua, comme tant et tant d'Annamites qui pensent et qui se livrent à la méditation, — qu'un *nha-qoué* inculte et sans âme, — un sauvage.

Avec une foi égale à la foi de son initiateur, plus ardemment que Hoc et Thi-Teu, il se prit à désirer le départ pour les hautes terres, puisque les rites dont il reconnaissait sans examen l'absolu pouvoir prescrivaient ce départ. Lui qui n'avait jamais été poursuivi par le souci de « l'au-delà », il se prosterna devant la tablette des ancêtres qui seraient un jour les siens et leur demanda de pardonner à leurs héritiers vivants, à lui-même.

Chaque soir, revenant de la baie, il accourait vers Neua, s'allongeait auprès du vieillard sur le lit de bambou, s'essayait à déchiffrer les caractères que les petits enfants annamites apprennent dans les écoles, feuilletait les liasses de papiers jaunis où la sagesse des temps anciens était contenue tout entière en signes incompréhensibles pour lui. Il roulait des cigarettes pour Neua, lui préparait des feuilles de bétel qu'il

enduisait de chaux rose et qu'il bourrait d'arec et de tabac, passait l'éponge humide sur le fourneau de terre de la pipe à opium, et écoutait de toutes ses oreilles émerveillées les contes, les légendes et les poèmes dont le régalait son infatigable professeur. Très tard dans la nuit ils prolongeaient leur veille, à la lueur de la petite lampe, bercés par le clapotis du ressac et les chansons menues des grillons, rafraîchis par les souffles du vent qui filtraient à travers les cloisons de feuillage.

De sa chambre, Hoc les avertissait de l'heure : Neua rentrait dans son réduit; Tao s'étendait sur sa natte, devant l'autel familial, s'assoupissait, la tête sur son oreiller cubique, et rêvait de Génies bienfaisants, de philosophes barbus à la parole suave, de Dragons, de Héros, d'hommes métamorphosés en tigres, de forêts hantées.

Le matin, levé à l'aube, il entr'ouvrait l'auvent ruineux et bondissait dehors, s'ébrouait dans l'air vif, escaladait les premiers rochers de la montagne, en quête de bois mort à glaner; il rapportait une brassée de branches et des fleurs qu'il avait arrachées aux buissons d'hibiscus, aux bas rameaux des frangipaniers, et qu'il plaçait dans un vase, devant l'autel du foyer. Il saluait Hoc et Thi-Teu, allait éveiller Neua et lui présentait une tasse de thé; assis sur le rebord de la couchette, il lui racontait ses rêves, cueillait sur ses lèvres une citation ou un proverbe et s'enfuyait vers la baie, courant à perdre haleine pour rejoindre Hoc... Le village endormi commençait de s'animer : la rosée que la nuit avait déposée sur la paille des toits fumait au soleil levant; des coqs se perchaient sur les palissades et se défiaient d'une cour à l'autre; les femmes débarbouillaient les museaux de leurs bambins. Devant la maison de Van-Chéong, les commis chinois bâillaient en étirant leurs bras engourdis. Hoc et Tao montaient dans leur sampan, ajustaient les rames sur les tolets de bois, aidaient les soldats occidentaux à hisser sur le pont leurs paniers et leurs sacs et ramaient.

Thi-Teu, pendant que les deux hommes faisaient voler la barque d'une rive à l'autre du chenal, vaquait aux occupations du ménage. Tout en nettoyant ses marmites et ses écuelles, elle bavardait avec Neua, écoutait les louanges enthousiastes que celui-ci ne se lassait jamais de consacrer à son élève.

— Il est pieux, il respecte ses aînés, il s'intéresse à leurs discours. Puis, il est beau!

— C'est vrai, il est beau! — murmurait Thi-Teu, rêveuse. Le vieillard quittait la case, à son tour, se rendant chez son ami le huyên pour l'entretenir de l'adolescent et du voyage qu'il entreprendrait bientôt vers les hauts pays. Thi-Teu recevait la visite de ses voisines, qui lui rapportaient les commérages de la province : on jasait autour des théières chantantes, on causait des Langsa, de leurs mœurs singulières, des projets que le menu peuple leur attribuait; on causait aussi du jeune étranger qui était entré de si mystérieuse manière sous le toit de Neua. Thi-Teu répétait avec conviction les propos élogieux de son beau-père, insistait sur les qualités de cœur et d'esprit qui faisaient du nouveau venu un être exceptionnel. Mais les commères insistaient principalement sur la beauté frappante de Tao et la célébraient unanimement.

Une d'elles surtout se montrait enthousiaste. C'était Cô-Haï, une femme encore jeune et qui n'était point mariée. Elle avait été l'épouse illégitime d'un Français, un « messié civil » de Haïphong ou de Hanoï, qui était mort depuis longtemps : elle avait retiré de cette union provisoire un petit sac de piastres qui lui permettaient jusqu'ici de vivre sans souci du lendemain et sans occupation d'aucune sorte; elle s'habillait en tout temps comme une fille de mandarin, revêtait, les jours de fête, de somptueuses tuniques de soie brochée, se couvrait la tête d'un mouchoir de crépon noué sous le menton à la mode cochinchinoise, se poudrait les joues et le cou, retroussait volontiers ses manches pour montrer ses bracelets d'or.

Thi-Teu ne l'aimait guère, parce que cette femme était plus jeune qu'elle, parce qu'elle avait des bijoux et parce qu'elle avait partagé le lit d'un Langsa. Du jour où Cô-Haï s'occupa de Tao, l'antipathie secrète de Thi-Teu devint de l'aversion... Et Thi-Teu, qui avait toujours été douce et bonne, s'étonnait de ressentir cette haine, qu'elle dissimulait, du reste, avec soin et dont les motifs ne lui apparaissaient pas clairement. Tout en déplorant cette poussée de sentiments dont elle ne parvenait pas à se rendre maîtresse, elle se jurait bien de mettre en garde Tao contre la veuve du Langsa.

Les jours s'enfuyaient. L'été prit fin et l'automne régna, l'automne délicat et parfumé, l'automne moins insolent et moins brutal que l'été. Le soleil darda sur la terre des rayons moins ardents; les clartés des midis furent moins aveuglantes; les aubes et crépuscules s'attiédirent et s'enveloppèrent de brumes dorées et pourpres. L'eau de la baie fut moins brûlante aux jambes des bateliers gagnant la grève. Les fleurs écarlates des faux cotonniers s'épanouirent pour la dernière fois; les feuilles des manguiers et des lianes se colorèrent de carmin et de safran, toute la montagne jaunit et rougit, comme soucieuse de revêtir ses plus splendides vêtements avant de s'enrouler dans sa triste robe d'hiver.

Et Duong apparut sur la petite plage en même temps que débutait l'automne, selon sa promesse. Un matin, une jonque émergea du brouillard, vint donner de la proue dans le sable, et des coolies chinois se mirent en devoir de débarquer la cargaison de planches, d'outils, que recélait la cale. Hoc et Tao, qui se dirigeaient déjà vers leur barque, revinrent sur leurs pas et s'offrirent à partager la besogne des débardeurs.

Pendant que s'opérait le déchargement, le village entier affluait pour suivre les détails de cette opération intéressante et les bonnes volontés se manifestaient : car Neua et sa famille étaient connus et aimés de tous. Les sampaniers, sourds aux appels furibonds que lançaient vers eux à tue-tête les soldats langsa et les tirailleurs, faisaient la chaîne pour se passer de main en main les scies, les rabots, les varlopes de Duong; des garçonnets plongeaient dans les profondeurs de la jonque et reparaissaient, chargés de filin. Les femmes jacassaient.

— Ainsi, sœur aînée, — disait l'une d'elles à Thi-Teu, — tu vas nous quitter?

— Et tu vas monter vers les hautes terres! — disait une autre. — Ne sais-tu pas que l'eau est très mauvaise là-haut, pour les gens du Delta?

— L'eau est mauvaise, — répondait Thi-Teu, — mais les tombes de nos ancètres sont dans cette région, et mon beau-père Neua désire vivre près d'elles. Moi aussi, je le désire, parce que les esprits des morts sont irrités contre nous, qui vivons loin d'eux.

— Cela est juste, cela est très juste, — glapit une vieille

femme édentée. — Les tombes de mon père et de mon grand-père et de tous mes aïeux sont creusées derrière ma case et j'ai passé ma vie près d'elles; après ma mort, mes fils et mes brus m'enterreront à côté de mon mari et de mon père et brûleront de l'encens au-dessus de ma tête, et je serai très heureuse parce qu'ils entretiendront pieusement ma tombe. Il ne faut pas abandonner ses morts.

— Bá-Nam a raison! — approuvèrent les commères, hochant la tête.

Dans la grande salle de la case, Duong et Neua causaient en bons amis :

— Tu vois, — disait Duong, — j'ai tenu parole.

— Les anciens de notre génération sont incapables de manquer à leur parole; il faut avoir affaire aux têtes folles d'aujourd'hui pour connaître le mensonge et la trahison. Pourquoi ce changement, je l'ignore.

— Tout cela est l'ouvrage des Langsa. Ils ont corrompu notre race comme ils ont ruiné notre pays.

— Ne dis pas cela, frère aîné, ne parle pas ainsi de ceux qui sont nos maîtres! S'ils t'entendaient!...

— Quel mal peuvent-ils faire à ce corps qui penche vers le cercueil?... Enfin laissons cela, puisque tu le désires, et causons de nos affaires. J'ai réfléchi qu'il serait bien pénible, à mon âge, de traverser la baie quatre fois dans la journée pour venir travailler ici. Alors, si tu le veux bien, je mangerai le riz avec toi et je ferai la sieste dans ta maison, et je ne repartirai que le soir, à la nuit tombante. Ainsi, je ne ferai que deux voyages par jour... Naturellement, je paierai à ta belle-fille le prix de ma nourriture.

— Point, frère, point! Je suis un sot de n'avoir pas songé plus tôt à te faire moi-même cette proposition.

Le petit vieux se mit à grogner et à protester :

— Je ne suis pas un mendiant ni un bonze, pour vivre aux dépens d'autrui...

— Qui te parle de mendiant ou de bonze? — répliqua Neua, très digne. — Tu seras mon hôte, je te dis.

— C'est bien; mais, en échange, je te donnerai les copeaux de mon chantier et j'apporterai, de temps à autre, du bétel, des cigarettes, et quelquefois aussi un petit pot d'opium.

— J'ai de l'opium pour deux.

Duong cligna de l'œil :

— Tu as de l'opium, de l'opium en boîtes vertes que vendent les Langsa, très cher, et qui n'est pas bon... Moi. les bateliers qui m'amènent de Moncaÿ et d'ailleurs mes billes de bois me donnent aussi de l'opium, du bon opium de contrebande, qui vient du Quang-Si et qui embaume... Tu verras, frère aîné, tu verras!

Ses petits yeux bridés pétillaient de malice : au fond, malgré son avarice, c'était un bon et brave vieillard, et, malgré ses incessantes récriminations, il était fort gai. Très vite il plut à Neua; celui-ci découvrit, par surcroît, que son hôte possédait une mémoire remarquable, ornée de maintes sentences et de maintes maximes.

Il ne pouvait être question de consacrer la matinée au travail : alors ils burent tasses de thé sur tasses de thé, fumèrent cigarettes sur cigarettes, mâchèrent du bétel, échangèrent des souvenirs et des confidences. Tous deux se réjouissaient sans arrière-pensée, — Neua, parce que son vœu allait s'accomplir, Duong parce qu'il avait conclu un marché avantageux et qu'il ne se blasait pas sur cette sorte de joie. — Hoc et Tao étaient retournés à leur barque, où les Occidentaux les accueillirent par des bordées de jurons. Thi-Teu circulait autour des deux vieillards et préparait un succulent repas.

La jonque, allégée, avait quitté son lit de varechs, au chant sifflant et rythmé des coolies chinois, et fuyait vers le sud, ouvrant à la brise ses voiles en éventail et se balançant sur la la houle. Des crabes craintifs inspectaient les planches déposées en tas sur le sable. Une flûte modulait dans une cabane proche une mélodie antique et langoureuse. Duong et Neua, assis en face l'un de l'autre, sur la natte du lit de camp, savouraient leurs cigarettes et souriaient béatement.

L'après-midi fut employée à l'installation du chantier. Les lignes d'algues et de branches indiquaient la limite extrême que pouvaient atteindre les marées. Duong choisit, en deçà de ces lignes, un emplacement favorable aux opérations futures du lancement. Il le nivela soigneusement, le joncha de fascines qu'il piétina pour les enfoncer dans le sable. Ainsi fut établi le berceau sur lequel le sampan naîtrait et gran-

dirait et qu'il abandonnerait bientôt pour s'élancer à l'assaut de la mer, des fleuves et des torrents.

Neua, de son côté, ne restait pas inactif : il façonnait avec des fragments de caisses et des branches une sorte de niche dont l'ouverture était orientée vers la baie. Il y plaça un vase plein de terre où des baguettes d'encens étaient piquées et une jonque de papier doré où se tenaient quatre bonshommes de carton.

— Que fais-tu là, frère aîné? — interrogea Duong, redressant avec effort son échine courbée et s'appuyant des deux mains sur le manche de sa bêche.

— Comment ne le devines-tu pas? — répondit Neua, indigné. — Je bâtis un autel aux Puissances invisibles de la Forêt et de l'Eau, afin qu'elles veillent sur l'esquif que tu vas tailler dans le bois. Les Esprits de la Forêt guideront ton rabot et ton ciseau à travers les poutres qui furent coupées dans leur domaine; les Esprits de l'Eau écarteront de ton chantier les vagues des fortes marées.

— Quels sont ces personnages qui se tiennent dans ta barque de papier?

— Celui-ci, qui rame à l'avant, est l'adolescent Tao; celui-là, qui pousse du pied le gouvernail et manie l'aviron de queue, est mon fils Hoc; cet autre, assis sous le rouf, c'est moi-même; et voici ma bru, accroupie à côté de moi.

— C'est une heureuse pensée de placer ainsi notre œuvre sous la tutelle des Génies; cependant, si mon père ne m'avait pas enseigné l'usage de la hache et du rabot, tous les Génies de la Forêt et des Eaux ne feraient pas que ma besogne fût prospère. Malgré tout, ton idée est bonne.

Il essayait de ricaner, mais lorsque la niche fut achevée, il alluma lui-même la première baguette d'encens et se prosterna dans le sable devant cet autel improvisé. Puis il saisit un ciseau et un marteau et commença d'attaquer le billot d'où l'étrave du sampan devait sortir. Et, tout en travaillant, il exposait ses projets à Neua, qui s'était assis près du chantier sur un ballot de filin.

— Un mois pour ébaucher la membrure, un mois pour ajuster sur cette membrure les planches de la coque, un mois pour tailler le gouvernail, enfoncer de la bourre et de la résine dans les joints, clouer les ferrures : et les fêtes du Têt

seront proches, pendant lesquelles il faudra bien nous croiser les bras, boire de l'alcool de riz et manger les *banh-tèt*[1] en l'honneur de nos morts... Puis je reprendrai le travail, et tout un mois sera usé à bâtir le tillac de proue et le tillac de poupe, à découper la charpente du rouf, à raboter le mât et les rames. Un mois encore pour ajuster les planches du pont, goudronner la barque et peindre sur l'avant, à bâbord et à tribord, les prunelles du Dragon. Et, quand le printemps viendra réchauffer nos vieux membres, ton sampan sera prêt àprendre le large. Alors nous viderons ensemble notre dernière tasse de thé et tu partiras. Et nous serons comme morts l'un pour l'autre, car nous n'avons guère plus de jours devant nous. tous deux, et nous ne pouvons pas escompter, comme les enfants qui ont toute une vie devant eux, une rencontre nouvelle.

— Qui sait? — répondit Neua. — Il est écrit dans *Luc-vân-Tiên* : « Comme au ciel se comporte la lune, ainsi est-il des affaires humaines ; aujourd'hui invisible, demain brillante, tantôt elle décroît et tantôt elle est pleine... » Peut-être ne partirai-je jamais, peut être t'en iras-tu quelque jour vers les hauts pays.

— N'y compte pas, frère aîné! Je suis un homme des rivages salés, moi : je mourrai dans la case où je suis né, comme les coquillages naissent et meurent sur la même roche.

— Et puis, — dit l'orfèvre Buu, qui, avec bien d'autres oisifs, avait passé l'après-midi près du chantier et qui guettait l'occasion de placer son mot, — et puis, mon oncle, ne sait-on pas que le sol de ta baraque est bourré de piastres enfouies et que tu dors dessus?... Comment pourrais-tu abandonner ce sol sacré?

Tous les gens assemblés pour assister à la naissance du sampan éclatèrent de rire, et Duong rit aussi, sans se fâcher.

— Toi, le bijoutier nomade, tu n'épargnes personne dans tes plaisanteries, pas même les anciens à cheveux blancs ; mais il est avéré que tu es un joyeux fou, point méchant, et tes facéties ne m'irritent pas. Il est notoire, du reste, que je suis pauvre, très pauvre.

1. Gâteaux de jour de l'an.

— Oh! oh! — protesta la foule incrédule.

Neua souriait en lissant sa barbiche soyeuse et observait son compère qui, sans s'émouvoir, continuait de détacher, à coups de maillet, des copeaux de bois dur. Ils reprirent leur conversation et devisèrent doctement jusqu'à la nuit tombante.

IX

Le lendemain, Duong survint, mécontent et grognon.

— Il me faudrait un aide, — soupira-t-il, — un aide que je paierais, naturellement. Je croyais, pauvre vieux présomptueux, suffire tout seul à la besogne. Mais voici que mes bras, dès mon retour à ma case, ont demandé grâce. J'ai passé une partie de la nuit à courir les taudis de Hongaÿ-Mine pour dénicher un compagnon solide et capable d'autre chose que de gâcher du plâtre et de soulever des fardeaux. Pas un! Tous manœuvres et coolies.

Tao qui déjà coiffait son chapeau de rameur, s'approcha de Neua et dit timidement :

— Je pourrais être cet aide. J'ai bien des fois, sur la jonque d'A-Hia, scié, planté des clous; je suis un peu charpentier, un peu menuisier. Mais alors, qui me remplacera sur le sampan?

Tous les visages se tournèrent vers Hoc, dont l'avis faisait autorité :

— Pourquoi Duong n'accepterait-il pas? Il lui suffirait de payer le rameur que j'embaucherai. Il ne manque pas de jeunes gens inoccupés sur la plage et qui seront enchantés de gagner vingt ou vingt-cinq cents par jour... Bút, par exemple, le fils du tailleur, qui est fort comme un buffle.

— Pas vingt-cinq cents! — protesta vivement Duong; — vingt cents, et encore!... Je suis un très pauvre homme.

— Bah! — dit Hoc en souriant, — je crois que Bút se contentera de vingt cents.

Ainsi fut fait. Le gros Bút se chargea volontiers, pour dix-huit cents par jour, de souquer depuis l'aube jusqu'au crépuscule sur la vieille barque, et Tao fut promu à la dignité d'aide

charpentier. Il fit preuve, dans ses nouvelles fonctions, de zèle et d'habileté.

Les délicieux matins et les douces après-midi autour des planches odorantes! Duong et Tao, accroupis sur leurs talons dans le sable, manœuvraient la scie et le marteau : les copeaux de teck rougeâtre s'enroulaient en spirales sous la morsure du ciseau; des bambins tout nus formaient autour des travailleurs un cercle attentif et respectueux. Neua, confortablement installé sur une brassée de bruyères, racontait de vieilles histoires d'autrefois, et le ressac joignait à la voix grave du conteur son bavardage continu.

Par instants, Thi-Teu sortait de la case, lâchant ses casseroles et ses ragoûts, venait s'asseoir derrière la triple rangée des enfants, et regardait travailler Tao. Mais, chaque fois que celui-ci levait la tête, les petits yeux de la femme se détournaient et contemplaient la baie scintillante.

Cô-Haï était là aussi, tenant à la main ses mules de velours grenat, drapée dans sa tunique de soie violette; elle inclinait vers Tao son visage fardé et poudré... Il ne la voyait pas, pas plus qu'il n'entendait le tintement de ses bracelets et de son collier d'or, pas plus qu'il ne sentait les parfums occidentaux que la veuve du Langsa avait répandus sur son mouchoir brodé. Il écoutait de toutes ses oreilles les récits de Neua.

— Savez-vous, ô enfants, — demandait l'infatigable narrateur, — savez-vous pourquoi les *banh-u*[1], que les gens d'Annam mangent le cinquième jour du cinquième mois, sont de forme triangulaire? Le sais-tu, toi, Duong, mon frère aîné?

— Je le sais, bien sûr! — grognait Duong, enlevant ses besicles, et soufflant, — mais je suppose bien que tes contes ne sont pas pour moi.

— Le sais-tu, Tao, mon petit-fils?

— Comment le saurais-je?

— Le sais-tu, Cô-Haï, la femme aux mille habits de soie et aux dix mille bagues d'or?

— Je n'en sais rien et cela m'est indifférent, — murmurait dédaigneusement l'interpellée.

Et, comme l'adolescent la dévisageait, elle lui décochait son plus gracieux sourire.

1. Gâteaux de riz.

— Tu n'es pas une vraie fille d'Annam, si ces choses de jadis ne te touchent pas. Aussi bien n'est-ce pas pour toi que je dirai mon histoire, ni pour mon ami Duong, ni pour ma fille, à qui je l'ai dite cent fois. Mais à mon petit-fils, à vous qui êtes assis bien sages sur vos innocents talons, petits enfants, je révélerai pourquoi les *banh-u* sont en forme de triangles... Il était une fois un empereur qui avait nom... qui avait nom... Voilà que j'ai oublié son nom!... O les cervelles faibles des vieux!... Enfin, il était une fois un empereur, qui régnait sur l'An-Nam-Dât et le Nam-Ky-Dât[1]. Il était bon, mais faible, et ses courtisans abusaient de sa faiblesse et s'enrichissaient aux dépens de son peuple. Un seul de ses conseillers, Khuât-Nguyen, était un honnête serviteur. Il tâchait d'ouvrir les yeux à son maître et de lui démontrer combien, laissant agir ses familiers et mangeant et buvant sans souci d'autre chose que de digérer, il faisait de mal à ses sujets. Mais il troublait la tranquillité de l'empereur, et celui-ci l'exila, très loin, dans le pays de Thuong-sa.

— Où se trouve ce pays de Thuong-sa? — fit Duong, cessant de raboter.

— Ah! ah! tu m'écoutes donc, frère aîné?... A la vérité je l'ignore, et ceci est regrettable... Khuât-Nguyen, désespéré, se noya dans un lac, le cinquième jour du cinquième mois. Alors le peuple pleura son défenseur, et, chaque année, le cinquième jour du cinquième mois, les mains pieuses de nos pères jetèrent dans les étangs et dans les lacs, pour honorer le mort et nourrir son âme, toutes sortes de choses bonnes à manger : du riz, des gâteaux, des graines de lotus grillées. Mais les poissons avalaient toutes les offrandes. L'âme de Khuât-Nguyen le fit savoir aux vivants, et, depuis cette époque, les confiseurs pétrissent les *banh-u* en forme de triangles et les roulent dans des feuilles de bambou bien sèches. Et les poissons n'y touchent plus, de peur de s'écorcher le gosier aux angles aigus des gâteaux et de s'étrangler avec les feuilles sèches...

Alors le chœur des enfants réclamait à tue-tête une autre légende, et Neua se frottait les mains et riait en passant dans les poils de sa barbe ses doigts effilés. Et Tao se penchait sur

1. L'Annam et la Cochinchine.

son rabot, rêvant à l'âme du juste qui nageait dans les eaux troubles des lacs, entre les tiges visqueuses des nénuphars, et que les poissons affamaient. Il rêvait à toutes ces larves, à toutes ces présences mystérieuses qui peuplent la terre et la mer, voguent dans les forêts parmi les lianes emmêlées comme des chevelures, rôdent au crépuscule sur les rizières enveloppées de brouillard, planent sur les villages endormis... Peut-être, à cette minute même, les ancêtres de Neua étaient-ils assemblés, ombres silencieuses, entre les tamariniers qui couvraient de leur feuillage mourant le toit de la case et surveillaient-ils de leurs yeux vides l'ébauche de la barque qui devait ramener vers les tertres de leurs tombes la lignée de leurs descendants.

Une caresse légère effleurait la joue de Tao. L'adolescent frissonnait, tournait la tête : ce n'était que la tunique de Cô-Haï dont la brise agitait les pans. La femme battait des paupières ; son rire découvrait ses dents laquées et ses gencives de corail, plissait ses joues peintes. Tao reprenait son burin et son marteau, inattentif à l'attitude provocante de la pauvre Cô-Haï.

Le soir, Tao s'asseyait sur le lit de camp, en face de Neua, et celui-ci l'instruisait. De la doctrine pure, des préceptes que le très sage Confucius dictait à ses disciples, des enseignements légués par Çakya-Mouni, que pouvait transmettre le professeur à l'élève? De cet amalgame incohérent qu'est la religion du peuple annamite, que savait-il lui-même? Rien ou presque rien. La Voie[1] du taoïsme, la Roue de la Vie bouddhique, l'évolution confucianiste de la matière universelle, tout cela était pour le vieux laboureur déraciné lettre morte et ténèbres.

Mais les rites, les rites traditionnels et définitifs, les révérences et les invocations protocolaires réclamées par les Puissances de la nature, par les Grands Empereurs de l'antiquité, par les Grands Lettrés, et, par-dessus tout, les rites exigés par les mânes, voilà ce que possédait à fond Neua. Cette science des rites, il tâchait de l'infuser à Tao, en même temps qu'il lui meublait la mémoire de récits légendaires.

Sous sa direction, l'adolescent commençait à distinguer l'une de l'autre les quatre sortes d'écritures que les Annamites

1. *Dao* ou *Tao*.

ont empruntées aux Chinois : l'écriture régulière, dont usent seuls les mandarins et les savants ; l'écriture antique, laquelle orne les cachets des commerçants et des fonctionnaires ; l'écriture carrée, employée pour les inscriptions ; l'écriture courante, qu'enseignent les magisters des villages et qui est universellement répandue.

— Il existe encore — disait Neua — une autre écriture, le *quôc-ngu* : elle fut inventée par les Occidentaux pour figurer avec leurs lettres étrangères les mots de notre langue. Il paraît que beaucoup d'enfants et de jeunes gens s'exercent à tracer avec un pinceau de fer ces lettres barbares. Mais cette mode est récente et nos aïeux l'ignoraient. C'est pourquoi je l'ignore et tu feras sagement de ne point chercher à la connaître. Ce qui vient de nos pères est bon à pratiquer ; ce qu'ils ne nous ont pas transmis ne vaut pas la peine d'être étudié et ne saurait conduire au bonheur : sinon, nos pères l'eussent étudié. Suivre une voie qu'ils n'ont point suivie, c'est, comme l'a dit le sage, « chercher la lumière dans un puits »... Mais parlons de ce qui nous occupe.

Son index osseux et desséché comme une branche morte montrait sur la page crasseuse les signes élémentaires qui servent de base première à l'étude des « caractères », les signes radicaux. Il expliquait posément qu'à ces radicaux exprimant des idées premières, des idées fondamentales, viennent s'ajouter d'autres signes : ainsi toutes les idées qui dérivent de l'idée fondamentale sont représentées par des caractères qui dérivent du même signe radical. Tao s'appliquait à tracer avec son pinceau des hiéroglyphes savants, et Neua célébrait l'intelligence vive, l'ardeur studieuse de son disciple.

La flamme de la lampe à opium montait, toute droite et fumeuse, dans le verre décoré d'inscriptions chinoises, dorait les pommettes saillantes et les joues creuses du vieillard, le front large de l'adolescent courbé sur son travail.

Thi-Teu s'immobilisait sur un coin de la natte et méditait. Elle tâchait, sans y parvenir, de voir clair en elle-même. La joie, la joie débordante qu'elle attendait de ce départ, maintenant résolu et prochain, elle ne la ressentait point. Toute sa peur des Génies irrités et menaçants s'était évaporée ; elle avait oublié son chagrin de n'être plus jeune, et pourtant

elle n'était pas tranquille ni heureuse. Un souci indéfinissable, une inquiétude sourde et dont la cause lui demeurait obscure, la troublait.

Seul, Hoc n'avait point changé. Toujours placide et désabusé, il avait conservé son sourire désenchanté et bon. Tout en raccommodant ses filets, il approuvait les éloges décernés à Tao et se réjouissait paisiblement de l'heure présente. L'avenir ne le tenait pas en peine. Pourvu que son père fût débarrassé de ses cauchemars religieux, pourvu que la pêche et le sampan de Van-Chéong ne cessassent pas d'assurer à la famille le riz de chaque jour et, par surcroît, quelques douceurs, peu lui importait le lendemain.

Las de graver dans sa mémoire les formes biscornues des caractères, Tao étirait ses bras en bâillant et disait :

— Raconte-moi une histoire, vieux père.

Neua se reprochait d'avoir imposé à son petit-fils un travail si ardu et si prolongé.

— Où avais-je la tête? — gémissait-il. — Voici que tu es fatigué, et peut-être ne dormiras-tu pas cette nuit. Nous autres, vieux, sommes étourdis et écervelés comme des enfants, comme des singes!

Pour distraire Tao et le récompenser de son application, il lui lisait une page de *Luc-vân-Tièn*, le poème philosophique, semé de sentences morales, que le peuple annamite regarde comme le plus magnifique joyau de son trésor littéraire :

— « Avant que vienne l'aube, nous lisons l'histoire des Tây-Minh et nous rions, voyant comme s'enchaînent les événements. Holà! vous autres, accourez tous, et écoutez...

» Devant la lampe nous lisons l'histoire des Tây-Minh et considérons comment s'enchaînent les événements : nous nous prenons à rire. Holà! vous autres, accourez et écoutez!

» Afin d'éviter les malheurs de l'avenir il faut demander au passé des enseignements : l'homme doit pratiquer la piété filiale, la femme doit être chaste et modeste.

» Dans la province de Dông-Thanh vivait un homme vertueux et bon; dès la première année de son mariage, il eut un fils, qu'il nomma Luc-vân-Tièn... »

Parvenu à l'âge de seize ans, Luc-vân-Tièn, qui vient d'achever brillamment ses études, demande à son maître l'autorisa-

tion d'aller voir sa famille. Il reviendra, ce devoir accompli, subir son examen. Il se met en route et, chemin faisant, apprend que des brigands ont enlevé une jeune fille, Nguyêt-Nga, et sa suivante. Il se jette sur les brigands, tue leur chef et disperse cette « troupe de fourmis, cet essaim d'abeilles ». A la vue de Nguyêt-Nga, l'amour le saisit au cœur : « Une parole, de vous, — lui dit-il, — et mille pièces d'or n'ont aucune valeur. »

Les jeunes gens s'offrent l'un à l'autre des poésies de cinq ou six vers et se séparent, Luc-vân-Tiên poursuivant son voyage et Nguyêt-Nga se hâtant vers le palais du préfet Kièu-long, son père. Mais Nguyêt-Nga a été, elle aussi, touchée par l'amour et l'image de son sauveur ne la quitte plus...

La flamme de la lampe crépitait, l'odeur de la mèche carbonisée emplissait la case ; Neua déposait le livre sur la natte et retirait ses besicles :

— Il est tard, — disait-il, — notre lampe va s'éteindre. Allons dormir ; demain le livre nous dira quels mots la fille de Kiêu-Long adressait aux montagnes et aux torrents qui voyaient sa douleur.

— Quelques lignes encore ! — suppliait Tao.

Neua demeurait inflexible et rentrait en riant dans sa petite chambre, et, le rideau retombé, ses enfants l'entendaient se parler à lui-même :

— La jeunesse est insatiable. Elle vide d'un trait les tasses de thé qu'on lui présente, elle lit en une nuit les plus longs poèmes...

Parfois, après le repas du soir, Tao accompagnait Hoc à la pêche. Ils suivaient en silence le bord de la mer, chassant devant eux des crabes attardés, éveillant au bruit de leurs pas les chiens tapis derrière les palissades. Au-dessus des toits, les pentes s'élevaient d'un jet vers les sommets perdus dans l'ombre, vers les maisons des Occidentaux, dont les fenêtres illuminées se projetaient sur le ciel. La brise couchait les buissons et les hautes herbes qui chuchotaient, et la montagne tout entière bruissait et geignait.

— Les Esprits parlent, — disait Tao.

— C'est le vent, — répondait Hoc, plus positif.

Mais le jeune homme secouait la tête : il était sûr que les Esprits s'agitaient. Le vieux Neua lui avait affirmé que toutes les rumeurs de la nuit étaient dues aux conversations et au vol des Génies : donc cela constituait pour lui un article de foi.

— Entends-tu, frère aîné, ces bruits d'ailes?...

— Quels bruits d'ailes?... Ce sont des feuilles de bambou que le soleil a grillées et qui se déroulent.

— On dirait qu'il vient quelqu'un sur nos talons : les algues craquent.

— C'est la corde de ton filet qui traîne. N'aie pas peur!

Tao n'avait pas peur : qu'aurait-il craint de ces êtres qui peuplaient la nuit tiède, puisque, par lui, sa famille adoptive allait rentrer en grâce auprès d'eux? Les ancêtres de Neua, certainement, veillaient sur lui, écartaient de son chemin les ombres étrangères ou hostiles, qui eussent pu, ne le connaissant pas et par pure malveillance, lui être nuisibles.

Dans le village, les cabanes des bateliers étaient seules obscures et endormies; la ruelle qui s'enfonçait entre les contreforts escarpés et sombres et qu'habitaient les artisans était encore éclairée et bruyante. Les chocs des marteaux sur les enclumes, les grincements des violons à deux cordes, les chants plaintifs et lugubres des musiciens mendiants arrivaient jusqu'aux oreilles des deux hommes cheminant sur la plage. De l'autre côté du col, dans la vallée où les baraques des tirailleurs étaient tapies, un tam-tam ronflait, tantôt roulant à grands battements espacés, tantôt précipitant ses pulsations saccadées et étouffées comme le tic tac d'une horloge.

Sur la baie, quelques rares sampans manœuvraient en silence, et, lorsque les chants et les ronflements du tam-tam s'apaisaient, Hoc et Tao percevaient le choc des avirons contre les tolets et le ruissellement de la houle séparée par l'étrave. Ils retroussaient leurs pantalons, entraient jusqu'à mi-jambes dans l'eau claire qui murmurait sur le gravier et grimpaient à bord de leur sampan. A coups de rames cadencés, ils filaient à travers la baie qui reflétait sur sa nappe immobile les étoiles palpitantes.

Ils voyaient défiler à bâbord les alignements de globes électriques, les bouches flamboyantes des fours, toute l'illumination de Hongaÿ-Mine, qui poursuivait son labeur nocturne au pied de ses falaises. Des rugissements de locomotives, des grince-

ments aigus de rails écrasés par les roues des wagonnets, des sifflements de soupapes épouvantaient Tao, qui jadis ne s'en fût pas ému, mais qui, instruit par Neua, découvrait dans le tapage infernal de cette usine flamboyante l'ouvrage des mauvais Génies, des *ma-couï* occidentaux.

La clameur de la mine, à mesure que le sampan s'éloignait, s'assourdissait en vagissements confus, que dominaient les notes nasillardes des clarinettes chinoises sonnant dans le village aux maisons de briques. La barque entrait dans l'ombre des rochers gigantesques, où l'eau avait la couleur de l'encre, où le silence était absolu et poignant; elle glissait entre les masses rigides qui semblaient prêtes à se rejoindre pour la broyer; des lianes s'accrochaient au toit du rouf, écorchaient les lames de rotin, fouettaient le visage des rameurs. Les remparts de roches s'ouvraient brusquement sur des couloirs ténébreux dont les parois montaient à pic comme les murs d'un puits et qui laissaient entrevoir des échappées de ciel et des semis d'étoiles. Ces couloirs s'élargissaient, s'évasaient pour former une sorte de lac où, comme des marabouts posés sur une patte au milieu d'une rizière nue, des rochers taillés en obélisques étaient plantés.

— N'est-ce pas là que vient s'ébattre le Dragon de Ha-Long? interrogeait Tao.

— Il n'y a pas de Dragon, — répondait Hoc paisiblement; — il n'y a qu'un serpent d'espèce inconnue et de dimensions extraordinaires que, de temps à autre, les gens de la côte et même les Occidentaux prétendent avoir vu. Peut-être existe-t-il. En tout cas, il n'est pas bien dangereux : as-tu jamais ouï dire qu'un sampanier du pays ait été croqué par ce serpent?

— Neua m'a raconté, — chuchotait Tao, — Neua m'a raconté des choses terribles et ton père ne peut mentir. C'est le Dragon qui, dans ses crises de colère, soulève les vagues de la baie et précipite les barques contre les récifs : elles se brisent, et les sampaniers sont dévorés par le Dragon. Ainsi Binh, le cousin de Cô-Haï...

— Binh s'est noyé, tout simplement, un jour de cyclone. Il n'y a pas de Dragon.

— Parle moins haut, frère aîné : peut-être est-il là qui nous épie... J'ai peur... N'as-tu pas peur, toi aussi?

— Non... Cependant j'aime mieux ramer sur la baie, en eau libre, qu'ici, sous ces rochers qui pourraient s'écrouler sur nous et nous anéantir... Nous voici arrivés.

Ils allumaient leur falot, déroulaient leurs filets et commençaient leur besogne muette. Dans l'eau funèbre que striait le courant, les étoiles miraient leur lumière vacillante; la nuit tressaillait tout à coup : une plainte de chauve-souris, un appel désolé de chat-huant qui finissait comme le râle d'un agonisant, un clapotis de vague de l'océan lointain et qui léchait les assises des blocs... Après quoi, le silence régnait de nouveau, plus solennel et plus angoissant dans les ténèbres palpitantes.

Parfois, au moment de partir pour la pêche, Tao s'écriait :

— Les Génies du Feu ont pris possession de la mer!

Des flammes luisaient sur les replis de la houle, semblaient pétiller avec l'écume du ressac; l'étrave du sampan traçait des sillons embrasés; des gerbes de feu jaillissaient au plat des avirons. Tao, penché sur le bordage, faisait couler entre ses doigts l'eau phosphorescente et répétait :

— Les Génies du Feu sont maîtres de la mer...

Ainsi les jours se succédaient et l'œuvre de Duong prospérait. Le sampan neuf allongeait sur son berceau de fascines sa quille courbe qui supportait l'étrave arrondie de la proue et l'étrave plus haute de la poupe. Les couples s'étaient ajustés l'un après l'autre sur la quille, dessinant la carcasse de la barque, comme des côtes dessinent l'ossature d'un thorax. Plus tard, Duong et Tao plaqueraient sur cette carcasse les planches qui seraient les muscles et la peau du sampan; plus tard, ils garniraient la coque de son pont, de son rouf, calfateraient les joints avec de l'étoupe et de la résine, peindraient le bordage et planteraient le mât. Mais l'époque de ces travaux était lointaine encore.

X

Au moment où Hoc commence d'appuyer sur la gaffe pour déséchouer le sampan et le détacher de la rive, une ombre dévale la grève inclinée et une voix flûtée s'élève :

— Est-ce toi, mari de Thi-Teu? Ta barque va-t-elle à Hongaÿ-Mine? Puis-je y prendre place?

— Qui es-tu? La nuit est tout à fait noire et je ne distingue pas ton visage.

— Je suis Cò-Haï.

— Embarque : tu t'assoiras à côté de mon père, sur le banc de l'avant.

Cò-Haï enjambe le bordage, s'assoit majestueusement sur la natte qui recouvre le banc, auprès de Neua. Devant elle est Tao, qui se détourne pour la saluer et se cambre pour donner le premier coup d'aviron, au signal de Hoc. Sous le rouf, quelqu'un remue et prononce des paroles de bienvenue sur un ton mécontent et pointu : c'est Thi-Teu.

— Toute la famille est donc assemblée? — interroge la voix mielleuse de Cò-Haï. — Allez-vous, comme moi, voir la fête des lanternes dans le village de la Mine?

— Non! — se hâte de répondre Thi-Teu.

— Oui! — répond le candide Neua.

Et les deux mots, quelque peu contradictoires, sont lancés avec un tel ensemble que l'étrangère en demeure interloquée. Elle se remet de son trouble rapidement et déclare avec calme :

— J'aurai donc le plaisir de m'y rendre avec vous, si toutefois vous m'acceptez.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous, petite sœur? Ma fille sera tout à fait heureuse d'avoir une compagne de promenade, et vous pourrez bavarder ainsi tout votre soûl : deux femmes ont toujours quelque chose à se dire. Tiens-toi bien : voilà que nous démarrons.

La barque s'arrache à son lit de galets et de sable avec une embardée furieuse et se dandine mollement. Puis, sous l'impulsion des rames, elle franchit d'un bond la ligne des brisants et marche à l'assaut des lames.

Le disque plein et blafard de la lune vient d'apparaître au-dessus du grand rocher qui surplombe Hongaÿ-Mine : la baie tout entière est baignée d'une clarté pâle et douce; le noir absolu du ciel s'adoucit en grisaille bleutée; les masses indécises des blocs attroupés à l'horizon s'enveloppent d'une buée argentée; une immense traînée lumineuse se déroule sur les eaux, une avenue scintillante et tremblante comme tracée

à travers la baie et qui semble fondre et diminuer à mesure que la barque s'élance vers elle... A bâbord, à tribord, d'autres sampans tanguent et roulent, dirigeant tous leurs proues vers la lune blême. Des rires d'enfants, des cris de femmes, des chansons de bateliers s'envolent de cette flottille.

— La fête sera très belle, — susurre Cô-Haï. — Que d'enfants sur ces barques! Et chacun d'eux a sa lanterne de papier. Dis-moi, toi qui rames sans souffler mot, dis-moi pourquoi, en cette nuit du huitième mois où la lune est pleine, les enfants s'assemblent dans les rues des villages et des villes avec des lanternes.

Sans ralentir son effort, sans en altérer la cadence, Tao confesse :

— Je n'en sais rien ; mais mon vieux grand-père te le dira, sœur aînée. Il le sait, lui.

Neua tourmente sa barbiche :

— Ne t'ai-je pas déjà raconté cette histoire, petit-fils?

— Mais non, père!

— Ah!... je croyais, je croyais avoir parlé de cela... Je t'en ai tant raconté, de légendes et de légendes!... Ma vieille tête s'en va... Eh bien, je te dirai pourquoi les enfants de notre peuple se promènent, en cette nuit du huitième mois, avec des lanternes en forme de poissons... Il y a longtemps, très longtemps, à l'époque où régnait en Chine la dynastie des Tongs, vivait un poisson prodigieux qui avait le don redoutable de se changer en homme. Et c'était alors un homme d'une espèce malfaisante, qui se glissait, le soir, dans les maisons, séduisait les jeunes filles et les emmenait avec lui dans son royaume d'algues et de corail. Et la désolation était sur tout l'empire de Chine. Mais un sorcier ingénieux inventa un stratagème pour mettre en fuite ce poisson *ma-couï* : sur son conseil, les Chinois accrochèrent tous les soirs devant leurs cases une lanterne en forme de poisson, et, dans cette lanterne, brûlait une petite lampe. Le poisson *ma-couï* allait de porte en porte et, devant chaque lanterne, il grommelait :

» — Oh! oh! ceci est la maison d'un frère, et voici son effigie : rien à faire dans cette maison!

» Et il s'en allait, et toujours et partout il voyait des lanternes; et derrière leurs auvents clos, les gens à tresse frot-

taient leurs pattes jaunes et se moquaient du poisson-homme. Et puis le poisson-homme mourut, et l'on n'eut plus besoin d'allumer au coucher du soleil les lanternes de papier, et on ne les alluma plus qu'une fois par an, une nuit du huitième mois, en souvenir du bon sorcier. Et on ne les découpa plus seulement en forme de poissons, mais les marchands en firent de toutes sortes, de toutes dimensions et de toutes couleurs. Et il n'y eut plus que les vieillards inutiles pour se rappeler l'origine de cette fête... Et mon histoire est finie.

La pointe du sampan, lancée d'un dernier élan, broie des cailloux et des varechs. D'autres embarcations viennent de toutes parts s'abattre sur la plage, toutes blanches et semblables, dans le clair de lune, à des cygnes. Des enfants lèvent, pour éclairer les arrivants, leurs poings fermés qui brandissent des lanternes. Des enfants surgissent des roufs, descendent des barques, pataugent dans l'écume, avec des éclats de rire, se bousculent comme de jeunes buffles, agitent les tiges de bambou à l'extrémité desquelles des lanternes se balancent.

La rue est pleine d'enfants et de lanternes. Et toutes sortes d'animaux en papier évoluent au-dessus de la foule : des crabes glauques qui dardent vers le ciel cendré leurs pinces ouvertes ; des *con ca lay*, — poissons volants dont les deux ailes sont plantées près des ouïes, — des *con ca nham cao*, — requins à tête en marteau, à la peau noire, lustrée comme du velours ; des *con ba ba*, — tortues de rivières, — qui branlent leur tête à bec de corne comme de vieilles aïeules ; des libellules, des sauterelles, des scorpions, des « mantes religieuses ». Et d'autres animaux encore, des bêtes redoutables, dont la carcasse légère se dandine au gré de la brise : — des tigres articulés qui roulent des yeux torves et claquent sinistrement de la mâchoire ; des panthères, des chats-tigres, des « ours à miel ». Les fils de pêcheurs enrichis promènent orgueilleusement de véritables chefs-d'œuvre : — des hexagones de toile huilée renfermant une cohorte de silhouettes découpées dans du carton ; sur le sommet de l'édifice une girouette est ajustée, qui met en marche les bonshommes de carton, et ceux-ci défilent en bon ordre sur la toile huilée. — Les fils de gueux se contentent de lanternes plus modestes, qu'ils ne cessent de brimbaler en braillant.

Les bambins vont et viennent, trottent et galopent, s'accrochent, roulent à terre, se relèvent et reprennent leur course. Et, devant les boutiques, les Chinois placides, carrés dans leurs fauteuils d'ébène à dossiers ajourés, croisent leurs mains grassouillettes sur leurs abdomens, et fument leurs longues pipes en contemplant avec béatitude la rue flamboyante. Derrière eux, leurs épouses aux yeux obliques, haussées sur des sabots peinturlurés, tendent leurs minois maquillés et poudrés vers les bambins hurlants et poussent des éclats de rire sifflants.

Point d'Occidentaux : ils ne savent pas que cette nuit est une nuit de fête pour la race chinoise et la race annamite. Leurs boys ne les ont point avertis, et tous sont enfermés déjà dans leurs maisons de pierres et de briques. Ceux d'entre eux que le sommeil n'engourdit pas encore perçoivent peut-être les échos des clameurs enfantines et s'étonnent de ce tapage insolite ; mais à quoi bon sortir, interroger les gens du pays ? Que pourraient-ils comprendre de plus, lorsqu'un interprète, reconnu dans la cohue et questionné, aurait répondu vaguement : « Oui : y en a fête *cái den*[1] ?... » Les jeunes coloniaux, qui ont tâché de s'instruire, les anciens, que des séjours prolongés en terre d'Asie ont renseignés, savent aussi qu'il ne faut point troubler de leur présence profane cette réjouissance indigène... Donc point de matelots ivres faisant tournoyer des matraques, point de soldats à épaulettes jaunes, bons garçons mais si facilement irritables, point de gendarmes à képis bleus, devant qui les trottoirs devraient se vider et les mandarins eux-mêmes souiller leurs babouches dans la boue du ruisseau ; point d'officiers, de ces officiers qui interrogent si indiscrètement, en langue annamite et avec un accent si cocasse, les bateliers et les *nha-quoué* sur leurs occupations. Pas de gêneurs, pas de curieux : la rue, où dansent, à la pointe des perches, les monstres de papier transparent, où moutonnent les crânes rasés des garçonnets et des petites filles, la rue au bout de laquelle veille, comme une sentinelle formidable, le haut rocher enguirlandé de lianes, la rue appartient aux Chinois et aux Annamites.

1. « C'est la fête des lanternes. »

Hoc n'a pas voulu quitter le sampan : il est blasé sur ces exhibitions, et il redoute, pour ses rames et pour son gouvernail, les visites des malandrins qui pullulent à Hongaÿ-Mine, les jours de fête. Tao et Neua se sont promenés, côte à côte, quelques instants; Cô-Haï et Thi-Teu les suivaient, échangeant quelques phrases banales sur la température, sur l'hiver proche, sur les robes bleues à soutaches blanches des Chinoises; puis elles se sont tues, ayant épuisé les sujets de conversation et rendues muettes par l'aversion instinctive qu'elles ressentent l'une pour l'autre.

Cô-Haï a profité d'une bousculade pour rejoindre Tao et s'isoler avec lui. Thi-Teu, qui prête maintenant l'appui de son épaule à Neua, voit, à quelques pas devant elle, la tunique traînante de la « femme aux dix mille bagues d'or » frôler la la pauvre veste de l'adolescent. Elle entend la voix zézayante et insinuante murmurer des paroles qu'elle ne peut distinguer, et le chagrin et la colère lui étreignent le cœur. Elle est tentée de s'élancer vers ces deux êtres, de les séparer brutalement : elle voudrait se jeter sur cette « femme d'Occidental », la défigurer à coups d'ongles, lui cracher au visage son mépris et sa haine. Tandis que ses lèvres se plissent pour des injures silencieuses, elle s'effraie de sentir bouillonner en elle cette tempête inattendue et qui la bouleverse. Elle s'efforce de prêter l'oreille aux propos que tient son beau-père, essaye de balbutier quelques mots incohérents, et des sanglots montent à sa bouche tordue et des larmes à ses paupières rougies.

— Enfants, enfants, — monologuait Neua, — merveilleux enfants, plus agréables aux tristes yeux des vieillards que les premiers bourgeons du printemps!... Fronts lisses, regards innocents, joues pleines, chair tendre et vermeille, menottes potelées!... Enfants!...

La main posée sur l'épaule de sa bru, il avançait à petits pas, enthousiasmé de l'allégresse enfantine.

— Regarde ce petit homme, — disait-il, — regarde comme il marche droit et raide, serrant les deux poings autour de son bâton. Ses parents ne sont pas fortunés : ils n'ont pu que fabriquer pour leur progéniture un misérable globe de papier huilé. C'est le père, sans doute, un homme d'instruction médiocre, un coolie illettré, qui a barbouillé sur les parois de

la lanterne ces caractères informes. Mais le bambin n'en a cure : il s'en va aussi fier et aussi gaillard que s'il avait, fixée sur son bambou, une lanterne de riche. Regarde : ses pupilles étincellent, sa poitrine se gonfle...

Très loin en avant, Tao chemine, en compagnie de Cô-Haï. Il passe inattentif et distrait devant les boutiques dont les laques et les dorures scintillent au reflet des veilleuses allumées devant l'autel du foyer. La rumeur joyeuse des enfants, qui l'a égayé une minute, ne parvient plus à ses oreilles. Il rêve qu'il est Luc-vân-Tiên, qu'il s'est mis en route à travers les plaines et les montagnes, qu'il a dispersé la troupe des brigands et délivré la blanche Nguyêt-Nga. Il répète tout bas les vers qu'il a prié Neua de lui redire jusqu'à ce qu'il les sût par cœur :

— « Et sans cesse Nguyêt-Nga pleure sur son sort. Elle quitte sa maison, elle se rend dans le jardin, parmi les fleurs; elle regarde la lune, et, saisie d'émotion au souvenir de celui qu'elle aime, s'écrie avec des sanglots :

» — Eaux ruisselantes, hautes montagnes! Quand pourrai-je entendre la voix de mon ami? Plus je pense à mon amour, et plus il est ardent. Je voudrais le chasser, mais rien ne peut l'arracher de mon cœur... »

Tao rêve, et Cô-Haï lui parle :

— Vois, petit frère, comme brillent mes bracelets. Vois les feux que jettent leurs pierres... Réponds-moi! Dors-tu?

Elle le secoue par la manche, et Tao la considère avec surprise.

— Que veux-tu, ma tante?

— Ne m'appelle pas ainsi : suis-je si vieille?... A quoi penses-u, baissant le front et comptant les briques du trottoir?

— A rien!

— Regarde comme la soie de ma tunique resplendit aux ueurs des lanternes.

— Oui... oui!

— Sois plus attentif et plus poli. N'aie pas l'air de dormir debout!... N'est-ce pas que mon turban de crépon lustré me va bien?

— Très bien! — proclame Tao, sans enthousiasme.

— Donne-moi la main : j'ai peur de tous ces polissons qui

gambadent : tout à l'heure ils se pousseront contre nous, ils peuvent déchirer mon pantalon. Donne-moi la main... Que ta peau est douce et fraîche! Mais la chair de ton bras est ferme et dure : tu es un solide garçon déjà.

Elle se détourne et constate que derrière eux il n'y a que des inconnus et des indifférents.

— Dis-moi, petit frère, es-tu heureux dans la maison de Neua?

— Très heureux.

— Neua t'aime bien?

— Je crois...

— Et Thi-Teu aussi?

— Elle m'aime comme une mère peut aimer son fils.

— Comme une mère, vraiment?

— Mais oui!

— Elle est une bien jeune mère, pour un si grand fils!

— Tu sais bien, sœur aînée, qu'elle n'est pas ma mère. J'étais abandonné, sans parents : la famille de Neua m'a recueilli, m'a vêtu, m'a nourri. Plus tard, quand nous aurons gagné les hauts pays, Hoc et Thi-Teu m'adopteront et je serai leur fils devant la loi et Thi-Teu sera réellement ma mère.

— Je ne dis pas le contraire. Mais ce n'est pas l'enfant qui sera sien plus tard qu'elle chérit en toi : c'est le bel adolescent que tu es.

Tao rougit violemment : il ne saisit pas exactement le sens perfide de ces propos, mais discerne cependant l'intention malveillante et s'irrite en lui-même contre cette femme odieuse. Ah! ce n'est pas ainsi qu'il se représente la suave Nguyèt-Nga!

— Pourquoi rougir? — poursuit Cô-Haï. — Suis-je la première à te dire en face que tu es beau? Pourquoi t'offenser de mes louanges, puisqu'elles sont méritées?... Réponds-moi, petit frère : d'autres femmes t'ont-elles dit, avant moi, que tu étais beau et que tu leur plaisais?

— Non... je ne me souviens pas... Qu'importe?...

Cô-Haï éclate d'un rire nerveux et saccadé elle serre davantage le bras qui essaye d'échapper à son étreinte.

— Qu'importe?... Tu as dit : « Qu'importe? » Alors, quoi? tu n'es qu'un tout petit enfant?... Va donc courir sur la

chaussée parmi les pareils, avec une lanterne en papier... Mais non : tu te moques de moi. Ces choses-là ne laissent pas insensibles les jeunes gens de ton âge... Dors-tu tranquille et calme aux heures chaudes de la sieste?

Il ne va pas profaner, en les racontant à cette effrontée, les songes délicieux qui peuplent son sommeil, les évocations de Génies et d'Esprits.

— Je dors à poings fermés, — répond-il paisiblement.

— Et la nuit?

— La nuit de même.

— A l'heure où descend le crépuscule, n'as-tu jamais rencontré sur la plage, devant la case de Neua, des couples enlacés, un jeune homme et une jeune fille, qui se tenaient par la main et se promenaient sans mot dire?

— Oui. Tous les soirs, quand je vais à la pêche avec Hoc, je croise des jeunes filles et des jeunes gens taciturnes qui vont deux par deux.

— Que penses-tu alors?

— Je pense qu'ils sont fiancés.

— Ah!... Et que font-ils, selon toi?

— Rien. Ils attendent qu'on les marie.

— Ah!... Et tu... tu ne les as jamais enviés?

— Non! — répond Tao en toute franchise.

Il est sincère : les choses de l'amour ne le tentent pas; l'afflux tumultueux des sens ne tourbillonne pas en lui; c'est un rêveur, et son rêve l'absorbe tout entier. Ces réponses incertaines exaspèrent Cô-Haï : elle suppose qu'elles sont dictées par un sentiment de dédain, et, dépitée, elle froisse les pans de sa belle tunique.

Elle va parler encore, mais Thi-Teu l'a rejointe et lui dit avec son sourire ambigu :

— Comme tu es demeurée longtemps avec Tao!... Je me figurais que étais partie avec lui, je ne sais où.

— Attends pour t'inquiéter à ce point qu'il soit ton fils devant la loi! — riposte Cô-Haï.

Sans ajouter un mot, elles suivent le vieillard et l'adolescent qui redescendent la rue. Des mendiants entourent la petite troupe : ils sont vêtus de loques déchiquetées; des ficelles malpropres leur servent de ceintures; ils s'appuient sur

de longs roseaux et portent, jetée par-dessus l'épaule, la besace classique. En chœur ils psalmodient, d'un ton larmoyant, des supplications et des prières. Cependant ils ne tendent pas la main et s'en vont sans que personne leur ait donné une sapèque. Dix pas plus loin, ils cernent un autre groupe de promeneurs et reprennent leur refrain gémissant.

— Qui sont ces hommes? — demande Tao, effaré.

— Ce sont des *Huong*, — explique le vieillard. — Leurs aïeux étaient mendiants. Eux se sont enrichis et ne vivent plus d'aumônes. Mais, cette nuit, pour obéir à la tradition, ils reprennent le sac et le bâton que portaient leurs pères et font semblant de mendier.

A l'instant où ils débouchent sur la plage, une petite voix de crécelle les somme de s'arrêter. Duong les rejoint, essoufflé et grommelant :

— Je cours sur vos talons depuis un bon moment : chaque fois que j'ai cru vous rattraper, ces maudits garnements se jetaient dans mes jambes, avec leurs lampions et leurs bambous. Et puis vous marchiez comme si vous aviez des ailes!... Venez dans ma maison, dans ma pauvre maison, goûter aux « gâteaux de la mi-automne ».

Assis sur une natte, ils ont mangé avec Duong les « gâteaux de la mi-automne », — des galettes rondes que fabriquent les pâtissiers chinois et qui renferment des amandes grillées.

Leur sampan, amarré devant la case de Duong, soulève sa proue au passage du flot et retombe en faisant jaillir des gerbes d'écume. La baie s'étale devant eux, bleuâtre et pâle, dans sa ceinture de blocs indistincts et de montagnes presque invisibles. La flottille des barques, où les lampions se sont éteints, s'éloigne dans le fin brouillard, au chant des rameurs. Sur la grève, où frissonnent, au souffle de la brise, les brindilles d'herbes et les algues sèches, le rocher de Hongay étend son ombre grise.

ÉMILE NOLLY

(A suivre.)

BEETHOVEN

MUSICIEN DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Il avait vingt-deux ans, et croyait n'en avoir que vingt (son père, pour prolonger sa carrière d'enfant prodige, l'avait rajeuni) lorsque, en 1792, il quitta définitivement Bonn, sa ville natale, et le *Vater Rhein* pour s'en aller à Vienne, capitale musicale où avaient régné tour à tour Gluck, Haydn et Mozart.

Nul n'était « peuple » autant que lui, fils d'une cuisinière et d'un chantre ivrogne. Mais d'heureuses fréquentations avaient suppléé à l'insuffisance de son éducation familiale. Il s'était initié aux beautés mystérieuses des poètes, — ceux dont la renommée naissait non loin de lui : Gœthe et Schiller, — ceux dont la gloire est éternelle : Homère, Shakespeare, et n'y faut-il pas ajouter ce Plutarque chez qui, toujours, il admira les exemples des grandes vertus ? — Déjà maître en son art, signalé par les prédictions favorables de Mozart, écouté avec bienveillance par Haydn, il avait composé de petites sonates, fort bien tournées, pour en faire hommage à son archevêque, — aussi des *Lieder*, imités, en la forme, des chansons populaires allemandes, les uns naïvement graves, à l'imitation des vieilles ballades légendaires, ou gaîment sentimentaux comme des *Ländler*, d'autres où se révèle précocement une nature sérieuse : — le *Chant du repos*, préférant à la douceur même de l'amour paisible le calme définitif qu'on ressent « dans le sein de la terre », — un *Chant de mai*, dont l'inspi-

ration fraîchement juvénile fait pressentir de loin le futur auteur de la *Symphonie pastorale*, — et cet autre plus significatif encore : *Der freie Mann* (*l'Homme libre*), dont les strophes poétiques ont la coupe bien allemande de la chanson encore aujourd'hui populaire : *Was ist des Deutsches Vaterland*[1] ? avec sa question et sa réponse encadrant uniformément chaque couplet. « Qui est un homme libre? » disait le premier refrain. « C'est, répondaient tour à tour les couplets, celui qui sait régler sa vie sans avoir souci du caprice des tyrans; — c'est celui qui n'hésitera pas à donner son bien et sa vie pour la liberté; — celui qui, sans regarder à la naissance ou aux titres, à l'habit de velours ou à la blouse, portera secours à son frère, — celui qui sait voir la mort en face. » Et, chaque fois, le dernier vers affirmait : « Celui-là est un homme libre[2]. »

Telles étaient les paroles qui, venant peut-être en écho des événements de France, faisaient vibrer l'âme de ce républicain instinctif, Ludwig van Beethoven.

A peine est-il parti, un habitant de Bonn écrit à mademoiselle Charlotte Schiller une lettre où il est parlé d'un jeune homme « duquel on peut attendre quelque chose d'accompli, car il est entièrement voué à ce qui est grand et noble », et qui se propose de mettre en musique, en traitant diversement chaque strophe, des vers lyriques publiés naguère par le frère de mademoiselle Schiller sous ce titre : *An die Freude* (*A la joie*[3]). Ainsi, dès 1792, le futur auteur de la *Neuvième Symphonie* projetait déjà de chanter en son entier développement l'*Ode à la Joie* de Schiller.

L'automne était commencé, et le voyage était résolu depuis plusieurs semaines. Le jeune artiste comptait en payer les frais avec l'argent promis par son prince.

Mais voici que les événements les plus inattendus étaient

1. « Qu'est la patrie de l'Allemand? »

2. Nottebohm, dans son *Catalogue thématique des œuvres de Beethoven*, dit que le *Lied* avec chœur : *Der frie Mann*, fut composé au plus tard en 1790 (remanié postérieurement). *Das Liedchen von der Ruhe* et *Mailied* font partie d'une série de 8 *Lieder* (Op. 52) qui pour la plupart appartienent à la plus ancienne production de Beethoven; ils ont été composés sur deux poésies, imprimées, la première en 1788, la seconde antérieurement encore, en 1778.

3. Lettre du 26 janvier 1793. — Voy. *Charlotte von Schiller und ihre Freunde* (*Charlotte de Schiller et ses amis*), III, 100.

venus, tel un éclat de tonnerre dans un ciel serein, troubler la quiétude de la résidence électorale. Les armées allemandes, qui s'en étaient allées faire une promenade militaire en France pour châtier la révolte de quelques exaltés et rétablir le pouvoir du souverain absolu, avaient, dès la première rencontre, reçu de leurs adversaires un accueil qui leur avait incontinent inspiré le dessein d'aller revoir leurs patries respectives. Mais les Français ne les avaient pas laissés regagner si tranquillement leurs casernes : ils marchaient à leur suite; c'étaient eux, maintenant, qui entraient en Allemagne! Le 22 octobre, ils étaient à Mayence. Ce fut une belle panique dans tout le pays rhénan. De Bonn, le Prince électeur s'empressa de faire transporter ses archives et sa caisse à Dusseldorf; lui-même alla se réfugier à Clèves.

Et, pendant ce temps-là, le jeune organiste de la Cour, dans l'embarras des préparatifs du départ, attendait, fort perplexe au milieu d'un tel désarroi, empêché de se mettre en route sans l'aide qui lui avait été annoncée. Ce fut là le premier effet que Beethoven ressentit des actes de la Révolution française.

Mais, bah! était-il homme à reculer? A Bonn, il n'avait plus rien à faire, puisque tout le monde en sortait : lors donc que les autres descendaient avec précipitation le cours du Rhin, lui, au contraire, le remontant, alla au-devant du danger prétendu.

Il partit en poste, se dirigeant bravement du côté où l'on se battait. A Coblenz, il traversa le fleuve : presque aussitôt, il tombait dans une troupe en armes. Son carnet de dépenses nous avertit de l'incident, par une note dont les termes ne sont pas sans bonne humeur : « Pourboire (au postillon) parce que le gaillard, sans crainte du danger de recevoir des coups, nous a fait passer au milieu de l'armée hessoise en nous menant comme un diable, — un petit *Thaler.* »

C'est dans les rangs d'une armée allemande qu'il s'était trouvé ainsi. Il est regrettable qu'il n'ait pas vu aussi l'armée française : elle lui aurait offert un spectacle qu'il n'aurait certainement pas oublié.

C'était le temps des premières ivresses goûtées dans les combats pour la liberté. Au moment précis où Beethoven continuait sa course sur Vienne, un autre corps de l'armée

de Valmy livrait la bataille héroïque et joyeuse de Jemmapes, où la seule tactique consista à marcher droit à l'ennemi en chantant *la Marseillaise*.

Froh, wie seine Sonnen fliegen...

Ainsi aurait pu chanter Beethoven, s'il avait achevé sa chanson à la joie : « Joyeux, comme ses soleils volent à travers le splendide champ du ciel, courez, frères, sur votre chemin, gaiement, comme un héros court à la victoire. » Rien ne saurait mieux que cette strophe de Schiller exprimer l'enthousiasme des soldats français pendant cette campagne. « Ils n'ont pas marché, ils ont volé », écrivait un de leurs chefs avec la grandiloquence de l'époque. Et, en marchant, ils chantaient.

Et les peuples les recevaient en amis, en frères, en libérateurs. Ils amenaient avec eux, a dit Gœthe, « la plus belle espérance qui ait jamais fait tressaillir poitrine humaine ».

Les Français en armes s'approchèrent; mais ils semblaient n'apporter que l'amour. Ils l'apportèrent, en effet, car ils avaient tous l'âme exaltée; ils plantaient avec allégresse les joyeux arbres de la Liberté. Les jeunes gens, les vieillards se félicitaient, et la danse joyeuse commença autour des nouveaux étendards.

Ainsi s'exprime un personnage d'*Hermann et Dorothée*. Le poète lui-même, parlant pour son propre compte, au soir de la bataille révolutionnaire, n'avait-il pas prophétisé l'ère nouvelle qui s'ouvrait dans l'histoire du monde? Chacun partageait son espoir. Le peuple d'Allemagne avait donné son cœur à la Révolution. Ceux même qui semblaient les plus rebelles finirent par céder. « On vit Kant, dit Michelet, marcher vers la route par laquelle venait le courrier de France... O humanité!... voir Kant s'émouvoir, s'inquiéter, s'en aller sur les routes, comme une femme, cherchant les nouvelles... »

Beethoven subit-il aussitôt cette attraction éprouvée par les esprits éclairés et généreux de son pays? Bien que nous n'ayons de cela aucun témoignage positif, nous en pouvons être assurés. Toute sa vie atteste qu'il partagea ces sentiments. Plus tard, à Vienne, il était connu pour son caractère frondeur : il s'expliquait librement sur les choses de la politique, sans

ménager le pouvoir, n'épargnait pas le souverain. On connaît l'anecdote de sa rencontre avec la famille impériale, à la campagne : il passe fièrement, au milieu d'elle, sans céder le pas, tandis que, sur le bord de la route, son compagnon de promenade, Gœthe, fait des révérences... Aussi n'eut-il jamais aucun titre officiel, aucune place rémunérée à la cour.

Et déjà, dans sa première jeunesse, il avait annoncé des dispositions toutes semblables, — lisant Plutarque donc, et s'éprenant des héros de la République romaine, composant son chant de *l'Homme libre* et se proposant de mettre en musique cette *Ode à la Joie* qu'on disait, à tort ou à raison, avoir été conçue par Schiller pour célébrer la Liberté : — d'après cette tradition, le poète n'aurait choisi le mot *Freude* (joie), au lieu de *Freiheit* (liberté), que pour s'épargner le souci d'être inquiété à cause de ses opinions. On y lisait, en tout cas, des vers d'une signification résolument révolutionnaire, telles ces apostrophes : « Délivrance des chaînes des tyrans! Mâle fiertédevant les trônes des rois! Un cœur sensible aux juges sévères! Générosité envers le scélérat; grâce sur l'échafaud! » La chanson, sous sa forme originale, s'achevait par ces mots : « Frères, buvez et chantez ensemble : *Que les pécheurs soient pardonnés, et que l'enfer ne soit plus!* » Même le vers où s'exprime avec une si mâle simplicité le vœu de l'humanité tout entière : *Alle Menschen werden Brüder*[1], en remplaçait un autre par lequel s'affirmait fortement la pérennité des distinctions de classes, avec la sympathie pour les plus humbles : « Les mendiants deviennent frères des princes. »

Au reste, toutes ces pensées étaient encore très vagues. Plus tard même, on pourra voir Beethoven, sous le coup d'impulsions irrésistibles, mais, en réalité, inconscientes, créer des œuvres de la portée, du sens desquelles il ne se rendra pas compte distinctement. Car c'est une des propriétés singulières de la musique : elle est un langage à la fois obscur et clair, incapable de représenter les idées concrètes, mais, comme l'a dit Wagner, en telle occasion qu'il eut de philosopher, — et, précisément, à propos de Beethoven, — « immédiatement compréhensible et sans l'intermédiaire d'aucune notion du monde

1. « Tous les hommes deviennent frères. »

extérieur » ; elle a, dit encore l'auteur de *Parsifal*, « son origine essentielle dans la conscience, et, par là, est en contact immédiat avec la pleine nature et participe à l'essence des choses ».

Ce sont là, il est vrai, spéculations sublimes, auxquelles Beethoven ne pensa jamais : il s'en tint à écrire ses neuf symphonies, et plusieurs autres chefs-d'œuvre. Pour l'instant, alors qu'il arrivait dans l'aimable et artiste ville de Vienne, jeune et rempli d'espoir, il ne songeait guère qu'à perfectionner ses talents, déjà fort avancés, à écouter, avec une déférence parfois impatiente, les conseils d'Albrechtsberger et du bon Haydn (bien peu révolutionnaire, celui-là, et se préoccupant aussi peu que possible des phénomènes essentiels, non plus que du rôle des concepts dans l'organisme interne de l'art), à jouer du *piano-forte* chez les princes, tout en accumulant, les uns sur les autres, menuets, variations et rondos.

Nous le voyons même, en 1796, mettre en musique des poésies patriotiques : un *Chant de départ aux citoyens de Vienne*, un *Chant de guerre des Autrichiens*, ce dernier déclarant : « Nous sommes un grand peuple allemand [1]... » Leurs mélodies sont écrites dans la forme populaire des chansons patriotiques allemandes en rythme de marche, dont le *Wacht am Rhein* est le type le plus célèbre ; la volonté d'y laisser dominer l'unisson des voix y est si manifeste, que parfois, pendant plus de la moitié du développement, l'accompagnement de piano se borne à doubler le chant en octaves sonores, sans y ajouter d'harmonie. Cela n'est point trop le style habituel de Beethoven.

Ces compositions, qui ne font pressentir en rien les symphonies futures, étaient destinées à soutenir l'ardeur guerrière des troupes qui s'en allaient, dans les plaines de la haute Italie, combattre l'armée de la République française commandée par le général de vingt-sept ans (tout juste une année de plus que Beethoven) qui portait le nom, inconnu hier la veille, de Napoléon Bonaparte.

Il ne pouvait pourtant pas s'empêcher d'obéir au courant

1. *Abschiedgesang an Wien's Bürger* (15 novembre 1796) ; — *Kriegslied der OEsterreicher* (14 avril 1797). Ces deux chansons, publiées en morceaux séparés (chez Artaria), n'ont pas été comprises dans la numération des œuvres de Beethoven. — Voy. Nottebohm, *Thematisches Verzeichniss* (*Catalogue thématique*), 1868, p. 177.

qui l'entraînait, et les occasions se présentèrent où il n'y put résister.

En 1798, Bernadotte, envoyé par le Directoire en mission diplomatique près la cour d'Autriche, vint s'installer à Vienne, un peu avec des allures de conquérant. Son séjour, qui fut bref, n'alla pas sans quelques agitations. Il fut là deux mois avant d'obtenir audience de l'empereur, et dut repartir aussitôt après avoir été reçu, à la suite d'une émeute qu'on l'accusa d'avoir provoquée en arborant le drapeau tricolore. Pendant son séjour, au dire de M. Frédéric Masson, l'hôtel de l'ambassade avait été le rendez-vous de quelques jacobins français et d'Allemands partisans de la Révolution. Au nombre de ses hôtes les plus familiers figuraient des musiciens, dont Beethoven. Schindler, écrivant cette partie de sa biographie d'après des souvenirs qui n'étaient pas les siens, ne craint pas de préciser : « L'idée première de la *Symphonie héroïque* doit, à proprement parler, être venue du général Bernadotte, qui engagea Beethoven à l'écrire en l'honneur de Napoléon. »

Présentée en ces termes, l'information de celui qui s'était donné pour titre de gloire celui d'ami de Beethoven, — mais il ne l'avait connu que plus tard, — ne peut être acceptée sans réserve.

C'est chez beaucoup de bonnes gens une douce manie de vouloir que les maîtres aient toujours besoin des suggestions d'autrui pour créer leurs chefs-d'œuvre. Du propos de Schindler à la conclusion que Bernadotte fut un peu l'auteur de la *Symphonie héroïque*, il n'y a qu'un pas. Il serait peut-être imprudent de le faire. Non, Bernadotte n'a pas invité Beethoven à écrire la *Symphonie héroïque*, ni même à consacrer aucune symphonie à la représentation musicale de Napoléon, — d'abord parce qu'en 1798 Beethoven n'avait écrit aucune symphonie, — ensuite parce qu'une si haute et si féconde pensée ne s'était formée encore dans l'esprit d'aucun maître, il est peu probable qu'un homme de guerre l'ait suggérée ! S'il était vrai que Bernadotte eût, par une parole quelconque, donné l'idée de prendre Bonaparte pour le sujet d'une œuvre lyrique, ce ne pouvait être qu'en songeant à une cantate, comme Beethoven en avait écrit en l'honneur de son empereur, ou bien à une fantaisie descriptive, sur le modèle

de *la Grande marche de Buonaparte en Italie*, de Steibelt, pour le forte-piano avec accompagnement de tambourin, — espèce de musique fort en faveur dans ce temps-là, et dont le succès devait être bientôt consacré par le chef-d'œuvre du genre : *la Bataille de Marengo*, *pièce militaire et historique*, où le piano imite le bruit du canon, les feux de peloton et les coups de sabre, prétend montrer « Kellermann chargeant à la tête de la cavalerie », où trois accords de septième plaqués sur la dominante indiquent que « le Premier Consul arrête le mouvement rétrograde », etc. — S'il advint qu'un jour Beethoven lui-même céda au faux goût qui avait dicté de pareilles sottises, ce ne fut pas celui où il conçut l'*Eroïca*.

Mais, s'il s'en tint à lui parler de Bonaparte, l'influence de Bernadotte sur ses déterminations futures fut pourtant efficace. Avec quelle avide curiosité Beethoven ne dut-il pas écouter l'homme qui, compagnon du héros, un peu son rival, était sorti des derniers rangs de l'armée républicaine, et maintenant combattait aux côtés du général en chef! Il l'entendit, sans doute, raconter les premiers efforts du petit officier corse, pauvre et sans appuis, arrêté dans sa carrière, presque au début, pour avoir eu l'imprudence de faire sa cour à Robespierre, destitué de son grade après Thermidor et jeté un moment dans les prisons contre-révolutionnaires, puis, un jour d'émeute, révélant son génie stratégique en tirant le canon sur des royalistes qui marchaient sur la Convention, choisi enfin par un ancien membre du Comité de Salut public, Carnot, pour commander l'armée d'Italie, et dès lors, à la tête de ses braves, — la plupart anciens soldats de 92 et de 93, — entrant dans la gloire, la gloire éclatante, passant partout en triomphateur, dictant ses lois à l'Europe, et, finalement, imposant la paix. Beethoven admirait cette élévation soudaine au-dessus d'un point de départ si bas. « Ses idées démocratiques en étaient flattées », a dit un de ses contemporains. Il considérait Bonaparte comme étant l'homme issu de la Révolution française et celui qui en incarnait le plus grandement l'idée.

Au reste, Bernadotte parti, Beethoven se remit à composer de la musique pareille à celle de ses prédécesseurs, y ajoutant seulement l'accent qui lui était personnel, et, par une disposition

naturelle de son esprit, élargissant les formes et tendant à les libérer de certaines entraves dont les meilleurs parmi ses devanciers avaient accepté la gène sans trop murmurer. Sa renommée grandit, — et déjà il ressentait les atteintes du mal qui allait l'isoler du monde.

C'est alors qu'il fit, lui aussi, son rêve de conquête. Il avait déjà produit plus de la moitié de son admirable livre de Sonates pour piano, — cette Bible —, quand il fit à un artiste ami la déclaration suivante :

— Je ne suis pas content jusqu'ici de mes ouvrages ; à partir de maintenant, je veux suivre une nouvelle voie.

L'œuvre par laquelle il ouvrit cette voie nouvelle et d'une largeur inusitée fut sa troisième symphonie. Et, pour réaliser sa conception, il prit pour guide et pour modèle le personnage qui symbolisait à ses yeux la plus grande puissance de l'effort humain, le général Bonaparte, devenu maintenant — tel un héros de Plutarque — le Premier Consul de la République française.

On connaît l'histoire. Beethoven commença la symphonie dans le courant de l'année 1803 et l'acheva au printemps de 1804. C'était l'époque de la pleine prospérité de Napoléon Bonaparte : celle où il s'occupait de réorganiser la vie intérieure de la France et d'achever ainsi l'œuvre de la Révolution. Beethoven lui destina son œuvre. Plusieurs de ses amis virent sur la table la partition achevée ; en haut de la feuille du titre était écrit ce nom : BONAPARTE ; en bas : LUIGI VAN BEETHOVEN ; pas un mot de plus. Mais, un jour, Ries (qui a rapporté ces détails) vint annoncer à Beethoven que Bonaparte venait de se faire proclamer empereur. Là-dessus, il se mit en colère, et s'écria :

« Ce n'est donc rien qu'un homme ordinaire ! Maintenant il va fouler aux pieds tous les droits de l'humanité et ne sera plus que l'esclave de sa seule ambition ; il voudra s'élever au-dessus de tous les autres et deviendra un tyran. »

Beethoven alla vers la table, saisit le feuillet, le déchira et le jeta par terre. La page fut écrite de nouveau ; ce fut ainsi que la symphonie reçut son titre définitif : *Sinfonia Eroïca*[1].

1. Quelques biographes ont erré sur l'époque à laquelle il faut rapporter

Voilà qui est parfaitement clair, — si l'on veut comprendre. — Beethoven, ayant résolu d'élever son art à des hauteurs jusqu'alors insoupçonnées, s'était mis sous le patronage de l'homme qui, de son côté, paraissant combattre pour les idées les plus chères au cœur de l'artiste, était parvenu au plus haut point parmi ceux de son temps et de son pays. A peine le compositeur eut-il achevé son œuvre, il apprit l'indignité de son patron. Mais la pensée initiale subsistait. Et qu'était cette pensée? Celle de l'effort puissant et généreux de l'être humain vers l'émancipation, vers la lumière, vers l'avenir. L'individu disparaissait; mais il restait, représentant l'idée, la collectivité qui en avait assuré le triomphe, le peuple de France qui avait fait la Révolution. C'est lui le véritable héros de l'*Héroïque*.

Il importait de bien déterminer ces conséquences : entrevues par quelques-uns, elles n'avaient pas encore été affirmées avec l'assurance qui sied à la certitude. Il est d'ailleurs si facile aux esprits peu attentifs de s'y tromper! On sait généralement que la *Symphonie héroïque* a été conçue en l'honneur de Napoléon — et Napoléon, c'est le vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna, le martyr de Sainte-Hélène. — Mais non : le héros de Beethoven n'est pas le protagoniste de la resplendissante épopée impériale; c'est le jeune officier qui, sorti des rangs de l'armée de la République, fut choisi par la destinée pour la conduire à la victoire. Or c'est là, nous apparaît-il, un point de vue assez curieusement allemand. Deux maîtres, les plus puissants que leur pays ait produits après Beethoven, Schumann, Wagner, ont chanté Napoléon, à leur tour, quand ils mirent en musique le *lied* d'Henri Heine : *les Deux Grenadiers*. Lorsqu'ils arrivèrent à la strophe finale qui ranime, au jour de la défaite, le souvenir lointain de l'épopée glorieuse, quel est le chant qui leur revient à l'esprit, à tous deux, comme s'ils s'étaient concertés? *La Marseillaise*, l'hymne de guerre de la Révolution. Ils identifièrent l'Empereur avec elle. — Cette intuition n'a d'ailleurs pas empêché Wagner, qui a écrit des pages si pénétrantes sur les autres symphonies de Beethoven,

cet incident historique : ils la diffèrent jusqu'au couronnement, c'est-à-dire à décembre 1804. Mais c'est en mai que Napoléon fut proclamé empereur, et cette date s'accorde parfaitement avec celles de la composition et des premières exécutions de la *Symphonie héroïque*.

de ne rien comprendre à la conception de l'*Héroïque*. Après avoir rapporté en quelques mots l'anecdote relative à la dédicace arrachée, il ajoute :

Et que tirons-nous de cette indication pour le jugement d'un des monuments les plus merveilleux de la musique? Pourrons-nous par là nous expliquer seulement une mesure de cette partition? La seule tentative ne nous en apparaît-elle pas comme une pure folie?

J'espère arriver à démontrer que cette tentative est, au contraire, des plus raisonnables; mais, pour aboutir à ce résultat, il faudra établir que l'œuvre de Beethoven a été inspirée par des idées françaises, et, qui plus est, celles de la Révolution : c'est là une thèse qui ne pouvait être sympathique à Wagner, surtout dans l'année 1870, où il rédigea son étude sur Beethoven. Il aimait mieux fermer les yeux. Essayons nous, de les ouvrir.



Le Héros! C'est Beethoven qui a donné à ce mot sa signification moderne. Auparavant, un héros était un homme qui, les armes à la main, ne craignait pas d'exposer sa vie pour défendre la cause, quelle qu'elle fût, en faveur de laquelle il combattait. La musique qui lui convient, à ce héros, est celle des trompettes et des tambours, sans plus. Plus tard, Carlyle, prenant, plus ou moins consciemment, son bien où il le trouvait, — c'est-à-dire chez Beethoven, — élargit le sens du mot, et montra les héros comme « les conducteurs des hommes, les modeleurs, les types, et, en un sens large, les créateurs de tout ce que les masses humaines en général se sont efforcées de faire ou d'atteindre... Toutes les choses, que nous voyons accomplies dans le monde sont proprement le résultat matériel extérieur, la réalisation pratique et l'incarnation des Pensées qui habitent dans les Grands Hommes envoyés en ce monde. » Pour les chanter dignement, ceux-ci, il ne faut pas moins que le prestige de l'harmonie beethovenienne.

Malgré sa tendance individualiste, Carlyle, qui n'avait pas répugné à comprendre Jean-Jacques Rousseau parmi ses héros (pour Napoléon, cela va sans dire), ne craint pas non plus

d'y joindre ce héros collectif qu'il nomme le Révolutionnarisme moderne. — Beethoven eût été digne de figurer dans le groupe; mais n'aurait-ce pas été trop demander à un homme de lettres que d'exiger qu'il fît place à un musicien dans sa galerie des grands initiateurs?

Un biographe déjà cité, Ries, qui connaissait bien les idées du maître, a écrit que Beethoven, pour ses compositions instrumentales, « se donnait toujours un sujet, bien qu'il ne cessât jamais de rire ou de s'indigner des *peintures musicales* ». S'il fallait préciser le « sujet », ou, — préfère-t-on ce mot? — rédiger le « programme » du premier morceau de la *Symphonie héroïque*, il suffirait de transcrire la définition du Héros de Carlyle : ce n'est point « une peinture »; c'est l'énoncé de pensées que la musique est parfaitement apte à transmettre, en son langage « immédiatement compréhensible ».

Considérons le premier morceau, le plus développé, sans doute, de tout le répertoire symphonique.

D'abord le thème principal, — huit notes arpégeant l'accord parfait du ton, — une de ces « mélodies élémentaires » (*Urmelodien*), comme Wagner en a retrouvé parfois, qui, tirées du fond de l'être, savent en traduire les plus profondes aspirations. Qu'importe si Mozart, dans un petit opéra-comique de sa jeunesse, avait écrit déjà presque le même dessin : est-ce donc l'arrangement de ces quelques notes qui peut compter ici? Non : toute leur valeur réside dans le sentiment intime qui y est contenu, et dont le développement va bientôt faire éclater la puissance. Ce motif, chanté par les basses, sorte de fanfare austère et grave, c'est celui de l'action énergique, décisive. Et tout de suite y répond — par très peu de notes encore, mais si différentes, à l'autre extrémité de l'échelle sonore! — un chant où s'exhale une ardeur passionnée, haletant, presque plaintif. C'est, parallèlement à l'effort de la volonté, le sentiment, le cœur, — les grandes pensées en viennent, — qui veut participer à l'acte héroïque. Ainsi, en douze brèves mesures, l'idée de l'œuvre entière est déjà complètement exposée.

Mais quelle surabondance de substance musicale va faire suite à la concision de ce début! Les dessins secondaires se pressent, se multiplient, se renouvellent, puis viennent se placer au premier plan, incessamment chassés par d'autres qui surgis-

sent à leur tour. La symphonie est construite suivant les règles et conventions du genre, et parfois il apparaît que Beethoven n'est pas entièrement libéré de celles-ci : on rencontre ainsi, au passage à la dominante, un court motif, — trois notes circulant d'instrument en instrument, — qui sent bien encore son XVIII[e] siècle : il ne fait d'ailleurs que passer. Mais quant au mouvement général, tout y est ardeur fièvreuse, mâle fierté, tout donne une impression continue de marche en avant, toujours plus avant. Les traits de violons cinglent, déroulant de longues périodes dont les entraînantes cadences font pressentir le triomphe qui déjà s'annonce ; les rythmes s'entre-choquent ; des accords saccadés, jetés de deux en deux temps pendant que la mesure se poursuit à trois, portent le trouble dans l'eurythmie : c'est la lutte acharnée, mais valeureuse, justifiée par le fervent désir de vaincre pour la cause. Au milieu de la symphonie, le tumulte est à son comble. Berlioz l'a décrit en ces termes :

Quand, au rythme heurté, viennent se joindre certaines rudes dissonances, comme celles que nous trouvons vers le milieu de la seconde reprise, où les premiers violons frappent le *fa* naturel aigu contre le *mi* naturel, quinte de l'accord de *la* mineur, on ne peut réprimer un mouvement d'effroi à ce tableau de fureur indomptable. C'est la voix du désespoir et presque de la rage. Seulement on peut se dire : « Pourquoi ce désespoir ? Pourquoi cette rage ? » On n'en découvre pas le motif.

En effet, avec les idées que nous savons avoir été celles de l'auteur de la *Fantastique*, celui-ci ne pouvait trouver à ce passage aucun sens distinct. Le Napoléon de Berlioz est si différent de celui de Beethoven ! Mais la difficulté disparaît si l'on adopte l'interprétation que nous proposons et qui fait du premier morceau de la *Symphonie héroïque* une évocation, harmonieuse jusqu'en ses dissonances, de la lutte gigantesque d'un peuple armé pour la conquête de ses droits.

Et, en définitive, c'est à lui, ce peuple héros, qu'appartiendra la victoire. Dans l'éclatante péroraison, digne couronnement d'une telle œuvre, le premier thème, le « motif de l'action », si souvent énoncé dans les développements antérieurs, surgira de nouveau, triomphal, proclamé par les trompettes,

dans la montée de tout l'orchestre qui veut chanter la joie de la conquête enfin réalisée.

Ainsi le premier morceau de la *Symphonie héroïque* suffit à lui seul pour nous imposer la conviction que l'œuvre, en sa puissante universalité, ne peut être réduite aux proportions d'un simple portrait musical, ce portrait fût-il celui de Napoléon.

Voici maintenant la *Marche funèbre*. Déjà nous avions entendu des sons plaintifs : c'était dans l'accalmie qui succédait au terrible tumulte. Il y a toujours des larmes après les batailles. Une marche funèbre a donc sa place marquée ici.

Le titre nous apprend qu'elle est destinée à célébrer le souvenir d'un grand homme. Quel est ce grand homme? « Napoléon », nous répond-on en chœur! Mais en vérité il faut être doué d'une confiance un peu naïve pour le croire. Ce n'est pas trop l'usage de composer des marches funèbres en l'honneur de gens aussi parfaitement vivants qu'était Napoléon en 1804, et, quelque peu de considération que nous puissions avoir pour l'esprit d'à-propos de Beethoven, il nous est difficile d'admettre qu'il ait eu l'idée de dédier à un homme de trente-cinq ans, si voué à l'immortalité qu'il fût, le chant de deuil destiné à perpétuer sa mémoire!

C'est donc, encore une fois, le Héros idéal qu'il eut à la pensée.

Ne cherchons pas à l'identifier avec un personnage réel, Mais rappelons-nous que, parmi les fêtes et cérémonies de la Révolution française, rien n'eut un plus grand caractère que les honneurs rendus aux morts. Cherubini a composé pour la mort de Hoche une musique funèbre d'une réelle beauté. Mais, surtout, c'est dans les débuts de la Révolution que les manifestations de cette nature offrirent, par leur spontanéité même, l'aspect le plus émouvant. Aux obsèques de Mirabeau, la *Marche lugubre* de Gossec causa dans le peuple une impression profonde. « Les notes, détachées l'une de l'autre, brisaient le cœur, arrachaient les entrailles... » Pourrait-on souhaiter un mot d'une application plus juste, et la marche funèbre de Beethoven n'est-elle pas la musique qui résume le mieux le sentiment dont le peuple était pénétré dans ce jour de détresse? « Les haines semblaient suspendues, — dit un autre

témoin, — et un morne silence témoignait les regrets universels... Le peuple gourmandait jusqu'à la légèreté de l'âge qui ne permettait pas de se livrer au recueillement... Les mères montraient le cercueil à leurs enfants. » Ce dernier geste d'élévation, il me semble en retrouver la correspondance dans un passage de la symphonie : c'est presque à la fin, quand, modulant soudain en *ré bémol* les altos et les seconds violons martellent fortement deux notes dont le rythme saccadé représente la démarche pesante du cortège; sur cette trame, les premiers violons viennent poser un chant non encore entendu, dont la ligne pure s'infléchit et se relève tour à tour, et dont l'expression féminine vient atténuer pour un temps la rudesse de l'universelle douleur. « Les mères montraient le cercueil à leurs enfants!... » C'est l'impression lointaine, mais puissante, de ces spectacles de la vie révolutionnaire, que Beethoven, conscient ou non, a fixée dans ces pages, — et l'on peut dire qu'avec la *Symphonie héroïque* il a réalisé, en un chef-d'œuvre définitif, l'œuvre d'art dont les Gossec et les Méhul avaient eu l'intuition première, mais qu'ils avaient seulement ébauchée.

Passons au *Scherzo*. Encore un morceau à propos duquel les commentateurs ont fortement battu la campagne! L'un en dégage des souvenirs d'Homère, tandis qu'un autre croit y distinguer une charge de cavalerie : un troisième cependant n'y voit qu'un morceau d'allure fantastique et un caprice de la fantaisie beethovenienne.

Regardons au fond des choses, c'est-à-dire à la musique même, et au milieu d'où elle est sortie.

Nous percevons d'abord une rumeur qui semble celle d'une foule lointaine. La voix grêle du hautbois, après quelques instants, s'y vient superposer, détachant à l'aigu quelques notes d'allure décidée. On a cru reconnaître dans ce thème une chanson populaire, dont on a désigné le titre : cela n'est pas, les deux mélodies sont toutes différentes; mais quelque chose peut être retenu de l'observation, car le motif de Beethoven a le ton populaire et familier d'un air qu'on aime à siffler en marchant. Il s'arrête bientôt, tandis que la rumeur persiste. Plusieurs fois de suite il reparaît, joué par divers instruments et dans différents tons, puis il éclate enfin, joyeux,

toujours avec cette allure d' « en avant » qui est la caractéristique de toute la symphonie. — Connaît-on un seul autre scherzo qui réponde à cette description? Je pense que non, et c'est pourquoi je peux supposer que celui-ci doit avoir une signification particulière. Nous ne sommes pas encore assez bien fixés pour savoir laquelle. Voyons la suite.

C'est le trio. Et, dès le premier temps, nous entendons un accord énergique attaqué par trois cors. Trois cors? Qu'est-ce que cette autre nouveauté? Jusqu'ici aucune symphonie n'en avait admis plus de deux. — C'est que deux cors ne sont pas assez pour ce que Beethoven veut dire : il suffit d'écouter les harmonies qu'ils déroulent pour se rendre compte que les cors ne sont pas seulement pour lui des instruments de musique : ce sont des personnages. Ils chantent, et il nous semble qu'il serait facile d'adapter des paroles à leur chœur viril. Ils chantent, et, ici encore, les gestes s'élèvent, non dénués d'emphase : suivez cette montée audacieuse jusqu'à la note la plus aiguë par laquelle s'achève la période mélodique. Nous croirions entendre les trois Horaces venant faire, sur des glaives, comme dans le tableau de David, le serment de vaincre ou mourir, — ou, mieux encore, les volontaires de 93, s'avançant par groupes ternaires, comme dans les chansons populaires et les épopées, pour répondre à l'appel de la patrie en danger. Ainsi l'ensemble s'éclaire : c'est un tableau de foule et de mouvement populaire, dans le Paris de la Révolution, que Beethoven a tracé. Le maître, qui ne vint jamais à Paris et ne perçut des événements qu'un écho lointain, en eut une intuition si vive qu'il en donne l'impression la plus immédiate et la plus vivante.

Quant au finale, c'est à sa contexture même qu'il faut demander le secret de la pensée de Beethoven : il est l'ébauche du finale de la *Symphonie avec chœur*.

Jetons un coup d'œil rapide sur l'architecture de ces deux monuments sonores.

C'est d'abord la même attaque violente et tumultueuse des instruments, aboutissant à l'exposition d'un thème qui se développe en variations successives. Puis une marche guerrière se dessine, au rythme énergique et à la physionomie farouche dans l'*Héroïque*, plus alerte et enthousiaste dans l'*Ode à la Joie*; et, si le chœur donne une ampleur colossale à cet hymne

à l'Humanité : « O millions d'êtres, tenez-vous embrassés! Que le monde entier reçoive ce baiser! » l'orchestre, avec moins d'envergure, s'élève encore aux régions les plus hautes dans le *Poco andante*, qui, à la place correspondante dans l'œuvre orchestrale, reprend, en le grandissant démesurément, un thème d'une ineffable expression de tendresse, semblable à un chant d'amour fraternel. Enfin les deux œuvres s'achèvent par une péroraison où exulte avec un égal entrain le thème principal qui perd, de part et d'autre, toute gravité pour représenter l'exaltation de la joie populaire[1].

En même temps qu'il laissait pressentir ainsi son développement futur, Beethoven, dans ce finale, se rattachait à son passé : nous en trouvons la preuve certaine dans les emprunts significatifs qu'il fit à ses compositions antérieures. Des variations pour piano[2] lui ont fourni l'exposition. Ne croyons pas qu'il ait agi sans raison en puisant dans cette œuvre d'apparence essentiellement technique : celle-ci ne vaut pas seulement par la virtuosité. Une variation (est-ce bien une variation? ne serait-ce pas plutôt le thème lui-même?) provenait d'un autre ouvrage encore, et — qui le croirait? — d'un ballet! Mais non pas un ballet ordinaire : son personnage principal est Prométhée. Non pas le Titan vaincu et voué au supplice par des dieux jaloux, mais le héros (c'en est un, certes!) dans l'ivresse de la création [3]. Le finale fait assister le spectateur à son triomphe. Ne doutons pas que, par cette conclusion dansante, Beethoven ait voulu exprimer la joie du créateur d'hommes contemplant avec amour les êtres issus de son génie. Or le thème est celui-là même qu'il fit passer d'abord dans ses variations pianistiques, puis auquel il assigna sa place définitive dans la *Symphonie héroïque*. Nous savons quel pur et grave développement il y

1. Ce rapprochement entre les finales des deux symphonies a été déjà fait et développé par Octave Fouque dans son livre : *les Révolutionnaires de la Musique*.

2. *Variations pour le Piano-forte* (avec fugue), op. 35.

3. Le scenario du ballet d'action pour lequel Beethoven a écrit sa partition de *Prométhée* a été perdu; mais les titres sous lesquels celle-ci fut publiée successivement (en allemand et en italien) suffisent, à défaut d'autres textes, à nous faire connaître dans quel esprit la légende a été comprise par les auteurs : *Die Geschöpfe des Prometheus*, — *Gli Uomini di Prometeo* (*Les Créatures de Prométhée*, — *les Hommes de Prométhée*).

a fourni. L'air de ballet est devenu là un hymne d'un caractère hautement religieux. C'est ainsi que Beethoven, dans le premier travail de son génie, sut exhaler les sentiments de tendresse juvénile qui emplissaient son cœur pour tous les êtres, — en attendant qu'il trouvât, comme il devait le faire plus tard, les accords sublimes inspirés par les vers de Schiller : *Alle Menschen werden Brüder*, l'hymne puissant et radieux à l'universelle fraternité.



Après qu'il eut achevé la composition de la *Symphonie héroïque*, Beethoven entreprit celle d'un opéra. Le sujet lui plaisait : il venait encore de France. Le livret était l'adaptation d'un opéra-comique représenté au Théâtre Feydeau en l'an VI, sous le titre de *Léonore ou l'Amour conjugal*; ses auteurs étaient Bouilly, célèbre en son temps par ses vertueux et verbeux *Contes à ma fille*, et Gaveaux, dont le chef-d'œuvre musical a nom : *le Bouffe et le Tailleur*.

On a conté que Beethoven, assistant un jour à la représentation de cette pièce, avait manifesté un véritable enthousiasme, et qu'à la fin, comme le compositeur se croyait l'objet de ces transports, il l'aurait accueilli avec ce compliment : « Votre opéra me plaît ; je veux le mettre en musique. » L'anecdote est fausse, comme presque toutes les anecdotes. Elle appartient aussi à la catégorie de celles dont on a pu dire qu'il n'y a rien de plus vrai que ce qui n'est pas arrivé. Dans le poème de *Léonore*, Beethoven trouvait l'écho des plus nobles aspirations de sa grande âme : dévouement, abnégation, foi en la justice et en l'amour. Il ne manquait plus que sa musique pour que l'œuvre fût complète : il l'écrivit.

Beethoven aimait. Il était aimé. Les doux aveux avaient été échangés. Un jour, il dit à celle qu'il appelait son immortelle bien-aimée : « J'écris maintenant un opéra. La principale figure est en moi, devant moi, partout où je vais, partout où je reste. Jamais je n'ai été à une telle hauteur ». Mais avec un tel homme il était fatal que l'amour fût cause de perpétuelles désenchantements. Beethoven n'épousa pas celle qu'il aimait. Et les accents qu'il prête à Léonore ont plus d'austérité que de

tendresse. Le sous-titre de son opéra aurait dû être : *le Devoir*, non *l'Amour conjugal*. Devoir accompli avec une ardeur joyeuse, assurément, mais subordonné plutôt au désir de l'acte de justice que déterminé en son accomplissement par l'attraction mutuelle de deux cœurs aimants.

Fidelio est, par excellence, une œuvre d'émancipation. Tout le drame se déroule dans une prison, — une Bastille, — au fond de laquelle gémit un innocent. La trompette qu'on entend retentir dès l'ouverture. — ce miracle de la symphonie représentative, que Wagner a dit être « le drame lui-même à sa plus haute puissance », — n'annonce pas seulement la venue d'un ministre bienfaisant : elle proclame la chute de cette Bastille; elle sonne la fanfare de la délivrance.

Combien la musique s'élève quand les paroles auxquelles elle est associée sont vraiment dignes d'exprimer la pensée de Beethoven! « Un frère vient parmi ses frères... », dit au dénouement le personnage qui vient assurer le triomphe de la justice. Ces mots sont tout son rôle; mais le chant qui les traduit a une si noble expression que le type est posé d'un seul trait.

Mais, surtout, que soit prononcé le nom de Liberté : aussitôt Beethoven entre en extase! Le premier chœur entendu dans *Fidelio* est un chant de prisonniers auxquels on a permis un moment de respirer l'air et voir la lumière du jour. Sur un dessin qui ondule à l'orchestre et dont l'agitation contenue semble correspondre à un tressaillement intérieur, les voix font entendre une harmonie douce et discrète, par laquelle s'exhale le sentiment de bien-être des âmes captives qui, au contact du plein air, de la nature, à la vue du ciel, ont, un moment, l'illusion d'être délivrées.

Et quand, à la conclusion finale, toutes les voix s'unissent et s'élancent en un ensemble puissant, ce n'est plus seulement l'événement heureux de l'affranchissement d'un captif qu'elles publient. mais il semble que l'humanité tout entière chante avec elles l'hymne de fraternité et de joie.

Beethoven fit ensuite la musique de scène pour l'*Egmont* de Gœthe. Il y a là des chansons, des entr'actes, des mélodrames, qui ne représentent d'abord que l'extérieur de l'action. Mais

courons au dénouement. Egmont va mourir, vaincu dans la lutte pour sa juste cause. Avant que sonne l'heure fatale, il dort avec calme : un rêve suprême lui fait apparaître l'image de la Liberté. La musique nous en dit là-dessus bien plus que n'avait demandé Gœthe. Au cours de la symphonie, dont les purs accords évoquent comme une sereine vision d' « au-delà », une fanfare éclate en apothéose. Ici la partition dit en propres termes : « L'entrée des trompettes annonce la conquête de la liberté pour la patrie. » Et c'est bien mieux à la fin. Interrompant brutalement le songe, un roulement de tambour a réveillé le condamné : le bourreau est là ; Egmont va le suivre. Quelle musique accompagnera son adieu? Est-ce une marche funèbre? Meyerbeer n'y eût pas manqué : voyez *Struensée*. Mais Beethoven avait d'autres idées sur l'art et sur la destinée. Aux dernières paroles que prononce le héros répond, éclatant dans toute sa splendeur, la *Siegssinfonie* (*Symphonie de Victoire*), qui déjà avait servi de péroraison à l'ouverture, page concise et fougueuse, où l'orchestre tout entier semble se soulever dans un violent élan de révolte.

C'est par une symphonie triomphale que Beethoven a voulu saluer la mort d'un martyr de la liberté.

Certains critiques, hantés par l'histoire de l'*Héroïque*, ont voulu voir dans la *Symphonie en ut mineur* et son resplendissant finale un commentaire sonore des victoires de Napoléon. C'est comprendre Beethoven tout au rebours. Toutefois il n'est pas impossible de trouver une relation entre les deux œuvres, et la deuxième pourrait être regardée comme un complément de la précédente, — peut-être comme sa contre-partie : les claires fanfares diatoniques s'y opposent aux furieuses et sombres dissonances, faisant, après la lutte, éclater l'allégresse, et proclamant le triomphe de l'effort antérieur.

Pour la *Symphonie pastorale*, c'est l'adoration de la nature qu'elle célèbre, sentiment, certes, tout à fait inhérent à la personnalité de Beethoven. Mais il faut convenir que si, lui premier, et, sans doute, le seul avec une intensité si pénétrante, il sut exprimer dans le langage sonore les sensations que les titres des morceaux précisent, les mêmes choses avaient déjà

été dites dans une autre langue, celle des mots : les *Rêveries d'un Promeneur solitaire*, de Jean-Jacques Rousseau, semblent, en plus d'une page, avoir tracé par avance le programme de la *Symphonie pastorale*. C'est encore de France, et du père intellectuel de la Révolution, que cette suggestion est venue à Beethoven.



Au reste, si toutes ses grandes œuvres affirment la continuité de cette influence, d'autres, qui ne sont pas de grandes œuvres, attestent qu'il cédait aussi, quand l'occasion l'exigeait, à des impulsions toutes différentes, nous pouvons dire tout opposées. Aux environs de 1815, comme autrefois au temps des guerres contre la République, cet Allemand se remit à faire de la musique à tendances patriotiques et anti-françaises. Mais, quand il écrivait cela, il n'était plus Beethoven. Il tenait la plume, soit; mais c'était pour transcrire ce qu'on lui dictait. Dans ses autres œuvres, il pensait par lui-même : il produisait alors des chefs-d'œuvre intangibles. Mais de ces pages fugitives, conçues sous des influences étrangères à son génie, il n'est pas resté une note [1].

La plus caractéristique parmi ces sortes de productions est celle qu'il nomme *la Victoire de Wellington ou la Bataille de Vittoria*. Le titre en indique l'esprit : une armée de la France ayant été une fois vaincue en Espagne (hélas! ce n'était qu'un premier pas vers la défaite), il fallait bien que les peuples ennemis en témoignassent leur joie par des manifestations emphatiques. Beethoven, cédant à l'influence du milieu (exécutant d'ailleurs les clauses d'une entreprise purement commerciale), se trouva à point nommé pour faire sa partie dans le concert. Sa *Bataille de Vittoria* est une œuvre orchestrale :

1. Celles des compositions de cette nature qui nous sont connues sont : deux chœurs avec orchestre chantés dans des pièces de circonstance : *Germanias Wiedergeburt* (*Renaissance de l'Allemagne*), dans la comédie intitulée *la Bonne nouvelle* (11 avril 1814), et *Es ist vollbracht* (*C'est accompli!*) dans l'*Arc de triomphe* (15 juillet 1815), pièces qui furent représentées au Théâtre de la Porte de Carinthie où bientôt allait être donnée la première audition de la *Neuvième Symphonie* et de la *Messe en ré*; — *le Glorieux Moment*, grande cantate exécutée pendant le Congrès de Vienne, le 29 novembre 1814; — enfin la *Bataille de Vittoria*, dont il va être question.

pour cette raison, des éditeurs ou entrepreneurs de concerts n'ont pas hésité à lui donner tout d'abord le titre de symphonie; mais, en définitive, Beethoven a refusé de l'admettre en la compagnie de ses « neuf Muses ». Aucune n'eut un pareil succès pendant sa vie. Elle était composée pour deux orchestres, représentant respectivement l'armée française et l'armée anglaise : les Français étaient caractérisés par l'air *Malbrough s'en va-t-en guerre*, donné comme leur chant national. Il y avait des trompettes qui sonnaient la charge, des tambours qui imitaient le bruit du canon; les deux orchestres se ruaient l'un sur l'autre et se livraient bataille! C'était bien, cette fois, la poétique de la *Bataille de Marengo*, déjà nommée? Pourquoi faut-il que Beethoven ait condescendu à traiter un genre si contraire à l'art? L'eût-il voulu qu'il serait resté impuissant à le vivifier, et il le pouvait d'autant moins que ses sentiments intimes en contredisaient le principe. Il a été le premier à se condamner lui-même : il a qualifié la *Bataille de Vittoria* : « *eine Dummheit* (une stupidité) »!

C'est qu'en effet l'artiste trouve au fond de sa conscience la source principale de son inspiration : ce qui est étranger reste artificiel et sans vie. C'est là une observation générale qui n'est pas assez universellement admise. On veut bien que la musique puisse être l'émanation du sentiment religieux, — et personne ne conteste la beauté accomplie de certaines œuvres qui en procèdent. Mais elles ne constituent qu'une partie de l'art. Il est d'autres chefs-d'œuvre, aussi justement admirés, tendant, eux aussi, vers un idéal suprême, et dont manifestement l'essence est autre. Ceux-ci ont leur principe uniquement dans la conscience humaine. Nul exemple plus significatif que celui de Beethoven ne peut être produit pour démontrer l'évidence de cette vérité.

Et voyez! Nous pouvons dégager maintenant le principe de sa pensée purement humaine, même d'une œuvre qui, comptée parmi ses plus admirables, est composée sur le texte de l'office divin : la *Messe en ré*.

Un maître qui, avec la plus haute conception de l'art, a la foi qui sait pénétrer les mystères, M. Vincent d'Indy, a dit de la *Messe en ré*, tout en la qualifiant « l'un des plus sublimes monuments de la musique religieuse », qu'elle « sort absolu-

ment, en raison de son allure dramatique, du cadre liturgique de la véritable musique d'église ». Cela est vrai, mais ce n'est pas encore assez dire. La *Messe en ré* n'est pas seulement construite dans une forme extra-liturgique : elle est conçue hors de la foi religieuse. Elle est d'inspiration hautement humaine, mais rien qu'humaine. Le démontrer en examinant à tour de rôle ses diverses parties serait facile; sans nous attarder à cette recherche, venons-en à la page qui est le plus directement en relation avec cette étude. C'est l'*Agnus Dei*. — « *Miserere mei!* » clament les deux premiers versets; mais Beethoven n'insiste pas longtemps sur cet appel à la miséricorde divine : d'autres inquiétudes l'invitent à passer promptement à la fin de la prière. « *Dona nobis pacem!* » En indiquant le mouvement de ce verset, Beethoven a écrit ce sous-titre qui est le commentaire le plus significatif de sa pensée : « Prière pour la paix intérieure et extérieure. » La paix! Avec quelle ferveur, dès les premiers accords, il aspire à ce bien suprême! Une mélodie d'un profond sentiment intérieur, et dont le tour pastoral donne en même temps la sensation du calme des champs, circule d'abord de voix en voix. Mais tout à coup voici retentir les trompettes, battre les timbales. Il n'en faut plus douter : c'est la guerre! Les voix répètent, en un prodigieux cri d'angoisse, leur ardente supplication : « *Miserere nobis!* » Cependant les bruits sinistres ne s'arrêtent pas : la symphonie se poursuit, semblant reproduire le tumulte d'une bataille. Un chant de victoire s'élève enfin, martelé par le rythme des instruments guerriers; mais ce cri de triomphe n'est déjà plus un cri de guerre : le calme renaît, et les voix redisent la mélodie pastorale...

« Qu'est-ce que tout cela signifie, — dira-t-on, — et que vient faire ici ce tableau de bataille? » C'est bien là l'objection qu'on a faite pour dénier à la *Messe en ré* l'expression du sentiment religieux. Elle est fondée. Mais, au point de vue du sentiment purement humain, cette page est de la plus haute portée. Certes nous pourrions revenir aux considérations exposées au début de cet article : la musique n'a pas la précision de la parole: mais, lorsqu'on en a saisi le sens, à quelle intensité, à quelle profondeur n'atteint-elle pas! Aucun plaidoyer pour la cause de la paix n'a jamais dépassé en puissance celui de

Beethoven dans cette conclusion de sa Messe. — Et, j'y songe, l'Assemblée de 89, en ses illusions généreuses, décréta, un jour, que l'ère des guerres était close. Beethoven et les hommes de la Révolution étaient encore une fois d'intelligence.



Nous voici arrivés enfin à l'œuvre qui est comme la clef de voûte de l'édifice beethovenien. Il ne sera plus besoin d'insister longuement : tout le monde est d'accord aujourd'hui sur la signification de la *Neuvième Symphonie*.

En unissant aux multiples sonorités de l'orchestre le chœur puissant des voix humaines, Beethoven eut, sans contredit, la pensée de symboliser harmonieusement l'alliance fraternelle de tous les êtres et de créer le chant de l'humanité tout entière. « O millions d'êtres! tenons-nous embrassés! » s'écrie-t-il avec l'accent d'une conviction profonde et passionnée. Nous savons que dès son enfance il voulait mettre en musique l'*Ode à la Joie* de Schiller. A cette époque, cette poésie (*Au plaisir*, l'intitulaient les premiers traducteurs) n'avait encore d'autre prétention que d'être une chanson de société destinée à l'agrément des réunions d'amis, « propre à élever les cœurs entre gens de bonne compagnie », disait un contemporain. C'est ainsi que l'avaient comprise les premiers compositeurs de *Lieder* qui en ont écrit le chant : Kœrner, Zelter, Zumsteeg, Reichardt, jusqu'au grand Franz Schubert. Il ne semble pas que Schiller ait jamais jugé que sa pensée eût été trahie par cette interprétation.

Cependant Wieland déclarait que « l'ode ne veut pas être chantée par des buveurs ivres de vin », mais qu'elle « inspire l'enthousiasme pour une joie noble et élevée prenant sa source dans les sentiments les plus épurés, les plus humains ».

Il appartient à Beethoven de hausser le ton de manière à transformer la réunion familière de quelques bons compagnons en la fête mystique qui assemble pour une communion intime les âmes de l'universelle humanité :

> O Joie! belle étincelle divine!... Ta magie rapproche ce que les conventions [sociales] ont rigoureusement séparé; tous les hommes deviennent des frères où planent tes ailes caressantes.

Celui à qui le sort favorable a donné d'être l'ami d'un ami, celui qui a fait la conquête d'une femme digne d'amour, qu'il mêle au nôtre son cri de joie! Qu'il fasse de même celui qui peut dire qu'une seule âme est à lui sur la terre! Mais celui qui fut toujours incapable d'amour, qu'en pleurant il s'éloigne de notre association[1].

Or Schiller n'était pas le premier qui eût exprimé ces pensées. En France, des voix non moins écoutées avaient prononcé des paroles toutes semblables. Voici comment Jean-Jacques Rousseau s'exprimait lorsqu'il voulait faire comprendre à quel but élevé devaient tendre les réunions amicales des hommes, dans une république telle qu'était sa patrie :

A quels peuples convient-il mieux de s'assembler souvent et de former entre eux les doux liens du plaisir et de LA JOIE qu'à ceux qui ont tant de raisons de s'aimer et de rester à jamais unis? Nous avons déjà plusieurs de ces fêtes publiques, ayons-en davantage encore... Donnez les spectateurs en spectacle, faites que chacun se voie et s'aime dans les autres... Le peuple aime à communiquer ses joies et ses plaisirs; il invite, il presse, il force, il se dispute les survenants; toutes les sociétés n'en font qu'une; tout devient commun à tous[2].

A quelques années de là, et dans un tout autre milieu, des idées bien semblables, et manifestement inspirées par celles du philosophe, furent exposées en ces termes :

Rapprochez par le charme de l'amitié et par le lien de la vertu les hommes qu'on a voulu diviser[3].

1. Il nous paraît superflu de discuter aujourd'hui si le chant de Beethoven doit être considéré comme une invocation à la joie ou à la liberté. En commençant cette étude, nous avons rappelé quelques-unes des circonstances dans lesquelles Schiller a écrit son poème (il aurait songé d'abord à le dédier à la liberté « *Freiheit* », puis aurait jugé opportun de remplacer ce mot par *Freude*, « joie »). Mais il ressort de cela même que, si Schiller a jamais eu l'intention qu'on lui prête, il y a renoncé dès avant d'avoir arrêté sa première rédaction. Ainsi Beethoven n'a-t-il jamais connu de lui qu'une ode « à la joie ». Quant à la manière dont il convient de comprendre le mot, il n'est pas douteux que la musique de Beethoven ait, par sa sublimité, fait prendre à ce mot une signification plus haute que celle qu'avait voulue Schiller, et qu'elle ait contribué à lui donner un caractère de généralité où, sans doute, est contenue l'idée de liberté, mais non pas cette idée seule.

2. *Lettre à d'Alembert sur les Spectacles.*

3. C'est presque textuellement l'expression de Schiller : « *Deine Zauber binden wieder — Was die Mode streng getheilt...* »

Rassemblez les hommes, vous les rendrez meilleurs... car les hommes assemblés chercheront à se plaire; et les hommes ne se voient pas sans plaisir.

L'homme est le plus grand objet qui soit dans la nature, et le plus magnifique de tous les spectacles, c'est celui d'un grand peuple assemblé.

Qui a dit cela? Robespierre, proposant à la Convention d'instituer des fêtes nationales. Il paraîtra, sans doute, paradoxal de chercher des affinités entre la pensée de Beethoven et celle de Robespierre; et pourtant ces deux hommes, l'un en échafaudant ses merveilleux accords pour chanter l'amour fraternel, l'autre, en conviant le peuple à se réunir pour célébrer l'Être suprême, ont obéi l'un et l'autre à la même impulsion.

Le finale de la *Neuvième Symphonie* s'élève aux plus hauts sommets du lyrisme parce que, hymne par excellence, il semble unir en une harmonie prodigieuse les voix de tous les êtres pensants.

C'est d'abord, quand l'introduction instrumentale a pris fin, le chant nu, auquel sied l'unisson et que d'abord expose la voix de basse [1].

« Cette mélodie est assez vulgaire », a dit Fétis. C'est bien là l'opinion d'un arrangeur de notes (et je croirais volontiers que tels de nos contemporains la reprendraient pour leur compte s'ils n'étaient retenus par le prestige que le nom de Beethoven a gardé). Rien n'est plus simple, il est vrai, que ce thème, construit sur cinq notes (une sixième est une seule fois effleurée); et pourtant, avec ses allures de *Lied* populaire [2], il

1. Par l'effet de sa destination symphonique, ce chant, qui semble fait pour être entonné par des milliers de voix, Beethoven l'a écrit dans une tonalité qui le rend entièrement impropre à être chanté en chœur (à l'unisson). Nous pensons que ce n'est pas être infidèle à l'intention de l'auteur que de transcrire et transposer dans un diapason plus convenable aux voix le chant de l'*Ode à la Joie*, afin qu'il lui soit possible de prendre place dans le répertoire des exécutions populaires.

2. On a cherché dans le *Volkslied* des analogies entre le thème de Beethoven et les chansons populaires allemandes. On a désigné, par exemple, comme ayant pu lui servir de modèle, le choral : *Freue dich sehr, o meine Seele* (*Réjouis-toi bien, ô mon âme*) adapté lui-même sur la mélodie du psaume français : *Ainsi que la bicherée;* cela n'est pas, l'analogie est des plus lointaines. On lui a trouvé aussi une ressemblance avec un chant historique hongrois de 1526 : ici, en effet, la ligne mélodique est presque identique à celle du thème de la symphonie lorsqu'il est transformé en

recèle en ses contours une âme profonde. Après qu'il a passé de voix en voix et que le chœur en a terminé la première exposition par des accords enthousiastes, il se transforme pour prendre l'allure héroïque de la marche qui mène à la victoire. Puis, c'est l'acte de foi religieuse, magnifique et convaincu, s'élevant vers l'au-delà : « Frères, au-dessus de la voûte des étoiles doit demeurer un Père bien-aimé! Au-dessus des étoiles il doit demeurer!... » Enfin toutes les voix se confondent, chantant à la fois l'amour de tous les hommes, la fraternité de tous les êtres, l'adoration du Créateur; et c'est dans un mouvement délirant, où tout exulte et s'exalte, immense kermesse de la Joie universelle, que s'achève la resplendissante symphonie. — « Ici l'on danse. » Cette parole historique est le titre, le « programme » qui conviendrait le mieux pour faire comprendre le sens véritable de cette péroraison.

Mais, si caractéristique que soit celle-ci, — combien différente du style habituel à l'art classique! — c'est à une autre place que je crois apercevoir le plus haut point auquel atteigne l'idéal généreux de Beethoven. C'est après l'hymne religieux et l'épisode à *six-quatre* où les deux chœurs combinent les deux thèmes transformés en leur rythme : les voix seules du quatuor se sont détachées de l'ensemble, redisant le chant principal, qui apparaît ici comme purifié, sublimé, si l'on peut dire, par ce je ne sais quoi de particulier au génie de Beethoven et qui est son âme même. Soudain une modulation vient détourner le

mesure à *six-quatre*. Mais nulle part on ne saurait conclure à une imitation directe : ces rapprochements sont une nouvelle preuve que Beethoven a voulu donner au thème final de la *Neuvième Symphonie* le caractère d'un chant populaire, mais rien de plus. On connaît, en outre, des esquisses antérieures montrant qu'à plusieurs époques il a songé à mettre en musique les vers de Schiller : celles-ci affectent un style d'opéra tout à fait différent de celui auquel il s'est définitivement arrêté. — Sur ces détails, voir, en dehors des sources étrangères (de Lenz, Nottebohm, Thayer), les travaux plus récents de J.-G. Prod'homme (*Les Symphonies de Beethoven*) et A. Boutarel (*Schiller*). — La véritable source antérieure à laquelle Beethoven a puisé est son œuvre même : on a depuis longtemps constaté la ressemblance existant entre le chant de l'*Ode à la Joie* et le thème final de la *Fantaisie pour piano, chœur et orchestre*, op. 80, qui date de 1808, et dont les paroles célèbrent la paix, la joie et l'amour : « Recevez, ô belles âmes, le joyeux présent de l'art. Lorsque l'amour et la force sont unis, Dieu répand sur l'homme sa faveur ». Or ce thème lui-même provient d'un *Lied* que Beethoven composa dès sa jeunesse, en 1795, sur des paroles de Bürger exprimant l'aspiration à l'amour. (Voy. Nottebohm, *Thematisches Verzeichniss*, p. 185).

sens du discours musical; une seule note, à l'aigu, est haussée d'un demi-ton. Quelle est donc la vertu qui réside en cette modulation du ton de *ré* à celui de *si*? Il semble qu'à ce moment quelque chose s'ouvre et qu'une vision radieuse s'offre à nous. « Tous les hommes, tous, tous les hommes deviennent frères », clament les voix avec une ardeur passionnée qui bientôt, faisant place à l'extase, ne sait plus s'exprimer que par des notes sans paroles. La langue allemande, peut-être par sa rudesse. ajoute encore à la puissance de cet épisode : « *Alle Menschen! Alle!...* » Rien n'est profondément émouvant comme ce cri de l'âme qui s'exalte en voulant contenir toute l'humanité dans son immense amour.

Fraternité! Le dernier mot de la devise de 1792, le plus important peut-être et le plus pur, assurément le plus désintéressé. C'est lui qui a inspiré à Beethoven la plus immortelle parmi ses œuvres, et à l'art de la musique ses plus sublimes accents.

JULIEN TIERSOT

LES ÉTOILES FILANTES

Les fervents de l'astronomie, qui sont fort nombreux, s'intéressent aux éclipses, aux taches du soleil et surtout aux canaux de Mars. Il n'est pas inutile de les avertir qu'à côté de ces grands problèmes, qui ne peuvent être abordés qu'avec les ressources d'un observatoire puissamment outillé, il en existe d'autres, aussi importants, et dont la solution peut être grandement facilitée par le concours d'observateurs attentifs; de ce nombre est l'étude des étoiles filantes.

C'est un fait d'expérience que presque tous les progrès réalisés sur ce point sont l'œuvre de ces volontaires de la science, auxquels Arago, Le Verrier et Janssen ont fait appel et qui sont groupés aujourd'hui par la Société astronomique de France, sous la direction de M. Callandreau. On ne savait rien des étoiles filantes, jusqu'au jour où deux jeunes étudiants de Gœttingue, Brandes et Benzenberg, apportèrent sur cette question les premières observations scientifiques :

Brandes et moi, écrivait Benzenberg, faisions nos études à Gœttingue en 1798. Dans nos promenades du soir, en été, nous nous occupions beaucoup des étoiles filantes; nous nous demandions quelles étaient leur hauteur, leur trajectoire et la vitesse avec laquelle elles la parcourent. Nous le demandâmes à Lichtenberg[1], mais il ne le savait pas. Alors nous résolûmes d'observer nous-mêmes, et cela sur une ligne d'observation de 27 000 pieds de Paris (environ 9 kilomètres), étendue ensuite jusqu'à 46 200 pieds (15 kilomètres et demi); nous nous servions de la carte céleste de Bode, sur laquelle

1. Alors professeur à l'Université de Gœttingue.

cinq mille étoiles sont marquées; nous avions de plus une montre qui indiquait le temps de Gœttingue et une lanterne pour noter les observations et les inscrire sur la carte céleste.

Ainsi, ces deux jeunes gens s'étaient posé avec netteté et avaient résolu le problème fondamental dans cette question : déterminer la région du ciel où évoluent les étoiles filantes. Comme dans tous les cas où l'on cherche la distance d'un objet inaccessible, le problème revient à déterminer la *parallaxe* du point considéré, c'est-à-dire l'angle que font les deux lignes de visée de ce point, prises aux deux extrémités d'une base de longueur connue. Ce qui facilite, dans le cas présent, la solution du problème et dispense d'employer des instruments de mesure, c'est que les constellations parsèment le ciel de nombreux points de repère. Si Brandes voyait le point de départ d'une étoile filante se projeter sur une certaine étoile, Benzenberg, à 9 kilomètres de là, voyait cette même étoile filante partir d'un point différent du ciel, et l'angle des deux points ainsi repérés était précisément la parallaxe initiale de l'étoile filante ; une détermination analogue fixe le point d'extinction du météore; enfin, en divisant la distance du parcours ainsi obtenu par la durée d'observation, on obtient la vitesse moyenne; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que les déterminations obtenues, il y a cent dix ans, par deux novices de la science, n'aient été dépassées que de bien peu en précision par celles que des observateurs mieux préparés et mieux outillés ont obtenues depuis lors [1].

Un premier résultat se dégage de toutes les mesures : le point d'apparition des étoiles filantes est régulièrement plus élevé dans le ciel que le point de disparition ; le premier peut être fixé, en moyenne, à 120 kilomètres d'altitude et le second à 80 ou 60 kilomètres. Les étoiles filantes pénètrent donc dans notre atmosphère en venant de régions plus hautes, plus lointaines et ce résultat est confirmé par la vitesse de ces astres sur leur trajectoire; on a observé des étoiles filantes dont la vitesse atteignait 70 kilomètres à la seconde. La terre ne

1. Il faut citer, au nombre des meilleures déterminations, celles qui ont été faites, en Amérique, par Elkin en photographiant les étoiles filantes à travers une roue dentée animée d'une vitesse connue.

tourne autour du soleil qu'à raison de 29 kilomètres et demi à la seconde ; il est impossible, dans ces conditions, de supposer que ces météores soient des fragments détachés de la terre ou de quelque autre planète ; ce sont nécessairement des éléments étrangers à notre système solaire.

L'incandescence passagère de ces astres paraît liée à leur passage dans notre atmosphère. L'étude de la réfraction atmosphérique et l'observation des aurores boréales assignent à l'enveloppe gazeuse de la terre une épaisseur voisine de 250 kilomètres ; mais on hésite sur les limites de cet air, de plus en plus raréfié ; on prétend avoir observé des étoiles filantes à des hauteurs de 290, 310 et même 460 kilomètres ; mais ces observations sont très rares et peut-être erronées. Dans la grande majorité des cas, la lumière apparaît à des altitudes où nous devons admettre l'existence d'une atmosphère très raréfiée, de pression comparable à celle qui existe dans les ampoules radioscopiques. L'explication précise de cette incandescence est encore à trouver ; la lueur est-elle due au frottement de l'astre contre l'air ? ou, plus vraisemblablement, à la chaleur dégagée par la brusque compression de l'air en avant de la trajectoire ? On ne comprendrait pas, dans ces conditions, l'extinction brusque de l'étoile, alors qu'elle pénètre dans des couches atmosphériques moins raréfiées, sans que sa vitesse ait paru subir de diminution notable. Il semble plus logique d'attribuer la lumière à une véritable combustion de l'astre errant, parvenu au contact de l'oxygène et peut-être de l'azote atmosphériques ; l'extinction se produirait alors tout naturellement, à l'instant où la réaction chimique serait épuisée, de même que s'éteignent dans le ciel les dernières étincelles d'un feu d'artifice.

Naturellement, on a recouru, pour élucider cette question, à l'analyse spectrale. La meilleure observation de ce genre est due au hasard : un appareil, nommé spectrophotographe, destiné à photographier les spectres des étoiles fixes, était braqué sur la constellation du Télescope, à l'observatoire d'Aréquipa, lorsqu'un météore d'un grand éclat vint à passer devant l'appareil et y donna une photographie de son spectre ; on y trouva six raies brillantes, dont quatre appartenaient à l'hydrogène. D'autres observations ont manifesté l'existence

de la vapeur de sodium et du cyanogène, c'est-à-dire de gaz incandescents, juxtaposés à des matières solides qui se caractérisent par un spectre continu. L'observation spectrale des étoiles filantes fournit donc à peu près les mêmes résultats que celle des comètes ; mais elle ne permet pas de déterminer le mécanisme de leur incandescence.

D'autres observations doivent nous rendre très prudents : lorsqu'une étoile file dans le ciel, elle y trace un sillon lumineux, dû à la persistance des impressions sur la rétine ; mais, en considérant le ciel avec attention, chacun pourra se rendre compte que cette cause physiologique n'agit pas seule ; on verra, parfois, des étincelles se détacher du météore et continuer à luire quelques instants dans le sillage ; d'autres fois, mais plus rarement, on verra ce sillage lui-même rester lumineux assez longtemps pour prouver qu'il ne s'agit pas seulement d'un phénomène subjectif, mais d'une persistance sur place des matières lumineuses. Cette traînée persistante paraît formée d'un tube de gaz lumineux par lui-même et rempli de poussière météorique. Elle est généralement rectiligne ; mais, d'autres fois, elle se déforme lentement, après le passage du météore, comme s'il s'agissait d'une légère fumée poussée par le vent ; ceci n'est, bien entendu, qu'une comparaison, car il n'est guère probable que l'air soit agité dans les couches supérieures de l'atmosphère, et ces changements d'aspect paraissent causés uniquement par des forces intérieures au système.

L'exemple le plus topique de ces traînées persistantes a été observé en 1868 à Birmingham : le météore, qui parcourut dans le ciel un angle de 14 degrés, avait un éclat comparable à celui de Vénus et une couleur orangée, qui vira au vert sur la fin de sa course ; il laissa derrière lui un large sillon lumineux d'un vert d'émeraude ; d'abord rectiligne, ce sillon prit, au bout de dix secondes, une forme ondulée, puis se transforma en un demi-cercle ; l'apparition fut visible pendant une demi-minute. L'existence de ces traînées persistantes et mobiles est aujourd'hui hors de doute ; mais leur nature reste inexpliquée. On a bien parlé de phénomènes électriques, de phosphorescence de l'air et des gaz raréfiés : autant de mots qui masquent notre ignorance. Comme il s'agit d'un phénomène assez rare,

les astronomes le recommandent à l'attention des observateurs bénévoles. M. Trowbridge, professeur à l'Université *Columbia*, de New-York, a rédigé à leur intention un programme complet d'observations, les avertissant que dix descriptions approximatives valent moins qu'une seule observation soigneusement faite.



Le peu que nous savons sur la nature physique des étoiles filantes ne nous permet pas de résoudre une question qui n'a pas avancé d'un pas depuis le jour où elle a été posée : certains savants croient à des différences radicales entre les étoiles filantes et les bolides, ou météorites, qui traversent parfois les couches inférieures de notre atmosphère et nous apportent des fragments de matière, dont certains pèsent plusieurs tonnes. Les étoiles filantes, dit-on, se caractérisent par la petitesse extrême de leur masse matérielle, constituée par de légers flocons de matière cosmique, et par la forme parabolique de leur trajectoire; les bolides, au contraire, sont formés d'une matière pesante et condensée (sur 233 météorites de l'admirable collection du Muséum, 70 sont en fer presque pur), et les trajectoires de deux ou trois de ces corps, qu'on a pu déterminer avec quelque exactitude, paraissent hyperboliques. Pourtant, l'ensemble des observations paraît montrer qu'entre ces deux types extrêmes, on rencontre tous les météores intermédiaires; mais l'incertitude en cette matière s'oppose à toute conclusion.

On peut affirmer, cependant, que la masse moyenne des étoiles filantes est extrêmement réduite. Cette assertion peut choquer, au premier abord, si l'on songe aux masses considérables des étoiles fixes, qui ne paraissent ni plus grosses, ni plus brillantes; mais il faut tenir compte de la différence énorme des distances. Placé à 100 kilomètres de nous, un astre de 100 mètres de diamètre nous apparaîtrait avec un diamètre apparent de 3 minutes environ, et ce diamètre serait le même que celui d'un millimètre placé à un mètre : or la plupart des étoiles filantes n'ont pas de diamètre apparent mesurable. D'autre part, certains observateurs prétendent avoir vu le noyau d'une étoile fixe de première grandeur à

travers une étoile filante, ce qui prouverait la faible densité de la matière qui constitue ces astres errants ; enfin, et cet argument paraît sans réplique, le nombre de ces météores est tel que, en leur attribuant une masse supérieure à quelques grammes, on est conduit à des conséquences inadmissibles.

L'expérience prouve qu'un observateur, placé en un lieu découvert, aperçoit en moyenne, à l'œil nu, dix étoiles filantes par heure ; mais le nombre réel des météores observables à l'aide du télescope, par plusieurs observateurs qui se répartissent le champ visible du ciel, est environ mille fois plus grand ; on peut donc admettre qu'en un jour de vingt-quatre heures, deux cent quarante mille météores parcourent le champ atmosphérique visible en un point du sol. On voit, d'un lieu découvert, la moitié du ciel étoilé ; mais on est loin d'embrasser une région aussi étendue de notre atmosphère ; il faudrait environ dix mille postes d'observation, répartis sur la surface du globe, pour recenser toutes les étoiles filantes. On peut, d'après cela, évaluer le nombre de ces astres qui viennent, dans une année, s'allumer et mourir dans notre atmosphère, à cent milliards, en chiffres ronds. En estimant, avec A. Herschell et Kleiber, le poids de chacun d'eux à cinq grammes, il en résulte pour notre planète un apport annuel de substance égal à cinq millions de tonnes de mille kilogrammes.

Cette espèce d'engrais céleste, si énorme qu'en paraisse le total, ne peut modifier que d'une façon minime la composition de notre atmosphère, dont la masse est dix milliards de fois plus grande, ni la constitution superficielle de notre globe ; elle permet toutefois d'expliquer la présence dans l'air des traces d'hydrogène et de cyanogène qu'on y peut révéler en employant les procédés les plus délicats de l'analyse ; elle explique aussi la présence, sur quelques montagnes isolées de traces de fer, de cobalt, de nickel, de magnésie et de phosphore qui ne peuvent provenir du globe terrestre. Ces poussières cosmiques ont encore été trouvées en suspension dans l'air, ou enrobées dans la neige et dans les grêlons ; leur constitution chimique fournit un nouvel argument, des plus sérieux, en faveur de l'identité de nature des étoiles filantes et des bolides.

On conçoit, en même temps, qu'à exagérer la masse des étoiles filantes, on tomberait sur des conséquences inacceptables.

En prenant cette masse égale à cinq tonnes, c'est-à-dire un million de fois plus grande que nous ne l'avons supposée, on trouverait que l'épaisseur du sol s'en accroîtrait, chaque année, de deux millimètres; cet alourdissement de la terre aurait des répercussions astronomiques : le mouvement de la lune serait accéléré ; la durée de rotation de la terre autour de la ligne des pôles, qui définit la durée du jour, serait accrue ; enfin l'orbite de la terre autour du soleil se raccourcirait, et la durée de l'année diminuerait en proportion : toutes modifications dont l'effet accumulé au cours des siècles ne pourrait pas échapper à l'attention des astronomes.

L'étude des mouvements des étoiles filantes présente, comme la détermination de leur nature physique, de grandes difficultés. Les corps célestes obéissent à des lois simples parce qu'ils se meuvent dans le vide et se comportent pratiquement comme des masses indéformables; la résistance de l'air et le jeu des forces intérieures imposent aux étoiles filantes des trajectoires si compliquées que, les connût-on avec exactitude, on serait bien embarrassé pour en conclure quoi que ce soit. Force nous est donc de recourir à cette méthode des moyennes, pis aller, mais suprême espoir de la météorologie.

Voici donc les observateurs installés, par les nuits claires, en divers points du globe; le chronomètre en main, ils supputent le nombre des étoiles observées; ils en déduisent les nombres moyens par heure (qu'ils appellent le *nombre horaire*) et par mois; ils notent en même temps la position des apparitions par rapport aux points cardinaux; de cette étude, se dégagent les résultats suivants.

Sur mille étoiles filantes, il en vient, en moyenne, 373 de l'est, 118 de l'ouest, 263 du nord et 246 du sud; ces nombres mettent en évidence une loi de direction très accusée, l'est étant beaucoup plus favorisé que l'ouest, tandis que le nord et le sud fournissent des valeurs intermédiaires. De même, si l'on élimine les influences perturbatrices de la lune, de l'aurore et du crépuscule, qui modifient la visibilité des étoiles filantes en agissant sur l'éclairement du fond, on constate une variation diurne très accentuée : au début de la soirée, on ne voit guère que cinq ou six étoiles filantes par heure ; mais le nombre croît progressivement jusqu'à une valeur horaire de dix-huit, qu'il

atteint entre deux et quatre heures du matin, puis il diminue jusqu'au jour; alors toute évaluation devient impossible. Enfin, les divers mois de l'année sont très inégalement partagés. Brandes avait déjà reconnu que le nombre des étoiles filantes est plus grand en automne qu'au printemps; les observations continuées depuis un siècle ont prouvé que le nombre horaire moyen, voisin de quatre pendant les six premiers mois, s'élève à sept environ pendant le restant de l'année, avec un maximum bien accusé en juillet et août.

Ainsi, l'emploi des moyennes a fait surgir une loi générale; il s'agit maintenant de trouver l'explication de cette loi. C'est en 1827 que Brandes, dont le nom est lié à tant de progrès dans cette branche de la science, a donné l'explication, en montrant que les faits observés avaient pour cause unique le mouvement de la terre dans l'espace.

Cette explication met en jeu un phénomène dont nous avons maintes fois signalé le rôle important en astronomie. Supposons que les étoiles filantes soient réparties uniformément dans l'espace et se déplacent également, en moyenne, dans toutes les directions : si la terre était immobile, il n'y aurait aucune raison pour qu'un moment ou une direction fussent spécialement favorisés. Mais la terre tourne autour du soleil avec une vitesse moyenne de 29 kilomètres et demi par seconde, et autour de son axe avec une vitesse, à l'équateur, d'un demi-kilomètre à peu près; elle va donc au-devant des météores qui cheminent à l'opposé de son propre mouvement, tandis qu'elle fuit ceux qui se propagent dans le même sens qu'elle; d'ailleurs, les vitesse des étoiles filantes sont supérieures à celle des deux mouvements terrestres. Le cas est donc le même que celui d'un piéton qui marche dans un espace découvert que traversent en tous sens des cyclistes : il sera choqué également à droite et à gauche, mais plus souvent en avant qu'en arrière, et aussi plus brutalement, car la vitesse du piéton et du cycliste s'ajoutent pour les chocs en avant et se retranchent pour les collisions en arrière. La terre rencontrera donc plus de météores dans le sens de son propre mouvement et, la vitesse des météores par rapport à l'atmosphère étant plus grande dans cette direction, les conditions sont plus favorables à la production de la lumière. Dès lors, il est naturel que le nombre des apparitions d'étoiles

filantes soit plus grand à l'est qu'à l'ouest, puisque c'est vers l'est que la rotation diurne entraîne tous les points du globe; plus grande aussi, dans notre hémisphère, en été et en automne, parce que la vitesse de la terre sur son orbite est alors dirigée au-dessus de l'équateur, tandis qu'elle est inclinée au-dessous pendant l'hiver et le printemps; plus grande enfin pendant la seconde partie de la nuit parce que c'est alors que nous pointons le plus directement, la tête en avant, vers le ciel.

Ainsi les lois expérimentales s'expliquent par le simple jeu d'une hypothèse, la plus simple qu'on puisse faire; et inversement, comme l'a remarqué Brandes lui-même, « puisque l'observation démontre que la majeure partie des étoiles filantes a certainement un mouvement apparent qui est contraire au mouvement de translation que l'on attribue à la terre, on trouve dans ce phénomène des étoiles filantes une démonstration nouvelle et inattendue de la réalité du mouvement de la terre ».

Si nous considérons ces résultats comme acquis, il en découle encore une conséquence importante sur la vitesse moyenne de ces météores. Admettons que cette vitesse, à l'entrée dans notre atmosphère, soit du même ordre de grandeur que celle des comètes : 42 kilomètres à la seconde. Les météores qui progressent en sens inverse de notre planète auront, par rapport à elle, une vitesse égale à la somme $42 + 29,5 = 71,5$ kilomètres par seconde, tandis que les étoiles qui filent dans le sens du mouvement terrestre nous paraîtront se mouvoir avec une vitesse égale à la différence $42 - 29,5 = 12,5$ kilomètres par seconde. C'est donc entre ces deux limites extrêmes, 12,5 et 71,5 kilomètres, que seront comprises les vitesses apparentes des étoiles filantes qui nous parviennent des différentes directions de l'espace; et, en effet, les trop rares mesures de vitesse qui ont été obtenues, sont contenues dans ces limites où la théorie les enferme.



La considération des moyennes, qui a mis en évidence une loi générale, en a masqué d'autres, dont l'importance n'est pas moindre. En réalité, la distribution des étoiles filantes est loin d'être régulière; elle se fait par essaims, concentrés à la fois

dans l'espace et dans le temps. Rien n'est plus facile que de marquer, sur une carte du ciel, la trace des étoiles filantes observées, d'un lieu donné, pendant une certaine période. Les lignes ainsi obtenues ne sont pas distribuées au hasard ; on constate qu'un grand nombre d'entre elles paraissent diverger d'un même point du ciel, fonctionnant comme un centre d'émission qui projetterait, en tous sens, des étoiles filantes. Un tel centre d'émission s'appelle un *radiant.*

Mais cette apparence doit être ramenée à sa signification réelle, en tenant compte des effets de perspective : lorsque nous regardons une voie rectiligne de chemin de fer, les quatre rubans parallèles d'acier nous paraissent converger vers un point unique. De même, si nous voyons un radiant dans la constellation de Persée, cela signifie que la terre est assaillie par un essaim d'étoiles filantes dont les directions, toutes parallèles entre elles, vont passer par cette constellation. La position du radiant est indépendante du lieu d'observation ; si l'on voit de Paris, à un moment donné, un point de concentration dans Persée on observera un radiant au même point, de Londres, Rome, Saint-Pétersbourg et de tous les points de la terre où il fait nuit en même temps, malgré qu'on n'observe pas, de ces différentes stations, les mêmes étoiles filantes ; autrement dit, l'essaim des météores qui chemine parallèlement à la direction qui va de Persée à la terre a une épaisseur suffisante pour imprégner simultanément tous les points de notre atmosphère.

Un radiant caractérise donc un courant de météores en marche dans une direction d'ensemble, que la terre rencontre dans sa course ; dénombrer les radiants, c'est faire l'étude de ces courants météoriques ; quelques observateurs se sont voués spécialement à cette tâche, entre autres le savant anglais Denning qui a publié un catalogue, sans cesse accru par de nouvelles additions ; on y trouve l'indication de 4 500 radiants, qui résument un total d'environ 120 000 observations, faites pour la plupart en Europe occidentale ou aux États-Unis. La liste en serait sans doute bien accrue si l'on pouvait opérer sur toute l'étendue du globe, de façon à étudier toutes les constellations et à observer des radiants qui ont pu, en d'autres lieux, être masqués par les nuages ou par la clarté du jour.

Bien entendu, tous les radiants ne fonctionnent pas en même

temps; chacun d'eux a, dans l'année, sa période. Dans nos climats, il y a, en moyenne, six à sept radiants en activité simultanée. On voit que les espaces célestes sont loin d'être des déserts solitaires et qu'une vie intense anime ce qu'on appelait jadis « le vide interplanétaire », puisque six à sept courants de corpuscules se croisent, en moyenne, en chaque point de l'espace.

Il existe des centres d'émanation dont l'activité se prolonge durant plusieurs mois et qu'on appelle les *radiants stationnaires*; leur existence, bien constatée, soulève un certain nombre de difficultés qui préoccupent encore les astronomes. Ces radiants ont en général une faible puissance et ne donnent naissance qu'à un petit nombre de météores. Mais la grande majorité des radiants ne persiste que pendant quelques jours, quelques semaines au plus, et l'on a constaté que les plus actifs étaient en général les plus courts, comme si les courants météoriques étaient d'autant plus denses qu'ils sont étroits. Il existe, à ce sujet, des observations vraiment curieuses, et ceux qui ont eu le bonheur de voir une grande averse d'étoiles filantes ont eu un des plus beaux spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler.

Brandes rapporte qu'il fut témoin d'un pareil phénomène le 6 décembre 1798, alors qu'il se rendait à Brême par la diligence : la lumière, dit-il, semblait ruisseler de toutes parts; il put compter 480 météores par l'étroite ouverture de la fenêtre qui lui faisait face. Le grand naturaliste de Humboldt fut témoin en Amérique, dans la nuit du 11 au 12 novembre 1799, d'un phénomène encore plus brillant : la pluie d'étoiles filantes augmenta depuis le début de la nuit jusqu'à quatre heures du matin; son activité, alors, était telle qu'il n'y avait pas un espace égal à trois diamètres de la lune qui ne fût, à chaque instant, sillonné d'étoiles filantes. Enfin, dans la nuit du 27 au 28 novembre 1872, M. Denza observa en Italie 33 400 météores; il en compta 400 en une minute, 11 000 en une heure et il évalue à 160 000 le nombre de ceux qui ont dû traverser, dans cette seule nuit, le ciel du lieu d'observation. Nous ne multiplierons pas ces exemples; ceux que nous avons donnés montrent suffisamment quelle peut être la concentration de certains essaims.

Voici maintenant une notion nouvelle et de la plus haute

importance : presque tous les radiants observés reparaissent périodiquement chaque année à la même époque. L'observation populaire n'a pas attendu les décisions des observatoires pour constater le retour annuel d'averses météoriques aux entours du 10 août et du 13 novembre de chaque année. La première, attribuée par les légendes irlandaises aux larmes brûlantes qu'aurait versées, pendant son martyre, saint Laurent, a son radiant au voisinage de l'étoile η de Persée, d'où le nom de *Perséides* donné par les astronomes à ce flux météorique ; la seconde, qui diverge de ζ Lion, forme l'essaim des *Léonides*.

La périodicité annuelle des radiants est un fait dont la signification n'est pas douteuse : à une année d'intervalle, la terre reprend la même position dans le système solaire ; elle retrouve donc, au même point, le même courant météorique ; et comme nous savons que ces courants s'écoulent dans le ciel avec une vitesse voisine de 42 kilomètres à la seconde, nous jugeons de la longueur qu'ils doivent occuper dans le ciel, pour être en état de défiler, pendant des années, au même point de l'espace.

D'autre part, nous savons que le système solaire n'est pas fixé dans le ciel et qu'un perpétuel voyage l'entraîne vers la Constellation d'Hercule. Quand la terre, à un an d'intervalle, est repassée par la même position dans le système solaire, elle s'est déplacée avec le soleil et n'est pas revenue au même point de l'espace ; la coïncidence qui lui fait alors retrouver le même essaim météorique ne peut s'expliquer qu'en admettant que ces essaims sont, eux aussi, du voyage et qu'un même mouvement les entraîne avec tout le système solaire, dont ils sont, par suite, des éléments.

Les traînées cosmiques doivent donc décrire, comme tous les corps soumis à l'action prédominante du soleil, des ellipses, des hyperboles ou des paraboles qui cheminent dans l'espace sans jamais embrouiller leurs trajectoires. Le cas le plus simple qui puisse se présenter est celui où les traînées ont, dans toute leur étendue, une constitution à peu près uniforme ; le radiant correspondant se retrouve alors tous les ans avec la même intensité et la même durée ; c'est, à peu de chose près, ce qui se présente pour les Perséides qui reparaissent dans notre ciel avec la régularité des hirondelles. La partie dense de l'essaim

est traversée entre le 5 et le 11 août, mais M. Denning a constaté que des étoiles filantes appartenant à ce groupe sont observables du 19 juillet jusqu'au 20 août, ce qui donnerait au fleuve cosmique traversé par la terre une épaisseur moyenne de 130 millions de kilomètres.

Mais il peut se produire, et l'on constate effectivement, des phénomènes plus compliqués. Imaginons un courant elliptique, dont l'orbe fermé ramène périodiquement la même partie de l'essaim au même point de la trajectoire ; il se manifestera alors une nouvelle périodicité dans le radiant correspondant, égale à la période de rotation du courant météorique ; ainsi s'explique, sans difficulté, un des faits les plus saillants du monde céleste, qui est le retour, observé tous les trente-trois ans, des grandes averses des Léonides.

L'observation de la pluie d'étoiles filantes faite par de Humboldt en novembre 1799 était encore présente aux esprits, lorsque le même mois des années 1832, 1833 et 1834 ramena un phénomène tout aussi brillant. Les étoiles émanaient, dans les deux cas, de la constellation du Lion. Cette coïncidence, observée à l'époque où les idées sur les étoiles filantes commençaient à s'organiser, appela l'attention des astronomes sur un retour possible de pareille averse aux environs de l'année 1866 ; de fait, la nuit du 13 au 14 novembre 1866 montra aux observateurs un bombardement du ciel par des météores divergeant de la constellation du Lion, tellement intense et rapide qu'on put compter, à Greenwich, 4 860 étoiles filantes entre une et deux heures du matin. La preuve était faite, complète et irrécusable, que le phénomène avait une périodicité propre, voisine de trente-trois ans, et en recherchant dans les anciennes annales, on y put retrouver l'indication de pluies météoriques, à des époques relevant de la même période. L'essaim des Léonides s'étend donc sur une trajectoire elliptique qui va jusqu'à Uranus ; mais il est très clairsemé sur les neuf dixièmes de sa trajectoire et fortement condensé sur le restant, et les grandes averses météoriques se produisent lorsque cette partie condensée traverse, tous les trente-trois ans, l'orbite de la terre.

On comprend, ces résultats acquis, que les plus minutieuses précautions aient été prises, en 1898 et 1899, pour observer le

retour présumé des Léonides : observateurs montés en ballon pour éviter l'écran des nuages, missions envoyées en divers pays pour y continuer à la faveur de la nuit des observations interrompues en Europe par la clarté du jour; rien ne fut épargné. Mais rien ne servit : on n'observa, comme les années ordinaires, qu'un nombre restreint de Léonides. La terre n'a donc pas rencontré, à l'époque indiquée, le gros de l'essaim, qui a peut-être été dévié par quelque planète.

Cet insuccès nous prouve que tout n'est pas achevé dans l'étude des courants cosmiques. L'explication générale des phénomènes n'en reste pas moins acquise, et c'est la gloire de l'astronome italien Giovanni Schiaparelli, d'avoir tiré l'étude des étoiles filantes, de la météorologie où elle est restée longtemps confinée, pour la faire entrer dans l'astronomie en la pliant aux lois de l'action newtonienne. Schiaparelli a précisé sa doctrine, qui est devenue celle de tous les astronomes, dans une série de lettres au P. Secchi, parues en 1866.

Imaginons, avec lui, une nébuleuse placée à une grande distance du soleil et des autres astres du firmament; elle a, comme la majorité des amas cosmiques observables au télescope, un aspect globulaire. Longtemps incertaine entre les attractions des étoiles qui l'entourent, elle finit, au cours des siècles, par subir l'influence prédominante de l'un d'eux; si c'est le soleil qui l'emporte, elle se dirige vers lui avec une vitesse croissante et en suivant un orbe sensiblement parabolique; mais, en même temps, elle se déforme.

Pour nous rendre compte de ce qui se passe, considérons deux pierres abandonnées à la pesanteur, du haut d'une tour, à une seconde d'intervalle; la distance des deux projectiles s'accroît à mesure qu'ils avancent sur leur trajectoire commune; au départ de la seconde pierre, elle n'est encore que de 4 m. 90, mais elle atteint 14 m. 70 une seconde plus tard, 24 m. 50 au bout de deux secondes, et ainsi de suite; si on abandonnait dans l'espace une poignée de grains de plomb, ces projectiles, formeraient sur la ligne de chute un chapelet de plus en plus allongé et de plus en plus mince.

Pareille chose doit se passer en grand, dans l'espace céleste, lorsque l'attraction solaire saisit peu à peu les divers éléments de la nébuleuse. Elle les effile, au cours des siècles, en une

longue traînée parabolique. En imaginant une nébuleuse sphérique, de dimensions égales à celles du soleil et placée initialement à vingt mille rayons de l'orbite terrestre, Schiaparelli prouve, d'après la loi de Newton, qu'elle doit s'être transformée quand elle passe au voisinage du soleil, en un ruban large de 37 kilomètres, épais seulement de 96 mètres et qui met plus d'une année à défiler devant l'astre du jour, à raison de 42 kilomètres à la seconde. En faisant varier les conditions initiales de la nébuleuse, on peut obtenir des traînées plus larges et qui mettent des centaines et des milliers d'années à défiler en un point donné du ciel; ces courants météoriques peuvent subir une légère dérive par l'action des planètes, et la perturbation peut être suffisante pour les acclimater définitivement dans le système solaire; ainsi s'explique la génération des courants météoriques, ouverts ou fermés, que la terre croise chaque année, au même point de sa course et qui illuminent son atmosphère de feux d'autant plus nombreux que les corpuscules du courant sont plus serrés.

Nous retrouvons dans cette théorie une grande analogie avec les hypothèses les plus probables sur la génération des comètes [1]; mais Schiaparelli ne s'est pas borné à ces considérations générales; par une intuition où se révèle le génie, il a trouvé entre les comètes et les essaims météoriques une affinité plus étroite encore : l'étude attentive des Perséides montre que ce courant météorique doit présenter la forme d'une ellipse très allongée, dont la durée de révolution est voisine d'un siècle, et dont on peut calculer la position dans le ciel; or le calcul a montré à Schiaparelli que cette trajectoire coïncidait presque rigoureusement avec celle de la grande comète de Tuttle (1862 III) dont la période de révolution est de 110 ans. Voici donc que, dans l'étendue indéfinie du ciel, une comète et un essaim météorique cheminent avec la même vitesse, dans le même sens et suivant la même route. Simple coïncidence, dira-t-on; il y en a d'autres. Schiaparelli avait également calculé les éléments elliptiques de l'essaim des Léonides. D'accord avec Le Verrier, qui avait fait de son côté les mêmes calculs, il avait indiqué 33 ans un quart pour la période de révolution et fixé les angles et les dimensions qui définissent dans l'espace

1. Voir *les Comètes*, *Revue de Paris* du 1er décembre 1909.

l'ellipse parcourue. Quelques mois plus tard, l'astronome Peters remarquait que cette trajectoire coïncidait avec celle d'une comète découverte en 1866 par Tempel, et que le mouvement était rétrograde, aussi bien pour l'essaim que pour la comète.

Deux autres coïncidences ont été signalées par M. Weiss : l'essaim des *Lyrides* (qui a son radiant dans la constellation d'Hercule, tout près de la Lyre et qui produit les étoiles filantes du 19 au 30 avril) coïncide avec la comète de Thatcher (1861 I) qui a une période de 415 ans; des documents très anciens tirés d'annales chinoises montrent que les averses météoriques de cet essaim admettent la même périodicité. Enfin, la comète de Biéla, dont nous connaissons les avatars et la disparition finale, parcourait jadis dans le ciel le même chemin sur lequel évolue encore un grand courant météorique, celui des *Biélides*, qu'on appelle encore *Andromédides* parce qu'elles semblent émaner de l'étoile γ Andromède; les Biélides illuminent le ciel aux environs du 28 novembre; comme la comète de Biéla, elles sont exposées à passer dans le voisinage de Jupiter et de Saturne et à éprouver des perturbations qui déplacent leur période d'apparition; M. Weiss a fait le calcul de ces perturbations et le résultat a vérifié ses prévisions.

Ces coïncidences, qui ne peuvent plus être mises au compte du hasard, manifestent l'étroite association des comètes et des essaims météoriques. Lorsqu'une comète suit la même route qu'un essaim, elle a évidemment la même nature et la même origine que les éléments qui le composent; elle n'est pas autre chose, suivant l'expression de Delaunay, qu'une concentration locale de cet essaim, assez intense pour que l'amas de matière qu'elle forme soit visible à une grande distance de la terre. Ainsi s'explique l'extrême fragilité des comètes ; un choc n'est pas nécessaire pour les rompre; il leur suffit de passer à proximité d'une grosse planète pour se désagréger en plusieurs parties qui s'écoulent en suivant des chemins divergents; d'ailleurs, les queues des comètes ne sont peut-être que des amorces de courants météoriques.

Ainsi, tout nous indique qu'un certain nombre de ces courants peuvent être alimentés par la destruction des comètes; mais il n'est pas certain qu'une action inverse ne puisse pas se produire, dans des circonstances favorables; les matières cos-

miques que nous avons vues, en suivant les idées de Schiaparelli, s'allonger en un long ruban à mesure qu'elles s'approchent du Soleil, subissent une transformation contraire lorsque après avoir dépassé le périhélie, elles s'éloignent de leur pôle attractif; il en résulte une sorte de refoulement, de tassement qui reconstituerait exactement la nébuleuse primitive, si la trajectoire était restée parabolique. Il n'est pas absurde, d'après cela, d'imaginer que les comètes se désagrègent en étoiles filantes lorsqu'elles passent au voisinage du soleil et de la terre, et que les courants météoriques subissent une condensation inverse aux confins du système solaire; ainsi s'expliquerait le nombre considérable des comètes qui ont traversé notre ciel avec des trajectoires elliptiques, et qu'on n'a jamais revues.

Tous ces résultats enchaînés avec toutes ces hypothèses nous montrent que les étoiles filantes, bien qu'elles apparaissent seulement dans notre atmosphère, sont intimement associées à la vie générale de l'Univers. Leur étude a modifié profondément nos idées sur la constitution des espaces célestes : on se les figurait jadis comme de mornes étendues, où seuls les astres majeurs erraient vers un but inconnu. Nous voyons aujourd'hui ce vide s'animer d'un pullulement de corpuscules de toutes formes et de toutes dimensions, dont les courants s'enlacent et s'entre-croisent : on dirait presque que nous assistons à une distillation incessante des éléments du monde solaire, par laquelle la matière se diffuse et se volatilise au centre sous le souffle ardent du Soleil, pour se condenser dans les régions froides où gravitent Uranus et Neptune.

Il n'est pas impossible, en même temps, que cette vision du monde infiniment grand serve à nous faire comprendre la constitution du monde infiniment petit des atomes : un observateur, placé à la surface de la lune, ne pourrait pas distinguer les traits de feu dont les étoiles filantes rayent notre atmosphère, mais il aurait l'impression que cette atmosphère émet une lueur faible et continue; il dirait qu'elle est phosphorescente. Qui sait si la phosphorescence elle-même n'est pas due à un phénomène analogue, qui se passerait à l'intérieur du monde des atomes?

LOUIS HOULLEVIGUE

SOUS LE CIEL VIDE[1]

VII

Inga Rud, cet été-là, menait une vie très paisible chez ses parents. Bien qu'elle se fût calmée depuis la grande crise de l'année précédente, elle n'était plus la même qu'en ses meilleures années. Comme d'habitude, il était venu des jeunes gens dans le pays pour passer les vacances : les réunions et les sauteries ne manquaient pas. Inga aussi acceptait les invitations; mais, lorsqu'elle avait aidé ses sœurs plus jeunes à s'habiller, elle finissait toujours par avoir quelque empêchement, et, en les voyant partir, elle les regardait avec un sourire triste. Il y eut des promenades en barques, entre les îles, pendant les nuits claires, des feux furent allumés, les chansons et les rires résonnèrent au loin. Et il y eut des excursions aux lacs et aux huttes des montagnes, avec des paniers pleins de victuailles et de boissons, composés par Inga. Mais il fallait bien aussi que quelqu'un restât à la maison, et toujours elle s'arrangeait de façon que ce fût elle.

A qui n'attend plus rien de l'avenir les souvenirs brillants paraissent plus brillants encore. Et ce qui était étrange, c'est que, lorsqu'elle se reportait aux inoubliables années passées dans la capitale, — à ce temps où le monde semblait une salle de bal avec de la musique et des yeux amoureux, — Inga venait aussi à penser à Erik Evje, duquel en ce temps-là elle pouvait bien se moquer!

1. Voir la *Revue* des 15 janvier et 1er février.

« Dieu sait, — se disait-elle, — c'est peut-être ma faute s'il est devenu... ce qu'il est devenu. »

Elle ne se rendait même pas compte que, tout en demeurant assise à faire courir son aiguille, — et à songer au bonheur évanoui, — elle se laissait envahir par une sympathie croissante pour cet homme envers qui elle s'était alors montrée si impitoyable.

Après que l'ingénieur du département fut parti, elle se souvint de la sombre prédiction au sujet de la colonie agricole d'Erik. Elle eut bientôt remarqué qu'elle était seule au courant de l'affaire : l'ingénieur n'en avait parlé à personne avant son départ. De cela, Inga était, en un sens, fort satisfaite, mais elle sentait en même temps une responsabilité terrible. Allait-elle prévenir Erik, — ou non?

Il ne lui servait à rien de se dire et se répéter que l'ingénieur pouvait se tromper. Elle continuait à ruminer l'idée d'une telle possibilité, — que la colonie agricole d'Erik aboutît à une affreuse catastrophe.

Et, — le jour où il avait accompagné sa mère en visite, elle était bien chez elle, mais elle n'avait pas eu la force de se trouver en face de lui, par crainte d'entendre parler de ce projet néfaste.

Le bruit qu'il s'enfermait des jours entiers pour boire parvint aussi jusque chez le médecin cantonal, et ce ne furent pas précisément des éloges qu'elle dut entendre sur son compte, tout autour d'elle. Mais elle baissait la tête et se disait :

« C'est peut-être encore ma faute. Je l'ai encouragé peut-être... pour m'enfermer de nouveau... »

Les esprits furent très agités, dans la commune, quand le bruit se répandit qu'Erik réellement créait sa colonie agricole. Les plus gros propriétaires affirmaient que les ouvriers, dans la région, étaient déjà bien assez gâtés comme cela; d'autres étaient ravis à l'idée que l'avare madame Asta devait passer bien des nuits blanches. Mais tous présageaient que la fortune d'Evje allait fondre bien vite.

Souvent Inga éprouvait le plus vif désir de prendre la défense d'Erik : s'il était exact qu'il fût adonné à la boisson, du moins il n'y avait à ceci rien de mal. Mais elle se taisait,

parce que la prédiction de l'ingénieur du département lui bourdonnait toujours aux oreilles.

Mais ce fait qu'Erik, avec les meilleures intentions, se livrait peut-être à une besogne sinistre, lui donnait aux yeux d'Inga un éclat tragique, ce qui excitait davantage en elle le désir de lui porter secours...

Un soir, elle joignit les mains sous sa couverture et demanda directement à Dieu que tout marchât, tout de même, à souhait pour Evje dans cette entreprise.

Mais... lorsque l'ingénieur du département, l'année prochaine, reviendrait de l'étranger, qu'arriverait-il? Erik, alors, aurait peut-être agi en vain, et les pauvres ouvriers, en défrichant le sol et construisant des cabanes, se seraient donné une peine inutile.

Personne ne pouvait empêcher cela, — personne d'autre qu'elle-même...

Et, un beau jour, la voilà qui écrit une lettre à Erik... Mais, au moment de signer son nom, elle sentit que cela lui était tout à fait impossible. Car elle se rappelait trop... une autre lettre qu'elle lui avait envoyée autrefois, et qui sans doute l'avait rendu malheureux pendant des années.

Allait-elle... cette fois encore?...

Non, il valait mieux aller le trouver, et lui parler. Et, afin de manifester clairement que l'intérêt seul d'Erik la faisait agir, et l'en bien persuader, elle voulait... oui, qu'est-ce qu'elle voulait exactement?...

Bah! elle n'avait pas besoin de s'en rendre compte pour le moment. Mais, lorsqu'un dimanche soir elle prit le chemin d'Evje, il lui sembla presque qu'elle allait s'offrir elle-même.

Elle s'arrêta souvent : elle hésitait, comme prête à s'en retourner. Elle croisa, bien entendu, des gens qui la saluaient, mais elle n'y prêta aucune attention. Parvenue assez loin dans la forêt, comme elle pouvait, à chaque instant, apercevoir les premiers coteaux d'Evje, elle dut s'asseoir sur une souche pour reprendre courage. Jamais la marche ne l'avait autant fatiguée. Elle se remit en route et vit enfin les bâtiments, là-bas, sur la colline, où les longues rangées de fenêtres faisant face au fjord flamboyaient au soleil. Alors elle s'arrêta de nouveau et enfonça dans le sable la pointe de son ombrelle.

C'était donc là qu'elle allait se rendre, — et détruire ce qui était peut-être le plus cher trésor d'Erik Evje...

Et brusquement elle se retourna et se hâta de rentrer. Elle ne pouvait pas faire cela. Jamais de la vie elle ne le pourrait.

VIII

Vient le jour enfin où Bertil Sveen est libéré de son service, et, désormais son propre maître, s'en va, quittant le domaine d'Evje, avec pioche, pic et hache sur l'épaule.

C'est un jour d'automne paisible et chaud. Le ciel est d'un jaune brillant et le fjord d'un bleu foncé. Les prés n'ont pas encore eu le temps de verdir depuis les foins, qui sont rentrés ; les blés sont hauts et dorés, et s'inclinent légèrement sous la brise. Les arbres feuillus, dans les bois, portent les premières taches jaunes. Ce qu'éprouve Bertil aujourd'hui est étrange! Il s'arrête en haut des rochers escarpés et contemple les bâtiments. Il a servi là plus de vingt ans. Depuis ses douze ans, depuis ses débuts comme pâtre, il a travaillé pour les autres. Mais aujourd'hui... aujourd'hui, c'est quelque chose de tout nouveau qui commence.

Il passe devant la scierie, et dans le bruit de la cascade et des roues, une voix lui crie :

— Arrive un peu ici nous aider, hé, là-bas!

Mais Bertil rit en dedans et comprend que c'est une plaisanterie, et que cela veut dire, en réalité : « Bonne chance, Bertil! »

En amont de la cascade, la rivière est calme. Bouleaux et sapins s'y mirent. Une colline grimpe, assez raide, et son ombre assombrit le cours d'eau tranquille. Par endroits, le soleil, traversant le feuillage, saupoudre d'or quelques tourbillons, et, plus loin, c'est le ciel bleu que l'eau réfléchit. Puis Bertil traverse la barrière et atteint les terrains en friche, et du premier mamelon, il peut voir une vallée où poussent des aunes et des bouleaux, avec quelques sapins disséminés. Le bétail a tracé des sentiers dans tous les sens, les feuillages jaunis sont immobiles, il n'y a pas un souffle, les airelles rougissent dans leurs touffes vertes, et devant Bertil une colline

couverte de sapins arrondit sa croupe à la chaleur, et les sapins, au long de la crête, sont comme une rangée de flèches d'église contre le ciel d'or brillant.

Bertil s'arrête au milieu du terrain qui lui a été assigné, il dépose ses outils, accroche son chapeau, sa veste et son gilet après un tronc, crache dans ses mains et saisit sa hache. Elle brille, brandie à la lumière du soleil, et les « han !... han !... » résonnent dans la paisible forêt. « Han !... han !... » répond le bois de sapins, fâché d'être dérangé dans son sommeil. « Han !... han !... » répète bien loin la sombre vallée.

Les éclats volent autour de l'homme. Le grand sapin gémit, sa cime se balance comme s'il allait se trouver mal, et soudain elle décrit une vaste courbe jusqu'à terre ; Bertil l'élague et traîne le tronc un peu plus loin. L'arbre a laissé une petite place découverte, avec une souche au milieu : — c'est le premier morceau de la terre de Bertil et d'Ingeborg qui est défriché.

Mais bientôt les bois résonnent de nouveau. « Han !... han !... » ils résonnent moins fort, car ce sont maintenant des aunes et du taillis, qui s'abattent du premier coup. Un tas de branches et de brindilles s'amoncelle. La surface défrichée grandit, bientôt elle suffit pour une maison, et, un peu plus tard, elle est assez grande pour la maison et l'étable, mais il faudra en outre des champs et des prés. « Han !... han !... Toc !... toc !... » résonnent les bois. Le monceau de branchages devient une petite montagne.

« Kling !... klang !... » c'est la cloche d'Evje qui sonne le repas. Bertil redresse son échine et regarde autour de lui. Il va rentrer et manger au réfectoire, aujourd'hui comme d'habitude, grâce à l'offre d'Erik Evje. Mais il voudrait d'abord voir s'il y a moyen de déplacer cette pierre, qui se trouve juste à l'endroit où il faudra creuser la cave... Il dépose sa hache, prend le pic, et l'enfonce sous la pierre. Elle remue un peu, mais se remet aussitôt en place, comme pour dire : « Voilà bien des générations que je suis ici, et j'y suis assez bien. »

— Ah ! la diablesse ! — répond Bertil à voix haute.

Et il pointe son pic dessous, bien au milieu... Ouf ! il faut bien qu'elle se soulève tout de même, mais elle ne tarde pas à se montrer de nouveau la plus forte, et elle rentre dans son lit. Alors Bertil se fâche : le pic est enfoncé droit sous le

ventre de la pierre. Et, haï! Bertil est accroupi, son dos se tend en arc, son visage se contracte, ses mains et ses bras craquent; haï! allons... encore... encore un peu... voilà!... la pierre se soulève, et se renverse sur le bord de son trou... Dans ce trou couvert de moisissure rampent des vers et des insectes, et l'on voit une foule de minces racines qui ont contourné la pierre.

Bertil s'attaque à d'autres pierres, placées à quelque endroit d'où il faut les déloger. Et la sueur perle. Une odeur de genévriers coupés et de bouleaux qui embaument se répand dans l'air chaud. Une clochette s'approche, une jument avec un poulain regarde à travers le feuillage; le poulain se risque à flairer le monceau des branchages, mais se sauve au galop dès que Bertil se redresse. Un autour est tout au haut du ciel, simple trait immobile; la jument et le poulain ont bientôt disparu, — et le silence n'est troublé que par le lointain grondement de la cascade, et le heurt du pic de Bertil contre la pierre...

« Kling!... klang!... » C'est la cloche d'Evje qui appelle au repas du soir : Bertil essuie la sueur de son front, et s'étonne d'avoir oublié le dîner de midi aujourd'hui. Allons, il va rentrer. Il prend une nouvelle chique, et regarde les souches qui émergent de la terre grasse, et le tas de branches qui a formé une petite montagne. Ingeborg ne manquera pas de menu bois, pour sûr!

Et il reviendra demain et défrichera comme aujourd'hui, et personne ne lui dira : « Tu vas faire ceci, et puis cela. » Et personne ne montera ici lui commander : « Là il faut semer de l'avoine, et là planter des pommes de terre. » C'est lui qui est le maître ici, et, s'il lui vient l'idée de semer n'importe quoi, il pourra le faire aussi.

Soudain les bois retentissent de nouveau : « Han!... han!... » Et le crépuscule étend déjà son ombre sur la vallée, tandis que les plus hautes croupes sont encore embrasées par le soleil couchant. « Han!... han!... » c'est un mugissement incessant sur les sombres collines...

Tard dans la soirée, deux gars, tenant chacun une lanterne à la main, gravissent les rochers qui longent la rivière. Ils sont envoyés par Erik Evje, à la recherche de Bertil.

— Il pourrait bien s'être laissé choir dans la rivière : il fait si noir! — dit l'un.

— Oh! non, je croirais plutôt qu'en abattant un arbre il sera resté dessous, ou qu'il aura porté un coup à faux et se sera blessé, — opine l'autre.

Mais, arrivés à la barrière, ils s'arrêtent, écoutant. A travers les ténèbres du taillis épais, un chant parvient jusqu'à eux : « Han!... Han!... »



Quelques jours plus tard, Bertil traversait le fjord à la rame. Sa fiancée était à l'arrière. Il n'avait pas voulu qu'elle l'aidât avec la seconde paire d'avirons : elle devait, ce jour-là, rester assise, en propriétaire qui se fait conduire. Autour d'elle, la vieille fille avait sa dot, qu'elle avait elle-même constituée : une commode, un bahut ancien, plein de robes et de linge, et un grand panier de chaussures. Car une fille convenable doit se mettre de côté au moins une paire de chaussures et deux paires de bas par an, et Ingeborg avait servi de nombreuses années. Elle possédait, en outre, un lit garni, pour lequel il n'y avait pas assez de place cette fois-ci, et elle avait serré dans son corsage un livret de caisse d'épargne de quelques centaines de couronnes. Elle-même était une forte femme d'environ quarante ans, couverte de taches de rousseur. Les joues étaient un peu creuses, et les mains vilaines et ridées, — après tant d'années de service dans la cuisine et l'étable des autres!

— Comment ça va? — lui demanda Bertil en souriant, car il n'avait rien dit depuis un bon moment.

— Oh! tout cela est si drôle! — dit-elle, avec un regard en arrière.

— C'est bien vrai! — répondit-il, et il serra les lèvres.

Cela lui semblait « drôle » de s'approcher de l'autre rive. Car depuis quinze ans elle n'avait jamais rendu visite à Bertil. Tous les étés, ils avaient l'habitude de se rencontrer à l'église, — à la paroisse d'Ingeborg, — et, en hiver, ils avaient échangé des lettres pour se dire l'un à l'autre que tout demeurait entre eux comme auparavant. Mais bien des fois elle était restée à la fenêtre de la cuisine, regardant là-bas, vers les coteaux d'Evje,

et convaincue que c'était Bertil qu'elle voyait labourer. Et, au cours des ans, cette rive était devenue une sorte de pays de rêve, vers lequel ses yeux se tournaient lorsqu'elle était très fatiguée ou que son humeur était triste.

— Je ne croyais pas qu'Evje fût si grand! — dit-elle, lorsqu'on fut plus près du bord.

Car, à distance, tout lui avait paru si petit!

— Tu ne croyais pas non plus que j'étais si grand, hein? dit-il en souriant.

Sur la grève, une charrette d'Evje attendait, et, quand le chargement approcha de la maison, Erik se présenta en personne, et souhaita la bienvenue.

Une double noce fut bientôt célébrée à Evje. Les deux couples se rendirent à l'église, chacun dans son phaéton, et il y eut ensuite grande fête, car tous les ouvriers, journaliers et voisins étaient invités. A la table du banquet, servie dans la cour, sous le chaud soleil de septembre, Erik prononça un discours, et tous les auditeurs furent d'accord pour dire que le prêtre lui-même n'aurait jamais su parler aussi bien. Madame Asta avait dû aller en ville, justement, ce jour-là, mais personne ne s'en désola, et, le soir, la jeunesse put danser à perdre haleine. Il y eut un seul incident fâcheux : l'un des fiancés, Lars Brovold, s'enivra tellement que ses camarades durent littéralement le porter jusqu'au lit de sa fiancée...

Après la noce, Lars alla loger chez ses parents avec Petra, et la femme de Bertil prit le service de la cuisine à Evje, en attendant que la cabane fût prête, où elle serait chez elle.

Et, tout l'automne, on entendit résonner les coups dans la vallée. « Han! » chez Bertil. « Han!... han!... » chez Lars, que son père venait aider. Et « han! » chez le vieux Per Trœen, qui amenait un fils avec lui. Et, plus tard, quand les labours commencèrent, les trois voisins durent s'entr'aider et travailler les uns chez les autres, à tour de rôle...

Or, quelques semaines après la noce, certaines nouvelles parvinrent à Lars, dont il fut bouleversé : Kristine, là-bas, dans la paroisse voisine, s'était tout de même fiancée, disait-on, avec Knut Rabben.

Mais... en quoi cela concerne-t-il Lars, maintenant qu'il

est un homme marié, et qu'il a bien autre chose à faire que de penser aux filles?... Non, c'est vrai... mais il a beau se mordre souvent les lèvres, jurer et sacrer pour chasser cette maudite idée, elle revient, et revient toujours : la hache ou le pic, plus d'une fois, lui tombent des mains, et il lui faut s'asseoir un moment pour rêvasser.

— Qué qu't'as, mon gars? — demande le père, qui arrachait des racines à la pioche, près de lui.

— Oh! c'est pas la peine d'en parler, — répond Lars, se ressaisissant.

Puis, un jour, il entendit raconter autre chose : Knut et Kristine voulaient s'en aller en Amérique... Et, la nuit suivante, il ne put fermer l'œil. Si maintenant Kristine devait encore s'en aller tellement loin qu'il ne pourrait plus jamais la voir... il ne savait plus ce qu'il deviendrait!...

Il aurait eu envie de tomber sur Knut Rabben à bras raccourcis, mais ce n'était pas, évidemment, la solution la plus raisonnable. Après de longues et mûres réflexions, qui durèrent plusieurs jours, il finit par se décider : il irait trouver Erik Evje, et lui demanderait une pièce de terre aussi pour Knut.

Knut était le fils d'un ouvrier qui travaillait à la scierie d'Evje, et, comme il y avait grandement la place pour un bon nombre de petites fermes là-haut, Erik ne put faire autrement que de consentir à une demande aussi modeste et si gentiment formulée.

Lars était ravi : Kristine allait du moins devenir sa voisine...

Et, un jour, Lars était très affairé, là-haut, sur sa terre, quand, soudain, il entendit frapper à grands coups de hache, près de lui, dans la forêt : c'était Knut, qui se mettait à défricher pour lui et Kristine.

Ce fut aussitôt pour Lars une étrange impression, et il resta là, debout, à écouter les coups. Qu'un autre déblayât la place pour la maison dont Kristine serait la ménagère!... Et ce ne serait pas lui qui l'aurait fait!... Jamais, jamais ce ne serait lui! Ces « han!... han!... », il les ressentait comme des coups de hache qui auraient frappé quelque chose au dedans de lui-même.

« Han!... han!... » résonnaient les bois.



Après un mois de mariage, Ingeborg avait pâli et se sentait fort mal en train, et Bertil était encore moins communicatif qu'auparavant.

Au début, elle l'avait souvent accompagné à « la Terre-neuve », pour s'entendre avec lui sur tous les arrangements. Mais, lorsqu'elle eut constaté combien leurs avis étaient différents, elle prit le parti de dire qu'il pouvait disposer tout à son idée.

Personne ne pouvait observer qu'il y eût entre eux querelles ni désaccords, mais ils n'étaient pas non plus tels que l'on voit d'habitude les nouveaux mariés. Ils avaient peut-être attendu trop longtemps ce mariage, et avaient fini par espérer trop l'un de l'autre.

Le plus pénible, pour Ingeborg, toutes les fois que Bertil n'était pas, selon elle, ce qu'il aurait dû être, c'était de se rappeler alors, malgré elle, les mauvais présages de sa mère : « Si tu le prends, je me retournerai dans ma tombe! » avait-elle dit. Car la vieille aurait voulu voir sa fille agréer un gars paysan, qui avait du bien. Mais Ingeborg avait voulu fidèlement attendre celui qu'elle désirait, et elle avait réussi à l'avoir.

Et voici maintenant qu'elle rêve, la nuit : sa mère se tortille dans la tombe... Et, plus les déceptions que lui cause Bertil sont fréquentes, plus le mauvais rêve l'obsède.

Un soir, — le clair de lune brillait, si clair! — Bertil, après le souper, se remit en route vers sa terre. Le bois de charpente avait été amené sur place, et il ne restait plus qu'à le poser. Déjà la cave était creusée. Il avait plu, en sorte que les feuilles scintillaient comme des myriades d'étoiles éparses dans la forêt, et de l'ombre noire de la vallée montait le bourdonnement monotone de la rivière.

Bertil fit le tour des bois de charpente, un index dans le gousset de son gilet, et réfléchit. La cabane serait assez agréablement située ici, et elle était bien au milieu des champs. Et pourtant, il y avait quelque chose qui n'allait pas... Il s'en

était rendu compte seulement depuis quelques jours : de là on ne voyait par le fjord.

Au bout d'un moment, il gravit un coteau, se faisant un chemin à travers l'épais fourré d'aunes. Les feuilles versent sur ses habits leurs gouttes d'eau, et bientôt la lune fait jouer sur lui ses rayons. Arrivé tout en haut, il enfonce les mains dans les poches de son pantaton, et se tourne vers le large fjord éclairé par la lune. Maintenant il aperçoit là-bas la terre habitée par Ingeborg pendant de si longues années. C'est Sœrland, et bien des fois il a regardé de ce côté, quand il avait quelque sujet de réflexion.

Mais l'Ingeborg qui était venue, c'était, lui semblait-il, une autre que celle de là-bas.

« Si les bâtiments avaient été à cette place! — songeait-il. — Je pourrais m'asseoir près de la fenêtre et regarder par là. C'est dommage de n'y avoir pas pensé plus tôt. »

Il soupira et s'assit sur une pierre. — « Si encore la cave n'avait pas été creusée dans le bas!... C'était un rude travail de bien des jours. »

Lorsque enfin il redescendit le coteau, la vue peu à peu se rétrécit, Sœrland finit par disparaître complètement, et le fjord aussi, et alors il devint tout triste à l'idée que tout serait si sombre autour de lui!

Ç'aurait été plus dur de remonter les récoltes là-haut, à vrai dire, et, quand il avait choisi cette place-ci, il avait pensé à Ingeborg, qui devait l'aider à rentrer les foins.

Mais, tout au fond de lui-même, quelque chose secrètement exigeait que l'autre Ingeborg, celle qui était toujours de l'autre côté du fjord, ne fût pas entièrement abandonnée.

« Si j'étais encore jeune! — pensait-il, la main sur un madrier, — il y aurait moyen, tout de même. »

Creuser une autre cave... passe! Mais embêter M. Evje et lui demander des chevaux pour porter la charpente plus loin... non, il ne fallait pas y penser.

« Si j'étais encore jeune... »

Et, comme en manière de jeu, saisissant le madrier, il essaya de le soulever jusqu'à son épaule. Il y parvint, quoiqu'il pliât terriblement dessous. Et, sans se rendre bien compte de ce qu'il faisait, il se mit en marche, remontant le coteau

avec la poutre, à travers le feuillage humide que la lune argentait. La pente était roide : il pouvait à peine respirer, mais il arriva jusqu'en haut, et laissa tomber sa charge. Alors il s'essuya le front et redressa son dos, et, tout en reprenant haleine, il restait debout à regarder dans la direction de Sœrland. En portant cette lourde masse, il avait eu l'impression qu'il sauvait quelque chose de ce qui, durant tant d'années, avait été sa consolation et son espoir...

Les jours suivants, tout le monde, dans la salle commune d'Evje, remarqua l'extrême fatigue de Bertil, quand il rentrait. Mais le monceau des bois de charpente, là-haut, diminuait peu à peu, et, montant le coteau, un chemin noir était tracé, qui portait les marques profondes de pieds qui l'avaient beaucoup foulé. Enfin, il ne resta plus en bas que le trou béant de la cave : — les bâtiments étaient déménagés.

— Il venait trop d'eau dans la cave, à cet endroit-là, — expliqua Bertil à ceux qui s'étonnaient.

Mais, depuis lors, Bertil fut tortu et courbé, et presque toujours, en marchant, il eut une main posée sur l'échine.

IX

Un dimanche après-midi, il y eut foule au débarcadère du bateau à vapeur : on attendait Olina Trœen sortie de prison. Mais, quand le bateau fendit l'eau de la baie et siffla, les gens s'avancèrent jusque sur le remblai, et, comme la curiosité poussait quelques gamins jusque sur le débarcadère, un homme raisonnable arriva, qui les en chassa. De mémoire d'homme, jamais rien ne s'était produit dans ces parages d'aussi affreux que l'infanticide d'Olina : il n'était donc pas bon pour des gosses de s'approcher d'elle.

Bientôt le vapeur accosta le ponton, et les voyageurs commencèrent à débarquer.

— Où est-elle? — chuchotait-on parmi les groupes du remblai.

— C'est celle-là, avec un panier!

— Oh! grand Dieu!

— Elle est partie avec un mouchoir sur la tête, mais aujour-

d'hui elle a un chapeau! — dit une voix malveillante dans la foule. — Voilà ce que c'est que d'être allée à la ville.

Le petit vieux Per Trœen s'avança, traînant une voiture à bras. Aucun des assistants ne lui avait dit bonjour, en réponse à son salut, mais d'autant plus nombreux étaient les regards fixés sur lui. Une femme était restée en arrière sur le ponton, et. bien qu'elle reconnût différentes personnes, tout le monde s'empressait de s'écarter d'elle. Enfin elle aperçut son père. et alors on la vit sourire, puis, aussitôt après, tenir son mouchoir sur ses yeux.

— C'est malheureux pour le père! — dit une femme sur le remblai. — Et la mère, cela vaut mieux pour elle qu'elle soit en terre.

Mais lorsque son père eut pris son panier et sa caisse, Olina resta encore là, debout, la figure cachée dans son mouchoir : — elle semblait ne pouvoir se résoudre à s'approcher de ces gens aux yeux écarquillés.

Soudain une voiture d'Evje débouche devant le hangar à bateaux, et c'est Erik lui-même qui en descend et s'avance sur la grève.

— Bonjour, bonjour, Olina! — crie-t-il à grande distance, si bien que tout le monde est forcé de l'entendre.

On juge si les gens furent ébahis de voir M. Evje lui donner la main et se montrer envers elle aussi poli qu'envers une dame. Ce fut encore pis, lorsque son bagage fut porté dans la voiture d'Evje, et qu'elle s'assit à côté d'Erik. Elle-même paraissait toute désorientée. Mais. quand la voiture traversa la foule, Erik leva son chapeau avec un étrange sourire, et alors on ne put faire autrement que de rendre le salut. Per Trœen trotta derrière avec sa charrette vide, et plusieurs vinrent lui dire quelques mots.

La route monte et serpente le long du fjord gris, couleur d'automne. Çà et là, des amas de feuilles fanées, en partie piétinées et souillées par la boue. La voiture fut rapidement hors de vue, et on laissa le cheval aller au pas.

L'impression d'Erik était singulière. Il avait redouté cette rencontre. Or voici qu'il était en présence d'Olina, et elle lui était presque étrangère. Les années, l'air de la prison. les inquiétudes... elle n'était pas le pur être virginal qu'en sa

conscience il avait imaginé... non, certes, elle ne l'était pas, cette femme assise là, près de lui...

Mais cela même était pour lui un soulagement. « Tu ne l'aimes plus! — se disait-il avec un sentiment de libération. — Et peut-être ne t'a-t-elle jamais rien reproché. Ton imagination, en cette affaire, a exagéré ta faute... » Et puis, elle n'avait peut-être pas été si mal en prison!

— Voilà longtemps que nous ne nous sommes vus, Olina?

L'épaisse créature essaya de rire :

— Oh! oui..., voilà longtemps.

Elle avait acquis un horrible accent de la ville; et puis, son chapeau était lamentable, et grossièrement elle tâchait d'être élégante. Elle serrait les lèvres quand elle souriait, en sorte que son nez descendait jusqu'à sa bouche... Elle se mit d'ailleurs à parler sans suite du plaisir que c'était pour elle de revenir chez son père. Et, sans remercier Erik, avec un esprit tout pratique, elle supputa combien de temps il faudrait avant d'avoir un poulain sur la petite ferme qu'il lui avait donnée.

La route pénétra dans la forêt. Comme personne n'était en vue, Erik se tourna vers sa compagne et lui demanda, souriant avec mélancolie :

— Est-ce que tu m'en veux, Olina?

Elle leva d'abord les yeux sur lui avec étonnement, puis lui jeta ce regard de côté qui lui avait toujours causé un tel enchantement... Ce fut comme le dernier adieu de quelque chose qu'il ne devait plus jamais revoir.

— Oh! non! — se répondit-elle enfin à elle-même.

Puis, quelque pensée subite la fit rougir. Mais Erik refréna une émotion qui surgissait en lui : c'était cette question et cette réponse qui si souvent l'avaient empêché de dormir.

Un instant après, elle continua, presque à voix basse et comme à elle-même :

— Il y a si longtemps!

« Longtemps!... » Il avait presque envie de raconter... mais non, non : elle aurait pu faire observer qu'elle n'était toujours pas mariée, et lui non plus... Et cela, jamais!... Il voyait devant lui une femme aux mains douces et aux charmants sourcils noirs... Ce qu'il avait déjà fait pour Olina, c'était assez.

Erik la fit descendre près de la petite maison de Per Trœen,

et il sentit que désormais ses relations avec cette fille de *husmand* avaient absolument pris fin. Et pourtant, ce fut la tête basse qu'il rentra chez lui. C'était tant mieux, sans doute, si ces douloureux souvenirs d'enfance ne devaient plus jamais le tourmenter. Mais, s'il n'avait plus de compte à rendre pour cette femme, il lui semblait en même temps qu'il avait enterré tout un grand chapitre de sa propre jeunesse.

« A quoi donc a servi tout cela? » — songeait-il tristement, comme la voiture montait l'allée d'Evje. Il avait presque le sentiment que sa propre conscience s'était moquée de lui.

X

Ce fut après ce jour-là que madame Asta reprit peu à peu son ancienne bonne humeur. Car un fait se produisit, dont elle avait tout à fait désespéré : Erik se mit à remplir sérieusement ses devoirs de propriétaire, et tout alla bien mieux à Evje, qu'on ne l'avait vu depuis de longues années, parce que de nouveau ce fut un homme qui tint les rênes.

Elle ne s'habitua pas sans peine à ce que tout ne reposât plus sur elle, et, bien souvent, lorsqu'elle arrivait, très pressée, pour donner un ordre, on lui répondit :

— Monsieur Evje nous l'a déjà dit hier.

Elle n'avait plus qu'à rire en dedans et rentrer chez elle.

Madame Asta fut alors peu à peu comme enveloppée de cette sorte de douceur qui accompagne toute conception supérieure d'infortunes personnelles. Elle comprit que les mauvais jours de l'été passé avaient été une épreuve de Dieu, et chercha, par conséquent, à regagner en humilité chrétienne ce qu'elle avait perdu en biens fonciers.

Erik était réellement devenu très actif. On eût dit que la situation d'Olina devait être d'abord réglée, et la colonie agricole en bonne voie, pour qu'il se sentît enfin le droit d'entrer pleinement en possession de sa propriété. Il était jeune, la vigueur lui était revenue, et il fallait que sa force s'exerçât. Il s'aperçut bientôt que, malgré l'habileté de sa mère, il y avait eu bien du laisser aller pendant les dernières années. L'agriculture, à Evje, n'était plus comme autrefois, le rabotage et

la scierie avaient été négligés, le moulin n'était qu'un moulin de village. On pouvait transformer entièrement tout cela, et déjà Erik commençait à augmenter l'importance de ses affaires.

Au bout de quelque temps, il fut assez au courant de tous les détails pour pincer le vieux maître forestier, qui se livrait à de menues supercheries. Madame Asta, de son salon, entendit qu'il y avait du grabuge au bureau, et bientôt son fils entra en trombe, le sang à la tête :

— Je vais le chasser, le damné fripon! — jurait-il.

— Erik, Erik, ne va pas faire une chose que tu regretterais!

— Regretter! il a été jusqu'ici tout-puissant, ce corbeau-là, mais c'est bien fini maintenant.

— Mais, Erik, il n'y a personne qui se connaisse comme lui à ce qu'il fait, et tu n'es pas encore capable de le remplacer.

Erik consentit à se laisser calmer, mais sa méfiance était désormais en éveil. Il découvrit ensuite que les ouvriers qui avaient été occupés hors de la surveillance de sa mère passaient d'habitude une bonne partie de leur temps à bavarder, et il ne manqua pas d'arriver sur eux à l'improviste. Non seulement la grande exploitation absorbait toutes ses pensées, mais elle commençait à le transformer à son usage.

Puis, la semaine de travail terminée, quand madame Asta, le dimanche matin, mettait son manteau pour aller à l'église, Erik sortait faire une promenade à pied, et grimpait les rochers jusqu'à la colonie agricole, que tout le monde appelait déjà « la Terreneuve ».

Ce fut un événement, la première fois qu'au-dessus de l'une des maisons il vit s'élancer une fumée. Le dimanche suivant, il en vit une seconde qui fumait; un peu plus tard, une troisième. La dernière fumée qui monta fut un salut du foyer d'Olina, et il resta longtemps à la regarder.

Ce qui naguère avait été un rêve lointain était là vivant devant lui.

« On pourra dire de moi ce que l'on voudra, — songeait Erik, — mais personne encore n'a fait cela. » Il y avait tant à réfléchir à ce sujet qu'il dut s'asseoir sur une pierre et allumer

sa courte pipe. Mais, tandis qu'il restait assis en contemplation devant ce petit monde qu'il avait créé, ce n'était pas du tout aux maisons, à la terre, ni aux habitants qu'il pensait.

Toute œuvre de quelque importance, lorsque sa réalisation a exigé de nous un effort, acquiert à la longue un visage immatériel, dont l'apparence est pour nous bien différente de ce qu'elle est pour les autres. Pour Erik, la Terreneuve était une collection de souvenirs sur lui-même, qui lui avaient coûté cher. Elle lui rappelait à la fois les heures sombres qu'il avait vécu, soit dans la capitale, soit dans son pays et, en outre, ce qu'il avait eu tant de peine à édifier. L'idée lui était venue comme une barque à un naufragé. Et la Terreneuve, telle qu'il la voyait là, lui rappelait des douleurs surmontées, des blessures guéries, des charges trop lourdes à sa conscience enfin déposées. Les hommes qui habitaient là étaient la vivante expression de quelque beauté qu'il recélait en lui-même. Ses idées de jeunesse, qui, un moment, avaient semblé devoir sombrer, étaient aussi sauvées, elles avaient heureusement atterri là, et cette certitude le suivait partout.

Après les six jours de semaine, pendant lesquels il avait été l'homme pratique, qui calcule exactement le bénéfice de toute affaire, la promenade du dimanche à la Terreneuve était pour lui comme une sorte de messe où il allait, assuré de trouver là-haut une édition de lui-même plus belle et plus pure.

Or Erik Evje était devenu un habile homme, à qui l'on commençait à témoigner de la considération.

Un jour, peu de temps avant Noël, il rentra chez lui déjeuner, très irrité à propos de cette distillerie dont sa mère et lui étaient gros actionnaires. Des bruits couraient : la saleté y était, à ce qu'on disait, scandaleuse, et parmi les employés et les ouvriers régnait une véritable anarchie. Et l'on voulait, bon sang de bon Dieu! choisir un maître d'école pour le fourrer à la direction. Vraiment, c'était bien l'homme qu'il fallait pour y mettre bon ordre.

— Eh! c'est ma foi, bien ta faute! — déclara sa mère, non sans amertume.

— Voyons!... quelle bêtise dis-tu là?

— Oui, car tu voudrais bien l'envoyer au diable, toi, la distillerie! — continua-t-elle. — Et c'est aussi où elle ira bientôt, et les billets de mille que ton père a mis là dedans, nous pourrons bien nous fouiller pour les retrouver.

— Ah çà, mère, est-ce que tu deviens folle? Est-ce que je veux l'envoyer au diable?...

— Oui... c'est bien ça que tu veux.

— Mais quand ai-je dit?...

— N'est-on pas venu te demander d'entrer à la direction... non pas une, mais dix fois?

Erik courba la tête et ne répondit pas. Mais, plus tard dans la journée, après qu'elle l'eut entendu arpenter fougueusement son bureau, il revint vers elle et annonça qu'il s'était tout de même décidé à se laisser élire. C'était une question qu'il envisageait autrement qu'autrefois. Puis il se mit à parcourir la pièce en tous sens, et lui expliqua comment il pensait que l'on pourrait remettre les choses en bon état.

Il s'arrêta brusquement :

— Pourquoi souris-tu?

— J'aurais voulu que tu voies comme tu ressemblais à ton père!

Erik ressentit une légère piqûre. Non, ce n'est pas possible, est-ce qu'il commençait réellement à?... Et, un instant, il entendit une voix familière qui ricanait : « Mais oui, tu es déjà saccageur de forêts... et bientôt tu seras fabricant d'alcool... Après, ce sera le tour du Saint-Olaf[1] ! »

« C'est absurde », se dit Erik. Et c'était vraiment un réconfort de pouvoir se dire : « Père n'aurait pas fondé la Terreneuve, jamais de la vie!... »

Une semaine plus tard, il était en traîneau et rentrait chez lui par un froid à pierre fendre. Le fjord s'allongeait noir entre les rives blanches, et les clochettes d'argent résonnaient sonores à travers la forêt lourde de neige. Erik était devenu directeur, et il portait le manteau de fourrure de son père. Et il croyait entendre les clochettes indéfiniment crier : « Fabricant d'alcool, fabricant d'alcool!... » Il n'eut pas la paix, tant qu'il ne se fut pas promis que le meunier aurait aussi champs et maison à la Terreneuve.

1. Décoration norvégienne.

Certains dimanches, il n'eut plus le temps de monter là-haut : il restait au bureau, penché sur ses papiers. Il risquait de grosses sommes dans ses agrandissements, et il s'agissait de faire marcher tout cela. Il se sentait encore inexpérimenté à bien des égards, et parfois il lui semblait avoir des affaires par-dessus les épaules ; mais alors il serrait les dents et se ressaisissait, et ça irait, parbleu ! il faudrait bien que ça marche... Une affaire succédait à l'autre. Il eut des ennemis, auxquels il fallait rendre coup pour coup, et, dans son ardeur, il eut la main plutôt dure. Mais, plus il se sentait entraîné loin des idées pures, désintéressées, que son esprit liait à la Terreneuve, plus cet endroit lui était cher et lui semblait splendide : — c'était un refuge où se consoler toutes les fois qu'il avait accompli une mauvaise action, c'était une apparition comme d'un lointain état d'innocence, auquel il aurait espéré retourner quelque jour, c'était un lieu de rêve situé sur une hauteur où le soleil jamais ne se couche.

Les jours d'hiver se suivirent, avec des tempêtes de neige ou des gelées à pierre fendre. La perspective lui avait été agréable d'un peu de vie mondaine à Noël ; mais, la veille de Noël, il fit une rencontre qui changea son humeur.

Il était près du ponton, et attendait sa mère, qui devait arriver par le bateau, après une tournée dans le pays, quand le traîneau du docteur s'arrêta sur le quai, et une jeune dame en fourrure gris clair sortit de la voiture. C'était Inga Rud.

Erik déposa les rênes, et, dans son épais manteau, s'avança vers elle et la salua :

— Vous allez voyager par ce froid sibérien ! — dit-il.

Et il se sentit tout inquiet.

Elle répondit, sans le regarder :

— Oui, je vais chez ma sœur, à Kristiania.

— Non, c'est vrai ?... Et vous allez nous laisser passer la Noël tous seuls ici... Resterez-vous longtemps absente ?

— Probablement jusqu'au printemps, — répondit-elle.

Il n'y avait rien à dire à cela. La buée glaciale, montant du fjord gris de fer, tournoyait autour de la jeune femme emmitouflée, mais son visage était rose et frais sous le bonnet de fourrure, et ses sourcils étaient plus merveilleux que jamais.

— Au revoir! — dit-elle, comme s'approchait le vapeur où elle allait monter.

— Au revoir! Et joyeux Noël!

Elle eut un vague sourire triste... Quel pouvait bien en être le sens?...

Assis à côté de sa mère, dans son traîneau, Erik, en longeant le fjord, suivit des yeux le bateau qui s'éloignait et emmenait Inga, jusqu'à ce que les frimas se fussent refermés sur lui. Savoir qu'elle était dans son voisinage avait été pour Erik une joie; désormais l'hiver allait lui paraître plus sombre et plus froid qu'auparavant...

Noël! Noël! il y eut des réunions de société dans le canton, mais Erik resta chez lui.

Il y avait longtemps qu'il n'avait passé l'hiver à la campagne, et cela lui manquait beaucoup de n'avoir personne avec qui causer en camarade. Allant de fenêtre en fenêtre, il lui semblait être emprisonné loin, loin hors du monde... Ces fenêtres, aveuglées pendant des semaines par la glace! Ces frimas, qui toujours se précipitent en blanche fumée, chaque fois que la porte s'ouvre!... On se sent oppressé à voir ce paysage figé qui, tous les jours aussi désolé, s'étend comme sous un suaire. Après quelques heures de clarté, revient le désespérant crépuscule, et, quand Erik voyait s'allumer les lumières jaunes des fermes, par delà le fjord, il avait le sentiment que c'étaient des signes de vie donnés par des hommes en détresse, auxquels il ne pouvait porter secours.

Ce fut une distraction d'accompagner le maître forestier, en skis, à l'abatage des bois, d'aller sur les lacs gelés, où n'était marquée nulle trace, sinon parfois celles de quelque lièvre. On s'asseyait sur la neige, on mangeait les provisions, et les amas de troncs coupés se transformaient en montagnes de neige, tandis que les barbes des gars devenaient des glaçons, et que les cheveux se hérissaient de givre. Et, vers le soir, on redescendait les coteaux sur les souples patins en faisant voleter la neige des arbustes et des branches, et la bise piquait les narines, brûlante comme le feu.

Enfin le soleil est revenu, et les semaines s'écoulent plus rapides, à mesure que les jours augmentent et que le prin-

temps s'approche. Le fjord prend une teinte plus claire, et la chaleur solaire ramène une odeur de mer et de varech.

Et voici mai qui arrive, avec les forêts vertes, le chant des coucous, et les labours sur les coteaux d'Evje... De vastes changements étaient survenus à la cascade. La scierie et le sabotage étaient maintenant des fabriques neuves, modernes, et le moulin avait été détruit pour faire place à un plus grand.

Et là-haut, sur la Terreneuve, où la neige tenait plus longtemps qu'en bas, près de la mer, on finit aussi par labourer un peu, — modestement. — Knut Rabben et Kristine s'y étaient installés, le meunier allait commencer à construire, et il y aurait bientôt là cinq petites fermes, où, l'année précédente, ce n'était que pâtis...

Un dimanche, Erik trouva le temps d'aller jusque-là, donner un coup d'œil, et son impression fut singulière, à voir, aux flancs des collines, ces tout petits champs, où une moisson germait. Mon Dieu, que tout cela était petit, ingénu, et, par suite, émouvant!... Mais ce qui était semé là... non, pour Erik, ce n'était pas du blé : c'était des idées. Les tiges lui rappelaient un peu de petits enfants, qui tendent les bras vers le soleil.

« Pourvu que nous ayons une bonne année! » — espéra-t-il. Et cela lui fit presque de la peine d'être obligé de se lever et de quitter ce lieu.

Puis lorsque, descendu jusqu'à l'escarpement de rochers, il domina son propre domaine, si large, où les champs s'étalaient, et où les tiges étaient tellement plus longues, il s'arrêta de nouveau, pris d'une émotion étrange. Il lui semblait presque que ces tout petits champs de la Terreneuve s'étaient volontairement faits si petits, afin que les siens pussent être d'autant plus grands. Ils étaient à l'ombre, afin que les siens pussent s'étendre au soleil. Même, il s'en fallait de peu que les gens de la Terreneuve vécussent leur vie justement à cette place, afin que lui-même pût se sentir heureux par ici, sous les rayons du soleil.

« Et, sans doute, elle ne va pas tarder à revenir de Kristiania. Et alors?... »

A son retour chez lui, une voiture étrangère était dans la cour. Une servante sortit de la cuisine, et il lui demanda si c'était une visite.

— Je crois que c'est l'ingénieur du département, — répondit-elle.

« Ah! il est donc revenu! » se dit Erik en frottant ses souliers boueux sur les branches de sapins placées devant l'escalier.

XI

L'ingénieur du département causait avec madame Asta, dans le grand salon d'angle; mais, lorsqu'il vit Erik entrer, il se leva d'un bond et remit son binocle en place : « Grand Dieu! — se dit-il, — est-ce là Erik Evje? » Le solide gaillard hâlé, qui arrivait là..., ce n'était vraiment pas le même homme que le pauvre diable si pâle de l'année dernière, sur le bateau.

— Bonjour, cher ami, et bon retour! — dit Erik, s'empressant vers lui. — Ton voyage a-t-il été agréable? Mais ta main est tout amaigrie : est-ce que tu n'as pas trouvé à manger là-bas où tu étais?

— Par contre, la tienne est devenue un vrai poing de paysan! — répliqua l'ingénieur en secouant ses doigts minces après la poignée de main d'Erik.

Celui-ci sourit :

— Voilà ce que c'est que la vie rurale!

— Ah! maintenant je suis de trop, — dit madame Asta, et elle fit mine de vouloir sortir.

L'ingénieur se tourna vivement vers elle :

— Non, madame, je vous en prie... J'espère qu'Evje et moi, nous pourrons causer dans le bureau.

— Est-ce si grave? — demanda Erik. — Et comment va ta femme? Elle n'est pas fatiguée du voyage?

— Merci! — répondit l'autre, un peu gêné : on aurait pu croire que l'amabilité d'Erik lui déplaisait presque. — Eh bien, allons-nous dans le bureau?

— Oui, parbleu, allons-y! — dit Erik en riant, et lui montrant le chemin.

Il le conduisit dans une grande salle dont une table occupait le milieu, et dont les divans et les sièges étaient couverts de cuir. Ici, comme au salon, les fenêtres étaient à demi cachées par des plantes en pots.

Erik désigna un fauteuil, s'assit lui-même devant la table, et se tourna vers l'ingénieur :

— Eh bien!... qu'est-ce qu'il y a? — demanda-t-il, avec un sourire curieux.

L'ingénieur fit passer une de ses longues jambes par-dessus l'autre, prit son binocle et se mit à jouer avec.

— Oui, il s'agit d'une mission fort ennuyeuse pour moi, mon cher Evje.

— Alors le mieux est de nous munir d'un cigare! — proposa Evje.

Et il lui tendit une boîte.

Mais l'ingénieur refusa. Des mouvements nerveux lui ridaient le front, et ses doigts tripotaient toujours son lorgnon. « Les diables d'ongles qu'il a au bout des doigts! » pensa Erik, et au même instant, il se rappela que Mogstad en avait de pareils.

Rein continua, parlant toujours à son binocle :

— Cela m'ennuyait beaucoup de venir te trouver à ce propos. Mais, d'autre part, tu es justement homme à comprendre que j'aie considéré comme un devoir de parler pendant qu'il en est encore temps.

— Eh bien, parle donc! — dit Erik avec impatience.

— Ton idée de colonie agricole est belle et bonne. Aussi est-il regrettable que tu sois... obligé de l'abandonner...

Erik saisit les bras de son fauteuil, et ouvrit la bouche, stupéfait. Puis il cligna légèrement des yeux vers la fenêtre et il éclata de rire.

— L'abandonner?

— Oui.

Rein leva enfin les yeux sur lui.

— Mais, bon Dieu!... ne sais-tu pas que plusieurs familles sont déjà installées là-haut?

— C'est justement ce qui est triste. Car tu seras forcé de les inviter à s'en aller.

Il y eut un court silence, mais Erik se reprit à rire :

— A quoi serai-je forcé, dis-tu?...

A ce moment, il ressembla de nouveau à son père, tel que celui-ci se campait dans le même fauteuil.

L'ingénieur remit son binocle et se tourna vers la fenêtre, comme pour y chercher ce dont il parlait.

— C'est un terrain glaiseux, là-haut : une catastrophe peut survenir, d'une minute à l'autre. Un déluge d'automne ou de printemps suffit pour faire glisser toute la terre de la colline et la précipiter dans la rivière. Le danger est doublé, puisque les nouveaux colons ont défriché la forêt, qui jusqu'ici a maintenu la terre, et il est absolument inexcusable de laisser des gens s'y établir à demeure.

Nouveau silence. Erik regardait l'autre, obstinément. Enfin il répliqua d'une voix blanche :

— Qu'est-ce que c'est que tu racontes là?

— Mais oui... le malheur, c'est que je n'aie pas été là, quand tu as mis la chose en train.

Erik se leva, fit quelques pas vers la fenêtre, et parut regarder dehors. Tous deux se taisaient, et, dans le silence, on entendait une horloge murale faire « toc, toc ». Erik s'efforçait de concevoir ce que l'autre avait dit. Les glissements de terrains n'étaient pas rares dans la région. Et il se représentait les petites maisons de la Terreneuve glissant. emportées par le sable et la glaise, ne laissant que le roc nu, englouties par un abîme, qui bâillait comme une plaie ouverte.

Enfin il se retourna :

— Comment peux-tu en être sûr?

Rein raconta la part qu'il avait prise aux travaux préparatoires du chemin de fer. C'était à cause du terrain glaiseux, là-haut, qu'on avait dû faire passer la ligne sur l'autre versant.

— Y a-t-il d'autres personnes qui soient au courant de cela?... Car je n'en ai jamais entendu dire un mot.

— L'officier qui m'a aidé dans mon travail pourra en témoigner, et, de même, nos ouvriers. Je peux te donner leur adresse, si tu veux.

Erik se mit à marcher lentement de long en large. Ses cheveux blonds et sa barbe en pointe recevaient, par instants, un rayon du soleil. qui perçait à travers les plantes placées devant la fenêtre.

— Ouf! — dit-il enfin, tête basse, — vilaine affaire pour moi, cette histoire-là!

— Et pire encore pour les pauvres gens de là-haut, qui se sont donné toute cette peine pour rien!

— Voyons, mon cher... ça ne peut tout de même pas être aussi grave que tu le dis, Rein !

— C'est plutôt plus grave. Déjà des signes inquiétants se sont déclarés dans le lit du fleuve, en amont. Je suis allé me promener par là hier : je voulais être sûr, avant de t'en parler.

Erik sentit du froid lui couler dans le dos, et sa démarche s'accélérait. De temps en temps, il s'arrêtait court, puis il repartait, se passait la main sur le front, regardait vers la fenêtre ; enfin il s'approcha de Rein :

— Mais, que diable ! il doit y avoir un moyen quelconque de prévenir une catastrophe ?

Rein secoua la tête.

— Une digue de poteaux, par exemple ?

Erik, anxieux, observait l'ingénieur, qui ne put s'empêcher de sourire :

— De poteaux ou d'allumettes, en pareil cas, la digue serait également inutile.

Cette inébranlable certitude commençait à irriter le propriétaire d'Evje. Rein semblait tellement impitoyable ! C'était absolument comme s'il était venu lui mettre le couteau sur la gorge.

L'ingénieur se leva, visiblement soulagé d'avoir rempli sa pénible mission. Evje lui tendit la main :

— C'est bon, je vais réfléchir à cela.

— Tu peux réfléchir autant que tu voudras, Erik Evje, ça n'y changera rien... Et, franchement, j'espère que tu ne vas pas tarder à faire ce qui doit être fait. Il s'agit de nombreuses vies humaines.

Erik se remit à parcourir la pièce :

— Il faut bien tout de même, que diable ! que je me recueille un peu, avant d'aller chasser ces gens de la terre qu'ils viennent de recevoir de moi... Car je n'en ai vraiment pas d'autre à leur donner... Mais c'est bien ça que tu veux ? Il faudra qu'ils s'en aillent ? Qu'ils abattent leurs maisons, qu'ils abandonnent ces petits champs à peine défrichés, et où le blé pousse maintenant. Qu'ils se mettent sur la paille, eux et leurs familles, mari, femme et enfants... C'est ça que tu veux ?

L'ingénieur soupira :

— C'est bien triste, mais...

— Mais ?...

Erik s'arrêta et le regarda.

— Peuh !... ce n'est pas ma faute, après tout, si le terrain est glaiseux sur les coteaux d'Evje !

Evje ressentit un choc et reprit sa marche :

— Et ce n'est, que Dieu me pende, pas ma faute non plus. J'ai agi dans les meilleures intentions, certes... bien qu'on ait jeté les hauts cris parmi les gens huppés du pays !... Ils affirmaient que j'empestais de socialisme toute la région. Et cette malheureuse colonie agricole est encore aujourd'hui, bien entendu, une épine dans leur œil, à tous tant qu'ils sont !

L'ingénieur ne voulait pas entrer dans ces considérations, il désirait se retirer.

— C'est possible, — dit-il. — Voilà ce dont il s'agissait. Maintenant j'ai fait ce que j'avais à faire, Erik Evje. Bonjour !

Erik ne le reconduisit pas, et continua d'arpenter la pièce...

Madame Asta, cependant, avait été occupée de son côté; mais, assez longtemps après qu'elle eut entendu l'ingénieur partir dans sa voiture, elle traversa les salons et entra dans le bureau. Erik était assis, les coudes sur la table et la tête dans ses mains.

— Eh bien ? — questionna-t-elle.

Il ne répondit pas tout de suite. Mais, lorsqu'elle fut parvenue, bien doucement, à tirer de lui un récit complet de la conversation avec l'ingénieur, elle éclata de rire :

— Non, c'est trop drôle !... Non, vraiment, elle est bonne !

Erik se leva, plein d'espoir.

— Sais-tu quelque chose à ce propos, mère ?

— Mais oui, je sais...

Elle s'assit.

— As-tu entendu dire qu'il y ait des terrains glaiseux là-haut ?

— Pas avant qu'il fût question de tracer la ligne du chemin de fer par chez nous, les gens de la côte... Mais alors nos terrains furent tout à coup tellement pleins d'argile glaiseuse qu'il était tout à fait impossible de nous confier le chemin de fer... Oh ! l'ingénieur du département, il a plusieurs cordes à son arc !

Erik réfléchit, un moment.

— Es-tu bien sûre de cela?

— Mais oui, voyons! je ne suis pas née d'hier.

Erik, à pas lents, circulait entre les deux fenêtres, puis, brusquement, il alla vers sa mère et lui posa ses mains sur les épaules :

— Es-tu tout à fait sûre, mère?... C'est pure invention, pur mensonge, qu'il y a danger de mort pour les nouveaux colons?

Madame Asta narra en grand détail toutes les intrigues que les propriétaires avaient imaginées pour obtenir que le chemin de fer passât de leur côté. Oh! Erik ne savait pas encore comment sont les gens...

Sa mère partie, Erik resta debout, immobile, les yeux baissés. Évidemment, sa mère avait raison!... Évidemment!

Il parcourut, quelques minutes encore, le bureau et les salles voisines, et se mit enfin au travail afin de refouler l'obsession du sinistre. Mais, au dedans de lui, constamment, une faible voix, comme à petits coups, le relançait : « Si pourtant... tout de même... »

Erik fut assez mal disposé, les jours suivants. Les affirmations de sa mère l'avaient tranquillisé, mais pas suffisamment.

Il est des hommes qui ne peuvent penser clairement s'ils n'ont pas un cigare à la bouche : quant cet objet indispensable ne donne plus de fumée, leur pensée s'abolit. Il arriva quelque chose d'analogue à Erik Evje : son affaire de colonie agricole avait été pour lui un besoin, comme le cigare pour d'autres. Il avait travaillé, en ces derniers temps, avec assurance et fort bien, sans prêter à la Terreneuve une attention très marquée; mais, maintenant qu'elle menaçait de disparaître... il en allait autrement... Au beau milieu d'une lettre à la municipalité, sa plume s'arrêta. « Si pourtant... tout de même... Alors?... »

Plus tard, il lui fallut écrire au sujet d'une ferme, — une de plus, — qu'il voulait acheter pour en exploiter les bois : la plume s'arrêta encore devant la même catastrophe.

S'il était avec les ouvriers de la scierie, cela revenait encore : « Si pourtant... tout de même... » Et, la nuit, il

voyait les nouveaux colons déménager. Voilà que la Terreneuve est une tentative manquée, — encore une!... Et lui-même reste avec ses affaires, ses comptes, ses procès, ses abatis d'arbres et sa distillerie...

Oh! s'il pouvait être tout à fait sûr que sa mère avait raison! .. Il a bien envie d'aller demander conseil à quelqu'un, mais à qui?... Et puis, il ne faut pas effrayer les nouveaux colons...

Un jour, il était à sa table de travail : il entend frapper à sa porte, et le petit cordonnier, Tœger, s'introduit en boitant, ôte son bonnet, et dit bonjour d'un air radieux. Erik l'invite à s'asseoir, et Tœger pirouette sur sa jambe courte, s'assied sur le bord d'une chaise, et se met à rouler le bonnet entre ses mains. Erik se tourne vers lui et demande :

— Eh bien?...

Le petit cordonnier avait de la peine à se décider et souriait à son bonnet. Erik était très amusé de le regarder. Son visage, comme il arrive souvent aux cordonniers, avait un éclat bleu et humide. Il avait la tête ronde et petite, les cheveux noirs et drus, ses maigres mains tachées par les peaux, le cirage et la graisse. C'était un garçon gai, que la colère prenait seulement lorsque les filles se moquaient de son infirmité.

— Voilà ce que c'est, — dit-il enfin. — Je voulais demander à monsieur Evje si, pour sa part, il voyait un inconvénient à... à ce que j'aille habiter chez Per Trœen... hm!

— Vraiment, Tœger? C'est plutôt chez Olina que tu irais t'établir?

— Ça pourrait bien être, hé! hé! hé!

Et le cordonnier rougit et baissa les yeux sur son bonnet.

Erik dut se lever et marcher un peu. Il avait bien compté qu'Olina se marierait : eh bien, ce serait donc avec celui-là... Il n'avait rien à dire en cette affaire : c'était seulement par politesse qu'on venait le trouver.

Une pensée l'étreignit : « Mais supposons... que les colons soient obligés de s'en aller... L'épouserait-il tout de même?... Il faudrait lui dire quel risque il court. »

Mais, une fois celui-là renseigné, il pouvait aller le dire à tous. Et alors?

Erik arpentait toujours la pièce en tous sens. Enfin il s'arrêta devant le cordonnier et lui prit la main :

— Eh bien, bonne chance !

— Oh ! merci... merci !

— Mais il faut me promettre une chose. Tu as un faible pour l'eau-de-vie. J'espère que tu vas devenir un tempérant?

Le cordonnier promit et remercia. Quand le petit homme, enchanté, fut sorti, Erik demeura immobile, appuyé contre la table de travail.

Il était désormais responsable d'une vie humaine de plus, là-haut.

XII

L'ingénieur Rein n'était pas populaire dans le département. Les uns le trouvaient trop entêté, d'autres trop brutal, et il avait eu plus d'un conflit, tant avec les autorités qu'avec les particuliers. « Mieux vaut, disaient volontiers les esprits plaisants, avoir affaire à une canaille, qu'à un monomane de l'équité comme ce Rein !... »

Et il est vrai qu'il tenait trop rigoureusement à ses idées. En politique, il pouvait s'offusquer même de détails, au point de s'en tourmenter pendant la moitié de la nuit. Puis, lorsqu'il avait donné libre cours à son indignation en un article de journal, il lui arrivait souvent de se faire renvoyer l'article, parce qu'il le jugeait trop véhément, trop partial. Et, plus il devait de la sorte rentrer en lui-même sa sainte indignation, plus il se sentait sombre et solitaire, et cela commençait à se manifester jusque dans ses rapports avec sa femme.

La vie de madame Sara Rein était, comme il est fréquent, dominée par le grand et lumineux souvenir de son père. Il avait été un homme remarquable, un prêtre qui s'était occupé d'enseignement populaire supérieur et avait composé des psaumes, idéaliste et homme d'action. Il avait dû brusquement donner sa démission de pasteur, et l'on se chuchotait des histoires de femmes. Son école tomba tout de suite après, faute d'élèves. Mais madame Rein ne doutait pas qu'il avait été un martyr, victime d'une persécution, et la mémoire de son père brillait pour elle d'un éclat d'autant plus vif. Cette

mémoire la guidait toujours, quand elle avait à se former une opinion, et, plus d'une fois, en défendant quelque avis contre son mari, elle eut le sentiment à demi conscient que c'était, en somme, la défense de son père qu'elle prenait.

Ainsi se produisaient souvent des scènes dans la maison de l'ingénieur. Elle le trouvait trop sceptique, et lui la trouvait trop naïve, et, bien qu'ils eussent été longtemps tout à fait bien ensemble, chaque dispute nouvelle ouvrit un peu plus largement le fossé qui les séparait. Souvent madame Rein songeait à cette situation, mais ce n'était pour elle qu'une occasion de plus de revivre ses belles années de jeunesse au presbytère, où elle voyait son père aux cheveux blancs, occupé dans son jardin à soigner ses fleurs...

Dès la première fois que l'ingénieur avait parlé des terrains glaiseux du domaine d'Evje, madame Rein, instinctivement, lui avait déconseillé de rien faire : le projet d'Erik lui semblait si beau qu'elle le jugeait absolument digne de son père. Lorsqu'ils furent revenus de l'étranger, et que Rein parla sérieusement d'intervenir, elle fit une opposition opiniâtre. Rein se méprisa quelque peu d'y prêter une réelle attention. Mais, un jour, ils eurent une petite discussion au sujet de l'enseignement religieux donné à leurs enfants, et alors elle éclata :

— Je me demande, vraiment, à quoi tu peux croire, Ingvald!

— A quoi je peux croire?

— Oui, ça ne doit pas être à grand'chose... Quand je pense à cette pauvre colonie agricole d'Evje, que tu veux absolument faire échouer aussi!...

Et, avec la violence où des scènes de ménage peuvent seules entraîner un homme, il répondit :

— Pour en finir avec cette histoire, Sara, je vais aller tout de suite à Evje.

Comme il avait dit, il fit. Aussi se montra-t-il envers Erik plus froid qu'il n'était nécessaire, parce qu'en même temps il pensait à sa femme...

La villa de l'ingénieur, peinte en blanc, était située à l'abri d'un cap couvert de sapins, dont la courbe s'infléchissait mollement jusqu'à la grille de son jardin, et, derrière les communs,

des canards et des oies pataugeaient dans une grande mare. Madame Rein aimait les animaux de toute espèce, mais surtout les volatiles.

L'atmosphère fut un peu lourde dans la maison, les jours qui suivirent la visite de l'ingénieur à Evje. A table, on n'échangea que les paroles indispensables. Rein se dit plus d'une fois, pendant ce temps-là : « Mon Dieu, pourquoi faut-il qu'elle se mêle d'affaires où elle ne peut rien comprendre!... »

Un soir, il était monté dans son cabinet de travail après le repas, et il était assis, avec sa pipe et un journal, lorsqu'il entend tout à coup le pas léger de sa femme dans l'escalier, et elle entre chez lui. C'était une femme de trente ans, grande et jolie, au clair visage d'enfant sous l'abondante chevelure blonde. Elle avait les yeux bleus et le regard chaud. Ce soir-là, elle portait une robe claire d'été, qui la rendait plus jeune encore. Légère et rapide, elle glissa sur le plancher et s'assit sur une chaise, de l'autre côté de la table de travail.

Elle commença sans le regarder :

— Oh! Ingvald, c'est vraiment lamentable...

Il toussota, et, du doigt, écrasa la cendre dans le fourneau de sa pipe :

— Peuh!...

Il ne savait trop quoi dire.

— Parfois il me semble qu'il y a une incroyable distance entre toi et moi.

— Voyons, tu ne vas pas...

— Que tu puisses faire des choses... que tu sais devoir me faire tant de peine!

— Hm...

Et soudain elle se tourna vers lui :

— Comment a-t-il pris la chose?

Rein était assis sur un divan de cuir, le corps renversé en arrière. Il se leva, et se mit à marcher à pas lents. « Est-ce que ça va continuer comme ça? » se demandait-il, et il regarda vers la fenêtre.

— Tu ne veux pas me répondre, à présent non plus?

— Écoute, Sara... Erik Evje n'est pas un enfant. C'est pour les ouvriers que ce sera le plus dur, mais j'ai idée qu'eux aussi me remercieront.

— Et si tu te trompes, Ingvald? Sais-tu bien tout ce que tu détruis ainsi?

— Crois-tu que j'intervienne là dedans sans être sûr de mon fait?

Madame Rein se pencha sur la table, soupira, et regarda vers la fenêtre.

— Je trouve que c'est déplorable, Ingvald!... C'est toujours toi qui te mets en travers, quand on veut faire quelque chose de nouveau et de bon. Tu as dit toi-même, pourtant, que cette fois tu n'avais rien à y voir de par ta fonction.

Ingvald Rein eut un rire étrange.

— C'est toi qui dis cela, Sara?... toi, tellement idéaliste!... Penses-tu qu'il faut laisser les choses suivre leur cours, du moment que l'on n'a rien à y voir de par sa fonction?

Sa femme se leva brusquement, blessée de ce qu'il prenait le dessus. Elle répliqua d'une voix vibrante :

— Je veux dire que cela me ferait plaisir de te voir, une seule fois, agir en faveur d'une bonne œuvre.

— N'est-ce pas une bonne œuvre d'aller au secours de son prochain?

Elle s'appuya contre la table, les yeux fixés devant elle :

— J'ai beaucoup réfléchi à cette affaire, Ingvald, et j'ai peur qu'au fond ce ne soit l'idée d'Erik Evje que tu veux tuer.

— Non!... tu crois?...

Rein, inconsciemment, se pencha pour la mieux considérer.

— Et tu devrais sentir combien cela est triste. Tous les jours, nous voyons l'égoïsme, la fourberie, le mensonge, l'hypocrisie et toutes sortes de vilenies autour de nous. Enfin ce fait se produit, pour une fois, qu'un homme montre un peu d'idéalisme. Il ne se contente pas de prêcher pour les pauvres, il donne effectivement quelque chose de réel. Il prend une cause en mains aux yeux de tous et se met lui-même à la tête. De mémoire d'homme, rien n'a été fait d'aussi grand et aussi beau dans la région. Et c'est alors, Ingvald, que tu arrives et renverses le tout d'un coup de pied... Oh! je n'ai presque pas la force d'y penser...

Soudain elle cacha son visage dans ses mains et sanglota.

— Écoute, Sara, veux-tu? finissons-en avec ces scènes d'hystérie.

— Oui, oui... je n'en parlerai plus...

Elle baissa le front et serra les lèvres. L'ingénieur alla se rasseoir sur son divan, et se mit à passer les doigts dans sa barbe. Il était de mauvaise humeur. Comme toujours, voilà qu'il devenait un esprit de ténèbres pour avoir soutenu ce dont il était sûr et certain!

— Vivre seulement de mathématiques et de sciences exactes, Ingvald, cela ne vaut rien pour nous autres. Le christianisme et l'amour des hommes... ce n'est pour toi que des bêtises.

— Quand ai-je dit cela, Sara?

— Tu l'as montré bien souvent, autrefois, quand tu t'amusais à te moquer de père...

— Mais, Sara, il n'y a rien de vrai là dedans!

L'ingénieur cessa de tirer sa barbe et se leva. Sa femme se tourna vers lui à demi et rejeta la tête en arrière pour le regarder :

— Est-ce que tu nies cela aussi, Ingvald!

— Ton père... c'était sûrement un bon et brave homme; mais, lorsqu'il s'agit de reconnaître la glaise sur les coteaux d'Evje, j'ai plus de confiance en moi-même.

— Tu as confiance en toi pour tout, Ingvald. A quoi est-ce que tu ne t'entends pas? Tu t'entends aussi à l'éducation des enfants... mieux que la mère elle-même.

— Je n'ai pas dit que je m'entendais à tant de choses. Mais je ne veux pas que mes enfants soient élevés dans le mensonge, bien que leur grand-père ait été prêtre.

— Nous y voilà, Ingvald! Ne peux-tu pas laisser père tranquille dans sa tombe?

Et ainsi les terrains glaiseux d'Evje avaient pénétrés dans le cercle intime de leurs pensées, en sorte que tous deux pouvaient continuer à se blesser mutuellement, tout en se figurant qu'il s'agissait toujours de la colonie agricole.

Ils n'entendirent pas une voiture qui arrivait chez eux. Debout de chaque côté de la table, ils parlaient et s'excitaient comme le peuvent seulement un mari et une femme qui s'aiment, et madame Sara était sur le point de fondre en larmes, lorsqu'on frappa à la porte. Rein supposa que c'était la servante et cria, d'un ton de mauvaise humeur :

— Entrez!

La porte s'ouvrit. C'était Erik Evje.

— Bonsoir, — dit-il.

Il s'avança et serra la main à l'un et à l'autre : — Excusez-moi de venir si tard...

Il s'arrêta court et les regarda tous les deux.

Mais madame Rein était à bout. Elle se prit le front, un instant, essaya de dire quelque chose, mais ne put y réussir, et sortit. Les deux hommes restèrent, un moment, à regarder la porte se fermer derrière elle, puis se tournèrent l'un vers l'autre.

— Asseds-toi ! — dit l'ingénieur, indiquant un fauteuil.

Lui-même s'assit à sa table.

XIII

Erik Evje s'était assis, en clair paletot d'été, et ses yeux baissés contemplaient son chapeau qu'il tenait sur un genou. Il comprenait qu'il était venu mal à propos, mais il ne pouvait pas s'en aller tout de suite. Rein, qui était déjà fort excité, dut faire effort sur lui-même pour paraître calme. Il se doutait du motif de la visite, mais il en avait assez.

A son vif étonnement, Erik se mit à parler très posément de tout autre chose : « Ils avaient été camarades d'école autrefois. Comme le temps passe vite !... Cela semblait à Erik infiniment lointain... »

L'ingénieur l'observait, et ne savait que répondre : il dit vaguement que cela devait remonter à une vingtaine d'années environ.

Erik essaya de lui sourire et continua :

— En ce temps-là, aucun de nous ne soupçonnait combien nos voies seraient différentes !

Rein regarda vers la fenêtre, où l'on voyait le sommet d'un bouleau se balancer au vent :

— Oui, c'est comme cela... Les chemins se séparent et les idées aussi, — dit-il.

— Et j'aurais volontiers changé avec toi, Rein. Car tu as fait le bon choix. Tu as été heureux.

Rein regardait toujours vers la fenêtre.

— Oh ! ne parlons pas de bonheur, Erik Evje. Si j'avais la

plus belle propriété du pays... j'imagine que je ne me plaindrais pas.

— Non, vraiment?... Et moi qui me demande si je ne vais pas m'en séparer!...

Rein faillit se lever, tant sa surprise était grande :

— Comment?

Erik inclina la tête vers son chapeau. Parfaitement, c'était comme il le disait.

— Tu ne penses pas sérieusement à... à vendre?

Erik jeta son chapeau sur le parquet et appuya les coudes sur ses genoux :

— Oh! je n'ai pas encore bien étudié la façon de m'en défaire. L'important, c'est qu'il faudra probablement que je quitte tout... Si seulement on avait un endroit où aller!...

L'ingénieur trouvait cela tellement absurde qu'il ne savait quoi dire.

Mais alors Erik se leva et le regarda.

— C'est-à-dire... — continua-t-il, — au fond, tout cela dépend de toi.

Silence. L'ingénieur ouvrait de grands yeux :

— De moi?

— Oui.

— Voilà qui est étrange!

— C'est pourquoi je suis venu. Franchement, j'ai été dans un piteux état, depuis que tu as été chez moi, l'autre jour. (Erik se passa la main sur le front et prit une expression douloureuse.) Certains disent, il est vrai, que je peux être bien tranquille et me moquer de ton avertissement, mais tout de même... ç'a été comme un ver qui me rongeait, me rongeait, au point que c'est à peine si j'ai pu dormir!... Et alors, il m'a fallu venir ici, pour te dire que, si je suis obligé de monter à la Terreneuve et d'inviter les gens de là-haut à s'en aller, je sens qu'il me sera impossible de rester moi-même à Evje.

« Ah! ah!... je ne me suis donc pas trompé! » — se dit Rein, et l'excitation de sa dispute avec sa femme fut ravivée. Comme, d'autre part, dans les paroles d'Erik, malgré la calme cordialité de la voix, il sentait un profond découragement, il ne savait s'il devait rire ou pleurer.

— Mais, mon cher! — dit-il, se renversant sur son siège, — les terres glaiseuses ne menacent aucunement ta maison ni ta ferme.

— Tu ne me comprends pas, Rein. Je n'ai pas pensé, une seconde, à ma maison. Mais excuse-moi si je viens te demander encore une fois : « Est-il absolument nécessaire que les nouveaux colons s'en aillent? »

Rein prit un crayon, et, machinalement, se mit à dessiner n'importe quoi sur son papier à épures.

— Oui, Erik... là-dessus je n'ai rien à dire de nouveau.

Erik courba la tête :

— C'est bien...

Il soupira, et parut vouloir s'en aller, mais il hésitait. Puis il se tourna de nouveau vers Rein :

— Tu n'as peut-être pas bien songé, Rein, de quelle importance la chose est pour moi.

Rein leva les yeux de son papier.

— Non : j'ai surtout songé de quelle importance elle est pour les gens qui habitent là-haut.

Erik joignit les mains derrière son dos et arpenta lentement la pièce. Il y eut un silence. En revenant vers l'ingénieur, il s'arrêta, et se prit le front.

— Nous parlions de bonheur, Rein. Il vient un moment où même l'espoir est usé. Les déceptions et les défaites ont été si nombreuses que, si ça tourne mal cette fois encore, rien n'ira plus... C'est un peu comme la dernière allumette : il ne faut pas qu'elle s'éteigne.

Rein dessinait sur son papier; il leva les yeux avec l'air d'un homme qui ne comprend pas. Erik sourit :

— Mes paroles te paraissent mystérieuses. C'est qu'il n'est pas agréable de se montrer aux autres dans sa nudité. Mais je voudrais te faire comprendre de quoi il s'agit. Quand je sortirai d'ici, une sentence aura été prononcée sur moi, favorable ou non.

Rein avait repris son dessin. Il eut un soupçon que sa femme se tenait dans la pièce voisine et pouvait tout entendre. Lorsque celui qui était là lui aurait dûment reproché d'être un oiseau de malheur, ce serait son tour, à elle... Le crayon se mit à trembler.

Erik s'approcha d'un pas, et regarda vers la fenêtre, les yeux mi-clos :

— C'était gentil de ta part, Rein, d'être venu me trouver, moi... et non les nouveaux colons eux-mêmes. Car c'est moi, bien entendu, qui suis responsable.

— C'est bien ce que je pensais, — dit l'ingénieur comme s'il se fût adressé à son crayon.

— Mais monter là-haut, et leur dire : « Je vous ai dupés, et ce que je vous ai donné ne vaut pas deux skillings[1]. Tout le travail que vous avez fait est absolument vain. Ce que vous avez attendu de l'avenir n'est qu'illusions. Ce dont vous m'avez remercié n'était que des blagues... » Comprends-tu ce que cela veut dire?...

— Je comprends que cela peut bien être désagréable... Mais s'il y va de leur vie?

Erik baissa la tête et parla comme à lui même :

— Oui... évidemment!

Puis il arpenta encore la pièce à pas lents, se passa encore la main sur le front, et se tourna vers l'autre :

— Écoute, Rein... c'est curieux comme certaines gens acquièrent aisément leur conception de la vie. Et, lorsqu'ils y sont parvenus, ils s'y tiennent bien tranquillement, et c'est pour eux le bon vent qui les porte jusqu'à leur dernier jour... Ce n'est pas mon cas... Tu sais, naturellement, que je me suis essayé tantôt à ceci, tantôt à cela. Chaque fois qu'à grand-peine j'avais roulé ma pierre jusqu'au sommet... je la voyais redescendre... Et je suis retourné la pousser... et je suis retourné encore... Mais cela devient plus épuisant chaque fois, et, enfin, c'est la dernière. Franchement, je n'ai plus la force de grimper la pierre, une fois de plus, depuis le bas... Et alors il paraît que c'est toi qui devais, d'un coup de pied, me la faire redescendre, cette fois-ci!

Rein se domina encore. Il répondit, comme parlant à son crayon :

— Il est vraiment fâcheux qu'il ait fallu que ce fût moi.

— Oh! bien entendu, tu agis pour le mieux, toi aussi... je le crois, du moins. Bien que l'on raconte... mais ne parlons pas de ça. Je suis persuadé que tu agis pour le mieux, mais...

1. Menue monnaie ancienne : — le *skilling* valait 4 centimes 1/2.

Et il fit quelques pas encore, de-ci, de-là. Il paraissait avoir complètement oublié qu'il n'était pas chez lui. Par moments, des rides douloureuses marquaient son front, mais il y passait la main comme pour les effacer. Enfin il s'arrêta de nouveau :

— Tu me pardonneras, Rein... je suis troublé aujourd'hui, et, quand je suis venu ici, c'était un peu comme un noyé qui essaye de se soutenir avec un fétu de paille... Il faut que tu saches combien je suis mal hypothéqué. Je ne sais bientôt plus où donner de la tête. Tu es le seul qui pourrais me sauver avec un seul petit mot, mais ce petit mot, naturellement, tu ne me le tends pas. Tu ne veux pas, tu ne peux pas me le tendre.

— Écoute, Erik Evje... je ne comprends pas grand'chose à tout ce que tu me dis...

L'ingénieur avait de plus en plus de peine à garder son sang-froid, car tout ce que disait Evje lui faisait l'effet de reproches personnels.

Erik avait encore repris sa marche, mais il s'arrêta, écarta ses cheveux tombés sur son front, et regarda la fenêtre :

— Puisque j'en ai tant dit, Rein, je peux bien en dire un peu plus. Connais-tu ce sentiment... d'être moralement un vagabond?... C'est comme si l'on s'ensevelissait soi-même, tout nu, dans la neige ; ou bien c'est comme si l'on jouait, avec tous les hommes et l'univers entier, une mélodie fausse, de laquelle on souffrirait jusqu'à suffoquer... J'ai souvent éprouvé cela. Je l'ai encore éprouvé quand je suis rentré à Evje. Tout était en ruine autour de moi. Pour me soulager, j'avais eu recours à la plus banale des consolations : je buvais... Tu sais tout cela... Et c'est alors qu'un petit rayon de soleil est venu jusqu'à moi. C'était l'idée de... cette colonie agricole. Pourquoi ma conscience a-t-elle exigé que je fisse un peu de bien aux autres précisément sous cette forme, peu importe en ce moment. Mais personne ne se doute de l'importance que, pour moi, cette idée a prise peu à peu... A Ejve, il y a tant de forces diverses que l'on sent lutter autour de soi! J'ai des devoirs envers ma mère, envers les traditions de famille, j'ai l'exploitation agricole, et tout le reste, et, je dois le dire... tout cela m'est devenu de plus en plus cher... Mais l'argent, et les

affaires, et les comptes, et toujours les comptes, c'est une chose ; a-t-on, en même temps, sauvegardé quelque peu son âme, c'est une autre chose... Je suis, Rein, au nombre des malheureux à qui, la semaine de travail terminée, il faut un dimanche. Je ne vais pas, comme toi, à l'église, c'est vrai. Je ne crois pas à ce que dit le prêtre, c'est encore vrai. Mais cela n'empêche pas... on a ses rêves, vois-tu? même le cœur d'un libre penseur a besoin d'un rayon de soleil... à sa manière. Que savons-nous, en définitive? Certains ont un crucifix sur le mur : c'est leur symbole de la paix morale. Moi, j'ai, par exemple, la Terreneuve... Comprends-tu alors que... que cela ait quelque importance?

L'ingénieur leva la tête :

— Oui, — dit-il. — Je le comprends. Mais...

— Mais?...

Erik eut un regard d'attente inquiète.

— Il y a des lois naturelles, Erik Evje, qui se soucient peu de nos rêves.

— Quelles lois naturelles?

— Je pense toujours aux terrains glaiseux des coteaux d'Evje. Crois-tu qu'ils se soucieront de savoir si tu as besoin d'un crucifix?

Cette réponse inexorable fit l'effet d'une douche froide. Erik se tourna vers la porte, et fit quelque pas pour s'en aller. C'était comme s'il avait confessé sa vie la plus secrète à un usurier, qui aurait, à chaque aveu, répondu par une humiliation nouvelle. Mais, de l'autre côté de cette porte, ce qui l'attendait était pire encore... Chez Rein, il y avait du moins un vague espoir.

Près de la porte, il se retourna, et s'avança d'un pas dans la pièce.

— Tu es impitoyable, Rein. Il me semble que je ne serais pas capable d'être comme toi.

— Mais, bon Dieu, Erik!... j'aurai beau dire que ces terrains glaiseux ne sont pas très dangereux, crois-tu que le danger serait pour cela diminué?

— Oh! non, non, non...

Erik soupira et regarda par terre. Il se baissa pour ramasser son chapeau, qui était resté sur le parquet, passa la main

dessus, et gagna la porte, toujours hésitant. Enfin il se retourna encore :

— Je n'ai jamais compris aussi bien que maintenant, Rein, qu'un homme peut être perdu quand son dernier idéal lui échappe.

Il y eut un nouveau silence. L'ingénieur assurait son binocle et réfléchissait.

— Si l'on a le choix entre se perdre soi-même et se cramponner à un idéal qui doit causer le malheur des autres... alors tu estimes qu'il faut avant tout penser à soi?

— Mais, mon Dieu, Rein, comme tu me comprends mal! Crois-tu que j'ai voulu causer le malheur des nouveaux colons?

A cette idée, il souriait et hochait la tête.

— Cela n'y fait pas grand'chose, ce que tu as voulu.

— Vraiment?... voilà du nouveau!

— Je ne crois pas que la glaise tienne compte de tes bonnes intentions.

— Bonsoir, Rein!

— Bonsoir! — répondit l'ingénieur, avec un soupir de délivrance.

Enfin, il était au bout de cette scène.

Mais, bien qu'Erik eût ouvert la porte, sur le point de sortir, il recula encore. Il referma la porte, chercha une objection qui pût faire impression sur l'autre; mais sa voix était blanche, son regard éteint, quand il dit :

— Je n'aurais pas cru que tu étais un si grand sceptique, Rein!

— Tu crois?

L'ingénieur s'arrêta au milieu de la pièce et ôta son lorgnon. Mais sa main tremblait. La scène allait-elle encore se prolonger, en attendant le tour de sa femme?

— Oui, puisque d'après toi, même un idéal qui nous fait meilleurs, qui nous élève au-dessus de notre condition misérable, qui fait de nous des hommes forts et tant soit peu raisonnables... peut malgré tout n'être qu'un boniment!

— Je ne me rappelle pas avoir énoncé une opinion là-dessus. Et la nature se moque pas mal que nous fassions tout notre possible pour réparer le mal que nous avons causé... Que des deuils soient consolés, des larmes séchées, que des pauvres

aient une maison et du pain, et qu'une grande idée soit proclamée, valable pour des siècles et pour des millions d'hommes... que diable tout cela peut-il faire aux lois naturelles? Entends-tu?... je n'ai exprimé d'avis sur rien d'autre que les terrains glaiseux.

— Oui... les terrains glaiseux. Dire que tout se réduit à de telles mesquineries!... Et pourtant nous nous démenons et nous imaginons que tout est dirigé par quelque chose d'élevé.

Il ouvrit la porte, mit un pied dehors, puis il jeta derrière lui, comme un faible cri désespéré :

— Je désirerais au moins que tu me permettes de conserver un léger doute.

— Qu'en ferais-tu... en pareil cas?

Erik secoua la tête, mais essaya de sourire. L'ingénieur haussa les épaules :

— Oh! je comprends. Tu te servirais du doute pour laisser les choses en l'état.

Erik parut en convenir.

— Tu comprends mal la situation, Erik Evje. Tu n'as fait que parler de toi-même tout le temps. Mais tu ne remarques pas qu'au fond ce n'est pas toi qui es intéressé dans la question.

Erik parut surpris, puis il eut un rire méprisant.

— Non non!... je n'y suis pas intéressé!...

— C'est les nouveaux colons qu'elle intéresse. C'est eux qui risquent d'être engloutis. Mais... (et l'ingénieur eut tout à coup un sourire sarcastique) mais je te conseillerai d'aller trouver ces gens et de leur dire, ce qui est vrai : « Voulez-vous rester là et y risquer chaque jour votre vie, afin que je puisse avoir un idéal qui m'aide à vivre? »

— Adieu! — dit Erik, qui se précipita dehors.

La porte claqua, et l'ingénieur ne le reconduisit pas...

Et, aussitôt après, une porte s'ouvrit de l'autre côté, et madame Rein parut sur le seuil, pâle, et s'appuyant au chambranle.

L'ingénieur se tourna vers elle :

— Ah! ah!... il paraît que je ne m'étais pas trompé. Mais maintenant, Sara, je veux avoir la paix, nom de D...!

— Oui, oui! — dit-elle effrayée, les yeux fixés sur lui. — Puisses-tu trouver la paix, Ingvald!

Elle gagna en chancelant l'autre porte, et sortit.

XIV

Il était heureux que le cheval connût le chemin d'Evje, car les rênes flottaient et l'homme qui était dans la voiture ne semblait faire attention à rien. Sa tête retombait sur sa poitrine et ses paupières se fermaient, par moments, comme s'il avait envie de dormir.

Mais le cheval voulait rentrer, et allait tout doucement, montant la route. Le fjord, au crépuscule, était doré. Des fermes surgissaient dans la pénombre, et des gens passaient et saluaient.

Lorsqu'on a révélé sa vie la plus secrète, on se sent vide ensuite, et, l'ingénieur s'étant montré inexorable, Erik se sentait, de plus, tout penaud et honteux. En y allant, il était anxieux ; au retour, d'autant plus déprimé.

« Tiens, le soleil donne encore là-haut sur Sœrland?... » Il leva la tête et regarda les maisons, par delà le fjord, où les fenêtres s'enflammaient aux derniers rayons. « Le soleil?... Il ne se soucie donc pas le moins du monde de nous autres hommes : c'est pur hasard, s'il brille sur nous... »

Il passa devant la maison du docteur, et se rappela que mademoiselle Inga était revenue chez elle. Et il eut la vision d'un jour d'été sur le vapeur, l'année dernière... Elle était venue à lui et avait donné vie à l'idée de la Terreneuve... Et maintenant!...

La carriole roulait toujours, et sa tête retomba sur sa poitrine. Il n'avait plus la force de penser. Si l'on pouvait dormir!...

Une voix le réveilla :

— Monsieur ne descend pas?

Il était chez lui, et le garçon d'écurie était là, tenant le cheval par le mors.

Erik sauta de la voiture, et, le fouet à la main, gravit lentement le perron. Dans le vestibule, sa mère arrivait au-devant de lui.

— Mais, mon Dieu! qu'est-ce que tu deviens donc?

Puis, ayant vu sa figure, elle voulut le remonter un peu :

— Nous avons une visite. — dit-elle, et son sourire était fort engageant.

Il accrocha son paletot d'été :

— Mère, il faudra peut-être que tu m'aides à... à faire ma malle, ce soir.

— Quoi?... Où vas-tu?

— Oh!... je ne sais pas trop.

Il ouvrit la porte du salon, et entra. L'air n'était plus le même, et il s'arrêta, un instant. Alors une portière de velours s'écarta, et sur le seuil du second salon, parut... une robe claire... C'était Inga Rud.

— Bonsoir! — dit-elle, un peu confuse, en s'avançant vers lui, la main tendue. — Vous êtes surpris de me trouver ici. Mais j'avais affaire chez vous, et votre mère a été assez aimable pour m'inviter à dîner.

— Nous t'avons attendu des heures! — ajouta madame Asta, qui survenait. — Mais nous avons fini par dîner : nous avions trop faim!

Erik tenait encore la petite main dans la sienne, comme s'il n'avait su qu'en faire. Un frisson bizarre lui courut le long de l'échine. Si épuisé qu'il fût en entrant, l'apparition de cette femme exerça sur lui un effet magique : il se ressaisit, se rendit compte de la situation, et réussit à dire à peu près ce qu'il fallait. Il s'entendit lui-même demander comment on allait chez le docteur, et il entendit mademoiselle Rud, en réponse, parler d'un cheval malade. *Lady* avait mal au pied : le médecin cantonal avait envoyé sa fille demander, de sa part, si Erik pouvait lui prêter un cheval, en attendant.

Erik donna une réponse favorable. Mais il s'aperçut que sa mère était ressortie, et qu'ils étaient encore debout, tous deux, au milieu du salon.

— Nous n'allons pas nous asseoir un peu?

Déjà il écartait la portière du petit salon, et s'effaçait pour la laisser passer.

— Désirez-vous que j'allume une lampe?

— Non, non, pas pour moi. J'aime bien le crépuscule, surtout au printemps.

Lorsqu'ils furent entrés, il dit :

— Mais nous sommes encore loin de l'été, de la chaleur... Je vais sonner et faire un peu charger le poêle.

— Oh! non, nous pourrons bien le charger nous-mêmes : le coffre est plein de bois. — dit-elle gaîment.

Et aussitôt elle s'agenouilla et enfourna le bois. Il dut l'aider à choisir les bûches, et, lorsque enfin les flammes montèrent, ils étaient tous deux à genoux, l'un contre l'autre, et regardèrent le feu, un moment.

Puis ils s'assirent, chacun dans son fauteuil, les yeux fixés sur la lueur vacillante que le poêle projetait sur le plancher.

— Vous ne voudriez pas me jouer quelque chose? — proposa-t-il. — La musique est si rare ici, à Evje! C'est ce qui m'a manqué le plus, depuis que je suis revenu à la campagne.

— Non... causons un peu, plutôt. D'ailleurs, je vais bientôt m'en aller.

— Bien!...

Mais, au bout d'un instant, il soupira :

— Si seulement je savais quoi dire!... Je suis si malhabile à causer avec des femmes, mademoiselle Rud!

Et il essaya de lui sourire.

Elle se pencha en avant, et la flamme fit briller ses cheveux noirs.

— Vous n'êtes pas en train depuis quelques jours, Evje?

— Oh!... couci-couci...

— Je sais ce qui est arrivé. Et de quelle importance c'est pour vous... Et ce qu'il y a de triste, c'est que tout cela, au fond, c'est ma faute... Je l'ai su dès le commencement, depuis l'année dernière...

Il lui jeta un regard interrogateur, et son visage, à la lumière du foyer, prit une expression douloureuse : il lui déplaisait que cette femme eût pitié de lui.

— Et, bien souvent, j'ai eu envie de venir ici et de vous avertir. (Sa voix tremblait, presque tendre.) Mais je n'en ai pas eu le courage. Je... je savais combien cela vous ferait de peine.

C'était un aveu intime, mais enfin c'était dit, et, inconsciemment, elle recula un peu son fauteuil.

— C'était gentil de votre part.

Il baissa la tête. De nouveau il sentit un frisson lui courir dans le dos. Hélas! il était arrivé tant de choses, en cette journée déjà! n'était-il pas encore au bout?

— C'était peut-être vilain de ma part... en un sens... Mais j'en étais bien ennuyée, moi aussi. L'année a été longue à passer, je vous assure.

Erik voulut demander comment elle avait pu le savoir depuis le commencement. Mais que, pendant toute une année, elle eût pu être ennuyée par compassion pour lui, cela fit qu'il oublia le reste.

Elle ajouta :

— Il y avait tant de gens qui vous étaient hostiles, alors! Il fallait bien qu'il y eût quelqu'un aussi qui fût pour vous.

Il n'en croyait pas ses oreilles. C'était comme si elle lui eût caressé la joue avec ses paroles, et il sentait une étrange détresse.

— C'était bien gentil de votre part... Combien je vous remercie!

Et il lui demanda si elle croyait le danger aussi grand que le disait l'ingénieur. Et, comme elle s'était déjà tellement avancée, elle ne put s'empêcher de dire que l'ingénienr avait toujours l'habitude d'exagérer : le pessimisme de cet homme était prodigieux.

Puis ils parlèrent avec plus de détail de l'ingénieur, des terrains glaiseux, de la Terreneuve. Mais, en même temps, tous deux sentaient qu'au fond ils parlaient d'amour.

A un moment, Erik l'interrompit, — afin de lui faire répéter ce qu'elle avait déjà dit :

— Et alors... vous avez été au courant de cela pendant toute une année... et...

Elle leva la tête et son regard fut suppliant :

— Oui, mais il ne faut pas m'en vouloir, Evje. Je sais bien que c'était absurde de ma part de me taire. Mais l'idée était si belle! Vous rappelez-vous notre rencontre à bord du vapeur, l'an dernier? C'est là que vous m'avez raconté vos plans; j'étais la première à qui vous en parliez. Vous étiez adossé au bastingage et vous développiez devant moi votre idée, et il me semblait que vous deveniez un autre homme... Et depuis... non, je n'ai pas eu le courage de venir ici et de vous démolir tous vos projets.

Autour d'eux, calme complet. Le feu crépitait et pétillait. Elle était penchée en avant, les mains sur les genoux. Il avait

une jambe passée sur l'autre et le corps renversé, appuyé au dossier du fauteuil.

— Oui... je me rappelle aussi notre rencontre de l'an dernier. Ce fut pour moi une journée singulière.

Et de nouveau elle se recula un peu, comme si elle avait eu peur de ce qu'il allait ajouter. Puis ils parlèrent encore des terrains glaiseux et du danger pour les colons, mais il revint à la même question :

— Ainsi... vous l'avez su...

— Si au moins vous pouviez me croire... que je me suis tue pour... pour ne pas vous démolir vos projets!...

Et, chaque fois qu'elle répétait cela, sa voix devenait plus douce et plus chaude. Et de parler des terrains glaiseux, du danger. pour les colons, d'une catastrophe possible, — c'était pour lui un plaisir, une merveilleuse joie, car c'était à cause de cela que pendant si longtemps elle avait pensé à lui, toujours à lui.

— Pauvre vous! — dit-il, se risquant à lui prendre la main.

— Pauvre moi?... Et vous, donc?...

— Oh! moi... je suis tellement habitué à la mauvaise fortune!

Et, après un court silence, elle dit, en retirant tout doucement sa main :

— A cela aussi j'ai souvent pensé, je vous assure.

Ses yeux quittèrent la lueur du poêle et se tournèrent vers lui. Elle le regardait avec un sourire triste.

Enfin madame Asta entra :

— Vous êtes là dans l'obscurité?

Inga Rud tressaillit, et dit qu'il était tard, qu'elle devait rentrer aussitôt pour qu'on ne fût pas inquiet chez elle. Erik offrit de la reconduire en voiture, mais elle refusa : le temps lui semblait merveilleux pour la marche.

— Eh bien, tu vas au moins l'accompagner, — dit madame Asta.

Erik n'avait rien à objecter.

Les jeunes gens sortirent, en manteaux légers. Tout était tranquille à la ferme, les portes fermées, les paysans couchés. Sous la clarté grise de cette nuit printanière, tous deux, seuls, ils descendirent l'allée...

Quelques heures plus tard, Erik Evje était à la fenêtre de sa chambre et contemplait le soleil qui s'élevait au-dessus des coteaux, à l'est. Le fjord uni se colorait, le paysage s'éveillait, mais personne n'était dehors de si grand matin : il n'était que trois heures, et l'on entendait les oiseaux de mer caqueter sur la grève.

Erik était déshabillé, mais ne pouvait se coucher. Il regardait le soleil rouge sang, et souriait, puis le fjord et les collines, et souriait encore davantage. Grand Dieu. tout à l'heure il était dans les ténèbres et le désespoir, et maintenant dans les nuages dorés. Il avait envie de fondre en larmes ou d'éclater de rire. Il pouvait remercier le sort et les terrains glaiseux de la Terreneuve, sans lesquels elle ne serait jamais venue à lui. Comme tout s'enchaînait merveilleusement! « Il suffit de notre mutuelle affection, et tu verras que tout ira bien », avait-elle dit. Il sentait sur ses lèvres la chaleur du baiser d'Inga...

Et il resta ainsi à la fenêtre, éperdu comme un fiévreux, jusqu'au moment où la cloche sonna pour le réveil des ouvriers.

JOHAN BOJER

(Traduit du norvégien par P.-G. LA CHESNAIS.)

(A suivre.)

HARUNOBU

ET

TOULOUSE-LAUTREC

Ce n'est pas rencontre fortuite, si les estampes de Harunobu, de Koriusaï, de Shunsho et de Shunyei, les affiches, les peintures et les lithographies de Toulouse-Lautrec voisinent dans la fête du décor que vient d'ordonner avec un goût très sûr le Musée des Arts Décoratifs. Lautrec raffolait de ces maîtres japonais du XVIIIe siècle, et il leur doit beaucoup.

Peut-être eût-il mieux valu alléger les cinq cents estampes accrochées, de quatre ou cinq douzaines de « répliques », mais comment refuser aux aimables prêteurs la surprise de voir aux murs de l'exposition les épreuves qu'ils serrent, à l'ordinaire, dans des cartons, et aussi le jeu piquant de comparer leurs trésors, de collection à collection?

Trois cents occasions nous sont ainsi offertes de lier connaissance avec la même femme de Harunobu [1] : même coque de

1. Exactement 281 estampes de Harunobu, mais une bonne moitié des femmes de Koriusaï ressemblent trait pour trait aux femmes de Harunobu. — Suzuki Harunobu vécut vers le milieu du XVIIIe siècle; ses premières estampes ne sont tirées qu'en deux ou trois tons, — par exemple les n°s 1, 4, 15, — dans le style de Shighenaga, son maître. Plusieurs des estampes qu'il dut faire peu avant sa mort (1770), — par exemple les n°s 20 et 67, sont beaucoup plus compliquées et raffinées de couleurs : ses graveurs, pour interpréter ses dessins, durent alors employer sept ou huit planches, autant que de tons. — Shunsho meurt en 1792, Shunyei en 1819.

cheveux au sommet de la tête, même chignon bas, mêmes sourcils haut placés, même yeux bridés, même nez long, et toujours ce museau frais de lapin blanc. Si mince de corps, si menue des épaules qu'elle pourrait passer dans un médiocre anneau, de ses yeux qui ne cillent point, elle nous regarde avec un petit air impassible et affété. Ce n'est plus la femme rondelette et plutôt râblée de Moronobu, ce n'est pas encore la courtisane de Kiyonaga qui, dans son ample kimono, a le port de certaine grande dame de Gainsborough; plus fluette que sa sœur aînée. plus simplette que sa cadette, la jeune fille d'Harunobu est-elle plus japonaise? Peu importe, car c'est non pas de portraits d'individus ayant leur caractère, leur rayonnement de vie intérieure, leur histoire, ni même d'un portrait assez exact de la femme de son temps que Harunobu, non plus d'ailleurs que Moronobu ou Kiyonaga, s'est jamais soucié, mais d'un type qu'il a créé une bonne fois à son goût et auquel, sa vie durant, il s'est tenu[1]. Jeune fille ou jeune mère, cette femme en sa première fleur oppose à toutes les aventures le même air étonné de bourgeoise réservée ou de courtisane rompue à l'étiquette.

Le miracle est qu'elle ne lasse pas à la longue, et même qu'à la voir, nous éprouvions, chaque fois, cette petite secousse de surprise contre quoi l'on n'ergote point. Les décors d'intérieur et de paysage où, décorative, elle évolue, sont pourtant bien sommaires, si on les compare aux intérieurs et aux paysages de Koriusaï[2], de Kiyonaga, d'Outamaro : un para-

1. Il y a une légère transformation dans le type de femme de Harunobu. Sur un de ses livres daté de 1763, *Scènes de la Vie ordinaire*, le visage est assez rond comme chez Kiyonobu; le galbe s'allonge sur quelques estampes, datées de 1765 (n°s 102, 131, 132), et sur un livre daté de 1770, *Rivalité de Beauté au Yoshiwara*. La preuve que Harunobu se préoccupait peu de portraits nous est fournie par une estampe (n° 86) qui représente trois beautés de l'époque : O Sen, O Sada, O Fuji. C'est seulement par le style et la couleur de leurs *kimono* et de leurs *obi* qu'on peut les distinguer, et qu'on peut reconnaître l'une d'elles, O Sen, sur une estampe (n° 84) où elle achète des éventails, et sur une autre (n° 33) où elle jase à l'entrée d'un temple shinto.

2. Koriusaï (milieu du XVIIIe siècle) est vraiment original, et tout à fait différent de Harunobu dans une suite de grandes estampes qui représentent des courtisanes, les cheveux relevés sur le haut de la tête, ramenés en ailes sur les oreilles et tout piqués d'épingles. Au surplus, ces femmes se détachent sur des fonds de paysages ou d'intérieurs mieux en perspective, plus étu-

vent, une cloison de papier, le bord d'un ruisseau, une branche d'arbre, — tout cela peu en perspective; les scènes où elle paraît sont toutes simples : elle se peigne, se lave les cheveux, surveille son moutard, lit à sa servante l'interminable lettre de l'absent, peint des messages d'amour, hésite avant de se glisser sous la moustiquaire, tant cette cage de gaze lui paraît vaste depuis qu'elle y dort seule, rêve au moyen de retrouver son galant : un saut par-dessus le mur, l'écharpe liée à une branche, il sera là, le joli cavalier aux deux sabres, pour recevoir le frêle corps pesant. Enfin, après l'absence, l'harmonie qui jaillit des rencontres : elle pose ses doigts sur les cordes du *biwa* ou du *koto*, tandis que lui les touche du plectre ou de l'archet.... Voilà qui est charmant, mais qui pourrait être ridicule, et que de fois nous pâmons-nous sans même comprendre la légende qui reste enclose dans les caractères chinois [1] !

Sujet, décor, en effet, qu'importe? c'est bien la même femme qui trois cents fois nous charme. Son visage n'exprime guère son humeur, mais que le kimono qui l'enrobe, est éloquent! Grandes courbes calmes de ses pans qui s'évasent, telles les pétales d'une corolle renversée, grandes manches qu'une bourrasque rejette en arrière, étale en ailes de papillon, quelle gaieté parfois dans l'envol léger des plis, mais quelle

diés que les fonds d'Harunobu (n° 446, fond de temples avec neige; n° 448, rivière et pont; n° 456, bord de lac avec bateaux; n° 460, intérieur ouvrant sur un jardin).

1 Il ne peut être question de détailler les sujets des principales estampes exposées : la plupart représentent des légendes, de vieilles croyances ou des scènes de la littérature classique; telle (n° 58) cette scène d'envoûtement : à deux heures du matin, une amoureuse délaissée s'approche d'un pin sacré (en Japonais *matsu*, pin, signifie aussi l'attente); elle va enfoncer dans l'arbre un clou avec son marteau et celui qu'elle aime, s'il ne lui revient pas, mourra de cette blessure; telles ces scènes (n°s 35 et 85) tirées des *Vingt-quatre Parangons de piété filiale* : désirant satisfaire le goût d'un de ses parents pour les pousses de bambou, l'enfant, un jour d'hiver, part dans la campagne; les branches des bambous couverts de neige ressemblent au chapeau qu'il a coiffé; les dieux, émus de son dévouement, font surgir du sol une pousse de bambou; telle encore (n° 76) l'estampe où les deux vieillards qui personnifient les deux pins anciens de Takasago, symboles de la longévité, cessent de ratisser des aiguilles de pin pour regarder le soleil au-dessus de la mer; telle l'estampe (n° 95) représentant Murasaki Shikibu, la plus illustre romancière du Japon, écrivant le *Genji Monogatari*, sur la terrasse ombragée d'érables d'Ishiyamadera, tandis qu'au loin des pêcheurs relèvent leurs filets sur le lac Biwa, etc.

tristesse quand ils pendent accablés! Et comme, serré à la gorge et à la ceinture, le kimono, sait à l'occasion, se dénouer, s'entr'ouvrir, glisser, défaillir! Ses lignes serpentines obéissent aux mouvements d'un corps qui, par ses ploiements et ses ondulations, par sa souple et frêle jeunesse fait songer à la grâce fugitive, à la beauté lisse et qu'il faut se hâter de cueillir, d'un mince bambou, d'une herbacée frémissante à la moindre caresse... « Images de femmes de ce monde éphémère », « plantes toujours vertes », disaient déjà Moronobu et Sukénobu de leurs modèles.

La vie d'une femme, chez Harunobu, cela devient des oscillations de fleurs : le cou, tige trop faible, cède sous la masse des cheveux noirs; hors des kimono, les corps s'élancent, se courbent, les bras s'allongent, s'étirent : un geste désespéré désigne une branche fleurie que submerge l'eau d'un torrent, une main câline tend un éventail à un cavalier, une lanterne à un galant. Accroupies ou étendues sur les nattes que les sièges n'encombrent pas, ou flâneuses dans les sites célèbres, il y a mille façons pour ces femmes de se mirer, de converser, de rêvasser, de ne penser à rien; mais, vienne un coup de vent, un chagrin, une petite surprise, une brusque peur, tout le corps ploie et verse : sauve-qui-peut sous l'averse, hanchement craintif d'une petite qu'inquiète le raccourci de son ombre, arrêt d'une peureuse que retient une main d'homme, qu'un crabe pince au pied, qu'un chat ou qu'un bébé tire par son kimono, affaissement de la femme jalouse devant le triomphe de la rivale, défaillance d'une pauvrette qui se penche sous prétexte de rattacher sa ceinture, mais sans doute parce qu'une confidence de son compagnon vient de faucher un cher espoir.

Aussi docilement que les plantes, ces femmes suivent le rythme irrégulier des saisons et des heures, chez ce peuple de visuels accoutumés à chercher dans leurs chers paysages des symboles de leurs émotions[1]. L'hiver, les petits arbres,

1. Les paysages qui forment les fonds des estampes d'Harunobu sont exquis, mais sommaires. Dans les quelques rares œuvres où il lui fait une part plus considérable, le paysage conserve encore les apparences que le sentiment bouddhique lui avait prêtées dans l'art classique du XV[e] siècle : sur la page de garde de tel de ses livres, *Rivalité de Beauté au*

les petits toits ploient sous leur charge de neige et, saisi par le froid, le paysage sonore des torrents et des rizières soudain se tait; la neige pèse aux parapluies, comme elle pèse aux branches du bambou. Émus par tant de solitude et de lumière, deux amoureux encapuchonnés, lui de noir, elle de blanc, rapprochent leurs mains au manche de l'ombrelle et, à pas feutrés, cheminent par la campagne [1]. Enfin la nature frissonne et, capricieuse, au printemps, sourit de soleil pour se rembrunir d'averses; à peine écloses, les fleurs de cerisier qu'emporte l'aigre brise, jonchent l'herbe et le ruisseau de pétales que les jeunes filles balayent ou repêchent ; c'est le temps des danses sous les fleurs, et, la nuit venue, les belles, avec leurs lanternes, éclairent les pruniers qu'elles ont devinés dans l'ombre à leur parfum. L'été, les branches assoupies penchent vers l'eau d'où la grenouille saute, espérant trouver quelque fraîcheur dans l'air : c'est le moment de la chasse aux lucioles et des promenades en barque sur les étangs parsemés de lotus : aussi voluptueusement qu'ils s'inclinent sous la risée, la femme cède à l'amour. Puis, vient la mélancolie de l'automne : les jeunes filles se hâtent de lancer les coupes de saké dans la mer, et d'effeuiller auprès des torrents les chrysanthèmes sur quoi elles ont calligraphié de minuscules

Yoshiwara, le soleil émerge des nuages au-dessus des vagues; une estampe rehaussée de gouache et d'aquarelle (n° 105) représente en hauteur un paysage, dans le goût des paysages de Sesshu, de Kano Motonobu ou de Soami (xve siècle) : c'est le même échafaudage de lac, de pin, de montagne, de pagode, de nuées, de soleil couchant, mais ici la nature a perdu la monochromie et les brumes des kakémono; l'eau, le nuage et le soleil sont teintés. Dans les deux estampes pâles qui représentent un errant devant une cascade (n° 66), et les deux vieillards de Takasago devant le soleil (n° 76), c'est l'extase bien connue du contemplateur bouddhique que l'on retrouve. Au reste, toutes les fois que les figures d'Harunobu contemplent un paysage, un coin de mer, une rivière ou des arbres en fleur, leur allégresse, leur jouissance expriment le sentiment bouddhique qu'il convient de se hâter d'aimer ce qu'on ne verra pas deux fois.

1. Sur une épreuve parfaite de tirage (n° 57), voir les fines valeurs du ciel lourd de neige et du sol blanc. Le même motif a été repris dans des estampes en hauteur par Harunobu lui-même (n° 75) et par Koriusaï (n° 147). Entre les deux estampes de Harunobu, il y a des variantes : mouvements des mains sur le manche de l'ombrelle, groupement des deux figures. Il est curieux de constater que Koriusaï a pris comme modèle la petite plutôt que la grande estampe de Harunobu, bien que celle-ci fût du même format que la sienne.

poésies de dix-sept syllabes; c'est alors que d'une frêle terrasse de bois et de papier, au-dessus d'une cascade qui pleurniche, les belles accompagnent de gestes las les passages d'oiseaux migrateurs, guettent les couchers de soleil sur les havres couverts de voiles brunes — feuilles mortes sur un étang — et regardent la lune d'automne qu'il est si triste de contempler seule.

Tendre comme une porcelaine, en sa blancheur de neige, en ses tons rosés de cerisiers en fleurs, limpide comme un émail de Perse, en ses pans de ciel bleu après la pluie[1], ocreuse en ses terrains comme un vieux grès bien patiné, saignante d'érables rougis comme un brocart, quel décor de fêtes galantes, ce Japon de Harunobu et de Koriusaï où le guerrier chôme, s'attiffe coquettement, fait ciseler ses gardes de sabre et ne songe qu'à l'amour, et quelle ingénuité en ces paysages où s'éveillent les sens de ces fillettes qui tournent la tête aux saints et aux dieux mêmes! Hors d'une peinture qui pend à la cloison de la chambre, le grave ascète Dhar'ma s'anime, et, ressuscité, se penche vers une jeune fille; sur une autre estampe, il l'accompagne en barque et, pour lui plaire, épile son visage broussailleux au miroir de l'onde; ailleurs, voilà que le gros Hotei, un des sept dieux du bonheur, n'y tenant plus, s'élance du kakémono où il a laissé son sac d'abondance et, roulant sur son ventre, s'approche pour caresser une *bijin* qui sommeille. C'est qu'elle n'est pas farouche la petite idole de la terre japonaise et les divertissements où elle figure, par le maniérisme simple, la candeur rouée, l'air passionné et sans remords, la spirituelle gaillardise de ses héros et de ses héroïnes s'aimant à la volée, ont le libertinage des *Hasards de l'Escarpolette* et de l'*Embarquement pour Cythère*. Crapaud ou galant qui, d'un regard furtif, surprend l'intimité d'une belle, miroir ou vasque indiscrète reflétant ce qu'on ne les priait pas de refléter, éventail ou paravent ne cachant pas ce qu'ils devraient cacher, main d'un galant captivant l'oiseau qui feint de s'envoler, — tous ces gestes hardis et précis au milieu de ces accessoires traîtres ou maladroits, voilà qui rap-

1. Cf. trois danses de nô (n[os] 69, 70, 71) aux bleus très rares. Remarquer que l'une des danseuses (n° 69) est presque trait pour trait, mais en plus petit, la célèbre danseuse d'une autre estampe (n° 31).

pelle le ton de nos « conversations dans un parc », mais avec moins d'esprit de citadins aux champs, moins de souplesse du décor à disposer ses charmilles en salon de verdure et aussi moins de cette troublante et charmante pudeur qu'entretient, chez nous, le sentiment du péché.

Ces campagnards raffinés, mais sains, vivent de plain-pied avec les bêtes dont ils se gardent de rapetisser l'instinct à la mesure de l'esprit des hommes. Vie libre, allures sauvages des animaux qui s'installent en ornements sur les paravents, les étoffes, les gardes de sabre et les laques, ou qui sont représentés naissant, rôdant, mourant en pleine nature[1] : portée de jeunes chiens, encore aveugles ou les yeux à peine ouverts, glissant sans trêve les uns sur les autres, tout mous; chat faisant le gros dos parmi les fleurs ou feignant l'indifférence devant les agaceries d'un papillon jusqu'au moment où sa chair élastique se détendra ; coqs qui se battent, deux panaches, l'un blanc, l'autre doré, de plumes éparpillées, ergots crispés, pupilles dilatées, œil cruel chez le coq qui a le dessus, œil effaré chez le coq qui a le dessous ; la marche compassée des grues qui, en troupe, nouent leurs cous flexibles et font pleuvoir vers le sol les longues ficelles de leurs pattes, leur grand bec ouvert comme pour happer le globe rouge du soleil qu'on s'attend presque à voir péniblement descendre en boule dans leur pharynx trop étroit; paons étalant leurs queues sous des fleurs roses; corbeau voisinant avec un héron par temps de neige, comme tout à l'heure notre amoureux noir avec notre blanche amoureuse; hérons frileux, s'enlevant les pattes pendantes, ou juchés sur une seule échasse, avant de plonger; aigle féroce à la pupille glaciale dans une glauque cornée, et qui, bec et serres solidement emmanchés, au-devant d'un ciel livide où sombre un soleil d'or, se perche sur un roc, face aux flots; tigre qui rôde à pas veloutés... Airs hypocrites, allures cauteleuses, gestes voraces, petits yeux froids, — quel élan vital, quel désir forcené de persévérer dans son être, de manger[2], de se reproduire!

1. La plupart de ces estampes d'animaux sont de Koriusaï.

2. Dans le livre de Koriusaï, *Diverses choses en dessin cursif*, deux admirables estampes en noir : carpe bondissant hors de l'eau pour avaler une grenouille; fuite d'oiseaux qui, sur l'eau, ont aperçu l'ombre de l'aigle planant au-dessus d'eux.

tout comme sous les airs câlins, les enthousiasmes et les lassitudes des belles, on sent la fougue de l'amour.

Leur besoin de brutalité, de sauvagerie, de cruauté, autant qu'à observer les bêtes, nos suaves héroïnes le satisfont à regarder lutteurs et acteurs. Parmi la foule lilliputienne, sur un pont. défilent les énormes et impassibles champions : fronts bas, lourdes bajoues, nez cassés, démarche pesante, mais souple, de ces balles de muscle et de graisse qu'une sélection et un régime sévères conservent encore, trait pour trait, au Japon d'aujourd'hui, — idoles des badauds qui, à trois ou quatre, n'équilibreraient pas sur la balance un seul de ces exceptionnels rejetons d'une race fluette, — idoles des geishas amoureuses que, géants au sourire fat, ils haussent d'un seul doigt jusqu'à leurs paupières lentes. Sur une estrade dressée au milieu des gogos qui frénétiquement s'exclament, les deux lutteurs se baissent, s'étreignent, essayent de se jeter hors du cercle, tandis qu'autour de ces taureaux qui s'affrontent, un meneur du jeu, gros comme un insecte, agite les élytres de sa robe et ses bras en antennes.

Crânes rasés, cheveux ramenés en ailes de chaque côté de la tête, puis tressés en queue, faces glabres, yeux dilatés et rougis, nez crochus, bouches tordues vers le menton, airs de bellâtres, c'est à qui des acteurs fera la plus horrible grimace, prendra l'expression d'un carnassier, d'un oiseau de proie, à qui donnera le mieux l'impression de fantôme, car le public japonais aime la vie jusque dans ses déformations, ses aspects rares, macabres. Témoins ces *Contes des Monstres d'autrefois*, de Shunyei et Shunsho, précurseurs d'Hokusaï, où une goule hydrocéphale aux pattes minces, poilues, et griffues, tourmente les âmes des simples, hante leur sommeil, les harcèle par les champs et par les mers...

En ces décors, c'est un même débordement de l'instinct; mais, de toutes ses incarnations, plus que les lutteurs ou acteurs de Shunshô et de Shunyei, assez monotones sous leurs masques, et plus même que les animaux de Koriusaï, c'est l'image de la femme peinte par Harunobu que l'on garde en tête, c'est elle que l'on revoit offrant son pâle visage, son corps souple et son kimono en fleur, au jour qui palpite et rit entre deux averses, frissonnant en sa jeunesse

timide sous la lumière neuve du printemps, joli animal à peine apprivoisé, douce biche à l'œil inquiet, reine gracieuse du monde sauvage, fougueux et candide des eaux, des forêts, des nuées, — sourire de ce Japon qui nous apparaît, toujours à nous autres raisonneurs d'Occident, comme une capricieuse terre de conte de fées.



Passons dans le hall où sont exposées les affiches, les peintures et les lithographies de Toulouse-Lautrec... Après une flânerie dans la campagne proprette et vernissée du Japon, serions-nous tombés dans un de ces bars coupe-gorges de Yokohama, où se coudoient les rouliers de toutes les mers ?...

Aussi bien, croyons-nous sentir et entendons-nous répéter que, sinon entre Harunobu lui-même, au moins entre certains estampiers de l'*Oukiyo-é*, — comme Hokusaï, — et Henri de Toulouse-Lautrec, il y a un rapport... Mais, si évident qu'on le proclame, ce rapport quel est-il ?

La vie énorme de ce nain que fut Lautrec [1], pur artiste, indifférent au bien comme au mal, sensible seulement à l'excellence plastique du caractère chez les êtres qui l'entouraient, c'est bien la vie que dut mener un Harunobu, un Outamaro, familiers des « Maisons vertes », s'y installant pour y travailler, aimant le théâtre, les acteurs, admirant les biceps des lutteurs, ne se lassant pas de guetter, de dessiner les animaux, les animaux sauvages surtout, goûtant le bizarre, le fantomatique, ayant une violente passion de la vie sous toutes ses formes, belles ou laides, peu importait, pourvu qu'elles fussent actives, ayant encore le grand respect de leur métier et une idée très haute de leur art, qui dans l'accident saisit l'éternel.

Le mordant de la voix de Lautrec, son rire ample et enfantin, l'abondance de ses mots et de ses esquisses où se ramassait dans le plus bref symbole le plus possible de réalité, le rythme effréné de son existence qui a passé dans son œuvre,

1. Sur la vie et le caractère de Henri de Toulouse-Lautrec (1864-1901), il faut lire les pénétrants articles de M. André Rivoire, *Revue de l'Art ancien et moderne*, 10 décembre 1901 et 10 avril 1902, et aussi des notes de M. Thadée Natanson, *La Revue blanche*, 1er octobre 1901.

la détente brusque par quoi il fondait sur un motif, quand il surprenait la saillie totale d'un caractère dans une expression ou un geste, son amour du rare et même du monstrueux, son admiration de toute profession, quelle qu'elle fût, clown, lutteur, jockey, danseur ou fille, à condition qu'il en reçût une impression de perfection spécifique, son goût exclusif des êtres en mouvement et son horreur des choses trop fixes, et même des arbres, des paysages, qu'il trouvait inertes, proclamaient la passion exclusive du vivant chez ce nabot, que la destinée rendit sédentaire, mais qui fut si alerte à noter tout ce qui se mouvait autour de lui.

Grand décorateur, comme les Japonais, parce qu'il eut le sens de l'apparition, il est aussi leur disciple, leur émule par son goût du schéma, son art de la mise en page, sa recherche de la tache.

A force de les dessiner, il connaissait si bien par cœur les choses et les êtres qu'il pouvait ne plus les voir d'ensemble et qu'ainsi débarrassé de leur aspect banal et familier, il allait droit au détail neuf, caractéristique. C'était pour telle ligne, telle tache imprévue qu'il faisait son esquisse, sa pochade; le reste ne l'intéressait pas; c'est à peine, après qu'il avait noté tel détail, s'il pensait à le raccorder aux autres parties de la figure ou de la scène : comme les Japonais, il sut déblayer un motif, désarticuler une silhouette, s'hypnotiser sur un détail et l'exalter, sans se soucier, au moment qu'il en était possédé, du reste de l'univers, et il eut souvent la coquetterie de l'inachevé, — art de raccourci, de déformation et qui est décoratif parce que, sans cesse, à l'affût du schéma qui le plus simplement suggère l'essence des êtres, il surprend l'œil du public, l'attire et, malgré que le spectateur se révolte parfois d'être troublé dans sa quiétude, lui impose un souvenir tenace.

Que l'on compare les plus saisissantes effigies d'acteurs de Shunsho et de Shunyei au *Bruant* vu de face, au *docteur Péan*, au *Caudieux*, au *Valentin le désossé* : c'est le même rictus, simple de dessin, clair de tache. A travers les peintures et les lithographies préparatoires aux affiches *May Belford* et *Jane Avril*, se marque de plus en plus net le pli de la profession; les visages de ces tristes *girls* ont la raideur et la

résignation de certains masques de femmes qui servent aux drames lyriques des *Nô*, et tel nez rouge de bourgeois, telle chair molle de rastaquouère devant la boutique de *la Goulue* ou au cirque, rappelle l'air prétentieux et grotesque de certains masques de *Tengu*, farfadet dont le théâtre japonais se gausse.

Quand il met en page ce schéma, Toulouse-Lautrec, sous l'influence des Japonais, rompt avec toutes les habitudes que nous avons acquises en Occident depuis des siècles. Les décorateurs des tapisseries gothiques, sans souci de la perspective, entassaient personnages sur personnages qu'ils adossaient à des fonds opaques d'architecture ou de verdure; mais nos décorateurs modernes, sous l'influence des Italiens, de Raphaël et des Vénitiens, font fuir les lointains de leurs paysages ou de leurs colonnades dont ils déterminent rigoureusement tous les plans : leurs décors ont ainsi un air de réalité, mais trop souvent ils creusent les surfaces qu'ils devraient simplement couvrir et orner. Les artistes japonais, qui toujours ont été des décorateurs, — peintres de l'école du Yamato dès le XIe siècle de notre ère, de l'école Tosa, à compter du XIIIe siècle et de l'école Kano, à partir du XVe, — au lieu de choisir leur motif à hauteur d'œil et de le mettre en perspective, comme nos artistes modernes, le font voir de haut en bas, presque en surplomb, dans ces chambres de maisons sans toits qui s'étagent (paravents de l'école Tosa), et de bas en haut, presque selon la verticale, dans ces paysages boudhiques (paysages des Kano) où lacs, rocs, pagodes, pins et nuages s'échafaudent jusqu'au sommet du kakémono. De même, chez les estampiers de l'école populaire : l'artiste était en contre-bas pour dessiner la jeune fille montant l'escalier du temple où elle va offrir aux *Kami* les baguettes propitiatoires (n° 67); par contre, il était debout et très près de ses modèles qu'il dominait, dans cette estampe (n° 54) où un miroir reflète une jeune fille en train d'épiler le visage de son amoureux, et dans cette autre (n° 33) où la courtisane O Sen s'est arrêtée près du *torii* d'un temple shinto : dans le haut de l'estampe, nattes de la chambre ou parvis se relèvent tandis que les personnages paraissent glisser ou tomber au premier plan.

Ainsi nos artistes d'Occident, — avant qu'ils connussent

l'art des Japonais, — et les artistes d'Extrême-Orient différaient dans le choix de leur point de vision. Poussin recommande de se placer à une distance qui égale au moins trois fois la hauteur de la figure qui sert de premier plan. Ce fut toujours la règle chez nos maîtres d'autrefois de ne représenter que ce qu'ils pouvaient embrasser d'un seul coup d'œil. Les Japonais, au contraire, faute de prendre un champ suffisant, ont été obligés de relever deux ou trois fois la tête pour voir entières certaines de leurs scènes ou de leurs figures : d'où leur désarticulation du motif et leurs perspectives brusquées, « précipitées ».

Notre art classique supprime volontiers les premiers plans d'un paysage ou d'un intérieur, pour approcher de nous le motif central, massifs d'arbres, montagnes, nuages, groupes ou figures humaines. L'artiste, dans la réalité, aperçoit de très loin le sujet qui l'intéresse; mais, quand il le peint, abrégeant les distances, négligeant les intermédiaires, il l'amène à hauteur d'œil. Ainsi achèvent de disparaître les rapports accidentels qu'eut avec l'artiste le paysage ou le groupe humain, déjà simplifié de lignes et transposé de valeur par la distance, et qui revêt alors un caractère d'éternité.

D'instinct, Raphaël, Titien, Poussin, Puvis de Chavannes, ont vu une nature de bas-relief qui se développe en frise et dont toutes les parties restent à égale distance du spectateur. Un Japonais, au contraire, au lieu d'aller droit au motif central et lointain, en supprimant toute transition, s'arrêtera tout d'abord sur les premiers plans. Toujours, dans l'œuvre, la place et la distance, d'où l'artiste a pu voir le motif, sont nettement indiquées par la forme ou plutôt par les déformations et les dimensions des objets placés au premier plan, et qui sont dessinés avec leurs volumes exacts, parfois même exagérés.

Cette nature japonaise, ainsi représentée, apparaît alors toute relative à la position qu'occupait par hasard l'artiste au moment qu'il l'observa. Voyez, dans la scène d'envoûtement (n° 58), le pilier du torii qui vient en avant; dans une scène d'intérieur (n° 40), le paravent qui, obliquement, s'interpose entre notre œil et les personnages, et, ailleurs, les fréquents gauchissements du décor, le saillant d'une maison qui surgit

en bas de l'estampe, et, enfin, partout, cette recherche de l'asymétrie : figures coupées par le milieu, figures presque toujours de trois quarts. Que l'on se rappelle le *Fuji Hyakkei* (cent vues du Fuji) où la fantaisie d'Hokusaï inscrit les deux courbes immuables du volcan sacré entre des premiers plans toujours variés et imprévus : pins tordus, toits de chaume fleuris d'iris, torii aux cornes rebroussées, parasols des pagodes, dauphins-girouettes des châteaux forts, longues bandes d'étoffes séchant au haut de bambous, annonces de théâtres, couvertes de grands caractères chinois. racines ou troncs d'arbres évidés, pont recourbés.

Cette mise en pages des Japonais est de règle chez Toulouse-Lautrec qui figure volontiers les choses et les êtres en raccourci, car, étant nain, il les regardait par en dessous : dos et nuque du consommateur posé de trois quarts, tache noire de premier plan pour un fond de petites femmes roses (*M. Dethomas au Moulin-rouge*); manche d'une contrebasse et main poilue du contrebassiste (*Jane Avril*), tête d'un accompagnateur (*May Belford*); croupes et sabots du cheval (*Au Cirque*). etc. : elle est fréquente chez MM. Degas, Monet, Renoir, Forain qui, eux aussi, et avant Toulouse-Lautrec. l'ont empruntée aux Japonais : toujours, ils se gardent de la disposition des choses et de l'attitude des êtres qui paraissent avoir été telles de toute éternité[1]; ils cherchent à suggérer le cocasse de la vie saisie à la volée. Enfin, à l'exemple des estampiers japonais, Toulouse-Lautrec, en vrai décorateur, ne cherche pas ces subtils modelés par ombre et par lumière qui espacent les plans et suggèrent la profondeur. Il a le goût de la tache franche et crue, du ton posé à plat qui, emplissant le contour du schéma, découpe nettement une silhouette : beau noir du *Bruant*, rouge sang de la robe de *May Belford* et des bas de *la Goulue*, jaune et rose des lithographies de *May Belford*, vert bouteille du parquet, des lambris de la salle de bal (*Au Moulin Rouge*), — harmonies qui sont habituelles à MM. Degas et Renoir. aussi bien qu'à Toulouse-Lautrec.

1. Les attitudes des figures de Millet : l'*Angélus*, la *Gardeuse de moutons*, l'*Homme à la houe*, etc.

Lautrec, comme artiste, est très proche des Japonais, mais que leurs jugements sur la vie diffèrent! « Dire que si j'avais eu les jambes un peu plus longues, je n'aurais jamais fait de peinture! » disait-il en ses heures de tristesse, — paradoxe chez cet homme dont la vocation d'artiste fut si impérieuse, mais boutade qui explique l'accent de son œuvre. L'art lui fut une revanche sur la vie qui avait meurtri son « misérable corps » : très jeune, il avait eu les deux cuisses brisées. Ce gnome révolté, en qui l'élan vital était si intense, se traîna fougueusement jusqu'à l'heure de sa mort prématurée; l'ardeur qui bouillonnait en lui, il l'épancha en jouissances et en passions qui lui brûlèrent le sang; il l'épancha aussi en formes et en couleurs.

Son esprit qui, dans un corps normal, eût peut-être été surtout sensible à la grâce, à la douceur des choses, en vit l'aspect âpre, féroce. Il ne se joue pas à leur surface, comme un Harunobu, mais, fiévreux, il l'explore pour en découvrir les fissures. Ce nain avait la joie sadique de noter chez des géants rencontrés au café une faible résistance à l'ivresse, et aussi à voir de bons gros garçons sains mener cette vie de bar et de maison close à laquelle son exceptionnelle constitution pour un temps résista. Dans les portraits qu'il fit de certains de ses parents et amis, il fut impitoyable à dénoncer la bestialité qui rôde en toute physionomie d'homme; autant il avait de tendresse envieuse pour la grâce hardie, souriante et musclée des acrobates, des clowns, des danseurs, autant il haïssait les inactifs : il fait beau voir l'air fat des figurants dans les lithographies de *Chilpéric*, les airs exténués des bourgeois et des « cercleux » qui regardent la danse nerveuse de *Valentin le désossé* au Moulin-Rouge, ou la danse molle du nègre *Chocolat* au bar Achille!

Il aimait les bêtes de proie et de domination, mais il prétendait les apprivoiser; rien ne devait résister à sa despotique personnalité : au Crotoy, il se promenait sur la plage suivi de cormorans par lui dressés et qui boîtaient comme lui. C'était, selon le mot d'un de ses familiers[1], « un petit tyran qu'on chérissait » : sa personne courte et infirme, il l'allongeait et

1. M. Thadée Natanson.

l'étayait de toutes les forces de ses amis, qui pardonnaient toujours à sa petite taille, à son esprit et à son charme.

Une passion de revanche, une joie à respirer les « fleurs du mal », une ardeur de domination, voilà qui éloigne Lautrec d'un Harunobu et des autres dessinateurs d'estampes, dont l'œuvre, à défaut de détails sur leur vie, décèle d'heureuses complexions, bien équilibrées, toutes prêtes à s'oublier pour entrer en sympathie avec leurs amis, les nuages, les torrents, les arbres, les fleurs, les bêtes. Les « Beautés des maisons vertes » des albums de Harunobu, de Shunsho et Shiyemasa, ne ressemblent guère aux « femmes damnées » de Lautrec : n'étaient leurs parures clinquantes et les épingles qui hérissent leurs chignons, n'étaient leurs stations derrière les grilles du Yoshiwara sous les yeux goulus des passants, on les prendrait pour de nobles dames trônant en grand arroi et, respectueuses des usages, occupées à quelque inoffensif divertissement de cour. Même dans les scènes les plus scabreuses des albums érotiques, il n'y a jamais sur le corps ou sur le visage des malheureuses ces cernes du vice, ces marques de dégradation physique et morale que Toulouse-Lautrec guettait si malicieusement chez ses modèles.

Les Contes des Monstres d'autrefois, cela nous paraît un épouvantail pour petits enfants, à côté du tragique des danses de Valentin le Désossé et de la Goulue. C'est que ce tragique-là n'est pas œuvre de notre imagination, mais de notre vie même. Une écume douteuse frange notre civilisation d'automates urbains, comme une zone pelée et galeuse ourle nos fortifications. Les boulevards extérieurs et leurs lieux de plaisir puent l'alcool, l'absinthe, le crottin, la sciure de bois et le bout de cigare et voilà que peu à peu leurs divertissements, café-concert, music-hall, foire et cirque, gagnent le cœur de la ville.

Joignez à cette philosophie amère, qui répond bien à son tempérament et aussi à l'humeur de son temps, — puisque c'est aussi la philosophie de MM. Degas et Forain, — le goût tout à fait étranger aux Japonais, mais français, classique, qu'avait Lautrec de pénétrer, par-delà leur extérieur jusqu'à l'essence des êtres : toute son œuvre, quand il est mort à trente-sept ans, il la tenait pour une préparation à des tableaux non

plus esquissés, mais composés et finis. Des années d'analyse pour une heure de synthèse, telle aurait pu être sa devise.

Son dessin, dans ses lithographies, est plus « aigu », plus « agressif », que le dessin des Japonais; il égratigne, si l'on peut dire, tant il a de hâte impitoyable à souligner le caractère en même temps que les traits du modèle : c'est que Lautrec, malgré sa dévotion aux Japonais, est de la race des artistes occidentaux dont l'œil, le style, le dessin est rompu de longue date à l'analyse de la figure humaine; il admirait le Greco, s'échappait volontiers de Paris, le dimanche, pour aller en pèlerinage auprès des La Tour de Saint-Quentin, et il a dû soigneusement étudier à Londres, à Paris ou à Florence les roussins de Paolo Uccello, avant d'esquisser la croupe du cheval de cirque. La femme perce sous le masque du rôle dans les portraits de Lender, d'Yvette Guilbert, de Marthe Brandès. Où est l'impassible uniformité de la femme peinte par Harunobu? Les yeux se plissent, les mâchoires se serrent, les lèvres se crispent, la bouche se déforme et, sveltes, les tailles et les cous s'allongent : ces modèles, de toute évidence, sont moins accoutumés que les héroïnes de Harunobu à subir leur sort.

Enfin les couleurs de Lautrec sont tristes : les tons en sont chauds, mais un peu sombres, un peu lourds; ce ne sont pas les couleurs du plein jour. M. André Rivoire a très justement appliqué à Lautrec cette page de Théophile Gautier sur Charles Baudelaire (1868) :

Pour peindre ces corruptions qui lui font horreur, il a su trouver ces nuances morbidement riches de la pourriture plus ou moins avancée, ces tons de nacre et de burgau qui glacent les eaux stagnantes, ces roses de phtisie, ces blancs de chlorose, ces jaunes fielleux de bile extravasée, ces gris plombés de brouillard pestilentiel, ces verts empoisonnés et métalliques puant l'arséniate de cuivre, ces noirs de fumée délayés par la pluie le long des murs plâtreux, ces bitumes recuits et roussis dans toutes les fritures de l'enfer, si excellents pour servir de fond à quelque tête livide et spectrale, et toute cette gamme de couleurs exaspérées, poussées au degré le plus intense, qui correspondent à l'automne, au coucher du soleil, à la maturité extrême des fruits et à la dernière heure des civilisations.

Visages fripés, blêmes et douteux de noctambules qui, vaguement, regardent les gestes las des danseurs : chez tout ce monde la spontanéité a dégénéré en mécanisme; professionnellement, la petite Jane Avril lève la jambe, mais que son facies lugubre et douloureux s'harmonise mal avec cette mimique exaltée! Sur sa poitrine plate, May Belford serre un chat, non certes par tendresse de fillette, mais parce que ce chat c'est la tache noire indispensable sur sa robe rouge de divette. Valentin le Désossé, avec son « haute forme » en soie posé sur le nez et son veston à courtes basques, a des prétentions au « comme il faut ». mais ce pauvre Valentin, il est pitoyable comme ces déchus qui battent le pavé de l'*East End* londonien, affublés des défroques des riches!

Tristesse du « beuglant » et de la « valse chaloupée », simagrées de plaisir, bruit simulant la joie, ivresse au déboire âcre, que nous voici loin des campagnards de Harunobu et de leurs jeux innocents! Mais, néanmoins, chez Toulouse-Lautrec, on sent l'artiste de race : ce descendant d'une des plus vieilles familles de France avait mis en son art toute sa noblesse. La canaille qui ne sort qu'aux lumières, il la domine et lui impose le style de son dessin, le charme de sa couleur. Je sens un peu chez lui le dédoublement altier d'un Flaubert aux prises avec Bouvard et Pécuchet et leurs expériences qui lui « puaient au nez ».



Au milieu de ces peintures de Lautrec, où becs de gaz et lampions des music-halls jettent leurs lumières blafardes, nos yeux se sont attristés. Avant de quitter l'exposition, égayons-les, une fois encore, au spectacle des heureux paysages japonais sur quoi ne s'allongent point d'ombres, revoyons, par fragments, au hasard de ces estampes pressées cadre à cadre, le petit monde d'autrefois d'un Harunobu et d'un Koriusaï. On dirait qu'il a été lorgné à la volée du haut d'une lucarne, soudain ouverte puis refermée par un curieux, — tout juste le temps de surprendre et de croquer à la diable le bout de scène, le détour d'intérieur ou de jardin, qui, en pleine

clarté et de guingois, s'y est inscrit, — décor qui papillotte aux yeux et s'émiette en détails, mais adorable, alors qu'y minaude cette femme, qu'y passe cette bourrasque, qu'y fleurissent ces arbres.

Imaginons la joie d'un artiste, doué comme l'était Lautrec, quand, vers sa vingt-cinquième année, il découvrit, chez Bing, ces esquisses rapides et justes d'artistes de génie qui voyaient la nature avec des yeux d'enfants, — enfants d'une terre haute en couleurs où la vie se passe doucement au grand soleil...

Il y avait aussi des coins d'enfants chez Lautrec, mais cet enfant était un gamin pervers, dont le regard n'était guère naïf. Aussi bien, quand, à l'école des Japonais, il se mit lui aussi à ouvrir les yeux sur la comédie humaine de son pays et de son temps, elle ne se jouait pas dans les décors de cet heureux Japon du XVIIIe siècle, où le vice même avait des dehors paisibles, inoffensifs.

La destinée fut plus cruelle à Toulouse-Lautrec qu'à ses maîtres, Harunobu et Koriusaï : ils peignirent les joyeux matins lumineux de Tôkyô ; son domaine à lui, c'est Paris et ses tristes gaietés nocturnes.

LOUIS AUBERT

GRAINS DE GRENADE

— NOTES DE VOYAGE —

De Tanger à Cadix.

Les canots sont soulevés par la mer rageuse, nous n'avançons qu'au prix d'efforts inouïs, prolongés pendant plus d'une heure. Autour de nous, des femmes, des enfants sont malades, effrayés. Les matelots, d'une barque à l'autre, s'injurient, se repoussent brutalement pour aborder plus vite. Des lames énormes nous jettent contre la coque et, l'instant d'après, nous en éloignent.

Se servir de la passerelle, impossible : un jeune garçon est lancé comme un paquet par l'ouverture qui sert aux bagages; on hisse par les pieds une femme à demi évanouie; je grimpe par une échelle de corde qui, tout à coup, flotte au-dessus du vide...

Le bateau roule... tangue... la machine ronfle, les chaines grincent...

Je demeure sur le pont désert, blottie dans un coin : je guette avec passion les vagues qui naissent, se poursuivent, se bousculent, meurent et ressuscitent, toujours plus puissantes.

J'aime leur fracas lorsqu'elles s'étalent presque à mes pieds, m'éclaboussant; j'aime le goût de sel qu'elles mettent sur mes lèvres, j'aime leur violence...

Le bateau roule... tangue... la machine ronfle, les chaines grincent...

De l'ouest, la pluie vient, rideau vaporeux et mouvant qui s'étire lentement devant les côtes.

Les nuages sont en loques.

Au sommet des vagues immenses, le vent cueille l'écume, et la mer noire et bouillante semble fumer...

Le bateau roule... tangue... la machine ronfle, monotone, et je m'endors...

I

GITANOS

Grenade. — Vendredi soir.

Quatre lumières tremblent, accrochées à des arbres, dans le petit jardin obscur, plein du bruit sec des castagnettes.

Des femmes, des enfants, des hommes, un bras haussé, les reins cambrés, se frôlent, s'enlacent, semblent s'attirer et se repousser tour à tour, forment un tourbillon qui s'immobilise brusquement, sur un accord bref des guitares.

Ces *gitanos* se ressemblent tous : l'âge, en marquant davantage les traits, différencie à peine ces figures rondes, plates, cuivrées, aux yeux peu fendus qui laissent passer les regards aigus et luisants.

Les femmes portent une jupe d'une couleur, un corsage d'une autre, et un petit fichu d'une autre encore. Elles mêlent à leur chevelure des fils d'argent, des fleurs éclatantes.

Le propriétaire de l'établissement, qui est aussi le chef de la tribu, exécute un solo de castagnettes... Sa virtuosité tourne à l'acrobatie : il se frappe la cuisse, joue dans son dos ou bien sous l'une de ses jambes levée, et ses doigts martellent les petites plaques de bois, si vite, si vite qu'ils paraissent ivres de mouvement... Le public manifeste son admiration par des cris...

Nous assistons à une dizaine de danses : toutes se ressemblent et rappellent celle de la *flamenca*, à Séville... Il en est une cependant...

C'est un poème d'amour, mimé, un chant passionné, farouche... La créature qui se pâme et se tord sous les paroles ardentes n'a presque plus rien d'humain... Dans la face blême et creuse, des yeux de luxure et de folie; une bouche vide de dents et crispée dans un rictus hideux; une carcasse qui saille sous les chairs flasques... Et « cela » saute sur place, se

renverse lentement, puis se redresse, terrible, avec deux cris sauvages... L'immobilité, le silence...

Et nous partons sur cette vision qui s'est gravée dans ma mémoire comme certains dessins de Goya, cyniques et tragiques!

II

EN ALLANT A L'ALHAMBRA

Samedi.

Une voûte d'ombre verte; un bruit d'eau bondissante, de feuilles qui frissonnent, et loin, au sommet de la pente, derrière la rayure des troncs, la chaleur de la muraille safran.

Au soleil, contre le ciel uni, un cube rose, creusé d'une voûte. C'est la *Puerta de Justicia*, par laquelle les Rois Catholiques pénétrèrent dans l'Alhambra, après avoir célébré une messe sur un autel qui reste collé à la muraille intérieure, comme leur sceau indestructible et obsédant.

Une grande allée montante conduit à la *Puerta del Vino*, après laquelle s'ouvre une place plantée de lauriers, d'acacias du paradis... Etranges et charmants, ces arbres au tronc ridé, aux branches contournées, sur lesquelles on dirait que s'est abattue une nuée de minuscules papillons mauves.

III

L'ALHAMBRA

Le palais est là, très proche... Est-ce la désillusion ou la joie qui m'accueillera?...

Mais voici que, dès l'entrée, le rêve nous conduit par la main.

Au milieu du *patio*, un long bassin bordé de myrtes. L'eau sombre somnole au soleil. Des orangers, la galerie du fond et, derrière, une tour massive s'y reflètent, renversés, comme dans un miroir de métal poli...

Les arcades et les portes ont la forme courbée de fers à cheval, reposant sur des colonnes grêles...

Et c'est la suite des salles magiques, des salles aux noms sonores, des salles semblables à des intérieurs de ruches creusées d'alvéoles innombrables, des salles pareilles à des grottes pleines de stalactites qui ont la blancheur du camphre.

Et ces salles se succèdent, alternativement pleines d'ombre ou bien éblouissantes de clarté vaporisée...

Les fenêtres jumelles, arrondies du haut, laissent voir des coins de paysages coupés à la manière des enluminures dans les manuscrits anciens : on dirait les pages d'un livre merveilleux d'où émanerait de la lumière... Tous les plafonds, en bois de cèdre, ont la profondeur d'un firmament nocturne, étoilé de nacre.

Ailleurs les murs, à leur base, sont incrustés de faïences bleu clair, noires, vertes... La partie supérieure est recouverte de moulures symétriques, d'inscriptions gravées au-dessus des portes, autour des fenêtres, célébrant en phrases harmonieuses la bonté, la gloire d'Allah.

Et le rêve qui nous accompagne ravive le bleu fané, l'or terni au fond des ciselures, rhabille les panneaux vides, les recouvre de tapis où les regards traînent, caressés...

Mystérieusement, je sens naître en moi une âme inconnue, étrange, — un allégement lent et délicieux de toute inquiétude, de toute souffrance, — et le chimérique désir me vient de faire de ce palais ma demeure, de dormir au creux des divans mous, derrière la dentelle dure des moucharabiehs, dans le désordre des fleurs, des étoffes, des parfums, des fruits... Par les midis épuisants d'août, après avoir subi l'étreinte du soleil et recueilli dans ma chevelure toute l'odeur enivrante des jardins, pouvoir me réfugier en toi, *Sala de los Baños*, tabernacle secret, asile plein de la musique de l'eau!... M'étendre sur des dalles lisses et sentir mon sang bouillant s'apaiser doucement et couler dans mes veines comme des ruisseaux frais!...

Alors, comme vous, sultanes d'autrefois, je n'aurais plus que la joie païenne de mon être, l'orgueil d'être un joyau vivant parmi des pierres précieuses, — car elles ont l'éclat du grenat, du lapis, de l'émeraude, de la turquoise morte, ces

petites faïences qui tapissent le mur jusqu'à la hauteur où commence la broderie de plâtre pareille à de vieil ivoire ouvré.

IV

PATIO DE LOS LEONES

Une enceinte de colonnes blanches, blanches, qui strient le sol de leur ombre violente. Du soleil coule des toits dans la cour, sous les galeries, et rejaillit jusqu'aux voûtes, qu'il semble enduire d'or. L'eau fait un glissement d'argent, dans les étroits canaux de marbre qui la conduisent à la fontaine centrale où elle tombe en riant, disparaît, mystérieusement, sous le regard impassible des lions qui gardent une double vasque débordante.

Autrefois, des orangers mettaient leur tache sombre dans cet éblouissement...

V

PATIO DE LOS NARANJOS

Je vous aime, *patio de los Naranjos*, plus semblable à un jardin qu'à une cour, avec vos myrtes taillés, vos buissons, votre fontaine, votre jet d'eau que le vent emporte, aile mouillée.

Je vous aime, cyprès, qui avez l'aspect de grands fantômes noirs, collés aux écoutes contre la tour de Lindaraja, la belle, ou penchés vers ses fenêtres, comme pour surprendre sa vie secrète.

Et vous autres, là-bas, inclinés vers les orangers et les citronniers, sans doute pour en dérober les fruits savoureux, je vous envie !...

Le soir me chasse, mais je rêverai de vous, cette nuit, et du lieu que vous hantez.

VI

LE GÉNÉRALIFE

Des cyprès s'alignent, gardiens austères de la route blonde, puis le palais d'été.

Il est blanc, vide, mystérieusement silencieux.

La cour seule est vivante, de la vie des plantes qui s'y pressent en désordre... Et je songe que, sans doute, les habitantes de cette demeure furent jadis chassées jusqu'ici par un génie malfaisant qui les changea en fleurs. Elles ont encore leurs regards, leurs sourires, leurs étreintes. Je sais celles qui furent humbles, tendres, soumises, ou bien ardentes ou cruelles ; et celles qui furent coquettes : — elles se mirent dans l'étroit et long bassin qui traverse toute la cour, bordé de jets d'eau qui s'élancent à intervalles réguliers, en double rang d'arceaux liquides...

Lorsque je passe au milieu d'elles, quelques-unes s'accrochent à ma robe, comme pour me supplier de dire le mot magique qui les délivrera de l'enchantement... Que ne le puis-je! J'aimerais à vous voir toutes sous votre forme primitive, toi surtout, ô Sultane, qui eus pour ta passion ce grand jardin de voluptés, où l'air est une si chaude caresse qu'il devait être un incessant souvenir des baisers d'Hamet.

Dans la nuit, j'imagine vos deux ombres, la tienne plus claire contre la sienne plus noire, et, derrière le cyprès conique, la lune sanglante qui vous auréole... Et votre extase s'accroît de l'enivrement que vous apporte le parfum lourd des orangers...

Longtemps, longtemps après, dans le jardin, les feuilles muettes semblent mouillées de clarté, sous la lune qui redescend vers l'horizon.

GOTHE FLAMENG

LES MÉDECINS

DE LÉONORA GALIGAÏ[1]

Par les charges qu'il remplissait à la Cour, par ses offices de maître d'hôtel de la Reine et de premier écuyer, par son crédit auprès du Roi, Concini se distingue dans la foule des courtisans ; on le reconnaît à son dandinement d'homme satisfait. Sa femme, Léonora Dori, est d'un abord malaisé. Quoi qu'elle soit dame d'atours et qu'elle habite le Louvre, elle fuit les cérémonies publiques, s'enferme dans son appartement ou se dissimule dans les courtines de la chambre royale. Elle tient si peu de place que ses absences durent parfois toute une année sans qu'on les remarque. Cette femme étrange, toujours sur la défensive, ne souffrait de familiarités que de la Reine.

De 1601 à 1608, la santé de Léonora inspira les plus grandes inquiétudes à son entourage. Elle dut prendre le lit dès le premier hiver qu'elle passa à Paris : son état de faiblesse était lamentable ; « deux femmes nourrices lui donnoient à téter[2] ». En bonne Italienne qui croit aux pouvoirs de tel ordre et à l'efficacité de tel saint, elle s'était empressée de faire passer les monts à deux moines qui l'assistaient de leurs prières. Les Concini habitaient alors la maison d'un certain Balifer, rue des Bons-Enfants ; c'était la dernière rue de Paris du côté

1. Cette étude est extraite de l'ouvrage de Fernand Hayem, *le Maréchal d'Ancre et Léonora Galigaï*, qui va paraître prochainement.

2. 500 Colbert 221, f° 105. Déposition de Chapelet, mercredi 24 mai 1617.

de la porte Saint-Honoré; elle aboutissait au rempart. Les Concini quittèrent cette maison aussitôt que Léonora put être hissée dans une litière; « elle se fit porter en la maison de la Reyne à Challiot pour changer d'air, où elle fut environ six ou sept semaines[1] ». A son retour à Paris, elle acheva de se rétablir dans l'hôtel de Pecquigny, sis au faubourg Saint-Germain, rue de Tournon, qu'elle loua à M. de Liencourt. Elle renonça aux nourrices et « prit du lait de chèvre de l'ordonnance de Marescot et Duret médecins ». Bientôt elle voulut revenir à la Cour, et reprendre son service. Elle souffrait de penser que la Reine était privée de ses soins et n'avait plus personne à qui se confier; mais elle laissa ses meubles à l'hôtel de Pecquigny comme si elle eût douté de ses forces et prévu qu'elle ne quittait le faubourg que pour peu de temps.

Marie de Médicis se souvint un jour qu'il y avait à Sienne « une fille de réputation », nommée la Pasitée, qui passait pour une sainte; « elle avoit fait faire un bastiment des Capucines des aumosnes qu'on donnoit pour l'amour d'elle[2] ». La reine ne douta pas que cette dévote ne réalisât le miracle de rappeler à la vie Léonora. La Pasitée fut appelée. Elle arriva peu après, accompagnée d'un religieux; elle avait des habitudes de recluse et s'imposait une stricte discipline; elle gardait toujours un grand voile qui empêchait qu'on vît ses traits, et restait agenouillée, perdue en d'interminables oraisons. Les bonnes gens l'avaient en grande vénération, car elle ne parlait à âme qui vive. La Galigaï fut alors extrêmement malade : « on n'y attendoit quasi plus de vye, mesme que les capuchins étoient venuz pour la veiller en sa chambre au Louvre. Lors ladite Pasitée dit qu'il falloit se mettre en prières, disant qu'avec l'aide de Dieu ce ne seroit rien. Et de fait quelque temps après, se porta mieux contre l'opinion de tout le monde, et retourna à Chaillot prendre l'air[3] ».

Léonora démeubla alors l'hôtel de la rue de Tournon et s'installa rue de Grenelle à l'enseigne de la Gerbe-d'Or. Mais un singulier besoin d'agitation la ramena au printemps suivant à sa maison du faubourg Saint-Germain. Elle y accoucha

1. 500 Colbert 221, f° 105. Déposition de Chapelet, mercredi 24 mai 1617.
2. Interrogatoire de Léonora, 500 Colbert, n° 221, f° 227.
3. Déposition de Thobie Freyer, f° 141.

le 7 juin 1603, avec l'aide de la Boursier, sage-femme de la Reine, d'un fils qui reçut le prénom d'Henry et fut baptisé le lendemain à Saint-Sulpice. Une fois remise, elle rejoignit à Saint-Germain-en-Laye sa protectrice qui l'y retint jusqu'à la fin de l'été. Mais les symptômes du mal reparaissaient et redoublaient d'intensité sitôt qu'elle rentrait à Paris. Des crises nerveuses tordaient la malheureuse; sa gorge se contractait et elle croyait étouffer. D'autres fois elle criait et pleurait, cheveux dénoués, et ces accès la laissaient presque anéantie au milieu de ses femmes. Ce martyre dura toute une année.

Les docteurs ne cherchaient pas à lutter contre un mal qui mettait leur savoir en déroute et qui disparaissait au moment où ils désespéraient d'en avoir raison. Ils avaient accoutumé d'excuser leur impuissance, en déclarant que le Malin se manifestait et que la malade était possédée.

Cependant Concini s'était déjà mis en quête d'un prêtre qui eût reçu de Dieu le pouvoir de chasser le Mauvais; il avait fait venir de Lille en Flandre un chanoine dont on lui avait dit grand bien. Puis il se rappela fort à propos qu'un prince de l'Église, le cardinal de Lorraine, étant ensorcelé, avait été traité par deux Ambrosiens de Saint-Nicolas de Nancy, et comme le chanoine n'avait réussi que médiocrement auprès de Léonora, Concini pensa que le Cardinal, sollicité par la Reine, céderait peut-être ses Ambrosiens. Marie obtint que les religieux partiraient aussitôt. Elle commençait à désespérer : pendant le mois de novembre 1604, n'avait-on pas inutilement fait réciter les prières « par les églises de Paris et principalement aux Augustins, du commandement du Roy et de la Reine, pour la cousine (*sic*), fille de la nourrice de la Reine, qu'on disoit être ensorcellée [1] »?

Les moines ambrosiens étaient habillés comme sont les Mimimes et « hideux de visage au possible ». Tous deux, « un gros homme et grand vieil » et « un grand homme noir », furent logés chez les Concini. Leur accent les fit reconnaître pour des Milanais, et l'on apprit qu'ils étaient, l'un général de l'Ordre, et l'autre prieur du couvent de Milan. D'un troisième Ambrosien qui resta trois semaines avec eux, on ne sut rien

1. L'Estoile, *Registre-Journal*, édit. Michaud et Poujoulat, Paris, 1837, in-8°, 2e partie, p. 379.

de particulier, sinon « qu'il mangeoit de la viande en caresme, disant qu'il avoit dispense du pape [1] ».

Ils pratiquèrent, pendant deux mois, des incantations bizarres : vers le matin, ils faisaient « sortir tous les hommes de la maison et ne restoit qu'une femme ou deux ». Les serviteurs « demeuroient devant la porte. et y ayant esté une heure et demye ou deux heures. on leur ouvroit la porte, puis chacun d'eulx retournoit à faire leur vacation [2] ». Claude Pasquet, qui était cocher de la Galigaï, voulant « savoir ce que faisoient la dite dame et les dits religieux, s'alla cacher dans le grenier et vit que les religieux entroient dans le jardin, tenant en leurs mains un réchaud ou encensoir dans lequel y avoit du feu et de l'encens ou autre chose qui rendoit une grosse fumée, et après avoir fait quelques tours par le jardin mettoient le réchaud bas sur la terre, et après faisoient la bénédiction des mains sur la terre en plusieurs endroits, se tenant debout; estoient seuls les dits religieux pendant que Léonora estoit en sa chambre; ne sçait s'ils parloient, parce qu'étant esloigné, il ne le pouvoit entendre : lesquels religieux ne parloient pas bon françois ». Sans doute, ils purifiaient le logement et l'enclos, faisant place nette des diablotins qui y infectaient l'atmosphère. Pour que les génies malfaisants ne pussent s'introduire dans le corps de Léonora par les aliments qu'elle prenait, ou pour empêcher que ceux qu'elle hébergeait déjà ne s'y nourrissent à ses dépens, les Ambrosiens assistaient à ses repas, et « estoient aux deux bouts de la table »; ils l'obligèrent à ne manger que des « morceaux de creste de coq et rognons de béliers »; encore lui imposèrent-ils la précaution de « ne toucher à aulcune viande que préalablement sur icelle n'eût esté jectée de l'eau bénite ». Ils « bénissoient toutes les viandes, comme consommez et aultres petites choses pour les malades, et faisoient une croix pour bénédiction sur le plat qu'on portoit, et de peur que les chiens ne mangeassent le reste des viandes, parce qu'elles estoient bénistes, les jetoient dans le feu ». Et le cuisinier de la dame d'atours, Etienne Chapelet, était scandalisé de voir « rapporter de la vaisselle en laquelle il y avoit de l'eau bénite qu'il jectoit dans le feu ».

1. Déposition d'Étienne Chapelet, 24 mai 1617.

2. Déposition de Martin Valet, f° 143.

Les moines se montraient peu en ville; ils priaient toute la journée dans la chambre de Léonora et se retiraient dans la leur pour dîner et souper. Ils rencontrèrent à l'hôtel de Pecquigny deux prêtres qui y étaient familiers : Sébastien Galigaï, le frère de « la signora Conchine », et le Père Roger, Augustin, son confesseur; ils convinrent de continuer au dehors le traitement commencé. M. Henry Lemaire, curé de Saint-Sulpice, leur accorda sans peine la permission d'entrer dans l'église quand bon leur semblerait et Marin Loret, clerc-lai de la fabrique de Saint-Sulpice reçut l'ordre de tenir pour Concini « une petite porte de derrière de ladite églize ouverte à telles heures qu'il voudroit venir pour y faire ses prières... Ils choisissoient les jours et les heures qu'on n'alloit pas en ladite églize, comme sur les deux ou trois heures parce que lors on ne disoit point de vespres en ladite paroisse que les veilles de festes; et fort secreptement y alloient sur les sept heures du soir et y demeuroient deux ou trois heures ».

Après qu'ils étaient entrés, le clerc devait disparaître et Concini « gardoit luy mesme la porte de la montée... de peur que personne entrast en icelle eglize ». Les occupants prétendirent, un beau jour, en défendre l'entrée à tout un cortège qui venait assister au baptême d'un enfant : « disoit ledit Conchine qu'il y avoit moyen de le baptiser à la porte de l'églize sans entrer dedans ». Ce soin d'écarter tout spectateur incita vite Marin Loret à commettre une indiscrétion. Quoiqu'il fût environ sept heures du soir et fît nuit, il distingua « ladite Conchine estant décoiffée et les cheveux pendant autour d'elle, deschevellée et à genoux devant le Saint-Sacrement, et un des religieux assis à côté de l'autel, et l'autre des religieux qui lisoit dans un livre, qui parloit assez haut, comme s'il eût exorcisé, ainsi qu'il croit en sa conscience. Et néanmoins ne peut dire si ce que lisoient les religieux estoit latin ou françois ». Par instants, Léonora « faisoit des cris bien hauts... Il estoit bien dix heures du soir quand ils sortirent ».

Très ému, Loret rapporta tout au curé; mais celui-ci protesta qu'il agissait « à bonne fin, ne pouvant refuser audit Conchine, qui étoit son paroissien, l'ouverture de ladite porte pour faire des prières pour sa dite femme qui étoit possédée et hors d'esprit », M. Henry Lemaire crut pourtant devoir faire

quelques observations au Florentin, qui s'en tira par une échappatoire : « Il n'osoit amener sa femme aux heures qu'il y avoit du peuple dans l'église ou aux rues, à cause qu'elle estoit comme frénétique et son mal lui pourroit augmenter à la vue du peuple ».

Les moines, gênés par les scrupules du curé de Saint-Sulpice ou cédant aux instances du Père Roger et de la Galigaï, qui « avoit affection à l'ordre de saint Augustin », se transportèrent, au temps de l'Avent et pendant tout le mois de décembre, aux Augustins de Paris. Le couvent, dont François Lebœuf était alors prieur, faisait à l'extrémité du Pont-Neuf, l'angle du quai et de la rue Dauphine : il ne fallait que quelques minutes pour y aller de la rue de Tournon, par la rue du Cœur-Volant et la porte de Bussi. Léonora s'y rendit en carrosse à plusieurs reprises. Quand elle venait, encadrée de ses religieux et suivie de son confesseur, ses vociférations éclataient. Le matin vers six ou sept heures, ou le soir vers cinq ou six heures, le carrosse s'arrêtait à la petite porte du cloître. Le cocher était aussitôt renvoyé et robes et frocs se dépêchaient d'entrer à l'église; même hâte pour en sortir, cinq ou six heures après, vers midi ou minuit; Léonora « avoit la teste couverte de telle façon qu'elle ne vouloit pas qu'on la cogneust, et passoit avec son mary et les dits Ambroisiens sy promptement que l'on ne les pouvoit recognoistre ».

D'abord, ils demandaient aux Augustins de « parer l'autel que l'on appelle des Spifames, de leurs plus beaux ornements, mesme y poser leurs relicques », et le frère Robert, « secretain de la maison », leur donnait les habits sacerdotaux, les étoles et les calices qu'il fallait pour célébrer la messe et « à même temps le dit Concini s'emparoit des clefs de toutes les portes de la dite églize, jusque à celles du clocher, en chassant tous autres religieux de ladite maison ». Pour se garder des curieux, on fit fermer le tour du grand autel « d'aiz de boys par un menuisier[1] ». Le couvent était bouleversé par toutes ces innovations, qui rompaient la régularité des habitudes monacales: ne dut-on pas, une nuit, « monter au clocher pour sonner matines, parce que les portes dudit chœur estoient

1. Déposition de Robert Longuet, f° 77.

fermées ». Le Père Roger en devenait suspect, on ne lui pardonnait pas d'être le seul de la communauté qui assistât à ces offices mystérieux : il fut aussitôt l'objet d'une surveillance. On découvrit qu'il « nourrissoit soigneusement dans son grenier un coq sans poulle... de quoy on s'est quelques fois estonné et mesme on luy a reproché, sans pourtant que l'on creust qu'il y eut du mal ». Comme le neveu du Père Roger le questionnait à ce sujet, « c'est, répondit le prêtre facétieusement, que ledit coq estoit en religion, et qu'il falloit qu'il s'en passast [1] ».

Ces subterfuges ne contentaient personne et le frère Ambroise, se dévouant au repos commun, s'enferma un soir dans le clocher; il fut bien payé de sa peine; dans la chapelle des Spifames, les Ambrosiens « tenoient ladite femme Conchine couchée sur des placetz bas, l'avoient liée avec des estolles et il entendoit des cris extraordinaires et estranges tant des dits religieux que de ladite femme ». Le Père Roger affirma plus tard que rien n'était plus orthodoxe que leur liturgie et que les livres employés par les prêtres lorrains étaient imprimés à Vienne et à Milan et d'un usage courant en Italie : ils servaient « contre les charmes et maléfices » et « estoient approuvés de l'églize ». Il accorda que Léonora « faisoit quelques fois des plaintes, mais que c'estoit pour sa débilité ». Elle « estoit si malade et débile, que ne se pouvant tenir à genoulx, elle s'appuyoit tantost d'un costé, tantost de l'autre sur des cossins de la sacristye, et les dits religieux Ambrosiens luy mettoient seulement l'étolle sur la teste et sur les espaules [2] ». Les Augustins n'en purent apprendre davantage : Concini, s'étant aperçu qu'on les espionnait, confisqua les clefs du clocher après s'être plaint au prieur.

Les nerfs exaspérés de la malade ne purent supporter ces séances plus d'un mois et Léonora dut reprendre le lit. A son intention, des prières de quarante heures furent faites aux Augustins et des messes « tantost vingt cinq, tantost trente, quelques fois davantage » furent dites chaque jour. Ces services furent continués l'espace de quinze jours environ.

1. Déposition du frère Antoine Bourdon, f° 83.

2. Interrogatoire du Père Roger, f° 87.

Pour les Ambrosiens qui venaient de si loin, précédés d'une telle réputation, le succès était mince. Tout le couvent les plaisantait : au début, le général de l'Ordre avait été tenu pour grand magicien et sorcier, « ce que quelques-uns, interprétant bénignement ses actions, disoient ne pouvoir luy estre imputé à crime estant un don de Dieu, que celuy qu'il avoit de pouvoir sur les démons[1] ». A présent on l'accusait de charlatanisme et, quelque harde venait-elle à être égarée dans la maison, les frères s'entre-disaient : « Si tu veux, je ferai l'Ambrosien, pour te faire trouver ce que tu as perdu ».

Avant de reprendre le coche qui les ramènerait à Nancy, les religieux lorrains firent porter en grande pompe les reliques des Augustins à l'église Saint-Victor, à la chapelle de Notre-Dame des Bonnes Nouvelles, et ils réglèrent minutieusement l'ordre et la marche d'une procession qui eut lieu le lendemain de Noël. Puis, en carrosse à deux chevaux, ils vinrent à l'abbaye Saint-Victor chercher les reliquaires qu'ils portèrent à l'hôtel de la rue de Tournon en voiture, avec deux flambeaux de cire blanche allumés, tenant les coffrets sacrés dans « un bon linge sentant fort bon ». Ils les mirent pour quelques jours dans la chambre de la Galigaï et les reconduisirent dans le même appareil aux Augustins : les prêtres de la maison y firent une neuvaine.

Les ressources rituelles étant alors épuisées, les religieux firent une tentative désespérée pour soutenir leur réputation; ils esquissèrent une séance de magie blanche. Munis de leurs accessoires habituels, cierges, reliquaires des Augustins, ils se présentèrent entre cinq et six heures du matin à l'église du Petit-Saint-Antoine; ils avaient encore avec eux un sac et, « en iceluy, un coq plumé partout, excepté sa tête et sa queue qui ne l'estoient point, et estoit la plume noire ». Ils dirent une messe et comme on leva le corps de Notre-Seigneur après la consécration, « ledit coq fut veu hors du sac et mis sur l'autel, sur lequel il fit deux tours et, lors de l'élévation du corps de Notre-Seigneur, ledit coq chanta trois fois[2] ».

Ce beau miracle accompli, les Ambrosiens retournèrent

1. Interrogatoire du frère Antoine Bourdon, f° 79.

2. Déposition de Claude Pasquet, 13 mai 1617, f°s 99 *sqq*.

auprès du cardinal de Lorraine, qui avait grand besoin d'eux, car il mourut le 24 novembre 1607. Les exorcistes avaient échoué une seconde fois : c'étaient des prêtres sorciers qui ne regardaient pas à se servir d'*agnus dei* et autres talismans et commettaient même la maladresse d'en laisser traîner derrière eux. Le sacristain du Petit-Saint-Antoine se souvint qu'un jour, après leur passage, « incontinant après qu'il eut fermé les portes de l'église, voulut ploier à son accoustumée les ornements des autels et particulièrement les nappes avec l'assistance de Jean Faié et quand ce vint à l'autel de saint Claude, où sont encore les images de Notre-Dame, de saint Roch, de saint Sébastien et de saint Nicolas, ayant levé les nappes, ils trouvèrent soulz icelles sur la pierre sacrée, un petit papier plié en quarré, dans lequel il y avoit quatre petites pattes d'animal de poil noir ou gris fort brun avec les ongles, et une teste au mitan, sans qu'il peussent recognoistre si c'estoit d'une taupe, d'une souris ou d'autre animal parce qu'elles estoient fort sèches. Ce sacristain jugea bien que ce devoit être quelque sortilège, et n'osa point manier ce qui estoit dans le panier, mais il l'alla quante quand jetter dans le feu de la cuisine de ladite maison[1] ».

Les Concini, cherchèrent autre part la guérison de Léonora et appelèrent à eux tout ce que les sciences maudites comptaient de docteurs. Une détente suivit le départ des Ambrosiens. La favorite retourna au Louvre et le silence se fit sur sa maladie. Elle en gardait pourtant des manies gênantes, des craintes superstitieuses et le goût des amulettes, « des caractères ». Elle remplissait les devoirs de sa charge avec exactitude, soignait la reine, l'assistait à ses couches, le 16 février 1606, lors de la naissance de madame Chrétienne, le 16 avril 1607, à celle de M. d'Orléans, le 25 avril 1608 à celle de M. le duc d'Anjou. Léonora avait eu elle-même une fille qui fut portée, le 20 mars 1608, à Saint-Sulpice.

Les désordres physiques devinrent moins violents; les attaques s'espacèrent et ne furent plus de longue durée, mais une sorte de trouble intellectuel se manifesta : la névrose tournait en monomanie. Léonora ne put plus supporter qu'on la

1. Déposition de Jean Faié. Bibl. nat., Ms. Dupuy, n° 658, f° 217.

regardât : elle se crut entourée de jeteurs de sorts, et en effet autour d'elles se pressaient les astrologues, les nécromanciens, les mages et les cabalistes. Quelques noms nous ont été conservés : ceux de Formage, de l'abbé Cosme, de César, de Montalto. Nous savons peu de choses de Formage, tout au plus qu'il était commis du président Jeannin, qu'il dut à sa parenté avec une des femmes de chambre de la Reine d'être introduit auprès de Léonora, et qu'il fut soupçonné de magie [1]. César, prophète de cabarets, batteur de pavés et filou, eut avec le lieutenant criminel assez de difficultés pour que le souvenir de ses talents fût gardé de l'oubli. Il tenait boutique ouverte de supercherie et, s'il changea plus d'une fois son enseigne, il employa toujours son industrie à l'exploitation de la sottise humaine. Il disait être né à Valence, en Dauphiné, vers 1582, et s'appeler Jehan de Chastellet : marié de bonne heure, il serait venu à Paris en 1605 avec sa femme, « espérant obtenir une lecture en l'Université pour enseigner les mathématiques, auxquelles dès sa jeunesse il s'est adonné ».

L'Université ne lui fit sans doute pas l'accueil auquel il croyait avoir droit, puisque, en 1607, « il dresse et compose les nativités et genèses de ceulx qui s'adressent à luy pour scavoir les bonnes et mauvaises adventures ». Concini, qui était bien le chaland qu'il lui fallait, le reçut chez « Guydy, agent du grand duc de Tosquane, en la présence duquel ledit Concini lui dit qu'il vouloit qu'il lui fît sa nativité. A quoy il l'accorda et luy fut lors dicté par ledit Concini le mémoire du jour, mois et an de sa nativité. Sur lequel subjet ayant travaillé l'espace de trois mois, il mit entre les mains dudit chevalier Guidy le jugement qu'il en avoit faict pour le bailler audit Concini ». Ce dut être un ouvrage fort sérieusement préparé, car l'auteur se flatta plus tard (à la vérité les événements étaient alors accomplis) d'avoir découvert au Florentin « que, par les règles des auteurs de cette science, il estoit menacé d'une mort violente, et qu'en l'année mil six cens quatorze, il devoit faire un long voiage par crainte ». Et c'était une nativité fort prolixe qui contenait « une main de papier et plus ».

1. Interrogatoire de la Galigaï, f° 228.

César aurait dû se contenter des profits que pouvait lui procurer l'astrologie judiciaire ; il comptait dans sa clientèle « le comte de Fau et le comte de Haix, le sieur de Ballagny, comte de la Roche-Guyon... et plusieurs conseillers de la Cour et maîtres des requêtes ». Courtisans et magistrats l'eussent entretenu et protégé; mais il voulut étendre son négoce et mal lui en prit : au mois d'octobre 1608, M. le prévôt Morel informait contre « un nommé le capitaine Cœsar, prisonnier pour le crime de magie (auquel on disoit que celui de la fausse monnaie estoit aussi conjoinct) ». Et le 11 octobre, un graveur, demeurant rue Saint-Jean-de-Beauvais, était interrogé au sujet d'une commande à lui faire de « quatorze anneaux, tous de divers métaux, et dans lesquels y avoit force charactères gravés[1] ». C'en était assez pour faire bouillir ou brûler tout autre que César : un moins coquin que lui y fût resté. Lui s'en tira et nous le retrouvons à Paris, à Bruxelles, à Amiens, et finalement à la Bastille où il était enfermé en 1617 « sur aucuns faictz concernans le service du Roy[2] ».

L'abbé Cosme, ou plutôt Cosimo Rugieri, abbé de Saint-Mahé, en Bretagne, appartient à la période antérieure, celle des empoisonnements et envoûtements. Son nom rappelle la cour de Catherine de Médicis et l'aventure tragique de La Mole et de Coconas. Impliqué en 1574, dans le procès de ces jeunes gens, il subit la question et fut condamné aux galères ; des amis puissants, la Reine Mère peut-être, l'en avaient tiré et depuis il pratiquait son art en amateur et vivait à l'écart. « Il estoit de stature médiocre, homme de lettres, ayant le bruit de prédire et d'être un grand magicien, faiseur d'Horoscopes et Astrologue. » A partir de 1604, il fit paraître un almanach tous les ans sous des noms différents. Peut-on dès lors s'étonner qu'il ait fréquenté l'hôtel de Pecquigny? Il est vrai que ses qualités d'Italien et « vieil courtisan » justifieraient sa présence chez les Concini ; ses compatriotes le défendirent contre tous et même se compromirent pour lui après sa mort. Cet attachement venait de ce que Rugieri « scavoit faire des images de cire » au moyen desquelles il rendait les femmes amoureuses,

1. *Journal de l'Estoile*, édit. Michaud, 2e partie, p. 476.

2. Les détails sur ce personnage nous sont fournis par son interrogatoire du 4 juin 1617, fos 293-297.

ou bien tuait les hommes « en prononçant leurs noms et invoquant certains démons[1] ».

Il établit un laboratoire dans les combles de la maison du faubourg, et Concini put faire son apprentissage d'envoûteur derrière une solide porte bien « fermée et barrée de trois barres de fer ». En 1616, quand les émeutiers et les pillards pénétrèrent dans cette galerie haute, ils virent au milieu d'une pièce dont les murs étaient garnis de larges armoires « un tombeau de bois doré sur lequel il y avait un drap de velours noir, et soulz ledit drap de velours, une lame de verre, et sur ledit verre un linge, grand comme un mouchouer ». Quand on enlevait ce « mouchouer », on devinait « la forme d'un homme ayant le poil de la teste et la barbe noirs, les jambes retroussées et rebroussées et dessoutz un oreiller pour soustenir ses jambes, un aultre soulz sa teste, et aux quatre coings dudit cercueil y avoit un oreiller en bas pour se mettre à genoux, et un oreiller sur le tombeau, comme pour s'appuyer[2] ».

Cette « forme et portrait d'homme », cette effigie, dont on ne pouvait dire si elle « estoit de cire, chair ou autre matière, tant y a qu'elle estoit de couleur de chair d'un homme[3] », n'avait pas été exécutée selon les formes habituelles de l'envoûtement. Nous ne croyons pas nous tromper cependant en attribuant à l'abbé de Saint-Mahé l'introduction chez les Concini de cette superstition nouvelle. « Et toutes fois cest atheiste ne croyoit pas qu'il y ait des diables. » Il le montra bien en 1615, à son lit de mort, lorsque ses amis voulurent faire venir les Capucins ou le curé de sa paroisse : « Fols que vous estes! s'écria-t-il. Allez : il n'y a point d'autres diables que les ennemis qui nous tourmentent en ce monde, ni d'autre Dieu que les Roys et Princes, qui seuls nous peuvent advancer et faire du bien[4] » Concini « fit de grandes instances, afin qu'on l'inhumât en terre sainte, mais l'évêque de Paris résista courageusement et le fit jeter à la voirie[5] ».

De tous ces docteurs, celui qui exerça sur Léonora la plus

1. *Mercure françois*, t. IV, 1617, année 1615, p. 47, 23 avril 1615.

2. Déposition de Pierre Miette, f° 144.

3. Déposition du Duboys, f° 94.

4. *Mercure françois*, t. IV, 1617, année 1615, p. 46-47.

5. *Mémoires de Richelieu*, éd. Michaud, t. I, p. 98.

grande influence fut un médecin juif, appelé Philotée Élian de Montalto; on le prétendait Portugais, bien qu'il arrivât des Provinces-Unies, décoré d'un nom italien. Il parlait très bien le français et l'écrivait mieux encore. Quelques lignes de sa main adressées à la Reine, feront juger le style et l'homme : « Dieu, dit-il, qui permit à la sérénissime Marie d'épouser Henri le Grand, de trois et quatre fois heureuse mémoire, a fait aller au-devant de cette princesse sortant au jour, le Lyon et son horoscope, le Soleil au comble du ciel receu de Venus en sa propre maison, regardé d'un sextile aspect par Jupiter estant en son exaltation ; notable rencontre de planètes en la maison royale, et en tout le reste une favorable figure et disposition du ciel [1]. »

Comment souffrir, après les discours sublimes d'un tel docteur, les propos vulgaires de MM. Dulaurens, Marescot ou Duret, médecins? Lorsqu'il séjourna à Paris en 1607, « allant de Flandre en Italie », et qu'il consentit « à panser ceulx qui avoient besoin de son art de médeicin », il inspira à la Galigaï une confiance si absolue, qu'elle guérit. C'était, disait-elle, « un très galland homme en médecine » et son départ pour Florence où il allait soigner le Grand-Duc, la laissa inconsolable. Elle essaya plusieurs fois d'obtenir du Roi la permission qu'il revînt en France, mais Henri « ne voulut pas à cause de sa religion ». Il ne parut à la Cour qu'en 1612, appelé par Marie de Médicis et dûment autorisé par le pape.

Léonora était revenue en « santé et convalescence [2] ». Elle en profita jusqu'au jour où des magistrats, vendus à ses ennemis, lui reprochèrent ses tourmenteurs comme des complices et la condamnèrent à mort pour des méfaits dont elle avait été victime.

FERNAND HAYEM

1. Lettre d'Espagne présentée à la reine régente par P.-E. de Montalto, 1614.

2. Interrogatoire de la Galigaï, f° 208.

QUESTIONS EXTÉRIEURES

SOUCI NATIONAL[1]

IV

Le mois d'octobre 1908 avait été la période décisive dans les négociations entre les ministres de la Triple Entente : par ses visites à Paris et à Londres, M. Isvolski avait essayé de sauver son portefeuille, en obtenant l'adhésion de ses amis et alliés à sa liberté des Détroits et à ses compensations en faveur des Serbes. Ayant fait accepter à Paris sa politique de la conférence, il avait échoué à Londres où l'on restait partisan de la politique des accords. Un peu déçu et de plus en plus menacé, il était allé invoquer à Berlin « l'amitié traditionnelle, qui n'a jamais cessé d'unir les gouvernements et les dynasties des Romanof et des Hohenzollern » : Berlin seule pouvait lui donner un appui contre ses ennemis de la Cour, contre la majorité de la Douma, contre l'unanimité de son peuple et, du même coup, contre ses amis et alliés de l'Occident. Malgré les apparences, M. Isvolski avait obtenu de Berlin ce qu'il était venu chercher : M. de Bülow s'était engagé à l'aider énergiquement pour « éviter les complications sérieuses et favoriser une entente entre les puissances », — pour rétablir, de gré ou de force, l'entente austro-russe et imposer aussi bien aux Slavophiles de Pétersbourg qu'aux cabinets de l'Occident la politique de Buchlau.

1. Voir la *Revue* des 15 décembre, 15 janvier et 1er février.

De novembre 1908 à avril 1909, deux campagnes diplomatiques de Berlin vont tirer M. Isvolski de peine et réduire Pétersbourg à la résignation, Londres à l'impuissance d'abord, puis à la connivence, et Paris au rôle de volontaire complice. MM. Isvolski et Tittoni sauveront ainsi leur portefeuille; M. d'Aehrenthal obtiendra, l'une après l'autre, les deux prétentions que, dès le début, il a formulées et qu'à Buchlau comme à Salzbourg MM. Tittoni et Isvolski n'ont pas contredites : novembre 1908-janvier 1909. Pétersbourg et les cabinets occidentaux renonceront à discuter l'annexion bosniaque dans une conférence; janvier-avril 1909, Pétersbourg et les cabinets occidentaux renonceront à toute compensation pour les Serbes qu'ils abandonneront aux fantaisies viennoises.



Avant de rentrer à Pétersbourg, M. Isvolski avait dû jurer à ses Slavophiles qu'il « considérait la politique autrichienne comme une violation des intérêts du monde slave et qu'il ne s'était jamais solidarisé avec M. d'Aehrenthal ». Rentré à Pétersbourg (28 octobre), il avait flatté la colère nationale et promis de « donner à sa politique une nouvelle direction ». Mais sa note du 3 novembre est déjà une avance au gouvernement autrichien et deux politiques continuent de se disputer l'adhésion de Nicolas II : politique austrophile de M. Isvolski, politique slavophile de la Douma et de la Russie presque entière. Qui l'emportera?... J'ai dit comment, tout aussitôt, Berlin intervient et ramène au premier plan l'affaire marocaine, afin de projeter sur l'affaire balkanique l'ombre favorable aux compromissions : Berlin exige de Paris le règlement immédiat et humiliant de l'affaire de Casablanca (3-4 novembre).

Cinq ou six jours d'angoisses et de négociations (4-9 novembre). Berlin compte sur les mêmes semeurs de panique, les mêmes récolteurs de concessions coloniales et financières qui entouraient M. Rouvier en 1905 et qui assiègent le Quai d'Orsay en ce début de novembre 1909, prophétisant que les mêmes sacrifices d'honneur assureront la grâce alle-

mande à toutes nos entreprises marocaines : le Maroc vaut bien une honte. Mais l'énergique et allègre brusquerie de M. Clemenceau fait prévaloir les résolutions de dignité et, la France entière se ralliant derrière le drapeau, on voit ce que nous aurions obtenu en 1905 par la même attitude : la colère de Berlin cède à notre refus.

Avec cette crise franco-allemande coïncide exactement un rapprochement austro-russe, sous la médiation personnelle de Guillaume II. Le 5 novembre, Guillaume II arrive à Eckartsau chez l'archiduc-héritier, y tue trente-trois cerfs, va le 6 à Schœnbrunn rendre visite à François-Joseph et rentre à Berlin le 7 :

Vienne, le 6 novembre. — Un grand-duc russe arrivera à Vienne dans la première moitié de novembre. Le bruit court que ce serait le frère même du tsar. On attribue l'heureuse tournure qu'ont prise les négociations austro-russes au fait que le Tsar aurait encouragé M. Isvolski, au cours de sa dernière audience, à persévérer dans sa politique pacifique. Cet entretien a permis au ministre russe de continuer ses efforts pour le maintien de la paix européenne, malgré les velléités des panslavistes dont l'influence est grande dans la Douma et dans la société de Pétersbourg.

Tant que dure la crise franco-allemande (4-9 novembre), M. Isvolski, usant de cette menace de la guerre générale qui, jusqu'au présent mois de février 1910, sera le grand air des ministres devant les parlements crédules et des complaisants dans la presse officieuse, M. Isvolski reste le maître : la réconciliation austro-russe paraît assurée. Mais le règlement entre Paris et Berlin ouvre une autre crise : Guillaume II, maintenant, porte la responsabilité de toutes les déconvenues allemandes; son peuple, son Reichstag, son Chancelier même le mettent en cause. Durant quatre semaines (9 novembre-8 décembre), de l'ouverture du Reichstag aux discours de M. de Bülow, ce n'est plus de guerre générale, de conflit universel, de menaces allemandes, c'est simplement des déclarations impériales au *Daily Telegraph* que discute l'Europe : les peuples et les diplomates ont les regards fixés sur le duel entre Guillaume II et son Chancelier d'abord, entre les prérogatives impériales et les réclamations constitutionnelles ensuite. Le 18 novembre, M. de Bülow, ayant obligé l'Em-

pereur à une reconnaissance publique de ses torts, « consent à rester en fonctions »; le 8 décembre, M. de Bülow fait approuver sa conduite par le Reichstag. Il a fallu quatre semaines pour obtenir ce double résultat et, durant ces quatre semaines, la diplomatie allemande a été tiraillée des mains de M. de Schœn, le ministre titulaire, aux mains de M. de Kiderlen-Waechter, que l'on a appelé de Bucharest et qui semble déjà le ministre définitif : moins bien soutenus par Berlin, MM. Isvolski et d'Achrenthal passent quatre semaines difficiles.

Contre M. Isvolski, les Slavophiles semblent regagner la confiance de Nicolas II : ils obtiennent que le grand-duc n'ira pas à Vienne (20 novembre); en réponse, Vienne oublie de se faire représenter aux funérailles du grand-duc Alexis. Mais le souple ministre russe endort ses ennemis en feignant de les écouter, tandis qu'il remontre au Tsar et fait plaider jusque dans les journaux hongrois « qu'il y a trente ans déjà la Russie a consenti à l'Autriche l'incorporation non seulement de la Bosnie, mais aussi du Sandjak de Novi-Bazar » : c'est dans le *Neues Pester Journal*[1] que la chancellerie russe parle, la première, « des mémoires et protocoles échangés pendant et après le congrès de Berlin et signés par les trois plénipotentiaires russes Gortchakof, Chouvalof et Oubril », en vertu desquels Pétersbourg s'engageait « à n'élever aucune objection si l'Autriche jugeait *jamais opportun de substituer son administration à l'administration turque dans le Sandjak et d'occuper définitivement ce territoire comme la Bosnie et l'Herzégovine* ».

Ainsi les « assentiments » de Buchlau ne sont plus que l'aval de ces anciennes promesses : que faire contre une parole engagée depuis trente ans?... La révolution persane permet de détourner l'attention de la Douma vers Téhéran où l'on va, disent les officieux russes, proclamer la République. M. Isvolski peut renier les promesses qu'en son absence Pétersbourg a faites au prince héritier de Serbie et, par cet intermédiaire, aux peuples yougo-slaves :

Pétersbourg, le 30 novembre 1908. — Le Tsar a fait télégraphier au gouvernement serbe que, si le prince Georges continuait à être

1. Voir *le Temps* du 25 novembre.

aussi intempérant en ses propos, la Russie ne ferait rien pour la Serbie.

On annonce bientôt (1er décembre) que le Tsar enverra à François-Joseph pour son jubilé une lettre autographe et que l'attaché militaire austro-hongrois ira fêter cet anniversaire dans le régiment russe dont François-Joseph est le chef honoraire. M. Isvolski gagne ainsi la date où Berlin peut lui rendre son attentive collaboration (8 décembre) : alors seulement (9 décembre) arrive la réponse de Vienne à la note russe du 3 novembre. Sitôt cette réponse ouverte, on déclare que la « situation s'est sensiblement améliorée; il n'existe plus de divergence entre les deux gouvernements sur le but final à atteindre; il ne reste plus qu'une question de forme et les deux ministres mettent leurs efforts sincères à poursuivre un résultat favorable » (10 décembre). Quelle est donc cette réponse autrichienne?

Berlin, 11 décembre 1908. — L'opinion autorisée sur la réponse de l'Autriche estime que son contenu démontre qu'à Vienne, on n'est pas intransigeant : l'Autriche ne s'opposerait plus à ce que l'annexion vienne devant la conférence, à condition que les cabinets s'entendent au préalable pour ne pas la discuter et, au contraire, la considérer comme un fait accompli.

M. Isvolski se proclame satisfait. Une nouvelle note russe donne (17 décembre) le consentement de Pétersbourg : l'annexion ne viendra devant la conférence que pour être enregistrée; « elle sera préalablement discutée et réglée entre l'Autriche et les puissances intéressées »; Pétersbourg admet « que les procès-verbaux de ces négociations séparées seront la base des résolutions de la prochaine conférence ». Les officieux de Vienne se hâtent d'ajouter que Pétersbourg ne réclame pas sérieusement la conférence : « S'il en est ainsi, remarque la *Neue Freie Presse*, l'Autriche se trouve à l'aise : ce n'est pas Vienne, c'est Pétersbourg qui a proposé la conférence, nous n'avons aucune raison d'être, sur ce sujet russe, plus Russes que Pétersbourg » (17-20 décembre).

Il semble que notre diplomatie, toute désemparée dans ce naufrage de « sa » conférence, commence, au bout de deux années (octobre 1906-décembre 1908), à flairer que MM. Is-

volski et d'Aehrenthal pourraient bien être compères, et la surprise est grande : « On peut résumer la note russe d'un mot : elle constate l'inutilité des négociations qui se poursuivent depuis trois mois bientôt; on est, le 24 décembre, exactement au même point que le 6 octobre; ce n'est évidemment pas un résultat brillant[1] ».

Durant les quatre semaines de l'éclipse allemande (9 novembre-8 décembre), la situation de M. d'Aehrenthal a été plus désagréable encore : « les ennuis du baron d'Aehrenthal » émeuvent le cœur de nos journalistes; « l'Autriche est en conflit avec la Turquie, la Serbie et le Monténégro; en désaccord avec la Russie et avec l'Angleterre; en froid avec l'Italie et l'Allemagne[2] ». Toute une semaine, on parle du renvoi de M. d'Aehrenthal. Peuples et cabinets; alliés, complices et rivaux : tous semblent ligués contre lui.

Les Turcs, relevés de leur découragement d'octobre et forts des promesses ou des espoirs que l'Angleterre leur a donnés, tiennent des propos menaçants, presque belliqueux : ils poussent le boycottage à ses dernières conséquences; rien ne semble les arrêter; en vain l'ambassadeur austro-hongrois menace de quitter Constantinople (29 novembre); il est obligé de revenir aux propositions honnêtes et d'offrir, pour un accord austro-turc, des compensations pécuniaires. Vienne voudrait du moins que le boycottage cessât dès l'ouverture de ces négociations : les Turcs décident de ne rien relâcher de leur veto commercial avant d'avoir l'argent en main. Ils ne font même plus de distinction entre les marchandises sous pavillon autrichien; il leur arrive de confondre bateaux allemands et bateaux du *Lloyd*. Aussi l'humeur de Berlin s'aigrit : les journaux allemands disent que la conduite « maladroite et téméraire » du baron d'Aehrenthal risque de liguer contre le germanisme les ennemis du dedans et du dehors[3].

1. *Le Temps, Bulletin de l'Étranger* du 24 décembre.

2. *Le Temps, Bulletin de l'Étranger* du 1er décembre.

3. *Berlin, le 1er décembre 1908.* — L'Allemagne est fort préoccupée du développement de la crise orientale. Le boycottage turc qui s'est parfois étendu à ses propres produits, la tension austro-russe, l'attitude de l'Italie et les troubles de Prague, où ses propres sujets ont été malmenés aux cris de « Vive la Serbie! A bas l'Allemagne! » augmentent le malaise qu'on

La Slavie balkanique et autrichienne a été comme électrisée par le courant d'espérances que le prince Georges de Serbie a ramené de Pétersbourg. Tandis qu'à l'intérieur de l'empire austro-hongrois, les Tchèques et les Croates s'agitent, aux frontières les Serbes, les Monténégrins et les Bosniaques se préparent à la guerre. Vienne doit recommencer de mobiliser, sur terre et sur mer. Un jour, on annonce que les Monténégrins installent leurs batteries au-dessus de Cattaro : « avec une lunette, on peut distinguer les six gros canons envoyés par l'Italie; les femmes d'officiers autrichiens quittent la ville » (19 novembre). Le lendemain, c'est le passage de la Save par les troupes austro-hongroises et l'invasion de la Serbie, à moins que Belgrade, cédant aux conseils pacifiques, dont M. d'Aehrenthal a chargé les puissances de se faire les interprètes, ne licencie immédiatement ses réservistes.

Un instant calmée par les conseils des puissances et par les reniements de M. Isvolski (20 novembre), l'agitation serbe reprend de plus belle quand une rupture entre Rome et Vienne semble probable. Des rixes à l'Université de Vienne entre étudiants de langues allemande et italienne ont réveillé en Italie les revendications irrédentistes et donné l'occasion aux politiques eux-mêmes de débrider le profond mécontentement qu'a créé la « duperie de Salzbourg[1] ». En cette fin de novembre, Skoupchtina serbe et Chambre italienne échangent les télégrammes affectueux. Au début de décembre,

éprouve à Berlin de se voir emporter par des événements dont on n'a pas la direction. Depuis le début de l'alliance, l'Allemagne en avait la direction. Aujourd'hui, c'est le baron d'Aehrenthal qui mène, et la diplomatie du prince de Bülow se voit entraînée dans des complications où elle n'aperçoit pas de profits pour elle. On juge que, si l'annexion de la Bosnie pouvait être rendue nécessaire par l'évolution turque, la conduite du baron d'Aehrenthal aurait gagné à être différente. On va même jusqu'à la qualifier de maladroite et téméraire.

1. *Rome, le 25 novembre 1908.* — Voici le texte de l'ordre du jour du meeting de l'Université tenu ce matin : « Les étudiants italiens dénoncent à l'exécration du monde civilisé la nouvelle violence et le nouvel outrage faits aux étudiants de race italienne non encore réunis à la mère patrie, réclament du gouvernement italien une politique étrangère non oublieuse des hautes destinées de notre terre, saluent les victimes et font des vœux pour l'avenir de l'Italie ». L'agitation irrédentiste s'étend à de nombreuses villes. A Milan, le syndic conservateur s'est solidarisé avec la foule démocratique et les professeurs avec les élèves ; à Bologne, les officiers et les soldats avec les étudiants.

l'unanimité de la Chambre italienne et de la nation acclame le vigoureux langage de M. Fortis, qui déclare « inadmissible que l'on donne un consentement bénévole aux faits accomplis contre tous les droits » : ce n'est plus le portefeuille de M. Tittoni, c'est la Triplice qui semble en péril.

Mais, le lendemain — Berlin ayant nettement parlé, — M. Tittoni retrouve une majorité. Ami de tout le monde, M. Tittoni « oppose un refus catégorique aux sommations de choisir entre ses alliances et ses amitiés ». Humblement d'ailleurs, il plaide coupable pour sa conduite à Salzbourg et fait son *meâ culpâ* de trois péchés d'omission, de franchise et de candeur : « J'ai omis de déclarer formellement [à Salzbourg] que les changements apportés aux traités internationaux ne sont admissibles qu'avec le consentement de toutes les parties contractantes... J'ai péché par excès de sincérité... J'ai cru à l'importance des articles 25 et 29 du traité de Berlin qui devaient être abrogés. » Ici, pour la première fois, M. Tittoni laisse entendre toute sa pensée : cet article 25 du traité de Berlin confiait le Sandjak aux troupes autrichiennes et leur donnait, par là-même, le contrôle de la haute Albanie ; à Salzbourg, c'est l'avenir de l'Albanie qui a mis d'accord le ministre italien et son collègue de Vienne.

Ayant obtenu un vote d'absolution, M. Tittoni est tout prêt à reprendre le jeu de Salzbourg et de Buchlau : dès le 30 novembre, alors qu'il prodiguait encore les plus douces paroles au ministre serbe, M. Milovanovitch, de passage à Rome, il faisait « savoir discrètement à Vienne qu'ayant été mêlé dès le principe à la conversation de Buchlau, il serait tout disposé à jouer au rôle d'intermédiaire amical pour faciliter l'entente austro-russe[1] ».

Cette volte-face italienne n'abat qu'à moitié l'enthousiasme belliqueux des Serbes : ils tournent maintenant leurs espoirs vers la Turquie. A Constantinople, une mission monténégrine règle une délimitation de frontières, qui, échangeant deux bandes de territoire, supprime les causes de rixes quotidiennes entre les Albanais et la principauté (2 décembre). La mission serbe de M. Novakovitch offre aux Turcs une alliance offensive

1. *Le Temps* du 30 novembre.

et défensive, moyennant que la Porte protège l'élément serbe en Macédoine contre le patriarcat grec et contre l'exarchat bulgare, en rétablissant l'ancien patriarcat serbe d'Ipek. Les Serbes croient pouvoir compter sur la neutralité des Bulgares que l'Angleterre a ramenés aux négociations avec la Porte et décidés à une promesse d'indemnité pécuniaire, puis à une augmentation de leurs offres d'argent (14 décembre) : un accord turco-bulgare semblant prochain, M. Novakovitch espère que « l'alliance turco-serbe permettra à la Turquie de franchir la première étape vers l'union des États balkaniques, afin de former une digue contre l'envahissement de l'Autriche. »

Quand la politique de la conférence est ainsi abandonnée de tous et de M. Isvolski lui-même; quand la politique des accords s'impose successivement à tous les intéressés, il ne manque pour la mener à un prompt achèvement que l'honnête conciliateur que l'Europe entière réclame et nomme :

Berlin, le 1er décembre 1908. — A mesure que la situation se complique, l'Allemagne regrette davantage de ne pouvoir agir comme conciliateur, la force des choses l'obligeant à prendre parti. C'est vers la France que se tournent les regards. On désire lui voir assumer ce rôle non seulement à Constantinople et dans les Balkans, mais aussi à Saint-Pétersbourg. On fait remarquer que, sans être aussi à l'aise que l'Angleterre, la France est dans une position beaucoup moins difficile que l'Allemagne, et l'on exprime hautement le désir qu'elle donne une fois de plus la preuve de son désintéressement et des sentiments européens et pacifiques.

Tous s'adressent à notre « désintéressement ». A deux reprises, M. d'Aehrenthal invoque nos bons offices pour faire cesser le boycottage turc, puis la mobilisation serbe. Les Jeunes Turcs, nous envoyant deux chefs du Comité *Union et Progrès*, Ahmed-Riza et Nazim-bey, nous rappellent le besoin pressant qu'ils ont d'un « témoin sympathique et d'un conseiller dévoué » à l'ambassade de France : M. Clemenceau leur promet de transmettre enfin à son ministre des Affaires étrangères leur lettre du mois d'août. Le ministre serbe, M. Milovanovitch, succède au roi de Grèce dans le cabinet de M. Pichon, et les Bulgares continuent de prendre conseil à

notre légation. Entraîné par sa sympathie pour les Crétois, M. Clemenceau lui-même réclame de son ministre un accord turco-grec.

Nos diplomates, une fois encore, doivent pratiquer la politique des accords, tout en continuant de formuler et de désirer la politique de la conférence. En ce mois de novembre 1908, bien que six semaines perdues aient diminué, de moitié peut-être, leurs chances de réussite, il est en leur pouvoir encore de rétablir les relations cordiales entre les Turcs et les peuples balkaniques, de faire à la Turquie une ceinture de protection, passagère ou durable, contre les coups des puissances partageantes, d'assurer pour des années ou pour un siècle l'intégrité ottomane, tout au moins de donner à la Jeune Turquie les quelques semestres de loisir qui sont indispensables à l'essai du nouveau régime et à la mise de l'empire en état de défense. Mais il faudrait entreprendre franchement et bravement cette politique des accords, la poursuivre d'un cœur résolu et désintéressé, n'y mêler aucune arrière-pensée de marchandage diplomatique ou financier, privé ou public, donner à tous, aux Turcs surtout, « la preuve, comme dit Berlin, de notre désintéressement et de nos sentiments européens et pacifiques », et n'attendre de ce travail qu'un salaire : le salut de la Turquie et de la liberté balkanique, — mais c'est dire aussi : la garantie de notre sécurité nationale et de notre avenir méditerranéen.

Le Quai d'Orsay ne rêve toujours que marchandages marocains dans les couloirs d'une conférence : puisqu'il faut obéir à M. Clemenceau, on tente seulement un accord turco-grec. C'est prendre la négociation par le petit côté et par le mauvais. C'est faire croire à la Porte que les seuls intérêts grecs nous sont à cœur et qu'une sympathie aveugle pour ses adversaires domine tous nos calculs. C'est aller tout droit contre les sentiments injustes ou légitimes, mais très vifs des Jeunes-Turcs. Il est devenu malaisé d'obtenir d'eux en faveur des Crétois ce qu'ils eussent concédé sans peine au lendemain de l'annexion bosniaque : devant l'inertie de l'armée bulgare, ils ont recouvré quelque confiance dans leur force militaire : les plaintes mêmes de l'Autriche leur prouvent quelle arme efficace le boycottage a mise entre leurs mains : les promesses anglaises les ont ras-

surés sur les risques de coalition européenne. L'approche des élections les a d'ailleurs brouillés avec les Grecs de l'empire, que le comité *Union et Progrès* accuse de soutenir ses adversaires électoraux, l'*Union libérale* du prince Sabah-ed-dine. Ces deux fractions de la Turquie nouvelle mettent leur émulation à se reprocher l'appui du chrétien, la condescendance aux nationalités et aux puissances chrétiennes, et ces deux plaideurs devant l'islam ottoman, que l'ambassadeur anglais s'efforce de réconcilier, trouvent un bon ami pour exciter leurs passions.

M. Constans connaît les démarches des Jeunes Turcs à Paris : il n'est pas de ceux qui se laissent exécuter sans résistance; son intimité avec l'entourage du grand vizir Kiamil-pacha lui rend l'espoir des opérations d'autrefois; il ne doute pas de la fragilité du nouveau régime; il croit au prompt retour de l'absolutisme et pense qu'il suffira de gagner quelques mois. Pour suborner les grâces de la Jeune Turquie, il flatte les plus mauvaises défiances de la Porte, se pose en défenseur intransigeant de l'intégrité ottomane et va répétant que, lui ambassadeur, jamais on ne discutera un abandon de la Crète : aussi Kiamil-pacha envoie-t-il son ambassadeur à Paris supplier nos ministres de ne pas lui retirer le concours d'un aussi brave ami. Et voilà nos ministres fort embarrassés, s'avouant les uns aux autres la nécessité d'avoir à Constantinople un ambassadeur qui serve la politique de son gouvernement, mais se rejetant les uns aux autres la décision libératrice, dont tous revendiquent l'intention, dont tous esquivent la signature et dont les vrais responsables osent reporter l'échec sur une intervention presque illégale. On essaie de négocier l'accord turco-grec à Paris, entre le Quai d'Orsay et l'ambassade ottomane : Constantinople, un peu irritée de nos instances, répond que les sentiments de l'islam contre les Crétois pourraient bien valoir à nos marchandises, si ces instances étaient connues du peuple turc, le même traitement que subissent les marchandises autrichiennes....

« Nous n'avons mêlé et nous ne mêlerons aux affaires d'Orient aucune question que leur soit étrangère », disait M. Pichon à la Chambre des Députés le 26 novembre 1908. Cet engagement solennel ne pouvait avoir qu'un sens : par les

allusions du *Temps*, le public parlementaire connaissait les objections qu'avaient faites certains de nos ambassadeurs à la politique du Quai d'Orsay et leurs objurgations de ne pas mêler aux affaires d'Orient la question marocaine...

Vers le 15 décembre, M. d'Aehrenthal est de plus en plus vivement sollicité par Berlin de mettre fin au boycottage en concédant l'indemnité pécuniaire que les Turcs réclament. M. d'Aehrenthal n'est pas moins pressé d'en finir. Sa situation ministérielle s'est un peu consolidée, mais reste précaire : « On peut considérer, — écrivaient les officieux de Vienne et de Berlin à la date du 24 novembre, — qu'à l'occasion de son jubilé, le 2 décembre prochain, l'empereur associera l'archiduc-héritier François-Ferdinand à l'exercice du pouvoir »; on renonce bientôt à ce projet que les Hongrois voient d'un mauvais œil et M. d'Aerenthal, l'homme de l'archiduc-héritier, n'est toléré par eux que momentanément[1]. Il achèterait volontiers et même d'un bon prix son accord austro-turc, mais à condition d'avoir toutes sûretés que la conférence ensuite enregistrera purement et simplement cet accord, sans le chicaner, sans l'aggraver surtout. Or, pour une majorité à la conférence, il est sûr des deux votes allemand et italien; mais il redoute l'opposition de Londres et le revirement de Pétersbourg; il voudrait avoir en poche le suffrage français : il sait le prix que nos « Marocains » en réclament. Vers le 15 décembre[2], l'ambassade allemande à Paris nous fait entendre qu'un accord franco-allemand pourrait être signé si nous garantissions à Berlin, contre l'abandon de toute action politique au Maroc,

1. *Buda-Pest, le 8 décembre 1908.* — La position du baron d'Aerenthal, qui semblait fort précaire la semaine dernière, se serait de nouveau consolidée. On assure dans les milieux politiques hongrois les mieux renseignés que, d'après des informations authentiques, le remplacement du ministre des Affaires étrangères, prévu et prédit pour très prochainement, n'aura guère lieu avant le printemps ou même l'été prochain.

2. Quand l'accord franco-allemand sera signé en février 1910, *le Temps* en racontera ainsi la genèse : « C'est M. de Schoen qui, le 6 janvier, a fait les premières ouvertures au cours d'une conversation avec M. Jules Cambon... En septembre 1907, une conversation avait eu lieu entre le baron de Langwerth et le comte de Sainte-Aulaire... L'entretien tomba... Il reprit en décembre 1908, parallèlement à Berlin et à Paris, entre notre collaborateur M. André Tardieu et un haut personnage de l'ambassade allemande... C'est trois semaines plus tard que M. de Schoen en parla à M. Cambon. »

une participation financière à toutes les affaires marocaines. La *Gazette de Cologne* déclare le 20 décembre :

Nous avons toujours déclaré que nous ne voulions pas créer d'obstacles à l'influence politique de la France au Maroc. Quand elle s'est prononcée pour Moulai-Hafid, l'Allemagne n'avait en vue que le maintien des principes fondamentaux de l'Acte d'Algésiras. Elle agira de même à l'avenir, à moins que *cet Acte ne soit déchiré au point qu'il n'y ait plus à songer à le raccommoder.* Il pourrait ne pas être sans utilité, tant pour la France que pour l'Allemagne, de ne pas perdre cette possibilité de vue.

Nous acceptons cet échange de « possibilités » : la rupture de l'Acte d'Algésiras pour la rupture du Traité de Berlin. Certains vont jusqu'à espérer un autre troc : la « tunisification » du Maroc pour la germanisation de la Balkanie.

C'est alors seulement que M. Isvolski expose à la Douma (26 décembre) sa politique, — l'abandon pur et simple de la Bosnie aux volontés de Vienne :

Dans la société russe, — dit M. Isvolski, — certaines voix se sont élevées pour réclamer du gouvernement une protestation contre l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. Ceux qui réclament de moi cette protestation énergique croient évidemment que le ministre russe des Affaires étrangères peut agir dans cette question en faisant abstraction de certaines situations politiques et des *engagements pris préalablement.* Malheureusement il n'en est pas ainsi.

Ce sera à l'histoire de porter un jugement sur ces documents, mais c'est au ministre actuel de compter avec une *série de conventions diplomatiques ultérieures* et de ne pas provoquer les conséquences dangereuses que pourrait avoir une protestation de ce genre.

« La conférence, ajoute M. Isvolski, tous ceux pour qui le droit est une entité vivante la jugent nécessaire ; mais l'idée n'est pas venue de nous ; elle est venue de la Porte, qui a subi un préjudice direct. » Ces déclarations de M. Isvolski ruinent les espérances des Slavophiles :

Saint-Pétersbourg, le 26 décembre 1908. — Les journaux sont unanimes à constater que le discours de M. Isvolski a trompé l'attente de la nation qui ne s'attendait à pas entendre le ministre des Affaires étrangères faire des déclarations froides, molles, incolores, connues depuis longtemps et qui confirment indirectement la faiblesse de la Russie et son rôle passif forcé.

Nos journaux ont la justice non moins franche. *Bulletin de l'Étranger* dans *le Temps* du 28 décembre :

La diplomatie européenne, depuis trois mois bientôt, masque son impuissance en disant qu'elle gagne du temps. Il nous semble qu'en réalité elle a perdu toutes les occasions d'en finir. Les chancelleries, avec leur optimisme inerte, finiront, si l'on n'y avise, par mener l'Europe aux abîmes.

C'est se moquer du monde que de parler des progrès de l'entente. L'entente n'est ni faite ni près d'être faite. Disons toute notre pensée : elle est plus difficile qu'il y a trois mois. Des trois puissances qui auraient pu arbitrer, l'Allemagne reste indécise, la France demeure silencieuse, l'Angleterre est hargneuse. Si l'on croit que c'est ainsi qu'on arrivera à la paix, on se trompe gravement.

Et voici pour nos financiers :

Les banques poussent toujours à élargir certaines opérations, afin d'accroître leurs bénéfices. C'est leur droit. Mais le devoir des gouvernements, qui ont à défendre un intérêt plus haut, c'est de tenir la main à ce que l'esprit de lucre et de spéculation n'aggrave pas les difficultés politiques.

Et voici, je pense, pour nos hommes d'État :

La politique européenne, en cette fin d'année, se traîne dans la médiocrité de combinaisons dont la pauvreté étonne quiconque a lu l'histoire. La diplomatie des grandes puissances a été, depuis trois mois, incurablement médiocre. On croit que c'est de la politique : c'est tout au plus de l'intrigue sans ampleur. Ce sont les hommes qui manquent à la situation.

D'octobre à décembre 1908, les combinaisons de notre diplomatie n'ont été que « médiocres » ; de janvier à mars 1909, elles vont devenir funestes et même odieuses.



Vienne tient sa Bosnie-Herzégovine ; il lui faut maintenant reprendre et garder ses Serbes, empêcher que toute compensation territoriale ou autre les délivre de son étreinte, soit en établissant le contact des deux États serbes, royaume de Belgrade et principauté de Cettigné, par une bande du Sandjak

enlevée aux Turcs, soit en donnant à Belgrade l'accès de la mer libre par le fameux *Danube-Adriatique* toujours promis, toujours différé, soit enfin en laissant Belgrade conquérir vers Salonique son émancipation commerciale par un accord serbo-turc. L'isolement des Serbes est indispensable à la future descente autrichienne vers la Macédoine et la mer Égée : que Vienne, dans l'avenir comme par le passé, veuille se contenter du « goulot » du Sandjak ou qu'elle décide un jour d'enfiler le large corridor de la Morawa, les Serbes sont en travers de sa route et toute bande territoriale, toute ligne ferrée entre la principauté et le royaume non seulement lui feraient barrière, mais supprimeraient en fait son « droit de voisinage » sur l'empire ottoman, puisqu'un ruban de Serbie s'interposerait entre la Bosnie-Herzégovine autrichienne et l'Albanie ottomane. Et que dire d'un accord turco-serbe qui pourrait enlever à Vienne le contrôle des chemins de fer macédoniens?

Sitôt le discours de M. Isvolski prononcé devant la Douma, Pétersbourg, puis Londres acceptent officiellement « le *modus procedendi* proposé par l'Autriche au sujet de la conférence et de la discussion préliminaire des questions à lui soumettre », et Vienne, aidée par Berlin, reprend à Constantinople ses pourparlers d'accord austro-turc. Mais M. d'Aerenthal, assuré maintenant de la neutralité de la Triple-Entente, s'efforce de retirer aux Turcs l'indemnité pécuniaire qu'il leur a promise : il veut ne leur payer de compensations qu'aux dépens du commerce international par une augmentation des droits de douane et par l'établissement de monopoles ottomans[1]. Les Turcs réclament toujours quatre millions de livres turques

1. *Constantinople, le 28 décembre 1908.* — Le marquis Pallavicini, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, a déclaré au grand-vizir que le baron d'Aehrenthal s'en tient à son refus de tout paiement en argent et de toute part contributive à la Dette ottomane, et considère la rétrocession du sandjak de Novi-Bazar comme un équivalent à l'annexion des provinces occupées. Le cabinet de Vienne maintient ses premières offres, soit : la conclusion d'un traité de commerce, avec augmentation de 4 p. 100 des droits de douane; le consentement aux monopoles des allumettes, des cartes à jouer, du papier à cigarettes, et la suppression des postes autrichiennes dans l'empire ottoman. Kiamil pacha maintient sa demande de quatre millions de livres turques comme indemnité. Concernant la Bulgarie, l'opinion prévaut à Sofia de refuser tout payement. Si la Turquie laisse passer quelques jours encore sans prendre de détermination, elle risquerait de perdre les cent millions consentis par la Bulgarie.

(92 millions de francs) et, mal conseillés par certains ambassadeurs, ils ne se pressent pas d'accepter les cent millions que leur offrent alors les Bulgares.

L'*imbroglio* semble se renouer. Les Serbes, qui n'ont plus rien à perdre, pensent-ils, poussent au pire et les discours de leur parlement, de leurs ministres mêmes, sont d'ouvertes provocations à la guerre : « Il faut, dit M. Milovanovitch à la Skoupchtina, que l'Autriche-Hongrie cesse d'être un État balkanique : les frontières de droit entre l'Autriche-Hongrie et les États des Balkans doivent rester la Save et le Danube... On ne peut défendre l'équilibre balkanique contre l'Autriche-Hongrie et lui barrer le chemin de la mer Égée que si la Bosnie et l'Herzégovine reçoivent une souveraineté complète ou une demi-souveraineté sous le contrôle de l'Europe » (3 janvier). Et tout aussitôt, dans les parlements et dans la presse européenne, ministres et officieux de reprendre le grand air de la guerre menaçante, de la paix à sauver coûte que coûte, — admirable musique sur les tréteaux de la foire diplomatique, dont on couvre le bruit des marchandages entre les cabinets!

Ces discours à la Skoupchtina s'adressaient en vérité à l'Italie et au gouvernement de Rome : les Serbes, malgré tout, conservaient quelque espoir en un réveil de l'irrédentisme adriatique et de la générosité garibaldienne... Mais le désastre de Messine (28 décembre) a enlevé à Rome tous moyens d'action présente et détourne du malheur d'autrui les pensées de la nation entière.

« La catastrophe de Messine, écrit le 7 janvier l'officieuse *Danzers' Armee Zeitung*, réveille nos sentiments humanitaires. Mais la politique est un métier brutal et, du tremblement de terre, nous devons tirer notre profit. » La catastrophe de Messine achève, en effet, de donner à M. d'Aehrenthal la pleine liberté de ses fantaisies : Rome doit se contenter des satisfactions les plus minces; cette faculté de droit italienne, que Vienne a parlé d'établir à Trieste et dans laquelle l'irrédentisme voit déjà un centre de défense contre le germanisme et contre le slavisme tout ensemble, voici qu'une loi l'installe à Vienne, en terre germanique, loin du contact italien, en exigeant des candidats aux grades une parfaite connaissance de l'allemand (15-22 janvier). Ce demi-manque

de parole eût avant la catastrophe soulevé les protestations de toutes les universités et des grandes villes italiennes : en janvier 1909, il passe presque inaperçu.

Des deux autres opposants, que M. d'Aehrenthal pourrait encore rencontrer sur sa route, l'un, Paris, est entièrement gagné désormais; l'autre, Londres, va être ramené à l'amitié de Vienne par le chemin de Pétersbourg et de Berlin.

Paris voit enfin venir son accord franco-allemand : sur les instances de M. d'Aehrenthal, M. de Schoen se décide le 6 janvier à ouvrir directement avec l'ambassadeur de France la négociation que depuis trois semaines les intermédiaires et les conversations de table ont préparée. Du 6 janvier au 11 février, bien que, dès le début, on soit pleinement fixé sur le fond et la forme, on va traîner la conclusion, nier même l'existence des pourparlers[1]. Ces dénégations ont une intention vertueuse : Berlin et Paris veulent ménager l'opinion anglaise et faire croire que rien n'est conclu ni même agencé tant que le voyage d'Édouard VII à Berlin et les préliminaires de réconciliation anglo-allemande ne sont pas choses officielles. Mais ces dénégations ont aussi leur utilité parlementaire.

Les concessions à la France, trop promptement avouées, diminueraient encore le prestige de la diplomatie impériale et du Chancelier devant le Reichstag. Dans la coulisse, Guillaume II et M. de Bülow rivalisent pour conclure cet accord franco-allemand et chacun d'eux en revendiquera le mérite; mais, avant le succès, l'un et l'autre peut-être seraient prêts à reculer devant l'opinion pangermaniste et surtout, en cas d'insuccès, à rejeter sur l'autre la responsabilité de ce nouvel échec. La Chambre française, de son côté, discute les affaires du Maroc et le grand emprunt russe d'un milliard : on lui laisse entendre du haut de la tribune que cet emprunt est nécessaire à l'équilibre européen, à la sécurité

1. *Berlin le 22 janvier 1909.* — L'information d'un journal étranger d'après lequel l'Allemagne aurait renoncé, au profit de la France, à toute action au Maroc moyennant des concessions économiques, est démentie dans les milieux autorisés. Il est exact qu'à Berlin on désire voir la presse allemande prendre à l'égard de la France une attitude de nature à éviter les polémiques irritantes. Mais il n'y a en ce moment aucune négociation engagée entre l'Allemagne et la France relativement au Maroc.

nationale[1]; on lui chuchote dans les couloirs que Pétersbourg n'attend que cette preuve de notre fidélité pour peser de toute son influence à Berlin en faveur d'un accord..., virtuellement conclu depuis deux semaines, car le rappel de notre général en chef à Casablanca, qui est la consolation d'amour-propre demandée par Berlin pour ses pangermanistes, est décidé le 7 janvier, officiellement annoncé le 23, et c'est trois jours auparavant que M. Regnault, notre ministre à Tanger, a repris vers Moulay-Hafid cette route de Fez, dont, quatre ans plus tôt, les intrigues et les menaces allemandes avaient fait pour son prédécesseur, M. Saint-René Taillandier, une voie douloureuse.

En ouvrant les négociations franco-allemandes, Berlin a fait une nouvelle invite à notre diplomatie au sujet des Balkans. Le boycottage grandissant des marchandises autrichiennes et, pêle-mêle, allemandes; les difficultés financières et politiques de M. d'Aehrenthal à Vienne; le mécontentement des Hongrois et les âpres remontrances de certains de leurs chefs; la brouille presque déclarée qui menace entre Vienne et Pest; les embarras financiers de l'empire allemand et les réclamations de l'industrie allemande poussée vers la faillite ou vers la fermeture des usines par ces longs mois de paix incertaine, qui peu à peu restreignent toutes les transactions : autant de motifs pour que Berlin veuille en finir au plus vite avec la tragi-comédie levantine, — et le seul moyen pratique est de toute évidence la politique des accords, sans lesquels la conférence apparaît de jour en jour comme plus inutile ou plus dangereuse. Entre la Porte et les demandeurs de Vienne, de Pétersbourg, de Sofia, de Belgrade et d'Athènes, Berlin se croit impuissante pour des raisons que ses officieux déduisent fort logiquement et qui sont valables en effet : Berlin croit que la France, seule, pourrait à Constantinople se présenter tout à la fois comme une indiscutable amie des Jeunes

1. Discours de M. Pichon le 22 janvier : « Nous avons intérêt à ce que la puissance alliée soit aussi forte que possible; jamais l'alliance franco-russe n'a été plus étroite et pratiquée plus loyalement sur tous les points du monde qu'en ce moment. Nous n'avons négligé, dans cette question de l'emprunt russe, ni la défense de nos intérêts commerciaux ni la sauvegarde de nos intérêts politiques, solidaires des intérêts de la Russie et qui n'en ont jamais été plus solidaires qu'à l'heure où je parle. »

Turcs et comme une incorruptible servante de l'humanité, de la justice et de la paix. Berlin, de nouveau, nous demande de prendre en main la préparation des accords balkaniques; elle nous promet en termes formels sa confiante neutralité[1].

Et nous voici ramenés, pour la troisième ou quatrième fois, devant ce devoir auquel depuis trois mois nous n'avons pas le cœur de nous prêter : devoir envers l'Europe, envers les cabinets et envers les peuples, mais surtout devoir envers nous-mêmes. Car les accords étant le seul moyen de tirer la Jeune Turquie d'embarras et, par une réconciliation des peuples balkaniques, d'assurer pour un temps très court ou très long — nul ne saurait dire — l'intégrité ottomane, c'est nous seuls, après tout, et nos amis les Turcs, qui ne saurions nous passer de cette intégrité. Elle peut être momentanément conforme aux désirs de quelques autres; pour nous seuls, elle est un besoin éternel. Rome, Vienne, Pétersbourg et Berlin trouveraient à sauvegarder tous leurs intérêts présents et futurs dans un partage de l'empire ottoman. Londres même en ce partage pourrait n'avoir rien à perdre, — au contraire. Mais nous, qui, sur le continent, savons ce que nous a coûté la disparition de l'héroïque Pologne, que deviendrait pour nous la Méditerranée après la disparition de l'héroïque soldat turc ? Or si les Serbes passent sous la main de l'Autriche, la Macédoine suivra et, compensations inévitables aux autres « voisins », l'Albanie s'en ira aux Italiens, la Roumélie d'Andrinople aux Bulgares, l'Épire aux Grecs, les Détroits aux

1. Voir la *Gazette de Cologne* du 4 janvier : « Des motifs puissants dictent à la diplomatie allemande sa réserve; car en fait, après avoir pris nettement parti pour l'Autriche-Hongrie, elle ne peut pas jouer un rôle de médiatrice avec la certitude que tous les États reconnaîtront son impartialité. A cela s'ajoute que, dans plus d'un État, règne une certaine tendance à la méfiance et au dénigrement, qui se manifeste toutes les fois que l'Allemagne fait des propositions quelconques. La France se trouve dans une situation plus aisée et n'a du moins pas à craindre de se heurter à de la méfiance du côté de l'Allemagne, lorsqu'elle usera de son influence dans l'intérêt de la paix. Assurément, pour les motifs que nous avons exposés, l'Allemagne ne pourra jouer qu'un rôle très discret; mais certainement elle ne créerait aucune difficulté à ceux qui voudraient mettre loyalement leur puissance au service de la paix. Et en cas de succès, elle leur abandonnerait volontiers la gloire d'avoir bien mérité la cause de la paix. Nul part, le désir d'une solution rapide et équitable des difficultés actuelles ne saurait être plus vif que chez nous. »

Russes, tandis que Berlin et Londres s'accommoderont au sujet de l'Anatolie et de la Mésopotamie et qu'il se trouvera chez nous des coloniaux insatiables pour nous conduire aux guépiers de Syrie et de Palestine...

Une fois de plus, nous fuyons ce devoir, qui exigerait un coup de bravoure parlementaire, le rappel de M. Constans, et un coup de volonté patriotique contre les coteries coloniales et financières. Nous répondons aux demandes de Berlin par des offres de médiation à trois : Londres, Paris et Berlin se poseraient en arbitres et cette réduction de concert européen imposerait à l'Europe les décisions prises ou les cotes mal taillées dans l'ombre « de conversations purement officieuses[1] »... De 1896 à 1908, nous avons pu voir la radicale impuissance de ces concerts à trois, quatre ou six ! et nous parlons d'arbitrage, de jugement, alors qu'il s'agit de querelles où, le droit étant violé par la force, on ne peut que sauver le faible de la ruine, sans pouvoir ramener le fort au respect de l'équité !... En vérité, un seul souci nous occupe : de ces affaires levantines, par une conférence réduite ou plénière, nous voulons tirer notre pourboire marocain. Le « précédent » du Congrès de Berlin, d'où nous avons rapporté la Tunisie, « le précédent » de la Conférence d'Algésiras, d'où nous avons rapporté la clef du Maroc, nous aiguillent toujours vers une réunion solennelle, congrès, conférence ou séances de diplomates, où le « droit de voisinage » étant proclamé partout aux dépens de l'islam, les « voisins » se tailleront chacun sa part, de la Perse au Maroc et des Portes de Fer au détroit de Bab-el-Mandeb... Et nous ne voulons pas voir que cette offre même de médiation à trois est contre l'intégrité ottomane une première, une dangereuse manœuvre, dont les conséquences vont tout de suite apparaître aussi graves que durables, — presque irrémédiables à vrai dire, et c'est pourquoi les historiens pourront faire de ce mois de janvier 1909 et de cette proposition française le départ de la liquidation ottomane.

Nous proposons d'organiser une médiation anglo-franco-allemande. Nous savons bien que Berlin se refusera à toute

1. *Bulletin de l'Étranger* dans *le Temps* du 9 janvier.

démarche de suspicion ou de contrainte contre son allié de Vienne et refusera de sembler, ne fût-ce qu'un instant, mettre en discussion la conduite autrichienne. Mais nous savons aussi Berlin ne demande qu'à se rapprocher de Londres, et Londres qu'à se reprocher de Berlin.

L'Angleterre tient le Golfe Persique et ses abords pour une sorte de Maroc, vestibule et « voisinage » de son Inde... Le Golfe lui donne les soucis les plus graves en ce temps de rébellions hindoues, de révolutions persanes et d'agitations arabes, et le salut de l'Inde domine la politique anglaise dans le monde. Ce n'est pas que Londres soit là-bas aussi pressée que nous au Maroc de se jeter dans une nouvelle aventure : à la différence du quai d'Orsay, le *Foreign Office* n'est assiégé que de conseilleurs réclamant le *statu quo* en Perse. Les traficants et concessionnaires du Golfe et du Kharoun, pour qui l'accord anglo-russe de 1907 et le partage de l'Iran en sphères d'influence ont été une déconvenue, s'efforcent de reculer l'échéance des réalisations et de maintenir à tout prix l'intégrité persane; loin de vouloir acculer les peuples du Chah, salarié du Tsar, à la servitude étrangère, ils leur fournissent les moyens de lutter pour l'indépendance constitutionnelle et c'est les conseils et les subsides de ces Anglais qui, en ces mois de janvier et de février 1909, décident les Bakhtyaris et les gens du Fars, clients de l'Angleterre, à prendre enfin parti pour la révolution nationale.

Le gros du parti libéral préférerait assurément cette politique d'intégrité et d'affranchissement, conforme à ses traditions, utile à quelques-uns de ses serviteurs les plus fidèles et les plus généreux. Mais, dans le gouvernement libéral, d'autres conceptions l'emportent.

Ce n'est un secret pour personne que, depuis l'arrivée des libéraux aux affaires (décembre 1905), deux sentiments sont représentés dans le ministère, par les radicaux puritains et par certains stratèges civils, d'un côté, par les politiques et les marins, de l'autre : les partisans de la « Petite Angleterre », de la paix à tout prix et de la fraternité protestante penchent à l'entente allemande ; les « Grands Anglais », qui ne peuvent imaginer l'Angleterre sans une hégémonie navale sur l'Europe et le monde, et les vrais Anglais (par opposition aux

Gallois, Irlandais, Écossais et autres sectateurs de M. Lloyd George) pensent à juste titre que la vie même de l'Angleterre est peut-être en jeu et ne voient de recours contre l'assaut germanique que dans une étroite et fidèle alliance avec Paris et Pétersbourg. Au *Foreign Office*, ces deux sentiments se sont heurtés parfois et combattus, mais le plus souvent conciliés sous la médiation du roi Édouard. Or, pour la défense de l'Inde, ces deux sentiments combinés inclinent à la même politique.

Les russophiles sont harcelés par les remontrances et par les sinistres prophéties de M. Isvolski. Pétersbourg ressent ou feint de ressentir la plus vive terreur de la révolution persane : les troubles de Tauris vont gagner le Caucase, à peine sorti de trois années de luttes révolutionnaires ; de Mechehed et du Khorassan, les prédications de guerre sainte vont descendre à Merv, Khiva, Samarcande. M. Isvolsky affirme qu'une intervention anglo-russe est nécessaire, si l'on veut rétablir à Téhéran un gouvernement, de quelque forme que ce soit, et dans les provinces un minimum de police et de légalité. On ne peut nier que les troubles, qui durent depuis deux ans bientôt, n'aient lésé grandement le commerce aussi bien anglais que russe. Le mois de janvier 1909 est occupé par ces négociations persanes entre Londres et Pétersbourg. *Mémorandum* russe du 18 janvier :

> Loin de s'améliorer, l'état de choses en Perse se complique de jour en jour et la situation devient extrêmement grave... Si les événements continuent à se dérouler dans cette direction nul ne peut prédire où s'arrêtera la désorganisation de l'empire des Kadjars. La Russie et l'Angleterre devraient fixer un plan d'action en vue de parer à des complications ultérieures, qui pourraient les obliger à se départir de leur attitude passive [1].

Réponse anglaise du 3 février : « L'Angleterre préférerait l'abstention dans les affaires persanes ; mais elle est obligée de reconnaître que la Russie peut difficilement maintenir cette attitude, à cause du *voisinage* de ses provinces habitées avec les districts les plus troublés de la Perse [2] ; en conséquence, le

1. *Livre Bleu*, Cd. 4733, page 37.

2. « His Majesty's Government cannot but recognize that it would be

gouvernement de Sa Majesté est prêt à coopérer avec le gouvernement russe pour une intervention. » Débarquement de Cosaques à Recht dans la Caspienne, de *blue-jackets* à Bender-Abbas dans le Golfe ; montée des Russes à Tauris, Téhéran et Mechehed, si besoin, des Anglais à Kirman : telles sont les mesures équilibrées que Londres et Pétersbourg décident pour l'exercice de leur « voisinage ».

Mais, comme le syndicat franco-espagnol au Maroc, le syndicat anglo-russe en Perse doit compter avec Berlin, dont les agents publics et secrets ont eu le rôle que personne n'ignore, aussi bien dans la révolution de Tauris que dans les émeutes de Téhéran, et dont les financiers et les diplomates ne cachent pas leur vif désir de prendre ici la même place qu'à Fez et Tanger. Une action anglo-russe en Perse, comme une action franco-espagnole au Maroc, implique une transaction avec Berlin.

Le « voisinage » du Golfe, d'ailleurs, ce n'est pas la Perse à vrai dire : les Anglais n'ont que faire, pour la défense de leur Inde ni pour leur commerce, de ces montagnes désertiques et de cette bande de rivages désolés. Ce qui leur importe, c'est, tout au fond du Golfe, la basse plaine des Fleuves turco-arabes, cette Chaldée ottomane où vient aboutir la double route de l'Euphrate et du Tigre, que Napoléon considérait comme le meilleur chemin de l'Inde et qui, du fond de la Méditerranée, en effet, se déroule tout unie jusqu'au Golfe. Or, les Allemands ont pris sur cette route une hypothèque par leur chemin de fer de Bagdad. De Constantinople à la mer de Chypre, à travers l'Anatolie, le rail allemand est pour les Anglais sans réelle importance ; de la mer de Chypre à Bagdad, il est encore sans grand danger. Mais Londres ne saurait voir sans les plus légitimes appréhensions un rail ennemi poursuivre au delà de Bagdad jusqu'au rivage du Golfe. Et par ces considérations, l'exercice du « voisinage » anglais en ces parages relève bien plus d'une entente anglo-allemande que d'une entente anglo-russe [1].

more difficult for Russia to maintain this attitude as she has a frontier and settled districts which are *conterminous* with the most disturbed part of Persia. »

1. *Berlin, le 15 janvier.* D'après une dépêche de Saint-Pétersbourg au

Le rail allemand est encore fort loin de Bagdad : rien ne presse Londres de conclure cette entente. Une autre politique lui a suffi depuis un siècle, à laquelle elle pourrait se tenir : la politique du *statu quo* et de l'intégrité ottomane. Londres, depuis Napoléon, n'a défendu l'intégrité ottomane que pour fermer à tout autre les deux chemins de l'Inde, la route maritime de l'Isthme et de la mer Rouge, la route terrestre des Fleuves et du Golfe. C'est en cela que la politique nécessaire de Londres diffère ou peut différer entièrement de la nôtre.

Notre avenir et notre tranquillité nationale étant liés à l'équilibre méditerranéen, nous sommes obligés de désirer et de défendre l'intégrité ottomane aussi longtemps qu'une autre solution ne nous apparaît pas — et depuis trois siècles aucune autre ne nous est apparue — qui, sous un autre nom, nous redonnerait les mêmes garanties dans la Méditerranée levantine. Aux Anglais, l'intégrité ottomane n'est qu'un pis-aller : rien ne vaut, pour le libre usage ou l'interdiction d'une route, que de la surveiller soi-même. Londres n'a donc pas hésité, sans plus se soucier des Turcs, à prendre Chypre en 1878, pour obstruer au besoin la route terrestre, et l'Égypte en 1882, pour tenir la route maritime. Londres est allée encore plus loin en 1896-1897, quand elle désespérait de ramener la Turquie hamidienne aux usages du monde civilisé et redoutait qu'une rebellion de l'Arménien n'amenât une descente russe qui, de Tiflis à Alexandrette ou de Tiflis à Mossoul, tournerait Chypre et livrerait à Pétersbourg les premières étapes de la route terrestre : Londres a nettement alors proposé un partage de l'empire ottoman, dans lequel peu lui importaient Turquie d'Europe et Turquie d'Asie pourvu que les abords et les accès du Golfe, comme ceux de l'Isthme, lui fussent réservés.

Tout se passe en janvier-février 1909 comme si le *Foreign Office* revenait au même état d'esprit qu'en 1896-1897. Durant la seconde moitié de 1908, l'intégrité ottomane a trouvé en lui son défenseur le plus courageux et le plus attentionné. De la révolution jeune-turque, Londres a souhaité avec ardeur la

Lokal-Anzeiger, on croit dans cette ville que l'Allemagne élèvera des objections contre les propositions russes et anglaises offrant au chah de Perse des contrôleurs civils et financiers, pour présider comme en Macédoine à la réorganisation administrative de son empire.

complète régénération de l'empire, le réveil de la race conquérante et de ses admirables qualités d'autrefois, la réconciliation des races sujettes entre elles et avec le maître, la fusion de tous les intérêts sous le régime de la loi, et le relèvement des forces ottomanes sous le régime de l'Union et du Progrès. D'août 1908 à janvier 1909, la diplomatie anglaise s'est efforcée d'écarter les embûches et les périls qui menaçaient le nouveau régime au dedans et au dehors. Elle n'a épargné ni sa tranquillité ni sa peine ni les risques de brouille et même de conflit avec les assaillants. A deux ou trois reprises, elle s'est dressée sur la route tortueuse du baron d'Aehrenthal et l'a forcé, malgré les criailleries de nos journalistes, malgré les menaces de Vienne et de Berlin, à reculer : jamais les Turcs n'auraient pu tenir aussi lougtemps ni pousser aussi loin leur boycottage, si la flotte anglaise dans les eaux de Rhodes ne leur avait donné toute sécurité pour leurs îles et leurs détroits.

En janvier-février 1909, tout se passe comme si Londres était à bout d'espoir, tant les résultats trompent son attente.

Elle voulait bien prendre la plus rude part au sauvetage du Turc; mais elle espérait que d'autres, aussi intéressés, plus intéressés qu'elle en cette œuvre, l'aideraient, ses partenaires de la Triple Entente, Paris et Pétersbourg, et son partenaire de la Méditerranée, Rome : elle voit maintenant ce que valent les serments de M. Isvolski « de ne pas se solidariser avec M. d'Aehrenthal » et les promesses publiques de M. Pichon « de ne mêler aux affaires balkaniques aucune question qui leur soit étrangère ». Londres a mesuré au début de décembre la pareille valeur de la fermeté italienne et voici que le désastre de Messine lui enlève les derniers secours qu'elle pourrait, malgré les engagements de M. Tittoni, escompter de Rome contre Vienne...

Elle voulait bien prêter aux Turcs son aide morale et matérielle et jouer à leur endroit le rôle de providence; mais elle comptait que les Turcs s'aideraient eux-mêmes et reconnaîtraient ses intentions : elle voit maintenant la mortelle disproportion entre l'œuvre nécessaire et les forces des Jeunes-Turcs, entre l'idéal proclamé et la politique suivie. Cette Union et ce Progrès, que l'on inscrivait comme devise au fronton du nouveau régime, qu'en ont fait cinq ou six mois

seulement de préparation à la vie nouvelle et quatre semaines d'élections législatives? Constantinople et les grandes villes retentissent de menaces contre les Grecs, d'appels déguisés à la guerre sainte; les élections n'ont été que parodie; il n'est sorti des urnes que les noms imposés par l'omnipotent, mais invisible et irresponsable Comité; non seulement entre Ottomans de religions différentes, mais entre Musulmans de diverses races, entre Turcs de diverses opinions et même entre Jeunes-Turcs de coteries rivales, l'impossibilité de s'entendre a partout éclaté. On peut présager le retour des insurrections et des massacres, et c'est dans les provinces qui avoisinent les routes anglo-indiennes, dans le monde arabe, que la situation du Turc semble le plus instable[1]. A Constantinople, les Jeunes-Turcs travaillent à décimer eux-mêmes leur troupe déjà si peu nombreuse et à déconsidérer leurs adeptes déjà si suspectés de l'islam et si mal acceptés de la nation.

Cette Jeune Turquie est faite de deux syndicats, qui, sans programmes bien arrêtés, ont pourtant deux tendances contraires. *L'Union libérale*, qui s'est recrutée surtout de grands fonctionnaires et de riches jeunes gens, met l'administration provinciale au premier plan de ses discours et penche à la réforme décentralisatrice, qui donnerait la pleine égalité, théorique et pratique, et la liberté relative de vivre à leur gré aux chrétiens et aux musulmans non-turcs. Le *Comité Union et Progrès*, qui s'est recruté surtout d'officiers, de pauvres étudiants et de scribes subalternes, veut d'abord maintenir la

1. *Constantinople, le 8 janvier.* — Des troubles se sont produits dimanche, lundi et mardi, à Mossoul; trente personnes ont été tuées au cours de la première journée. Les autorités sont impuissantes; les soldats mutinés sont maîtres de la ville, où règne l'anarchie. Lundi, un cheik a été assassiné dans sa maison; sa femme, ses enfants et ses domestiques ont été massacrés. Le consul a télégraphié à l'ambassadeur de France, annonçant que le consulat de France était en danger. Cinq bataillons ont reçu l'ordre de se rendre à Mossoul en toute hâte. — *Alep, le 4 janvier.* — Suivant certains journaux turcs, les mollahs fanatiques de Kharpout (Asie Mineure) ont formé une association réactionnaire pour défendre la religion. Le chef de cette association, prêchant à la mosquée, a parlé contre les chrétiens et la Constitution. L'association méditerait le massacre et le pillage des chrétiens. — *Londres, le 5 janvier.* — Un combat des Turcs avec les Arabes et les Bédouins sur la voie ferrée du Hedjaz, s'est produit à la gare de Guttaf. Le personnel de la gare, au nombre de 40 hommes, a été, croit-on, massacré. Hier, les Bédouins ont attaqué une autre gare. Le service des trains pour Médine a été interrompu.

cohésion de l'Empire sous la prédominance de l'administration centrale et de la race conquérante, puis pousser, bon gré mal gré, tous les peuples ottomans vers l'unité turque et la culture occidentale. Jacobins, Girondins sont les deux titres que l'on se jette à la face, titres inexacts, mais presque justifiés par la haine réciproque dont tous les efforts de la diplomatie anglaise n'ont pu triompher [1].

Vainement Londres a voulu réconcilier ces frères ennemis, dont les deux tendances correspondent à deux nécessités de la situation ottomane ; car la Turquie n'aurait pas longtemps à vivre, si races et religions n'y pouvaient pas subsister côte à côte, — quinze ans de régime hamidien et les révoltes qui s'ensuivirent sont l'illustration de cette vérité, — et la Turquie succomberait plus vite encore, si un pouvoir central ne groupait pas énergiquement toutes les forces du dedans contre l'ennemi du dehors.

Vainement Londres a cherché en Turquie l'homme d'État capable de mener ce double attelage. Il était trop naturel que les démocrates de la Jeune Turquie, sans expérience des affaires et mal préparés par vingt ans d'exils ou d'internements, n'eussent pas de ministres à lui fournir. Il était non moins naturel que parmi les aristocrates, serviteurs de l'ancien régime, la Jeune Turquie ne voulût accepter que les moins compromis dans les opérations hamidiennes. Un premier essai avec Said-pacha (août 1908) ayant échoué, Londres a recommandé pour le poste de grand-vizir le vieux, très vieux Kiamil-pacha qu'elle a jadis connu et aidé en ce même poste, aux temps lointains où Abd-ül-Hamid écoutait encore les conseils de l'Angleterre et ne s'était pas entièrement jeté dans l'amitié de Guillaume II (1891)... En quelques mois, Kiamil s'est usé : affaibli par l'âge, il est tombé à la merci de son entourage ; son propre fils l'a livré aux gens d'affaires ; le *Comité* l'accuse de ne gouverner que pour l'*Union* ; ce chef de gouvernement

1. *Constantinople, le 12 décembre 1908.* — La lutte est déjà déclarée entre le *Comité* et le parti de l'*Union libérale* ayant pour chef le prince Sabah-ed-dine. Le *Comité* combat Kiamil-pacha, le grand-vizir, et veut à toute force le faire tomber avant la réunion du Parlement parce qu'il craint que l'*Union libérale* n'ait la majorité et ne soutienne Kiamil qui en fait partie. Le sultan a refusé jusqu'ici d'obtempérer aux demandes de renvoyer Kiamil. Le grand-vizir tient bon et fait le désespoir du parti jeune-turc qui veut le démolir.

ne peut même plus obtenir du *Comité* un mandat législatif à Constantinople.

En cet échec de Kiamil-pacha, Londres voit une opposition à son influence et presque un affront. Dans les provinces, les fauteurs de réaction et les fonctionnaires d'ancien régime, qui restent dévoués à l'Allemagne, inculpent ses intentions et ses moindres actes[1]. A Constantinople, au sein même du parti jeune-turc et surtout dans le *Comité Union et Progrès*, l'influence allemande garde sa prise sur le parti militaire, que des instructeurs allemands ont éduqué et qui ne met sa confiance que dans von der Goltz et ses élèves. On sent venir une réconciliation turco-allemande que Berlin n'a jamais cessé d'offrir, mais qu'en ce mois de janvier le baron Marschall s'efforce de nouer par des promesses d'appui financier[2]. La lutte ouverte ou sournoise, que les deux ambassadeurs anglais et allemand mènent l'un contre l'autre depuis le mois d'octobre, semble tourner à la défaite de l'Angleterre. Mal soutenu par son collègue italien, critiqué par son collègue russe, ouvertement desservi et trahi par son collègue français, l'ambassadeur anglais succombe à cette tâche, pour laquelle la raide franchise et la formaliste susceptibilité britanniques étaient peut-être qualités gênantes : c'est l'ambassade de France qui, seule, en vérité, aurait eu quelques chances de fournir aux Jeunes-Turcs le grand-vizir occulte dont ils sentaient eux-mêmes le besoin.

Londres ne s'est jamais entêtée à la préférence du « mauvais cheval », ni au sauvetage des gens malgré eux, quand ses intérêts l'appellent ailleurs. Les affaires de l'Inde se gâtent : entre Anglais et Hindous, bataille anarchiste ; entre Musulmans et Hindous, guerre religieuse ; entre Hindous, Parsis et

1. *Constantinople, le 22 janvier.* — Le vali de Bassora a avisé la Porte que l'Angleterre a acheté de vastes terrains dans le Golfe Persique pour s'assurer la possession de points stratégiques.

2. *Berlin, le 10 janvier.* — Les journaux de Berlin reproduisent un télégramme de Constantinople en date d'aujourd'hui selon lequel l'ambassadeur d'Allemagne à Constantinople a déclaré à la Porte, au nom de son gouvernement, que la Turquie pouvait compter sur l'appui le plus bienveillant du gouvernement allemand dans la question de l'élévation projetée des droits d'importation et de l'établissement de certains monopoles. Toute la presse turque et européenne de Constantinople, ajoute le télégramme, fait ressortir la signification de cette démarche dont l'importance n'a besoin d'aucun commentaire.

Arabes, rivalités commerciales à Bombay, Bassorah et Bagdad[1]. Continuer de soutenir les Turcs contre leurs sujets arabes, les réformateurs occidentaux contre l'islam pourrait valoir à Londres des protestations, des défections peut-être parmi ses Musulmans de l'Inde sur la fidélité desquels repose sa domination. L'intégrité ottomane, seul le nouveau régime aurait pu la rendre très désirable et profitable à l'Angleterre : or ce régime menace de s'effondrer ; sûrement, il n'aura pas la brillante fortune ni la durable stabilité que l'on espérait ; les journaux anglais sont, là-dessus, les plus pessimistes[2]... Le 14 janvier, juste au lendemain de l'accord austro-turc, on annonce officiellement le voyage d'Édouard VII à Berlin, tandis que les officieux font les premières allusions publiques à l'accord franco-alle-

1. *Londres, le 14 décembre.* — Lord Morley, secrétaire pour l'Inde, a déclaré hier à la Chambre des Lords que le gouvernement britannique, sans envisager la situation avec trop de pessimisme, a devant lui dans l'Inde une tâche formidable. Les anarchistes sont peu nombreux, mais résolus. Il n'y a pas à craindre un soulèvement ; mais si les meurtres continuaient, l'effervescence de la population deviendrait telle que la situation serait très dangereuse. — *Calcutta, le 4 janvier.* — Les Musulmans de l'Inde ont protesté contre le plan de réformes qui, selon eux, est tout à l'avantage des Hindous. Cet antagonisme entre Musulmans et Hindous s'est manifesté violemment au Bengale, par des bagarres. Les Musulmans se mettent à sacrifier des vaches, objet de la vénération religieuse des Hindous. Les Hindous profanent les mosquées en y jetant des pourceaux crevés. Ces sacrilèges réciproques ont allumé une sorte de guerre religieuse. Le gouvernement applique énergiquement les lois d'exception et compte avoir bientôt réprimé tout mouvement séparatiste.

Londres, le 4 janvier. — Une grave émeute a éclaté hier dans la banlieue de Calcutta. Elle a été provoquée par l'interdiction du sacrifice des vaches par les Musulmans, faite par la police par respect pour les convictions des Hindous. Les Mahométans ont attaqué la police qui a dû faire appel à la troupe. Tandis que les troupes arrivaient, les Hindous et les Mahométans s'entr'attaquaient. Il y a eu soixante blessés. Puis les émeutiers défièrent les soldats qui durent tirer sur eux. Il y a eu de nombreux blessés et plusieurs tués. Deux cents arrestations ont été opérées.

2. *Londres, le 24 janvier.* — Le silence absolu gardé par les Comités jeunes-turcs et par la presse libérale sur différents mouvements, plus ou moins accentués, d'opposition au nouveau régime, laissent le champ libre aux bruits les plus sensationnels. Le correspondant du *Daily Mail* à Constantinople annonce un vaste complot réactionnaire. Vingt mille personnes de toutes les parties de l'empire seraient mêlées à cette conjuration. Le plan était d'emprisonner le grand-vizir et le président de la Chambre, puis de forcer le sultan à annuler la Constitution. La révolte devait éclater sur plusieurs points. On devait, au même moment, proclamer un nouveau khalife à la Mecque et à Médine, ainsi qu'un prince en Syrie. Ce complot aurait eu l'assentiment tacite de deux puissances européennes et des complices dans la famille impériale.

mand[1]. Le jour même où le roi Édouard et la reine Alexandre font leur entrée solennelle à Berlin (9 février), cet accord est signé entre MM. de Schoen et Cambon :

Berlin, le 9 février. — Le gouvernement impérial entretiendra sir Charles Hardinge de la question du chemin de fer de Bagdad, dans l'espoir d'arriver sur ce point à une entente avec l'Angleterre. On compte que l'amélioration des rapports franco-allemands aura une répercussion favorable sur les relations entre Berlin et Londres, car à Berlin on serait assez désireux de conclure un accord.

Berlin, le 13 février. — Le roi et la reine d'Angleterre ont quitté Berlin hier. Chaque journée a accentué la cordialité de cette visite.

Les conversations entre le prince de Bülow et sir Charles Hardinge n'ont eu qu'un caractère académique ; mais, de part et d'autre, l'éventualité d'un accord sur l'aboutissement dans le Golfe persique du chemin de fer de Bagdad a été examinée et même admise en principe. La discussion s'est aussi étendue à la Perse, et il a même été question d'une voie ferrée partant de la ligne de Bagdad pour aboutir dans la zone neutre persane. Du reste, ces questions n'ont été qu'effleurées. Il est probable qu'en Angleterre comme en Allemagne, la presse les discutera avant qu'elles fassent l'objet d'un *accord économique* auquel la France ne restera vraisemblablement pas indifférente.

Après un an de discussions dans la presse et surtout dans les banques (février 1909-février 1910), nous voyons apparaître aujourd'hui cet « accord économique » avec les trois stipulations « effleurées » par sir Charles Hardinge et M. de Bülow. 1° Les financiers allemands offrent aux financiers anglais « l'aboutissement dans le Golfe du chemin de fer de Bagdad » ; jusqu'à Bagdad, rail allemand ; de Bagdad au Golfe, dans cette basse plaine des Fleuves où Londres a fait concéder par les Turcs les irrigations à l'un de ses ingénieurs, le monopole de la navigation fluviale à l'un de ses nationaux, — rail anglais. 2° Les diplomates allemands font accepter aux diplomates russes « la voie ferrée partant de la ligne du Bagdad pour aboutir dans la

1. *Berlin, le 17 janvier.* — La *Post* constate que le débat marocain au Palais-Bourbon n'a été marqué par aucune parole désobligeante contre l'Allemagne. Il n'est pas impropable, ajouta l'organe conservateur, qu'il y ait eu entre le Quai d'Orsay et la Wilhelmstrasse un écharge de vues où les deux pays ont déclaré leur intention de traiter toutes les affaires marocaines dans un esprit aussi conciliant et aussi pacifique que possible.

zone neutre persane », c'est-à-dire dans la zone que l'accord anglo-russe de 1907 laisse indivise entre les influences anglaise et russe : les Russes reçoivent la grande entrée de la Perse à l'occident, la grande voie religieuse et commerciale Bagdad-Kirmanchah-Hamadan, par Khaniguine. 3° Nos financiers ont fait accepter par nos diplomates que la France « ne reste pas indifférente », mais fournisse l'argent à l'établissement de l'hégémonie allemande en Turquie d'Asie : la Société de Glaris, dont j'entretenais mes lecteurs le 15 décembre, a été l'instrument de ce pacte. Quand l'affaire est devenue publique, les protestations de notre Parlement ont ému nos diplomates, et M. Pichon, le 26 décembre 1909, a renouvelé à la tribune ses assurances de 1908 :

Il est résulté de l'accord allemand une amélioration générale de la situation diplomatique de l'Europe : non pas qu'on y ait mêlé, j'insiste sur ce point, aucune question autre que celle qui faisait l'objet de cet accord ; je sais qu'on soutient et qu'on croit volontiers le contraire : on mêle à l'accord franco-allemand des questions de toute espèce ; on prétend que nous y avons introduit — pensée qui ne nous est jamais venue — tantôt des négociations relatives au chemin de fer de Bagdad, tantôt des pourparlers s'appliquant à des affaires qui intéressaient l'Autriche : tout cela, Messieurs, est inexact ; il n'a été question dans l'accord intervenu entre l'Allemagne et nous que de l'affaire du Maroc qui en a fait l'objet unique.

L'accord franco-allemand, qui établissait le voisinage franco-espagnol sur le Maroc, ne spécifiait rien sur le voisinage anglo-russo-allemand au long du Bagdad, ni sur le voisinage autro-russe dans les Balkans. Mais nous savions bien, en négociant à Berlin, que notre accord particulier faisait partie d'un système, et si nous ne « mêlions » pas les questions, nous acceptions que d'autres les mêlassent : prenant nos aises au Maroc, comment refuser sinon notre consentement formel, notre « assentiment » du moins, — pour adopter le langage de MM. d'Aehrenthal et Isvolski, — aux aises d'autrui chez le Serbe et le Turc ? Nos actes ont correspondu à cette intention : à trois reprises, de mai à juin 1909, nos financiers venant consulter nos diplomates pour leur Société de Glaris, l'« assentiment » leur a été accordé une première fois, retiré ensuite sur l'intervention énergique de notre nouvel ambassadeur à

Constantinople et rendu après négociations entre la *Banque ottomane* et le Quai d'Orsay.

Telle fut — il faut parler clair — notre conduite véritable. De 1909, les historiens dateront l'abandon par nous de l'intégrité ottomane et de la liberté balkanique : « L'année 1909, déclarait M. Pichon au *Neues Wiener Tagblatt*, le 25 décembre 1909, a été marquée par une adaptation progressive des alliances les unes aux autres, et les alliances sont de nos jours la garantie de la paix. » Sous couleur, en effet, de sauvegarder la « paix générale » — encore un mot emprunté par nos diplomates à l'ancien programme austro-russe dans les Balkans, — nous avons travaillé de toutes nos forces à « adapter » les appétits des divers groupes de « voisinage », pour obtenir le droit de satisfaire nos propres appétits marocains. Nos officieux ont raison de revendiquer pour nous le mérite, — disent-ils; les historiens diront : la responsabilité, — de ces « adaptations » du droit international aux intérêts des puissances et des syndicats de proie, des oppresseurs de peuples et des écumeurs de Bourse.

La première conséquence de cette politique fut la livraison de l'indépendance bulgare aux Russes, et la seconde fut la livraison de l'indépendance serbe aux Autrichiens (février-mars 1909). La troisième fut l'abandon par l'Angleterre de Kiamil-pacha, le renversement de ce ministère conciliateur, l'exaspération des haines entre Jeunes-Turcs, le coup d'État et le nouveau massacre des Arméniens par Abd-ul-Hamid (février-avril). La quatrième fut la livraison de la Jeune Turquie au régime du sabre et de l'état de siège, à une tyrannie militaire, moins odieuse peut-être, mais non moins préjudiciable au progrès et à l'existence de l'empire ottoman que la tyrannie hamidienne (mai-juin). La cinquième fut le refoulement brutal des aspirations et droits de la Crète, le scandaleux reniement de toutes les assurances données depuis dix ans aux Crétois et aux Grecs par les quatre puissances protectrices, et la démoralisation de l'hellénisme, les *pronunciamentos*, rébellions militaires et débuts de guerre civile à Athènes, enfin le gâchis politique et financier du royaume grec... Nous voyons approcher le double couronnement : la signature des accords anglo-russo-allemands pour la Turquie d'Asie, le renouvellement des accords austro-

russes pour la Balkanie. Mais qu'importe! nos officieux nous promettent que dix mille hommes vont sans peine conduire nos financiers à Fez... après les élections.

De ces sept « adaptations », trois sont encore pendantes : on ne connaît encore la teneur définitive ni des accords anglo-russo-allemands ni des accords austro-russes, et nous voyons se prolonger la crise créto-grecque et la crise ottomane. Cependant, pour les deux opérations serbe et bulgare, les négociations nouvelles de Pétersbourg et de Vienne nous fournissent déjà des lumières qui, sans doute, seront suffisantes un jour tout prochain.

VICTOR BÉRARD

P.-S. — *Le Matin* du jeudi 10 février publie les dépêches suivantes :

Saint-Pétersbourg, 9 février. — Je suis en mesure d'annoncer que la détente austro-russe se produira sous forme d'une déclaration spontanée de la part des deux gouvernements, qui signaleront leur adhésion aux principes suivants :

1° Maintien du *statu quo* dans les Balkans;

2° Soutien du nouveau régime en Turquie;

3° Libre développement des États des Balkans.

La France et la Grande-Bretagne donnent leur approbation.

Saint-Pétersbourg, 10 février. — Dépêche particulière du « Matin ». — Si les négociations relatives à l'accord austro-russe sont en voie d'atteindre leur but, c'est grâce à l'appui amical de la diplomatie française et anglaise.

A quand l'emprunt viennois de cinq cents millions sur la place de Paris?

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER

LIVRAISON DU 15 JANVIER

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER







